



VNIVERSIDAD D SALAMANCA

FACULTAD DE TRADUCCIÓN Y DOCUMENTACIÓN
DEPARTAMENTO DE TRADUCCIÓN E INTERPRETACIÓN

ASYMÉTRIE ET TRADUCTION :
APPROCHE PRAXÉOLOGIQUE DU *CHANDELIER DE FER* DE DIMITĂR TALEV ET SA
TRADUCTION EN FRANÇAIS

TESIS DOCTORAL REALIZADA POR
STOYAN TRACHLIEV

BAJO LA DIRECCIÓN DE
PROF^a. DRA. DANIELLE DUBROCA GALÍN
Y LA TUTORÍA DE
PROF^a. DRA. CRISTINA VALDERREY REÑONES

SALAMANCA, 2023

Vo B=

Danielle Dubroca

À Victoria,
à mes parents.

Sans leur soutien et leurs encouragements,
la présente thèse n'aurait pas vu le jour.

Remerciements

L'entreprise et l'aboutissement de cette thèse de doctorat est le fruit d'un long parcours dont les bases ont été jetées dès 2015 lorsque, dans le cadre des accords entre l'Institut Supérieur de Traducteurs et Interprètes (ISTI), aujourd'hui rattaché à l'Université Libre de Bruxelles, et l'Université de Salamanque (USAL), j'ai obtenu une bourse de moniteur de conversation en langue française au sein de la Faculté de traduction et documentation et pu suivre, en parallèle, les cours du Master en traduction et médiation interculturelle. Sans cette possibilité, je n'aurais vraisemblablement pas fait la connaissance des professeures Danielle Dubroca Galín, María Elena Abeledo Prieto et Marie-Noëlle García, qui m'ont encadré et aidé à mettre à profit cette année académique décisive. Aussi, je ne peux que remercier l'ISTI et l'USAL et espérer que d'autres étudiants comme moi pourront bénéficier de ce programme d'échange universitaire et acquérir les outils et connaissances nécessaires pour entamer sereinement, par la suite, des études de troisième cycle. La professeure Danielle Dubroca Galín en particulier, directrice du présent travail ainsi que de mon mémoire de master, a accepté de poursuivre l'aventure avec moi et de superviser mes recherches en m'apportant ses conseils, son savoir et son expérience de la traduction, ce pour quoi je lui exprime toute ma gratitude.

À ces remerciements je tiens à ajouter le jury de ma soutenance de mémoire, les professeures Goedele De Sterck et Ángela Flores García pour leurs encouragements et tout spécialement la professeure Cristina Valderrey Reñones, qui m'a non seulement exhorté à finir de traduire le *Chandelier de fer* de Dimităr Talev en français, mais aussi de poursuivre mon travail de fin de master dans le cadre d'un projet de recherche plus exhaustif, dont elle a consenti à devenir la tutrice.

Je suis aussi très reconnaissant à la professeure Boryana Buzhashka de l'Université de bibliothéconomie et des technologies de l'information de Sofia et à son équipe de recherche de m'avoir accueilli dans leur établissement et proposé de me joindre au projet « Bulgarika », dans le cadre d'un séjour de trois mois à l'automne 2021, financé par l'École doctorale de l'Université de Salamanque.

Enfin, je remercie également le personnel de la Bibliothèque nationale Saints-Cyrille-et-Méthode de Sofia, qui m'a facilité l'accès à ses archives en ces temps de pandémie et de restrictions sanitaires.

Il n'y a pas de plus éminent service à rendre à la littérature, que de transporter d'une langue à l'autre les chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Madame de Staël, *De l'esprit des traductions* (1816)

Les lettres sont une grande bénédiction pour la vie et le développement spirituels d'un peuple, pour son instruction. Le peuple qui se connaît lui-même et est capable de s'exprimer dans sa littérature a une vie riche et comblée ; autrement, il vit dans l'ignorance et l'indigence.

Nous autres, Bulgares, nous engageons à présent dans cette voie, nouvelle pour nous, de la connaissance de soi et de la vie spirituelle. Voilà pourquoi nos premiers pas doivent être

mûrement réfléchis et non précipités.

Nesho Bončev, *Săčinenija* (1983)

La traductologie est une praxéologie, c'est-à-dire une discipline, un savoir ou une « science » qui prend pour objet une pratique.

Jean-René LADMIRAL

Jean-René LADMIRAL – une anthropologie interdisciplinaire de la traduction (2012)

Translittération de la langue bulgare utilisée par les slavistes*

caractère cyrillique	prononciation	translittération
А а	[a]	a
Б б	[b], [p]	b
В в	[v], [f]	v
Г г	[g], [k]	g
Д д	[d], [t]	d
Е е	[ɛ], [e]	e
Ж ж	[ʒ], [ʃ]	ž
З з	[z], [s]	z
И и	[i]	i
Й й	[j]	j
К к	[k]	k
Л л	[l]	l
М м	[m]	m
Н н	[n]	n
О о	[ɔ], [o]	o
П п	[p]	p
Р р	[r]	r
С с	[s]	s
Т т	[t]	t
У у	[u]	u
Ф ф	[f]	f
Х х	[x]	h
Ц ц	[ts]	c
Ч ч	[tʃ]	č
Ш ш	[ʃ]	š
Щ щ	[ʃt]	št
Ъ ъ	[ʌ], [ɤ]	ǎ
Ь ь	[ʲ]	´
Ю ю	[ju]	ju
Я я	[ja]	ja

* Tous les noms propres bulgares ont été translittérés conformément au tableau ci-dessus, sauf lorsque le nom de l'auteur cité avait déjà été translittéré dans le document évoqué, auquel

cas la translittération figurant dans la source de référence a été maintenue. Dans la partie consacrée au roman *Le Chandelier de fer* et à son auteur, les noms des personnages ont été translittérés de la même façon que dans la traduction française réalisée dans le cadre de ce travail.

Résumé

Le présent travail part du principe que la traductologie est avant tout une « praxéologie », c'est-à-dire de la conviction qu'il ne peut y avoir de théorie de la traduction sans pratique ni de pratique sans théorie. Dans ce sens, il comporte une dimension à la fois théorique et pratique. La première partie, théorique, cherche à réfléchir, à la lumière du fait littéraire, des sciences du langage et, bien entendu, de la traductologie, aux dichotomies symétrie/asymétrie et de majeur/mineur, notions cruciales de ce champ d'étude et néanmoins souffrant d'un manque de précision terminologique et conceptuelle. Trois manifestations de l'asymétrie sont formulées, à savoir : l'asymétrie interlangues-cultures, asymétrie intertraductive, asymétrie intratraductive. La seconde partie revient sur les notions à l'étude dans le cadre d'une analyse plus restreinte, consacrée au cas du bulgare et du français, avec un retour sur l'histoire de la traduction et des modes de traduire en France et en Bulgarie, ainsi qu'un parallèle entre les flux de traductions dans ces deux pays. La troisième partie, de nature essentiellement pratique, porte sur notre traduction en français de *Železnijat svetilnik* de l'écrivain bulgare Dimităr Talev (1898-1966). Le premier chapitre est consacré à l'auteur et à son œuvre. Le deuxième chapitre expose les fondements de la démarche traductive adoptée. Le troisième chapitre procède à l'analyse critique du texte traduit autour de trois axes : le lexique, la syntaxe et le rythme. Le décortiquage du roman, en quête de l'oralité talevienne, s'avère propice au questionnement de certains mythes (« l'intraduisible ») et idées reçues (« le français n'aime pas les répétitions ») bien ancrées en traductologie, mais aussi pour montrer les vertus d'une approche attentive à la lettre du texte, tout en s'émancipant des binarismes traditionnels qui, malgré leur commodité, tendent néanmoins à confiner la pensée et à réduire le processus traductif à une simple série de dilemmes à résoudre.

Mots clés : traduction, asymétrie/symétrie, langue-culture majeure/mineure, Dimităr Talev

Resumen

El presente trabajo parte de la base de que la traductología es ante todo una "praxeología", es decir, de la convicción de que no puede haber teoría de la traducción sin práctica, ni práctica sin teoría. En este sentido, tiene una dimensión tanto teórica como práctica. La primera parte, de carácter teórico, lleva a reflexionar, a la luz del hecho literario, de las ciencias del lenguaje y, por supuesto, de la traductología, sobre las dicotomías simetría/asimetría y mayor/menor, nociones cruciales en este campo de estudio y que, sin embargo, adolecen de una falta de precisión terminológica y conceptual. Se formulan tres manifestaciones de la asimetría: la asimetría interlenguas-culturas, la asimetría intertraductiva y la asimetría intratraductiva. La segunda parte retoma las nociones estudiadas en el marco de un análisis más restringido, dedicado al caso del búlgaro y del francés, haciendo hincapié en la historia de la traducción y los modos de traducir en Francia y Bulgaria, y estableciendo a la postre un paralelo entre los flujos de traducción en estos dos países.

La tercera parte es de carácter eminentemente práctico y se enfoca en nuestra traducción al francés de *Železnijat svetilnik* del escritor búlgaro Dimităr Talev (1898-1966). El primer capítulo se centra en el autor y su obra. En el segundo capítulo se exponen los fundamentos de nuestro planteamiento traductivo. El tercer capítulo ofrece un análisis crítico del texto traducido en torno a tres ejes: léxico, sintaxis y ritmo. La disección de la novela, en busca de la oralidad taleviana, se revela favorable al cuestionamiento de ciertos mitos ("lo intraducible") e ideas preconcebidas ("el francés no tolera las repeticiones") bien anclados en el ámbito de la traductología, pero también para mostrar las virtudes de un enfoque atento a la letra del texto, que al mismo tiempo se emancipa de los binarismos tradicionales los cuales, a pesar de su conveniencia, tienden a confinar el pensamiento y a reducir el proceso traductivo a una mera serie de dilemas por resolver.

Palabras clave: traducción, asimetría/simetría, lengua-cultura mayor/menor, Dimităr

Talev

Sommaire

Remerciements	5
Translittération des caractères cyrilliques utilisée par les slavistes	10
Résumé	13
Resumen	14
Sommaire	16
Introduction générale	19
Première partie : Cadre théorique	23
I. Étude des notions clés.....	25
Majeur et mineur : cerner la dichotomie.....	25
Majeur/mineur et traduction.....	31
Symétrie et asymétrie : cerner la dichotomie.....	36
Symétrie/asymétrie et sciences du langage.....	41
Symétrie/asymétrie et traduction.....	45
Considérations finales.....	58
Deuxième partie : Asymétrie interlangues-cultures, asymétrie intertraductive : le cas du bulgare et du français	60
II. Asymétrie entre les langues-cultures bulgare et française.....	61
Force numérique.....	61
Distribution géographique.....	62
Estime et prestige.....	63
Tradition littéraire.....	65
III. Asymétrie intertraductive.....	70
Notes sur l'histoire de la traduction pour la langue française.....	70
Une littérature et culture méconnue : la traduction d'œuvres littéraires bulgares en France.....	75
Notes sur l'histoire de la traduction pour la langue bulgare.....	85

Une littérature française rayonnante et influente : la traduction d'œuvres littéraires françaises en Bulgarie.....	90
Les empreintes laissées par la langue et les lettres françaises sur le bulgare.....	94
Conclusion.....	97
Troisième partie : Asymétrie intratraductive : <i>Le Chandelier de fer</i> de Dimităr Talev et sa traduction en français.....	100
IV. L'auteur et son œuvre.....	101
« L'authentique Dimităr Talev » : origines, formation et parcours littéraire.....	101
<i>Le Chandelier de fer</i> ou le premier tome d'une tétralogie épique.....	110
V. Traduire <i>Le Chandelier de fer</i> : motivations et élaboration du projet.....	132
Pourquoi une telle traduction ?.....	132
<i>Le Chandelier de fer</i> en traduction.....	134
Mise au point traductologique.....	136
Quel projet de traduction pour <i>Le Chandelier de fer</i> ?.....	141
Quel mode de traduction pour <i>Le Chandelier de fer</i> ?.....	142
VI. Le traducteur à l'œuvre : traduction raisonnée du <i>Chandelier de fer</i>	145
Niveau lexical.....	146
Niveau syntaxique.....	191
Niveau rythmique.....	244
La question des épigraphes : traduire ou ne pas traduire ?.....	274
Conclusions et perspectives.....	282
Bibliographie.....	297
<i>Le Chandelier de fer</i>.....	320
Glossaire.....	733

Introduction générale

Lorsqu'en 2016 j'entrepris de consacrer mon mémoire de fin de master à l'écrivain Dimităr Talev et à son roman *Železnijat svetilnik* [*Le Chandelier de fer*] mon objectif était double : valider mon année d'études en obtenant le diplôme final, bien sûr, mais aussi relever un défi personnel de longue date par la traduction en français de l'une des œuvres bulgares ayant le plus marqué mon adolescence. Puisque l'heure était venue de quitter l'université et de fermer un cycle d'études, pourquoi ne pas finir sur un travail plus ample et toujours aussi captivant ? pensais-je alors. En revanche, à cette époque, je ne soupçonnais pas, ou peu, combien la traduction *littéraire* est une activité intellectuellement stimulante et ingrate à la fois. « Ingrate » non pas en termes économiques, encore que la situation du traducteur littéraire ne soit pas des plus enviables en Europe (je pense notamment à *La condition du traducteur* [2011] de Pierre Assouline et aux conclusions du projet PETRA [2012]), mais au sens où le chemin du traducteur, aussi pavé de bonnes intentions soit-il, est également jalonné de doutes, d'hésitations et de frustrations lorsqu'on achoppe à une difficulté sérieuse ou que l'on est persuadé de ne pas avoir fait le meilleur choix dans un passage donné.

Certes, à côté de ces moments de solitude et de doute, la satisfaction sincère d'avoir trouvé le mot juste ou la bonne tournure pour rendre telle ou telle nuance surgit parfois pour équilibrer les impressions. En effet, en relisant les cinq premiers chapitres du *Chandelier de fer*, et malgré le plaisir que me procure le souvenir de ce travail passionnant, j'ai éprouvé, à plus d'une reprise, le sentiment de ne pas avoir rendu complètement justice à Talev par le projet de traduction que je m'étais alors donné et qu'il fallait remettre le travail sur le chantier.

Ce désir d'améliorer constamment la traduction en réfléchissant sur sa propre pratique est l'une des raisons d'être de ce projet de doctorat. À ce titre, je partage l'opinion de Jean-René Ladmiral (1979) pour qui :

Le seul bénéfice que l'on est en droit d'attendre d'une théorie de la traduction, ou traductologie, consiste à clarifier et à classer (...) les *difficultés de traduction*, à les *conceptualiser* pour articuler une *logique de la décision*. Il s'agit seulement d'« éclairer »

(*aufklären*) le traducteur, de lui fournir des « aides à la décision » facilitant ses *choix de traduction* en les lui rendant conscients grâce à des outils conceptuels. (p. 211-212)

Ou encore (2004a) :

En tant que traductologue – et a fortiori en tant que traducteur – mon problème n'est pas tant de savoir ce que d'autres ont fait, que de savoir ce que je vais faire, c'est-à-dire de trouver une solution aux problèmes de traduction auxquels je me trouve confronté. [...] Ce qui m'intéresse, ce n'est pas qu'on me raconte ce que je sais déjà, mais qu'on m'aide à prévoir ce que je ne sais pas encore. (p. 35-36)

En d'autres termes, au-delà du mérite d'avoir traduit une œuvre littéraire et de l'accomplissement personnel que permet la traduction, l'intérêt sans doute d'une telle entreprise, c'est, comme l'affirme Henri Meschonnic (1973), de chercher à dégager « de chaque pratique sa théorie (du langage et de la littérature)... » (p. 316), car « il n'y a de théorie que dans et par une *pratique* » (1985, p. 33).

Cette solidarité de la pratique et de la théorie a amené des théoriciens comme Meschonnic et Ladmiral à se retrouver, malgré des dissensions idéologiques très marquées, en proposant de penser la traduction, en tant que discipline à part entière, autonome à la fois de la linguistique et de la littérature comparative, comme une « praxéologie » (Ladmiral) ou comme une « pratique théorique » (Meschonnic).

Pour autant que l'on partage ces affirmations, il n'en reste pas moins qu'un projet de réflexion autour de sa propre pratique sur un texte donné, en dépit de l'intérêt et de l'originalité qu'il peut avoir, ne peut constituer en soi un travail de recherche à proprement parler, le risque étant en effet de ne pas dépasser le stade de l'étude purement descriptive, avec une énumération de séries de problèmes, solutions et choix plus ou moins subjectifs.

Ce qu'un travail de cette nature pourrait, cependant, apporter à la recherche, c'est un éclairage nouveau sur certains concepts et notions clés dans le champ d'étude de la traduction : les phraséologismes, le dialecte, les pauses pour ne donner que quelques exemples.

Dans la mesure où ce projet s'inscrit dans la continuité d'un mémoire de master portant sur la traduction entre langues-cultures « majeures » et « mineures », j'ai voulu étudier cette question plus avant. Néanmoins, compte tenu de l'ampleur de cette dichotomie, il a été nécessaire, afin de mieux la cerner, de chercher une façon de la resserrer davantage.

La lecture de l'ouvrage *Traducción y asimetría* (2010) de María del Carmen África Vidal Claramonte s'est avérée déterminante à cet égard. Cet essai en quatre parties commence par une question cruciale : « Qu'est-ce que traduire ? »¹ et met en relief le caractère ô combien problématique d'une définition de la traduction en tant qu'activité, avant de poser que traduire, c'est se confronter à des situations d'inégalité et d'asymétrie (p. 18), puis de préciser cette pensée en écrivant que traduire, c'est mettre en interaction des cultures dont les relations réciproques sont, la plupart du temps, asymétriques, étant donné que l'activité traduisante se produit dans un univers largement hiérarchisé et inégal (p. 37).

Tout au long des chapitres suivants, Vidal Claramonte en vient ensuite à examiner diverses manifestations de l'asymétrie, tant au niveau de la langue, des mots et des concepts (chapitre 2 : Le traducteur, les mots et les choses), que d'un point de vue historique et politique, avec une attention particulière portée à l'époque contemporaine, celle de la mondialisation et de la multiplication des échanges, rarement pacifiques, souvent violents, entre pays, langues et cultures différentes (chapitre 3 : Traduction et violence globale : l'asymétrie à l'état pur).

À l'aide de cet ouvrage, l'idée de reprendre et de poursuivre le questionnement autour de la notion d'« asymétrie »/« symétrie » et de l'articuler au couple « majeur »/« mineur », à la lumière du *Chandelier de fer*, a peu à peu germé et pris forme.

Plus concrètement, partant du principe que le traducteur, dans son activité et pratique, opère toujours entre deux langues-cultures, « l'état des interactions culturelles » se dévoile dans « le degré de méconnaissance de la culture étrangère [et] est directement proportionnel au degré de résistance » auquel il sera confronté dans son travail (Cordonnier, 1995, p. 56).

¹ Je traduis.

Autrement dit, plus ces interactions sont intenses, plus les possibilités et choix qui s'offrent au traducteur sont vastes et variés, moins elles le sont et plus les difficultés sont nombreuses et les solutions limitées. Or, s'il s'agit de traduire une œuvre issue d'une langue-culture « mineure » dans une langue-culture « majeure », respectivement, ici, le bulgare et le français, on peut supposer que les interactions culturelles sont restreintes par nature, et donc les « poches de résistance » (Vrinat-Nikolov, 2003) importantes.

C'est sans doute dans un cas pareil que l'assertion de Vidal Claramonte « Traduire, c'est se confronter à des situations d'inégalité et d'asymétrie » prend tout son sens. Mais comment faut-il, alors, comprendre cette dernière ? Que faut-il entendre par « majeur » et « mineur » et qu'est-ce qui fait que l'on puisse adjoindre l'adjectif « mineur » à la langue-culture bulgare et « majeur » à la langue-culture française ? S'il existe, par nature, une asymétrie de la traduction, comment le traducteur peut-il quels sont les moyens et ressources dont dispose le traducteur pour y faire face *dans* la traduction ?

Toutes ces questions se sont tour à tour posées et demandaient à être examinées. Aussi, l'objectif que je me suis fixé est non seulement de revenir sur les notions ci-dessus, mais surtout d'évaluer leur utilité scientifique et pratique.

La thèse de doctorat d'Anna Vateva : *Approche monographique de la traduction littéraire : Proust en Bulgare*, soutenue en 2008 à l'Université Paris-X, a servi, dans une certaine mesure, de point de repère à mon approche. Dans sa volonté « d'éclairer et par là d'améliorer sa pratique » à l'aide de la théorie, Vateva examine d'abord « quelques problèmes théoriques fondamentaux », avant d'exposer « les éléments de sa démarche traductive ».

Par conséquent, le présent travail comporte une dimension à la fois théorique et pratique.

La première partie est consacrée au cadre théorique et à l'analyse de la littérature scientifique portant, d'une part, sur la dichotomie « majeur »/« mineur » dans les domaines de la littérature, de la sociologie et de la traduction et, d'autre part, sur les notions de « symétrie » et d'« asymétrie », depuis leur origine philosophique jusqu'au champ spécifique de la

traductologie, en passant par les sciences du langage. Au terme de cette analyse, je propose un modèle ternaire pour penser ensemble ces notions et exploiter leur potentiel.

La seconde partie cherche à rendre compte de l'asymétrie existant entre la langue-culture bulgare et la langue-culture française à l'aide de la sociolinguistique, mais aussi des échanges culturels par un retour sur l'histoire de la traduction en France et en Bulgarie, puis une analyse des flux des textes littéraires traduits.

La troisième partie est axée sur la pratique à partir du *Chandelier de fer* de Dimităr Talev en français. Après avoir présenté l'auteur et son œuvre, on procède à la traduction critique du texte, à la lumière des notions à l'étude, ainsi que de l'apport théorique d'éminents traductologues et penseurs de la traduction, tels Antoine Berman, Maria Tymoczko ou encore Henri Meschonnic.

Enfin, la conclusion reprend les principaux points abordés au long de cette étude, propose de nouvelles pistes de réflexion sur la traduction d'œuvres issues de langues-cultures mineures en langues-cultures majeures en dépit des asymétries en jeu, sans manquer de rappeler combien « [a]nalyser sa propre pratique à l'aide des outils traductologiques possède des vertus autodidactiques inestimables » (Vateva, 2008).

PREMIÈRE PARTIE : CADRE THÉORIQUE

Étude des notions clés

Majeur et mineur : cerner la dichotomie

Retour aux origines de la notion : Gilles Deleuze et Félix Guattari

Que faut-il entendre par les adjectifs majeur » et « mineur » en sciences humaines et sociales et comment appréhender ces notions ? La réponse n'est pas si simple dans la mesure où ces deux termes peuvent prendre une connotation aussi bien qualitative que quantitative et parfois les deux à la fois, selon qui les utilise et le domaine d'application (D'haen, 2016, p. 33). En effet, il suffit de feuilleter quelques dictionnaires de références, comme *Le dictionnaire de linguistique et des sciences du langage* (Dubois et al., 2018), pour constater que les adjectifs « majeur » et « mineur » ne figurent pas en vedette. On peut, en revanche, trouver une définition laconique de deux autres termes étymologiquement proches, les adjectifs « minoritaire » et « majoritaire » : « Une langue est dite *minoritaire* quand, dans une étendue donnée, elle est moins parlée qu'une autre, dite majoritaire » (p. 304).

Malgré une étymologie commune (lat. *major/minor*), les couples « majoritaire »/« minoritaire » et « majeur »/« mineur » ne sont cependant pas synonymes et interchangeables. Ainsi, d'après Ewa Tartakowsky (2015) :

le terme « minoritaire » vise un corpus littéraire produit par une minorité dans une langue non dominante ou un corpus littéraire non légitime du point de vue littéraire, donc dominé, sans qu'il soit nécessairement produit par une minorité nationale ou dite ethnique. Le terme « mineur » renvoie quant à lui à la définition canonique proposée par Gilles Deleuze et Félix Guattari visant des littératures des groupes minoritaires produites en langue dominante et possédant une forte teneur politique.

Autrement dit, on se tournera du côté de la sociologie et, plus concrètement, des approches sociales du littéraire pour restituer la dichotomie « majeur »/« mineur » et en chercher les origines.

C'est à Gilles Deleuze et Félix Guattari, donc, que l'on doit l'introduction et la conceptualisation de cette notion dans les études du fait littéraire, avec leur ouvrage *Kafka : Pour une littérature mineure* (1975). Dans cet essai, paru aux éditions de Minuit, les auteurs

développent l'idée de « littérature mineure » qu'ils définissent comme « Une littérature [qui] n'est pas celle d'une langue mineure [mais] plutôt celle qu'une minorité fait dans une langue majeure » (p. 29). Pour aller à l'essentiel, la notion de littérature mineure envisagée par Deleuze et Guattari possède trois caractéristiques, à savoir : 1) « la langue [...] est affectée d'un fort coefficient de déterritorialisation » (p. 29) ; 2) « tout y est politique » (p. 30) et 3) « tout prend une valeur collective » (p. 31). En somme, « il s'agit d'une lecture éminemment politique de Kafka, d'une approche qui conçoit sa pratique littéraire comme étant au service des dominés, dans la perspective d'un bouleversement radical de l'ordre social » (Weissmann, 2013).

Si les thèses de Deleuze et Guattari ont remporté un franc succès au sein de la communauté scientifique dans les années suivantes, elles se sont aussi heurtées à la critique, en commençant par le choix même du terme « mineur ». De fait, c'est la traduction qui invente le mot de littératures *mineures* (Gauvin, 2003), ou plutôt une traduction malencontreuse (Chevrel, 2008), pour ne pas dire « inexacte et tendancieuse » (Lortholary dans Kafka, 1993, p. 35), de l'allemand « kleine Literatur » qui est à l'origine de cette notion. Pour Dirk Weissmann (2013) :

La traductrice Marthe Robert, influente commentatrice de Kafka en France, choisit de traduire l'adjectif allemand *klein* par *mineur*, introduisant de la sorte « un jugement de valeur qualitatif autrement plus explicite que celui contenu dans *klein*. En effet, comme le remarque justement Myriam Suchet (2009 : 55), si le mot allemand *klein* peut être purement descriptif, l'adjectif mineur est péjoratif et axiologique. Au fond, on peut dire que la traduction de Marthe Robert donne naissance à un nouveau concept, aux connotations beaucoup plus larges que l'expression originale. (p. 76)

En dépit de la connotation péjorative de l'adjectif « mineur », celui-ci prend, précisons-le, un sens positif sous la plume de Deleuze et Guattari (de même que le mot *klein* chez Kafka), dont les travaux déclencheront toute une série de recherches, colloques et autres contributions tantôt dans le sillage des deux philosophes français, tout particulièrement aux États-Unis, où « le discours universitaire américain a [...] eu un effet de consécration sur le

concept deleuzien² » (Weissmann, 2013), tantôt en parallèle, voire en opposition avec celui-ci, notamment parmi les théoriciens les plus critiques de cette notion, telle Pascale Casanova (Casanova, 1999). Il n'en reste pas moins que la définition de « littérature mineure » de Deleuze et Guattari va s'ancrer durablement dans les études littéraires et l'essai *Kafka : Pour une littérature mineure* constitue aujourd'hui encore une référence incontournable non seulement dans ce domaine, mais aussi dans un large éventail de disciplines en sciences humaines et sociales.

L'influence de Pierre Bourdieu

À peu près à la même époque où Deleuze et Guattari offraient aux études littéraires la notion de « littérature mineure », le sociologue français Pierre Bourdieu commençait à élaborer l'un des concepts fondamentaux d'un système de pensée qui allait profondément marquer la recherche scientifique, avec la notion de champ. On situe ses origines dès la fin des années 1960, début des années 1970, mais celle-ci sera développée de façon plus poussée au cours des deux décennies suivantes, notamment dans l'article « Le champ littéraire » (1991), d'abord présenté lors d'un séminaire à Bad Homburg en 1983, et davantage encore dans *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, publié en 1992. La particularité du concept de champ bourdieusien est, observe Paul Dirx (s. d.), « de ne pas pouvoir être défini, au sens de délimité, fixé une fois pour toutes ». Toutefois, il est possible d'en relever les principales caractéristiques, à savoir :

Le champ littéraire est un champ de forces agissant sur tous ceux qui y entrent, et de manière différentielle selon la position qu'ils y occupent (soit, pour prendre des points très éloignés, celle d'auteur de pièces à succès ou celle de poète d'avant-garde), en même temps qu'un champ de luttes de concurrence qui tendent à conserver ou à transformer ce champ de forces. (Bourdieu, 1991)

² Le colloque « The Nature and Context of Minority Discourse » notamment, qui s'est tenu à Berkeley en 1986, est « l'un des premiers à traiter intégralement des discours dits « minoritaires » et partant, les littératures dites « minoritaires » ou « mineures » (Tartakowsky, 2015).

Au cœur de ces luttes de concurrence se trouve la question de la répartition du capital symbolique et la quête de la légitimité littéraire, « c'est-à-dire, entre autres choses, le monopole du pouvoir de dire avec autorité qui est autorisé à se dire écrivain ou même à dire qui est écrivain et qui a autorité pour dire qui est écrivain » (Bourdieu, 1991). Autrement dit, le champ s'entend « comme un système relationnel et différentiel (champ de forces) où chaque agent occupe une position plus ou moins dominante/dominée et plus ou moins innovante/conservatrice liée à son capital accumulé de légitimité spécifique (capital symbolique) » (Dirkx, s. d.).

En tant que « réseau de relations objectives (de domination ou de subordination, de complémentarité ou d'antagonisme, etc.) entre des positions » (Bourdieu, 1991), le concept de champ de Bourdieu s'avère, par conséquent, particulièrement adaptée pour penser la dichotomie « majeur »/« mineur ». Au cours d'un colloque autour de la question de la littérature majeure et mineure³, le modèle théorique bourdieusien a aiguillé bon nombre des chercheurs participants, ce qui amène Luc Fraisse (2000) à écrire dans l'avant-propos des actes du colloque que « la plupart des intervenants plaçaient leur enquête sous l'égide de Bourdieu : il est alors par prédilection question de champ littéraire, de place à occuper, de stratégie personnelle et de posture de l'écrivain » (p. 13). Au fond, comme le fait observer Gérard Dessons (dans Fraisse, 2000), « la problématique qui s'esquisse, sous l'intitulé « Littérature majeure, littérature mineure », semble porter le questionnement au plus vif de la littérature, puisque ce qui est principalement en jeu est la question de la valeur » (p. 213).

Bref, si le concept de champ littéraire n'a pas pour objet de donner une définition de l'œuvre ou de l'écrivain majeur/mineur, celui-ci constitue néanmoins un outil conceptuel très utile pour penser ces notions en mettant en avant les hiérarchies et rapports de forces sociaux existants.

³« Littérature majeure, littérature mineure » (1997).

Pascale Casanova et les « petites littératures »

Dans la continuité des travaux de Bourdieu, Pascale Casanova s'appuie sur le concept de champ littéraire pour conduire une réflexion dans laquelle elle interroge, entre autres, les relations et le statut des littératures « dominantes » et « dominées » (Casanova, 1999). Son ouvrage *La République mondiale des Lettres* comporte notamment un chapitre consacré à ce qu'elle appelle « Les petites littératures », dont le *Journal* de Kafka, en exergue, signale d'emblée que le choix des termes est d'importance. Dénonçant la lecture faite par Deleuze et Guattari du texte de Kafka, qu'elle juge réductrice en raison de « la notion très ambiguë de « littérature mineure », Pascale Casanova écrit : « Kafka confirme qu'il faut parler de « petites » littératures⁴, c'est-à-dire d'univers littéraires qui n'existent que dans leur relation structurale et inégale avec de « grandes » littératures » (p. 291). Tout au long des pages précédant cette remarque, Casanova s'attache à analyser les principales caractéristiques de ces premières et les dilemmes auxquels sont confrontés les écrivains de ces espaces littéraires démunis, dont le choix d'une stratégie d'écriture, à savoir l'*assimilation* et la *différenciation* (p. 258). Selon l'auteur, en effet, les écrivains des petites littératures sont confrontés à une antinomie qui n'appartient qu'à eux :

soit affirmer leur différence et se « condamner » à la voie difficile et incertaine des écrivains nationaux (régionaux, populaires, etc.) écrivant dans de « petites » langues littéraires et pas ou peu reconnus dans l'univers littéraire international, soit « trahir » leur appartenance et s'assimiler à l'un des grands centres littéraires en reniant leur différence. (p. 259)

Par conséquent, ce choix est d'abord un choix politique et la politisation de type national ou nationaliste, l'une des caractéristiques des « petites » littératures (p. 272), dans la mesure où la question centrale autour de laquelle s'articulent « la plupart des débats littéraires dans ces espaces littéraires émergents [...] reste celle de la nation, de la langue et du peuple,

⁴ Sans souscrire aux reproches adressés par Casanova à Deleuze et Guattari, il convient de remarquer que l'expression « petites littératures » est plus proche du *kleine Literaturen* dont parle Kafka dans son journal intime (1911).

de la langue du peuple, de la définition linguistique, littéraire et historique de la nation » (p. 274). Ceci explique à son tour le fait que, contrairement à ce qui se passe dans les contrées les plus littéraires, dépolitisés et où l'on assiste à l'essor d'une recherche formelle, de formes émancipées de tout enjeu non spécifique, de débats exempts de toute vision non littéraire de la littérature, les espaces littéraires émergents ont « recours à une esthétique fonctionnaliste et des formes narratives, romanesques ou même poétiques plus conservatrices au regard des critères de la modernité littéraire » (p. 286).

Dilemme de l'assimilation ou de la différenciation, politisation du littéraire, esthétique formaliste caractérisent, en substance, les petites littératures dont parle Casanova, qui ne manque pas, par ailleurs, de rappeler au début de sa réflexion, en paraphrasant Bourdieu, que l'« espace littéraire n'est pas une structure immuable, figée une fois pour toutes dans ses hiérarchies et ses relations univoques de domination » durables (p. 253), mais que ces mêmes hiérarchies peuvent être bouleversées au fil du temps et, donc, qu'une petite littérature aujourd'hui peut très bien devenir une grande littérature demain et vice versa.

Comme on peut le constater, la réflexion de Casanova sur les littératures majeures et mineures prend une direction très différente, voire diamétralement opposée à celle de Deleuze et Guattari. Elle n'est cependant pas la seule à avoir proposé de nouvelles considérations sur les littératures dites mineures et majeures. Au cours des trois dernières décennies, en effet, une variété de « termes-concepts » (Delic dans Croisy, 2014, p. 36) a vu le jour dans les études littéraires. Sans entrer dans les détails, citons, entre autres : les « littératures d'émergence », les « littératures de l'intranquillité », les « littératures liminaires », les « littératures de la résilience », les « littératures de la contiguïté », les « littératures de l'exiguïté » ou encore les « littératures de la traversée ». Loin d'être complète, cette liste montre deux choses : d'abord qu'il existe un « malaise lexical » autour de la notion même de littérature mineure, mais surtout, et plus fondamentalement, que derrière ce même malaise, se cache en réalité un « malaise épistémologique » (p. 38). Étant donné le caractère polyvalent et la diversité des sources auxquelles s'abreuvent ces termes-concepts (p. 37), il ne saurait être question, ici, de chercher à les circonscrire l'un après l'autre.

Au-delà du choix des mots (majeur/mineur, petit/grand, dominant/dominé, etc.), ce qu'il importe en fait de retenir au terme de ce cheminement, c'est que ces notions ne renvoient pas à des réalités statiques, à des essences, mais à des rapports, à des positions dynamiques et changeantes au centre desquels se trouve la question fondamentale du pouvoir et de son inégale distribution (Paré, 2006, p. 9).

Majeur/mineur et traduction

Une thématique récente et encore peu étudiée

Contrairement aux recherches menées dans le cadre des études littéraires et sociales du littéraire, la traductologie s'est saisie plus tard et moins vite de ces notions. Si l'on condense les travaux scientifiques qui leur ont été consacrés, on constate qu'à l'exception de quelques rares contributions, comme celle pionnière de Gideon Toury (1985), cette thématique est longtemps restée un sujet marginal, voire négligé dans la discipline (Cronin, 2011, p. 169). À cet égard, le numéro spécial « Translation and Minority », publié par la revue *The Translator* (Vol. 4, n° 2) en 1998 et dirigé par Lawrence Venuti, constitue une référence en la matière dans la mesure où il s'agit de l'un des tout premiers ouvrages traductologiques entièrement consacrés à la problématique des langues « minoritaires » en traduction et mérite, à ce titre, d'être cité. Bien que « Translation and Minority » n'ait pas ouvert de nouvelles perspectives de recherche ni déclenché, comme on aurait pu l'espérer, une série de travaux ultérieurs (Branchadell, 2005, p. 4), cette publication a permis non seulement de mettre en lumière une lacune à combler, mais aussi les difficultés inhérentes aux notions de « majeure/mineur » et « majoritaire/minoritaire », au premier chef, l'acception de ces paires sémantiquement proches et néanmoins distinctes.

Si la différence entre « minorité » et « mineur » doit être claire, observe en effet Raluca Tanascu (2019, p. 19), il se trouve que ces termes sont politiquement connotés, économiquement biaisés et même utilisés indifféremment, ce qu'illustre notamment l'introduction de Venuti dans *Translation and minority* (1998), qui commence par définir le concept de « minorité », entendu comme : « a cultural or political position that is subordinate [...]. This position is occupied by languages and literatures that lack prestige or authority, the

non-standard and the non-canonical, what is not spoken or read much by a hegemonic culture », avant de citer Deleuze et Guattari et de revenir sur la définition canonique de « littérature mineure » (p. 135-136).

Mineur et minoritaire, majeur et majoritaire

Malgré cette confusion terminologique, il importe cependant de bien distinguer les termes « majeur » et « majoritaire », ainsi que « mineur » et « minoritaire ». Ainsi, selon Albert Branchadell (2011), le terme « minoritaire » en traduction fait référence à :

languages that are both (i) traditionally used within a given territory of a state by nationals of that state who form a group numerically smaller than the rest of the state's population and (ii) different from the official language(s) of that state, on the understanding that such definition (iii) does not include either dialects of the official language(s) of the state or the languages of migrants. (p. 97)

Cette définition, précise en outre ce dernier, tire son origine de la sociolinguistique et, plus spécifiquement, de la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires (European Charter for Regional or Minority Languages).

L'adjectif « mineur », quant à lui, est utilisé, si l'on en croit la revue de traduction mTm, pour qualifier des langues de diffusion limitée ou intermédiaire par opposition à « majeur », qui renvoie à une langue de diffusion illimitée, comme l'anglais, ou dont le statut est reconnu comme tel au sein d'un État où d'autres langues, officiellement reconnues comme mineures, sont aussi parlées (par exemple, le finnois en tant que langue officielle en Finlande par comparaison avec le suédois) (MTM Journal, s. d.).

Cette distinction établie, on notera, par ailleurs, avec Michael Cronin (2011) que dans le domaine de la traduction, tout comme les études littéraires et sociales du littéraire, les notions examinées sont toujours dynamiques et jamais statiques, étant donné qu'elles sont l'expression d'une relation et non d'une essence. Autrement dit, une langue ne sera qualifiée de « mineure » qu'en regard d'une autre langue dite « majeure » et vice versa. Or, pour que cette relation soit possible, il est nécessaire d'élaborer des critères permettant de catégoriser chaque langue et à partir desquelles elle tirera son statut.

Quels critères pour quel statut ?

Bien que la question du « statut » – ou de la « position », terme que l'on peut considérer comme synonyme – d'une langue ne fasse pas consensus quant aux critères à prendre en considération, la sociolinguistique permet de proposer quelques pistes. Ainsi, pour le chercheur allemand Ulrich Ammon (1991), on peut recenser au moins six éléments permettant de calibrer ce statut : a) *la force numérique* (nombre de locuteurs natifs et non natifs, monolingues et bilingues) ; b) *le caractère social*, c'est-à-dire les locuteurs de la langue d'un point de vue sociologique (classe sociale, richesse, genre...) ; c) *les fonctions* de la langue selon les domaines (à l'école, au sein de la communauté scientifique, etc.) ; d) *la distribution géographique* (régions dans lesquelles on l'utilise) ; e) *le statut juridique* (langue déclarée nationale dans un pays donné ou officielle dans une communauté d'envergure, telle l'UE) ; f) *l'estime*, soit les attitudes (notamment des locuteurs et des non-locuteurs) à l'égard d'une langue et de son utilisation dans un certain domaine (p. 241-242).

D'autres éléments peuvent, bien entendu, être pris en compte ou venir compléter la liste. Le linguiste américain Timothy Reagan (2002), par exemple, rejoint Ammon sur la plupart de critères ci-dessus mais propose, pour sa part, de considérer aussi la nature « vivante » ou « morte » de la langue ou encore s'il s'agit d'une langue disposant d'une tradition littéraire/écrite bien établie et reconnue (p. 48). Ce dernier point en particulier fait écho aux thèses de Pascale Casanova dans *La République mondiale des Lettres*, ainsi que dans *La Langue mondiale – Traduction et domination*. Plus spécifiquement, Casanova (1999) développe la notion de « *littérarité*, c'est-à-dire de crédit littéraire attaché à une langue » (p. 129). Or ce qui va permettre aux auteurs composant dans des langues peu ou pas reconnues comme littéraires et, de surcroît, démunies de traditions propres d'accéder à la visibilité et à la consécration, c'est précisément la traduction, qui constitue, par là même, une « *littérisation* » (p. 130). Si l'on pousse le raisonnement de la chercheuse française plus loin, parce que la traduction dans une « grande langue » est la clef à l'accès à l'univers littéraire et à la reconnaissance auprès des instances légitimes, c'est aussi grâce à elle qu'il est possible de mesurer le degré de domination d'une langue et, par là même, d'une littérature. « Plus la

traduction est présente, écrit Casanova (2015), et moins la domination est importante ; réciproquement, moins elle est présente, plus la domination est grande... » (p. 16)

Dans cette perspective, le rapport entre langues dominantes, ou majeures, et dominées, ou mineures, est envisagé non seulement d'un point de vue qualitatif, mais aussi quantitatif puisque le nombre de traductions publiées entre en ligne de compte dans la position qu'une langue va occuper à une période et dans un espace donnés.

Suivant cette même logique quantitative, Cronin (2004) propose de diviser les langues en *source-language intensive* et *target-language intensive*. Pour illustrer ses propos, il cite le cas actuel de l'anglais pour lequel il existe une dynamique de traduction très forte à partir de cette langue (*target-language intensive*), mais bien moins de traductions vers l'anglais. Inversement, une langue qui traduirait abondamment des textes étrangers mais serait peu traduite entrerait dans la catégorie des *source-language intensive*. De même, pour donner un autre exemple, l'étude de Richard Jacquemond (1992) concernant les flux de traduction entre l'arabe et le français a mis en évidence le fait que l'arabe tendait à traduire beaucoup à partir du français mais à être peu traduit vers le français.

Dans une optique analogue et après Cronin, Albert Branchadell et Lovell Margaret West proposent le concept de « langues moins traduites » (*less translated languages*), c'est-à-dire toutes les langues qui sont moins souvent source de traduction dans le cadre des échanges internationaux de biens linguistiques, indépendamment du nombre de personnes utilisant ces langues (Branchadell, 2005, p. 1), les exemples les plus extrêmes étant, selon eux, les langues qui ne sont jamais source de traduction. En ce sens, les « langues moins traduites » seraient le contraire des *source-language intensive languages* dans la terminologie de Cronin, sans nécessairement être pour autant des *target-intensive languages*.

Langues majeures/mineures, dominantes/dominées, *source-language intensive/target-language intensive*, moins traduites, le métalangage est loin de faire consensus et prouve une fois de plus qu'il s'agit d'un sujet insuffisamment étudié (Pięta, 2016), la liste n'étant d'ailleurs pas complète, puisque l'on pourrait également mentionner d'autres termes proches, quoique pas nécessairement synonymes tels que les « langues

faibles » (*weak languages*) (Asad, 2020) ou encore les langues centrales/(semi)périphériques (*central/[semi]peripheral languages*) (Heilbron, 1999, 2010).

Comme on peut le constater, à l'instar des études littéraires et sociales du littéraire, la traductologie se heurte à des problèmes terminologiques et conceptuels très similaires, ce qui n'est guère étonnant dans la mesure où la jeunesse relative de cette dernière, apparue dans la seconde moitié du XX^e siècle, explique l'ampleur de certaines lacunes et justifie le recours à des notions et autres outils théoriques provenant de disciplines connexes.

En résumé, il est important, dans le cadre de cette étude, de rappeler les points suivants : a) en traductologie, les notions de « majeur » et « mineur » peuvent être envisagées aussi bien d'un point de vue qualitatif (notamment à la lumière du concept de champ littéraire) que quantitatif (en termes de flux de traduction) ; b) qu'elles renvoient à des rapports dynamiques et changeants, et non statiques et figés ; c) qu'elles peuvent être mobilisées dans une perspective spatiale (par exemple, dans une étude portant sur la traduction dans un pays donné) comme temporelle (pour étudier la dynamique des traductions sur une certaine période).

Enfin, dans un souci de clarté et d'harmonisation terminologique, l'emploi des adjectifs « majeur » et « mineur » sera privilégié à d'autres désignations, non seulement parce qu'ils rappellent, de près ou de loin, les origines de ces notions et la définition canonique de Deleuze et Guattari, mais surtout parce que depuis la parution du premier volume de la revue *mTm* en 2009 et les publications annuelles successives dédiées à ces notions, rigoureusement définies sur le site de la revue, l'ambiguïté initiale de ces termes s'est dissipée peu à peu. En effet, s'il était encore courant de les confondre à l'orée du siècle avec, par exemple, les notions étymologiquement apparentées de langue « majoritaire » et « minoritaire », cela semble moins probable aujourd'hui. Aussi ne sera-t-il pas question, dans ce qui suit, de majorités ni de minorités linguistiques, mais bien de deux langues-cultures se trouvant dans une relation inégale.

Symétrie et asymétrie : cerner la dichotomie

Chez les « Anciens » : Platon et Vitruve

De même que la dichotomie « majeur »/« mineur », les notions de « symétrie » et d'« asymétrie » se caractérisent par leur grande force polysémique et leur présence conceptuelle dans des disciplines aussi nombreuses que variées, ce qui les rend d'autant plus complexes à définir. De ce point de vue, la thèse de doctorat en philosophie de Christine Dézarnaud-Dandine, *Généalogie du concept de symétrie*, soutenue en 2002 à l'Université Paris-Sorbonne, ainsi que son essai *Symétrie m'était contée... histoire de symétries*, écrit conjointement avec Alain Sevin et publié en 2007, offrent une bonne base pour mieux comprendre l'origine de ce concept et de ses antonymes, l'asymétrie et la dissymétrie.

Selon Dézarnaud-Dandine (2002), en effet, il est possible de dégager trois grandes périodes au cours desquelles le concept a évolué : « une première époque qui s'étend pour fixer les idées des pythagoriciens jusqu'à la Renaissance et durant laquelle « le concept de symétrie garde avant tout son sens originel platonicien » ; puis une deuxième période, au cours de laquelle le concept se transforme petit à petit et aboutit, avec Descartes, à « un déplacement du sens platonicien pour ne conserver que le sens strictement géométrique associé aux figures spatiales ». Enfin, « une troisième époque s'ouvre véritablement avec les travaux de Galois et ses contemporains portant sur les groupes de permutations » (p. 5).

Il ne peut être question d'examiner en détail chacune de ces périodes au risque de faire sortir la recherche de son périmètre d'étude. Il importe cependant de souligner que cette division chronologique permet de faire ressortir d'abord l'origine philosophique de la notion de symétrie, avant que celle-ci ne se transforme et finisse par devenir un concept scientifique, fondamentalement mathématique.

Cette précision apportée, il est néanmoins pertinent de s'intéresser plus spécifiquement à la première période en question, non seulement afin de mieux cerner la notion en remontant à sa source, mais aussi en raison de l'importance de l'héritage platonicien et du véritable renouveau que connaissent les thèses de Platon dans la pensée contemporaine (p. 12).

Platon. Pour appréhender la notion de symétrie dans la philosophie platonicienne, on se reportera à l'un des derniers dialogues de Platon et l'un des plus influents de sa philosophie : le *Timée*. C'est dans ce dernier, en effet, que l'on découvre « un exposé complet de l'épistémologie platonicienne dont l'argumentation est fondée sur la symétrie définie comme la « ressemblance » (*analogia*) avec les Idées immuables que nous pouvons déceler dans les choses sensibles » (Dézarnaud-Dandine et al., 2007, p. 4). Par la reconnaissance des symétries présentes dans la nature, les hommes accèdent à la seule connaissance possible du monde sensible, autrement dit, à la connaissance d'une copie. La connaissance scientifique se résume dès lors à chercher et trouver des ressemblances, c'est-à-dire des symétries, entre les choses sensibles et les formes intelligibles. Au fur et à mesure, il apparaît que la symétrie, telle qu'entendue par Timée, suppose l'identité de deux parties superposables, mais se traduit dans la constance des rapports de proportion. C'est ainsi que se profile le concept de rapport mathématique en tant que « signature » naturelle de la symétrie (p. 8). Enfin, la notion de symétrie, manifestée dans ces rapports, est associée à l'harmonie, laquelle s'exprime dans « la contemplation des beautés du Cosmos, dans les mouvements de la danse ou dans la musique qui reflètent l'harmonie supérieure des Idées » (p. 14).

Vitruve. Si l'on peut faire remonter la notion de symétrie au monde des Idées dans la philosophie de Platon, le *Timée* n'offre pas une définition stricte de ce concept.

Historiquement, la première définition de la symétrie est bien postérieure à Platon et à ses successeurs grecs. Ce n'est qu'au I^{er} siècle av. J.-C., dans le *De architectura* de Vitruve, que l'on retrouve la première définition de la symétrie (Radelet-de-Grave dans Radelet-de-Grave et Brichard, 2005, p. 386). Celle-ci vient du grec *symmetria* dont Pline l'Ancien dira plus tard qu'il n'a pas d'équivalent latin, bien que la traduction, *commodulatio*, proposée par l'architecte romain soit satisfaisante, les deux termes étant construits sur le même schéma et possédant la même valeur sémantique (Gros, 2013). Voici la définition qu'en donne Vitruve dans son traité :

Quant à la symétrie⁵, c'est un accord convenable des membres, des ouvrages entre eux, et des parties séparées, le rapport de chacune des parties avec l'ensemble, ainsi que dans le corps humain, où il existe une harmonie⁶ entre le bras (la coudée), le pied, la palme, le doigt et les autres parties du corps. Il en est ainsi dans les ouvrages parfaits... (cité dans Bacry, 2000, p. 34-35)

À l'origine, donc, chez Vitruve – tout comme chez Platon avant lui –, la symétrie renvoie à un accord de proportions, à une organisation régulière selon un ordre (Souriau dans Radelet-de-Grave et Brichard, 2005, p. 395) et signifie, en d'autres termes, « en mesure, avec mesure, en harmonie avec » (Green dans Radelet-de-Grave et Brichard, 2005, p. 215).

Acception moderne

Cette définition de la symétrie chez les « Anciens » diffère nettement de l'acception moderne du terme. En effet, comme il a été mentionné plus haut, un glissement de sens important s'est peu à peu opéré au cours des siècles jusqu'à la Renaissance et les travaux d'Alberti sur la perspective, pour qui la « symétrie signifie que les rapports des parties entre elles sont constants, au sens d'un rapport entre triangles semblables » (Dézarnaud-Dandine et al., 2007, p. 119). La référence n'est plus, comme chez Platon, extérieure et contenue dans l'Idée mais prend un sens purement mathématique. Autrement dit, « la symétrie perd progressivement son caractère idéal pour ne plus désigner que des rapports entre parties naturelles » (p. 123).

Ce glissement sémantique du sens premier, platonicien et vitruvien, de la notion de symétrie, vouée à s'estomper et à être supplantée par une acception purement mathématique, a été observé et commenté à partir du XVIII^e siècle, notamment par l'architecte français Claude Perrault dans sa traduction de Vitruve :

Il a été remarqué cy-devant sur le second chap. du 1. liv. que nous entendons presentement par Symmetrie autre chose que ce que les Anciens signifient par Symmetria.

⁵ *Symmetria* dans le texte latin.

⁶ *Symmetros* dans le texte latin.

Car noster symmetrie est proprement l'égalité et la parité qui se rencontre entre les parties opposées, qui fait que si, par exemple, un œil est plus haut ou plus gros que l'autre, si les colonnes sont plus serrées à droite qu'à gauche, et si le nombre ou la grandeur n'en est pas pareille, on dit que c'est un défaut de symmetrie à nostre mode : au lieu que si un chapiteau est plus grand, ou qu'une corniche ait plus de saillie que les regles de l'ordre dont est la colonne ne demandent, c'est un défaut de symmetrie suivant les Anciens. (cité dans Radelet-de-Grave et Brichard, 2005, p. 391)

Dans le même esprit, deux siècles plus tard, le *Dictionnaire d'architecture* de Viollet-le-Duc insiste sur ce changement de sens pour fournir la définition suivante :

SYMÉTRIE, s.f. Mot grec (συμμετρία) francisé, et dont on a changé quelque peu la signification depuis le XVIe siècle. *Symétrie*, ou plutôt symmétrie, pour adopter l'orthographe des auteurs des XVe et XVIe siècles, qui était la bonne⁷, signifiait : justes rapports entre les mesures : harmonie, pondération, rapports modérés, calculés en vue d'un résultat satisfaisant pour l'esprit ou pour les yeux. (...) Symétrie veut dire aujourd'hui, dans le langage des architectes, non pas une pondération, un rapport harmonieux des parties d'un tout, mais une similitude des parties opposées, la reproduction exacte, à la gauche d'un axe, de ce qui est à droite. Il faut rendre cette justice aux Grecs, auteurs du mot symétrie, qu'ils ne lui ont jamais prêté un sens aussi plat. (cité dans Bacry, 2000, p. 34)

Allant plus loin que son prédécesseur Claude Perrault, dont il juge et critique par ailleurs la traduction, il en vient à la conclusion que :

Pour exprimer ce que nous entendons par symétrie (un décalque retourné, une contrepartie), il n'était pas besoin de faire un mot. C'est là une opération tellement banale et insignifiante, que les Grecs n'ont pas même eu l'idée de la définir. C'est une harmonie de mesures, et non une similitude ou une répétition de parties. (cité dans Bacry, 2000, p. 36)

⁷ Le mot grec comporte le doublement de la lettre *m* ; le latin *symmetria*...

Voici comment, au terme d'un long parcours de plusieurs siècles, la notion de symétrie a évolué vers une acception nouvelle qu'on lui donne encore de nos jours – celle de l'invariance mathématique et des idées mêmes de la nature (Dézarnaud-Dandine et al., 2007, p. 178) –, que Descartes, et à la même époque, Pascal, vont entériner dès le XVII^e siècle dans leurs travaux respectifs, irriguant ainsi toute la physique moderne (p. 164), mais également bien d'autres disciplines scientifiques, telles que la cristallographie, et même les sciences humaines et sociales.

Observations étymologiques

Après avoir examiné l'origine de la notion de symétrie ainsi que sa signification, et avant de poursuivre plus avant en abordant la place de cette dernière dans les sciences du langage, il reste encore à préciser le sens des antonymes « asymétrie » et « dissymétrie ». S'il peut paraître logique (et facile) de définir un terme par son contraire, pour lequel il existe déjà une définition, cela n'a pourtant rien d'une évidence. Le fait que deux substantifs – et deux adjectifs : « asymétrique »/« dissymétrique » –, bâtis à partir de la même racine mais différant par leur préfixe, devrait tout au moins susciter des interrogations quant aux nuances potentielles. À cet égard, les dictionnaires généraux semblent être d'ailleurs d'une aide assez limitée : qu'il s'agisse du terme asymétrie ou dissymétrie, le *Trésor de la Langue Française*, par exemple, donne la définition très sommaire de « Défaut de symétrie ». Le *Larousse*, pour sa part, ne fait guère mieux en définissant l'un comme l'autre terme par « Absence de symétrie ». Absence ou défaut ? À supposer que les deux définitions soient également correctes, laquelle des deux correspond à l'asymétrie et laquelle à la dissymétrie ?

En décomposant les deux termes, on constate que les deux sont construits à partir du grec *sun* (avec) et *metron* (mesure), auxquels s'ajoute, dans le cas d'asymétrie, le préfixe privatif *a*, qui indique une absence, un manque ; quant à dissymétrie, le préfixe *dis* utilisé dans l'orthographe actuelle du mot ne vient pas du latin et ne sous-entend donc pas une séparation, une différence ou une absence, mais bien du *dys* grec, qui évoque un mauvais fonctionnement ou une anomalie, comme dans dysfonctionnement ou dyslexie. On pourrait donc en déduire qu'asymétrie signifie « absence de symétrie » et dissymétrie « défaut de symétrie ». Or,

comme le fait remarquer Henry Bacry (2000) : « La frontière entre *asymétrique* et *dissymétrique* reste *subjective* » (p. 76). Celui-ci propose néanmoins de définir la dissymétrie comme une « absence ou imperfection d'une symétrie évoquée explicitement ou non » et l'asymétrie comme une « situation où l'on est dans l'impossibilité de se référer à une symétrie, quelle que soit la propriété envisagée » (p. 76).

Cette définition pourrait être précisée encore davantage avec le sociologue français Roger Caillois et son essai *La dissymétrie* (1973), dans lequel celui-ci distingue l'asymétrie, c'est-à-dire « l'état qui précède l'établissement d'un équilibre, en l'occurrence d'une symétrie », de la dissymétrie, qui est « l'état qui suit la rupture d'un équilibre ou d'une symétrie tout en laissant conjecturer ou induire l'ordre désavoué, c'est-à-dire en apparaissant clairement comme une intervention ultérieure, subversion devenue nécessaire ou modification préméditée » (p. 18). Autrement dit, en plus de poser clairement les limites de chacun des deux termes, Caillois introduit une nuance temporelle, un ordre chronologique qui mérite d'être évoqué dans cet effort de précision terminologique et conceptuelle.

Symétrie/asymétrie et sciences du langage

Problème de définition

Si les notions de symétrie et ses antonymes, « asymétrie » et « dissymétrie », sont déjà problématique quant à leur signification dans les dictionnaires généraux, on ne s'étonnera pas que les dictionnaires spécialisés en sciences du langage achoppent également à cette difficulté et restent, d'ordinaire, assez imprécis dans leurs définitions. Ainsi, le *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* de Ducrot et Todorov (1979) ne fait pas figurer en vedette le terme de symétrie et renvoie au concept de *Versification* pour trouver la définition, très générale et noyée dans le métalangage, suivante :

On peut dire, de manière très générale, que le parallélisme constitutif du vers exige qu'un rapport d'éléments de la chaîne parlée réapparaisse à un point ultérieur de celle-ci ; cette notion présuppose donc les notions d'identité, de succession temporelle, de phonie. *On*

*parlera plutôt de symétrie lorsque la disposition spatiale, et la graphie, sont en jeu.*⁸ Suivant la nature des éléments qui se répètent on distingue précisément les trois groupes de problèmes signalés ci-dessus. (p. 240)

Le dictionnaire de linguistique et des sciences du langage (Dubois et al., 2018), pour donner un second exemple, définit pour sa part la symétrie comme « la propriété de l'égalité des ensembles qui permet d'inverser la proposition $A = B$ en $B = A$ » (p. 242) ; définition, certes, claire mais pour le moins laconique. On retiendra néanmoins de ces deux dictionnaires l'idée de spatialité, de graphie et d'égalité entre des ensembles auxquelles la notion de symétrie est associée.

D'après Alexandre Lorian (1988), cette absence dans les dictionnaires s'explique notamment par le fait que la notion de symétrie et ses contraires sont des notions « d'ordre logique et esthétique », qui n'appartiennent donc pas, à proprement parler, à la terminologie linguistique. Pour lui, « la symétrie et l'asymétrie sont autre chose que de simples figures », comme le laissent penser les deux définitions précédentes, au sens où il s'agit avant tout des « états, des tendances ou des forces qui sous-tendent la langue aussi bien — ou encore plus — que la parole » (p. 499). L'article de Lorian s'intéresse cependant surtout aux notions de symétrie et d'asymétrie dans le discours et du point de vue de la rhétorique (« la symétrie proprement dite [AB/BA] »), laissant, de la sorte, les considérations purement linguistiques au second plan.

Serge Karcevski

Malgré ces remarques, force est de constater que des linguistes reconnus dans leur domaine se sont emparés des notions de symétrie et d'asymétrie dans le cadre de leurs recherches. En effet, dès 1929, dans un bref article intitulé *Du dualisme asymétrique du signe linguistique*, le théoricien russe et membre du Cercle linguistique de Prague Serge Karcevski a introduit la notion d'asymétrie en linguistique par laquelle il avance que « Le signe et la signification ne se recouvrent pas entièrement, leurs limites ne coïncident pas dans tous les

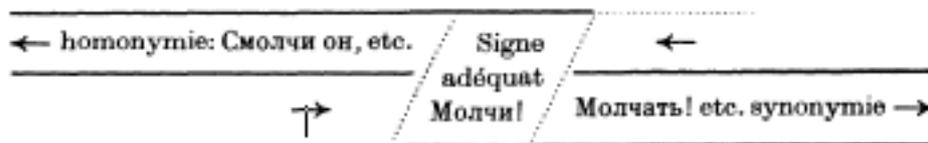
⁸ C'est nous qui soulignons.

points : un même signe a plusieurs fonctions, une même signification s'exprime par plusieurs signes » (Karcevski, 1956, p. 18), avant de conclure à la fin du même texte que :

Le signifiant (phonique) et le signifié (fonction) glissent continuellement sur la « pente de la réalité ». Chacun « déborde » les cadres assignés à lui par son partenaire : le signifiant cherche à avoir d'autres fonctions que sa fonction propre, le signifié cherche à s'exprimer par d'autres moyens que son signe. Ils sont asymétriques ; accouplés, ils se trouvent dans un état d'équilibre instable. C'est grâce à ce dualisme asymétrique de la structure de ses signes qu'un système linguistique peut évoluer : la position adéquate du signe se déplaçant continuellement par suite d'adaptation aux exigences de la situation concrète. (p. 24). Cette thèse est, en outre, illustrée avec la Figure 1 ci-après :

Figure 1

Le caractère asymétrique du signe selon S. Karcevski



Note. Reproduit à partir de « Du dualisme asymétrique du signe linguistique », par Karcevski, S., 1956. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 14, p. 24.

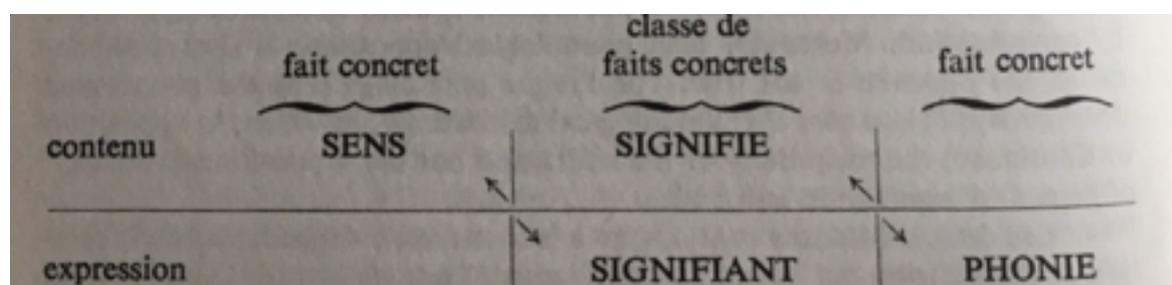
Luis Jorge Prieto

Dans la continuité des travaux de Karcevski, d'autres chercheurs ont cherché à approfondir la notion d'asymétrie en linguistique à partir de la fin des années cinquante, comme le linguiste et sémioticien argentin Luis Jorge Prieto. Dans un article intitulé *D'une asymétrie entre le plan de l'expression et le plan du contenu de la langue* (1958), ce dernier suggère, en substance, que le plan de l'expression et le plan du contenu ont d'autres propriétés structurelles, à savoir que les types de relation au niveau du contenu sont l'identité, l'opposition et le contraste, alors que les types de relation de l'expression sont seulement l'identité et l'opposition. Ces propriétés, et d'autres des deux plans, peuvent être ramenées à

la non-exclusivité du signifié au sens réalisé et à la priorité du signifié lors de la commutation⁹ (Parret, 1971, p. 67). En d'autres termes, selon Prieto, c'est la relativité du signifié et du signifiant, d'une part, et leur implication dans la spécificité de la phonie et du sens, d'autre part, que l'asymétrie du signe linguistique se manifeste, et que l'auteur illustrera en 1964 dans ses *Principes de noölogie* à l'aide de la Figure 2 suivante :

Figure 2

L'asymétrie du signe linguistique selon L. J. Prieto



Note. Reproduit à partir de « *Language and discourse* », par Parret, H., 1971, p. 70, Mouton.

L'intérêt de Prieto pour l'asymétrie en linguistique, et plus généralement dans la deuxième moitié du XX^e siècle en sciences humaines et sociales, s'explique notamment par l'essor que la notion de symétrie a connu dans les structuralismes qui en ont fait un usage capital (Bacry, 2000, p. 18), voire excessif (Lorian, 1988, p. 499).

Cette analyse de la notion de symétrie et ses contraires dans l'histoire, de Platon à aujourd'hui, et des usages qui en ont été faits dans des domaines aussi divers, et néanmoins connexes, que la philosophie, l'architecture ou encore les sciences du langage, amène, à

⁹ Dans un article postérieur, Prieto (1960) définit la commutation comme « un rapport, qui existe entre deux membres d'un paradigme lorsque le remplacement de l'un par l'autre correspond dans l'autre plan – le plan de l'expression ou le plan du contenu suivant le cas – à un remplacement analogue » (p. 55), celle-ci étant considérée par certains linguistes, tel Hjelmslev, comme une « fonction », et par d'autres comme un « procédé. »

présent, à se tourner vers la traduction à proprement parler ; la traduction et donc aussi la traductologie en tant que champ d'étude et de recherche autonome, relevant davantage de la sémiologie (Ladmiral, 1979, p. 148) que de la littérature comparée ou, a fortiori, de la linguistique, à laquelle elle a longtemps été rattachée.

Symétrie/asymétrie et traduction

Entre légendes et mythes

Penser la symétrie en traduction, c'est renouer avec un ensemble de mythes, de légendes et d'idéaux fondamentaux qui, dans la tradition européenne et chrétienne du moins, sont enracinés dans le domaine du sacré.

Difficile, en effet, dans une première approche historique, de ne pas songer à l'un des passages ayant le plus retenu l'attention des théoriciens de la traduction et abondamment commenté qu'est le mythe de Babel dans la Genèse. On rappellera brièvement le contenu de ce mythe : alors que les hommes, qui parlaient tous la même langue et ne formaient qu'un seul peuple, avaient pour projet de construire une tour (plus exactement une ziggourat) « dont le sommet pénètre les cieux » (Ballard, 2013, p. 17), afin de ne pas être dispersés et que Dieu lui-même puisse à son tour descendre sur la terre, Yavhé décide de punir l'impudence et folie humaine en confondant leur langage (le nom Babel étant issu de la racine babylonienne *Bil*, qui signifie confondre) « pour qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres » et en les dispersant sur la surface de la Terre (Cordonnier, 1995, p. 26). Autrement dit, à un équilibre – symétrie – initial et originel, à savoir l'équation un seul peuple, une seule langue, succède un nouvel ordre, un nouvel état – divers peuples/diverses langues – né de la rupture de cet équilibre par le châtement divin, c'est-à-dire une dissymétrie, pour reprendre la nuance que Roger Caillois (1973) accorde à ce terme.

D'un point de vue théologique, le mythe de Babel met donc en avant le « caractère transgressant » de la traduction (Ballard, 2013, p. 17) et d'un point de vue traductologique, la division du Même et l'apparition de l'Autre, ce qui amène Jean-Louis Cordonnier (1995) à conclure que « [d]ans la tradition occidentale, traduire c'est donc transgresser la loi de Dieu,

car c'est dépasser les limites imposées par la création des différentes langues pour essayer de retrouver la langue originelle » (p. 26).

S'il est vraisemblable que la pluralité et diversité des langues n'est pas le résultat de l'éclatement d'une langue originelle unique, mythique et hypothétique (p. 28), il n'en reste pas moins que la recherche de la symétrie et la quête du Même ont caractérisé une grande partie de l'histoire et de la culture occidentale, de la fin de l'Antiquité jusqu'aux temps modernes, d'où l'existence de légendes dans la même veine que Babel, comme celle des Septantes, relatée dans la lettre d'Aristée au début du II^e siècle av. J.-C. D'après cette dernière, sur l'ordre du pharaon Ptolémée II, 72 savants auraient traduit la Torah en grec en 72 jours et aboutirent à une seule et même traduction. La légende des Septantes a par la suite fait l'objet de commentaires et réflexions de nombreux auteurs, dont Saint Augustin. Dans les chapitres XV et XVIII de *La Cité de Dieu*, en effet, celui-ci écrit :

Il n'y eut entre eux aucune différence, ni d'un seul mot, dût-il avoir le même sens et la même valeur, ni dans l'ordre des mots ; mais comme s'il n'y avait qu'un seul traducteur, les traductions de tous formaient un seul texte identique ; c'est que, en vérité, il n'y avait *qu'un seul Esprit en tous*. Et ce don admirable de Dieu, ils l'ont reçu pour que, de cette manière aussi, fût mise en valeur l'*autorité de ces Écritures, non comme si elles étaient des livres humains mais divins*, ce qu'elles sont en réalité, dans l'intérêt des nations, qui un jour devaient y croire ; ce que nous voyons accompli à présent. (cité dans Fraisse, 2010, p. 162)

« Même sens » et « même valeur », « un seul texte identique », « un seul Esprit en tous » mettent non seulement en lumière, dans ce passage, cette fascination pour la symétrie, mais signalent aussi de façon frappante certaines notions centrales en traductologie.

À cet égard, Cordonnier (1995) propose, dans une démarche archéologique de la traduction, de repenser cette attitude, propre à l'épistémè d'alors jusqu'au début du siècle passé, à l'aide du concept de *fermetude*, qu'il définit comme un « enfermement sur soi et qui a pour origine la quête de la similitude » (p. 50). Pour étayer ses propos, Cordonnier donne l'exemple de la conquête de l'Amérique, marquée par l'ethnocentrisme, c'est-à-dire par l'expulsion et la destruction de l'Autre, par le refus des vainqueurs à apprendre la langue des

vaincus, bref, par la négation et l'assimilation de l'Étranger, de ce qui n'est pas le Même. Transposée au domaine de la traduction, la *fermetude* se traduit donc par le rejet des spécificités linguistiques et culturelles de l'original, par l'annexion et la déformation de la langue-culture traduite au profit de la langue-culture traduisante. En d'autres termes, l'épistémè de la *fermetude* correspond à la recherche de la symétrie au sens moderne du terme : à la reproduction exacte, à la proposition $A = B$ et $B = A$.

C'est à partir du XX^e siècle que commence, toujours selon Cordonnier, à se dessiner un changement d'épistémè : le passage de la *fermetude* à l'*ouvertude*, soit « un mouvement, qui se veut permanent dans le temps, et qui consacre son énergie à se déployer entre les cultures, quelles qu'elles soient » (p.153). Celle-ci, précise-t-il « est bien autre chose [...] qu'une ouverture, espace à travers lequel le Même épie l'Autre, à distance ». Car l'*ouvertude* suppose « un Même toujours et consciemment ouvert. En quête de l'Homme décentré ». En somme, « l'*ouvertude* est une *volonté*. Qui conduit à une *éthique* » (p. 154). Ces deux termes, « volonté » et « éthique », sont d'une importance capitale si l'on cherche à comprendre le lent passage de la *fermetude* à l'*ouvertude* en traduction, passage que l'on pourra, entre autres, associer à Walter Benjamin et illustrer à l'aide de son fameux essai « La tâche du traducteur ».

La symétrie comme idéal de la traduction

Critique, essayiste et traducteur, Walter Benjamin (1892-1940) a développé dans le cadre de ses travaux une réflexion philosophique majeure sur la traduction, dont l'influence continue à se faire ressentir encore de nos jours. Dans « La tâche du traducteur », texte publié en 1923 en tête de sa traduction des *Tableaux parisiens* de Baudelaire et souvent considéré comme le manifeste de l'approche littéraliste (Ballard, 2007, p. 253), « Benjamin rejette la prise en compte de la réception comme paramètre d'élaboration de la traduction » (Ballard, 2013, p. 163). Pour lui, il ne saurait être question de rechercher le Même dans la traduction, c'est-à-dire la pure et simple ressemblance à l'original ni son exacte reproduction. Ce n'est donc pas la symétrie au sens moderne et cartésien auquel le traducteur doit tendre, mais renouant avec Platon et face à Babel, Benjamin avance que la finalité de la traduction est la

recherche de la parenté des langues, parenté que l'auteur précise être de nature « supra-historique » (Benjamin, 1971, p. 266). En d'autres termes, la traduction aspire à « exprimer le rapport le plus intime des langues » : celui d'une « convergence originale » (p. 264) de laquelle jaillit la *reine Sprache*, que le premier traducteur de « La tâche du traducteur » en français, Maurice de Gandillac traduit par « langage pur », mais que des commentateurs et théoriciens de la traduction, tel Antoine Berman (2007), ont préféré rendre ultérieurement par « pure langue ».

Afin de clarifier ses propos, Benjamin (1971) recourt, un peu plus loin dans le même texte, à la métaphore de l'amphore :

Car, de même que les débris d'une amphore, pour qu'on puisse reconstituer le tout, doivent être contigus dans les plus petits détails, mais non identiques les uns aux autres, ainsi, au lieu de se rendre semblable au sens de l'original, la traduction doit bien plutôt, dans un mouvement d'amour jusque dans le détail, faire passer dans sa propre langue le mode de visée de l'original : ainsi, de même que les débris deviennent reconnaissables comme fragments d'une même amphore, original et traductions deviennent reconnaissables comme fragments d'un langage plus grand. Et c'est bien pourquoi la traduction ne peut que renoncer au projet de rien communiquer, faire abstraction du sens dans une très large mesure, et l'original ne lui est, à cet égard, essentiel que pour autant qu'il a épargné au traducteur et à son œuvre la peine et l'ordonnance de ce qui est à communiquer. (p. 271-272)

Autrement dit, de même qu'une amphore est constituée d'un ensemble de fragments rassemblés en un tout, chaque langue est une pièce d'une langue plus grande, dont la plénitude dépend de l'assemblage de la totalité des langues dissemblables. Cette langue plus grande, résultat du regroupement des fragments de langues naturelles, c'est « la pure langue ».

De ces considérations il ressort non seulement que l'on retrouve chez Benjamin la notion originelle, platonicienne, de symétrie, au sens de « rapport harmonieux des parties d'un tout » (Viollet-Le-Duc dans Bacry, 2000, p. 34), mais aussi, pour en revenir à Cordonnier

(1995), que « La tâche du traducteur » annonce une nouvelle épistémè : celle de l'*ouverture*, où le Même et l'Autre ne sont plus dans un rapport d'opposition et de confrontation, mais *ensemble*, dans un effort de compréhension mutuelle (p.154-155).

Avec l'avènement du XX^e siècle et l'apport décisif de Benjamin pour la traduction s'opère donc un changement de paradigme dans le cadre duquel la notion de symétrie prend un nouveau tournant, ce qui justifie la place occupée par ce dernier en traductologie et son héritage dans les travaux de théoriciens majeurs de la traduction, notamment chez George Steiner.

Dans *Après Babel. Une Poétique du dire et de la traduction* (1998), Steiner réalise une étude approfondie sur la question du langage en général et plus spécifiquement de la traduction. Après avoir défini sommairement la traduction comme l'opération par laquelle « un message émis dans une langue-source se retrouve dans une langue-cible après avoir subi un processus de transformation » (p. 103), il s'attache, dans le chapitre 5, intitulé « Le mouvement herméneutique », à décrire le processus traductif. Le mouvement herméneutique comporte quatre étapes : l'« élan de confiance », à la base de toute compréhension (p. 680) ; l'« incursion » dans le texte (p. 683) ; « l'incorporation », c'est-à-dire « l'importation d'une signification et d'une forme » par le traducteur (p. 685) ; et, finalement, « la compensation » ou « restitution », quand « La traduction réinstaura un équilibre entre la langue-source et la langue-cible, équilibre qu'avaient détruit les menées d'interprétation et d'annexion du traducteur » (p. 889). Pour Steiner, en effet, l'objectif de ce mouvement ou parcours est que la traduction « authentique » s'efforce de se placer « sur un pied d'égalité » vis-à-vis de l'original, avec pour idéal, « la symétrie absolue, la répétition » (p. 692). Par là même, Steiner rejoint Walter Benjamin. Cependant, à la différence de ce dernier, dont les thèses prennent, à certains égards, une coloration mystique, Steiner, précise que cet idéal n'est « jamais atteint », puisque cela supposerait que le mot à mot soit possible, d'où l'idée que la tâche du traducteur est de rétablir un « équilibre des forces », équilibre que la « compréhension-annexion [avait] rompu » (p. 693).

L'asymétrie et le réel

À peu près à la même époque d'*Après Babel*, les études de la traduction prennent un nouveau virage, connu des théoriciens comme le « tournant culturel » (*cultural turn*), dont on peut situer les origines premières dans le Levant et, plus précisément, en Israël, au sein de l'Université de Tel-Aviv, dite « École de Tel-Aviv », avec les travaux pionniers d'Itamar Even-Zohar et l'émergence de la « théorie du polysystème ». En effet, dans une série d'articles et contributions publiés dans les années 1970, Even-Zohar propose et développe – en s'appuyant sur Tynianov et les formalistes russes et leur conception de la littérature, entendue comme un « système » – le concept de polysystème. Celui-ci peut être défini comme un conglomérat de systèmes caractérisés par des oppositions internes et des changements continus (Hermans, 2014, p. 11). Parmi les oppositions avancées par Even-Zohar (1978), on citera l'opposition entre les systèmes dits « primaires » et « secondaires », mais aussi entre le « centre » du système et la périphérie ou encore entre systèmes « canonisés » et « non canonisés ». Au cœur de ces dichotomies, se trouve la notion de « littérature traduite » et la question de savoir quelle position elle occupe dans le polysystème et si elle contribue activement aux évolutions de ce dernier. Dans cette optique, l'accent est mis sur les littératures « jeunes », c'est-à-dire en cours de consolidation, les littératures « périphériques » ou « faibles », ainsi que sur des littératures présentant des lacunes ou ayant vécu des crises.

Parce qu'elle s'intéresse aux rapports que les systèmes littéraires entretiennent entre eux, marqués par des disparités hiérarchiques, et aux dynamiques de la traduction, la théorie du polysystème a eu un écho considérable en littérature comparée comme en traductologie. Elle a notamment contribué à susciter l'attention des chercheurs sur la question du pouvoir en traduction en offrant à cette dernière une base théorique pertinente sur le plan macro (Strowe, 2013).

Malgré son succès, la théorie du polysystème a pourtant été rapidement critiquée (dès les années 1980), car jugée trop formaliste et trop restrictive, trop axée sur les institutions de prestige et le pouvoir dans n'importe quelle culture donnée, ainsi que sur les modes de la traduction littéraire. Aussi, les recherches en traduction se sont peu à peu distancées du

concept de polysystème vers de nouvelles perspectives, caractérisées par des postures davantage politiques, liant certains aspects de la traduction à l'idéologie (Carbonell i Cortés, 1999, p. 193).

C'est ainsi qu'en 1985 paraît *The Manipulation of Literature*, édité par Theo Hermans : une collection d'essais et d'articles à travers lesquels les chercheurs participants ont cherché à démontrer que les traductions, loin de jouer un rôle secondaire, sont en réalité des instruments littéraires de premier plan dont les institutions sociales (systèmes éducatifs, maisons d'édition, gouvernements, etc.) peuvent se servir pour « manipuler » une société donnée, afin de construire et façonner la « culture » voulue (Tymoczko et Gentzler, 2002). Pour Edwin Gentzler et Maria Tymoczko, *The Manipulation of Literature* constitue, de fait, le point de départ du tournant culturel dans les études de la traduction.

Lui-même ancré dans une dynamique ayant marqué les sciences humaines en général entre la fin des années 1980 et le début des années 1990 (Bassnett, 2007), le tournant culturel en théorie de la traduction a été, entre autres, à l'origine de deux changements majeurs dans la discipline : le passage de théories traductives centrées sur le texte source à des théories centrées sur le texte cible, d'une part, et l'inclusion de facteurs à la fois linguistiques et culturels dans les programmes de formation des traducteurs (Gentzler, 2001, p. 70). Le thème central autour duquel s'est opéré et articulé ce tournant est celui du pouvoir avec l'ouvrage marquant *Translation, History and Culture*, de Susan Bassnett et André Lefevere, publié en 1990, et dans lequel les deux auteurs exhortent les chercheurs à réfléchir aux « vagaries and vicissitudes of the exercise of power in a society, and what the exercise of power means in terms of the production of culture, of which the production of translations is a part » (p. 5). Cette place de premier plan accordée au sujet du pouvoir a d'ailleurs amené des théoriciens, tels Edwin Gentzler et Maria Tymoczko, à requalifier le tournant culturel de « tournant du pouvoir » (*power turn*), qui constitue, pourrait-on dire, la dernière évolution du *cultural turn* (Tymoczko et Gentzler, 2002). Or, ce qui rend le tournant culturel (ou du pouvoir) particulièrement intéressant, affirme Albert Branchadell, c'est l'idée que la traduction s'opère

entre des cultures qui entretiennent des *relations de pouvoir asymétriques*¹⁰, c'est-à-dire qui occupent des positions radicalement différentes sur le plan du pouvoir culturel (Tymoczko dans Branchadell, 2005, p. 6). À cet égard, la traduction elle-même peut assumer un double rôle : soit elle peut servir d'instrument ou d'expression du pouvoir par ceux qui sont en position de force, soit, au contraire, elle peut constituer un moyen de résistance pour ceux qui sont démunis en matière de pouvoir (Strowe, 2013).

En somme, le tournant culturel a non seulement eu pour effet de signaler, au niveau macro, que le choix de traduire ou de ne pas traduire tel ou tel texte n'est pas innocent mais est symptomatique des inégalités des rapports entre les cultures, mais aussi, au niveau micro, de montrer que les décisions du traducteur sont également influencées par ces rapports inégaux. La question n'est alors plus tant de savoir comment procéder pour que la traduction et l'original coïncident autant que faire se peut dans une quête de symétrie, mais plutôt d'insister sur la réalité dans laquelle le traducteur est amené à opérer, réalité qui, en définitive, est toujours asymétrique.

Approches linguistiques des notions de symétrie/asymétrie en traduction : Vladimir Gak et Kinga Klaudy

Vladimir Gak. Si, comme on l'a vu, des chercheurs en sciences du langage se sont emparés de ces termes pour les conceptualiser de manière à les rendre exploitables dans leur champ d'étude, c'est également à partir de la linguistique que certains théoriciens, tel Vladimir Gak, ont cherché à transposer dans le cadre de la traduction les concepts de symétrie/asymétrie. Suggérés et esquissés en russe dès 1978 dans un article intitulé *Mež'jazykovaja asimmetrija i prognozirovanie transformacij pri perevode*, c'est surtout dans *Translation as Social Action : Russian and Bulgarian Perspectives*, édité par Palma Zlateva et paru en 1993, que Gak développe les concepts de symétrie et asymétrie en traduction. Dans « Interlanguage asymmetry and the prognostication of transformations in translation », en effet, ce dernier prend pour point de départ la notion philosophique de symétrie définie

¹⁰ C'est nous qui soulignons.

comme « une catégorie dénotant le processus d'existence et la mise en place de caractéristiques identiques dans des conditions données et dans certains rapports » (p. 32). Précisant cette définition générale, il ajoute que dans son aspect dynamique, la symétrie se révèle dans une interaction définie entre certains éléments physiques : elle apparaît chaque fois qu'un élément A présuppose l'apparition d'un élément B. Toute déviation de ce type de correspondance régulière entraîne alors logiquement une asymétrie. Dans ce sens, les notions de symétrie et d'asymétrie dans le langage peuvent alors non seulement s'appliquer aux relations entre le signifiant et le signifié dans une certaine langue, mais aussi aux relations interlinguistiques entre deux signifiants, comme dans le cas de la traduction (p. 33).

Dans la suite de cet article, l'auteur cherche à étayer et illustrer ses arguments. À cette fin, il mobilise des outils conceptuels déjà installés dans le domaine de la traduction, comme l'équivalence, qui l'amène à avancer que cette notion est fondée sur des « équivalents interlinguistiques systémiques », lesquels constituent des « correspondances symétriques ». Cependant, la traduction, en tant que processus, requiert souvent de passer outre les équivalents systémiques et de recourir à des « transformations traductives » dans lesquelles des « éléments qui ne sont pas structurellement symétriques font office d'équivalents fonctionnels ». Lorsque la correspondance entre les équivalents structurels et traductifs aboutit à une traduction « mot à mot », Gak parle de symétrie interlinguistique, mais lorsque ceux-ci divergent et que la traduction est « libre » ou « transformée », il s'agit alors d'une asymétrie interlinguistique (p. 34).

Cette distinction faite, Gak explique que les transformations opérées sont conditionnées par l'asymétrie linguistique sur trois plans : syntagmatique, sémiotique et paradigmatic. Cela se traduit, en ce qui concerne l'asymétrie au niveau syntagmatique, par la non-correspondance entre le nombre de signifiés et de signifiants dans le discours (p. 35) et le fait, dans le cas de l'asymétrie sémiotique, qu'un signifié dénoté dans une langue A ne dispose pas de signifiant dans une langue B (p. 38). Quant à l'asymétrie paradigmatic, elle est formulée par l'auteur dans les termes suivants : lorsque les unités linguistiques sont utilisées dans leurs fonctions primaires, les transformations traductives sont non seulement

non obligatoires, mais souvent même impossibles. Inversement, ces mêmes transformations traductives sont non seulement possibles, mais fréquemment obligatoires lorsque les unités linguistiques ne sont pas employées de façon obligatoire ou primaire (p. 36).

Malgré la rigueur de l'argumentation de Gak et son analyse poussée des concepts de symétrie/asymétrie, on remarquera néanmoins que sa démarche s'intéresse avant tout aux rapports entre la langue traduite et la langue de la traduction dans une optique descriptive. La traduction en tant que telle semble davantage un support pratique à une réflexion sur le langage qu'un objet d'étude à proprement parler. La technicité de ses propos et le recours à divers concepts issus de la linguistique invitent du moins à le penser. Autre indice : l'absence de référence à la dimension culturelle de la traduction, qui se trouve, donc réduite aux opérations interlinguistiques, de langue à langue.

Après Gak, d'autres chercheurs se sont penchés sur la question des concepts de symétrie et asymétrie en traduction, tout en prenant leurs distances vis-à-vis de ce dernier. À cet égard, il convient d'évoquer les travaux de la chercheuse hongroise Kinga Klaudy.

Kinga Klaudy. En 2001, dans le cadre du 3^e congrès de l'EST (European Society for Translation) à Copenhague, Klaudy a formulé et brièvement esquissé ce qu'elle a alors appelé l'« hypothèse de l'asymétrie » (*asymmetry hypothesis*), s'inscrivant non seulement dans la continuité des travaux de Gak mais aussi de Blum-Kulka sur l'explicitation (1986). Testée en 2004, 2005 et 2007 conjointement avec Krisztina Károly, cette hypothèse a été développée et présentée plus en détail en 2009 dans un article intitulé *The Asymmetry Hypothesis in Translation Research*.

Dans cette contribution, Klaudy commence par rappeler la paternité des concepts de symétrie/asymétrie interlinguistique, introduits en traduction par Gak, tout en s'en écartant, car elle estime que la démarche de ce dernier est « statique » dans la mesure où elle se contente de mettre en lumière les différences et similitudes dans les systèmes des langues lorsqu'elles sont mises en contact. Dans l'approche de Klaudy, les concepts de symétrie et asymétrie prennent une acception nouvelle, plus dynamique, au sens où l'attention est détournée des rapports entre les langues pour se focaliser sur les rapports entre les

opérations traductives. Par opérations traductives, Klaudy entend des choix de traduction effectués par les traducteurs au cours de leur travail, caractérisés par des préférences marquées dans le recours de certaines stratégies par rapport à d'autres. Ainsi, à partir d'observations empiriques, Klaudy avance que les traducteurs semblent préférer les opérations impliquant l'addition de mots plutôt que l'omission, le concret au général, la division à la contraction, l'explicitation à l'implication (p. 3-4).

L'hypothèse de l'asymétrie de Klaudy souligne que, dans le cadre d'une analyse traductive bidirectionnelle, les explicitations dans le sens Langue 1 (L1)→Langue 2 (L2) ne sont pas toujours contrebalancées par des implications dans le sens Langue 2→Langue 1, car les traducteurs, lorsqu'ils ont le choix, préfèrent recourir à l'explicitation plutôt qu'à l'implication (Klaudy et Károly, 2005). Cette hypothèse requiert donc, pour être testée, un corpus de textes examinés en parallèle, dans le sens L1→L2 et L2→L1, afin de mettre en évidence ce que Klaudy qualifie d'opérations symétriques ou, inversement, asymétriques. Plus concrètement, une opération symétrique suppose, entre autres, qu'une spécification ou une addition dans le sens L1→L2 est contrebalancée, respectivement, par une généralisation ou une omission dans le sens L2→L1. Si, en revanche, cette même spécification ou addition n'est pas contrebalancée par une généralisation ou une omission, alors l'opération est dite asymétrique, ce que Klaudy illustre à l'aide du Tableau 1 ci-dessous :

Tableau 1

La symétrie et l'asymétrie opérationnelles selon K. Kaudy

Table 2

Operational symmetry and asymmetry

Operational symmetry		Operational asymmetry	
L1→L2	L2→L1	L1→L2	L2→L1
specification	generalisation(+)	specification	generalisation(-)
Addition	omission (+)	addition	omission (-)
Division	contraction(+)	division	contraction(-)
Upgrading	downgrading (+)	upgrading	downgrading (-)
EXPLICITATION	IMPLICITATION	EXPLICITATION	IMPLICITATION
YES	YES	YES	NO

Note. Reproduit à partir de « The Asymmetry Hypothesis in Translation Research », par Klaudy, K., 2009. Dans *Dimitriu, R., Shlesinger, M. (Éds) Translators and Their Readers. In Homage to Eugene A. Nida*. Les Éditions Du Hazard, p. 5.

Bien que les travaux de Klaudy sur les concepts de symétrie/asymétrie aillent plus loin que ceux de Gak, en s'intéressant davantage aux opérations traductives et moins aux rapports entre les langues, il n'en reste pas moins que la traduction est, encore à ce stade, envisagée dans son acception traditionnelle, jakobsonienne, comme opération de langue à langue ou *interlinguale* (Jakobson, 1963). La dimension culturelle inhérente à la traduction n'est pas, dans les travaux mentionnés, prise en considération.

C'est dans un article paru quelques années plus tard, en 2012, que Klaudy pousse le raisonnement plus avant en établissant un lien entre l'hypothèse de l'asymétrie et la culture. Dans « Linguistic and Cultural Asymmetry in Translation from and into Minor Languages », en effet, la chercheuse hongroise interroge non plus les choix et préférences des traducteurs sur le plan de la langue à proprement parler, mais l'influence de la langue, en tant que véhicule de culture, dans l'approche traductive des traducteurs. À cette fin, Klaudy fait appel aux concepts de naturalisation/étrangéisation (*domestication/foreignization*) proposés par Lawrence Venuti (1995). Selon ce dernier, en substance, les concepts de naturalisation/étrangéisation se réfèrent fondamentalement à l'attitude du traducteur, c'est-à-dire à son éthique vis-à-vis du texte étranger et de la culture étrangère, et se traduisent par des stratégies et des effets différents dans la traduction. Ainsi, la naturalisation recherche la fluidité, la transparence et le naturel dans la traduction de façon à ce que le texte traduit se lise le plus aisément possible dans la langue-culture cible, là où l'étrangéisation aspire, au contraire, à conserver la couleur locale de la langue-culture source, à reproduire ses spécificités dans le texte traduit et à monter au lecteur qu'il s'agit bien d'une traduction.

La question est donc ici de savoir si l'asymétrie opérationnelle (explicitation/implicitation) est en rapport avec les stratégies de naturalisation/étrangéisation et dans quelle mesure le statut de la langue exerce une influence à cet égard. Pour ce faire,

Klaudy (2017) mobilise les notions de langue « majeure » et « mineure » et part de l'hypothèse que la traduction de langues mineures dans des langues majeures est marquée par une préférence des traducteurs pour la naturalisation, tandis que, dans le sens inverse, la traduction à partir de langues majeures vers des langues mineures se caractérise par une tendance à l'étrangéisation, la raison présumée étant, dans le premier cas, que le traducteur doit faire un effort supplémentaire dans son travail pour que le public de réception, qui a une connaissance limitée de la culture source, le comprenne, et, dans le second cas, que la traduction a alors pour fonction d'élargir l'horizon conceptuel et culturel du public de réception en introduisant de nouvelles notions et idées dans la culture cible.

Suivant cette même logique, précise Klaudy, si la naturalisation dans une direction (langue mineure→langue majeure) appelle, parallèlement, l'étrangéisation dans le sens opposé (langue majeure→langue mineure), la relation est considérée comme symétrique, mais si tel n'est pas le cas, la relation sera alors qualifiée d'asymétrique (p. 35).

Au terme d'une étude comparative de quatre langues – deux langues majeures, ou de grande diffusion que sont l'anglais et le russe, et deux langues mineures, ou de diffusion restreinte, en l'occurrence le finnois et le hongrois – visant à tester l'hypothèse de l'asymétrie sur le plan culturel, Klaudy en vient à conclure, d'une part, que la naturalisation et l'étrangéisation ne sont pas des opérations symétriques, dans la mesure où la naturalisation dans un sens (langue mineure→langue majeure) n'implique pas nécessairement l'étrangéisation dans le sens opposé (langue majeure→langue mineure), et, d'autre part, qu'alors que les traducteurs préfèrent recourir à l'explicitation au niveau linguistique, ceux-ci semblent préférer la naturalisation à l'étrangéisation au niveau culturel (p. 35).

Ces conclusions pourraient, certes, varier en fonction des paires de langues choisies et ce qui vaut pour le hongrois et le finnois ne vaut pas forcément pour toutes les langues mineures et vice versa pour les langues majeures, comme le russe et l'anglais. Cependant, cette contribution de Klaudy a le mérite de réfléchir aux notions de symétrie et asymétrie, mais surtout de les extraire de leur gangue linguistique pour en faire des concepts opérationnels en traduction, sans restreindre celle-ci au seul passage d'un texte d'une langue A en une

langue B. À cet égard, Klaudy rappelle, par ailleurs, l'importance de ne pas confondre « asymétrie culturelle » avec les « différences culturelles ». Ces dernières sont, en effet, inhérentes à la traduction et sans elles il n'y aurait aucun sens ni intérêt à traduire. L'asymétrie culturelle, en revanche, suppose trois conditions : 1) des canaux de diffusion d'informations à sens unique entre les cultures ; 2) l'une des cultures est émissive (c'est-à-dire qu'elle a le pouvoir d'émettre et de diffuser massivement ses propres réalisations culturelles), alors que l'autre est réceptrice (elle internalise les réalisations culturelles d'autres cultures) ; 3) les flux d'information émanent des langues les plus parlées vers les langues les moins parlées (p. 32). Cette nuance, de taille, ne doit pas être perdue de vue.

Considérations finales

À partir de la symétrie comme idéal à l'asymétrie, dans les faits, entre les langues-cultures mises en contact par la traduction, jusqu'aux tentatives de conceptualisation des deux notions dans le champ de la traductologie, cette analyse a pu mettre en lumière divers aspects de la notion sur plusieurs plans. Le retour historique initial et la mobilisation dans des disciplines connexes, comme en sciences du langage, ont en outre été l'occasion de tracer les contours du concept et d'en suivre l'évolution.

C'est pourquoi, au terme de ce parcours théorique et compte tenu de l'intention de ce travail – réfléchir aux enjeux de la traduction entre des langues-cultures dites majeures et mineures, à partir du cas du français et du bulgare et du *Chandelier de fer* de Talev –, on proposera un cadre analytique permettant de lier et de penser les notions centrales de cette étude dans le champ de la traduction sur trois niveaux : un premier niveau très vaste et général, englobant les deux autres, que l'on appellera « asymétrie interlangues-cultures » ; un deuxième niveau, situé un degré en dessous que l'on baptisera « asymétrie intertraductive » ; et un troisième et dernier niveau que l'on dénommera, selon la même logique, « asymétrie intratraductive » et qui, à la manière des poupées gigognes, est compris par l'asymétrie intertraductive et interlangues-cultures à la fois.

Cependant, il ressort de cet ensemble à trois niveaux que le premier, celui de l'asymétrie interlangues-cultures, renvoie fondamentalement à la question du pouvoir au sens

large, de ses manifestations dans les rapports des langues et des cultures, inégalement dotées et donc à l'origine du clivage dominant/dominé ou majeur/mineur. Ce déséquilibre originel n'est pas sans conséquence pour les traductions dans leur ensemble, c'est-à-dire sur la façon dont elles circulent. Il a en effet été souligné, avec Cronin (2004, p. 145), que certaines langues-cultures, généralement dominantes, comme l'anglais, tendent moins à traduire qu'à être traduites, tandis que d'autres traduisent plus qu'elles ne le sont (l'arabe, par exemple), d'où une asymétrie en termes de flux de traduction. Enfin, à l'échelle du traducteur et de son activité face à un texte donné, les décisions prises et stratégies mises en place sont susceptibles d'être influencées, d'une façon ou d'une autre, par le statut de la langue-culture source et de la langue-culture cible et la dynamique des traductions, ce qui se reflète dans l'acte de traduire et dans le résultat de la traduction.

Dans cette optique, on s'intéressera au cas du français et du bulgare, et compte tenu de la dimension praxéologique de ce travail, c'est naturellement le troisième niveau qui retiendra le plus notre attention.

**DEUXIÈME PARTIE : ASYMÉTRIE INTERLANGUES-CULTURES, ASYMÉTRIE
INTERTRADUCTIVE : LE CAS DU BULGARE ET DU FRANÇAIS**

Asymétrie entre les langues-cultures bulgare et française

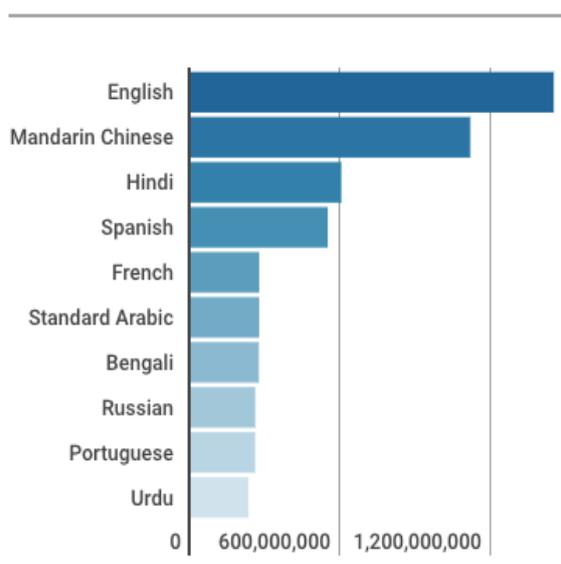
Force numérique

À la lumière de la sociolinguistique et des critères d'Ammon et de Reagan énoncés précédemment (cf. p. 28), on pourra essayer de calibrer les situations respectives du bulgare et du français, c'est-à-dire leur statut. Dans ce but, un premier critère révélateur du statut d'une langue-culture est le poids numérique, soit le nombre de locuteurs d'une langue donnée à travers le monde. Ainsi, selon les dernières statistiques de la base de données Ethnologue (2022), le français compte à ce jour environ 274 millions de locuteurs dans le monde (natifs et non-natifs confondus), ce qui en fait la 5^e langue la plus parlée derrière l'anglais, le mandarin, l'hindi et l'espagnol (voir Figure 3). Le français est, de surcroît, une langue en plein essor, qui voit son nombre de locuteurs s'accroître d'année en année. En effet, d'après, d'après une étude menée par l'Observatoire de la Francophonie et publiée en 2019, entre 2014 et 2018, le français a connu une « progression de 10 % du nombre de ses locuteurs » (p. 87).

Figure 3

Les dix langues les plus parlées au monde en 2022 selon Ethnologue

Top 10 most spoken languages, 2022



Note. Reproduit à partir de « What are the top 200 most spoken languages? », par Ethnologue (2022). Ethnologue. <https://www.ethnologue.com/guides/ethnologue200>. Copyright 2022 par SIL International.

Toujours selon Ethnologue (2022), avec un peu plus de 8 millions de locuteurs¹¹, le bulgare occupe, quant à lui, la 132^e place des langues les plus parlées, ce qui le situe loin derrière le français.

Distribution géographique

À ce premier critère numérique, il convient d'ajouter un deuxième critère, également révélateur du statut d'une langue, à savoir la distribution géographique des locuteurs.

Concernant le français, il s'agit de la langue officielle de 32 États et gouvernements, mais aussi la « langue d'enseignement de plus de 80 millions d'individus, sur 36 pays et territoires », avec une présence sur 5 continents, ce qui lui confère « toutes les caractéristiques d'une langue mondiale » (Organisation internationale de la Francophonie, 2019, p. 15).

Le bulgare, pour sa part, est une langue peu répandue et utilisée en dehors des limites géographiques de la Bulgarie (Blagoeva et al., 2012, p. 18). La diaspora bulgare et bulgarophone est néanmoins présente, dans des proportions variables et à propos desquelles les statistiques varient sensiblement (Kocheva, 2016), dans les pays géographiquement proches de la Bulgarie, notamment en Grèce, en Roumanie, en Turquie et en Ukraine, mais aussi en Espagne et aux États-Unis, sans compter les communautés plus petites dans de nombreux autres pays¹² (Leclerc, 2021).

¹¹ Ana Kocheva (dans *Dir.bg*, 2017) de l'Institut de la langue bulgare [*Institut za bălgarski ezik*] estime, pour sa part, que ce nombre se situe plutôt autour de 15 millions.

¹² D'après l'Agence exécutive pour les Bulgares de l'étranger [*Izpalnitelna Agencija za Bălgarite v Čužbina*] (s. d.), le nombre de Bulgares dans le monde fait partie des questions auxquelles il n'existe pas de réponse catégorique. En effet, le nombre exact de communautés bulgares est hypothétique,

Estime et prestige

Outre les critères numérique et géographique, un autre aspect à prendre en compte pour déterminer le statut d'une langue est celui de l'estime ou du prestige sur la scène internationale. Plusieurs éléments permettent d'apprécier ce prestige : son utilisation dans les organisations internationales, sa présence dans les médias et sur Internet ou encore dans la recherche scientifique.

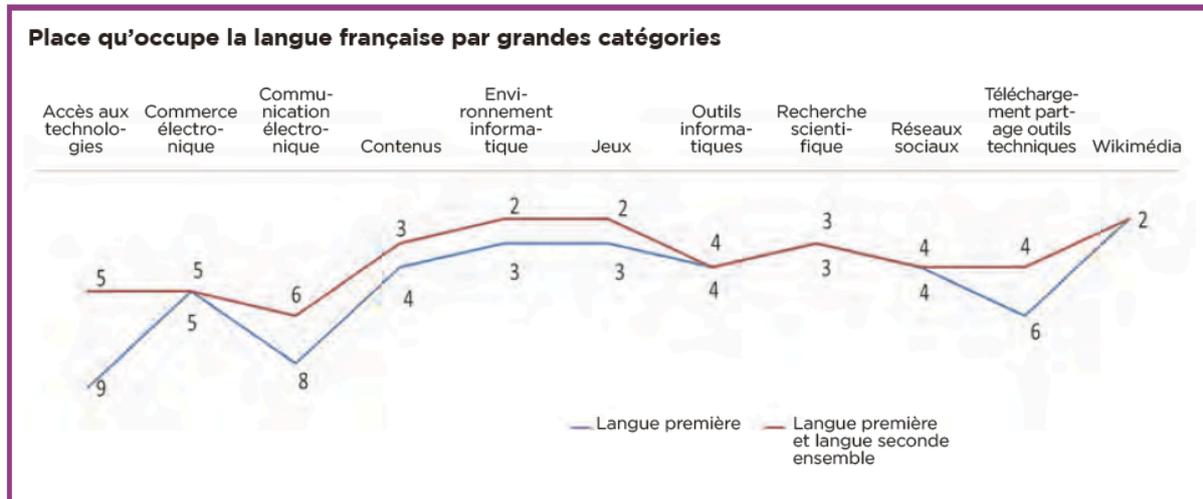
Sous ce rapport, le français s'impose par son statut de langue officielle dans de grandes organisations internationales, telles que les Nations unies, l'Organisation du traité de l'Atlantique Nord et l'Union européenne¹³. Présente dans les médias internationaux (Euronews, TVMONDE, BBC News, etc.), la langue française occupe la 4^e place mondiale sur Internet (Organisation internationale de la Francophonie, 2019, p. 15) et la 3^e place en matière de recherche scientifique (voir Figure 4).

car les données à ce sujet sont très peu fiables, principalement en raison des divergences entre les estimations des différentes sources et des dynamiques de migration. À cela, il faut aussi ajouter l'assimilation naturelle des émigrés bulgares dans certains pays.

¹³ À cet égard, il importe également de souligner que, à l'échelle de l'Europe, l'ouvrage *Handwörterbuch Internationale Organisationen* recense plus d'une dizaine d'organismes européens, situés dans des États francophones, et à l'échelle mondiale, non moins de 12 organisations internationales, localisées dans des pays de langue française (Andersen et al. dans Ammon, 1992, p. 435).

Figure 4

La place de la langue française par grandes catégories selon l'Organisation Internationale de la Francophonie



Note. Reproduit à partir de « *La langue française dans le monde : 2015-2018* », par l'Organisation Internationale de la Francophonie, 2019, p. 338, Gallimard.

La situation du bulgare est différente : s'il s'agit de l'une des langues officielles d'une entité d'envergure comme l'Union européenne, force est de constater que, en dehors des cercles étroits et spécialisés, où il fait l'objet d'études, le bulgare est une langue méconnue, voire considérée comme exotique (Blagoeva et al., 2012, p. 18). Aussi les scientifiques et chercheurs bulgares sont-ils naturellement amenés à publier, pour faire connaître leurs travaux, dans de grandes langues de diffusion, notamment en anglais, langue de nombreuses revues internationales de prestige. Dans ce panorama, il est toutefois à noter que la langue bulgare n'est pas en reste sur la Toile et se distingue même à certains égards en se hissant, par exemple, à la 34^e place sur 270, dans Wikipédia (p. 19).

Enfin, un dernier critère pouvant être mobilisé pour déterminer le statut d'une langue-culture a à voir avec la tradition littéraire/écrite établie et la reconnaissance de cette dernière à l'échelle internationale. À cet égard, il peut être utile de rappeler le concept de « capital littéraire » développé par Casanova dans *La République mondiale des Lettres* (1999). Selon cette dernière, en effet :

Outre son ancienneté relative et son volume, le capital littéraire a pour caractéristiques qu'il repose sur des jugements et des représentations. Tout le "crédit" accordé à un espace doté d'une grande "richesse immatérielle" dépend de "l'opinion du monde" comme dit Valéry, c'est-à-dire du degré de reconnaissance qui lui est octroyé et de sa légitimité. (p. 31)

Quels sont les outils et critères permettant d'estimer ce capital, cette reconnaissance ?

Tradition littéraire

Un premier élément de réponse – Reagan et Casanova en conviennent tous deux – réside dans l'ancienneté de cette littérature, dans son histoire. En ce qui concerne la littérature française, si l'on peut faire remonter ses origines au IX^e siècle, avec l'émergence d'une production littéraire en vieux français (romanz), cette dernière reste cependant timide et peu abondante durant cette époque, et ce jusqu'à la parution d'œuvres comme la *Chanson de Roland*, à la fin du XI^e siècle ou la poésie de Guillaume d'Aquitaine, au début du siècle suivant (Vrinat-Nikolov, 2004, p. 99).

Il faut en réalité attendre le XVI^e siècle pour que le français, jusqu'alors considéré comme une langue pauvre et vulgaire, contrairement au latin, langue de la culture et de l'érudition, commence à s'affirmer et qu'une véritable tradition littéraire se mette en place, notamment à la suite de l'Ordonnance de Villers-Cotterêts en 1539, qui entérine le français comme langue officielle du Royaume de France et de la justice, et de *La Deffence et Illustration de la Langue Francoyse* (1549) de Joachim du Bellay, qui constitue un plaidoyer remarquable en faveur de la langue française.

Au XVII^e siècle, le règne de Louis XIV se caractérise aussi par la volonté de consolider la langue française, de pair avec la monarchie. C'est à cette même époque que les salons littéraires commencent à fleurir dans le royaume et que le français finit par évincer le latin de son rôle prépondérant, y compris dans le monde des lettres (p. 141-144), avec la parution d'œuvres devenues classiques en littérature comme celles de Molière, de Corneille ou de Racine, pour ne citer que trois auteurs emblématiques de cette période. C'est dans ce contexte historique que, à partir de la fin du XVII^e siècle et pour longtemps, le français devient la « langue littéraire par excellence » (Casanova, 2002).

Dans la continuité du Grand Siècle d'or du Roi-Soleil, le XVIII^e siècle, siècle des Lumières, voit, outre les avancées techniques, scientifiques et industrielles caractéristiques de cette époque, l'enrichissement du français et l'accroissement de son autorité non seulement en France, mais dans toute l'Europe, au point de devenir une langue « universelle », d'après l'Académie de Berlin, qui proposa, en 1783, de réfléchir aux origines de cette hégémonie et de son bien-fondé (Vrinat-Nikolov, 2004, p. 165), question à laquelle Antoine de Rivarol essaya de répondre dans son fameux essai, *De l'universalité de la langue française*, qui lui valut de remporter le prix de l'Académie berlinoise l'année suivante.

Bien que la France ait connu la révolution industrielle plus tard que ses voisins britanniques et allemands, « [à] la fin du XIX^e siècle, au début du XX^e, écrit Fernand Braudel, la France, largement à la traîne de l'Europe économique, est le centre indubitable de la littérature et de la peinture de l'Occident » (cité dans Casanova, 2002). Au cours des siècles passés, la France, et plus spécifiquement Paris, a de fait acquis une position centrale sur le plan littéraire. À ce propos, Casanova (2002) propose d'envisager la capitale française en tant que « méridien de Greenwich de la littérature », « c'est-à-dire le lieu à partir duquel on va mesurer et décompter le temps spécifique de la littérature ».

Plus que la capitale de la France, Paris s'est donc progressivement imposée au cours des siècles passés en tant que « capitale de la littérature, c'est-à-dire de l'univers littéraire dans son ensemble ». En d'autres termes, au-delà de la dimension géopolitique, Paris a fini par devenir une sorte de « capitale dénationalisée » de la littérature.

Or cette dénationalisation littéraire de Paris s'est simultanément accompagnée par une dénationalisation du français. Excédant les frontières géographiques de Paris, « [l]e français, pour reprendre les mots du président de la République française, le 20 mars 2018, paraphrasant Édouard Glissant, s'est au fond émancipé de la France, il est devenu une langue-monde » (Organisation internationale de la Francophonie, 2019, p. 22).

Il est important de préciser à ce stade, avec José Lambert (dans Lambert et al., 2006), qu'afin d'éviter toute confusion et de réduire le français – et donc la littérature en langue française – à la seule France, il convient sans doute davantage de parler de « littérature de

France », par distinction, avec la littérature en langue française de Belgique, du Québec, de Côte d'Ivoire, entre autres, qui constituent des espaces à part entière de la « littérature française » et qui ne doivent pas être occultés.

Face à la richesse du capital littéraire français et de la France, transformée au fil des siècles en « fabrique de l'universel » littéraire (Casanova, 1999, p. 179), le bulgare se situe à l'autre pôle : celui des espaces littéraires démunis ou moins dotés. En effet, comme l'explique Marie Vrinat-Nikolov (2002b), traductrice littéraire et spécialiste en langue et littérature bulgares à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales :

l'annexion des territoires bulgares à l'Empire ottoman, en 1396, a eu pour effet de priver de ses élites la littérature — d'inspiration religieuse et la première de langue slave — et de freiner son développement. Si l'on excepte des épopées populaires et les *damaskini*, recueils de textes au contenu varié qui devaient préparer la transition vers une littérature profane, c'est plutôt un vide qui caractérise les lettres de ce pays isolé des grands mouvements culturels européens jusqu'à la Renaissance nationale¹⁴. (p. 363)

Un « vide » ou en tout cas une indigence du capital littéraire que les artisans mêmes de cette littérature n'ont pas manqué de souligner de leur temps. C'est ainsi que le traducteur et premier critique littéraire bulgare, Nešo Bončev (1839-1878), affirme : « parmi plus de cent livres, on n'en compte que cinq, tout au plus dix, qui font l'affaire ; le reste n'est qu'ordure à brûler » (cité dans Vrinat-Nikolov, 2002b, p. 365), opinion partagée par la plupart de ses contemporains, entre autres, l'écrivain Ljuben Karavelov (1834-1879), dont la critique est tout aussi sévère :

Nous n'avons pas encore de littérature propre ; nous n'avons même pas encore cinq livres susceptibles de passer la critique ; nous n'avons même pas trois livres originaux, c'est-à-

¹⁴ La « Renaissance nationale », ou « Réveil national » bulgare fait d'ordinaire référence à la période allant de 1762, année de la parution de l'*Histoire slavo-bulgare* de Païssi de Hilendar à 1878, marquant l'émancipation de la Bulgarie vis-à-vis de l'Empire ottoman, suite à la signature du traité de San Stefano, le 3 mars de cette même année.

dire susceptibles d'être qualifiés d'œuvres bulgares ou de littérature bulgare ; enfin, nous ne savons même pas ce qu'est la littérature et quelle doit être la nôtre. (cité dans Vrinat-Nikolov, 2002b, p. 365)

Quant au poète et critique Penčo Slavejkov (1866-1912), il estime qu'au tournant du XX^e siècle, les lettres bulgares n'ont pas encore émergé de « la phase de cocon » et que la production existante jusqu'alors n'est pas de la littérature [*literatura*] à proprement parler, mais seulement « de l'écriture » [*pismenost*], du matériau brut » (Guéorguieva, 2020)

Au-delà des ressentis et représentations, pas toujours flatteuses, de la littérature bulgare, des chercheurs ont essayé de cerner la situation actuelle de cet espace littéraire, tout en mettant en lumière les causes possibles de son manque de reconnaissance. Ainsi, l'équipe de recherche du projet *Prevod i prehod. Bălgarskata literatura v prevod (1989-2010): statistiki, komentari, prevodi*, financé par la Fondation Next Page (Burova et al., 2011), avance plusieurs raisons potentielles, la première étant que la littérature bulgare ne parvient pas à établir des étapes particulières, des figures marquantes de dimension européenne (p. 10). Une deuxième explication possible est, toujours selon eux, la situation géopolitique de la Bulgarie, dans la proche périphérie européenne et dont la littérature, quoiqu'exotique, ne l'est néanmoins pas suffisamment au point de susciter l'intérêt (p. 11). Et en troisième lieu que, contrairement aux autres littératures slaves et balkaniques, la littérature bulgare a tendance à manquer le moment opportun, à passer à côté des rares manifestations d'intérêt extérieur pour la région et le pays (p. 11-12).

Outre ces éléments de réponse, faisant appel tant à l'histoire qu'à la géopolitique, voire à la sociologie, d'autres éléments permettent de mesurer, à partir de données concrètes, le prestige littéraire d'une langue-culture. Citons notamment le nombre de prix littéraires à rayonnement international, décernés à des écrivains faisant usage de cette langue pour leurs créations, leur apportant à la fois la légitimité littéraire et la consécration – les prix littéraires étant l'une des instances consacrant et de légitimation (*consacrants institutionnels*), au même titre que l'institution académique et scolaire (Casanova, 2002).

Si l'on s'intéresse au prix Nobel, par exemple, indubitablement la plus haute distinction littéraire pour un auteur, on observe un contraste très net entre le nombre de lauréats d'expression française et bulgare. En effet, le site officiel du prix Nobel (2022) montre que, du point de vue de la nationalité des lauréats, la France est la nation la plus primée du concours avec non moins de 16 auteurs français récompensés. Sur le plan de la langue, le français est également l'une des langues d'écriture le plus représentées, avec 16 écrivains d'expression française, dont 14 Français¹⁵, le Belge Maurice Maeterlinck (1911) et l'Irlandais Samuel Beckett (1969), qui écrivait à la fois en français et en anglais, langue la plus primée, avec 31 lauréats depuis la création du prix en 1901 jusqu'en 2021.

En ce qui concerne le bulgare, toujours d'après la même source, à ce jour, aucun écrivain bulgare ni d'expression bulgare ne s'est vu décerner le prix Nobel, bien que de grands noms de la littérature bulgare, comme Penčo Slavejkov en 1912, Ivan Vazov en 1917, ou encore Elisaveta Bagrjana en 1943, 1944 et 1945, aient été nominés.

Aux prix littéraires, on pourrait bien sûr ajouter d'autres outils et critères quantifiables à même de jauger le capital littéraire d'une langue. Pascale Casanova (1999), reprenant la notion d'« indicateurs culturels » de la chercheuse américaine Priscilla Parkhurst Clark, cite également le nombre de livres publiés chaque année, les ventes de livres, le nombre d'éditeurs, de librairies, mais aussi le nombre de traductions, le nombre de livres publiés chaque année, les ventes de livres, le nombre d'éditeurs, de librairies, mais aussi le nombre de traductions.

Étant donné que ce travail s'inscrit dans le champ d'étude de la traductologie, une analyse ciblée de ce dernier critère s'impose, d'autant plus que la traduction est assurément « la forme par excellence de la reconnaissance spécifique » Casanova (2002).

¹⁵ Frédéric Mistral, prix Nobel de 1904 qui écrivait en occitan, n'est pas compris dans ce classement.

Asymétrie intertraductive

« Un texte, écrit George Steiner (1998), est toujours pris dans l'épaisseur d'une période historique donnée ; il jouit de ce que les linguistes appellent structure diachronique » (p. 124). Vu sous cet angle, s'intéresser aux textes traduits du bulgare vers le français et vice versa suppose, avant toute chose, d'examiner le contexte de leur circulation, c'est-dire leur histoire.

Notes sur l'histoire de la traduction pour la langue française

De façon globale, en matière de traduction, la France a connu une longue tradition ethnocentrique, axée sur le sens et que l'on peut faire remonter à la Renaissance avec l'apparition des premières réflexions autour de la traduction ; et ce, jusqu'au XIX^e siècle, lorsque s'opère un changement de paradigme.

Le XVI^e siècle et les réflexions autour de la traduction en langue française

Pendant la Renaissance, et plus précisément au XVI^e siècle, le français, on l'a évoqué (cf. p. 65), commence à se consolider – création du Collège royal en 1530 – et acquiert, pour ce qui est de l'écrit, son statut de langue officielle du royaume – ordonnance de Villers-Cotterêts en 1539 –, ce qui coïncide avec le recul progressif du latin, alors la langue de culture dominante. Si jusque-là, en effet, le nombre de livres publiés en français était anecdotique, avec en moyenne 1 livre contre imprimé contre une dizaine en latin dans les grandes villes, à partir des années 1530, le rapport change brusquement au bénéfice du français et des livres traduits : entre 1480 et 1530, le nombre de traductions publiées est d'une douzaine par an ; 23 traductions sont publiées en 1530, 42 en 1530, 118 en 1540 et 125 en 1550. La plupart de ces livres, toutefois, sont encore des ouvrages de dévotion et de morale, des traités d'hygiène et de médecine ou des encyclopédies (Vrinat-Nikolov, 2004, p. 115).

C'est aussi à cette époque que commencent à émerger les premières réflexions sur la traduction autour du français. À cet égard, il convient de mentionner deux textes fondamentaux : *La manière de bien traduire d'une langue en aultre* (1540) d'Étienne Dolet et *la Deffence et Illustration de la langue françoise* (1549) de Joachim Du Bellay.

Dans *La manière de bien traduire d'une langue en aultre*, Étienne Dolet expose cinq grandes règles sur la pratique de la traduction, dont deux résument le paradigme dominant

de l'époque en la matière, à savoir : « Le tiers point est qu'en traduisant il ne se faut pas asservir jusques à là, que l'on rende le mot pour le mot », puis un peu plus loin, au point cinq, l'importance d'obtenir « une liaison et un assemblément des dictiones avec telle douceur que non seulement l'ame s'en contente mais aussi les oreilles en sont toutes ravies et ne se faschent jamais d'une telle harmonie de langage » (cité dans Vrinat-Nikolov, 2006a, p. 59-60).

Au-delà de son ambition apologétique, la *Deffence et Illustration de la langue françoise* Du Bellay se penche elle aussi de près sur la traduction. Pour Du Bellay, la traduction a notamment pour rôle de révéler la richesse de la langue (chapitre IV) et est dotée, en ce sens, d'une visée didactique, la visée esthétique étant, quant à elle, réservée à la production d'œuvres originales (p. 61-62). Autrement dit, la traduction est dotée d'une fonction utilitaire et formatrice, mais c'est aussi par-là qu'elle se révèle insuffisante et montre ses limites.

En somme, dans la continuité de l'antiquité romaine et des premiers « translateurs » du Moyen-Âge, l'acte de traduire pendant la Renaissance s'opère toujours selon le principe bien ancré qu'il convient de traduire le sens et non pas mot à mot, et des traducteurs ou penseurs de la traduction, tels Dolet et Du Bellay, se situent, de ce fait, dans le droit fil de Cicéron (p. 60).

Les XVII^e et XVIII^e siècles : des « Belles Infidèles » à l'« universalité de la langue française »

Sans reprendre point par point les événements marquants de l'histoire de la traduction en France au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, on rappellera néanmoins les principales caractéristiques de ces époques.

Au XVII^e siècle. Dans l'ensemble, le XVII^e siècle a été une époque abondante en matière de traduction. Le dix-septiémiste Roger Zuber (1995) distingue cinq périodes, en commençant par un *déclin*¹⁶ sensible à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle, notamment sous l'influence de la Pléiade et de la dépréciation de la prose. Cette période est suivie d'une *ascension*, c'est-à-dire d'un regain d'intérêt pour la traduction, lié à la figure de Guez

¹⁶ C'est nous qui soulignons.

de Balzac et au prestige de la prose à partir de 1625, ainsi qu'au cours des quinze années suivantes. La traduction atteint son *apogée* autour de 1640, avec la parution de beaux ouvrages d'histoire et de belles pièces d'éloquence. Cependant, la mode évolue et vers 1645, la traduction connaît une *crise* notable : en effet, bien que le nombre d'ouvrages traduits soit presque équivalent à celui de la période précédente, ces derniers semblent répondre moins nettement à « un souci de culture désintéressée ». Les pièces d'éloquence et l'histoire de l'ancien temps finissent donc par être dépassées par les ouvrages techniques et utilitaires, notamment religieux. Après 1653, enfin, la perte de prestige manifeste de la traduction signe sa *disparition* : devenue une sorte d'exercice scolaire, soumis à des règles, et réduite à une fonction essentiellement utilitaire, « [e]lle était sortie du domaine de la littérature » (p. 21-158).

Le latin et le grec restent les principales langues traduites, quoique les traducteurs français se tournent de plus en plus souvent vers les langues vulgaires des pays voisins, comme l'italien (traductions de Pétrarque et Machiavel, entre autres), l'espagnol (Cervantès, Lope de Vega) ou l'anglais (John Locke et Thomas More notamment) (Vrinat-Nikolov, 2006a, p. 161).

Néanmoins, le mode de traduire ne change pas fondamentalement par rapport au siècle passé : on continue de traduire principalement le sens, quitte à prendre des libertés vis-à-vis de l'original. Cette pratique, poussée dans bien des cas à l'extrême, donnera ainsi naissance au mouvement des « Belles Infidèles », appellation que l'on doit à un trait d'esprit du grammairien et écrivain français Gilles Ménage. Ce qui caractérise les Belles Infidèles, dont le plus éminent représentant est l'académicien Nicolas Pierrot d'Ablancourt (Balliu, 2004, p. 37), c'est, outre une certaine liberté prise par rapport à l'original, « un goût pour l'embellissement, voire de perfectionnement de l'auteur qu'on traduit au nom de l'élégance et du beau style » (Vrinat-Nikolov, 2006a, p. 79).

Bien que les Belles Infidèles représentent le mode de traduire dominant de l'époque, les traducteurs de ce mouvement et leurs traductions ne font pas l'unanimité et ne sont pas exempts des critiques de leurs principaux détracteurs, au premier chef desquels se trouvent

les jansénistes de Port-Royal, prônant une « traduction pédagogique » (Balliu, 2004, p. 41), plus proche du texte source et de son auteur.

Au XVIII^e siècle. Les changements dans le statut de la langue française, affirme Marie Vrinat-Nikolov (2004), reflètent ceux du mode de traduction : le sentiment de la supériorité linguistique et littéraire en Europe et de l'universalité de la langue française est au cœur de l'effort d'adaptation de l'œuvre étrangère au goût et aux mœurs de la nation française, à l'esprit de la langue française. Suivant l'exemple du siècle de Louis XIV, les traducteurs, en général, continuent à s'accorder consciemment une grande liberté, qu'ils défendent avec des arguments (altérations, interventions, corrections) (p. 189).

Globalement, le siècle des Lumières n'est pas très riche en traités de traduction, les conceptions caractéristiques de l'époque étant plutôt à rechercher dans les préfaces et les commentaires des traducteurs (p. 172).

Une caractéristique importante du XVIII^e siècle, qui mérite d'être soulignée, est le rôle explorateur de nouveaux horizons culturels assigné à la traduction, principalement envers la littérature anglaise et, dans une moindre mesure, allemande (p. 171). C'est également à cette époque que paraissent les premières traductions du russe (le Journal de Pierre le Grand, l'*Histoire de Russie* de Lomonossov) et de l'arabe (p.172), témoignant ainsi d'une ouverture vers l'est de l'Europe et le Moyen-Orient.

Le XIX^e siècle ou « le retour du pendule »

En matière de traduction, le XIX^e siècle en France se caractérise par une rupture radicale avec la longue tradition ethnocentrique et orientée vers le sens. Le paradigme dominant jusque-là dans le mode de traduire connaît un tournant majeur, passant d'un extrême à l'autre : c'est « le retour du pendule » (Horguelin, 1981, p. 148). Après 1820-1830, en effet, les traducteurs rejettent de plus en plus les traductions françaises des siècles précédents, qu'ils jugent trop libres et donc infidèles, plus proches de l'adaptation que de la véritable traduction. Avec l'arrivée du romantisme, mouvement dominant de la première moitié du siècle, qui va gagner toutes les formes d'expression littéraire et artistique, les auteurs français se tournent vers les idées d'outre-Rhin et leurs homologues allemands, qui, face à la

traduction-annexion, célèbrent l'étranger et cherchent à le préserver plutôt que de l'effacer, quitte à choquer, rebuter ou faire violence aux habitudes du public, l'argument étant que ce dernier finira tôt ou tard par s'habituer à ce type de traduction et commencera à l'apprécier (Vrinat-Nikolov, 2004, p. 257-261).

En ce sens, si la fidélité à l'original, concept récurrent dans les pensées des traducteurs des siècles passés, était formulée de manière vague ou avait, pour le moins, une définition variable, au XIX^e siècle, elle acquiert un sens clair et univoque : une traduction fidèle est une traduction exacte et littérale, qui transmet non seulement le contenu intégral du texte source, mais aussi sa forme. Aussi le calque et le mot à mot deviennent-ils le signe distinctif de ce nouveau « système de traduction », remettant donc en question le principe de transparence, jusque-là incontesté, de l'œuvre traduite, qui doit pouvoir se lire comme un original. Autre caractéristique des traductions publiées au XIX^e siècle, et plus particulièrement dans la seconde moitié : le transport temporel du lecteur à l'époque de l'œuvre et non plus l'inverse, ainsi qu'il était de règle de faire aux siècles précédents. De là les qualificatifs employés, pour caractériser cette pratique, de « traduction archéologique » (Delcourt) ou de « traduction-reconstitution historique » (Mounin) (cités dans Horguelin, 1981, p. 148).

Traduction libre ou traduction littérale ?

Il ressort de ce bref retour sur quatre siècles d'histoire de la traduction et des pratiques traductives en France un certain consensus, une certaine homogénéité sur la façon « correcte » de traduire, propre à chaque époque – traduction du sens entre les XVI^e et XVIII^e siècles, traduction littérale au XIX^e. Certes, il y a toujours eu des opposants au courant dominant et des critiques à son encontre ; néanmoins, il faut attendre le XX^e siècle, « âge de la traduction » selon une expression d'Edmond Cary (cité dans Vrinat-Nikolov, 2004, p. 274), marqué par son essor considérable partout dans le monde au terme des deux guerres mondiales, pour assister, en quelque sorte, à la synthèse des deux principaux modes de traduire des siècles antérieurs, et à l'émergence une grande hétérogénéité de pratiques et d'approches, quoiqu'encore inscrites dans les dualismes traditionnels de la traduction, ses éternelles questions et métaphores (p. 276).

Une littérature et culture méconnue : la traduction d'œuvres littéraires bulgares en France

Rappel historique

Comme il a déjà été mentionné, les premières traductions d'œuvres provenant d'Europe de l'Est et du Moyen-Orient remontent au XVIII^e siècle, avec la parution en français de textes russes et arabes, c'est-à-dire bien après celles en provenance d'aires linguistiques et cultures géographiquement proches de la France, comme les traductions depuis l'anglais, l'italien, l'allemand ou l'espagnol. Or, si cette ouverture vers l'Est a été plus tardive que vers le reste du continent, elle l'a été d'autant plus dans les Balkans et les territoires alors sous domination ottomane, dont l'actuelle Bulgarie. Dans l'ensemble, ce n'est qu'à partir des années 1870, au moment de la grande crise orientale (1875-1878), que la société française reçoit pour la première fois une information plus précise sur les Bulgares, leur langue, leur religion et leurs coutumes. Auparavant, la Bulgarie – qui, soit dit en passant, n'existait pas stricto sensu en tant que telle, mais en tant que territoire de l'Empire ottoman – était complètement méconnue des Français (Gluškov, 1994, p. 404), si ce n'est à travers quelques rares publications, le plus souvent des récits de voyageurs, dont l'exemple le plus notoire est certainement le *Voyage en Orient* de Lamartine, composé aux débuts des années 1830¹⁷. À

¹⁷ Voici ce que Lamartine écrit dans le second tome du *Voyage* (1913) :

J'ai pu étudier là, dans l'intérieur même des familles, les mœurs des Bulgares ; ce sont les mœurs de nos paysans suisses ou savoyards : ces hommes sont simples, doux, laborieux, pleins de respect pour leurs prêtres et de zèle pour leur religion ; c'est la religion grecque. Les prêtres sont de simples paysans, laboureurs comme eux. Les Bulgares forment une population de plusieurs millions d'hommes, qui s'accroît sans cesse ; ils vivent dans de grands villages et de petites villes séparées des Turcs : un Turc ou deux, délégués par le pacha ou l'ayam, parcourent toute l'année ces villages pour recueillir les impôts ; hors de là et de quelques corvées, ils vivent en paix et selon leurs propres mœurs. Leur costume est celui des paysans d'Allemagne ; les femmes et les filles ont un costume à peu près semblable à celui des montagnes de Suisse ; elles sont jolies, vives, gracieuses. Les mœurs m'ont paru pures,

cet égard, le discours de Victor Hugo du 29 août 1876, « Pour la Serbie », dans lequel il dénonce les exactions perpétrées par les bachibouzouks contre la population bulgare de Batak au mois de mai de cette même année et la passivité des gouvernements européens face à cet événement, dont l'écho est parvenu jusqu'en France et en Europe occidentale, est révélateur non seulement par l'erreur dans le toponyme, orthographié « Balak » par l'auteur, mais aussi par la confusion entre Serbes et Bulgares, et prouve que cet horizon culturel était largement absent de l'imaginaire collectif français.

C'est surtout Louis Léger, pionnier des études slaves en France, qui a ouvert la voie et facilité l'accès à l'histoire, à la langue et à la littérature bulgares (Gluškov, 1994, p. 404). Après la libération de la Bulgarie le 3 mars 1878, il visite le pays et publie un ouvrage intitulé *La Save, le Danube et le Balkan : voyage chez les Slovènes, les Croates, les Serbes et les Bulgares* (p. 405). Environ dix ans plus tard, en 1885, il publie son livre *La Bulgarie* dans lequel il recueille certains de ses travaux les plus importants sur l'histoire et les lettres bulgares (p. 406).

C'est aussi durant ces trois dernières décennies du XIX^e siècle que paraissent les premières traductions du bulgare, avec la parution en 1875 de *Chansons populaires inédites*, traduit par Auguste Dozon et publié chez Maisonneuve et Cie (Trajkov, 1964, p. 143). Un coup d'œil au répertoire de Veselin Trajkov – *Bălgarska hudožestvena literatura na čuždi ezici 1823-1962: Bibliografski ukazatel, 1823-1962* [Littérature bulgare en langues étrangères : Index bibliographique, 1823-1962] –, consacré à la littérature bulgare traduite montre que sur

quoique les femmes cessent d'être voilées comme en Turquie et fréquentent librement les hommes. J'ai vu des danses champêtres parmi les Bulgares comme dans nos villages de France. Ils méprisent et haïssent les Turcs ; ils sont complètement mûrs pour l'indépendance, et formeront avec les Serviens, leurs voisins, la base des États futurs de la Turquie d'Europe. Le pays qu'ils habitent serait bientôt un jardin délicieux, si l'oppression aveugle et stupide, non pas du gouvernement, mais de l'administration turque, les laissait cultiver avec un peu plus de sécurité ; ils ont la passion de la terre. (p. 254-255)

la période 1875-1943, très peu d'œuvres bulgares paraissent en traduction en France, dont : *Légendes religieuses bulgares* (1896), avec pour traducteur Lydia Shishmanov (p. 144), *Sous le joug* d'Ivan Vazov (1899 ?), traduit par V. Andree (p. 145) et préfacé par Louis Léger, *Baï Gagno* d'Aleko Konstantinov (1911), dans une traduction de Mateï Guéorguiev et Jean Jagerschmidt, également préfacée par Louis Léger (p. 145), *Le péché d'Haritina* d'Ana Kamenova (1943), traduit conjointement par l'auteur et Marguerite d'Escola (p. 148).

La tendance ne change pas vraiment dans la seconde moitié du XX^e siècle. En effet, sur toute la période du communisme en Bulgarie (1944-1989), Vrinat-Nikolov (2004, p. 302) relève qu'environ 25 livres bulgares seulement paraissent en traduction en France, dont deux retraductions – ce qui est d'autant plus rare – de l'œuvre la plus connue d'Ivan Vazov (1850-1921) : le roman *Sous le joug* (1894), traduit en 1957 par Stoïan Tsonev, Sonia Pentcheva et Violeta Tsonova (Club bibliophile de France), puis près de vingt ans plus tard, en 1976, par Nadia Christophorov et Roger Bernard (Presses orientalistes de France) (Vrinat-Nikolov, 2006b, p. 36).

Plus récemment, cependant, l'enquête réalisée par Ani Burova, Bilyana Kurtasheva, Vera Trayanova, Nadezhda Radulova, Neva Mitcheva, Svetlana Ilieva et l'équipe de la fondation « Next Page » sur la période 1989 à 2010, c'est-à-dire de la fin de la République populaire de Bulgarie aux trois premières années suivant l'accession de l'État bulgare à l'Union européenne en 2007, constate que, au cours de ces vingt années, le français est devenu la première langue de traduction d'œuvres littéraires bulgares, avec non moins de 98 titres traduits, devant le russe et l'allemand, avec 84 et 71 ouvrages respectivement (Burova et al., 2011, p. 18). Ceci coïncide avec la croissance, légère mais continue, du nombre et de la part des traductions en France ces dernières années, qui représente en 2016-2017, plus de 15 % du marché de l'édition, contrairement à l'allemand, qui tend à se stabiliser dans les 12 % (Wischenbart et al., 2019, p. 14).

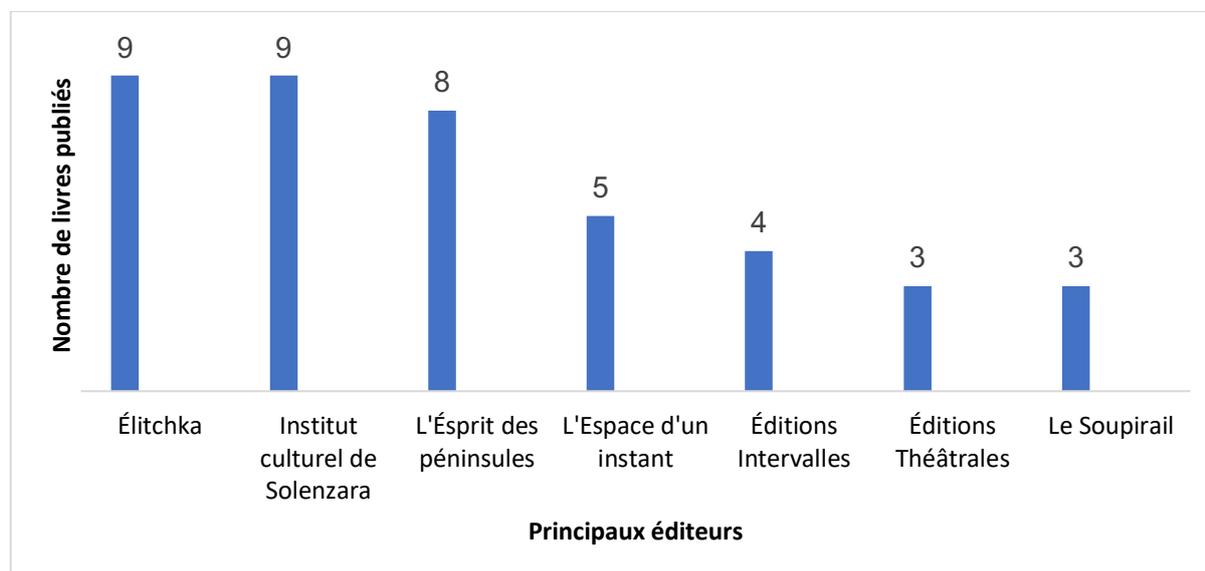
Principaux éditeurs de traductions littéraires bulgares en français

Toujours sur la période 1989-2010, les chercheurs du projet de la fondation Next Page (Burova et al., 2011) observent que les éditeurs les plus impliqués dans la publication

d'œuvres bulgares en français sont surtout des maisons d'édition de « petite » ou de « moyenne » taille (en termes de production annuelle), telles *Fédérop* et *Arlea* (p. 48) ou *L'Esprit des Péninsules*, fondée par Éric Naulleau en 1993, qui jusqu'à sa disparition en 2007, représentait, toutes langues confondues, le plus grand promoteur de la littérature bulgare en France, avec 17 traductions publiées (p. 45). Les éditions *Actes Sud*, sans doute l'une des rares maisons de « grande » taille et de dimension internationale, comptent, quant à elles, 8 titres à leur catalogue, ce qui en faisait, encore jusqu'à récemment, l'un des éditeurs les plus importants en France en matière de traductions bulgares (p. 45). Toutefois, depuis 2002, aucun auteur bulgare n'a plus été publié par cette maison d'édition (p. 48), qui a de ce fait progressivement perdu son statut d'éditeur de premier plan. En effet, si l'on examine les flux de traductions du bulgare vers le français entre 2000 et 2020, on peut observer que, outre *L'Esprit des Péninsules*, la maison d'édition *Élitcka*, fondée en 2013 par Elitza Dimitrova et spécialisée dans la littérature de jeunesse, est aujourd'hui devenue l'un des principaux éditeurs de textes littéraires bulgares, avec 9 ouvrages traduits, de même que l'Institut culturel de Solenzara (qui n'est pas une maison d'édition à proprement parler mais une association sans but lucratif décernant deux prix littéraires : le « Grand Prix Solenzara de Poésie » et le « Grand Prix Solenzara de Littérature »), également à l'origine de 9 publications, essentiellement de la poésie (voir Figure 5).

Figure 5

Principaux éditeurs de traductions littéraires du bulgare vers le français pour la période 2000-2020



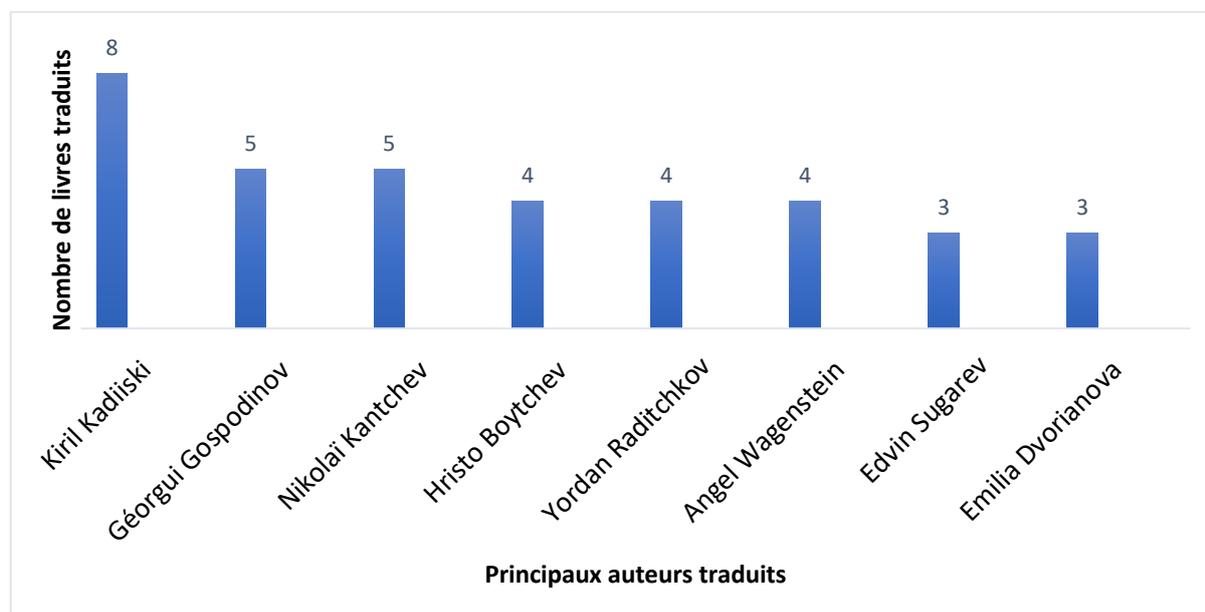
Note. Les éditeurs ayant publié au moins trois traductions selon le catalogue de la BnF.

Principaux traducteurs littéraires d'œuvres bulgares en français

En ce qui concerne les traducteurs les plus actifs d'œuvres bulgares en France, on peut distinguer un trio formé par Marie Vrinat-Nikolov, Elitza Dimitrova et Athanase Vantchev de Thracy, avec respectivement, selon les résultats obtenus dans le catalogue de la Bibliothèque nationale de France, 25 œuvres traduites, principalement en prose, 9 livres de littérature de jeunesse, et 9 traductions de recueils de poésie (voir Figure 6).

Figure 6

Principaux traducteurs littéraires du bulgare vers le français pour la période 2000-2020



Note. Traducteurs ayant traduit au moins trois livres selon le catalogue de la BnF.

Marie Vrinat-Nikolov, dans une récente interview, diffusée à la télévision bulgare (Zdravej Bălgarija, 2020), explique comment, à l'âge de 13 ans, en avril 1973, lors d'une rencontre inattendue avec deux auto-stoppeurs bulgares, elle a entendu parler pour la première fois le bulgare et a développé un fort intérêt pour cette langue. Après avoir étudié à l'École normale supérieure de Sèvres et obtenu l'agrégation de lettres classiques, elle est devenue chercheuse et enseignante en langue et littérature bulgares et en théorie de la traduction littéraire à l'Institut national des langues et civilisations orientales, à Paris. Depuis, elle mène un important travail de traduction et de promotion de la littérature bulgare, notamment au moyen de son site « Écrivains de Bulgarie ».

Athanase Vantchev de Thracy (1940-2020), d'origine bulgare, est né à Haskovo en Bulgarie. Après des études en philologie française à l'Université de Sofia, il s'est rendu en France où il a obtenu une maîtrise à la Sorbonne, puis un doctorat à Paris Nanterre. Tout au long de sa vie, Athanase Vantchev de Thracy s'est efforcé d'attirer l'attention du public français sur la culture et la littérature bulgares. Parmi ses traductions les plus significatives

figurent celles d'œuvres d'auteurs bulgares classiques, dont les poètes Hristo Botev et Nikola Vaptsarov. Sa contribution littéraire en tant que traducteur et poète lui a valu plusieurs prix, comme le « Grand Prix International de Poésie Solenzara » et le « Prix François Coppée » de l'Académie française en 2001 (Université de Sofia, 2010).

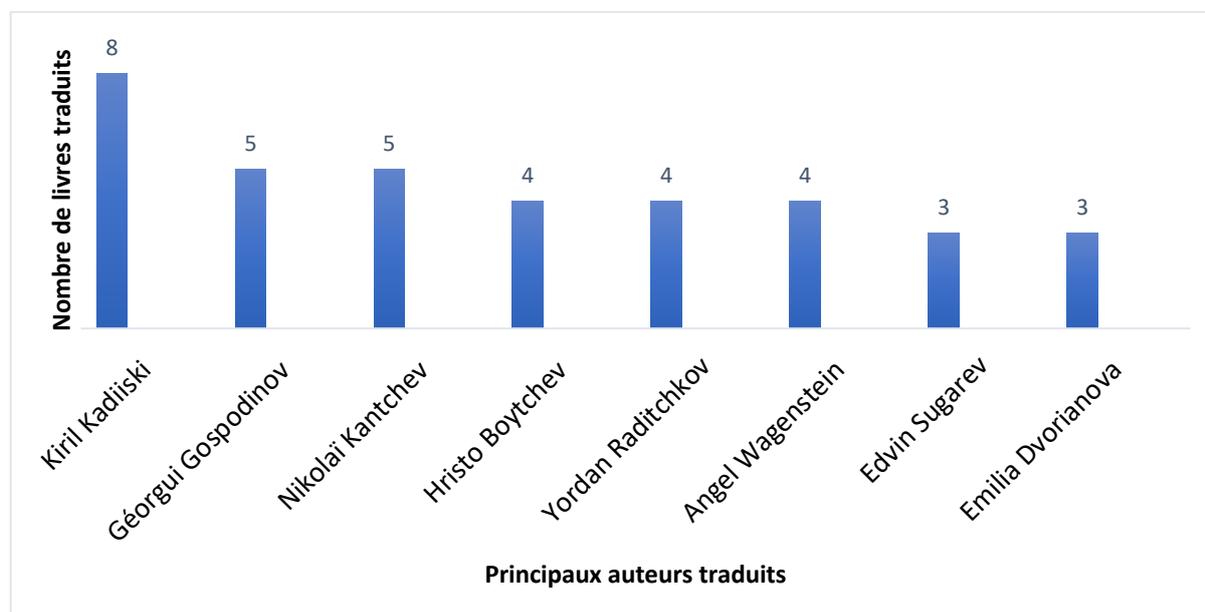
Elitza Dimitrova, quant à elle, est également née à Haskovo et s'est installée en France en 1995, à l'âge de 18 ans, après avoir remporté un concours de l'Alliance française en Bulgarie. Elle a ensuite étudié la littérature à la Sorbonne et s'est spécialisée dans la littérature comparée et la traduction poétique. Elle crée les éditions Élitka en 2013, après avoir constaté que la littérature jeunesse bulgare était peu connue en France (Lucas, 2015).

Principaux auteurs bulgares traduits en français

Pour ce qui est des auteurs traduits, l'étude permet de mettre en évidence huit auteurs : Kiril Kadiiski avec 8 œuvres de poésie traduites ; Géorgui Gospodinov avec 5 œuvres de prose/fiction narrative ; Nikolaï Kantchev avec 5 œuvres de poésie ; Hristo Boytchev avec 4 œuvres dramatiques ; Yordan Raditchkov avec 4 œuvres de prose/fiction narrative et d'art dramatique ; Angel Wagenstein avec 4 œuvres de prose/fiction narrative, Edvin Sugarev avec 3 œuvres de littérature pour enfants ; et Emilia Dvorianova avec 3 œuvres de prose/fiction narrative. Tous ces écrivains, à l'exception de Yordan Radichkov (1929-2004) et Nikolaï Kantchev (1936-2007), sont des auteurs vivants et contemporains (voir Figure 7).

Figure 7

Les auteurs bulgares les plus traduits du bulgare vers le français pour la période 2000-2020



Note. Auteurs ayant au moins trois livres traduits selon le catalogue de la BnF.

En raison de leur importance dans la littérature bulgare traduite en français, le profil littéraire de Kiril Kadiiski et Géorgui Gospodinov mérite d'être présenté.

Le parcours poétique et de vie de Kiril Kadiiski est décrit dans Zhekov (s. d.). Kadiiski est né en 1947 à Kyustendil (Bulgarie) dans une famille d'enseignants. Après avoir obtenu un diplôme en philologie russe à l'Université de Sofia en 1970, il travaille comme rédacteur pour la Radio nationale bulgare et la maison d'édition « Narodna Kultura ». Dans les années 1980, il étudie le français à l'Alliance française de Paris et à l'université de Versailles. En 2004, il est directeur du Centre culturel bulgare à Paris, qu'il dirige pendant près de cinq ans. Sa production littéraire remonte à la fin des années 1970 et au début des années 1980, avec la publication de deux recueils de poésie : *Nebesni koncerti* [Concerts célestes] (1979) et *Ezdač na mramorni kone* [Sur les chevaux de marbre] (1983). Parallèlement à ses activités professionnelles et d'écriture, il traduit en bulgare des auteurs français, tels François Villon, Paul Verlaine ou Guillaume Apollinaire. Son talent de poète a été reconnu en France par l'Académie Mallarmé, à laquelle il a adhéré en 1997. Lors de son adhésion, Jean Orizet, alors

président de l'Académie, a écrit à son sujet : « Il est, à mes yeux, le poète le plus important de sa génération en Bulgarie » (p. 1). Selon Zhekov, Kiril Kadiiski est sans doute le poète bulgare le plus connu à l'étranger et le plus traduit en France, où l'ensemble de son œuvre a été publié en quinze livres séparés et récemment réunis en une seule édition trilingue (bulgare, français, anglais) : *Poèmes* (2006) (p. 4). Bien que la majeure partie de l'œuvre poétique de Kiril Kadiiski ait été écrite dans les dernières décennies du XX^e siècle et traduite dans la première décennie du XXI^e, il a été reconnu en France en 2002, lorsqu'il a reçu le prix Max Jacob pour l'ensemble de son œuvre.

Géorgui Gospodinov, pour sa part, est né en 1968 à Yambol (Bulgarie). Il a étudié la littérature à l'Université de Sofia et a travaillé comme rédacteur pour « *Literaturen vestnik* ». Ses premiers ouvrages, *Lapidarium* (1992) et *Čerešata na edin narod* [Le cerisier de la nation] (1996), deux recueils de poésie, ont été salués par la critique et les lecteurs en Bulgarie et lui ont valu deux prix littéraires (Slovoto, s. d.). Néanmoins, c'est avec la publication en 1999 de son premier roman en prose, *Estestven roman* [Un roman naturel], qu'il s'est imposé sur la scène littéraire. Il a depuis été traduit dans une vingtaine de langues, dont le français (Vrinat-Nikolov, 2017a). Depuis cette publication, le succès de Guéorgui Gospodinov en France et dans les pays francophones n'a fait que croître. Ce premier succès a été suivi de celui de son deuxième roman – *Fizika na tågata* –, publié en Bulgarie en 2011. Traduit par Marie Vrinat-Nikolov en 2015 sous le titre *Physique de la mélancolie*, il « confirme l'importance de l'écrivain, et prouve que la portée de ses audaces formelles et de ses interrogations philosophiques dépasse allègrement les frontières de la Bulgarie » (Bouchy, 2015). Un an plus tard, en 2016, Géorgui Gospodinov atteint la consécration en recevant le prix Jan Michalski de littérature pour ce roman : « un roman-labyrinthe, un roman-monde, qui explore les méandres de la mémoire individuelle et collective en quête d'humanité ; une fantastique boîte à histoires, inventive et profonde, poétique et philosophique » (Fondation Jan Michalski, 2016).

Principaux genres traduits du bulgare vers le français

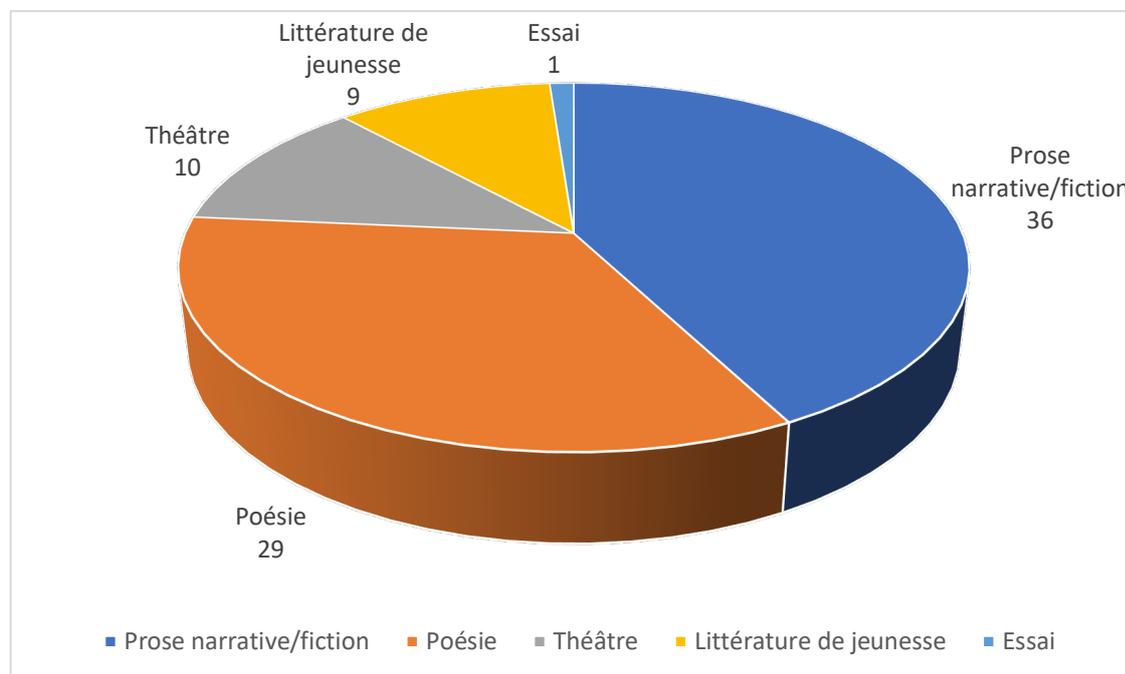
Si l'on se fie, de nouveau, au catalogue de la Bibliothèque nationale de France, en regroupant les œuvres en cinq grandes catégories : 1) fiction/prose narrative (romans,

nouvelles, contes...), 2) poésie, 3) théâtre, 4) littérature de jeunesse et 5) essai, on remarquera que les traductions d'ouvrages de fiction/prose narrative sont les plus nombreuses, avec un total de 36 ouvrages identifiés. La poésie est un autre grand genre traduit, avec 29 recueils de poésie relevés. Le théâtre semble, quant à lui, un peu moins populaire, avec 10 pièces recensées, juste devant la littérature de jeunesse, avec 9 textes traduits. Enfin, l'essai apparaît comme un genre très peu traduit avec une seule œuvre trouvée sur l'ensemble de la période étudiée (voir Figure 8).

Il est intéressant de remarquer que cette prédilection pour la fiction/prose narrative est un phénomène relativement récent, la littérature bulgare étant traditionnellement « plus forte » en poésie et ce jusque dans les années 1990 (Burova et al., 2011, p. 17-22). Selon Vrinat-Nikolov (2017a), ce changement de genre est notamment dû à Guéorgui Gospodinov et à son *Roman naturel*, qui a « redonné goût aux lecteurs de lire des œuvres bulgares et devait faire du roman le genre dominant dans la littérature bulgare du XXI^e siècle (au lieu de la poésie) » (p. 168-169). Le roman mais aussi la nouvelle, avec la parution, en 2001, de *L'Alphabet des femmes*, elle aussi porteuse d'une esthétique nouvelle (Vrinat-Nikolov, 2013).

Figure 8

Traductions littéraires du bulgare vers le français par genre selon le catalogue de la BnF pour la période 2000-2020



Notes sur l'histoire de la traduction pour la langue bulgare

La pratique de la traduction a connu une histoire et un développement très différents en Bulgarie. Après la conquête de la Bulgarie par l'Empire ottoman en 1396, la traduction, qui avait pourtant fleuri à l'époque médiévale autour des écoles d'Ohrid et de Preslav, aux IX^e et XI^e siècles (Lilova, 2011, p. 356), puis à Tărnovo au XIV^e siècle (p. 357), est devenue une activité marginale, avec peu de traductions significatives jusqu'au XVIII^e siècle, c'est-à-dire jusqu'au Réveil national bulgare (p. 357-358) et la parution, en 1762, de l'*Histoire slavo-bulgare* du moine Païssii de Hilendar. Aussi, comme le fait remarquer Vrinat-Nikolov (2004), les changements profonds, tant scientifiques et techniques que sociaux et politiques, qui se sont produits dans le reste de l'Europe entre la Renaissance et le siècle des Lumières, ont dû s'opérer en Bulgarie en l'espace de deux siècles seulement, à savoir entre les XVIII^e et XIX^e siècles (p. 208-209).

La traduction pendant le Réveil national bulgare (1762-1878)

La période du Réveil national bulgare est particulièrement importante tant pour l'histoire de la traduction que pour la littérature en Bulgarie (Tchilingirova et Vrinat-Nikolov, 2006, p. 20). C'est une époque de prise de conscience culturelle et ethnique, qui se traduit, d'après le critique Nikolaj Aretov, par la volonté d'intensifier les relations culturelles avec le reste de l'Europe, notamment la Russie, la France et l'Allemagne (cité dans Vrinat-Nikolov, 2002b, p. 364). Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que la traduction ait joué un rôle à la fois « compensateur » et « formateur » et que les critiques parlent de « laboratoire expérimental », surtout à partir de 1840 (p. 363).

Le besoin urgent de défendre l'identité bulgare et d'identifier les racines de la culture nationale (Lilova, 2011, p. 359-360) explique que, durant cette période, on traduit avant tout des ouvrages jugés « utiles » au public. Ainsi, le répertoire établi par Man'ó Stojanov (1957) permet de constater que les textes didactiques et scientifiques prédominent durant cette période : manuels d'arithmétique, de grammaire, d'histoire, entre autres, rédigés le plus souvent par des auteurs français.

Cette double fonction, didactique et utilitaire, prêtée à la traduction (qui, soit dit en passant, rappelle la position de Du Bellay en France trois siècles plus tôt) jusqu'à la libération de la Bulgarie amène à la coexistence de trois modes de traduire : la « bulgarisation » – c'est-à-dire la libre interprétation et la révision littéraire de manière à ce que le texte traduit soit conforme aux spécificités nationales, historiques et psychologiques bulgares –, l'adaptation et la traduction commentée (Lilova, 2011, p. 359-360). Les traductions réalisées dans la période du Réveil national sont donc plutôt libres, ce dont témoignent d'ailleurs les termes utilisés pour qualifier le travail accompli sur la page de couverture : « restituée », « traduite et complétée », « adaptée », « tissée » (c'est-à-dire versifiée) (Atanassov, 2009). Autre caractéristique du mode de traduire : le recours à la traduction indirecte, à l'aide de langues intermédiaires, comme le grec et le serbe dans les premières décennies (Vrinat-Nikolov, 2004, p. 220). En somme, comme l'explique Stoyan Atanassov (2009) :

le cas bulgare ne fait que confirmer une situation culturelle typologique : à l'aube d'une littérature nationale, traduire n'implique pas un souci particulier de fidélité à l'original, pas plus qu'écrire ne constitue pas une tentative d'originalité. L'adaptation, l'œuvre épigone, voire le plagiat, répondent mieux aux besoins de l'heure.

La traduction de 1878 au début du XX^e siècle

Dans les dernières décennies du XIX^e siècle, début du XX^e, les traducteurs, qui continuent à traduire à l'aide d'une, voire deux langues intermédiaires, recourent de moins en moins souvent à la « bulgarisation » et la portée utilitaire de la traduction n'est plus leur seule motivation (Vrinat-Nikolov, 2004, p. 232). En effet, dès 1873, dans son fameux article sur les « Écrivains européens classiques en langue bulgare et l'utilité d'apprendre leurs œuvres », le Nešo Bončev rejette l'idée selon laquelle la fonction première de la traduction est de répondre aux besoins de la nation et appelle à une réorientation vers les grandes œuvres de la littérature mondiale, ce qui suppose également de délaisser la littérature didactique au profit des belles-lettres (Lilova, 2011, p. 359-360).

Dans le sillage de Bončev, les écrivains du cercle et de la revue *Misāl* [*Pensée*] (1892–1907), animée par un groupe de quatre auteurs, presque tous formés à l'étranger – le docteur Krăst' o Krăstev (1866-1919), son fondateur et rédacteur en chef, les poètes Penčo Slavejkov (1866-1912) et Pejo Javorov (1878-1914), figure de proue du symbolisme, et le dramaturge Petko Todorov (1879-1916) – posent les principes de cette dernière, tout en signalant le rôle fondamental que doit jouer la traduction dans le « renouvellement des lettres bulgares et dans l'éducation esthétique du public » (Vrinat-Nikolov, s. d.) :

Le devoir le plus difficile et le plus sacré d'une revue littéraire bulgare est de développer le goût esthétique de notre public. (...) D'abord, il doit y avoir dans les revues des critiques objectives et détaillées qui puissent guider le goût du lecteur en lui montrant et en lui prouvant ce qui est beau et pourquoi c'est beau. (...) Deuxièmement, il faut des récits légers, non complexes par leur contenu, qui apprennent au lecteur à lire et à s'intéresser à la littérature. (...) La troisième condition au développement esthétique d'un public aussi primitif et rudimentaire que le nôtre réside dans le fait de mettre dans les mains du public

des traductions modèles des classiques. (K. Krăstev et P. Slavejkov dans Vrinat-Nikolov, s. d.)

Par « traductions modèles des classiques », Krăstev et Slavejkov entendent, et donc préconisent, avant tout la traduction des littératures russe, allemande, française et anglaise (Vrinat-Nikolov, s. d.).

De pair avec ces préceptes, c'est aussi à cette époque que commence à voir le jour une véritable critique littéraire et de la traduction, avec l'exigence d'une fidélité plus stricte au texte source et à son auteur et davantage de rigueur, en insistant sur l'importance de traduire à partir de l'original et non à partir de traductions, comme en témoignent les lignes suivantes :

Et tant que nos traducteurs n'arrêteront pas de traduire à partir de traductions, notre littérature traduite sera dépourvue de tout sens. Mais le public ne pourrait-il pas, avec l'aide de la critique, débarrasser les traducteurs de cette mauvaise habitude ? N'est-il pas temps de déclarer une guerre impitoyable à ces traductions de traductions, du moins en poésie, sinon dans la littérature scientifique ? Quelqu'un qui achète en toute conscience des livres étrangers traduits devrait en principe ne pas encourager une pratique aussi inconsidérée, ne pas acheter un livre traduit de seconde main (...). Sans cela, nos lettres risquent de se transformer en poubelle de marché aux puces où c'est ce qui est le moins cher qui trouve le plus d'acquéreurs, tandis que personne ne s'enquiert de ce qui est bon. (B. B. au sujet de la traduction du *Pêcheur d'Islande* de Pierre Loti, traduit par St. Atanassov – *Misăl*, 1901, dans Vrinat-Nikolov, s. d.)

La traduction du lendemain de la Première Guerre mondiale à la fin de l'époque communiste

Traductions plus exactes et directes, nécessité de trouver des modèles dans les littératures européennes et de les traduire pour enrichir les lettres bulgares, essor de la critique littéraire et de la traduction, la période allant de la libération aux premières années du XX^e siècle constitue une étape essentielle dans le développement culturel de la Bulgarie et permet au pays de compenser les années perdues, cumulées depuis plusieurs siècles par rapport au reste de l'Europe.

Dans ce contexte, la quête « d'eupéanisation », amorcée avec le Réveil national, débouchera sur la production de traductions de très grande qualité à l'issue de la Première Guerre mondiale, tout particulièrement d'œuvres poétiques françaises, allemandes et anglaises, comme celles effectuées par les poètes Emanuil Popdimitrov (1885-1943) et Geo Milev (1895-1925) (Lilova, 2011, p. 360). Sous l'influence des symbolistes, les traducteurs mettent au point de nouvelles normes créatrices et une nouvelle école de traduction poétique bulgare voit le jour. Simultanément, la traduction des grands classiques de l'antiquité s'intensifie : Aleksandăr Balabanov (1879-1955) traduit Eschyle, Sophocle ou encore les fables d'Ésope (p. 361).

À la fin des années 1920, cependant, le rythme soutenu des traductions ralentit et les maisons d'édition se spécialisent de plus en plus, d'une part, dans les littératures classiques et, d'autre part, dans la littérature de divertissement et de masse (p. 361). Le marché du livre connaît un essor notable durant l'entre-deux-guerres et le nombre d'ouvrages édités par habitant est l'un des plus élevés d'Europe : 1 pour 1900 en Bulgarie, contre 1 pour 2000 en Allemagne, 1 pour 2120 en Norvège et 1 pour 2660 en France, à la même époque (Gergova, 2004, p. 235).

Après la fin de la Seconde Guerre mondiale et l'instauration du régime communiste, la part des traductions sur la période 1949-1989 se stabilise dans les 20 % du total de la production littéraire, avec des variations (Chalvin et al. 2019, p. 268) et des choix idéologiquement orientés quant aux livres à traduire. D'après Atanassov (2009), l'époque communiste se caractérise par deux tendances opposées en matière de traduction, avec d'une part, « une méfiance et un silence sur tout auteur contemporain qui, dans sa vie ou dans son œuvre, aurait désapprouvé le bloc soviétique », et un âge d'or de la traduction des écrivains communistes (Louis Aragon, Elsa Triolet, par exemple), situé dans les années 50 et 60 et, d'autre part, « une priorité inconditionnelle à la littérature dite "progressiste" et une attention soutenue aux auteurs classiques », avec la mise en place d'une politique nationale pour combler les lacunes existantes, ce qui conduit à quelques grandes réussites en la matière, avec, entre autres, la traduction des œuvres complètes de Shakespeare par Valeri

Petrov entre les années 1970 et 1981, ou celles de Kant, entre 1957 et 1987, par Tseko Torbov (Lilova, 2011, p. 361), mais aussi des grands classiques français (Balzac, Stendhal, Hugo, notamment).

Enfin, cette époque fut aussi celle de la reconnaissance publique de la traduction, en tant qu'activité créatrice, et de son institutionnalisation par la création, en 1974, de l'Union des traducteurs, qui contribuera à améliorer sensiblement la qualité des ouvrages traduits, pour la plupart préfacés et assortis d'un appareil critique, et financièrement pris en charge par l'État (Atanassov, 2009).

Ce retour historique a mis en lumière les principaux rôles et fonctions qu'a joué la traduction dans l'émergence de la littérature bulgare, depuis l'époque du Réveil national jusqu'à la fin des années communistes. Mais qu'en est-il, plus spécifiquement, de la traduction de la littérature française et quelle a été sa présence dans le paysage traductif et culturel bulgare ?

Une littérature française rayonnante et influente : la traduction d'œuvres littéraires françaises en Bulgarie

Remarques préliminaires

« Après la Russie, écrit Nikolaj Dončev (1981), la France est le pays, avec lequel nous, les Bulgares, avons entretenu constamment et ardemment les relations spirituelles les plus étroites »¹⁸ (p.169). C'est au moment du Réveil national que l'influence française commence à se faire particulièrement ressentir dans la vie culturelle de la Bulgarie. Selon l'historien Nikolaj Genčev (1988a), deux raisons principales permettent de l'expliquer : le rôle dominant de la France à l'époque du point de vue culturel en Europe et la prédilection pour le français dans toutes les écoles en Orient, ainsi que son rôle dans la préparation de l'intelligentsia bulgare. Dès les premières décennies du XIX^e siècle, en effet, les premiers groupes d'étudiants bulgares partent se former dans les grands foyers de culture européenne, dont Paris, et favorisent la circulation des idées des Lumières dans leur pays (Genčev, 1988b,

¹⁸ C'est nous qui traduisons.

p. 151). Par ailleurs, face aux réticences des oulémas et conservateurs ottomans d'ouvrir des écoles laïques en Turquie et afin de contrer l'influence russe dans les Balkans et, ainsi, conserver l'unité de l'Empire ottoman, la France oriente de plus en plus sa politique vers les populations chrétiennes de la péninsule (p. 166). À cet égard, il faut souligner le rôle actif, d'une part, de l'agence polonaise « Tchaïka Tchaïkovski », ouverte au début des années 1840 à Constantinople, sous la direction de l'officier ottoman Mikhaïl Tchaïkovski, proche du ministre Guizot, et surtout, d'autre part, les actions des missions catholiques françaises, grâce auxquelles, après 1856, 29 écoles catholiques sont ouvertes en Turquie pour les étudiants bulgares, dont les plus notoires sont le collège de Bébek, à Constantinople, et le lycée franco-turc de Galata Saraï. Dans ces deux établissements se forment de nombreux enseignants, écrivains, dramaturges et politiciens bulgares (p. 252-253), parmi lesquels quelques-uns des plus éminents traducteurs d'œuvres françaises, comme Dobri Vojnikov, ou Konstantin Velikov (Rusinov, 1994, p. 135). À partir de 1865, l'étude du français commence à se généraliser dans les écoles, ce qui explique pourquoi plus d'un intellectuel sur deux connaissait le français à cette époque (p. 134-136).

Dans ces circonstances, loin d'être cantonnée aux salles de classe, la culture française fera son chemin dans la société bulgare de la seconde moitié du XIX^e siècle et influera aussi bien sur le goût musical et l'architecture que sur la mode et la vie « à la française » (Genčev, 1988a, p. 271). La littérature n'échappe, en toute logique, pas non plus à cette tendance, à travers deux principaux canaux : le théâtre, avec la mise en scène de grands classiques français (Corneille, Racine, Molière) et la traduction (Dončev, 1981, p. 180).

Quels auteurs français traduit-on et que traduit-on avant 1878 ?

Dans la pratique, quels sont les auteurs et les textes littéraires français que l'on traduit à la veille de la libération de la Bulgarie ? L'ouvrage de Man'ó Stojanov (1957), portant sur la période 1806-1878, permet une première approche. Il en ressort notamment qu'après les écrits didactiques et scientifiques, privilégiés pour leur caractère formateur, dans l'esprit utilitaire de l'époque, plus du tiers des œuvres littéraires traduites sont celles d'auteurs français, devant les écrivains russes et allemands. Parmi les auteurs traduits, on citera, entre

autres, Marmontel, Voltaire ou La Fontaine. Si la première traduction du français remonte à 1837 et est l'œuvre de Gavraïl Krăstevitč, qui traduit Benjamin Franklin (Rusinov, 1994, p. 136), la traduction des premiers auteurs français, elle, date de 1845, avec *Les aventures de Télémaque* de Fénelon, traduit par le commerçant Piperov (Ignatova, 1999, p. 244). Entre cette même année et 1877 paraissent 80 traductions françaises (p. 244), dont une quinzaine d'ouvrages pédagogiques (Atanassov, 2009), avec une prédilection pour le roman populaire et la littérature sentimentale jusque dans les années 1860, ce qui, selon Genčev (1988a, p. 270), s'explique par le fait que l'élite intellectuelle bulgare n'était pas encore suffisamment préparée et manquait du discernement nécessaire pour se diriger directement vers les sources de la grande culture et en tirer parti.

De la libération à nos jours ?

Après la libération, entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e, la préférence pour les auteurs du siècle des Lumières et les œuvres sentimentales se déplace sur « les écrivains contemporains [qui] avaient la cote sur tous les autres » (Atanassov, 2009), avec des références comme Jules Verne, qui demeure encore de nos jours l'auteur le plus traduit, et compte 136 titres, nouvelles traductions et rééditions comprises, suivi de Victor Hugo et Émile Zola, représentés par 96 titres chacun.

Si l'on se réfère au *Répertoire bibliographique des livres, traduits du français en bulgare et publiés entre 1845 et 1994*, réalisé par la Bibliothèque nationale de Bulgarie sous la direction de Diana Ignatova et aux observations de l'équipe de recherche quant à la réception des œuvres littéraires traduites du français en bulgare sur 150 ans, on confrontera, toute proportion gardée, les 80 ouvrages publiés avant la libération, entre 1845 et 1877, ce qui revient à une moyenne de 2,5 livres traduits par an, aux 4819 traductions parues entre 1878 et 1994, ce qui équivaut à un peu plus de 41 livres traduits par an, avec toutefois des disparités plus ou moins importantes selon les périodes. Ainsi, Ignatova et ses collaborateurs (1999) constatent :

Le nombre des ouvrages publiés ne dépend pas directement de la situation politique, économique et sociale. Deux livres sont publiés après la Guerre

russo-turque, en 1878 et en 1879. Le nombre augmente dès 1888 et atteint 14 livres. Jusqu'à la fin de la I^{ère} Guerre mondiale, le minimum de livres traduits est de l'ordre de 28 à 35 et le maximum de 53 à 59 par an. Après la guerre, on remarque une augmentation constante de ce minimum de 35-55 vers un maximum de 60-74 livres par an. Et, parfois, on arrive au nombre de 90 livres traduits. Pendant la II^e Guerre mondiale, une baisse de 20 livres marque l'année 1944. Après 1955 on constate une augmentation constante d'environ 19-20 livres par an. En 1978, le nombre s'élève de 48-50 au minimum à 60 au maximum. Et, pour la petite histoire, les années les plus fécondes sont 1929-111 livres, 1992-338 livres, 1993 - 189 livres et 1994-148 ouvrages. Les années les plus pauvres sont 1878 et 1879 - 2 livres, 1883 - 1 livre, 1951 et 1955 - 4 livres. (p. 246)

Les titres les plus publiés sont *Le Tartuffe* de Molière, paru 42 fois, *Les Misérables* de Victor Hugo, 28 fois, *Le Cid* de Corneille, 22 fois, *Eugénie Grandet* de Balzac, 19 fois, *Les Trois mousquetaires* d'Alexandre Dumas père, 16 fois, *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne, 13 fois ou encore *Germinal* d'Émile Zola, 12 fois, pour ne donner que quelques exemples (p. 246).

Enfin, en ce qui concerne les traducteurs de ces textes, l'étude répertorie 41 noms sur la période 1845-1877, l'un des plus actifs parmi eux n'étant autre que le poète Petko Slavejkov (1827-1895), ainsi que les familles Hurukovi et Obov ; et 1981 traducteurs sur la période 1878-1994, avec, en tête de liste, deux femmes, Erma Gečeva (1916-1999) et Penka Projkova (1925-2004), avec toutes deux 53 livres, puis des hommes, dont l'écrivain Konstantin Konstantinov (1890-1970) et le poète Atanas Dalčev (1904-1978), avec 48 ouvrages chacun (p. 246).

En dernière analyse, sur l'ensemble des 4899 traductions du français vers le bulgare, 87 % sont des œuvres littéraires (p. 246), soit 4262 livres, ce qui, au-delà du contraste évident avec les chiffres avancés précédemment, permet de postuler sinon une certaine familiarité du public bulgare avec la littérature d'expression française depuis la libération de la Bulgarie, du moins un accès facilité à cette dernière par le biais de la traduction. En fait, on pourrait même

aller plus loin et avancer que, grâce à la traduction, les lettres françaises, initialement accessibles exclusivement à une élite qui voit le jour au moment du Réveil national, se sont ouvertes au fil du temps à l'ensemble de la société, et qu'elles ont laissé une empreinte durable non seulement dans la littérature, mais aussi sur la langue bulgare contemporaine. Ainsi, après la libération, des écrivains tels Stojan Mihajlovski, Konstantin Veličkov ou Simeon Radev, formés dans les écoles françaises, sont imprégnés de la langue française et cherchent à introduire dans les lettres bulgares des « procédés d'écriture et des concepts esthétiques empruntés à la littérature française » (Atanassov, 2009).

L'influence de la littérature française et du français ayant suscité l'intérêt des chercheurs et ayant fait l'objet d'études récentes, on rapportera, dans ce qui suit, certaines de leurs conclusions.

Les empreintes laissées par la langue et les lettres françaises sur le bulgare

« Par la connaissance de la langue française, un peuple peut s'engager plus aisément et plus tôt sur le chemin de l'éducation et des lumières, surtout un peuple dont la littérature est encore dans ses langes ». Au-delà du ton quelque peu péremptoire de ces propos, cette citation du lexicographe Ivan Bogorov (1818-1892) – à la fois artisan de l'influence linguistique française sur la langue bulgare, à l'origine de plus de 800 emprunts du français, et l'un des plus fervents opposants à l'utilisation de mots étrangers (Veselinov, 2016, p. 270) –, écrite en préface de son *Dictionnaire franco-bulgare* (1869), présente l'avantage de mettre en évidence le rayonnement dont jouissait la langue française avant même la libération de la Bulgarie.

D'après Rusin Rusinov (1999), en effet, spécialiste en langue et littérature bulgares, de toutes les langues occidentales, c'est le français qui a exercé l'influence la plus vaste et la plus continue dans le temps sur le bulgare (p. 203). Dès la deuxième moitié du XVIII^e siècle, à l'orée du Réveil national, le bulgare commence à assimiler des mots français, d'abord par l'intermédiaire du russe, langue à partir de laquelle il absorbera une grande quantité du lexique culturel international, du grec et, dans une moindre mesure, du turc, puis à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, directement à partir du français (p. 203-204). Le meilleur moyen de mesurer cette influence, si l'on en croit Ljubomir Vankov (1967), l'un des premiers

chercheurs à avoir mené une étude poussée sur l'influence du français sur la langue bulgare, est d'analyser le nombre et l'importance des emprunts non techniques. Ainsi, selon ce dernier, entre le début du XIX^e siècle et la libération de la Bulgarie en 1878, le français a fourni au bulgare un millier de mots, qu'il est possible de diviser en deux grandes catégories : « termes techniques et termes étrangers au vocabulaire technique » (p. 114). Il s'agit la plupart du temps d'« emprunts nécessaires », servant à dénommer des objets nouveaux, importés le plus souvent de l'étranger, ou bien des activités et usages jusque-là ignorés des populations locales (p. 114). À partir de la libération et jusqu'aux années 1960, la langue intègre encore mille mots français, essentiellement relatifs aux lexiques professionnels et aux nomenclatures scientifiques, ce qui, au total, revient à deux mille emprunts du français sur une période de cent soixante ans (p. 118-124).

D'un point de vue grammatical, la majorité des emprunts, observe toujours Vankov, sont des substantifs, suivis par les verbes et les adjectifs (environ 20 %), et, finalement, les mots invariables (p. 122).

Dans la continuité des travaux de Vankov, le récent *Dictionnaire des mots français dans la langue bulgare* (2015-2017) de Dimităr Veselinov et Ana Angelova, élaboré à l'aide de près de 30 000 fiches lexicographiques et plus de 200 000 exemples d'utilisation concrète d'emprunts français (*frentsizmi*, comme les appellent les auteurs), révèle, pour sa part, l'existence d'environ 7000 emprunts du français dans la langue bulgare actuelle, assimilés sur une période de près de huit siècles, dès le XIII^e siècle (Veselinov, 2016, p. 268-270).

Cette assimilation récente s'est faite par deux principaux canaux, à savoir, par ordre d'importance : la presse et la traduction (Rusinov, 1999, p. 205).

En ce qui concerne cette première, rien que dans le journal « Carigradski vestnik » (1848-1862), par exemple, on relève l'utilisation d'environ 90 mots d'origine française (p. 205). De même, bon nombre d'emprunts du français ont été identifiés dans les journaux « Gajda » et « Makedonija » grâce à Petko Slavejkov et ce malgré sa connaissance limitée de la langue française (Rusinov, 1994, p. 138-142).

Second canal d'absorption de mots français : la traduction de manuels pédagogiques et scientifiques, mais aussi les premiers dictionnaires bilingues français-bulgare dans les années 1850-1860 et la littérature traduite. Ainsi, pour ne donner que quelques exemples, dans la traduction de *Paul et Virginie* de Granitski, on peut trouver l'adjectif « violet » et les substantifs « banane » et « crêpe » (Rusinov, 1999, p. 205). Autre exemple, les mots « banqueroute », « bronze », « contrôle », « toilette », entre autres, figurant dans *Tărgovsko răkovodstvo* (1858), également traduit par Granitski (p. 205). Quant aux dictionnaires de traduction, il convient de mentionner celui de Baklidov (1864), *Bălgarsko-frantsuzki i frantsuzko-bălgarski rečnik* (« absinthe », « album », « bénéfice »...) et, plus encore, celui de Bogorov (1869) *Frensko-bălgarski rečnik*, riche de plus de 30 000 mots, dont 102 mots français (Rusinov, 1994, p. 138) parmi lesquels les noms « emploi », « béton », « bouquet », « gravure »... (Rusinov, 1999, p. 205), ainsi qu'un certain nombre de termes spécialisés (p. 208). Plus délicat à démontrer, le prisme de la traduction pourrait en fait, suggère Rusinov (1994), non seulement avoir enrichi le bulgare « en surface », dans son vocabulaire, mais aussi influencé, de façon plus souterraine, la syntaxe et la morphologie de la langue, en particulier lorsqu'il s'agit de phrases exprimant des pensées complexes. Il est toutefois possible de donner quelques exemples d'innovations syntaxiques redevables au français : la tournure *ne... osven*, correspondant au *ne... que*, qui reste très rare dans les documents, manuscrits comme imprimés, antérieurs aux contacts avec la langue française au XIX^e siècle, et dont le recours est particulièrement fréquent sous la plume des intellectuels francophones et des traducteurs du français (Vankov, 1967, p. 117) ou l'utilisation sporadique du numéral *edin, edna, edno, edni*, avec la valeur de l'article indéfini, par des traducteurs et journalistes influencés par le français et qui ont, dans une certaine mesure, contribué à son implantation dans la langue bulgare actuelle, tant à l'oral qu'à l'écrit. Quant aux suffixes *-ist, -izàm* (fr. *-isme*), *~až, -jor* (fr. *-eur*) et le préfixe, ils sont devenus productifs en bulgare : *kapitalist/kapitalizàm* (fr. *capitaliste, capitalisme*), *kontraprojekt* (fr. *contreprojet*) (p. 117).

L'importance des emprunts français et leur transposition concrète dans la langue de tous les jours sont également observables dans la correspondance épistolaire des Bulgares

entre eux. Ainsi, dans le recueil *Iz arhivata na Najden Gerov* (1914), contenant des lettres écrites et reçues par le linguiste et écrivain Najden Gerov (1823-1900), Rusinov (1999) observe l'utilisation des mots « adresse », « bal », « tricot », « devise »... Il en va de même de façon générale dans les relations sociales, à travers les formules de politesse (« Vous m'avez écrit que... ») ou l'utilisation des titres de civilité (« monsieur », « madame », « mademoiselle ») (Rusinov, 1994). On fera néanmoins remarquer que la plupart des emprunts français sont plutôt savants que populaires, dans la mesure où « ils ont été empruntés par des gens cultivés sachant le plus souvent le français, bilingues partiels ou complets, qui ont veillé à la conservation de leur forme et au maintien de leur sens » (Vankov, 1967, p. 121).

À cet égard, il peut être pertinent d'évoquer le cas de l'écrivain Dimităr Dimov, francophone avéré, grand admirateur de Jules Verne et lecteur de *Rocambole*, qui dans son œuvre la plus connue, *Le Tabac*, n'emploie pas moins de 724 emprunts français et témoigne, de la sorte, du rôle de la textualité française sur l'élite intellectuelle bulgare au cours du XX^e siècle (Veselinov, 2009, p. 32).

Enfin, il importe de souligner que l'influence française sur le bulgare n'a rien d'une exception. En effet, comme l'affirme Veselinov (2016), au cours des derniers siècles, aucune langue de la culture mondiale n'a été « libre » d'influences et d'éléments linguistiques français.

Conclusion

La première partie du présent travail s'est efforcée d'établir un parallèle entre le français et le bulgare et d'apprécier leur statut respectif à la lumière de la sociolinguistique. Quatre critères (nombre de locuteurs, distribution géographique, prestige sur la scène internationale, tradition littéraire reconnue) ont ainsi été examinés tour à tour, afin de mettre en évidence l'asymétrie du pouvoir entre ces deux langues-cultures : face au français, « langue-monde » présente sur cinq continents, occupant une place de premier plan dans les organisations internationales, sur internet et dans la recherche scientifique, langue de la France, « méridien de Greenwich littéraire » (Casanova, 1999), le bulgare apparaît comme une langue de diffusion limitée, géographiquement centrée sur la Bulgarie et la diaspora,

langue méconnue, voire « exotique » et dotée d'une littérature jeune, qui ne commence véritablement à voir le jour qu'à partir du XVIII^e siècle, lors du Réveil national.

Compte tenu de l'évolution très différente qu'ont connue le bulgare et le français dans l'espace et dans le temps, il n'est guère étonnant que la traduction ait pris, au cours de l'histoire, une trajectoire opposée. En effet, à mesure que le français commence, à partir du XVI^e siècle, à s'imposer jusqu'à devenir, deux siècles plus tard, une langue « universelle », jaillit la croyance d'une sorte d'« universalité de la littérature française », qui se traduit par un certain hermétisme vis-à-vis de l'Autre et une réticence pour les littératures étrangères, d'où les « Belles Infidèles », mais aussi le rôle secondaire attribué à la traduction, au moins jusqu'au XIX^e siècle, lorsque le nombre des traductions va exploser et qu'une réelle curiosité pour les littératures de l'ailleurs va émerger (Chevrel, 2006). C'est à cette même époque que remontent également les premières traductions de textes littéraires bulgares en français. Leur nombre va, cependant, rester très limité, et ce au moins jusqu'à la fin du XX^e siècle.

Contrairement aux traducteurs français, qui ont une haute opinion de leur langue de travail et de la littérature française, « l'un des leitmotifs des débats du Réveil national est le constat d'indigence des lettres bulgares et la nécessité de les développer, de les enrichir par la traduction des littératures étrangères » (Vrinat-Nikolov, 2010), d'où le rôle compensateur et formateur accordé à cette dernière. Après la libération de la Bulgarie, le processus va s'accélérer, avec l'apparition de très nombreuses traductions et une préférence marquée pour les œuvres et auteurs russes et français. La littérature et la culture française vont ainsi laisser une empreinte durable sur la langue et les lettres bulgares au moyen de la presse et de la traduction, qui constitueront, de surcroît, les deux principaux canaux d'emprunts français.

Compte tenu de ces éléments, on peut non seulement soutenir que le français se présente comme une langue-culture majeure, littérairement dotée, dont le rayonnement excède les frontières géographiques de la France depuis déjà plusieurs siècles, tandis que le bulgare possède les caractéristiques de la langue-culture mineure et méconnue, marquée par le complexe de la « petite » littérature (Burova et al., 2011, p. 54) mais aussi, corollairement, que les flux de traduction sont (et ont toujours été) asymétriques, la France n'ayant jamais

montré une réelle curiosité à l'égard de la Bulgarie et de « l'autre Europe » (Chalvin et al., 2019, p. 369).

Certes, d'autres modèles pourraient être proposés pour penser les rapports entre ces deux horizons littéraires, culturels et linguistiques¹⁹, mais il y a fort à parier que les conclusions soient relativement proches. Toujours est-il que le cheminement suivi a permis d'atteindre un premier objectif : mettre à profit les notions à l'étude et rendre compte de la position respective du bulgare et du français et du déséquilibre de leurs interactions par le prisme de la traduction.

¹⁹ Dans une perspective littéraire, Daria Karapetkova (2016), par exemple, recourt à la théorie du polysystème d'Even-Zohar et constate que la littérature bulgare répond au moins à deux critères : elle est périphérique et connaît un tournant (p. 34).

**TROISIÈME PARTIE : ASYMÉTRIE INTRATRADUCTIVE : *LE CHANDELIER DE FER* DE
DIMITĀR TALEV ET SA TRADUCTION EN FRANÇAIS**

L'auteur et son œuvre

« La Bulgarie est redevable à ce classique de notre littérature. » C'est en ces termes que, en septembre 2018, l'historien littéraire Aleksandăr Yordanov (2018b) concluait un article de presse consacré à Dimităr Talev, à l'occasion des 120 ans de la naissance de l'écrivain bulgare et de la polémique autour de la traduction du *Chandelier de fer* en langue macédonienne, sur laquelle nous reviendrons brièvement par la suite. Que l'on apprécie l'œuvre de Talev ou non, il ne fait aucun doute que ce dernier occupe une place de choix dans le paysage littéraire bulgare. Avant de justifier cette affirmation, il convient d'examiner son parcours de vie et d'écriture.

« L'authentique Dimităr Talev » : origines, formation et parcours littéraire

S'il est aisé de trouver des articles et essais critiques portant sur l'œuvre talevienne, peu de publications retracent, en revanche, les grandes étapes de la vie de l'auteur. *Poslednijat vāzroždenets : Avtentičnijat Dimităr Talev : Dokumentalna hronika za života i tvorčestvoto* [Le dernier homme du Réveil national : l'authentique Dimităr Talev : chronique documentaire de sa vie et son œuvre] de Zdravko Dafinov (2008) est certainement, à cet égard, l'une des contributions les plus récentes et complètes à même de nous renseigner sur l'écrivain. L'ouvrage se divise en quatre parties : 1) l'enfance, l'adolescence et la jeunesse de Talev ; 2) ses débuts littéraires à l'âge adulte ; la période très difficile pour l'écrivain sous le régime communiste ; et les dernières années de l'auteur, arrivé à son apogée littéraire.

À partir de cette division temporelle, on tâchera de mettre en évidence les moments clés de la biographie et de la carrière de Talev.

Le jeune Dimităr Talev ou la naissance d'un écrivain

Dimităr Talev est né le 1^{er} septembre 1898 à Prilep, dans ce qui correspond aujourd'hui au territoire de la Macédoine du Nord, alors sous domination ottomane. Il est le fils de Donka Todeva (1858-1938) et Tale Petrov (1854-1908), forgeron de métier, et le frère cadet de Georgi Talev (1883-1955), membre de l'Organisation révolutionnaire intérieure macédonienne (ORIM).

Son enfance est marquée par deux grands événements : d'abord l'insurrection de la Saint-Élie en août 1903, date à laquelle remontent ses premiers souvenirs à la vue de la ville voisine de Kruševo, en proie aux flammes, puis la mort de son père pendant l'été 1908. Élève médiocre et n'aimant pas beaucoup lire, ce serait grâce à son maître d'école, qui l'ayant un jour giflé et envoyé à la bibliothèque en guise de punition, qu'il serait devenu écrivain et aurait pris goût à la lecture. Ainsi, vers 12-13 ans, Talev découvre le roman *Sous le joug* (1894) du « patriarche de la littérature bulgare », Ivan Vazov, alors interdit par la Sublime Porte, et qui laissera une empreinte durable sur le futur auteur.

Son adolescence se caractérise par de nombreux changements d'école dans différentes villes de l'empire : en août 1912, Talev part étudier au collège de garçons « Saint Cyrille et Méthode » de Salonique, où il commence à écrire des poèmes et publie un journal manuscrit « Smokva » [Le figuier] (Yordanov, 2018a, p. 9). Au début de la Première Guerre mondiale, il poursuit ses études à Bitola, puis, à partir du printemps 1916, au lycée serbe de Skopje.

Début 1917, Talev écrit sa première nouvelle, *V očkavane* [En attendant], publiée dans le journal « Rodina » [la Patrie] et, la même année, il est mobilisé à l'armée, mais sa mauvaise vue lui évite d'être envoyé au front et reste, à la place, en garnison à Sofia (Dafinov, 2008, p. 56-61).

De 1918 à 1919, le jeune auteur est scolarisé au lycée de garçons de Stara Zagora, en Bulgarie, puis l'année suivante à Bitola, où il finit enfin son enseignement secondaire avec plusieurs années de retard. Peu après, au mois de septembre 1920, grâce au soutien de son frère Georgi, il part à Zagreb, où il suit des cours à la faculté de médecine, mais se rend très vite compte s'être trompé de voie et quitte l'université au bout de quelques mois pour se rendre à Vienne, en tant qu'étudiant de philosophie et avec l'idée de devenir enseignant, sans cependant savoir l'allemand, ce qui complique son apprentissage (p. 64-65). Néanmoins, faute de ressources suffisantes, il est contraint d'interrompre son séjour et retourne en Bulgarie, où il entreprend des études en slavistique à l'Université de Sofia (Yordanov, 2018a, p. 9). En parallèle, Talev commence à écrire et publier des nouvelles dans des périodiques

d'orientation marxiste et de gauche, tels « Rabotničeski Vestnik » [Le journal des travailleurs] et « Novi Păt » [Nouvelle voie], mais aussi dans quelques journaux patriotiques, comme « Makedonija » [Macédoine], « Sedmičen pregled » [Aperçu hebdomadaire] et « Ilustracija Ilinden » [Illustration Saint-Élie]. En 1925 paraît son recueil de nouvelles *Sălzite na mama* [Les larmes de maman] (Ivanova et Borisova, 2009, p. 11).

Le 1^{er} août 1926, après quatre années intellectuellement stimulantes et lors desquelles Talev développe sa propre vision du monde et affine sa plume sous l'influence de ses professeurs, il obtient finalement son diplôme universitaire et embrasse une carrière littéraire à plein temps (Dafinov, 2008, p. 80).

L'écrivain de l'entre-deux guerre et l'« impasse idéologique »

La fin des années 1920 et la décennie suivante sont déterminantes dans la vie de Talev. Sur le plan personnel, il fonde une famille, d'abord en épousant Irina Staniševa, également originaire de Macédoine, au printemps 1933 (Dafinov, 2008, p. 109), avec laquelle il aura deux enfants : Bratislav, né à la fin de cette même année (p. 116), puis, quelques années plus tard, en 1939, Vladimir (p. 130).

Sur le plan professionnel, il découvre la thématique principale de son œuvre et de sa vie littéraire : le destin historique et les luttes révolutionnaires des habitants de Macédoine (Ničev, 1961, p. 7). D'après Talev lui-même, l'idée aurait germé alors qu'il se trouvait encore à Vienne, après avoir fait la connaissance du médecin Manuš Stamenov, de dix ans son aîné, qui exercera une grande influence sur lui. Doté d'une « personnalité intéressante, héroïque et courageuse, Stamenov avait de grands intérêts pour la littérature et avait été condamné à mort pour son activité révolutionnaire »²⁰, déclare Talev (dans Najdenova-Stoilova, 1957). C'est précisément Stamenov qui aurait dit un jour à Talev : « Il faut que tu écrives quelque chose de grand sur la Macédoine », paroles qui accompagneront tout le parcours littéraire de l'écrivain : « Au début, confesse en effet Talev, cette pensée ne me chatouillait que de temps en temps. Elle arrivait, puis s'en allait et je ne faisais rien pour la retenir. Mais dès lors, tout

²⁰ C'est nous qui traduisons.

ce que j'entendais, tout ce que je lisais, finissait-là, dans ce coin de mon âme » (dans Najdenova-Stoilova, 1957).

C'est ainsi que, entre 1928 et 1930, Talev écrit et publie en trois tomes son premier roman consacré au mouvement révolutionnaire macédonien : *Usilni godini* [Des années difficiles], qui est très bien reçu par la critique et le public et fait de lui un jeune écrivain très prometteur (Dafinov, 2008, p. 86). À cette même époque, il se lance aussi dans une carrière de journaliste à « Makedonija », où il gravit vite les échelons, d'abord en tant que correcteur, puis rédacteur et enfin rédacteur en chef. En avril 1933, il devient le nouveau directeur du périodique, ce qui lui vaut d'être pris pour cible et victime d'un attentat raté, perpétré par les opposants politiques du journal, deux mois seulement après sa nouvelle prise de fonction.

À peine un an plus tard, cependant, en 1934, le changement de conjoncture politique amené par « Zveno », organisation d'idéologie nationaliste et corporatiste, et le coup d'État du 19 mai portent un coup dur à « Makedonija » et à son directeur. En effet, le durcissement des mesures dans le pays et l'interdiction de tous les partis politiques et associations contraint le journal à mettre la clé sous la porte fin août et Talev se retrouve sans travail (p. 111-116).

Cette situation reste toutefois temporaire, car dès 1935 Talev rejoint la rédaction du département culturel de « Zora », le plus grand quotidien de la Bulgarie de l'entre-deux-guerres (Yordanov, 2018a, p. 10). Il y restera jusqu'en 1944, année de la disparition du journal, et y publiera de nombreux articles, nouvelles et critiques littéraires. D'après la chercheuse Magdalena Šiškova (1994), les publications de Talev révèlent une « conscience factuelle et des contradictions idéologiques et politiques, un tempérament polémique, des préjugés personnels et des illusions personnelles, mais aussi un esprit et un amour bulgares passionnés, et un engagement filial envers le destin de la patrie²¹ ».

Pendant cette période, il écrit plusieurs recueils de nouvelles, dont *Zlatnijat ključ* [La clé en or] (1935) et *Velikijat car* [Le grand tsar] (1937). La réputation de Talev ne cesse de

²¹ C'est nous qui traduisons.

croître et le 11 mai de cette même année, il est admis à l'Union des écrivains bulgares, premier pas vers la consécration.

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, Talev en est déjà à son septième livre : *Na zavoј* [Au tournant], qui paraît en 1940 et rencontre un franc succès dans le pays. Dans ce roman, ainsi que dans quelques autres nouvelles publiées peu après, Talev cherche « le sens éthique de la condition humaine » et il est possible, selon Yordanov (2018a), d'identifier dans ces textes des « caractéristiques de la poétique existentialiste » (p. 11).

L'entre-deux-guerres, en définitive, est une phase clé dans le parcours littéraire de Talev. Il choisit alors avec le plus grand soin les thématiques qu'il souhaite développer et coucher sur le papier, mais traverse aussi une période de grandes désillusions, d'« impasse idéologique » en rapport avec la question qui anime tout son être : le destin de la Macédoine, intégrée, à l'issue du premier conflit mondial, au territoire du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, et se retrouvant, de ce fait, isolée des luttes sociales et des tendances historiques objectives de son époque (Canev et al., 1982, p. 431).

Des années difficiles : l'auteur face à la censure communiste (de 1944 à 1952)

La Seconde Guerre mondiale et l'alliance de la Bulgarie avec les forces de l'Axe en novembre 1940 redonnent à Talev l'espoir que la Macédoine accède à l'indépendance. Durant cette époque, il se rend à deux reprises en Allemagne et publie ses impressions dans la presse (Yordanov, 2018a, p. 18), ainsi qu'une biographie sur le révolutionnaire de l'ORIM Gotce Delčev (1942), des mémoires, intitulées *Zavrăštane* [Le retour] (1942/1943), puis un ouvrage descriptif, historico-politique, sur sa ville natale : *Grad Prilep. Borbi za rod i svoboda* [Ville de Prilep. Luttés pour le peuple et la liberté] (1943) (Ivanova et Borisova, 2009, p. 12). Mais avec la capitulation allemande et la victoire des Alliés, les inclinations et les idées qu'il formule dans ses écrits se retournent vite contre lui. En effet, après le coup d'État du 9 septembre 1944 et la mise en place du nouveau régime communiste, Talev est taxé d'auteur « fasciste » et de « chauvin de la Grande Bulgarie », ce qui lui vaut d'être arrêté dès le mois d'octobre, puis exclu de l'Union des écrivains bulgares le 23 novembre, aux côtés de 28 autres

personnalités littéraires (Yordanov, 2018a, p. 11). Les quelque dix années suivantes seront certainement les plus difficiles pour l'écrivain et sa famille.

Du 21 octobre 1944 au 26 mars 1945, Talev est incarcéré à la prison centrale de Sofia, avant d'être envoyé au camp de travail de Bobov Dol, puis en octobre 1947, à la mine de Kucian, à Pernik, où ses forces s'amenuisent et sa santé se dégrade vite (Dafinov, 2008, p. 139-164). Le 28 janvier 1948, après environ deux ans de travaux forcés, Talev est enfin libéré, non sans l'aide et l'intervention déterminantes de l'écrivain communiste Georgi Karaslavov, proche de l'auteur et sensible à ses maux.

Malgré les conditions de vie particulièrement difficiles pour Talev entre 1944 et 1948, c'est durant cette même période que celui-ci écrit l'une de ses œuvres – pour ne pas dire son œuvre – les plus connues : le roman *Železnijat svetilnik* [Le Chandelier de fer], finalisé le 4 septembre 1946. Cependant, la censure fonctionnant à plein régime, le roman peinera à être publié et Talev devra attendre près de six ans pour que *Le Chandelier de fer* paraisse sur le marché du livre.

La fin de ses années de bagne, début 1948, est loin d'être synonyme de « liberté retrouvée » pour Talev. Dès la fin août, celui-ci et sa famille sont contraints à l'exil et se rendent à Lukovit, dans le nord de la Bulgarie, où ils passeront les quatre années suivantes dans une grande précarité et détresse financière. Là, Talev poursuit son activité d'écriture avec la rédaction de roman historique *Kiprovec vāztana* [Kiprovec se soulève] sur l'insurrection bulgare catholique de Tchiprovtsi contre l'Empire ottoman (1688), et insiste, dans sa correspondance avec le critique littéraire Georgi Konstantinov (Pencheva, 2018, p. 90), sur la nécessité que son travail soit publié, afin de soulager sa situation pécuniaire et subvenir aux besoins de sa famille. Un an plus tard, Talev entreprend l'écriture de la suite du *Chandelier de fer*, le roman *Ilinden* [Le jour de la Saint-Élie], qui ne verra pas non plus le jour avant 1953 (Dafinov, 2008, p. 183).

C'est ainsi que, victime depuis plusieurs années de répression politique en raison de sa posture et de ses aspirations « monarchofascistes » pour la Macédoine, contraires à celle du gouvernement, qui cherchait alors à consolider ses relations avec la Yougoslavie

(Yordanov, 2018a, p. 11), Talev se voit contraint, pour améliorer sa condition et réussir, enfin, à faire publier ses travaux, à se repentir dans la presse. En janvier 1951, dans le journal régional « Pirinsko delo » [Affaire du Pirin], il écrit un article intitulé *Makedonskijat pisatel* [L'écrivain macédonien] dans lequel il reconnaît ses « erreurs » passées et dénonce âprement les actions de l'Organisation révolutionnaire intérieure macédonienne (ORIM) d'Ivan Mihajlov (dissolue en 1934) et de ses partisans (Dafinov, 2008, p. 190-191).

Malgré ces « excuses publiques » forcées, le sort de Talev ne s'améliore pas de sitôt. Au contraire, l'année de la publication de l'article de Talev, la situation de la famille devient encore plus pénible, avec un renforcement du contrôle policier et une liberté de déplacement plus restreinte. Néanmoins, cette démarche a été nécessaire pour la réhabilitation politique et sociale de l'auteur à son époque en Bulgarie.

De 1952 à 1966 : entre réhabilitation et consécration littéraire

Deux éléments contribuent, à partir des années 1950, à la réhabilitation progressive de Talev et à son retour à Sofia. D'abord, un changement de trajectoire dans la politique d'État communiste au sujet de « la question macédonienne »²² – elle-même conséquence de la rupture entre Tito et Staline et la mort de ce dernier, écartant définitivement l'idée de créer une fédération balkanique supranationale (Vrinat-Nikolov, 2002a) –, qui entraîne une nette dégradation des relations entre la Bulgarie et la Yougoslavie (Yordanov, 2018a, p. 12), mais aussi, une fois encore, le soutien de Georgi Karaslavov et sa volonté de prouver au pouvoir que Talev est un grand écrivain (Dafinov, 2008, p. 201-202).

Talev commence donc à entrevoir des jours meilleurs et la censure autour de ses écrits s'assouplit. Aussi, les années suivantes peuvent être considérées comme les plus

²² La question, en substance, est de savoir auquel des pays balkaniques environnants doit revenir la Macédoine, pour des raisons historiques, culturelles, linguistiques et même ethniques. Cette question a longtemps alimenté, et continue d'alimenter, le débat en Bulgarie et dans les Balkans en général, et exacerbé les tensions nationalistes.

foisonnantes et remarquables de sa carrière d'un point de vue littéraire. En effet, les publications se succèdent : *Le Chandelier de fer* est imprimé le 8 juillet 1952 et paraît sur les rayonnages des librairies début septembre. Le roman est une réussite et au bout de quelques semaines seulement, en octobre 1952, Talev est réadmis à l'Union des écrivains bulgares.

Neuf mois plus tard, en juin 1953, le public découvre *Ilinden* [Le jour de la Saint-Élie], deuxième roman à paraître mais troisième d'un point de vue narratif de ce qui deviendra, par la suite, une trilogie, avec la publication, le 10 septembre 1954, de *Prespanskite kambani* [Les Cloches de Prespa], second volet de l'œuvre. Si *Le jour de la Saint-Élie* voit le jour avant *Les Cloches de Prespa*, c'est notamment, selon Dafinov, en raison des 50 ans de l'insurrection de la Saint-Élie (p. 236), soulèvement orchestré par l'ORIM contre l'Empire ottoman et s'étant déroulé entre les mois d'août et de novembre 1903.

Après *Le Chandelier de fer*, *Les Cloches de Prespa* et *Ilinden* sont également très bien reçus des lecteurs bulgares et la critique commence à s'intéresser de près aux travaux de Talev. Interrogé sur la réception de la trilogie talevienne, le poète Ivan Pejčev aurait ainsi répondu sans hésiter : « C'est un classique, camarade ! Un classique ! Je n'ai pas peur du mot²³ » (d'après les mémoires de Vladimir Svintila, citées dans Dafinov, 2008, p. 241).

Cependant, au même moment où l'œuvre de Talev est de plus en plus souvent qualifiée de « classique », les écrivains dévoués à la cause communiste et membres du comité de direction de l'Union des écrivains bulgares refusent la proposition de décerner à l'auteur le prix Dimitrov²⁴ en 1954, en raison de l'amnistie qui lui a été fraîchement accordée. Le prix lui sera néanmoins remis cinq ans plus tard, en 1959 (p. 77), alors que Talev travaille à une autre série de romans : la trilogie historique *Samuil, car bălgarski* [Samuel, roi des Bulgares], entreprise en 1958 et composée, d'après Talev, en recourant à la « méthode du réalisme socialiste » (p. 260-265). Le dernier tome, *Pogibel* [La mort], sera publié en juin 1960 (p. 278),

²³ C'est nous qui traduisons.

²⁴ La plus haute récompense littéraire et culturelle en Bulgarie à cette époque.

mais l'auteur reviendra sur son œuvre quelques années plus tard, afin d'en corriger les « erreurs » (p. 315-316).

Il est intéressant de remarquer que Talev termine d'écrire et publie le dernier tome de la trilogie la même année où son dossier est enfin classé, ce qui signifie que celui-ci a été sous contrôle policier pendant plus de quinze ans, depuis le 9 septembre 1944.

Au cours des années 1960, le rythme d'écriture se ralentit et Talev publie moins. On citera néanmoins deux livres d'intérêt : le roman *Hilendarskijat monah* [Le moine de Hilendar] sur la vie de la plus grande figure du Réveil national, le moine Paisij de Hilendar (1722 ?-1773 ?), qui paraît en 1962, et la nouvelle *Bratjata ot Struga* [Les frères de Struga], parue la même année et consacrée aux frères Miladinov, écrivains et folkloristes célèbres originaires de Macédoine (Ivanova et Borisova, 2009, p. 13). Mais c'est surtout l'écriture, en juillet 1964, de *Glasuvete vi čuvam* [J'entends vos voix] (Dafinov, 2008, p. 310), suite du *Jour de la Saint-Élie* qui marquera ces années, transformant ainsi la trilogie macédonienne du *Chandelier de fer* en tétralogie. De même qu'avec *Samuel, roi des Bulgares*, Talev reprendra l'année suivante le roman et la version révisée de *J'entends vos voix* sera imprimée début janvier 1966.

Malgré cette parution venant conclure et couronner l'œuvre de Talev, l'année 1966 est marquée par la mort de l'écrivain. En effet, la santé de Talev décline brusquement : atteint d'une tumeur au poumon, il effectue un séjour en Russie, entre juin et juillet, avec l'espoir de surmonter la maladie. En vain. En septembre, il rentre de à Sofia ; son état s'aggrave et le 20 octobre, il succombe à l'âge de 68 ans.

La nouvelle de la mort de Talev se répand vite en Bulgarie et suscite une vive émotion au sein de la population. Un hommage funèbre, auquel assiste une foule nombreuse et variée (proches de la famille, écoliers, étudiants, jeunes et moins jeunes lecteurs...) est alors rendu à l'écrivain au théâtre national Ivan Vazov (p. 338) et, ultérieurement, un buste est érigé en sa mémoire dans le parc Borisova gradina, l'un des espaces naturels les plus fréquentés de la capitale bulgare (Ivanova et Borisova, 2009, p. 13).

Avec la disparition de Talev, c'est non seulement l'un des auteurs bulgares les plus notoires du XX^e siècle et les plus populaires en Bulgarie, seul égalé par Ivan Vazov et Aleko Konstantinov (Dafinov, 2008, p. 342) qui disparaît, mais aussi, comme l'a affirmé un jour l'écrivain Emilian Stanev, « le dernier homme du Réveil national » (dans Igov, 2014, p. 24) qui s'éteint, fermant ainsi une page de l'histoire littéraire bulgare.

Le Chandelier de fer ou le premier tome d'une tétralogie épique

Talev, on l'a vu, a laissé derrière lui une œuvre aussi riche que variée, difficile à examiner dans son intégralité. Par conséquent, on s'intéressera plus particulièrement à l'une de ses productions les plus célèbres : la tétralogie macédonienne du *Chandelier de fer*, qui, pour rappel, est publiée en quatre volumes entre 1952 et 1966.

Comme l'affirme Vrinat-Nikolov (2002a), « [o]n ne saurait vraiment résumer une œuvre aussi ample, qui embrasse environ un siècle, depuis 1833 jusqu'aux guerres balkaniques. » Au fil des romans, plusieurs événements majeurs de l'histoire de la Macédoine et de la Bulgarie sont en effet évoqués : « combat pour une Église indépendante du patriarcat de Constantinople par l'institution d'un exarque bulgare [...], guerre russo-turque, libération de la Bulgarie en 1878, insurrection de la Saint-Élie, luttes pour la libération de la Macédoine... » Faut-il pour autant en conclure qu'il s'agit là d'une tétralogie historique ? La réponse n'est pas si simple.

Caractéristiques littéraires de la tétralogie talevienne

Talev se considérait comme un auteur de romans historiques. Dans un article paru en 1957 dans le journal « Rabotničesko delo », intitulé « Istoričeskata proza » [La prose historique], il expliquait sa conception de la prose historique et écrivait notamment :

Il ne faut pas confondre... le sens de la littérature historique, en tant que genre, avec la littérature à thématique contemporaine. L'écriture d'une prose historique littéraire comporte ses propres défis. Notre histoire n'est pas encore suffisamment étudiée et il manque de nombreuses données concernant la vie des gens d'antan. Or ce sont ces mêmes données qui sont les plus nécessaires à un récit ou à un roman. À partir de quelques fragments, l'écrivain réaliste doit construire tout un monde, plausible et authentique... La question du

lien entre la littérature historique et l'actualité est des plus intéressantes... Il existe un tel lien, pourvu que la littérature en question contienne la vérité du passé, de la vie des gens de jadis... La question de savoir s'il est possible d'introduire des problèmes contemporains dans une production littéraire à thématique historique est également importante. La réponse à cette question est catégoriquement positive... La bonne littérature historique porte toutes les marques de l'œuvre littéraire authentique²⁵. (cité dans Dafinov, 2008, p. 254)

Quelques années plus tôt, dans un autre article, publié en décembre 1953, Talev affirmait déjà : « ... le roman historique ne comporte pas que le passé, l'histoire... En lui, comme dans toute production littéraire, est reflétée l'âme de son auteur... et de son temps » (p. 232).

Si la posture de Talev, face à ses travaux, ressort clairement de ces deux citations, les spécialistes de l'époque étaient toutefois moins assertifs concernant la nature de la tétralogie. Ainsi, le critique littéraire Georgi Tomalevski écrit en 1956 : « Mon avis est que Dimităr Talev écrit avant tout des œuvres littéraires et non des livres d'histoire » (p. 246). L'historien littéraire Stojan Karolev affirme, pour sa part, en septembre 1957 : « Du point de vue du genre, les romans de Dimităr Talev sont historiques... mais l'on retrouve rarement des personnages historiques dans ses œuvres... » Il s'agit donc, à son sens, d'un genre « hybride », ce qui l'amène à conclure que « [les œuvres de Talev] sont une authentique épopée de la vie et des luttes du peuple, grands exemples du roman historique » (p. 246-247).

Un bond dans le futur et dans l'histoire littéraire récente dévoile que des divergences subsistent toujours au sein de la communauté scientifique quant à au qualificatif le plus approprié pour caractériser l'œuvre talevienne.

L'universitaire Nikola Benin (1998) rapproche l'œuvre de Talev de la trilogie *Zățva* [La moisson] de l'écrivain Konstantin Petkanov (1891-1952), qu'il qualifie toutes deux de « série de romans historiques » (p. 18).

²⁵ C'est nous qui traduisons.

Le critique Ivan Sarandev (1998) soutient, quant à lui, que, « du point de vue du genre, la tétralogie de Dimităr Talev appartient à un type de romans assez répandus dans la littérature occidentale de la fin du XIX^e siècle, à savoir les sagas familiales, les romans de famille » (p. 10).

Le terme de « saga de famille » apparaît également chez Vrinat-Nikolov (2002a), qui caractérise, en outre, la tétralogie talevienne d'« épopée romantique » (2008).

L'ouvrage relativement récent du critique Svetlozar Igov, *Tri klasičeski slučaja* [Trois cas classiques] (2014) semble s'accorder avec cette dernière définition et qualifie donc les différents volumes de la tétralogie de romans épiques (p. 13).

En définitive, on pourrait avancer, toujours avec Igov, que « la tétralogie romanesque de Talev synthétise en elle des traits du récit épique traditionnel et du psychologisme moderne, dans lequel s'enchevêtrent le temps littéraire chronique-épique et romanesque-psychologique littéraire²⁶ » (p. 24).

Mais que sait-on des motivations de Talev à écrire cette œuvre et de ses principales influences ? Qu'est-ce qui l'a incité à se lancer dans un pareil projet d'écriture et où a-t-il puisé son inspiration ?

Motivations et influences

On sait de la fameuse interview de Talev accordée à la chercheuse Ganka Najdenova-Stoilova (1957) que c'est le désir et la conviction de devoir écrire quelque chose au sujet de sa Macédoine natale qui l'ont incité à devenir écrivain. À la question « Qu'est-ce qui vous a poussé à prendre la plume ? », l'auteur répondit en effet à son interlocutrice :

Je veux être tout à fait sincère, et c'est pourquoi je pèse tout, y compris la petite ou grande dose de vanité qui ne manquent pas aux tentatives de l'écrivain novice. Mais il y a tout de même quelque chose qui va beaucoup plus loin. Pour devenir écrivain, il faut être mû par une grande idée qui vous possède corps et âme. Aussi, je peux affirmer sans hésiter que

²⁶ C'est nous qui traduisons.

je suis devenu écrivain parce que j'éprouvais le besoin de raconter quelque chose sur la Macédoine²⁷.

Bien sûr, Talev n'a pas simplement décidé d'écrire une œuvre d'envergure sur la Macédoine ex nihilo, sans aucun matériel préalable. Après *Usilni godini* (1928-1930), l'auteur passe par différentes étapes d'écriture, sortes d'« échelons » venant préparer le terrain à son grand projet, telles les nouvelles qu'il publie dans les années 1935-1938, et notamment *Zlatnijat ključ* [La clef en or] et *Starata kăšta* [La vieille maison], ébauches pittoresques et préparatoires d'un tableau nettement plus complexe (Najdenova-Stoilova 1957).

Outre ses motivations et travaux préparatoires, plusieurs œuvres et écrivains ont aiguillé Talev dans son projet d'écriture et lui ont servi de point de repère, à commencer par *Sous le joug* d'Ivan Vazov (1850-1921), premier grand roman de la littérature bulgare par sa complexité narrative, qui paraît d'abord dans une revue en 1889, avant d'être publié sous forme de livre en 1894 (Vrinat-Nikolov, 2006b, p. 35). Du propre aveu de Talev, *Sous le joug* a été le livre le plus marquant de sa jeunesse, celui-là même qui est devenu « la clef du grand et difficile mystère de l'art d'écrire » (cité dans Igov, 2014, p. 125).

On comprend dès lors pourquoi Talev cherche à poursuivre, dans sa tétralogie, la tradition du roman multifacette de Vazov et s'efforce de créer une épopée de la vie populaire (p. 104), tout en introduisant des aspects conceptuels plus modernes, par comparaison avec ce dernier, avec un dramatisme plus marqué des relations individu-famille-peuple, en dévoilant la rébellion de l'individu contre les normes patriarcales et en même temps l'humilité de l'homme face à la nécessité historique (p. 23).

Toujours selon Talev, après Vazov, c'est le poète Penčo Slavejkov (1866-1912) qui l'aurait le plus influencé en raison de l'orientation principale de son œuvre, « profondément réaliste », et son « rapport avec la littérature populaire » (dans Najdenova-Stoilova 1957).

²⁷ C'est nous qui traduisons.

Mais s'il est un auteur dont l'influence est évidente dans l'œuvre de Talev, c'est bien l'écrivain Jordan Jovkov (1880-1937) et ses *Staroplaninski legendi* [Légendes du Balkan] (1927), « l'un des fleurons de la littérature bulgare » (Najdenova-Stoilova, 1957).

Chez Jovkov, Talev trouve les ressources et puise la force pour découvrir « les subtilités de la psychologie humaine en général et plus spécifiquement de la femme » (Ničev, 1961, p. 104). « Je veux pénétrer les états psychologiques les plus complexes de l'homme, les replis les plus profonds de la vie », confie d'ailleurs l'auteur à Ganka Najdenova-Stoilova (1957).

C'est ainsi que deux grandes traditions des lettres bulgares se retrouvent dans l'œuvre de Talev : le pathos collectif de l'époque et « l'ivresse révolutionnaire d'un peuple » dans le droit fil de *Sous le joug*, et aussi le psychologisme de Jovkov, perceptible dans la description très poussée des drames humains des héros taleviens (Ničev, 1961, p. 104).

Ces dernières remarques déboucheraient déjà sur une étude monographique de la tétralogie macédonienne de Talev. Toutefois, compte tenu de la perspective traductologique de la présente étude relative à la traduction du roman *Chandelier de fer* en français, il ne peut être question d'examiner l'œuvre dans son ensemble. En conséquence, les sous-parties suivantes seront exclusivement consacrées au premier volume de la saga.

Structure du *Chandelier de fer*

Le Chandelier de fer, comme il a déjà été indiqué précédemment, est écrit en 1946. Talev inscrit la date exacte de fin de rédaction sur le manuscrit et y appose sa signature : le 4 septembre²⁸. Mais, pour les raisons politiques et idéologiques que l'on connaît, le roman n'est publié que six ans plus tard, en septembre 1952.

²⁸ Selon Bratislav Talev (2016), fils aîné de l'écrivain, le roman aurait, en réalité, commencé à se former dans l'esprit de Talev dès 1944, avec la parution, en février, de « Vnučkata na hadži Serafim » [La petite-fille de hadji Séraphim], premier d'une série de douze textes que l'auteur publia dans le journal « Zora » jusqu'à la fin août, et qui, dans une grande mesure, correspondent à des passages entiers, voire à des chapitres des deux premières parties du *Chandelier de fer*.

Du point de vue narratif, l'œuvre présente une narration à la troisième personne et une focalisation zéro qui adopte le point de vue des personnages bulgares (Vrinat-Nikolov, 2008).

Quant à la structure à proprement parler, le roman se compose de quatre parties principales, respectivement intitulées : *Hadži serafimovata vnučka* [La petite-fille de hadji Séraphim], *V tāmni vremena* [En des temps obscurs], *Narod se probužda* [Un peuple se réveille] et *Koreni i granki* [Des racines et des rameaux].

Chaque partie est, en outre, précédée par une chanson populaire bulgare en épigraphe, dont l'objectif est d'annoncer la principale problématique abordée. À cet égard, Talev précise : « Au début de chaque partie, j'ai placé un extrait de chanson populaire, parce que je considère que ce que je raconte en cent pages ou plus se condense dans les quelques lignes de la chanson populaire²⁹ » (cité dans Milanova, 2012, p. 447).

La première partie introduit le lecteur dans l'époque – 1833 –, le contexte – la Macédoine ottomane – et lui présente les deux protagonistes : le paysan pauvre Stoyan Glaoushev, fraîchement arrivé en ville, car contraint de fuir son village natal pour échapper au bey et à une mort certaine, et la citadine Soultana, héritière d'une grande lignée de *čorbadži* (notables) aujourd'hui déchu ; soit deux personnalités que tout oppose et qui, néanmoins, en viendront à s'unir. La trame du roman étant fondée, d'après Sarandev (1998), sur deux substances : l'historique subjectif et le social (p. 12), l'attention du lecteur est d'abord attirée sur la première, c'est-à-dire sur les actions individuelles de ces personnalités distinctes, à travers lesquelles l'histoire se construit par elle-même.

La deuxième partie déplace le regard et la narration de la sphère privée et familiale à la réalité sociale. Soultana et Stoyan fondent une famille dans laquelle se concentrent toutes les valeurs reliant l'individu à la société (Milanova, 2012, p. 449). Aussi découvre-t-on, au fil des pages, les luttes des habitants de Prespa pour la fondation d'une nouvelle église et la consolidation de l'école bulgare, luttes menées par le conseil ecclésial et la figure de Kliment Benkov, riche marchand au tempérament ardent. Les enseignements du moine de Rila, venu

²⁹ C'est nous qui traduisons.

à Prespa dans le but de réunir des fonds pour son monastère, sur le passé glorieux des Bulgares se gravent profondément dans la mémoire des Prespanais, et constitue, de ce point de vue, un épisode crucial, venant mettre en relief la dichotomie ignorance et obscurité/savoir et lumière, l'une des grandes métaphores du *Chandelier de fer*.

La troisième partie annonce déjà, dans son titre, un grand tournant : les premières confrontations ouvertes d'une lutte qui, par essence, aspire à l'indépendance spirituelle et religieuse, mais aussi, plus timidement, à construire une future structure politique (Sarandev, 1998, p.12). Face à la passivité et à l'impuissance collective se dresse la figure noble et virile de Lazar, le fils cadet de Stoyan et Soultana et principal héros de cette partie. Le peuple écoute le jeune Glaoushev, les corporations s'organisent selon ses préceptes et, après trois années d'efforts et de peines, la nouvelle église voit enfin le jour à Prespa (Milanova, 2012, p. 452). Mais si dans la sphère publique les événements prennent une tournure favorable, dans la sphère privée, en revanche, l'arrivée du sculpteur Rafaïl Klintché, engagé pour bâtir l'iconostase de la nouvelle église, ouvre la voie à l'intrigue romantique, mais funeste, du roman : la relation amoureuse, mais illégitime, entre ce dernier et la jeune sœur de Lazar, l'impétueuse Katérina, autre figure centrale de cette partie.

Le titre de la quatrième et dernière partie, qui renvoie à l'un des vers de l'épigraphe du premier chapitre « *granki mu sa mili snai, /a koreni – sinoviti* », évoque avec force l'intégrité et l'unité du peuple (p. 453). Le vicaire, personnification de la domination culturelle et spirituelle grecque, est chassé de la ville dans l'opprobre et les Prespanais commencent à officier en slavon à la nouvelle église. Avram Nemtour, riche notable et grand adversaire de Lazar, meurt dans la misère après avoir essayé, en vain, de le faire assassiner. Or si cette partie est riche en péripéties sur le plan social, c'est sur la famille Glaoushev que le regard est de nouveau recentré. La quatrième partie, en effet, commence par un mariage (celui de Nona, autre fille de Stoyan et Soultana) et se clôt par un mariage : celui de Nia, la fille d'Avram Nemtour, et de Lazar, qui fondent ainsi leur propre famille. Mais entre ces deux événements heureux, se déploie l'une des scènes les plus tragiques de l'œuvre : la mort de Katérina, immolée au nom

de la vertu rigide et des coutumes archaïques par sa propre mère, qui a appris, par Lazar, la grossesse de sa fille et sa liaison avec Rafaïl Klintché.

Principaux personnages

L'une des spécificités de l'écriture talevienne et constituant, pour ainsi dire, sa « marque de fabrique », c'est le soin et le souci marqué du détail que l'on retrouve dans la description de ses personnages, aussi bien sur le plan physique que moral. De ce point de vue, une analyse plus approfondie des principaux personnages du roman s'impose, à savoir : Lazar, Soultana, Stoyan et Katérina Glaoushev, mais aussi Nia et l'artisan Rafaïl Klintché.

Il est pertinent d'examiner tout d'abord les deux protagonistes de la première partie du *Chandelier de fer* : Stoyan et Soultana.

Stoyan. Le commencement du *Chandelier de fer* s'attache à la figure de Stoyan Glaoushev et décrit son départ contraint du village Grantché, après que celui-ci a tué, par accident, l'un des chiens du bey qui s'étaient jetés sur lui (Talev, 1979, p. 15-16). Le lecteur découvre les premières caractéristiques de Stoyan à la suite de cet incident : il vient à peine d'avoir vingt ans ; c'est l'homme le plus jeune de sa famille ; il est encore célibataire et oublié des siens, sauf pour les corvées et travaux les plus difficiles, car il est « fort comme un ours », bref, un jeune homme travailleur mais qui souffre de solitude, sans pour autant pouvoir nommer ce sentiment, ce « petit caillou qui p[èse] lourd sur son cœur » (p. 327). Les activités qu'il aime, comme « causer un peu, rire, plaisanter, se chamailler, chanter, jouer du *kaval* ou de la *gai'da* », suggèrent néanmoins un tempérament guilleret et insouciant, et qui se contente de peu pour être heureux. Bien qu'obligé de quitter son village et sa famille, le changement radical d'environnement et de mode de vie entraîné par son installation en ville ne changera pas foncièrement la nature du personnage, qui restera même avec ses nouvelles acquisitions et ses nouveaux habits de ville tel « qu'il [est] né », et ce malgré les efforts de sa femme pour « effacer toute trace de son origine paysanne » (p. 613). Dans la perception du monde du nouveau citadin demeure, en effet, la primauté des sens, la sincérité et le don de soi – au travail comme dans le divertissement. Seuls les drames familiaux et les maux

accablant ses enfants renforceront sa foi profonde et sa capacité de prière sincère, dans laquelle il remet ses espoirs de justice et de bien (Stojanova, 1993, p. 91).

En somme, comme l'affirme la critique Katja Janeva (1998), « Stoyan Glaoushev est la personnification la plus juste de l'habitant de Prilep d'antan, de notre peuple... Chez Stoyan Glaoushev, le réveil national est à la fois le réveil de l'esprit et l'émoi du cœur³⁰ » (citée dans Dafinov, 2008, p. 216).

Malgré tout, force est de reconnaître que, en comparaison avec les autres héros principaux du roman, Stoyan est un personnage plutôt statistique dans le milieu, inhabituel pour lui, qu'est la ville de Prespa. C'est la raison pour laquelle il apparaît le plus souvent aux côtés de Sultana et est associé à cette dernière (Stojanov, 2001, p. 97).

Sultana. Sultana, donc, est le deuxième personnage présenté au lecteur par ordre d'apparition, mais assurément l'une des figures les plus importantes du roman, ce dont témoigne d'ailleurs l'intitulé de la première partie : « La petite-fille de hadji Séraphim ». Elle apparaît pour la première fois au chapitre V (Talev, 1979, p. 33-39), alors que Stoyan déambule dans les rues de Prespa sans savoir où il va pouvoir passer la nuit et que celle-ci l'interpelle pour lui demander de fendre du bois :

Elle était de petite taille et devait avoir un peu plus de vingt-cinq ans. Son visage était mince et étroit, pâli par le froid, et ses lèvres fines et serrées ; ses yeux étaient assez beaux : foncés, avec un éclat pur et son regard vif, concentré, voire perçant. (p. 347)

Après cette première description physique, le texte livre bientôt plusieurs indices sur son tempérament :

La jeune femme s'était arrêtée sur le passage, enveloppée dans le même châle, et le regardait d'un air sévère, attendant sa réponse. Ainsi, debout dans la neige, elle semblait encore plus petite, mais aussi tenace et imposante, comme si elle était prête à se quereller. (p. 350)

³⁰ C'est nous qui traduisons.

Puis, quelques paragraphes plus loin : « Comment comptes-tu dormir là, dans le fenil ? Il y fait froid, dit la jeune femme, toujours avec ce même air fâché et autoritaire » (p. 351). « Tenace et imposante », « prête à se quereller », « air fâché et autoritaire », les adjectifs employés pour décrire Soutlana évoquent une femme de caractère, déterminée et influente.

Tout semble donc opposer Soutlana et Stoyan et, lors de la première rencontre, rien ne semble présager le futur mariage des deux personnages : Stoyan est issu d'une famille paysanne pauvre qui vit au village, tandis que Soutlana provient d'une grande lignée de *čorbadži*, naguère riche et respectée à Prespa. Stoyan a 20 ans et est en âge de se marier à « une fille de vingt-cinq ou trente ans », comme il est de coutume au village (p. 327), alors que Soutlana a 25 ans, et passe déjà, ou presque, pour une « vieille fille » aux yeux des citadins – « c'est une jeune femme, bon, c'est vrai qu'elle n'est plus toute jeune » (p. 380).

Stoyan vient d'une famille nombreuse (56 membres), alors que Soutlana est orpheline depuis son enfance – « une fleur solitaire au sommet d'un arbre » (p. 370) – et doit gérer seule l'économie de la maison.

C'est cependant de l'union improbable entre ces deux personnages, à laquelle s'opposeront vivement les habitants de Prespa mais aussi les derniers membres de la famille de Soutlana, que la maison du respectable feu hadji Séraphim retrouvera sa fortune et ses lettres de noblesse, selon une organisation bien définie qui leur est propre. En effet, alors que dans le macrosystème prespanais Stoyan apparaît et se présente comme le chef et la tête de sa famille, du point de vue du microsystème, à la maison, c'est Soutlana qui occupe cette position – « Stoyan était comme une boule de cire entre ses petites mains » (p. 392) – (Goranov, 1993, p. 5) et la dirige selon sa volonté et d'après ce que lui dicte sa raison. C'est ainsi que Soutlana devient, à mesure que l'histoire avance et que la famille s'agrandit, la gardienne du foyer : celle qui veille au respect des coutumes et des bienséances, dont elle ne se soustrait qu'une seule fois, lors de son mariage avec Stoyan, mais pour mieux les préserver. Or, pour paraphraser Rumen Goranov (1993), c'est précisément là que réside le drame humain de Soutlana : toujours tournée vers les valeurs patriarcales et vivant davantage pour les membres de sa famille que pour elle-même, elle peine à accepter les changements

et l'arrivée de temps nouveaux, au point de sacrifier la vie de sa fille, Katérina au nom de la tradition. En ce sens, il est possible de voir en Soultana l'allégorie ou la figure symbolique de la Bulgarie de l'avant-libération (Peneva, 1992, p. 5) : forte mais pas assez pour se dresser contre les normes morales vieillissantes.

Lazar. Aux côtés de Soultana, l'autre grand héros du roman est son fils cadet : Lazar Glaoushev. Celui-ci est décrit dès la deuxième partie du roman, alors qu'il est encore adolescent : « Lazar était plus chétif et n'était pas très enclin aux jeux et bêtises, pas plus qu'au métier de son père, alors que [...] les Actes des Apôtres étaient toujours entre ses mains » (Talev, 1979, p. 119-120). Plus tard dans ce même chapitre, les premiers éléments concernant son apparence physique nous sont livrés :

Au milieu des élèves assis, serrés les uns contre les autres, un élève de douze à treize ans, grand et pâle, au front large et aux yeux vifs et intelligents, marchait à grands pas, telle une cigogne dans un marécage ; il se penchait vers un groupe ou l'autre et corrigeait les erreurs de ses camarades. C'était Lazar Glaoushev : le tout nouvel assistant de maître Bojïn. (p. 450)

L'accent est donc mis sur la curiosité intellectuelle du personnage et ses capacités d'apprentissage supérieures à la normale. Cette prédisposition de Lazar attirera très vite l'intérêt du vicaire, qui, pressentant sans doute déjà en lui une future menace à l'influence grecque, cherchera à le rallier à sa cause en essayant, tout d'abord, de convaincre Stoyan et Soultana d'envoyer leur fils étudier à l'école hellène de Prespa (Talev, 1979, p. 128), puis en promettant directement à ce dernier un grand avenir (p. 221).

Néanmoins, l'intervention décisive, d'une part, de Kliment Benkov, figure du patriote résolu et dévoué, qui proposera aux parents de Lazar de l'envoyer à l'école d'Ohrid, berceau de l'alphabet cyrillique et symbole du rayonnement culturel bulgare (p. 130-131), et, d'autre part, les paroles profondes et pleines de sagacité du moine de Rila (p. 144-151), arriveront à l'écarter de la voie grecque et à le soustraire aux plans du vicaire et de son principal allié, Avram Nemtour, au point d'en faire le meneur de la révolte prespanaise contre la domination spirituelle des Phanariotes. Ce rôle, Lazar l'endossera tout au long de la troisième et de la

quatrième partie du roman et s'adonnera corps et âme à la cause nationale au péril de sa vie – il est incarcéré par les autorités turques (troisième partie, chapitre X) et réchappera *in extremis* à la tentative d'assassinat à son encontre (quatrième partie, chapitres XIII et XIV) – et au sacrifice des élans naturels de son cœur : son amour envers Nia.

D'après Sarandev (1998), c'est à travers le personnage de Lazar que Dimităr Talev réfléchit « au sens du développement historique et, plus généralement, à la condition humaine » (p. 14), car dès sa jeunesse, celui-ci se prépare pour une activité en faveur du peuple : d'abord il veut devenir peintre, puis enseignant, jusqu'à ce qu'il décide enfin de devenir « le maître de tout le peuple » (Talev, 1979, p. 189). À cet égard, on pourrait affirmer que Lazar est le prototype de l'homme du Réveil national : esprit libre et éclairé, qui ne trouve de sens à son existence qu'en mûrissant de grands desseins qu'il s'efforce de concrétiser, caractéristique que l'on ne retrouve chez aucun autre personnage du roman, à l'exception de Rafaïl Klintché et, dans une certaine mesure, Katérina.

Katérina. Katérina est la plus jeune fille de Stoyan et Souldana Glaoushev et la sœur cadette de Lazar. Le lecteur découvre ce personnage à partir de la deuxième partie, alors que « Katia », comme la surnomment ses amies et ses proches, est encore une enfant. De nature turbulente et fouguese – « Katérina ne pouvait pas supporter calmement le silence et le mutisme » (p. 485), « Katérina, la petite, ne pouvait vraiment pas regarder longtemps autour de soi des gens aussi pensifs et silencieux, à moins que ce ne fût quelque démon qui lui chuchotait sans cesse de polissonner » (p. 489) –, on devine assez tôt dans le roman, avec l'arrivée à Prespa du moine de Rila, que la petite dernière des Glaoushev est vouée à un destin sombre et funeste :

Poussée par sa mère, Katérina – la fille cadette de Stoyan Glaoushev – s'approcha aussi. Le moine retint aussi sa petite main entre ses mains et dit, comme à lui-même, les yeux baissés :

– J'ai peur pour toi et pour tous ceux qui croiseront ton chemin... Garde-la, mon Dieu, du péché et qu'elle ne devienne pas l'instrument du péché. Qu'elle soit une fleur aromatique...

La fillette le regardait avec des yeux étonnés et moqueurs, alors il lâcha sa petite main et, visiblement embarrassé, évita le regard de ces beaux yeux noirs. (p. 477)

Décrite comme une fille « belle : menue comme sa mère mais svelte, souple comme une tige » (p. 497), elle se dévouera entièrement, à l'image de son frère Lazar, à une cause : celle de l'amour et de sa magie mystique (Stojanov, 2001, p. 98). Son mépris des conventions sociales et sa détermination à arriver à ses fins, quitte à se débattre de toutes ses forces – « Elle regardait son frère comme une aliénée avec ses yeux noirs, qui brillaient froids et acérés, grands ouverts », « Katérina répondit à voix basse, dans un murmure perçant et comme prête à se défendre bec et ongles » (p. 594) – la mèneront non seulement à transgresser les règles de bienséance de l'époque, mais à entrer directement en conflit avec la volonté conservatrice et la morale « fanatique » de sa mère (Konstantinova, 1998, p. 35).

Au chapitre VII de la quatrième partie, le narrateur raconte dans quelles circonstances Katérina et son amant, Rafail Klintché, se voyaient :

Klintché était ravi que la petite vieille fût sourde, y compris à tout ce qui l'entourait. Il amena aussi un chat dans son logis. Et Katérina Glaousheva entra dans sa chambre en secret, comme une voleuse, à l'improviste, pour deux-trois minutes ou pour deux-trois heures, toujours de nuit. Nul sinon Klintché n'était au courant de ces visites secrètes dans son logis. Dès que les deux vieillards regagnaient leur chambre, Klintché allait retirer le crochet en fer de la porte : une fois Katérina vint chez lui bien après minuit et s'en alla un peu avant le lever du jour. Puis, durant deux mois entiers, elle ne remit plus les pieds dans sa chambre, alors que les jours suivants elle vint deux jours d'affilée. C'est ainsi qu'ils gardaient le secret. (p. 638)

Si la comparaison « telle une voleuse... toujours de nuit », ainsi que les termes « secrètes » et « secret » indiquent d'abord la volonté du couple de vivre son histoire en cachette, à l'abri des regards indiscrets, lorsque l'affaire apparaît au grand jour, Katérina – tout comme Rafail Klintché – assume pleinement le poids de ses actes :

« – Si je l'avais pas fait, vous ne m'auriez pas mariée à lui. Ensuite, j'ai eu peur, j'ai pas osé te l'dire.

Soultana trembla. Elle ne s'attendait pas à une réponse aussi rapide, dévergondée. Cette fois sa main se leva d'elle-même et comme ça, du revers, s'écrasa durement sur le visage de la pécheresse » (p. 655).

Puis, un peu plus loin dans le texte :

Je sais pas, bredouilla-t-elle et baissa les yeux. – Que'qu'chose s'est emparé de moi avec une grande force... J'étais comme ivre, je ne pensais à rien. Après je m'suis dit : c'est mieux comme ça. Maintenant maman ne va pas refuser. On va me marier. (p. 657)

La « force » de l'amour et le sentiment d'« ivresse » auquel il est associé deviendra ainsi la bannière sous laquelle Katérina se ralliera et combattra jusqu'au bout, aux dépens de sa vie, en buvant le poison que lui donnera sa mère : « Le visage de Karina pâlit encore plus. Elle leva ses mains tremblantes et saisit le bol en cuivre. Puis elle le souleva courageusement et but l'épais liquide » (p. 663).

Loin d'évoquer la figure de la femme pécheresse, s'adonnant au seul plaisir de la chair, Katérina est plutôt le symbole de l'abnégation et de la pureté des sentiments, ce que rappelle d'ailleurs le prénom du personnage : Katérina est un nom d'origine grecque et signifie « pure », « digne » (Stojanov, 2001, p. 98). Voilà pourquoi, sentant sa dernière heure venir, Katérina demandera sans rougir à Soultana : « Mère... si tu vois que je meurs... dis à Lazé de le feire venir, pour que je le voie encore une fois » (p. 663). « Faire venir » qui ? Rafaïl Klintché.

Rafaïl Klintché. Maître Rafaïl (dit Rafé) Klintché apparaît pour la première fois au chapitre III de la troisième partie du roman (Talev, 1979, p. 182-186). Il se présente à Prespa à la demande du conseil ecclésial et des notables de la ville pour construire l'iconostase de la nouvelle église. Dès les premières lignes consacrées à son sujet, l'accent est mis sur sa réputation et sa qualité d'habile artisan : « Finalement, un artisan renommé, répondant au prénom et nom de Rafaïl Klintché, arriva à Prespa et bien avant lui sa réputation : le bois était, racontait-on, comme de la cire entre ses mains » (p. 513). Immédiatement après, la narration se poursuit à travers le regard des Prespanais sur son apparence physique peu commune :

C'était un homme spécial : grand et maigre, avec un visage blanc et sec et des joues vermeilles, et des lèvres plus rouges encore sous de longues moustaches pendantes ; son front était bombé, noduleux et sa tête était aplatie de derrière ; ses yeux étaient très beaux : grands, sombres, avec de gros sourcils noirs qui finissaient en spirale. Il était un peu voûté vers l'avant, avec de très longues et fortes mains, et ne pouvait pas se tenir sans bouger mais agitait ses longs doigts dans toutes les directions. Il n'était pas vieux, n'avait pas plus de trente ans, mais avait vieilli avant l'heure et ses épaules semblaient accablées en permanence par quelque grande préoccupation. (p. 513)

Quant à sa personnalité, les premiers adjectifs employés pour le décrire suggèrent, au premier abord, un personnage assez négatif, peu accommodant, au tempérament sanguin et à l'humeur revêche – « Il avait l'air fâché, agité, son regard et ses paroles étaient insolentes » (p. 514) – qui, de surcroît, s'adonne à la boisson : « Le conseil – le maître leva les yeux au plafond – m'enverra chaque jour, je dis bien chaque jour, deux oques de vin, bon et fort » ; « Je peux pas me passer de vin ! dit-il, puis soupira. – C'est mon vice... » (p. 516).

Cette première impression se confirmera plus tard, au chapitre VII de la quatrième partie, où le narrateur nous en apprend davantage sur le mode de vie de l'artisan :

Maître Rafé Klintché ne se fit aucun ami à Prespa. Il vivait comme une bête sauvage dans son antre et quand il lui arrivait de sortir en ville, ou quelque part en dehors de la ville, il marchait seul, sans lever les yeux ne serait-ce que pour regarder quelqu'un. Il ne laissait entrer personne dans son logis, qui faisait aussi office d'atelier. (p. 637-638)

Puis, un peu plus loin dans le texte, le lecteur découvre le logement du personnage : Il mena Lazar à son logis. Ils entrèrent dans une chambre assez spacieuse avec un plafond bas, débordante et encombrée de pièces terminées ou non de l'iconostase de l'église. À l'extérieur, sur l'étroit palier à côté de la porte de sa chambre, se trouvaient des billots de noyer et des poutrelles empilés, tandis qu'à l'intérieur la chambre avait été transformée en menuiserie, avec un petit établi et toutes sortes d'outils de menuiserie – on pouvait à peine se retourner. Le lit de l'artisan se trouvait dans l'unique coin libre, mais sur celui-ci aussi il y avait des planches et des éclats de bois, tandis que sur l'oreiller, froissé et sale, était

allongée une chatte au pelage coloré, qui avait posé là son ventre creux, avec des mamelles enflées et tombantes, contre lesquelles trois minuscules chatons avaient collé leur petit museau et leurs pattes. Le sculpteur n'était pas embarrassé par le désordre de son logis ; à l'aide de rapides mouvements anguleux, il ferma la porte, offrit à son invité la seule petite chaise de la chambre, poussa du pied un billot en face de lui, mais resta debout. On respirait difficilement dans cette exigüité, avec cet air vicié, lourd d'une odeur de noyer, de chats, d'un relent de vin aigre, qui s'exhalait des vêtements et de la bouche de l'hôte. (p. 639-640)

Et pourtant, à mesure que le récit avance, il se dégage de ce personnage une ardeur naturelle et un anticonformisme assumé, qui, sans jamais le rendre attachant, contribuent à nuancer son portrait. Aussi, lorsque dans le même chapitre (Talev, 1979, p. 298-301), celui-ci se confesse à Lazar et que l'on apprend sa liaison avec Katérina et la grossesse de cette dernière, il émane des propos de l'artisan une sincérité et une impuissance touchantes, qui parviennent presque à nous en faire oublier le péché et à le convertir en une idylle romantique. Krasimir Stojanov (2001) voit en Rafaïl Klintché l'esprit de l'artiste italien du même nom. Klintché serait la manifestation de l'esprit libre de l'homme de la Renaissance et de la révolte individuelle de la personnalité (p. 98). Être à part, socialement en marge, sans famille et sans attaches (« J'ai grandi orphelin, il n'y avait personne pour m'éduquer, pour me montrer la voie », p. 644), incompris de tous, seule Katérina, un autre esprit émancipé comme le sien, arrive à voir la beauté de son travail (« Il n'y a qu'une personne qui me comprenne... », p. 643) et à ressentir la magie de la liberté individuelle qui se révolte contre les coutumes familiales (Stojanov, 2001, p. 98). En ce sens, Rafé Klintché partage aussi des caractéristiques communes avec Lazar, que l'artisan lui-même discerne et qui le pousseront à se confier à lui le temps venu pour lui demander de l'aide : « Tu es un homme, je le savais. Il n'y a que toi qui puisses nous aider... » (p. 645).

En fin de compte, ce qui définit sans doute le mieux le personnage de Rafé Klintché, c'est sa grande force morale, celle-là même que Sultana échouera à dompter et à soumettre

à son autorité, et qui l'incitera à chasser l'artisan de chez elle, favorisant ainsi, sans le vouloir, la relation amoureuse de ce dernier avec Katérina.

Nia. Nia (Evguénia) Nemtour est probablement le personnage le plus discret des six protagonistes du *Chandelier de fer*. Bien qu'il soit fait mention de Nia, « seul enfant d'Avram Nemtour, si belle et si riche » (p. 489), dès la deuxième partie, ce n'est qu'au chapitre I de la troisième partie que le narrateur nous donne plus de précisions à son sujet :

Katérina était belle, mais Nia, la fille d'Avram Nemtour, était encore plus belle qu'elle. Evguénia Avramova, plus âgée de deux ou trois ans que Katérina, était réputée pour sa beauté. Elle était de sang mêlé : sa mère était valaque ou grecque et, à l'époque, Avram Nemtour l'avait fait venir de Florina. Pendant dix-neuf ans, elle ne lui donna pas d'enfant, puis elle mit au monde Evguénia et mourut deux jours après sa naissance. Avram ne se remaria pas, quoiqu'il fût alors encore jeune. Il n'arrivait pas à oublier sa femme et recueillit sa sœur solitaire, devenue veuve, pour s'occuper de son enfant. Evguénia grandissait comblée de tendres attentions, quoique sans mère... (p. 498)

Nia est donc décrite comme une jeune femme d'une grande beauté, fortunée et ne manquant de rien, bref comme un excellent parti. De nature placide, elle possède néanmoins une réelle force de caractère et fera tout son possible pour se marier avec Lazar. Dans cette optique, elle viendra à unir ses efforts à celles de Soultana, qui voit en elle l'épouse idéale pour son fils, et arrivera à persuader son père de la marier à son plus grand adversaire.

Après la querelle entre Avram Nemtour et Lazar, et le refus de ce dernier d'épouser Nia (p. 286), celle-ci sera emmenée de force chez sa tante à Bitola dans le but de l'éloigner de Prespa et des Glaoushev. Aussi, Nia apparaîtra et disparaîtra de façon épisodique tout au long des deux dernières parties du roman.

Ce n'est qu'à la suite de la mort de la promise de Lazar, Bojana Benkova « héros fonction » (Valeri Stefanov, cité dans Marinčeva, 1995, p. 39), qui contribuera à alimenter le conflit moral du jeune Glaoushev – se marier avec la sœur de son meilleur ami mais à l'encontre de ses sentiments, ou écouter son cœur mais se marier avec la fille d'un « traître

national » et haïssable ennemi ? – que Nia finira par avoir gain de cause, ce qui permettra au roman de se conclure par leur mariage.

C'est cette nouvelle étape qui donnera une importance plus grande au personnage de Nia dans les volumes suivants de la tétralogie et son portrait gagnera en profondeur au point de la convertir en l'une des figures féminines classiques de la littérature bulgare (Igov, 2014, p. 23).

De Stoyan et Sultana à Nia, en passant par Lazar, Katérina et Rafé Klintché, les protagonistes du *Chandelier de fer* mettent en lumière la richesse psychologique des personnages taleviens et les principales caractéristiques qui les distinguent du commun. De ce point de vue, on pourrait voir en Talev non seulement un fidèle successeur de Vazov et Jovkov, mais aussi, comme le propose Elka Konstantinova (1998), de Dostoïevski, qui trace, dans ses romans, une limite claire entre les personnages « exceptionnels » et les personnages « ordinaires » (p. 36).

Substrat historique et prototypes dans le roman

Lors de son interview de 1957 avec Ganka Najdenova-Stoilova, Talev a déclaré : « Je n'ai de prototype pour aucun des personnages de mes romans. Certes, ils sont créés à partir de nombreux éléments de la vie, mais aucun d'entre eux n'existe en tant que tel dans la réalité. » Il est tentant de prendre cette déclaration à la lettre. Pourtant, dans une étude sur le contexte historique et les prototypes dans les romans *Le Chandelier de fer* et *Les Cloches de Prespa*, Violeta Bogdanova (2001) relève des indices suggérant que Talev se serait tout de même servi des données biographiques d'hommes et de femmes notoires ayant réellement existé au XIX^e siècle en Macédoine pour broser le portrait de certains personnages, mais aussi de références historiques dans la description de certains événements du roman.

Ainsi, selon Bogadnova, le notable habitant de Prilep, Todor Kusev, serait le prototype du héros principal de la tétralogie : Lazar Glaoushev (p. 6). Après la libération de la Bulgarie, Kusev devient le métropolitain Metodi à Stara Zagora (p. 45). Très impliqué dans les affaires du peuple, Kusev est d'abord moine, puis obtient le droit de la part du sultan de devenir évêque mais pas en terre turque (p. 83). Il est à noter que, dans sa jeunesse, Kusev a effectivement

incité ses concitoyens à la révolte contre les prêtres grecs de Prilep, événement que Talev décrit dans le chapitre IX de la troisième partie du roman.

On pourrait donner, toujours avec Bogdanova, d'autres exemples de prototypes potentiels dans le *Chandelier de fer*, à savoir : Maître Dimităr, l'ébéniste qui a construit l'iconostase de l'église « Sveto Blagoveštenie » de Prilep, qui aurait servi de modèle à Talev pour la conception du personnage de Rafé Klintché (p. 6), le pope Kostadin Tašev, qui apparaît à la fois dans *Le Chandelier de fer* et *Les Cloches de Prespa*, et qui aurait pour prototype le prêtre Kostadin Ikonov (p. 16), ou encore le notable Hadži Risto Damjanovič Lagotet, dont l'écrivain se serait inspiré pour créer le personnage de Kliment Benkov (p. 6).

Bogdanova précise, toutefois, que si l'auteur du *Chandelier de fer* a bel et bien pu mettre à profit les données biographiques de ces éminents Prilepois, celui-ci n'aurait pas cherché à reprendre des éléments de leur vie personnelle ni de leur caractère (p. 6).

Du point de vue de la narration, plusieurs sources ont vraisemblablement aidé Talev dans sa démarche d'écriture et sa volonté de produire un texte réaliste. Parmi ces sources, il est très probable que figure la chronique de la ville de Prilep (p. 17). Ainsi, la peste de 1833, évoquée au début du roman, renvoie à un épisode réel de l'histoire de Prilep, mentionné dans ce document (p. 19). Il en va de même pour la construction de la nouvelle église de Prespa, qui fait à l'allusion celle de Prilep, « Sveto Blagoveštenie », et les difficultés rencontrées par les chrétiens face à l'hostilité turque, notamment au sujet des dimensions de l'édifice. En effet, dans un Empire ottoman où les autorités en place suivaient les principes de la charia, la construction de lieux de culte non musulmans était encadrée par des règles très strictes. Dans les faits, jusqu'au traité d'Andrinople (1829), mettant fin au conflit entre l'Empire ottoman et la Russie, les sujets non musulmans n'étaient pas autorisés à bâtir de nouveaux lieux de culte, mais seulement de rénover ceux existant sans les agrandir (Shivarov, 2018, p. 120). Toutefois, sous certaines conditions, il arrivait que la loi ne soit pas appliquée au pied de la lettre (Manolova-Nikolova, s. d., p. 4). Sous le règne du sultan Mahmoud II (1808-1839) et les réformes conduites dans l'empire, on assiste, surtout dans les années 1830 et 1840, à un « boom de construction » d'églises chrétiennes (p. 1), mais toujours selon certains critères.

Ainsi, à cette époque, maintes églises étaient construites trois mètres sous terre et dix mètres en surface pour ne pas déranger la population turque locale (Bogdanova, 2001, p. 24-25).

Des passages entiers correspondent, si ce n'est chronologiquement, du moins à la réalité historique des événements de Prilep, entre autres : la révolte des habitants contre le vicaire et l'autorité de l'Église grecque (p. 35) ou encore l'incendie de la *čaršija* (rue commerçante), qui rappelle celui de la ville de Prilep en 1866. Toujours d'après l'auteur de l'étude, la chronique de la ville indique en effet : « année 1866 : la *čaršija* a brûlé pour la seconde fois », le premier incendie ayant eu lieu en 1854 et fait référence, quant à lui, à l'incendie initial qui plonge la famille de Sultana dans la misère, après que hadji Séraphim perd toute sa fortune dans les flammes (p.36).

Outre la chronique de la ville de Prilep, Bogdanova estime que d'autres documents auraient pu, dans une moindre mesure, influencer Talev. Par exemple, la scène de la visite des deux écoles, grecque et bulgare, par le vicaire reposerait sur des souvenirs de Prilepois, plus concrètement sur les mémoires du révolutionnaire de l'ORIM, Spiro Petrov (p. 39-47). La scène de l'ouverture de la salle de lecture, quant à elle, serait décrite à partir des mémoires du professeur principal de la ville de Prespa, Nikola Gančev Eničerov (p. 47).

En dépit des nombreuses comparaisons réalisées par la chercheuse bulgare entre les personnages taleviens et les événements évoqués dans le texte, d'une part, et l'histoire de Prilep et de ses habitants, d'autre part, celle-ci en arrive à la conclusion que, malgré les ressemblances repérées, les différences significatives dans l'évolution des héros et des situations décrites donnent, dans une certaine mesure, raison à l'affirmation de Talev, selon laquelle il n'aurait eu recours à aucun prototype pour écrire son roman (p. 83).

Symbolisme dans le roman

Acclamé très vite par la critique, *Le Chandelier de fer* se caractérise par un symbolisme marqué, présent d'un bout à l'autre du roman, à commencer par la division même du texte en quatre parties, chiffre symbolique qui peut évoquer, d'une part, les quatre points cardinaux, les quatre saisons de l'année ou les quatre éléments (terre, eau, vent, feu), mais surtout les quatre branches de la croix, donc le martyr d'un peuple.

Trois grands symboles méritent d'être mentionnés : le feu, la maison et le chandelier.

D'après la chercheuse Vanja Marinčeva (1995), le feu est très riche en significations et symbolise avant tout les deux commencements de l'univers : la destruction et la création. Au début du roman, le feu évoque la destruction : le riche *čorbadži* hadji Séraphim, grand-père de Soutana, voit sa marchandise et sa fortune disparaître dans les flammes du « grand incendie », comme l'appellent les Prespanais (Talev, 1979, p. 53-54), laissant sa veuve et sa petite-fille dans un dénuement absolu. Mais, par la suite, le feu devient aussi création dans l'atelier de Stoyan, et c'est grâce à lui que la famille arrivera à vivre, voire à prospérer. Comme le résumait clairement ces mots de Rafé Klintché : « Sans feu, rien ne se passe et le soleil de Dieu lui-même est de feu (p. 542) ».

Dans une perspective mystique et chrétienne, le feu est symbole de souffrance mais aussi de purification au sens biblique (p. 40). C'est par la fièvre et les maux du corps que Lazar Glaoushev triomphe de son combat contre la mort, après avoir été blessé d'une balle de revolver (partie IV, chapitre XIV, p. 352-366), et c'est par ce même feu intérieur que Katérina (partie IV, chapitres IX et XX, p. 312-329) expie son péché, évitant ainsi, aux yeux de sa mère, que toute la famille Glaoushev ait à vivre, de génération en génération, dans la honte et l'opprobre.

La maison est un autre symbole très important dans *Le Chandelier de fer*. C'est le lieu où tout commence et tout revient au fil de l'histoire, le « centre épique » du roman (Marinčeva, 1995, p. 35). C'est là que se construit la famille et que l'arbre généalogique se déploie. La maison est le garde-fou de la vertu patriarcale et de la moralité religieuse (p. 34) : après son mariage avec Soutana, Stoyan entre « en tant que maître dans la maison de l'illustre hadji Séraphim » et quoique comparé à une « boule de cire » modelable entre les mains de sa femme, celle-ci veille à « prot[éger] sa dignité d'homme », car « l'homme est béni de Dieu » (p. 392). Mais la maison est aussi un des piliers de la patrie : un microcosme où l'on discute des grandes questions nationales et où des décisions héroïques sont prises : « C'est moi qui vais mener le peuple, moi, moi ! », dira ainsi Lazar à lui-même (p. 488).

Enfin, dernier symbole d'intérêt et non des moindres : le chandelier de fer, qui donne au roman son titre. Dans le corps du texte, le chandelier est mentionné à plus de trente reprises, dont sept fois lors de l'agonie de Katérina, après son avortement contraint, se transformant en témoin de la tragédie humaine qui se joue entre les murs de la maison des Glaoushev. De l'étude de Marija Panajotova (1998), consacrée au personnage de Soultana et à ses dilemmes moraux, il ressort que le chandelier devient, au sens propre comme au sens figuré, l'expression du combat de cette dernière, de la lutte éternelle entre la lumière et les ténèbres, entre le beau et le terrible dans les relations humaines, même lorsqu'il y a beaucoup d'amour (p. 19). Aussi Soultana est-elle toujours associée au chandelier, qui réchauffe et éclaire, tout en nous rappelant que, sur la route de la vérité, l'homme doit assumer ses péchés avec dignité (p. 19). En ce sens, on peut affirmer, avec Nikola Benin (1998), que le chandelier est le symbole emblématique de la vigueur et de l'incorruptible, des traditions et de l'immuable, du physique et du spirituel, de l'esprit de famille et de la volonté nationale (p. 18).

On conclura sur ces propos l'étude du parcours de vie et d'écriture de Dimităr Talev, et l'analyse textuelle du *Chandelier de fer*. S'il existe, bien sûr, de nombreux autres aspects qui mériteraient d'être développés et seraient susceptibles de nous renseigner davantage sur l'écrivain et son œuvre, il ne peut être question, ici, de procéder à une analyse philologique approfondie du roman. Que le traducteur littéraire se documente et maîtrise bien « son sujet », c'est une chose – c'est même une étape essentielle pour aborder la traduction avec sérénité et discernement –, mais il n'est pas, selon nous, de son ressort de dépecer à l'infini le texte, d'explorer toutes ses subtilités, au risque, non seulement de sortir des limites du champ de la traduction pour tomber dans le commentaire et la critique littéraire, mais aussi de paralyser l'acte traductif lui-même. Aussi tâchera-t-on, dans les pages qui viennent, de recentrer l'étude et la situer dans une perspective traductologique.

Dans cette optique, il convient de commencer par motiver le choix de traduire *Le Chandelier de fer* de Dimităr Talev en français et justifier l'importance de concrétiser un tel projet.

Traduire *Le Chandelier de fer* : motivations et élaboration du projet

Pourquoi une telle traduction ?

Vu la quantité d'œuvres laissées par Talev, on peut se demander pourquoi avoir choisi de traduire *Le Chandelier de fer*. Il serait certes trop facile de répondre simplement : « parce que c'est un roman fascinant » ou « parce que Talev a une très belle plume ». Et pourtant, force est de reconnaître que « [c]ertaines traductions se font aussi pour le plaisir, comme on peint un tableau, le dimanche, ou comme on cultiverait ses choux le temps de la retraite venu » (Pisetta, 2010, p. 81). Appliquée au *Chandelier de fer*, la comparaison du tableau semble assez juste : apprécier un texte ou un auteur et ressentir l'envie de le traduire constituent déjà une raison valide pour sauter le pas et entreprendre la tâche. En d'autres termes, c'est bel et bien parce que, comme le dit Vrinat-Nikolov (2002a), la tétralogie macédonienne de Talev est « une œuvre intéressante, avec des personnages bien campés et attachants, une saga qui se lit avec plaisir, d'une traite » que l'envie est venue de traduire le premier volume.

Au-delà des seules appétences littéraires et des préférences personnelles, il existe aussi des raisons plus objectives. En voici les principales.

Il ne serait pas exagéré d'affirmer que *Le Chandelier de fer* est l'un des romans les plus connus, sinon le plus connu, de l'œuvre talevienne et un grand « classique » de la littérature bulgare. De fait, ce n'est réellement qu'après l'écriture de ce roman et de sa suite que la critique commence à s'intéresser à Talev (Yordanov, 2018a). Dans un sondage de 1999, mené en Bulgarie auprès des critiques littéraires pour déterminer les auteurs bulgares les plus marquants de l'après-libération, Talev arrivait en troisième position, devancé uniquement par le poète Peju Javorov (1878-1914) et l'écrivain Jordan Jovkov (1880-1937) (Dafinov, 2008, p. 343), ce qui témoigne d'un statut spécial dans les lettres bulgares.

Plus récemment, selon les résultats d'une enquête publiée par la Télévision nationale bulgare en 2009, dont le but était de connaître le roman favori des Bulgares, sur cent titres initialement sélectionnés, *Le Chandelier de fer* s'est hissé à la quatrième place du classement, derrière *Sous le joug* d'Ivan Vazov, *Le Temps de la rupture* d'Anton Dončev et *Le Tabac* de

Dimităr Dimov (cf. Bălgarska nacionalna televizija, 2009 ; Ivanova et Borisova, 2009), signe que le premier volume de la saga macédonienne de Talev jouit toujours d'une grande popularité au sein du lectorat bulgare, plus d'un demi-siècle après sa publication.

Il est une troisième raison qui justifie le choix de traduire ce monument de la littérature bulgare. En effet, *Le Chandelier de fer*, et plus généralement la tétralogie macédonienne de Talev, a beau être une œuvre classique, publiée il y a 70 ans, les thématiques dont elle traite sont loin d'être surannées. Elles sont même on ne peut plus actuelles. On se souviendra qu'il n'y a pas si longtemps, en novembre 2020, la Bulgarie avait apposé son veto à l'ouverture des négociations avec la Macédoine du Nord, dans la perspective de l'adhésion de cette dernière à l'Union européenne. L'argument du gouvernement bulgare était alors que Skopje ne faisait pas suffisamment d'efforts pour respecter le « Traité d'amitié, de bon voisinage et de coopération », signé entre les deux pays en août 2017 dans le but de trouver des terrains d'entente à un différend complexe, né au siècle passé, et alimenté par des divergences de vues tant historiques que linguistiques et culturelles. Pour qui ne connaît pas ou peu cette région des Balkans, la dispute bulgare-macédonienne peut sembler obscure, voire totalement incompréhensible et il faudrait, pour y voir plus clair, faire de nombreuses recherches et se documenter, en comparant différentes sources des deux pays. Cela veut dire consulter des livres d'histoire, bien sûr, suivre ce qui se dit dans la presse et être attentif aux communiqués officiels des autorités publiques. Mais il est aussi tout à fait possible de s'informer en lisant des textes littéraires et, a fortiori, des œuvres qualifiées d'« historiques » et revendiquées en tant que telles par leur auteur, comme c'est le cas avec *Le Chandelier de fer*. Talev, pour rappel, est né à Prilep, donc dans une ville située actuellement en Macédoine du Nord et pourrait, sous cet angle, être regardé comme un auteur macédonien. Et pourtant, ce dernier se considérait comme un écrivain bulgare et tous les personnages de ses romans, y compris ceux du *Chandelier de fer*, sont des Bulgares originaires de Macédoine et évoluant dans cette région ; d'où toutes les poursuites politiques dont il fut l'objet sous les premières années du communisme. Livrant une vision, certes, personnelle et fictionnelle de la vie de la population slave de Macédoine du temps de la domination ottomane, *Le Chandelier de fer* renvoie

néanmoins à de nombreux événements historiques propres à la région et constitue, en ce sens, un document précieux à bien des titres. Aussi, il n'est guère étonnant que le roman fût au centre d'une polémique récente, datant de 2016 et liée à la publication, dix ans plus tôt, par la maison d'édition Arlekin-GF de sa traduction en langue macédonienne. Évidemment, à Prilep...

Enfin, ce qui plaide en faveur d'une traduction, c'est aussi le constat qu'il existe encore, à ce jour, des lacunes importantes dans le panorama des œuvres littéraires bulgares traduites et l'ampleur de la tâche qui reste encore à accomplir. On s'intéressera ici plus spécifiquement au cas du *Chandelier de fer*, afin de réaliser un état des lieux.

Le *Chandelier de fer* en traduction

Quelles sont donc les traductions existantes du *Chandelier de fer* et quels enseignements peut-on en retirer ? Cette question a fait l'objet d'une recherche récente (Trachliev, 2022). À l'aide de la base de données bibliographiques WorldCat, en effet, il est possible de recenser les différentes langues dans lesquelles le roman a été traduit. Concrètement, on a pu constater qu'il existait des traductions de divers écrits de Dimităr Talev dans une quinzaine de langues, essentiellement européennes (anglais, russe, allemand...), mais aussi quelques langues asiatiques (japonais, vietnamien). Son œuvre la plus connue, *Le Chandelier de fer*, est aussi celle qui a le plus été traduite, pour un total d'environ 10 langues. Une étude plus approfondie de ces mêmes traductions permet d'ajouter plusieurs observations.

Les premières traductions du roman apparaissent vers la fin des années 1950, en langue russe et allemande (1957). Pour ce qui est du russe, le roman est traduit par Nikolaj Popov aux éditions *Izdatel'stvo inostranoj literatury* (Moscou). Le livre sera, par la suite, réédité à Moscou (1970), puis à Sofia (1990, *Svjat*). Quant à la version allemande, elle est l'œuvre de Hilde Grančarova (Berlin Rütten et Loening, Berlin). Cette traduction sera également rééditée quelques années plus tard (1960).

Les années 1960 sont fécondes en traductions : d'abord en tchèque (1961, SNKLU, Prague ; traducteur : ?), puis en roumain (1962, Editura pentru Literatură Universală,

Bucarest ; traducteurs : Gheorghe Dinu, Alice Gabrielescu et Mihai Gafița), en anglais (1964, Sofia Foreign Language Press, Sofia ; traductrice : Margarita Aleksieva) et, finalement, en polonais (1965, Czytelnik, Varsovie ; traductrice : Jadwiga Nurkiewicz).

Dans les années 1970, le nombre de traductions diminue sensiblement. Seule une version hongroise est publiée (1978, Európa, Budapest ; traducteurs : Sára Karig et Ádám Würtz).

La décennie 1980, en revanche, se distingue par une ouverture vers l'Orient et les langues asiatiques. Après une première traduction en japonais de Rokuya Matsunaga (1981, Kōbunsha, Tokyo), c'est en vietnamien que Thanh Bình Nguyễn traduit le roman (1984, Tác phẩm mới, Hanoï).

Par contraste, hormis la retraduction en russe de Bojan Ničev, ce qui caractérise les années 1990, c'est surtout une absence de nouvelles traductions du roman.

Enfin, la traduction la plus récente du *Chandelier de fer*, en langue macédonienne, date de 2006 (Arlekin-Gf, Prilep ; traducteur : Trajče Krăstevski). Elle a soulevé une polémique en Bulgarie et provoqué la colère des héritiers de Talev en raison, selon ces derniers, de plusieurs falsifications notables, de passages retranchés de l'original et du non-respect des droits d'auteur (Dnes, 2017).

De ces observations il ressort deux choses : d'une part, que c'est surtout dans les années 1960 – donc après la réhabilitation politique de Talev en Bulgarie – que paraissent le plus de traductions, et que, de surcroît, la grande majorité de ces versions traduites sont faites dans les langues des pays de l'ancien bloc soviétique (tchèque, roumain, polonais...) ; d'autre part, que certaines des traductions évoquées ont été réalisées par des traducteurs bulgares et paraissent en Bulgarie, comme la version anglaise de Margarita Aleksieva. À cet égard, on rappellera que, durant ces années, et plus généralement, durant la période communiste en Bulgarie, le gouvernement en place menait une politique culturelle et de propagande intensive à l'étranger. De nombreuses œuvres ont ainsi été traduites et publiées en langues étrangères à Sofia, soit par les « Éditions en langues étrangères » (qui deviendront à partir de 1967-1968 l'« Agence pour l'édition et l'impression de livres en langues étrangères Sofia-Press »

(Kurtaševa, 2014), spécialement créées à cet effet, soit dans les magazines « Bulletin d'informations culturelles », ou encore dans les revues « La Bulgarie d'aujourd'hui », « La Bulgarie nouvelle », « Loisirs en Bulgarie » (Vrinat-Nikolov, 2004, p. 302-303).

Au regard de cette diversité linguistique et de l'existence de traductions dans des langues de grande diffusion comme l'anglais ou le russe, il est donc plutôt surprenant que le roman n'ait jamais été traduit en français. Traduire *Le Chandelier de fer* est, par conséquent, non seulement l'occasion de combler un vide injustifié dans la littérature bulgare traduite, mais aussi, plus fondamentalement, d'enrichir les possibilités de lecture du public francophone et, ainsi, élargir son horizon culturel et littéraire.

Mise au point traductologique

L'importance du « projet de traduction »

Il ne suffit pas de décider de traduire un texte littéraire pour se mettre aussitôt à l'œuvre : ce serait une imprudence qui reviendrait à avancer à l'aveuglette et sans boussole, au détriment de la cohésion interne du texte et qui risquerait, à terme, de faire avorter l'entreprise traductive elle-même. Pour éviter cet écueil, on reviendra sur une notion capitale en traductologie : celle de « projet de traduction ».

Le concept de « projet de traduction » a été théorisé par Antoine Berman dans son livre *Pour une critique des traductions : John Donne* (1995b). Dans cet ouvrage, le traductologue français se propose, en effet, de réfléchir à la fois à la critique des traductions, au genre « critique des traductions », au cas concret de John Donne et à ses traductions passées, ainsi qu'à sa future et désirable retraduction (p. 12). Dans cette optique, Berman présente, sous forme de prolégomènes, ce qu'il appelle « un trajet analytique possible » (p. 64) et introduit une série de notions permettant d'effectuer ce travail d'analyse, dont le concept clé de « projet de traduction » ou de « visée articulée », qu'il définit en ces termes : « Le projet définit la manière dont, d'une part, le traducteur va accomplir la *translation* littéraire, d'autre part, assumer la traduction même, choisir un « mode » de traduction, une « manière de traduire » (p. 76).

Si le concept de « projet de traduction » est défini et mobilisé par Berman dans le cadre précis d'une analyse critique des traductions, transposée à la pratique traductive, cette notion est néanmoins très utile dans la mesure où elle invite le praticien à s'interroger sur le sens de sa démarche en amont de la traduction. Mais que faut-il entendre, au juste, par « manière de traduire » ? Un bref retour sur l'histoire de la traduction et des théories de la traduction permettra d'éclairer ce point.

Une opposition fondamentale : traduction « littérale » ou traduction « libre » ?

Cicéron. Il ne peut être question, ici, d'examiner en détail tout le parcours historique de la traduction et des diverses théorisations dont elle a fait l'objet. On rappellera cependant que les premières réflexions théoriques remontent à l'Antiquité. À cet égard, on mentionnera le fameux *De optimo genere oratorum* [Du meilleur genre d'orateurs] de Cicéron, probablement composé en 46 avant Jésus-Christ. D'après Michel Ballard (2007), il s'agirait de « l'un des premiers écrits théoriques sur la traduction, c'est en tout cas le plus ancien connu » (p. 40). Dans ce texte, présenté par son auteur comme une préface à la traduction des discours d'Eschine et de Démosthène au sujet de l'affaire de la Couronne, se fait jour l'une des dichotomies les plus anciennes et les plus centrales de l'histoire et des théories de la traduction : celle qui oppose la traduction de la *lettre* à l'*esprit*, ou encore, la traduction *littérale* à la traduction *libre*. Cicéron la formule en ces termes :

J'ai mis en latin les deux plus célèbres discours des deux Attiques les plus éloquents, Eschine et Démosthène, discours dont l'un répond à l'autre ; je les ai mis en latin, non pas en traducteur, mais en orateur ; les pensées restent les mêmes, ainsi que leur tour comme leurs figures ; les mots sont conformes à l'usage de notre langue. **Je n'ai pas cru nécessaire de rendre mot pour mot ; c'est le ton et la valeur des expressions dans leur ensemble que j'ai gardés**³¹. J'ai cru qu'il me fallait payer le lecteur non pas en comptant pièce par pièce, mais pour ainsi dire en pesant la somme en bloc. (cité dans Ballard, 2007, p. 39-40)

³¹ C'est nous qui soulignons.

Bien que ce texte ne constitue pas, à proprement parler, et de l'aveu de l'auteur lui-même, un traité de traduction, mais un traité d'éloquence (p. 40), les propos de Cicéron et son influence traverseront les siècles. Certains spécialistes³² estiment même que, entre le Moyen-âge et le XVIII^e siècle, presque chaque discours sur la traduction faisait référence, d'une façon ou d'une autre, à l'auteur du *De optimo genere oratorum*.

Schleiermacher. À mesure que la pensée de la traduction avançait dans le temps, l'antinomie fondamentale dans le mode de traduire a été reprise et reformulée différemment, afin de mettre en lumière tel ou tel aspect ou tel ou tel enjeu en ligne de compte. Ainsi, au début du XIX^e siècle, lors d'une conférence à l'Académie des Sciences de Berlin, connue sous l'intitulé « Des différentes méthodes du traduire »³³ (1813), Friedrich Schleiermacher affirmait qu'en traduction, il ne pouvait y avoir que deux attitudes possibles face au texte : « Ou bien le traducteur laisse l'écrivain le plus tranquille possible et fait que le lecteur aille à sa rencontre, ou bien il laisse le lecteur le plus tranquille possible et fait que l'écrivain aille à sa rencontre » (cité dans Berman, 1995a, p. 299). Comme on peut toutefois le constater, au-delà du dilemme qui se présente au traducteur, amené à choisir entre « deux chemins [...] complètement différents », ce que le philosophe allemand invite à considérer, c'est aussi la place et le rôle du lecteur de la traduction. C'est donc non seulement un discours sur le mode de traduire que construit Schleiermacher, mais également sur la réception.

Ladmiral. Dans l'histoire récente et contemporaine de la traductologie, telle qu'elle a peu à peu émergé dans la deuxième moitié du XX^e siècle, Jean-René Ladmiral (2014) propose de distinguer ce qu'il appelle les « sourciers », c'est-à-dire « ceux qui, en traduction (et, particulièrement, en théorie de la traduction), s'attachent au *signifiant* de la *langue* du texte-source qu'il s'agit de traduire », des « ciblistes », soit ceux qui « entendent respecter le

³² C'est le cas de Steiner, T.R. (1975). *English Translation Theory, 1650-1800*, Amsterdam, Van Gorcum, p. 7.

³³ « Des différentes méthodes du traduire » a été considéré, à plusieurs reprises, comme « le texte fondateur de la réflexion traductologique » (Carlo, 2006, p. 124).

signifié (ou, plus exactement, le sens et la « valeur³⁴ ») d'une *parole* qui doit advenir dans la langue-*cible* » (p. 4). Bien que dans son ouvrage *Sourcier ou cibliste*, recueil d'une cinquantaine d'articles et de conférences, la réflexion gravite également autour de l'opposition entre les partisans de la traduction littérale et les partisans de la traduction « idiomatique » (Pagnouille, 2017), l'antinomie débouche sur d'autres problématiques et enjeux « qui vont bien au-delà de la traduction elle-même » : la question du rythme, de l'esthétique, de la créativité... (Ladmiral, 2017, p. 539)

Venuti. Quant à Lawrence Venuti, pour citer un autre théoricien majeur de la traduction³⁵, et son fameux *The Translator's invisibility* (1995), ouvrage qui a fait couler beaucoup d'encre au sein de la communauté scientifique depuis sa parution, il propose d'examiner l'éternelle dichotomie à la lumière des concepts de « domestication » [naturalisation] et « foreignization » [étrangéisation]. Ces deux termes, forgés par l'auteur, recentrent la problématique autour de la question de l'éthique du traducteur : « The terms "domestication" and "foreignization" indicate fundamentally ethical attitudes towards a foreign text and culture, ethical effects produced by the choice of a text for translation and by the strategy devised to translate » (Venuti, 2008, p.19). Plus concrètement, d'après Venuti :

While "domesticating translation derives its interpretants from dominant resources and ideologies" and "extends their dominance over a text", thus "reinforcing the asymmetry between cultures that is inherent in translation", foreignizing translation "derives its interpretants from marginal resources and ideologies", thus carrying "the potential to challenge the dominant, as well as the cultural and social hierarchies that structure the receiving situation". (p. xiv)

En substance, alors que la naturalisation est une stratégie qui cherche à adapter le texte traduit à la langue-culture cible et se caractérise par la volonté de produire non

³⁴ On remarquera la similitude de la définition de Ladmiral avec les propos de Cicéron, cité précédemment.

³⁵ Cf. également p. 56 du présent travail.

seulement une traduction la plus naturelle et fluide possible, mais qui, de surcroît, « ne sente pas la traduction » – ce qui va de pair avec l’effacement total du traducteur, son « invisibilité » (d’où le titre de l’ouvrage) –, l’étrangéisation, elle, procède à rebours et aspire donc à conserver l’étrangeté de l’original, « sa couleur locale », quitte à brusquer la langue d’arrivée – ce qui, corollairement, signifie que la traduction va se montrer en tant que telle et avec elle, le traducteur.

« Sourcier et cibliste », « naturalisation et étrangéisation », le discours sur la traduction de Ladamiral et Venuti, tout comme celui de Schleimacher avant eux et d’autres penseurs encore plus tôt, depuis l’époque de Cicéron, expriment sensiblement la même chose, quoiqu’en mettant l’accent sur différents aspects du problème. C’est dire l’ancienneté mais aussi l’actualité du débat. Bien que cette opposition fondamentale occupe toujours une place centrale en traductologie et continue de nourrir la réflexion des praticiens et théoriciens de la traduction, elle est aussi la cible de critiques très vives et les tentatives de théorisation aspirant à dépasser ce dualisme se sont multipliées ces dernières années. Pourtant, dans la pratique, il semble difficile de s’écarter de l’un ou l’autre de ces deux pôles et bon gré mal gré, consciemment ou non, le traducteur est irrémédiablement ramené à cette dichotomie, donc contraint à choisir sinon son « camp », du moins la manière dont il se propose de traduire son texte. Ou, pour le dire avec Ladamiral (1986) :

La question est donc là : à quoi (à qui) une traduction doit-elle être fidèle ? à la lettre de la langue-source ou à l’esprit de ce qu’il faudra rendre dans la langue cible ? Il y a là une antinomie entre deux modes de fidélité possibles [...]. Qu’il en soit conscient ou non, qu’il l’exprime dans ces termes ou non, tout traducteur se trouvera dans l’obligation de choisir et de se positionner par rapport à ces deux options fondamentales. (p. 39)

C’est ici que l’on peut convoquer de nouveau le concept de projet de traduction, introduit précédemment avec Berman (1995b). En effet, si le projet se définit par et transparait dans la manière de traduire du traducteur, il appartient alors à ce dernier de choisir l’approche la plus adaptée et servant le mieux sa visée, soit « l’objectif global de la traduction » (p. 92). Une fois le choix du texte à traduire arrêté et les motivations sous-jacentes déterminées, la

question est donc de savoir vers où l'on souhaite « emmener » ce même texte en le traduisant, ou, pour le dire autrement, qu'est-ce qu'on entend en faire et lui « faire faire ». C'est ce que l'on tâchera d'élucider en ce qui concerne *Le Chandelier de fer*.

Quel projet de traduction pour *Le Chandelier de fer* ?

L'élaboration d'un projet de traduction et le choix d'une approche traductive peuvent s'avérer malaisés. Dès le début, lorsque je me suis attelé³⁶ à la traduction en français du *Chandelier de fer*, j'ai naturellement été amené à m'interroger sur le sens de cette entreprise et sur la manière de procéder pour parvenir à mes fins.

À partir de ce point, c'est le développement détaillé des stratégies de quelques-unes des difficultés de traduction rencontrées au cours de ce travail de longue haleine qui devient le principal centre d'intérêt du présent chapitre. Aucune des questions n'a été résolue au hasard, à l'intuition, de guerre lasse, mais toujours à l'aune de travaux de maîtres en traduction ou traductologie, à travers le prisme du raisonnement personnel et aussi à l'ombre des connaissances personnelles des deux langues et des deux cultures en regard.

Un article de Vrinat-Nikolov (2006b) portant sur son projet de retraduire *Sous le joug* d'Ivan Vazov s'est avéré instructif et riche en pistes de réflexion. Dans « Retraduire Vazov : « l'orientalité du texte », cette dernière réfléchit aux enjeux et aux problèmes propres à la retraduction des œuvres et auteurs classiques et se propose, à partir et à la suite des traductions antérieures de l'œuvre la plus connue du « patriarche de la littérature bulgare » (p. 32), de restaurer l'« ottomanité » du texte, de « mieux faire entendre [s]a "voix ottomane" » (p. 37).

Talev étant un fidèle successeur de Vazov, inscrit dans la même veine épique et romantique (Vrinat-Nikolov, 2008), l'idée de faire de même avec *Le Chandelier de fer* s'est présentée. Mais pour peu que l'on mette en regard les deux œuvres, on se rendra compte que, au-delà des seules similitudes thématiques et du constat indéniable que Dimităr Talev

³⁶ Compte tenu de la part de subjectivité inhérente à la traduction, le recours à la première personne du singulier s'impose pour justifier les décisions personnelles dans le processus traductif.

se situe « dans le sillon réaliste tracé par [Vazov] » (Vrinat-Nikolov, 2002a), ce premier se démarque clairement de son prédécesseur dans le traitement qu'il fait de son sujet. De fait, là où Vazov cherche à dépeindre la vie des Bulgares avant la libération et insiste sur les dérives sanguinaires de l'administration ottomane, quitte, parfois, à noircir le tableau – ce que suggère d'ailleurs le titre même de son roman –, Talev, lui, prend le parti de la sobriété et préfère mettre l'accent « sur la population bulgare, son quotidien, ses luttes et aspirations, plutôt que sur les atrocités turques évoquées, certes, mais sans excès » (Vrinat-Nikolov, 2002a). Par conséquent, ce qui prédomine dans *Le Chandelier de fer*, ce n'est pas tant l'empreinte ottomane, bien entendu omniprésente dans le récit, que le caractère profondément macédonien et bulgare du roman. C'est donc la « macédonité » du texte, sa « bulgarité » inhérente qu'il fallait, de toute évidence, mettre en avant. N'oublions pas, à cet égard, que Talev écrit cette œuvre à une époque où le pouvoir essaie de gommer toute trace de conscience bulgare au sein de la population slave de la Macédoine du Pirin et réprime toute manifestation de sympathie ou de connivence probulgares – d'où l'intérêt d'exploiter ce filon. Le projet défini, il restait cependant encore à déterminer la manière de traduire la plus appropriée pour le mener à bien.

Quel mode de traduction pour *Le Chandelier de fer* ?

La nature même du texte faisant l'objet de la traduction a suscité des interrogations. En effet, au début de ce chapitre, on a souligné la volonté de Talev d'écrire un roman historique, donc de « construire [...] un monde plausible et authentique » (cité dans Dafinov, 2008, p. 254) et qu'il s'était probablement appuyé, pour ce faire, sur des chroniques et des mémoires de personnalités notoires de l'époque. C'est pourquoi, outre ses qualités proprement littéraires, *Le Chandelier de fer* présente aussi un intérêt historique, sociologique et, plus généralement, culturel. S'agissant d'une composition profondément enracinée dans sa langue-culture d'origine, la question préjudicielle (Ladmiral, 2014) qu'il importe alors de se poser est de savoir si, de ce texte-source, on entend faire un « document-cible », en « ethnologisant » le texte, ou, au contraire, une « œuvre-cible », en le « phililologisant » (p. 81-82). Toujours d'après l'auteur de *Sourcier ou cibliste* dans la mesure où c'est bien une œuvre

littéraire qu'on se propose de traduire, l'essentiel qu'il y aurait lieu de privilégier n'est donc pas la substance socioculturelle ou ethnolinguistique du texte, sous peine de le réduire au rang de simple document, mais sa *littérarité* (p. 82).

Si Ladmiral est un cibliste convaincu et plaide, pour cela même, en faveur de cette seconde option, orientée vers la langue-culture de réception, on ne saurait pour autant préconiser, comme ce dernier, une approche plutôt qu'une autre en matière de traduction littéraire. Tout dépend de la spécificité du texte auquel on a affaire. En effet, d'après Berman (2008), « le mode de traduction d'une œuvre se déduit du mode de traduisibilité inhérent à chaque œuvre » (p. 59). Plus précisément, Berman considère que chaque œuvre dispose d'une « visée » propre, c'est-à-dire qu'elle possède des exigences et des attentes spécifiques vis-à-vis de la traduction. Dans ce sens, elle « contient déjà *a priori*, entre les lignes, sa traduction » (p. 62) dans la langue-culture d'arrivée. Lorsque l'œuvre est « mûre » pour la traduction, elle « consent » non seulement à être traduite, mais lance un « appel à la traduction »³⁷ (p. 62). Le « bon » traducteur est donc celui qui répond à l'appel de l'œuvre une fois le *kairos* (moment favorable) venu (p. 85), mais aussi celui qui sait se montrer attentif à ce que le texte lui-même demande. Autrement dit, il existe un risque de définir un projet et d'opter pour un mode de traduire qui ne correspondent pas aux attentes implicites du texte.

Pour ce qui est du *Chandelier de fer*, on a énoncé antérieurement les raisons qui amènent à penser qu'une traduction française du roman est souhaitable et que le *kairos*, dont parle Berman, est aujourd'hui arrivé ; mais, contrairement à ce qu'affirme Ladmiral, c'est précisément l'altérité culturelle de cette œuvre qu'il est essentiel de préserver. Ne pas marquer la « bulgarité » du *Chandelier de fer* dans la traduction, reviendrait non seulement à passer à côté d'une dimension fondamentale de sa texture, mais desservirait Talev et ne lui

³⁷ On renverra, à ce propos, à la comparaison que fait Berman entre un passage issu du *Jouet enragé* de Roberto Arlt, et un extrait tiré du livre *El hacedor* de Jorge Luis Borges, le premier étant « un universel littéraire enchâssé dans la particularité d'un vernaculaire », résistant à une traduction en français, et le second, un exemple de texte « qui, quant à lui, "consent" à être traduit au lieu de résister » (p. 60-62).

rendrait pas justice. Une approche cibliste et naturalisante semble donc inappropriée à ce type de production littéraire.

En fait, de façon plus souterraine et moins perceptible, une telle approche pourrait même s'avérer dommageable. Car au-delà de l'œuvre proprement dite, les enjeux d'une telle traduction se situent également sur d'autres plans. À l'aune des notions centrales de cette étude, on a en effet essayé de rendre compte, dans la première partie, de la situation asymétrique dans laquelle se trouvaient la langue-culture bulgare et la langue-culture française, ainsi que des flux de traductions littéraires, presque unidirectionnels, qui caractérisaient leurs échanges (traductions massives d'œuvres françaises en bulgare, nombre restreint de textes littéraires bulgares en français). Or, traduire une œuvre implique, pour le traducteur, d'être conscient de l'état actuel des interactions culturelles, foncièrement liées à des questions de pouvoir, lequel, comme le fait remarquer Michel Foucault (1976), est partout et vient de partout (p. 122).

Concrètement, lorsqu'il s'agit de traduire une œuvre culturellement très ancrée, comme c'est ici le cas, les choix du traducteur sur la manière de traduire aura toujours une influence, même minime, sur les rapports des cultures en contact : celle de l'original et celle de la traduction. En effet, là où une approche étrangéïsante permet de rééquilibrer les rapports de forces et contribuer à transformer la relation asymétrique entre la langue-culture d'origine et la langue-culture de réception en une interrogation de cette première par cette dernière, une approche naturalisante, à l'inverse, renforce la domination d'une langue-culture sur l'autre et accentue, par là même, l'asymétrie entre les cultures (Venuti, 2008, p. xiv).

Plus insidieusement, ce second mode de traduire conduit à ce que l'on pourrait appeler, avec Anthony Wilden (1979), le phénomène de « symétrisation » c'est-à-dire « un curieux « aplatissement » tout à fait irréel du rapport hiérarchique tel qu'il existe réellement et une « neutralisation » des véritables relations de pouvoir en jeu » (p. 64). En d'autres termes, en plus d'aggraver le déséquilibre entre les cultures, inhérent à la traduction, cette manière de traduire tend également à masquer cette inégalité en créant une sorte d'illusion d'équilibre ;

illusion qui, soit dit en passant, est double puisque l'une des aspirations de la traduction cibliste et naturalisante est, rappelons-le, de ne pas avoir l'air d'être une traduction...

Ce phénomène et les conséquences mentionnées ci-dessus ont donc constitué un argument de plus pour écarter définitivement cette approche dans le cadre de la présente démarche de traduction du *Chandelier de fer*. Étant donné le projet que je me suis donné pour traduire ce roman en français, j'ai donc cherché à mettre à contribution les différentes ressources offertes par le texte original pour arriver à une traduction, certes, par certains côtés, « ethnologisante », mais qui n'en reste pas moins littéraire, car attentive à sa *littérarité*.

Dans ce qui suit, je tâcherai donc de rendre compte de mon cheminement traductif et serai ainsi amené à me pencher, d'une part, sur les divers problèmes rencontrés et posés par le texte et, d'autre part, sur ce que Berman (1995b) appelle le « mode » de traduction, à savoir : l'« ensemble des stratégies de traduction déployées » (p. 92) pour résoudre ces mêmes difficultés et atteindre le résultat recherché dans la version traduite.

Le traducteur à l'œuvre : traduction raisonnée du *Chandelier de fer*

Alors que certains traducteurs ne se reconnaissent aucune influence marquante, au point de préférer se passer de tout modèle théorique, d'autres, au contraire, s'identifient à un système de pensée bien précis et accordent plus ou moins leur pratique traductive à celui-ci. Ce n'est pas le cas de la présente démarche, laquelle se veut résolument syncrétique et mue, avant tout, par la volonté de s'approprier les outils conceptuels les plus en phase avec le projet de traduction défini, et les plus à même d'éclairer l'acte traductif ainsi que la réflexion personnelle qui s'y rapporte. De façon globale, force est de reconnaître que l'apport théorique de trois auteurs – Antoine Berman, Henri Meschonnic et Maria Tymoczko – a particulièrement aiguillé cette traduction. Ou, pour être plus exact, trois notions et perspectives, développées dans le cadre de leurs travaux sur la traduction en général et, plus spécifiquement, de la traduction dite « littéraire »³⁸ : l'approche holistique et les « signature concepts », avancés par

³⁸ Berman (1999) juge cette désignation impropre et préfère, quant à lui, parler de « traduction des œuvres » (p. 19).

Tymoczko (2007); la « systématique de la déformation », soit les « treize tendances déformantes », pointées du doigt par Berman (1999); et la notion d' « oralité », telle qu'entendue et théorisée par Meschonnic, que l'on tâchera de cerner et définir respectivement en temps voulu.

À ce stade, on précisera seulement que les contributions des trois théoriciens en question ont permis de sensibiliser le praticien que je suis à la dimension éminemment culturelle de cette traduction et à l'importance de la mise en valeur des éléments de culture clés de l'œuvre (Tymoczko), à certains vices de traducteur et défauts récurrents en traduction littéraire qu'il convient d'éviter ou, pour le moins, de limiter (Berman); enfin, à la nécessité de travailler non pas « en surface », en se contentant de traduire des séries de mots et de phrases du texte et de résoudre des problèmes ponctuels, mais surtout de faire ressortir du *Chandelier de fer* ce qu'il a de proprement « talevien », ce qui fait, pour ainsi dire, la « marque de fabrique » de Talev dans ce roman.

Aussi, je distinguerais volontiers trois grands « niveaux » de langage à manier simultanément : le lexique, la syntaxe et le rythme. Néanmoins, pour la commodité de la démonstration et dans un souci de clarté, on traitera séparément chaque niveau et s'arrêtera donc tour à tour sur chacun d'entre eux, en commençant par le plus « immédiat », car le plus visible au premier abord, mais aussi, sans doute, le plus aisé à commenter : le niveau lexical.

Niveau lexical

Dans son ouvrage *Enlarging Translation, Empowering Translators* (2007), Maria Tymoczko se penche sur la notion même de traduction et sa richesse polysémique. Après une première partie théorique, consacrée, entre autres, aux différentes définitions et à l'évolution de la notion dans l'histoire, mais aussi au champ disciplinaire de la traduction, la chercheuse américaine présente, dans une seconde partie intitulée « Empowering translators », ce qu'elle appelle « a holistic approach to translating cultural difference » qu'elle définit comme suit :

In a holistic approach to translating cultural difference, as I conceive it, instead of focusing primarily on the surface aspects of culture in a text, particularly the material aspects or

customs of a culture as they occur in a localized and linear fashion, a translator begins by considering (however briefly) the entire scope of cultural underpinnings that come into play in the specific source text being translated. In a sense a translator attends first to the field or system of cultural formations that must be negotiated in translating a source text within which the specifics of the text can be situated; this field or system is antecedent to and encompasses any cultural specifics in the text. (p. 234)

Après cette définition, Tymoczko énumère une série de concepts et de dimensions essentielles à prendre en compte au moment de traduire l'altérité culturelle, dont les « signature concepts », c'est-à-dire : « cultural elements that are key to social organization, cultural practices, and dispositions constituting the habitus of a culture » (p. 238). Ces mêmes « signature concepts » seraient ainsi, selon l'auteur, au cœur de l'univers discursif d'une culture, de l'horizon d'attente partagé par ses membres.

Cette notion semble fort utile dans la mesure où elle invite le praticien à s'interroger sur la charge culturelle dont tout texte est a priori porteur à un degré plus ou moins élevé, à identifier ces éléments de culture spécifiques dans le texte à traduire, et à les mettre en avant dans et par la traduction.

La question est donc de savoir quels sont les « signature concepts » décelables dans le *Chandelier de fer*. S'il est évident que, dans un texte, la culture est loin d'être reflétée par les seuls mots qui le composent, c'est au niveau du lexique qu'elle se révèle le plus sensiblement.

On pourra isoler, aux fins de la présente analyse, quatre grands ensembles : les *realia* au sens large du terme ; les emprunts étrangers et plus précisément les turcismes ; le dialecte ; les archaïsmes ; finalement, les unités phraséologiques. On propose donc d'examiner, à l'aide d'exemples concrets, certains de ces problèmes tout en énonçant la stratégie traductive mise en place pour les résoudre.

Realia

On l'a vu, ce qui caractérise notamment l'œuvre talevienne, c'est sa volonté de réalisme et d'authenticité littéraire, laquelle se manifeste par un grand souci de précision et

un sens marqué du détail. Par nature, *Le Chandelier de fer* se présente donc comme un texte à fort ancrage culturel, dans lequel on retrouve un nombre considérable de références et de termes propres à la société bulgare et ottomane du XIX^e siècle, ainsi qu'à cette région des Balkans qu'est la Macédoine. C'est ce qu'il est convenu d'appeler des *realia*.

Le concept de *realia* (du latin *realis* : « réel ») renvoie à des mots et groupes de mots désignant des objets et des concepts spécifiques au mode de vie, à la culture et au développement social et historique d'une société ou d'un peuple (Florin, 1993, p. 123). En ce sens, ils ne possèdent pas d'équivalents exacts dans les autres langues et ne peuvent, par conséquent, pas être traduits de manière conventionnelle. D'après Yves Gambier (2008), les *realia* sont généralement regroupés en deux catégories, comme si on était a priori confronté à deux types de problèmes de traduction :

Le premier type englobe souvent des institutions locales (ex. Storting, Knesset, sheriff), des personnages historiques, des noms géographiques (ex. fjord, polder, yeti), etc. Ces réalités seraient exclusives d'une culture donnée, sans correspondance possible dans une autre culture. Le second type inclut des pratiques, des habitudes, des comportements... peut-être universels, mais tellement marqués par les conditions (climatiques, sociales, etc.) et les traditions d'un endroit donné que leurs désignations véhiculent des associations d'idées, des connotations, des images, des valeurs collectives, soi-disant difficilement transférables. Ces termes qui peuvent faire « couleur locale » portent sur divers domaines, comme par exemple : – les conceptions du cosmos, du temps, des saisons. [...] Les rapports de parenté. [...] L'alimentation... (p.179)

Indépendamment de la typologie et des interrogations que soulève pareille séparation en deux listes, la question des *realia*, signale Vrinat-Nikolov (1994), est toujours matière à controverse : faut-il proposer une traduction approximative ou laisser le terme tel quel dans le texte ?

Dans ce second cas, il faudra alors, en principe, expliquer le mot dans l'éventuel appareil critique accompagnant la traduction ou dans une annotation en bas de page : la fameuse « note du traducteur ». Sans relancer le débat, on rappellera avec Éléna

Guéorguieva-Steenhoute (2012) que la note du traducteur est assurément le procédé d'explicitation le plus décrié dans la pratique traduisante, dans la mesure où des polémiques se forment aussi bien « autour de sa raison d'être, voire de sa nécessité, qu'autour de son économie, voire de son efficacité » (p. 11). Elle a notamment été qualifiée de « solution paresseuse » par Edmond Cary (cité dans Guéorguieva-Steenhoute, 2012, p. 11), de « signe de faiblesse » par Umberto Eco (2010, p. 137), ou encore de « honte du traducteur » par Dominique Aury (citée dans Henry, 2000, p. 240). Bien entendu, tous les traducteurs ne sont pas de cet avis et tous n'ont pas renoncé à son utilisation. Ainsi, Cordonnier (1995) estime que, à condition d'en faire un usage modéré et réfléchi, la note du traducteur se situe dans ce qu'il appelle « la complémentation ». Elle montre « le non-dit et l'inconnu de l'Autre » et informe sur sa culture, afin de répondre à « l'incomplétude du langage et à l'insuffisance des échanges culturels » (p. 182-183). Tant qu'elle est usée avec parcimonie et ne devient pas la solution, miraculeuse et systématique, à tous les problèmes, la note n'est donc pas, en soi, gênante. Au contraire, cette possibilité paratextuelle est même très utile quand il est question de traduire des *realia*.

En effet, ce procédé a été non seulement utile à mon projet et adapté à ma manière de traduire, étrangéïsante et soucieuse de préserver l'altérité du texte, mais aussi pour montrer clairement qu'il s'agit bien là d'une traduction française d'une œuvre littéraire bulgare. Aussi, je me suis efforcé, dans les limites du raisonnable, de maintenir les termes culturels dans le texte traduit et de les mettre en évidence, à l'aide de l'italique, en les expliquant au besoin dans une note. Pour illustrer ces propos, voici un exemple tiré du chapitre I de la première partie du roman, suivi de sa traduction :

Случваше се да няма де да легне в къщата, под ниския сламенен покрив, дето спяха Глашевци по рогозките върху пръстения под, всички заедно и заедно с добитъка; обичаше да носи чисти везани ризи, а носеше дрипави и пълни с гад, обичаше здрави, яки опинци, с дълги ремъци, а дядо Йоан отделяше нови **опинци** за него само за Божик. Обичаше да поприказва, да се посмее, да се пошегува, да се побори

с някого, да си попее, да посвири с **кавал** или на **гайда**, а другите вкъщи и по селото все току махваха с ръка към него. (Talev, 1979, p. 17)

Il arrivait qu'il ne trouve pas où dormir dans la maison, sous le bas toit de paille où les Glaoushev dormaient tous sur des nattes, à même le sol, avec le bétail. Il aimait porter des chemises brodées propres, mais les siennes étaient dépenaillées et pleines de vermine ; il aimait les **opïntsi**⁴ solides et robustes, avec de longues bandes de cuir, mais grand-père Yoan ne lui en offrait de neufs qu'à Noël. Il aimait causer un peu, rire, plaisanter, se chamailler, chanter, jouer du **kaval**⁵ ou de la **gaïda**⁶, mais les gens de la famille ou du village le repoussaient d'un geste dédaigneux. (p. 328)

Comme on peut le constater, j'ai translittéré en caractères latins les substantifs *опинци* [o`pĩntsi], *кавал* [ka`val] et *гайда* [ˈga jda] pour obtenir les mots *opĩntsi*, *kaval* et *gaïda*, respectivement. Un appel de note sous la forme d'un chiffre en exposant renvoie au bas de la page où se trouve l'explication correspondant à chacun de ces trois mots, à savoir :

⁴ Terme dialectal désignant des chaussures en peau de porc, fixées aux pieds par un lacet montant à mi-mollet.

⁵ Pipeau de berger.

⁶ Cornemuse des Balkans.

Certes, il eût été possible de se passer de ces explications et d'introduire directement dans le texte les « équivalents » chaussures en cuir, cornemuse et pipeau, mais aux dépens de l'authenticité du texte et de sa saveur et mélodie balkanique.

Le même procédé a été utilisé ailleurs dans la traduction. Par exemple, quelques pages plus loin avec les mots *аспра* (*aspra*) et *онлук* (*onluk*).

Нямаше ни една **аспра** у себе си — не се сети да поиска поне един-два **онлука** от майка си, пък и тя де ли би ги намерила? Парите, доколкото бе виждал пари, стояха у дядо му и той кой знае де ги криеше. (Talev, 1979, p. 20)

Il [Stojan] n'avait pas un **aspre** sur lui ; il n'avait pas pensé à demander ne serait-ce qu'un **onluk** ou deux à sa mère, mais de toute façon où les aurait-elle trouvés ? L'argent, pour ce qu'il en avait vu, c'était son grand-père qui le gardait et Dieu sait où il le cachait. (p. 331)

Cette fois, en revanche, je n'ai pas trouvé utile de préciser qu'il était question de pièces alors en usage dans l'Empire ottoman, d'une part, parce que le contexte permet de le deviner aisément et, d'autre part, parce que ces informations n'apporteraient rien de concret ni d'essentiel à la compréhension du texte, l'intérêt étant notamment de ne pas cribler le texte d'annotations.

Néanmoins, la note du traducteur est loin d'être l'unique procédé, ni toujours le plus approprié, pour éclaircir les *realia* et autres éléments culturels présents. À cet égard, Cordonnier (1995) souligne que la complémentation passe aussi par d'autres voies et qui, contrairement à la note, n'interfèrent pas directement dans le texte et dans le processus de lecture. C'est le cas notamment de la préface ou de la postface, dont le rôle est double, en ce sens où leur objectif est de replacer la traduction dans l'intertextualité, tout en apportant des informations clés pour aider le lecteur à entrer dans l'œuvre (p.183). Cette dernière option a toutefois été exclue, non parce qu'elle serait peu pertinente pour cette œuvre, mais parce qu'elle gagnerait à être rédigée par un spécialiste de la région et de l'Empire ottoman³⁹, à même de fournir des renseignements plus précis et objectifs sur le contexte historique et l'organisation sociale décrits dans le roman.

À défaut de préface ou de postface, j'ai opté pour un glossaire, placé à la fin du roman et reprenant l'ensemble des *realia* signalés par l'italique dans le texte. Le choix s'est en partie fait après avoir consulté la traduction anglaise du roman, réalisée par Margarita Aleksieva (1964), et dont le glossaire (p. 392-393) présente le double avantage de grouper toutes les notes en fin d'ouvrage, ce qui rend leur consultation facile et pratique, et de synthétiser le bagage terminologique et culturel constitué au fil des pages.

³⁹ On trouve des exemples de ce genre de préfaces, accompagnant la traduction d'œuvres classiques bulgares portant sur la période du Réveil national. C'est le cas, notamment, de la quatrième retraduction française de *Sous le joug* (2007), traduit par Marie Vrinat-Nikolov chez Fayard, et préfacé par l'historien et spécialiste des pays slaves de la péninsule balkanique, Bernard Lory.

À la différence de celle-ci, cependant, j'ai estimé qu'il était plus judicieux de ne pas reprendre la même explication que celle déjà fournie dans la note de bas de page qui, par nature, se veut être laconique, afin de ne pas faire écran au texte, mais de la préciser davantage dans cet espace, spécialement prévu à cet effet, et de définir les *realia* non explicités par ce biais.

Ainsi, on retrouve dans ce glossaire les termes *opïntsi*, *kaval* et *gaïda*, mais également *aspre* et *onluk*, évoqués plus haut :

aspre : Petite monnaie d'argent ou de compte jadis en usage dans l'Empire ottoman.

onluk : Monnaie d'argent de dix centimes autrefois usitée dans l'Empire ottoman.

Si les *realia* font partie des « signature concepts » importants à repérer dans *Le Chandelier de fer*, ils ne sont pas les seuls. D'autres éléments lexicaux, posant des problèmes de traduction similaires, requièrent une attention spéciale et demandent à être signalés. C'est le cas notamment des mots étrangers, ou « emprunts », dont le roman est parsemé et qui contribuent à sa teinte réaliste. On se focalisera essentiellement ici sur un cas bien précis d'emprunts, mais qui prédomine de façon évidente dans le texte : les emprunts turcs, communément appelés « turcismes ».

Emprunts : le cas des turcismes

Avant toute chose, il importe de rappeler que jusqu'au XIX^e siècle, époque à laquelle se situe le propos du *Chandelier de fer*, l'Empire ottoman, dont la Bulgarie et la Macédoine actuelles étaient alors des provinces, se présentait comme un espace de diglossie, dans lequel coexistaient des langues de prestige, liées au culte (hébreu, arabe, slave d'église) et à la culture (grec, ottoman), et des langues de communication (bulgare, turc, arménien...) (Vrinat-Nikolov, 2021). Aussi la population vivant dans ces territoires connaissait-elle généralement plus d'une langue, surtout dans les villes, où les habitants étaient alors majoritairement trilingues : bulgare, turc – langue de l'occupant – et grec – langue du haut clergé et, jusqu'à la première moitié du XIX^e siècle, celle de l'école (Vrinat-Nikolov et Maurus, 2015). Cette mise en contact permanente avec d'autres langues a naturellement fini par laisser des empreintes sur le bulgare, qui a progressivement intégré dans son système

linguistique et assimilé dans son lexique de nombreux mots étrangers, en particulier du turc, langue de ceux qui ont dominé les Balkans durant cinq siècles. Bien que le nombre de turcismes en usage dans le bulgare contemporain ait sensiblement diminué, à la suite des changements sociopolitiques survenus après la libération et la constitution du nouvel État bulgare (1878), puis sous le régime communiste (1944-1989), au XIX^e siècle, ceux-ci étaient très présents dans la langue parlée et, à un moindre degré, dans la langue écrite, où ils servaient à désigner « des réalités propres à l'administration et à l'organisation de l'Empire ottoman ainsi que des objets et des concepts liés à la vie quotidienne de l'époque qui avaient été adoptés par les Bulgares » (Gadjeva, 2010, p. 252). Dans les faits, la population bulgare était amenée à utiliser, dans ses rapports sociaux, la langue bulgare et turque ensemble, donc à pratiquer ce que la linguiste française Renée Balibar a dénommé le « colinguisme », concept forgé en 1985 et défini comme « l'association de certaines langues d'État dans un appareil de langues où elles trouvent leur légitimité et leur matière à exercices » (citée dans Delisle, 2021, p. 65).

Ce qui est à la fois curieux et paradoxal, c'est qu'avec le temps certains de ces turcismes sont devenus « la marque de ce qui est "typiquement bulgare" » (Gadjeva, 2010, p. 263). D'un point de vue littéraire, on comprend dès lors pourquoi les auteurs bulgares se réclamant du réalisme, tels Vazov et Talev, recourent abondamment aux turcismes – et donc au colinguisme – dans leurs œuvres. Il ne fait donc aucun doute que les emprunts lexicaux, visibles dans *Le Chandelier de fer*, constituent un réel enjeu de traduction, mais aussi un défi qu'il incombe au traducteur de relever. Autrement dit, la question est de savoir « comment faire à la fois « bien bulgare » et signaler que ce registre populaire bulgare est truffé de mots empruntés à une langue étrangère, ayant acquis, d'ailleurs, une expressivité particulière que n'ont pas leurs quasi-synonymes d'origine bulgare ? » (Vrinat-Nikolov et Maurus, 2015)

D'abord, il faut signaler que tous les turcismes ne sont pas équivalents, qu'il y a « turcisme » et « turcisme »... En effet, alors qu'un certain nombre de ces mots ou expressions existent tels quels en turc, c'est-à-dire qu'ils ont conservé, en bulgare, le même sens ou presque – on pourrait donc affirmer qu'il s'agit, dans ce cas, de « vrais turcismes » – d'autres,

en revanche, sont « toute proportion gardée, semblables au phénomène de créolisation, c'est-à-dire « bulgarisés » (Vrinat-Nikolov et Maurus, 2015).

Pour traduire un roman comme *Le Chandelier de fer*, le traducteur se doit d'être conscient de cette réalité et devrait chercher à la refléter dans la traduction, dans la mesure où ces turcismes contribuent, de façon significative, à l'authenticité du récit.

Il a donc non seulement été nécessaire de rester en alerte permanente, afin de repérer ces nombreux emprunts turcs, dont le texte est imprégné, mais aussi de faire preuve de discernement au moment de les traduire. Même si chaque décision a été prise au cas par cas, je suis parti du principe qu'il fallait garder en l'état dans la traduction les « vrais turcismes » et traduire en français les « turcismes bulgarisés ». Quelques exemples s'imposent pour illustrer ces propos, en commençant par cette seconde catégorie.

La première partie du *Chandelier de fer* contient une quantité particulièrement importante de turcismes, notamment pour décrire la sphère publique et les corps de métier d'antan, formés et régis par les corporations d'artisans et de marchands. Au chapitre II, Stoyan arrive en ville, affamé, gelé et sans le sou, et entre pour se réchauffer dans la boutique d'un marchand de savon, où il remue, à l'aide d'une cuillère en bois, du savon liquide dans un chaudron – *kazan* (turc *kazan*) –, à proximité d'un brasero – *mangal* (turc *mangal*) – en l'échange de quelques piécettes (Talev, 1979, p. 21-22). Quatre chapitres plus loin (chapitre VI), après avoir rencontré Sultana, il pénètre dans une chaudronnerie, en quête de travail, où il découvre une équipe d'artisans en train de fabriquer toutes sortes de récipients autour d'un établi – *tezgjah* (turc *tezgâh*) – (p. 42), avant qu'on ne lui confie à son tour un lourd marteau pour battre le cuivre – *bakâr* (turc *bakir*). Si un terme comme *bakâr* peut être aujourd'hui considéré comme vieilli, d'autres, comme *mangal*, *kazan*, sont toujours en usage. Tous, cependant, sont bien ancrés dans la langue et, à moins de vouloir complètement « turciser » et « ethnologiser » le texte, il n'y aurait aucun intérêt littéraire à les laisser tels quels dans la traduction. Chacun d'entre eux a donc été traduit par son équivalent français.

Toutefois, il faut aussi mentionner un certain nombre « turcismes bulgarisés » qui, en théorie, auraient dû être rendus en français mais ont été laissés en l'état. En effet, dans la

mesure où chaque turcisme a été traité de façon spécifique, on retrouve dans la traduction plusieurs exemples qui s'écartent de la règle. En voici deux : les mots *mehana* et *čaršija*⁴⁰, qui viennent, respectivement, du turc *meyhane* (taverne) et *çarşı* (marché). De fait, en dépit de leur origine étrangère, au demeurant, plutôt ignorée des locuteurs bulgares (Gadjeva, 2010, p. 264), *mehana* et *čaršija* renvoient à des réalités que l'on pourrait aujourd'hui considérer comme « typiquement bulgares ». Pour s'en convaincre, il suffit de penser, par exemple, à l'ancien marché de la ville de Veliko Tŕnovo, *Samovodska čaršija* ou au musée ethnographique d'Etăra, où il est possible de se restaurer et savourer diverses spécialités bulgares à la « taverne du Réveil national » *Văzroždenska mehana* (p. 264-265). De ce point de vue, et compte tenu du projet de marquer la bulgarité du texte dans la traduction, il semblait pertinent de ne pas les traduire *mehana* en français par « taverne », trop latinisant, et *čaršija* par « marché », qui est un peu plat, et encore moins par « bazar », qui, est certes plus exotique, mais renvoie à une réalité beaucoup trop vaste, présente dans de nombreux pays du monde arabo-musulman, et qui, de plus, a pour équivalent, en bulgare, le mot « pazar », avec lequel il partage la même origine persane.

À ces exemples, il convient également d'ajouter le cas de quelques turcismes que la situation d'énonciation elle-même, semble-t-il, impose. Ainsi, dans le discours direct, lorsque ce sont des personnages turcs qui s'expriment en bulgare dans le texte mais avec des turcismes, le bon sens invite à penser qu'il est logique de les conserver dans la traduction. Par exemple, à deux reprises, deux hommes turcs, l'un pris de pitié envers le chien de Stoyan, Sharo, affamé comme son maître après leur fuite commune en ville (Talev, 1979, p. 30), l'autre en voyant Sultana s'aventurer seule, aux aurores, dans le quartier turc pour chercher un remède à l'hémorragie de Katérina, après l'avortement de cette dernière (p. 327), s'exclament en disant : « *Zavalijata* » (turc *zavalli*), qui signifie « pauvre », « malheureux ». J'ai donc décidé de les translittérer « zavalli », au plus près du mot original et des caractères turcs. Le même raisonnement s'applique également au mot *giaour* (turc *gâvur*), lancé par un petit

⁴⁰ Translittéré *tcharshia* dans la traduction.

Turc à Stoyan, au début du roman (p. 28), puis employé par le caïmacan, après que les Prespanais décident de construire la nouvelle église (p. 110). Il s'agit là d'un terme de mépris, utilisé par les Turcs à l'égard des non musulmans et signifiant « mécréant », « infidèle », qui reste, aujourd'hui encore en Bulgarie, très négatif et perçu comme une insulte.

Contrairement à ces emprunts turcs bulgarisés, d'autres turcismes ont été maintenus dans la traduction en raison de la coloration bulgaro-ottomane qu'ils apportent au texte. C'est le cas notamment de *kadāna*⁴¹, *raja*⁴² ou encore *čorbadži*⁴³.

Kadāna vient du turc *kadın* et signifie « femme » ou « dame » (Berk et Bozdémir, 1995, p. 232). En bulgare, cependant, le mot a pris un sens plus restreint et désigne spécifiquement une « femme musulmane, principalement de nationalité turque » (*Rečnik na bălgarskija ezik*, s. d.). Cette nuance est exploitée à plusieurs reprises dans le roman sous la plume de Talev précisément pour suggérer qu'il ne s'agit pas de n'importe quelle femme, mais d'une femme qui, par sa confession, dispose d'un certain statut comparé à une femme chrétienne (p. 14, 171, 313...), comme en témoignent les phrases suivantes, prononcées par Katérina :

— Какви хубави чехли имаш, Ния! Мене никога нема да ми купят такива чехли. Мама ще каже: такива чехли носят **кадъните**. Наш Лазе би ми купил, но той пък никога нема пари. Се от татко иска, когато му требват. (Talev, 1979, p. 171)

– Quelles jolies pantoufles tu as, Nia! Moi on ne va jamais m'en acheter de pareilles. Maman va dire : il n'y a que les **kadins** qui portent ce genre de pantoufles. Notre Lazé m'en achèterait bien lui, mais il a jamais d'argent. Il demande toujours à papa quand il a b'soin. (p. 499)

Pour conserver cette subtilité sémantique, on pourrait, certes, traduire *kadāna* par « femme turque » ou « femme musulmane », c'est-à-dire en précisant le mot à l'aide d'un adjectif directement dans le texte. Or, procéder de la sorte alourdirait non seulement le style,

⁴¹ Translittéré *kadın* dans la traduction.

⁴² Translittéré *raia* dans la traduction.

⁴³ Translittéré *tchorbadji* dans la traduction.

mais expliciterait dans la traduction un élément qui, lui, est implicite dans l'original, tout en lui faisant perdre de sa force expressive. De là le choix de garder cet emprunt en l'état avec une note explicative de bas de page et dans le glossaire : (T.) Femme turque musulmane.

Le turcisme *raja* (turc *râya*) constitue également un *realia* propre à la domination ottomane et ne possède pas *stricto sensu* d'équivalent français. Sous l'Empire, le terme était utilisé pour désigner un sujet ou l'ensemble des sujets non musulmans. Généralement péjoratif – *râya* est issu de l'arabe *raee`aya*, et signifie « troupeau » (*Rečnik na bălgarskija ezik*, s. d.) –, le mot est associé, en bulgare, à l'idée de soumission, d'impuissance et de servitude, ce qu'évoquent toutes les récurrences dans le roman (Talev, 1979, p. 109, 150, 154...). Difficile donc de faire autrement, pour rendre tout l'affect du terme, que de le laisser tel quel dans le texte et de l'expliquer dans une note, une traduction approximative comme « sujet non musulman » n'étant, à l'évidence, pas une option satisfaisante ni appropriée dans ce contexte.

Quant à *čorbadži* (turc *çorbacı* : littéralement « distributeur de soupe »), emprunt lui aussi caractéristique de l'époque ottomane (p. 59, 101, 277...) et désignant « un notable bulgare aisé, dans l'Empire ottoman, qui avait souvent la réputation de collaborer avec les autorités ottomanes et de desservir les intérêts de son peuple » (Vrinat-Nikolov dans Vazov 2007, p. 9), le terme est tant ancré dans l'imaginaire collectif bulgare et tant connoté, que le traduire simplement par « notable » ne ferait qu'amputer le texte d'une part de sa bulgarité et ottomanité. On fera, par ailleurs, remarquer que *čorbadži* fonctionne également comme terme d'adresse, respectueux et courtois, généralement employé par un Turc à l'égard d'un Bulgare (*Rečnik na bălgarskija ezik*, s. d.). En fonction du locuteur, le terme peut donc prendre une connotation tantôt négative, tantôt péjorative, ce qui présente un intérêt littéraire indéniable qu'aucun équivalent français ne saurait rendre adéquatement.

Dans un Empire ottoman, organisé en communautés religieuses (chrétiens, musulmans, juifs...) et fortement hiérarchisé, ce que cherche à montrer Talev, il était, en somme, essentiel de ne pas gommer tous ces « vrais turcismes », mais bien au contraire, de les mettre en évidence dans la traduction.

Bien sûr, la question qui s'ensuit est donc de savoir s'il faut systématiquement expliquer ces mêmes turcismes dans des notes. Tout comme pour les *realia*, cela n'est pas certain. En effet, on rappellera brièvement que depuis les XVII^e et XVIII^e siècles et l'ouverture culturelle qui s'est produite vers l'Orient, à l'origine notamment du mouvement des « turqueries » (Balliu, 2019, p. 18-19), de nombreux mots et éléments de culture orientaux ont imprégné les lettres françaises et se sont durablement installés dans les dictionnaires ; au XIX^e siècle, les carnets de voyage d'éminents écrivains, comme ceux de Lamartine (*Voyage en Orient*, 1835), Gérard de Nerval (*Voyage en Orient*, 1851), ou encore, plus tard, les écrits de Pierre Loti (*Aziyadé*, 1879 ; *Fantôme d'Orient*, 1892), ont également aidé le public français à découvrir cet horizon culturel et regorgent d'emprunts relatifs aux coutumes et à l'administration ottomanes. C'est le cas, par exemple, de certains titres et dignités officiels : *bey*, *caïmacan*, *effendi*... En cas d'ignorance, la simple consultation d'un ouvrage de référence, comme le Littré ou le dictionnaire de l'Académie française, suffirait à lever le doute. C'est pourquoi je n'ai pas trouvé utile de faire appel à la note du traducteur et de les expliquer dans la traduction. J'ai, en revanche, eu recours à ce procédé pour les turcismes plus rares et non définis par les dictionnaires évoqués. C'est le cas, entre autres, des titres *juzbaši*¹ (*youzbashi* dans la traduction), *mutasarfi*² (moutassarif dans la traduction) :

¹ Officier à la tête d'une compagnie de 100 hommes.

² Gouverneur d'un "sandjak", la première unité administrative sous l'Empire ottoman.

En définitive, les turcismes, de même que les *realia*, posent des problèmes à la fois de traductibilité et de lisibilité. S'il est de la responsabilité du traducteur de résoudre ces premiers, il lui incombe aussi de veiller à ce que sa traduction soit lisible. Cela ne veut pas dire qu'il doive se donner le public pour horizon et traduire *pour* lui – aux dépens de l'original –, mais penser aux lecteurs de la traduction reste néanmoins un impératif. De là l'apparat critique (notes de bas de page, glossaire) qui accompagne la présente traduction. S'agissant d'un texte à la fois culturellement très enraciné et provenant d'une littérature encore trop méconnue, voire inconnue, et dont la diffusion demeure « injustement problématique en France » (Vrinat-Nikolov, 2015, p. 247), mais aussi, plus généralement, dans la francophonie,

j'ai donc traduit ces *realia* et emprunts en ayant à l'esprit un archilecteur francophone vraisemblablement peu familier avec cet horizon littéraire, ainsi qu'avec le contexte historique et social dans lequel elle s'inscrit. Mais « peu familier » n'est pas synonyme d'« ignorant » ni « passif », c'est-à-dire incapable de se renseigner par soi-même sur le texte lu et dont la lisibilité dépend, en partie, de l'effort réel, actif, qu'il appartient au lecteur de faire. D'où la volonté, certes, de mettre en relief dans la traduction même, à l'aide de l'italique, l'ensemble des éléments culturels et linguistiques, potentiellement ignorés, mais de n'expliquer par des notes que les plus obscurs et potentiellement gênants pour la lecture d'entre eux.

Dialecte

« La traduction du dialecte, écrivent Vrinat-Nikolov et Maurus (2018), est une sorte de monstre du Loch Ness de la traduction. Quand on veut embarrasser (?) un traducteur, on lui demande comment il s'en est tiré avec tel ou tel dialecte, et la réponse manque souvent de clarté » (p. 201). Il arrive même, d'ailleurs, que le dialecte, qui est « un système de signes et de règles combinatoires de même origine qu'un autre système considéré comme la langue, mais n'ayant pas acquis le statut culturel et social de cette langue indépendamment de laquelle il s'est développé » (Dubois et al., 2018, p. 143), ne soit tout simplement pas traduit, car jugé foncièrement « intraduisible⁴⁴ ». S'il est indéniable que la présence de dialecte a de quoi dérouter le traducteur et lui poser de réels défis de traduction, il importe de rappeler que c'est toujours un texte précis et un dialecte dans un texte précis que l'on traduit, et non pas un dialecte ou un texte en général. Le dialecte est à la fois « trace de la réalité linguistique d'une province, indice d'une inscription du social dans le texte [...], valeur en relation avec les autres valeurs du texte » (Vrinat-Nikolov et Maurus, 2018, p. 201-202), et c'est en tant que tel qu'il doit être rendu dans un texte concret.

⁴⁴ Par exemple, le traducteur du *Bruit et la Fureur* de Faulkner, Maurice-Edgar Conidreau, explique dans la préface de la traduction : « J'ai [...] résolument écarté toute tentative de faire passer dans mon texte la saveur du dialecte noir. Il y a là, à mon avis, un problème aussi insoluble que le serait, pour un traducteur de langue anglaise, la reproduction du parler marseillais » (cité dans Courriol, 2015, p. 345).

Qu'en est-il donc, concrètement, du dialecte existant dans le *Chandelier de fer* ?

En premier lieu, il est sans doute plus approprié de parler de « dialectalismes », donc de faits de langue (mots, locutions, tournures) ne relevant pas de la langue commune mais d'un dialecte (Dubois et al., 2018, p. 143), que de dialecte en rigueur de terme. En effet, loin de se déployer dans la totalité du texte, on retrouve dans des proportions variables et à des intervalles plus au moins réguliers, des mots et des expressions caractéristiques des parlers bulgares occidentaux⁴⁵, et plus spécifiquement du sud-ouest⁴⁶. Étant donné le besoin de Talev de « raconter quelque chose sur la Macédoine » et son projet de dépeindre, dans ses romans, la vie d'une « ville macédonienne moyenne », en cherchant « ce qu'il y avait de commun, de caractéristique de cette ville » (cité dans Najdenova-Stoilova, 1957), il est certain que le recours aux dialectalismes n'est pas un simple détail ou effet de style, mais que ceux-ci remplissent une fonction précise : immerger un peu plus le lecteur dans le texte en lui donnant non seulement l'impression de voir cette ville, typiquement macédonienne, qu'est Prespa et ses habitants, mais aussi d'entendre ces mêmes personnages prespanais, d'une époque désormais révolue, converser, se disputer, s'exclamer... tel qu'auraient pu le faire les gens vivant dans ces terres en ces temps-là, avec leurs habitudes et particularités langagières propres. À cet égard, il est intéressant de signaler un passage évocateur, tiré du chapitre VII de la deuxième partie du roman, dans lequel l'auteur souligne, de façon détournée, que le parler des Prespanais, donc des Bulgares de Macédoine, n'est pas celui des Bulgares de Moésie ni celui des Bulgares de Thrace et vice versa :

⁴⁵ À ce sujet, on renvoie à l'article très instructif « Dialektnata delitba na bălgarskija ezik, otrazena v najnovata karta na Instituta za bălgarski ezik » d'Ana Kocheva (2016).

⁴⁶ Il n'est pas de notre propos d'aborder le cas du macédonien, qui, outre des divergences de points de vue linguistiques, soulève aussi des débats houleux, liés à des questions fondamentalement politiques (alors que, en Bulgarie, de nombreux linguistes estiment que le macédonien est un dialecte bulgare, en Macédoine du Nord, le macédonien est considéré comme une langue à part entière).

« Откъде идеш ти, отче? - питаха го. виждаха, че не е от тия места и говореше горнобългарски. » (Talev, 1979, p. 140)

« D'où viens-tu, mon pere ? lui demandait-on ; les gens voyaient qu'il n'était pas d'ici et qu'il parlait un bulgare du nord⁴⁷. » (p. 466)

Derrière cette question, adressée par les habitants de Prespa au moine de Rila, transparait, en filigrane, la volonté de l'auteur d'attirer l'attention de ses lecteurs sur les faits de langue des personnages dans le texte. En effet, une lecture attentive permet de constater que c'est dans les dialogues et dans les pensées intimes des héros du roman, régulièrement dévoilées par le narrateur, qu'apparaissent la plupart de ces dialectalismes, davantage que dans la narration proprement dite, où l'on peut néanmoins en relever divers exemples.

Ces observations générales appellent naturellement plusieurs questions : faut-il traduire « tous » les dialectalismes ? Comment ? Et quels seraient les écueils à éviter ?

En premier lieu, de même qu'avec les turcismes, il y a dans ce cas-ci également « dialectalisme » et « dialectisme ». En effet, alors que bon nombre de ces faits de langue participent de façon manifeste à cet effort pour faire entendre la voix et le parler des Prespanais, d'autres, en revanche, semblent plus accessoires et délicats à justifier, voire involontaires – à ce titre, on pourrait parler de « dialectalismes fortuits », fondus dans la masse textuelle. Arrêtons-nous un instant, par exemple, sur le terme *sekira* (hache), d'origine slave, que l'on rencontre au début du roman, lorsque Stoyan décide de fuir en ville :

« Той се отдели от двете жени, отиде към дръвника, посегна напосоки и взе една **секира**⁴⁸, окачи я на лявата си ръка. » (Talev, 1979, p. 19)

« Stoyan s'éloigna des deux femmes ; il se dirigea vers le billot, tendit la main et saisit une **hache** au hasard qu'il attacha autour de son bras gauche. » (p. 330)

⁴⁷ D'un point de vue géographique, Rila se trouve au nord de la Macédoine égéenne et du Pirin, et, dans une grande mesure, au nord-est de la Macédoine du Vardar.

⁴⁸ C'est nous qui soulignons.

Il s'agit d'un mot d'emploi courant en Macédoine et en Bulgarie occidentale. Dans les pages suivantes, le mot *sekira* est utilisé à deux autres occasions :

Дядо му, баща му, майка му и Благуна изчезват в някакъв облак, сетне става съвсем тъмно, Стоян се полюшва, едва-що не пада от оградата и потреперва, дългата дръжка на **секирата** му, надяната на ръката, тихо се чуква в някой камък. (p. 21)

Son grand-père, son père, sa mère et Blagouna disparaissent dans une sorte de nuage, puis l'obscurité devient totale, Stoyan vacille et c'est à peine s'il ne tombe pas de la clôture ; il tremblote, le long manche de la **hache**, attachée autour de son bras, se heurte en silence contre une pierre. (p. 332)

« — Па — усмихна се Стоян, откачи секирата от ръката си и я сложи до стената, — да се опитам ». (p. 22)

« — Bah... sourit Stoyan, puis il ôta sa **hache** du bras et la posa contre le mur : j'vais essayer ». (p. 334)

Or, à y regarder de plus près, on remarquera que Talev utilise à deux reprises le synonyme de *sekira* en bulgare standard qu'est le mot *bradva* (p. 29) pour se référer exactement au même objet :

Стоян бавно се освободи от вцепенението и страха си (как попадна в тая турска къща, между тия стени и затворени порти!), огледа се де да остави **брадвата**, която все си висеше на лявата му ръка.

Stoyan se remit lentement de sa stupéfaction et de sa peur (comment avait-il pu se retrouver dans cette maison turque, entre ces murs et ces portes fermées !), il chercha autour de lui un endroit où laisser la **hache**, toujours attachée autour de son bras gauche. (p. 341)

Камъните бяха преместени и сега той не знаеше какво да прави, прибра си **брадвата**, поогледа се в пустия двор.

Les pierres avaient été déplacées et maintenant il ne savait plus quoi faire. Il reprit sa **hache** et examina brièvement la cour déserte. (p. 342)

Face à ce constat, on peut du moins se demander si le terme *sekira* a réellement pour objectif d'apporter une « touche macédonienne » au récit et s'il ne s'agit pas plutôt d'une habitude langagière de l'auteur, propre de son idiolecte. En d'autres termes, il n'est pas certain que cette différence doive nécessairement être marquée dans la traduction, en recourant à deux mots distincts. Aussi ai-je fait le choix de conserver un seul et même équivalent français des mots *sekira* et *bradva* : le mot courant « hache ».

À côté de ces dialectalismes fortuits, on rencontre, par contraste, de « vrais dialectalismes », c'est-à-dire employés à dessein dans le roman.

C'est le cas, par exemple, du mot *bečvi* (p. 66), prononcé par Stoyan en réponse à une question de Sultana :

« – Де ти е кесията? Нели ти дадох вчера една кесия, да я имаш за пари.

– В другите, старите ми **бечви** — отвърна Стоян и се спусна да вземе кесията. »

D'après le dictionnaire de l'Institut pour la langue bulgare, *bečvi* est un mot de dialecte signifiant une culotte d'homme marron clair ou blanche, avec des jambes courtes et larges, couvrant les genoux, et, par extension, un synonyme de *poturi* (le pantalon bouffant traditionnel) (*Rečnik na bālgarskija ezik*, s. d.). Le terme n'est guère utilisé qu'en Macédoine et contribue, de ce point de vue, à la coloration macédonienne du texte. Il était donc important de traduire cette valeur en français. Pour ce faire, j'ai eu recours au mot « bragues » qui, selon le *Trésor de la langue française* (s. d.), est « vieux » et « régional », et renvoie à une « [c]ulotte, caleçon porté autrefois » :

« – Où est ta bourse ? Hier je t'ai donné une bourse pour que tu y ranges ton argent.

– Dans mes vieilles **bragues**, répondit Stoyan, et il se baissa pour prendre la bourse (p. 384). »

Au-delà de ces exemples d'ordre lexical, ne posant pas, a priori, d'insurmontables problèmes de traduction, on retrouve des cas de dialecte plus complexes à rendre en français, car situés sur un autre plan. En effet, il importe de rappeler succinctement que la division dialectale de la langue bulgare repose principalement sur des critères phonétiques : notamment l'isoglosse traditionnelle de la « frontière du jat » (*jatova granica*), laquelle se fonde

sur la séparation des parlers en deux grandes aires linguistiques, reflétant la prononciation de l'ancienne lettre ъ (jat) (Antonova-Vasileva, 2011) : les parlers orientaux en *ja*, d'une part, et les parlers occidentaux, en *e*, d'autre part. Ainsi, selon cette même division, le mot *бял* (blanc) pourra être prononcé [bjal] (parlers orientaux) ou [bɛl] (parlers occidentaux, y compris en Macédoine).

Dans *Le Chandelier de fer*, cette façon manière de prononcer est graphiquement représentée dans le texte. Par exemple, le mot *хляб* (*hljab*), qui veut dire « pain », est orthographié quatorze fois *хлеб* (*hleb*) et ce, précisément, dans les dialogues et pensées de personnages, tandis que *хляб*, dans son orthographe standard, apparaît à vingt-cinq reprises, toujours dans la narration. Comparons :

Стоян се нахрани в механата с градски **хляб**⁴⁹ и с фасул, останал от миналия пазарен ден, полян с оцет, та да не се познава, че е вкиснал, пренощува на рогозка в една от стаите на хана. (Talev, 1979, p. 31)

Dans la *mehana*, Stoyan mangea du **pain** de ville et des haricots, restés du dernier jour de marché, arrosés de vinaigre de façon à ce qu'on n'arrive pas à discerner qu'ils étaient gâtés, et dort sur une natte dans l'une des chambres du *kan*. (p. 344)

— Поп ли ще го правим, какво? — отвърна Стоян. — Златен е занаятът ми, нели виждаш. И за децата ни ще има **хлеб** ». (p. 120)

– On va en feire un pope ou quoi ? répondit Stoyan. – J'ai un métier en or, tu vois bien. Y aura aussi du **pein** pour nos enfants. (p. 444)

Les dialectalismes phonétiques sont les plus nombreux dans le texte et concernent presque toutes les catégories grammaticales : les adverbes (*veke* [déjà], p. 48, au lieu du standard *veče* ; *negde* [quelque part], p. 45, au lieu de *njakăde...*), les substantifs (*vujko* [oncle], p. 46, pour *vujčo*), les verbes (*trebva* [falloir] p. 85, pour *trjabva* ; *znaj* [3^e personne du singulier du verbe savoir], p. 86, pour *znae*). On pourrait prolonger la liste à l'envi...

⁴⁹ C'est nous qui soulignons.

Il est évident que ces écarts vis-à-vis de la langue standard, tant au niveau lexical que phonétique, ne sont pas gratuits ni ornementaux. Ils témoignent du souci de réalisme de l'auteur et contribuent, en partie, à l'oralité du texte – oralité dont il sera plus spécifiquement question par la suite. Dans ce sens, ne pas traduire ces faits de langue sous prétexte d'intraduisibilité ou, simplement, par commodité, c'est gommer une valeur substantielle du roman. Pour autant, faut-il traduire coûte que coûte chacun de ces faits de langue ou, si l'on préfère, dialectalisme pour dialectalisme ? On en revient donc à notre première question.

Pour y répondre, l'analyse que fait Berman de la traduction française de l'*Énéide* par Klossowski s'est avérée d'un grand secours. Dans *La traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain* (1999), Berman, en effet, s'intéresse à cette traduction, datant de 1964, et dont la publication a suscité des traductions, négatives comme positives, en raison de son littéralisme poussé à l'extrême (p. 155). Concrètement, après un retour sur la personnalité du traducteur, le choix de retraduire de l'*Énéide* et l'horizon d'une telle retraduction (p. 115-123), Berman aborde la question de la littérarité de Klossowski : quelle est-elle ?

Pour Berman, la littérarité de Klossowski ne saurait être réduite à un simple mot à mot, à un *calque* servile. Contrairement à ce que les diverses études consacrées à cette traduction (dossier de presse Gallimard) laissent entendre, l'*Énéide* de Klossowski pourrait servir à « éclairer l'essence de la littéralité » (p. 124). Dans ce but, Berman distingue deux plans : le « *mode général* de [l]a traduction » de Klossowski, qui opère, d'après lui, « une forte latinisation du français » et le fait que cette même latinisation s'effectue « *sans être un calque* », qui violerait gratuitement (ce que fait le mot à mot proprement dit) la langue (p. 129-130). Afin d'éviter cet écueil, Klossowski aurait « implant[é] en français le caractère « disloqué » de la syntaxe latine », en introduisant des rejets, des inversions, des déplacements, etc., du latin, sans pour autant « reproduire naïvement, servilement, les rejets, inversions, déplacements de l'original », donc « sans les copier "tels quels" » (p. 130). Cela amène Berman à conclure que, pour arriver à ce résultat, à cette latinisation sans calque du français, Klossowski ne s'est pas contenté de traduire la « distribution factuelle », tout au long

de l'*Énéide*, des inversions, rejets, déplacements, et autres caractéristiques propres au latin, mais le « système global » de ces derniers, de manière à ce que la langue française puisse les « accepter » ; en somme, en recherchant, dans la phrase française, « les mailles, les trous par où elle peut accueillir –sans *trop* de violence, sans *trop* se déchirer [...] – la structure de la phrase latine » (p. 131).

L'objectif ici n'est évidemment pas d'établir un parallèle entre la traduction de Klossowski et celle du présent travail, encore moins entre Virgile et Talev. En revanche, l'analyse de Berman sur la question de la littéralité est tout à fait éclairante et peut être, *mutatis mutandis*, transposée à la problématique de la traduction du dialecte. En effet, on peut retenir deux points : d'une part, l'idée d'« acceptabilité », c'est-à-dire « ce que la langue traduisante – dans son être historique – peut accepter de la langue traduite à un moment donné » (p. 130-131) et, d'autre, part l'idée que ce n'est pas tant tel rejet, telle inversion ou encore – et en l'occurrence – tel dialectalisme, s'inscrivant dans un système, que le traducteur doit à tout prix traduire et rendre, respectivement, par un autre rejet, une autre inversion ou un autre dialectalisme, que leur globalité, l'effet d'ensemble qu'ils produisent.

La question qui s'ensuit est donc celle de savoir par quels moyens et comment arriver à ce résultat, c'est-à-dire, dans le cas du *Chandelier de fer*, de faire entendre ce parler bulgare-macédonien, lequel passe en grande partie par ces dialectalismes lexicaux et phonétiques.

Plusieurs procédés sont à notre disposition. D'abord, dans la mesure où la plupart de ces faits de langue sont observables dans les dialogues, la principale stratégie mise en place consistait à imiter la langue parlée par la reproduction graphique de certaines habitudes langagières, très courantes à l'oral dans le français de France. Cela comprend, par exemple, des faits linguistiques aussi communs que la suppression de l'adverbe de négation « ne », ou le recours à l'élision, notamment avec les pronoms « je » et « tu », ou encore la pratique de la syncope dans certains mots (p't-être, que'qu'chose...). Si, à l'oral, ces phénomènes passent le plus souvent inaperçus pour les auditeurs comme pour les locuteurs eux-mêmes, dans un texte, en revanche, et a fortiori dans un texte « littéraire », où l'on s'attendrait, en principe, à

lire un français « correct », c'est-à-dire conforme aux normes de la langue standard, ils relèvent manifestement de l'écart et peuvent, de ce fait, difficilement échapper à la vigilance du lecteur.

Bien qu'ils puissent donner une impression de négligence, voire de laisser-aller, ces mêmes phénomènes, reproduits à l'écrit, permettent de produire de nombreux effets de style, et visent notamment à doter le texte d'une certaine spontanéité, d'un certain naturel. Dans ce sens, je n'ai pas hésité à traduire les dialectalismes dans les dialogues, à imiter la langue parlée en omettant souvent les négations, en introduisant des élisions là où il n'y avait pas lieu d'en mettre, en tronquant certaines syllabes ou lettres dans quelques mots, et en recourant à des tournures familières. Le passage suivant peut servir à illustrer ces propos :

Старецът махна с ръка на Стояна и викна през гърма на чуковете:

— Какво искаш, селянче? Требва ли ти нещо?

— Не ми трябва... — започна Стоян, но се смути, че и сам не чуваше гласа си, та извика: — Дайте и на мене един чук! Да чукам, да чукам и аз... (Talev, 1979, p. 42)

L'homme fit signe de la main à Stoyan et lui cria à travers le fracas des marteaux :

– Qu'est-ce que tu veux, petit paysan ? **T'as** besoin de **que'qu'chose** ?

– **J'ai pas b'soin**... commença Stoyan, mais il se troubla, car lui-même n'entendait pas sa voix, alors il dit : – Donnez-moi un marteau à moi aussi ! **Que j'martèle, que j'martèle** moi aussi... (p. 357)

Lorsque ces dialectalismes s'inscrivaient dans un sociolecte bien précis, comme c'est le cas avec le parler paysan de Stoyan, on peut forcer un peu plus le trait et joué également sur la syntaxe, en employant des constructions incorrectes, mais fréquentes dans le parler populaire. En voici un exemple, avec notamment l'utilisation fautive de la conjonction « que » :

— Вземи — каза тя и като гледаше кучето с намръщен поглед, додаде: — И ето туй, да се завиеш.

Той взе хляба и чергата и негли се чудеше де да ги сложи. Като не знаеше що да каже, изведнаж попита:

— Ами ти отде знайш, че ме викат Стоян?

В строгите очи на момата проблеснаха весели искри:

— Та вие, селяните, барем половината сте Стояновци.

Той се усмихна глупаво и без да я погледне, отново попита:

— Ами тебе как те викат? (р. 39)

– Prends ça, lui dit-elle en regardant le chien d'un air renfrogné, puis ajouta : – et ça aussi, pour te couvrir.

Il prit le pain et la couverture d'un air embarrassé. Puis, comme il ne savait pas trop quoi dire, il demanda tout à coup :

– Au fait, comment **t'sais** que **j'm'appelle** Stoyan ?

Les yeux sévères de la jeune femme s'illuminèrent de joyeuses étincelles :

– Parce qu'au moins la moitié d'entre vous, les paysans, vous êtes des Stoyan.

Il sourit niaisement et, sans la regarder, demanda de nouveau :

– Et toi, comment **qu'tu** t'appelles ? (р. 353)

Mais encore, dans une tentative de recréer en français ce parler prespanais et les nombreux dialectalismes présents, j'ai eu recours à une orthographe incorrecte ou archaïsante dans certains mots, afin de signaler, si ce n'est phonétiquement, du moins graphiquement ces écarts par rapport à la langue standard. Ainsi, j'ai orthographié le substantif pain « pein » (cf. exemple p. 158) pour marquer la différence entre le *hljab*, standard et caractéristique des parlers orientaux et de l'orthographe bulgare, et le *hleб* oral, typique des parlers occidentaux.

Suivant le même principe, la forme dialectale *dedo* (23 occurrences) est devenue « grand-pere » dans les dialogues par contraste avec le *djado* (« grand-père ») standard, utilisé dans la narration (35 occurrences). J'ai également écrit, pour donner un dernier exemple, l'adverbe déjà « desja » pour rendre le *veke* dans le texte source, l'idée étant de rester relativement proche de la graphie du français commun d'aujourd'hui, de sorte que le lecteur francophone puisse percevoir cette variation linguistique, sans pour autant le dérouter complètement – ce que ne fait pas l'original – et compromettre, en conséquence, la lisibilité du texte.

— Майко, отивам в града. Ти само да знайш и на Благуна кажи.

— Ами дали ще те пусне **дедо** ти? (Talev, 1979, p. 18)

— Mère, je pars en ville. Personne doit le savoir, sauf toi et Blagouna.

— Et ton **grand-pere** ? Tu crois qu'il te laissera partir ? (p. 330)

— Ето Кочо **веке** оставя духалото и се залавя за чуковете с другите калфи. Нужно ми е по-малко момче, да го замести на духалото. Какво ще търся чуждо, нека дойде Лазе. (p. 119)

— Kotcho a **desja** laissé le soufflet pour manier les marteaux avec les autres compagnons. J'ai b'soin d'un garçon plus petit pour le remplacer au soufflet. J'vais tout de même pas en chercher un autre : que Lazé vienne. (p. 443)

Enfin, j'ai aussi pris la responsabilité d'insérer quelques mots et tournures issus des dialectes occitans, afin de produire une certaine distance pour le lecteur francophone dans la traduction, telle qu'elle existe aussi pour le lecteur de langue bulgare contemporain dans l'original. Ainsi, on trouvera dans les dialogues et pensées rapportées des personnages, l'adverbe *quauque part* (p. 32, 44) pour rendre le *negde*, employé par Stoyan et Soultana (p. 37, 45) :

— Ще ми дадете едно парче хлеб и ако може да пренощувам тука, в плевнята. Пък ако ме оставите да нощувам тука, докато се прибера **негде**, може да помогна и за друга работа — я вода да донеса, я друго нещо из двора и каквото и да е. От работа не се плаша (Talev, 1979, p. 37)

— Vous me donnerez un bout de pain et, si possible, vous me laisserez dormir ici, dans le fenil. D'ailleurs, si vous me laissez dormir ici, jusqu'à ce que je trouve **quauque part** où loger, je pourrais vous aider pour d'autres tâches : je pourrais aller chercher de l'eau, travailler dans la cour ou quoi que ce soit d'autre. Le travail me fait pas peur. (p. 350)

— Що не намериш **негде** малко слама да си постелеш, ти се така ли ще лежиш в яслите, на голи дъски? (p. 45)

— Pourquoi tu te trouves pas un peu de paille **quauque part** pour dormir dessus ? Tu vas toujours coucher comme ça, dans les râteliers, sur des planches nues ? (p. 360)

De même, pour signaler les variations phonétiques au niveau des verbes (*trebva* [falloir], *znaj* [3^e personne du singulier du verbe savoir]...), j'ai introduit, en occitan, quelques verbes d'usage fréquent. C'est le cas, par exemple, du verbe « vivre », devenu « viure⁵⁰ » dans la traduction :

— То, Султано, не е колко гроша ще вземеш. Ех, колкото да се **живей!** Ама като седнеш там, на тезгяха, и като направиш некая вещь... едно саханче да направиш... Нещо те напъва в ръцете, в пръстите и колкото по-вече чукаш, става ти леко ей тука е — посочи той с две ръце гърдите си. (Talev, 1979, p. 85)

– T'sais, Soultana, il s'agit pas de savoir combien de groches tu vas toucher : c'qu'il faut pour **viure** ! Mais quand tu t'assois là-bas, sur l'établi, et quand tu fabriques quelqu'objet... un plat, par exemple... tu sens comme une tension dans les mains, dans les doigts, et plus tu martèles, plus tu t'sens léger, là, montra-t-il son torse des deux mains. (p. 405)

Dans un souci de cohérence textuelle, j'ai été amené, même lorsque l'original ne comportait aucun dialectalisme, à maintenir ces mots dans les dialogues – sauf, bien entendu, dans quelques passages précis, comme c'est le cas avec le moine de Rila, dont le parler, on l'a vu, n'est pas celui des Prespanais –, sous peine d'aboutir à un paradoxe : des habitants d'une même ville qui s'expriment, pour les uns, en dialecte, et, pour les autres, dans la langue standard.

Cette façon de procéder n'est, cependant, pas dénuée de risque dans la mesure où le recours systématique à des mots occitans pourrait finir par « occitaniser » Talev et de nous mener à l'aberration suivante : des Bulgares de Macédoine qui communiquent en occitan... Aussi, pour éviter cet écueil, je me suis astreint à n'utiliser qu'un nombre très limité de dialectalismes occitans : le strict nécessaire pour obtenir l'effet recherché en provoquant l'écart, sans en faire une norme.

⁵⁰ On fera tout de même remarquer que cette forme peut aussi être considérée comme archaïsante, dans la mesure où, avant le XVIII^e siècle, les lettres *u* et *v* n'étaient pas clairement différenciées.

Archaïsmes

« Les œuvres du passé – les œuvres littéraires s’entend – sont toutes des archaïsmes⁵¹ » (Chevalier et Delport, 2010, p. 221). Malgré le côté – en apparence – péremptoire de cette citation, l’assertion de Jean-Claude Chevalier et Marie-France Delport pointe en réalité une évidence : la langue des œuvres du passé n’est pas la nôtre. Que ce soit sur le plan du lexique, de la syntaxe ou encore de la morphologie, les langues sont naturellement amenées à connaître des transformations avec le temps. On pourrait même avancer que c’est là la condition *sine qua non* de leur survie.

Dans un texte littéraire, cette évolution linguistique au fil des siècles se traduit par une distance entre l’œuvre et le lecteur d’aujourd’hui. Du point de vue du traducteur, la question de l’archaïsme soulève donc un double dilemme : « [c]ette distance devenue consubstantielle à l’œuvre, il lui faut décider s’il la conservera, et dans quelle mesure. S’il la traduira, s’il prendra le parti de l’œuvre ou celui du plus paresseux des lecteurs de sa traduction, son contemporain » (p. 1).

Une fois de plus, il appartient donc au praticien de faire un choix fondamental, lequel aura nécessairement une incidence sur la traduction. Afin de déterminer l’approche la plus pertinente à adopter, il convient d’abord d’apprécier la nature du texte à traduire.

Là encore, il y a « archaïsme » et « archaïsme ». En premier lieu, en effet, il est nécessaire de tenir compte du facteur temps, c’est-à-dire la distance temporelle qui sépare l’auteur du traducteur – donc du lecteur. La langue d’un écrivain du XVI^e siècle, par exemple, ne pose pas les mêmes défis de traduction que celle d’un écrivain du XIX^e, qui, à son tour,

⁵¹ La notion d’archaïsme (du grec *arkhaismos*) pose un problème de définition générale. Si les dictionnaires font, pour la plupart, référence au caractère linguistique et stylistique du concept, ceux-ci sont d’ordinaire peu précis quant à l’acception du phénomène linguistique en question, les auteurs de définition se contentant d’utiliser les termes « "forme ", "construction", "mot", "voix", "expression", "tour", "tournure", ou encore l’expression "procédé de style" » (Cabello-Garcia, 2008, p. 3). Des doutes subsistent donc en ce qui concerne la nature du concept (lexicale, syntaxique, phonétique...).

présente des contraintes différentes de celle d'un auteur du XX^e, et ainsi de suite. Il est certain que plus cette même distance temporelle sera importante, plus les problèmes de lisibilité risquent d'être imposants et les archaïsmes en tout genre – nombreux. Ainsi, *Sous le joug* d'Ivan Vazov (1894) « fait toujours partie des textes à lire dans le secondaire en Bulgarie et aussi bien enseignants que parents d'élèves déplorent le fait qu'[il] est de moins en moins lisible, notamment par sa langue qui a vieilli » (Vrinat-Nikolov, 2017b). Les difficultés que l'on peut éprouver à la lecture de ce texte sont indéniablement le résultat du temps : elles sont dues au fait que depuis la parution du roman, il y a maintenant 128 ans de cela, la langue bulgare a évolué et ne se trouve plus en phase avec celle de Vazov et de ses contemporains. Or, il importe de ne pas perdre de vue que ce qui, de nos jours, peut sembler archaïque dans ce texte ne l'était pas au moment de son écriture. Sous ce rapport, on peut se demander s'il y a vraiment lieu d'archaïser la traduction en recourant à des mots, tournures, constructions et autres, caractéristiques du français du XIX^e siècle, comme on, pourrait, par exemple, en relever dans *Les Misérables* de Victor Hugo, œuvre dont Vazov s'est inspiré pour écrire *Sous le joug*.

Dans le cas du texte qui nous intéresse, en revanche, il en est autrement. *Le Chandelier de fer*, on le sait, a été écrit en septembre 1946, soit, sous l'angle de l'histoire globale, précisément un an après la fin de la Seconde Guerre mondiale, et, sous l'angle de l'histoire bulgare, au début de la République populaire de Bulgarie, peu après la réforme orthographique officielle de la langue de 1945⁵², menée et entérinée par le nouveau régime communiste en place. Le texte a été imprimé et publié pour la première fois en 1952, il y a donc un peu plus de 70 ans de cela. Si, de prime abord, cette distance temporelle n'est pas négligeable et qu'environ trois générations ont vu le jour depuis la publication du roman, dans les faits, la langue de Talev reste relativement proche de celle du lecteur du début du

⁵² Parmi les principales modifications apportées, on citera en particulier la suppression du jat' (ѣ) et du grand ious (ѣ), dans un but de simplification orthographique.

XXI^e siècle. Elle n'est en tout cas pas celle de Vazov et ne pose pas des problèmes aussi sensibles de lisibilité.

Néanmoins, on peut difficilement ne pas remarquer certains mots pouvant paraître aujourd'hui vieilliss, voire tombés en désuétude. Ainsi, on peut relever, p. 311 et 325, le mot *чаре* (*čare*), variant de *цяр* (*cjar*), dont l'équivalent français est le mot « médicament ». En bulgare, les synonymes de *čare*, en usage à l'époque de l'écriture du *Chandelier de fer* et toujours usité de nos jours, sont pourtant nombreux, à commencer par *лекарство* (*lekarstvo*). Celui-ci apparaît d'ailleurs plus loin dans le texte (p. 328). On peut dès lors se demander pourquoi Talev a décidé, à quelques pages d'intervalle d'utiliser un archaïsme et un mot d'emploi courant pour désigner une même réalité. Serait-ce parce que le terme *čare* n'était alors pas encore perçu comme désuet ? Ce n'est pas impossible, mais il faudrait, pour s'en assurer, mener une étude non plus traductologique, mais linguistique, ce qui ne rentre pas dans le cadre de ce travail. Cependant, il est intéressant de remarquer qu'à la différence de *lekarstvo*, qui est d'origine slave, le mot *čare*, lui, vient du turc *çare*, lui-même issu du persan, et signifie « moyen », « issue », « solution » (Berk et Bozdémir, 1995, p. 98). En d'autres termes, *čare* est un autre exemple de turcisme dans le texte et l'on peut, du moins, supposer que l'auteur l'a utilisé à dessein, afin de servir sa visée réaliste et contribuer à l'atmosphère d'époque du roman. Dans ce cas, on aurait donc affaire ici non pas à un archaïsme linguistique à l'état pur, mais plutôt à un « fait de style » (Zumthor, 1967, p. 26).

Quoique subtile, cette nuance permettrait, de la sorte, de distinguer les archaïsmes du *Chandelier de fer* de ceux de *Sous le joug*. Alors que chez Vazov l'archaïsme serait, avant tout, le produit du temps, de la distance qui s'est inexorablement installée au fil des ans, chez Talev, il aurait pour origine la volonté délibérée de l'auteur. Dans ce premier cas, on l'a vu, il n'est pas sûr qu'il faille traduire l'archaïsme par un autre archaïsme – pour Vrinat-Nikolov ce serait même là une « idée reçue » (2017b) – mais dans le second, on ne peut raisonnablement se permettre de l'abolir dans la traduction, sous peine d'abolir l'œuvre elle-même. Bien entendu, il n'est pas question de généraliser et il en va de l'archaïsme comme des turcismes

et du dialecte : chaque décision, de traduire ou de ne pas traduire, doit être prise au cas par cas.

Ainsi, pour en revenir à l'exemple du mot *čare*. « Médicament » a été exclu, d'une part, parce qu'il a été mobilisé pour traduire le mot *lekarstvo*, utilisé dans la narration, et d'autre part, parce que le terme semble « trop » savant dans la bouche d'un paysan illettré du XIX^e siècle, comme Stoyan, et de son épouse Soutana, gardienne de la tradition patriarcale – les deux personnages qui l'emploient. « Drogue » aurait pu fournir une solution intéressante, dans la mesure où s'agit d'un emploi vieilli pour désigner un « [m]édicament, généralement simple (dont on abuse, dont on condamne l'usage) » (*Trésor de la langue française*, s. d.), mais, à la différence de *čare*, qui est neutre, le mot drogue a une connotation péjorative et pourrait, aujourd'hui, prêter à confusion, étant donné le sens courant actuel du terme : « [p]roduit stupéfiant ou hallucinogène [...] dont l'usage peut conduire à l'intoxication, l'accoutumance et la toxicomanie » (*Trésor de la langue française*, s. d.). Finalement, j'ai décidé de traduire *čare* par « remède ». Celui-ci apparaît, en effet, comme une bonne possibilité de traduction : il est non seulement attesté en français depuis le XII^e siècle (du latin *remedium*), mais sa définition est, de surcroît, plus générale que les deux précédentes, car il renvoie à « [t]out moyen employé pour prévenir ou guérir une maladie, une affection, pour soulager la souffrance » (*Dictionnaire de l'Académie française*, s. d.), ce qui le rapproche, d'ailleurs, le plus du sens originel du turcisme *çare*.

Султана рече:

– Ще те омъжим за него. Не може иначе. Но аз нема да те пратя трудна под венчило. Преди да влезеш в църква с невестински венец, безсрамнице, ще подиря **чаре** да пометнеш. (Talev, 1979, p. 311)

« Soutana dit :

– On va te marier à lui. Autrement, c'est pas possible. Mais moi, je vais pas t'envoyer grosse à l'autel. Avant que t'entres à l'église avec ta couronne de mariée, p'tite dévergondée, je vais trouver un remède pour te feire avorter. » (p. 657)

Върху лицето на Стоян се спусна сянка, пък каза бързо:

– Ами... потърси некакво **чаре!** Немаме хекимин в града, пусто да остане. (p. 325)

Une ombre passa sur le visage de Stoyan, toujours aussi vite :

– Eh bien... trouve un remède ! La peste ! On n'a pas de toubib en ville. » (p. 673)

C'est deux exemples appellent d'autres commentaires du point de vue des archaïsmes. D'abord l'adjectif *трудна* (*trudna*), employé par Sultana pour se référer à la grossesse de sa fille Katérina. Utilisé dans ce sens, et non dans son acception courante de « difficile », le mot est obsolète et relève du registre populaire (*Rečnik na bălgarskija ezik*, s. d.). Le problème, en français, c'est que, à moins de recourir à des expressions le plus souvent familières, voire argotiques, comme « en cloque » ou « avoir le ballon », qui seraient, dans le contexte, déplacées, on est confronté à un nombre limité d'adjectifs synonymes d'enceinte. « Gravide » ne convient évidemment pas, car trop technique et réservé au domaine médical ; il en est de même pour « gestante » qui, du reste, s'emploie essentiellement pour parler d'animaux. En fin de compte, j'ai opté pour l'adjectif « grosse », qui selon le Trésor de la langue française (s. d.), est à la fois vieilli et populaire, et constitue, sous cet angle, la solution la plus satisfaisante.

Un autre mot problématique, cette fois, dans la phrase de Stoyan, est le substantif *хекимин* (*hekimin*). D'après le dictionnaire de l'Institut pour la langue bulgare (*Rečnik na bălgarskija ezik*, s. d.), le terme est désuet et familier. Il est entré dans la langue par le turc *hekim*, lui-même depuis l'arabe *hakīm*. On remarquera, à ce propos, qu'en turc aussi *hekim* est considéré comme vieux (Berk et Bozdémir, 1995, p. 197). La question qui se pose est donc de savoir comment procéder pour traduire ce mot à la fois archaïque et d'origine doublement étrangère (turque et arabe). À première vue, le défi semble être de taille, mais après quelques recherches, on découvre un synonyme d'origine arabe pour le mot turc *hekim*, lui aussi tombé en désuétude : le terme *tabip* (p. 428), et que l'on retrouve en français familier sous la forme « toubib », importée du Maghreb par les colons dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Ces observations m'ont amené à conclure que la traduction de *hekimin* par « toubib » constituait un bon compromis, car, bien que n'étant pas un archaïsme proprement dit, puisque

toujours en usage dans le registre populaire et familier, ce n'est néanmoins pas un mot nouveau en français et il présente l'intérêt de conserver – certes en la déplaçant – l'origine arabe du mot.

On pourrait multiplier les exemples d'archaïsmes présents dans le roman, mais il n'est pas certain qu'une démarche soit particulièrement éclairante. On soulignera néanmoins que bon nombre d'archaïsmes présents dans *Le Chandelier de fer* trouvent leur justification dans la volonté de l'auteur de décrire avec précision la société bulgare du XIX^e sur tous les plans. Ainsi, Talev prend soin de ne pas parler de *лекар* (*lekar*), c'est-à-dire « médecin », qui donnerait une impression de scientificité, de connaissance médicale poussée, et ne correspondrait guère à la réalité des pratiques et des croyances de l'époque, encore très rudimentaires et superficielles en matière de santé, d'où l'emploi non seulement de l'archaïsme *hekimin*, mais aussi de *врач/врачка* (*vrač/vračka*), qui pourrait être traduit par « guérisseur »/« guérisseuse » :

Портата на **врачката** беше заключена. Султана почука. Излезе да ѝ отвори мъжът на **врачката**. (p. 327)

« La porte de la **guérisseuse** était verrouillée. Sultana frappa. Le mari de la **guérisseuse** vint lui ouvrir. (p. 676)

De même, le mot *писар* (*pisar*) constitue un archaïsme au sens où il renvoie à une profession, alors encore en vigueur, mais aujourd'hui révolue : celle du scribe, chargé notamment de mettre par écrit toutes les décisions d'intérêt public prises au conseil ecclésial ; d'où le choix de le traduire par ce terme désormais vieilli (*Trésor de la langue française*, s. d.).

Unités phraséologiques

Les linguistes s'accordent sur l'existence, en langue, de *combinaisons non libres*. Ferdinand de Saussure a été le premier à signaler cette réalité linguistique dans son *Cours de linguistique générale*. Néanmoins, c'est surtout Charles Bally qui, dans les premières décennies du XX^e siècle, a commencé à examiner en profondeur les spécificités de ces combinaisons, en instituant la *phraséologie* comme une branche de la lexicologie (Xatara, 2004, p. 441). Dans ce sens, la phraséologie, à l'image de la traductologie, se présente

comme une discipline relativement récente et en évolution, dont les avancées pâtissent encore d'un certain nombre d'ambiguïtés, notamment en ce qui concerne la terminologie. En effet, l'objet même que la phraséologie se propose d'analyser – les *unités phraséologiques* – ne fait pas consensus, de sorte que l'on retrouve aujourd'hui encore une grande variété de termes et formules synonymes pour les désigner : « idiotismes », « expressions idiomatiques », « expressions figées », « expressions imagées », « figements », « phraséologismes », voire « phraséologèmes » (Ladmiral, 2018, p. 9), pour ne donner que quelques exemples.

Malgré ces divergences terminologiques, il est convenu d'entendre les unités phraséologiques (UF) comme :

des expressions – *syntagmatiques ou phrastiques*, caractérisées principalement, d'une part, par leur trait *figé et stable* (impliquant l'impossibilité d'inverser les éléments qui les constituent ou de procéder à la substitution sémantique par synonymie et l'emploi déterminé d'une modalité phrastique), même si elles sont parfois sujettes à des *variations lexicales ou grammaticales* et, d'autre part, leur *idiomaticité*, c'est-à-dire, le fait que la signification globale de l'UF n'est généralement pas déductible de la somme des significations littérales isolées de chacun de ses éléments constitutifs. (Le Bel Cabos, 2006, p. 57)

Au nombre des unités phraséologiques de la langue générale, on citera notamment : les *clichés*, les *combinaisons conventionnelles* à sens dénotatif, les *expressions stéréotypées*, les *lieux communs*, les *expressions idiomatiques*, les *phrases toutes faites*, l'*argot*, les *injures*, les *gros mots*, les mots ou expressions *scatologiques*. Beaucoup d'autres combinaisons non libres : *aphorismes*, *citations*, *dictons*, *maximes*, *proverbes* et toutes les formulations figées et consacrées, révélatrices de l'âme des peuples, sont traitées par la *parémiologie*, un sous-domaine de la *phraséologie*. (Xatara, 2004, p. 441)

En définitive, le champ d'étude de la phraséologie est, comme en témoignent ces exemples, aussi vaste que complexe, mais peut, d'un point de vue traductologique, offrir des pistes de réflexion enrichissantes. En effet, bien que la phraséologie fasse figure

de « question marginale » (Ladmiral, 2018), pour les traducteurs et traductologues (p. 9), la maîtrise de celle-ci s'inscrit néanmoins dans la compétence linguistique et traductionnelle (Le Bel Cabos, 2006, p. 61) pour la raison que chaque texte, aussi bien scientifique et technique que littéraire, contient un nombre plus ou moins considérable d'unités phraséologiques.

Et pourtant, nombre de traducteurs, semble-t-il, considèrent que les unités phraséologiques relèvent de l'intraduisible. Ou plutôt qu'elles ne se prêtent pas à la traduction littérale. Ainsi, selon Le Bel Cabos (2006), « [l]e traducteur doit *reconnaître* l'UF pour éviter de la traduire littéralement, mot à mot, donnant lieu à des passages obscurs ou incompréhensifs... » (p. 63). Ladmiral (2018), pour sa part, estime que le traducteur doit se libérer de ce qu'il critique sous le nom « *d'obnubilation phraséologique* » :

Non seulement on ne trouvera pas toujours en langue-cible (Lt) un phraséologisme correspondant qui figure dans le texte-source (To) ; mais encore, quand c'est le cas, il est très rare qu'il y ait une équivalence exacte entre les deux phraséologismes concernés. Surtout : ce qui est en cause, ce n'est pas tant la facture phraséologique de tel ou tel syntagme polylexical figé, c'est sa fonction dans le texte. C'est ça qu'il faudra traduire ! Au lieu de "s'obnubiler" sur le signifiant phraséologique, il conviendra de proposer un équivalent-cible qui rende l'enjeu spécifiquement pertinent de l'item considéré... (p. 10)

En d'autres termes, ce qui serait inscrit dans la pierre de la *doxa*, c'est l'idée qu'il faudrait, non pas traduire les unités phraséologiques, mais leur trouver des « équivalents », les « transposer » (Vrinat-Nikolov et Maurus, 2018, p. 201-226).

Si l'on conviendra avec Le Bel et Ladmiral que le mot à mot n'est pas toujours possible et peut aboutir à des calques absurdes, voire ridicules, cette même « obnubilation », dont le traducteur tenté par une traduction au plus proche du texte peut faire les frais, ne doit pas non plus nous conduire à en conclure que la recherche d'équivalents est la seule solution réaliste au problème des unités phraséologiques, au risque, là aussi, de se laisser obnubiler par la notion d'équivalence.

Aussi, en présence d'une unité phraséologique, par exemple un proverbe, le traducteur se voit-il placé « à la croisée des chemins : ou rechercher son équivalent supposé, ou le traduire "littéralement", "mot à mot" » (Berman, 1999, p. 14).

Or, comme on a déjà eu l'occasion de le voir précédemment avec les dialectalismes, il importe de distinguer le mot à mot « servile », c'est-à-dire du calque ou de la reproduction, de la traduction littérale, attentive au jeu des signifiants : au rythme, à la longueur (ou concision), aux éventuelles allitérations, etc. du proverbe ou de l'idiotisme. C'est précisément cette dernière qu'il peut être intéressant d'exploiter, afin de préserver l'altérité du texte étranger, sans se heurter à l'écueil du mot à mot qui, lui, risque effectivement d'obnubiler le traducteur et d'obscurcir la traduction.

Dès lors, on pourra mettre en avant, avec Xatara (2002), deux grands cas de figure, obéissant à des mécanismes de traduction différents.

D'une part, les unités phraséologiques qui se laissent naturellement traduire de façon littérale. Il s'agit, en substance, de phraséologismes, existant dans la langue de départ, qui se concrétisent dans la langue cible en unités identiques, car disposant des caractéristiques suivantes : « présence d'équivalents lexicaux et conservation de la même structure (classe grammaticale et ordre syntagmatique), de même effet et de même niveau de langue » (p. 443).

D'autre part, les unités phraséologiques qui ne permettent pas, spontanément, une traduction littérale, mais requièrent des transformations partielles ou totales. Ces derniers sont de trois ordres : les phraséologismes de forme semblable ne coïncidant pas complètement sur le plan lexical, mais qu'il est possible de traduire sans en altérer la structure, l'effet ou le niveau de langue ; les phraséologismes de forme diverse qui, contrairement à cette première catégorie, ne se recoupent pas entièrement sur le plan lexical et ne pouvant pas être traduits tels quels, à moins d'en altérer la structure, l'effet ou le niveau de langue ; enfin, les phraséologismes nécessitant le recours à des paraphrases ou à des gloses pour être traduits, car essentiellement différents ou absents d'une langue à l'autre.

Aussi éclairantes que soient ces considérations, il est fondamental de ne pas perdre de vue que la traduction, et a fortiori la traduction littéraire, n'est pas qu'une simple opération linguistique : plus qu'une langue, c'est avant tout un texte que l'on traduit et ce que ce même texte « fait à sa langue, et qu'il est seul à faire » (Meschonnic, 2007, p. 78). Il ne s'agit donc pas tant de proposer des solutions de linguiste aux éventuels problèmes posés par les unités phraséologiques dans un texte donné, mais bien des solutions de traducteur, lesquelles devraient, par nature, être orientées vers le discours davantage que vers la langue, vers la signifiante (c'est-à-dire non seulement le « sens » mais aussi les autres valeurs du discours : le rythme, la prosodie, l'intonation, etc.) plutôt que vers le seul sens lexical.

En d'autres termes, on ne saurait tracer une limite rigoureuse entre les différents types d'unités phraséologiques repérés qui justifierait le déploiement systématique d'une même stratégie (traduction littérale, glose, paraphrase...) pour chaque catégorie. *Chaque problème se règle au cas par cas*⁵³ : une fois de plus, tel est le principe qui a été suivi pour traduire les unités phraséologiques présentes dans *Le Chandelier de fer*. Néanmoins, de façon globale, je me suis efforcé, dans la mesure du possible, de rester proche du texte, donc de ne recourir à des phraséologismes équivalents en français que lorsque cela était vraiment nécessaire.

Plus précisément, en présence d'un phraséologisme, j'ai jugé fondamental de poser deux questions, avant de prendre une décision : est-ce que l'image et le sens véhiculé par cette image semblent suffisamment clairs, c'est-à-dire « parlants », pour être compris sans équivoque par le lecteur francophone ? Est-ce que l'environnement immédiat, donc le contexte d'apparition de cette expression imagée, est suffisamment explicite et précis ou risque-t-il, au contraire, de prêter à confusion ?

Afin d'illustrer ces propos, on rapportera ci-dessous plusieurs phraséologismes, ayant donné matière à réflexion, ainsi que leur proposition de traduction.

Le lecteur bulgare attentif pourra remarquer des exemples d'unités phraséologiques dès les premières pages du roman. Ainsi, au chapitre VI de la première partie (Talev, 1979,

⁵³ C'est nous qui soulignons.

p. 41), on peut relever l'expression imagée *бяла врана* (*bjala vrana*), qui signifie, littéralement, « corbeau blanc » : « Стоян се усмихваше виновно на закачките на чирачетата, които му се присмиваха или се опитваха да плашат и дразнят кучето му. Не беше пазарен ден и той, селянинът, беше като **бяла врана** в чаршията » (p. 41).

En bulgare, cette image s'emploie pour faire allusion à une personne qui se distingue des autres, soit par son apparence, soit par son caractère, et ce, généralement, par des traits négatifs (*Rečnik na bālgarskija ezik*, s. d.). En français, il existe une expression syntaxiquement identique, car composée, elle aussi, d'un substantif et d'un adjectif et lexicalement très proche : « merle blanc », qui, pour sa part, renvoie à « une chose d'une grande rareté ou [à] une personne aux qualités exceptionnelles » (*Trésor de la langue française*, s. d.). De ce point de vue, on pourrait être tenté de traduire *vrana* (corbeau) par merle, puisque, de la sorte, on traduirait non seulement un figement par un autre figement, mais on conserverait également l'image de l'original dans la traduction, la seule différence étant, en fin de compte, le remplacement d'une espèce d'oiseau par une autre.

Mais, si l'on y réfléchit bien, cette solution n'est pas sans risque : en effet, alors qu'en bulgare l'expression *bjala vrana* est, le plus souvent, utilisée de façon péjorative, en français, « merle blanc » possède, au contraire, une valeur plutôt positive. Étant donné le contexte du passage – Stoyan, fraîchement arrivé en ville, déambule dans les rues de la *tcharshia* en quête de travail, alors que ce n'est pas un jour de marché –, cette manière de procéder introduirait donc presque un contresens. Aussi ai-je décidé de ne pas remplacer le mot « corbeau » par « merle » et de proposer une traduction littérale de cette expression imagée, car celle-ci a le triple avantage de rendre sans ambiguïté le sens du texte, de n'être pas connotée et, surtout, de préserver l'étrangeté de l'original : « Stoyan souriait d'un air coupable aux taquinerries des apprentis qui se moquaient de lui ou essayaient d'effrayer son chien, de l'embêter. Ce n'était pas un jour de marché et lui, le paysan, était comme un **corbeau blanc** au milieu de la *tcharshia* » (p. 355).

Similairement, au chapitre XI de la deuxième partie, on peut lire l'expression *златна уста* (*zlatna usta*) – littéralement « bouche en or » :

Тук беше и Стоян Глаушев със синовете си, помагаша и тримата в общата работа, час по час Стоян се оглеждаше горделиво и мърмореше полугласно :

— Работете, работете сега сички... Ако не беше моят Лазе, нищо немаше да излезе. А, какво ще кажеш — подвикна той по едно време на свой познат наблизу :

— Хубаво слово каза моят син, а ?

— Хубаво, хубаво слово каза, да ти е жив. **Златна уста има той.** (Talev, 1979, p. 164)

Il n'est sans doute pas indispensable de préciser que cet idiotisme s'emploie pour qualifier l'aptitude d'une personne à s'exprimer aisément et avec éloquence, l'image étant suffisamment explicite par elle-même. Le français possède, d'ailleurs, une expression équivalente quant au sens, à l'image et au registre (familier) : « parler d'or ». La différence, ici, est essentiellement d'ordre syntaxique : alors qu'en bulgare le figement se présente sous la forme adjectif (*zlatna*) + substantif (*usta*), en français, le syntagme est de nature verbale : le verbe « parler » suivi du groupe nominal « d'or ». Mais cette dissemblance reste minime et on pourrait très bien rendre, dans le texte, l'expression *zlatna usta* par « parler d'or ». Néanmoins, pourquoi franciser, alors que la traduction littérale est tout à fait possible et ne pose aucun problème de sens ? Comparons :

Là était aussi Stoyan Glaoushev avec ses fils : tous les trois contribuaient au travail collectif ; il regardait souvent autour de lui avec fierté et marmonnait à voix basse :

– Travaillez, travaillez maintenant tous... Si c'était pas mon Lazé, rien n'aurait bougé. Qu'en dis-tu, lança-t-il, à un moment, à quelqu'un de sa connaissance tout près : – Il a fait un beau discours mon fils, hein ?

– Oh que oui, il a fait un beau discours, Dieu le bénisse. **Il a une bouche en or/Il parle d'or.** (p. 493)

Dans un cas comme dans l'autre, le message est le même et chacune des propositions est écrite dans un français correct. De ce point de vue, les deux sont acceptables. Et pourtant, on sent que l'expressivité n'est pas tout à fait identique : « Il parle d'or » semble manquer de force et de caractère, à côté de « Il a une bouche en or ». Cela tient sans doute au fait que,

dans la première option, l'accent est mis sur la parole, autrement dit sur une action intangible par définition, alors que, dans la seconde, l'attention est portée sur l'organe à l'origine de cette parole, donc sur quelque chose de concret, si bien que l'on visualise mieux l'image. De plus, « Il parle d'or » est plus concis (quatre syllabes) que « Il a une bouche en or » (six syllabes), qui, pour sa part, possède une certaine longueur et se rapproche ainsi, de celle du texte (sept syllabes), ce qui nous renvoie à la question du rythme, qui est une dimension essentielle à prendre en compte et sur laquelle on aura l'occasion de revenir plus précisément par la suite.

L'expression *свивам* <cu> *опашка*<ma> (*svivam* <si> *opaška*<ta>), figurant au chapitre XIV, à la forme impérative, mérite aussi d'être commentée :

— Не може — викаха те, — трийсет и два дюкяна сме, нема хлеб и за нас, а сега ти, Стоян Глауш, вчера си дошъл от село и — майстор, нов дюкян ще отваряш ! Затова ли те прибрахме в еснафа ! Колко майстори по-големи от тебе има и не са тръгнали дюкян да отварят. Не може, не даваме, **свивай си опашката** ! (Talev, 1979, p. 94)

Svivam (ou *podvivam*) *opaška* (littéralement : « plier la queue ») est une expression familière qui signifie « cesser de s'opposer ou d'agir à sa guise, parce que l'on redoute ou que l'on se conforme à quelque chose » (*Rečnik na bălgarskija ezik*, s. d.) ; autrement dit, se soumettre à quelqu'un ou à quelque chose. Dans ce sens, un équivalent français possible peut être « plier/courber l'échine ». Or, dans la mesure où l'expression apparaît lors d'un échange tendu entre la corporation des artisans de Prespa et Stoyan Glaoushev, auquel il est reproché d'avoir ouvert une nouvelle boutique en ville de sa propre initiative, on peut difficilement s'imaginer, à l'oral, quelqu'un enjoindre à son interlocuteur : « courbe l'échine ! », qui est bien plus soutenu. On s'attendrait plutôt, dans le contexte, à une injonction comme « baisse la tête ! » ou « baisse les yeux ! », mais aucune de ces propositions n'offre une solution entièrement satisfaisante : elles n'ont pas la même force évocatrice que l'expression bulgare et n'évoquent pas non plus la même image. C'est pourquoi j'ai opté pour une traduction littérale – mais non mot à mot –, permettant de conserver l'image de la queue et l'idée de soumission qui y est associée : « baisse la queue ! ». Bien qu'inhabituelle, on sent que la tournure gagne en puissance et en

expressivité. La phrase est-elle obscure ? Non, et il existe d'ailleurs en français des expressions analogues, avec une signification relativement proche, comme « partir la queue basse », qui favorisent la compréhension. Voici donc la traduction complète correspondant au passage cité ci-dessus :

– C'est pas possible, criaient-ils : il y a trente-deux boutiques, desja pas assez de peïn pour nous, et toi, Stoyan Glaoush, qui es arrivé l'autre jour du village, tu te prétends maître et tu comptes ouvrir une nouvelle boutique ! C'est pour ça qu'on t'a accueilli dans la corporation ? Il y a de bien meilleurs maîtres que toi qui n'ont pas ouvert leur propre boutique. C'est pas possible, on ne le permet pas, baisse la queue ! (p. 414)

Suivant cette même logique, il convient de mentionner également le cas des unités phraséologiques à variantes syntaxiques ou lexicales, c'est-à-dire possédant plusieurs formulations différentes. À titre d'exemple, on prendra l'expression : *Да сърба каквото е дробила* (*Da sārba kakvoto e drobila*), utilisée, à la troisième personne du singulier, au chapitre I de la deuxième partie :

— После, ето какво, благочестиви старци : като се омъжила тая глупава жена за пияница, надевала се, бедната, че пияницата ще се поправи. Сбъркала е. Направила грешка и вие не ѝ давате прошка.

— Не ѝ даваме. **Да сърба каквото е дробила.** (Talev, 1979, p. 102)

Sārbam kakvoto sām drobil (ici à la première personne) est un idiotisme courant qui signifie « subir les conséquences de ses actes ». Celui-ci ne possède pas, à proprement parler, de réel équivalent français ; par conséquent, il ne peut pas être traduit tel quel. Néanmoins, l'expression connaît des variantes, dont *сърбам попарата, която съм дробил* (*sārbam poparata kojato sām drobil*). Cette dernière est non seulement plus explicite, mais aussi plus imagée, car elle introduit le substantif *popara* (bouillie), absent dans la forme utilisée dans l'original. Mais, dans un cas comme dans l'autre, la signification est la même. Si la différence ne tient qu'à un mot, il se trouve que c'est parfois la clé du problème, au sens où c'est ce même mot qui va aplanir la difficulté, en rendant l'expression idiomatique bulgare

consentante à la traduction littérale en français, évitant ainsi d'avoir à recourir à une glose ou à une paraphrase. D'où la traduction de l'extrait en question :

– Après, voilà, vieillards bienveillants : quand cette sottise a épousé cet ivrogne, la pauvre avait l'espoir que l'ivrogne allait changer. Elle s'est trompée. Elle a commis une erreur et vous ne lui pardonnez pas.

– Nous ne lui pardonnons pas. **Elle n'a qu'à manger sa propre bouillie.** (p. 424)

En effet, le mot « bouillie » et les expressions, à connotation généralement péjorative, dans lesquelles on peut le retrouver en français (par exemple, dans la locution « c'est de la bouillie pour les chats » pour désigner un travail inutile ou un texte mal écrit), ainsi que la situation d'énonciation – les membres du conseil confirmant à Kliment Benkov leur refus d'accorder le divorce et le pardon à une de ses parentes, qui s'est mariée à un homme violent s'adonnant à la boisson – laissent peu de place au doute quant au sens de cette image.

L'expression *душата ми е в зъбите* (*dušata mi e v zăbite*) est un autre exemple de phraséologisme pour lequel il n'existe pas d'équivalent français proprement dit. D'après le dictionnaire de l'Institut pour la langue bulgare, cet idiotisme signifie « être très mal en point, tout à fait affaibli et sur le point de mourir » (*Rečnik na bălgarskija ezik*, s. d.). Cette expression apparaît au chapitre VI de la deuxième partie :

Изеднаж стисна юмруци, настръхна, някои от старците се приподигнаха да го задържат и тогава избухна кашлицата му. Притиснал ръце към гърдите си, с изкривено от мъка лице, Бенков се отправи към вратата, сетне се обърна и заговори през кашлицата си, блъскайки нога в пода:

— Нема... да стъпя веке тука!... Нема... докато сте вие... двамата тука... Вие... не сте достойни...

Не можеше да говори повече, тръсна глава и си излезе. Още на път за вкъщи той повърна кръв. Прибра се вкъщи **с душата в зъбите си**. Сложиха го в легло. (Talev, 1979, p. 136)

La question qui s'est posée, là également, était de savoir s'il était possible de proposer une traduction littérale ou si, au contraire, il était plus prudent de chercher une formule équivalente pour traduire le sens de l'expression bulgare.

Une fois de plus, le caractère « parlant » de l'image évoquée et le contexte ont été examinés avant de prendre une quelconque décision. Ainsi, une traduction littérale de *с душата в зъбите си* (*s dušata v zăbite si*) (à la troisième personne du singulier) donnerait : « avec l'âme dans ses dents ». Quoique l'image puisse sembler étrange, on peut aisément deviner qu'il s'agit de quelque chose de mauvais, comme dans l'expression « rendre l'âme », avec laquelle il est possible de faire un parallèle. L'âme étant, d'ordinaire, étroitement liée au corps, le fait qu'elle se retrouve « dans les dents », donc prête à s'échapper par la bouche, pourrait, même hors contexte, amener le lecteur à en déduire que cette expression fait allusion à la mort prochaine du personnage.

Si l'image se suffit à elle-même, le contexte de son apparition est, de plus, on ne peut plus explicite : Kliment Benkov vient d'avoir une vive dispute avec les membres du conseil et quitte les lieux, dans l'indignation et en proie à une violente quinte de toux. Bref, le risque de mal interpréter ce passage semble quasi nul. Certes, on pourrait proposer un équivalent comme « être au plus mal », qui rend adéquatement l'idée, pour une personne, d'être à l'article de la mort, et ainsi de garantir la bonne compréhension du texte, mais il ne fait aucun doute que l'on passerait à côté d'une image riche, ouvrant au lecteur français une fenêtre sur la culture de l'Autre bulgare, avec ses caractéristiques propres. Par conséquent, j'ai opté pour une traduction littérale, à la fois proche du texte mais aussi attentive à la langue traduisante, en remplaçant notamment la préposition « dans », correspondant au « v » bulgare, par « entre », ainsi que le possessif « ses » (*si*), par l'article défini « les », afin de donner à la phrase française un air plus « naturel » :

Tout à coup, il serra les poings, se hérissa, quelques-uns parmi les vieillards se redressèrent pour l'arrêter, mais c'est alors qu'éclata sa toux. Les mains croisées sur sa poitrine, le visage déformé par la souffrance, Benkov s'élança vers la porte, puis se retourna et dit à travers sa toux, en frappant des pieds sur le sol :

– Jamais plus... je remettraï les pieds ici !... Jamais plus... tant que vous serez là... tous les deux... Vous n'êtes pas dignes...

Il ne pouvait plus parler ; il secoua la tête et sortit. Sur le chemin du retour, il vomit du sang. Il rentra à la maison l'âme entre les dents. (p. 462)

Il est aussi des cas de phraséologismes pour lesquels la traduction littérale, quoique possible, n'est pas la solution la plus appropriée. En règle générale, soit parce que, en l'état, l'expression serait trop obscure et n'évoquerait rien au lecteur francophone ; soit parce que l'environnement immédiat dans lequel elle se manifeste ne livre aucun indice permettant d'en déduire le sens, avec le risque de le mécomprendre ; soit parce que la situation d'énonciation s'y prête peu ou mal. Ainsi, l'expression *качвам се на главата на някого* (*kačvam se na glavata na njakogo*), soit, mot à mot : « je monte sur la tête de quelqu'un », n'a aucun sens en français. En bulgare, cette expression, d'un niveau familier, signifie « ne pas écouter quelqu'un, ne pas lui obéir et n'en faire qu'à sa guise » (*Rečnik na bălgarskija ezik*, s. d.). Dans *Le Chandelier de fer*, cette expression imagée se trouve au chapitre II de la troisième partie, après la décision du conseil de céder l'une de ses locaux aux jeunes de la ville pour en faire une salle de lecture :

Читалището се пълнеше все повече с млади люде, започнаха да идват и някои по-стари от еснафлиите, а когато в неделни дни, след църковната служба, Лазар Глаушев или друг някой от по-грамотните младежи държеше беседа — струпваха се в читалищната стая човек до човек, чак и вън, пред вратата, задръстваха стълбата и за общинската стая горе. И някои от старите чорбаджии влизаха понякога да послушат и клатеха глави недоверчиво, макар да чувствуваха в сърцата си бодрата сила на младите.

— **Те ще ни се качат на главата** — казваха горе старците.

— Е, па стари сме, ние ще си отидем, те ще дойдат да ни заместят — ще рече някой примирително. (Talev, 1979, p. 179-180)

En cas de traduction littérale, le contexte pourrait, peut-être, permettre au lecteur attentif de deviner la signification de l'idiotisme « ils vont nous monter sur la tête », à condition qu'il

se rappelle le différend qui oppose, dans le roman, Lazar Glaoushev et les jeunes de Prespa aux notables et membres du conseil. Ci-dessous, l'extrait en français avec l'idiotisme en question traduit littéralement :

La salle de lecture se remplissait de plus en plus de jeunes gens, puis de certains artisans plus âgés des corporations, et lorsque le dimanche, après l'office, Lazar Glaoushev ou un autre parmi les jeunes les plus lettrés, animait un débat, les gens s'entassaient les uns contre les autres dans la salle et même dehors, devant la porte, obstruant ainsi la cage d'escalier menant au conseil. Certains vieux *tchorbadjis* entraient aussi de temps en temps pour écouter et secouaient la tête d'un air sceptique, quoiqu'ils sentissent dans leur cœur l'énergie débordante des jeunes.

– **Ils vont nous monter sur la tête**, disaient les vieillards en haut.

– Oui, mais on est vieux ; on va s'en aller ; c'est eux qui vont nous remplacer, dit quelqu'un sur un ton conciliant. (p. 509)

Cependant, même ainsi, on le voit, une certaine ambiguïté persiste quant au sens de cette expression imagée. De ce point de vue, il semble plus prudent, dans ce cas précis, d'écarter la possibilité d'une traduction littérale et de recourir à une tournure équivalente. L'expression « marcher sur les pieds de quelqu'un » a été la solution la plus satisfaisante qui a été trouvée. En effet, elle est, elle aussi, d'un niveau de langue familier et signifie à la fois empiéter sur le domaine de quelqu'un et lui manquer d'égards, ce qui recoupe le sens de l'idiotisme bulgare ; enfin, elle n'offre pas une image complètement différente d'une langue à l'autre, puisque, en français comme en bulgare, une partie du corps est évoquée (tête/pieds) et l'on retrouve un verbe d'action (marcher/monter), avec l'idée d'un contact physique entre deux sujets. De là le choix de remplacer la traduction littérale « – **Ils vont nous monter sur la tête**, disaient les vieillards en haut » par l'équivalent « – **Ils vont nous marcher sur les pieds**, disaient les vieillards en haut ».

L'expression *под плет и над плет* (*pod plet i nad plet*) est un autre exemple appartenant à cette catégorie de phraséologismes pour lesquelles le recours à une expression équivalente semble plus adapté. Ce figement, dont la traduction mot à mot serait « sous haie

et sur haie », signifie « partout, en grande quantité (à propos d'une chose qui se rencontre fréquemment) » (*Rečnik na bălgarskija ezik*, s. d.). Telle quelle, il va sans dire que cette formule est sémantiquement opaque. Dans le roman, le lecteur bulgare rencontre l'expression au chapitre VII de la troisième partie, dans une réplique abrupte de Rafé Klinché adressée à Lazar, venu lui rendre visite dans sa chambre :

— И в нашия занаят има майстори. И те като тебе дълбаят, режат, извиват изкусно бакъра. Баща ми...

— Има — прекъсна го Рафе Клинче, — има во секи занаят, то се знай. Но колко са те... майсторите не растат **под плет и над плет**. И от занаят до занаят има разлика. (Talev, 1979 p. 209)

Dans ce passage, le contexte est suffisamment clair pour permettre une traduction littérale, sans introduire d'ambiguïté, ce qui donnerait :

– Dans notre métier aussi il y a des maîtres. Eux aussi, tout comme toi, creusent, coupent et façonnent habilement le cuivre. Mon père...

– Il y en a, l'interrompit Rafé Klintché, il y en a dans chaque métier, c'est bien connu. Mais combien sont-ils... **les maîtres, ça ne pousse pas sous les haies et sur les haies**. Et d'un métier à l'autre, il y a des différences (p. 259).

Néanmoins, il n'est pas sûr que cette possibilité soit la plus pertinente. D'une part, parce qu'en français l'image serait manifestement étrange : plus choquante qu'évocatrice ; mais surtout parce que l'expression en question se situe non pas dans la narration, mais dans un dialogue. Autrement dit, la dimension orale de ce passage exige de conserver une certaine dose de spontanéité ; or on peut difficilement imaginer quelqu'un dire en français « les maîtres, ça ne pousse pas sous les haies et sur les haies ».

En définitive, si du point de vue du sens, le contexte permet la traduction littérale, du point de vue de la forme, en revanche, cette solution est plus problématique, car elle manque de naturel et risque de tourner en ridicule l'énonciateur. De là le choix de recourir à un phraséologisme sémantiquement équivalent : « ne pas courir les rues » pour déboucher sur « **les maîtres, ça ne court pas les rues** », solution qui a été retenue dans la traduction.

Ces quelques exemples permettent d'avancer deux principes clés de cette démarche traductive, à savoir : d'une part, l'importance de prendre en compte un certain nombre de paramètres, notamment la force évocatrice de l'image véhiculée et le contexte dans lequel se concrétise le phraséologisme, et d'autre part, l'impossibilité de systématiser une seule et même stratégie de traduction, et ce malgré le choix initial de rester proche du texte original, en privilégiant la littéralité. Il est en effet des situations où, on l'a vu, il est préférable, sinon nécessaire, de chercher des expressions figées, sémantiquement équivalentes dans la langue cible, voire, dans les cas limites, lorsque la traduction littérale obscurcirait le texte et que la langue traduisante ne possède pas non plus d'équivalent phraséologique, de recourir à des gloses ou bien de « déphraséologiser » (Ladmiral, 2018, p. 10) le phraséologisme pour en proposer une traduction approximative, une paraphrase. Dans *Le Chandelier de fer*, je n'ai pas réellement été confronté à ce troisième cas de figure, la traduction littérale ayant le plus souvent été possible et les expressions idiomatiques équivalentes du point de vue du sens généralement disponibles.

Conclusion

Pour conclure, *Le Chandelier de fer* est un texte lexicalement très riche. Corolairement, cette même richesse lexicale implique, pour le traducteur, des défis de traduction parfois d'une grande complexité. En effet, que ce soit les *realia*, les emprunts étrangers, les dialectalismes ou encore les archaïsmes et les unités phraséologiques, dont le roman regorge, chacun de ces phénomènes soulève des questionnements et des enjeux spécifiques. Il appartient au traducteur de les appréhender avec précision, en puisant dans les ressources de sa propre langue-culture, afin de déployer les stratégies les plus adaptées non seulement à son projet de traduction, mais aussi aux attentes du texte. C'est là toute la difficulté de l'exercice et ce que l'on s'est efforcé de montrer dans les différents points examinés précédemment. Bien sûr, à plus d'une occasion, il a été nécessaire d'employer des méthodes diverses, voire contraires, pour surmonter deux problèmes de même nature, mais toujours en restant attentif à la littérarité du texte et jamais sans fondement. Car ce qui compte avant tout, c'est de garder une cohérence globale. Dans ce sens, on laissera le soin à Vrinat-Nikolov et Maurus (2018)

de donner le mot de la fin : « Il n'y a pas de solution valide pour tout texte, chaque texte [...] décide, indique pourvu que "l'œil écoute" (Meschonnic). »

Niveau syntaxique

Antoine Berman a légué à la traductologie un héritage théorique riche et marquant, devenu une référence incontournable en la matière. Son apport scientifique se caractérise notamment par une critique des théories traditionnelles, ethnocentriques, et une attention spéciale à la lettre des œuvres, souvent détruite au profit du « sens » et de la « belle forme ». Dans *La Traduction et la Lettre ou l'Auberge du lointain* (1999), fruit d'un séminaire organisé par le Collège International de Philosophie en 1984, Berman se propose, entre autres, de réfléchir à ce qu'il appelle la « systématique de la déformation », entendue comme un « faisceau de tendances, de forces qui dévient la traduction de sa visée pure » (p. 49), qu'il souhaite mettre en évidence, ainsi que les points sur lesquels elles se manifestent. D'après Berman, en effet, aucun traducteur, qu'il en soit conscient ou non, n'est à l'abri de ce jeu de forces, opérant dans toute traduction, et il serait illusoire de croire que l'on puisse s'y soustraire simplement en en prenant conscience. Ce n'est dès lors que par une « mise en analyse », par des « contrôles » (au sens psychanalytique) que le traducteur peut essayer de neutraliser ces tendances déformantes et espérer s'en affranchir partiellement (p. 49-50).

Au total, Berman relève treize tendances déformantes : 1) la rationalisation ; 2) la clarification ; 3) l'allongement ; 4) l'ennoblissement ; 5) l'appauvrissement quantitatif ; 6) l'appauvrissement qualitatif ; 7) l'homogénéisation ; 8) la destruction des rythmes ; 9) la destruction des réseaux signifiants sous-jacents ; 10) la destruction des systématismes textuels ; 11) la destruction ou l'exotisation des réseaux langagiers vernaculaires ; 12) la destruction de locutions et d'idiotismes ; 13) l'effacement des superpositions de langues (p. 52-68). Cette liste, susceptible d'être complétée de l'aveu de l'auteur, met donc en lumière des altérations qui, dans un texte, concernent tous les plans : lexical, rythmique ou syntaxique. À cet égard, elle a le mérite de nous obliger « à rester attentif, et à [nous] méfier – de tout » (Chevrel, 2006, p. 54). Néanmoins, à y regarder de près, on peut observer que bon nombre de ces déformations opèrent au niveau de la syntaxe. Au cours de la traduction du *Chandelier*

de *fer*, ce constat s'est confirmé, et ce d'autant plus sensiblement que les systèmes français et bulgare, comme on le verra, présentent des divergences importantes sur de nombreux aspects. Par conséquent, il a été nécessaire de soumettre la traduction à des « contrôles » réguliers au fur et à mesure qu'elle avançait, en revenant à plusieurs reprises sur les passages traduits et en analysant les choix retenus. Cette démarche s'est avérée utile et a notamment permis de dégager quatre points qui demandent à être examinés : 1) l'agencement des constituants phrastiques ; 2) la ponctuation et le découpage de la phrase talevienne ; 3) l'aspect et les temps verbaux ; 4) la question de l'expressivité, concrétisée en bulgare par différents moyens, notamment les particules expressives et les diminutifs.

Agencement des constituants phrastiques

S'il est aujourd'hui admis que l'on ne traduit pas des langues mais des discours, force est de reconnaître que chaque discours se construit à l'intérieur d'un système linguistique précis, régi par des normes spécifiques, pouvant être à l'origine de sérieux problèmes de traductibilité.

Étant donné qu'il est question de traduire une œuvre littéraire bulgare en français, il convient d'observer, à titre liminaire, que des éminents traducteurs et théoriciens de la traduction ont souligné, dans leurs travaux, le caractère globalement contraignant de la syntaxe française :

Ainsi, selon Efim Etkind (1982) « la raideur syntaxique a toujours caractérisé le français : il n'est pas possible de mettre les mots dans n'importe quel ordre » (p. 76).

« [L]'ordre des mots, écrit Berman (1999), n'est pas *libre* en français, et obéit même (en général) à des règles déterminées, comme celles plaçant le substantif presque toujours avant l'adjectif, et rejetant l'inversion » (p. 125), rejoignant donc Etkind sur ce point. Quant à Vrinate-Nikolov (1994), elle estime que l'héritage latin de la langue française explique le côté fixe de sa syntaxe et son manque de souplesse, comparé à des langues non romanes, en particulier le bulgare. D'après cette dernière, en effet, le français n'est syntaxiquement pas aussi souple

que le bulgare⁵⁴, lequel se distingue, au contraire, par une « liberté importante dans l'agencement des constituants de la phrase » (Feuillet, 2005, p. 150).

Plus concrètement, il ressort des travaux en sciences du langage de Yordanka Kozareva-Levie (2011), portant sur un corpus de textes littéraires bulgares, accompagnés de leurs traductions françaises, que le système bulgare et le système français obéissent à des logiques fort différentes, dont voici, en substance, les principales caractéristiques : alors que le français montre une prédilection pour la construction transitive, le bulgare, lui, se caractérise par sa visée circonstancielle générale, laquelle explique à son tour la capacité de la langue à accumuler les compléments circonstanciels. Autre différence, découlant de ce premier constat : la préférence globale du français pour les constructions nominales ou verbo-nominales plutôt qu'attributives, là où la langue bulgare privilégie, pour sa part, souvent l'expression verbale au détriment de l'expression nominale ou adjectivale. Enfin, au niveau des phrases, on notera la tendance de la langue française à la subordination, c'est-à-dire à la hiérarchisation, et la tendance à la coordination ou à la juxtaposition, donc à l'agencement linéaire, propre au bulgare, de sorte que la phrase française, à la différence de la phrase bulgare, peut se structurer autour d'un centre sémantique unique.

Bien entendu, ces quelques remarques générales ne doivent pas nous amener à conclure que le traducteur traduisant des textes littéraires bulgares vers le français est, par définition, désavantagé d'un point de vue linguistique ; loin de là. Comme le soutient Etkind (1982), « cette particularité de la syntaxe [française] ne prive pas la phrase de toute possibilité d'expression stylistique. Bien au contraire, dans une langue où l'ordre des mots est strict, la moindre infraction à la norme libère une puissante expressivité » (p. 76).

Tout l'enjeu est donc, pour le traducteur, de ne pas se laisser obnubiler par les contraintes syntaxiques de la langue dans laquelle il traduit, mais de « chercher inlassablement le non-normé » de celle-ci (Berman, 1999, p. 131). Pour ce faire, il doit non

⁵⁴ La langue française est, par ailleurs, toujours selon Vrinat-Nikolov, plus pauvre en adverbes, verbes et sur le plan phonétique.

seulement s'efforcer de s'émanciper de l'idée, bien installée en traduction, que l'on traduit avant tout pour un public, mais aussi de ne pas se laisser influencer par ses propres représentations de ce qui est le plus « correct » et « attendu » dans un discours littéraire. C'est ce qu'il est convenu de désigner sous le nom d'orthonymie⁵⁵ et que Levie (2013) a mis au jour dans la pratique des traducteurs littéraires du bulgare en français :

la conception de l'agencement hiérarchisé caractérisant le français leur a fait écarter certaines possibilités de traduction (le recours à la coordination ou à la parataxe) au profit d'un mode de dire plus conforme aux préférences du système d'arrivée en matière de syntaxe. (p. 278)

Le Chandelier de fer offre plusieurs exemples prégnants de certains des phénomènes évoqués ci-dessus et pour lesquels il a fallu faire différents choix et mettre en place diverses stratégies, en fonction de la nature de la difficulté rencontrée. Ainsi, on peut signaler que la langue de Talev suit sensiblement la tendance générale du bulgare à l'alignement, avec la présence de nombreux passages marqués par des phrases agencées les unes à côté des autres, soit par coordination, soit par juxtaposition. Le paragraphe suivant, situé dans les toutes premières pages du roman (première partie, chapitre I) pourra en témoigner :

Товага Стоян усети между пръстите си дебелия врат на една от хрътките и твърдата козина по него, видя колко дълго беше тялото ѝ, пред самото му лице зееше устата ѝ — широка, да го погълне, с остри бели зъби — той стискаше, стискаше, тялото на хрътката стана непоносимо тежко в ръцете му, той го изпусна и видя как го прескочи,

⁵⁵ Le concept d'orthonymie a été forgé par Bernard Pottier (1987), puis développé par Jean-Claude Chevalier et Marie-France Delport (1995). Comme l'explique Yordanka Levie (2013), « il illustre le poids et le rôle de l'expérience référentielle dans le processus de traduction. La soumission à l'orthonymie appelle les désignations les plus immédiates et les énoncés les plus prévisibles, motive des choix syntaxiques habituels et des formulations spontanées en écartant des représentations et formulations moins habituelles » (p. 278).

сетне подгони четирите вола към селото, а кучето му тичаше след него на три нозе.
(Talev, 1979, p. 15)

C'est alors que Stoyan sentit entre ses doigts le cou épais de l'un des lévriers et la fourrure imposante qui le couvrait ; il vit son corps tout en longueur et sa gueule – énorme et prête à le dévorer, avec des dents blanches et pointues – qui s'entrouvrait juste devant son visage ; Stoyan le serrait, le serrait fort, et bientôt le corps du chien devint insupportablement lourd entre ses bras ; il le lâcha, l'enjamba, puis poussa les quatre bœufs vers le village, tandis que son chien courait derrière sur trois pattes. (p. 325)

Au total, on peut relever trois conjonctions de coordination, signalées dans le texte en gras : *u (i)*, à deux reprises, qui équivaut en français à « et », et *a*, qui, pour sa part, peut servir, selon le contexte, à exprimer des valeurs variées comme la concaténation (et), l'opposition et le contraste (mais, alors que) ou encore, dans le cas présent, la concomitance (tandis que). Cependant, la difficulté ici ne résulte pas tant de la présence de plusieurs propositions coordonnées et juxtaposées en soi que de l'accumulation, sur plusieurs lignes, d'actions tantôt successives, tantôt simultanées, imbriquées les unes dans les autres. Cela est dû notamment au fait que l'auteur n'a recours à aucun signe de ponction forte dans tout le passage et à l'arrêt sur image que produit, dans une certaine mesure, l'incidente au milieu du paragraphe.

Afin de rester au plus près de l'organisation syntaxique de l'original, mais aussi pour conserver l'impression de vitesse qui en découle, la solution trouvée a donc été de séparer plus nettement les propositions entre elles à l'aide de points-virgules. Cette technique a l'avantage de clarifier les rapports des entités syntaxiques entre elles et d'éviter de devoir réorganiser la phrase. Pour cette raison, elle a été appliquée dans d'autres endroits du texte, également marqués par la coordination ou la juxtaposition des propositions, comme dans cet extrait du chapitre X de la troisième partie :

Хаджи Захария Мирчев приличаше на библейски човек, с дълга бяла брада и бели вежди, като заснежени стрехи над очите му, дълги бели коси се спущаха изпод плиткия му калпак, а лицето му беше безкръвно и прозрачно. (Talev, 1979, p. 243)

Hadji Zacharie Mirtchev avait l'air d'un personnage biblique, avec une longue barbe blanche et des sourcils blancs, tels des auvents enneigés au-dessus de ses yeux ; ses longs cheveux blancs descendaient sous son *kalpak* plat et son visage était exsangue et transparent. (p. 580-581)

Cette tendance du bulgare, et chez Talev, d'aligner les propositions les unes après les autres ne signifie toutefois pas qu'il ne soit pas des situations, où le sens d'une phrase coordonnée ne contienne aucun rapport hiérarchique entre ses constituants. En effet, on retrouve dans *Le Chandelier de fer* des phrases dans lesquelles la coordination de deux propositions exprime implicitement un lien de cause à effet. Prenons l'exemple ci-dessous, tiré du chapitre VI de la troisième partie : « Имаше беседа в читалището и тая неделна утрин и Лазар Глаушев побърза нататък » (Talev, 1979, p. 196).

« Comme une causerie se tenait dans la salle de lecture ce matin-là également, Lazar Glaoushev pressa le pas » (p. 528).

Malgré la présence de la conjonction *и*, la phrase laisse peu de doute quant à la relation causale existant entre la proposition « Имаше беседа в читалището и тая неделна утрин » et « и Лазар Глаушев побърза нататък », conséquence de cette première : c'est bien parce que Lazar a une raison (la causerie) qu'il se dépêche et non pour son plaisir.

Certes, d'un point de vue syntaxique, rien n'empêche de suivre la structure de l'original pour aboutir à une traduction comme : « Une causerie se tenait dans la salle de lecture ce matin-là également et Lazar Glaoushev pressa le pas ».

Néanmoins, j'ai fait le choix, dans ce cas précis, de ne pas reproduire l'ordre linéaire des mots bulgares, et donc de garder la conjonction *и* en français, mais de recourir à « comme » en début de phrase, d'une part, parce que, à la différence de « et », l'une des fonctions majeures, sinon fréquentes de cet adverbe, est d'indiquer la causalité et, d'autre part, parce que, là où le sens de l'original est implicite mais évident, la version littérale française aurait, du fait de cet emploi peu courant, introduit une légère bizarrerie, ne figurant pas dans le texte source. Il ne s'agit donc pas d'une clarification gratuite, au sens négatif du terme, qui viserait à « rendre « clair » ce qui ne l'est pas et ne veut pas l'être dans l'original »

(Berman, 1999, p. 55), mais bien d'une explicitation qui s'impose, inhérente à l'acte de traduire.

Outre ce phénomène d'alignement, une autre difficulté qu'il a fallu surmonter à maintes reprises en traduisant *Le Chandelier de fer*, c'est la capacité du bulgare à distribuer librement les constituants de la phrase. En effet, bien que l'ordre des mots dans l'énoncé non marqué ait globalement été respecté, dans la mesure où celui-ci est semblable en bulgare et en français (sujet-verbe-objet), dans plusieurs passages, il a été nécessaire de remanier fortement la syntaxe. Non pas forcément pour donner à la phrase une tournure plus « naturelle » en français, mais bien parce qu'il n'aurait pas été possible de procéder autrement, sauf en forçant la langue, ce qui serait revenu à créer, dans la traduction, un écart, absent du texte bulgare. C'est le cas, par exemple, de l'extrait suivant, tiré du chapitre VIII de la troisième partie, dans lequel le verbe apparaît en tête de phrase :

Лазар бе дигнал зелената покривка от голямата маса и бе струпал там всички читалищни книги, около двеста-триста тома, да ги поизчисти и подреди. Много от тях бяха на руски език. **Пращаха ги от Русия за читалищата народни люде, които живееха или бяха отишли да се учат в Одеса, Москва и в други руски градове.**
(Talev, 1979, p. 218)

La phrase bulgare accepte aisément cette inversion du verbe – ici *пращаха* (*praštaha*), « envoyaient » – et du sujet – *народни люде* (*narodni ljude*) « gens du peuple » – dans la proposition principale, ce qui permet de placer la relative, introduite par *които* (*koito*) « qui », immédiatement après. Mais en français, il n'en va pas de même. En effet, une traduction mot à mot de la phrase en gras donnerait : « *Les envoyaient de Russie pour les salles de lecture des gens du peuple, qui vivaient ou étaient allés s'instruire à Odessa, à Moscou et dans d'autres villes russes ».

Il est évident que, telle quelle, la phrase est non seulement bancal mais syntaxiquement incorrecte. Le problème vient en fait de la nature assertive de la phrase. Or, dans ce cas concret, l'inversion n'est possible que dans deux principaux cas de figure : « avec certains adverbes de modalité en début de phrase » ou « avec des adverbes de temps ou de

lieu, un syntagme prépositionnel (SP) circonstanciel ou objet indirect ou un adjectif attribut en début de phrase » (Tellier et Valois, 2018, p. 159-177).

Faute d'avoir de tels adverbes dans le texte bulgare, il n'était donc pas possible de conserver l'inversion, mais nécessaire de réorganiser entièrement la phrase, en remettant le sujet au début et en insérant une incidente pour la relative et ses circonstants :

Lazar avait levé la nappe verte de la grande table et avait entassé là tous les livres de la salle de lecture – environ deux cents ou trois cents volumes – pour les nettoyer un peu et les ordonner. Bon nombre étaient écrits en russe. **Des gens du peuple, qui vivaient ou étaient allés s'instruire à Odessa, à Moscou et dans d'autres villes russes, les expédiaient depuis la Russie pour les salles de lecture.** (p. 552)

Finalement, on signalera dans certaines phrases, et plus particulièrement dans les passages essentiellement descriptifs, l'antéposition de l'adjectif attribut, comme dans l'extrait suivant, tiré du chapitre I de la quatrième partie :

Смешна беше надутата гайда, огромна под мишницата на гайдаря, и ручилото ѝ, проточено кой знае докъде зад рамото му, **смешен** беше гайдарят, разкривил и ръце, и нозе, обхванал гайдата, като да се бореше с нея, въртеше и мятеше глава с изблещени очи и издути бузи, в очите на всички наоколо играеха буйните пламъци на огъня и така смешно се кривяха и чупеха лицата им! (Talev, 1979, p. 247)

En effet, à deux reprises l'adjectif *смешен/смешна* (*smešen/smešna*) « drôle » est placé en début de phrase, ce qui a pour effet de le mettre en relief et, en conséquence, d'insister sur le caractère amusant et jovial de la scène décrite.

Une traduction attentive aux subtilités du texte devrait donc chercher, elle également, à exprimer cette nuance. Dans les faits, rien n'interdit, en français, l'ordre adjectif-verbe-sujet, mais cet agencement est non seulement rare mais aussi très marqué – sans doute davantage

encore qu'en bulgare – et entraîne nécessairement la postposition du sujet nominal⁵⁶ (Lauwers et Vajnovszki, 2021, p. 23).

La difficulté ici n'est donc pas foncièrement linguistique. Elle vient plutôt de la tentation, très forte, de réorganiser la phrase en français, en permutant le sujet et son attribut, et d'éviter, de la sorte, ce type de construction, fortement contrainte (Lauwers et Vajnovski, 2019, p. 23). Bref, de céder à l'une des tendances déformantes signalées plus tôt qu'est la rationalisation, laquelle consiste à « re-compose[r] les phrases et séquences de phrases de manière à les arranger selon une certaine idée de l'ordre d'un discours. » (Berman, 1999, p. 53). En d'autres termes, au-delà des problèmes purement syntaxiques, *Le Chandelier de fer* offre aussi au traducteur l'occasion de réfléchir aux idées reçues qui se sont formées, au fil du temps, autour de certaines structures et l'arrangement prétendument « naturel » des constituants de la phrase française.

Voici donc la traduction correspondant à l'extrait bulgare ci-dessus :

Drôle était la *gaïda* gonflée, énorme sous l'aisselle du musicien, ainsi que son tuyau, allongé Dieu sait jusqu'où derrière son épaule ; drôle aussi était le joueur de *gaïda* : les mains et les pieds tordus, tenant la *gaïda* comme s'il se battait avec elle, tournant et balançant la tête avec des yeux écarquillés et des joues gonflées ; les vives flammes du feu dansaient devant les yeux de tous ceux aux alentours et leurs visages se tordaient et se déformaient d'une façon si drôle ! (p. 587-588)

Ponctuation et découpage de la phrase talevienne

« La ponctuation est l'art d'indiquer dans le discours écrit par le moyen de signes conventionnels, soit les pauses à faire dans la lecture, soit certaines modifications mélodiques du débit, ou certains changements du registre de la voix » (Grevisse, cité dans Blois, 1971, p. 1). Malgré sa forme lapidaire, cette définition de Grevisse a l'avantage de résumer en

⁵⁶ Toujours d'après Lauwers et Vajnovski (2021), « le déclin de l'antéposition de l'adjectif (et du nom nu) attribut s'inscrit dans une évolution typologique majeure qui a fait du français, langue à V2, une langue SVO » (p. 23).

quelques mots l'essentiel de la doctrine traditionnelle française en matière de ponctuation. Celle-ci remplirait ainsi une double fonction structurale (en signalant les relations syntaxiques dans le texte) et stylistique (en contribuant, par exemple, au rythme du texte, en créant différents effets et nuances sémantiques). Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de donner au lecteur des indications pour comprendre un texte donné et les intentions de l'auteur. Dans ce sens, les signes de ponctuation doivent être considérés avant tout comme « un code spécifique propre à l'écrit » (Michaux, 2012, p. 2).

Ces considérations générales sur la ponctuation en français s'appliquent également au bulgare. Néanmoins, les spécialistes s'accordent à dire que le principe fondamental de la ponctuation bulgare est de nature syntaxique et que seule une petite partie des règles de ponctuation repose sur des particularités de sens ou d'intonations de la phrase (Murdarov et al., 2012, p. 74).

Bien que, de façon globale, les signes fassent l'objet d'un consensus entre les usagers, dans la pratique, il existe de nombreuses variations : « la norme est plus souple pour la ponctuation que pour l'orthographe » (Michaux, 2012, p. 2). Cette souplesse normative va donc de pair avec une certaine liberté ou, du moins, une plus grande marge de manœuvre quant au recours aux différents signes. Aussi la plupart des grammairiens conviennent-ils du « caractère individuel de la ponctuation, dû surtout aux mobiles affectifs qui la commandent. Chaque écrivain ponctuait non seulement en fonction de certaines habitudes, mais aussi en fonction de sa psychologie » (Blois, 1971, p. 1).

Qu'est-ce qui est alors caractéristique de la ponctuation tchèque dans *Le Chandelier de fer* et comment la traduire en français ? C'est précisément cela qui nous intéresse et doit être commenté.

Avant toute chose, il convient de faire remarquer que la ponctuation bulgare se caractérise par une plus grande normativité que la ponctuation française. En effet, il existe un certain nombre de mots qui, hormis dans quelques situations précises, appellent nécessairement un signe de ponctuation dans leur environnement immédiat. C'est le cas, par exemple, des pronoms *kojto* (qui), *kădeto* (où) ou des conjonctions (*no*, *zašto*), lesquels

exigent, en principe, une virgule devant. Par conséquent, il importe de bien distinguer les signes de ponctuation « obligatoires », imposés par la langue, des signes de ponctuation utilisés par l'auteur pour structurer son texte et le clarifier, ou encore pour obtenir certains effets de style.

Dans *Le Chandelier de fer*, on peut observer que Talev tend à faire alterner des phrases très longues, formées de multiples propositions séparées par des signes de ponctuation faible ou moyenne (virgule, point-virgule, tiret), et des phrases courtes, conclues par un signe fort (point). Globalement, les phrases d'une certaine extension se retrouvent souvent dans les descriptions, riches en détails et précisions, alors que les faits et actions faisant avancer le récit sont plutôt présentés avec laconisme, à l'aide de phrases courtes. Le passage ci-dessus, tiré du chapitre XII de la première partie, permet d'illustrer ce propos. En italiques, les éléments descriptifs ; en gras, les actions et faits bruts :

*Една неделна сутрин през пролетта Стоян забеляза от леглото си как малката му щерка посягаше с треперливи движения на ръчичките си към герданче от пъстри стъклени мъниста, което беше вързано на люлката. Султана ставаше по-рано. Бащата и детенцето бяха сами в стаята, през прозорците надничаше утринното пролетно слънце и в блясъка му чистите ръчички трептяха и се люлееха като бели пеперуди около шарените мъниста. **Бащата стана от леглото и се наведе над люлката.** Детенцето трепна цяло, после се загледа в него със сините си очички и току се усмихна с беззъбата си уста. **Засмя се и Стоян с нова, пълна радост.** Той се огледа като крадец и плахо посегна да пипне това малко същество, чиято кожичка по бузичките беше като мека коприна. То се уплаши от големите му пръсти, сбърчи лице, заплака. **Стоян бързо се отдалечи** — да не би Султана да забележи, че бе пипал малкото и че го разплака. Бликналата сега радост остана в сърцето му ведно със сладостната гордост, че това детенце беше негово, плът от плътта му. (Talev, 1979, p. 81)*

Un dimanche matin, au printemps, Stoyan remarqua depuis son lit comme sa petite fille tendait ses menottes tremblotantes vers un collier de perles en verre multicolores, attaché

au berceau. Sultana se levait plus tôt. Le père et le petit enfant étaient seuls dans la chambre, le soleil matinal du printemps se montrait à travers les fenêtres et, dans son éclat, les petites mains propres oscillaient et se balançaient comme des papillons blancs autour des perles colorées. **Le père se leva du lit et se pencha au-dessus du berceau.** Le petit enfant tressaillit des pieds à la tête, puis fixa ses petits yeux bleus sur lui et esquissa un sourire avec sa bouche sans dents. **Stoyan sourit à son tour avec une joie nouvelle, totale.** Il regarda autour de lui comme un voleur et tendit timidement la main pour toucher ce petit être dont la peau des joues était comme de la soie. Il eut peur de ses grands doigts, grimaça et se mit à pleurer. **Stoyan s'éloigna rapidement** – il ne fallait pas que Sultana remarque qu'il avait touché le petit et l'avait fait pleurer. La joie qu'il avait maintenant éprouvée demeura dans son cœur avec la douce fierté que ce petit enfant était à lui, la chair de sa chair. (p. 400)

Dans ce fragment, comme on peut le remarquer, les signes de ponctuation utilisés dans la traduction correspondent à ceux de l'original. En effet, si l'on exclut les virgules obligatoires devant les pronoms *koeto*, *čijato*, *če*, éliminées en français, et la substitution d'une virgule par la conjonction « et », rien n'empêche, ici, de suivre scrupuleusement la ponctuation du texte bulgare. On pourrait même soutenir qu'il est crucial de le faire, afin de respecter non seulement la concision ou la longueur des phrases taleviennes, mais encore les différentes nuances exprimées par l'auteur au moyen de la ponctuation. Ainsi, le recours au tiret dans l'avant-dernière phrase de l'extrait permet de dissocier clairement la voix du narrateur, relatant la scène, des pensées de Stoyan à ce moment-là.

Néanmoins, tout n'est pas toujours aussi simple et il est divers passages dans le roman qui ne sont pas sans poser de problèmes de ponctuation dans la traduction. Le tiret⁵⁷, par

⁵⁷ En bulgare, le tiret est un signe utilisé pour indiquer les parties omises d'une phrase, pour séparer plus fortement qu'une virgule des parties distinctes et des mots et des phrases cités, pour séparer des phrases simples dans la composition d'une phrase complexe, pour unir les éléments, pour citer et pour former le discours direct (Murdarov et al., 2012, p. 91).

exemple, pour poursuivre la réflexion autour de ce signe, soulève des interrogations notamment en raison de l'utilisation abondante qu'en fait Talev. En effet, le texte contient approximativement 700 tirets, ce qui, sans en faire l'un des signes les plus fréquents, n'est pas non plus négligeable. Dans sa pratique, l'auteur fait trois principaux usages du tiret : en début de phrase (la plupart du temps), pour introduire le discours direct, ce qui, a priori, ne constitue pas une difficulté, mais aussi, et c'est là que les complications arrivent, à l'intérieur des phrases, soit pour apporter des explications, soit pour créer des effets de sens et de style.

En français, le tiret exerce trois grandes fonctions : il signale le changement d'interlocuteur ; il renforce un autre signe de ponctuation ; et, dans le cas des doubles tirets, ils isolent ou insèrent dans la phrase certains éléments de manière à les mettre en valeur (Michaux, 2012, p. 44-45). Mais, en comparaison avec d'autres autres signes de ponctuation, tels le point ou la virgule, l'utilisation du tiret à l'intérieur d'une phrase peut sembler plus inhabituelle (Blois, 1971, p. 5).

Ce n'est cependant pas là que le bât blesse. Souvent, d'ailleurs, il est tout à fait possible, et même préférable, de garder dans la traduction le ou les tirets présents dans l'original, ainsi qu'on l'a vu avec l'exemple précédent. Le problème vient plutôt, dans certains passages, de la succession à des intervalles très rapprochés, voire au sein de la même phrase, de plusieurs tirets.

Pour illustrer ce propos, prenons le passage suivant, extrait du chapitre XI de la quatrième partie, dans lequel le narrateur brosse un tableau pittoresque de la nature à l'arrivée du printemps :

Като бяха чакали толкова време, дървесата и тревите отеднаж покараха — тополите и върбите спуснаха зелени коси, ябълките, сливите и всякакви други плодни дръвчета се разцъфтяха китка до китка, бяла и розова пяна кипна на кълба по градините, гмуркаха се в нея птички и пчели, и всякакви други мушички — чуруликаха, жужукаха и звънтяха, — в прозрачния въздух се люлееха пъстри пеперуди, трептяха с крила между щедро, примамливо отворените жълти и червени чашки на лалетата, кацаха жадни и упоени по белите, розови и сини зюмбюли. (Talev, 1979, p. 330)

Après avoir attendu si longtemps, les arbres et l'herbe poussèrent d'un seul coup : les peupliers et les saules défirent leurs cheveux verts, les pommiers, les pruniers et toutes sortes d'autres arbres fruitiers fleurirent, une pousse à côté de l'autre ; une mousse blanche et rose jaillit sous forme de cercles dans les jardins ; des oisillons, des abeilles et toutes sortes d'autres moucheron s'y enfouissaient : ils gazouillaient, bourdonnaient et bruissaient ; dans l'air transparent se balançaient des papillons bigarrés, **qui** battaient des ailes parmi les alléchantes corolles jaunes et rouges, généreusement déployées, des tulipes, et se posaient assoiffés et grisés sur les jacinthes blanches, roses et bleues. (p. 679)

Il n'est pas nécessaire de savoir lire le cyrillique pour constater qu'il s'agit d'une phrase très longue, sans aucun point et avec de nombreuses virgules, ce qui donne une impression de succession rapide d'informations les unes à la suite des autres. L'intention dans ce passage est donc de montrer au lecteur non pas un portrait statique d'objets et d'êtres inanimés, capturés à un moment précis, à l'image d'une nature morte, mais une nature vivante, dans tout son renouveau, c'est-à-dire en mouvement. Par conséquent, tout l'enjeu – et la difficulté – est de conserver dans la traduction cette impression de vitesse et de vitalité.

Pour y parvenir, il a non seulement fallu trouver une stratégie pour restituer ce flux descriptif, résultant de l'enchaînement d'une série de propositions juxtaposées à l'aide de simples virgules, mais aussi chercher un moyen pour régler le problème de l'emploi important du tiret, qui revient à trois reprises dans la même phrase. En effet, il semble difficile de garder dans la traduction le même signe de ponctuation que dans l'original, d'une part, parce qu'il donnerait, dans ce cas précis, l'impression de mettre en valeur certaines images et d'établir une sorte de hiérarchie entre les éléments – ce qui n'est pas l'effet recherché dans le texte source – et d'autre part, parce qu'en français, il convient d'utiliser le tiret avec parcimonie sous peine de lui faire perdre en efficacité et de lui ôter de sa puissance expressive.

Deux signes de ponctuation intermédiaire ont permis de faire face à ces contraintes : le deux-points et le point-virgule.

Bien que l'on semble aujourd'hui se méfier de ce dernier et que certains spécialistes pensent même qu'il pourrait disparaître⁵⁸, il n'en reste pas moins que le point-virgule offre des possibilités littéraires précieuses. D'après *Le Bon usage* (Goosse et Grevisse, 2016), le rôle principal du point-virgule est de « séparer des éléments coordonnés d'une certaine étendue, surtout lorsqu'un de ces éléments au moins est déjà subdivisé par une ou des virgules », mais également d'unir « des phrases grammaticalement complètes, mais logiquement associées » (p. 141-142). Or c'est précisément cette dernière faculté du point-virgule qu'il était intéressant d'exploiter, afin d'éviter de briser la phrase en mettant des points ou de l'alourdir en introduisant des conjonctions – autrement nécessaires – entre les différentes propositions, mais aussi pour souligner l'harmonie des éléments de la nature, leur étroite association et unité essentielle.

Quant au deux-points, qui équivaut dans les faits à une virgule renforcée, il était pertinent, dans ce passage concret, de le substituer au tiret dans la mesure où il « favorise la concision et crée de multiples effets de sens » (Catach 1996, p. 70), tout en faisant le lien entre les idées et en facilitant leur enchaînement.

À côté de cette affinité de Talev pour le tiret, on signalera, inversement, une certaine modération quant au recours au point-virgule. En effet, dans l'ensemble du roman, on peut relever moins de 90 occurrences de ce signe, dont la principale fonction, en bulgare, est de séparer des unités syntaxiques et sémantiques, plus amples et plus indépendantes, dans la phrase simple et complexe (Murdarov et al., 2012, p. 91). Sous ce rapport, le point-virgule partage exactement les mêmes valeurs en bulgare et en français (Vateva, 2008, p. 137).

Or l'auteur du *Chandelier de fer* préfère recourir à une simple virgule là où le point-virgule permettrait, sans doute, de marquer plus clairement les rapports entre les éléments au sein d'une même phrase. Examinons l'exemple suivant, tiré du chapitre IX de la deuxième partie, dans lequel tout le peuple de Prespa se rassemble pour inaugurer la nouvelle église à l'occasion de la Saint-Pierre :

⁵⁸ Voir, par exemple, l'article très instructif de Jacques Dürrenmatt (2011).

Мъжете стояха гологлави и вълн, в двора, и на улицата, жените и по-дребните деца се бяха струпали на една страна, отделно от мъжете. (Talev, 1979, p. 152)

Dans cette phrase, le narrateur décrit brièvement la disposition des fidèles et établit, pour ce faire, une opposition entre, d'une part, les hommes (à l'extérieur de l'église) et, d'autre part, les femmes et les jeunes enfants (sur le côté, à l'écart des hommes). D'un point de vue grammatical, on est en présence d'une phrase complète formée de deux propositions indépendantes juxtaposées, séparées à l'aide d'une virgule. Cependant, dans la mesure où chacune d'entre elles comporte une ou deux virgules et que celles-ci se suivent de près au bout de la première proposition, l'utilisation d'un point-virgule aurait pu s'avérer utile, à la fois pour mettre en évidence cette opposition et signaler plus nettement les deux parties de la phrase. De là la décision, au moment de traduire cette phrase, de remplacer la virgule séparant les deux propositions par un point-virgule, pour aboutir à la traduction suivante :

Les hommes étaient tête nue dehors, dans la cour et dans la rue ; les femmes et les plus petits enfants s'étaient regroupés sur le côté, à l'écart des hommes. (p. 479)

De même, pour prendre un autre exemple, l'auteur aurait pu employer un point-virgule dans la phrase ci-dessous (en gras), provenant du chapitre I de la quatrième partie, lors de la fête de mariage de Nona Glaousheva :

Пееха младите, но пееха и по-старите, какви ли не песни нямаше да се повесели човек, а още повече да потъжи, да излее набрана, стара мъка в сърцето. Пък и нито един сватбен обичай не се извършваше без песни — за всяко нещо, за всеки важен час в живота на човека бяха наредени песни. (Talev, 1979, p. 247-248)

Ici, en effet, on a affaire à deux grandes entités syntaxiques, deux « idées⁵⁹ » au sein de la même phrase : l'esquisse d'une scène du mariage (*Пееха младите, но пееха и по-*

⁵⁹ On reprend la notion d'idée à Jean Brun et Albert Doppagne (1966) pour qui les règles de la ponctuation visent à « assurer le mécanisme correct des articulations de la phrase », c'est-à-dire « toute relation d'une idée à une autre qui associe ou confronte, sépare ou différencie les idées dans la suite syntaxique du discours » (p. 14).

старите), suivie d'un commentaire (*какви ли не песни нямаше да се повесели човек, а още повече да потъжи, да излее набрана, стара мъка в сърцето*), puis d'une réflexion générale du narrateur en fin de paragraphe. Ces deux idées reposent à leur tour sur une opposition : les chanteurs, d'une part, divisés en deux groupes (les jeunes et les vieux) et, d'autre part, la nature des chansons chantées (gaies mais aussi, et surtout, tristes). Si, dans chaque ensemble, une simple virgule suffit pour marquer le contraste entre les deux éléments rapprochés (elle est même d'ailleurs obligatoire devant le *но* et le *а*), celle qui se situe entre ces mêmes deux idées semble, en revanche, plus discutable, étant donné qu'elle tend à masquer leur enchaînement logique et à brouiller la lecture plutôt qu'à le mettre en avant et à clarifier le discours. Autrement dit, le signe de ponctuation entre les deux idées n'a pas la même fonction que les autres signes de la phrase et ne devrait donc pas être du même degré que ceux-ci. Néanmoins, dans la mesure où il existe un lien évident entre les deux idées, un signe de ponctuation fort, comme le point, qui viendrait scinder la phrase en deux, ne semble pas approprié non plus, sans compter qu'il briserait son rythme. C'est peut-être ce qui a conduit Talev à préférer à cette possibilité un signe de ponctuation plus faible.

Compte tenu des inconvénients et problèmes liés à ces deux signes dans ce cas précis, le point-virgule est apparu comme un bon compromis d'un point de vue traductif, pour la raison qu'il permet de maintenir le lien logique entre les deux idées mais aussi l'intégrité de la phrase, en introduisant une pause intermédiaire entre le point et le virgule :

Les jeunes chantaient mais les plus vieux chantaient aussi ; il y avait toutes sortes de chansons pour se divertir et plus encore pour s'attrister et évacuer la vieille souffrance accumulée dans le cœur. D'ailleurs aucun mariage traditionnel ne se passait de chansons – pour chaque chose, pour chaque moment important de la vie de l'homme, il y avait des chansons. (p. 586)

Enfin, on mentionnera, pour clore cette analyse, le cas de certaines incidentes, intercalées dans la narration à l'aide de signes théoriquement possibles dans la langue source, mais problématiques du point de vue de la langue cible. En bulgare comme en français, il existe trois principaux signes permettant d'isoler ou d'insérer des éléments dans la

phrase : les parenthèses, les tirets et les virgules. Celles-ci n'ont cependant pas tout à fait la même puissance expressive. Comparons la phrase suivante, empruntée à Gide dans Doppagne (2006) :

L'enfer (aussi bien que le paradis) est en nous

L'enfer, aussi bien que le paradis, est en nous.

L'enfer — aussi bien que le paradis — est en nous.

Si les trois phrases sont également correctes, l'effet produit n'est en revanche pas le même : alors que les parenthèses laissent la remarque davantage dans l'ombre et ont tendance à la minimiser, « les tirets relèvent l'expression au lieu de l'amoindrir et attirent l'attention sur la remarque qu'ils contiennent plutôt que d'inviter à la négliger ». Quant aux virgules, elles semblent tout mettre sur le même pied, rendant de la sorte l'expression neutre et plate (p. 64-68). Par conséquent, le message n'est pas perçu de la même manière par le lecteur.

Pour en revenir au *Chandelier de fer*, Talev, on l'a dit, utilise abondamment les tirets pour ajouter des informations accessoires ou pour démarquer plus nettement la voix du narrateur de celle des personnages et de leurs pensées. Or il ne s'agit pas d'une pratique généralisée et on peut aussi observer des phrases avec une incidente insérée dans la narration au moyen d'autres signes, comme celle reproduite ci-dessous, issue du chapitre I de la quatrième partie :

Лазар чувствуваше нежното девойче толкова близу до себе си, само да приподигне ръка и ще се докосне до него, и тих, сладостен трепет изпълваше гърдите му. (Talev, 1979, p. 251)

Dans la phrase bulgare, la proposition intercalée (*само да приподигне ръка и ще се докосне до него*) est séparée des deux autres à l'aide de simples virgules. Jusque-là, aucune difficulté d'un point de vue traductif et rien n'empêche a priori d'introduire dans la traduction une incidente qui serait elle aussi détachée du reste de la phrase par des virgules. Et pourtant, si on essaie de suivre au plus près la structure et la ponctuation de l'original, on aboutirait à la phrase suivante :

Lazar sentait la douce jeune fille si près de lui, il lui suffit de lever la main pour l'effleurer, et un discret et délicieux émoi comblait sa poitrine.

On sent bien que, telle quelle, la phrase ne tient pas. En fait, le problème ici est autre : il vient de la rupture temporelle abrupte que produit cette incidente entre les des propositions coordonnées de la phrase (*Лазар чувствуваше нежното девојче толкова близу до себе си и тој, сладостен трепет изпљуваше гърдите му*). En effet, alors que les verbes de ces dernières sont à l'imparfait – *čuvstvuvaše* (sentait), *izpālvaše* (littéralement : remplissait entièrement) – l'incidente, elle, opère un basculement soudain vers le futur : *šte dokosne* (littéralement : il/elle va effleurer). Bien entendu, ce futur a, dans ce contexte précis, une valeur hypothétique, introduite par la construction *samo da* (il suffit de). Par ce procédé, l'auteur rend ainsi la scène plus dynamique, plus intense qu'elle ne l'aurait été si les verbes de la proposition incidente étaient eux également à un temps du passé.

En bulgare, on peut aisément faire alterner différents temps dans la même phrase en raison de la richesse du système aspecto-temporel de la langue et du fait qu'elle ne connaît pas la concordance des temps ni les contraintes qui peuvent en découler. Mais en français, il n'en va pas de même, si bien que, dans une phrase, on est en principe tenu de veiller au respect des règles de concordance et des rapports logiques entre les temps. Ceci explique l'aspect maladroit et bancal de la phrase française ci-dessus. Pour résoudre ce problème, sans altérer profondément la structure de la phrase originale, la solution trouvée a donc été de remplacer les virgules – qui, parce qu'elles aplanissent le discours en plaçant l'incidente et les deux propositions coordonnées sur un pied d'égalité, posent une contrainte temporelle – par un signe de ponctuation de degré différent, de façon à l'isoler plus clairement du reste de la phrase. Étant donné l'affinité de Talev pour les tirets, signe le plus couramment utilisé dans les propositions incidentes, le choix s'est naturellement porté sur ce dernier pour arriver à :

Lazar sentait la douce jeune fille si près de lui – il lui suffit de lever la main pour l'effleurer – et un discret et délicieux émoi comblait sa poitrine. (p. 589)

Finalement, ce que l'on peut retenir de cette sous-partie, c'est qu'il existe toujours une part de subjectivité, d'arbitraire dans l'utilisation de la ponctuation qui, par conséquent, peut conduire à un certain manque de cohérence. Si certains des exemples choisis ont permis de mettre ce phénomène en lumière chez Talev et dans *Le Chandelier de fer*, les décisions prises dans la traduction n'ont nullement été motivées par la volonté d'harmoniser la ponctuation. Seuls la nécessité d'adapter, dans une certaine mesure, la ponctuation à la syntaxe française et le souci de rester proche des choix de l'original, en comprenant la logique propre à l'auteur quant à l'utilisation de certains signes, quitte parfois à forcer la langue, ont guidé cette démarche traductive.

Aspect et temps verbaux

Le bulgare dispose de l'un des systèmes verbaux les plus riches des langues indo-européennes modernes. Outre qu'il possède un grand nombre de temps (neuf) et de modes (quatre), il est entièrement traversé par l'opposition d'aspect⁶⁰ entre le perfectif et l'imperfectif (Vrinat-Nikolov, 1994, p. 27). Kozareva-Levie (2011) a résumé avec clarté les principales caractéristiques du système temporel bulgare :

- grande économie interne : absence de contraintes syntaxiques, absence de concordance des temps ;
- grande rigueur : absence d'infléchissements asymétriques ;
- caractère statique : présence de l'auxiliaire *săm* dans les temps composés ;
- nature actuelle des temps fondamentaux ;
- formation périphrastique (formes uniques, binaires, ternaires et quaternaires).

⁶⁰ Par aspect, on entend « la représentation du déroulement d'un procès relativement à un repère temporel qui ne coïncide pas nécessairement avec le moment de l'énonciation » (Creissels, 1995, cité dans Novakova, 2001, p. 8). L'aspect se distingue par là du temps verbal, qui « localise le procès par rapport à un moment donné, celui de l'énonciation ou un autre » (Novakova, 2001, p. 8).

Ce système est ensuite rendu très complexe par la présence des aspects perfectif et imperfectif (p. 208).

À la différence du bulgare et des langues slaves, le français, comme les autres langues romanes, est un « système à prédominance temporelle » (Coseriu, 1976, cité dans Kozareva-Levie, 2011, p.189). Il n'est donc pas, traditionnellement, considéré comme une langue où l'aspectualité joue un rôle essentiel et celle-ci ne peut pas se manifester au sein du verbe, mais ailleurs, notamment dans le cotexte (p. 120).

Au premier abord, la mise en regard globale des systèmes temporels bulgare et français fait apparaître des divergences importantes et présage donc des défis de taille en matière de traduction. Or, comme le rappellent à juste titre Vrinat-Nikolov et Maurus (2018), il ne s'agit pas de traduire un système de temps d'une langue dans une autre langue, mais la valeur produite par tel ou tel temps, tel ou tel mode dans un texte donné. Autrement dit, ce qui nous préoccupe ici, ce n'est pas tant les différences ou similitudes de fonctionnement des temps et des modes bulgares et français et les questionnements (linguistiques et généraux) qu'ils appellent que les enjeux (traductifs et spécifiques) qu'ils soulèvent dans un texte littéraire comme *Le Chandelier de fer*.

Plus concrètement, on s'arrêtera sur trois points en particulier ayant donné matière à réflexion lors du processus traductif : les imperfectifs secondaires ; le médiatif ; enfin, la question de l'aoriste et de l'expression de l'antériorité.

Imperfectifs secondaires. Le problème de la traduction des imperfectifs secondaires⁶¹ bulgares en français a retenu l'attention de quelques chercheurs (Kozareva-Levie, 2011). Comment, en effet, traduire la différence de signification entre l'imperfectif primaire et l'imperfectif secondaire et les indications complémentaires dont ce dernier est porteur ? Si la question se situe d'emblée dans une perspective linguistique, en littérature, il

⁶¹ Par « imperfectifs secondaires », on entend les verbes obtenus par suffixation des verbes perfectifs préfixés (Guentchéva, 1978, p. 115). Par exemple, le verbe *izmitam* (balayer) est construit à l'aide du perfectif préfixé *iz-meta*, lui-même formé à partir de l'imperfectif primaire *meta*.

est bien entendu nécessaire d'aller plus loin, afin d'interroger les enjeux proprement littéraires qu'elle peut soulever dans un passage précis.

Il convient toutefois d'évoquer globalement les valeurs des imperfectifs secondaires, lesquels, dans un texte narratif au présent, permettent de montrer les faits comme une succession d'événements dont le terme semble seulement visé et non atteint, comme si ces mêmes événements se déroulaient sous le regard du lecteur, créant ainsi une illusion de concomitance, de simultanéité à l'acte d'énonciation. Le recours à des imperfectifs secondaires aboutit, par ailleurs, à une progression ralentie au fil de la narration, dans la mesure où « l'achèvement uniquement visé des formes imperfectives secondaires entre en contraste avec l'achèvement atteint des formes perfectives » (Kozareva-Levie, 2011, p. 220).

On signalera également le lien étroit qui existe entre les imperfectifs secondaires et l'aspect lexical inchoatif, en raison du caractère sémantiquement non vide des préfixes bulgares, lesquels possèdent, outre leur sens grammatical, donc aspectuel, un sens lexical (p. 107). En somme, les formes imperfectives secondaires peuvent poser des problèmes de traduction puisqu'« elles acquièrent des valeurs découlant du préfixe sans perdre la notion d'imperfectivité due à la suffixation » (p. 221).

Voyons à présent deux extraits du *Chandelier de fer* dans lesquels Talev recourt à des verbes imperfectifs secondaires et notre tentative de rendre compte, ou non, des valeurs qu'ils véhiculent. Le premier extrait en question est tiré du chapitre II de la première partie, alors que Stoyan et Sharo, exténués et transis par le froid après leur fuite du village, arrivent de bon matin aux portes de Prespa, mais hésitent à s'aventurer dans les rues de la ville. Dans son indécision et appréhension, Stoyan s'adosse à une clôture, à moitié endormi :

Стоян подигна рамена, той дори се усмихна. Дядо му, баща му, майка му и Благуна **изчезват** в някакъв облак, сетне става съвсем тъмно, Стоян **се полюшва**, едва-що не пада от оградата и **потреперва**, дългата дръжка на секирата му, надяната на ръката, тихо се чуква в някой камък. Наоколо е все същата, все тая тъмна, глуха нощ. Той **се присвива** още повече — да може някак цял да се свие в кожухчето...

Надолу негде по улицата **се дочува** тропот и човешки глас. Стоян **подига** глава и се пули нататък в тъмнината. Там светва и бързо **угасва** бледа светлина — отвори се и се затвори врата. Сетне пак едвам доловим тропот. Стоян става, **надига** се и кучето му. Сега Стоян нищо не мисли — той търси само да срещне, да чуе живи люде, да се постопли негде и да намери залък хляб. Той навлезе в улицата и се спря пред нисък, прихлупен дюкян. През цепнатините на дървените кепенци се процеждаше светлина, отвътре се чуваха гласове. (Talev, 1979, p. 20-21)

Stoyan haussa les épaules et esquissa un sourire. Son grand-père, son père, sa mère et Blagouna **disparaissent** dans une sorte de nuage, puis l'obscurité devient totale, Stoyan **chancelle** et c'est à peine s'il ne tombe pas de la clôture ; il **tremblote**, le long manche de la hache, attachée autour de son bras, se heurte en silence contre une pierre. Autour de lui, toujours cette nuit sombre et silencieuse. Il **se recroqueville** encore plus, pour essayer d'arriver à se blottir tout entier dans sa fourrure...

Plus bas, quelque part dans la rue, on **devine** un bruit de pas et une voix humaine. Stoyan **lève** la tête et écarquille les yeux dans l'obscurité. Là, une pâle lumière s'allume et **s'éteint** aussitôt, une porte s'est également ouverte puis refermée. Puis de nouveau un bruit de pas presque imperceptible. Stoyan se lève, son chien aussi. Maintenant Stoyan ne pense à rien, il ne cherche qu'à rencontrer quelqu'un, qu'à entendre des gens bien vivants, qu'à se réchauffer quelque part et qu'à se trouver un morceau de pain. Il s'est engagé dans la rue et s'est arrêté devant une petite boutique à toit bas. Les fentes des volets de bois tamisaient la lumière et, à l'intérieur, on entendait parler. (p. 332)

L'extrait commence par deux aoristes *подигна* (*podigna*) et *се усмихна* (*se usmihna*), temps habituel de la narration dans le roman. Puis, subitement, dès la phrase suivante, le récit opère un basculement temporel vers le présent, avec le déploiement d'une série de verbes d'aspect imperfectif. Au total, on peut relever huit imperfectifs secondaires au présent : *изчезват* (*izčezvat*), *се полюшва* (*se poljušva*), *потреперва* (*potreperva*), *се присвива* (*se prisviva*), *се дочува* (*se dočuva*), *подига* (*podiga*), *угасва* (*ugasva*), *надига* (*nadiga*). Cette manière de procéder, évidemment, n'est pas sans conséquence pour le récit et dévoile

l'intention de l'auteur de doter les événements relatés d'une plus grande intensité, de leur conférer une certaine tension et promptitude, tout en impliquant davantage le lecteur. Il était donc important, au moment de traduire ce passage, de rendre compte de cette volonté. Aussi ai-je décidé de maintenir le présent de narration dans la traduction, ce qui permet de restituer les effets produits et recherchés dans le texte original. En revanche, les sèmes des différents préfixes ont été plus problématiques à traduire et, dans bien des cas, il a fallu renoncer à l'idée de rendre une partie ou la totalité des nuances dont ils peuvent être porteurs. Ainsi, le verbe *potreperva* (imperfectif primaire : *treperja* ; perfectif : *potreperja*, « trembler »), dont le préfixe *po-* indique ici à la fois l'intermittence et la faible intensité de l'action, a été traduit par « tremblote », qui, contrairement à « trembler », est à même de véhiculer cette dernière valeur. Le caractère intermittent n'a cependant pas pu être traduit au sein du verbe. Une possibilité pour rendre cette indication aurait été d'adjoindre un adverbe ou une locution adverbiale comme « parfois » ou « par instants », mais cette option a été exclue, car cela reviendrait non seulement à créer un effet d'insistance autour de cette action, alors qu'il s'agit plutôt d'une nuance secondaire, mais, de surcroît, retirerait à la phrase une part de son intensité, de sa rapidité.

Le verbe *dočuva* (première personne du singulier : *dočuvam*) appelle également quelques commentaires. Formellement parlant, celui-ci est issu du perfectif *dočuja*, qui, pour sa part, est formé à partir de l'imperfectif primaire *čuvam* (« entendre »). Le préfixe *do-* suggère en principe l'atteinte d'une limite : en l'occurrence, le fait de ne pas entendre distinctement, car de loin, un bruit de pas et une voix, que l'on ne peut, par conséquent, pas identifier. Dans l'optique de restituer cette nuance dans le texte français, j'ai écarté le verbe « entendre », trop général et imprécis, au sens où il indique uniquement la capacité de l'oreille à percevoir des sons. En revanche, il ne donne aucune information quant à la manière dont les sons sont perçus, celle-ci étant généralement fournie par le ou les compléments (entendre un bruit sourd, un chuchotement discret, un cri perçant, etc.). Autrement dit, pour traduire la valeur de l'imperfectif secondaire *dočuja* à l'aide du verbe « entendre » il aurait été nécessaire d'ajouter un adjectif au complément bruit, comme « lointain », ce qui est acceptable, mais n'est

pas la seule solution possible ni la plus satisfaisante, étant donné qu'elle implique, là encore, d'ajouter une précision qui rallonge et alourdit la phrase. Le verbe « deviner » permet d'éviter ce procédé explicite et de garder l'idée de limite véhiculée par le préfixe *do-*. En effet, qu'on l'emploie en référence à l'odorat, à la vue ou à l'ouïe, ce verbe évoque dans tous les cas quelque chose de vague, de difficile à percevoir par les sens. De ce point de vue, il offre une solution de traduction intéressante pour ce passage, où l'ouïe et la vue de Stoyan sont mises à rude épreuve au cœur de la nuit, face à l'inconnu de la ville.

Il est un autre passage du roman où les imperfectifs secondaires exercent un rôle crucial : celui-ci se situe au chapitre XIII de la quatrième partie, dans lequel est décrit le combat contre la mort de Lazar, après la tentative d'assassinat contre sa personne. En voici un extrait :

По брега върви баща ѝ, Аврам, и ги гледа, но Лазар не го вижда — знае, че върви там, по брега, и ги гледа не с очите си, а с веждите, черни, провиснали на тежки парцали. Там негде е и наместникът — Лазар чува шепота му, — шепне, съска нещо на елински. Ния върви напред, **извъръща се** и гледа насам. Лазар не я вижда, но знае, че е там, и бърза да я настигне с пречупени нозе, които **затъват** в пясъка. Всичко **потъва** във влажен, червен облак, **изчезва** — Лазар чува гласа на майка си, вижда съвсем близу лицето ѝ.

— Да ти поразхлабя малко превръзката, Лазе...

Той пак затваря очи, **потъва** и пак е там, в безводната река, в сухия горещ пясък.

Стъмнило се е вече, пламъчето на светилника се **полюлява** от нощния ветрец, който **полъхва** час по час през отворените прозорци на малката стая. Стоян и Кочо се прибраха от чаршията, миха се, вечеряха сами. Сетне Кочо дойде да помоли майка си да я отмени. (Talev, 1979, p. 362)

Son père, Avram, marche sur la berge et les regarde, mais Lazar ne le voit pas : il sait qu'il marche là-bas, sur la berge, et qu'il les regarde non pas avec ses yeux mais avec ses sourcils, noirs et pendant comme de lourdes loques. Quelque part là-bas se trouve aussi le vicaire – Lazar entend son chuchotement – qui chuchote, siffle quelque chose en

hellénique. Nia marche en avant, **se retourne** et regarde de ce côté-ci. Lazar ne la voit pas, mais il sait qu'elle est là et se hâte de la rattraper avec ses pieds brisés, qui **s'enlisent** dans le sable. Tout s'enfonce dans un humide nuage rouge et **disparaît** : Lazar entend la voix de sa mère, voit son visage tout près.

– Tu veux que je desserre un peu ton bandage, Lazé ?...

Il ferme de nouveau les yeux, **s'enfonce** et se retrouve de nouveau là, dans la rivière tarie, au milieu du sable brûlant.

La nuit est déjà tombée, la petite flamme du chandelier **vacille** à cause du vent nocturne, qui **souffle** d'heure en heure à travers les fenêtres ouvertes de la petite chambre. Stoyan et Kotcho sont rentrés de la tcharshīa, se sont lavés, ont dîné seuls. Puis Kotcho vint prier sa mère de la remplacer. (p. 716)

On remarquera d'emblée la similitude entre ce passage et le précédent : similitude non seulement temporelle avec le recours, là encore, au présent de narration, mais aussi thématique, dans la mesure où Lazar, comme Stoyan, sont en proie à une souffrance physique, l'un exposé au froid de la nuit, l'autre à la chaleur (« désert brûlant »), provoquée par la fièvre, qui les amène à s'assoupir ou s'endormir, et que les deux extraits jouent sur les sens, en mobilisant un nombre important de verbes de perception. Dans les deux cas, les imperfectifs secondaires contribuent au caractère tendu du récit et mettent en relief la frontière très fine entre le monde onirique et réel.

On peut relever sept imperfectifs secondaires dans ce second fragment : *извърща се* (*izvrăšta se*), *затъвам* (*zatăvat*), *изчезва* (*izčezva*), *полюлява* (*poljuljava*), *полъхва* (*polăxva*) et, à deux reprises, *потъва* (*potăva*). Afin de vraiment coller à l'original et restituer toute la tension du passage, le présent a été maintenu dans la traduction. Mais le problème réside surtout dans les différents sémantismes codés par les préfixes. Ainsi, le préverbe *iz-*, qui indique notamment « l'effectuation de l'action dans sa totalité, jusqu'à la fin » (Daynovska, 2008, p. 44) tend à souligner, dans le cas de *izčezva*, le caractère brusque et absolu de l'évanouissement des éléments décrits plus tôt, et dans *izvrăšta se*, à insister sur la rotation complète du corps de Nia, nuances que les préfixes *dis-* dans « disparaître » et *re-* dans

« retourner » ne rendent pas avec la même intensité ni degré, le premier marquant simplement la négation, le second : un sens contraire. Il eût donc fallu, pour traduire plus justement ces verbes, ajouter des intensificateurs (« absolument », « complètement »), option qui n'a pas été retenue pour des raisons stylistiques.

Il en va de même pour le préfixe supralexical *po-* dans *poljuljava* et *polăxva*, qui exprime ici à la fois l'atténuation (« faire quelque chose jusqu'à un certain degré, avec une intensité faible ») et la délimitation (« faire quelque chose pour un peu de temps ») (p. 32). La traduction de toute cette polysémie lexicale n'est possible que par l'allongement – donc par l'une des tendances déformantes pointées par Berman (1999) – qui bien que rendant l'œuvre plus « claire », ne porte pas moins atteinte à sa rythmique (p. 56). Ce constat m'a amené à préférer une traduction, certes moins riche en valeurs sémantiques, à l'aide des verbes « vacille », pour traduire *poljuljava*, et « souffle », dans le cas de *polăxva*, mais visant à restituer le sens global de ces formes verbales sans altérer le rythme du passage.

En revanche, je crois être parvenu à rendre le sème d'inchoativité contenu dans les verbes *potăva* et *zatăvat*, respectivement traduits par « s'enfonce » et « s'enlisent », en raison de la valeur ingressive du préfixe *en-*.

En définitive, ce que cette analyse fait ressortir, c'est l'usage habile dont fait Talev des verbes imperfectifs secondaires, exploités dans le texte à des fins narratives et stylistiques, pour véhiculer toute une palette de valeurs et de sens qui, dans une démarche traductive, peuvent être malaisées à traduire, voire intraduisibles. Si donc, pour le traducteur, cela peut être source de tourment, du point de vue de l'œuvre, l'intraduisibilité est l'un des modes de son *auto-affirmation* (Berman, 1999, p. 42).

Un autre aspect de la conjugaison bulgare doit être évoqué ici à cause des difficultés qu'il pose inévitablement au traducteur : celui du médiatif qui apparaît à plusieurs occasions dans *Le Chandelier de fer*.

Médiatif. Le bulgare est l'une des rares langues indo-européennes (avec l'albanais, l'arménien, le persan et quelques autres) à posséder le mode médiatif. La linguiste Zlatka Guentchéva (1993) le définit en ces termes :

Par *médiatif* (ou ce que l'on appelle le plus souvent *non-testimonial* en français ou *evidential* en anglais), je désigne **la catégorie grammaticale qui permet à l'énonciateur de marquer formellement divers degrés de distanciation à l'égard des faits qu'il énonce lui-même et de signifier par là que la connaissance de ces faits lui est parvenue à travers une perception en quelque sorte médiate**⁶². (p. 57)

En somme, le médiatif permet au locuteur de rapporter un discours ou une information sans s'engager sur sa véracité.

En bulgare, c'est le recours à des formes construites à partir du parfait qui permet de véhiculer des valeurs médiatives (p. 57).

Dès lors qu'il s'agit de traduire le mode médiatif dans une langue où il n'existe pas, comme c'est le cas avec le français, la première question qui se pose spontanément est de savoir s'il est possible de recourir à d'autres procédés permettant de rendre les valeurs dont il est porteur. Kozareva-Levie (2011) en relève cinq :

1. le discours indirect libre ;
2. la concordance ou non-concordance des temps ;
3. l'introduction du futur hypothétique exprimant l'attitude subjective vis-à-vis du contenu de l'information ;
4. le conditionnel renforcé par des moyens lexicaux (on dit, dit-on, il paraît, paraît-il) ;
5. l'alternance, dans l'hypotaxe, de l'indicatif et du subjonctif. (p. 210-213)

Il ressort de cette liste que les moyens permettant de traduire les formes méditatives en français sont fort variés et qu'ils relèvent à la fois de la grammaire et du lexique que de la syntaxe. D'un point de vue traductologique, on peut donc en conclure que ce n'est pas parce qu'une catégorie grammaticale donnée comme le médiatif, employée dans la langue du texte de départ, n'existe pas *stricto sensu* dans la langue cible que l'on est pour autant confronté à un cas d'« intraduisible ». La vraie question est alors non pas tant de savoir si le français est, par nature, apte à exprimer le médiatif, mais comment faire pour le rendre dans le texte que

⁶² C'est nous qui soulignons.

l'on se propose de traduire, c'est-à-dire quel est le procédé le plus adapté au fragment concerné ?

Le Chandelier de fer renferme plusieurs passages au médiatif : certains plus patents, d'autres plus subtils. Ainsi, dès la première partie, on peut relever un exemple frappant de médiatif, car déployé sur plus de la moitié (p. 49 à 54) du chapitre VIII (p. 49 à 58). Là, en effet, le narrateur commence par ouvrir une sorte de longue parenthèse et revient sur les origines de la famille de Soultana et ses éminents ancêtres : depuis son arrière-arrière-grand-père Marko à son père, Vassil, en s'arrêtant, en particulier, sur la vie de son grand-père, hadji Séraphim. S'agissant de personnages déjà disparus à l'époque où commence le roman, le narrateur, autrement quasi omniscient, recourt au médiatif, ce qui lui permet à la fois de désengager sa responsabilité quant à la véracité des faits narrés et de créer une certaine distance dans le récit. Pour ce faire, il annonce explicitement dès le début, à l'aide d'un verbe à l'imparfait – *разказваше* (*razkazvaše*) –, qu'il va s'appuyer sur des on-dit, pour enchaîner, immédiatement après, par deux verbes au médiatif – *имал* (*imal*) et *мерил* (*meril*) :

Още за дядото на хаджи Серафим се разказваше — като сказна от далечно, тъмно време, — че **имал** цяла капа с жълтици, а сребърните и бакърените си пари **мерил** с кантар. (Talev, 1979, p. 49)

On racontait déjà au sujet du grand-père de hadji Séraphim – tel un conte d'une époque lointaine et obscure – qu'il avait un chapeau plein de pièces d'or et qu'il pesait ses pièces d'argent et de bronze sur une balance. (p. 364)

De cette première phrase jusqu'à « Мислил той в оня час за детето на сина си, за Султана, че я оставя без опора, но не могъл да надвие смъртта » (« Il pensait, en cette heure-là, à l'enfant de son fils, à Soultana, qu'il laissait seule, mais il ne parvint pas à vaincre la mort »), qui met fin à cette parenthèse narrative, tous les verbes employés dans la narration sont au médiatif. Comment donc faire pour rendre compte de ce phénomène dans la traduction ?

Dans ce passage précis, je n'ai adopté aucun procédé concret. Si le recours au conditionnel et à des moyens lexico-syntaxiques a un temps été envisagé, cette possibilité – la seule qui pourrait vraisemblablement convenir ici – a été écartée. En effet, au regard de la masse d'informations rapportées, la multiplication de verbes au conditionnel passé et de constructions impersonnelles comme « on dit que », « il paraît que », etc. aurait sensiblement alourdi la structure des phrases et leur enchaînement, avec pour conséquence une altération injustifiée du rythme ; injustifiée, car l'effet de distanciation n'est pas tant dû à la somme des verbes au médiatif qu'à la manière du narrateur de rendre clair, dès les premières lignes, qu'il s'en remet aux dires des Prespanais pour raconter l'histoire des ancêtres de Sultana, mais aussi de montrer formellement, par le découpage du texte, le moment où cette médiatisation prend fin : paragraphe final centré sur les dernières heures de hadji Séraphim et qui se conclut par le mot *смърт* (*smǎrt*) « mort », puis nouveau paragraphe avec le nom de Sultana en tête de phrase et un verbe à l'imparfait *помнеше* (*romneše*) « se souvenait ». En somme, c'est le contexte lui-même qui crée les conditions de cette distanciation, les verbes au médiatif ne faisant que la confirmer. Ceci explique le choix de ne pas chercher à traduire coûte que coûte ce mode dans cette première moitié de chapitre.

Bien entendu, il est aussi des passages où l'emploi du médiatif demande à être explicitement traduit. Prenons l'extrait suivant, tiré du chapitre VIII de la troisième partie :

През последните един-два месеца той не бе виждал Ния. Отклоняваше всеки опит на майка си и на Катерина да му заговорят за нея. Те, изглежда, бяха подучили еднаж снаха му Кочовица, която иначе беше сдържана жена, но се изпусна и каза тъкмо на трапеза, когато бяха събрани всички домашни:

— Ния **казала**, че в Преспа имало само един ергенин, за когото **би се омъжила**.

Питали я кой е той, а тя — нищо. Пък нели сички знаят...(Talev, 1979, p. 226)

Au cours de l'un ou deux derniers mois, il n'avait pas vu Nia. Il écartait chaque tentative de sa mère et de Katérina de lui en parler. Elles avaient, semblait-il, monté la tête de sa belle-sœur, Kotchovitsa, qui était habituellement une femme réservée, mais qui cette fois se lâcha et dit précisément à table, lorsque toute la famille était réunie :

– Il paraît que Nia a dit qu'à Prespa, il n'y a qu'un seul célibataire à qui elle se marierait. Que lorsqu'on lui a demandé qui c'était, elle n'a rien répondu. Mais de toute façon, tout le monde le sait... (p. 561)

Contrairement à l'exemple précédent, on est ici dans le discours direct : Ratsa, l'épouse de Kotcho, rapporte aux autres membres de la famille la rumeur, entretenue à dessein par Sultana et Katérina, selon laquelle Nia ne serait prête à se marier qu'avec Lazar. Ratsa prononce cette phrase alors que Lazar est aussi présent, ce qui crée par la suite un malaise général. L'utilisation du médiatif dans les verbes *казала* (*kazala*) et *питали* (*pitali*) s'explique par le fait que Ratsa n'a pas assisté personnellement à l'échange qu'elle décrit – elle ne peut donc pas se prononcer quant à sa véracité.

Dans ce cas précis, il est donc nécessaire de chercher un moyen de conserver la valeur de doute véhiculée par le médiatif, sans quoi Ratsa semblerait être sûre de ce qu'elle avance et l'on serait non plus en présence d'un simple bruit, d'une rumeur, mais d'une affirmation péremptoire.

Dans cette optique, j'ai opté pour la construction « Il paraît que » en tête de phrase, associée au conditionnel (se marierait). Puis, pour garder la même structure sans alourdir l'énoncé, à la conjonction que, qui permet de rendre également la valeur de doute véhiculée par le verbe *pitali*.

Enfin, certains usages du médiatif dans le texte sont plus subtils, car moins évidents à déceler au premier abord, mais dans le même temps, riches en nuances, ce que la traduction aussi devrait essayer de mettre en lumière. À titre d'exemple, on examinera le passage ci-dessous, tiré du chapitre VII de la troisième partie :

Товага изеднаж му дойде на ум, че имаше някаква връзка между гневните словесни изблици на майстора, отчаянието му, сълзите му накрая и Катерина.

Едва сега видя той по-ясно сестра си с двата сахана и кърпата в ръце, смущението, уплахата ѝ. С майстора се занимаваше майка му, а Катерина не се залавяше за работа с особена охота и сега сама **дошла** да вземе саханите, да ги умие, сега, когато всички в къщи са се изпокрили по стаите от горещината. Какво, най-сетне, да

се вземат, ако се искат! Но всички ли, които се искат, могат да се вземат? Ако Ния не беше дъщеря на Аврама Немтур, ако беше на мястото на Божана... Не, не! С какво е по-лоша Божана... (Talev, 1979, p. 211)

Alors, tout à coup, il lui vint à l'esprit qu'il y avait quelque rapport entre les violentes explosions verbales de l'artisan, son désespoir, ses larmes et, en fin de compte, Katérina. Ce n'est qu'alors qu'il vit plus clairement sa sœur avec les deux plats et la serviette entre les mains, son embarras, sa frayeur. C'était sa mère qui s'occupait de l'artisan et Katérina ne se mettait pas au travail avec beaucoup d'enthousiasme ; or elle était venue, **disait-elle**, ramasser les plats, pour les laver ; maintenant, alors que tout le monde à la maison s'est mis à l'abri de la chaleur dans les chambres. Et quoi, après tout, s'ils s'aiment, ils n'ont qu'à se marier ! Mais tous ceux qui s'aiment peuvent-ils se marier ? Si Nia n'était pas la fille d'Avram Nemtour, si elle était à la place de Bojana... Non, non ! En quoi Bojana serait-elle moins bien... (p. 544)

Replaçons l'extrait dans son contexte : Lazar vient d'avoir une conversation avec maître Rafé Klintché à propos du mode de vie de ce dernier et de son départ imminent de la maison des Glaoushev, à la demande de Sultana. Après être sorti de la chambre de l'artisan, Lazar s'assoit près de la fontaine dans la cour et se souvient tout à coup de la scène ayant immédiatement précédé cet échange : la rencontre inopinée avec Katérina dans le couloir menant au logis de Rafé Klintché. Du point de vue narratif, le narrateur rapporte les pensées de Lazar à ce moment-là et les questions qu'il se pose quant à la nature des rapports entre sa sœur Katérina et le sculpteur. Pour ce qui est des verbes, on observe une alternance de temps du passé : aoriste, *видя (vidja)* « vit » ; imparfait, *се занимаваше (se zanimavaše)* « s'occupait », *се залавяше (se zalavjaše)* « se mettait » (au travail) ; mais aussi le verbe « venir » au médiatif : *дошла (došla)*. Étant donné la densité du paragraphe, ce verbe semble, pour ainsi dire, perdu dans la masse textuelle, si bien que ce cas de médiatif n'est sans doute pas aussi frappant que les exemples précédents. Pourtant, sa présence dans ce passage n'a rien de fortuit : elle permet de donner à la fois une nuance de doute, voire d'incrédulité, et une note d'indignation au monologue interne de Lazar à l'égard des propos de sa sœur – c'est elle

qui, plus tôt dans le chapitre, a déclaré « Je suis venue ramasser les assiettes du déjeuner du maître. J’dois les laver » (p. 540) – et de son comportement. Le traducteur, soucieux de rester au plus proche du texte, a donc tout intérêt à chercher un moyen de rendre ces valeurs dans la traduction. D’où le choix d’introduire l’incise « disait-elle » dans la version française, qui aide à recréer cette prise de recul, véhiculée par le médiatif, et à signaler, explicitement, les réserves de Lazar au sujet des explications de sa sœur, son incertitude quant à la nature de ses relations avec l’artisan.

En définitive, il ressort de ces trois exemples que le médiatif constitue un moyen littéraire précieux dont Talev n’hésite pas à se saisir pour transmettre des valeurs variées, qui enrichissent non seulement le texte, mais lui permettent d’entrer encore plus avant dans la psychologie des personnages. Si ce mode n’a pas toujours été formellement traduit, notamment dans le chapitre VIII de la première partie, chaque occurrence a été attentivement examinée, afin de cerner sa raison d’être et, donc, la nécessité de recourir à un certain procédé, le plus souvent lexico-syntaxique, comme l’illustrent les deux derniers extraits commentés.

Aoriste et expression de l’antériorité. On s’est jusque-là intéressé à des questions d’aspectualité (fonction des imperfectifs secondaires) et de mode (médiatif), mais qu’en est-il de la temporalité et, plus concrètement, de l’expression de l’antériorité dans le texte par les temps du passé ?

De façon générale, les linguistes et chercheurs en traduction (Vrinat-Nikolov, 1997 ; Kozareva-Levie, 2011) s’accordent à dire que le français et le bulgare connaissent une divergence significative pour exprimer l’antériorité d’une action par rapport à une autre action passée. En effet, bien que les deux langues puissent, théoriquement, marquer cette même antériorité à l’aide du plus-que-parfait, lequel est à peu près équivalent en français et en bulgare, dans la pratique, c’est l’aoriste qui, en bulgare, se charge le plus souvent d’exprimer cette valeur. Lorsqu’on traduit un texte, cette dissemblance ne doit pas être perdue de vue, sous peine d’induire le lecteur en erreur en introduisant une incohérence, voire un anachronisme, dans la traduction. En d’autres termes, à la différence du médiatif abordé

précédemment, la difficulté n'est pas tant due aux propriétés modales et temporelles de chacune de ces deux langues ou aux spécificités de leur fonctionnement respectif qu'à l'impératif de vigilance permanente dont le traducteur doit faire preuve de bout en bout du texte.

Pour étayer ce point, on peut s'appuyer sur l'exemple ci-dessous, tiré du chapitre XI de la quatrième partie :

Щом **излязоха** от църквата власите, всички, както бяха, **се втурнаха** при каймакамина (Talev, 1979, p. 338)

Tout d'abord, il convient d'évoquer le contexte dans lequel s'inscrit cette phrase : à l'occasion de la Saint-Georges, la communauté chrétienne de Prespa, formée de Slaves et de Valaques, s'est réunie en masse à la nouvelle église pour célébrer l'office. Mais très vite, le mécontentement de la population slave vient troubler le déroulement ordinaire de la cérémonie liturgique, en raison de l'utilisation privilégiée du grec comme langue d'église : des cris de colère se font entendre de tous les côtés, Lazar prend la parole, déclare le slavon langue officielle à l'église de Prespa et maudit les prêtres et tous ceux qui, à partir de ce jour, oseraient chanter en grec. Il s'ensuit un mouvement de foule et les partisans de la langue grecque, notamment les Valaques, s'enfuient de l'église.

Pour ce qui est des temps verbaux, on peut relever deux verbes à l'aoriste *излязоха* (*izljazoha*) « sortirent » et *се втурнаха* (*se vturnaha*) « se précipitèrent ». A priori, hors contexte, rien n'empêche de traduire textuellement ces deux aoristes par deux passés simples : « Dès qu'ils **sortirent** de l'église, les Valaques, tous autant qu'ils étaient, **se précipitèrent** chez le caïmacan ». Mais replacée dans le déroulement narratif du chapitre, on introduirait un illogisme chronologique. En effet, immédiatement après la sortie des Valaques de l'église, le narrateur emmène le lecteur vers la fin de la cérémonie, lorsque sept *zaptiés*, dirigés par le *youzbashi* Youssouf *effendi*, viennent se camper à l'entrée du narthex et interpellent Lazar. Or l'arrivée des *zaptiés* et de leur *youzbashi* est en fait la conséquence de la précipitation des Valaques chez le caïmacan, ce que signale la phrase en question. Autrement dit, bien que, dans le texte, cette phrase se situe après la scène de l'interpellation

de Lazar, du point de vue chronologique des événements, les faits qu'elle décrit, eux, sont antérieurs – ils se sont produits pendant l'office et non à son terme ou après. Il appartient donc au traducteur de suivre l'enchaînement logique des actions et de respecter cette antériorité dans la langue cible, en l'indiquant à l'aide du plus-que-parfait, qui est ici de mise, contrairement au passé simple, qui ne permet pas de véhiculer cette valeur et brouillerait la lecture, d'où ma proposition de traduction : « À peine sortis de l'église, les Valaques, tous autant qu'ils étaient, **s'étaient précipités** chez le caïmacan » (p. 689).

Penchons-nous sur un autre cas, également épineux, avec l'extrait suivant, tiré du chapitre XIV de la quatrième partie, dans lequel Stoyan et Soultana, qui viennent de se coucher, trouvent difficilement le sommeil à cause de la récente tentative d'assassinat sur leur fils Lazar :

Шепотът му постепенно утихна, изчезна в равномерно му дишане. Стоян заспа.

Едва сега заспа и Султана. Шепотът на Стояна отвличе вниманието ѝ, спря свърдела в мозъка ѝ, успокои сърцето ѝ. (Talev, 1979, p. 357-358)

Les sept verbes contenus dans ces trois phrases sont à l'aoriste. On est donc en présence d'une série de faits, purs et simples, présentés dans leur globalité et étroitement liés les uns aux autres. Le problème vient de la manière dont ces rapports sont présentés. En effet, tandis que, dans le cas de Stoyan, le résultat (s'endormir) vient dans un second temps, dans une phrase isolée, laissant les étapes menant à cet endormissement – donc antérieurs à celui-ci – au début, pour Stoultana, il en est autrement : on apprend d'abord qu'elle finit par s'endormir (résultat) et ensuite seulement comment et pourquoi cela s'est produit : parce que le chuchotement de Stoyan a détourné son attention, tranquilisé son cœur, etc. Autrement dit, l'effet est annoncé avant la cause. Or, logiquement, la cause précède toujours l'effet. L'original n'a pas recours à un autre temps du passé pour marquer formellement cette antériorité : c'est le découpage des phrases qui s'en charge, et il appartient au lecteur de restituer les faits dans leur ordre logique. Mais dans la traduction, on ne peut raisonnablement laisser les verbes de la dernière phrase au passé simple. Pour respecter cette antériorité

causale, le plus-que-parfait s'impose, sous peine d'égaliser les événements sur le plan temporel et de désorienter le lecteur. Comparons :

Son chuchotement s'éteignit progressivement, se fondit dans sa respiration régulière. Stoyan s'endormit. Ce n'est qu'alors que Soultana s'endormit aussi. Le chuchotement de Stoyan **détourna** son attention, **arrêta** le foret dans son cerveau, **tranquillisa** son cœur.

Et :

Son chuchotement s'éteignit progressivement, se fondit dans sa respiration régulière. Stoyan s'endormit. Ce n'est qu'alors que Soultana s'endormit aussi. Le chuchotement de Stoyan **avait détourné** son attention, **arrêté** le foret dans son cerveau, **tranquillisé** son cœur. (p. 710)

Bien entendu, l'expression de l'antériorité n'est qu'une facette du problème, beaucoup plus ample et protéiforme, que peut poser la traduction en français de l'aoriste dans un texte comme celui qui nous occupe. Cela tient en partie au fait que l'aoriste bulgare ne recouvre pas tout à fait les mêmes valeurs que les temps du passé français, notamment le passé simple. Autrement dit, contrairement à ce que pourrait laisser croire le terme d'aoriste, il n'existe pas d'équivalence sémantique (Kozareva-Levie, 2011, p. 148). Mais la question de la traduction de l'aoriste est loin d'être purement linguistique – si c'eût été le cas, on n'aurait sans doute pas affaire à un véritable problème de traduction et, a fortiori, de traduction littéraire. Et cependant, il est essentiel d'être conscient de sa fonction structurante dans le récit et de ses valeurs fondamentales d'occurrence d'événement et d'enchaînement des événements dans le registre du non-actualisé (p. 270), dont la négligence ou l'omission peut entraîner des altérations significatives de la textualité de l'original.

Ainsi, lorsque le texte contenait plusieurs propositions coordonnées avec des verbes à l'aoriste, j'ai veillé, dans la mesure du possible, à ne pas succomber à la tendance hiérarchisante du français, en insérant des propositions infinitives ou à l'accumulation de gérondifs, lesquels indiquent la concomitance plutôt que la successivité des événements. Par exemple, il aurait semblé plus naturel de traduire la phrase « — Къде се загуби, сине — прошепна бързо тя и едвам докосна с ръка разголените му гърди, негли да провери, че

e той » (Talev, 1979, p. 18) par « – Où est-ce que t'étais passé ? chuchota-t-elle rapidement **en effleurant** à peine de la main le torse dénudé de son fils, peut-être pour vérifier que c'était bien lui ». Or, l'auteur de ces deux actions (chuchoter et effleurer), à savoir la mère de Stoyan, ne les réalise pas simultanément, mais s'adresse d'abord à son fils et, dans un second temps seulement, le touche de la main.

Même si on peut supposer que la distance temporelle qui sépare ces mêmes actions est minime, l'utilisation du gérondif ne permet pas de respecter rigoureusement la chronologie des événements, d'où l'intérêt de privilégier une traduction plus proche du texte, en gardant la conjonction « et » pour aboutir à : « – Où est-ce que t'étais passé ? chuchota-t-elle rapidement, **et elle effleura** à peine de la main le torse dénudé de son fils, peut-être pour vérifier que c'était bien lui » (p. 329), phrase syntaxiquement possible et plus exacte quant au contenu transmis.

Finalement, qu'il s'agisse de l'expression de l'antériorité ou des caractéristiques fondamentales de l'aoriste, la conclusion que l'on peut tirer de cette sous-partie, c'est que, au-delà de l'exigence de correction grammaticale et linguistique, propre à tout texte, c'est avant tout l'importance d'une lecture approfondie du texte, afin de déceler les valeurs, explicites comme implicites, qui y sont renfermées, sans lequel l'acte traductif s'expose à des décisions critiquables et à des transgressions dommageables pour l'œuvre traduite.

Expressivité

L'expressivité (*ekspresivna modalnost*) en bulgare a fait l'objet de diverses recherches, quoique parcellaires et subsidiaires. À cet égard, les travaux de Vrinat-Nikolov (1988, 1994, 1999) dans le domaine de la linguistique ont contribué à synthétiser les connaissances et à ouvrir de nouvelles perspectives de recherche à d'autres champs d'études, comme la traduction. Il va sans dire qu'il ne peut être question, dans le cadre de ce travail, d'examiner en détail ce qui a déjà été fait en la matière, mais plutôt de revenir sur un certain nombre de notions et outils, qui se sont avérés utiles à la présente réflexion et démarche traductive.

Le bulgare dispose de différents procédés pour exprimer l'expressivité, certains de nature lexicale, d'autres de nature morphosyntaxique. Pour ce qui est de cette première

catégorie, Vrinat-Nikolov (1988) en relève trois : les interjections, les emprunts turcs et les particules ; pour la seconde, elle discerne l'utilisation du parfait, les diminutifs et la forme courte du pronom personnel réfléchi *si*.

On s'arrêtera sur deux procédés en particulier, car très présents dans *Le Chandelier de fer* : les particules et les diminutifs. Cela ne signifie pas que Talev n'exploite pas toutes les possibilités de la langue pour doter son texte d'une importante charge expressive. Au contraire, on a vu dans la partie consacrée au niveau lexical le rôle essentiel que jouent les turcismes dans le roman. On retrouve également plusieurs exemples d'interjections remplissant cette même fonction expressive. Néanmoins, il est apparu au fil de la traduction que, par rapport à ces autres moyens, les diminutifs et les particules représentent, chez Talev, un moyen privilégié pour dynamiser son texte et conférer une coloration manifeste à certains passages ou énoncés. De plus, contrairement à d'autres procédés – les interjections, par exemple – également répandus en français, les particules constituent une catégorie grammaticale inexistante dans cette langue et ont donc pu poser de véritables problèmes de traduction. Quant aux diminutifs, le bulgare possède un grand nombre de suffixes servant à les créer et celui-ci a la particularité de pouvoir les rattacher non seulement aux substantifs, mais aussi aux pronoms, aux numéraux, aux adjectifs, aux adverbes et même aux verbes, ce qui est impossible en français, langue qui, sous ce rapport, s'avère plutôt pauvre (Vrinat-Nikolov, 1988, p. 416).

Particules expressives. En linguistique bulgare, le terme « particule » possède deux acceptions, l'une plus large, l'autre plus restreinte. Dans cette première, il renvoie le plus souvent aux mots invariables ; dans la seconde, il désigne des mots servant à exprimer les réactions affectives, émotives du locuteur à l'égard d'un énoncé ou d'une situation (ce qui, dans ce cas, correspond au terme *Abtönungspartikeln*, utilisé par les linguistes allemands) (Vrinat-Nikolov, 1999, p. 7). C'est cette seconde définition, plus étroite, que l'on retiendra.

On soulignera deux particularités de ces particules expressives : d'un point de vue sémantique, « elles sont dénuées d'un sens dénotatif propre [et] n'acquièrent de signification qu'au sein d'un énoncé concret » (Vrinat-Nikolov, 1994, p. 27-28) ; d'autre part, du point de

vue de la syntaxe, ce sont des mots facultatifs et autonomes, au sens où leur utilisation ou suppression n'entraîne pratiquement aucun changement dans les rapports syntaxiques de l'énoncé (Vrinat-Nikolov, 1999, p. 193).

L'identification d'un invariant sémantique de base, permettant de rendre compte des différents effets de sens, aide à discerner quatre grands groupes de particules expressives : les particules d'adresse, les particules illocutoires, les particules réactionnelles et les particules de rupture (Vrinat-Nikolov, 1988). Celles-ci peuvent être respectivement définies comme suit :

- Particules d'adresse : elles ont une charge émotive moindre et leur fonction, souvent, est plutôt sociale ; elles sont la marque d'une familiarité entre les interlocuteurs.
- Particules illocutoires : leur fonction est, outre de marquer une réaction affective, de renforcer la visée illocutoire (jussive, affirmative, interrogative ou négative) du locuteur. Il tente de susciter une réaction chez son interlocuteur.
- Particules réactionnelles : elles trahissent une forte réaction émotive de la part du locuteur, mais sans qu'il cherche à agir sur son interlocuteur.
- Particules de rupture : elles expriment le surgissement d'une idée nouvelle, d'un élément nouveau qui viennent s'opposer ou marquer une progression dans le discours du locuteur ou par rapport à une situation. (p. 409-410)

Suivant cette même typologie, on fera remarquer que *Le Chandelier de fer* contient l'ensemble de ces particules, qui se retrouvent d'ailleurs parfois renfermées au sein de la même situation d'énonciation, comme en témoigne l'extrait ci-dessous, tiré du chapitre V de la quatrième partie, dans lequel on peut relever à la fois une particule illocutoire – *xa (ha)* – et deux particules de rupture – *e, ama (ama)* :

— **Ха** за много години — викна Стоян. — **Ама** чакай, ти днеска си и именница. Хайде честито име, да ти е вечно! Аз пък на третия ден ще посрещам. Ние, Стояновците, сме последни. **Е** — пошегува се той с гръмлив глас, със зачервено лице от празнична радост, — то се знай, нели сме повекеето селски люде! (Talev, 1979, p. 272)

– Meilleurs vœux ! s'écria Stoyan. – Mais attends, aujourd'hui c'est la fête de ton prénom. Allez, joyeux prénom et qu'il te soit éternel ! Moi, par contre, j'dois attendre encore trois jours. Nous, les Stoyan, on est les derniers. D'ailleurs – plaisanta-t-il avec une voix tonitruante, le visage empourpré d'une joie de fête – c'est bien connu : pour la plupart, on est des paysans ! (p. 614)

En premier lieu, on remplacera le fragment en question dans son contexte. Ces paroles, prononcées par Stoyan, s'adressent à Bojana Benkova, à l'occasion de la Nativité. Comme l'explique le narrateur, en effet, à Noël, il est coutume de rendre visite à tous les parents et amis proches. Stoyan, vêtu de son nouveau *kiourk* et ravi de porter cet habit, traditionnellement réservé aux citadins les plus aisés et aux notables, emmène ses fils avec lui pour aller saluer tout d'abord leurs voisins immédiats : les Benkov. Juste avant de prononcer ces quelques phrases, Stoyan est décrit comme « joyeux » (*vesel*) et « tapageur » (*šumen*). Il s'agit donc d'une scène foncièrement heureuse et animée.

Le passage commence par la particule *ha*, laquelle a généralement pour fonction de renforcer la visée communicative d'un énoncé impératif, dans lequel le locuteur est mû par différentes émotions (Vrinat-Nikolov, 1999, p.158), en l'occurrence la joie. Ici *ha* vient appuyer l'expression *за много години* (*za mnogo godini*), soit, littéralement : « à de nombreuses années », que les Bulgares emploient dans des occasions spéciales (un anniversaire, par exemple) pour se souhaiter « longue vie ». Mais, dans ce contexte, cette formule ne semble pas appropriée en français. L'expression consacrée serait plutôt « meilleurs vœux ». Or on imagine difficilement un mot qui renforce cette expression précise sans introduire une lourdeur ou une bizarrerie dans le texte. Aussi ai-je décidé de ne pas traduire cette particule, qui, hormis d'insister sur la gaieté de Stoyan, n'ajoute aucune information ni nuance essentielle, la non-traduction d'un terme étant aussi « un mode éminent de traduction » (Berman, 1995, p. 302).

Il n'en va pas de même pour la seconde particule : *ama*. Contrairement à *ha*, cette dernière n'a pas posé de réelle difficulté de traduction. La particule *ama* a fondamentalement une valeur d'opposition, laquelle peut être motivée par la surprise, le reproche, le

mécontentement, entre autres (Vrinat-Nikolov, 1999, p. 189). Dans le passage qui nous intéresse, la présence de *ama* s'explique par la prise de conscience soudaine – et le léger étonnement qui en découle – de Stoyan que l'on ne fête pas, en ce jour⁶³, une seule fête (la veille de Noël) mais deux : la fête des prénoms associés à la Nativité, comme Bojana⁶⁴, forme féminine du prénom bulgare Bojan, qui signifie « homme de Dieu ». La solution trouvée a été de rendre *ama* par un simple *mais*, qui permet non seulement de conserver cette valeur d'opposition dans la traduction, mais aussi de renforcer le mot suivant : le verbe *чакай* (*čakaј*) « attends », à l'impératif, avec lequel il se combine aisément en français pour exprimer une palette variée de sentiments, y compris la surprise.

Quant à la particule *e*, elle s'est avérée plus complexe à traduire. En effet, à l'aide de cette particule, le locuteur peut soit instaurer la communication, soit la relancer, soit y mettre fin (Vrinat, 1988, p. 410). Dans le passage en question, le *e* qu'utilise Stoyan lui permet de faire le lien avec la phrase précédente et de conclure son propos par un trait d'humour, intention qui apparaît d'ailleurs explicitement dans le texte à travers l'incise : « – plaisanta-t-il avec une voix tonitruante, le visage empourpré d'une joie de fête – ».

L'enjeu est donc de trouver non seulement un mot ou une locution à même de clore le processus communicatif, mais qui est également susceptible d'instaurer un rapport logique entre les deux dernières idées du discours de Stoyan. En d'autres termes, c'est parce que la plupart des hommes baptisés Stoyan sont d'extraction paysanne qu'ils seraient, d'après le locuteur, les derniers à fêter leur prénom.

La locution « d'ailleurs » offre une possibilité de traduction, et ce pour deux raisons : parce qu'elle est d'un emploi courant et s'utilise souvent dans le processus communicatif pour créer une transition et passer à autre chose ; mais aussi, parce que, dans la langue orale, elle

⁶³ C'est-à-dire le 6 janvier, conformément au calendrier julien, suivi jusqu'en 1968 en Bulgarie, et toujours en vigueur en Macédoine.

⁶⁴ Dans le texte original, en effet, on ne trouve pas le mot bulgare habituel pour désigner Noël (*Koleda*), mais le dialectalisme *Božik*.

relève parfois de ce que l'on peut considérer comme un « tic de langage », une « béquille » sur laquelle le locuteur s'appuie pour construire son discours, sans qu'elle occupe une fonction argumentative concrète. Autrement dit, ce peut être une formule « passe-partout » qui permet de tisser des liens assez souples entre les idées, d'où l'intérêt de l'utiliser pour rendre le e de l'original.

Le passage suivant offre un cas intéressant d'expressivité et illustre bien tant la diversité que l'abondance des particules dont Talev fait usage dans son roman :

— **Я** ти, приятелю, стегни си опинците и веднага се връщай на село при дедо си и баща си. Какво си мислиш? Кой ще те храни тука? Аз **ли**? Кой ще ми плаща? Дедо Йоан и баща ти ще ми се карат, че съм те прибрал. Тръгвай и веке да не се връщаш тука. **Абе**, глупчо, кой ще те прибере тука, в града, каква работа можеш да захванеш — тъй ще пукнеш от глад. И куче си повлекъл! Пусто дърво... (Talev, 1979, p. 31)

— **Écoute**, l'ami, attache tes *opintsi* et retourne tout de suite au village, chez ton pere et ton grand-pere. Non, mais qu'est-ce que tu t'imagines ? Qui va te nourrir ici ? **C'est** moi ? Et qui va donc me payer ? Ton grand-pere Yoan et ton pere vont me reprocher de t'avoir recueilli. Va-t'en et ne remets plus les pieds ici. Imbécile **que tu es** ! Qui va t'héberger ici, en ville, et quel travail pourrais-tu bien entreprendre ? Tu vas crever d'faim si tu continues comme ça. Et en plus t'es venu avec ton chien ! Tu mériterais des coups d'bâton... ! (p. 344-345)

Ces propos sont tenus par le *kandžija*⁶⁵ (gérant d'un kan), au chapitre IV de la première partie. Ils s'adressent à Stoyan, peu après son arrivée en ville, désœuvré et sans le sou. Après avoir appris, de la bouche de Stoyan lui-même, que ce dernier n'était pas venu à Prespa pour les affaires, mais à cause de sa mésaventure au village, le *kandžija*, d'abord courtois et hospitalier, change aussitôt de ton et enjoint au jeune paysan de partir sur-le-champ. Il y a donc dans les paroles du *kandžija* un mélange d'émotions et de tonalités : irritation, reproche et impatience.

⁶⁵ Translittéré *kandjia* dans la traduction.

Ces émotions et tonalités se manifestent notamment à travers trois particules expressives : *я* (*ja*), *ли* (*li*) et *абе* (*abe*), la première étant illocutoire, les deux autres – réactionnelles.

La particule *ja* sert au locuteur à renforcer la visée communicative de son énoncé ayant, le plus souvent, un sens impératif : une interdiction ou, en l'occurrence, un ordre (Vrinat-Nikolov, 1999, p. 148-149). Dans ce cas précis, *ja* porte, en effet, sur l'ensemble de la première phrase qui est une injonction claire, exprimée par deux impératifs – *стегни* (*stegni*) « attache » et *връщај* (*vrštaј*) « retourne » – et appuyée par l'adverbe *веднага* (*vednaga*), « tout de suite ». Par conséquent, l'objectif est de trouver un mot qui insiste sur le caractère jussif de l'énoncé et qui accepte d'être placé en tête de phrase, de manière à en étendre la portée à l'ensemble de ses constituants. Le verbe « écouter », à l'impératif, réunit ces deux critères : non seulement il peut servir à amorcer la phrase et à en donner le ton, mais, de plus, il attire l'attention de l'interlocuteur (Stoyan) sur la teneur du propos et son sérieux.

La particule *li*, qui est originellement interrogative, donne une coloration expressive à une déclaration déjà interrogative. La redondance des moyens d'expression d'une question conduit à la coloration expressive de l'énoncé. Les émotions exprimées par *li* sont variées, le plus souvent la colère, la surprise, l'indignation, la curiosité... (Vrinat-Nikolov, 1999, p. 166) De même que *ja*, cette particule joue donc un rôle renforçateur, mais cette fois dans une phrase interrogative. L'usage de la particule *li* par le *kandžija* exerce une double fonction : elle met en relief le sujet (c'est bien de « moi », le *kandžija*, dont on parle et pas de quelqu'un d'autre) et insère une nuance de scepticisme, de doute à la question qui est rhétorique, puisque la véritable interrogation la précède : « Qui va te nourrir ici ? ». Autrement dit, le *kandžija* fait comprendre à Stoyan que celui-ci se fait des illusions. En français, à l'oral, on peut exprimer ce genre de nuance et faire passer un certain message au moyen de l'intonation. Mais à l'écrit, on est plutôt démuni. La solution trouvée a été d'ajouter « C'est » devant le pronom « moi », qui permet, dans une certaine mesure, de faire ressortir davantage le sujet que s'il était seul. La nuance se trouve cependant diluée dans la question et pour arriver à la saisir, le lecteur français devra s'appuyer sur l'ensemble du propos du locuteur.

La traduction de *a be* (*a be*) s'est aussi avérée délicate. Cette particule sert à manifester une réaction spontanée et permet, outre d'établir le contact, d'exprimer divers degrés d'émotions allant jusqu'à la colère. *A be* exprime la soudaineté d'une réaction inattendue ou une sorte de conclusion tirée d'une situation ou d'un énoncé antérieur (Vrinat-Nikolov, 1999, p. 174). Dans l'extrait à l'étude, la présence de la particule *a be* s'explique par un état d'irritation assez vive, ce dont témoigne notamment l'adjectif *глупчо* (*glupčo*) à la forme diminutive, qui peut se traduire par « imbécile ». C'est justement devant ce dernier que *a be* a été placé, en tête de phrase, position qu'il occupe toujours dans un énoncé. Ici sa fonction est double : marquer la colère du *kandžija* et formuler une conclusion cinglante des paroles antérieures du locuteur. Le défi était donc de trouver un moyen de conserver ces valeurs dans la traduction. Dans cette optique, la stratégie adoptée a consisté à s'écarter de l'organisation des dernières phrases du discours et de la ponctuation pour créer une phrase exclamative à part : « Imbécile que tu es ! ». Le fait d'être situé en début de phrase confère à l'adjectif « imbécile » une expressivité plus forte, laquelle se trouve renforcée par l'ajout de « que tu es », qui permet ainsi de rendre la particule *a be* en français. Ce même procédé a également servi à annoncer de façon explicite la conclusion du propos du locuteur – « Tu vas crever de faim si tu continues comme ça –, amenée par les deux questions rhétoriques finales : « Qui va t'héberger ici, en ville, et quel travail pourrais-tu bien entreprendre ? »

En somme, l'extrait ci-dessus montre que la traduction des particules expressives dans une langue comme le français, où cette catégorie grammaticale n'existe pas, peut amener le traducteur non seulement à effectuer un travail sur le plan lexical, mais aussi syntaxique en renversant l'ordre des mots, en jouant sur la ponctuation, de manière à créer l'expressivité recherchée et obtenir tel ou tel effet de sens.

Jusqu'à-là, on a eu l'occasion de commenter trois types de particules expressives : des particules illocutoires, réactionnelles et de rupture. Mais qu'en est-il des particules d'adresse ? « À l'heure actuelle, écrit Vrinat (1988), elles ne sont plus guère employées dans la langue "standard" parlée et paraissent populaires, dialectales ou spécifiques de la campagne » (p. 409). Or c'est précisément là que réside tout l'intérêt de ces particules dans un roman

comme *Le Chandelier de fer*. Bien qu'elles soient nettement moins fréquentes que les autres catégories de particules, on retrouve ici et là dans le texte des exemples de particules d'adresse. Ainsi, on peut lire au chapitre X de la deuxième partie :

— Що се смейш, **мори!** — скара се и Стоян, ала и в гласа му, и в погледа му се долавяше трудно прикривана веселост и доволство. — А стани — додаде той със сърдит глас и понеже му се стори, че бе попаднал на подходящ тон, продължи по-смело: — Стани, подай ми тютюна и лулата, пък ето тука, в огнището. (Talev, 1979, p. 158)

– **Eh bien!** Pourquoi qu'tu ris ! la réprimanda aussi Stoyan, mais dans sa voix et dans son regard, on devinait une joie et une satisfaction difficilement dissimulées. – Lève-toi donc, ajouta-t-il d'une voix fâchée et comme il avait l'impression qu'il avait trouvé le ton juste, il poursuivit avec plus d'assurance : – Lève-toi, et passe-moi le tabac et la pipe ; y a une braise, là, dans l'âtre. (p. 486)

Mopu (mori) est en réalité la variante dialectale macédonienne de *mapu (mari)*, d'origine grecque (μωπος, μωρη : « fou », « insensé »). Cette dernière s'utilise pour s'adresser à un interlocuteur de sexe féminin (de ce point de vue, *mori* s'oppose à *more*, qui est, pour sa part, réservée aux interlocuteurs de sexe masculin). La particule *mari* s'emploie fondamentalement dans la communication entre personnes proches – elle exprime la proximité, témoigne des relations familiales entre les interlocuteurs. La spécificité de cette particule est qu'elle est toujours utilisée dans des contextes où l'on exprime un reproche, une réprimande. Le locuteur communique à son interlocuteur que ses paroles ou ses actions ne sont pas acceptables, qu'elles ne correspondent pas à la situation (Vrinat-Nikolov, 1999, p. 137-139).

Dans le passage ci-dessus, la particule *mori* est employée par Stoyan pour gronder sa fille Katérina après que celle-ci rompt, par un éclat de rire sonore, le silence et le calme de la pièce principale de la maison des Glaoushev, où la famille se réunit chaque soir une fois le dîner fini. Dans le reproche que Stoyan fait à sa fille cadette, il y a cependant moins d'irritation que d'étonnement et surtout, comme le précise le texte, « une joie et une satisfaction difficilement

dissimulées ». En effet, l'écart de conduite de Katérina constitue une occasion pour lui d'éviter d'avoir à briser lui-même le silence général en réclamant sa pipe et sa tabatière. Par conséquent, il ne semble pas approprié, dans cette situation, de rendre la particule *mori* par un mot dénotant clairement la colère. Si on peut déceler une certaine forme de fermeté dans les propos de Stoyan, la visée globale de son intervention est d'interpeler Katérina pour obtenir une action de sa part : « Lève-toi, et passe-moi le tabac et la pipe ». La solution trouvée a donc été de commencer l'énoncé par la locution interjective « Eh bien ! », laquelle présente l'intérêt, outre de servir à établir le contact, de pouvoir se combiner à différents types de phrase (exclamative, interrogative, affirmative...), et ainsi de renforcer des émotions et sentiments variés, tels que la surprise, l'admiration, la colère, etc. Cependant, la locution présente l'inconvénient de ne pas pouvoir traduire la dimension dialectale de *mori*. Aussi, pour pallier ce défaut, j'ai tâché de refléter ce phénomène au sein de la phrase en jouant sur la syntaxe, par le recours au pronom « que » et à l'élision incorrecte de celui-ci, usages caractéristiques du parler populaire.

Diminutifs. L'emploi de diminutifs dans *Le Chandelier de fer* (et de façon générale en bulgare) pose des défis similaires à ceux des particules expressives. Comme le rappelle Vrinat-Nikolov (1988), « [l]a fonction première des diminutifs est de présenter des objets plus petits que d'habitude » (p. 416). Mais ce n'est pas tout, bien souvent, le recours à des diminutifs, formés à l'aide de suffixes dont le nombre est particulièrement important en bulgare, n'est pas tant motivé par des raisons lexicales qu'expressives, puisqu'ils peuvent servir, entre autres, à exprimer la proximité, la familiarité, l'affection, l'attendrissement... Certains suffixes utilisés dans la formation des diminutifs ont même une valeur proprement affective (p. 416-417).

Le français, pour sa part, est globalement assez pauvre en matière de diminutifs et ne permet que rarement de rendre de façon adéquate ces nuances expressives de familiarité vis-à-vis d'un objet donné. En effet, dans cette langue, le diminutif ne traduit le plus souvent que « la petitesse physique et non toute la gamme exprimée par la présence des diminutifs bulgares » (p. 418). En outre, les contextes dans lesquels le bulgare tend à inclure des

diminutifs, voire à en abonder, ne s'y prêtent pas toujours en français (Vrinat-Nikolov, 1994, p. 27).

Comment alors traduire les diminutifs, fort nombreux et variés, contenus dans le roman de Talev ?

De façon générale, on peut distinguer trois grandes possibilités :

- 1) les diminutifs explicités à l'aide d'une note de bas de page ;
- 2) les diminutifs traduits avec les ressources linguistiques propres au français (adverbes, adjectifs, mots naturellement empreints d'une certaine expressivité...);
- 3) les diminutifs non traduits pour des raisons tant grammaticales que contextuelles, voire stylistiques.

Ce premier cas concerne essentiellement les termes d'adresse et les noms des personnages. En effet, on peut relever en divers endroits du texte le prénom de certains héros du *Chandelier de fer* marqués par un suffixe diminutif, porteur d'une certaine charge affective et témoignant de la proximité entre les interlocuteurs.

Ainsi, au chapitre XI de la première partie, maître Kotcho s'adresse à Stoyan, fou de rage et en larmes, après avoir reçu un léger coup de marteau sur le nez par un de ses collègues, en disant :

— **Стоянче**, синко, що си наумил... Смири се, ела, ела при мене. (Talev, 1979, p. 76)

– **Stoyancho**²⁸, fiston, qu'est-ce qui te prend... Calme-toi, viens, viens avec moi. (p. 395)

Dans cette phrase, le prénom *Стоян* (Stoyan) se trouve à la forme diminutive en raison de l'ajout du suffixe *че* (*če*), au vocatif. La présence de ce diminutif dans les propos de maître Kotcho met en avant sa sympathie envers Stoyan, qui lui est bien connu, puisque ce dernier fit ses débuts de chaudronnier dans son atelier. À la suite de cet incident, maître Kotcho prendra Stoyan sous son aile et l'aidera à ouvrir sa propre boutique. Bien que la présence du mot *синко* (*sinko*) « fiston » suffit à signaler l'affection dont sont empreintes les paroles de l'artisan, il était souhaitable de ne pas gommer cette trace dans le prénom pour montrer ce phénomène linguistique dans la traduction, en gardant le suffixe bulgare et en l'expliquant une fois pour toutes dans une note : « ²⁸ Diminutif affectueux de Stoyan ».

La même méthode a été employée pour d'autres prénoms, comme celui de Bojana, au chapitre I de la troisième partie :

— Тука... отгоре на стъпалото... и пръстите отгоре... Като дръпнаха чорапа... Божанке, тебе ти е лошо. Пийни малко вода. (Talev, 1979, p. 175-176)

– Là... sur la plante du pied... et sur les orteils... Quand on lui a retiré la chaussette...

Bojanka⁴¹, tu te sens mal. Bois un peu d'eau. (p. 504)

Dans cet énoncé de Katérina, le prénom *Божанке* (*Božanke*), là aussi au vocatif, s'explique par les liens d'amitié qui unissent Bojana et Katérina. Si le contexte ne laisse aucune place au doute quant à leurs rapports – elles sont toutes deux dans le jardin de la famille Glaoushev avec leurs amies Nia et Stoïna –, à la différence de l'exemple précédent, la phrase de Katérina ne comporte aucun autre indice rendant explicite la complicité des deux jeunes filles. De là la décision de laisser telle quelle la forme diminutive de Bojana – Bojanka –, accompagnée d'une nouvelle note unique : « ⁴¹ Diminutif affectueux de Bojana ».

Les diminutifs relevant du second cas de figure mentionné sont bien plus nombreux dans le texte. Ici, il a fallu mettre à contribution les ressources propres au français, afin d'essayer de maintenir, dans la traduction, les diminutifs repérés, ainsi que les éventuelles nuances expressives dont ils sont chargés.

La plupart du temps, on aura recours au rattachement d'un adjectif ou d'un adverbe au mot porteur du diminutif. Ainsi, au chapitre I de la troisième partie, on peut relever l'adjectif *киселички* (*kiselički*), diminutif de *kiseli* (« acides »), utilisé par Katérina, en présence de ses amies Nia et Bojana, pour qualifier les mirabelles fraîchement cueillies dans le jardin des Glaoushev :

— Вземете си — подкани Катерина и сама посегна с два пръста към сливите. —

Киселички — намръщи се тя весело, с пълна уста със слюнка. (Talev, 1979, p. 171)

– Servez-vous, invita Katérina et elle-même tendit deux doigts vers les mirabelles. – **Un**

brin acides, fronça-t-elle joyeusement les sourcils, la bouche pleine de salive. (p. 499)

Dans ce contexte, le recours au diminutif a pour fonction d'atténuer la connotation négative que peut renfermer l'adjectif *kisel* « acide » pour caractériser un fruit comme la

mirabelle, généralement apprécié pour son goût sucré. Ce qui est sous-entendu, c'est que cette acidité n'est pas désagréable en soi. Au contraire, elle est même source de plaisir, d'où la présence de l'adverbe *весело* (*veselo*) « joyeusement », pour préciser l'attitude de Katérina face au fruit et lever ainsi toute ambiguïté. On ne peut, par conséquent, pas se contenter de l'adjectif « acide » en français. On pourrait, bien sûr, exprimer cette nuance par la locution adverbiale « un peu », mais cette option manque d'expressivité et affadit l'énoncé. La locution « un brin » est dotée, par son caractère oral et familier, d'une plus grande force expressive et rend mieux, semble-t-il, cette valeur du diminutif *kiselički*, tout en correspondant à la situation d'énonciation (une conversation informelle entre amies).

Prenons un autre exemple de diminutif, dont la valeur expressive est manifeste. Toujours dans la troisième partie, au chapitre IV, Soultana, qui souhaite voir son fils Lazar se marier avec Nia ou Bojana et faire avancer les choses dans ce sens, dit à Katérina de suggérer à ses deux amies d'envoyer des marieurs. Katérina répond alors à sa mère :

— И двете ли да пратят стройници, мамо? Ами да кажа ли на Стойна чорлавата да прати и тя стройници? Харем ли ще прави наш Лазе, мила **майчице**? (Talev, 1979, p. 190)

– Faut-il que les deux envoient des marieurs, maman ? Est-ce que j'dois dire à Stoïna, l'ébouriffée, d'envoyer, elle aussi, des marieurs ? Not' Lazé va donc se feire un harem, chère **petite maman** ? (p. 521)

Dans cet extrait, le nom *майчице* (*majčice*), diminutif de *majka* (« mère ») n'est pas anodin. Il apporte une touche d'ironie supplémentaire aux taquineries de Katérina. Aussi convient-il de préserver cette nuance dans la traduction. Dans cette optique, la stratégie mise en place a été, d'une part, de remplacer le substantif « mère », équivalent formel de *majka*, par « maman », la raison étant qu'alors que ce premier est neutre et objectif, ce dernier est subjectif (utilisé comme appellatif par une personne pour s'adresser à sa mère) et doté, par nature, d'une charge affective ; mais aussi, d'autre part, de renforcer cette même affectuosité par l'ajout de l'adjectif « petit » juste devant.

Ce second exemple montre que, malgré la capacité relativement limitée du français, comparé au bulgare, d'exprimer l'expressivité à l'aide de diminutifs, il est possible de combiner différents moyens pour recréer, si ce n'est complètement, du moins en partie, l'effet produit par l'original.

Tous les diminutifs ne demandent cependant pas à être traduits et *Le Chandelier de fer* contient de nombreux exemples de diminutifs dont l'utilisation ne semble pas motivée par une quelconque intention de l'auteur. Leur présence s'explique plutôt par la tendance des locuteurs du bulgare en général, et de Talev, en particulier, d'agrémenter leur discours de ces suffixes, sans forcément vouloir exprimer une valeur particulière et sans toujours en être conscients. Tout est donc question de discernement, afin de faire le choix le plus adapté à la situation. Arrêtons-nous un instant sur le passage suivant, situé au chapitre VII de la quatrième partie, et décrivant l'une des œuvres sculptées de maître Rafé Klintché :

Той пристъпи, посегна бързо, ловко с дългата си едра ръка, взе една дебела дъска, дълга колкото един аршин, и я обърна. Това беше една плетеница от дъбови клонки по дължината на дъската и по тях бяха кацнали две малки **птички** с полуразперени крила, с широки, кръгли опашки, с подути **гушки** и дълги, полуотворени клюнове. Тънко и гладко бяха изрязани всеки лист, назъбен и с жилките му, **клончетата**, а и те с пъпките и **коленцата** си, всяко **перце** по двете **птички**, с кръглите им **главички** и **очичките** по тях, та дори и кукестите **ноктенца** по разперените свити пръсти на нозете им, както се бяха уловили за **клончетата**. (Talev, 1979, p. 297)

Il avança, tendit sa longue main robuste et, avec vitesse et dextérité, saisit une grosse planche, longue d'environ une archine, et la retourna. C'était un entrelacement de branches de chêne en longueur sur la planche et, perchés sur elles, deux **oisillons**, avec des ailes à moitié déployées, avec des queues larges et rondes, avec de **petits** cous gonflés et des becs à moitié ouverts. Chaque feuille avait été ciselée avec finesse et laissée lisse, dentelée et avec ses nervures sur les branches et celles-ci aussi, avec leurs boutons et leurs nœuds ; chaque plume sur les deux **oisillons**, avec leurs **petites** têtes rondes et leurs

petits yeux, et même leurs **petites** serres crochues sur les doigts serrés et déployés de leurs pattes, accrochés comme ils étaient aux branches. (p. 641-642)

Comme on peut le constater, cet extrait est très riche en diminutifs : au total, on peut en dénombrer non moins de huit. Leur fonction première n'est pas d'exprimer une certaine nuance affective, car c'est le narrateur qui décrit, objectivement, la composition de la planche et ses qualités, et non maître Rafé Klintché qui parle de sa création. Ici, l'idée de cette cascade de diminutifs est d'insister sur la « petitesse » des motifs, c'est-à-dire sur la minutie et le travail colossal qu'a dû exiger pareille sculpture. Si Talev peut se permettre de multiplier les diminutifs dans son texte, c'est parce que le bulgare tolère aisément cette pratique, sans que le style en pâtisse. Or, on ne peut pas raisonnablement garder tous ces diminutifs dans la traduction française. D'une part, parce que, dans la plupart des cas, on est contraint d'utiliser l'adjectif « petit », ce qui alourdirait excessivement le paragraphe et donnerait une impression de redondance et de manque de vocabulaire ; d'autre part, parce qu'il n'est pas nécessaire de qualifier la totalité des éléments porteurs du diminutif dans le texte source pour reproduire l'effet d'ensemble qui en découle. C'est pourquoi certains de ces diminutifs n'ont pas été traduits : nœuds, plume, branches, respectivement pour *коленица (kolenca)*, *перце (perce)*, *клончета (klončeta)*. De plus, afin d'alléger le texte, le nom *птички (ptički)*, diminutif de *птици (ptici)* « oiseaux », a été rendu pas « oisillons », qui renvoie, par définition, à un jeune ou petit oiseau, ce qui permet d'éviter d'avoir à insérer un adjectif de plus.

Dans l'extrait ci-dessous, tiré du chapitre IX de la quatrième partie, le narrateur décrit l'attitude de Stoyan face à la maladie et son inquiétude lorsque l'un des membres de la famille est souffrant :

Той много се страхуваше от болести и не можеше да скрие тревогата си, когато се разболееше някой вкъщи — питаше, разпитваше, отиваше по няколко пъти да види болния, опитваше се да го развесели, да го разсмее и повече себе си да убеди, че болният не е толкова болен. Султана му се сърдеше — той непрестанно я караше да търси билки, да топли керемиди, да приготви нещо по-вкусно за ядене. И колкото беше голяма тревогата му — още по-голяма беше радостта му, когато болният

ставаше от леглото. Тая вечер и по-голямото **детенце** на Кочо беше нещо немощливо, сърдеше се, проплакваше, не искаше да яде и не се отделяше от скута на майка си. Но Стоян досаждаше още повече. И Султана му се скара тъй, че скоро след вечеря всички се прибраха по стаите си. (Talev, 1979, p. 316-317)

Il avait très peur des maladies et n'arrivait pas à cacher son inquiétude lorsque quelqu'un tombait malade à la maison : il demandait, interrogeait, allait voir à plusieurs reprises le malade, essayait de l'égayer, de le faire rire, surtout pour se convaincre lui-même que le malade n'était pas aussi malade que cela. Soutana se fâchait avec lui : il l'obligeait sans cesse à chercher des plantes, à chauffer des briques, à préparer quelque chose de plus appétissant à manger. Et aussi grande que fût son inquiétude, encore plus grande était sa joie lorsque le malade se levait du lit. Ce soir-là, l'**enfant** le plus âgé de Kotcho était un peu faible, était grognon, larmoyant, refusait de manger et ne quittait pas le giron de sa mère. Stoyan était encore plus agaçant et Soutana le gronda, de sorte que tout de suite après dîner, chacun regagna sa chambre. (p. 664)

Contrairement à l'exemple précédent, on ne peut relever qu'un unique diminutif dans ce fragment : *детенце* (*detence*), diminutif de *dete* (« enfant »). On peut douter de l'intérêt de traduire ce diminutif pour deux raisons : d'abord, force est de constater que le diminutif *detence* passe ici plutôt inaperçu, étant donné qu'il est fondu dans la masse textuelle de la narration. En outre, rien dans ce passage ne permet de deviner une intention de conférer au mot une quelconque nuance expressive : les informations s'enchaînent les unes après les autres et les adjectifs, servant à rendre le discours plus vivant, plus coloré, sont peu nombreux. L'autre raison est que, si l'on décide de traduire le diminutif, en adjoignant l'adjectif « petit » à « enfant », on aboutit à la maladresse et au paradoxe suivants : « le plus petit enfant le plus âgé ». Or, si paradoxe il y a dans le texte original, celui-ci n'est pas aussi frappant, précisément parce que le suffixe diminutif permet, en bulgare, d'éviter la construction « adjectif + nom » (*malko dete* : « petit enfant »), qui, elle, s'impose en français. Bref, le contexte ne se prête guère à la traduction du diminutif dans ce cas précis, d'où la décision de ne pas le reproduire dans le texte cible.

Conclusion

Comme dans le chapitre précédent, consacré au lexique, l'analyse du texte original bulgare et de sa traduction en langue française a fait ressortir des points de divergence sensibles au niveau de la syntaxe. Ceux-ci concernent aussi bien l'agencement syntaxique propre à chacune des deux langues (agencement linéaire des phrases bulgares et hiérarchisé des phrases françaises) que leur système aspecto-temporel foncièrement différent – celui-ci étant particulièrement riche et complexe en bulgare, mais peu développé en français –, ou encore les moyens respectifs dont elles disposent pour rendre le discours plus expressif. Nous nous sommes ainsi penchés sur la question de la traduction du mode médiatif et des particules expressives, catégories grammaticales inexistantes en français, et avons interrogé le rôle des imperfectifs secondaires dans le texte, autant de ressources que Talev exploite sciemment dans son roman pour l'enrichir et créer de nombreux effets stylistiques et de sens.

De même, ont été examinés la ponctuation et le découpage des phrases taleviennes, afin de mettre en lumière certaines caractéristiques de son écriture, comme le recours abondant au tiret mais modéré du point-virgule, dont la traduction se doit de tenir compte. Les contraintes et singularités identifiées, bien qu'elles puissent rendre le processus traductif relativement ardu, appellent une attention au cas par cas et la mise en place de stratégies de traduction (ou de non-traduction) diverses, adaptées à chaque situation, sans jamais perdre de vue le principe clé que ce n'est pas tel temps, tel mode ou telle construction syntaxique qu'il importe de traduire, que la ou les valeurs qui en découlent.

Toutefois, on ne peut en rester là : en effet, tant que l'on s'en tient aux niveaux lexical et syntaxique, on reste en surface et on traduit la langue et le signe davantage que le discours et la signifiante. Il est donc nécessaire d'entrer plus avant, plus en profondeur du texte, ce qui implique de ne plus se contenter de repérer et commenter une liste de problèmes, auxquels il s'agirait de trouver des solutions, mais d'aller en quête de l'essence même de l'œuvre, de ce qui en fait une création littéraire unique, distincte de toutes les autres productions de son auteur, et que la traduction est la plus à même de mettre à jour : son

*oralité*⁶⁶. C'est ce que l'on propose de voir dans une troisième et dernière partie, réservée à l'étude du rythme du *Chandelier de fer*.

Niveau rythmique

« La notion de "rythme" est de celles qui intéressent une large portion des activités humaines ». Cette assertion d'Émile Benveniste (1966, p. 327) au début de son fameux article sur « La notion de "rythme" dans son expression linguistique », originellement publié en 1951 dans le *Journal de Psychologie*, conserve toute son actualité.

Dans ce texte, qui a fait couler beaucoup d'encre parmi ses pairs, Benveniste se propose de revenir sur la notion de rythme (du grec *rhuthmos*, à travers le latin *rhythmus*), laquelle est particulièrement malaisée à cerner en raison de sa richesse et de sa « plasticité » sémantiques (Sauvanet, 1999), afin de la redéfinir, tout en déconstruisant certains mythes qui se sont formés autour de ses origines.

Pour ce faire, Benveniste remet en question l'étymologie associant *rhuthmos* à *rhein* et au « mouvement régulier des flots » (1966, p. 328), puis démontre que dans la philosophie ionienne, et plus spécifiquement chez Leucippe et Démocrite, *rhuthmos* signifie « forme », « en entendant par-là la forme distinctive, l'arrangement caractéristique des parties dans un tout » (p. 330). Or c'est le mouvement qui, précisément, permet de distinguer le rythme de la forme : le rythme c'est « la forme dans l'instant qu'elle est assumée par ce qui est mouvant, mobile, fluide [...] », « *rhuthmos* signifiant littéralement "manière particulière de fluer" » (p. 333).

Cette acception originelle du rythme comme « configuration spatiale définie par l'arrangement et la proportion distinctifs des éléments » diffère donc de la définition moderne, platonicienne, de la notion comme « configuration des mouvements ordonnés dans la durée », le rythme étant défini par l'auteur des *Lois* (665a) comme « ordre dans le mouvement » (p. 334-335).

⁶⁶ C'est nous qui soulignons.

Le travail de déconstruction étymologique auquel se livre Benveniste ne doit cependant pas nous amener à conclure que la notion de rythme posséderait un sens préplatonicien, authentique et « vrai », et un sens platonicien erroné, car détourné de sa signification première. À cet égard, on précisera avec Pierre Sauvanet (1999) :

Rhuthmos se caractérise « dès l'origine » par l'absence d'un sens absolument fixe ou figé [...] Ainsi, *rhuthmos* n'a jamais signifié telle chose (la forme, la structure, l'ordre) exclusivement de telle autre (le flux, le mouvement, le désordre). C'est cette exclusion qu'il faut ici exclure : ce qui est originel dans le *rhuthmos*, ce n'est pas telle ou telle signification, c'est un faisceau de significations multiples qu'il faut accepter de comprendre ensemble. (p. 122)

Toujours est-il que les travaux de Benveniste sur la notion de rythme ont eu des échos importants dans le champ poétique, notamment chez Maurice Blanchot, Michel Deguy et, plus encore, chez Henri Meschonnic (Leeman, 2013), à l'origine d'une véritable théorie du rythme, dont la réflexion embrasse tout le fait littéraire, ce qui comprend, bien sûr, la poésie, mais aussi le théâtre, les textes religieux (en particulier la Bible) et la traduction, ou plus exactement « le traduire ». Si l'auteur est réputé avoir « un discours que l'extrême précision rend parfois sibyllin », sa critique novatrice, « presque révolutionnaire dans la pensée sur le langage » (Wuilmart, 2022), semble, de nos jours, incontournable. Dans ce sens, il est sans doute pertinent de s'arrêter un moment sur l'œuvre de Meschonnic ; non pas pour l'examiner en détail, mais pour mettre en avant quelques concepts fondamentaux de sa conception du langage, qui peuvent être instructifs et utiles à la pensée de la traduction et offrir ainsi des pistes intéressantes à explorer en présence d'une œuvre littéraire comme *Le Chandelier de fer*.

L'œuvre d'Henri Meschonnic se caractérise par la volonté de « transformer toute la théorie du langage, c'est-à-dire tout le rapport pensé entre le langage, la poésie, la littérature, l'art, l'éthique, la politique, pour en faire une poétique de la société » (2007, p. 37). Pour Meschonnic, en effet, la théorie du langage, telle qu'elle existe, est prisonnière de certaines représentations, à commencer par le signe, classiquement défini comme « le couplage d'un

son et d'un sens – d'un signifiant et d'un signifié » (Dessons et Meschonnic, 2005, p. 33). À cette vision essentialisante, heideggérienne, du langage, traversée par la langue, le discontinu, l'historicisme, le dire, le même et le binaire (des « couples infernaux », tels l'oral et l'écrit, le fond et la forme, le sacré et le profane...), bref « le tourniquet du signe », Meschonnic oppose le discours, le continu, l'historicité⁶⁷, le Faire, l'altérité, le Sujet et la Vie ; en définitive, le rythme, auquel se ramène tout ce qui précède. Et « avec cela tout est dit », pourrait-on hasarder avec Françoise Wuimart (2022). Bien entendu, les choses sont loin d'être aussi simples et il faut veiller à ne pas figer Meschonnic, à le réduire à une série de concepts dont le maître-mot serait le rythme. Et néanmoins, il est indéniable que le rythme occupe une place centrale dans la réflexion de l'auteur et que sa théorie du langage est toujours articulée à cette notion. Il s'agira donc d'examiner de plus près la question du rythme chez Meschonnic, afin de cerner plus précisément la notion et voir dans quelle mesure il est possible de la mobiliser dans le cadre de notre traduction du *Chandelier de fer*.

La notion de rythme selon Henri Meschonnic

Dans la continuité des travaux de Benveniste sur le rythme, Meschonnic se propose de rompre avec la définition moderne, platonicienne, de la notion. En effet, là où cette dernière repose sur la périodicité, la symétrie et l'ordre, le sens préplatonicien, héraclitéen⁶⁸, avec

⁶⁷ Contrairement à l'historicisme, qui réduit le sens aux conditions (historiques) de production du sens, l'historicité s'entend comme « la tenue des tensions entre le présent passé passif et l'invention de modes nouveaux du voir, du dire, du comprendre telle que cette invention continue d'être invention bien après le temps de sa trouvaille parce qu'elle est une invention continuée par un sujet ». (Meschonnic, 2012, p. 29)

⁶⁸ Cette lecture de Meschonnic, accordant à Héraclite la paternité de l'acception préplatonicienne de rythme, est sujette à caution. À cet égard, Pierre Sauvanet écrit :

H. Meschonnic ne cesse de répéter que « chez Héraclite, comme l'a montré Benveniste dans son étude fameuse sur la notion de *rythme*, le *schéma* était l'organisation de ce qui était immobile, à l'opposé du *rythme*, organisation de ce qui est en mouvement » : telle serait « la notion héraclitéenne

lequel il cherche à renouer, ne privilégie plus ces éléments : « Il apparaît comme l'organisation du mouvant, qui intègre la périodicité, la symétrie dans l'infini des figures » (Meschonnic, 1985, p. 158). Autrement dit, « [i]l s'agit de *déplatoniser* la définition du rythme » (Dessons et Meschonnic, 2005, p. 30), pour la raison que « le rythme est le signifiant majeur. Il englobe, avec l'énoncé, l'infra-notionnel, l'infra-linguistique » (Meschonnic, 1982a, p. 72).

Sous la plume de Meschonnic, le rythme connaît donc une transformation radicale, qui passe d'abord par une « archéologie » de la notion, amenant à « repenser le rythme non plus comme alternance-périodicité-structure, mais comme organisation » (Dessons et Meschonnic, 2005, p. 54).

Dans *Critique du rythme* (1982a), on peut relever une définition très détaillée du rythme tel que Meschonnic l'entend :

Je définis le rythme dans le langage comme l'organisation des marques par lesquelles les signifiants, linguistiques et extralinguistiques (dans le cas de la communication orale surtout) produisent une sémantique spécifique, distincte du sens lexical, et que j'appelle la signifiante : c'est-à-dire les valeurs, propres à un discours et à un seul. Ces marques peuvent se situer à tous les « niveaux » du langage : accentuelles, prosodiques, lexicales, syntaxiques. Elles constituent ensemble une paradigmatique et une syntagmatique qui neutralisent précisément la notion de niveau. Contre la réduction courante du « sens » au lexical, la signifiante est de tout le discours, elle est dans chaque consonne, dans chaque voyelle qui, en tant que paradigme et que syntagmatique, dégage des séries. Ainsi les signifiants sont autant syntaxiques que prosodiques. Le « sens » n'est plus dans les mots, lexicalement. Dans son acception restreinte, le rythme est l'accentuel, distinct de la prosodie – organisation vocalique, consonantique. Dans son acception large, celle que

de rythme » (*Politique du rythme, politique du sujet*, Verdier, 1995, p. 142-143). Or une telle notion héraclitienne de rythme est tout bonnement introuvable ; en tout cas, à strictement parler, elle n'est pas « chez Héraclite ». Elle serait plutôt chez Démocrite [...]. (p. 22-38)

j'implique ici le plus souvent, le rythme englobe la prosodie. Et, en parlant, l'intonation. **Organisant ensemble la signifiante et la signification du discours, le rythme est l'organisation même du sens dans le discours. Et le sens étant l'activité du sujet de l'énonciation, le rythme est l'organisation du sujet comme discours dans et par son discours**⁶⁹. (p. 216-217)

En résumé, le rythme, c'est « l'organisation du mouvement de la parole par un sujet » (Dessons et Meschonnic, 2005, p. 28).

Cette définition générale établie, il importe d'aller plus loin et de la préciser davantage. Car, pour lever toute ambiguïté, encore faut-il savoir de quel rythme on parle. Pour Meschonnic (1982a), en effet, on peut discerner « trois catégories du rythme, mêlées dans le discours » :

le rythme linguistique, celui du parler dans chaque langue, rythme de mot ou de groupe, et de phrase ; *le rythme rhétorique*, variable selon les traditions culturelles, les époques stylistiques, les registres ; *le rythme poétique*, qui est l'organisation d'une écriture. (p. 223)

Or, contrairement aux deux premières catégories (le rythme linguistique et le rythme rhétorique), qui sont toujours présentes, le rythme poétique, lui, « n'a lieu que dans une œuvre ». En d'autres termes, c'est le rythme poétique qui fait l'œuvre littéraire et permet de la déterminer comme telle, mais aussi lui qui confère à chaque œuvre sa spécificité. Reste encore à savoir s'il est possible d'identifier le rythme, c'est-à-dire la façon dont il se manifeste dans l'écriture. À cet égard, le singulier peut être trompeur et il est sans doute préférable de préciser que le rythme est une réalité plurielle : « le rythme, écrit Meschonnic (2007), c'est *les* rythmes : rythme de rupture et rythme de continuité c'est-à-dire rythme de groupe, rythme de position, attaque ou finale, rythme de répétition, rythme de prosodie et rythme d'organisation syntaxique » (p. 110), listant ainsi ses possibles manifestations.

Ces manifestations, évidemment, peuvent être retrouvées dans le poème, terreau privilégié de la critique du rythme, mais pas exclusivement. En effet, dans sa détermination à

⁶⁹ C'est nous qui soulignons.

dépasser le dualisme du signe, Meschonnic s'élève contre l'un de ses effets, à savoir la bipartition traditionnelle entre la « prose » et la « poésie » : « Prose, poésie : tous les problèmes théoriques et politiques de l'écriture, son historicité, sont en jeu dans cette opposition » (Meschonnic, 1982a, p. 395). Le fait est que cette division postule d'emblée deux traitements différenciés du langage, l'un marqué (la poésie), l'autre non marqué (la prose). Or, si opposition il y a, ce n'est pas tant entre la poésie et la prose qu'elle se situe que contre le discours ordinaire. Il existe en fait un continuum entre la poésie et la prose, qui ne peut dès lors plus être considérée comme le sans-rythme. « Il y a, maintenant, à se remettre à l'écoute de la prose pour en entendre le rythme, un rythme qui ne soit pas a priori une métrique » (Dessons et Meschonnic, 2005, p. 201), mais un rythme tout de même, porté par sa syntaxe, sa prosodie, sa ponctuation. Ce qui permet d'affirmer, au bout du compte, que « le rythme est le premier organisateur du roman » (p. 203). Ou, pour le dire avec Berman (1999), qui rejoint Meschonnic et Dessons sur ce point, « [l]e roman, la lettre, l'essai, ne sont pas moins rythmiques que la poésie. **Ils sont même multiplicité entrelacée de rythmes**⁷⁰ » (p. 61).

Quel est le rythme de la prose de Talev dans *Le Chandelier de fer*? Voilà donc la question que l'on peut formuler au terme de cette analyse de la notion de rythme chez Henri Meschonnic, avec son corollaire : comment traduire ce rythme ? C'est sur quoi cette dernière partie propose de se pencher.

Traduire le rythme du Chandelier de fer

« [L]e rythme n'est pas seulement un secteur du langage parmi d'autres, un *niveau* linguistique, comme le lexique ou la syntaxe, mais [...] plus puissamment, il peut être pris comme la structuration d'ensemble de tous les signifiants, il est l'inscription du sujet dans l'ensemble de l'œuvre comme système de valeurs de langage, à travers le sens » (Meschonnic, 1982a, p. 363). Il s'agit d'abord de mettre en avant la subjectivation et l'historicité, qui caractérisent le rythme de Talev, son « oralité » propre, qui n'est autre que le « primat du rythme dans le mode de signifier » (Meschonnic, 2012, p. 34). Le rythme, donc

⁷⁰ C'est nous qui soulignons.

l'oralité de Talev dans *Le Chandelier de fer*, n'est pas et ne peut être le même que celui de ses autres œuvres, et, il va sans dire, que celui des autres romanciers et écrivains bulgares, fussent-ils une source d'inspiration majeure dans son travail d'écriture, comme ce fut le cas, on l'a vu, de Vazov et Jovkov. Ce qu'il importe de se demander n'est donc pas – pour paraphraser Vrinat-Nikolov et Maurus (2018) – comment traduire le rythme d'un roman bulgare en français, mais comment traduire l'oralité de Talev (ce qu'on pourrait appeler le « talevien » qui est autre chose que « le bulgare ») de façon à aboutir à du « franco-talevien » (p. 128).

Dans cette optique, le traducteur doit « affiner son oreille pour entendre comment les rythmes [...] du texte agencent son sens », de manière à « recréer cette spécificité rythmique du discours dans l'*oralité* d'une autre langue » (Cordingley, 2014).

L'objectif n'est pas ici de réaliser une analyse exhaustive du rythme talevien, mais d'aborder quelques points précis ayant donné matière à réflexion, en mettant en parallèle le texte bulgare et sa traduction en français. Plus concrètement, on s'intéressera à trois types de rythmes, qui se dégagent du texte et que l'on appellera respectivement : le rythme répétitif ou « le sens du contraste » ; le rythme prosodique ou « la voix de Prespa » ; et le rythme pausal ou « l'écriture de la tension ».

Le rythme répétitif ou « le sens du contraste ». L'oralité talevienne se caractérise par une multiplication d'oppositions, de contrastes, qui reviennent régulièrement au fil des pages, tel un leitmotiv, et participent à la rythmique répétitive du texte. Ces répétitions concernent des phrases, des structures syntaxiques ou des mots, qui produisent un effet d'insistance et peuvent servir à mettre en avant un ou des concepts clés de la pensée de l'auteur. Elles peuvent se manifester plus sensiblement dans une partie donnée ou s'étendre à l'ensemble du roman. Ainsi, la première partie s'articule autour de l'opposition ville/village et la répétition des substantifs *grad/selo* (ville/village), *graždanin/seljanin* (citadin/paysan) et leurs dérivés : une centaine d'occurrences pour chacun, ce qui d'un point de vue quantitatif n'est pas négligeable, compte tenu de l'extension de la partie (83 pages). Cette opposition essentielle en fait émerger d'autres, qui y sont liées. Par exemple, le contraste *čeren h/jab/bjal*

xljab (*somun*), c'est-à-dire entre le pain noir, répandu en milieu rural, et le pain blanc, propre aux villes, désigné également dans le texte comme *gradski xljab*, « pain de ville » (p. 31, 90). En étant opposé au pain noir (p. 17), synonyme de manque et de pauvreté, le pain blanc acquiert une valeur positive et vient évoquer l'opulence et la satiété (p. 17, 23). Cela débouche sur une nouvelle opposition – celle de la qualité de vie, fort distincte en ville et au village, comme en témoigne l'extrait suivant :

В града бе ходил само пет или шест пъти. **Други** бяха людете там и **друг** беше животът им. Какви **други**? Ех — по-добри и всичко беше по-хубаво. Людете бяха по-важни и по фурните имаше бял хляб. (Talev, 1979, p. 17)

Il n'était allé que cinq ou six fois en ville. Les gens qui y vivaient étaient **différents** et leur vie aussi était **différente**. **Différents** ? Oui : meilleurs et tout y était mieux. Les gens y étaient plus joyeux et leurs fourneaux cuisaient du pain blanc. (p. 329)

La répétition de l'adjectif « différent », à trois reprises, insiste sur l'existence de deux réalités antinomiques et sur la haute opinion qu'a Stoyan de la ville et de ses « merveilles » (*djavorlij*, p. 18). Pour lui, il ne fait aucun doute que la qualité de vie est plus favorable en ville et dans son esprit, celle-ci rime avec bonheur et liberté, mais aussi espoir et lumière.

En effet, conscient qu'il n'y a pas d'autre « avenir » pour lui au village sinon la mort (p. 18), évoquée par les ténèbres et la nuit obscure, omniprésentes dans le premier chapitre avec la répétition du nom *tāmnina* (obscurité) et de l'adjectif *tāmna* (obscur), à six reprises (p. 14, 18, 19), et deux fois le mot *nošt* (nuit) (p. 18), le deuxième chapitre, qui relate l'arrivée en ville de Stoyan, dresse un tableau plus lumineux et laisse présager des jours meilleurs pour le jeune paysan. Si cette lumière est d'abord « pâle » (*bleda*, p. 21), elle devient au fur et à mesure plus « douce » (*meka*, p. 32), puis c'est un beau soleil printanier qui finit par se découvrir dans le ciel bleu (p. 48). La lumière et l'obscurité deviennent ainsi le reflet de l'état d'esprit de Stoyan et accompagnent tout son parcours, depuis sa fuite de son village natal jusqu'à sa rencontre avec Sultana.

Une autre opposition cruciale dans le roman méritant d'être commentée est celle du péché et de la pureté, laquelle structure cette fois principalement la quatrième partie. Le mot

grjah/greh (péché) est indéniablement une notion clé du texte, avec près de 50 occurrences, dont la moitié environ dans la dernière partie, marquée par le combat moral de Sultana et l'avortement fatal de Katérina. Indignée par l'attitude de sa fille et blessée dans sa conception traditionnelle de la bienséance et du mariage, inséparable de la chasteté, c'est dans la bouche de Sultana Glaousheva que le mot péché revient le plus souvent et à des intervalles rapprochés (p. 305, 307). En n'ayant cessé de marteler que Katérina a commis un grave péché en s'offrant à Rafé Klintché, la puissance expressive du mot se trouve renforcée dans ce qu'il a de funeste. Aussi rencontre-t-on dans l'environnement proche ou immédiat de « péché » d'autres éléments évoquant la mort, tels le syntagme « risque mortel » ou le verbe « tuer » (p. 307), avec lesquels il résonne. Pour Sultana, en effet, il n'existe pas de péchés véniels mais uniquement des péchés mortels, qui doivent nécessairement être expiés. Dans la résolution de cette dernière de purifier sa fille cadette par le sacrifice de l'enfant illégitime, le péché finit par ne devenir qu'un avec la mort. Le mot trouvera plus tard un autre écho dans Stoyan (p. 357), qui intériorisera la notion pour lui redonner sa signification classique de transgression de la loi divine.

Il est enfin quelques thèmes, bien moins nombreux, rythmant l'intégralité du texte, sans vraiment prévaloir dans une partie donnée, ce qui témoigne de leur importance et leur confère une valeur spéciale. À cet égard, on citera en particulier la question de l'étranger, sans aucun doute l'un des concepts les plus significatifs du *Chandelier de fer*, qui acquiert au fil des chapitres tantôt une connotation négative, tantôt positive. La notion est présente dès le début à travers le personnage de Stoyan. Jeune paysan ingénu, sa simplicité et sa bonté naturelles sont vite confrontées à la condescendance et aux moqueries des habitants de Prespa. Ses origines rurales et son union avec Sultana sont difficilement acceptées et lui valent l'hostilité des citadins, qui refusent de voir en lui un semblable. Aussi Stoyan Glaoushev vit-il « longtemps parmi les Prespanais tel un **oiseau étranger** dans une **colonie étrangère** »

(p. 389)⁷¹. Ce n'est qu'aux côtés de son épouse qu'il parvient progressivement à s'intégrer sans jamais, toutefois, parvenir à faire oublier ses racines paysannes :

Когато бяха сами или бяха двамата заедно **между чужди люде**, беше най-добре, ала не беше тъй, когато останеше той сам **между чужди**, както беше в чаршията. (Talev, 1979, p. 73)

Lorsqu'ils étaient seuls ou qu'ils étaient tous les deux ensemble parmi **d'autres personnes**, c'était l'idéal, mais ce n'était pas ainsi lorsqu'il se retrouvait seul parmi **d'autres**, comme dans la *tcharshia*. (p. 392)

Les répétitions du mot *чужд* (*čůžd*), « étranger », « autre », dans les citations ci-dessus, montrent la volonté de l'auteur de mettre en relief cette notion dans le texte et lui donner du poids. Ici *čůžd* prend une connotation négative et devient synonyme de marginalisation, voire d'ostracisme. Mais cette acception se transforme au fil des pages et ne saurait être généralisée. Ainsi, dans la deuxième partie, le concept d'étranger prend un sens nouveau, et ce d'abord avec l'arrivée du nouveau vicaire épiscopal à Prespa. En effet, contrairement à la partie précédente et à Stoyan, qui se caractérise par sa force physique mais son absence flagrante d'autorité, le vicaire, lui, personnifie la domination et le pouvoir dans ce qu'il peut avoir de « dangereux » (p. 115). Dans ce sens, plus qu'au simple mépris, c'est à la méfiance et à la haine que le mot « étranger » est désormais associé :

Новият владишки наместник : Сближи се бързо с Аврама Немтур, но за другите общинари си остана чужд и не можеше да спечели доверието им. Климент Бенков не можеше и да го понася. Преди да се засили омразата му към чужденеца-натрапник. (Talev, 1979, p. 114)

Le nouveau vicaire épiscopal semblait être un homme réservé, pieux et patient : c'est ainsi qu'il se montrait, mais personne ne savait quelles pensées se cachaient derrière son front blanc et lisse. Il était toujours calme, voire flegmatique, mais la couleur de ses yeux, leur

⁷¹ « Стоян Глаушев доста време живя между преспанци като **чужда птица в чуждо ято** » (Talev, 1979, p. 70).

lueur, changeait tout le temps. Il se rapprocha vite d'Avram Nemtour, mais resta étranger aux autres membres du conseil et ne parvenait pas à gagner leur confiance. (p. 437)

Ou encore :

Изглежда, само Климент Бенков забелязваше тия загадъчни светлини в очите на владишкия наместник, които преливаха ту в тъмносиньо, ту в прозрачно, водно-зеленикаво или пък искряха с остър, твърд блясък, който бързо се скриваше под клепачите — игриви, едвам доловими, неверни светлини. Но какво можеше да каже Бенков за тях — те само разпалваха недоверието му и една непрестанно нарастваща, мъчителна омраза към чуждия, опасен човек, който бе дошъл с някаква скрита цел. (Talev, 1979, p. 115)

Il semblait que seul Kliment Benkov remarquait ces lueurs mystérieuses dans les yeux du vicaire épiscopal, qui passaient d'un bleu foncé à un vert aqueux transparent, ou qui jetaient des étincelles avec un éclat tranchant et dur, qui se cachait vite sous les paupières – lumières joueuses, à peine perceptibles et fausses. Mais que pouvait en dire Benkov : elles ne faisaient qu'alimenter sa méfiance et sa haine croissante et accablante envers le dangereux étranger, qui était venu avec un objectif secret. (p. 438)

Cette représentation de l'étranger qu'incarne le vicaire diffère à son tour de celle portée par le moine de Rila un peu plus loin dans le texte (chapitres VII et VIII). Au premier abord, le moine de Rila est un étranger, car il n'est pas originaire de la région et que son parler se distingue de celui des habitants de Prespa, qui le remarquent (p. 140). Mais dans le même temps, c'est un étranger qui s'identifie aux Prespanais par la langue et la foi : « Nous ne sommes pas, dit-il, un troupeau sans nom et des brebis muettes, mais un peuple nombreux avec sa propre langue⁷² » (p. 472), « Ici je suis parmi mes frères⁷³ » (p. 478). De ce point de vue, il s'oppose directement au vicaire et c'est lui qui met en garde les Prespanais contre les

⁷² « — Ние не сме — каза той — безименно стадо и овци безмълвни, а сме многоброен народ със свой език » (Talev, 1979, p. 146).

⁷³ « Тук аз съм между свои братя » (p. 151).

risques de suivre un tel étranger à l'aide d'une allégorie : « – Trouvez-vous un meilleur berger. Si le berger est étranger, il conduira le troupeau dans une étable étrangère et il le traira, le tondra sans pitié⁷⁴ ».

Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que ce n'est pas par le substantif *чужденец* (*čuždenec*) que le moine est désigné, mais par *ябанджия* (*jabandžija*), tous deux pouvant être traduits par « étranger », à la différence que ce dernier est d'un registre populaire et suggère donc une certaine proximité, alors que *čuždenec* appartient au langage courant et est donc plus neutre. Cela constitue évidemment à la fois un enjeu littéraire et un problème de traduction, puisqu'il n'existe pas, à proprement parler, en français, un synonyme du mot « étranger ». Afin de garder cette nuance, la solution a donc été de recourir à une périphrase :

— Може би нема де да ношува — тихо продума Лазар.

— Може, ами... — отвърна Стоян и ускори стъпки. — Може ей тъй на улицата да си остане, нели е **ябанджия**... (Talev, 1979, p. 143)

– P't-être qu'il a nulle part où passer la nuit, dit à voix basse Lazar. – P't-être bien... répondit Stoyan et il pressa le pas. P't-être même qu'il va rester comme ça, dans la rue, vu qu'il **est pas d'ici**... (p. 470)

Au total, on peut relever plus de 110 occurrences de *čužd* et de ses dérivés, contre seulement trois de *jabandžija*. La première, comme on vient de le voir, avec le moine de Rila, et les deux autres, en référence à Rafé Klintché (p. 303 et 306), lui aussi figure majeure de l'étranger dans les deux dernières parties du *Chandelier de fer*. Tout comme le moine de Rila, Rafé Klintché n'est pas originaire de Prespa. Néanmoins, ce n'est pas tant cela qui fait de lui un étranger aux yeux des Prespanais que son mode de vie, non accordé avec celui de ces derniers. Bien qu'il se tienne à l'écart des habitants de Prespa et soit l'objet de leurs moqueries, tel Stoyan avant lui, il ne représente cependant pas une menace pour le peuple comme le vicaire. Au contraire, c'est grâce à lui que l'iconostase de la nouvelle église voit le

⁷⁴ « — Намерете си по-добър пастир. Като е чужд пастирът, той ще откара стадото в чужда кошара и ще го мълзи, ще го стриже без милост » (p. 151).

jour à la fin du roman. Figure plurielle de l'étranger, avec lui la notion prend une coloration tantôt négative, chez Soultana, qui voit en lui un homme « inconstant et un peu ahuri⁷⁵ » (p. 649), tantôt plus positive, chez Lazar, qui le considère comme « un homme libre et fort⁷⁶ » (p. 518).

À travers ces quelques exemples, on peut donc voir comment un concept peut être amené à évoluer dans un texte par sa récurrence. Jouer avec la répétition, c'est jouer avec le rythme, afin de bousculer le signe, la sémantique des mots, pour arriver à la signifiante, qui est non pas une « totalisation », mais une « infinitisation du sens » (Meschonnic, 1985, p. 164-165).

Pour finir cette analyse, examinons deux derniers extraits qui permettent d'observer comment, au moyen de la répétition, l'auteur dépeint avec force l'opposition entre l'étranger et son pendant « le même », notion tout autant centrale du roman. Le premier extrait est tiré du chapitre VIII de la troisième partie :

Проясниха се и отдавна затъмнени спомени, припомнях се по-нови случки, които бяха отминали и биха били скоро забравени, а всички виждаха с прояснени очи какво беше днес: на една страна те, народът, които **носеха едни и същи имена, говореха на един и същ език, еднакво мислеха, еднакво знаеха, еднакво живееха във** всичко, и срещу тях — **чуждият наместник**, владиката и далечният патрика, пришълците власи и неколцина като Аврама Немтур. (Talev, 1979, p. 216)

Des souvenirs depuis longtemps obscurs se clarifièrent, on rappelait des incidents plus récents, qui s'étaient passés et avaient été vite oubliés, et tout le monde voyait avec des yeux éclairés comment c'était aujourd'hui : d'un côté, eux, le peuple, qui **portaient les mêmes noms, parlaient la même langue, pensaient pareil, savaient pareil, vivaient en tout pareil**, et face à eux – le **vicaire étranger**, l'évêque et le lointain patriarche, les immigrés valaques et quelques-uns comme Avram Nemtour. (p. 550)

⁷⁵ « Нередовен човек и малко като заваян » (Talev, 1979, p. 303).

⁷⁶ « Ето майстор Рафаил... свободен човек, силен » (p. 188).

Si l'opposition est explicitement amenée au moyen de la locution adverbiale *на една страна* (*na edna strana*) « d'un côté » et la préposition *срещу* (*sreštu*) « contre, face à », on constate qu'elle se trouve renforcée par la répétition d'unités syntaxiques identiques, juxtaposées les unes aux autres et soudées à l'aide de l'adverbe *еднакво* (*ednakvo*) « pareil » et de la locution *един и същ* (*edin i sãšt*), « un seul et même ». Le « pareil » et le « même » se présentent comme les conditions *sine qua non* de l'identité du peuple et de son identité, qui passe par le rejet de ce qui s'oppose à cette identité et unité, à savoir l'« étranger », pris ici dans son aspect négatif et incarné par l'énumération d'une série de personnages, à commencer par le vicaire. Si Talev n'avait pas fait appel à la répétition, qui est une des manifestations classiques du rythme, le passage n'aurait assurément pas eu la même intensité et le contraste qu'il met en évidence semblerait relégué au second plan. D'un point de vue traductif, il apparaît alors comme nécessaire de restituer ces répétitions, pas uniquement dans le but de se conformer à l'original, mais surtout pour préserver toute l'ardeur de ces lignes, car, rappelons-le, « plus que ce qu'un texte dit, c'est ce qu'il fait qui est à traduire ; plus que le sens, c'est la force, l'affect » (Meschonnic, 2007, p. 55). C'est ce que l'on a tâché de faire, en traduisant au plus près du texte.

Le second extrait évoqué, et sur lequel on ne saurait faire l'impasse, se situe également dans la troisième partie, mais cette fois au chapitre VI :

— Най-лошото, най-гибелното беше, че се намираха между нашия окаян и злочест народ негови люде, които сами влизаха в устата на звера и беа най-паче между първенците. Вместо да бъдат първенци на народа си, **те се отказваха от своето и възлюбваха чуждото, срамуваха се от своето и се гордееха с чуждото**. Като беа от първенците и гражданите, повличаха те и простия народ, та **нямаше по-голем грях от техния грях. Те беа Юди...** (Talev, 1979, p. 199)

– Le pire, le plus terrible, c'était qu'il y avait parmi notre peuple, misérable et infortuné, des gens qui se jetaient d'eux-mêmes dans la gueule de la bête et qui, de plus, faisaient partie des notables. Au lieu d'être les notables de leur peuple, **ils renonçaient au leur et prenaient en amour l'étranger, avaient honte du leur et étaient fiers de l'étranger.**

Puisqu'ils étaient du rang des notables et des citadins, ils entraînaient aussi le peuple ignorant, **si bien qu'il n'y avait pas de plus grand pesché que leur pesché**. C'étaient des Judas... (p. 530)

Il s'agit ici d'un fragment de discours prononcé par l'un des camarades de Lazar, dans la salle de lecture. Le discours vise à aider le public à mesurer la gravité de la situation dans laquelle se trouve le peuple de Prespa, soumis à une autorité spirituelle étrangère. Dans ce but, l'orateur utilise deux structures syntaxiquement symétriques, dans lesquelles il commence les propositions initiales par le possessif *своето* (*svoeto*), « leur », et termine les propositions finales par le substantif *чуждото* (*čuzdoto*), « étranger », rejeté tout au bout. Cette façon de procéder permet de faire ressortir les deux mots clés tout en les confrontant. *Svoeto* et *čuzdoto* acquièrent ainsi une résonance particulière et confèrent au discours son caractère solennel.

Svoeto et *čuzdoto* ne sont cependant pas les seuls mots à être répétés. Dans la phrase suivante, on peut relever la répétition d'un autre mot, dont on a déjà signalé l'importance plus haut : le mot *грех* (*greh*), variante dialectale de *грѣх*, « péché » (orthographié « pesché », pour rendre compte de ce phénomène). Tout comme *čuzdoto*, *greh* est placé en fin de phrase, afin d'y mettre l'accent et pour répondre à ce premier. Autrement dit, l'amour et l'admiration de l'étranger conduisent nécessairement au péché. Cet écho dans le texte n'a rien de fortuit mais permet d'annoncer un moment décisif ou un tournant dans le déroulement de l'histoire : les premiers signes d'une prise de conscience collective, la troisième partie étant, de fait, intitulée « Un peuple se réveille ».

On comprend dès lors l'intérêt de préserver toutes ces répétitions dans la traduction et les conséquences d'en retrancher ne serait-ce qu'une : la destruction inévitable du rythme. Aussi a-t-on veillé à ne pas tomber dans cet écueil en gardant toutes les répétitions indiquées ci-dessus.

En définitive, malgré une opinion répandue selon laquelle le français tolère mal les répétitions, on peut avancer que la traduction du rythme implique avant tout un travail de remise en question des idées préconçues du « génie de la langue » et une disposition à braver

les normes, quitte parfois à choquer ou à surprendre le lecteur par certains choix. À défaut de cet effort critique, on risque de polir le texte, d'en élaguer des éléments perçus comme maladroits ou redondants, alors qu'ils exercent une fonction cruciale et produisent une rythmique précise ; bref de voir les mots, mais de ne pas les écouter, signe d'une surdité manifeste au rythme.

Le rythme prosodique ou « la voix de Prespa ». Dans le *Traité du rythme : des vers et des proses* (2005), Gérard Dessons et Henri Meschonnic définissent la prosodie comme « les phénomènes relatifs à la composante phonique d'un discours. Il ne s'agit pas de la réalité sonore – ou « musicale » – du langage, mais d'un système linguistique qui construit des suites sémantiques avec des unités consonantiques et vocaliques » (p. 137). Parmi les phénomènes en question, on peut notamment citer l'allitération (répétition d'une consonne), l'assonance (répétition d'une voyelle) et la rime. Bien entendu, le rythme prosodique d'une œuvre ne se limite pas à cela et n'est pas non plus la somme des phénomènes marqués par la prosodie, car le rythme est « **un mouvement, non un compte**⁷⁷. Étymologiquement, un flux » (p. 24). Dans ce sens, il serait contreproductif, pour ne pas dire vain, de vouloir le mesurer, le soumettre à une méthodologie quantitative rigoureuse, au risque d'aboutir à une représentation réductionniste du rythme, donc du texte.

Pourtant, si l'on se propose d'en parler, il est nécessaire de se pencher de près sur le texte, afin d'identifier quelques lignes ou passages marquants, dans lesquels le rythme transparaît et nous dit quelque chose sur la subjectivité et la spécificité du discours : son historicité (Meschonnic, 2012).

Le rythme prosodique du *Chandelier de fer*, c'est d'abord celui d'une voix : celle de Prespa, donc du peuple, de ceux qui composent ce même peuple, mais aussi de tout ce qui s'y rapporte (travail et autres activités humaines, nature environnante...). Aussi retrouve-t-on divers exemples frappants des manifestations de cette voix. Ainsi, au chapitre V de la première partie, on peut lire :

⁷⁷ C'est nous qui soulignons.

Младият селянин дигна секирата и се нахвърли с голяма сила върху здравите чворести цепеници. Секирата се забиваше дълбоко, те кънтяха, пращяха и се пукаха, високо отскачаха трески. (Talev, 1979, p. 37)

Le jeune paysan leva la hache et se jeta avec une grande force sur les solides rondins nouveaux. La hache s'enfonçait profondément, les rondins résonnaient, craquaient, éclataient et des éclats volaient en l'air. (p. 351)

Rien que visuellement, on peut remarquer que la deuxième phrase de l'extrait comporte un foisonnement d'allitérations, avec la répétition de dentales ([d] et [t]), bilabiales ([b] et [p]) et de la consonne k. Stoyan, qui vient tout juste d'être interpellé par Soultana, alors qu'il passait devant sa porte d'entrée avec son chien, se met à fendre le bois de la petite-fille de hadji Séraphim en échange d'un peu de pain et de la permission de dormir dans le fenil. Aux questions de Soultana, le jeune paysan répond par des phrases courtes et se retrousse aussitôt les manches. Plus habile avec ses mains qu'avec les mots, c'est en effet par le travail que Stoyan s'exprime le mieux – il dira d'ailleurs plus tard à plusieurs reprises qu'il a un métier « en or » (p. 120, 158). À cet égard, le jeu des sonorités n'a donc rien d'un hasard : c'est l'imitation auditive des coups de la hache, qui s'enfonce dans les rondins, les fend et les fait voler en éclats. Même quand Stoyan ne parle pas, on entend donc sa voix à travers l'effort physique qu'il produit. Il est, par conséquent, important de refléter ce phénomène rythmique dans la traduction. Pour y parvenir, on a eu recours là aussi à trois sortes d'allitérations : en [k] et en dentales ([d] et [t]), de même que dans l'original, et l'allitération en [ʋ], qui supplée les bilabiales.

La voix singulière de Stoyan finit, tant bien que mal, par se mêler à une autre voix, plurielle : celle du peuple de Prespa. Et « [l]e peuple de Prespa, c'étaient les corporations⁷⁸ » (p. 506). Les corporations, en effet, jouent un rôle clé dans l'économie de la ville, dans ce qui en constitue l'artère : la *tcharshia*. C'est là que les cordonniers, chaudronniers, forgerons et autres artisans, exercent leur métier au quotidien, dans un

⁷⁸ « Народът в Преспа — това бяха еснафите » (Talev, 1979, p. 177).

concert de tintements, produits par les coups de marteaux, et de bruits divers. Observons les lignes suivantes, respectivement tirées du chapitre XI de la première partie, et du chapitre III de la quatrième :

Шумната казанджийска чаршия бе стихнала... (Talev, 1979, p. 75)

La bruyante **tcharshīa** des **chaudronniers** s'était tue... (p. 394)

Et :

По улиците се мяркаха редки минувачи, всички се бяха прибрали край тлеещите мангали по дюкяните; само откъм **чаршията** на казанджиите и железарите се дочуваше един **общ** звук, металически звънък, и през него като едър летен дъжд се **чуваха** припрените удари на **широкочелите чукове** откъм папукчийската **чаршия**, която **беше** по-близу. (Talev, 1979, p. 262)

Dans les rues, les passants se faisaient rares, tout le monde s'était tassé autour des braseros allumés dans les boutiques ; seul du côté de la **tcharshīa** des **chaudronniers** et des forgerons on percevait un son commun, un tintement métallique, et à travers lui, telle une abondante pluie d'été, **résonnaient** les coups **précipités** des **grands marteaux** du côté de la **tcharshīa** des **cordonniers**, qui était plus **proche**. (p. 602)

On peut d'emblée remarquer que, dans un cas comme dans l'autre, la seule mention de la *tcharshīa* entraîne un jeu de sonorités, construit autour des allitérations de consonnes sifflantes et chuintantes (signalées en gras), rappelant le bruit du feu, principal matériau de travail, et du fer battu à chaud. En effet, bien que la *tcharshīa* soit évoquée à plusieurs reprises dans le roman, elle est rarement décrite avec une profusion de détails et de précisions, si bien que l'idée globale que l'on peut s'en faire est plutôt vague. Sous cet angle, les allitérations ont une fonction essentielle, dans la mesure où, à défaut d'une image très nette, elles permettent de nous faire une représentation auditive de la *tcharshīa*, de faire entendre sa voix.

Il est aussi intéressant de relever ici, en comparant ces deux extraits, le contraste qu'ils mettent en avant : dans le second extrait, la *tcharshīa* bouillonne de travail, donc aussi de sons, étroitement liés aux activités qu'on y exerce. Dans le premier, en revanche, la *tcharshīa* est, pour ainsi dire, « à l'arrêt » : les artisans ont posé leurs marteaux et autres outils de travail.

Et pourtant, l'allitération est toujours là, signe que même lorsque le travail s'arrête, la *tcharshia* continue de résonner, l'absence totale de bruit étant inenvisageable dans l'endroit le plus vital et fréquenté de la ville. Dans ce sens, les deux extraits se font écho dans le texte ; il était donc important, dans la traduction, de conserver les répétitions de consonnes dans chacun des passages en question. Dans cette optique, je me suis efforcé de restituer, dans la mesure du possible, les allitérations de chuintantes, grâce notamment au choix de ne pas traduire *tcharshia* en français, et pour renforcer l'effet produit, par le recours à la répétition de la consonne [ʃ], qui sans correspondre strictement à la sonorité propre à l'original, permet de recréer une rythmique qui s'y rapproche.

Prespa, ce n'est pas l'ensemble des bâtiments, des rues, des places et des habitants qui y résident ; c'est aussi tout ce qui l'entourne : les champs, les plaines, les rivières, en un mot, la nature, parfois « muette et déserte⁷⁹ » (p. 33), d'autres fois, mélodieuse et animée, comme dans le passage ci-dessous (chapitre VII, première partie) :

Негде наблизу гухаха гугутки, а звънката, припряна глъчка на какви ли не птички по дървесата из дворищата в градините наоколо все тъй не спираше, както бе започнала още преди изгрев-слънце. (Talev, 1979, p. 48)

Quelque part, non loin de là, **roucou**laient des **tour**terelles, et les **gazou**illis, argentins et hâtifs, de **tout**es sortes d'oiseaux dans les arbres, dans les **cour**s et les jardins, aux **alentour**s, ne s'étaient pas arrêtés depuis **qu'**ils avaient **commencé**, avant même **que** le soleil ne se lève. (p. 364)

Dans cette scène pleine de vitalité, on assiste à une symphonie harmonieuse de sons d'oiseaux. Celle-ci est rendue manifeste par la succession de consonnes vélaires ([k] et [g]), associée à une assonance en [u], dont la combinaison procure une impression de douceur et de quiétude. Le lecteur est ainsi comme transporté dans les environs de la ville, aux alentours de la maison de Sultana, pour apprécier la nature qui s'exprime à toute heure de la journée. Le chapitre VII décrivant un jour férié, lorsque le travail dans la *tcharshia* s'arrête et que

⁷⁹ « Заглъхна отново всякакъв шум над смълчаното запустяло поле » (Talev, 1979, p. 33).

Stoyan dispose de temps libre pour se consacrer au jardin, ce fragment contraste avec l'extrait précédent et le bruit assourdissant des marteaux, montrant ainsi un autre visage de Prespa. Aussi, pour maintenir l'effet produit en français, on a cherché à restituer l'assonance en [u] et l'allitération en [k] et [g] par une assonance et une allitération similaires, en accordant une attention spéciale à la toute première ligne du paragraphe, où se concentrent l'essentiel de ces phénomènes prosodiques.

Pour finir, au risque de nous répéter, le rythme prosodique du *Chandelier de fer* ne saurait être réduit à une série de fragments, retenus en raison du caractère particulièrement frappant de leur rythmique. Le rythme prosodique se déploie dans l'ensemble du texte et participe à la construction de cette voix, multiple et unique tout à la fois, car spécifique à cette œuvre. Ce que les exemples précédents ont cependant montré, c'est l'existence de correspondances étroites entre les différents chapitres, avec des passages qui résonnent ensemble et se répondent les uns aux autres d'un bout à l'autre du texte, à l'origine d'une sémantique non pas lexicale, mais consonantique et vocalique.

Pour le traducteur, cela implique, par conséquent, non seulement de traduire la signification des mots et de reproduire leur réalité sonore, mais surtout d'entendre ces mêmes unités consonantiques et vocaliques, porteuses de sens, et de repérer ces correspondances, afin de recréer les liens prosodiques, donc rythmiques, qui les unissent.

Le rythme pausal ou « l'écriture de la tension ». Dans la partie consacrée au niveau syntaxique et aux défis de traduction posés par la syntaxe talevienne, on a vu que *Le Chandelier de fer* se caractérisait par l'alternance sensible de phrases très étendues et de phrases très brèves, ainsi que l'affinité de l'auteur pour certains signes de ponctuation, comme le tiret, ou au contraire, l'usage modéré de quelques autres, tel le point-virgule. Si, comme on l'a alors précisé, l'une des fonctions principales de la ponctuation est de nature syntaxique, au sens où elle accompagne l'agencement des phases, des mots ou des groupes de mots, on rappellera qu'historiquement, elle a eu un rôle avant tout oral, c'est-à-dire de faciliter la lecture du texte, en indiquant au lecteur les endroits où il convient de marquer un arrêt, une pause. Dans ce sens, on peut considérer « les signes de ponctuation comme élément

structurant d'un rythme possible » (Vrinat-Nikolov et Maurus, 2018, p. 231-236) et qu'Henri Meschonnic (2007) appelle le « rythme pausal » (p. 48), qui incitent ainsi le traducteur à prêter attention aux diverses pauses dans le texte et à la signifiante qu'elles produisent.

Le Chandelier de fer est un véritable entrelacement de rythmes paux, difficiles à considérer dans leur ensemble. Néanmoins, une lecture minutieuse du texte permet de relever certaines récurrences significatives.

Ainsi, on peut observer la prédilection de Talev pour les rythmes ternaires par la juxtaposition de trois mots ou groupes de mots, séparés le plus souvent par de simples virgules. Ce phénomène est particulièrement frappant dans les passages à forte teneur religieuse et spirituelle ou lorsque l'un des personnages principaux est confronté à un dilemme moral.

Par exemple, dans la première partie du roman, marquée notamment par la question du mariage avec l'union de Sultana et Stoyan, confrontés ensemble à l'hostilité collective des Prespanais et du conseil ecclésial, on peut lire :

За Султана брачното легло беше дълг, закон, ред. (Talev, 1979, p. 78)

Pour Sultana, le lit nuptial était un devoir, une loi, une règle. (p. 397)

Cette phrase, située en tête de paragraphe, à la suite d'un bref échange entre les deux époux, constitue à la fois une introduction et une synthèse des principes et des valeurs qui animent Sultana en ce qui a trait à l'un des sacrements de l'Église qu'est le mariage. La juxtaposition, à l'aide de virgules, de trois mots sémantiquement proches, *dălg*, *zakon*, *red* (« devoir », « loi », « règle ») en fin de phrase permet de les mettre en relief, mais aussi de souligner le caractère austère de ces mêmes principes avec plus de force que ne l'aurait fait l'ajout de la coordination *i* (et). Le rythme ternaire a donc son importance dans ce passage et justifie la nécessité de respecter l'agencement des mots de l'original dans la traduction sous peine de détruire la rythmique de la phrase et lui ôter sa force.

Prenons un autre exemple, extrait cette fois de la quatrième partie du roman, au chapitre V, dans lequel *hadji Zacharie* vient rendre visite à Avram Nemtour à l'occasion de la Nativité, pour tenter de le raisonner et le prier, en bon chrétien, de ne plus s'opposer au peuple

en lui préférant le vicaire et les Phanariotes grecs. À l'issue de cet échange, Avram Nemtour demande à son interlocuteur d'aller jouer les marieurs chez Lazar Glaoushev pour lui proposer la main de Nia. Le vieux *hadji* est alors transporté de joie :

Хаджи Захари се прекръсти един път, два пъти, три пъти. (Talev, 1979, p. 284)

Hadji Zacharie se signa une fois, deux fois, trois fois. (p. 627)

Pourquoi Talev a-t-il décidé ici de recourir à la répétition, à un rythme ternaire, alors qu'il aurait pu se contenter d'écrire simplement « *Хаджи Захари се прекръсти три пъти* » (« *Hadji Zacharie* se signa trois fois »)? La réponse semble aller de soi, car l'effet produit n'est évidemment pas le même : alors que la première construction est plutôt plate et dénuée d'expressivité, la seconde est nettement plus intense et permet de visualiser les mouvements de la main à mesure que le *hadji* réalise le signe de croix. De la sorte, le récit paraît plus vivant et authentique, d'où l'intérêt de rester attaché à cette même construction dans le texte traduit, donc au rythme à rythme.

On finira sur ce premier type de rythme pausal récurrent dans le roman avec un dernier exemple :

Борбата започваше отново. С кого — с бога, с дявола, със смъртта. Срещу тях беше само волята на една майка. Тя не помисли сега нито да се моли, нито да проклина, нито да строи надежди. (Talev, 1979, p. 323)

La lutte recommençait. Avec qui : avec Dieu, avec le diable, avec la mort. Face à eux, il n'y avait que la volonté d'une mère. Maintenant elle ne songea ni à prier, ni à maudire, ni à nourrir des espoirs. (p. 671)

Dans ce passage, tiré du chapitre X de quatrième partie, il est question de l'agonie de Katérina, provoquée par son avortement contraint, et du combat moral de Sultana, confrontée à ses responsabilités. On peut noter deux phrases marquées par le rythme ternaire : « La lutte recommençait. Avec qui : **avec Dieu, avec le diable, avec la mort** » et « Maintenant elle ne songea **ni à prier, ni à maudire, ni à nourrir des espoirs** ». Dans les deux cas, l'empreinte chrétienne est évidente, avec la mention, dans la première, de trois entités (Dieu, le diable et la mort), et dans la seconde, de trois actions (prier, maudire, nourrir

des espoirs) relevant du champ lexical de la pratique religieuse. Celles-ci sont étroitement liées et fonctionnent ensemble – on prie Dieu, on maudit le diable, et on peut nourrir des espoirs d'échapper au spectre de la mort –, d'où le recours au même procédé d'alignement de mots clés, lequel permet de créer un effet d'insistance. Autrement dit, le rythme ternaire observable dans les deux phrases ci-dessus leur confère une gravité particulière, voire une dimension tragique, à un moment charnière du *Chandelier de fer*. Dans le but de préserver toute l'intensité de ces lignes, il était donc indispensable de reproduire le même type de constructions dans le texte traduit, c'est-à-dire d'utiliser la même ponctuation (succession de virgules) et la même structure phrastique (préposition « avec » + substantif dans le premier cas, et conjonction « ni » + préposition « à » + verbe à l'infinitif).

Dans un roman où le christianisme et la foi en la Trinité jouent un rôle prépondérant, on peut voir, en définitive, à travers ces quelques exemples, une volonté de l'auteur de sacraliser les protagonistes et les grandes causes pour lesquelles ils se battent ; sacralisation qui passe notamment par un rythme ternaire, en phase avec cette thématique majeure.

Le recours de la virgule et de la juxtaposition de mots ou groupes de mots n'est, il va sans dire, pas le seul procédé créateur de rythme ; d'autres moyens sont utilisés et contribuent à cette tension si caractéristique de l'écriture talevienne. Parmi eux, on s'attachera à présent au déploiement de phrases très étendues dans le texte, lesquelles aussi, par l'abondance ou l'insuffisance de pauses, sont porteuses de rythme. Afin d'examiner ce point, on se penchera sur deux passages concrets, respectivement tirés de la deuxième et de la troisième partie du roman. Voici le premier extrait en question :

Някъде бяха станали революции, / съдбоносни преврати, / свободният човешки дух отбелязваше епохални завоевания, / свободните народи по света се вълнуваха, / въодушевени от смели идеали, / воюваха храбро за все повече щастие, / а тук, / в тоя загубен, забравен кът на мрачното царство на султаните, / едвам достигаше далечният, замиращ отзвук на отминаващите събития / като вълна, която тихо приплисва пустия бряг, / тласната от последния порив на стихваща буря по ширните далечини на морето. (Talev, 1979, p.156)

Des révolutions avaient éclaté quelque part, / des coups d'État fatidiques ; / l'âme libre de l'homme marquait des conquêtes historiques ; / partout dans le monde les peuples libres s'agitaient, / inspirés par de braves idéaux, / faisaient la guerre vaillamment pour encore plus de bonheur, / alors qu'ici, / dans ce coin perdu et oublié du royaume obscur des sultans, / l'écho mourant des événements passés arrivait à peine, / telle une vague qui s'abat discrètement sur le rivage désert, / impulsée par le dernier élan d'une tempête qui s'apaise dans les lointains horizons de la mer. (p. 484)

Pour remettre l'extrait dans son contexte, on signalera tout d'abord que celui-ci se trouve au chapitre X de la deuxième partie, soit peu après l'épisode du moine de Rila et la tentative infructueuse des Prespanais de bénir la nouvelle église de Prespa, après y avoir posé la pierre angulaire. Le fragment à l'étude dresse un parallèle entre la vie à Prespa, morne et comme figée dans le temps, et la situation ailleurs dans le monde, en mobilisant un ensemble d'images et d'oppositions récurrentes dans le roman (obscurité/lumière, liberté/servitude...). Ce qui est ici frappant, c'est la densité de ce passage, avec une succession de phrases plutôt étendues, agencées les unes à côté des autres et séparées uniquement à l'aide de virgules. En d'autres termes, on ne relève aucun signe de ponctuation forte ou intermédiaire invitant le lecteur à marquer des pauses plus longues, mais, au contraire, celui-ci est incité à tout lire d'une traite. Il en résulte une tonalité pathétique et une tension sensible qui peut être encore mieux éprouvée par une lecture à voix haute. En se soumettant à cet exercice, on peut alors aisément dégager les ensembles rythmiques qui émanent du texte ; dans un souci de clarté, ceux-ci ont été notés à l'aide de barres obliques dans les extraits reproduits.

Comme on peut le constater, la traduction littérale s'est avérée, une fois de plus, une approche efficace pour restituer les groupes rythmiques de l'original. Les structures syntaxiques ont été respectées et les pauses, marquées aux mêmes endroits, à l'aide des mêmes signes, à l'exception de deux points-virgules, qu'il a été nécessaire d'utiliser, afin de découper de façon plus nette les différentes propositions, pas toujours syntaxiquement compatibles entre elles. La pause est, certes, plus longue en ces deux endroits, mais

autrement il aurait fallu remanier la phrase, en réorganisant l'ordre des mots, ou la couper, ce qui aboutirait, au mieux, à l'altération du rythme ou, au pire, à sa destruction pure et simple. Bien entendu, aucune de ces solutions n'était acceptable, d'où le choix de recourir au point-virgule.

Examinons à présent le second extrait choisi, situé au chapitre II de la troisième partie :

И може би тъкмо това беше светлината, която сияеше в очите му, / по цялото му лице / — тая сила, която напираше в младото му тяло, / и голямото му знание за вярата, / за реда в църквата, / за природата и живота, / за небето и земята, / за разни чужди земи и народи, / за цялото отоманско царство, / за славяните и гърците, / за минало и преминало, / голямото му знание, / смелостта му за всичко / и душевната му бодрост. (Talev, 1979, p. 176-177)

Et c'était peut-être précisément cela la lumière qui brillait dans ses yeux, / sur tout son visage / – cette force débordante dans son jeune corps, / et sa grande érudition au sujet de la foi, / de l'ordre au sein de l'Église, / de la nature et de la vie, / du ciel et de la terre, / d'autres contrées et d'autres peuples, / de tout le royaume ottoman, / des Slaves et des Grecs, / du passé récent et lointain, / sa grande érudition, / sa bravoure en toutes choses / et sa vivacité d'esprit. (p. 505)

Dans ce chapitre, essentiellement dédié au personnage de Lazar Glaoushev, l'accent est mis sur sa transition vers l'âge adulte et les changements tant physiques que spirituels et moraux que cela implique, mais également sur ses premières actions marquantes pour la société de Prespa : la rédaction d'un ensemble de directives à l'intention des corporations de la ville. Le passage en question fait l'éloge des qualités intellectuelles du protagoniste et de son grand savoir. Figure littéraire du polymathe, ses domaines de connaissance sont énumérés les uns à la suite des autres et par paires. Il en résulte une très longue phrase, amorcée par un tiret, et découpée par des virgules, dont se dégagent plusieurs ensembles rythmiques. Suivant la même logique, on a représenté ces derniers à l'aide de barres obliques.

Comme on peut le remarquer, les pauses se situent de part et d'autre de chacun de ces couples, ce qui se traduit par une rythmique non plus ternaire mais binaire, propice au parallélisme des idées. Cela produit une impression d'harmonie et de succession rapide, mais naturelle des choses. Pour conserver ces mêmes valeurs rythmiques dans la traduction, il a semblé le plus approprié de rester attaché à la lettre du texte bulgare, en marquant les pauses aux mêmes endroits et en restituant la vitesse du passage par l'enchaînement ininterrompu des différentes propositions. Cette manière de procéder est sans doute le moyen le plus sûr de respecter le rythme de l'original. Ni la syntaxe, ni la ponctuation, ni l'ordre des mots n'empêche ici la traduction littérale. Au contraire, la langue se plie sans effort à cette approche et offre l'avantage de recréer les mêmes effets, laissant jaillir librement cette part d'oralité talevienne.

En fin de compte, on pourrait avancer que l'abondance de signes de ponctuation faible et l'économie de ponctuation forte sont les deux faces d'un même mouvement, d'un même flux et l'une des manifestations les plus caractéristiques du rythme pausal du *Chandelier de fer*, repérable en particulier dans les passages narratifs d'une certaine extension.

Reste un dernier point qui mérite d'être évoqué avant de conclure cette étude : la recherche d'effet dramatique dans les passages décisifs, à forte charge émotionnelle, par l'utilisation astucieuse de la ponctuation et des pauses. Dans cette optique, on examinera tour à tour deux extraits, respectivement tirés des chapitres II et X de la quatrième partie :

Не бе я виждал отдавна, от дълги месеци, струваше му се понякога, че я забравя, че бе потиснал и надвил слабостта си към нея, сладостното учудване и възхищение от хубостта ѝ; че бе пречупил замайващата сила, която се излъчваше от нея и държеше като с ръка сърцето му, топла и нежна ръка, но непреодолимо силна. Той бе се лъгал. Едва бе успял да покрие, да потисне всичко това под някаква тънка, крехка покривка, чуплива като тъничък ледец през тревожните предпролетни нощи, който се стопява още под първите слънчеви лъчи, както сега под нейния открит, бистър поглед. (Talev, 1979, p. 259)

Il ne l'avait pas vue depuis longtemps, depuis de longs mois, et il lui semblait parfois qu'il l'oubliait, qu'il avait opprimé et surmonté sa faiblesse à son égard, la douce surprise et admiration pour sa beauté ; qu'il avait rompu la force étourdissante qui émanait d'elle et tenait comme une main son cœur, une main chaude et délicate, mais d'une force irrésistible. Il s'était menti. Il avait à peine réussi à recouvrir, à opprimer tout cela sous une espèce de fine nappe fragile, cassante comme une fine couche de glace durant les nuits d'avant-printemps, qui fond dès les premiers rayons de soleil, comme maintenant sous son regard ouvert et lumineux. (p. 599)

Ce passage, qui décrit la rencontre soudaine de Lazar et de Nia dans la maison des Glaoushev dans le contexte du mariage de Nona, constitue l'une des grandes scènes romantiques du roman. En effet, après de nombreux mois sans s'être vus, en raison du différend qui oppose le père de Nia, Avram Nemtour, et Lazar, et la volonté de ce dernier de prendre ses distances avec la fille du notable, de l'oublier, leurs regards se croisent de nouveau l'espace d'un instant, ce qui fait émerger divers sentiments, mais entraîne aussi une prise de conscience chez Lazar, sur qui l'attention est focalisée : le fait qu'il n'est jamais réellement parvenu à effacer Nia de sa mémoire et que le temps est impuissant face à « la force étourdissante » qui émane de celle-ci et tient « comme une main son cœur ».

L'extrait en question s'articule ainsi en deux temps : un premier temps où sont énumérés ces mêmes sentiments et les illusions dont s'est bercé Lazar, et un second temps où Lazar est brusquement confronté à la réalité. On notera, en outre, les deux images qui structurent chacun de ces deux temps : celle de l'emprise de l'amour, comparé à une main, et la métaphore de l'illusion, rapprochée à « une fine nappe fragile, cassante comme une fine couche de glace ». Dans un cas comme dans l'autre, on remarquera l'absence de pauses longues, avec le recours exclusif à la virgule et au point-virgule. Ce qui permet de démarquer clairement ces deux ensembles, c'est la présence de la phrase isolée « *Тоў бе се лъгал* » (« Il s'était menti »), intercalée entre eux. Ce n'est qu'ici que l'auteur a eu recours au point. Du fait de sa concision, qui contraste de façon flagrante avec ce qui la précède et lui succède immédiatement, cette phrase prend une intensité spéciale ; elle produit une sorte de rupture

entre le réel et l'illusoire, ce qui lui confère un aspect dramatique et poignant. Cela montre que le rythme pausal, tout comme les autres manifestations du rythme, est à l'origine de significations nouvelles dans le texte, d'effets multiples, qui ne passent pas nécessairement par les mots. Aussi, le rendu de cette valeur rythmique dans la traduction, en imitant, d'une part, la densité des deux grands ensembles du fragment et, d'autre part, le laconisme et la force de la phrase charnière évoquée, a été décisif.

Le second extrait mentionné présente certaines similitudes et fait appel aux mêmes moyens pour créer des effets de sens :

Султана се стресна. Синя зора изпълваше стаята и сияеше, трептеше във всяка вещ. Тя бързо се изправи на колената си, посегна с разтреперани ръце, подигна завивката откъм нозете на Катерина. И охна без глас. Кръвта продължаваше да се изцежда. Обхвана с две ръце лицето на болната, допря ухо до устните ѝ — дишаше, още беше жива! (Talev, 1979, p. 327)

Soultana tressaillit. Une aube bleue remplissait la chambre et rayonnait, scintillait sur chaque objet. Elle se redressa vite sur ses genoux, tendit ses mains tremblantes, souleva la couverture du côté des jambes de Katérina. Et s'écria sans voix. Le sang continuait à couler. Elle saisit des deux mains le visage de la malade, colla son oreille à ses lèvres : elle respirait, elle était encore en vie ! (p. 675-676)

La scène reproduite ci-dessus provient du chapitre le plus tragique du roman, dans lequel est conté le combat contre la mort de Katérina et son issue fatale. Durant les longues heures passées à veiller sur sa fille cadette, après son avortement, Soultana s'assoupit un court moment, avant de retrouver tout à coup ses esprits pour s'affairer de nouveau auprès de la malade. Contrairement à l'extrait étudié précédemment, les phrases sont ici globalement bien plus courtes et comportent une plus grande variété de signes de ponctuation (virgule, point, tiret, point d'exclamation), ce qui implique donc logiquement des pauses d'intensité et de durée différentes.

Néanmoins, ce qui est surtout remarquable dans ces lignes, c'est, d'une part, le choix des endroits concrets pour marquer les pauses, et, d'autre part, la façon dont l'auteur amène

les informations. En effet, le passage commence par une phrase simple très brève « *Султана се стресна* » (« Souldana tressaillit »), venant interrompre le flux de pensées pénibles qui travaillaient sa conscience jusque-là. Il s'ensuit une description, elle aussi relativement succincte, de l'environnement immédiat, laquelle sert à renouer avec la narration. Ce n'est qu'alors que Souldana se met à agir ; les actions se succèdent les unes les autres, avec promptitude et toutes dans un but précis : déterminer l'état de sa fille. Mais au moment où l'on s'attendrait à lire tout de suite après des informations se rapportant à la santé de Katérina, une nouvelle phrase, frappante tant par sa concision que par le fait qu'elle est introduite par une conjonction de coordination d'ordinaire peu habituelle dans cette position, vient briser la dynamique : « *И охна без глас* » (« Et s'écria sans voix »). Cette manière de procéder produit un double effet : elle ramène subitement le centre d'attention vers Souldana et permet de tenir un peu plus longtemps le lecteur en haleine, avant qu'il ne devine le sort funeste qui attend Katérina en raison de son hémorragie – « *Кръвта продължаваше да се изцежда* » (« Le sang continuait à couler »).

L'utilisation judicieuse des pauses et l'ordre dans lequel les informations nous sont présentées sont indéniablement porteurs d'une rythmique. Ils donnent au passage son intensité et son caractère tragique. Ne pas en avoir conscience au moment de traduire, c'est risquer de prendre des décisions dommageables pour le rythme. Il était, par conséquent, essentiel de traduire la rapidité des phrases et leur aspect ramassé, donc percutant, de manière à ce que le lecteur français puisse lui aussi éprouver la tension qui se dégage de ce passage.

Conclusion

En conclusion, la présente partie a permis de mettre en évidence la complexité et le caractère fondamental de la notion de rythme en littérature et donc en « traduction littéraire ». Après un bref retour sur les origines de la notion, à partir de la célèbre étude d'Émile Benveniste, où l'on a vu que d'une conception spatiale du rythme chez les présocratiques, en particulier chez les philosophes de l'école ionienne, on a rappelé que la notion s'était transformée avec Platon pour prendre une acception nouvelle, temporelle : le rythme

comme « ordre dans le mouvement », qui a fini par s'imposer durablement. À la suite des travaux de Beneviste, des chercheurs et théoriciens ont tenté d'approfondir la question, voire d'élaborer leur propre théorie du rythme. Parmi eux, on a cité l'apport d'Henri Meschonnic, dont la critique radicale, iconoclaste de la définition moderne du rythme, offre des pistes de réflexion et des outils précieux au traducteur. En effet, dans sa volonté de « déplatoniser » le rythme, c'est-à-dire de rompre avec l'idée réductrice qui ramène le rythme à la répétition, Meschonnic invite à repenser le rythme comme répartition, comme « organisation du mouvement de la parole par un sujet » (Dessons et Meschonnic, 2005, p. 28).

À la lumière de la théorie meschonnicienne du rythme, on s'est alors proposé d'examiner un certain nombre de ses manifestations les plus frappantes dans *Le Chandelier de fer* de Talev, à savoir le rythme répétitif, prosodique et pausal. On a ainsi pu constater que la répétition de certains mots, comme « péché » ou « étranger », leur confère une force spéciale dans le texte d'où jaillit une pluralité de significations. La présence d'allitérations et d'assonances, caractéristiques du rythme prosodique, permet de faire entendre la voix de cette ville « typiquement macédonienne » qu'est Prespa et de compléter la représentation visuelle que le lecteur peut s'en faire par une représentation auditive. Les pauses, enfin, matérialisées par la ponctuation, servent tantôt à rendre le récit plus vivant et authentique, tantôt à intensifier les passages dramatiques ou tragiques, décisifs du roman.

Le rythme de répétition, de prosodie, de pause, mais aussi les autres manifestations du rythme dans *Le Chandelier de fer*, sont « signifiante sans être composé[s] de mots » (Meschonnic, 1982a, p. 92) et font l'oralité de l'écriture talevienne, c'est-à-dire la voix du texte. Or, c'est précisément cette même oralité qu'il est essentiel de traduire. Le travail de repérage des valeurs rythmiques n'a de sens que s'il est suivi de la tentative de recréer cette même oralité dans la traduction. Il appartient donc au traducteur de considérer les moyens dont il dispose et qu'il peut mettre en œuvre pour y parvenir. À cet égard, une approche plus littérale, attentive à la lettre du texte, semble fonctionner dans la plupart des cas, dans la mesure où elle permet de conserver les mêmes groupes rythmiques. Aussi, c'est cette démarche qui a été privilégiée, tout en évitant de tomber dans l'écueil d'un littéralisme systématique, ignorant

que « l'unité à traduire n'est pas le mot ou la phrase, mais le groupe » (Vrinat-Nikolov et Maurus, 2018).

La question des épigraphes : traduire ou ne pas traduire ?

Jusqu'à présent, on s'est penché exclusivement sur la traduction du *Chandelier de fer*, c'est-à-dire sur le produit d'une écriture spécifique, d'une voix singulière : celle de Talev.

Nous n'avons, cependant, évoqué que très sommairement les chansons populaires, placées par l'auteur en épigraphe de chacune des quatre parties de son roman. Or, celles-ci aussi ont leur intérêt dans le texte et demandent à être examinées, dans la mesure où elles permettent d'entrer dans l'œuvre et donnent des indices quant à l'orientation thématique de chaque partie. En d'autres termes, elles font office de médiateur entre les titres et les différentes parties, entre les différentes parties et le texte, bref entre l'œuvre et le lecteur.

Pourtant, ce rôle des épigraphes est parfois négligé, y compris par les traducteurs eux-mêmes. Ainsi, la version anglaise de Margarita Aleksieva (1964) ne comporte aucune trace des chansons populaires. Peut-être la traductrice a-t-elle estimé que, n'ayant pas été écrites par l'auteur, il n'était pas nécessaire de les traduire pour les intégrer à la traduction ? Quelles qu'aient été ses raisons (ou celles de l'éditeur ?), cette occultation totale des chansons populaires ne nous semble pas justifiée. Non seulement pour des questions d'éthique puisque, dès lors que l'on traduit un texte, et a fortiori un texte littéraire, on est censé traduire tout ce qui le compose et, en tout cas, ne rien lui retrancher, mais surtout parce que, comme mentionné plus tôt dans la sous-partie consacrée à la structure du *Chandelier de fer*, Talev lui-même a souligné la fonction fondamentale de synthèse de ces mêmes chansons en épigraphe (voir p. 115).

S'il est donc évident que les épigraphes doivent être traduites, quelles sont les contraintes de traduction qu'elles soulèvent et comment procéder ?

On commencera par relever leurs caractéristiques communes : il s'agit de chansons globalement courtes, qui se caractérisent par de très nombreux archaïsmes et dialectalismes. Bon nombre d'entre elles contiennent également des particules expressives, des répétitions ou des tournures elliptiques, lesquelles s'expliquent par leur nature fondamentalement orale.

Du point de vue des sujets abordés, quatre grands thèmes, étroitement imbriqués et autour desquels s'articule tout le roman, se dégagent : la famille, la foi chrétienne, l'amour et la terre (au sens géographique du terme).

Malgré le ton léger et ingénu qui émane de ces chansons, celles-ci posent de réels problèmes de traduction, dont la question de savoir s'il convient d'adopter la même approche que dans le reste du texte ou non. D'une part, il est tentant de répondre par l'affirmative, puisque les épigraphes font partie intégrante de l'œuvre ; mais, d'un autre côté, elles n'ont pas été écrites par Talev, ce qui signifie qu'elles ne renferment pas la même oralité que celle du roman lui-même. La traduction devrait donc s'efforcer de rendre compte de cette réalité. Les chansons populaires requièrent indubitablement une attention particulière, c'est-à-dire à même de refléter cette différence, tout en marquant la force des liens des épigraphes avec l'œuvre et leur l'inscription naturelle dans celle-ci.

Dans cette optique, j'ai fait le choix de ne traduire les chansons populaires qu'une fois la traduction du roman finie, l'idée étant de les extraire du texte pour les traiter indépendamment et ainsi mieux les aborder dans leur spécificité. Bien que la langue soit vieillie et dialectale, porteuse de divers marqueurs – notamment phonétiques – du parler populaire, représentés graphiquement, ce n'est pourtant pas là que réside l'essentiel, c'est-à-dire, ce qu'il importe de traduire impérativement. Outre le message transmis, qui a évidemment son importance, ce qui ressort de ces chansons, c'est avant tout leur concision et leur forme ramassée, leur vitesse, avec une prédilection pour l'octosyllabe, leur mélodie, mais aussi le caractère frappant de leur chute. C'est tout cela qu'il faut traduire ou, du moins, s'efforcer de traduire, davantage que la langue elle-même. Aussi ai-je renoncé à archaïser et dialectaliser les épigraphes, dont la fonction première, à la différence des archaïsmes et dialectalismes relevés et commentés dans la partie consacrée au niveau lexical, n'est pas de donner au texte une coloration et une saveur particulières, pour concentrer les efforts sur le reste.

Afin d'examiner plus en détail la question de la traduction des épigraphes, on s'arrêtera sur deux d'entre elles, à savoir : la chanson populaire ouvrant la toute première partie et les chansons populaires de la quatrième partie.

Partie I, « La petite-fille de hadji Séraphim » :

Овде дърво столовито,
столовито, грановито,
гранки му са до небеси,
а корени — сура земя;
гранки му са мили снаи,
а корени — синовите,
а връшките — мили внуци!

Народна песен (Talev, 1979, p. 13)

Observons, tout d'abord, la facture de la chanson : celle-ci est en octosyllabes et dresse un parallèle entre l'arbre et ses membres (rameaux, racines, cimes) et la descendance (fils, filles, petits-enfants). En somme, il s'agit d'une version poétisée de l'arbre généalogique. D'un point de vue syntaxique, on ne relève que deux verbes d'état *ca* (*sa*) sur les sept vers qui la composent, ce qui se traduit par un tableau relativement statique et descriptif, mais fort imagé. Le recours à l'ellipse est essentiel et sert à créer des liens plus étroits et frappants entre les éléments rapprochés. La ponctuation, globalement faible (virgule) ou intermédiaire (point-virgule, tiret), permet une lecture rapide, d'une seule traite.

Selon Milanova (2012), cette épigraphe ne concerne pas exclusivement la première partie, mais *Le Chandelier de fer* dans son ensemble. Elle crée une certaine tension, en énonçant le modèle d'un monde articulé autour de la famille, alors que Sultana est seule au début du roman. Elle ouvre donc la voie au drame de la femme, laquelle désire cet arbre généalogique, cette famille. Les racines sont dans sa conscience, mais celles-ci vont s'assécher si la famille n'est pas conçue (p. 449).

Pour traduire la forme de l'épigraphe, c'est-à-dire sa structure métrique, j'ai tâché de garder le même nombre de syllabes tout au long de la chanson. L'heptasyllabe s'est avéré être le type de vers le plus aisé à manipuler et propice à cette fin. Mais quelques légères transformations ont été nécessaires, comme l'ajout de l'adverbe « fort » devant « branchu » et du possessif « ses » devant les cinq derniers vers, le déplacement de l'adjectif « cher » à l'avant-dernier vers plutôt qu'au dernier, ou encore la traduction de *chau (snai)* « filles » par « fils » et de *синовите (sinovite)* « fils » par « filles », pour garder la logique du genre, qui n'est pas la même en français (racine = féminin ; rameau = masculin).

En ce qui concerne la ponctuation, j'ai veillé à rester au plus près de celle de l'original, mais ai jugé préférable de remplacer les tirets par des deux-points, qui permettent mieux de recréer la concision et les effets de sens qui en découlent, liés à l'ellipse du verbe.

Enfin, pour ce qui est du fond, j'ai suivi la même démarche : traduction mot à mot, dans un français standard, sans introduire d'écarts, et ainsi arriver à la traduction suivante :

Là, un arbre vigoureux,
vigoureux et fort branchu,
ses rameaux touchent les cieux,
ses racines : la terre grisâtre ;
ses rameaux sont de chers fils
ses racines : de chères filles,
ses cimes : des petits-enfants !

Chanson populaire (p. 323)

La quatrième et dernière partie du roman comprend deux épigraphes, qui, à l'instar des précédentes, offrent au lecteur quelques pistes quant aux événements à venir :

Сеймен шетаф три години,
тебе нищо не ти рекоф,
ама сега ќе ти речам:
да ѝ кажеш на золва ти

да ми чува две яболки,
що ги крие во пазува,
що ги роса не росила,
що ги сонце не видело,
що ги ветър не повеял,
що ги очи не видели,
що ги рака не фатила.

Народна песен (Talev, 1979, p. 247)

La première épigraphe, reprise ci-dessus, introduit le thème de l'érotisme, de la sensualité et de l'attirance sexuelle. Elle revient aussi brièvement sur la question des liens familiaux⁸⁰ et évoque les règles sociales (décence et chasteté) en vigueur auxquelles le sentiment amoureux est confronté. En un mot, elle annonce la liaison entre Rafé Klintché et Katérina, mais renvoie aussi, plus subtilement, au mariage de Lazar et de Nia.

Pour ce qui est de la forme, l'épigraphe se compose de onze vers en octosyllabes. On peut relever également l'emploi marqué de l'anaphore, avec la répétition de *што ги* (*što gi*), dans les six derniers vers de la chanson, créant de la sorte un effet de symétrie. À la différence de l'épigraphe commentée précédemment, l'ensemble est ici plus homogène, avec une série de propositions équilibrées qui s'enchaînent, séparées par de simples virgules, et sans aucune ellipse. Il en résulte un rythme rapide mais régulier, ce qui lui confère une certaine monotonie.

Du point de vue du contenu, la chanson s'articule autour de la métaphore érotique des deux pommes pour évoquer la poitrine de la femme, et fait, d'une part, appel au champ lexical des éléments de la nature (soleil, vent, pluie) et, d'autre part, au champ lexical des sens (vue, toucher).

⁸⁰ On fera remarquer, par ailleurs, que le titre de cette partie, « Des racines et des rameaux », fait clairement référence à l'épigraphe de la première partie.

Pour traduire cette chanson, l'octosyllabe bulgare a été versé par un octosyllabe français, donc par un littéralisme à la fois syntaxique et lexical. Ainsi, l'anaphore *što gi* a été rendue par la structure que + article défini. Les changements apportés sont minimes : ajout de la conjonction de coordination « et » au début du deuxième vers, là où le bulgare recourt à la parataxe, et du démonstratif « celles-là », dans le sixième vers, notamment. On notera, par ailleurs, la nécessité de la diérèse (y-eux) dans l'avant-dernier vers et de la prononciation du e muet (bell-e) dans le quatrième vers, afin de respecter le nombre de syllabes.

La traduction du lexique de la chanson n'a pas posé de problème particulier : sans tenir compte du caractère dialectal des mots *poca* (*rosa*) « pluie », *сонце* (*sonce*) « soleil », il s'agit d'un vocabulaire très courant, aisément traduisible d'une langue à l'autre. Les seuls termes potentiellement problématiques sont *сеџмен* (*sejmen*), qui est un turcisme (turc : *seğmen*), désignant les « militaires turcs en service de police » (Courthiade, 2008, p. 245), et *пазува* (*pazuva*), qui renvoie à « l'espace entre les seins et le vêtement qui les recouvre » (*Rečnik na bālgarskija ezik*, s. d.). Dans la mesure où le premier vers ne semble pas tant référer à un titre militaire concret, mais plutôt à l'obligation, pour un homme jeune, de servir l'armée de son pays pour une durée déterminée, le substantif *sejmen* a été traduit par l'hyperonyme « service ». *Pazuva* a quant à lui été traduit par « chemise », le mot « décolleté » n'étant pas approprié, puisque celui-ci tend, par définition, à découvrir le cou et le haut du buste, donc à montrer cette partie du corps, alors que la chanson signale explicitement que celle-ci est volontairement « cachée » ; or le propre d'une chemise, précisément, est de couvrir le buste.

Voici donc la traduction correspondant à cette épigraphe :

J'ai fait trois années de service,
et je ne t'ai jamais rien dit,
mais cette fois, je vais te dire :
va donc dire à ta belle-sœur
de réserver pour moi deux pommes,
celles-là qu'elle cache dans sa chemise,

que la pluie n'a jamais mouillées,
que le soleil n'a jamais vues,
que le vent n'a jamais soufflées,
que les yeux n'ont jamais vues,
que la main n'a jamais cueillies.

Chanson populaire (p. 585)

La seconde épigraphe est nettement plus lapidaire et se présente sous la forme d'un dialogue à la fois avec la première et avec le titre de la deuxième partie, « En des temps obscurs » :

— Даваш ли, даваш, балканджи Йово,
убава Яна на турцка вера?
— Море, войводо, глава си давам,
Яна не давам на турцка вера...

Народна песен (Talev, 1979, p. 247)

L'épigraphe contrebalance la première chanson populaire par la conscience d'appartenance à une communauté, de ses devoirs et du respect de ses lois face à tous ceux qui pourraient mettre en péril son existence. Cette chanson populaire est devenue emblématique de l'inébranlabilité de l'esprit national (Milanova, 2012, p. 454).

Formellement parlant, la chanson est un quatrain en décasyllabes, divisé en deux parties : une question, qui occupe les deux premiers vers, et une réponse – les deux derniers. Comme dans l'épigraphe antérieure, certains syntagmes ou groupes de mots sont répétés : *на турцка вера* (*na turcka vera*), *даваш/давам* (*davaš/davam*) et, bien entendu, le prénom de la belle fille dont il est question, *Яна* (*Jana*), translittéré « Yana » dans notre traduction.

Du point de vue du rythme, la chanson présente une cadence plus lente que dans la première épigraphe, ce qui est dû à l'extension des vers (dix syllabes contre huit précédemment) et aux incises, *балканджи Йово* (*Balkandži Jovo*) et *войводо* (*vojvodo*), contenant les deux formules d'adresse, qui interrompent brièvement la progression de la

chanson. On remarquera, en outre, l'allitération de consonnes dentales, qui ponctuent la chanson et contribuent ainsi à renforcer la gravité de cette épigraphe.

Suivant la même démarche, j'ai veillé à respecter scrupuleusement le nombre de syllabes, ainsi que l'agencement linéaire (parataxe) des propositions. Pour ce faire, j'ai eu recours non pas toujours aux équivalents sémantiques les plus immédiats (« belle » pour *убава* [*ubava*], « foi » pour *вера* [*vera*]), mais à des mots plus longs, respectivement « gracieuse » et « croyance », ainsi qu'à un ajout : l'adverbe « volontiers » dans le troisième vers. L'allitération de dentales a également été recréée : **D**onnes-**t**u, **d**onnes-**t**u, ma**î**tre Yovo/Eh bien, voïvode, je **d**onne volont**î**ers ma **t**ête...

En ce qui concerne le lexique, le mot *балканџи* (*balkandži*) s'est avéré plus délicat à traduire, étant donné qu'il n'a pas d'équivalent direct en français, du moins comme appellatif – « montagnard Yovo » serait difficilement acceptable. Le mot « maître » a été retenu sans que cela soit la solution la plus convaincante.

Cet ensemble de décisions a abouti à la traduction ci-après :

- Donnes-tu, donnes-tu, maître Yovo,
la gracieuse Yana à la croyance turque ?
- Eh bien, voïvode, je donne volontiers ma tête,
Yana point ne donne à la croyance turque...

Chanson populaire

On peut donc conclure que les chansons populaires en épigraphe forment une composante incontournable du *Chandelier de fer* et que ne pas les traduire constitue un manquement éthique de la part du traducteur. Avec leur fonction de médiateur entre le lecteur et le texte, mais aussi de synthèse, elles facilitent l'accès à chaque partie et au roman dans son ensemble. C'est pourquoi les passer sous silence mutile l'œuvre d'un élément caractéristique.

Néanmoins, il est indéniable que les épigraphes ne peuvent pas non plus être considérées sur le même plan, ni traitées de la même façon que le reste du texte, auquel elles sont complémentaires. Dans cette partie, on a abordé un certain nombre de questions posées

par ces éléments du périphrase, caractérisés par leur forte dimension orale, leur forme laconique et versifiée, ainsi que leur puissance poétique, riche en images et en symboles.

De la sorte, on a pu voir qu'une approche littérale, c'est-à-dire attentive à la lettre des épigraphes, par un travail sur le fond et plus encore sur la forme, sur le rythme, était la plus à même de rendre compte de la spécificité et des enjeux littéraires de ces dernières.

Conclusions et perspectives

La traduction du *Chandelier de fer* de Dimităr Talev ayant été réalisée, accompagnée de sa discussion critique, il est à présent temps de clore ce travail et d'en dégager les principales conclusions. On reviendra donc, étape par étape, aux points clés de la présente thèse.

Dans un premier temps, on s'est efforcé de mieux cerner les dichotomies « majeur/mineur », « symétrie/asymétrie ». Pour ce qui est de cette première, on a fait appel à l'apport théorique d'autres disciplines, en particulier la sociologie du fait littéraire, avec les travaux pionniers de Deleuze et Guattari, dont la définition novatrice de « littérature mineure » a servi de point de départ, mais aussi ceux de Bourdieu et de Pascale Casanova qui, grâce au concept de « champ », ont offert un cadre et des outils favorables à cette analyse. Néanmoins, au cours de ce cheminement, on a pu constater le caractère problématique des notions à l'étude, perceptible à travers l'émergence récente d'une série de termes-concepts sémantiquement proches (littératures de l'intranquillité, de l'exiguïté...), dont la diversité témoigne non seulement d'un certain malaise lexical mais, plus fondamentalement, épistémologique.

Dans le champ d'étude de la traduction, on a signalé que les premiers travaux spécifiquement consacrés aux minorités (Venuti, 1998) se sont également caractérisés par une certaine ambiguïté, notamment en raison de la confusion encore fréquente des notions de « mineur » et « minoritaire », « majeur » et « majoritaire », qui bien qu'étymologiquement apparentées, ne sont cependant pas synonymes. Dans la mesure où bon nombre de concepts en traductologie proviennent de disciplines connexes, il n'est guère étonnant que celle-ci se heurte à des problèmes similaires, d'autant plus que les thèses des auteurs de

Kafka : Pour une littérature mineure (1975) ont trouvé un écho considérable parmi les chercheurs en traduction. Aussi assiste-t-on, là également, à une variété de termes-concepts (« weak languages », « less translated languages »...) qui se font concurrence sans toujours se distinguer clairement les uns des autres. Ce qu'il convient néanmoins de retenir, c'est que les notions de « majeur » et « mineur » peuvent être envisagées aussi bien d'un point de vue qualitatif que quantitatif, qu'elles renvoient à des rapports dynamiques et changeants, et enfin, qu'elles peuvent être mobilisées dans une optique spatiale comme temporelle.

La dichotomie symétrie/asymétrie est non moins difficile à cerner. Cette notion originellement philosophique, dont on peut faire remonter les origines à Platon dans le *Timée*, où elle revêt un caractère idéal lié à l'harmonie, a fini par voir son sens premier disparaître vers la fin de la Renaissance, supplanté par une acception essentiellement mathématique : la répétition d'éléments identiques (invariance) entre parties naturelles. Cette définition moderne, on l'a vu, a été reprise dans bien des disciplines : dans les sciences dites « dures », bien entendu, mais aussi dans les sciences humaines et sociales, notamment en linguistique et en traduction. Pour ce qui est de cette dernière, on s'est d'abord tourné vers le passé lointain pour remarquer que la traduction était intimement liée à la notion de symétrie, ce dont témoignent certains mythes (Babel) et légendes (la Bible des Septante) fondamentaux dans l'histoire de la traduction. À cet égard, dans une démarche archéologique, Jean-Louis Cordonnier (1995) affirme que la quête de similitude et l'enfermement sur soi, c'est-à-dire la *fermetude* (p. 50), a longtemps constitué l'épistémè dominante. Ce n'est véritablement qu'à partir du XX^e siècle qu'un changement s'est opéré. On passe dès lors peu à peu à l'*ouvertude*, soit « un mouvement, qui se veut permanent dans le temps, et qui consacre son énergie à se déployer entre les cultures, quelles qu'elles soient » et qui débouche sur une éthique (p. 153-154). L'un des plus éminents penseurs de la traduction chez qui l'on peut observer ce changement de paradigme est Walter Benjamin, pour qui la symétrie reste un « idéal de la traduction » mais au sens platonicien, donc

originel du terme : comme « rapport harmonieux des parties d'un tout » (Viollet-Le-Duc dans Bacry, 2000, p. 34).

À partir des années 1970, les traductologues ont commencé à souligner la nature asymétrique de la traduction et de l'activité traduisante. La théorie du polysystème d'Even-Zohar a amené les traductologues à repenser la traduction en termes de rapports de forces et de disparités hiérarchiques entre les systèmes littéraires. Cependant, compte tenu du caractère formaliste et restrictif de la théorie du polysystème, la recherche s'est vite tournée vers de nouvelles perspectives, caractérisées par des postures davantage politiques, liant certains aspects de la traduction à l'idéologie (Carbonell i Cortés, 1999, p. 193). C'est ainsi que, dans les années 1990, s'est produit le dénommé « tournant culturel » (*cultural turn*) que d'aucuns ont rebaptisé par la suite sous le nom de « tournant du pouvoir » (*power turn*), étant donné la place centrale qu'occupe la notion de pouvoir, avec la volonté de mettre en lumière le fait que le choix de traduire ou de ne pas traduire est révélateur des inégalités des rapports entre les cultures, mais aussi que les décisions du traducteur sont également influencées par ces rapports inégaux.

Enfin, on s'est penché sur les tentatives relativement récentes de quelques chercheurs, tels les linguistes Vladimir Gak et Kinga Klaudy, de conceptualiser la dichotomie symétrie/asymétrie en traduction, afin d'en faire des concepts opérationnels. Convaincus des rapports de parenté entre les sciences du langage et la traduction, Gak et Klaudy mobilisent essentiellement des outils conceptuels provenant de la linguistique pour réfléchir à l'acte traductif et aux stratégies mises en place par les traducteurs. Klaudy, en particulier, émet l'hypothèse que les choix des traducteurs pourraient être influencés par le statut des langues utilisées dans la traduction, faisant ainsi le lien entre les notions de langues dites « majeures » et « mineures » et les notions de « symétrie » et d'« asymétrie ».

Au terme de ce parcours théorique, une synthèse des points clés relevés précédemment s'est envisagée sous trois formes d'asymétrie respectivement appelées « asymétrie interlangues-cultures », « asymétrie intertraductive », et « asymétrie intratraductive ».

Afin de préciser ce que l'on entendait par ces termes, il a été nécessaire, dans une seconde partie, d'établir un parallèle entre la langue-culture française et la langue-culture bulgare, afin d'en apprécier leur statut respectif. À cet égard, la sociolinguistique a offert quelques éléments de réponse utiles à cette démarche et permis de mettre en évidence l'ampleur de l'asymétrie existante par la formulation d'un ensemble de critères objectifs, tels le nombre total de locuteurs (force numérique), la distribution géographique ou encore la tradition littéraire. Ce dernier facteur nous a ainsi naturellement conduit à nous pencher sur l'évolution du mode de traduire en France et Bulgarie au cours de l'histoire, mais aussi aux flux de traductions littéraires entre ces deux pays, dont on a pu constater qu'ils étaient largement asymétriques : traduction considérable de productions littéraires françaises vers le bulgare, et ce dès la première moitié du XIX^e siècle ; nombre restreint de textes bulgares traduits en français, ce qui est, en outre, un phénomène relativement plus récent.

Le troisième volet de la présente thèse porte sur l'asymétrie intratraductive et a pris comme support le *Chandelier de fer* de Dimităr Talev. Il s'agit de réfléchir aux défis et aux enjeux de la traduction d'œuvres littéraires bulgares en français en général et, plus concrètement, d'analyser notre pratique singulière de traducteur à la lumière de la traductologie et des travaux d'éminents chercheurs, notamment ceux d'Antoine Berman, de Maria Tymoczko et d'Henri Meschonnic, dans l'intention d'en dégager notre propre théorie traductive.

Dans un souci méthodologique, on a au préalable présenté le texte à l'étude et son auteur, afin de remettre *Le Chandelier de fer* dans son contexte d'écriture, à une époque marquée par d'importants changements politiques et idéologiques en Bulgarie à la suite du coup d'État du 9 septembre 1944, de préciser les motivations littéraires de Talev, en particulier sa volonté d'authenticité et de dépeindre sa Macédoine natale dans ce qu'elle a de plus typique, mais également de souligner l'intérêt de traduire cette œuvre en français, tant d'un point de vue historique et social qu'en raison de l'actualité de son propos, à l'heure où l'Union européenne poursuit sa dynamique d'élargissement vers les Balkans occidentaux.

Ce travail de présentation achevé, on a alors exposé les éléments de notre démarche traductive. Pour ce faire, on s'est appuyé sur les concepts de « mode de traduction » et de « projet de traduction » proposés par Berman (1995b). Compte tenu de l'enracinement culturel très marqué du *Chandelier de fer* et des questions sociales et identitaires qu'il soulève, on peut légitimement penser que le *kairos* (« moment favorable ») pour traduire *Le Chandelier de fer* est venu et que c'est dans le respect assidu de l'altérité de l'œuvre que réside sa visée propre, c'est-à-dire ses exigences et ses attentes spécifiques vis-à-vis de la traduction, d'où la volonté de rendre toute la « bulgarité » du texte, ce qui suppose, du même coup, d'accorder une attention spéciale à ses particularités régionales, à sa « macédonité ». Dans le but de faciliter la poursuite de notre démarche et de fluidifier la rédaction, on a jugé utile de diviser l'analyse en trois sous-parties, chacune correspondant à un secteur du langage, ou « niveau linguistique », différent : le lexique, la syntaxe et le rythme.

Dans la sous-partie consacrée au niveau lexical, à la lumière des « signature concepts » de Maria Tymoczko (2007), on s'est tout d'abord intéressé à la question des *realia*, dont le roman est imprégné, pour insister sur l'importance de les maintenir dans la traduction, afin de préserver l'authenticité et le parfum d'époque du récit. Sans nous donner le lecteur pour seul horizon, on a néanmoins veillé à ne pas compromettre la lisibilité du texte traduit en explicitant, dans bien des cas, les *realia* propres à la société bulgare et ottomane du XIX^e siècle, soit à l'aide d'une note de bas de page, soit dans le glossaire placé à la fin de la traduction.

Cette même approche a été suivie dans le cas des emprunts étrangers, notamment des turcismes, dont l'abondance dans le texte contribue également à son ottomanité. On a cependant constaté qu'il existait deux grandes catégories de turcismes : les « vrais turcismes », qui existent tels quels en turc avec le même sens ou presque en bulgare, et que l'on a maintenus dans la traduction, par opposition aux « turcismes bulgarisés », qui, quant à eux, ont été traduits en français.

La question du dialecte a constitué un troisième axe de réflexion. Après avoir précisé la notion de dialectalisme, on s'est efforcé de montrer l'intérêt du rendu de ces faits de langue dans la traduction, étant donné que c'est en grande partie par eux que le parler macédonien se manifeste dans le roman. Le défi est cependant de taille puisque, dans la langue bulgare, les dialectalismes sont davantage de nature phonétique que lexicale. Là encore, on a donc distingué deux sortes de dialectalismes : les dialectalismes qu'on a qualifiés de « fortuits », dont la présence ne semble pas s'expliquer par la volonté claire de l'auteur de macédoniser, mais découle plutôt d'une habitude langagière de l'auteur, propre à son idiolecte, et les « vrais dialectalismes », par lesquels se dévoile, à dessein, le caractère macédonien du récit. De même que pour les turcismes, ces premiers n'ont pas été maintenus, tandis que les seconds ont été reflétés dans la traduction à l'aide de différents moyens (syntaxe incorrecte, orthographe archaïque...).

Les archaïsmes ont soulevé des questionnements similaires : faut-il les traduire ? Et s'agit-il d'archaïsmes délibérés, recherchés par l'auteur ou d'archaïsmes qui ne sont que la conséquence de la distance temporelle séparant *Le Chandelier de fer* du public contemporain ? Dans la mesure où le roman a paru il y a environ 70 ans de cela, la question se pose, mais l'écart ne semble toutefois pas aussi important que celui qui existe, par exemple, avec *Sous le joug* d'Ivan Vazov, œuvre publiée à la fin du XIX^e siècle et avec laquelle on a cherché à dresser un parallèle pour étayer notre propos. Quelques exemples d'archaïsmes ou de mots vieillis ont ensuite été passés en revue, afin de souligner la nécessité d'une approche au cas par cas.

Enfin, on a conclu cette première sous-partie par une étude des unités phraséologiques, fort nombreuses, se déployant dans le texte. Ayant signalé le caractère problématique de la définition même de l'unité phraséologique, pour laquelle on retrouve différents synonymes (phraséologismes, figements, expressions figées...) et certaines idées bien ancrées en traduction (traduire une unité phraséologique par une autre unité phraséologique), on s'est proposé d'examiner une série d'exemples concrets, extraits des différents chapitres du roman. À cet égard, on a estimé qu'il était essentiel de prendre en

compte deux facteurs : le contexte d'apparition de l'unité phraséologique observée et la clarté de l'image et du sens véhiculé par cette dernière pour le lecteur, son caractère « parlant ». Dans la plupart des cas, on a vu qu'une traduction littérale était possible et même souhaitable, puisque celle-ci est le plus à même d'exprimer la force de l'image, tout en ouvrant une fenêtre sur la culture de l'Autre bulgare.

La deuxième sous-partie, consacrée à la syntaxe, commence par un rappel des tendances déformantes pointées par Berman (1999), nombre d'entre elles opérant sur le plan syntaxique, ce qui invite le traducteur à toujours rester attentif, mais aussi à se méfier de tout.

La première étape concerne la question de l'agencement des constituants phrastiques. À l'aide des travaux de chercheurs en sciences du langage s'étant intéressés à la traduction de textes littéraires bulgares en français (Kozareva-Levie, 2011), on a d'abord pu prendre conscience des divergences très marquées entre les systèmes bulgare et français quant à l'agencement des constituants (tendance à la hiérarchisation du français, à l'agencement linéaire du bulgare) et, ainsi, chercher à éviter certains écueils récurrents (non-respect des inversions, réorganisation injustifiée de l'ordre des mots...).

Ces considérations nous ont amené à aborder la question de la ponctuation et du découpage de la phrase talevienne. En effet, un examen scrupuleux du texte original a permis de faire ressortir certaines particularités de l'écriture de Talev en matière de ponctuation, notamment une affinité pour le tiret, mais aussi un usage plus modéré du point-virgule. Dans la volonté de respecter au plus près le déploiement des phrases de manière à préserver leur concision ou, au contraire, leur extension, on a dû bien souvent adapter la ponctuation, sans néanmoins l'altérer radicalement, en remplaçant, par exemple, certains tirets par des deux-points ou certaines virgules par des points-virgules. Cette façon de procéder a, en outre, l'avantage de garantir le maintien des mêmes groupes rythmiques dans la traduction, la ponctuation ayant aussi une fonction stylistique, qui contribue à la spécificité d'une écriture.

Dans un troisième temps, on a procédé à l'analyse des systèmes verbaux français et bulgares et des enjeux de traduction pouvant découler des différences entre ceux-ci. Ainsi, on s'est arrêté sur le problème des imperfectifs secondaires, lesquels peuvent s'avérer particulièrement délicats à traduire, puisqu'ils « acquièrent des valeurs découlant du préfixe sans perdre la notion d'imperfectivité due à la suffixation » (Kozareva-Levie, 2011, p. 221). Quelques exemples illustrent des cas d'« intraduisible » qui ont obligé, par conséquent, à renoncer à rendre toutes les valeurs véhiculées par les formes imperfectives secondaires.

Le médiatif a également été évoqué, puisque cette catégorie n'existe pas en français et que *Le Chandelier de fer* renferme des passages entiers écrits dans ce mode.

Cependant, il est possible de recourir à d'autres moyens, notamment lexicaux (on dit, il paraît...) pour signaler que le locuteur rapporte un discours ou une information sans s'engager sur sa véracité, et donc traduire la principale valeur du médiatif. Dans quelques extraits, on a montré qu'il n'était toutefois pas nécessaire de chercher à restituer coûte que coûte ce mode dans la traduction, car le texte livre d'autres indices pour saisir cette nuance.

En dernier lieu, on a effleuré la question de l'aoriste et de l'expression de l'antériorité. Outre les différences évidentes dans l'expression du passé en bulgare et en français, on a mis en avant l'impératif de vigilance permanente du traducteur, qui ne doit pas oublier, d'une part, que la concordance des temps, très développée en français, n'est pas connue du bulgare et, d'autre part, que c'est l'aoriste qui, dans cette langue, se charge le plus souvent d'exprimer l'antériorité, afin d'éviter d'induire le lecteur en erreur en introduisant une incohérence dans la traduction.

Notre parcours syntaxique s'est conclu par une étude de la notion d'expressivité. Plus concrètement, nous nous sommes proposé d'examiner la question des particules expressives, catégorie grammaticale inexistante en français et dont on retrouve de très nombreux exemples dans *Le Chandelier de fer*. En effet, Talev utilise abondamment ces mots, syntaxiquement facultatifs et autonomes, pour véhiculer des nuances très variées qu'il est parfois difficile de rendre pleinement en français. À ce titre, on s'est appuyé sur les travaux de Vrinat-Nikolov (1988, 1994, 1999) pour distinguer quatre grands groupes de

particules expressives (particules d'adresse, illocutoires, réactionnelles et de rupture) que l'on a tour à tour définis, avant d'examiner plusieurs exemples dans le roman et commenter les stratégies mises en place pour les traduire. Il est ressorti de cette analyse que, bien souvent, il avait fallu mobiliser différentes ressources à la fois, tant lexicales que syntaxiques, pour réussir à restituer dans la traduction la charge expressive contenue dans ces particules.

Toujours dans le cadre de l'expressivité, le rôle des diminutifs dans le texte a également été étudié. Ceux-ci posent, en effet, des défis similaires à ceux des particules, dans la mesure où, en bulgare, ils peuvent servir à exprimer, entre autres, la proximité, la familiarité, l'affection, l'attendrissement, là où le français ne peut généralement exprimer que la petitesse. Il était donc nécessaire de trouver une manière de rendre ces valeurs, qui sont, en outre, révélatrices des rapports entre les personnages du roman. De façon générale, trois grandes possibilités s'offrent au traducteur : l'explicitation à l'aide d'une note de bas de page ; le recours à des adverbes, à des d'adjectifs ou encore à des mots naturellement empreints d'une certaine expressivité ; la non-traduction des diminutifs. Chaque décision a été prise au cas par cas, après avoir apprécié le rôle concret du diminutif repéré, en fonction de son contexte d'apparition.

Le lexique et la syntaxe sont, bien sûr, importants à prendre en compte et à étudier lorsqu'il s'agit de traduire une œuvre. Cependant, on ne saurait en rester là, au risque de réduire l'activité traduisante à une opération linguistique et de ravalier le texte littéraire au rang de document quelconque. C'est pourquoi nous avons jugé indispensable d'examiner un dernier point dans une sous-partie finale : le rythme et la traduction du rythme du *Chandelier de fer*.

Après avoir résumé le fameux article « La notion de "rythme" dans son expression linguistique » d'Émile Benveniste (1966), lequel a non seulement permis de porter un regard nouveau sur cette notion, en déconstruisant certains mythes autour de ses origines, mais aussi de susciter l'intérêt des chercheurs, on s'est tourné vers l'un des plus éminents

théoriciens du rythme : Henri Meschonnic, dont la réflexion embrasse tout le fait littéraire, y compris la traduction.

En premier lieu, on a donc tâché de présenter brièvement la conception meschonnicienne du rythme, maître-mot d'une critique radicale, visant à rompre avec la représentation traditionnelle du langage : celle du signe et des dualismes commodes qui en découlent (prose/poésie, oral/écrit...). Pour Meschonnic, en effet, le rythme n'est pas qu'un secteur du langage parmi d'autres, un niveau linguistique comme la syntaxe ou le lexique, mais « la structuration d'ensemble de tous les signifiants » (Meschonnic, 1982a, p. 363). Le rythme, pour le résumer en une phrase, c'est l'« organisation du mouvement de la parole par un sujet » (Dessons et Meschonnic, 2005, p. 28). Et le sujet qui nous intéresse, c'est Dimităr Talev, son utilisation singulière du langage dans l'écriture du *Chandelier de fer* qui fait son « oralité » propre, laquelle n'est autre sinon le « primat du rythme dans le mode de signifier » (Meschonnic, 2012, p. 34). C'est précisément cela qu'il était essentiel de mettre au jour et de traduire.

Afin d'essayer de rendre compte de l'oralité talevienne, on s'est appuyé sur l'énumération des manifestations possibles du rythme proposée par Meschonnic dans *Éthique et politique du traduire* (2007) : rythme de groupe, de position, de répétition, de prosodie et d'organisation syntaxique, notamment. Étant donné l'ampleur de la tâche et sa complexité, on a choisi de s'intéresser à trois expressions précises du rythme, qui ont semblé particulièrement importantes dans le roman, à savoir : le rythme répétitif, prosodique et pausal. Aussi a-t-on examiné successivement chacune de ces formes, en sélectionnant des passages significatifs et en commentant, par la suite, notre démarche traductive pour chaque extrait.

Cela nous a d'abord incité à réfléchir autour de certains mots récurrents dans le roman, signe de leur fonction clé dans la pensée de l'auteur, tels les mots « péché » ou « étranger », dont la signification était amenée à évoluer au fil du texte, bousculer la sémantique lexicale des mots étant une des propriétés les plus manifestes du rythme.

Ensuite, nous nous sommes penché sur le rythme prosodique, perceptible

notamment à travers les allitérations et assonances très variées que renferme le roman.

L'analyse d'une série d'exemples nous a permis d'observer que ces échos contribuaient à faire entendre la voix du texte, celle de Prespa, de ses habitants, de la nature environnante, et de compléter les descriptions imagées par une représentation auditive, aidant le lecteur à se plonger dans l'atmosphère effervescente de l'époque. Ce constat a débouché sur la conclusion qu'il était nécessaire de restituer ces mêmes allitérations et assonances dans la traduction par un travail de repérage et de réécriture, afin de cerner ces échos, de comprendre la façon dont ils interagissent, puis de les reproduire.

Dans un troisième et dernier temps, on a abordé le cas du rythme pausal. Plus spécifiquement, on s'est intéressé à l'utilisation de la ponctuation que fait Talev non plus à des fins syntaxiques, pour guider le lecteur dans la lecture du texte, mais à des fins proprement littéraires. Autrement dit, pour produire différents effets de sens, doter certains passages décisifs d'une intensité particulière, bref pour créer une tension dans l'écriture. À cet égard, un regard attentif aux signes pauxaux dans le texte a permis de faire ressortir l'affinité de Talev pour les rythmes ternaires, au moyen de la juxtaposition de mots ou de groupes de mots, séparés par de simples virgules et sans coordonnants. Ce phénomène est particulièrement frappant dans les passages à forte teneur religieuse et spirituelle ou lorsqu'un personnage est confronté à un dilemme moral. Trois exemples ont servi à étayer notre propos et à signaler la nécessité de garder la parataxe dans la traduction, car celle-ci sert à mettre en valeur les éléments énoncés et à leur conférer davantage de force que s'ils avaient été coordonnés.

La présence de phrases très étendues, caractérisées par l'abondance ou, au contraire, l'insuffisance de pauses a constitué un deuxième angle d'analyse. Deux extraits ont été mobilisés pour développer notre argument dans le but de mettre en évidence la diversité des effets produits : tension dans la lecture au sens où le lecteur est obligé de lire tel passage d'une traite sans pouvoir reprendre haleine ou encore impression d'harmonie et de succession rapide, mais naturelle des choses... Tout l'enjeu, mais aussi la difficulté, de

ces passages est donc d'arriver à recréer ces mêmes effets dans la traduction, en dépit des dissemblances des systèmes de ponctuation et syntaxiques français et bulgare.

Finalement, on a évoqué la recherche d'effet dramatique par l'alternance de signes de ponctuation forte et faible dans des moments décisifs, à forte charge émotionnelle. Pour ce faire, on a commenté deux extraits : la rencontre inopinée, après de nombreux mois sans s'être vus, de Lazar et de Nia, et la scène de l'agonie de Katérina à la suite de son avortement. Ces deux passages ont en commun de contenir une phrase isolée, très brève, qui vient biser la dynamique de l'énoncé, lui conférant une certaine intensité dramatique, voire tragique dans le cas du second extrait en question.

En définitive, cette étude du rythme du *Chandelier de fer*, accompagnée d'extraits choisis, traduits et commentés, s'est avérée fructueuse, car elle nous a permis de prendre conscience d'un certain nombre de phénomènes caractéristiques de l'écriture talevienne et contribuant à l'oralité du texte. Sans tomber dans l'écueil d'un littéralisme irréfléchi, oubliant que « l'unité à traduire n'est pas le mot ou la phrase, mais le groupe » (Vrinat-Nikolov et Maurus, 2018), cette démarche nous a, en outre, conforté dans la conviction qu'une approche littérale, c'est-à-dire non pas attentive au seul sens des mots, mais plus profondément à la signifiante, aux autres valeurs du discours (prosodie, pauses...), était la plus à même à traduire le rythme, dans la mesure où elle offre la garantie de préserver les ensembles rythmiques de l'original dans la traduction.

Enfin, dans une ultime sous-partie, on a estimé qu'il était capital d'évoquer également la question des chansons populaires en épigraphe des quatre parties du *Chandelier de fer*. En effet, lors de la consultation de certaines des traductions existantes du roman, notamment en anglais et en russe, on a constaté que les épigraphes n'avaient pas toujours été traduites. Or, on a vu que Talev avait décidé de recourir à des chansons populaires parce qu'il estimait qu'il pouvait ainsi condenser en quelques lignes le contenu de chaque partie. Les épigraphes ont donc un rôle annonciateur, permettant au lecteur de deviner de quoi il sera propos dans les chapitres à venir, et il nous semble, par conséquent, injustifié de ne pas les traduire. À la lumière des chansons populaires de la première et de la

quatrième partie, on a alors expliqué la façon dont on avait procédé pour les traduire, tout en insistant sur la particularité de ces épigraphes qui ne participent pas de l'oralité talevienne proprement dite.

En somme, ce qui ressort de façon saillante de ce cheminement, c'est que la symétrie, en traduction, tient sans doute de la chimère, voire du contresens. Dans les faits, qu'il s'agisse des flux des textes traduits mis en circulation ou de l'activité traduisante, l'asymétrie est manifeste et plus encore lorsqu'il est question de traduire des textes issus d'horizons culturels et littéraires moins connus, dits « mineurs » dans des langues de grande diffusion, dites « majeures ». Bien que ces binarismes puissent être commodes et aider à expliquer certains phénomènes, ils ont aussi quelque chose de sclérosant, au sens où ils tracent d'emblée des contours très rigides pour la pensée. De ce point de vue, la théorie du langage de Meschonnic, opérée par la critique du rythme, invite à en faire le dépassement, même si elle ne parvient pas tout à fait, selon nous, à briser les chaînes du signe, notamment en ce qui concerne les modes de traduire et l'éternelle opposition entre la « traduction sourcière » et la « traduction cibliste » (Ladmiral, 2014). Ce qui, en revanche, est une certitude, c'est qu'« [a] nalyser sa propre pratique à l'aide des outils traductologiques possède des vertus autodidactiques inestimables » (Vateva, 2008), dont il appartient à chacun de tirer ses propres conclusions.

Pour ce qui est de notre traduction du *Chandelier de fer* et de l'étude de cette dernière dans une perspective traductologique, on pourrait pousser la recherche plus loin, en scrutant avec davantage de minutie les traductions existantes russes et anglaises du roman, deux langues que l'on considère maîtriser suffisamment, et de les confronter à la nôtre, l'examen des traductions antérieures pouvant, en effet, ouvrir des pistes de réflexion précieuses et constitue même, rappelons-le, une étape clé de la critique des traductions, telle que définie par Berman (1995b), donc un terrain propice à l'analyse de la pratique individuelle. Par conséquent, ce travail pourrait être mené dans le cadre d'un projet de recherche ultérieur. Ainsi, il pourrait être intéressant de revenir sur la controverse autour de la version macédonienne du roman, dans le but de réaliser une étude comparative de la

traduction et du texte bulgare, visant à déceler les écarts manifestes de l'original et à questionner leurs motivations politiques, sociales ou encore linguistiques sous-jacentes, en s'appuyant sur les théories descriptives de la traduction et en particulier sur les travaux de la dénommée « école de la manipulation » (Hermans, 2014).

Bibliographie

- Ammon, U. (1991). The status of German and other languages in the European Community. In F. Coulmas (Éd.), *A Language Policy for the European Community*. De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110877137.241>
- Ammon, U., et Hellinger, M. (Éds.). (1992). *Status Change of Languages*. De Gruyter. <https://doi.org/10.1515/9783110851625>
- Antonova-Vasileva, L. (2011). Dialektno členenie na bălgarskija ezik. *Institut za bălgarski ezik, DNTS/Slovenija 01/3*.
- Asad, T. (2020). The Concept of Cultural Translation in British Social Anthropology. Dans *The Concept of Cultural Translation in British Social Anthropology* (p. 141-164). University of California Press. <https://doi.org/10.1525/9780520946286-009>
- Assouline, P. (2011). *La condition du traducteur*. Centre National du Livre.
- Atanassov, S. (2009). *Présence de la littérature française en Bulgarie*. Biennale de la langue française. <https://www.biennale-lf.org/les-actes-de-la-xxiie-biennale/42-interventions/86-stoyan-atanassov.html#sdfootnote14sym>
- Bacry, H. (2000). *La symétrie dans tous ses états*. Vuibert.
- Baker, M., et Saldanha, G. (Éds.). (2011). *Routledge encyclopedia of translation studies* (2nd ed, Vol. 1-1). Routledge.
- Bălgarska nacionalna televizija. (2009). *Goljamoto četene*. <https://web.archive.org/web/20120707070444/http://4etene.bnt.bg/bg/web/default/main/index>
- Ballard, M. (2007). *De Cicéron à Benjamin : Traducteurs, traductions, réflexions* (2e éd. revue et corrigée, Vol. 1-1). Presses universitaires du Septentrion.
- Ballard, M. (2013). *Histoire de la traduction : Repères historiques et culturels*. De Boeck.
- Balliu, C. (2004). La traduction française classique : Une galerie de portraits. *Équivalences*, 31(1), 31-45. <https://doi.org/10.3406/equiv.2004.1281>
- Balliu, C. (2019). Les Mille Nuits et Une Nuit : Une « traduction littérale et complète du texte arabe » ? *Parallèles*, 31, 17-27. <https://doi.org/10.17462/para.2019.01.03>

- Bassnett, S. (2007). Chapter 1. Culture and Translation. Dans P. Kuhiwczak et K. Littau (Éds.), *A Companion to Translation Studies* (p. 13-23). Multilingual Matters.
<https://doi.org/10.21832/9781853599583-003>
- Benin, N. (1998). Rodovoto načalo v romanite na trima bălgarski avtori [« Pod igoto » ot Iv. Vazov, « Žătva » ot Konstantin Petkanov i « Źeleznijat svetilnik » ot D. Talev]. *Rodna reč*, 7, 16-18.
- Benjamin, W. (1971). *Œuvres. 1, Mythe et violence* (M. de Gandillac, Trad.). M. de. Denoël : les Lettres Nouvelles.
- Benveniste, É. (1966). *Problèmes de linguistique générale. 1*. Gallimard.
- Berk, C., et Bozdémir, M. (1995). *Dictionnaire turc-français*. L'Asiathèque.
- Berman, A. (1995a). *L'épreuve de l'étranger : Culture et traduction dans l'Allemagne romantique : Herder, Goethe, Schlegel, Novalis, Humboldt, Schleiermacher, Hölderlin*. Gallimard.
- Berman, A. (1995b). *Pour une critique des traductions : John Donne*. Gallimard.
- Berman, A. (1999). *La traduction et la lettre ou L'auberge du lointain*. Éditions du Seuil.
- Berman, A. (2007). L'Âge de la traduction. *Poésie*, 122123(4), 53-61.
- Berman, A. (2008). *L'âge de la traduction : La tâche du traducteur de Walter Benjamin, un commentaire*. Presses universitaires de Vincennes.
- Biografični beležki: Georgi Gospodinov*. (s. d.). Slovo.
<https://www.slovo.bg/showbio.php3?ID=28>
- Blagoeva, D., Koeva, S., Murdarov, V., Rehm, G., et Uszkoreit, H. (2012). *The Bulgarian language in the digital age*. Springer.
- Blois, J. (1971). Structure et ponctuation. *Équivalences*, 2(2), 1-6.
<https://doi.org/10.3406/equiv.1971.908>
- Blum-Kulka, S. (1986). Shifts of cohesion and coherence in translation. Dans J. House et S. Blum-Kulka (Éds.), *Interlingual and intercultural communication* (17-35). Tübingen: Gunter Narr.

- Bogdanova, V. G. (2001). *Istoričeska osnova i prototipove v romanite « Železnijat svetilnik » i « Prespanskite kambani » na Dimităr Talev*. Izd. avt.
- Bouchy, F. (2015, 30 juin). Les éclats d'âmes de Guéorgui Gospodinov. *Le Monde*.
https://www.lemonde.fr/livres/article/2015/07/02/les-eclats-d-ames-de-gueorgui-gospodinov_4667097_3260.html
- Bourdieu, P. (1991). Le champ littéraire. *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 89(1), 3-46. <https://doi.org/10.3406/arss.1991.2986>
- Bourdieu, P. (1992). *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*. Éditions du Seuil.
- Branchadell, A. (2005). Introduction : Less translated languages as a field of inquiry. Dans A. Branchadell et L. M. West (Éds.), *Benjamins Translation Library* (Vol. 58, p. 1-23). John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/btl.58.01bra>
- Branchadell, A. (2011). Minority languages and translation. Dans Y. Gambier et L. van Doorslaer (Éds.), *Handbook of Translation Studies* (Vol. 2, p. 97-101). John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/hts.2.min1>
- Branchadell, A., et West, L. M. (Éds.). (2005). *Less Translated Languages* (Vol. 58). John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/btl.58>
- Brun, J., et Doppagne, A. (1966). *La ponctuation et l'art d'écrire*. Baude.
- Burova, A., Kurtaševa, B., Trajanova, V., Radulova, N., Mičeva, N., Ilieva, S., et Genova, J. (2011). *Prevod i prehod: Bălgarskata literatura v prevod (1989-2010): Statistiki, komentari, preporăki*. Fond. Sledvašta stranica.
- Cabello-Garcia, J. (2008). Archaïsmes et formes vieilles dans L'Œuvre au Noir de Marguerite Yourcenar Deux traductions espagnoles et une catalane. *Dialogues Interlinguistiques*.
- Caillois, R. (1973). *La dissymétrie*. Gallimard.
- Canev, G., et Cvetanova, E. C. (Éds.) (1982). *Rečnik na bălgarskata literatura. T. 3, P - Ja*. BAN.

- Carbonell i Cortés, O. (1999). *Traducción y cultura: De la ideología al texto*. Éd. Colegio de España.
- Carlo, M. de. (2006). Quoi traduire ? comment traduire ? pourquoi traduire ? *Éla. Études de linguistique appliquée*, 141(1), 117-128.
- Casanova, P. (1997). Nouvelles considérations sur les littératures dites mineures. *Littératures classiques*, 31(1), 233-247. <https://doi.org/10.3406/licla.1997.2648>
- Casanova, P. (1999). *La république mondiale des lettres*. Éditions du Seuil.
- Casanova, P. (2002). Paris, méridien de Greenwich de la littérature. Dans C. Charle et D. Roche (Éds.), *Capitales culturelles, capitales symboliques* (p. 289-296). Éditions de la Sorbonne. <https://doi.org/10.4000/books.pSORbonne.919>
- Casanova, P. (2008). *La république mondiale des lettres* (Édition revue et corrigée). Éditions du Seuil.
- Casanova, P. (2014). Paris, méridien de Greenwich de la littérature. Dans C. Charle et D. Roche (Éds.), *Capitales culturelles, capitales symboliques : Paris et les expériences européennes (XVIIIe-XXe siècles)* (p. 289-296). Éditions de la Sorbonne. <http://books.openedition.org/psORbonne/919>
- Casanova, P. (2015). *La langue mondiale : Traduction et domination*. Éd. Du Seuil.
- Casanova, P. (2016). Les créateurs de créateurs ou la fabrique de légitimité littéraire. In J.-P. Bertrand, B. Denis et S. Triaire (Éds.), *Sociologie de la littérature : La question de l'illégitime* (p. 171-181). Presses universitaires de la Méditerranée. <http://books.openedition.org/pulm/1067>
- Catach, N. (1996). Les principaux signes. *Que sais-je ?*, 2(2818), 58-71.
- Chalvin, A., Muller, J.-L., Talviste, K., et Vrinat-Nikolov, M. (2019). *Histoire de la traduction littéraire en Europe médiane : Des origines à 1989*. Presses universitaires de Rennes.
- Chapelle, C. A. (2020). *The Concise Encyclopedia of Applied Linguistics*. John Wiley et Sons.

- Chevalier, J.-C., et Delpont, M.-F. (1995). *Problèmes linguistiques dans la traduction. L'horlogerie de Saint Jérôme*. L'Harmattan.
- Chevalier, J.-C., et Delpont, M.-F. (2010). La traduction des archaïsmes du Don Quichotte. *Bulletin hispanique. Université Michel de Montaigne Bordeaux, 112-1*, 221-274.
<https://doi.org/10.4000/bulletinhispanique.1761>
- Chevrel, Y. (2006). La lecture des œuvres littéraires en traduction : Quelques propositions. *L'information littéraire, 58(1)*, 50-57.
- Chevrel, Y. (2008). Traduire l'Europe. *Ars et Humanitas, 2(1)*, 9-28.
<https://doi.org/10.4312/ars.2.1.9-28>
- Cordingley, A. (2014). L'oralité selon Henri Meschonnic. *Palimpsestes. Revue de traduction, 27*, 47-60. <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.2029>
- Cordonnier, J.-L. (1995). *Traduction et culture*. Hatier Didier.
- Courriol, F. (2015). *Pour une étude traductologique du plurilinguisme littéraire : La traduction française de l'insertion du dialecte dans le récit italien contemporain*.
- Courthiade, M. (2008). Les Turcs dans les chansons des Roms des Balkans à l'époque ottomane. *Cahiers balkaniques, 36-37*, 243-272. <https://doi.org/10.4000/ceb.1557>
- Croisy, S. (Éd.). (2014). *Globalization and « minority » cultures: The role of « minor » cultural groups in shaping our global future*. Brill.
- Cronin, M. (2004). *Translation and globalization*. Routledge.
- Cronin, M. (2011). Minority. Dans M. Baker et G. Saldanha (Éds.), *Routledge Encyclopedia of Translation Studies* (2nd ed, Vol. 1-1) (p. 169-172). Routledge.
- D'haen, T. (2016). Major/Minor in World Literature. *Journal of World Literature, 1(1)*, 29-38.
<https://doi.org/10.1163/24056480-00101004>
- Dafinov, Z. (2008). *Poslednijat vāzroždenec: Avtentičnijat Dimitār Talev: dokumentalna hronika za života i tvorčestvoto mu*. Iztok-Zapad.
- Daynovska, D. (2008). *Analyse de quelques préverbes et prépositions français et bulgares dans une perspective cognitive et formelle*.

- Deleuze, G., et Guattari, F. (1975). *Kafka : Pour une littérature mineure* (Vol. 1-1). Éditions de Minuit.
- Delisle, J. (2021). *Notions d'histoire de la traduction* (Vol. 1-1). PUL, Presses de l'Université Laval.
- Dessons, G., et Meschonnic, H. (2005). *Traité du rythme : Des vers et des proses* (Vol. 1-1). A. Colin.
- Dézarnaud-Dandine, C., Sevin, A., et Piem. (2007). *Symétrie m'était contée : Histoires de symétries*. Ellipses.
- Dézarnaud-Dandine, C. (2002). *Généalogie du concept de symétrie*. *Dictionnaire de l'Académie française*. (s. d.). Académie française. Consulté 11 juillet 2022, à l'adresse <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9R1557>
- Dirx, P. (s. d.). Champ. In A. Glinoe et D. Saint-Amand (Éds.), *Le lexique socius*. <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/37-champ>
- Dnes. (2017, 3 août). *Menteto na « Železnija svetilnik » – v muzeja na utopijata na makedonizma* [Vidéo]. Youtube. <https://www.dnes.bg/balkani/2017/08/03/menteto-na-jelezniia-svetilnik-v-muzeia-na-utopijata-na-makedonizma.349194>
- Doc. Kocheva : Mnogobrojni sa "novite Bălgari" zad granica. (2017, 24 mai). *Dir.bg*. <https://m.dir.bg/dnes/obshtestvo/ezikoznanie-karta-diaspora-dialekti-anna-kocheva-25800192>
- Dončev, N. (1981). Frenskata literature u nas. Dans F. Ginev (Éd.), *Prevodăt i bălgarskata kultura: Kăm istorijata na prevoda v Bălgarija, sbornik* (p. 169-182). Narodna kultura.
- Doppagne, A. (2006). III. Les tirets. *Entre guillemets*, 64-68.
- Dubois, J. (1978). *L'institution de la littérature : Introduction à une sociologie*. F. Nathan Éditions Labor.
- Dubois, J., Giacomo, M., Guespin, L., Marcellesi, C., Marcellesi, J. B., et Mével, J. P. (2018). *Le dictionnaire de linguistique et des sciences du langage* (Vol. 1-1). Larousse.

- Ducrot, O., et Todorov, T. (1979). *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* (Vol. 1-1). Éditions du Seuil.
- Dürrenmatt, J. (2011). The Rise and Fall of the Semicolon. *Langue française*, 172(4), 37-52.
- Eco, U. (2010). *Dire presque la même chose : Expériences de traduction*. Librairie générale française.
- Ethnologue. (2022). *What are the top 200 most spoken languages?*.
<https://www.ethnologue.com/guides/ethnologue200>
- Étkind, E. G. (1982). *Un art en crise : Essai de poétique de la traduction poétique*. L'Âge d'homme.
- Even-Zohar, I. (1978). *Papers in Historical Poetics*. Porter Institute for Poetics and Semiotics.
- Feuillet, J. (2005). *Petite grammaire du bulgare*. Colibri.
- Florin, S. (1993). Realia in translation. In *Translation as social action* (p. 122-128). Routledge.
- Fondation Jan Michalski. (2016). *Le Prix Jan Michalski de littérature 2016 est attribué à l'écrivain bulgare Guéorgui Gospodinov pour son ouvrage Physique de la mélancolie*. <https://fondation-janmichalski.com/fr/prix/2016>
- Foucault, M. (1976). *La volonté de savoir*. Gallimard.
- Fraisse, A. (2010). Comment traduire la Bible ? Un échange entre Augustin et Jérôme au sujet de la « citrouille » de Jonas 4, 6. *Études théologiques et religieuses*, 85(2), 145-165.
- Fraisse, L. (Éd.). (2000). *Pour une esthétique de la littérature mineure : colloque « Littérature majeure, littérature mineure »*, Strasbourg, 16-18 janvier 1997, 42. Honoré Champion.
- Gadjeva, S. (2010). Les turcismes dans la langue bulgare « libérée » : Une source de néologie. *Revue des Études Slaves*, 81(2), 251-267.
<https://doi.org/10.3406/slave.2010.8052>

- Gak, V. G. (1978). Mež jazykovaja asimetrija i prognozirovanie transformacij pri perevode. *Sb. naučnyh trudov MGPIIJa im. M. Toreza. M, 127, 14-20.*
- Gambier, Y. (2008). Traduire l'autre. *Éla. Études de linguistique appliquée, 150(2), 177-194.*
- Gauvin, L. (2003). Autour du concept de littérature mineure. Variations sur un thème majeur. Dans J.-P. Bertrand (Éd.), *Littératures mineures en langue majeure : Québec/Wallonie-Bruxelles*. Presses de l'Université de Montréal.
<http://books.openedition.org/pum/15718>
- Genčev, N. N. (1988a). *Bălgarskoto vāzraždane: [Zapiski i bel. Po nova bălg. Istorija za studentite ot SU Kliment Ohridskij]* (3. dop. i prerab. izd). OF.
- Genčev, N. (1988b). *Bălgarskata kultura XV-XIX vek: Lekcii*. Univ. izd. Kliment Ohridski.
- Gentzler, E. (2001). *Contemporary Translation Theories*. Multilingual Matters.
- Gergova, A. (2004). *Bălgarska kniga: Enciklopedija*. Pensoft Publishers.
- Gluškov, H. (1994). Frenski knigi za Bălgarija, izdadeni sled osvoboždienieto. Dans Université Cyrille et Méthode (Éd.), *La langue et la littérature françaises dans la civilisation mondiale. Actes du colloque international qui s'est tenu à l'université de "Saints Cyrille et méthode" de Véliko Timovo (Bulgarie) du 5 au 7 novembre 1992*. Presses universitaires de Saints Cyrille et Méthode.
- Goosse, A., et Grevisse, M. (2016). *Le Bon usage*. De Boeck Supérieur.
- Goranov, R. (1993). Čoveškata drama na Sultana [ot romana na D. Talev « Železnijat svetilnik »]. *Rodna reč, 7, 3-6.*
- Gorčeva, D. (2008, 18 décembre). Nužni sa desetki godini demokracija, za da se razbijat klišetata i mitovete. *Mediapool.bg*.
<https://www.mediapool.bg/nuzhni-sa-desetki-godini-demokratiya-za-da-se-razbiyat-klišetata-i-mitovete-news147256.html>
- Gros, P. (2013). Les fondements philosophiques de l'harmonie architecturale selon Vitruve (De architectura III-IV) : Journal of the Faculty of Letters. The University of Tokyo. *Aesthetics, 14, 1989, p. 13-22*. Dans *Vitruve et la tradition des traités d'architecture* :

Frabrica et ratiocinatio (p. 271-280). Publications de l'École française de Rome.

<http://books.openedition.org/efr/2508>

Guentchéva-Desclés, Z. (1978). Spécificité de l'aspect en bulgare. Interaction entre aspect et détermination. *Revue des études slaves*, 51(1), 115-120.

<https://doi.org/10.3406/slave.1978.5026>

Guentchéva-Desclés, Z. (1993). La catégorie du médiatif en bulgare dans une perspective typologique. *Revue des Études Slaves*, 65(1), 57-72.

<https://doi.org/10.3406/slave.1993.6102>

Guéorguieva-Steenhoute, É. (2012). La note du traducteur : entre l'intelligence du texte et la découverte de l'Autre. *Cahiers de Recherches Interdisciplinaires et Transculturelles*, Besançon, Éditions e-CRIT, Langues, Littératures, Images, Université de Franche-Comté, 11-22.

Guéorguieva-Steenhoute, É. (2013). Effets de l'homogénéisation sur la complexité du langage romanesque en traduction : Le cas de *Sous le joug* d'Ivan Vazov.

Palimpsestes. Revue de traduction, 26, 111-129.

<https://doi.org/10.4000/palimpsestes.1940>

Guéorguieva, E. (2020). Postmodernisme et canon littéraire : une rencontre heureuse ?.

Slovo. Presses de l'INALCO. <https://doi.org/10.46298/slovo.2020.6141>

Hagège, C. (2000). *Halte à la mort des langues*. O. Jacob.

Heilbron, J. (1999). Towards a Sociology of Translation: Book Translations as a Cultural World-System. *European Journal of Social Theory*, 2(4), 429-444.

<https://doi.org/10.1177/136843199002004002>

Heilbron, J. (2010). *Structure and Dynamics of the World System of Translation*.

Henry, J. (2000). De l'érudition à l'échec : La note du traducteur. *Meta : journal des traducteurs/Meta : Translators' Journal*, 45(2), 228-240.

<https://doi.org/10.7202/003059ar>

- Hermans, T. (2014). *The Manipulation of Literature (Routledge Revivals): Studies in Literary Translation*. Routledge.
- Horguelin, P.-A. (1981). *Anthologie de la manière de traduire : Domaine français*.
Linguattech.
- Huerta, P. M., et Albaladejo-Martínez, A. (2018). *Fraseología, Diatopía y Traducción / Phraseology, Diatopic Variation and Translation*. John Benjamins Publishing Company.
- Hugo, V. (1802-1885) A. du texte. (1880). *Œuvres complètes de Victor Hugo. Actes et paroles*. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k374560>
- Ignatova, D. (1999). Le Répertoire Bibliographique des Livres traduits du Français en Bulgare et publiés entre 1845 et 1994. *Études balkaniques*, 3+4, 244-246.
- Igov, S. (2014). *Tri klasičeski slučaja : Romanite na Dimităr Dimov, Dimităr Talev i Emilijan Stanev*. Zahari Stojanov.
- Ivanova, S., et Borisova, T. (2009). *Dimităr Talev : Bio-bibliografija*. Persej.
- Izpălnitelna Agencija za Bălgarite v Čužbina. (s. d.). *IA « Fokus » : DABČ: Naj-golemite bălgarski obšnosti sa v SAŠ, Ukrajna, Moldova, Gărcija, Ispanija, Germanija, Avstrija, Italija*. <https://www.aba.government.bg/pages/ia-fokus-dabch-nay-golemite-blgarski-obshchnosti-sa-v-sashch-ukrayna-moldova-grtsiya-ispaniya-germaniya-avstriya-italiya/67>
- Jacquemond, R. (1992). Translation and Cultural Hegemony: The Case of French-Arabic Translation. Dans *Rethinking Translation*. Routledge.
- Jakobson, R. (1963). *Essais de linguistique générale* (N. Ruwet, Trad.). Éditions de Minuit.
- Kafka, F. (1993). *Un jeûneur et autres nouvelles* (Vol. 1-1). Flammarion.
- Karapetkova, D. (2016). *Za prevoda*. Kolibri.
- Karcevski, S. (1956). Du dualisme asymétrique du signe linguistique. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 14, 18–24. <http://www.jstor.org/stable/27758013>

- Klaudy, K. (2009). The Asymmetry Hypothesis in Translation Research. Dans *Dimitriu, R., Shlesinger, M. (Éds.) Translators and Their Readers. In Homage to Eugene A. Nida.* Les Éditions Du Hazard, 283-303.
- Klaudy, K. (2017). Linguistic and Cultural Asymmetry in Translation from and into Minor Languages. *Cadernos de Literatura Em Tradução*, 17, 22-37.
<https://doi.org/10.11606/issn.2359-5388.v0i17p22-37>
- Klaudy, K., Károly, Kr. (2004). Unperformed Omissions in Translation – The Asymmetry Hypothesis Further Developed. 4^e congrès international de la European Society for Translation Studies, Doubts and Directions in Translation Studies, *Doubts and Directions in Translation Studies*, Lisbonne.
- Klaudy, K., et Károly, K. (2005). Implication in Translation : Empirical Evidence for Operational Asymmetry in Translation. *Across Languages and Cultures*, 6, 13-28.
<https://doi.org/10.1556/Acr.6.2005.1.2>
- Klaudy, K., et Károly, K. (2007). The Asymmetry Hypothesis Further Developed: the Asymmetry of Upgrading and Downgrading in Translation. 5^e congrès international de la European Society for Translation Studies, *Why Translation Studies Matters*, Ljubljana.
- Kocheva, A. (2016). Dialektnata delitba na bălgarskija ezik, otrazena v naj-novata karta na Instituta za bălgarski ezik. *Bălgarski ezik i literatura*, 58(5), 531-541.
- Konstantinova, E. (1998). *Bălgarskijat dom i geroite na Dimităr Talev. Plamăk*, h(7-8), 33-38.
- Kozareva-Levie, Y. (2011). *L'aspect grammatical et ses manifestations dans les traductions en français de textes littéraires bulgares.*
- Kurtaševa, B. (2014). Bălgarskata (ne)prevodimost. Kăm literaturnija kanon za iznos na kăsniija socializăm. *Kultura*, 16(3030).
https://newspaper.kultura.bg/bg/article/view/22141#_ftnref1
- Ladmiral, J.-R. (1979). *Traduire : Théorèmes pour la traduction.* Payot.
- Ladmiral, J.-R. (1986). Sourciers et ciblistes. *Revue d'esthétique*, 12, 33-42.
- Ladmiral, J.-R. (2004a). Dichotomies traductologiques. *La linguistique*, 40(1), 25-50.

- Ladmiral, J.-R. (2004b). Lever de rideau théorique : Quelques esquisses conceptuelles. *Palimpsestes. Revue de traduction*, 16, 15-30.
<https://doi.org/10.4000/palimpsestes.1587>
- Ladmiral, J.-R. (2014). *Sourcier ou cibliste*. Belles lettres.
- Ladmiral, J.-R. (2017). Comment peut-on être sourcier ? Critique du littéralisme en traduction. *Meta : journal des traducteurs*, 62(3), 538-551.
<https://doi.org/10.7202/1043947ar>
- Ladmiral, J.-R. (2018). De la phraséologie a une dialinguistique : Étude programmatique. Dans P. Mogorrón Huerta et A. Albaladejo-Martínez (Éds.), *IVITRA Research in Linguistics and Literature* (Vol. 17, p. 8-17). John Benjamins Publishing Company.
<https://doi.org/10.1075/ivitra.17.01lad>
- Lamartine, A. de. (1914). *Voyage en Orient. Tome 2*.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k373600z>
- Lambert, J., Delabastita, D., Hulst, L. d', et Meylaerts, R. (2006). *Functional approaches to culture and translation: Selected papers by José Lambert*. J. Benjamins Pub.
- Lauwers, P., et Vajnovszki, A. (2021). Ces histoires d'attributs antéposés : Les leçons de l'approche constructionnelle. *Langue française*, 209(1), 23-40.
- Le Bel Cabos, E. (2006). Traduire la phraséologie : réflexions méthodologiques et étude de cas. *Revista Electrónica de Lingüística Aplicada*, 57-70.
- Leclerc, J. (2021). Bulgarie. Dans *L'aménagement linguistique dans le monde*, CEFAN, Université Laval. <http://www.axl.cefan.ulaval.ca/europe/bulgarie.htm>
- Leeman, R. (2013). Rythme, flux, forme. In P.-A. Castanet, F. Cousinié, et P. Fontaine (Éds.), *L'impressionnisme, les arts, la fluidité* (p. 143-147). Presses universitaires de Rouen et du Havre. <http://books.openedition.org/purh/724>
- Lefevre, A., et Bassnett, S. (1990). *Translation, history and culture*. Pinter.

- Levie, Y. (2013). Le français manifeste-t-il une tendance à la subordination ? Observations à partir de traductions en français de textes littéraires bulgares. *Studia Universitatis Babes-Bolyai-Philologia*, 58(4), 277-287.
- Lilova, A. (2011). Bulgarian tradition. Dans M. Baker et G. Saldanha (Éds.), *Routledge Encyclopedia of Translation Studies* (2nd ed, Vol. 1-1) (p. 354-361). Routledge.
- Lorian, A. (1988). Symétries de langue et asymétries de discours. *Cahiers d'Études Hispaniques Médiévales*, 7(1), 499-508. <https://doi.org/10.3406/cehm.1988.2147>
- Lucas, G. (2015, 15 avril). Les invité-e-s du mercredi : Elitza Dimitrova et Françoise Cruz (+concours). *La mare aux mots*.
<https://lamareauxmots.com/les-invite-e-s-du-mercredi-elitza-dimitrova-et-francoise-cruz-concours/>
- Manolova-Nikolova, N. (s. d.). *Hramove i politika: bălgarskoto cǎrkovno stroitelstvo (1812–1821)*.
- Marinčeva, V. G. (1995). Rodăt, ličnostta i istorijata v romana « Železnijat svetilnik » na Dimităr Talev. *Bălgarski ezik i literatura*, 3, 36-45.
- Meschonnic, H. (1970). *Pour la poétique : Épistémologie de l'écriture. Poétique de la traduction. II*. Gallimard.
- Meschonnic, H. (1973). *Pour la poétique. II*. Gallimard.
- Meschonnic, H. (1982a). *Critique du rythme : Anthropologie historique du langage*. Verdier.
- Meschonnic, H. (1982b). Qu'entendez-vous par oralité ? *Langue française*, 56(1), 6-23.
<https://doi.org/10.3406/lfr.1982.5145>
- Meschonnic, H. (1985). *Les états de la poétique*. PUF.
- Meschonnic, H. (2007). *Éthique et politique du traduire* (Vol. 1-1). Verdier.
- Meschonnic, H. (2012). *Poétique du traduire* (Vol. 1-1). Verdier.
- Michaux, M. (2012). *Normes pour la présentation des textes (éd. 2012-2013)*. Institut Supérieur de Traducteurs et Interprètes.

Milanova, M. G. (2012). Meždutekstovostta v obučenieto po literatura: Funkcija na epigrafite v romana « Železnijat svetilnik ». *Bălgarski ezik i literatura*, 54(5), 445-455.

MTM Journal. (s. d.). *About mTm Journal*. <http://www.mtmjournal.gr/default.asp?catid=431>

Murdarov, V., Aleksandrova, T., Stančeva, R., Čaralozova, K., Dimitrova, M.,

Viktorova, K., Lakova, M., Kostadinova, P., Tomov, M., Paskalev, N., Stoilova, I., et

Atanasova, A. (2012). *Oficialen pravopisen rečnik na bălgarskia ezik*. Prosveta.

Najdenova-Stoilova, G. (1957). V tvorčeskata laboratorija na pisatelja Dimităr Talev.

Literaturna misăl, 1(1-3).

Ničev, B. (1961). *Dimităr Talev: Lit.-krit. Očerki*. Bălgarski pisatel.

Novakova, I. (2001). Fonctionnement comparé de l'aspect verbal en français et en bulgare.

Revue des Études Slaves, 73(1), 7-23. <https://doi.org/10.3406/slave.2001.6696>

Organisation Internationale de la Francophonie. (2019). *La langue française dans le monde : 2015-2018*. Gallimard.

Pagnouille, C. (2017). L'admiral, Jean-René (2014) : Sourcier ou cibliste. Paris : Belles

Lettres, 303 p. *Meta : journal des traducteurs*, 62(3), 647-648.

<https://doi.org/10.7202/1043955ar>

Panajotova, M. (1998). Kăde svăršva pravilnijat i započva grehovnijat păt na majkata u

Sultana [v tetralogijata na D. Talev]? *Rodna reč*, h(8), 17-19.

Paré, F. (2006). *Exiguity: Reflections on the Margins of Literature* (L. Burman, Trad.). Wilfrid Laurier Univ. Press.

Parianou, A. (2009). *Translating from Major into Minor Languages*. Diavlos.

Parret, H. (1971). *Language and discourse*. Mouton.

Pecman, M. (2009). De la phraséologie à la traductologie proactive : Essai de synthèse des fondements théoriques sous-tendant la recherche en phraséologie. *Meta*, 50(4).

<https://doi.org/10.7202/019853ar>

Pencheva, R. (2018). Ošte za istoričeskata proza na Dimităr Talev. *Biblioteka*, 4, 90-95.

- Peneva, D. (1992). Văzkresenie na bălgarskija duh [v romana « Železnijat svetilnik » ot D. Talev]. *Rodna reč*, 1, 3-6.
- PETRA. (2012). *Vers de nouvelles conditions en faveur de la traduction littéraire en Europe. Les recommandations PETRA*. Passa Porta.
- Pięta, H. (2016). On translation between (semi-)peripheral languages: An overview of the external history of Polish literature translated into European Portuguese. *The Translator*, 22(3), 354-377. <https://doi.org/10.1080/13556509.2016.1163812>
- Pisetta, J.-P. (2010). Coup d'œil en enfer. *Équivalences*, 37(1), 81-105. <https://doi.org/10.3406/equiv.2010.1355>
- Pottier, B. (1987). *Théorie et analyse en linguistique*. Hachette.
- Prieto, L. J. (1958). D'une asymétrie entre le plan de l'expression et le plan du contenu de la langue. *BSL*, 53(1), 86-95.
- Prieto, L. J. (1960). À propos de la commutation. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 17, 55-63.
- Prieto, L. J. (1964). *Principes de noölogie*. Mouton.
- Radelet-de-Grave, P., et Brichard, C. (2005). *Symétries : Contributions au séminaire de Han-sur-Lesse, septembre 2002*. Brepols.
- Reagan, T. G. (2002). *Language, Education, and Ideology: Mapping the Linguistic Landscape of U.S. Schools*. Praeger.
- Rečnik na bălgarskija ezik*. (s. d.). Institut za bălgarski ezik. Consulté 7 juillet 2022, à l'adresse <https://ibl.bas.bg/rbe/>
- Rusinov, R. T. (1994). Vlijanie na frenskata kultura i na frenskija ezik vărhu bălgarskija knižoven ezik prez vāzraždāneto. Dans Université Cyrille et Méthode (Éd.), *La langue et la littérature françaises dans la civilisation mondiale. Actes du colloque international qui s'est tenu à l'université de "Saints Cyrille et méthode" de Véliko Tirnovo (Bulgarie) du 5 au 7 novembre 1992* (p. 133-141). Presses universitaires de Saints Cyrille et Méthode.
- Rusinov, R. T. (1999). *Istorija na novobūlgarskija knižoven ezik*. Abagar.

- S'juz na prevodačite v Bălgarija. (1981). *Prevodăt i bălgarskata kultura: Kăm istorijata na prevoda v Bălgarija, sbornik* (F. Ginev, Éd.). Narodna kultura.
- Sarandev, I. (1998). Tetralogijata na Dimităr Talev: Epopeja na narodnija život. *Rodna reč, h(8)*, 10-16.
- Sauvanet, P. (1999). *Le rythme grec*. Presses Universitaires de France.
<https://doi.org/10.3917/puf.sauva.1999.01>
- Shivarov, S. (2018). Kak maloazijskite bălgari gradjat cărkvă. Osmanski dokumenti i administrativni proceduri ot 80-te i 90-te godini na XIX v. *Istorija, 26(2)*, 119-142.
- Šiškova, M. (1994). Dimităr Talev. Dans M. Šiškova, S. Beljaeva, et M. Dačev (Éds.), *Rečnik po nova bălgărska literatura : 1878-1992*, 367-370. Hemus.
- Snell-Hornby, M. (1988). *Translation Studies: An Integrated Approach*. John Benjamins Publishing.
- Steiner, G. (1998). *Après Babel : Une poétique du dire et de la traduction* (L. Lotringer et P.-E. Dautat, Trad.). A. Michel.
- Steiner, T. R. (1975). *English translation theory, 1650-1800*. Van Gorcum.
- Stoânov, M. (1957). *Bălgarska văzroždenska knižnina*. Nauka i izkustvo.
- Stojanov, K. (2001). Antroponimi i hudožestveno vreme v romana na Dimităr Talev « Železnijat svetilnik ». *Bălgarski ezik i literatura, 2-3*, 95-99.
- Stojanova, M. (1993). « Rod » i « čovek » v izmerenijata na « istorijata » i « duha » [v romana « Železnijat svetilnik » na D. Talev]. *A...*, 5-6, 85-93.
- Stowe, A. (2013). Power and translation. Dans Y. Gambier et L. van Doorslaer (Éds.), *Handbook of Translation Studies* (Vol. 4, p. 134-141). John Benjamins Publishing Company. <https://doi.org/10.1075/hts.4.pow1>
- Swett, C. (1975). Outpatient phenothiazine use and bone marrow depression. A report from the drug epidemiology unit and the Boston collaborative drug surveillance program. *Archives of General Psychiatry, 32(11)*, 1416-1418.
<https://doi.org/10.1001/archpsyc.1975.01760290084010>

- Talev, B. (2016, 20 octobre). *Bratislav Talev razkazva za Dimităr Talev i « Železnijat svetilnik »*. Makedonski naučen institut. <http://www.mni.bg/2016/10/bratislav-talev-za-dimitur-talev.html>
- Talev, D. (1964). *The iron candlestick* (M. Aleksieva, Trad.) Foreign Languages Press.
- Talev, D. (1979). *Železnijat svetilnik*. Bălgarski pisatel.
- Tanasescu, R. (2019). Presentation. *TTR : Traduction, Terminologie, Rédaction*, 32(2), 9-32. <https://doi.org/10.7202/1068901ar>
- Tartakowsky, E. (2015) Minoritaire, mineur. In A. Glinoe et D. Saint-Amand (Éds.), *Le lexique socius*. <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/159-minoritaire-mineur>
- Tchilingirova, K., et Vrinat-Nikolov, M. (2006). Création et diversification du canon littéraire bulgare (XIX-XX siècles) : Entre tradition nationale et innovation par la traduction. *Revue des littératures de l'Union Européenne*. <https://doi.org/10.1400/102316>
- Tellier, C., et Valois, D. (2018). 9. L'inversion du sujet. Dans *Constructions méconnues du français* (p. 159-177). Presses de l'Université de Montréal. <http://books.openedition.org/pum/10265>
- The Nobel Prize. *All Nobel Prizes in Literature*. (2022, 6 juillet). NobelPrize.Org. <https://www.nobelprize.org/prizes/lists/all-nobel-prizes-in-literature>
- The Nobel Prize. *Nominees from Bulgaria*. (2020, 1er avril). NobelPrize.Org. <https://www.nobelprize.org/nomination/archive/country-people.php?country=33etperson=nominee>
- Toury, G. (1985). Aspects of translating into minority languages from the point of view of translation studies. *Multilingua - Journal of Cross-Cultural and Interlanguage Communication*, 4(1), 3-10. <https://doi.org/10.1515/mult.1985.4.1.3>
- Trachliev, S. (2022). Les classiques non traduits de la littérature bulgare en français : situations et perspectives. *Équivalences*, 49(1-2), 157-182.
- Trajkov, V. N. (1964). *Bălgarska hudožestvena literatura na čuždi ezici 1823-1962: Bibliografski ukazatel*. Nauka i izkustvo.

Trésor de la langue française. (s. d.). CNRS et Université de Lorraine. Consulté 11 juillet 2022, à l'adresse <http://atilf.atilf.fr/>

Tymoczko, M. (2007). *Enlarging translation, empowering translators*. St. Jerome Pub.

Tymoczko, M. (2012). Translation Theory. In C. A. Chapelle (Éd.), *The Encyclopedia of Applied Linguistics* (p. wbeal1224). Blackwell Publishing Ltd.

<https://doi.org/10.1002/9781405198431.wbeal1224>

Tymoczko, M. (2014). *Translation in a postcolonial context: Early Irish literature in English translation* (Vol. 1-1). Routledge.

Tymoczko, M., et Gentzler, E. (2002). *Translation and Power*. University of Massachusetts Press.

Université Cyrille et Méthode (Éd.). (1994). *La langue et la littérature françaises dans la civilisation mondiale. Actes du colloque international qui s'est tenu à l'université de "Saints Cyrille et méthode" de Véliko Timovo (Bulgarie) du 5 au 7 novembre 1992*. Presses universitaires de Saints Cyrille et Méthode.

Université Cyrille et Méthode. (2010, 17 mai). *Jubilejno čestvane na Atanas Vančev dъo Trasi*. https://www.uni-sofia.bg/index.php/bul/novini/arhiv/arhiv_na_goreschi_novini/yubilejno_chestvane_na_atanas_vanchev_d_o_trasi

Vankov, L. (1967). Les éléments français en bulgare. *Revue des Études Slaves*, 46(1), 109-125. <https://doi.org/10.3406/slave.1967.1937>

Vaseva, I., Aleksieva, B., et Ivanova, M. (Éds.). (1995). *Projavi na mežduezikova asimetrija pri prevod ot čužd na bălgarski ezik. 2: Prejzkaznost ; podbuditelnost*. Prof. Marin Drinov.

Vateva, A. (2008). *Approche monographique de la traduction littéraire : Proust en Bulgare*.

Vazov, I. (2007). *Sous le joug : Roman* (M. Vrinat-Nikolov, Trad.; Vol. 1-1). Fayard.

Venuti, L. (1995). *The translator's invisibility: A history of translation*. Routledge.

Venuti, L. (Éd.). (1998). *Translation and minority*. St. Jerome.

Venuti, L. (2008). *The translator's invisibility: A history of translation* (2nd ed.). Routledge.

- Venuti, L., et Baker, M. (2000). *The Translation Studies Reader*. Psychology Press.
- Veselinov, D. (2009). *Frenskata leksika v romana « Tjutjun »* (1. izd). Siela.
- Veselinov, D. (2016). Teoretični osnovi na "Rečnik na frenskite dumi v bălgarskija ezik".
Dans *Čuždoezikovo obučenje : Dvumesečno naučno-metodičesko spisanie*, 43(3),
(p. 250-271). MON.
- Vidal Claramonte, M. C. Á. (2010). *Traducción y asimetría*. P. Lang.
- Vrinat-Nikolov, M. (1988). L'expressivité en bulgare : Quelques procédés lexicaux et
grammaticaux. *Revue des Études Slaves*, 60(2), 405-420.
<https://doi.org/10.3406/slave.1988.5756>
- Vrinat-Nikolov, M. (1994). *Le traducteur, un lecteur modèle ?*. IK « Kolibri ».
- Vrinat-Nikolov, M. (1997). Savoir lire... Pour savoir traduire. *Communication et Langages*,
112(1), 111-119. <https://doi.org/10.3406/colan.1997.2770>
- Vrinat-Nikolov, M. (1999). *Ekspresivnite častici v bălgarskija ezik* (Vol. 1-1). Abagar.
- Vrinat-Nikolov, M. (2002a). Crises historiques et mythes identitaires : Quelques illustrations
dans la littérature bulgare du XXe siècle. In *La France, l'Europe et les Balkans, Crises historiques et témoignages littéraires*. Éditions de l'Institut d'Études
balkaniques et Artois presses Université, 242-252.
- Vrinat-Nikolov, M. (2002b). Littératures étrangères/littérature nationale : La Renaissance
bulgare et les débats autour de la traduction littéraire. *Revue des Études Slaves*,
74(2), 363-370. <https://doi.org/10.3406/slave.2002.6805>
- Vrinat-Nikolov, M. (2003). Heurs et malheurs des traducteurs face aux dictionnaires
bilingues. In T. Szende (Éd.), *Les écarts culturels dans les dictionnaires bilingues*.
Honoré Champion, 135-146.
- Vrinat-Nikolov, M. (2004). *Otvăd predelite na prevod : Istorijata na edna dihotomija*. Kolibri.
- Vrinat-Nikolov, M. (2006a). *Miroir de l'altérité, la traduction : Deux exemples emblématiques
de la constitution et de l'affirmation d'une langue-culture par la traduction en Europe :
la Bulgarie et la France du IXe siècle au début du XXe siècle*. ELLUG, Université
Stendhal.

- Vrinat-Nikolov, M. (2006b). « Retraduire Vazov : "l'orientalité du texte" ». *Translittérature*, 31, 35-37.
- Vrinat-Nikolov, M. (2008). L'image du « turc » dans la prose bulgare des XIXe et XXe siècles. *Cahiers balkaniques*, 36-37, 273-292. <https://doi.org/10.4000/ceb.1567>
- Vrinat-Nikolov, M. (2010). Représentations de soi et de l'autre révélées par la traduction en Bulgarie et en France (IXe -XIXe siècles). *Hermès, La Revue*, 56(1), 165-171.
- Vrinat-Nikolov, M. (2013). Bulgarie. Dans F. Rouby (Éd.), *Europe : Histoire, nations, identités* (p. 507-529). Ellipses.
- Vrinat-Nikolov, M. (2015). Quelle place pour la littérature bulgare dans "La République mondiale des Lettres" ? *Studi Slavistici*, 247-256 Pages.
https://doi.org/10.13128/STUDI_SLAVIS-15359
- Vrinat-Nikolov, M. (2017a). De Un roman naturel à Physique de la mélancolie (Gueorgui Gospodinov) : De "nous sommes je" à "je sommes nous". À la recherche de la totalité perdue. *Slovo*, 47. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01495128>
- Vrinat-Nikolov, M. (2017b). Retraduire : Pourquoi ? *En attendant Nadeau*. <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2017/08/07/retraduire-pourquoi/>
- Vrinat-Nikolov, M. (2021, 20 octobre). *Les langues ignorées de l'espace littéraire bulgare comme non-lieu de mémoire*. Séminaire de recherche « PeTaLes », Paris.
- Vrinat-Nikolov, M. (s. d.). *La traduction et la modernité littéraire*.
<http://www.histrad.info/langues/36-bulgare/179-3-la-traduction-et-la-modernite-litteraire>
- Vrinat-Nikolov, M., et Maurus, P. (2014). Traduire le rythme : Traduire TOUT texte, traduire TOUT LE texte. Dans D. Kiselyov (Éd.), *Traduction littéraire et liens littéraires*. Université de Samarkand. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01486508>
- Vrinat-Nikolov, M., et Maurus, P. (2015). Traduire le colinguisme à l'œuvre dans la littérature. Dans F. R. et O. Anokhina (Éd.), *Écrire en langues. Littérature et plurilinguisme*. Éditions des archives contemporaines. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01486515>

- Vrinat-Nikolov, M., et Maurus, P. (2018). *Shakespeare a mal aux dents. Que traduit-on quand on traduit ?*. Presses de l'Inalco.
<http://books.openedition.org/pressesinalco/1512>
- Weissmann, D. (2013). De Kafka à la théorie postcoloniale : L'invention de la littérature « mineure ». Dans S. Schwerter et J. K. Dick (Éds.), *Traduire : Transmettre ou trahir ? Réflexions sur la traduction en sciences humaines*. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01634472>
- Wilden, A. (1979). *Le Canada imaginaire* (Y. Simonis, Trad.). Coméditex.
- Wischenbart, R., Kovač, M., Genova, Y., et Fleischhacker, M. A. (2019). *Diversity Report 2018. Trends in Literary Translation in Europe. Market developments. Traditional and new publishing models. Funding schemes*. Verein für kulturelle Transfers.
CulturalTransfers.org.
- Wuilmart, F. (2022). Henri Meschonnic versus DeepL. ATLF.
<https://atlf.org/henri-meschonnic-versus-deepl/>
- Xatara, C. M. (2004). La traduction phraséologique. *Meta*, 47(3), 441-444.
<https://doi.org/10.7202/008029ar>
- Yordanov, A. (2018a). Dimităr Talev: Klasik na bălgarskata literatura. *Bălgaristika*, 37, 9-14.
- Yordanov, A. (2018b). Kak makedonskijat prevod na romana „Železnijat svetilnik” „kastira” dumata bălgari. *Faktor*. <https://faktor.bg/bg/articles/mneniya/lacheni-tsarvuli/kak-makedonskiyat-prevod-na-romana-zheleznijat-svetilnik-kastira-dumata-balgari>
- Zdravej Bălgarija. (2020, 3 mars). *Ot ljubov kăm ezika: Francuzojkata, kojato se posveti na Bălgarija* [Vidéo]. Youtube. <https://www.youtube.com/watch?v=ikqSFfHoC7w>
- Zhekov, S. (s. d.). *Kiril Kadiiski : poète, traducteur, penseur*.
https://www.academia.edu/31300673/KIRIL_KADIISKI_PO%C3%88TE_TRADUCTEUR_PENSEUR
- Zlateva, P. (Éd.). (1993). *Translation as social action : Russian and Bulgarian perspectives* (Vol. 3). Routledge.
- Zuber, R. (1995). *Les « belles infidèles » et la formation du goût classique*. A. Michel.

Zumthor, P. (1967). Introduction aux problèmes de l'archaïsme. *Cahiers de l'AIEF*, 19(1), 11-26. <https://doi.org/10.3406/caief.1967.2328>

Le Chandelier de fer

Dimităr Talev

(Traduit du bulgare par : Stoyan Trachliev)

PREMIÈRE PARTIE

I

LA PETITE-FILLE DE HADJI SERAPHIM

Là, un arbre vigoureux,
vigoureux et fort
branchu,
ses rameaux touchent
les cieux,
ses racines : la terre
grisâtre ;
ses rameaux sont de
chers fils
ses racines : de chères
filles,
ses cimes : des petits-
enfants !

Chanson populaire

I

La grande peste de l'été 1833, qui avait longtemps plané, tel un sombre brouillard empoisonné au-dessus du pays entier, venait à peine de s'éteindre. C'est à cette même époque que Stoyan Glaoushev s'enfuit de son village natal de Grantché, situé à environ trois heures de route de la ville de Prespa...

Dans la cour des Glaoushev vivait un jeune chien tout fou aux pattes longues et fines ; il était entièrement blanc, à l'exception d'une large tache noire qui s'étendait sur son front jusqu'au sommet du crâne et entourait l'un de ses yeux, si bien qu'il avait l'air de porter sur le côté un petit *kalpak*. Il était agile et joueur, se plaisait à faire enrager les deux autres chiens de la cour, plus vieux que lui, et de la famille, c'est Stoyan qu'il aimait le plus. Les enfants de la maison — il devait y en avoir une vingtaine — passaient leurs journées à jouer avec le chien, mais le battaient souvent, tandis que les adultes le rudoyaient, et seul Stoyan le laissait tranquille. Aussi le chien lui répondait-il par une sorte d'amour et d'attachement humains.

Stoyan Glaoushev sortit rentrer les bœufs, car la nuit allait bientôt tomber. Stoyan était jeune, il ne passa pas par la route, mais coupa droit par le pré qui bordait le village, et où l'on avait sorti les bœufs dans la journée pour qu'ils trompent leur faim avec les premières pousses d'herbe. La journée était chaude et ensoleillée : la Saint-Athanase⁸¹ était passée et la fin de l'hiver approchait dans ces contrées. Partout les neiges de janvier avaient fondu et un voile vert, formant de denses plis au soleil, recouvrait la terre noire et humide. Le ciel serein était encore clair, un doux éclat vert flottait sur la face sombre de la terre, alors que des fosses gorgées d'eau des montagnes et des ravins ombragés s'élevait un brouillard vespéral bleuâtre et frais. Stoyan marchait à grands pas vers le pré, mais voilà qu'au moment même où il s'apprêtait à sauter par-dessus un fossé, Sharo s'élança et atterrit sur ses quatre pattes de l'autre côté du fossé.

— Aha ! s'exclama joyeusement Stoyan derrière lui. Jusque-là, il avait feint de ne pas le voir et de ne pas s'être rendu compte de sa présence, alors que la jeune bête faisait tout son possible pour attirer son attention. Une fois que Stoyan eut sauté par-dessus le fossé, le chien se dressa devant lui, se courba sur ses pattes de devant bien tendues, bondit en arrière, puis se remit à courir la queue en l'air.

— Eh ! soupira à haute voix Stoyan, toi tu veux jouer, mais moi j'ai pas envie de jouer...

L'animal se remit à le suivre sur ses longues pattes couvertes de boue. Stoyan rassembla les quatre bœufs et les fit sortir sur la route. Les bœufs se balançaient lentement en direction du village, petits et affamés, efflanqués et la queue pendante. Là, non loin du chemin, au bout du village, se dressait la maison du maître, la tour à deux étages du *bey* Mahmud. Au rez-de-chaussée de la tour, il n'y avait pas de fenêtres, seulement une lourde porte de chêne et quelques étroites meurtrières dans les épaisses murailles de pierre. Bien au-dessus du mur qui entourait la vaste cour, on voyait tout l'étage supérieur, avec la galerie et ses longues rangées de fenêtres aux quatre côtés. C'est là que se trouvaient les greniers

⁸¹ Le 18 janvier.

du *bey*, là qu'il venait de la ville en été avec ses *kadins*⁸² et ses enfants pour manger des pastèques et des melons, et là que demeuraient en permanence ses deux *kahyas*, les gardiens de sa propriété : presque toute la plaine environnante, ainsi que le village et ses habitants, et tout ce qui y vivait. Stoyan fut surpris de voir devant la haute porte de la tour l'un des enfants du *bey*, un garçon d'une dizaine d'années. Maintenant, en cette saison... l'été est pourtant encore loin. Peut-être que le *bey* est là et il a dû l'amener avec lui.

— Ah ! sursauta Stoyan, voilà les lévriers !

Deux chiens de chasse s'élançèrent sur le chemin et, grattant de leurs griffes la terre humide, se ruèrent sur le chien de Stoyan. L'animal glapit plaintivement et chercha refuge entre les jambes de son maître. Les deux lévriers se mirent à aboyer avec fureur et se jetèrent sur lui pour le déchiqueter. Stoyan agita les bras :

— Allez-vous-en ! allez, oust !

Il n'osait ni invectiver les deux chiens du *bey*, ni saisir une pierre pour les chasser, alors qu'ils se fourraient entre ses jambes. Le jeune homme se troubla, prit peur et se tourna vers le jeune fils du *bey* :

— P'tit *bey* ! p'tit *bey*, arrête les chiens ! P'tit *bey*, *aga*, je t'en prie !

Le petit *bey* se tordait de rire et criait pour exciter les chiens.

C'est alors que Stoyan sentit entre ses doigts le cou épais de l'un des lévriers et la fourrure imposante qui le couvrait ; il vit son corps tout en longueur et sa gueule – énorme et prête à le dévorer, avec des dents blanches et pointues – qui s'entrouvrait juste devant son visage ; Stoyan le serrait, le serrait fort, et bientôt le corps du chien devint insupportablement lourd entre ses bras ; il le lâcha, l'enjamba, puis poussa les quatre bœufs vers le village, tandis que son chien courait derrière sur trois pattes.

Les quatre bœufs entrèrent dans la cour de la ferme et Stoyan se laissa tomber dans un ravin tout proche, derrière la maison : un fourré où s'entremêlaient des branchages, de mauvaises herbes et des arbustes, dénudés et pourris. Stoyan se faufila dans la partie la

⁸² (T.) Femme turque musulmane.

plus drue et s'y tapit, essoufflé, tremblant de peur et de fatigue. Il tendait l'oreille de crainte d'avoir été suivi par l'un des Turcs – le *bey* ou les *kahyas*. Il frémit lorsque, tout près, il entendit un bruit, mais bientôt il vit son chien à travers les branchages. Celui-ci se traîna jusqu'à lui, s'accroupit et se mit à lécher ses égratignures, sans quitter du regard son cher maître et sauveur. Son petit *kalpak* de côté, la tache noire sur son front, donnait à sa physionomie canine une expression amusante et pitoyable, presque humaine, et c'est à peine si Stoyan, qui cherchait quelqu'un à qui confier sa détresse, n'entama pas la conversation avec lui.

Personne n'avait remarqué qu'il s'était caché là – on n'entendait aucun bruit suspect dans les environs. Les hauts flancs du ravin étaient tels des murs entre lui et le village ; seul le ciel était visible au-dessus de sa tête, mais il commençait à s'obscurcir et à disparaître dans le crépuscule imminent. Ce n'est qu'alors que Stoyan ressentit une douleur aux bras et aux jambes, qu'il remarqua les manches déchirées de sa chemise, ses *benevrets*⁸³ troués aux genoux et la tache de sang qui s'était formée à l'endroit où le lévrier l'avait mordu et blessé avec ses griffes impressionnantes. Seigneur Dieu ! Il l'avait étranglé de ses propres mains, mais c'était bien le lévrier qui s'était jeté sur son chien pour le déchiqueter, puis sur lui, et l'autre lévrier aussi. Stoyan regarda son chien : n'était-ce pas ainsi ? Maintenant le *bey* allait envoyer ses *kahyas* à sa poursuite pour le tuer. Peut-être que c'était le *bey* lui-même qui irait le tuer avec son fusil depuis la galerie de la tour ; il lui arrivait de tirer de là sur des gens lorsqu'il se mettait en colère. Non, pour Stoyan, il n'y avait plus d'avenir ni à la maison, ni dans le village, ni dans la plaine ! Il savait que, quelques années plus tôt, le *bey* avait abattu deux paysans depuis la galerie de la tour : il les avait pris pour cible alors qu'ils marchaient sur le sentier. Oh Seigneur !

– J'veais fuir, dit Stoyan et il regarda de nouveau son chien, j'veais fuir en ville !

La douleur aux bras et aux jambes se calma, un oisillon vivace se mit à battre des ailes vite, très vite dans sa poitrine et plus bas, au creux de l'estomac. Des branches pourries craquèrent sous le poids de ses jambes puissantes.

⁸³ Pantalon de bure blanche.

Stoyan venait à peine d'avoir vingt ans. Il était l'homme le plus jeune des Glaoushev, parmi son grand-père, son père, ses trois oncles et ses huit cousins, tous mariés et avec des enfants. La famille Glaoushev comptait au total cinquante-six membres – le vieux Yoan Glaoushev, ses fils, ses petits-enfants, ses brus, leurs enfants, vieux, jeunes et plus jeunes, jusqu'aux tous petits, dans leurs berceaux – et tous vivaient sous le même toit. Pourquoi n'avait-on pas marié Stoyan à l'âge de quinze ou seize ans à une fille de vingt-cinq ou trente ans, comme il était de coutume chez les paysans ? Peut-être parce qu'il se fondait dans la masse des Glaoushev. Seule sa mère pensait à lui et aussi, parfois, sa sœur Blagouna, une fille de vingt-trois ans, tandis que les autres ne se souvenaient de lui que pour le travail, surtout pour le travail le plus pénible, car il était fort comme un ours. Il se sentait accablé par un petit caillou qui pesait lourd sur son cœur. Quelquefois il s'alourdissait beaucoup. Stoyan en sentait le poids sans pour autant pouvoir le nommer. D'autres cailloux pesaient également sur son cœur, au point de lui faire mal, mais il ne savait pas non plus comment les appeler. Du travail, oui, il fallait travailler pour le *bey* : les champs étaient sa propriété et c'est lui qui nourrissait tout le *raïa* du village. Stoyan ne craignait pas le travail – il était jeune et fort, mais, parfois, à la maison ou quelque part dans le village, les gens disaient : « On travaille comme des bœufs pour de la paille ». Le bœuf, c'était du bétail, une bête. Et si les bœufs recevaient de la paille, les gens, eux, n'avaient que du pain noir pour se nourrir, si bien qu'ils devaient voler pour avoir quelque chose de plus. Stoyan le savait bien et c'est pourquoi, quand le travail l'exténuait, il se sentait triste. Il craignait les Turcs – surtout le *bey*, ses *kahyas* et même ses enfants. Le *bey* était son maître et tous les Turcs étaient plus forts que lui. Face au *bey* et devant n'importe quel Turc, son cœur se serrait de peur au point de lui faire mal. Le travail, la peur et une tristesse obscure et innommable pesaient sur son cœur. Il arrivait qu'il ne trouve pas où dormir dans la maison, sous le bas toit de paille où les Glaoushev dormaient tous sur des nattes, à même le sol, avec le bétail. Il aimait porter des chemises brodées

propres, mais les siennes étaient dépenaillées et pleines de vermine ; il aimait les *opintsî*⁸⁴ solides et robustes, avec de longues bandes de cuir, mais grand-père Yoan ne lui en offrait de neufs qu'à Noël. Il aimait causer un peu, rire, plaisanter, se chamailler, chanter, jouer du *kava*⁸⁵ ou de la *gaïda*⁸⁶, mais les gens de la famille ou du village le repoussaient d'un geste dédaigneux. Ils le tenaient toujours à l'écart, au point que son grand-père et son père mêmes oublièrent de le marier.

— Stoyaaan ! Oh ! Stoïkou, Stoïkou...

Stoyan reconnut la voix de sa sœur Blagouna. Elle le cherchait, l'appelait d'une voix étouffée : elle craignait visiblement de le trahir. La nuit était tombée, la jeune lune avait déployé de longues cornes pointues dans le ciel gelé de l'hiver ; une froide moiteur pénétrait le corps de Stoyan à travers ses pieds.

— Stoïkou ! Oh ! Stoïkou !... entendit-il de plus près.

On entendit un bruit dans le fourré et Stoyan vit dans le blanc rayon de lumière son chien remonter le flanc du ravin en boitant et disparaître du côté d'où venait la voix de Blagouna. Le temps que Stoyan attendit qu'elle se montre du haut du ravin, celle-ci disparut à son tour.

Il resta seul dans l'obscur ravin. Il n'entendait plus la voix de sa sœur et le chien ne revenait pas. Le calme régnait dans les environs ; seule la lune brillait en face et sa lumière pâle se déversait sur Stoyan comme de l'eau glacée. Une boule glacée se coinça dans sa poitrine.

— Ha ! Il faut qu'je fuie ! Il faut qu'je fuie ! dit-il en secouant les épaules et la tête, attristé et en colère. Il était en colère contre Blagouna, en colère contre le chien : eux aussi l'avaient abandonné. Tant mieux !

⁸⁴ Terme dialectal désignant des chaussures en peau de porc, fixées aux pieds par un lacet montant à mi-mollet.

⁸⁵ Pipeau de berger.

⁸⁶ Cornemuse des Balkans.

Il n'était allé que cinq ou six fois en ville. Les gens qui y vivaient étaient différents et leur vie aussi était différente. Différents ? Oui : meilleurs et tout y était mieux. Les gens y étaient plus joyeux et leurs fourneaux cuisaient du pain blanc. Beaucoup de monde vivait là-bas, les maisons étaient belles et il y avait une *tcharshīa*⁸⁷ et plein d'autres merveilles. Celui qui travaille gagne pour lui-même et personne ne lui ôte le pain de la bouche. Heureux les gens de la ville ! C'était donc bien là que Stoyan pouvait le mieux se cacher ; personne n'allait le trouver, le voir ou l'entendre au milieu de toute cette foule.

Stoyan se déplaça prudemment, escalada en silence le ravin et tendit le cou. Tout ce qui était vivant s'était tapi dans le crépuscule à peine naissant de la nuit hivernale, froide et humide. La nouvelle lune allait bientôt se coucher tandis que, non loin de là, d'énormes ombres noires s'agitaient et se répandaient sur le sol. Stoyan frissonna, se hissa en vitesse sur le flanc du ravin et se dirigea vers la maison. Maintenant qu'il faisait noir, il ne redoutait plus le *bey* ou ses *kahyas* ; il ne pensait plus qu'à la ville, mais sans savoir précisément à quoi. Toutes les belles choses qu'il avait vues ou entendues là-bas remontaient dans sa mémoire ; rien ne l'arrêtait ici, dans cette nuit froide et obscure, et là-bas l'attendait son salut et une vie meilleure. De quelle nature, il l'ignorait, mais son cœur brûlait d'une joie timide. Une autre espèce de peur se manifestait d'on ne sait où et cependant elle était moins terrible. Là-bas, vers la ville, il était chassé par l'obscurité dans laquelle se cachait aussi, à présent, son village natal, la tour du maître et tout ce qui se trouvait aux alentours ; une lueur d'espoir, aussi belle qu'incertaine, le poussait vers là.

Devant la maison, il fut tout d'abord reçu par Sharo, puis sa mère aussi vint à sa rencontre.

— Où est-ce que t'étais passé ? chuchota-t-elle rapidement, et elle effleura à peine de la main le torse dénudé de son fils, peut-être pour vérifier que c'était bien lui. — Mon Dieu ! mon fils... Osman, le *kahya*, est venu te chercher, à cause du chien du *bey* ! Et maintenant Stoïko ?

⁸⁷ (T.) Marché ou rue commerçante.

- Mère, je pars en ville. Personne doit le savoir, sauf toi et Blagouna.
- Et ton grand-père ? Tu crois qu’il te laissera partir ?
- Pour moi, y a plus d’avenir ici. Si c’est pas le *bey* qui me tue, ce sera Osman.
- Ils te tueront mon fils.

Soudain, à leurs côtés, Blagouna apparut dans l’obscurité.

- Osman arrive...
- Je pars en ville.
- Tu comptes rester là-bas ?
- Oui.
- Ah ! quelle veine que t’as Stoïko !

Stoyan s’éloigna des deux femmes ; il se dirigea vers le billot, tendit la main et saisit une hache au hasard qu’il attacha autour de son bras gauche. Lorsqu’il passa de nouveau auprès des femmes dans l’obscurité, il leur dit tout bas :

- Allez...

Elles ne lui répondirent pas et Stoyan poursuivit son chemin à travers la cour. À peine avait-il fait quelques pas qu’il entendit sa mère exhaler un soupir ; il sentit quelque chose le piquer droit au cœur et cette sensation ne le quitta que lorsqu’il eut traversé la cour paternelle, que lorsqu’il fut sorti du village. Quand il se trouva suffisamment loin de son village natal, en route vers la ville, marchant comme dans un rêve, il entendit soudain derrière lui un bruit familier. Il tourna la tête sans s’arrêter et sourit : c’était son chien qui le suivait en boitillant sur ses trois pattes. « Où vas-tu comme ça ? » se demanda Stoyan, déridé. « Ne va pas croire que là-bas... », voulut-il l’avertir d’un ton menaçant, mais lui-même ne savait pas bien quoi lui dire et il ne se retourna pas pour décourager son compagnon inattendu.

II

La ville se trouvait à environ trois heures de marche à travers la plaine et la nuit hivernale était longue. Stoyan se rapprocha des quartiers urbains les plus excentrés bien avant que le jour ne se lève. Il était fatigué, l’humidité froide de la nuit traversait ses épais

vêtements de paysan, sa fourrure, dans laquelle il était bien emmitouflé. Il avait également faim. Sa mère avait tellement eu peur qu'elle n'avait pas songé à lui donner du pain : ni elle, ni Blagouna, et Stoyan lui-même n'avait pas pensé à en demander. Si seulement il pouvait se coucher quelque part... Sa tête pesait sur ses épaules et ses paupières étaient lourdes de sommeil. Si seulement il pouvait se cacher quelque part, s'endormir et tout oublier. À cette heure, toute la maisonnée dormait ; il faisait chaud là-bas, sous le toit de paille, et Stoyan s'assoupissait, s'endormait presque, traînant les pieds sur la route. Mais, là-bas, au village, se trouvaient le *bey* et ses *kahyas*. La fine couche de glace qui recouvrait les flaques ici et là, sur le chemin, craquait sous les *opintsi* usés du voyageur, qui tressaillait et regardait partout autour de lui dans l'obscurité. Oui, là-bas se trouvaient le *bey* et ses *kahyas*, mais qu'est-ce qui l'attendait en ville ? La peur du maître turc se changeait en une inquiétude encore plus vive face à l'inconnu, face à ce qui l'attendait dans sa nouvelle vie, mais Stoyan continuait d'avancer ; même si tous ses espoirs s'effondraient les uns après les autres, il continuait d'avancer, il ne pouvait plus faire marche arrière. La seule créature vivante à ses côtés, dans cette nuit obscure, était son chien, qui le talonnait en clopinant. Stoyan entendait le bruit de ses pattes et ce bruit, au cœur du silence de la nuit, le tranquillisait.

Stoyan hésitait à entrer dans la ville. Où allait-il aller et à quelle porte allait-il frapper ? Il pensa aller au *kan* où s'arrêtaient les gens de son village, mais il ne savait pas s'il arriverait à la trouver dans le noir. Jusque-là, il était toujours venu accompagné de quelqu'un et il avait l'impression que, seul, il ne saurait pas quelle direction prendre. Il n'avait pas un aspre sur lui ; il n'avait pas pensé à demander ne serait-ce qu'un onluk ou deux à sa mère, mais de toute façon où les aurait-elle trouvés ? L'argent, pour ce qu'il en avait vu, c'était son grand-père qui le gardait et Dieu sait où il le cachait. Stoyan s'assit un moment sur une clôture à moitié effondrée, au bord de la route, et bailla la bouche grande ouverte. Haut dans le ciel obscur, les étoiles scintillaient impassiblement. Et lui, il attendait : il attendait que le jour se lève. Il s'emmitoufla encore davantage dans sa fourrure et enfonça encore plus profondément ses mains gelées dans ses manches. Et comme il était oppressé par sa peine, effrayé,

indécis, désespéré, il sentit une chaleur à peine perceptible : la chaleur du petit corps grelottant de Sharo qui s'était enroulé entre ses jambes.

Le temps passait et la nuit demeurait toujours aussi obscure, froide et effrayante ; on ne percevait aucun signe de vie, on n'entendait pas même un chien aboyer ou un coq chanter. Non loin de là, on discernait à peine un mur blanc et les contours d'un petit bâtiment à toit bas. Un peu plus loin se dressaient d'autres bâtiments analogues : là commençait l'une des rues de la ville. Stoyan restait assis et attendait. À plusieurs reprises, il chancela, gagné par le sommeil, mais bientôt il sursautait, grelottant de froid. Il restait assis et attendait dans l'obscurité. Il attendait que le jour se lève. Quoi d'autre ? Rien. Stoyan était affamé, gelé, effrayé ; la boule glacée dans sa poitrine avait grandi et était devenue encore plus lourde. Devant ses yeux défilèrent son grand-père et son père. Lui était là, dans le noir, mais il était aussi là-bas, chez eux, à la maison. Voici aussi sa mère et Blagouna... Où vas-tu comme ça, Stoyan ? — Osman, le *kahya*, me pourchasse ; il veut m'tuer, grand-père... Qu'as-tu mon fils ? — Rien, mère. J'ai rien... Stoyan haussa les épaules et esquissa un sourire. Son grand-père, son père, sa mère et Blagouna disparaissent dans une sorte de nuage, puis l'obscurité devient totale, Stoyan chancelle et c'est à peine s'il ne tombe pas de la clôture ; il tremblote, le long manche de la hache, attachée autour de son bras, se heurte en silence contre une pierre. Autour de lui, toujours cette nuit sombre et silencieuse. Il se recroqueville encore plus, pour essayer d'arriver à se blottir tout entier dans sa fourrure...

Plus bas, quelque part dans la rue, on devine un bruit de pas et une voix humaine. Stoyan lève la tête et écarquille les yeux dans l'obscurité. Là, une pâle lumière s'allume et s'éteint aussitôt, une porte s'est également ouverte puis refermée. Puis de nouveau un bruit de pas presque imperceptible. Stoyan se lève, son chien aussi. Maintenant Stoyan ne pense à rien, il ne cherche qu'à rencontrer quelqu'un, qu'à entendre des gens bien vivants, qu'à se réchauffer quelque part et qu'à se trouver un morceau de pain. Il s'est engagé dans la rue et s'est arrêté devant une petite boutique à toit bas. Les fentes des volets de bois tamisaient la lumière et, à l'intérieur, on entendait parler.

— Remue, allez, remue ! Plus lentement, mais ne t'arrête pas.

— Voilà, je remue, répondit une jeune voix essoufflée.

Stoyan frappa, comme ça, sans penser. La porte s'ouvrit, un air chaud et humide s'échappa de l'intérieur avec une odeur nauséabonde.

— Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu veux ?

— Entrer un moment... je suis un voyageur.

La porte resta ouverte et Stoyan entra dans une petite boutique où l'on vendait du savon rangé sur plusieurs étagères en bois. La lumière venait de derrière. Il emprunta un passage étroit et se retrouva dans un petit atelier. Une grande marmite glougloutait sur le feu. Un garçon de douze ou treize ans remuait, les manches retroussées, avec une grande cuillère en bois, la bouillie, qui devenait de plus en plus épaisse. La cuillère en bois, toute collée de suif, était bien trop lourde pour ses bras maigrichons. Au milieu de l'atelier, sur un brasero rempli de braises, trônait une grande marmite, pleine de suif fondu. Sur la petite chaise, à côté du brasero, un vieil homme s'assit : le même qui avait ouvert la porte à Stoyan. Sur un siège en longueur, placé à côté de lui, des tresses de mèches en coton pour bougies étaient entreposées ; plusieurs faisceaux de bougies de suif prêtes avaient été accrochés au mur d'en face.

— Vous avez donc pas de portes dans vot' village ? demande l'artisan d'un ton bourru, alors qu'il s'apprêtait à reprendre le travail interrompu.

— Si, on en a, répondit Stoyan et ce n'est qu'alors qu'il se rappela avoir oublié de refermer la porte. Il revint sur ses pas et vit, devant la porte, son chien, qui tendait le museau vers la colonne d'air chaud suffocant, chargé d'une odeur appétissante pour lui, mais qui n'osait pas franchir le seuil. Stoyan se demanda un instant s'il allait laisser entrer le chien, mais finit par refermer la porte.

Stoyan s'adossa au mur, plus près du feu. Tous les trois gardèrent longtemps le silence. La bouillie savonneuse dans le grand chaudron bouillonnait sourdement ; le garçon remuait, fatigué, la cuillère en bois, en raclant le fond du chaudron ; dans la marmite gouttait le suif des mèches. L'artisan tourna la tête à plusieurs reprises en direction du chaudron, jeta aussi un regard à l'invité inattendu, puis finit par dire :

— Tu peux remuer là-bas ? Là, tu vois bien...

— Bah... sourit Stoyan, puis il ôta sa hache du bras et la posa contre le mur : j'veais essayer.

— Iliou, passe-lui la cuillère et viens m'donner un coup de main.

Le garçon posa aussitôt la cuillère, bien soulagé ; Stoyan la saisit vite et se mit à remuer avec une application exagérée. D'ailleurs ses bras étaient trop forts pour cette tâche, pour cette cuillère en bois. L'artisan s'exclama :

— Eh ! doucement, tu vas renverser le chaudron ! Tout doucement, lentement. Comme ça, doucement. Retire donc ta fourrure, tu vas transpirer.

— Ça fait rien.

Stoyan travailla là jusqu'au lever du jour. Le feu sous le chaudron s'éteignit petit à petit et la bouillie de savon s'épaissit comme il fallait.

— Allez, ça suffit, dit l'artisan et il retira la cuillère de la main de Stoyan. — Et que Dieu te protège ! Il se pencha au-dessus du chaudron, examina attentivement la bouillie, puis se retourna vers Stoyan, qui venait d'atteindre la porte.

— Attends. Qu'est-ce que tu veux que j'te donne : un peu de savon ou deux mangirs ? fit-il en s'approchant. Après tout, t'as travaillé, tu nous as aidés...

— Euh, ben... dit Stoyan en essuyant son front trempé de sueur du revers de sa main, donne-moi c'que tu veux. Le savon pourrait servir, oui ; mais, à vrai dire, j'ai un peu faim...

L'artisan se pencha derrière une petite caisse dans le coin de l'atelier et, de là, lui lança deux petaks en cuivre.

— Est-ce que j'reviens un autre jour pour vous aider ? hasarda à demander Stoyan.

— Non, non..., répondit à contrecœur le savonnier, en montrant le garçon du menton. Ce matin il est un peu mou, mais en général...

Un peu plus bas, dans la même rue, il y avait un four. Stoyan, suivi de son chien, s'y arrêta. Sur le large comptoir attendaient des miches de pain blanc encore chaud.

— Coupe-m'en pour cet argent, dit-il en lançant au fournier l'un des petaks.

Le fournier coupa une des miches en deux et fit glisser l'une des moitiés sur le comptoir, vers Stoyan. Celui-ci en rompit aussitôt un énorme morceau et le fourra dans sa bouche. Le chien avait levé la tête vers lui ; il le regardait fixement et se lécha les babines à deux reprises avec sa langue effilée. Stoyan bougonna en mastiquant :

— Hum... T'as faim... Tiens, et il rompit un autre morceau tout aussi grand que le premier puis le jeta au chien.

— « Scrotch » ! Sharo saisit le morceau au vol, et en deux coups de dents l'avalala.

— Ah ! rit Stoyan, hein qu'c'est bon ? T'avais jamais mangé avant une miche de ville comme ça, pas vrai ?

Il remplit une nouvelle fois sa bouche de pain, puis jeta un second morceau au chien. La moitié de pain chaud disparut bien vite dans sa main, alors que, dans l'autre, il serrait le petak restant. Il ouvrit sa large paume et regarda le petak. Il regarda son chien, qui continuait à suivre des yeux ses mouvements, regarda de nouveau le petak, puis le chien. Il sourit joyeusement :

— Allez, mangeons à notre faim, on verra le reste après...

Il acheta une autre moitié de miche avec le second petak et la partagea avec son compagnon muet. Tout en mâchant avec délectation la dernière bouchée, Stoyan regardait autour de lui avec des yeux joyeux. C'était un jour ensoleillé de plus. La fraîcheur matinale piquait son nez de paysan, mais le soleil s'était maintenant extirpé du voile grisâtre du brouillard à l'horizon et son éclat chaud faisait fondre la fine couche de glace qui recouvrait les flaques, plus bas, dans la rue, et la gelée, blanche comme l'argent, qui luisait sur les toits, bas et noircis. Stoyan observait avec bienveillance les rares passants, comme s'il cherchait à distinguer parmi eux quelques vieilles connaissances, et se tenait prêt à leur adresser la parole. Il n'avait pas dormi de la nuit, mais se sentait léger, réchauffé et repu. Il fit un signe de la main à son chien et se mit à descendre la rue, vers les entrailles de la ville, parmi les autres passants, avec la satisfaction heureuse d'être comme tous ces gens.

III

La ville fit bon accueil à son nouvel hôte : avec son pain chaud et sa matinée ensoleillée, elle le reçut et l'unit à elle à jamais.

Prespa était une ville prestigieuse et ses quelque dix mille, peut-être même quinze mille habitants, faisaient d'elle l'une des grandes villes de Macédoine. Ses rues étaient étroites et sinueuses, s'ouvrant çà et là sur des placettes et seuls les marchés au blé et aux chevaux étaient des lieux assez vastes et dégagés aux deux extrémités de la *tcharshia*. Tout le monde avait bâti comme il avait pu, selon ses désirs et ses idées, mais toujours en pensant aux besoins de la société : une rue digne de ce nom, où les gens et les bêtes de somme puissent circuler et les voitures se croiser ; un endroit prévu pour les ordures et un autre pour permettre aux eaux usées de se déverser dans la rivière, à travers deux caniveaux aux extrémités. En hiver, les rues étaient pleines de boue et c'était tout un art que de sauter de pierre en pierre, sur les vieux pavés inégaux. En été, la boue se changeait en poussière, mais les maîtres zélés et les apprentis du *tcharshia* arrosaient abondamment tous les samedis soir devant les maisons et les boutiques, et balayaient proprement les rues en entassant la poussière et les ordures, qui restaient parfois là jusqu'au samedi suivant, lorsque les voitures publiques à deux roues venaient les emporter hors de la ville.

Le souci d'hygiène et d'ordre des Prespanais, tant dans les maisons que dans les jardins ou les parcs, était grand, du moins selon leur définition de l'ordre, de l'hygiène et de l'esthétique. La peste, cette vieille dame laide aux yeux pleins de pus, aux longs ongles noirs, qui s'arrêtait devant chaque porte pour choisir qui bon lui semblait parmi les jeunes et les vieux, s'était éteinte en ces contrées à peine quelques mois plus tôt. Où qu'elle allât, elle marquait tout le monde du signe pourpre de la mort et rares étaient ceux qu'elle omettait : juste ce qu'il fallait pour ne pas anéantir complètement l'espèce humaine. Il faut savoir la tenir à l'écart, dans des forêts désertes et se garder de l'attirer, elle, mais aussi toutes les autres maladies qui torturent et rongent le corps des pécheurs. C'est pourquoi il existe des mots magiques et des incantations, bien connus des guérisseuses, des exorcistes et autres sorcières ; or tout le monde sait que les bandages ayant servi à panser des plaies purulentes

et toutes sortes d'impuretés venant des malades sont déversés dans l'eau, dans la rivière ou, même, dans les caniveaux de la rue, pour que la maladie s'éteigne facilement grâce à l'eau, mais qu'en aucun cas il ne faut la jeter au feu, au risque que la maladie se fâche et revienne encore plus virulente. La saleté est chose honteuse, mais l'eau nettoie tout. Et d'ailleurs, un homme sans vermine, ça n'existe pas – allez donc tuer des puces et des punaises pour voir –, mais qu'un pou grimpe sur vos vêtements ou sur votre nuque, c'est la honte et l'opprobre. C'est péché de toucher du pain ou toute autre nourriture avec des mains sales, de ne pas s'ouvrir les yeux le matin avec quelques giclées d'eau, de ne pas se laver la tête et les pieds à l'eau chaude et au savon ou à la glaise, et de ne pas changer de sous-vêtements le samedi soir, alors qu'en été c'est un plaisir de se baigner dans quelque trou d'eau de la rivière, hors de la ville. Il est bon d'aller aux bains publics une fois ou deux par an, à la veille de Noël ou de Pâques. Les femmes, elles, y vont plus souvent, mais toujours en cachette, car c'est péché que de trop se soucier de la crasse humaine. Les Turcs vont se baigner plus souvent, certains ont même leur propre bain à la maison, mais eux, les mécréants, n'ont pas le corps oint d'huile, et c'est pourquoi ils puent. Tout ce qui rebute la vue, qui empeste ou dont la salissure est visible, n'est pas propre, mais il ne faut pas non plus abuser de l'hygiène, à l'instar des dames grecques : maquillées, fardées et vêtues de soie en façade, mais derrière : la puanteur. C'est à cause de leur paresse et de leur fausseté, et aussi parce qu'elles sont plus riches. Quand on travaille, on se salit un peu, mais il est bon de garder son corps et son âme propres. De même pour la cour et la maison, ainsi que dans la boutique, dans la mesure du raisonnable, dans la mesure où le travail et la misère le permettent, sans compter que tout le monde ne sait pas se montrer exigeant envers soi-même.

Les petites rues étroites de Prespa se faufilaient entre les murs qui entouraient les cours des Prespanais, le long de hautes portes, entre deux rangées de maisons à un ou deux étages. On entrevoyait de petites fenêtres, garnies de grilles de fer, au premier étage, tandis que la grande baie du second étage était pleine de fenêtres aux rideaux de couleur ou blancs. Les galeries et les escaliers donnaient sur une cour intérieure, derrière d'épais murs et de lourdes portes, derrière des grilles de fer. De larges avant-toits ombrageaient les petites rues

étroites. Sur les toits de tuiles noircis se dressaient de hautes cheminées et, souvent, dans les jardins, au-dessus des murs de cour, et parfois des toits, de vieux arbres fruitiers étendaient leurs branches ou quelque svelte peuplier s'élevait ambitieusement, peut-être jusqu'aux nuages, entre ces bâtiments à un ou deux étages qui sortaient à peine du sol. Cinq minarets blancs dominaient la ville, tels des gardes silencieux ; le plus élevé d'entre eux était celui de la mosquée de la *tcharshia*, tandis que les autres se trouvaient dans le quartier turc, au nord de Prespa. Toutes les rues de la ville menaient à la *tcharshia*, à travers les deux ponts enjambant la petite rivière, jamais à sec en toute saison et qui recevait dans son lit profond les eaux de toutes les sources de la montagne voisine. De même, les rues de Prespa convergeaient vers la *tcharshia* et s'enchevêtraient là-bas dans un dense réseau de rues, d'angles et de quelques vieilles halles obscures.

Stoyan Glaoushev se perdit complètement, d'esprit comme de corps, dans ce labyrinthe, tandis que le chien avait baissé la tête, apeuré. La queue entre les jambes, il avançait le museau à côté des pieds de son maître, de peur de perdre la trace de ses *opïntsi*. C'était la première fois que Stoyan se déplaçait aussi librement à travers la ville ; il était ravi de se trouver parmi tant de monde, dans la rue et les boutiques, et à chaque pas il faisait de nouvelles découvertes qui réjouissaient son cœur. « Et si le *bey* surgissait de quelque part ou si ses *kahyas* étaient partis à ma recherche ? » Cette pensée ne cessait de le tourmenter, mais son insatiable curiosité le conduisait bientôt à une autre ruelle. Aux taquineries des apprentis qui s'élançaient de boutique en boutique, Stoyan répondait par un sourire niais, tel un invité inattendu, alors que les plus vieux de la *tcharshia* se moquaient de lui. Il s'arrêta devant une boutique de vêtements de bure, à l'intérieur de laquelle une dizaine d'hommes, assis sur un haut établi adossé au mur, cousaient, garnissaient et brodaient un costume turc extravagant, à l'aide de ganses et de fils d'or et d'argent. Ils le persuadèrent d'entrer dans l'atelier de couture et c'est tout juste s'ils ne lui ordonnèrent pas de se coucher pour prendre

ses mesures en archines et lui faire des *potour*⁸⁸ et un *djamadan*⁸⁹ en drap rouge. Poursuivi par les cris enjoués des moqueurs, Stoyan passa son chemin et s'arrêta un peu plus loin, devant la petite boutique d'un orfèvre. Tandis qu'il observait distraitement comment l'habile artisan, penché sur une petite enclume, tordait et entrelaçait des fils d'argent luisants avec d'encore plus petits marteaux, tenailles et pinces, poinçons et aiguilles, Stoyan Glaoushev regarda ses mains : toutes ces merveilles auraient pu tenir ensemble dans sa paume. L'orfèvre leva sur lui ses yeux enflammés.

Stoyan était sur le point de s'en aller penaud.

— Attends, attends, cria derrière lui l'orfèvre, attends où j'veis rester sans lumière !

Stoyan entra plus avant et marcha longtemps dans le bazar bruyant des chaudronniers, des fabricants de balances et des forgerons, puis se retrouva dans une rue anormalement calme et obscure, où les pas des passants résonnaient sourdement. Il regarda autour de lui apeuré. Le chien fourra son museau entre ses jambes. La rue était protégée par des auvents massifs où s'enchevêtraient des solives noircies qui, par endroits, laissaient passer le jour. L'endroit était calme et dans les boutiques sombres de part et d'autre de la rue, entourées, pour certaines, de murs entiers surmontés de vieux tessons de bouteille sales, quelque chose d'effrayant, de secret, mais aussi de fort curieux guettait dans le noir, derrière ces murs de verre. Devant les yeux de Stoyan apparurent soudain des indiennes chamarrées et quelques autres teintes prodigieuses, mais il se hâta de quitter ce tunnel obscur. Une fois sorti à la lumière du jour, Stoyan tourna encore une fois la tête en arrière, vers la rue couverte, et à cet instant quelqu'un lui barra subitement la route :

— Ah ! C'est justement toi qu'il m'faut !

Stoyan trembla de peur et de surprise : devant lui se tenait un vieux Turc renfrogné avec un long *chibouk* à la main.

⁸⁸ Pantalon bouffant traditionnel.

⁸⁹ (T.) Vêtement de dessus court et généralement sans manches, semblable à un gilet, garni de ganses.

— Suis-moi, ordonna l'aga en levant son *chibouk* et Stoyan s'exécuta, hébété par la peur, docile. Et peu de temps après, lorsqu'il se fut remis de sa surprise, l'idée de demander où on l'emmenait ne lui effleura même pas l'esprit. Il ne pouvait pas s'opposer à un Turc, l'affronter, l'interroger et le questionner : le Turc était un maître tout puissant, tandis que lui, le paysan chrétien, n'était qu'un méprisable *giaour*, un esclave muet qui devait obéir à tous ses ordres. Il en avait toujours été ainsi, autant que les pères et les grands-pères s'en souvenaient, et eux tous, ainsi que leurs fils et leurs petits-fils, n'étaient que des esclaves dociles, des ignorants aux âmes noires.

IV

Le Turc passa par la *tcharshia* et entra dans le quartier turc. Stoyan marchait à quelques pas derrière lui. Une nouvelle inquiétude s'infiltra dans son cœur. Les petites rues étroites étaient, ici, sourdes et désertes, entre de hauts murs et des portes bien fermées ; les maisons étaient tournées de dos et les rares fenêtres, très hautes, sous de larges auvents inclinés, étaient garnies d'épaisses jalousies en bois. Stoyan regardait furtivement autour de lui avec des yeux effrayés et s'attendait à ce qu'un nouveau malheur s'abatte sur lui à tout instant. Le bruit sourd de ses *opintsi* sur les pavés inégaux devint encore plus discret ; à un moment, il remarqua que le lacet de son *opinak* gauche s'était défait, mais il n'osa pas se baisser pour le lacer ; il prenait seulement garde de ne pas s'emmêler les pieds, une fois de plus de peur d'attirer l'attention sur lui par quoi que ce soit. Les passants se faisaient rares, taciturnes ; Stoyan ne vit qu'un groupe d'enfants turcs qui jouaient sur une petite place triangulaire. Alors qu'ils passaient près des petits Turcs, l'un d'eux, un enfant d'environ cinq ans, vêtu d'un sarouel effiloché, fixa Stoyan avec des yeux haineux. Puis il se pencha, ramassa une pierre et la jeta sur lui :

— *Giaour* !

La pierre roula à côté de lui, Stoyan baissa les yeux, tandis que le vieux Turc ne daigna pas même se retourner pour voir qui avait jeté la pierre sur le *giaour*. « Et si le *bey* ou l'un de

ses *kahyas* surgissait, ici, maintenant ? » tressaillit Stoyan, et il se pencha et courba encore davantage, comme pour disparaître complètement. Un peu plus loin, le Turc lui fit signe de s'arrêter avec son *chibouk*, puis frappa à une porte.

— Qui est-ce ? demanda en turc une voix féminine de l'autre côté de la porte.

— C'est moi, répondit le Turc. Retire-toi sur-le-champ, je ne suis pas seul.

L'une de ses *kadins* était venue ouvrir. Le Turc attendit qu'elle soit rentrée dans la maison, jeta un coup d'œil à travers la porte entrebâillée et ensuite, il fit signe à Stoyan de le suivre. Ils entrèrent dans la cour, derrière eux se faufila le chien de Stoyan. C'était une petite cour exiguë ; à côté de la porte se trouvait une construction basse avec une chambre ou deux, où l'*aga* recevait ses invités – son « *selamlik* » ; à l'intérieur, de l'autre côté d'un mur de briques crues, au milieu d'un assez grand jardin, se trouvait le « harem », c'est-à-dire le véritable foyer du Turc, là où vivait sa famille : ses femmes (deux, trois, peut-être plus), ses enfants, là où aucun autre homme ne pouvait pénétrer, même par le regard. À côté de la porte extérieure, un grand nombre de pierres avaient été entassées, certaines plus petites, d'autres plus grosses et plus lourdes. Le Turc désigna le tas avec son *chibouk*, sans regarder Stoyan :

— À partir d'ici... là-bas ! Allez, au boulot. Tu comprends donc pas ?

Stoyan se remit lentement de sa stupéfaction et de sa peur (comment avait-il pu se retrouver dans cette maison turque, entre ces murs et ces portes fermées !), il chercha autour de lui un endroit où laisser la hache, toujours attachée autour de son bras gauche. Il devait transporter les pierres dans un coin à l'autre bout de la cour. Il s'attela à la tâche lentement, lourdement, et le Turc agita son *chibouk* avec impatience. Stoyan souffla sur ses mains : les pierres froides brûlaient, tel le feu, ses doigts nus. Puis il se mit bravement au travail, en commençant par les pierres les plus lourdes. Le Turc écarquilla les yeux, étonné par la force colossale du jeune paysan, qui soulevait avec une certaine aisance des pierres de cinquante ou de quatre-vingts oques et les transportait en se servant de ses bras, de ses genoux et de

son torse. Ses *tsarvouli*⁹⁰ s'enfonçaient dans la boue collante de la cour. Ensuite, l'*aga* laissa le paysan tout seul, bien heureux d'être tombé sur un aussi bon ouvrier. Lorsqu'il se retrouva seul, Stoyan chercha des yeux son chien, qui s'était enroulé en boule dans un petit endroit sec. Sentant le regard de son maître, Sharo leva la tête.

— C'est facile pour toi, Sharo, dit Stoyan en essayant de lui sourire, avec une tristesse vague, puis ajouta, comme s'il s'adressait à lui-même :

— Pourvu qu'il nous donne au moins un bout d'pein...

Stoyan travailla environ deux heures, ses genoux avaient ployé, ses épaules s'étaient décontractées et ses tendons s'étaient tendus au point de lui faire mal. Quand il eut fini, il se dressa et secoua les pans de sa fourrure et de sa *resachka*⁹¹ en laine avec ses mains gelées. Les pierres avaient été déplacées et maintenant il ne savait plus quoi faire. Il reprit sa hache et examina brièvement la cour déserte. Comme il se tenait ainsi, abattu, fatigué et indécis, il fixa du regard Sharo, comme s'il espérait une réponse de sa part. L'animal s'approcha et s'assit sur sa queue. Ils attendaient tous les deux, affamés l'un comme l'autre, car beaucoup de temps s'était écoulé depuis le petit-déjeuner qu'ils avaient pris de bon matin. La porte intérieure grinça.

— Eh bien, t'as fini ? Stoyan entendit la voix du Turc.

— J'ai fini, *aga*. Tiens, regarde, montra-t-il le nouveau tas de pierre de la tête, tout en regardant le Turc avec des yeux dociles.

— Bon, maintenant va-t'en, dit le Turc depuis de seuil de la porte intérieure, mais entre-temps le chien s'avança vers lui, le museau tendu, et le renifla de loin. Les moustaches du Turc se changèrent en sourire : — Ton chien, il a faim ?

— Oui, *aga* ?

— Oh, *zavall*⁹². Attends un peu.

⁹⁰ Synonyme d'*opintsi* (sg. *tsarvoul*).

⁹¹ NDA. Vêtement sans manches.

⁹² (T.) Pauvre, malheureux.

Le Turc recula et entrebâilla la porte, de peur que le regard impur du *giaour* ne pénétre son harem. Stoyan sourit à la ruse de Sharo et à l'un de ses espoirs. Le Turc réapparut sur le seuil, un bout de pain à la main. Il en rompit un morceau, le jeta au chien et attendit une minute ou deux. Puis, visiblement satisfait, il rompit un second morceau et fit de même. Le chien avalait les morceaux avec un plaisir enviable en remuant légèrement la queue. Quand le Turc lui eut enfin lancé le dernier morceau, il tira de son large ceinturon une serviette multicolore et s'essuya soigneusement les mains.

— Allez, maintenant, sors ! dit-il en passant le seuil de la porte intérieure pour se retirer dans la cour de devant.

Stoyan se dirigea vers la porte qui ouvrait sur la rue en exhalant un soupir étouffé ; le chien se lécha et le suivit. Lorsqu'ils se retrouvèrent dans la rue, le Turc claqua la porte derrière eux et la verrouilla. « Et maintenant ? » la peur monta encore davantage dans le cœur de Stoyan. La rue était déserte et il ne savait pas comme retourner au bazar, comment sortir de ce labyrinthe de ruelles étroites et tortueuses, aux portes fermées, où surgissaient à tout moment des Turcs au regard méprisant et hostile. Non loin de là, il entendait les voix des petits Turcs, à côté desquels ils étaient passés. Stoyan les craignait eux aussi – ils lui jetteraient des cailloux. Il ne connaissait pas le quartier turc, bien qu'il y fût déjà venu avec d'autres paysans de son village, lorsqu'ils s'y rendaient pour livrer des pastèques, des melons, du blé, du maïs et du foin pour le *bey* dans son sérail urbain. Loin du *bey* et de son sérail – c'est justement lui que Stoyan craignait le plus ! Aussi se mit-il à marcher au hasard, vite, les yeux aveuglés par la peur, se dirigeant vers chaque rue ouverte qui se présentait à lui. Dieu sait combien de temps il déambula ainsi, comme en rêve. Ce n'est que lorsqu'il se retrouva, soudain, de nouveau dans la *tcharshïa*, au milieu du brouhaha désormais familier, qu'il eut l'impression de se réveiller d'un songe lourd et oppressant, après qu'il se fut perdu dans le silence mystérieux et hostile des petites rues sourdes du quartier turc. Et voilà que, tout à coup, Stoyan vit juste en face de lui un bâtiment familier : la grande porte, jamais

fermée, la *mehana*⁹³ attenante avec sa cour intérieure : le relais où son père, son grand-père et tous les autres paysans du village s'arrêtaient toujours, les jours de marché, et où lui-même était venu avec eux en quelques occasions. Il essuya du revers de la main les grosses gouttes de sueur qui perlaient sur son front, puis se dirigea, souriant, à grandes enjambées vers le *kan*.

Le *kandjia*⁹⁴ se réjouit de l'arrivée de ce cet hôte inattendu en ces jours de la semaine et s'efforça de le reconnaître :

— Qui étais-tu, desja, l'ami ?

— J'suis le petit-fils de Yoan, Yoan Glaoushev de Grantché.

— Ah... de Yoan. Bienvenue ! Comment va ton grand-pere ?

— Bien, Dieu merci.

— Et toi, alors... c'est les affaires qui t'amènent ? Ce soir tu rentres au village ?

— Les affaires, oui, mentit Stoyan, sans savoir comment. Je dormirai ici ce soir et pour demain, on verra...

— D'accord, très bien.

Dans la *mehana*, Stoyan mangea du pain de ville et des haricots, restés du dernier jour de marché, arrosés de vinaigre de façon à ce qu'on n'arrive pas à discerner qu'ils étaient gâtés, et dormit sur une natte dans l'une des chambres du *kan*. Lorsque *kandjia* remarqua, le lendemain, qu'il n'était pas plus pressé que la veille de rentrer au village, et qu'il ne semblait pas avoir une affaire sur les bras, il commença à avoir des soupçons et se mit à l'interroger, jusqu'à ce que Stoyan lui conte sa mésaventure. Alors le *kandjia* lui dit sur un autre ton :

— Écoute, l'ami, attache tes *opintsi* et retourne tout de suite au village, chez ton pere et ton grand-pere. Non, mais qu'est-ce que tu t'imagines ? Qui va te nourrir ici ? C'est moi ? Et qui va donc me payer ? Ton grand-pere Yoan et ton pere vont me reprocher de t'avoir recueilli. Va-t'en et ne remets plus les pieds ici. Imbécile que tu es ! Qui va t'héberger ici, en

⁹³ (T.) Taverne.

⁹⁴ (T.) Tavernier.

ville, et quel travail pourrais-tu bien entreprendre ? Tu vas crever d'faim si tu continues comme ça. Et en plus t'es venu avec ton chien ! Tu mériterais des coups d'bâton... !

Stoyan sortit dans la rue, toujours talonné par Sharo. Pendant la nuit, un orage éclata au-dessus de la ville : l'hiver revint après le beau jour ensoleillé qui avait laissé place à un matin frais et qui tardait à se lever, avec un ciel bas et nuageux, et seule une raie étroite et blanche comme l'argent brillait au-dessus des sommets des montagnes lointaines, au sud-ouest. Le soleil se montrait enfin, mais restait derrière les bas nuages neigeux, au travers desquels filtrait une douce lumière. Chaque rayon s'éteignait et chaque rai subit se déversait puis disparaissait. Là-bas, là où brillait le ciel bas et nuageux, c'était le village natal de Stoyan et cette lumière lointaine attirait son regard. Bien qu'il n'eût pas encore décidé de retourner chez les siens, Stoyan partit dans cette direction. Sans s'en rendre compte, il avait atteint le bout de la ville et se retrouva sur le chemin qui menait aux champs et à son village natal. Là, il s'arrêta, comme à un croisement : une souffrance encore plus sombre s'était accumulée dans son âme. Devant lui serpentait le large chemin et là-bas se trouvaient sa maison natale, ses proches, sa mère et sa sœur Blagouna ; la terre de ses ancêtres était là-bas et pourtant il était incapable de se souvenir de toutes ces choses avec lesquelles elle l'attirait ; il se souvint seulement du poulain à la robe fauve qu'il allait dresser ce printemps ; il se souvint de ce cheval beau et jeune avec la même tristesse qu'il avait éprouvée pour sa mère et Blagouna. Mais son village natal ne l'attirait pas qu'avec cela, et il se mit en marche sur le chemin à pas hésitant. Il laissait lentement derrière lui la ville qui le chassait, inhospitalière et hostile, et le menaçait de famine et de toutes autres sortes de maux. Mais, au fur et à mesure qu'il s'en éloignait, Stoyan sentait comme ses jambes devenaient plus lourdes. Il était de nouveau envahi par le vague mystère de la ville, d'autant plus maintenant qu'il y avait passé deux nuits, mais aussi par tout ce qu'il y avait vu et surtout ce qui, précisément, l'avait profondément agité : tant la peur qu'une joie inattendue, tant une souffrance terrible que de braves espoirs. Dans ses pensées ingénues, Stoyan ne voyait pas clairement pourquoi la ville l'attirait ; il sentait seulement de tout son cœur la force d'attraction qui grandissait à mesure qu'il s'en éloignait. En même temps, l'image de son village natal, la figure de ses proches

commençaient à s'estomper, à s'obscurcir de la peur noire des Turcs du village qui s'était de nouveau éveillée en lui ; ils attendaient sûrement qu'il revienne pour le tuer à cause du lévrier du *bey*. « Et rien que pour ça ? Rien que pour ça... ? Était-ce vraiment une vie que celle qu'il menait au village... ? » : l'amertume qui s'était accumulée dans son âme le troublait de plus en plus. Il s'arrêta de nouveau. Et comme malgré lui, dans son indécision pénible, il tourna la tête en arrière, vers la ville. Tout à coup, son regard s'arrêta sur le chemin, du côté de la ville, où venaient deux cavaliers : des Turcs. Effrayé, Stoyan regarda tout autour de lui. La plaine environnante était déserte ; seules quelques corneilles la survolèrent comme des raies noires tordues dans le ciel bas et obscur. Stoyan se retourna de nouveau : oui, c'était bien des Turcs. Sûrement le *bey* Mahmud et Osman ! Il sauta dans le fossé, peu profond, au bord du chemin et, retrouvant son équilibre, il se courba en deux, la tête rentrée entre les épaules. Il aurait couru ainsi aussi longtemps que ses jambes le lui eurent permis pour dépasser les deux cavaliers, mais il n'avait nulle part où se cacher de leur vue, des balles de leurs fusils dans cette vaste plaine sans aucune bosse. Heureusement pour lui, bientôt le fossé fit un coude pour se faufiler sous un petit pont de bois qui enjambait la route. Stoyan se cacha là, sous le petit pont, ramassé en boule et serrant les dents, pour retenir son âme qui semblait l'opprimer pour s'envoler par sa bouche, tel un oisillon. Sharo l'avait suivi, mais n'osait pas se glisser sous le petit pont et, surpris, le regardait de côté, tantôt d'un œil tantôt de l'autre. Stoyan l'attira vers lui en silence et le serra entre ses genoux. Le chien se calma, blotti bien au chaud. Et maintenant, que Dieu nous vienne en aide ! Pourvu que les Turcs ne l'aient pas vu et pourvu qu'ils ne sentent pas sa présence sous le petit pont ! Voilà, on entendait à présent le bruit des sabots des chevaux ; ils semblaient marteler le cerveau du jeune paysan. Leur pas résonna également sur le petit pont en bois. Ils passèrent. La plaine muette et déserte retrouva son silence. Il passa quelque temps avant que Stoyan ne se décide à quitter sa cachette. Il ne songea pas même à poursuivre son chemin jusqu'au village – là étaient le *bey* Mahmud et le *kahya* Osman et il n'y avait plus aucun avenir pour lui. Il repartit en sens inverse, en direction de la ville. Son chien se mit à courir derrière lui.

La raie claire à l'horizon, au sud-ouest, s'était éteinte. Les nuages neigeux s'étaient abattus encore plus bas et dans cet espace fermé, aux alentours, tombaient des flocons.

V

L'après-midi était déjà avancé. La neige tardive d'avant printemps couvrit rapidement et abondamment les rues et les toits de la ville. Le vent se leva en moulinets et se mit à éparpiller les blancs flocons et filets de neige dans tous les sens. Les passants pressés se faisaient rares dans les rues. La plupart des boutiques de la *tcharshïa* aussi étaient fermées ou à moitié : tout le monde cherchait à se mettre à l'abri de la tempête de neige. Les quartiers étaient encore plus déserts. Stoyan Glaoushev errait de rue en rue, courbé, les mains enfoncées dans les manches de sa fourrure. Son chien marchait derrière lui d'un air abattu. Ils étaient tous les deux fatigués, congelés et affamés. Ils s'arrêtaient pour se reposer ici et là, sous quelque avant-toit, puis se remettaient à marcher, sans logis et inutiles. Si seulement la tempête de neige pouvait s'arrêter : on aurait dit qu'elle s'intensifiait délibérément et plus encore la faim, qui déchirait avec ses crocs et ses griffes les entrailles de ces deux jeunes créatures innocentes et robustes...

– Hé ! Stoyan ! cria subitement une voix féminine, étouffée par le mugissement de la tempête. Au seuil d'une porte entrebâillée était apparue une jeune femme, enveloppée à la va-vite dans un châle de laine. – Eh ! cria-t-elle de nouveau, mais se tut aussitôt, confuse, effrayée même.

Stoyan Glaoushev et son chien venaient juste de passer devant sa porte. Dès qu'il entendit la voix, il s'arrêta dans la neige, puis fit lourdement demi-tour. La femme vit que c'était un homme jeune et se tut, confuse, tandis que lui, ranimé tout à coup, lui sourit avec son visage rose, le torse débraillé et ses dents, qui par l'éclat bleuâtre de la neige qu'elles réfléchissaient, paraissaient encore plus blanches sous ses moustaches fines et blondes. Elle examina la rue d'un coup d'œil : et si quelqu'un l'avait vue ou entendue ? N'était-ce pas en effet indécemment d'entamer ainsi la conversation avec un homme jeune et inconnu ? La petite

rue était déserte, entièrement recouverte d'une masse de flocons de neige, que le vent balayait ici et là et entassait en petit tas le long des murs.

Le jeune homme s'avança :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Il continuait à regarder la jeune femme avec la même amabilité et en souriant, quoique peut-être un peu tristement, et attendait patiemment sa réponse. Elle était de petite taille et devait avoir un peu plus de vingt-cinq ans. Son visage était mince et étroit, pâli par le froid, et ses lèvres fines et serrées ; ses yeux étaient assez beaux : foncés, avec un éclat pur et son regard vif, concentré, voire perçant. Elle se remit vite de son embarras et, quand elle eut remarqué la hache qui pendait autour du bras gauche de Stoyan, elle lui dit brusquement :

– On a du bois à fendre.

Sans attendre la réponse du paysan, elle retourna dans la cour, mais laissa la porte ouverte. Stoyan se mit à la suivre en murmurant :

– D'accord... On va l'fendre.

Avant même qu'il se fût rapproché de la porte, son chien, d'un bon, franchit le seuil surélevé. Stoyan entra à son tour et vit devant lui un passage bien dégagé dans la neige, quoique le vent eût réussi à amasser quelques tas d'une neige nouvelle ici et là, puis remarqua les traces de pas de la jeune femme. Il baissa la tête et sourit de nouveau, agréablement surpris par ces traces de pas, qui étaient si menues sur la neige. Lorsqu'il eut relevé la tête, il se vit seul au milieu d'une vaste cour. En face se trouvait une vieille maison, basse, mais assez grande, avec une galerie qui abritait un perron. Le toit de l'autre partie de la maison s'était effondré, et quelques poutres pourries, qui s'étaient relevées en tombant, se dressaient là, au milieu de tas de pierre et de briques. Le sentier menait à ce côté-ci de la maison, aux marches du perron délabré de la galerie. La neige amassée pesait dangereusement sur les avant-toits inclinés. Cette demeure décrépite respirait la solitude et l'abandon, mais d'une cheminée, autrefois chaulée, s'échappait un mince filet de fumée qui se perdait dans le voile oscillant de la tempête.

Stoyan Glaoushev donnait de petits coups de pied dans la neige avec ses *opiñtsi* durcis et attendait. Une vieille femme courbée, la tête enveloppée dans le même châle dont s'était recouverte auparavant la jeune femme, apparut sur la galerie. S'appuyant sur une canne, elle descendit péniblement les marches. Elle était vêtue d'un *kiourk*⁹⁵ de satin usé depuis longtemps, couverte de haut en bas de fines bandes, et ses peaux arrachées pendaient par endroits. Elle avançait avec difficulté et faillit marcher sur la neige, mais s'arrêta et leva sa canne :

– Le bois se trouve là-bas. Hélas ! soupira-t-elle sourdement, l'hiver est revenu...

De ce côté-ci de la cour, adossée à une maison voisine, se trouvait une construction contiguë en assez bon état : un fenil avec un vaste appentis, à côté duquel gisaient d'autres ruines, maintenant ensevelies sous la neige. Les mains enfoncées dans sa fourrure, Stoyan piétina dans la neige et se dirigea dans cette direction. La vieille femme resta sur place un moment, comme si elle ne savait pas trop quoi faire ou semblait essayer de se rappeler quelque chose, puis cria doucement :

– Au fait, combien tu veux pour le fendage ?

– C'que vous voudrez bien m'donner, dit à peine en s'arrêtant le paysan, puis poursuivit son chemin.

Il entra dans le fenil : il était propre et balayé, et disposait même d'une fenêtre avec un contrevent en bois. Le long de l'un des murs avaient été entreposés de petits tas de bûches fendues et d'éclats de bois, mais dans l'angle avaient été rangés une dizaine de gros rondins nouveaux. Stoyan en poussa un du pied. « Celui qui les a fendus a dû trouver la besogne trop dure et les a laissés de côté... Ces femmes n'ont pas beaucoup de bois ». Il appuya la hache contre le mur, ôta sa fourrure, chercha des yeux un endroit où la poser, la suspendit aux râteliers, vides depuis longtemps, puis regarda de nouveau les murs autour de lui et le bas plafond. Ensuite il jeta les rondins, un à un ou par deux, dehors, sous l'appentis, prit la hache et sortit. Au premier coup, la hache retentit et rebondit. Les rondins étaient secs, tordus,

⁹⁵ Long vêtement d'extérieur doublé de fourrure.

nouveaux et durs comme le fer. « Ah, c'est comme ça... », sourit le jeune homme. Au deuxième coup, la hache s'enfonça profondément dans le rondin qui éclata. Alors Stoyan entendit de nouveau la voix de la jeune femme, mais celle-ci était devenue maintenant plus aiguë et courroucée :

– Attends, attends ! Dis-nous d'abord combien tu veux pour le fendage.

Il se redressa, appuyé sur la hache, mais ne répondit pas tout de suite et retroussa l'une après l'autre les larges manches brodées de sa chemise. La jeune femme s'était arrêtée sur le passage, enveloppée dans le même châle, et le regardait d'un air sévère, attendant sa réponse. Ainsi, debout dans la neige, elle semblait encore plus petite, mais aussi tenace et imposante, comme si elle était prête à se quereller. Mais le travail avait absorbé le jeune paysan, qui, inconsciemment, se réjouissait de sa force et, au lieu de répondre, leva de nouveau la hache. Le morceau de bois éclata et se fendit en deux. Peut-être pour partager sa satisfaction, il leva les yeux vers la jeune femme.

– J'veus ai desja dit : c'que vous voudrez bien m'donner. Je travaille pour un morceau de pein. Et pour avoir où dormir, mais y a nulle part...

– T'as donc nulle part où dormir ?

– Non. On m'a chassé du *kan*. Je pourrais trouver que'qu'chose avec de l'argent, mais j'ai même pas un aspre sur moi.

Et il sourit une fois encore et ses dents brillèrent de nouveau. Puis il leva la hache une fois de plus. La jeune femme restait sur le passage et le regardait. Comme s'il l'avait oubliée jusqu'alors, il cessa soudainement de fendre le bois, se redressa et dit :

– Vous me donnerez un bout de pein et, si possible, vous me laisserez dormir ici, dans le fenil. D'ailleurs, si vous me laissez dormir ici, jusqu'à ce que j'trouve quauque part où loger, je pourrais vous aider pour d'autres tâches : je pourrais aller chercher de l'eau, travailler dans la cour ou quoi qu'ce soit d'autre. Le travail me fait pas peur.

Il baissa les yeux comme pour feindre l'embarras. Le vent s'agita, souleva un tas de neige et le projeta devant lui, sous l'appentis.

– Comment comptes-tu dormir là, dans le fenil ? Il y fait froid, dit la jeune femme, toujours avec ce même air fâché et autoritaire.

– Je fermerai la fenêtre. Comme ça je serai pas à découvert.

– D'où viens-tu, de quel village ? demanda-t-elle en ramenant son châle sur elle.

– Pourquoi tu retournes pas là-bas, chez les tiens ?

– J'y retournerai pas. Je resterai viure ici, en ville.

– T'es seul ? T'es pas marié ?

– Non.

Alors, soudain, elle tressaillit et rentra vite à la maison.

Le jeune paysan leva la hache et se jeta avec une grande force sur les solides rondins nouveaux. La hache s'enfonçait profondément, les rondins résonnaient, craquaient, éclataient, et des éclats volaient en l'air. Même le chien, qui s'était enroulé en boule dans un coin, se leva et alla se mettre ailleurs, de peur d'être atteint par un éclat. À un moment, sans y penser, il leva les yeux vers les fenêtres d'en face et il eut l'impression que quelqu'un l'observait de là. Oui, elle était là, derrière les petits carreaux tapissés de papier grossier, et le regardait. Il n'était pas très alerte, mais il était très fort, avec une grosse tête et de larges épaules un peu pendantes. Les rondins semblaient moins éclater et se fendre sous les coups de la hache qu'entre ses mains nues, qui les ouvraient comme de puissantes pinces de fer. La jeune femme observait cette force anormale et son regard brûlait d'une réflexion rapide et impétueuse.

– Grand-mère *hadji*, dit-elle tout bas.

La grand-mère somnolait au coin du feu, dans son *kiourk* de satin râpé, et ne l'entendit pas. Et c'était tant mieux, car la jeune femme n'osait pas exprimer tout haut ses pensées. « Oui, grand-mère *hadji*, moi, la petite-fille de *hadji* Séraphim, je veux me marier avec ce paysan qui fend nos bûches dehors. Ne pleure pas, grand-mère *hadji*, ne te lamente pas, ne maudis pas : c'est comme ça. Bien que je sois la petite-fille de *hadji* Séraphim, qui voudrait d'une femme orpheline et pauvre comme moi ? Qui voudrait de moi avec cette maison en ruines et avec toi, grand-mère ? J'ai desja vingt-cinq ans... Mais à quoi donc est-ce que je pense ? C'est un

paysan, je le vois pour la première fois... Mais après tout, c'est moi-même qui l'ai interpellé sur la route... »

Elle s'écarta de la fenêtre et se mit à parcourir la maison à la recherche de quelque tâche à faire pour penser à autre chose. Elle ne trouva rien pour s'occuper : tout était propre, ordonné, à sa place. Comme toujours, elle avait passé la matinée à nettoyer et à ordonner la maison ; l'heure du déjeuner était aussi passée, et il ne lui restait plus que le métier à broder sur le divan, dans l'angle de la chambre, à côté de la fenêtre. Elle l'avait laissé un peu plus tôt, quand elle était sortie chercher le fendeur, et maintenant elle se rassit là-bas. Sur la toile blanche tendue, elle brodait des dessins et des épis d'une symétrie et d'une netteté rigoureuses, sans aucune faute. Leur complexité et leur disposition méticuleuse étaient impressionnantes : pas un trait ou motif ne dépassait et tous – de couleurs si différentes les unes des autres et de forme et de sens si variés – étaient liés à un tout, à une pensée commune, profonde et superbe. Dans le choix des couleurs et dans l'harmonie, insaisissable à première vue, dans laquelle elles fusionnaient, languissait une tristesse cachée, étouffée et insurmontable, et seules quelques étincelles de braves espoirs, de foi robuste et inébranlable et d'esprit courageux et noble s'embrasaient vivement ici et là. Lorsqu'elle se pencha de nouveau sur son métier à broder avec la fine aiguille qui brillait entre ses doigts, la jeune femme vit dans la toile tendue le clair reflet de son âme, l'image de ses pensées les plus secrètes, comme dans un miroir, tandis que, dehors, résonnaient les coups lourds de la hache affûtée du paysan. Elle se voyait confrontée à une vérité : crue, cruelle, implacable. Et elle lui fit face sans reculer : « Qu'advient-il de nous lorsque nous aurons mangé les derniers restes de l'héritage de grand-père *hadji* Séraphim ? Allons-nous donc nous mettre à mendier ? Toi, grand-mère *hadji*, qui as passé toute ta vie dans l'opulence et le luxe et qui, maintenant, grelottes au coin de lâtre froid, et moi, qui souffre dans ma jeunesse... Mais ne serais-je pas en train de devancer par mes pensées ce que je ne pourrai pas réaliser moi-même ? Mon cheval va bien trop vite... Non, il ne va pas trop vite et je vois clairement ce qui pourrait se passer. Voilà longtemps que j'attends et continue d'attendre... » Soudain elle se calma : « Qu'il reste dormir dans le fenil et on verra bien ce qui arrivera... » La jeune femme piqua

vivement l'étoffe avec l'aiguille et commença à broder une fine rayure bleu clair, qui se mit à briller parmi les autres couleurs de la toile, en formant des rayures larges ou étroites, en motifs géométriques d'une régularité rigoureuse et en zigzags d'une souplesse harmonieuse, serrés, fortement prononcés, plutôt foncés et proches du noir, mais purs et d'une profondeur transparente.

La nuit commençait à tomber. Stoyan avait fendu les bûches et les transportait dans le fenil. La jeune femme le vit sortir avec sa fourrure ; près de lui, son chien remuait la queue d'un air abattu. Elle rompit un assez grand morceau de pain sur lequel elle mit un bout de fromage et, comme elle allait sortir, elle saisit au passage une couverture de laine usée.

– Viens, cria-t-elle depuis les marches du perron.

Stoyan Glaoushev s'approcha timidement.

– Prends ça, lui dit-elle en regardant le chien d'un air renfrogné, puis ajouta : – et ça aussi, pour te couvrir.

Il prit le pain et la couverture d'un air embarrassé. Puis, comme il ne savait pas trop quoi dire, il demanda tout à coup :

– Au fait, comment t'sais que j'm'appelle Stoyan ?

Les yeux sévères de la jeune femme s'illuminèrent de joyeuses étincelles :

– Parce qu'au moins la moitié d'entre vous, les paysans, vous êtes des Stoyan.

Il sourit niaisement et, sans la regarder, demanda de nouveau :

– Et toi, comment qu'tu t'appelles ?

Elle fronça les sourcils et ne répondit pas tout de suite.

– Sultana, finit-elle par dire et rentra vite à la maison.

Stoyan Glaoushev se dirigea droit vers le fenil, à travers la neige, et avant même d'arriver, il prit une grande bouchée de pain. Sharo sauta sur lui avec ses pattes de devant et tendit son museau humide vers le pain. Stoyan leva les deux mains et marmonna la bouche pleine :

– Et toi, tu m'as donné que'qu'chose hier, quand l'aga t'en a jeté tout un quignon ?

Il lui lança un assez gros morceau et comme il l'attendait devant la porte du fenil, il poursuivit d'un air prétendument fâché :

– J'te laisse entrer, mais va pas croire que tu dormiras sous la couverture ! Chauffe-toi avec ta propre fourrure.

Il se sentait joyeux et comme il n'avait personne à qui parler, il parlait à son chien.

VI

La neige arrêta de tomber la nuit même ; le vent s'arrêta aussi. Bien avant que le jour se lève, le temps changea d'un seul coup, s'adoucit ; une brise à peine perceptible, humide et chaude à la fois, se répandit partout.

Stoyan Glaoushev sortit du fenil aux aurores. La cour était déserte et l'on ne voyait aucun signe de vie dans la maison d'en face non plus. Pendant la nuit, la neige avait aussi recouvert le sentier qui menait aux marches de la galerie, si bien que la cour et la maison avaient l'air encore plus désertes. S'élançant dehors dès que son maître lui eut ouvert la porte du fenil, Sharo marchait et courait sur ses longues pattes agiles dans la cour, laissant sur la neige fondue de longues rangées de traces bleuâtres. Stoyan regarda autour de lui, puis retourna dans le fenil : « Eux, les citadins, ils dorment jusque tard », et il se mit à attendre debout au milieu du fenil, jusqu'à ce que le jour fût bien levé et avec l'espoir que quelqu'un se montre sur la galerie. Il devait rendre la couverture avec laquelle il s'était couvert pendant la nuit, et il voulait demander s'il pouvait passer la nuit ici ce soir aussi, si jamais il ne trouvait pas d'autre endroit où loger. Bien qu'il craignît la petite-fille de *hadji* Séraphim, c'est justement elle qu'il voulait voir apparaître quelque part, justement à elle qu'il voulait poser la question. Voilà qu'une fumée bleue s'éleva de la cheminée et le jeune homme s'appuya impatiemment sur son autre jambe, mais aucun bruit ne venait encore rompre le silence de la vieille maison.

Au point du jour, un ciel limpide et bleu se découvrit, et bien que le soleil ne se fût pas encore levé, d'épaisses gouttes d'eau commencèrent à tomber ici et là. Un beau jour d'avant printemps s'annonçait, la neige fondait et le jeune paysan ne pouvait plus rester là à attendre. Son sang paysan bouillonnait sous un temps pareil, et il était de nouveau affamé. Il prit sa

hache, leva la couverture, telle qu'il l'avait laissée dans les râteliers vides, puis sortit de nouveau dans la cour. Doucement, comme s'il marchait sur la pointe des pieds sur la neige, il s'approcha de la balustrade défoncée de la galerie et jeta la couverture en travers. Il s'arrêta là aussi un instant, puis tout à coup, il traversa la cour et sortit dans la rue. Le chien renâcla avec son museau humide et s'élança après lui. Dès qu'il fut sorti, la petite-fille de *hadji* Séraphim apparut sur la galerie. Elle s'arrêta le long de la clôture, pour observer les traces du jeune homme, mais comme pour repousser quelque pensée embarrassante, elle empoigna vite la couverture et rentra dans la maison.

Le soleil se leva, des fils d'eau argentés s'écoulaient bruyamment des toits, des flaques et ruisselets reluisaient dans les rues. La *tcharshia* était anormalement animée, pour la première fois depuis les longs mois d'hiver. Stoyan Glaoushev barbotait lentement avec ses *opintsi* mouillés dans la neige fondue et les flaques de boue, s'arrêtait ici et là, comme s'il avait oublié vers où il était parti, et il ne savait effectivement pas où aller. La hache pendait autour de son bras gauche, inutile : il ne faisait plus aussi froid maintenant et il n'y avait plus de bûches à fendre. Stoyan souriait d'un air coupable aux taquineries des apprentis qui se moquaient de lui ou essayaient d'effrayer son chien, de l'embêter. Ce n'était pas un jour de marché et lui, le paysan, était comme un corbeau blanc au milieu de la *tcharshia*.

Tout aurait été très bien, s'il n'était pas aussi affamé. Et ces insolents petits citadins, qui le taquinaient, auraient pu au moins lui indiquer où aller travailler un peu, pour avoir de quoi manger. Il était triste, mais souriait et se sentait en quelque sorte coupable de sa faim, de son impuissance ici, et de cette tristesse confuse qui serrait son cœur. Déambulant ainsi, il se retrouva devant la porte d'une chaudronnerie et s'arrêta là.

De la porte, il fallait descendre quelques marches pour arriver à un vaste local, creusé sous terre, et quelque part au cœur du sol en terre battue, se trouvait le grand fourneau. Un apprenti agitait de toutes ses forces l'épais levier en bois du soufflet, où grésillait et sifflait une flamme vive et bleuâtre. À côté du fourneau, un vieil homme, ceint d'un tablier en basane et aux manches retroussées, surveillait attentivement le feu. Tout près, autour de la grande enclume, se trouvait une dizaine d'hommes, munis d'énormes marteaux qu'ils tenaient par le

manche. L'homme près du fourneau leva la main et le soufflet arrêta de gémir, le feu déclina et il ne resta dans le fourneau qu'un tas de braises de hêtre, qui disparaissaient vite au milieu de l'éclat blanc du métal fondu. L'artisan près du fourneau repoussa avec un long balai les braises restantes et plongea dans le métal une grande cuillère en fer. Le cuivre fondu tremblotait péniblement dans la profonde cuillère et quelques gouttes blanches brûlantes tombèrent. L'artisan versa habilement le liquide incandescent dans un moule et plongea de nouveau la cuillère dans le fourneau. Peu après, une galette rouge vif roula sur le sol de terre. Le cuivre avait commencé à se durcir, l'artisan l'attrapa à l'aide de longues pinces et la jeta, ardente et lourde comme elle était, sur la grande enclume. Au même moment, les dix hommes vinrent se placer en demi-cercle autour de l'enclume avec leurs lourds marteaux prêts à battre. L'artisan s'exclama, fit un signe, puis serra les pinces des deux mains. De l'autre côté de la chaudronnerie, sur un large établi, étaient assis d'autres ouvriers, qui martelaient avec de petits marteaux des bidons, des bassines, des casseroles, et autres récipients en cuivre, tandis que dans l'angle obscur d'en face, deux apprentis étameurs, mains contre le mur, tournaient sur eux-mêmes et astiquaient consciencieusement d'autres récipients avec leurs pieds nus. Mais le sourd sifflement du sable entre leurs pieds et les coups sonores entrecroisés du côté de l'établi furent tout à coup étouffés par les coups des dix marteaux, qui tombaient avec force sur la galette ardente de l'enclume, l'un après l'autre, vite et harmonieusement :

« Ta-ka-ta-ka-ta-ka-tak ! »

Sans trêve. La galette de cuivre devenait plus foncée et de plus en plus large, de plus en plus fine sous les coups qui s'abattaient sur elle.

Stoyan Glaoushev restait sur le seuil et observait d'un air fasciné le travail de ces hommes. Si seulement il pouvait, lui aussi, lever l'un de ces grands marteaux – c'était un travail et un jeu amusant à la fois. Il ne remarqua pas comme un vieil homme, aux yeux bleus, tout blanc, le visage rouge comme le cuivre et ceint d'un tablier tissé à rayures noires et noir foncé, s'approcha du pied de l'escalier. L'homme fit signe de la main à Stoyan et lui cria à travers le fracas des marteaux :

– Qu'est-ce que tu veux, p'tit paysan ? T'as besoin de que'qu'chose ?

– J'ai pas b'soin... commença Stoyan, mais il se troubla, car lui-même n'entendait pas sa voix, alors il dit : – Donnez-moi un marteau à moi aussi ! Que j'martèle, que j'martèle moi aussi...

Alors le vieux le regarda avec des yeux différents. Puis, comme il était un peu voûté, il se retourna vers les ouvriers autour de la grande enclume et regarda de nouveau le paysan.

– Descends, dit-il tout à coup.

Stoyan descendit l'escalier, puis son chien après lui.

– Chasse le chien, lui dit le vieil homme et il le regardait toujours avec son regard concentré, mais calme de vieillard.

– D'accord, trembla Stoyan de tout son être, bien trop docile. Il se retourna et agita même sa hache : – Oust ! Allez, dehors !

D'abord effrayé, Sharo sauta sur la première marche et regarda de là son maître d'un air perplexe ; puis pas à pas, il remonta deux par deux les marches restantes, sauta par-dessus le seuil de la porte et s'arrêta là, enfin conscient de la gravité de la situation.

Stoyan posa la hache contre le mur et ôta sa fourrure. On lui donna un marteau et on lui montra la dernière place dans la file.

– Tu regardes les autres, lui dit l'artisan près de la grande enclume.

Le marteau n'était pas très lourd pour Stoyan si bien que, dès le premier coup, le maître écarquilla les yeux et s'écria :

– Eh ! Doucement ! Tu vas perforer le cuivre, doucement !

Alors Stoyan se mit à marteler doucement, mais sa force extraordinaire continuait de se faire ressentir. Il mania longtemps ainsi le lourd marteau, infatigable et consciencieux.

Le travail fut terminé en fin d'après-midi. Stoyan Glaoushev avait très faim, mais au lieu de parler de pain, il demanda à l'artisan :

– Est-ce que j'reviens demain ?

– L'artisan montra du doigt l'établi. C'est là qu'était le vieillard. Stoyan avança et demanda de nouveau :

– Est-ce que j’reviens demain ?

– Oui, mais cette fois viens plus tôt, répondit le vieil artisan. Puis d’ajouter : – Tiens, prends ça, pour t’acheter du pain, et il jeta sur l’établi une pièce en cuivre de dix paras. – Le chien, poursuivit-il, comme s’il s’en fut soudain souvenu, le chien, tu peux le laisser chez toi. Il ne nous est d’aucune utilité ici.

Lorsqu’il sortit de l’atelier, Stoyan s’arrêta devant la première boulangerie sur son chemin et acheta une miche entière avec les dix paras. Là même, devant la boulangerie, il mangea toute la miche, sans oublier, bien sûr, son ami muet. Il continua sa route et s’arrêta dans un angle. Il sentait dans son corps robuste la douceur de la fatigue ; il était repu et regardait autour de lui avec des yeux brillants de joie. Sharo aussi remuait la queue, content ; la tache noire au-dessus de son œil gauche était toujours la même, tel un *kalpak* de travers. Stoyan hocha la tête :

– Maintenant tu remues la queue, hein ? Mais ta queue à toi, elle est pas aussi lourde que les marteaux de la chaudronnerie...

Ce n’est qu’au crépuscule, lorsque toutes les boutiques étaient désormais fermées et que les rues de la *tcharshïa* se vidaient rapidement, que Stoyan Glaoushev éprouva de nouveau de la peur : où irait-il passer la nuit, le laisserait-on entrer de nouveau dans le fenil ? Et c’est ainsi, en proie à la peur et sans savoir où aller, qu’il se dirigea vers les vieux *konaks*⁹⁶ en ruines de *hadji* Séraphim. Il entra dans la vaste cour et vit aussitôt, sur la balustrade de la galerie, la couverture multicolore avec laquelle il s’était couvert la nuit passée ; on l’avait changée de place depuis le matin, mais elle n’était pas très loin. Un peu plus tôt, la petite-fille de *hadji* Séraphim l’avait rapportée. Il prit la couverture et s’arrêta là un moment, les yeux tournés vers les petites fenêtres – pourvu qu’elle sorte, pour qu’il puisse l’interpeler, pour lui dire qu’il avait travaillé et que demain aussi il irait au travail. Du côté de la maison, on n’entendait pas un bruit, pas une voix, si bien que Stoyan se dirigea vers le fenil. Et alors qu’il avançait sur la neige, qui jonchait le sol ici et là, il remarqua des traces de pas, celles de ses

⁹⁶ (T.) Résidence, hôtel particulier.

tout petits pieds. Elle était donc entrée dans le fenil, dans son fenil. Stoyan sourit et lui-même ne savait pas pourquoi. Il fit aussi entrer le chien et ferma la porte. Alors qu'il faisait encore clair dehors, il se coucha dans les râteliers et s'endormit d'un sommeil bienfaisant – fatigué et repu comme il était, le cœur empli de vagues, mais beaux espoirs.

VII

C'était un jour ouvrable et deux semaines étaient passées depuis que le jeune paysan dormait dans le fenil, dans les sérails vides de *hadji* Séraphim. Rien de particulier ne se produisit durant ces deux semaines. Stoyan sortait tôt le matin et rentrait le soir. Au cours des premiers jours, Sharo était une source d'inquiétude pour Stoyan. Il ne pouvait pas le ramener à son village natal et il ne supportait pas l'idée de devoir se séparer de lui. Il ne pouvait pas non plus l'emmener à la chaudronnerie où il travaillait et craignait pour lui, car la petite-fille de *hadji* Séraphim n'appréciait pas beaucoup son compagnon à quatre pattes. Il l'attacha avec une corde dans le fenil, lui apportait de la nourriture, lui versait de l'eau dans une écuelle en pierre abandonnée et ne le laissait sortir dans le jardin que la nuit. Et même comme cela, il avait de la peine pour le chien, qui restait attaché toute la journée dans le fenil, mais quoi faire d'autre ? Soultana pouvait très bien les chasser tous les deux un de ces jours. Un soir, elle l'interpella depuis la galerie et lui demanda sévèrement :

– Dis, ce chien, tu peux pas le renvoyer au village ?

– J'peux pas... comment le pourrais-je, s'effraya pour de vrai Stoyan Glaoushev, mais, une fois de plus, par peine et attachement envers le chien, il trouva quoi répondre : – On m'laisse pas sortir de l'atelier, j'travaille tout le temps, mais j'ai pas envie de tomber sur des gens du village, quand ils viennent au marché ; j'veux pas qu'ils sachent où je suis, comment j'vais, car le *bey* et Osman *aga* aussi pourraient l'apprendre...

Elle ne savait rien de sa fuite du village et cette réponse n'était pas totalement claire pour elle, mais elle en comprit le sens et lui dit :

– Eh bien, puisque tu peux pas le ramener, pourquoi le laisses-tu attaché dans le fenil ? Il geint et aboie toute la journée ! Moi, les chiens, je les aime pas, mais laisse-le donc se promener dans la cour.

Le jeune chien bigarré ranima un peu la vaste et silencieuse cour et ne laissait pas le chat ou la poule du voisin sauter par-dessus les murs de briques presque effondrés qui l'entouraient.

« Et maintenant, pensait Stoyan, puisque qu'elle a pas chassé le chien, moi non plus elle va pas me chasser du fenil pour le moment. » Des semaines entières passèrent ainsi. Le matin, il laissait la couverture de laine multicolore sur la balustrade de la galerie et le soir, il la trouvait de nouveau là – la petite-fille de *hadji* Séraphim n'oublia pas une seule fois de la remettre à sa place. Ils se croisaient rarement tous les deux, pas plus d'une minute ou deux, et échangeaient encore plus rarement quelques mots. Or si le paysan eût été plus perspicace, il eût remarqué que Soultana ne le quittait pas des yeux. Il voyait ses traces dans la cour et dans le fenil, les cherchait même, et se réjouissait lorsqu'il remarquait quelque chose, tout comme il se réjouissait chaque soir lorsqu'il voyait, sur la balustrade la galerie, la couverture multicolore, avec la joie craintive de savoir qu'on ne le chassait pas. À deux reprises, il vit que le fenil avait été ordonné et un matin, alors qu'il venait de sortir pour aller au travail, Soultana surgit sur la galerie et lui dit :

– Pourquoi tu te trouves pas un peu de paille quauque part pour dormir dessus ? Tu vas toujours coucher comme ça, dans les râteliers, sur des planches nues ?

Le temps de lui répondre, elle rentra dans la maison, mais le soir, il trouva avec la couverture un petit oreiller en tissu usé, mais en bon état. Il se prépara un lit plus confortable, trouvait du travail tous les jours et avait déjà réussi à mettre de côté quelques groches. Stoyan Glaoushev devint plus libre dans sa nouvelle vie : la pensée inquiétante de son village natal ne le tourmentait plus aussi souvent ; la ville non plus ne lui faisait plus peur, quoiqu'elle continuât de l'attirer avec la même force. Il craignait toujours sa protectrice, qui, parfois, lui semblait incroyable, mais il avait l'impression que c'était à elle qu'il devait toutes ces bonnes choses. Stoyan voulait la voir plus souvent, mais elle le fuyait, se tenait à l'écart. C'était tout, à première

vue. Et dans son esprit naïf, l'ingénu jeune homme n'essayait même pas de deviner, de cerner ce qu'elle pensait, ce qu'elle tramait, et ce qui lui arrivait durant ces jours et semaines ; il n'observait pas non plus ses propres sentiments. Pour ce qui le concernait, au moins, tout suivait son cours, si bien qu'il ne se rendait même pas compte qu'il était pris et entraîné par un courant de plus en plus fort avec une direction bien précise, ni que tous les petits incidents auxquels il était mêlé dans la cour de *hadji* Séraphim étaient liés entre eux avec un but bien précis, qu'il n'arrivait pas saisir.

Ce matin-là, il sortit de bonne heure dans la cour – c'était un jour férié et comme il n'avait pas où aller, il cherchait quelque chose à faire pour s'occuper ici. Il voulait aider avec quelque chose, rendre service, exprimer sa gratitude de quelque façon. Il y avait beaucoup de travail à faire dans cette vaste cour, dans le jardin, autour de la partie détruite de la maison, mais il ne se décidait pas à commencer et, les mains enfoncées sous son ceinturon rouge, il tournait en rond autour du fenil, ou s'arrêtait ici et là au soleil. Le matin printanier rayonnait avec des éclats bleus et dorés dans le haut ciel serein. Ces derniers jours avaient tous été ensoleillés, la terre s'était un peu asséchée et de jeunes pousses d'herbe ou une fleur précoce avaient poussé en quelques endroits de la cour et du jardin. « Quel beau temps !... Et si j'bêchais le jardin ? » pensait Stoyan en regardant de ce côté-là, puis il se retourna vers la maison. Il ne pouvait rien entreprendre sans la petite-fille de *hadji* Séraphim, alors il l'attendait patiemment dehors, les mains enfoncées sous son large ceinturon.

Elle sortit sur la galerie pour secouer quelque vêtement et ne daigna même pas le regarder.

– Et si j'bêchais le jardin ? dit Stoyan. Et, comme si elle avait déjà pris une décision à ce sujet, elle répondit :

– Cet après-midi.

Du côté de la porte apparut un homme âgé, grand, sec, avec un long *kiourk* défraîchi qui pendillait comme si on l'avait accroché sur une perche. Il marchait d'un pas hautain, avec

des *kalevri*⁹⁷ usagées, mais vernies et son cou fin semblait encore plus long, avec sa pomme d'Adam saillante et anguleuse. Soultana s'arrêta sur la galerie pour le recevoir :

– Bienvenue, oncle Tassé.

Mais oncle Tassé ne daigna même pas se retourner vers elle ; il s'arrêta devant le paysan, le toisa de la tête aux pieds d'un air renfrogné et ce n'est qu'alors qu'il se dirigea vers les marches de la galerie.

La petite-fille de *hadji* Séraphim regardait le vieil homme d'un regard sombre, le visage légèrement pâle. Stoyan entendit comme il lui dit du haut de la galerie :

– C'est lui ?

– Qui ? demanda Soultana.

– Toute la ville en parle ! entendit de nouveau Stoyan une voix fâchée, mais étranglée.

Alors la petite-fille de *hadji* Séraphim dit et répéta tout à coup :

– Oui, c'est lui. C'est lui, oncle Tassé !

Ils entrèrent à l'intérieur et Stoyan entendit des voix se hausser, impatientes, irritées. « Ils se disputent, pensait-il, ils se disputent à cause de moi, ils veulent me chasser : lui, le vieux, il veut me chasser. » Il n'entendait pas des mots, il reconnut seulement à quelques reprises la voix de la petite-fille de *hadji* Séraphim et pour la première fois il sentit qu'il n'était pas question seulement de son expulsion, mais qu'il y avait aussi quelque chose d'autre, comme durant toute sa vie, depuis qu'il s'était installé ici : quelque chose de confus, de pas très clair pour lui, et cependant de plus important, de plus fort, et qui provenait une fois de plus d'elle, de cette femme jeune et menue, dont la voix résonnait à l'intérieur de la maison.

Peu de temps après, l'orgueilleux oncle Tassé sortit, suivi de la grand-mère *hadji*, et derrière eux Soultana. Le vieux s'arrêta là-haut, sur la plus haute marche, et cria à Stoyan :

– Eh, toi ! écoute ! Retourne d'où tu viens ! Stoyan fixa Soultana avec des yeux effrayés ; il attendait qu'elle parle et celle-ci dit d'une voix basse, mais ferme :

– Non, oncle Tassé, il va rester ici.

⁹⁷ Synonyme d'*opiñtsi* (sg. *kalevra*).

Le vieux descendit lentement les marches, cracha tout d'un coup bruyamment puis se dirigea vers la porte aussi vite qu'il le pouvait. Or la petite-fille de *hadji* Séraphim semblait se hâter. Avant que le vieillard ne sorte, elle s'approcha de la balustrade de la galerie et cria, courageuse, déterminée et triomphante :

– Eh toi, le paysan ! Stoyan la regardait avec des yeux pleins de peur et d'espoir, d'admiration muette et de dévouement. Elle poursuivit : – Monte tout de suite au grenier, au-dessus du fenil, et là, tu trouveras des houes et des bêches. Descends-les, aujourd'hui on va bêcher le jardin !

Stoyan Glaoushev entra dans le jardin en chemise, les outils sur l'épaule. Tandis qu'il examinait le vaste jardin abandonné, Soultana le rejoignit à pas rapides. Elle lui montra par où commencer, jusqu'où bêcher et bien qu'elle fût toujours aussi réservée et sévère, on voyait bien qu'elle était agitée : ses yeux noirs brillaient, ses joues pâles avaient pris une légère teinte rouge.

– Quand t'auras bien tout bêché, dit-elle, tu casseras les mottes et tu retireras les racines et les pierres ; ensuite on fera des plates-bandes.

Dans sa voix, on discernait des notes douces et amicales ; à quelques reprises, elle embrassa rapidement le jeune paysan du regard et ne se pressait pas de s'en aller. Stoyan maniait la bêche avec une grande force et enthousiasme ; l'odeur piquante qui se dégageait de la terre humide bêchée l'étourdissait, le troublait, excitait son corps et son âme. Il connaissait bien cette odeur, qui éveillait en lui un sentiment de plaisir, de tendresse et une ancienne tristesse, enracinée là, mais désormais lointaine. Une douce chaleur se répandait sur son jeune corps ; il creusait avec diligence, légèrement, avec des mains adroites, et on eût dit qu'il ne s'arrêterait jamais. La terre noire et fertile s'ouvrait vite et grand sous les coups de la bêche. La sueur qui coulait sur son front se refroidissait agréablement, telle une caresse, et lui-même se sentait tout attendri, joyeux, heureux dans son interminable travail, grisé par l'odeur de la terre bêchée et avec cette chaleur vivante sur son corps, à l'intérieur de lui, dans son âme. D'où venait-elle et tout le reste : était-ce du travail, de la terre, ou bien du soleil printanier et de ce ciel bleu, là-haut ? Ou d'ailleurs, peut-être ? Le jeune paysan ne se posait

pas de questions, et d'ailleurs il n'en savait rien et l'idée de demander quelque chose, pour s'informer, ne lui traversait même pas l'esprit – il était jeune, en bonne santé, fort, et était né sur cette même terre et avait grandi sous ce même ciel.

Quelque part, non loin de là, roucoulaient des tourterelles, et les gazouillis, argentins et hâtifs, de toutes sortes d'oiseaux dans les arbres, dans les cours et les jardins, aux alentours, ne s'étaient pas arrêtés depuis qu'ils avaient commencé, avant même que le soleil ne se lève. Sharo disparaissait tantôt quelque part dans la cour, tantôt courrait dans le jardin avec son petit *kalpak* de travers, en dandinant ses longues pattes sur les mottes de terre humide, en remuant la queue, en tournoyant tout entier, tel un tourbillon blanc sur la terre noire bêchée, fou de joie à cause du soleil et du printemps.

– Allez, ça suffit comme ça, dit au bout d'un moment une voix familière et Stoyan Glaoushev se redressa.

En face de lui se tenait la petite-fille de *hadji* Séraphim. Debout, au milieu de la terre profondément bêchée, dépoitraillé, le visage rouge, les cheveux humides et ébouriffés, dans sa chemise blanche, qu'il avait lavée lui-même pour le jour férié, de sorte que les broderies diaprées brillaient dans l'éclat du jeune soleil printanier. Il lui souriait avec ses deux rangées de belles dents blanches. Quant à elle, elle portait des habits du dimanche plus printaniers et était coiffée d'un foulard multicolore de Leipzig et, pour la première fois, il vit dans ses yeux de la douceur et même de la docilité.

– Ça suffit, poursuivit-elle, l'après-midi tu finiras ce qu'il te reste à feire, maintenant viens manger.

Soultana se dirigea avec ses petits pas vers la maison, il la suivit et c'est ainsi que, pour la première fois, elle le fit entrer dans les vieux sérails de *hadji* Séraphim.

VIII

On racontait déjà au sujet du grand-père de *hadji* Séraphim – tel un conte d'une époque lointaine et obscure – qu'il avait un chapeau plein de pièces d'or et qu'il pesait ses pièces d'argent et de bronze sur une balance. Il se nommait Marko. On disait qu'il était autant

citadin que paysan, qu'il n'était pas souvent chez lui, mais parcourait toute la Macédoine en quête de petit et grand bétail, surtout des moutons. Il faisait le tour des marchés et des foires de ce côté-ci du Vardar et de l'autre, qu'il se perdait aussi à l'étranger, en terre arnaoute⁹⁸ et grecque, à Elbasan, Ioannina, Larissa et même à Athènes. Il avait sept filles et un fils : Ognen. Ses enfants devenus grands, Marko les astreignit tous à son travail : ses sept filles et leur mère à traiter et tanner la laine et la fourrure, à laver et repasser, à teindre, filer et tisser des quantités incalculables de bures, d'épaisses couvertures et des tapis en laine multicolores tout au long de l'année, et prit son fils avec lui, pour faire le tour des pâturages et des marchés. Il était visiblement très diligent dans son travail et avide de richesse. Comme il travaillait avec de la marchandise vivante et qu'il battait sans cesse les chemins, il perdit à plusieurs reprises toute sa fortune, parfois à cause des maladies, d'autres fois à cause des Arnaoutes et des Turcs qui pillaient sa marchandise. C'était un homme brave et dur, qui portait des ceinturons avec des pistolets et des poignards, qui s'était battu pour protéger sa marchandise et qui ne mourut pas de sa belle mort, mais fut tué par des Arnaoutes, quelque part dans les environs de Koritza. Son fils Ognen, qui avait échappé par miracle à la mort, rassembla avec les bergers de son père ce qui restait de la marchandise et rentra à Prespa. Le métier de son père n'était pas de son goût. C'était un homme tranquille et de santé fragile. Il vendit la marchandise et congédia ses bergers et domestiques. Le malheur s'était abattu sur la famille – le pillage et la mort – mais tous se sentirent soulagés : le père étant mort tragiquement, le chagrin s'installa dans la maison, mais la peur qu'il inspirait disparut aussi. Les métiers à tisser, les rouets, et les fuseaux se turent, les fourneaux avec les grands chaudrons s'éteignirent, la maison entière sombra dans le silence. À cette époque, une méchante maladie se manifesta et emporta cinq des sœurs d'Ognen. Avec le temps, il maria les deux autres sœurs qui lui restaient et se maria lui-même. Tranquille et discret comme il était, toute sa vie aurait pu s'écouler ainsi, mais son épouse était une femme alerte et courageuse, et elle le poussa à agir :

⁹⁸ (T.) Albanais(e).

– Combien de temps encore allons-nous vivre comme ça, avec ce qu'on a déjà ?
L'argent s'épuise vite. Trouve-toi un travail, Ognen, avant que les pièces d'or de ton père ne s'épuisent.

Avec ce qui restait de l'argent de son père, Ognen ouvrit une boutique du même acabit que celle de son père : il vendait des bures, des ganses, des toiles et amassait aussi des fourrures qu'il vendait à des acheteurs juifs à Bitola. Son négoce n'était pas très grand, car il n'osait pas monter à cheval pour battre les chemins et faire le tour des marchés, mais il parvint néanmoins à conserver ce que son père avait laissé. Lorsque son premier enfant naquit, il demanda à son parrain de le baptiser Séraphim, quoique ce nom ne fût pas très courant à Prespa, mais c'était lui-même qui l'avait choisi, car il correspondait visiblement à son état d'âme. Ses autres enfants moururent les uns après les autres en bas âge. Lorsque Séraphim eut douze ans, son père surmonta toutes ses peurs et l'envoya apprendre l'alphabet hellénique à Ohrid, avec des maîtres de grande renommée. Au bout de la première année, et surtout de la deuxième, voyant que son enfant avançait dans ses études, Ognen se mit à rêver de l'envoyer dans quelque grande école à Athènes ou à Constantinople, pour en faire un homme instruit. Mais Ognen mourut encore assez jeune d'une douloureuse maladie et sa femme garda son unique enfant à la maison. C'est ainsi que Séraphim, encore enfant, s'installa dans la boutique de son père.

Séraphim ne regretta pas longtemps ses études, bien qu'après en avoir goûté les délices, son âme en eut toujours soif et cela devint la plus grande fierté de sa vie. Il connaissait déjà sa force et savait s'en servir. Mais très vite, la passion du commerce, qui entraîne l'homme, l'élève et le mène à sa perte, comme toutes les autres passions, s'empara de lui. Encore très jeune et sans expérience, Séraphim débuta comme son père, mais se sentit bientôt comme un étalon au milieu d'une vaste plaine, et secoua sa crinière. Il devint de plus en plus téméraire et rapace. Il n'attendait pas que les paysans des alentours apportassent à sa boutique des fourrures à leur gré, mais se mit lui-même à aller chez eux et à écorcher et dépouiller les gens simples, sans aucune pitié. Il apprit à amasser à petits prix et à garder les fourrures jusqu'au moment le plus opportun. Il leur ouvrit aussi la voie vers Salonique et la

mer. Il écrivit une lettre ingénieuse, comme il avait appris à le faire à Ohrid, au plus grand marchand de fourrures de Salonique et reçut bientôt une réponse. À la fin de sa lettre marchande, sèche et réservée, par laquelle le marchand salonicien le chargeait d'amasser les fourrures de toute la région de Prespa et de les lui envoyer directement à Salonique, avaient été ajoutées les deux-trois lignes suivantes : « Je vois que tu es un homme jeune, travailleur et habile, et moi j'aime les gens comme ça, et suis prêt à les encourager et à les soutenir. » Le marchand était grec et voulait visiblement aider un chrétien à avancer. Et longtemps il n'eut aucune raison de se repentir : Séraphim était diligent et honnête, à la façon marchande, dans son travail. Plus tard, lorsque Séraphim commença à se rendre à Salonique, le Grec remarqua qu'il restait là de plus en plus longtemps, qu'il allait au port et observait les grands bateaux. Il trouva alors le moyen de lui dire avec bienveillance et menace à la fois : « La mer, jeune homme, elle enivre. Prends garde à ce qu'elle ne te fasse pas tourner la tête. » Mais le jeune Prespanais avait déjà assez profondément inhalé l'odeur enivrante de l'eau maritime verte, de la vaste étendue maritime. Il se sépara du Grec et essaya de se frayer lui-même un chemin vers les ports lointains. Jaloux, le Grec l'écrasa d'un seul coup et lui dit de nouveau : « Ne t'aventure pas là où je suis. Ici, à Salonique, il y a de plus grands marchands que toi, mais personne n'ose me défier. Ne recommence pas. Retourne à Prespa et continue à m'envoyer des fourrures de là. Je t'apprécie, mais ne reviens à Salonique que pour t'acheter un nouveau fez. » Séraphim Ognenov ne pouvait pas rivaliser avec le grand marchand, qui avait des comptoirs et des gens à lui dans toute la mer Méditerranée et à Marseille, au Caire et même à Madagascar. Il retourna à Prespa après avoir perdu environ mille altuns.

À Prespa, il recommença tout depuis le début. Et un torrent d'or recommença à couler entre ses mains. C'est alors qu'il se maria et qu'il se fit construire une grande maison. Sa femme, grand-mère *hadji* Séraphimitsa, était, à son époque, très belle. Elle mit au monde deux enfants mort-nés ; leur troisième enfant survécut, mais ensuite elle n'accoucha plus. La fortune de Séraphim Ognenov grandissait vite, mais celui-ci n'avait qu'une seule joie dans sa vie – aussi grande qu'incertaine : la vie encore fragile de son unique fils. Séraphim n'aimait

pas beaucoup sa femme, il n'aimait que son fils, mais jusqu'à ses dix ans, ce dernier était toujours malade. Ensuite, il ne tomba plus malade, mais resta malingre et pâle, si bien que son père tremblait pour sa santé. Il ne pouvait plus développer son négoce à Prespa ; sa fortune grandissait d'elle-même et Séraphim entreprit tout d'abord d'orner sa maison. Celle-ci commença à ressembler à un sérail de pacha, mais bientôt Séraphim s'en lassa. Alors il commença à se préparer pour un long voyage – pour Jérusalem. Il n'était pas seulement attiré par le Saint-Sépulcre, situé dans une contrée lointaine, ni par la vanité d'un grand *tchorbadji*⁹⁹, mais aussi par la traversée maritime – la vieille soif qui tirait son âme ne s'était pas encore éteinte. Il partit avec sa femme et son fils, et ils revinrent tous les trois *hadjis*. Que pouvait-on bien vouloir de plus ? Des richesses, une demeure, du pouvoir, *hadji* Séraphim Ognenov avait tout cela, mais il était aussi las et plus que las de tout. Il se remit au travail, à amasser avec diligence des marchandises et à les emmagasiner dans un entrepôt à lui à Salonique. Il songea de nouveau à entamer un négoce avec les ports lointains d'outre-mer. Maintenant tout lui semblait plus facile : il avait plus d'expérience, pouvait investir dans son travail jusqu'à quarante mille groches, avait vu de ses propres yeux ce qu'est la mer et un bateau – n'avait-il pas traversé à deux reprises la mer Blanche ? Le vieux Grec était mort et *hadji* Séraphim estimait que, cette fois, il n'avait plus personne à craindre. Il resta à Salonique pendant des mois. Son entrepôt était plein de marchandises prêtes. Il attendait d'importantes nouvelles de Marseille. Il oublia Prespa et sa femme ne savait pas s'il était vivant, puisqu'il n'était pas rentré depuis si longtemps et qu'il ne lui avait envoyé aucune nouvelle de lui. Il rentra lorsqu'on l'attendait le moins et l'on ne remarqua aucun changement dans son apparence. Mais si fier et fermé qu'il était, il ne se retint pas et dit à sa femme :

– J'ai encore tout perdu.

Sa femme ne se mêlait jamais de son travail, de sorte qu'elle ne lui demanda pas cette fois non plus comment il avait perdu sa fortune. D'ailleurs, il ne dit plus rien au sujet de sa

⁹⁹ (T.) Notable.

mésaventure. Ce n'est que plus tard que l'on sut à Prespa, qu'en une nuit, tout son entrepôt de fourrures de Salonique avait disparu dans les flammes.

Hadji Séraphim Ognenov recommença encore depuis le début. Il ressemblait à son grand-père Marko et non à son père, qui était un homme tranquille et malingre. Mais cette fois, il ne put aller très loin. Peu après son retour de Salonique, il apprit que son fils Vassil côtoyait de jeunes Turcs, riches et gâtés comme lui. Ils buvaient de la *rakia*¹⁰⁰ et fréquentaient des femmes de mauvaises mœurs. *Hadji* Séraphim affronta calmement cette nouvelle infortune, persuadé qu'il allait la surmonter. Il maria son fils et ne le quittait pas des yeux. Au début, comme s'il avait accepté son sort, le jeune Vassil s'attacha à sa femme. Il eut même un enfant – Soultana. Mais peu après, on eût dit que le diable l'avait tout à coup ramené sur le mauvais chemin. Il se remit à boire de la *rakia*, ne craignant ni son père ni les médisances des gens. La *rakia* le consumma comme le feu en moins d'un an et peu après sa mort, sa jeune épouse mourut aussi. *Hadji* Séraphim Ognenov se retrouva seul avec sa femme et sa petite-fille Soultana. Il ne révélait en aucune façon sa peine, mais tous remarquèrent qu'il vieillit rapidement. Il poursuivait son travail, car il ne pouvait pas rester inactif : son esprit concevait toujours quelque nouveau plan et une force intérieure le poussait sans cesse à l'accomplir. Mais, de toute évidence, sa force commençait à décliner et un changement radical s'opéra en lui. *Hadji* Séraphim Ognenov, qui avait travaillé plus de quarante ans avec des fourrures, ne supportait plus leur odeur. En peu de temps, il vida tous ses entrepôts et vendit toute sa marchandise. Avec son argent, environ mille cinq cents pièces d'or, il acheta toute une série de boutiques dans la plus belle rue de la *tcharshïa*. Une ou deux années passèrent, mais personne ne savait ce que *hadji* Séraphim avait pensé et préparé pendant ce temps. C'est alors que se déclara, comme on l'appelle à Prespa, le grand incendie : de minuit au lever du jour, presque toute la *tcharshïa* disparut dans les flammes. Les incendies étaient fréquents, en particulier dans la *tcharshïa*, mais celui-ci fut sans précédent. C'était en hiver et

¹⁰⁰ Eau-de-vie.

hadji Séraphim resta là, à regarder ses boutiques brûler jusqu'au bout, et le lendemain il tomba malade. Deux jours avant sa mort, il dit à sa femme :

– C'est la quatrième fois que je brûle... et mon plus grand incendie : Vassil... Mais cette fois, je vais brûler complètement.

Il pensait aux quatre grandes infortunes qu'il avait connues durant sa vie, et comme il aimait à dire, non par sa faute, mais par manque de chance. En cet instant même, sa petite fille Sultana entra le voir et, comme s'il était soudain revenu à soi, il dit :

– Pourvu que je guérisse... Et sinon, que Dieu vous vienne en aide.

Il pensait, en cette heure-là, à l'enfant de son fils, à Sultana, qu'il laissait seule, mais il ne parvint pas à vaincre la mort.

Sultana, sa petite-fille, se souvenait de lui : elle avait six ans lorsque *hadji* Séraphim mourut. Elle resta une fleur solitaire au sommet d'un arbre qui avait poussé, avec vigueur et en hauteur, mais qui, à présent, était entièrement gaulé, brûlé par la foudre, ou bien, peut-être, par des sucs âcres et empoisonnés, qu'il avait absorbés par ses racines. Elle fleurissait au sommet même de cet arbre, nourrie de bons sucs vivifiants, rassemblant en elle toutes ses forces vitales, née de lui, pour produire et mettre au monde un fruit qui continuerait et renforcerait sa vie qui s'éteignait peu à peu. Sultana ne se souvenait que de son grand-père, mais connaissait aussi la vie de son père, de son arrière-grand-père Ognen et de son arrière-arrière-grand-père Marko. Elle connaissait sa mère et toutes ses grand-mères et arrière-grand-mères, leurs vies, quoique seulement en souvenir et grâce aux histoires qu'on lui avait contées. Elle portait dans sa mémoire leur silhouette et leur vie faisait partie de sa propre expérience et maturité, et ce qui échappait à ses souvenirs, la voix du sang le complétait. Sultana s'accrochait solidement à l'arbre sur lequel elle avait poussé en tant que dernier fruit et fleur ; elle était peut-être même plus vivante que lui, car elle avait réuni en elle toutes ses forces.

Elle était encore toute petite lorsqu'elle se retrouva complètement orpheline, et sa grand-mère, la femme de *hadji* Séraphim, qui n'avait jamais connu la misère ni le besoin, si bien que maintenant non plus elle ne voulait se priver de rien. Le seul protecteur des deux

femmes était l'oncle Tassé, le frère de sa mère, mais c'était un homme irréfléchi, bien trop fier de son origine *tchorbadji*, chétif rejeton d'une grande lignée. Il était très pauvre et s'emparait sans grande gêne des restes de la fortune de *hadji* Séraphim, pour porter haut, comme il disait, son honorable nom. Soultana était trop petite pour l'en empêcher et tout ce qui intéressait sa grand-mère, la femme de *hadji* Séraphim, c'était de savoir s'il y avait suffisamment d'argent pour elle : pour s'habiller, pour manger à sa faim. L'oncle Tassé commit aussi deux grandes erreurs : il pensa qu'il pouvait reconstruire les boutiques incendiées de *hadji* Séraphim, mais se rendit bientôt compte que l'argent n'allait pas suffire. Ensuite, il crut qu'il pouvait prendre des matériaux pour la construction de la grande maison du *hadji* et entreprit de démolir l'une de ses façades, jusqu'à ce qu'il arrivât à la conclusion que cela ne servirait à rien. Comme il ne put pas construire les boutiques, il conseilla à la femme de *hadji* Séraphim de vendre leur emplacement dans la *tcharshia*, mais celle-ci le brada. L'oncle Tassé commençait toujours avec de grands projets, mais n'arrivait jamais à rien faire de raisonnable. Lorsque Soultana eut treize ou quatorze ans, elle et sa grand-mère vivaient déjà dans l'indigence totale. Et si elle, la petite, n'avait pas pris les choses en main, elles auraient souffert de la faim. Cela arriva un jour lorsque sa grand-mère, la femme de *hadji* Séraphim, voulut se confectionner un nouveau *kiourk* en satin.

– Tu as encore des vêtements, grand-mère *hadji*, lui dit Soultana, et pis un *kiourk* en satin, c'est plus de ton âge.

– Comment ça, c'est plus de mon âge ? Qui je suis, moi, pour porter des guenilles ?

– Nous sommes pauvres, grand-mère *hadji*, on a personne pour gagner de l'argent.

– Moi, je suis pas pauvre. J'ai ce qu'il me faut.

– Qu'est-ce que tu as ? Fais voir. Fais donc voir ce que tu as !

Soultana retourna sa grand-mère sur le gril toute une nuit et réussit à lui soutirer toutes les clefs des coffres et placards. Au lever du jour, sa grand-mère tombait de sommeil – d'ailleurs elle aimait bien dormir – et n'avait plus de forces pour lutter. Alors Soultana lui porta le coup de grâce :

– Fais voir les clefs. Et s'il y a assez pour un nouveau *kiourk*, fais-t'en deux si tu veux.

– Tiens, chienne, prends-les, maudites soient-elles, se rendit enfin grand-mère *hadji* Séraphimista.

Soultana la laissa dormir et fouilla tous les coffres, placards et autres cachettes. Elle trouva quelques bijoux et un peu d'argent. Elle les mit sous clef et garda la clef avec elle. Grand-mère *hadji* Séraphimista resta ainsi avec ses vieux *kiourk* ; quant à l'oncle Tassé, il resta seul à s'occuper de son honorable nom. Soultana comptait et recomptait chaque aspre qu'elle devait dépenser, et le peu de fortune qu'elle tenait entre ses mains commença à ressembler aux cinq pains miraculeux, avec lesquels, d'après la légende, Jésus Christ nourrit cinq mille personnes affamées dans le désert. Depuis des années, les deux femmes menaient une vie difficile, mais elles ne se retrouvèrent jamais sans pain, sans chauffage et sans habits décents.

Lorsque Soultana eut seize ans, des marieurs vinrent demander sa main pour un certain jeune homme. Elle-même trouva une façon de savoir qui était ce prétendant et obligea sa grand-mère à refuser. Ce n'était pas un homme pour Soultana. Mais alors, elle comprit qu'elle attendait qu'un nouveau maître arrive dans cette maison, laissée à l'abandon, pour lui remettre le lourd fardeau qui accablait ses épaules de jeune femme et dans ses pensées, espoirs et rêves, elle l'attendait et se préparait à le recevoir. Les années passaient, mais plus personne ne revint la demander en mariage. On lui avait fait une réputation de jeune femme colérique et orgueilleuse. Mais il y avait aussi quelque chose d'autre, de plus fondamental : pour les pauvres de Prespa, elle venait d'une grande lignée, et pour les riches, elle était trop pauvre.

*

Et voilà qu'arriva Stoyan Glaoushev : la dernière tempête de neige le mena droit devant la porte de Soultana. Il était jeune, beau, en bonne santé et rayonnant avec sa jeunesse et sa grande force. Soultana l'observait tout le temps, l'examinait, cachée derrière les rideaux des petites fenêtres de la chambre qui donnait sur la galerie. Elle suivait sa vie autant qu'elle le pouvait et l'interrogeait de temps à autre, toujours à la hâte et prétendument

par hasard, et écoutait attentivement ses histoires. Il n'était pas très difficile de sonder les pensées, l'âme, de ce jeune homme simple et naïf. Il ne cachait rien et ne savait pas cacher. Lorsque Soultana décida de le faire entrer, lui, l'étranger, dans la maison de son grand-père, elle l'avait choisi pour époux. C'était un paysan simple et rustre, mais il était jeune et fort et son âme était pure. D'ailleurs, elle ne pouvait pas demander davantage ni espérer plus longtemps. Mais ce n'étaient pas seulement ses plans pour l'avenir – ranimer cette maison laissée à l'abandon, fonder une famille, trouver un support solide et sûr. Dernièrement, Soultana s'était mise à observer le jeune paysan d'un autre œil. Le soir, elle attendait son retour, le matin, elle courait à l'une des petites fenêtres pour le raccompagner des yeux. Elle aimait le voir ; parfois, lorsqu'elle le regardait, des frissons parcouraient son corps, mais elle ne songea jamais à donner libre cours à ce sentiment naissant, à l'appeler par son nom, à se livrer à lui. Ce sentiment n'arrivait pas à sa conscience, pour qu'elle pût reconnaître en lui le doux désir de son jeune corps vigoureux. Et ce n'était pas son cœur de jeune femme ni, selon ses principes moraux, la maudite soif pécheresse désavouée de son corps qui la poussaient vers le jeune homme, mais sa pensée, claire et pénétrante, qui voyait en lui le mari, le père de ses enfants et le solide pilier de sa propre demeure.

Le temps passait et ce qui se passait dernièrement dans la cour de *hadji* Séraphim ne pouvait plus rester secret. Il y a bien longtemps qu'un homme n'était pas entré dans cette cour, mais maintenant il y avait Stoyan – il entra et sortait matin et soir, et faisait comme chez lui, bien que Soultana le tînt à distance. Des yeux invisibles jetaient des coups d'œil et épiaient à travers les lézardes et les trous, à travers les portes et les fenêtres, on chuchotait en cachette, d'oreille à oreille, et lorsque l'oncle Tassé conta aux uns et aux autres que Soultana voulait épouser le jeune paysan, tout le monde se mit à parler ouvertement de cette affaire insolite. Le vieil ordre dans la vie de la petite ville était transgressé avec audace et cela provoquait une opposition collective. Au sein du peuple se ranima l'ancienne haine envers l'intraitable *tchorbadji hadji* Séraphim Ognenov, qui avait fait de bonnes et de mauvaises actions, mais l'on se souvenait encore des mauvaises, de même qu'on n'avait pas oublié sa force, sa fortune et son grand orgueil. Les *tchorbadjis* de la ville grognaient aussi – la

démarche de l'indigne, selon eux, petite-fille de *hadji* Séraphim piquait leur amour-propre et vanité, leur dignité de *tchorbadjis*. Dans la rumeur et les calomnies qui se répandaient dans toute la ville, il y avait aussi une moquerie cruelle, une colère hautaine et beaucoup d'hypocrisie ; d'aucuns avaient même commencé à composer une chanson dans laquelle ils inséraient leurs souhaits et vœux perfides et secrets. Même les quelque dix membres du conseil ecclésial avaient discuté et décidé, lors de l'une de leurs assemblées, qu'il y avait là une transgression à l'ordre et aux bonnes mœurs, à cause de l'indignation générale, et chacun se garda, comme on se garde d'un sacrilège, de mentionner le nom de la petite-fille de *hadji* Séraphim. Son péché non commis devint encore plus grand pour cela même qu'il parut au grand jour précisément pendant les premières semaines du Grand Carême.

Soultana entendait depuis longtemps les chuchotements de la méchante rumeur, mais comme personne n'avait le courage de lui dire les choses en face, elle se taisait et se pinçait les lèvres, plus fière et inaccessible que jamais. Nombreux étaient ceux qui la connaissaient et redoutaient le feu de ses yeux noirs, et sa langue, lorsqu'elle se décidait à ouvrir la bouche. Et d'ailleurs, qui aurait pu blâmer, en toute conscience, Soultana, qui, dès l'enfance, luttait avec bravoure contre une misère noire et veillait attentivement sur les quelques étincelles de l'âtre de *hadji* Séraphim ? Or, jour après jour, la rumeur ternissait sa belle image et la méchanceté populaire devenait de plus en plus impertinente. Le premier à lui adresser la parole fut l'oncle Tassé, puis d'autres parents, plus éloignés, et même de parfaits étrangers vinrent lui faire entendre raison, tandis qu'à la maison, sa grand-mère, *hadji* Séraphimitsa, devenue complètement sénile, maugréait tout le temps. Ce n'était pas facile de partir seul contre tous, encore moins pour une jeune fille pauvre, mais la petite-fille de *hadji* Séraphim décida d'aller jusqu'au bout. Son esprit lucide la conduisait, telle une lanterne devant ses yeux, et une espèce de feu s'embrasait dans son cœur : son désir de bonheur, son souci du foyer et des enfants qu'elle aussi, la femme née, devait mettre au monde, sa colère contre la méchanceté d'autrui, sa fierté.

IX

Un matin, alors que Stoyan venait tout juste de sortir du fenil, Soultana apparut sur la galerie et s'arrêta à côté de la clôture, les bras croisés sur la poitrine, et le visage très pâle.

– Bonjour, la salua-t-il en poursuivant son chemin vers la porte.

Elle ne répondit pas à son salut, mais lui lança :

– Viens ici. Viens plus près.

Il approcha joyeusement, avec un sourire rusé, mais lorsqu'il s'arrêta et leva les yeux vers elle, son sourire s'effaça de son visage. Elle se tenait là-haut, avec des yeux fixés quelque part au-dessus de sa tête, et dit d'une voix basse, mais claire :

– Tu sais ce qu'on raconte sur nous en ville ?

– Oui, j'sais. On me taquine tout le temps.

– Qui ça ?

– Tout l'monde. On m'appelle *tchorbadji* Stoyan. Ou alors le gendre de *hadji* Séraphim.

– Et toi ?

– Moi... rien, hésita Stoyan, puis, tout à coup, il se résolut à dire : – C'est à toi de décider.

Une lueur douce et chaleureuse illumina ses yeux fixes et elle dit :

– Soit : c'est moi qui vais décider. Souviens-t'en bien, ajouta-t-elle tout émue, tu m'as donné ta parole !

Ce même jour vint le commis du conseil ecclésial et Soultana sortit écouter ce qu'il avait à lui dire :

– Le vicaire et les membres du conseil veulent te voir.

– J'irai pas, répondit-elle, le visage blême, et l'on eût dit que son cœur avait cessé de battre de peur et de détermination à la fois. – J'irai pas ! Je ne suis pas divorcée, je ne demande pas de l'aide, je ne vais juger personne, je ne partagerai pas les biens de *hadji* Séraphim. Dis-leur ce que j viens de te dire. Depuis quand une jeune femme comme moi doit-elle se présenter devant le conseil ?...

Un peu plus tard, le commis revint :

- Si tu n’obéis pas, le conseil renoncera à toi et te maudira.
- Toi qui le sais, dis-moi : qu’est-ce qu’ils me veulent ?
- Tu héberges un homme non marié, toute la ville est révoltée.
- Dieu voit tout et me jugera comme je le mérite. S’ils renoncent à moi, je m’en remets à Dieu.

Des larmes avaient jailli de ses yeux, mais elle ne leva pas la main pour les essuyer. Le commis s’en alla tête baissée et elle referma la porte derrière lui, puis la verrouilla solidement. Maintenant, elle était seule contre tous ; quelque part derrière elle se trouvait Stoyan, mais elle devait le défendre lui aussi. La petite-fille de *hadji* Séraphim ne prit pas peur et les larmes finirent par sécher sur ses joues.

Soultana dit qu’elle se remettait entre les mains de Dieu, mais sa foi n’était pas assez grande et elle craignait de se tromper, de se tromper encore davantage. À cette époque, il y avait à Prespa un très vieux prêtre, le bon pope Danaïl. Il était devenu prêtre par amour du prochain et sa longue vie était la preuve de cet amour dans son cœur pur d’homme. Le peuple chrétien vivait depuis des siècles dans une grande misère, sous le joug des Turcs, et des gens comme le pope Danaïl lui servaient de support dans les ténèbres de l’esclavage. Le bon pope Danaïl n’avait pas appris à lire l’hellénique à l’église et durant de longues années, il ne lut qu’en slavon ou dans la langue simple du peuple, si bien que lorsque l’évêque grec de Bitola en eut connaissance, il essaya, avec des mots sévères et grossiers, de l’obliger à apprendre sa langue, qui était une langue « bénie de Dieu ». Le bon pope Danaïl lui répondit :

– Toutes les langues viennent de Dieu. C’est bien et même très bien de parler l’hellénique, et toutes sortes de langues. Je suis vieux maintenant, pour apprendre ; c’est trop tard pour moi, mais quand à l’église je lis en slavon et dans notre langue simple, le peuple comprend la parole du Christ et il ne comprendrait rien, Monseigneur l’évêque, dans ta langue, qui lui est étrangère et inconnue. Ne me reproche pas d’être un prêtre indigne, car, moi le pêcheur, je sers Dieu comme il se doit.

L’évêque le chassa de l’Église à un âge avancé. Mais le bon pope Danaïl était vraiment un homme pieux et le simple peuple ne l’abandonna pas. On l’appelait pour réaliser certains

services religieux en dehors de l'église, car il savait lire des prières « pour la bonne santé » à partir de quelques vieux livres ; plus d'un allait le voir pour connaître son avis et lui demander conseil. Soultana aussi alla le voir. Elle se confessa à lui en toute sincérité et celui-ci s'émerveilla même de son bon esprit et de sa bonne volonté.

– Tu n'as en rien transgressé la loi divine, mon enfant, lui dit le vieux prêtre. Et ne crains pas la médisance et la jalousie des gens, tout comme moi je n'ai pas crain, lorsque l'évêque en personne m'a dénigré. Prépare-toi à être bénie pour ce que tu as décidé avec tant de sagesse et d'honnêteté : dès que les festivités chrétiennes seront finies, comme l'exigent la règle et la loi de l'Église, je vous marierai toi et l'homme que tu as choisi avec ta raison et ton cœur.

Au retour, Soultana traversa la ville la tête haute et le visage rasséréné, si bien que ceux qui la croisaient s'en étonnaient et personne n'osa lui dire ne serait-ce qu'un demi-mot déplacé.

Ils restaient encore deux semaines jusqu'à Pâques et Soultana entreprit de nettoyer la maison – la partie en bon état, où elle vivait avec sa grand-mère *hadji*. Elle sortit tout dehors, au soleil, lava, lessiva, épousseta et aéra, puis chaula les murs ; dehors, autour des fenêtres, et en bas, à une archine du sol, elle peignit une large bande de peinture bleue. Elle lustra le parquet des chambres et de la galerie avec une brique concassée, de sorte qu'ils brillèrent de propreté, comme si on les avait traités à la cire d'Anatolie. Toute la maison fut remise à neuf, elle s'ouvrit, commença à respirer un air pur et sain. Ce n'était pas que pour Pâques : Soultana se préparait pour son mariage. Lorsqu'elle eut tout nettoyé et remis à sa place, elle sortit tout un ensemble de vêtements de bure – des *potouri*, un *djamadan*, une *saltamarka*¹⁰¹ et un ceinturon en laine rouge foncé – et les donna à Stoyan :

– Va les essayer dans le fenil et reviens pour que j'voie comment ils te vont, ce qu'il leur manque, car cela fait longtemps que personne ne les a portés et ils ne sont pas à ta taille.

¹⁰¹ Vêtement de dessus court et bordé de cuir.

Ces vêtements étaient ceux que portait son grand-père dans sa jeunesse, mais ils étaient toujours en bon état, fabriqués en bure et teints avec des coquilles de noix. Dans les coffres, elle gardait aussi d'autres vêtements de son grand-père et de son père – des *anteri*¹⁰² et des ceinturons en soie –, mais ils n'étaient pas appropriés pour Stoyan Glaoushev en cet instant. Lorsqu'il revint du fenil, il était rouge d'embarras, d'une joie puérile, et l'on eût dit que c'était un autre homme. Soultana l'examina de partout, vit où il fallait rallonger – oh que ses épaules étaient larges ! la *saltamarka* pendait derrière ! – vit où il fallait resserrer et l'obligea de nouveau à enlever les vêtements de son grand-père pour les ajuster à sa taille.

– Tout c'que je veux de toi, lui dit-elle, c'est que tu t'achètes un fez et des galoches. Que tu deviennes un nouvel homme pour une nouvelle vie.

Ce n'était pas facile pour Stoyan de trouver un fez pour sa tête. Soultana le renvoya une première fois à la *tcharshia* pour qu'il s'achetât un plus grand fez, le renvoya une nouvelle fois, pour qu'on lui donnât la plus grande taille. Autant Stoyan manquait d'expérience dans ces affaires de ville, autant il était ivre de joie, si bien que Soultana passa du temps à lui apprendre à chausser ses galoches – quelle tatane était pour son pied gauche et quelle autre pour son pied droit.

L'après-midi du dimanche de Saint-Thomas, le bon pope Danaïl vint les marier. Il ne vint pas seul, mais amena avec lui un petit groupe d'hommes, de femmes et d'enfants – des parents et des amis à lui, – auxquels s'ajoutèrent quelques enfants du voisinage. Le vieux prêtre dit :

– Voici, Soultana, un vieux *svat*¹⁰³, des belles-sœurs, des beaux-frères et des parents pour que vous ne soyez pas seuls en ce jour si saint pour vous. N'ayez crainte, mes enfants, car Dieu est avec vous ; le diable crèvera d'envie, alors que les gens bons de cœur se tourneront vers vous, puisque vos cœurs sont purs et bons. Tais-toi toi aussi, grand-mère

¹⁰² Pluriel d'*anteria*, qui est un vêtement de dessus, masculin ou féminin, faisant partie du costume traditionnel bulgare.

¹⁰³ Père du mari (de la femme) par rapport aux parents de l'autre conjoint.

hadji, s'adressa-t-il à la grand-mère de Soultana, qui, même en ce moment, continuait à maugréer de mécontentement – tais-toi, car la joie est entrée dans ta maison, réjouis-toi et divertis-toi.

Des gens du village de Stoyan, seules sa mère et Blagouna étaient venues ; la vieille paysanne – la mère de Stoyan – pleurait toujours ainsi d'attendrissement.

Le bon pope Danaïl célébra le mariage avec une humble solennité et lut tout ce qu'il y avait dans les livres jusqu'au bout. Puis Soultana apporta du vin et de la *rakia*, tandis que Stoyan marchait derrière elle, dans sa nouvelle tenue de ville, le visage rouge et humide, tel un chaudron de cuivre lustré. Les invités burent et repartirent bientôt. Le soir, au-dessus du toit de la demeure de *hadji* Séraphim, une seconde cheminée se mit à fumer. Les jeunes mariés étaient rentrés dans leur chambre respective.

X

Le mariage de la petite-fille de *hadji* Séraphim et Stoyan Glaoushev du village de Grantché fut un grand événement dans la vie de la ville. Depuis de longues années, la vie des Prespanais coulait tel un cours d'eau le long de son lit, creusé depuis toujours, et l'on ne se souvenait plus de la dernière fois que l'eau était brusquement montée et avait débordé les hautes berges. Le lointain passé était un conte ou une chanson de ce qui fut et ce qui ne fut pas, d'une vie morte et désormais enterrée, vague souvenir, rêves opprimés et tristesse sans espoir. Des siècles étaient passés et chaque nouveau jour ressemblait à celui d'avant ; ce petit monde était solidement enfermé dans le cercle brisé des montagnes environnantes, et rarement il arrivait que le pâle reflet d'un lointain incendie tremblât sur la surface lisse de l'eau tranquille, qu'un vent brusque, venu de loin, l'agitât ou qu'une main téméraire brisât avec une pierre son miroir gris.

Cette fois, ce fut la petite-fille de *hadji* Séraphim qui jeta une pierre dans l'eau tranquille. La démarche courageuse de Soultana provoqua l'impuissante méchanceté de tous ceux qui avaient perdu depuis longtemps tout courage ; son outrecuidance provoquait la fureur insoupçonnée de ceux qui n'avaient jamais eu une volonté propre ; l'affront à l'ordre

inchangé, établi depuis des siècles, régissant les relations, les coutumes et les mœurs, aux idées toutes faites et acceptées de la morale et de l'honneur, jetait dans le désarroi ceux qui craignaient le moindre changement ; et enfin, sa bravoure pour défendre ouvertement son droit à la vie, à la liberté personnelle, exacerbait la cruauté de tous les hypocrites, qui étouffaient sous le poids des chaînes qu'ils s'étaient mises eux-mêmes. Tous ces gens n'avaient pas d'autre arme que leur méchante langue et leur méchante moquerie.

Tôt le lendemain de son mariage, Sultana remarqua que, le long du mur à moitié en ruines, qui séparait le jardin du voisin, la voisine Nikolitsa, tournaillait et jetait des regards par là, épiait avec impatience. Sultana voyait que c'était elle que Nikolitsa cherchait, et c'est pourquoi elle restait chez elle. Mais la voisine, ayant perdu patience, se mit à crier :

– Sultana, Sultana, ma chère, sors donc, sors donc que j'te voie !

Sultana sortit sur la galerie.

– Qu'est-ce que j'entends, Sultana, on dit que vous avez célébré vos noces, que tu es devenue une femme mariée, continua Nikolitsa.

– On me raconte, mais moi j'y crois pas. Comment se peut-il que tu te sois mariée et que nous, qui habitons, pour ainsi dire, la même cour et sommes voisins, nous n'ayons rien vu, rien entendu, pas de sifflements, pas de chansons, pas de *horo*¹⁰⁴, comme le veut la coutume ; Sultana, dis-je, c'est son premier mariage, c'est une jeune femme, bon, c'est vrai qu'elle n'est plus toute jeune, m'enfin ce n'est pas non plus une divorcée, ni une veuve, ni une vieille fille, pour qu'elle se cache et en ait honte ; c'est son destin, voilà tout ; elle n'était pas faite pour cet homme, un paysan, je le vois qui tourne dans la cour, et Sultana, telle qu'elle est, dis-je...

Un torrent de paroles se déversait à travers le mur délabré, des mots piquants, méchants, chacun tel un coup, pour offenser, pour faire mal. Sultana écoutait en silence et, profitant d'une courte pause, le temps que Nikolitsa récupérât son souffle, dit d'une voix dure :

¹⁰⁴ Ronde folklorique caractéristique des Balkans.

– C'est donc ça que tu veux m'dire Nikolitsa ? Allons, nous bavarderons plus longtemps une autre fois. Je suis pressée. Bonne journée.

La porte de la galerie claqua et étouffa de nouveau la voix de la voisine.

Il était coutume d'aller voir les jeunes mariés le lundi après le mariage, pour boire de la « *rakia sucrée* ». Et l'on racontait en ville que la petite-fille de *hadji* Séraphim vivait avec son époux avant même qu'ils se marient. Sans tarder, l'après-midi, une foule de femmes, menées par une lointaine parente de Sultana, entrèrent dans la cour. Et dès le seuil, elles commencèrent, le sourire jusqu'aux oreilles, comme si elles partageaient la joie de la jeune mariée :

– Félicitations ! Longue vie à vous ! Où est ton mari, qu'on le voie ? Tu ne nous as pas invitées à ton mariage, alors on vient nous-mêmes ! Félicitations ! Félicitations ! Que les mauvaises langues se taisent, que ne vont-elles pas raconter...

Les commères s'assirent, les unes à côté des autres, sur le divan tels des choucas sur un toit, rieuses, promenant leurs yeux et leurs regards tout autour d'elles ; mais après avoir commencé de loin, minaudes et attendries de bienveillance comme elles étaient, elles se mirent à se devancer les unes les autres et arrivèrent très vite là où elles voulaient en venir :

– On vient pour que tu nous offres de la *rakia sucrée*, Sultana.

– Pour voir quelle mine tu as.

Sultana se tenait debout devant elles et attendait qu'elles aient fini de parler et qu'elles s'en allassent. Mais elles ne voulaient pas s'arrêter, vicieuses, contentes que leur plan ait réussi, de l'avoir prise au dépourvu.

– On ne viut que pour l'honneur.

– L'honneur de la femme, c'est...

– La *rakia sucrée*.

– Et de faire bien attention à son giron... hihi !

– Et de montrer patte blanche le temps venu.

– Allons, Sultana, donne-nous la *rakia sucrée*. Elle est pas trop sucrée, n'est-ce pas ?

– Et le marié ? Pourquoi il est pas là ? Où est-il passé, où s'est-il caché bon Dieu...

– Je l’ai vu l’autre jour : il a un cou épais comme ça, et rouge, très rouge ! Toi, Sultana, tu as beaucoup attendu, mais tu as attendu le bon moment.

– Une belle bête, grand et campagnard... haha !

Sultana se tenait devant elles et pâlisait de plus en plus. Puis, tout à coup, son visage prit un teint rouge vif. Et dès qu’elle se décida à parler, toutes les commères restèrent bouche bée, les yeux écarquillés, impatientes d’entendre ce qu’elle allait leur dire.

– J’ai honte de ce que vous me racontez, dit-elle. – Pas vous ?

Il eut un bref silence. Une ou deux des femmes remuèrent peureusement sur le divan. Sultana poursuivit, alors que de petites gouttes de sueur apparurent sur son front :

– Vous êtes venues me demander de la *rakia* sucrée. J’ai pas de *rakia* sucrée. Il y avait personne pour me la préparer. Est-ce moi qui aurais dû la préparer pour remplir vos verres ? Voici ma grand-mère, vous voyez bien comme elle est. Il y a personne pour me sauver de la honte de gens comme vous. Vous êtes venues pour partager ma joie, c’est bien ça ? Attendez voir comme j’avais vous feire plaisir. Attendez, je reviens tout de suite.

Sultana sortit. Les commères se retrouvèrent seules et commencèrent à se regarder les unes les autres en roulant les yeux, à se tordre le cou, à branler la tête les unes devant les autres, tandis que l’une d’elles se mit à sangloter, attristée. Sultana retourna dans la pièce avant que les commères ne reprennent leurs esprits. Elle déplia vite devant leurs yeux sa chemise de noces – blanche, avec des liserés en soie, avec de petites dentelles sur les bords – et puisqu’elle était blanche et propre comme la neige, la fleur rouge de la chasteté transparaisait clairement en un endroit...

– Voilà, voilà, commença l’une des commères, je disais bien, moi, que Sultana...

– Suffit, l’interrompit la petite-fille de *hadji* Séraphim. – On s’est vues et on s’est parlé. Maintenant, levez-vous et allez-vous-en. Partez et allez raconter en ville ce que vous avez entendu et vu ici.

Elle était de nouveau devenue pâle : ses mains tremblaient et à la fin, elle ne put s’empêcher d’ajouter :

– Et faites bien attention à vos filles !

Le lendemain matin, le commis du conseil ecclésial revint.

– Vous viendrez, dit-il à Sultana, vous viendrez au conseil tous les deux, toi et... et... ton homme, aujourd'hui après-midi, avant que la simandre¹⁰⁵ retentisse.

– Encore ? Et maintenant, c'est pourquoi ? Et pis d'ailleurs mon homme est au travail. Il va rentrer tard.

– Tu lui enverras un message pour lui dire de rentrer plus tôt.

– Et pourquoi on veut nous voir ?

– Parce que vous allez devoir payer une amende de dix groches.

– Rien que pour ça ? Et si je te les donnais à toi, les dix groches, pour que tu les leur apportes ?

– Moi ! Mais qu'est-ce que tu crois... Vous viendrez tous les deux, vous paierez votre amende et on vous expliquera certaines choses. Et ne m'oblige pas à revenir, compris ?

Jusqu'à midi, Sultana marcha toute pensive à la maison. Environ une heure avant que la simandre de l'église ne retentisse, elle appela un garçon du quartier, lui expliqua comment trouver Stoyan dans la *tcharshia* et l'envoya lui dire de rentrer immédiatement à la maison. Alors qu'elle attendait son mari, elle sortit son habit de jeune marié – les *potouri*, le *djamadan*, la *saltamrka*, le ceinturon et son nouveau fez. Elle apporta aussi ses nouvelles galoches. Stoyan arriva en courant, essoufflé et effrayé. Quand il vit que son épouse était en vie et en bonne santé, que rien ne lui était arrivé, il souffla :

– Pff ! C'en est trop... Ils m'en ont fait voir de toutes les couleurs. Quels gens ! Et ça s'dit citadin...

Sultana ne s'arrêta pas pour l'interroger – elle savait ce qu'elle allait entendre et il n'y avait pas de temps à perdre.

– Viens. Je vais te verser de l'eau pour que tu te laves, dit-elle.

¹⁰⁵ Disque de bois ou de fer qui appelait autrefois les fidèles à la prière, et faisant encore office de cloche dans certains couvents orthodoxes.

Ensuite, elle lui donna les nouveaux vêtements pour qu'il s'habille, l'aida à attacher son nouveau ceinturon et lui mit le fez sur la tête. Elle le regarda, l'examina de la tête aux talons, entra vite dans la chambre d'à côté et revint avec toute une poignée de pièces en cuivre et en argent.

– Où est ta bourse ? Hier je t'ai donné une bourse pour que tu y ranges ton argent.

– Dans mes vieilles bragues, répondit Stoyan, et il se baissa pour prendre la bourse.

– Ici, continua Soultana, parmi ces pièces de cuivre et d'argent, il y a aussi une pièce d'or. Range-les toutes dans la bourse, attache-la et mets-la dans ton ceinturon. Voilà. Maintenant, écoute et souviens-toi bien de ce que je vais te dire : on nous appelle tous les deux au conseil. Tu vas y aller dès maintenant : toi, tu es un homme, alors que moi j'ai rien à feire là. Le conseil se trouve près de l'église, tu demanderas ton chemin et on te l'indiquera. C'est là qu'est le vicaire et quelques-uns des *tchorbadjis* ; peut-être même que tous les membres du conseil seront là. Tu entreras les voir et tu t'inquiéteras pas. Tu baiseras la main du vicaire ; c'est la personne la plus importante et le représentant de l'évêque. Écoute encore : avant qu'ils te disent quoi qu'ce soit, tu vas vite sortir la bourse et tu la feras tinter, pour qu'ils voient qu'elle contient un peu plus d'argent que prévu. Tu sortiras la pièce d'or, tu la donneras au vicaire et tu diras : voilà, mon pere, je donne cette pièce d'or de bon cœur ; je me suis marié et je la donne à l'église. Après, quoi qu'ils te disent – peut-être bien qu'ils te feront des reproches –, tu te tais et à la fin, tu leur dis : pardonnez-moi, adieu. Tu écouteras et tu te tairas, parce que tu risques de dire une bêtise. Allez, maintenant, vas-y et ne t'inquiète de rien.

Stoyan l'écoutait d'un air étonné ; elle finit même par lui faire penser à sa mère et à sa sœur Blagouna, qui lui faisaient souvent des reproches et le corrigeaient quand il était petit, et il trouva cela drôle. Il sourit largement. Maintenant Soultana lui semblait drôle et plus tendre avec ses yeux sévères, petite, douce et belle, avec son turban blanc aux boutons brillants sur les rebords. Stoyan lui souriait, attendri, et leva inconsciemment les mains vers elle.

– T'écoutes c'que j'te dis ? le gifla-t-elle sur les mains.

– J'écoute, j'écoute...

– Tu t’souviendras de c’que j’t’ai dit ?

– J’écoute... Je m’en souviendrai, je m’en souviendrai. Sauf que... moi, j’ai pas du tout envie d’aller là-bas, chez... l’évêque, mais puisque tu le demandes... J’y vais, j’y vais, te fâche pas.

L’indécision de Stoyan disparut bientôt et il se mit en route vers le conseil avec l’insouciance d’un homme naïf qui ne se doute de rien. Ce n’est que devant le bâtiment même, qui abritait la chancellerie du conseil ecclésial, qu’il revint à soi et que son visage prit un air grave et enfantin ridicule.

Dans la vaste salle, garnie de divans, le long de ses trois murs, et de fenêtres les unes à côté des autres, le commis du conseil le fit entrer et, comme s’il était le premier à le juger, dit sur un ton hautain :

– Voici le nouveau marié prespanais.

– Oui, c’est bien moi, sourit Stoyan, comme ça, dans le vide, et plongea immédiatement la main dans son ceinturon pour en tirer la bourse.

Il remarqua sur le divan d’en face un prêtre pas très vieux, au visage pâle et sec, avec une barbe rare, et une table basse devant lui. C’était sûrement le vicaire, mais Stoyan se l’était imaginé vieux, avec des cheveux blancs et une barbe blanche, qui descendait jusqu’au ceinturon. Des ronds de fumée de tabac flottaient et se balançaient, et à travers eux, Stoyan vit une dizaine d’hommes, vieux pour la plupart, assis décemment sur les divans, avec des *chibouks* et des chapelets, aux visages différents, mais tous le regardaient avec des yeux étrangers, renfrognés, sévères et distants. Le conseil était au complet – peut-être en raison de l’importance de l’affaire, ou par excès de curiosité envers l’audacieuse petite-fille de *hadji* Séraphim. Soudain, Stoyan remarqua un visage familier : sur le côté, près de la porte, se tenait assis l’oncle Tassé – plus renfrogné, plus inaccessible que tous les autres hommes assis ici. Stoyan se réjouit quand il le vit – connu parmi les inconnus, après tout n’était-il pas l’oncle de Soultana ? – et le salua amicalement.

– Comment vas-tu, oncle Tassé ?

L'oncle Tassé fronça encore plus les sourcils et tourna la tête avec mépris. Il n'était pas membre du conseil, mais était venu en tant que proche des accusés et avec le sentiment d'avoir été lésé, en tant que victime et accusateur. Stoyan se troubla et jeta des regards autour de lui – n'y avait-il donc personne pour le soutenir ? De l'autre côté, toujours près de la porte, était assis un homme jeune, élancé et sec, tout recourbé, depuis les talons de ses longues jambes jusqu'à la mèche pendante de son fez ; ses longs coudes dépassaient largement la table et il écrivait, écrivait encore, comme s'il avait été condamné à écrire à jamais et sans cesse. Stoyan détacha son regard éperdu de lui et c'est alors qu'il vit tout près le bon pope Danaïl, assis sur une chaise basse à côté de la table du scribe. Stoyan s'élança vers le vieux prêtre et voulut lui baiser la main, réjoui et ému.

– Non, non, le repoussa calmement et aimablement le bon pope Danaïl. – D'abord là-bas, baise d'abord la main du vicaire. Et doucement, doucement, n'aie pas peur, il n'y a rien... Stoyan baisa assez maladroitement la main du vicaire épiscopal et se redressa à côté de la petite table devant lui. Bon, la première chose à faire : baiser la main de l'évêque, il l'avait faite ; et maintenant – la deuxième chose. Stoyan sortit la bourse, la dénoua, mais oublia de la faire tinter, sortit la pièce d'or et la posa sur la table :

– Je m'suis marié ; voilà donc cette pièce d'or pour l'église.

– Ben voyons ! dit quelqu'un dans la vaste salle.

Pendant une minute, on n'entendit plus que le grincement strident de la plume du scribe. Sur la petite table devant le vicaire trônait calmement la pièce d'or, telle une tache de soleil tombée là par hasard. Stoyan remarqua tout de suite comment un vieillard trapu, assis tel un petit tas sur le divan à côté du vicaire, avec une grosse tête pendant vers l'avant sous un fez bas de couleur mauve, lui fit signe, avec son long chapelet dans la main, de reculer et l'on entendit soudain sa grosse voix retentissante :

– Tiens-toi là, vers de la porte, qu'on te voie tous.

Stoyan regarda craintivement autour de lui et recula jusqu'à la porte.

– Où est-ce qu'elle est, ta femme ? demanda le vicaire sans le quitter des yeux. – Nous vous avons convoqués tous les deux.

– Elle a rien à feire ici, répondit Stoyan avec les mots de Soultana. Puis il se souvint qu'elle lui avait dit de se taire et pinça les lèvres, se jurant à soi-même qu'il n'ouvrirait plus la bouche.

– Comment ça, elle a rien à feire ici ! continua le vicaire. – Vous êtes tous les deux coupables devant l'église et le conseil. Le conseil veille à ce que tous les bons chrétiens obéissent à la loi et vivent honnêtement. Mais vous autres, insensés, vous vous éloignez du troupeau. Vous vous êtes mariés sans la permission du conseil, de l'église. Avant votre mariage, tu as longtemps vécu dans la maison de la jeune mariée. Réponds, est-ce bien vrai ?

Stoyan se taisait.

– Réponds donc, ou tu ne veux pas parler de ça ? lança un autre membre du conseil, et il continua : – Tu vas tout nous raconter. Tu ne cacheras rien. Nous savons que tu as vécu là-bas. Eh bien parle : vous vous voyiez, enfin... elle venait chez toi ou toi... bref, tu comprends...

Stoyan continuait à se taire. Mais quelque part en lui, il sentait que ces gens voulaient l'offenser, l'humilier, écraser sa tête contre le sol, l'obliger à parler de choses dont on ne parle pas devant les autres, devant des inconnus. Son cou et son visage se colorèrent d'une teinte rouge, des larmes menaçaient de jaillir de ses yeux.

– Tu te tais, donc tu te sens coupable, dit le vicaire et il se redressa, comme s'il s'apprêtait à se lever. – Toi et ta femme avez commis un grand pesché et avez désobéi.

– Je vivais dans le fenil, dit Stoyan comme si l'idée de se défendre lui avait subitement traversé l'esprit.

– Bien, acquiesça de la tête le vicaire. – Et après ?

– Après... rien.

– Rien, dis-tu.

– Rien.

On entendit un petit rire étouffé.

– Tu ne peux pas te justifier, jeune homme, hochait la tête le vicaire. – Et qui commet un péché, sera puni comme il le mérite. Pour vous être mariés sans permission, le conseil vous impose une amende de dix groches.

– C'est tout ? se réjouit Stoyan de la rapidité de ce dénouement et sourit même. Il sortit de nouveau la bourse et se mit à la fouiller. En plus de l'argent que lui avait donné Soultana, il y avait encore, dans la bourse, une vingtaine de groches à lui. – Voilà, voilà... puisqu'il s'agit de dix groches...

Il posa l'argent sur la table et recula de nouveau vers la porte. Le vicaire examina le petit tas de pièces, comme pour les vérifier des yeux, et leva de nouveau son visage sévère vers Stoyan :

– L'amende, c'est une chose. Mais il y a autre chose : nous avons appris, et toi-même tu as reconnu par ton silence, qu'avant de vous marier, toi et ta femme actuelle avez illégalement...

– Mon Révérend Père, et vous, vénérables vieillards et *tchorbadjis*, entendit Stoyan à côté de lui la voix du bon pope Danaïl, pourquoi torturez-vous ce jeune homme innocent comme un agneau ? Il est pur comme un agneau, je le sais bien. S'il y a un coupable dans cette affaire, ce ne peut être que moi et c'est moi que vous devez juger.

– Après, mon père, lui fit un signe de la main le vicaire et ajouta mécontent : – Patience, ton tour viendra.

Il eut un silence. Alors Stoyan répéta à voix basse les mots que le vieux prêtre semblait lui avoir soufflés comme réponse la plus appropriée :

– Pourquoi me torturez-vous, vénérables gens ?

Et il eut un nouveau silence. Le vieillard trapu, qui était assis à côté du vicaire, agita son chapelet vers Stoyan et dit avec sa voix retentissante :

– Allez, jeune homme, rentre chez toi, rentre chez toi.

Stoyan était sur le point de s'en aller, mais il se souvint des instructions de Soultana et se tourna de nouveau vers les vieillards en disant :

– Pardonnez-moi. Adieu.

Quand il sortit dehors, le commis se dressa devant lui. Ce n'est qu'alors que Stoyan explosa, dépité, attristé :

– Mais quel genre d'hommes vous êtes, vous, les citadins, quel genre d'hommes ! Pff !

XI

Stoyan Glaoushev vécut longtemps parmi les Prespanais tel un oiseau étranger dans une colonie étrangère. Ils ne voulaient pas accepter facilement dans leur milieu l'indésirable immigré qui, par son mariage, avait acquis si vite et si insolent le droit d'être leur concitadin. C'est ainsi que, devant lui, se dévoilait l'autre face d'une vie qui l'avait attiré avec une grande force. Mais malgré les déconvenues et déceptions que lui donnait sa nouvelle vie, il l'embrassait de plus en plus intimement. La force d'attraction de la ville ne faiblissait pas, concentrée désormais dans Soultana, dans sa nouvelle maison : Soultana, son épouse, était ce qu'il y avait de plus merveilleux dans cette ville inhospitalière et néanmoins si belle ! Et c'est précisément cela, le fait qu'il s'était marié à la petite-fille de *hadji* Séraphim, que les Prespanais n'arrivèrent point à lui pardonner ; or c'était justement un tel miracle qui s'était produit et c'était si beau ! Stoyan se dépêchait, autant qu'il le pouvait, de s'urbaniser pour ne pas s'attirer sans cesse l'envie et la méchanceté des mauvaises gens, alors que le souvenir de son village natal s'estompait de plus en plus dans sa mémoire. Parfois, dans les minutes d'offense amère, il retournait en pensées dans son village natal, chez sa mère et sa sœur Blagouna, parmi les bœufs, dans la vaste plaine ; ces retours devenaient pénibles et accentuaient sa tristesse pour quelque chose de grand, et de très important, mais de confus dans son esprit ; quelque chose peut-être qui serait la jonction entre le bon du village natal et le bon de la ville. N'arrive-t-il donc jamais que le cœur de l'homme se remplisse à ras bord de joie et qu'il ne brûle pas, ne fasse pas mal, de concert avec la joie qui arrive et la tristesse, le désir insatisfait de quelque chose de perdu ou de non atteint ?

Peu après le mariage de Soultana, sa grand-mère, la vieille *hadji* Séraphimitsa, mourut vite, en un jour ou deux.

Lorsque Stoyan vit la morte, il dit en philosophe :

– Hier, le mariage, aujourd’hui, la mort.

Et il avait de la peine qu’il en fût ainsi dans la vie ; il était triste aussi pour la grand-mère qui venait de mourir. Ensuite, lorsque des femmes commencèrent à venir de toute la ville, avec des bouquets et des cierges pour la morte, comme il entendait les bonnes paroles avec lesquelles elles consolait Soultana – quoique celle-ci ne regrettât visiblement pas trop sa grand-mère –, Stoyan ne savait pas comment recevoir et raccompagner toutes ces bonnes femmes, si bien que sa femme dut le prendre un peu à l’écart :

– Ne crie pas autant quand tu parles de grand-mère et ne ris pas comme ça ; après tout, on a un mort à la maison.

Stoyan haussa les épaules : la vie était un désordre merveilleux et tellement beau !

Soultana enterra correctement sa grand-mère, se conforma rigoureusement à l’usage et à toutes les coutumes, et c’était comme si, grâce à cela, elle arriva à ramener vers elle le cœur des gens. Toutes les méchantes rumeurs autour de son mariage s’étouffèrent, peut-être parce que la tombe de la vieille femme s’était dressée comme une espèce de barrière. Et puis le temps passait et entraînait tout avec lui, car la vie ne s’arrêtait pas en un seul endroit.

Un jour Stoyan tomba sur le *bey* Mahmud – le maître de son village natal – dans la *tcharshïa* et pensa que son heure était venue. Le Turc passa à côté de lui, le regarda même, mais ne le reconnut pas, ne s’arrêta pas pour lui demander pourquoi il avait tué son lévrier, ni ne sortit son couteau pour l’égorger.

« Ça alors ! », dit Stoyan, impressionné de lui-même. – Comment qu’il pourrait me reconnaître, maintenant ? J’suis désormais un autre homme, un autre homme... »

Lorsqu’il se maria à la petite-fille de *hadji* Séraphim et qu’il endossa des vêtements de ville, Stoyan Glaoushev s’enorgueillit un peu. Il devint plus courageux et plus ouvert. Sa grande force physique transparaissait davantage dans ses nouveaux vêtements et lorsqu’il travaillait en chemise dans les chaudronneries et qu’il se tenait bien droit, ses grandes mains pendaient à moitié ouvertes, comme si, d’un instant à l’autre, il allait attraper quelque chose, le lever, le déplacer. Sa façon de parler aussi devint différente. Il savait provoquer le rire ; lui-

même parfois riait plus que les autres et lorsqu'il s'enflammait, il domptait la maladresse de ses mots, s'adonnait entièrement à son histoire et devenait même éloquent. Parfois, quoique pour pas très longtemps, il se renfermait en soi, son visage s'assombrissait et ses mains se détendaient. Alors il se plaignait à Sultana comme un enfant :

– J'ai d'la peine...

Avec les premières verdure et l'éclosion précoce du printemps, Stoyan disparut de la maison pendant toute une journée. C'était un jour férié, il n'y avait pas de travail dans la *tcharshia* et Stoyan n'arriva pas à s'obliger à rester à la maison. Il rentra affamé et crasseux – il avait erré toute la journée dans la plaine, autour de la ville, s'était allongé dans les pâtures et dans les prés, dans l'herbe haute et drue, et avait regardé les champs verdoyants. Il disparut encore de la même manière par la suite, lorsque l'été embrasa la vaste plaine. Sultana lui faisait des reproches, mais lui, tel un enfant sans défense :

– J'ai d'la peine et... voilà.

Il redoutait sa femme et ne voulait pas qu'elle lui fît des reproches, de sorte que lorsqu'il était libre, au lieu d'errer dans la plaine, il se mettait à travailler dans le jardin. Il manquait d'expérience en jardinage, mais travaillait avec beaucoup d'application – il creusait, bêchait, faisait des trous et laissait Sultana faire les carrés, planter les fleurs et les légumes. La terre l'attirait et il travaillait au-dessus d'elle jusqu'à l'épuisement. Il avait peu de temps à lui consacrer.

Une fois, il parla de *gaïda* et de *kaval*, mais Sultana lui fit des reproches :

– Un vrai péquenot !

Elle n'aimait pas non plus ses chansons, quoique Stoyan chantât assez bien et c'eût été encore mieux s'il pouvait jouer du *kaval* de temps en temps.

– Tu vas me tourner en ridicule devant toute la ville, lui disait Sultana.

Il ne comprenait pas son amour-propre citadin. Ils étaient comme ça, eux, les citadins : fiers et moqueurs.

C'était ça la tristesse réprimée dans son âme pour son village natal et l'appel irrésistible de la terre qui l'avait mis au monde. Mais il s'agissait, peut-être, d'une autre,

ancienne, très ancienne souffrance. Malgré cela, la joie était un sentiment plus constant, plus stable dans son jeune cœur.

Il ne dormait plus désormais dans le fenil et entraît en tant que maître dans la maison de l'illustre *hadji* Séraphim. Sa jeune épouse tâchait d'éveiller et de renforcer son sentiment de fierté et d'autorité. Elle voulait faire de lui un vrai citoyen et était obstinée, infatigable dans son désir. Attendri, plein d'admiration pour elle, Stoyan était comme une boule de cire entre ses petites mains ; elle ne manquait pas de laisser une trace sur cette lourde boule angulaire, soit par une douce caresse avec ses doigts fins, soit par une pression assez sensible. Elle sentait qu'à l'intérieur de la boule de cire, il restait quelque chose de dur, d'inaccessible, mais autrement Stoyan s'abandonnait entre ses mains, écoutait attentivement chaque mot qu'elle prononçait et assimilait vite ses leçons. Et c'est précisément là-dessus que reposaient leurs rapports : lui avec sa force visible et invisible, sa naïveté et sa bonté d'âme, son admiration pour elle, et elle avec sa lucidité d'esprit, sa dureté et sa délicatesse naturelle. Sultana aurait pu dire qu'elle le tenait entre ses mains, mais elle protégeait sa dignité d'homme – « l'homme est béni de Dieu » – et puis il semblait qu'elle le redoutait un peu, qu'elle redoutait quelque chose de vague en lui et qu'elle ne connaissait pas encore.

Lorsqu'ils étaient seuls ou qu'ils étaient tous les deux ensemble parmi d'autres personnes, c'était l'idéal, mais ce n'était pas ainsi lorsqu'il se retrouvait seul parmi d'autres, comme dans la *tcharshia*. Les citoyens ne l'acceptaient pas encore comme l'un des leurs. Il était comme un enfant qui fait ses premiers pas, mais la main qui le guidait l'abandonnait souvent ou le poussait vers l'avant. Et Stoyan s'embrouillait, guidé et poussé par cette main, par son amour-propre grandissant, par son désir d'occuper une place bien définie dans sa nouvelle vie, mais il était encore reçu avec froideur, moquerie et hostilité. Il souffrait toujours parmi ces gens, qui n'étaient pas comme lui, mais avait aussi une arme : sa patience et son beau sourire, derrière lequel il cachait parfois des larmes amères. Ce qui le blessait le plus, c'était les moqueries des autres, les mauvaises blagues qu'on lui faisait, mais Sultana lui disait :

– Tâche de pas te rendre ridicule et personne ne se moquera de toi.

Stoyan tâchait de gagner la bienveillance des autres, de leur montrer sa bonne volonté et toute la bonté de son cœur, mais Sultana lui disait :

– Si tu es faible et que tu crains les gens, ils deviennent encore plus méchants.

L'âme du nouveau citadin s'embrouillait et se troublait encore davantage, mais la jeune femme dévoilait devant lui un but clair et bien précis :

– Tu vas pas rester à jamais un esclave et le dernier des ouvriers dans les chaudronneries des autres ! Apprends le métier ! Regarde, observe et sois attentif à la manière de travailler pour que tu deviennes, toi aussi, un habile artisan.

Stoyan changeait souvent d'atelier, selon l'endroit où l'on fondait et battait le cuivre ; on l'acceptait partout – car il était très fort – mais partout on lui donnait un lourd marteau – toujours le plus lourd – et le plaçait uniquement autour de la grande enclume, près du grand fourneau. Et cependant, chaque fois qu'il avait une minute de libre, il s'approchait furtivement de l'établi où travaillaient les compagnons les plus âgés et expérimentés, et les maîtres artisans, qui tordaient habilement des feuilles de cuivre, faisaient et décoraient toutes sortes de récipients, avec de petits marteaux légers en fer et en bois. Mais, eux, les maîtres et les compagnons, quand ils le voyaient plus libre en train d'observer leur travail, le recevaient avec de méchants regards, avec des moqueries et l'envoyaient chercher de l'eau à la fontaine la plus éloignée – l'eau y était prétendument meilleure – ou l'envoyaient faire autre chose à l'extérieur de l'atelier. C'était partout pareil avec lui, quel que fût l'atelier où il allait travailler. Et bien qu'il fût patient et bon, bien qu'il se souvînt des instructions de Sultana, qui le poussait et l'encourageait sans cesse, son cœur se remplissait sans cesse de peine, d'offense, de colère et même de méchanceté envers la méchanceté des gens.

Un jour, comme ils avaient fini de battre le cuivre sur la grande enclume assez tôt l'après-midi, après l'avoir battu avant même le lever du jour, Stoyan aussi laissa son marteau – cette fois encore, le plus lourd de l'atelier – et mit sa veste sans quitter l'établi des yeux. Il était très fatigué, tout en sueur et sa chemise était mouillée, mais il s'approcha quand même de l'établi – il lui semblait qu'aujourd'hui tout le monde était bien intentionné envers lui et il était justement temps de regarder un peu comment travaillaient les maîtres et les

compagnons. D'ailleurs, l'un des compagnons de l'autre côté de l'établi le regarda amicalement et lui lança :

– Tu veux regarder un peu ? Viens, viens, regarde donc...

Il battait avec un marteau en bois une grande berthe et Stoyan se pencha, pour mieux voir, se pencha encore plus près et, soudain, soi-disant pour plaisanter, le compagnon leva le marteau et lui donna un léger coup sur le nez. Stoyan recula en souriant, les yeux pleins de larmes, mais sentit comme un fluide chaud et collant coula de son nez. Il s'essuya avec la paume de sa main et, quand il la regarda, il y vit du sang. En un instant, il se transforma complètement, se hérissa, frémit jusqu'aux épaules et son visage se défigura à tel point que tous les regards se tournèrent vers lui. Lentement, comme s'il était devenu un autre homme, il s'avança vers la grande enclume et attrapa son marteau, le plus lourd de tous. Le compagnon qui l'avait frappé bondit de l'établi et s'enfuit dans la rue. Alors Stoyan Glaoushev secoua le lourd marteau, le fit tourner dans tous les sens, haletant de rage, les yeux injectés de sang, et démolit tout ce qui se trouvait devant ses yeux. Un vacarme et des cris éclatèrent ; tous ceux qui étaient dans l'atelier prirent la fuite ; des gens des ateliers voisins bondirent aussi, tandis que Stoyan, n'ayant plus rien à démolir, leva le marteau et le jeta de toutes ses forces contre la grande étagère du mur d'en face, sur laquelle avaient été ordonnés toutes sortes de récipients, qui s'écrasèrent par terre dans un grand fracas et tintamarre.

– Eh, ligotez-le ! cria quelqu'un dans la rue.

Attiré par ce cri, Stoyan se dirigea dans cette direction et s'arrêta devant la porte de l'atelier, avec ses mains énormes pendantes, tel un ours enragé, dressé sur ses pattes arrière.

– Viens donc me ligoter, fils de chien galeux ! hurla-t-il et, dans sa frénésie, il ne voyait plus rien.

La bruyante *tcharshia* des chaudronniers s'était tue ; beaucoup de gens s'étaient rassemblés tout autour et, parmi eux, un homme aux cheveux blancs et au visage rouge s'avança : le maître chez lequel Stoyan avait commencé à travailler. Le vieil homme s'approcha calmement et dit :

– Stoyancho¹⁰⁶, fiston, qu'est-ce qui te prend... Calme-toi, viens, viens avec moi.

Il prit calmement Stoyan par la main et le mena à son atelier. Une fois à l'intérieur, le vieil homme le fit asseoir et lui-même s'assit en face de lui :

– Raconte-moi, mon fils, ce qui s'est passé, qu'est-ce que tu veux de ces gens, là en face ?

– J'veux apprendre le métier ! répondit Stoyan en colère, alors que l'excès de rage dans sa poitrine commençait à faiblir, à disparaître.

Le vieux maître était lui aussi, un jour, venu du village et savait que Stoyan était un ouvrier appliqué. Alors, il leva vers lui ses yeux bleus et dit :

– Bien, très bien. Tu resteras chez moi, c'est moi qui vais t'enseigner le métier et qui te l'apprendrai. Et prends garde au mal, fiston, prends garde au mal.

Épuisé, las, Stoyan se traîna jusqu'à la maison, mais n'entra pas à l'intérieur. Il s'assit dehors sur les marches. Il resta longtemps là et longtemps il pleura, en silence, abondamment.

Sa femme le vit encore quand il entra dans la cour et ne le quittait pas des yeux, mais ne sortit pas pour l'interroger et le questionner. Ce n'est que le lendemain, avant qu'il n'aille travailler, qu'elle aborda le sujet. Et Stoyan – qui sait d'où lui vinrent ces mots – lui dit :

– J'ai percé. J'ai percé un gros mur. Avec une grande force, avec beaucoup de peine et de larmes. J'ai failli tuer un homme, dis ! Maintenant j'ai trouvé un maître pour m'apprendre le métier, maintenant... Il ne finit pas sa phrase et d'ailleurs il ne trouva pas les mots : il ne savait pas comment tout expliquer et quelle sérénité s'était maintenant présentée à ses yeux, dans son âme.

XII

Stoyan Glaoushev se calma dès qu'il s'assit sur l'établi de maître Kotcho. Cela advint après que Stoyan alla travailler dans les autres ateliers pendant plus de deux ans. Et heureusement qu'il trouva un homme bienveillant pour le soutenir, pour lui tendre la main,

¹⁰⁶ Diminutif affectueux de Stoyan.

sinon il aurait continué à manier le lourd marteau pendant encore vingt ans, peut-être même toute la vie, sans jamais arriver à l'établi. Il en était ainsi dans le métier : il était difficile de s'élever ; les années passaient et personne ne se laissait rattraper, ne se laissait devancer. Mais Stoyan sentait sans cesse sur son dos robuste les mains de Soutana, qui le poussaient doucement et l'incitaient à avancer, petites, opiniâtres et dures. Et en lui s'embrasait le désir ardent, toujours alimenté par Soutana, de devenir un habile artisan, de dominer le jeu merveilleux des petits marteaux sur les récipients de cuivre. Leur musique était douce et remplissait, envahissait même son âme. Stoyan saisit la main de maître Kotcho dans un élan passionnel. Il descendait toujours marteler sur la grande enclume près du grand fourneau, mais avait aussi sa place à lui sur l'établi, aux côtés des autres compagnons, sa propre enclume et ses marteaux en fer et en bois. Maître Kotcho lui avait promis de lui apprendre le métier et le lui apprenait avec d'autant plus d'empressement qu'il avait constaté que Stoyan comprenait vite et était très adroit. Au début, les petits marteaux semblaient trop légers à Stoyan : ils se perdaient entre ses pattes d'ours, mais bientôt il s'y habitua et comprit avec joie qu'avec ces mêmes petits marteaux, il pouvait vraiment faire quelque chose. Il s'y habitua tant qu'il en vint à les sentir comme une partie de ses mains ; il apprit à les maîtriser et ce n'est qu'alors qu'il sut frapper précisément là où visait son œil. Maître Kotcho lui expliquait en détail comment faire telle ou telle chose et l'encourageait souvent, puis au bout d'un certain temps, il devint évident qu'il était content de son travail. Il ne lui expliquait plus en long et en large les choses les plus simples, par des mots ou en lui montrant l'exemple, lorsqu'il prenait le marteau de ses mains avant de le lui rendre, mais lui disait avec confiance :

– Tiens, pour un plateau. Tiens, pour un fond de berthe.

Pour la Saint-Dimitri¹⁰⁷, maître Kotcho lui donna six cents groches de salaire annuel, jusqu'à la prochaine Saint-Dimitri. Stoyan fut tout étonné, malgré sa joie et sa fierté, lorsque sa femme, Soutana, lui dit :

– C'est pas beaucoup pour toute une année. Tu aurais dû demander davantage.

¹⁰⁷ Le 26 octobre.

Stoyan ne songea même pas de demander plus d'argent : pour lui, le plus important, c'était d'être assis sur l'établi, aux côtés des autres compagnons. Le jeu fécond des petits marteaux, leur douce musique, était bien plus important. Certes, l'argent aussi, mais était-ce si peu que six cents groches pour un an ? Et Stoyan essaya d'objecter à sa femme :

– Maître Kotcho sait bien combien il doit m'donner... c'est lui qui m'apprend.

– Quand il s'agit de soi, tout le monde sait ce qu'il y a de mieux. Il t'apprend, oui, mais toi tu travailles pour lui, dit sèchement la petite-fille de *hadji* Séraphim.

« Bon, eh bien je demanderai davantage », pensa Stoyan, mais lorsqu'il alla au travail le jour suivant et s'assit à sa place, il entendit la voix du vieux maître et oublia d'évoquer la question du salaire. Au bout de plusieurs jours et semaines, il était déjà trop tard. Soultana ne lui en reparla pas non plus : elle aussi avait fini par se résigner. L'année de travail arriva à son terme. La première neige tomba, l'hiver s'installa et Stoyan pensait : « Dieu nous a donné de la farine, nous avons du bois et j'ai un travail – un travail, que peut-on bien vouloir de plus ? » Et il sifflait – comme ça, pour lui-même, surtout le soir, près de l'âtre, tandis que sa femme faisait le lit pour dormir. Un soir, avant Noël, elle prépara le lit et revint avec une épaisse et douce couverture sur l'épaule. Elle lui dit :

– Va dormir. Il est tard.

– Et toi alors ? demanda-t-il surpris : pour la première fois elle-même l'invitait à aller se coucher.

Pour Soultana, le lit nuptial était un devoir, une loi, une règle. Elle ne dévoilait pas ses sentiments, ne permettait pas les excès, les pulsions violentes, la non-maîtrise de soi. Elle bridait les désirs de son corps par une froideur austère, voire obscure, car elle craignait leur force impure et diabolique. Stoyan, quant à lui, la craignait, elle, sa femme. Il s'adonnait entièrement à ses émotions physiques et spirituelles, était enclin à se laisser envahir par n'importe quel sentiment, mais la réticence raisonnable de sa femme, pensée à l'avance, le tétanisait, le poussait à se sentir gêné et à avoir honte. Et voilà que maintenant, soudain, Soultana faisait preuve, lui semblait-il, d'impatience. Son cœur se remplit d'une joie pécheresse, le teint naturellement rouge de son visage devint encore plus prononcé, de

petites flammes rusées brillèrent dans ses yeux, un sourire rusé se dessina sous ses moustaches blondes, devenues plus foncées. Mais lorsqu'il osa lever sur elle ses yeux humides, il rencontra son regard sombre – sévère, froid et plein de vifs reproches. Cette nuit-là, elle ne dormit pas à côté de lui. Elle se prépara un lit près de l'âtre et y passa la nuit.

Depuis quelque temps, Sultana avait changé et c'était comme s'il venait de remarquer que son visage, l'expression de ses yeux et tout son corps avaient changé. Dès leur première rencontre, elle lui sembla fantastique, discrète, avec une vie à part, de sorte que le changement visible de son apparence ne l'étonna pas beaucoup. Elle ne revint plus dormir à ses côtés et était toujours occupée par quelque affaire importante, qu'elle maintenait loin de lui ; mais, de toute façon, lui-même il ne voulait pas savoir ce qu'elle tricotait, ce qu'elle brodait, ce qu'elle cachait dans les coffres. Il souffrait dans la froide chambre, seul durant les longues nuits d'hiver, mais il rentrait fatigué du travail et le sommeil l'apaisait rapidement. Il n'osait pas se plaindre à Sultana de sa solitude : il aurait fondu de honte et d'une peur puérile, avant de se résoudre à ouvrir la bouche, et, d'ailleurs, pour quoi faire ? Pour la chaleur du lit, pour sa peine quasi puérile parce qu'elle ne faisait pas attention à lui, pour sa souffrance sombre et puissante, légèrement cuisante, dans laquelle brûlait son jeune corps, pour sa soif inconsciente de tendresses et caresses non reçues et ressenties. Stoyan ne trouvait pas les mots justes pour nommer tout cela, de sorte qu'il ne lui restait que sa triste frustration, quoiqu'il se consolât et s'encourageât lui-même : Sultana sait ce qu'il faut faire. Visiblement, il fallait que ce soit ainsi. Ce qu'il avait reçu jusqu'à présent suffisait. Sultana le sait mieux que lui. Lui, Stoyan, s'adonnait trop facilement aux tentations du diable. Sultana était la femme et l'épouse la plus intelligente, la plus bienveillante et la plus attentionnée. Elle ne dormait pas avec lui, mais ne diminuait en rien ses attentions envers le maître de la maison – toujours à l'heure pour mettre le couvert, pour faire son lit, pour le réveiller tôt, car souvent il dormait plus que prévu le matin, mais il n'était pas correct d'arriver en retard au travail – pour lui verser de l'eau chaude chaque samedi soir pour qu'il se lave la tête et les pieds, pour lui donner des sous-vêtements propres. Sultana sait tout, met tout dans le meilleur ordre – quelle femme merveilleuse ! Une femme forte, bien qu'il remarquât que sa corpulence lui pesait, et la voyait

fatiguée, avec un visage fané, gonflé et étrangement transformé. Son regard s'était adouci, mais était devenu, d'une certaine façon, étranger – ne serait-elle pas malade ? – et malgré tout, elle n'arrêta pas de s'occuper de la maison et de son mari. Finalement, Stoyan vit qu'elle était enceinte. Mais c'était quelque chose dont on ne pouvait pas parler entre mari et femme. C'était une affaire de femme, un soin de femme et c'était une honte pour un homme d'en parler, de poser des questions. De temps à autre, Stoyan regardait du coin de l'œil le corps grossissant de sa femme avec une gravité forcée, quoiqu'il fût tout le temps titillé par une curiosité puérile, et quand il était seul, il souriait avec cette même joie puérile et sotte, de sorte qu'il se hâtait de se faire des reproches : « Regarde-toi donc !... Toi, qui vas bientôt devenir pere... »

Les fêtes étaient désormais finies, l'Épiphanie comme la Saint-Athanase, quand, lors d'une sombre nuit de février, Stoyan fut tiré de son sommeil par des cris et des bruits de pas dans la maison ; mais il ne se leva pas pour aller voir et ce n'est que le lendemain qu'il entendit les pleurs du nouveau-né, à côté, dans la plus petite chambre. Il sortit de la maison sans se faire remarquer, ne dit pas un mot dans la *tcharshia* et le soir, il rentra de nouveau en catimini. D'ailleurs, Soultana avait tout caché de lui : elle-même s'était cachée dans la petite chambre où l'on entendait seulement la voix du petit. Stoyan voulait la voir, voulait voir l'enfant, mais entra, s'enferma dans la chambre et se préparait pour se coucher, malgré sa faim. Alors il entendit, de l'autre côté de la porte, une voix de femme rude et inconnue :

– Viens donc dîner ! Allez, viens...

Stoyan serra un peu son ceinturon et retourna dans la pièce où était l'âtre. Il vit une vieille femme voûtée aux manches retroussées et aux mains osseuses mouillées : la petite vieille qui avait apporté son enfant la veille. Stoyan ne l'avait jamais vue.

– Assieds-toi là, lui dit-elle, comme s'il elle ne le voyait pas. – On t'a préparé à dîner. Quel homme et dire qu'il a fait une fille ! Bon, bon, ajouta-t-elle plus doucement, longue vie à elle, puisque c'est une fille. Vous êtes jeunes, vous en ferez d'autres.

Stoyan se mit à table, embarrassé, tout rouge et au bord des larmes. Il mangea en silence, vite, et retourna dans sa chambre. C'est donc vrai : il est désormais pere, il a une fille.

Et il lui semblait qu'il était devenu plus imposant, plus important, même si l'enfant était une fille. Le lendemain, dans l'atelier, ses camarades, qui avaient appris la naissance de l'enfant par leurs femmes, le taquinèrent. Maître Kotcho aussi le félicita. Ils l'obligèrent à les inviter. Stoyan jeta sur l'établi deux onluks pour de la *rakia* et, pour la première fois, il ne rit pas à une aussi bonne nouvelle, mais se contenta de lisser ses moustaches : il devait se tenir déceimment.

*

Soultana ne retourna dans la chambre conjugale que quarante jours après la naissance et alla faire une prière à l'église. Elle retourna avec le petit et son berceau. La vie reprit son cours. Parfois, Stoyan entendait dans la nuit les pleurs de l'enfant et sentait comme Soultana se levait pour l'allaiter, mais tout cela comme en rêve. Et malgré tout, jour après jour, sans qu'il s'en rende compte, un sentiment particulier commença à naître dans le cœur de Stoyan envers cette nouvelle petite personne dans sa demeure.

Un dimanche matin, au printemps, Stoyan remarqua depuis son lit comme sa petite fille tendait ses menottes tremblotantes vers un collier de perles en verre multicolores, attaché au berceau. Soultana se levait plus tôt. Le père et le petit enfant étaient seuls dans la chambre, le soleil matinal du printemps se montrait à travers les fenêtres et, dans son éclat, les petites mains propres oscillaient et se balançaient comme des papillons blancs autour des perles colorées. Le père se leva du lit et se pencha au-dessus du berceau. Le petit enfant tressaillit des pieds à la tête, puis fixa ses petits yeux bleus sur lui et esquissa un sourire avec sa bouche sans dents. Stoyan sourit à son tour avec une joie nouvelle, totale. Il regarda autour de lui comme un voleur et tendit timidement la main pour toucher ce petit être dont la peau des joues était comme de la soie. Il eut peur de ses grands doigts, grimaça et se mit à pleurer. Stoyan s'éloigna rapidement – il ne fallait pas que Soultana remarque qu'il avait touché le petit et l'avait fait pleurer. La joie qu'il avait maintenant éprouvée demeura dans son cœur avec la douce fierté que ce petit enfant était à lui, la chair de sa chair.

Il sortit dehors, dans le clair matin printanier, et se mit à débarrasser la partie en ruines de la maison – un travail auquel il pensait souvent et qu’il avait différé à de nombreuses reprises. Il faisait des tas de briques, tuiles et pierres en bon état, retirait les poutres et les planches pourries. Il travailla ainsi jusqu’à midi et lorsque la partie en bon état de la maison apparut devant ses yeux, il décida de faire venir des maçons : pour qu’ils scient les poutres qui dépassaient, pour qu’ils dressent un mur de ce côté-ci et pour qu’ils posent des planches dans le grenier. Quant aux tas de poutres et planches pourries et celles à côté du fenil, c’est lui-même qui s’en occuperait durant son temps libre.

– Et que dirais-tu, entama-t-il la conversation, pendant le déjeuner, puis exposa tout son plan à sa femme. Il avait décidé de le concrétiser, mais il ne pouvait pas, évidemment, le faire sans le consentement de Soultana. Après tout, la maison était à elle et puis il était juste de consulter la maîtresse de la maison. Soultana dit :

– Oui, oui. Il était temps.

– Des briques, des poutres et des planches, on en a – fronça gravement les sourcils Stoyan, comme tout maître de maison attentionné – et deux maçons en auront pour un ou deux jours. On aura b’soin d’une dizaine de groches, continua-t-il avec le même sérieux, comme s’il anticipait dans son esprit tous les détails, et ce nouveau rôle dans sa vie le flattait. Il toussa même avec gravité, comme maître Kotcho, lorsque chaque samedi après-midi, il donnait ses instructions à ses compagnons pour la semaine de travail suivante.

La pensée de la petite fille illuminait comme une lumière intérieure son visage. Quand il était à la maison, il cherchait sans cesse à se pencher au-dessus du berceau pour toucher la peau soyeuse de l’enfant, pour le prendre dans ses bras, mais le plus souvent en cachette de sa femme et des autres – il était gêné, craignait de montrer aux yeux des autres sa grande joie. Mais voilà, les grandes chaleurs arrivèrent après la Saint-Pierre et l’enfant tomba malade. Et en moins d’une semaine, il expira entre les mains de sa mère. Stoyan, semblait-il, n’arrivait pas à croire que cette fleur splendide et vivante s’était fanée aussi subitement. Mais il comprit vite ce qui arriva et pleura à voix haute. Soultana ne versa pas une larme, seuls ses yeux brûlaient – secs, avec un sombre éclat. Elle lava et vêtit l’enfant mort, rapide et habile comme

chaque jour. Stoyan ne pouvait pas se séparer de son enfant aussi vite. Et il ne permit à personne, mais porta lui-même au cimetière le petit corps mort – pour être avec lui et plus près de lui jusqu'au dernier instant. Ils retournèrent à la maison et il s'assit immobile, le visage rembruni, comme frappé par la foudre, et ne voulut pas manger comme le voulait la tradition pour que Dieu ait pitié de son âme. Lorsque les quelques femmes, venues pour accomplir la triste coutume, s'en allèrent, Stoyan pleura de nouveau tout en cherchant des yeux le berceau de l'enfant. Soultana l'avait tout de suite rangé quelque part, de même que tous les vêtements du mort. Stoyan tendit l'oreille dans le silence, qui remplissait toute la maison comme une ombre froide, et sanglota bruyamment, luttant contre ses larmes. Sa femme soupira profondément :

– Ça suffit. Il faut savoir se tenir.

– Femme – c'était la première fois qu'il l'appelait ainsi –, l'enfant est le fruit du cœur et c'est du cœur qu'il s'arrache.

Dans la *tcharshïa* aussi on s'étonnait de son abattement et de l'intensité de sa peine. Beaucoup de jours passèrent et le sourire commençait à peine à revenir sur son visage. C'était sa première véritable affliction, qui l'avait frappé aussi subitement et profondément.

La Saint-Dimitri approchait, le début de la nouvelle année de travail aussi, et Soultana demanda :

– Maître Kotcho t'a dit que qu'chose ?

– Il m'a rien dit. Il sait que je vais rester chez lui cette année encore.

– Tu vas rester chez lui, mais tu demanderas huit cents groches.

– Maître Kotcho s'y connaît. Il va pas me laisser comme ça.

– Tu demanderas huit cents groches, répéta Soultana et après avoir détourné les yeux, elle ajouta : – On ne peut plus continuer comme avant. Tu as progressé dans ton travail et... Et si Dieu le veut, nous aurons un autre enfant.

Stoyan resta bouche bée face à elle. Soultana se hâta de sortir. Resté seul dans la chambre, il rit à voix haute. Eh oui, il le savait bien... La vie était merveilleuse, en peines comme en joies !

XIII

Vers la fin du printemps, Soutana mit au monde son deuxième enfant et comme la fête du saint roi Constantin était proche, une semaine après sa naissance, l'enfant fut baptisé Kosta. Il était robuste, avec une voix forte et une grosse tête, comme son père, si bien que les femmes qui venaient le voir s'étonnaient du fait qu'une femme aussi menue que l'épouse de Stoyan avait mis au monde un enfant pareil. Et elle, l'accouchée, s'était levée du lit dès le deuxième jour après la naissance – elle ne pouvait pas délaissier la maison, tolérer le désordre à la maison ni que des étrangers se mêlent de l'ordre domestique ; d'ailleurs, elle n'avait aucun proche pour l'aider. Elle accomplit tout le rite, tous les us et coutumes jusqu'au troisième jour, puis chassa la petite vieille, qui lui avait apporté l'enfant et qui était toujours sur son dos à lui faire la morale sur telle ou telle chose et qui mangeait à sa table.

– C'est pas ma première fois maintenant, fronçait les sourcils Soutana.

– C'est pas ta première fois, ça je le sais bien, mais tu es encore jeune et tu pourrais faire une bêtise. Je te l'ai dit : reste couchée, reste couchée, et toi tu t'es levée dès le deuxième jour. Tu es faible, une femme comme toi doit garder le lit plus longtemps, au moins jusqu'au quarantième jour. Dieu t'en garde, mais ton sang pourrait s'écouler et c'est pas bon non plus pour le petit : ton lait pourrait se tarir. – Et en baissant la voix, la petite vieille ajouta avec des yeux écarquillés : – Tu sais donc pas... tant que tu n'es pas allée feire ta prière, des forces maléfiques rôdent autour de toi et tu risques de les fâcher, ou qu'elles t'envient... Garde-nous et protège-nous Seigneur ! se signa-t-elle trois fois dans sa peur superstitieuse avec ses longs doigts osseux.

Soutana ne prit pas peur :

– Reste déjeuner aujourd'hui aussi et si j'ai besoin de toi, j'enverrai quelqu'un te chercher.

Elle ne supportait pas la vieille femme, qui s'était habituée à vivre chez les autres, à se mêler de ses affaires, à examiner tous les recoins, à fourrer son nez partout, puis à colporter ses découvertes dans toute la ville. Soutana allumait chaque soir la veilleuse devant l'iconostase dans l'angle et pensait qu'elle n'avait rien à craindre, tant que sa pâle lueur

vacillait sur la vieille icône du Saint Sépulcre de la mère de Dieu, la juste et miséricordieuse, qui voit et connaît toutes les pensées et actions humaines.

Cette fois aussi, Stoyan Glaoushev invita le maître et ses camarades de l'atelier, et se montra encore plus généreux : ils burent une *oque* de *rakia* de raisin. Le temps passait et il n'osait pas parler à ses camarades de l'enfant, de sa grande fierté parce que c'était un garçon si robuste et fort. D'ailleurs ses pensées étaient toujours là-bas, près du berceau du petit. Mais Stoyan n'y résista pas : il n'arrivait pas à comprendre pourquoi il ne devait pas parler de sa plus grande fierté, pourquoi il devait dissimuler son sourire, qui se bousculait tout le temps sur ses lèvres. Un jour, il dit à maître Kotcho :

– On l'a baptisé comme toi, maître Kosta. On l'a baptisé Kotcho mon fils.

– Ah, c'est bien, c'est bien, sourit le vieil homme. – Dieu le bénisse, bientôt lui et moi allons fêter notre prénom. Mais où est-il, le petit, et où suis-je moi ? Lui il arrive, moi je m'en vais.

– Dieu en a décidé ainsi, maître.

– Il en a décidé ainsi, loué soit-il. Les uns s'en vont, les autres arrivent. Pour que la lignée et la vie ne s'éteignent pas.

Le lendemain, la femme de Kotcho alla rendre visite à l'accouchée avec tout un plat de *pitoulists*¹⁰⁸ cuites dans de l'huile d'olive d'Elbasan, et Sultana fut très contente de la visite de la femme du maître de Stoyan. Contente comme elle était, elle se saisit de cette nouvelle occasion pour rappeler à son mari ce qu'elle lui avait déjà dit :

– La femme de Kotcho m'a dit que le maître disait du bien de toi. Que tu étais bon dans le métier et qu'il croyait beaucoup en toi.

– Aha ! rit Stoyan comme si on venait de lui conter une blague. Les louanges le rendaient joyeux, mais il savait où sa femme, comme toujours, voulait en venir.

– Il y a rien de drôle, rétorqua Sultana, bien qu'elle fût encore faible depuis l'accouchement. – Arrête de rire, car si tu m'avais écoutée et avais demandé huit cents

¹⁰⁸ Genre de pâtisserie (sg. *pitoulists*).

groches, tu ne serais pas là à te tuer au travail toute l'année pour trois fois rien. Ce qui est fait est fait, mais pour l'année prochaine, tu demanderas huit cents groches. Et si l'occasion se présente, tu peux même le dire à maître Kotcho dès maintenant.

– La Saint-Georges vient à peine de passer et la Saint-Dimitri est encore loin.

– Écoute c'que j'te dis. Il vaut mieux que maître Kotcho le sache dès maintenant.

Aussi souriant qu'était Stoyan devant elle, son sourire disparût tout à coup, son visage se transforma, se ferma, ses yeux se baissèrent. Il prit une bouffée d'air comme s'il s'appêtait à parler longuement, mais il maîtrisait à grande peine le poids de sa langue :

– T'sais, Soultana, il s'agit pas de savoir combien de groches tu vas toucher : c'qu'il faut pour viure ! Mais quand tu t'assois là-bas, sur l'établi, et quand tu fabriques quelqu'objet... un plat, par exemple... tu sens comme une tension dans les mains, dans les doigts, et plus tu martèles, plus tu t'sens léger, là, montra-t-il son torse des deux mains.

Soultana le regarda étonnée – mais qu'est-ce qu'il racontait ? Des enfantillages. C'était un homme grand comme ça, mais qui restait immature. Elle tordit avec agacement ses fines lèvres :

– Léger dis-tu... tu trouves ça léger toi, de t'battre toute l'année avec du cuivre ! Puis elle ajouta vivement, envahit par ses propres pensées – Quoi qu'il en soit, il faut de l'argent pour tout... pour la maison, les enfants. Et chacun doit y trouver son compte. Oui, on viu, mais tu me demandes à moi comment on viu ? Tu ne le sais pas, mais il y a une vie meilleure. Et nous, qu'est-ce qu'on a ? À peine de quoi manger, nous habiller, nous chauffer. Et pis un jour il faudra que t'ouvres ton propre atelier : tu vas pas rester le larbin des autres toute ta vie ! et comment veux-tu y arriver si tu mets pas de côté quelques groches ? Il vaut mieux que tu martèles sur ton propre établi.

Stoyan haussa les épaules. Il n'avait pas pensé à cela, tant il s'était absorbé dans son travail ; or il était effectivement mieux de marteler sur son propre établi et à son bon vouloir. Il comprenait sa femme, chaque mot qu'elle prononçait était clair pour lui ; or lui aussi avait des choses à lui dire, mais elle ne le comprenait pas, n'essayait pas même de le comprendre. De l'interroger, de lire dans ses pensées, puisqu'elle était si intelligente, car pour lui-même il

restait quelque chose de pas clair, de non-dit dans son âme, dans son esprit. Comme il n'arrivait pas à s'exprimer plus clairement, à s'opposer à elle, à la convaincre, il évitait ces discussions, et craignait, souffrait alors que la petite-fille de *hadji* Séraphim le poursuivait sans reculer. Elle avançait sur un chemin défini et vers un but précis ; elle n'avait pas oublié cette discussion qu'ils avaient eue et peu après, elle lui dit :

– Moi je veux pas seulement de l'argent et rebâtir la fortune de grand-père *hadji* Séraphim avec toi. Comprends-moi bien : je veux que tu deviennes quelqu'un, que tout le monde sache qui tu es et te respecte, et qu'au travail, tu sois parmi les meilleurs !

Soultana prononça ces mots avec ardeur. Elle avait visiblement réfléchi à leur dernière discussion et croyait qu'elle s'était rapprochée de lui, qu'elle lui parlait dans sa langue.

– D'accord, d'accord, répondit Stoyan avec résignation.

Elle pensait qu'elle comblerait son amour-propre, sa vanité de paysan récemment urbanisé, mais elle se trompa. Stoyan lui-même n'arrivait pas à dévoiler ses pensées devant elle, de sorte que tout resta comme avant et il s'oublia de nouveau, et ses vagues désirs et élans aussi, car il lui était plus facile de marcher derrière elle et se laisser guider. La volonté de sa femme devait être faite. Non seulement par obéissance vis-à-vis d'elle, mais aussi parce qu'il voulait qu'elle fût contente, parce qu'il la croyait plus intelligente que lui et qu'elle lui apprenait de bonnes choses. Et néanmoins, il ne se livrait pas, ne pouvait pas se livrer complètement à elle. Lorsque la Saint-Dimitri approcha, il demanda à maître Kotcho huit cents groches pour l'année prochaine. Il demanda cet argent très effrayé à l'idée que le vieux maître ne le lui refuse et ne le chasse de son atelier, qu'il ne l'écarte de sa place à l'établi, qu'il ne le sépare de son enclume et des petits marteaux que Stoyan tenait entre les mains comme des êtres vivants. Maître Kotcho ne refusa pas et Stoyan fut très content à cause de sa femme. Pour lui, l'essentiel était de rester à sa place.

Et c'était pareil à la maison. Leur enfant grandissait, vigoureux et beau. Le jeune père se réjouissait pour lui de tout son cœur, mais cachait sa joie. Il ne l'aimait pas comme Soultana. L'enfant grandissait entouré des soins de celle-ci – était toujours repu, toujours propre et bien habillé, toujours endormi à temps – et Stoyan guettait sans cesse un moment

pour le prendre dans ses bras, pour le tenir, comblé, sur ses genoux, contre son sein, pour jouer un peu avec lui, pour le faire rire ou pleurer, et lorsqu'à une ou deux occasions il tomba malade, il fut terrifié et perdit complètement ses esprits. Il en était ainsi en toutes choses dans leur vie. Les deux jeunes époux vivaient en bonne entente, soudés. Stoyan écoutait sa femme et lui obéissait de bon cœur, et cependant, chacun vivait à sa manière. Il travaillait avec plaisir dans le jardin pendant son temps libre – pour le seul travail de la terre –, tandis que Soultana s'empressait de planter des plates-bandes de légumes ; il se réjouissait à la vue des fleurs, à la poussée des petits arbres qu'ils avaient plantés ; et bien qu'elle ne réservât que deux petites plates-bandes aux fleurs, c'est avec grand plaisir qu'elle cueillit les premiers fruits des petits arbres, pendant qu'il raccommodait et décorait leur vieille maison telle qu'elle était. Un jour, Soultana dit :

– Dans quelque temps, on aura besoin d'une nouvelle maison, plus grande.

Avant même que leur deuxième enfant ne fête ses deux ans, ils eurent un troisième enfant. C'était aussi un garçon et son parrain le baptisa du nom de la fête la plus proche, Lazar. La veille au soir du quarantième jour de la naissance du petit, lorsque Soultana devait aller à l'église, pour qu'on lui lise une prière purificatrice, Stoyan apporta de la boutique quelque chose d'enveloppé dans son tablier. Il entra triomphant dans la pièce de l'âtre et, avec de lents mouvements, déplaça le tablier. Un plateau rond en cuivre, tout juste étamé, entièrement décoré de motifs complexes, brilla entre ses mains noircies. Il avait travaillé longtemps sur ce plat – pour le creuser et le décorer, tandis que les broderies bigarrées qu'il avait vues sur les vêtements de sa mère et de sa sœur Blagouna dans son village natal étaient tout le temps devant ses yeux. Maître Kotcho félicita son travail et Stoyan apporta le plateau à sa femme, comme il l'avait décidé avant de le commencer. Soultana le reçut avec un sourire contenu et l'examina attentivement.

– Il est beau, très beau ! dit-elle enfin, puis ajouta : – Je m'demande combien maître Kotcho va retenir sur ta paie pour ça... Tu aurais mieux fait de fabriquer deux plats à la place...

Malgré tout, elle était contente : non pas tant de l'art de son mari que du fait qu'il commençait à maîtriser le métier, qu'il devenait un habile artisan.

Peu après, par une matinée dominicale, la petite-fille de *hadji* Séraphim obligea son mari à s'asseoir à côté d'elle près de l'âtre, où elle venait tout juste de mettre un plat à mijoter pour le déjeuner. Elle ouvrit en silence la paume de sa main devant les yeux de Stoyan : douze pièces d'or pesaient dans cette petite main et leur éclat attira aussitôt le regard de Stoyan qui, pour la première fois, voyait autant d'or. Il leva les yeux vers sa femme :

– Tu vas t'feire un collier ?

Soultana serra les douze pièces d'or dans son petit poing et l'agita devant le visage de son mari :

– C'est pour un atelier, tu comprends, pour un atelier ! C'est tout ce qui reste de la fortune de grand-père *hadji* Séraphim. J'ai gardé ces altuns, j'ai tremblé au-dessus d'eux, j'ai souffert de la faim, pour ainsi dire, pour ne pas les dépenser. En mettant de côté encore deux ou trois pièces pendant l'année, dans quelques années tu pourras ouvrir ton propre atelier. Voilà tout.

Stoyan hocha la tête et se leva. Il se dressa en face d'elle, large, fort, avec ses grands bras ; sur ses lèvres tremblait un léger sourire : son sourire de toujours, bienveillant et parfois puérilement rusé, tandis que son regard, clair et pur, s'égarait quelque part au loin. Soultana remarqua ce regard distrait qui la fâchait toujours et dit brusquement, peut-être pour secouer son mari :

– Allez, maintenant va chercher encore quelques bûches pour que j'renforce le feu !

Stoyan se dirigea docilement vers la porte d'un pas lourd.

XIV

Aujourd'hui c'était un certain petit jour férié ; on n'allait pas travailler à la *tcharshia* et Stoyan ne se hâtait pas de sortir. Il s'assit sur les marches de la galerie pour manger quelques morceaux de pain en guise de petit-déjeuner. Le soleil ne s'était pas encore levé, mais le ciel de septembre brillait au-dessus de la ville, telle une énorme coupole verdâtre en verre, et quelques petits nuages roses flamboyaient très haut. Stoyan mâchait pensif et avalait machinalement les morceaux secs. La décision était prise, mais elle n'était pas facile à

accomplir – oui ! Hier, il lui avait été plus facile de promettre à sa femme qu’il dirait aujourd’hui à maître Kotcho qu’il voulait devenir maître à son compte, qu’il voulait ouvrir sa propre boutique. Il ne pouvait plus résister davantage à l’obstination de Soultana, la tromper avec des promesses qu’il n’avait pas la force de tenir. Quelle femme ! Elle frappe comme un marteau toujours au même endroit, année après année. Elle connaît toutes tes histoires et tous tes comptes ; elle te tient et ne te laisse pas bouger. Hier, il n’y avait plus d’échappatoire possible. Tu vois qu’elle parle intelligemment, qu’elle met chaque mot à sa place, mais voilà, on manque de courage et quand on se décide à agir, cela ne semble plus aussi facile. Stoyan regardait tristement devant lui.

Les petits nuages dans le ciel se consumèrent et une trace de fumée blanche demeura là, mais les sommets des deux peupliers se mirent à briller en face. Le soleil s’était levé. À l’intérieur de la maison, on entendit un enfant pleurer. Soultana réveillait les enfants, ne les laissait pas dormir après le lever du soleil. Elle était comme ça. Stoyan se déplaça un peu sur la marche et fourra dans sa bouche le dernier morceau.

En face, dans la cour, se montra Sharo, qui se balançait lentement sur chaque patte, la tête baissée et la queue pendante. Le chien s’approcha et leva le museau vers son maître.

– Qu’est-ce que tu veux qu’je fasse, haussa les épaules Stoyan, t’arrives trop tard.

Le chien suivit des yeux comme Stoyan mastiqua et avala le morceau, puis fit demi-tour et se laissa tomber par terre en soupirant.

– T’as vieilli, Sharo ! hocha la tête Stoyan.

Le chien leva de nouveau vers lui ses yeux fidèles. Ses oreilles pendaient nues et durcies. Le petit *kalpak* noir au-dessus de son œil gauche était pelé et parsemé de poils blancs. Stoyan sentait sur lui le regard intelligent du chien et trouva justement avec qui bavarder librement, sans crainte, sans détours, de bon cœur et à sa manière. Sharo était celui qui pouvait le mieux le comprendre et Stoyan n’attendait aucune réponse en retour.

– T’as vieilli, on a vieilli, toi et moi, Sharo, continua Stoyan tantôt à voix haute, tantôt dans sa tête. – Beaucoup d’années sont passées depuis qu’on a quitté notre village. Comme on a eu peur alors, tous les deux ! et pas une fois tu as demandé de retourner voir ce qui se

passait là-bas. On y a jeté une pierre. On est devenus des citoyens. On était bien ici... Le village, il peut brûler. Mais on aurait dû y aller au moins une fois. Le *bey* Mahmud est mort à cause de la *rakia*, il n'est plus. Osman aussi s'est sauvé quelque part. Il y avait plus personne pour nous arrêter. Mais on se sentait mieux ici, voilà tout. On est devenus des citoyens. Toi comme moi, malheureux. Tu t'es habitué à manger du pain de ville. Et eux, là-bas, ils nous ont oubliés. Maman est morte, paix à son âme. Seule Blagouna se souvient de nous quelquefois. Mais quand elle vient et qu'elle nous apporte une poule ou de jeunes épis de maïs, ou bien... nous on l'oblige à laisser ses galoches dehors, ici, sur l'escalier, pour éviter qu'elle couvre nos planches et nos tapis de boue...

Le chien posa sa tête sur ses pattes avant et ferma à demi les yeux.

– Eh quoi, toi aussi tu t'ens triste...

L'eau coulait à peine et en silence entre les hautes berges ; une ombre grise et immobile planait au-dessus d'elle ; à peine une vague ferait-elle quelque bruit et s'abattrait sourdement, et à peine un lointain reflet vacillerait puis s'éteindrait rapidement pour de longues années. Les années passaient, les unes pareilles aux autres : une roue qui tourne régulièrement et sans arrêt, mais avance-t-elle vraiment ou reste-t-elle là et tourne-t-elle toujours au même endroit ? Ces gens vivaient à Prespa, oubliés et invisibles, tout comme l'ancienne gloire de cette ville, sous une autorité étrangère ; ils vivaient de miséricorde, leurs souffrances étaient cachées, leurs joies dissimulées, leurs rires étranglés, pour qu'on ne l'entende pas au loin ; on n'entendait ni ne voyait rien au-dessus de l'ombre obscure au-dessus de l'eau paisible. Une vie de miséricorde et cependant c'étaient des gens bel et bien vivants, avec un cœur bien humain qui battait dans leur poitrine.

Les années passaient aussi dans la vie de Sultana, la petite-fille de *hadji* Séraphim, et de Stoyan Glaoushev de Grantché. Entre-temps, ils avaient eu huit enfants. Cinq de leurs enfants étaient en vie : deux fils et trois filles. Quand elle mit au monde son huitième enfant, Sultana tomba malade. Elle ne pouvait plus accoucher et commença à vieillir rapidement. Elle maigrit, son corps se ramassa, devint encore plus petit, son visage se flétrit, on lui trouvait des cheveux blancs ici et là, et seuls ses yeux brûlaient encore d'une pensée toujours éveillée

et d'une force d'âme. Stoyan n'avait toujours pas un seul cheveu blanc sur la tête, pas une seule ride sur le visage, pas une seule dent manquante. D'ailleurs, il était encore jeune, mais il prit un peu de poids et devint plus corpulent, se laissa pousser de longues moustaches blondes.

Lors de leur discussion de la veille, il dit à sa femme :

– T'es comme un fouet derrière mon dos. Un aiguillon avec une longue pointe et t'arrêtes pas de me piquer les hanches.

Elle le poursuivait obstinément et le poussait vers l'avant, en direction du but fixé. Un aiguillon derrière son dos. Et maintenant, il était assis sur les marches en proie à ses dernières hésitations, indécis, craintif, attristé. La porte s'ouvrit et les pas de Sultana résonnèrent sur les vieilles planches pourries de la galerie. Elle ne lui dit rien, mais Stoyan se redressa rapidement, regarda autour de lui – il était resté trop longtemps assis ici, sur les escaliers. Sharo leva la tête et accompagna du regard son maître jusqu'à la porte.

La *tcharshīa* était à moitié fermée. Il faisait calme, on entendait seulement une sourde rumeur dans les rues. Les gens flânaient par-ci par-là, désœuvrés ou se rassemblaient en groupe ici et là pour bavarder. Les mains, qui étaient habituées du matin au soir à frapper avec des marteaux, à mesurer et remesurer, à couper, à limer et creuser avec des couteaux, des ciseaux et des ciselets, à tisser et à coller, pendaient maintenant vides ou étaient timidement cachées dans les poches et ceinturons, de façon à ne pas être vues à ne rien faire en pleine journée. Les hommes de maître Kotcho étaient restés toute la journée dans l'atelier : ils le nettoyèrent et apportèrent du sable de la rivière, et ce n'est qu'en fin d'après-midi que le maître les congédia. Ils rentrèrent tous ; seul Stoyan resta et maître Kotcho devina qu'il voulait lui dire quelque chose, si bien qu'il l'invita lui-même à parler :

– Qu'est-ce qu'il y a Stoyan...

– Ce qu'il y a, maître..., commença Stoyan la gorge nouée et de petites gouttes de sueur perlèrent sur son large front. – Eh bien voilà : la Saint-Dimitri approche... un mois, deux peut-être, mais sache que j'veais pas rester chez toi cette année.

– Qu'est-ce que tu comptes feire ? demanda le vieil homme, qui ne fut guère surpris des mots de son premier compagnon et assistant.

– Je compte ouvrir un atelier, mon propre atelier, maître, lui répondit tout à coup Stoyan, le visage rouge, et il frotta subitement sa barbe, récemment non rasée, sans qu'elle le grattât et sans savoir où poser les yeux à cause de son embarras.

Il eut un moment de silence. Chaque cheveu sur la tête de maître Kotcho était blanc comme la neige – ses sourcils et ses moustaches aussi ; son visage, cramé et rouge comme le cuivre, était tout ridé. C'était un vieil homme, mais ses yeux, bleus comme une centaurée, regardaient avec joie et gaieté. Le regard fixé devant lui, maître Kotcho dit :

– As-tu bien tout considéré, Stoyan ?

Stoyan ne savait pas quoi répondre, il fit un effort, mais voilà que les mots fréquemment répétés de Soultana retentirent dans sa mémoire et il les prononça comme si c'était les siens :

– Ça fait quinze ans que j'suis dans le métier ; je commence à vieillir, et tant qu'on est jeune, on peut encore feire que'qu'chose pour soi... Autrement, quand on s'habitue à marcher toujours sur un seul et même chemin et plus le temps passe, plus c'est difficile de s'en écarter.

Stoyan voulait être convaincant, mais il lui semblait qu'il n'était pas fait pour ça, et pensait à Soultana – si seulement c'était elle qui était ici, en face du vieux maître, elle aurait su quoi dire. Il poursuivit avec l'impression que le sol était devenu plus solide sous ses pieds :

– J'ai quarante altuns, maître. Pour louer un atelier, pour les outils, pour la marchandise et tout l'reste. Ça va pas me suffire ?

– Quarante altuns, c'est pas beaucoup, répondit maître Kotcho pensif. – Mais ce n'est pas trop peu non plus. Autrefois, j'ai commencé avec moins que ça, mais alors c'était autre chose ; maintenant il y a trente-deux chaudronneries en ville, ce qui veut dire, Stoyan, que tu commenceras avec moins que moi. Mais il y a autre chose, de plus important. Tu es un habile artisan : tu es adroit et tu as bien appris le métier. Mais ce n'est pas tout, dit le vieil homme en levant vers lui ses yeux dont les iris bleus étaient imbibés de larmes. – La corporation s'opposera à toi : elle ne te laissera pas facilement ouvrir une nouvelle boutique ; nous

sommes beaucoup, et qui s'est fait une place ne laisse personne y toucher. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas de place ou de travail pour toi non plus, mais c'est plutôt par jalousie et méchanceté qu'on te laissera pas feire. La corporation, c'est une première chose. Ensuite, tu fabriqueras de bonnes marchandises, mais il te faudra trouver des acheteurs. Il faut avoir une bouche et une langue de miel. Troisièmement : pour avoir ta propre boutique, tu auras besoin de compagnons, d'apprentis, de journaliers, bref d'autres personnes, et si t'as pas la main ferme pour les tenir fermement, ils vont te mettre en pièces, parce que chacun tire de son côté.

– T'sais bien, maître, que j'ai la main ferme, s'empressa de répondre Stoyan et agita vivement le poing. – Je les battraï s'ils m'écoutent pas !

Le vieil homme sourit, alors que Stoyan éclata de rire.

– Je sais bien, Stoyan, je sais bien. Ça aussi ça peut servir, mais...

– Je fabriquerai de bonnes marchandises, se hâta d'ajouter Stoyan. – Les acheteurs le verront et en plus je vendrai moins cher que les autres, même si deux sous de moins seulement.

– Ah, moins cher ! maître Kotcho leva vers lui un visage sévère. – Ça, c'est pas possible. Tu comptes casser les prix ? Et la corporation alors ? Tu peux pas affronter seul toute la corporation. Et pis ce n'est pas correct.

Il eut un nouveau moment de silence. Puis Stoyan dit d'une voix légèrement tremblante, dans laquelle il y avait aussi une demande, de la gratitude, de l'espoir et du courage :

– Mais toi, maître Kotcho, tu vas pas me laisser seul, pas vrai... C'est toi qui m'as tout appris, c'est toi qui m'as rendu maître, maintenant c'est encore toi qui vas me soutenir pour tout le reste, maître...

Comme il était assis sur la petite chaise à trois pieds, le vieux maître se leva doucement et, courbé comme il était, tendit vers Stoyan sa main tremblante :

– Je vais pas te laisser. Tu es comme un fils pour moi et que Dieu te vienne en aide.

Stoya attrapa des deux mains la main froide et dure du vieillard et la baisa avidement. Les deux avaient les larmes aux yeux et c'est à peine si Stoyan ne se mit à sangloter.

Le bruit courut dans la *tcharshia* des chaudronniers que le gendre de *hadji* Séraphim cherchait à louer une boutique, qu'il s'appêtait à ouvrir sa propre boutique. Et aussitôt une grande hostilité encercla Soyman, si grande que même maître Kotcho prit peur. Et cependant, plus grande était la peur du vieil homme, plus il tirait vers soi le jeune artisan, qu'il avait pris sous son aile.

À cette époque, la corporation des chaudronniers, comme toutes les autres corporations de Prespa, ne marchait pas à l'unisson ; chaque maître artisan organisait son travail selon sa volonté, et ce n'est que lorsqu'un danger commun surgissait que tous s'unissaient pour lutter avec des forces communes. Et cette fois aussi, comme si Stoyan Glaoushev était un ennemi dangereux pour toute la corporation. Tout d'abord, ce furent presque tous les vieux maîtres, qui avaient leur propre atelier, qui s'unirent pour aller se plaindre et se fâcher dans la boutique de maître Kotcho.

– C'est pas possible, criaient-ils : il y a trente-deux boutiques, desja pas assez de peïn pour nous, et toi, Stoyan Glaoush, qui es arrivé l'autre jour du village, tu te prétends maître et tu comptes ouvrir une nouvelle boutique ! C'est pour ça qu'on t'a accueilli dans la corporation ? Il y a de bien meilleurs maîtres que toi qui n'ont pas ouvert leur propre boutique. C'est pas possible, on ne le permet pas, baisse la queue !

Stoyan se taisait obstinément et souriait avec son sourire bien à lui, car maître Kotcho, qui savait se faire entendre, parlait à sa place :

– C'est moi qui l'ai formé. Il a des mains en or, c'est pécher contre Dieu que de l'arrêter. S'il y a du peïn pour nous, il y en aura pour lui aussi. Et pourquoi se mentir : du travail et du peïn, il y en a pour tout le monde. Ne mettons pas Dieu en colère en nous montrant ingrats. Et pis on ne peut pas arrêter ce jeune homme, qui a un don de Dieu, et qui tient le métier entre ses mains.

Étaient contre non seulement les vieux maîtres et les premiers maîtres, mais aussi les compagnons, les apprentis et les journaliers – poussés et incités par les plus vieux, mais aussi

par obéissance servile et par envie. Ils venaient s'arrêter devant l'atelier de maître Kotcho par deux, par trois ou plus ; ils allaient à la rencontre de Stoyan et le poursuivaient dans les rues ; ils se riaient de lui, l'insultaient et le menaçaient. Stoyan se taisait devant eux aussi, bien que ses grandes mains le démangeassent quelquefois. Maître Kotcho lui apprenait encore à être patient et l'aidait à organiser son travail.

Le premier lundi, après la Saint-Dimitri, Stoyan ouvrit sa propre boutique. Ce n'était pas une grande boutique : dotée de trois contrevents, elle était longue mais étroite. Stoyan se trouva deux assistants – deux garçons plus âgés, du métier – et fit venir son plus grand enfant, Kotcho, pour tenir le soufflet. Ils ouvrirent la boutique tôt le matin, avant le lever du soleil, se signèrent, allumèrent le fourneau et se mirent au travail. Lorsque le jour se leva, maître Kotcho vint le saluer et s'en alla. Stoyan remarqua que de nombreux hommes du métier passaient par le même chemin et repassaient pour regarder sa boutique, mais il faisait semblant de ne rien voir. Puis il remarqua que ces gens commencèrent à se rassembler en haut de la rue, mais il fit encore semblant de ne rien voir. Il dit seulement à ses assistants, quand il vit qu'ils prirent peur :

– Faites votre travail calmement.

Mais voilà : un vacarme éclata et toute une foule de compagnons, d'apprentis et de journaliers se déversa brusquement devant la boutique. Les assistants de Stoyan s'enfuirent et il resta seul dans l'atelier avec son enfant terrifié. Dehors, on entendait des hurlements et des cris terribles :

– Ferme ! Qui t'a autorisé ? Péquenot ! Voyez-le donc : un maître, un *tchorbadji* ! Hou, hou ! Retourne au village, là est ta place, retourne labourer et biner ! Eh toi, le porc, le rustre : ferme la boutique !

Un jeune homme sortit de la foule et s'approcha brusquement et, soi-disant par mégarde, poussa avec son bâton le crochet en bois, sur lequel était attaché l'un des contrevents ; le contrevent se détacha et se referma avec fracas au milieu des cris et des rires. Stoyan se tenait au milieu de la boutique et ne savait pas quoi faire, effrayé, confus. À

ses côtés, son enfant se pressait contre lui. C'est alors que maître Kotcho entra dans la boutique et lui dit à voix basse :

– Ferme, pour le moment, il n'y a rien de mieux à feire. On verra après. Ferme, ferme, fiston, jusqu'à ce que la révolte s'apaise.

Stoyan l'écouta. Il éteignit le fourneau, ferma la boutique au milieu des cris et rires triomphants de la foule et se dirigea, anéanti, vers la maison, suivi de son enfant.

Dès qu'il entra dans la cour, Soultana courut à sa rencontre sur la galerie :

– Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi vous revenez ?

Stoyan se mit à lui raconter, étranglé par les larmes, mais elle ne l'écouta même pas jusqu'au bout et cria :

– Demi-tour ! T'as rien à feire ici en pleine journée, un jour de travail ; ta place est dans la boutique ! Qu'est-ce qui te prend de pleurer, un homme comme toi ! Soulève donc un tronc et on verra qui viendra fermer ta boutique. Retournes-y, retournes-y, j'te dis !

Stoyan la regardait bouche bée : elle se tenait sur la galerie, en colère, et dans ses yeux, devenus encore plus obscurs, noirs, s'entrecroisaient des éclairs bleus. Les larmes qui avaient coulé sur son front séchèrent rapidement, un sang chaud résonna dans ses oreilles. Il se retourna en silence vers la porte.

– Et toi, tu pars tout de suite avec ton pere ! retentit de nouveau la voix de Soultana.

Kotcho, le petit, se gratta sans en avoir besoin sous l'aisselle et s'élança après son père.

Dans la *tcharshïa*, c'était comme si rien n'était arrivé, comme si tout le monde était occupé par son travail, mais toutes les boutiques observaient Stoyan et attendaient de voir ce qui se passerait. Le cœur battant la chamade de rage, Stoyan ouvrit de nouveau sa boutique, poussa à l'intérieur le petit Kotcho, prit le tronc avec lequel on verrouillait les contrevents, et se dressa les jambes écartées devant la porte. Aux alentours, on entendait du bruit et les coups d'innombrables marteaux : le travail dans tous les ateliers s'intensifiait sans doute. Stoyan attendait devant sa boutique, mais il lui sembla avoir attendu trop longtemps. Alors il agita le tronc et cria :

– Venez donc ! Venez donc fermer ma boutique !

Le bruit dans les ateliers ne s'arrêtait pas. Personne ne bougea de sa place, alors que des centaines d'yeux étaient fixés sur Stoyan. Le tronc entre ses mains était épais, lourd et long de cinq archines.

Stoyan Glaoushev attendit encore quelque temps, puis remit le tronc à sa place et entra dans sa boutique. Il souffla pour détendre sa poitrine gonflée d'une force terrible, essuya avec un mouchoir la sueur sur son visage. Il alluma de nouveau le fourneau, tandis que Kotcho l'aidait avec le soufflet. Personne ne vint le déranger. Ses deux assistants revinrent bientôt. Tous retroussèrent leurs manches, Stoyan se signa pour la seconde fois ce jour-là, et dit :

– Allez, au travail, les gars, et que Dieu nous vienne en aide !

DEUXIÈME PARTIE

II

EN DES TEMPS OBSCURS

Sacré Manoïl, Manoïl l'artisan maître !
Trois frères échafaudent un plan,
échafaudent un plan pour bâtir une église.
Le jour ils la bâtissent, le soir elle s'écroule,
le soir elle s'écroule pierre après pierre...

Chanson populaire

Là où le soleil brille,
autour d'une table céleste,
se tiennent assis des saints.
Saint-Nicolas en tête, Saint-Élie à ses côtés,
la Vierge Marie entre eux, et dans ses bras : le Christ.
Deux nuages se sont abattus et l'ont emporté.
Marie implore Dieu en pleurant, Saint-Nicolas la
réconforte :
– Ne pleure pas, Marie, ma sœur ! Je vais supplier le
Christ
si on ne te le donne pas. Dieu l'envoie apprendre le
métier :
construire de grands ponts, pour que
les âmes pécheresses avancent !

Chanson populaire

I

Des jours meilleurs se présentèrent pour Prespa. À l'époque où Stoyan Glaoushev arriva en ville, la grande peste venait à peine de s'éteindre. C'était une époque très difficile : il n'y avait pas moyen d'y échapper et de nombreux Prespanais s'enfuirent dans les villages et les montagnes environnantes, retournèrent là d'où leurs aïeux étaient venus. À l'est de la

ville, il y avait alors un quartier turc avec une grande mosquée ; des tziganes vivaient aussi là-bas. Tel « un châtiment divin », la peste apparaissait toujours là. C'était là aussi que le choléra commençait d'abord à servir durant les jours chauds de l'été. Aucun homme ne resta en vie dans ce quartier du temps de la grande peste ; seule la mosquée resta debout, fermée à clef et sans fenêtres. Toujours à la même époque se produisit un tremblement de terre, puissant et terrible : des maisons s'effondrèrent, le haut minaret de la mosquée se brisa en deux et tout son sommet, jusqu'à la plateforme, s'écroula. Pour la terre aussi les années étaient alors mauvaises, sèches et stériles. Tout devint très cher – l'oque de farine se vendait à deux groches. Ensuite, quand cette époque de mort et de dévastation terrible s'acheva, les années fructifères et de prospérité recommencèrent dans la plaine. La pluie tombait à temps, le soleil se levait à temps et chaque graine, chaque racine produisait cent, voire mille fois plus.

Les nouveaux jours, meilleurs pour Prespa, commencèrent également ainsi. Jour après jour, année après année, les marchés se ravivèrent, la *tcharshia* redevint bruyante et commença à s'étendre : les boutiques se multipliaient et toutes sortes de nouvelles boutiques furent ouvertes, les ateliers devenaient plus nombreux, des étrangers commencèrent à venir à Prespa pour acheter et vendre. Les Prespanais aussi se ravivèrent et s'égayèrent. Il n'y avait pas de gens affamés et sans rien pour se vêtir, et si tout le monde se souvenait des temps difficiles du passé, maintenant tous priaient pour être en bonne santé. Les années passaient les unes après les autres – bonnes, abondantes, paisibles. Les Prespanais pauvres trouvaient plus facilement du travail, les riches augmentaient leurs richesses, meublaient leurs maisons et les décoraient. À cette époque, le gouvernement turc de la ville vota et imposa aux Prespanais un nouvel impôt, amassa une bonne somme d'argent et érigea au milieu de la *tcharshia* une tour de pierre et de bois, haute de quarante-huit archines, avec une horloge et une cloche, qu'on entendait dans toute la ville. On construisit aussi bon nombre de nouvelles maisons, si bien que la ville sembla remise à neuf. À cette époque, le conseil ecclésial chrétien décida de bâtir une nouvelle église à Prespa.

Le premier des quelque dix membres du conseil n'était alors pas le vicaire épiscopal, *hadji* père Spyridon, un homme calme et sensé, mais Kliment Benkov. C'était un marchand de blé, qui fit fortune en peu de temps, mais sa vie entière passa aussi, en quelque sorte, rapidement – elle flamboya ardemment et s'éteignit vite. Il ne vécut même pas jusqu'à quarante-cinq ans. Il était mince et grand, et sur son visage on ne voyait que ses grands yeux, presque noirs, dans leur éclat fébrile permanent. Il se montra tout à coup dans toute sa force. Environ quinze ans plus tôt, encore jeune, durant la première année fertile après la peste, il se déchaîna comme une tempête et acheta une grande partie des denrées des environs. L'année était fertile, mais les gens avaient encore peur et ne s'étaient pas encore rassasiés, si bien que Kliment Benkov vendit à bon prix tout ce qu'il acheta et gagna beaucoup d'argent d'un seul coup. Au cours des quelques années suivantes, il transporta de grandes quantités de blé en terre arnaoute, alla seul à Elbasan et à Ioannina et gagna, une fois de plus, beaucoup d'argent en peu de temps. Il entra de la même façon au conseil. En vérité, sa réputation grandit avec sa fortune, si bien qu'il pouvait tout faire à son gré ; sans compter que c'était aussi un homme fort.

Jusqu'alors, seuls les vieux *tchorbadjis* entraient au conseil. La plupart d'entre eux n'avaient pas d'autre occupation, de sorte qu'ils passaient leur vieillesse sur les divans de la chancellerie du conseil, *chibouks* et chapelets en main. Ils ordonnaient les affaires des gens comme ça – rien que pour le respect et la gloire –, mais ils les ordonnaient avec le discernement et l'esprit de personnes, qui avaient déjà un pied dans la tombe. Sévères et tatillons étaient ces juges décrépits ; ils guettaient attentivement la moindre erreur et n'étaient pas enclins à pardonner facilement : le monde devait avancer d'après leur jugement et comme il avait avancé depuis la nuit des temps. Pour éviter qu'ils se trompent sur la vieille loi chrétienne, il y avait toujours parmi eux un ou deux vieux prêtres, en plus du vicaire épiscopal, qui présidait le conseil, avec l'éternelle bénédiction de l'évêque grec de Bitola, et qui était, le plus souvent, son plus humble et fidèle serviteur. Le plus jeune des *tchorbadjis* était Avram Nemptour, mais lui aussi avait plus de cinquante ans.

Il advint qu'on jugea pour divorce, au conseil, une jeune femme pauvre, proche parente de Kliment Benkov.

– Pourquoi veux-tu divorcer de ton mari légitime ? lui demandèrent les vieillards.

– C'est un ivrogne, il me bat, il me torture, il ne travaille pas et nos enfants ont faim.

– Combien d'enfants avez-vous ?

– Six.

– Hum, vous vous êtes bien débrouillés. Mais quand tu auras divorcé de ton mari, qui s'occupera de ces six enfants ?

– Leur pere ne s'occupe pas d'eux de toute façon. Je tenterai ma chance ailleurs pour moi et pour eux.

– Quand tu t'es mariée avec lui, est-ce qu'il buvait desja ?

– Il buvait, oui. Vous aussi vous le connaissez : Koné Dardor, il n'y en a qu'un en ville.

– Écoute, femme, dirent les vieillards, un mariage béni par l'Église ne se rompt pas facilement. Personne ne saurait mieux s'occuper de ses enfants que leur véritable pere. Et puisque toi, femme insensée, tu savais comme il était quand tu t'es mariée avec lui, tu le toléreras jusqu'au bout tel qu'il est. Avec un ivrogne tu t'es mariée, avec un ivrogne tu viuras. Rentre chez toi : nous savons quoi feire.

Ils firent venir l'ivrogne au conseil, lui donnèrent quelques conseils et lui enjoignirent d'arrêter de boire et de s'occuper de ses enfants. Koné Dardor promit et jura de ne plus verser ni une goutte de vin ou de *rakia* de plus dans sa bouche, mais le jour même, il s'enivra de nouveau et battit sa femme.

La pauvre femme alla chez son parent, chez Kliment Benkov, et le pria de l'aider. Elle lui raconta mot pour mot ce qui s'était passé au conseil. Kliment Benkov connaissait son malheur, se fâcha et se rendit aussitôt en personne au conseil.

– Soit, dit-il aux vieillards, on ne rompt pas facilement le mariage. C'est juste. Vous avez dit à cette sottie qu'elle devait viure jusqu'au bout avec le mari qu'elle avait pris, tel qu'il est. Cela aussi est juste. Mais vous autres, en tant que personnes bonnes et honnêtes et

juges équitables, avez voulu l'aider dans son malheur. Vous avez fait venir Koneta Dardor et lui avez conseillé d'arrêter de boire.

– C'est exact. Et après ?

– Après, voilà, bienveillants vieillards : quand cette sottise a épousé cet ivrogne, la pauvre avait l'espoir que l'ivrogne allait changer. Elle s'est trompée. Elle a commis une erreur et vous ne lui pardonnez pas.

– Nous ne lui pardonnons pas. Elle n'a qu'à manger sa propre bouillie.

– C'est ça. Mais vous aussi, en faisant venir Koneta Dardor, vous avez cru qu'il arrêterait de boire. Il a juré devant vous, il s'est repenti et vous l'avez cru. Et Koné Dardor s'est enivré le jour même et est allé encore torturer sa femme. Et vous, en pensant bien faire et protéger la loi chrétienne, vous avez commis la même erreur.

Les vieillards restèrent muets. Les chapelets se mirent à crépiter plus vite, de nouveaux nuages de fumée de tabac s'échappèrent de tous les côtés.

– Mais, dit une voix hésitante, si elle divorce de son mari, elle pourrait prendre un mauvais chemin, elle est encore jeune... C'est le mariage qui la soutiendra, qui la gardera de plus grands peshés.

– C'est vrai, c'est vrai, dirent d'autres voix, plus courageuses, le mariage ne doit pas être rompu. On ne rompt pas un mariage comme ça ! Quant à lui, l'ivrogne, on le fera revenir et on le dénoncera au *hükümet*¹⁰⁹.

Kliment Benkov se fâcha encore davantage, s'élança pour partir, mais s'arrêta au seuil de la porte et dit :

– Comment comptez-vous préserver ce mariage quand il s'est effondré de lui-même ! Pour ma part, voilà c'que je vais faire : cette malheureuse est une parente à moi ; je l'accueillerai avec ses enfants chez moi, où elle n'aura pas faim. Si Koné Dardor vient chercher sa femme, je lui romprai les os à coups de bâton. – Et il sortit.

¹⁰⁹ (T.) Les autorités publiques ottomanes.

C'est alors que Kliment Benkov décida de devenir membre du conseil ecclésial. Et puisqu'il en avait décidé ainsi, il y arriva, quoique ce fût difficile. Il était encore jeune et les vieux *tchorbadjis* ne le laissaient pas faire, mais il était encore plus obstiné et arriva à obtenir une place au conseil dès les premières élections.

Il ne courbait la tête devant personne. Il entra au conseil tel un scarabée dans une ruche d'abeilles. Ce fut la fin du silence décent dans la chancellerie du conseil, la fin des réunions et conversations interminables et vaines des *tchorbadjis*. Seul Kliment Benkov était nouveau parmi eux, alors tous s'unirent contre lui. Au début, ils lui posaient des pièges pour l'humilier devant les citadins, grommelaient contre lui dans toute la ville, mais il déchirait courageusement tous les filets. Il avait une voix fine et retentissante et se fâchait souvent, si bien qu'on entendait sa voix de loin. Les citadins, qui passaient près du conseil, avaient de plus en plus l'occasion de se dire :

– Klimé Benkov se dispute encore avec les *tchorbadjis*.

Maintenant les affaires du conseil avançaient plus vite. Kliment Benkov ne laissait personne en paix, ne permettait pas qu'on discutât beaucoup, il décidait sur-le-champ et criait jusqu'à Dieu lui-même, afin d'imposer sa volonté. Les vieillards et le vicaire commencèrent à le craindre. Ils n'arrivaient pas à le dominer ni par les mots ni par la voix et seul quelqu'un dirait sur un ton conciliant :

– Tu es encore jeune, Klimé, tu es encore vert. Tu vas trop vite.

– Jeune, hein ! rétorquait Kliment Benkov. – Ici, il faut feire entrer d'autres personnes plus jeunes, il faut qu'le travail soit fait !

Les vieillards se lassèrent de se disputer avec lui, s'apaisèrent, refoulèrent en soi toute méchanceté et tout mécontentement à son égard. Kliment Benkov devint le premier d'entre eux et les Prespanais le cherchaient et l'écoutaient davantage que le vicaire lui-même. Seul Avram Nemtour, qui, il n'y a pas si longtemps que ça, avait lui aussi été marchand de blé, mais qui récoltait désormais de l'opium de Prilep, Vélès et du Tikvech qu'il vendait ensuite aux Juifs de Bitola, ne s'inclina pas devant lui. C'était un négoce dangereux, plein de risques, mais qui rapportait aussi beaucoup d'argent, toujours en or pur. Nemtour était un homme

musclé de petite taille, avec d'épais sourcils noirs et des joues rouges ; ses cheveux étaient à peine grisonnants et toujours coupés court. Il se tenait fièrement et ne rivalisait pas ouvertement avec Kliment Benkov, mais le haïssait et guettait la moindre de ses faiblesses. Benkov souffrait d'une mauvaise toux qui le torturait jusqu'à l'étouffement et c'était triste de le regarder quand son calvaire commençait. Les vieillards du conseil le regardaient avec compassion – certains avaient même fini par l'aimer – et essayaient de l'aider, mais Kliment Benkov avait visiblement remarqué quelque chose sur le visage d'Avram Nemtour, dans ses yeux, si bien qu'un jour, alors qu'il était encore essoufflé après avoir toussé, il lui dit :

– T'inviteras ?

– Quoi... Avram Nemtour haussa ses gros sourcils.

– Quand j'serai mort. On dirait que tu attends que je meure : quand je commence à tousser, tu jubiles.

– Non, hocha la tête Avram Nemtour sur son cou court et ses joues devinrent encore plus rouges. Non, je ne me réjouis pas pour toi. Mais... pour être franc, je n'aime pas trop t'écouter quand tu tousses.

– T'en fais pas, dit Kliment Benkov entre ses dents, je vais pas mourir. Je vais pas mourir bientôt.

– Ça, seul Dieu le sait, répondit ambiguement Nemtour, mais il eut peur, visiblement, de se trahir et s'empressa d'ajouter : quand viendra l'heure de chacun.

– Non, moi je sais que je vais pas mourir bientôt, tendit son long cou Benkov.

Nemtour était plus raisonnable et ne répondit rien. Le vicaire intervint d'une voix chantonnante et apaisante :

– Ne vous mêlez pas des affaires de Dieu. Ce sont les affaires de Dieu.

Avram Nemtour était plus calme, plus maître de soi et tâchait de frapper toujours au bon endroit, sans s'exposer aux attaques violentes et impudentes de Kliment Benkov. Tous les deux auraient très bien pu se disputer à chaque réunion, mais Nemtour venait plus rarement au conseil et ne se prêtait pas toujours aux provocations de Benkov.

Chaque dimanche, après l'office, les membres du conseil se rassemblaient, plutôt par habitude, et personne n'était enclin à ruiner son humeur festive avec les soucis quotidiens des Prespanais. Seul Kliment Benkov transgressait de temps en temps l'ordre tacitement établi au sein du conseil et interrompait les douces conversations des vieillards à propos de tout et de rien ou à propos du repas à venir. Par une matinée dominicale, Kliment Benkov resta à l'église après l'office. Tout le monde était sorti et l'on n'entendait plus que les pas du sacristain, qui avait décidé de la nettoyer. Benkov examina l'église vide, comme s'il venait d'y entrer pour la première fois, puis sortit rapidement et se dirigea tout droit vers le conseil. Dès qu'il apparût au seuil de la porte de la chancellerie, son regard était tel qu'Avram Nemptour, qui était en train de se lisser les moustaches, s'arrêta et, comme pour assourdir ses mots, dit sur un ton moqueur mal déguisé :

– Voyons voir ce qu'il a à dire.

Comme si quelqu'un l'avait poussé dans le dos, Kliment Benkov se dressa au milieu de la pièce les mains sur les hanches. Sa voix fluette retentit et étouffa tous les bruits dans la pièce.

– Ce que j'ai à dire ? J'vais te l'dire. Il s'adressa à tous les vieillards et sa voix s'éleva, trembla, perçante pour les oreilles : – J'vais vous l'dire à vous tous ! Que Dieu me pardonne, mais ça, c'est pas une église : c'est un fenil. Nous sommes assis là, réunis en conseil, mais surtout pour plaisanter, pour régler les affaires des autres : un tel se marie, l'autre divorce, se sépare de son pere pour dix groches qu'il prétend devoir à quelqu'un, ment et jure pour deux groches... mais oui, mais oui ! C'est comme ça et il y a pas de quoi être fiers... Certes, on s'occupe aussi de l'église, mais comme on s'en occupe ! Il n'y a nulle part où prier. S'il arrive un peu en retard, le peuple s'entasse sur le seuil et allume des cierges dans la cour. Ça, c'est inacceptable, c'est une honte pour nous autres, Prespanais. Nous devons bâtir une nouvelle grande église !

Il examina encore une fois tous les membres du conseil qui étaient assis là, évitant seulement de regarder Avram Nemptour, mais tous les vieillards se taisaient, tête baissée,

comme s'ils savouraient le silence qui s'en suivit après que la voix aiguë et perçante se tut. Benkov alla s'asseoir à sa place habituelle sur le large divan.

Comme personne ne disait rien, il se redressa un peu, nerveux, excité :

– Eh bien, qu'est-ce que vous avez à vous taire comme ça, parlez donc !

L'un des vieillards prit la parole :

– C'est vrai. Notre église est petite, étroite, basse. Nous en avons déjà parlé à de nombreuses reprises. Mais commençons par voir comment ça peut se feire... Pensons, voyons...

– Il n'y a rien à voir ni à penser, agita sa longue main fine Benkov. – C'est tout vu et pensé depuis longtemps : il nous faut une nouvelle église !

Tous étaient d'accord qu'il fallait une nouvelle église à Prespa, plus grande. Mais tous craignaient de s'engager dans une entreprise aussi grande et importante. Le dernier à intervenir fut Nemtour :

– Qu'est-ce que vous croyez, que c'est facile de bâtir une église ! Ce n'est pas en criant que ça va marcher ; il faut de la raison et un bon budget. Il faut de l'argent, beaucoup d'argent.

– L'argent on va le trouver, rétorqua Benkov. – Prespa a de l'argent pour une église.

Comme s'il n'avait pas prêté attention à ses paroles, Nemtour dit :

– Et avant toute chose, il faut demander à l'évêque. Sans son autorisation, on ne peut rien feire.

– Bah, l'évêque ! bondit Benkov. – Tout ce que tu veux c'est t'opposer. C'est à l'évêque que tu comptes demander de l'argent ? Le peuple donnera cet argent et c'est lui qui construira l'église. L'évêque ne nous gênera pas. Quand donc est-il venu nous voir ? Tout ce qu'il fait c'est récolter ses impôts épiscopaux : un sac plein d'argent.

– Voyons, Kliment, on ne peut pas agir comme ça, intervint le vicaire. – Nous demanderons aussi à l'évêque. Il ne nous arrêtera pas dans un projet aussi pieux.

Ce n'était guère difficile d'enthousiasmer les vieux *tchorbadjis* par une entreprise aussi dévote que celle-ci. Seul Avram Nemtour s'y opposait, et ce à cause de Kliment Benkov, qui,

lui, s'enflammait à l'idée d'une nouvelle église. Et c'est ainsi, subitement, qu'il vainquit son rival, qu'il fit plier son opiniâtreté et l'entraîna avec les autres.

– De l'argent ? frappa du poing sur son genou Benkov. – Voilà, je vais donner pour commencer mille groches pour la nouvelle église !

– Eh bien, moi, je donnerai deux mille groches, répondit en face Avram Nemtour.

– Moi aussi je donnerai deux mille ! frappa encore une fois du poing sur son genou Kliment Benkov.

Ce même jour, le bruit courut partout à Prespa que le conseil avait décidé de bâtir une nouvelle église.

II

Au début, les choses commencèrent bien. Le vicaire annonça depuis l'ambon la décision du conseil et les Prespanais, fidèles au Christ, se mirent à apporter à la chancellerie du conseil leurs dons pour la nouvelle église – de l'argent et autres objets de valeur. Les membres du conseil durent alors nommer quelques hommes parmi eux pour rassembler les fonds et diriger la construction de l'église. Ils nommèrent en premier lieu Kliment Benkov, puis le vicaire, le pope *hadji* Spyridon, et Avram Nemtour...

– Avram et Kliment vont se disputer, et l'église n'a pas besoin de querelles, fit observer l'un des membres du conseil.

– Non, répondit un autre, ils vont rivaliser d'efforts et Avram fera avancer Kliment.

Et il en était vraiment ainsi. Kliment dit :

– Nemtour n'a qu'à s'occuper de réunir l'argent. Il sait gérer l'argent des autres. Moi je peux pas travailler avec l'argent du peuple. Je me chargerai de la construction.

On savait que quand Avram Nemtour récoltait le pavot, il ne se s'empessait pas de payer les producteurs, pas avant de l'avoir vendu aux Juifs de Bitola, et alors il cherchait toujours à retrancher quelque chose au prix convenu pour augmenter ses gains. C'est ce que voulait lui rappeler Kliment, mais Avram ne se laissa pas faire :

– Toi, avec la construction... tu vas crier à qui mieux mieux avec les maçons. T'as une belle voix.

Ensuite Kliment Benkov dit :

– J'irai pas voir l'évêque à Bitola. Le vicaire et Avram n'ont qu'à y aller. Ils s'entendront mieux avec lui.

– C'est sûr que t'as pas ta place devant l'évêque ! haussa les épaules Nemtour.

Les vieillards du conseil se réjouissaient quand ils les écoutaient – ils n'ont qu'à se mordre, l'un poursuivra l'autre ; l'entreprise commençait dans la joie.

Le vicaire et Avram Nemtour apportèrent de bonnes nouvelles de Bitola. L'évêque avait béni de bon cœur la construction de la nouvelle église.

– Évidemment qu'il l'a bénié ! lança Kliment Benkov. – Il se vantera auprès du patriarche à Constantinople, parce qu'on construit des églises dans son éparchie, pis il viendra sanctifier notre église et on couvrira sa crosse d'or.

– Voyons, Kliment, s'attrista le vicaire, comme selon son habitude – On ne parle pas comme ça de l'évêque. Tâchons de garder l'ordre et le respect.

– Eh bien, soit, acquiesça Benkov.

Quant aux Prespanais, ils venaient les uns après les autres au conseil – des hommes et des femmes – pour remettre leurs dons pour la nouvelle église. Les objets reçus étaient distribués dans la *tcharshia* pour être vendus, pour être convertis en argent. En moins de deux mois, les fonds réunis s'élevaient à quatre-vingt-dix mille groches.

– Commençons, commençons donc ! frappait des poings sur ses genoux Kliment Benkov. – À partir de maintenant, l'entreprise va avancer de soi.

Ils choisirent un emplacement pour la nouvelle église : là où se trouvait le quartier turc abandonné. La place était libre, il fallait seulement déblayer un peu les décombres des maisons et cours turques d'alors. C'était un bel emplacement, en surplomb, si bien qu'on pourrait voir l'église de partout en ville. Les membres du conseil allèrent l'examiner ; de nombreux autres Prespanais y allèrent aussi, comme s'ils ne l'avaient jamais vu auparavant. Ce n'était pas un point essentiel, mais autrefois, ici, se trouvait un quartier turc, d'une autre

confession – l'emplacement serait sanctifié, aspergé d'eau bénite ; or l'eau bénite purifie tout : les maladies comme les malédictions. Les membres du conseil avaient déjà commencé à demander, à interroger pour trouver les propriétaires des cours abandonnées, dans le cas où il aurait eu des survivants au choléra ou des héritiers à eux. Il fallait racheter l'emplacement pour qu'il devînt un bien public. Personne ne se déclara propriétaire, mais tous les Turcs de Prespa crièrent leur mécontentement.

– Ce n'est pas possible ! Là où se trouvait un quartier turc, où avaient vécu des Turcs, on ne peut pas construire une église. Et ce n'est pas tout : on ne peut pas construire une église près d'une mosquée. C'est interdit !

Il s'agissait de la mosquée abandonnée au minaret effondré. Qu'est-ce qu'ils comptent faire les *giaours* – ils passeront tous au fil du couteau s'ils osent profaner la vieille mosquée ! Telles étaient les menaces des Turcs et pas un *giaour* n'osa sortir pour leur faire face. Même Kliment Benkov n'ouvrit pas la bouche, aussi courageux et impétueux qu'il fût.

Le conseil choisit un autre emplacement – deux maisons avec de grands jardins parmi les quartiers chrétiens – et compta vingt mille groches aux propriétaires. Les maisons furent détruites et un vaste espace fut dégagé. Les Prespanais étaient contents :

– Ici c'est même mieux, en plein dans la ville. L'église sera proche de nous tous. Quant à l'autre machin turc : maudit soit-il, eh ! à l'autre bout de la ville. Tout près de la mosquée, déserte et abandonnée !

Mais cette joie des Prespanais ne dura pas longtemps non plus. Un *zaptié* vint au conseil et convoqua tous les membres chez le *voïvode* – le *caïmacan*, comme l'appelaient les Turcs. Il les reçut fâché, mais, en fait, il n'avait pas l'air si fâché que ça :

– Qu'est-ce que vous faites, vous, là-bas, dans vos quartiers, vous détruisez des maisons, vous rassemblez le peuple ! *Demek*¹¹⁰, vous ne reconnaissez ni notre autorité ni

¹¹⁰ (T.) Donc, ainsi.

notre loi : celle du *sultan*, du *cadi* et du *voïvode*. C'est pour ce genre de choses, *tchorbadjilar*¹¹¹, que la potence existe !

– Que dis-tu *caïmacan effendi* ! c'est à peine si le vicaire ne fondit pas en larmes de servilité devant le puissant Turc. – Nous prions jour et nuit Dieu pour notre sultan, longue vie à lui, pour tout le *devlet*¹¹² turc, et pour toi aussi, *voïvode*. Nous sommes un *raïa* docile et nous ne faisons rien de mal.

– Nous voulons construire une église, *caïmacan effendi*, intervint Kliment Benkov, impatienté.

– Mais oui, mais oui ! Je le sais bien, hocha la tête avec menace le *caïmacan*, je le sais bien ! Vous avez voulu détruire notre mosquée là-bas pour bâtir une église à vous. Et c'est à peine si j'ai réussi à retenir nos musulmans de se soulever et de vous égorger jusqu'au dernier. Et maintenant ça recommence ! Vous ne vous tenez pas tranquilles, mais vous creusez, creusez... vous creusez pour vos têtes. Vous ne reconnaissez personne, ne demandez rien à personne.

– Nous n'avons pas encore commencé, *voïvode*, dit de nouveau Kliment Benkov.
– Avant de commencer, nous allons demander la permission au *hükümet*, comme il se doit.

– Suffit, j'ai compris, leva sa main le Turc, rose et molle. – Et en plus vous voulez me mentir. Vous avez déjà une église et n'avez pas besoin d'une autre. Vous n'allez pas remplir la ville d'églises et de simandres !

Benkov essaya de se montrer raisonnable et convaincant :

– L'église aussi est la demeure de Dieu, *caïmacan effendi*. Voilà, à Prespa, il n'y a qu'un seul quartier turc, mais cinq mosquées sans compter la vieille... Nous, en revanche, on a douze quartiers...

– Mais qu'est-ce que tu me chantes toi ! se souleva un peu le Turc maintenant vraiment fâché. – Vous vous croyez donc les égaux des Turcs ! Ce n'est pas le royaume des *giaours*

¹¹¹ Pluriel de *tchorbadji*.

¹¹² (T.) État.

ici ! Allez-vous-en et si j'entends que vous ne vous tenez pas tranquilles, je vous ferai tous mettre au trou, sachez-le !

Dehors, et plus encore au conseil, tous s'en prirent à Kliment Benkov :

– C'est pas possible ! Où tu t'crois ? On ne parle pas comme ça à un *caïmacan* ! Tu vas tout ruiner.

– Eh bien moi j'vais vous dire, lança Benkov : il fait ça pour qu'on lui donne un pot-de-vin ! Donnons-lui deux ou trois mille groches et vous verrez qu'il cédera.

Ils trouvèrent un moyen – ce n'était pas difficile – et donnèrent au *caïmacan* trois mille groches. Il rangea l'argent et conseilla de bonne grâce les *tchorbadjis* de s'adresser au *moutassarif*¹³ de Bitola. Ils préparèrent une requête au nom de tous les chrétiens de Prespa et ce fut encore le vicaire et Avram Nemtour qui allèrent la remettre au *moutassarif* de Bitola. Lorsque les deux messagers revinrent à Prespa, ils racontèrent avec combien d'efforts ils avaient réussi à remettre l'humble pétition et demandèrent à la trésorerie du conseil mille deux cents groches qu'ils avaient dépensés en cadeaux et pots-de-vin, pour que la requête arrivât au *moutassarif*. Ils étaient aussi, disaient-ils, allés voir l'évêque, mais celui-ci n'avait fait que hausser les épaules et dire que l'affaire devait être portée aussi à Constantinople.

– À quoi sert-il donc, l'évêque s'il est pas capable de nous aider ? demanda méchamment Kliment Benkov. – Ou est-ce qu'il veut, lui aussi, un pot-de-vin ?

– Ah, toi..., grimaça d'agacement Avram Nemtour.

– Quoi, moi ? Et toi alors, tant que tu n'auras pas léché la main de l'évêque...

Des messagers allèrent à Bitola encore à deux ou trois reprises et lorsqu'enfin le *moutassarif* reçut, lui aussi, un pot-de-vin de trois mille groches, la requête des Prespanais fut envoyée à Constantinople.

La nouvelle fut apportée à Prespa par le nouveau vicaire épiscopal. L'évêque envoya soudainement un nouveau vicaire à Prespa, soi-disant par grands souci et amour envers les Prespanais. « Vous, écrivait-il dans sa lettre au conseil prespanais, vous, enfants fidèles au

¹³ Gouverneur d'un « sandjak » (unité administrative sous l'Empire ottoman).

Christ et à l'Église œcuménique, faites preuve d'une grande ferveur, d'efforts louables et une d'application filiale envers notre sainte Église et c'est pourquoi je vous envoie l'un de mes assistants préférés et des plus compétents pour me remplacer auprès de vous et vous guider dans les affaires ecclésiastiques. Dans le grand et pieux projet que vous avez entrepris avec l'aide de Dieu, il vous sera d'une grande aide. J'apprécie mon vicaire actuel auprès de vous ; c'est un compatriote à vous et je le félicite pour sa pieuse diligence jusqu'à présent, mais il est désormais très vieux et ni moi ni vous ne devrions accabler sa vieillesse par de grandes initiatives. J'espère que mon nouveau vicaire méritera rapidement votre confiance et deviendra l'interprète fidèle, porte-parole et exécutant de mes attentions, bons vœux et prières continuels à votre égard au nom de notre Église chrétienne... »

Les membres du conseil prespanais et tous les autres Prespanais furent surpris par ce changement. L'actuel vicaire était effectivement très vieux et un homme simple, mais c'était un Prespanais et avec lui, ils s'entendaient facilement. Le nouveau vicaire était un archimandrite d'environ quarante ans. Cela parut étrange aux Prespanais qu'il fût de nationalité grecque, mais avec des cheveux blonds et une barbe rousse, un visage blanc crème et des yeux bleu clair et verdâtre ; les personnes de cette apparence étaient rares chez les Grecs. Les Prespanais acceptèrent sagement ce changement – ils avaient de la peine pour le vieux vicaire, mais se sentaient flattés que le nouveau vicaire épiscopal fût un archimandrite. Seul Kliment Benkov s'y opposait et se fâchait. Tous les membres du conseil se rassemblèrent dans la chancellerie, où le nouveau vicaire les retrouva pour la première fois. Il se mit à parler grec, mais parmi les membres du conseil, seuls Avram Nemtour et le vieux vicaire parlaient le grec. Le scribe aussi le parlait. Kliment Benkov s'adressa directement au nouveau vicaire :

– Toi, père archimandrite, ne parles-tu pas notre langue ?

Le vicaire ne le comprit pas et demanda avec un regard surpris à ceux qui se trouvaient autour de lui dire ce que lui racontait Benkov. Avram Nemtour lui expliqua et la satisfaction de Nemtour d'avoir cet avantage sur Kliment Benkov était évidente. L'archimandrite dit à nouveau en grec sur un ton courtois, un peu pédant :

– Je ne connais pas votre langue, mais cela ne nous gênera pas. Quiconque s’occupe des choses de l’Église devrait connaître l’hellénique. La langue de notre sainte Église est l’hellénique.

– Mais comment diable allons-nous nous entendre avec lui ! – s’emporta Benkov. – À l’église, je comprends qu’on lise en grec ; mais comment allons-nous travailler avec ce vicaire-là s’il ne parle pas notre langue !

– À qui la faute, lança Avram Nemtour. – Tu n’avais qu’à l’apprendre.

– Tout ce que j’ai appris me suffit, retentit stridentement la voix de Benkov. – Et toi, de quoi tu te vantes ? J’ai appris le slavon, je le lis et l’écris. Et j’envoie mon enfant chez maître Bojïn, pas à l’école hellène. Chacun doit connaître sa place. Nous sommes des Bulgares, des Slaves. Nous ne sommes pas des Grecs.

– Quand même, c’est pas une mauvaise chose que de connaître d’autres langues, intervint l’un des membres du conseil et Benkov s’en prit à lui aussi :

– C’est pas une mauvaise chose, je l’sais bien. Toi aussi tu envoies tes p’tits enfants à l’école hellène.

– Évidemment qu’il va les y envoyer, haussa ses sourcils broussailleux Nemtour. – Là-bas on transmet de véritables connaissances tandis que chez maître Bojïn, tout ce qu’on apprend c’est le *svetché*¹¹⁴ et les Actes des Apôtres.

– Envoyez vos enfants où vous voulez. Mais qu’allons-nous feire avec cet homme venu ici, puisqu’on ne peut pas se comprendre ! C’est pas possible ! jeta la tête en arrière Benkov.

Le nouveau vicaire mit un terme à la dispute en sortant la lettre de l’évêque qu’il avait prise avec lui et la remit au vieux vicaire pour qu’il le lise à voix haute devant tous les membres du conseil. Le vieux vicaire fut embarrassé, car il était visiblement peu sûr de ses connaissances du grec, et la remit avec une humilité feinte à Avram Nemtour. Aussi fâché et renfrogné qu’il fut, Kliment Benkov prêta une oreille attentive, de petits nuages malicieux

¹¹⁴ Livre d’église et de prière.

traversèrent ses yeux : voyons voir l'étendue des connaissances en hellénique de Nemtour ! Et Nemtour s'embrasa complètement : on eut dit que du sang avait coulé sur ses joues rouges, tandis que son front se mit tout à coup à luire de sueur. Il toussa, s'accommoda sur le divan et se mit à lire avec beaucoup de peine, mais s'améliora un peu. Avant même qu'il eût fini, Benkov ne put se retenir et lança sur un ton narquois :

– C'est comme marcher dans un cimetière...

Nemtour cessa de lire et le regarda d'un air renfrogné. Puis, tout à coup, il bondit et alla poser brusquement la lettre de l'évêque sur la table basse, sous le nez du scribe, et retourna à sa place sur le long divan. Tous se tournèrent vers le scribe, comme s'ils venaient à peine de se rappeler qu'il savait lire et écrire le grec, et c'est ainsi que la fâcherie de Nemtour passa inaperçue. Le scribe lut la lettre.

– J'y comprends rien ! dit Benkov.

– Attends, attends un peu... Il va nous la traduire, intervinrent quelques voix.

Le scribe traduisit la lettre. Il y eut un moment de silence. Les yeux bleuâtres du nouveau vicaire s'étaient assombris et égarés quelque part au-dessus des têtes des membres du conseil assis aux alentours. Ils attendaient tous la réponse de Kliment Benkov, qui bondit, se mit à crier, à fendre l'air dans tous les sens avec ses longues mains :

– Mais enfin, hommes de Dieu, de quel droit se mêle-t-il de nos affaires ? Qui l'a appelé, qui l'a invité, qu'est-ce qu'il a à s'immiscer comme ça ! Voilà qu'il nous envoie un nouvel homme à lui. Jusque-là, il ne nous avait jamais écrit la moindre lettre ; il n'est pas venu célébrer ne serait-ce qu'une liturgie ; de quel droit se mêle-t-il donc tout à coup de nos affaires !

– Attends, Klimé, attends, essaya de le calmer le vieux vicaire. – C'est un évêque, notre évêque, pourquoi ne s'en mêlerait-il pas ? N'allons-nous pas construire une église et lui...

– Notre évêque ! l'interrompit Benkov. – Notre ! Ce n'est pas notre évêque, c'est un évêque grec. On ne comprend pas sa langue et lui ne veut rien savoir de nous. Tout ce qu'il veut c'est nous plumer et se gaver... n'allez pas croire que c'est de nous dont il se soucie ! Il

a flairé que qu'chose et a compris que des milliers de groches étaient en jeu. Notre évêque ! Et pis quoi encore ! On n'a que feire d'évêques comme ça ! C'est pour ça qu'ailleurs les gens demandent un évêque à eux, vraiment à eux... Les Skopiotes desja et pas qu'eux...

– Allons, tu dépasses les bornes, intervint de nouveau le vieux vicaire. – Calme-toi, mon ami... On n'a pas besoin de ce genre d'histoires.

On eût dit que Kliment Benkov lui-même s'était effrayé de ses propres mots. Il se laissa tomber sur le divan, mais à ce même moment sa toux le reprit, si bien qu'il bondit de nouveau et s'en alla. Benkov ne voulait pas que le nouveau vicaire épiscopal le vît en train de souffrir.

III

Le nouveau vicaire épiscopal semblait être un homme réservé, pieux et patient : c'est ainsi qu'il se montrait, mais personne ne savait quelles pensées se cachaient derrière son front blanc et lisse. Il était toujours calme, voire flegmatique, mais la couleur de ses yeux, leur lueur, changeait tout le temps. Il se rapprocha vite d'Avram Nemptour, mais resta étranger aux autres membres du conseil et ne parvenait pas à gagner leur confiance. Kliment Benkov ne pouvait même pas le supporter. Avant que sa haine envers l'étranger-intrus ne se renforce au point de l'inciter à entrer ouvertement en guerre contre lui, il le suivait attentivement, l'épiait. Il ne supportait pas sa langue grecque et lorsque Nemptour ou le scribe traduisaient les mots de l'archimandrite, Benkov remuait impatiemment sur son siège, se renfrognait. C'est ainsi, avec le visage déformé, qu'il dit à l'archimandrite, à l'étonnement général :

– Tu connais notre langue. Je le vois, tu comprends tout, je le devine dans tes yeux. Pourquoi ne parles-tu pas comme nous ? Tu veux nous écouter en cachette.

Les yeux du vicaire épiscopal devinrent bleu foncé, une ombre véloce et inquiète traversa ses pupilles assombries et, à peine perceptible, parcourut tout son visage. Mais cela était peut-être dû à ce qu'il fut surpris d'être interpellé si soudainement et brusquement par Benkov, qui alla même jusqu'à le pointer du doigt. Puis ses yeux s'éclaircirent, devinrent vert transparent, presque incolore, lorsqu'il demanda d'un air innocemment perplexe ce que disait

*kyr*¹¹⁵ Klimé Benkov. Il pria *kyr* Avram Nemtour de traduire ses mots et continua les yeux baissés avec tristesse :

– J’ai beaucoup de peine. *Kyr* Benkov me soupçonne en tout. Je suis venu ici, à Prespa, avec le cœur pur. Je suis un moine et j’ai consacré ma vie à Dieu, je crains toutes les actions et pensées impies. Je m’efforce d’apprendre votre langue et avec l’aide de Dieu je commence à comprendre un peu.

– Tiens donc ! fronça méchamment les sourcils Benkov et tourna la tête : – Il commence à comprendre ! Ben voyons ! C’est trop tôt, c’est trop tôt !

Il leva les yeux vers le vicaire et vit dans ses pupilles bleu acier un éclat tranchant, mauvais, qui s’éteignit aussitôt. Et il était prêt à lui répéter de nouveau ses soupçons, mais tourna la tête et se tut.

Il semblait que seul Kliment Benkov remarquait ces lueurs mystérieuses dans les yeux du vicaire épiscopal, qui passaient d’un bleu foncé à un vert aqueux transparent, ou qui jetaient des étincelles avec un éclat tranchant et dur, qui se cachait vite sous les paupières – lumières joueuses, à peine perceptibles et fausses. Mais que pouvait en dire Benkov : elles ne faisaient qu’alimenter sa méfiance et sa haine croissante et accablante envers le dangereux étranger, qui était venu avec un objectif secret. L’archimandrite n’était pas agacé par sa méfiance hostile et haine mal cachée ; il était calme, conciliant et prudent : il touchait avec des doigts mous et patients et, sans se faire remarquer, s’immisçait, s’installait dans toutes les affaires du conseil. Il ne se disputait jamais et cédait toujours, mais revenait bientôt là où il voulait s’immiscer, s’imposer et si c’était nécessaire, cédait encore pour mieux revenir plus tard. Il subjugua les autres *tchorbadjis* membres du conseil, d’abord par son autorité d’envoyé épiscopal et archimandrite, puis ceux-ci finirent par s’habituer à lui obéir. Il ne les forçait jamais, n’effleurait jamais leur amour-propre *tchorbadji* et eux colportaient dans Prespa sa réputation de prêtre mûr, traitable et pieux. Ils ne remarquèrent pas comment toute l’affaire

¹¹⁵ (Gr.) Monsieur.

autour de la construction de la nouvelle église passa entre ses mains. Il allait à Bitola chez l'évêque et revenait toujours avec des nouvelles rassurantes.

– Notre bon évêque a encore reçu une lettre de Constantinople. Les affaires avancent, il y a des gens à lui là-bas ! Ils ne vont pas l'abandonner. Certes, le temps passe, mais les Turcs sont lents pour tout. Ne désespérons pas, il y a quelqu'un pour s'en occuper à Constantinople.

C'est ainsi qu'un jour, Kliment Benkov, après avoir posé une main sur sa hanche et s'être tourné vers les vieillards, sans regarder le vicaire, dit :

– Entendons-nous bien : est-ce nous, ici à Prespa, qui allons bâtir une église ou est-ce l'évêque et son vicaire ? Qu'est-ce que c'était et qu'est-ce que c'est devenu ! Rien n'avance, je l'vois bien, mais voilà, l'évêque et cet homme commandent tandis que nous autres, on n'fait qu'attendre et regarder.

C'était la pure vérité : l'évêque et son vicaire voulaient s'attribuer le mérite d'avoir construit la nouvelle église.

– Tu vois bien, Klimé, disaient les vieillards, si même l'évêque n'arrive pas à obtenir le firman du sultan pour notre nouvelle église, nous, comment allons-nous y arriver ? C'est normal, en fin de compte, que l'évêque aussi s'en occupe et lorsqu'il aura obtenu le firman, c'est bien nous qui allons bâtir notre église.

Kliment Benkov se retrouva seul contre tous ces gens. Et il n'avait aucun moyen pour se dresser contre le vicaire, n'avait pas non plus de quoi l'accuser. Le temps passait, mois après mois, mais c'était à cause des Turcs, des *pachas* et des *vizirs* de Constantinople. Les membres du conseil s'étaient résignés et, dehors, le peuple aussi avait perdu toute motivation au sujet de la nouvelle église. Le torrent de cadeaux et d'aides s'arrêta.

Comme s'il s'en souciait davantage que tous les autres, le vicaire retourna à Bitola. Il revint au bout de deux jours et dit :

– Notre bon évêque aurait reçu une nouvelle lettre de Constantinople. Nous devons envoyer là-bas huit mille groches et le firman sera prêt. Sans pot-de-vin, ça ne marche pas.

Kliment Benkov se hérissa, mais attendit de voir ce qui allait se passer, les yeux embrasés.

– Huit mille groches, commença l'un des vieillards. – Mais qu'est-ce qui restera pour l'église elle-même, combien d'argent nous reste-t-il encore...

– Sinon ça ne marche pas, rétorqua le vicaire. – Sans firman, ça ne marche pas. Obtenons-le une fois pour toutes et il nous sera ensuite plus facile de réunir des fonds. Les Prespanais sont de bons chrétiens.

– Eh bien soit... Envoyons huit mille groches à Constantinople.

– Non et non ! frappa du poing une fois sur son genou Kliment Benkov, puis une seconde fois. Comment allons-nous envoyer cet argent et à qui allons-nous l'envoyer ? Est-ce que l'argent du peuple se dépense comme ça ?

– Eh bien l'évêque, Klimé... C'est lui qui l'enverra.

– C'est pas possible ! criaient Benkov. Toi tu peux envoyer et dépenser comme bon te semble, mais ça c'est l'argent du peuple pour l'église. Faut qu'on sache, faut qu'on voie qui va donner ces huit mille groches et à qui.

– C'est vrai. Mais dis-nous comment.

– Comment ? bondit Benkov. – C'est moi qui apporterai cet argent à Constantinople ! J'irai là-bas et on verra bien comment ça s'passe.

– Mais bien sûr... cligna de l'œil Avram Nemtour, pour que tout le monde le vît. – Alors comme ça, c'est toi qui iras... C'est vrai que ça fait pas de mal de visiter Constantinople.

– Vas-y toi ! ouvrit grand les yeux Benkov. – Vas-y. Ce sera même mieux. Tu sais mieux discuter que moi avec les évêques, glisser des pots-de-vin dans la main.

– Je ne peux pas. Constantinople est trop loin. Il te faudra beaucoup d'argent pour aller à Constantinople et en revenir.

– Non... donnez-moi seulement huit mille groches, et pour la route, je dépenserai mon propre argent. Je te l répète, Avram : vas-y-toi si tu veux. Ou n'importe qui d'autre parmi nous, mais qu'on voie de nos propres yeux où sont passés ces huit mille groches.

Depuis quelque temps, deux taches rondes rouges commencèrent à se dessiner sur ses joues et maintenant ces deux taches flamboyaient sur son front blême. Il regarda en coin le vicaire et Dieu sait comment il devina que le Grec avait en quelque sorte ôté une sorte de masque de son visage.

– Ah, avança brusquement vers lui Benkov, tu comprends ce qu'on raconte, pas vrai ? Tu comprends, je le vois. Tu es bien trop agité, pere archimandrite. Tu veux pas que j'aille à Constantinople, hein ?

– Pourquoi za¹¹⁶... pourquoi za..., parla pour la première fois le Grec en prespanais.

– Vas-y, vas-y...

– Attendez, il faut qu'on regarde, qu'on réfléchisse... – Comme ça, tout à coup... retentirent des voix.

– Je ne veux pas arrêter kyr Benkov, continua encore dans sa langue le vicaire, les yeux humblement baissés, mais ce ne serait pas une mauvaise chose que de demander à notre bon évêque...

– Attendez, réfléchissez, demandez donc, mais moi je vais y aller. Si vous me donnez ces huit mille groches, tant mieux ; sinon je pars avec mes propres moyens. Je veux que notre entreprise se concrétise et c'est toujours mieux d'aller sur place.

Kliment Benkov s'assit sur le divan et maintenant tous savaient qu'il allait faire le voyage à Constantinople. Alors l'un des vieillards essaya de ruser :

– Vas-y, Klimé, on te paiera tout ce que tu auras dépensé, le conseil te le paiera.

Benkov ne répondit rien. Avram Nemtour intervint :

– Non, non... On lui comptera huit mille groches et mille groches de plus pour la route.

– J'ai dit, fronça les sourcils Benkov, que pour moi-même, je dépenserai mon propre argent.

Au bout d'une vingtaine de jours, Kliment Benkov partit pour Constantinople. Il y resta près de quatre mois et pas une fois il n'envoya de ses nouvelles. Les gens commencèrent à

¹¹⁶ Les Grecs ont la réputation de zézayer pour les Bulgares.

l'oublier et il revint de façon assez inattendue. Il ramena le firman du sultan pour la nouvelle église.

– C'que j'ai vu et c'que j'ai vécu, dit-il au conseil, je vous le raconterai une autre fois. Voici, pere archimandrite, voici le firman, lis-le qu'on entende : on comprend tous un peu le turc.

Le firman passa de main en main – seul le scribe n'osa pas tendre la main vers le papier rugueux avec l'énorme blason du sultan – puis retourna entre les mains du vicaire. Il se mit à lire et tout le monde écoutait. Lorsque le vicaire eut lu le dernier mot du firman, Kliment Benkov tira une bourse de son sein et la détacha :

– Voilà, je rends une partie de l'argent du conseil : cinq mille groches. J'ai soudoyé avec trois mille groches seulement les *katips*¹¹⁷ pour qu'ils se dépêchent ; je ne suis pas arrivé aux *pachas* et c'est tant mieux, parce qu'eux, il n'y a rien qui puisse les rassasier. Voilà, compte-les, Avram, pour voir s'il y en a bien cinq mille. Je les rends.

Tout le monde se leva et alla au *hükümet* pour montrer le firman au *voïvode*. Il saisit le papier, le déplia et baisa le blason du sultan. Il lut mot pour mot à demi-voix le firman, baisa de nouveau le blason, plia soigneusement le bruyant papier et attrapa sa barbe, pensif. Puis il dit :

– Bien, bien. Je vois que vous avez eu ce que vous vouliez. Mais, *tchorbadjilar*, il est question d'une seule église. N'est-ce pas ? Et vous en avez déjà une, alors pourquoi voulez-vous en construire une autre ?

Les membres du conseil se regardèrent les uns les autres. Benkov sourit à peine et dit :

– *Caïmacan effendi*, dans le firman il est question de la construction d'une nouvelle église. Il n'y a aucune raison de construire une église desja construite.

¹¹⁷ (T.) Greffier, secrétaire.

– Soit, lissa sa barbe le Turc, soit. Laissez-moi le firman, je vais y réfléchir. Et je vais parler avec le *cadi* pour que les choses soient bien claires. Pour ne pas commettre une erreur, *tchorbadjilar*.

Une fois les *tchorbadjis* dehors, Kliment Benkov dit à Nemtour :

– Reviens ici demain, donne mille groches au *voïvode* et il nous rendra le firman. Ajoute aussi cinq cents groches pour le *cadi*.

Et c'est ainsi que ça se passa.

On lut le firman depuis l'ambon de l'église et la nouvelle se répandit dans tout Prespa. C'était en plein l'hiver et l'heure n'était pas à la construction, mais il fallait encore beaucoup d'argent. Aussi, chaque dimanche, après avoir lu l'Évangile depuis l'ambon, le diacre invitait les pieux Prespanais à soutenir le conseil pour la nouvelle église. Alors les gens recommencèrent à défiler au conseil : des vieux et des jeunes, des hommes et des femmes, avec de l'argent et d'autres offrandes pour l'église.

IV

Lorsque Stoyan Glaoushev ouvrit sa propre boutique, il prit avec lui son fils aîné, Kotcho. Il était temps que le garçon aide son père et apprenne le métier. Avant cela, Kotcho alla apprendre à lire et à écrire pendant deux hivers chez maître Bojïn, mais il n'apprit pas grand-chose : tout juste à réciter le *svetché*. L'écriture et le savoir ne l'intéressaient pas. Dans le jeu, puis dans la boutique de son père, il montrait plus d'application : c'était un garçon robuste et fort. Stoyan commença aussi à penser à son fils cadet, Lazar. Le travail dans la boutique devenait plus important et Stoyan avait besoin de plus d'assistants.

– J'vais tout de même pas feire venir dans ma boutique les fils des autres, dit-il à sa femme. – Kotcho a desja laissé le soufflet pour manier les marteaux avec les autres compagnons. J'ai b'soin d'un garçon plus petit pour le remplacer au soufflet. J'vais tout de même pas en chercher un autre : que Lazé vienne.

– Non, répondit sèchement Soutana. – Lazé fera des études.

– Mais il a desja assez étudié, voilà deux hivers qu’il va chez maître Bojïn. Il a appris plus que Kotcho, il lit comme un pope, ça suffit pour lui.

– Non. Il va encore étudier. Je compte l’envoyer à l’école hellène. On y apprend davantage. La boutique peut attendre. Trouve-toi un autre garçon pour le soufflet.

Lazar était plus chétif et n’était pas très enclin aux jeux et bêtises, pas plus qu’au métier de son père, alors que le *svetché* et les Actes des Apôtres étaient toujours entre ses mains. Par le passé, grand-père *hadji* Séraphim était considéré comme un homme instruit ; le père de Soultana aussi avait appris à lire. Lorsqu’elle pensait à son grand-père, dont elle se souvenait, et à ce qu’elle avait appris sur son père, dont elle n’avait gardé aucun souvenir, à la figure imposante de l’un et à la figure morose de l’autre, telles qu’elles s’étaient formées dans sa mémoire, la légende de leur instruction était une espèce de spectre qui alimentait sa fierté, plus que tout ce qu’elle savait et avait entendu des deux défunts.

– Lazé fera des études, dit-elle aussi à une autre occasion. – Quand il aura tout appris chez maître Bojïn, on l’enverra à l’école hellène. Il apprendra tout jusqu’au bout !

– On va en feire un pope ou quoi ? répondit Stoyan. – J’ai un métier en or, tu vois bien. Y aura aussi du pein pour nos enfants.

Il n’insistait pas pour Lazar, aussi passionné qu’il fût par son métier. Lui aussi avait, à sa manière, ressenti la force secrète du savoir, du livre et de la lettre, lorsque Lazar s’asseyait pour lire ou écrire : tu t’assois pour parler avec le livre ou alors c’est lui qui te parle et quels mots formidables et pleins de sagesse ! quel art que de voir ton nom et chacune de tes pensées couchés pour toujours sur le papier blanc avec de petits traits joliment incurvés et redressés ! pour écrire exactement n’importe quelle facture et ne plus craindre de te tromper ou d’oublier ! Mais après tout, n’était-ce pas suffisant et qu’y avait-il d’autre encore après les livres de Lazar ?

– Tu sais, papa, le savoir est infini ; il y a un savoir pour tout.

– Ça alors, ça alors ! s’étonnait Stoyan. Eh bien, soit. Toi et ta mère faites ce que vous avez à feire. Mais toi, Lazé, n’oublie pas non plus la boutique. Viens nous aider. La boutique nous donne à manger, fiston. Et là aussi il y a du savoir, même s’il est pas comme le tien.

Lazar allait aussi à la boutique lorsqu'il n'avait pas école – il n'est pas bon de perdre son temps dans des jeux futiles et dans l'oisiveté. Maître Bojin ouvrait son école tard pendant le printemps et congédiait ses élèves vers la Saint-Georges, lorsqu'eux-mêmes commençaient à s'en aller, retenus par leurs pères pour travailler soit dans les boutiques, soit dans les champs. À Prespa, presque chaque habitant avait un ou plusieurs champs, ou des vignes dans les environs de la ville. Or l'école de maître Bojin était fréquentée surtout par les enfants d'artisans, des gens de la classe moyenne ou des gens plus modestes. Les fils et petits-fils de *tchorbadjis* allaient à l'école hellène : celle-ci était différente, avec un autre ordre. C'est aussi pour cela que la petite-fille de *hadji* Séraphim voulait que son fils étudie à l'école hellène : Lazar était le fils de Stoyan Glaoushev, mais il était aussi le petit-fils de *hadji* Séraphim.

Dans la volonté de Sultana de consacrer son fils cadet au savoir, tel qu'elle l'envisageait, il y avait de la vanité, mais aussi du respect et de l'admiration – plus que dans la crainte naïve mêlée de respect de Stoyan à l'égard des livres et de l'écriture. Il y avait aussi beaucoup d'amour maternel dans le désir de Sultana – un amour perspicace et attentionné : son fils cadet était moins robuste physiquement et le métier de son père lui aurait été pénible, de même que tout autre métier demandant de la force physique ; d'un autre côté, Lazar était plus intelligent et avait plus de qualités spirituelles, si bien que sa mère voulait l'extirper du milieu de son père et de son frère aîné, pour le hisser plus haut. Elle n'avait pas un but défini – que pourrait bien devenir Lazar s'il venait à finir l'école hellène de Prespa ? Dans le meilleur des cas, un prêtre ou un enseignant. Sultana n'en savait pas plus. Elle avait ouï dire qu'il y avait des écoles ailleurs, mais elle ne savait pas comme elles étaient – sûrement comme celles de Prespa. Le plus important c'était que Lazar finisse l'école hellène et ensuite – ensuite lui-même saura quoi faire et même s'il trouvait un travail manuel, instruit comme il serait, ce serait toujours mieux pour lui.

Un jour, le nouveau vicaire épiscopal demanda de voir les écoles de Prespa. Et Dieu sait pourquoi, il ne partit pas seul, mais emmena avec lui le vieux vicaire et deux autres *tchorbadjis* du conseil : peut-être pour l'apparat ou parce qu'il avait d'autres intentions – on ne

pouvait jamais savoir ce qu'il pensait, en fait –, c'était un homme comme ça. L'école hellène occupait deux pièces au rez-de-chaussée d'une maison privée ; les propriétaires, eux, vivaient à l'étage supérieur. Les quatre visiteurs entrèrent dans un couloir étroit et obscur entre les deux pièces et l'un des enseignants sortit aussitôt les recevoir. C'était un homme de petite taille, sec et pâle, avec une voix sourde et qui était très surpris, effrayé même, par cette visite inattendue ; jamais, auparavant, le vicaire ou l'un des membres du conseil n'étaient venus à l'école. Dans la pièce contigüe, sans se douter de quoi que ce soit, son collègue continuait son travail : il criait d'une voix aiguë et criarde et ses élèves répétaient en chœur.

– Nous venons pour vous voir, dit le vicaire. Je me suis toujours intéressé à cette école.

Êtes-vous d'ici Monsieur l'enseignant ?

– Entrez, entrez, Votre Excellence, répondit le professeur également en grec en s'inclinant servilement. – Non, je ne suis pas d'ici. Je viens de Koritza.

– Êtes-vous hellène ou...

– Oui... enfin... je veux dire, oui, je suis hellène, Votre Excellence. J'ai fait mes études à Ioannina.

– Comment vous êtes-vous retrouvé ici ?

– Eh bien, je suis venu de moi-même... vous savez bien... un enseignant. Je suis allé dans beaucoup d'endroits et lorsque je suis venu ici, il y a trois ans, j'ai demandé si l'on avait besoin d'un enseignant et les *tchorbadjis* du conseil m'ont embauché.

– Eh bien nous allons entrer vous observer, vous écouter travailler.

L'enseignant laissa passer l'archimandrite et entra après lui, effrayé et confus. Les autres visiteurs entrèrent aussi. La pièce était obscure, étroite avec un plafond bas et quatre ou cinq pupitres qui touchaient presque les deux murs opposés ; ils remplissaient la pièce de telle sorte qu'il ne restait que très peu d'espace pour l'enseignant tout devant, près de la porte. Les visiteurs remplirent également cet espace, si bien que deux d'entre eux durent rester sur le seuil. Derrière les pupitres, serrés les uns contre les autres, une vingtaine d'enfants assis regardaient, en silence et avec stupéfaction, les visiteurs inattendus. L'enseignant ne savait pas où mettre ses invités, il n'avait pas même une chaise à proposer à l'archimandrite.

– Ne vous inquiétez pas, Monsieur l’enseignant. Poursuivez votre travail ; nous allons vous écouter.

Alors que l’enseignant s’efforçait de surmonter son embarras et s’appêtait à poursuivre son travail, la porte de la pièce voisine s’ouvrit et l’autre enseignant se montra : courtaud, râblé, avec un visage rubicond et jovial.

– Ah, les *tchorbadjis* sont venus nous voir, dit-il en prespanais et poursuivit dans sa langue : j’ai été surpris quand j’ai entendu... Bien, très bien, voyez donc comme on souffre.

L’archimandrite se tourna vers lui avec des sourcils légèrement froncés et lui dit à voix basse, avec une politesse glaçante :

– Retournez dans votre salle, Monsieur l’enseignant, nous viendrons vous voir aussi, retournez-y. Puis, n’arrivant pas à se retenir, il ajouta sans hausser le ton : – dans une école hellène, il ne faut parler qu’en hellénique, n’est-ce pas ? Ayez l’amabilité de retourner dans votre salle, nous viendrons aussi chez vous.

L’enseignant ne fut guère embarrassé – son visage resta tout aussi rubicond et jovial.

– Je vous en prie, répondit-il en grec, et bienvenue ! Ces honnêtes gens sont d’ici et ne comprennent pas le grec, Votre Excellence.

Il entra dans sa salle.

Dès qu’ils entrèrent dans le couloir étroit et obscur, une ombre descendit sur le visage blanc du vicaire épiscopal. Et maintenant qu’il écoutait la voix sèche du petit enseignant et les réponses de ses élèves, cette ombre devenait de plus en plus dense. L’air dans la salle était suffocant, imbibé d’une puanteur pénible, si bien que le vicaire, aussi patient qu’il fût, ne put s’attarder très longtemps ici. Il interrogea quelques élèves sur leurs leçons et dit à l’enseignant :

– Continuez. Nous allons passer dans l’autre salle.

La salle d’à côté était encore plus obscure et remplie d’élèves et de pupitres, et l’air y était encore plus lourd et nauséabond. Là non plus, les visiteurs ne s’attardèrent pas longtemps. Les deux enseignants sortirent après eux pour les raccompagner. Le vicaire

s'arrêta dans le petit couloir, près de la porte d'entrée, pour respirer l'air froid et frais de l'extérieur. Il étouffait aussi d'une colère qu'il contenait à peine.

– Et vous, d'où venez-vous ? Où avez-vous fait vos études ? demanda-t-il à l'enseignant au visage rubicond.

– Je suis d'ici, Votre Excellence. Je suis valaque ; nous sommes venus de Moscopole. J'ai fait mes études à Bitola et j'enseigne depuis douze ans.

Le vicaire l'écouta à peine jusqu'au bout et s'adressa aux deux enseignants, nerveux et impatienté :

– Je n'aime pas votre école ! Est-ce une école que ce sous-sol sordide ?! Et j'imagine que personne n'est jamais venu vous voir travailler. Vous êtes très en retard. Je ne tolérerai pas cela. Adieu, messieurs.

– Ce n'est pas de notre faute, dit après lui l'enseignant au visage rubicond en le raccompagnant à travers la cour jusqu'à la porte. – Nous faisons tout notre possible. J'ai étudié chez maître Panaïotis. Quant à l'école, c'est vrai que c'est une véritable caverne, mais ce sont les *tchorbadjis* et le conseil qui s'en occupent ; nous autres n'y pouvons rien : ce n'est pas de notre ressort.

– Adieu, adieu, l'interrompit l'archimandrite et il sortit dans la rue, suivi de ses compagnons.

Ils se dirigèrent vers l'école de maître Bojīn, dans l'un des quartiers excentrés de la ville.

– C'est ici, dit le vieux vicaire et il poussa une porte entrouverte. On entendait une rumeur mélodieuse de voix multiples.

L'école se trouvait à côté de la porte même : une bâtisse basse d'un seul étage ; autrefois, elle avait visiblement servi de fenil ou de quelque chose de la sorte. Plus loin on voyait une longue cour étroite et au fond : une vieille maisonnette à toit bas. La porte de l'école était fermée et quelques poules se promenaient devant. À côté de la porte, il y avait une petite fenêtre entrebâillée avec un contrevent en bois, ouvert à côté du mur, où se tenait un coq fier et pensif. L'après-midi était déjà bien avancé : la cour était déjà noyée dans l'ombre et le court jour d'hiver approchait de son terme, si bien que les poules attendaient que leur logement se

libère pour entrer y passer la nuit. Le coq se mit à coquer avec inquiétude, s'envola entre les têtes des visiteurs en poussant un cri aigu et ses poules se mirent à courir dans tous les sens dans la cour. Le visage blanc de l'archimandrite se dérida d'un sourire joyeux un peu surpris. Il poussa la porte. Il inhala un air chaud et vicié, pinça les lèvres et enjamba le haut pas de porte. Ses compagnons le suivirent. Les voix mélodieuses des enfants devinrent encore plus nettes. Près du mur, en face de la fenêtre, maître Bojïn était assis, jambes croisées, sur un petit divan bas. Il était si surpris par cette visite inattendue qu'il regardait du coin de l'œil les visiteurs et ne songeait pas à se lever pour les recevoir. Entre les doigts de sa main droite, telle qu'il la tenait en l'air, brillaient une aiguille et un dé rond lustré tandis que sur son giron, plié sous son genou, se montrait un vêtement en laine inachevé, que l'enseignant était en train de tricoter.

– Bonjour maître, salua le vicaire en grec.

L'enseignant ne répondit rien, mais planta son aiguille et laissa le vêtement de côté sur le divan.

– On vient te rendre visite, maître Bojïn, dit le vieux vicaire.

– Bienvenue, répondit à contrecœur maître Bojïn, et il descendit ses pieds enveloppés dans d'épaisses chaussettes en laine, puis chaussa ses *kalevri* un peu froissés et se leva.

– Ne vous inquiétez pas, sourit le vicaire, nous venons juste comme ça, pour observer.

Maître Bojïn le regardait en silence, avec des yeux fatigués sous des sourcils blancs hérissés et sa tête robuste au sommet chauve était légèrement penchée au-dessus de son épaule droite – habitué qu'il était à suivre depuis de longues années les points de son aiguille à coudre. Puis il suivit le regard de l'archimandrite et examina lui-même son école. Il faisait de plus en plus sombre sous le bas toit en cette heure tardive de l'après-midi ; à travers une toute petite fenêtre au fond de la classe, une lumière pâle et éteinte s'infiltrait.

Au ras du sol, sur de petits tabourets à trois pieds ou sur de petits troncs d'arbres avec des planches, voire sur le sol en terre même, étaient assis une trentaine de garçons de dix à quinze ans, séparés en quelques groupes, et maintenant, devant les visiteurs, ils étudiaient

et répétaient avec encore plus d'application leurs leçons, qui se rejoignaient, s'entremêlaient et, de temps en temps, une voix vibrait à travers les autres pour se montrer :

– Co-co-comme... Notre Dieu... Mè-mè-mère de-de Dieu...

– A-a-Andon – Ba-ba-Badé – Di-di-disait – Gigi-Gligura – E-E-École – Vi-ens – Ji-ji-ti

– Santé...

Les écoliers épelaient et chantaient tout en jetant, de temps à autre, un coup d'œil furtif aux visiteurs. À côté de presque chaque écolier, on voyait le fond d'une cruche ou d'un cruchon avec des cendres et des charbons maintenant éteints – chaque écolier veillant lui-même à se chauffer. Sur de petits bouts de bois plantés dans les murs pendaient les sacs des écoliers où ils tenaient leurs livres et leur repas – ils venaient ici de bon matin jusqu'à tard dans l'après-midi et déjeunaient ensemble. Chaque écolier donnait à son maître soixante paras par mois et lui gardait quelque chose de son repas et de son chauffage. Il leur montrait comment étudier, quoi lire et écrire et ils étudiaient, lisaient, écrivaient, pendant que lui tricotait quelque *ganse*, *djamadan* ou des *potouri*. Appuyé contre le mur, à côté du divan, se trouvait un long bâton de mûrier avec lequel le maître pouvait atteindre l'élève paresseux ou agitateur même dans le coin le plus retiré de la salle de classe. Il y avait aussi quelques autres bâtons plus courts et plus solides pour de plus grands châtiments corporels. Là était aussi la « valaka » : un outil spécial autour duquel on attachait les pieds des élèves aux plus fortes têtes, afin de pouvoir les fouetter plus aisément sur la plante des pieds. Au milieu des élèves assis, serrés les uns contre les autres, un élève de douze à treize ans, grand et pâle, au front large et aux yeux vifs et intelligents, marchait à grands pas, telle une cigogne dans un marécage ; il se penchait vers un groupe ou l'autre et corrigeait les erreurs de ses camarades. C'était Lazar Glaoushev : le tout nouvel assistant de maître Bojïn.

– « Cocorico ! » bondit de nouveau le coq sur la fenêtre à côté de la porte, tout en secouant sa crête rouge.

– Oust ! le chassa timidement d'un geste de la main maître Bojïn et le coq impatient sauta dehors.

Un fin sourire imperceptible se dessina sur les lèvres rouges du vicaire épiscopal. Sur les basses poutres noircies du toit transparaisaient clairement les traces des poules, qui attendaient impatiemment dehors que la salle de classe se libère.

– Lazar, appela maître Bojĭn son assistant, viens lire un peu les Actes des Apôtres.

Les autres élèves se turent immédiatement avec un soulagement visible et ouvrirent de grands yeux vers lui. Lazar Stoyanov approcha avec, entre ses mains fines, les Actes des Apôtres, lourd ouvrage relié de bois et de cuir, et le remit respectueusement à l'archimandrite.

– Ouvrez où bon vous semble, dit humblement maître Bojĭn.

Le vieux vicaire se hâta d'aider l'archimandrite ; ils ouvrirent le gros livre et le rendirent à Lazar. Il le reçut des deux mains et baissa ses paupières sur les pages jaunies, droit comme un cierge, concentré et solennel devant le rituel qui commençait. Sa voix retentit libre et chaude, il prononçait clairement chaque mot avec une ardeur contenue qui la rendait d'autant plus grave. Le vicaire épiscopal écoutait avec délectation cette voix encore fluette et fixait du regard le visage du lecteur, qui rayonnait d'une humble exaltation. Une larme d'attendrissement et de fierté coula de l'un des yeux de maître Bojĭn.

Lazar se tut et leva les yeux vers le vicaire – devait-il poursuivre ?

– Comment t'appelles-tu, mon enfant ? demanda le vicaire en grec.

Lazar ne comprit pas sa question. Le vieux vicaire intervint.

– Qui es-tu, comment tu t'appelles ?

– Lazar. Mon pere, c'est Stoyan Glaoushev, le chaudronnier. L'archimandrite lui caressa la tête et le regardait pensif.

« Cocorico ! » le coq atterrit de nouveau sur la fenêtre. Lazar le chassa en silence.

L'archimandrite sourit, examina encore une fois la salle de classe et se tourna vers maître Bojĭn :

– C'est ben, c'est ben, commença-t-il en prespanais puis il continua dans sa langue :

– ici c'est très bien, continuez, nous venions juste comme ça, pour vous voir. Adieu, Monsieur l'enseignant.

Ce n'est qu'alors que maître Bojïn essuya sa larme sans rien répondre. Dès que les invités furent partis, il cria à ses élèves :

– Allez, bougres d'ânes, rentrez chez vous, qu'il est tard ! Et demain tout le monde à l'heure, compris ? Si seulement quelqu'un ose arriver en retard, v'là le bâton !

V

Le dimanche suivant, après l'office, le nouveau vicaire épiscopal et *tchorbadji* Avram Nemtour entrèrent dans la cour de Stoyan Glaoushev. Ils marchaient souvent ensemble en ville, se soutenaient l'un l'autre au conseil, approuvaient mutuellement leurs propos. Stoyan venait tout juste de revenir de l'église. Il sortit les recevoir, étonné et flatté. Soultana aussi vint les recevoir, mais elle ne montrait pas sa joie, alors que Stoyan ne savait pas où mettre ses invités et où s'asseoir lui-même.

– Voici notre nouveau vicaire, dit Avram Nemtour. – L'évêque en personne nous l'envoie.

– Je sais, je sais, dit Stoyan, qui n'arrivait pas à dissimuler son sourire.

L'archimandrite dit quelques mots en grec et Nemtour poursuivit :

– Il loue beaucoup votre enfant. Il est allé chez maître Bojïn il y a quelques jours.

– Ah, Lazar, Lazar, se leva puis se rassit Stoyan.

– Le vicaire est allé dans la salle de classe de maître Bojïn et a vu votre enfant. Il l'a vu et l'a entendu lire. Le vicaire dit que votre enfant pourrait devenir un homme instruit.

Stoyan agita en silence les mains vers Soultana, pour qu'elle apporte quelque chose à donner aux invités. Elle lui fit signe de ne pas se mêler de cette affaire. D'ailleurs, Avram Nemtour la regardait surtout elle tandis qu'il parlait de Lazar :

– C'est bien, mais un enfant aussi capable ne va pas apprendre grand-chose chez maître Bojïn. Il a déjà appris là-bas tout ce qu'il pouvait apprendre. Le vicaire vous suggère de l'envoyer à l'école hellène. On y apprend plus de choses. Il faut pas abandonner un enfant pareil. Le vicaire dit qu'il écrira à l'évêque et quand votre enfant aura fini l'école ici, on l'enverra dans une école encore plus prestigieuse, p't-être même à Athènes.

Le vicaire écoutait en silence et hochait la tête avec approbation. Stoyan était devenu tout rouge de joie et de fierté paternelle – il entendait de si belles paroles au sujet de son Lazar ; d'ailleurs, cet enfant est comme ça : on en dit que du bien. Soultana se tenait à côté de la porte – en présence de ces hommes, il n'était pas convenable qu'elle s'assoie, encore moins avec des invités aussi illustres. Oui, son Lazar était comme ça, mais elle écoutait attentivement les propos de *tchorbadji* Avram et cherchait à deviner derrière eux quelque chose d'autre, quelque chose de non dit. Ces deux hommes n'étaient-ils donc venus que pour cela ? Elle avait de toute façon décidé d'envoyer Lazar à l'école hellène, elle n'allait pas arrêter son fils à mi-chemin.

Le vicaire marmonna de nouveau quelque chose. Avram cligna des yeux et continua :

– Qu'en dis-tu, maître Stoyan... tant qu'à feire, pourquoi n'emmènerais-tu pas ton enfant dès demain à l'école hellène ? C'est bien mieux là-bas. Tu ne paieras rien pour son éducation et l'enfant recevra même des livres.

– D'accord, d'accord, *tchorbadji* Avram... ma femme et moi en avons parlé... elle aussi veut l'envoyer à l'école hellène... moi, tu sais... à l'église, quand on chante en grec, j'y comprends rien, et on y chante surtout en grec, alors j'reste comme ça. Quand on chante en slavon, même si c'est très peu, je comprends pas très bien non plus... mais je finis toujours par comprendre que'qu'chose, parce que c'est notre langue et, à vrai dire, j'y tiens. Mon Lazé...

Soultana interrompit son mari de peur qu'il ne commette quelque erreur :

– Nous avons desja décidé de l'envoyer à l'école hellène. Chez maître Bojîn, il a tout appris. Maitenant Lazar aide le maître, il enseigne aux autres enfants...

– Oui, notre Lazé enseigne aux autres enfants... répéta fièrement Stoyan.

– Concernant le paiement, poursuivit Soultana, nous paierons ce qui est nécessaire. Pour les livres comme pour le reste. Loué soit Dieu, on a ce qu'il faut.

– Facile, facile, fronça dédaigneusement les sourcils Nemtour et s'adressa à Stoyan :

– Et toi, maître Stoyan, tu parles de notre école. Je sais qu'elle est à nous, mais l'école grecque c'est autre chose ; les Grecs, eux, sont bien plus avancés que nous dans tous les

domaines. Dis-toi que si ton enfant continue comme ça, il pourrait aller à Athènes ; il pourrait même devenir évêque. Si j'avais un fils, je ne me poserais même pas la question. Mais voilà, Dieu m'a donné seulement une fille.

– On la connaît, on la connaît, sourit aimablement Soultana : Nia, Evguénia. Elle vient ici, vu que vous habitez tout près. Elle fréquente nos filles ; les enfants se rassemblent. Elle est encore petite, mais c'est une belle enfant et intelligente. Des bruits de pas discrets résonnèrent à l'extérieur. Soultana se retourna et ouvrit la porte. C'était Manda, sa fille aînée, une fillette d'environ dix ans, proprette, bien habillée, avec des joues rouges de honte. Elle entra prudemment avec un plat en éteint lustré entre les mains.

– Je vous en prie, dit Soultana, et la fillette apporta aux invités et à son père un petit verre de *rakia* et un peu de café chaud.

Les invités s'en allèrent bientôt. À peine quelques minutes plus tard, Kliment Benkov entra dans la cour de Stoyan Glaoushev. Sa maison était en face, de l'autre côté de l'étroite ruelle. Il avait vu l'archimandrite et Avram Nemtour entrer chez Stoyan et les avait vus sortir. Son fils aîné était un ami de Lazar ; il allait aussi à l'école de maître Bojin et avait raconté à son père la visite de l'archimandrite à l'école. Tiens donc ! Voyons voir ce que ces deux-là viennent faire chez Stoyan Glaoushev ! Il entra dans la cour de Stoyan en tant que vieille connaissance et voisin. La rougeur sur le visage de Stoyan et son sourire satisfait ne s'étaient pas encore estompés.

– Raconte donc, voisin, demanda Kliment Benkov en s'asseyant, quel vent a amené ces deux hommes chez toi... C'est la première fois que je les vois dans ta cour.

Stoyan se hâta de se vanter :

– Ils sont venus pour Lazar. Ils l'ont beaucoup loué. Ils nous ont dit de l'envoyer à l'école hellène, parce qu'on y apprend plus de choses. Notre Lazar deviendra un grand homme, qu'ils ont dit.

– De toute façon, on avait déjà décidé de l'envoyer à l'école hellène, dit Soultana. – Il a déjà tout appris chez maître Bojin. Et ton Andreï aussi. Après tout, ils y vont tous les deux.

– Ces deux hommes, je vous le dis – lanča Kliment Benkov – sont pas venus avec de bonnes intentions chez vous. Et ce Phanariote¹¹⁸-là, l'archimandrite, il est pas venu avec de bonnes intentions à Prespa.

– Que dis-tu, Klimé... Comment ça ? répondirent d'une voix Stoyan et Sultana.

– Ils sont venus – poursuivit Benkov sans les écouter –, ils sont venus prendre votre enfant de vos mains pour en feire un Grec !

– Ah ! s'exclama Stoyan en renversant sa tête, un Grec !...

– Sachez-le. Je sais pourquoi le nouveau vicaire est venu à Prespa ; je sais ce qu'il pense, ce qu'il manigance. Quant à Avram Nemptour, c'est son lèche-bottes. Ils vous mentent et ils vont prendre votre enfant. Votre Lazar pourrait devenir un grand homme, non pas pour vous, mais pour eux. C'est justement parce que votre enfant est comme ça – j'en suis certain – qu'ils veulent vous le prendre, lui prendre son âme.

– Mon Lazar, il deviendra pas Grec ! menaçait quelqu'un Stoyan et trancha l'air de la main.

– Non, il le deviendra pas... sauf si tu le leur donnes. C'est encore un enfant, il se laissera embobiner par eux. C'est des Phanariotes, ils te sucent le sang avec du coton. Tu l'sens même pas. Non...

– Klimé, Klimé, l'interrompit prudemment Sultana, nous sommes voisins, on se connaît depuis l'enfance ; tu veux pas feire de mal à mon enfant, je l'sais, et pis ton Andreï et lui sont tout le temps ensemble. Maintenant dis-moi : on compte envoyer notre Lazar feire des études plus poussées, mais où pourrait-on l'envoyer ailleurs ? Chez maître Bojin, il n'a plus rien à apprendre. Maître Bojin dit qu'il en fera son remplaçant et après ? Il touchera soixante sous des enfants... une misère.

– Sultana, tu as été comme ma sœur. Et maintenant nos enfants avancent ensemble. J'ai un plan pour mon Andreï. Est-ce que le plan que j'ai pour mon enfant est bon ?

– Il est bon, c'est sûr, t'es son pere.

¹¹⁸ Relatif au quartier du Phanar, à Constantinople (cf. glossaire).

– Bien. Maintenant écoute. Mon Andreï et votre Lazar iront feire des études à Ohrid. Écoute donc. Je sais ce qu'il en est, j'ai tout appris. C'est là-bas que se trouve la meilleure école. Les maîtres sont des gens de chez nous, tous plus instruits les uns que les autres. C'est là-bas qu'on y enseigne le plus de choses. On y enseigne en hellénique et en slavons, mais les maîtres sont des gens de chez nous. Et ici ? L'un des maîtres est valaque et l'autre est arnaoute, un Arnaoute grécisé.

– Avram Nemtour a dit qu'après ils enverraient Lazé ailleurs, dans une école encore plus prestigieuse, p't-être même à Athènes.

– Voilà, tu vois, Soultana ? Là-bas, à Athènes. Quand il reviendra, il te reconnaîtra pas et toi non plus tu reconnaîtras pas ton enfant. Non, non, non ! Lazar et Andreï iront à Ohrid. Soultana réfléchissait vite. Elle se souvint que son grand-père *hadji* Séraphim aussi avait étudié à Ohrid. Elle dit sur un ton hésitant :

– Mais maintenant, en plein hiver...

– C'est moi qui vais les emmener. Ohrid ne se trouve pas de l'autre côté de la mer. Je les installerai là-bas : ce qui sera pour mon Andreï sera aussi pour votre Lazar. Alors tâche de le préparer un peu. Ce ne sont plus des enfants, pardi, mais des hommes !

– Ton fils est plus jeune de six mois, continua Soultana, et demanda tout à coup : – Bon, mettons, mais combien d'argent est-ce qu'il faudra ? Beaucoup ? Il faut qu'on sache.

– Eh bien, ici aussi, de toute façon, il faut leur donner à manger et les habiller ; bon, il faudra ajouter que qu'chose en plus, puisque c'est pour leur bien. Maintenant, si jamais vous avez pas le temps... Je suis là.

– Ah, s'embrasa tout à coup Stoyan, toi, *tchorbadji* Klimé, qu'est-ce que tu t'imagines ! Même s'il faut mille groches, je vais les donner. Et voilà, sache-le, tu as ma parole : ce que tu as décidé pour ton garçon, il en sera aussi ainsi pour le nôtre. C'est à toi que je le confie notre Lazé. Un Grec, hein ? Mon fils deviendra pas grec.

Soultana regarda son mari. Non, cette fois elle ne pouvait pas tordre son gros cou. Et puis elle savait que Klimé Benkov était un homme qui ne se trompait jamais.

Le soir, Benkovitsa vint chez elle et dit en pleurs :

– Sultana, ma sœur, comment allons-nous nous séparer de nos enfants !

– Voyons, Benkovitsa, c'est pour leur bien.

– Toi t'en as plus que moi, ta maison va quand même rester pleine. Mais moi, j'en ai que deux et maintenant, il me restera que Bojana.

– C'est pour leur bien. Et nous, quoi : des mères. On supportera. J'ai plus d'enfants que toi, mais le cœur souffre pareil pour chacun d'eux. On attendra qu'ils reviennent.

VI

Kliment Benkov emmena les deux garçons à Ohrid et quand il revint, il trouva tout le conseil monté contre lui. Certains des vieux *tchorbadjis* du conseil dissimulaient déjà leur sentiment qu'il n'avait pas sa place parmi eux, tandis que d'autres, qu'il avait réussi à rallier à lui, n'avaient jamais cessé de le craindre. Il mit en pièces leur cercle bien fermé de notables estimés par tous, s'imposa à eux avec audace, les poussa tous derrière lui, en enfreignant sans cesse l'ordre établi, en les obligeant à se dépêcher, en troublant leur tranquillité de vieillards ; il n'écoutait personne et sa voix stridente et aiguë résonnait tout le temps au conseil. Il était impétueux, impatient, autoritaire et tous craignaient ses décisions rapides et audacieuses ; ils devaient être tout le temps sur leurs gardes de crainte qu'il ne les amène à commettre quelque erreur hâtive, de crainte de rester à la traîne et cette pression permanente les fatiguait, les dérangeait. Tout le monde le savait : quand avait-on déjà vu avant lui un homme aussi jeune et impondéré – d'à peine plus de quarante ans –, membre du conseil ecclésial de Prespa ? Comment avaient-ils pu permettre qu'il s'imposât à eux de cette manière et qu'il les menât où bon lui semblait, les forçant à courir après lui sur leurs vieilles jambes, dociles, de peur de s'attirer sa colère, de voir se retourner contre eux sa langue affûtée ! Non, cher petit Benkov, à partir de maintenant tu sauras où est ta place ! Tu ne crieras pas, ne menaceras pas et ne jugeras pas ceux qui sont plus vieux que toi ; à partir de maintenant tu écouteras et exécuteras tant qu'on te supporte, indésirable et importun comme tu es.

Ils ne lui dirent même pas, comme il était de bon aloi, ce qu'ils avaient décidé en son absence. Il devina dans leur conversation qu'ils avaient pris une décision importante et demanda sur un ton provocateur :

– Eh bien, qu'est-ce qui se passe ici ?

Quand sa voix puissante résonna de nouveau dans la salle enfumée du conseil, certains se mirent à lui jeter des regards craintifs – ils n'avaient pas encore complètement cessé de le craindre – mais *tchorbadji* Avram Nemtour lui répondit d'un air renfrogné :

– Tu vas le savoir.

– Qui me le dira ? Dis-moi, toi.

Nemtour fit un geste dédaigneux de la main et continua son discours. Kliment Benkov se tut et seules les deux taches rouges sur ses joues s'embrasèrent. Les *tchorbadjis* énuméraient des maisons de la ville, mentionnaient leurs propriétaires, approuvaient ou désapprouvaient. Le nouveau vicaire épiscopal se taisait humblement. Kliment Benkov l'aurait transformé en un tas de cendre avec son regard fiévreux, mais les paupières blanches de l'archimandrite étaient impénétrables. Puis Kliment vit l'espace d'un instant ses pupilles bleues et la foudre s'abattit. Kliment frappa rageusement des poings sur ses genoux :

– Je suis un membre du conseil comme vous ici ou quoi ? Dites-moi de quoi il retourne, je dois savoir ! Ici, il y a des étrangers qui ne doivent pas décider pour Prespa, alors il est hors de question que je reste là à écouter et à me taire.

On entendait sa voix à trois rues de distance. Le vieux vicaire, qui supportait avec peine cette tension, commença d'un ton conciliateur :

– Attends, Klimé, ne te fâche pas... Tu n'étais pas là...

– Qu'est-ce que je dois attendre ? N'ai-je pas suffisamment attendu ? Et vous, vous faites semblant de pas me voir assis ici sur ce divan...

– Voilà, toussa le vieux vicaire, voilà, nous avons pris une décision au sujet de l'école...

– Quelle école ? Qu'est-ce que vous avez décidé ?

– Notre école, en ville. Nous avons décidé de la déplacer dans un plus beau bâtiment, avec plus d'espace, et de chercher de meilleurs enseignants. Attends...

– Qu'est-ce que je dois attendre – fronça d'agacement son visage Benkov –, pour moi tout est clair, et même très clair. Vos enfants et p'tits-enfants étudient là-bas et vous avez décidé de les placer entre de meilleures mains. Très bien, sauf que c'est l'argent du conseil, donc du peuple. Et c'est une école hellène, elle est pas à nous. Si vous voulez savoir, notre école, c'est l'école de maître Bojïn.

– Que dis-tu, Klimé... résonnèrent des voix. – C'est son école à lui, à maître Bojïn.

– On y étudie dans notre langue, c'est pour ça qu'elle est à nous.

– Tu y envoies ton enfant, c'est pour ça que tu dis qu'elle est à nous.

– Non et non ! Je pourrais l'envoyer à l'autre école, l'hellène, mais elle est hellène et c'est pour ça que j'y envoie pas mon enfant. Et puisque vous avez pensé à l'école hellène, pourquoi n'avez-vous pas pensé à l'autre ? Là aussi des enfants étudient, dans un fenil...

– Eh, dit quelqu'un, là-bas les enfants sont un peu différents, plus pauvres, ils ont d'autres habitudes.

– Ben voyons ! se convulsa complètement Kliment Benkov. – Des enfants différents, plus pauvres, mais ne sont-ils pas nos enfants ? Leurs peres ne paient-ils pas pour l'église, pour l'école ? Et maintenant avec leur argent, avec l'argent du peuple, vous allez rénover votre école !

– C'est n'est pas seulement la nôtre. Eux aussi peuvent aller pour étudier, répondaient ici et là des voix tantôt provocatrices, tantôt conciliatrices.

Kliment Benkov criait et se retournait de tous les côtés :

– J'ai appris que certains s'étaient rendus dans les deux écoles. Ils ont pas aimé l'une, mais ont beaucoup aimé l'autre. Ha, ils sont bien là-bas, dans le fenil ! Ce sont des enfants pauvres qui étudient là-bas, ils ont l'habitude. Vous voulez placer vos enfants entre de bonnes mains, très bien. Mais vous ne comprenez donc pas ? Son Excellence, le nouveau vicaire, et quelques autres – ne le voyez-vous pas – n'ont que feire de vos enfants ; ce qu'ils veulent, c'est rénover l'école hellène parce qu'elle est hellène. Lui, il est grec, mais vous, vous êtes grecs ou quoi ?! Non, vous ne l'êtes pas, mais lui, il veut feire de vous des Grecs. Il va rénover

l'école grecque et il y rassemblera vos enfants, pour en feire des Grecs ! Ne le voyez-vous pas ?

Quelques vieillards se regardèrent avec hésitation. Benkov haussa encore plus le ton :

– C'est pour ça qu'il est venu ici, c'est pour ça que l'évêque nous l'a envoyé. Avant, on était seuls. Ce qu'on décidait, c'est nous qui le décidions. Personne ne se mêlait de nos affaires. L'évêque ne veillait qu'à ce que sa bourse soit bien remplie. Maintenant qu'on s'est mis à construire la nouvelle église, lui aussi a commencé à s'intéresser beaucoup à nous. Beaucoup trop ! Il nous a envoyé un nouveau vicaire. Et lui, le nouveau, s'est avéré très habile. Il veut nous mettre dans sa poche. Ne suis-je pas allé à Constantinople... ? Eux, les Phanariotes, veulent feire un grand royaume grec. Ils seraient, paraît-il, supérieurs à nous. Et il y en a parmi nous qui le croient. Notamment vous...

– Et toi alors ? l'interrompit Nemtour. Jusque-là il s'était tu, avait échangé des regards avec l'archimandrite et la rougeur sur son visage devenait de plus en plus intense. Maintenant, tout à coup, il explosa : – Et toi alors ! Toi, tu veux feire un royaume russe ici. Tu crois que j'sais pas c'que tu racontes ? Tais-toi donc parce que...

Kliment Benkov tressaillit un instant : oui, il avait à maintes reprises dit en secret que grand-père Ivan¹¹⁹ libérerait bientôt tous les Slaves de l'esclavage turc. C'étaient là ses espoirs les plus grands, les plus doux. Mais il était dangereux que des hommes comme Avram Nemtour et le nouveau vicaire fussent au courant. Mais après tout, qu'importe qu'ils le sachent : qu'ils aillent donc tout de suite chez le *caïmacan* pour le dénoncer ! C'était un tel plaisir, une telle fierté pour lui de prononcer librement ce nom, de confesser à haute voix, sans peur, ses espoirs. Alors il leva la tête :

– Oui ! La Russie viendra ici. Sache-le, Avram Nemtour, elle viendra bientôt. Va maintenant chez le *caïmacan*.

¹¹⁹ C'est ainsi que la Russie était familièrement désignée par les Bulgares du temps de l'Empire ottoman.

Il eut un silence lourd et oppressant, comme si le plafond s'était incliné jusqu'au sol et qu'il ne restait plus d'air à respirer.

– Klimé... hasarda quelqu'un d'une voix sourde et rauque, puis se tut.

Les taches rouges sur les joues de Kliment Benkov brûlaient, telles des plaies sanglantes. Le vicaire leva vers lui des yeux bleuâtres, froids, perçants. Benkov tira un mouchoir lipsien et essuya la sueur sur son visage.

– C'est tout... hasarda-t-il pensif, mais se ressaisit vite et poursuivit : – Soit. Vous avez décidé : une école. Faisons une nouvelle école, trouvons de meilleurs enseignants, mais qu'ils enseignent aux enfants le grec et le slavon. C'est vrai : il nous faut une école, mais une école à nous, commune et nationale. Soit, mais et l'église dans tout ça ? On a commencé par la nouvelle église et on a encore rien fait. On peut pas feire les deux choses à la fois : il faut beaucoup d'argent et on a pas encore réuni les fonds nécessaires. Finissons d'abord la nouvelle église, puis on s'occupera de l'école.

– Ah, mais ça suffit ! écarta impatiemment les bras Avram Nemtour, avec une exaspération furieuse. – On ne va donc écouter que toi ? Tu hurles comme un... Jamais tu t'arrêtes, c'est toi et encore toi ! Regarde, des gens s'arrêtent dehors pour écouter. Depuis que tu es entré ici, au conseil, y a toujours des querelles. Tu as amené la querelle parmi nous. Toujours avant les autres, toujours selon ta volonté... Tout le monde en a par-dessus la tête de toi. Demande-leur...

– Quoi?... hasarda Kliment d'une voix éteinte, les yeux bien ouverts, comme s'il n'avait effectivement pas entendu ces mots insultants ; il n'en croyait pas ses oreilles.

– Demande-leur, à tous ceux ici.

La plupart des *tchorbadjis* baissèrent la tête dans un silence approbateur. Nemtour haussa la voix avec provocation, un sourire méchant se dessina sur ses lèvres :

– La Russie, hein ? La Russie... Hum. Et pis toi, Kliment Benkov, pourquoi à ton retour de Stamboul, tu ne nous as pas fait un décompte exact de l'argent du conseil que tu as dépensé ? Au lieu de parler...

– Avram – s’adressa à lui le vieux vicaire avec un regard implorant – voyons... Klimé n’est pas un homme comme ça.

Benkov s’adossa contre le mur essoufflé :

– Vous m’avez donné huit mille groches à dépenser et je vous ai rendu cinq mille. Pour moi-même, j’ai dépensé mon propre argent.

– Non – agita son court index Nemtour –, on ne peut pas s’y prendre comme ça avec l’argent du conseil ! Comment peut-on être sûrs que tu as donné ces trois mille groches à quelqu’un ? Tu les as p’t-être bien donnés, mais tu aurais dû nous présenter un décompte : tant à celui-ci, tant à celui-là, tant pour ceci, tant pour cela. Et toi : « j’ai donné trois mille groches aux *katips*. »

Benkov se leva, il tenait à peine sur ses jambes, et dit avec dégoût :

– T’as pas honte ?!

Tout à coup, il serra les poings, se hérissa, quelques-uns parmi les vieillards se redressèrent pour l’arrêter, mais c’est alors qu’éclata sa toux. Les mains croisées sur sa poitrine, le visage déformé par la souffrance, Benkov s’élança vers la porte, puis se retourna et dit à travers sa toux, en frappant des pieds sur le sol :

– Jamais plus... je remettrai les pieds ici !... Jamais plus... tant que vous serez là... tous les deux... Vous n’êtes pas dignes...

Il ne pouvait plus parler ; il secoua la tête et sortit. Sur le chemin du retour, il vomit du sang. Il rentra à la maison l’âme entre les dents. On le mit au lit.

Quelques semaines plus tard, lorsque Kliment Benkov se rétablit un peu et qu’il arrêta de cracher du sang, Benkovitsa lui dit :

– Toi, Klimé, t’as pris froid. C’est ce qui arrive quand on fait la route jusqu’à Ohrid et qu’on en revient en plein hiver.

– Non, ce n’est pas à cause de ça. Je n’ai pas pris froid. Ici – il montra sa poitrine –, ici, que’qu’chose s’est cassé. À cause de la toux... mais pas qu’à cause de ça. Le vicaire, le nouveau, le Grec, Avram Nemtour, et tous les *tchorbadjis* du conseil m’ont empoisonné.

Kliment luttait plusieurs mois contre sa faiblesse corporelle, contre sa souffrance morale. Quand on lui apporta, pour la première fois cette année, de la soupe aux orties, il fut très content et mangea avec plaisir. Et dès que le soleil commença à s'attarder parmi les nuages blancs du printemps, il sentit que sa voix devenait plus forte. Il se mit à marcher dans la chambre. Il sortait aussi sur la galerie pour y rester un moment. À Pâques, pour la seconde lecture de l'Évangile, il alla même à l'église. Les gens le regardaient comme s'il était revenu de l'au-delà.

En automne, il avait amassé beaucoup de nourriture : les granges de sa boutique et de sa maison étaient pleines, et l'heure était venue de vendre la marchandise amassée, pendant ces mois infertiles et jusqu'à la prochaine moisson, mais il délaissa un peu sa boutique ; il laissait la clef à ses deux compagnons pour qu'ils reçoivent les acheteurs, calculent et recalculent, et qu'ils amassent de l'argent. Il ne cherchait pas à faire du profit et ne se demandait pas si ses compagnons le volaient ou s'ils dilapidaient sa marchandise. Il voulait libérer son âme. Son cœur battait à peine, écrasé sous une lourde pierre. Non ! Il ne posait pas le pied sur terre, mais volait, et tout le peuple le suivait. Il savait où il allait, où il volait, la tête haute, et les gens le croyaient. Maintenant quelque chose de froid et d'immonde, tel un serpent, s'était glissé entre lui et tous ces gens. De la crasse s'était collée sur lui jusque dans son âme, et il s'efforçait de l'éliminer, mais elle, telle la lèpre, ne s'effaçait pas, ne se nettoyait pas, mais continuait à creuser, à ronger.

– Vous avez entendu ? Avram Nemtour dit que j'ai englouti trois mille groches.

– Klimé, que dis-tu ? Qui le croira ! Qu'il parle donc. On te connaît. Tu es un homme du peuple, l'un des nôtres. Tu n'engloutirais pas l'argent du peuple.

– Eh bien soit ! écrasa-t-il enfin l'immonde et froid serpent.

Il partit de nouveau parmi le peuple la tête haute. Sa voix résonna dans chaque boutique, dans chaque maison :

– Le nouveau vicaire n'est pas pour nous. Il n'est pas avec nous. Écrivons à l'évêque une lettre commune, au nom du peuple. On veut pas du nouveau vicaire !

Les gens haussaient les épaules :

– C'est l'affaire du conseil, Klimé. Nous, qu'est-ce qu'on a à voir avec l'évêque...

– Le conseil! Que de vieux *tchorbadjis* séniles. Le vicaire et Avram Nemtour les trompent, les endorment. Il faut que de nouveaux hommes du peuple entrent au conseil, plus jeunes, plus forts!

– Mais le conseil, Klimé, c'est l'affaire des *tchorbadjis*. Nous, on n'a pas le temps. On peut même pas lever la tête tant on est débordés. On des gens ignorants, bêtes.

– Donnez de l'argent pour la nouvelle église, il faut encore de l'argent. On va pas les attendre, on va pas leur demander. Donnez encore et mettons-nous au travail.

– On a donné, Klimé.

Certaines personnes plus éveillées prêtaient l'oreille à ses appels passionnés. On commença à se rassembler autour de lui. Son cœur recommença à se remplir de force et d'une joie fière. C'est à cette même époque qu'il vomit de nouveau du sang, mais cette fois, il ne se releva plus du lit. Il expira vers la fin du printemps, avec des yeux ouverts, ardents et assoiffés.

Deux semaines après la mort de Kliment Benkov, les deux garçons revinrent d'Ohrid. L'année scolaire était finie. Le fils de Kliment, un homme d'à peine treize ans, s'assit dans la boutique de son père. Lazar Glaoushev aussi alla marteler dans l'atelier de son père.

VII

Le conseil fit appel aux meilleurs maîtres maçons et menuisiers. Il n'y avait pas grand-chose à discuter : les fonds rassemblés pour la nouvelle église ne suffisaient pas. Les *tchorbadjis* du conseil baissèrent la tête. Ils ordonnèrent au diacre de rappeler aux Prespanais la construction de l'église chaque dimanche depuis d'ambon pour les inciter à apporter leur soutien : que celui qui n'a pas encore donné cesse de lésiner et de traîner. Quelques personnes encore se présentèrent au conseil et donnèrent quelque chose. Il n'y en avait pas d'autres. Or le temps coulait. Le printemps passa et laissa place aux longs jours clairs et chauds de l'été. Il y avait toujours quelque raison pour empêcher que la construction de la nouvelle église ne commence.

Alors le vicaire rassembla en cachette les notables valaques de Prespa. Ils étaient une dizaine de familles de Moscopole ayant immigré à Prespa trente ans plus tôt, et la plupart d'entre eux étaient des marchands, des gens aisés. L'archimandrite leur dit dans sa langue, avec confiance :

– Ceux-là, les rustauds d'ici, ne sont bons à rien. Vous êtes les enfants les plus fidèles de notre Église universelle. Vous avez vraiment donné, mais donnez encore, pour qu'on construise la nouvelle église, et vous serez les premiers à y entrer. Qu'on dresse au moins les murs et le toit, après ce sera plus facile.

– Nous avons beaucoup donné. Nous avons donné plus que bien d'autres d'ici, alors qu'on nous traite comme des visiteurs dans cette ville. Les Prespanais ne nous considèrent pas des leurs, alors que veulent-ils encore de nous ?

Ils comprenaient la langue de l'archimandrite et il leur dit :

– Ils ne veulent pas de vous, mais moi je vous veux pour votre bien. Vous êtes désormais d'ici, pourquoi vous considérez-vous comme des visiteurs à Prespa ? Vos enfants sont nés ici et vous n'avez nulle part où aller. Si, maintenant, vous donnez encore un peu d'argent pour la nouvelle église, il en résultera que, sans votre aide et sacrifice, elle n'aurait pas pu être construite, et vous serez comme des maîtres quand vous y entrerez.

L'archimandrite n'avait rien de plus à leur dire. En deux jours, ils rassemblèrent environ dix mille groches. Ils apportèrent cet argent au conseil :

– Voilà, nous voyons que la nouvelle église ne peut pas être construite et, en tant que bons chrétiens, cela nous fait de la peine, cela nous tourmente. Mais qu'on laisse une trace écrite de cet argent ; car nous sommes comme des orphelins, recueillis avec compassion par vous autres, et nous voulons qu'on se souvienne de cet argent, pour que le peuple nous aime comme si nous étions des siens.

Le scribe du conseil écrivit une longue lettre, pleine de joie et de gratitude, et cette lettre fut conservée avec le firman du sultan pour la nouvelle église. Les Valaques reçurent aussi, sans s'y attendre, une lettre élogieuse de la part de l'évêque.

On convoqua de nouveau des maçons et des menuisiers au conseil. Ils calculèrent et bâtirent un projet, et il fut décidé de commencer la construction de la nouvelle église, afin de dresser au moins les murs et de la recouvrir.

À cette même époque, lorsque la construction de la nouvelle église fut commencée – on creusait encore les fondations, on mesurait, on relevait les dimensions – un certain religieux, un moine, fit son apparition en ville. Il se mit à mendier dans la *tcharshia*, non comme un mendiant, avec une voix larmoyante, mais comme s'il récitait une homélie :

– Donnez, et il vous sera donné !

– On donne – lui répondait-on – mais on nous demande de donner de partout : le sultan, l'évêque, le conseil. On donne ce qu'on peut.

– Je ne veux pas des miettes, des restes ou de ce dont vous ne voulez plus, je veux un sacrifice, arraché du cœur. Le riche donnera plus, le pauvre, moins. Ce qui vous appartient est d'abord à Dieu et ensuite à vous. Ne lésinez pas sur ce qui vous a été donné et peut vous être repris.

– On construit une nouvelle église ici, lui répondait-on. – C'est aussi pour Dieu...

– Vous construisez une église ici qui est pour vous, alors que moi je viens vous demander de donner pour une église et un monastère, qui sont à tout le peuple slave et chrétien.

– D'où viens-tu, mon pere ? lui demandait-on ; les gens voyaient qu'il n'était pas d'ici et qu'il parlait un bulgare du nord.

– Je viens de Rila, du saint couvent d'Ivan de Rila. Le monastère a brûlé par la volonté de Dieu, mais un autre, encore plus grand, a été construit. Le nouveau temple aussi a été construit et peint ; maintenant nous récupérons ses biens pour qu'avec l'aide de tous, grandissent sa richesse et sa gloire.

Tout le monde avait entendu parler du monastère de Rila et maintenant que le moine mentionnait son nom, l'idée qu'on en avait devenait encore plus grande dans l'éclat de sa gloire. Et bien que les gens ne fussent pas très disposés à ouvrir de nouveau leurs bourses, tout le monde donnait quelque chose. Le moine n'acceptait que de l'argent qu'il rangeait dans

une grande bourse de cuir et lorsque quelqu'un proposait comme don un objet, de la nourriture ou du bétail, il disait :

– Quel est ton nom et ton prénom, pour que j'inscrive ton don ? Bientôt d'autres confrères à moi viendront chercher ce qui est donné pour l'emporter au monastère.

Le moine entra aussi dans la chaudronnerie de Stoyan Glaoushev. Maître Stoyan savait déjà d'où venait le religieux et pourquoi il était venu, si bien que lorsqu'il entra dans sa boutique, il se leva pour l'accueillir et lui montra les étagères sur le mur, sur lesquelles avaient été ordonnés toutes sortes d'objets en cuivre :

– Voilà, choisis c'que tu veux.

Le moine se tenait près de la porte : c'était un homme jeune, vêtu d'une vieille soutane, avec un corps sec, mais fort et osseux, avec des cheveux noirs rebelles sous son couvre-chef monacal, avec une barbe rousse courte et drue ; son visage était blême, propre et son regard était sévère. Il hocha la tête avec désapprobation.

– Je comprends ta générosité, mais ce n'est pas moi qui vais choisir. Dis-moi ce que tu promets et je l'inscrirai.

Stoyan fut embarrassé par son erreur involontaire et se hâta de la corriger :

– Je donne celle-là, la plus grande berthe, et cette bassine-ci.

Le moine lui expliqua comment il acceptait les dons et lui demanda son nom et son prénom. Stoyan Glaoushev se réjouissait toujours quand l'occasion de dire son vrai nom se présentait – le nom de toute sa famille au village, et non pas comme on l'appelait ici : le gendre de *hadji* Séraphim. Dans sa joie, il songea aussi à donner deux pièces d'or pour le fameux monastère, mais comme il se souvint que sa femme, Sultana, le réprimanderait pour tant de générosité, il dit :

– Je donne aussi une pièce d'or.

Le moine chercha autour de lui un endroit pour s'asseoir, pour inscrire tout cela, et Lazar Stoyanov, qui le regardait avec beaucoup de curiosité, lui apporta aussitôt une petite chaise. Le moine de Rila s'assit, sortit une écritoire en laiton, se prépara à écrire, penché sur son genou, et demanda de nouveau :

– Ton nom et prénom, homme de bonne volonté.

– Stoyan Petrev Glaoushev.

On entendit un crissement aigu, de menues lettres s'enfilèrent sur le papier rugueux. Le regard fixé sur le prodige de l'écriture, maître Stoyan sentit dans son cœur son désir inassouvi de lire, d'écrire lui aussi, d'accomplir ce beau prodige. Il sourit tristement et dit tout à coup :

– Attends, mon pere... Je donne deux pièces d'or pour le monastère, mais inscris aussi ma femme et mes fils, les v'là tous les deux. Les deux sont lettrés, ajouta-t-il, et çui-là, le plus jeune, il est revenu y a pas très longtemps d'Ohrid ; il étudie à l'école de là-bas.

– Dieu les bénisse ! Dis-moi, mon frère, leurs prénoms. Son épouse... dit le moine d'une voix traînante, tout en écrivant.

– Sultana, répondit à la place de son père le plus jeune, Lazar, qui était plus rapide et vif d'esprit.

– Et ses fils...

– Kotcho et Lazar, ajouta maître Stoyan en ouvrant sa bourse. – Inscris aussi, mon pere, mes trois filles, même si c'est des femmes, inscris-les quand même, pour les trois pièces d'or que j'donne au monastère.

Le moine leva les yeux vers lui. Cet homme, qui commença par donner une pièce d'or et qui, tout à coup, comme dans une espèce d'élan ou de transport irréfléchi, finit par en donner trois lui parut incroyable. Ce n'était pas une petite somme d'argent pour une telle occasion, et il avait remarqué que les Prespanais n'étaient pas très généreux. Il regardait Stoyan en silence, puis il dirigea son regard vers ses fils, qui se tenaient tranquillement à proximité, vers les compagnons et les apprentis plus loin ; il embrassa d'un regard attentif tout l'atelier et à présent le geste du maître ne lui semblait plus aussi étonnant, si bien que sa plume se remit à crisser sur le papier. Après avoir fini d'écrire, le religieux rangea les trois pièces d'or et se leva.

– Merci pour ton généreux don, maître, dit-il. Que Saint-Ivan t'aide et te protège, que les fruits de ton travail et de ton don soient de plus en plus abondants. Adieu.

Stoyan Glaoushev le raccompagna jusqu'à la porte et retourna à sa place derrière l'établi. Comme il s'apprêtait à reprendre le travail interrompu, il murmura comme à lui-même, dans sa joie d'avoir fait quelque chose de bien :

– J'ai jamais vu pareil moine... Et pis c'est un des nôtres, tu comprends c'qu'il raconte, chaque mot... Lazar, s'adressa-t-il au plus jeune, s'il avait été grec, t'aurais compris ce qu'il raconte ? Vu que t'étudies le grec...

– Je ne parle pas très bien le grec, je n'ai pas beaucoup parlé. Je peux seulement lire et écrire en grec. Le grec, c'est une chose, le slavon et notre langue, c'est autre chose.

– Je vois, je vois... marmonna Stoyan, déjà absorbé par son travail.

Les marteaux se remirent à marteler, comme tous les jours, du matin au soir ; le doux tintement du cuivre remplissait l'atelier, derrière le fourneau on entendait un sifflement régulier – deux apprentis, les mains appuyées contre le mur, se déplaçaient avec application par-ci par-là sur leurs pieds nus et lustraient avec du sable mouillé les récipients posés là.

Le jour commença à décliner, les boutiques environnantes fermaient les unes après les autres, des travailleurs passaient dans la rue. Maître Stoyan aussi finit par ranger son marteau et redressa son dos fatigué :

– Rangez les gars, on s'en va.

Le boucan et les bruits de pas cessèrent dans l'atelier. Les apprentis baissèrent les contrevents, seule la porte resta ouverte. Les compagnons et les apprentis attendirent que le maître eût mis sa veste et, un par un, deux par deux, sortirent de l'atelier en saluant respectueusement :

– Bonne nuit, maître !

– Que la vôtre soit meilleure ! répondait Stoyan sans oublier de rappeler : – Demain, venez plus tôt.

Ses fils aussi sortirent dehors, devant la porte, tandis que lui se dirigea dans l'obscurité vers le fourneau, prit une poignée de sable fin et le jeta en l'air, en direction des poutres noircies qui soutenaient le toit. Il le refit à deux ou trois reprises et l'on entendait le bruit discret des grains de sable sur les poutres sèches : si quelque part là-bas, dans quelque éclat, se

trouvait une étincelle couvant un feu dangereux, l'un des grains de sable l'eût sans doute débusquée. Stoyan couvrit le fourneau avec un couvercle dentelé et brûlé, puis sortit et ferma la porte avec une grande clef forgée.

Emmenant ses fils, qui le flanquaient des deux côtés, un demi pas derrière lui, maître Stoyan se mit en route vers la maison. Les rues de la *tcharshïa* devenaient de plus en plus désertes dans le crépuscule. Stoyan et ses fils n'étaient pas encore allés bien loin lorsque, soudain, ils aperçurent le moine de Rila. Il se tenait seul à l'angle d'une rue, une besace en crin sur les épaules, et l'air pensif.

– P't-être qu'il a nulle part où passer la nuit, dit à voix basse Lazar.

– P't-être bien... répondit Stoyan et il pressa le pas. P't-être même qu'il va rester comme ça, dans la rue, vu qu'il est pas d'ici...

Il s'arrêta devant le moine et demanda :

– Qu'y a-t-il, mon pere, t'attends quelqu'un ?

– Je n'attends personne, dit le moine et après avoir hésité un instant, il ajouta : – Je suis resté trop longtemps dans la *tcharshïa* et maintenant je ne sais pas où passer la nuit. Y a-t-il un *kan* près d'ici ? Je suis arrivé ce matin, je ne connais pas la ville.

– Eh bien – bégaya maître Stoyan, joyeusement embarrassé – puisque t'as nulle part où aller, viens chez moi si tu le souhaites. Dieu m'a donné une maison et du pain.

Les yeux du moine se mirent à rire.

– Je viendrai, brave homme, puisque tu m'invites. Beaucoup de gens sont passés près de moi, mais toi seul m'as invité.

Ils partirent ensemble, puis Stoyan se retourna vers ses deux fils, qui marchaient derrière eux :

– Vous, dépêchez-vous. Dites à votre mère que j'amène un invité.

VIII

Il faisait nuit lorsque le religieux de Rila et Stoyan Glaoushev entrèrent dans la cour. Les petites fenêtres de la chambre du milieu, la plus grande de la maison de Stoyan, étaient

éclairées. Lorsque les deux hommes approchèrent des marches de la galerie, Stoyan toussa bruyamment et la porte d'en face s'ouvrit aussitôt. Soultana reçut l'invité sur la galerie, baisa sa main et le conduisit dans la maison avec une solennité silencieuse et contenue. Elle mit un oreiller en tissu le long du mur opposé, approcha un autre oreiller, et les deux hommes s'assirent l'un en face de l'autre. Alors, elle fit un signe discret à ses enfants, qui se tenaient près de la porte, ordonnés selon leur âge, et, l'un après l'autre, ils baisèrent la main du moine et se retirèrent de nouveau près de la porte. Un feu brûlait dans l'âtre, en haut, sur le petit auvent recourbé de l'âtre, se trouvait un chandelier de fer, dont la flamme vive se balançait doucement, comme si elle flottait sur sa mèche, dans le suif fondu.

Le moine et maître Stoyan échangeaient à peine quelques mots et c'était surtout Stoyan qui parlait. La maîtresse de la maison s'affairait avec des mouvements mesurés et sûrs ; il suffisait qu'elle tournât le regard pour que tantôt l'une, tantôt l'autre de ses trois petites filles accourût l'aider, tandis que les deux garçons s'écartèrent pour ne pas déranger et attendaient patiemment. Les deux hommes se lavèrent les mains dans une bassine en cuivre. La table était mise – large, ronde, à ras du sol, avec un pain dessus. Soultana finit par y mettre le repas tout juste préparé. Le moine se tenait tranquillement assis à sa place, mais examinait attentivement l'ordre dans cette maison et bien qu'il ne manquât pas une fois de répondre à Stoyan, il méditait et réfléchissait visiblement à quelque chose. Ici, tout se faisait suivant un ordre serein et inviolable, si bien que l'attitude légèrement négligée et relâchée du maître sautait aux yeux. Le moine remarqua que le plus grand fils de Stoyan et ses deux plus grandes filles – des jeunes filles d'environ dix ou douze ans – ressemblaient à leur père, avec les mêmes grandes têtes et de larges fronts bombés, tandis que le fils cadet et la plus jeune fille de Stoyan ressemblaient plus encore à leur mère, quoique le fils eût hérité du front de son père et fût assez grand. La plus jeune des filles – qui avait environ huit ans – était très belle ; il y avait une espèce de force encore vague dans la beauté de son visage et de ses cheveux rebelles, légèrement frisés, tirés en arrière et serrés dans une épaisse natte luisante. Que cachaient donc ces fronts larges bombés et cette beauté encore immature ? pensait le moine, qui s'efforçait de deviner et croyait deviner.

Ils finirent de dîner vite et en silence, débarrassèrent la table et, à présent, tous les enfants de Stoyan attendaient quelque chose – un invité si peu commun était venu, allait-il donc s'en aller comme ça, tout allait-il finir comme ça ? Ils attendaient qu'il dît quelque chose dont on se souviendrait pour toujours, qu'il fît quelque chose que pas tout le monde ne pourrait faire. Or le moine savait ce que ces gens attendaient de lui, parce qu'il avait le sentiment de les avoir cernés, que son regard avait pénétré leurs âmes dans lesquelles dormaient profondément des forces encore non éveillées, inconnues, qui avaient coulé là-bas, dans le flux intarissable du sang venant de sources lointaines, qui avaient afflué et s'étaient immobilisées là.

– Parle-nous, mon pere, du monastère de Rila, dit maître Stoyan.

Tout le monde s'agita dans la pièce. Sultana entreprit de redresser la mèche du chandelier avec de petites pinces en fer ; les enfants tendirent l'oreille, leurs yeux se mirent à briller ; ils s'approchèrent plus près, tandis que la fille cadette de Stoyan alla s'asseoir sur les genoux de son père. Le moine hocha la tête, leva le regard et le dirigea quelque part au loin :

– Le monastère de Rila est une véritable merveille, tout comme la vie de Saint-Ivan et de tous les Saints-Pères, qui ont vécu là-bas. Le monastère se trouve haut dans la montagne, bâti et peint par une main humaine bénie, qui a voulu imprimer dans le bois, la roche et les motifs notre foi. C'est la maison de la nation, de tout le peuple slave, qui porte de nombreux noms, mais qui vit avec la même âme. La gloire du monastère de Rila est portée jusque dans la Grande Russie. Et quelle merveille, plus grande encore, que la vie de Saint-Ivan, qui a vécu en ces contrées désertes il y a plus de neuf cents ans de cela !

Et le moine conta la vie de l'ermite, qui avait triomphé de son enveloppe charnelle dans la souffrance et qui comprenait la langue des oiseaux et des animaux sauvages dans la montagne. Ensuite, le moine parla de Dieu et d'autres apôtres et martyrs chrétiens. Le discours et le sermon du religieux prirent inconsciemment une autre direction :

– Nous ne sommes pas, dit-il, un troupeau sans nom et des brebis muettes, mais un peuple nombreux avec sa propre langue. Nous sommes une large baie de l'immense mer slave, qui comprend presque la moitié de la terre. La Russie s'étend jusqu'au vaste océan et

est le plus puissant de tous les pays et royaumes. Les Russes sont nos frères de sang, la grande terre russe est notre arrière-grand-mère, c'est de là que nous sommes venus ici il y a des siècles. Mais, aujourd'hui, nous sommes simples et ignorants, des esclaves dociles, soumis à des étrangers, si bien que même la parole de Dieu nous est obscure, car nous l'entendons dans une langue qui n'est pas la nôtre.

Lazar, le fils cadet de Stoyan, ne quittait pas des yeux le moine et chaque mot du Rilien tombait comme une goutte de feu directement sur son cœur. Les paroles passionnées du moine, prononcées avec ardeur et dans un ordre plutôt singulier, s'emparèrent vite de sa raison et de toute son âme, de sorte qu'emporté et ému, le garçon parla inconsciemment et le Rilien l'encouragea du regard :

– Un peuple nombreux, un peuple slave puissant, la Russie – que c'est beau ! Puis il ajouta avec une espèce d'embarras profond : – Mais le peuple grec n'est-il pas plus grand et plus cultivé que tous les autres ?

– Mon enfant, mon enfant... soupira le Rilien, tu as déjà goûté au poison de l'étranger. Chaque peuple est grand pour soi-même. Les Grecs l'ont été, mais ne l'avons-nous pas été nous aussi ? Apprends le passé de ton peuple pour que tu en sois fier. Tu apprends le grec...

– Oui...

– Chaque connaissance est une richesse, mais lorsque c'est une connaissance mensongère, alors c'est un poison pour l'âme. Les livres et enseignants phanariotes te dévoilent leur grandeur et leur science, et te font croire qu'il n'y a pas plus grands qu'eux, mais ils couvrent de mensonges et d'oubli la grandeur de ton propre peuple pour loger en toi une âme étrangère. C'est le poison étranger dont je te parle. Depuis des siècles d'esclavage obscur, nous sommes simples et ignorants et les Phanariotes nous trompent encore plus pour nous mêler à leur troupeau, qui deviendra plus nombreux avec nous. Ouvre les yeux, mon enfant, méfie-toi des mensonges étrangers, connais-toi toi-même et ton peuple. L'aigle vole vers le ciel avec des ailes libres, mais nos ailes à nous sont enchaînées et il nous faut purger nos cœurs d'un poison mortel qui nous mène à notre perte.

La petite-fille de *hadji* Séraphim était assise à l'écart, à croupetons, le regard fixé devant elle. « Que raconte donc ce moine, pensait-elle, entré si soudainement dans ma maison ? Qui est-il, malgré son éloquence ? On viut comme Dieu nous a créés ; on le craint et on implore sa pitié et sa protection lorsque le mal s'abat sur nous. J'ai ma propre maison, j'ai mis au monde huit enfants, je suis debout du matin au soir, je me méfie du pesché et de l'homme étranger, qui cherche à me nuire... »

– L'homme ne doit pas et ne peut pas vivre seulement pour soi-même, entendit-elle de nouveau la voix du moine, puis elle le regarda : ses yeux brillaient d'un éclat intense. Il continua : – Nous avons notre maison et nos enfants, mais nous avons aussi notre peuple ; et si notre faiblesse est manifeste quand nous sommes seuls, notre force l'est tout autant, quand nous sommes unis, tous ensemble, des frères de sang et de foi. Il n'existe pas de carapace assez solide dans laquelle l'homme pourrait s'abriter – le corbeau noir viendra la casser avec son bec.

La deuxième fille de Soultana vint se serrer contre elle, posa sa tête sur le genou de sa mère et s'endormit rapidement. Soultana leva les yeux vers les siens – il est tard maintenant, ils doivent dormir : Stoyan et les enfants. Le moine comprit son regard et dit d'une voix rauque :

– Allons, braves gens, il faut nous nous reposer.

Et ce fut à peine si Stoyan, tel un enfant, ne le saisit par les basques de sa soutane :

– Parle, mon pere, raconte-nous encore les souffrances et les miracles de Saint-Ivan !

– Ça suffit, ça suffit pour le moment, fronça tristement les sourcils le moine. – Ce que l'homme ne peut voir avec ses yeux ni entendre avec ses oreilles, il le trouve avec son âme.

Stoyan Glaoushev prit le chandelier et emmena l'invité en face, dans la petite chambre. Les deux garçons restèrent dormir ici, près de l'âtre, tandis que les autres membres de la famille, comme toujours, entrèrent dans la chambre d'à côté.

La nuit était bien avancée, toute la maison était plongée dans le silence. Mais dans ce silence, la voix du moine résonnait toujours : des mots isolés qu'il avait dits, pas toujours clairs, mais brûlants comme le feu. Soultana remarqua que Manda, sa fille aînée, resta

longtemps, avant de se coucher, à se signer et à prier devant l'iconostase, dans l'angle : jamais auparavant la jeune fille ne s'était attardée aussi longtemps devant l'iconostase. La fille cadette de Sultana se coucha, cette fois encore, entre elle et Stoyan. Sultana sentit que l'enfant ne dormait pas, elle se releva un peu, se pencha tout près de son beau visage et dans le rayon de lumière à peine perceptible, qui venait du côté des fenêtres, elle remarqua qu'elle souriait les yeux fermés. Soudain, la fillette dit :

– Que ses mains sont grandes et belles !

Sultana ne comprit pas ces paroles, tout comme ne les comprenait pas non plus l'enfant qui les avait prononcées, mais elle saisit vaguement leur sens réel lointain, alors elle réprimanda la jolie petite avec une voix étouffée :

– Dors, Katé, dors !

La petite Katérina, qui avait suivi pendant toute la soirée, comme s'il s'agissait d'un jeu amusant, les mouvements des mains du moine, son visage pâle, les mouvements de ses lèvres, l'éclat débordant et ardent de ses yeux, se retourna vers son père et commença à s'endormir, toujours aussi souriante. Stoyan qui, jusqu'à présent, craignait de rompre le silence dans la chambre, soupira, sans bouger dans le lit – emporté, frissonnant tout entier d'une émotion inconnue, de douleur et de plaisir :

– Un saint qui a souffert pour Dieu, qui a peiné... Un oiseau se pose sur ton épaule, continua-t-il d'une voix plus claire, il chante et te parle, et tu comprends tout quand...

– Le jour se lève, quand est-ce que tu vas dormir ! l'interrompit Sultana fâchée.

Lazar non plus ne dormait pas dans la chambre d'à côté. De lourds marteaux en fer martelaient et résonnaient dans sa poitrine, battaient un cuivre chaud et brûlant : « Nous sommes un peuple nombreux ! Une baie de l'immense mer slave ! Mais nous sommes simples et ignorants, des esclaves, si bien que même la parole de Dieu nous est obscure, car nous l'entendons dans une langue qui n'est pas la nôtre ! Tu as goûté le poison de l'étranger ! Une âme étrangère s'est logée en toi ! Les Phanariotes nous mentent ! Ouvre les yeux !... » Lazar Stoyanov resta dans le lit, le regard plongé intensément dans le noir, au point d'en avoir mal. Et qui sait à quel moment de la nuit il secoua son frère qui dormait à côté de lui :

– Moi aussi je deviendrai moine ! J'irai au monastère de Rila.

Kotcho se réveilla aussitôt :

– Tu dors toujours pas ?... Demain on travaille.

Et il se rendormit, profondément, paisiblement.

La maison de maître Stoyan Glaoushev sombra dans le silence, mais le calme qui avait régné dans cette maison jusqu'à ce jour avait été bouleversé et une nouvelle vie y commençait.

*

Tôt le lendemain, toute la famille de Stoyan Glaoushev se rassembla de nouveau dans la pièce de l'âtre. Le moine se lava le visage, pria en silence devant l'iconostase et tous l'entendirent quand il murmura :

– ... la paix et la prospérité dans cette pieuse demeure...

Il refusa de prendre un morceau de pain pour le petit-déjeuner, et but seulement un bol d'eau fraîche. Avant de s'en aller, il sortit de sa besace une petite estampe d'Ivan de Rila et la présenta à Sultana :

– Mets-la dans l'iconostase et que Saint-Ivan soit le protecteur de tes enfants.

Sultana baisa la main du moine et accepta son présent. Les enfants approchèrent aussi pour lui baiser la main. Le moine retint la main de Lazar dans ses grandes mains blanches :

– Tu n'as pas eu une nuit paisible. Ne t'inquiète pas. Dans les émotions pieuses et pures, l'âme de l'homme se purifie. J'ai avec moi ici deux livres et je vais m'en séparer pour toi. Lis-les et relis-les : ils viennent de Russie et sont des fenêtres lumineuses sur la vraie vérité. Voici...

Il sortit de sa besace les deux livres, qui, manifestement, lui étaient chers, et les présenta à Lazar :

– Je crois que la semence tombera sur un sol fertile.

Poussée par sa mère, Katérina – la fille cadette de Stoyan Glaoushev – s’approcha aussi. Le moine retint aussi sa petite main entre ses mains et dit, comme à lui-même, les yeux baissés :

– J’ai peur pour toi et pour tous ceux qui croiseront ton chemin... Garde-la, mon Dieu, du péché et qu’elle ne devienne pas l’instrument du péché. Qu’elle soit une fleur aromatique...

La fillette le regardait avec des yeux étonnés et moqueurs, alors il lâcha sa petite main et, visiblement embarrassé, évita le regard de ces beaux yeux noirs. Il passa la besace par-dessus son épaule et Stoyan sortit le raccompagner jusqu’à la porte :

– Mon pere, si t’as nulle part où passer la nuit ce soir, tu es de nouveau le bienvenu...

– Je vais marcher encore un peu dans la *tcharshïa* et, ce soir, je serai loin de votre ville. Adieu, brave homme.

Le moine de Rila marchait dans Prespa comme un semeur dans un champ labouré. Et où qu’il passât, derrière lui, se levait un murmure discret et vague, dans un émoi tantôt craintif, tantôt joyeux :

– Il parle contre les Phanariotes. Il parle contre l’évêque et contre le vicaire.

Quelqu’un dit hardiment :

– Il vient de Russie !

Cette rumeur de voix craintives se concentra dans ces quelques mots. Depuis un certain temps, quelque part au loin, outre-mer, la Russie et la Turquie s’affrontaient. L’écho de la grande bataille de Crimée s’entendait à peine dans cette contrée éloignée. L’espoir de la libération retentissait encore plus sourdement dans le cœur des *raïas* asservis. Même avant que la guerre ne commence, une horde sauvage turque et arnaoute traversa la ville avec un étendard vert. Pendant deux jours, les Prespanais restèrent enfermés à la maison, perclus d’une peur d’esclave. Le bachibouzouk sévissait : il défonça des portes, pilla des boutiques. Il n’y avait personne pour contenir sa rage guerrière contre le *raïa* sans défense. Beaucoup de temps passa et on n’entendit plus rien à propos de la guerre. Seul quelque *aga*, resté auprès de ses *kadins*, allait lâcher rageusement quelque juron au milieu de la *tcharshïa* contre

les Moscovites et tous les *giaours*. Ensuite, les Turcs commencèrent à chanter une chanson sur la grande force et le grand courage turcs. Et les cœurs des esclaves se serrèrent de nouveau d'inquiétude et de crainte. Cela ne dura pas longtemps : par la mer et la terre, par les plaines et les forêts, la nouvelle d'une grande victoire russe vola à Prespa. Quelque part en mer Noire, près de Sinop, les bateaux russes avaient anéanti la flotte turque. Une nouvelle victoire de l'invincible armée russe ! Les visages des présomptueux *agas* se rembrunirent, alors que dans les yeux des esclaves brilla de nouveau l'espoir de la libération. Maintenant les Prespanais se riaient de la chanson héroïque turque et envoyaient tous les Turcs et le sultan au fond de la mer. On entendit plus tard que d'autres pays s'étaient levés contre la Russie pour aider les Turcs. Mais personne, personne ne peut vaincre grand-père Ivan ! Et maintenant ce moine... Que venait-il faire ici ? Oh, Seigneur, aie pitié de tous les chrétiens !...

Le commis du conseil parcourut la *tcharshïa* en courant, trouva le moine et le mena au conseil. Le vicaire épiscopal était là. Il avait même écarté le scribe.

– Qui es-tu ? demanda-t-il au moine. – Que cherches-tu à Prespa ?

Le Rilien lui répondit aussi en grec :

– Je viens de Rila. Je suis bulgare. Ici je suis parmi mes frères. Mais toi, que cherches-tu parmi eux ! Il n'y a personne de ton peuple ici.

– Tu es bien insolent ! Qui t'a permis de collecter des dons pour votre monastère ? Je t'ordonne de retourner immédiatement d'où tu viens. Ici on construit une église et toi tu forces les pauvres gens à donner pour des églises et monastères étrangers.

– Tu es plus insolent que moi, Phanariote ! Je ne prends que ce que les bons chrétiens me donnent de bon cœur. C'est toi l'étranger ici, pas moi, et c'est toi qui dois quitter cette ville avant moi.

Le Rilien sortit et se remit à parcourir la *tcharshïa*. Dès la première boutique, il dit :

– Trouvez-vous un meilleur berger. Si le berger est étranger, il conduira le troupeau dans une étable étrangère et il le traira, le tondra sans pitié.

Le vicaire sortit du conseil après lui. Les Prespanais le voyaient souvent entrer au *hükümet* ; certains le virent cette fois encore. Il ne s'attarda pas beaucoup chez le *caïmacan*

et retourna au conseil. Bientôt, derrière lui, le *zaptié* Redjeb *onbashi*¹²⁰ sortit du *hükümet*, un fouet dans la main, et se mit à parcourir la *tcharshia* jusqu'à ce qu'il tombât sur le moine de Rila. Il se jeta sur lui et le chassa de la ville. Le moine traversa la ville le visage en sang. Et c'est ainsi que les Prespanais se souvenaient de lui.

IX

On notifia que, lors de la Saint-Pierre, la pierre angulaire de la nouvelle église serait posée et bénie. Avant même que la simandre ne retentisse ce matin-là, le peuple commença à se rassembler dans la vieille petite église. Elle ne pouvait pas accueillir grand monde, si bien que les gens remplirent aussi l'étroit porche, la cour tout autour, et comme ils ne pouvaient plus entrer, ils s'arrêtèrent dans la rue, devant la porte de l'église. Tout le peuple était venu : les hommes, les femmes et les enfants. Les hommes étaient tête nue dehors, dans la cour et dans la rue ; les femmes et les plus petits enfants s'étaient regroupés sur le côté, à l'écart des hommes. Après que la simandre eut sonné, les plus vieux, qui connaissaient le déroulement de l'office et le suivaient dans leur tête, se mirent à chanter à voix haute, à se signer, et tous les autres les suivaient du regard pour savoir quand lever la main et se signer. Des chants d'Église se répandaient sous le ciel d'été ouvert et lumineux, des mains se levaient pour faire le signe de croix et tout cela se produisait par vague vers l'intérieur de la petite église. C'est aussi de là que des voix s'élevèrent et se répandirent :

– Faites place ! Faites place !

Le peuple se mit à bouger, se sépara en deux et un chemin se forma au milieu. Tout devant, au-dessus de toutes les têtes, se dressa la grande croix argentée et, derrière elle, se haussèrent tous les bannières d'église. Le peuple se mit à bouger encore plus dans un vacarme sourd – ceux qui étaient devant se jetaient vers l'arrière et ceux de derrière poussaient vers l'avant, mais le chemin devenait plus large et le vicaire épiscopal et tous les prêtres apparurent, dans leurs habits sacerdotaux qui brillaient au soleil. Le temps que les

¹²⁰ (T.) Sergent de police.

prêtres, qui suivaient les bannières, sortent dans la rue, le peuple commença à se bousculer derrière eux, se mélangea, les premiers devinrent les derniers, et les femmes restèrent tout derrière. La procession s'organisa petit à petit, la plupart des gens se turent, si bien que l'on n'entendait plus que les chants des prêtres et le bruit sourd de milliers de pas. Juste derrière les prêtres marchaient les dix membres du conseil et tous les *tchorbadjis* de la ville, et non loin derrière eux, parmi le peuple, avançait aussi Stoyan Glaoushev, suivi de ses fils. Il avait levé la tête, comme s'il voulait se montrer ; son visage était tout sourire et son regard se perdait au loin, quelque part au-dessus des bannières flottantes.

L'endroit où la nouvelle église allait être construite n'était pas trop retiré – à quelques rues de là – et devant lui s'étendait une place, ce qui en faisait un endroit très propice à une église. La compagnie bariolée et turbulente d'enfants, qui avançaient devant la foule, venait tout juste de déboucher sur la place que la procession s'arrêta subitement, les rangs se resserrèrent et ceux qui étaient vers l'arrière virent que la croix et les bannières se balançaient sur place. On entendit des questions et des exclamations des rangs de derrière :

– Pourquoi s'arrêtent-ils ? Que s'est-il passé ? Avancez donc, les gens !

Mais personne ne pouvait faire ne serait-ce qu'un pas de plus. Au bout de la rue, en direction de la place, cinq *zaptiés* en armes s'étaient postés et agitaient les mains :

– Ce n'est pas possible ! En arrière ! C'est interdit !

Avram Nemtour sortit du rang des membres du conseil et avança vers le chef des *zaptiés* :

– Rejdeb *onbashi*, pourquoi ne laisses-tu pas passer le peuple ! Nous allons lire une prière à l'emplacement de la nouvelle église.

– C'est interdit, *tchorbadji*. C'est les instructions que j'ai reçues : ne laisser passer personne. Je ne vais laisser personne, mais toi, tu peux aller au *hükümet* pour demander pourquoi.

Tchorbadji Avram retourna parmi ses compagnons du conseil, qui se regroupèrent autour de lui et il leur dit :

– Rebroussons chemin, que le peuple se disperse ; quant à nous, allons au *hükümet* et demandons au *caïmacan* ce que c'est que cette histoire d'interdiction.

Le peuple poussait de plus en plus fort de l'arrière, même si tout le monde voyait bien que des *zaptiés* avaient bloqué le chemin.

– Pourquoi nous arrêtent-ils ? Nous ne sommes pas sortis feire du tort. Nous avons le firman du sultan pour construire une église !

Ces cris, ici et là parmi la multitude, provoquaient encore bien des pleurs et des malédictions, sur un ton plus bas, de crainte que les Turcs ne les entendissent, et l'étroite rue se remplit de murmures.

Maître Stoyan Glaoushev se tenait en silence, mais son visage était pâle, ses yeux étaient grands ouverts et il tremblait de tout son être comme dans un accès de fièvre. Voilà, pensait-il, un ennemi s'est mis en travers de ton chemin et il te laisse pas passer. « Montre-moi, Seigneur – commença Stoyan une prière avec un enthousiasme croissant et son visage devint encore plus pâle –, montre-moi c'que j'dois feire, je suis prêt à feire ta volonté et ne crains rien ! »

Comme s'il était hors de lui, il poussa ses fils à l'écart et se retrouva subitement nez à nez avec Avram Nemtour, parmi les autres membres du conseil et les *tchorbadjis*. Il ouvrit la bouche la gorge sèche et d'une voix tremblotante :

– Tu n'as qu'un mot à dire, *tchorbadji* Avram, et je vais dégager la voie au peuple ; qu'importe ce qu'il m'arrive !

Avram Nemtour le regarda abasourdi :

– Que veux-tu, toi, petit homme ? Tu veux provoquer une rébellion ? Tiens-toi donc à ta place !

D'autres *tchorbadjis* le réprimandèrent aussi et Stoyan se retira penaud. Quand il se retrouva de nouveau à côté de ses fils, il voulut, semble-t-il, se justifier et marmonna :

– D'accord, puisque vous ne le permettez pas. Vous savez mieux que moi, je me suis p't-être trompé. Mais, dit-il d'une voix plus ferme, les saints et les apôtres ne s'arrêtaient ni

face à l'ennemi, ni face à la peur et aux tourments. Nous ne sommes pas à la hauteur, non, nous ne le sommes pas...

Depuis que le religieux de Rila avait parlé chez lui des souffrances d'Ivan de Rila, Stoyan pensait tout le temps aux saints et aux martyrs ; son admiration pour leurs actes et leurs paroles grandissait et il rêvait de souffrir comme eux pour le peuple et la foi. Maintenant, tout à coup, il eut l'impression que l'heure était venue, mais il s'effraya lui-même de sa pensée téméraire d'être comme les saints et les martyrs et se calma bientôt, penaud.

La croix argentée, les bannières, les prêtres, et derrière eux, les membres du conseil, tête basse, rebroussèrent chemin. Le peuple se colla contre les murs, sur les côtés, pour les laisser passer. Certains membres du conseil et *tchorbadjis* se tournaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre et disaient :

– Maintenant, rentrez tous chez vous. On vous dira lorsque la bénédiction de l'emplacement aura lieu, le conseil décidera. Rentrez chez vous dans le calme et en silence.

Le peuple se dispersa petit à petit, les prêtres rangèrent la croix et les bannières dans la vieille église, et les membres du conseil, ainsi que plusieurs *tchorbadjis* se rassemblèrent dans la chancellerie du conseil. Il n'y avait rien à décider et Nemtour dit :

– On va aller sur-le-champ chez le *caïmacan* pour lui demander pourquoi on nous interdit de bénir l'emplacement de la nouvelle église.

Tous les membres du conseil et le vicaire épiscopal se levèrent et allèrent au *hükümet*. Le *caïmacan* les reçut froidement, avec colère même :

– Mais que se passe-t-il donc là-bas, *tchorbadjilar*, dans vos quartiers ? Qu'est-ce que c'est que ces bannières ? Pourquoi incitez-vous le *raïa* à la rébellion, *tchorbadjilar* ? Le *padichah* est en plein *muharebe*¹²¹ contre les Moscovites et vous...

Après avoir attendu un peu, au cas où le *caïmacan* n'eût pas fini de parler, Avram Nemtour, qui parlait mieux turc que les autres, répondit :

¹²¹ (Ar.) Combat, bataille.

– Non, *caïmacan effendi*, le *raïa* ne se rebelle pas. Nous sommes des gens paisibles et fidèles sous l'aile du *padichah*, que Dieu prolonge ses jours. Le peuple s'est rassemblé pour aller lire une prière à l'emplacement où nous allons bâtir la nouvelle église. Ce ne sont pas des bannières, mais des signes religieux à nous.

– Hum, haussa les épaules le Turc, cela ne s'était jamais produit auparavant. Et puis, je vous l'ai bien dit un jour : vous avez déjà une église, mais voilà, vous voulez en construire une deuxième.

– Nous avons le firman du sultan pour la nouvelle église, *caïmacan effendi*.

Le Turc se leva de sa place, son visage vira au rouge :

– Vous avez le firman du sultan, je le sais bien ! Mais qu'est-ce que c'est que ces fondations que vous avez creusées là-bas, qu'est-ce que c'est que cette grande église pour notre ville ? Ce n'est pas possible, *tchorbadjilar* ! On vous a donné un peu et vous demandez beaucoup. Votre église sera plus petite ; plus petite et sachez-le : elle ne doit pas faire plus de dix archines de hauteur !

– Nous avons déjà commencé, *caïmacan effendi*, répliqua sur un ton implorant *tchorbadji Avram*.

– Vous avez commencé sans *izin*¹²². C'est pour ça qu'on vous informe maintenant. Si la vieille église est petite, avec la nouvelle vous en aurez deux et cela vous suffit.

Les membres du conseil retournèrent préoccupés au conseil. L'un des *tchorbadjis* dit :

– Graissons-lui encore un peu la patte et il cédera.

– On n'a pas beaucoup d'argent à distribuer, dit *tchorbadji Avram* impatienté.

– On n'avait pas besoin – intervint un autre *tchorbadji* – de célébrations et de tant de bruit. On a rassemblé le peuple et sorti les bannières. Nous sommes le *raïa*, ne l'oublions pas.

Avram Nemptour poursuivit :

¹²² (T.) Autorisation, permission.

– On enverra une nouvelle requête à Stamboul et on attendra qu'on nous autorise à construire selon nos mesures. Dieu sait combien de temps encore il faudra attendre et ce qu'il adviendra...

Le peuple se résigna rapidement et laissa toutes ces préoccupations aux membres du conseil.

X

Le temps passait inaperçu au-dessus de Prespa : les jours, les mois, les années s'enchaînaient insensiblement, les uns pareils aux autres, dans le travail et les soucis quotidiens, dans les besoins quotidiens, toujours identiques, de la vie simple de ces gens. Des révolutions avaient éclaté quelque part, des coups d'État fatidiques ; l'âme libre de l'homme marquait des conquêtes historiques ; partout dans le monde les peuples libres s'agitaient, inspirés par de braves idéaux, faisaient la guerre vaillamment pour encore plus de bonheur, alors qu'ici, dans ce coin perdu et oublié du royaume obscur des sultans, l'écho mourant des événements passés arrivait à peine, telle une vague qui s'abat discrètement sur le rivage désert, impulsée par le dernier élan d'une tempête qui s'apaise dans les lointains horizons de la mer. Les derniers grondements des canons autour du lointain Sébastopol s'étouffèrent et les espoirs des esclaves se tarirent aussi. Deux, trois, quatre années passèrent et rien d'exceptionnel ne se passa à Prespa. À peine, même, parlait-on de la nouvelle église, et ce, de plus en plus rarement – les années étaient passées dans de vaines attentes.

Ces années s'étaient aussi écoulées paisiblement et insensiblement pour la famille de Stoyan Glaoushev. Les enfants grandissaient et devenaient des hommes, le travail dans l'atelier de Stoyan ne s'arrêtait pas. Lazar, le fils cadet, alla étudier encore deux ans à Ohrid et était maintenant le jeune le plus instruit de Prespa, mais il n'avait pas perdu l'habitude de marteler dans la boutique de son père. Les Glaoushev vivaient et travaillaient, chacun à une place bien définie et selon un ordre instauré depuis des siècles. Le père gagnait le pain, la mère s'occupait de la maison, les enfants aidaient le père et les filles, la mère. Chaque chose

venait à son heure, comme on le savait depuis les pères et les grands-pères – calmement, sans surprises, par habitude mémorisée ou acquise. Tout le monde se levait tôt le matin et se couchait tôt. Tout le monde réalisait le travail qu'il devait réaliser selon son âge et sa place dans la famille – à la maison, à l'atelier, pour lui-même et pour toute la famille. Mais les gens ne sont pas comme les pierres dans la montagne ou les arbres dans la forêt...

Des tisons se consumaient dans l'âtre et Stoyan Glaoushev restait assis là, adossé contre le mur sur un oreiller brodé. Depuis quelque temps, il avait appris à fumer du tabac et maintenant il luttait contre ce péché et contre sa peur de Soutana, qui le réprimandait, cachait sa bourse de tabac, sa pipe et son briquet. Or c'était justement le bon moment pour allumer une pipe bien bourrée. Ils venaient de dîner et il y avait encore du temps avant d'aller dormir – la nuit tardive de l'été était longue, trop longue.

On avait posé le haut chandelier de fer par terre, devant l'âtre. Tout autour, Soutana et ses trois filles – les plus grandes, Manda et Nona, et la plus petite, Katérina – se tenaient assises, à croupetons. Toutes les quatre cousaient et tricotaient en silence, muettes et concentrées ; seule Katérina levait de temps en temps la tête et jetait des regards dans toutes les directions. Près du chandelier était assis Lazar. Il lisait un livre petit, mais épais, avec des feuilles dures et une reliure en bois avec des fermoirs en laiton. Comme il tenait le livre à distance de ses yeux, éclairé par la flamme vive du chandelier et tout absorbé par la lecture, sa posture et l'expression de son visage avaient pris un air solennel. La lecture du livre était un acte sacré, tout le monde aux alentours gardait le silence, comme dans l'attente de quelque chose d'important et de désiré. À l'écart des autres était assis Kotcho, le fils aîné. À la lumière insuffisante, qui jaillissait à côté de lui sous forme de taches pâles, il taillait et polissait avec un couteau affûté un bout de bois, en prenant bien garde, lui aussi, de ne pas faire de bruit. En haut, dans la cheminée, le vent d'été sifflait ; dans la chambre il faisait frais et c'est à peine si un peu de chaleur émanait du côté de l'âtre. Là, près du feu, le chat s'était recroquevillé et ronronnait les yeux fermés.

Katérina ne pouvait pas supporter calmement le silence et le mutisme – comme si tout le monde dans la pièce avait juré de se taire. Tantôt le bruit du vent lui faisait peur, tantôt ses

yeux se mettaient à briller d'un éclat joyeux, et elle pinçait les lèvres pour ne pas éclater de rire. Elle allait sur ses douze ans et Sultana ne lui pardonnait aucune espièglerie. Katérina connaissait chaque regard, chaque mouvement de son père et s'attendait à ce qu'il interrompe enfin ce silence agaçant, mais Stoyan mettait toujours du temps. Tout à coup, elle vit clairement qu'il luttait contre son désir de prendre la parole, de bourrer sa pipe et qu'il ne pouvait plus se retenir – un rire tumultueux et sonore emplit la vaste pièce.

– Quoi, qu'est-ce qui t'prend encore ! dit sévèrement Sultana, sans lever les yeux de son métier.

– Eh bien ! Pourquoi qu'tu ris ! la réprimanda aussi Stoyan, mais dans sa voix et dans son regard, on devinait une joie et une satisfaction difficilement dissimulées. – Lève-toi donc, ajouta-t-il d'une voix fâchée et comme il avait l'impression qu'il avait trouvé le ton juste, il poursuivit avec plus d'assurance : – Lève-toi, et passe-moi le tabac et la pipe ; y a une braise, là, dans l'âtre.

Sultana le regarda en silence, puis dit :

– Tu vas encore empester toute la salle.

L'autorisation avait donc été donnée et Stoyan se mit à bourrer sa pipe.

Lazar ferma soigneusement le livre, le posa sur ses genoux, mais ses pensées n'étaient pas encore ici. Stoyan se hâta de parler, de peur que cette agitation ne s'arrête soudainement :

– Dis que qu'chose, Lazé. Qu'est-ce que tu lis...

Tout le monde tendit l'oreille, même Katérina. Lazar était un homme instruit. Il lisait et pouvait désormais parler le grec et écrire en slavon, et quand il se mettait à écrire, c'était comme s'il enfilait de petites perles. Et on devinait, sur son visage, qu'il vivait davantage avec son âme, quoiqu'il fût encore très jeune, avec une fine moustache naissante noire. Il travaillait dans la boutique de son père et travaillait avec application, mais on voyait que les marteaux étaient lourds pour lui, et Stoyan lui accordait davantage de liberté. Quand il se trouvait plus libre, Lazar s'emparait de quelque livre ou cherchait en ville des gens plus instruits, pour discuter et débattre avec eux comme un homme de lettres. Stoyan, Sultana et tous ceux qui

le connaissaient pensaient qu'il allait devenir prêtre. Lazar chantait volontiers à l'église, avait une belle voix comme son père, mais n'ouvrait jamais la bouche pour dire ce qu'il comptait faire. À un moment, le bruit courut en ville qu'il remplacerait le vieux scribe du conseil, mais Lazar dit sèchement :

– Ce n'est pas un travail pour moi. Travailler toute la journée comme un esclave pour les membres du conseil et pour huit cents groches par an...

– Mais alors quoi, fiston ? demanda son père, qui eût été fier si son fils devint scribe, assis là-bas, avec les *tchorbadjis*.

– On verra. Peut-être que je resterai marteler avec toi. Eh quoi, ton métier est-il donc mauvais ?

– Soit, tu sais mieux qu'moi. J'ai un métier en or, fiston.

Lorsque Lazar ouvrait la bouche pour dire quelque chose, malgré son très jeune âge, tout le monde se taisait pour l'écouter. Cette fois, il ne se hâta pas de répondre à son père, alors Stoyan reprit :

– Si j'pouvais, si j'pouvais lire moi aussi, crois-moi, j'lèverais pas le nez des livres. Apprends-moi donc, Lazé, que j'puisse lire moi aussi...

Lazar se mit à parler et il était évident que ces pensées ne lui avaient pas traversé l'esprit par hasard, précisément maintenant :

– J'ai lu dans ce livre les actes des apôtres. Ils ont parcouru toute la terre pour prêcher la foy chrétienne. Ils ont lutté contre le paganisme, contre les vieilles divinités et superstitions. Ils ont erré en mer et sur terre, affamés et assoiffés, contre le feu et l'épée, parmi des peuples qui sont partis après eux, tels des troupeaux derrière leurs bergers. Des apôtres, des guides du peuple, des philosophes, des enseignants, alors que notre peuple à nous est comme orphelin.

Il se tut, quelque chose le faisait buter, une pensée non éclaircie le tourmentait, puis, tout à coup, il se remit à parler :

– Nous avons entrepris de construire une église, mais voilà, ça n'avance pas. Cela fait quatre ans que les fondations sont là, creusées comme une tombe ouverte. Elles s'écroulent

et s'enfoncent, comme s'il n'y avait rien eu, alors que tout un peuple était parti construire une église là-bas. Nous avons l'autorisation du sultan de construire, mais ici le *caïmacan* ne le permet pas, le *moutassarif* et le *vali* non plus, et combien de requêtes, de promesses, de pots-de-vin ! Nous sommes un peuple orphelin et puisque nous ne pouvons pas nous aider nous-mêmes, personne d'autre ne le fera.

– Du vivant de Klimé Benkov, Dieu ait pitié de son âme, il y avait quelqu'un pour s'occuper des affaires de l'église, dit Soultana. Depuis sa mort, tout s'est arrêté.

– Klimé Benkov, dis-tu, remua Stoyan. – C'était un homme fort, mais il s'en est allé jeune, Dieu ait pitié de son âme. Mais lui aussi, tant qu'il y avait de l'argent pour l'église, il distribuait des pots-de-vin ; il est allé à Stamboul et se faisait tout le temps avoir. Lazé a raison, nous sommes de malheureux orphelins. Si seulement y avait quelqu'un pour mener le peuple...

Lazar frissonna, il leva la tête pour dire quelque chose, mais ne dit rien. Il n'avait pas le courage de prononcer les mots qui étaient venus tous seuls sur sa langue, de pousser le cri qui s'était subitement élevé dans sa poitrine :

– « C'est moi qui vais mener le peuple, moi, moi ! »

Sa mère l'observait attentivement. Elle remarqua que son visage avait légèrement pâli, mais il ne dit rien et Soultana baissa de nouveau les yeux sur son métier.

Il eut un nouveau silence. La petite flamme du chandelier se mit à trembloter, à jouer, des ombres pâles et des taches claires commencèrent à bouger sur les murs, sur les tapis par terre et en haut sur le plafond, sur les visages des gens aux alentours. Soultana chercha du regard les pinces, mais ne les vit pas à proximité et laissa la petite flamme trembloter, jusqu'à ce qu'elle s'arrête d'elle-même. Personne ne se décida à poursuivre la conversation. Stoyan voulait parler lui aussi des apôtres et des martyrs, mais ne savait pas comment mettre en relation leurs exploits avec la construction de la nouvelle église prespanaise. Lazar aurait pu continuer à parler, mais sa jeune âme manquait encore de courage et il brûlait d'un élan impétueux, sans avoir assez de forces pour lui donner libre cours. Seule sa mère devinait quel

feu brûlait dans son âme et attendait que lui-même se mette à parler un jour ; elle attendait avec de vagues espoirs et avec fierté.

Katérina, la petite, ne pouvait décidément pas regarder longtemps autour de soi des gens aussi pensifs et silencieux, à moins que ce ne fût quelque démon qui lui chuchotait sans cesse de polissonner, d'organiser des jeux qui embarrassaient et fâchaient les autres. Elle embrassa du regard sa famille, des étincelles malines brillèrent dans ses beaux yeux et, tout à coup, elle dit :

– Maman, les filles du quartier racontent qu'on va bientôt marier grand frère Kotcho, et qu'après lui – Manda. C'est vrai, maman ?

Soultana leva vers elle un regard sombre et lui infligea une gifle sur la bouche du revers de la main.

– Bécasse ! Réfléchis avant de parler.

Manda se pencha bas sur son métier, alors que Kotcho s'embrasa complètement, si bien qu'on pouvait voir la rougeur sur son visage même dans l'ombre où il était assis. Katérina n'avait rien entendu de ses camarades du quartier, mais avait flairé et cru entendre à la maison que quelque chose se préparait autour de son frère aîné et de sa sœur aînée. Elle contraria sa mère profondément, jusque dans ses pensées les plus secrètes. Manda venait d'avoir seize ans et des marieurs étaient déjà venus demander sa main ; quant à Soultana, elle examinait les filles et se cherchait une bru pour Kotcho. Il était temps que Manda et Kotcho fondent une famille, mais la petite-fille de *hadji* Séraphim voulait entrer, par le mariage de ses enfants, dans les lignées les plus grandes et les plus riches de la ville pour élever, pour consolider le nom de sa famille, le nom de Stoyan Glaoushev, qui venait de la campagne. Elle renvoya les marieurs, car elle n'aimait tantôt pas une chose, tantôt pas une autre, et ourdissait dans son esprit toutes sortes de plans, jetait toutes sortes de filets. Manda, Kotcho et après eux Nona. Ce sera plus facile pour Lazar. Voilà Bojana en face, la seule fille de Klimé Benkov, à peine en âge de se marier, mais qui brûle déjà pour Lazar. Et pourquoi donc Nia, le seul enfant d'Avram Nemtour, si belle et si riche, vient-elle aussi souvent voir les filles... ? Oh ! pour Lazar ce sera plus facile et bien mieux. Il est né avec une telle étoile sur le front...

Katia oublia la gifle reçue, mais n'osa pas regarder le visage de sa mère pendant un moment. Mais comme toujours, la petite maline essaya d'apaiser la colère de Sultana et de gagner de nouveau sa faveur. Comme si de rien n'était, elle enroula sa main fine autour du cou de son plus jeune frère et avec une expression angélique sur son beau petit visage, demanda d'une voix mielleuse :

– Grand frère Lazé, pas vrai qu'tu vas devenir apôtre ?

– Fichtre ! Cette fillette est une vraie diablesse ! frappa bruyamment son genou Stoyan Glaoushev, puis regarda autour de lui, égayé.

Le visage renfrogné de la petite-fille de *hadji* Séraphim commença à se déridier et Stoyan se hâta de bourrer sa pipe une nouvelle fois cette soirée.

XI

Lorsque le printemps arriva cette année et que le soleil se mit à darder, Lazar Glaoushev remarqua en quelques endroits de la ville que les gens s'apprêtaient à construire ici un mur, là une maisonnette ou encore un fenil. Même chez eux, à la maison, il fut question de bâtir : son père prévoyait de dresser encore un mur vers la vieille maison, de sorte qu'une fois son fils aîné marié, celui-ci aurait sa propre chambre à part. Le printemps s'annonçait impétueux et gai ; c'était agréable de vivre et chaque créature se réjouissait de la vie, du soleil chaud, de l'humidité fertile de la terre. Lazar Glaoushev aussi ressentait la joie commune, mais un autre feu, plus grand, brûlait dans son cœur et avait, semblait-il, réuni en lui les préoccupations de toute la ville.

Bien entendu, la construction de la nouvelle église était une préoccupation collective, mais beaucoup de temps passa sans que le chantier commence, et l'on parlait de moins en moins de l'église. Parfois, tout à coup, on se mettait à en discuter, et on eût même dit que la construction allait bientôt commencer, mais au moindre obstacle, les discussions, comme le travail, s'arrêtaient. La volonté collective s'arrêtait au premier, bien qu'insignifiant, obstacle, le peuple étant habitué, depuis des siècles, à vivre comme il pouvait et dans l'inquiétude. Plus l'âme de Lazar Glaoushev se tournait vers la lumière – pour être éclairé, pour être pur,

courageux et fort –, plus il était en colère contre la résignation et la docilité collective, et s'armait de courage pour prendre la parole un jour, pour faire quelque chose, pour guider, lui, Lazar Glaoushev, le peuple docile. Ses pensées arrivaient à ce point-là et il luttait contre son impuissance en face du haut fait qu'il s'était lui-même fixé comme but. Or à présent, tous les êtres vivants se réveillaient du long sommeil hivernal avec de nouvelles forces.

Lazar prit tout d'abord la parole à la maison, devant sa famille :

– Je vois que Ioné Belchev s'apprête à construire une maison. Tsané Moutska aussi, ajouta-t-il, puis, soudain, il dit : – Si ce printemps non plus on ne commence pas la construction de l'église, on ne va jamais s'y mettre.

– C'est vrai, fiston, c'est vrai, acquiesça son père. – Y a personne pour nous feire avancer, comme ça, avec un aiguillon.

En quelques semaines, Lazar devint telle une ombre : il ne dormait pas des nuits entières et c'est à peine s'il mangeait deux ou trois morceaux. Il décida de prendre la parole dans la vieille église, devant tout le peuple, mais, comme il était indécis, il manqua deux célébrations l'une après l'autre. Comme si c'était très important, il hésitait à prendre la parole depuis l'ambon ou depuis les marches de la chaise de l'évêque, qui était toujours vide. Il avait lu de nombreuses fois les Actes des Apôtres à l'église et avait vu les fidèles entassés tout autour, mais c'est en cela même que résidait sa plus grande peur : comment allait-il s'exprimer devant des centaines d'yeux tournés vers lui ? Il avait ressassé tant de fois dans son esprit ce qu'il dirait au peuple et s'était préparé si longtemps pour l'instant où il se dresserait dans l'église et ouvrirait la bouche, que tout se réalisa tout à coup et comme par une volonté étrangère.

C'était un dimanche, Lazar souhaita lire de nouveau les Actes des Apôtres et on les lui donna, parce qu'il prononçait clairement chaque mot et avait une belle voix. Il lut, mais ne s'écarta pas comme d'habitude ; il resta là, près de la chaise de l'évêque. L'office était sur le point de se finir et avant que l'on récite le « Notre Père », Lazar avança et monta la première marche, puis la seconde, devant la chaise de l'évêque. Le jeune garçon n'était pas dans son

état normal : il ne voyait rien, n'entendait rien, un brouillard gris se déployait autour de lui, et un vide et une obscurité terribles dans son esprit.

– Pieux chrétiens, commença-t-il d'une voix sourde et lui-même n'entendit pas sa voix, puis il prit son courage à deux mains et cria : – Frères !

Il sentit comme un silence absolu s'installa dans la petite église : tout le monde l'écoutait, et il ne pouvait plus faire marche arrière. Les cierges allumés aux alentours brillèrent vivement, il fixa son regard en un point dans l'angle noir d'en face et les mots venaient d'eux-mêmes à sa langue, Dieu sait d'où :

– Nous nous signons et nous prions à chaque célébration, mais notre foy n'est pas très grande. Que les vieux, les jeunes et tous les prêtres ici me pardonnent, mais je dirai que notre foy est faible. Il est écrit qu'avec une foy solide, tu réussiras tout et tu déplaceras une montagne d'un endroit à l'autre ; or pendant quatre ans nous avons laissé ouvertes comme un tombeau les fondations de notre nouvelle église ; elles s'effondrent et se remplissent d'eau et de boue, et toutes sortes de vermines se multiplient en elles !

On entendit du bruit et des murmures, alors Lazar se tourna tout droit vers la foule aux alentours, vit clairement les visages tournés vers lui et eut l'impression que quelqu'un voulait l'arrêter, lui faire une objection, si bien qu'il continua d'une voix plus forte et ses paroles retentissaient dans le silence qui s'était de nouveau installé dans l'église :

– Qui donc commence à bâtir une maison dans la peur et l'indécision ? Notre joie doit être cent fois plus grande, car nous avons commencé à bâtir notre propre église, notre propre maison, celle du peuple. À qui fait-on du tort et qui craignons-nous ? Frères, reprenons ce qui a déjà été commencé et la main qui se lèvera pour nous faire obstacle se flétrira, sera maudite.

Lazar Glaoushev prononça encore d'autres paroles similaires pour encourager les Prespanais. À la fin de son discours, il se signa d'une main tremblante et descendit de la haute marche. Un grand vacarme s'éleva et personne n'entendit la dernière prière des prêtres ; seuls quelques-uns se souvinrent de prendre du pain béni ; tout le peuple qui remplissait l'église se mit en mouvement et se rua vers la porte. Comme il sortait dans le

narthex en une multitude opaque, quelques personnes là-bas, Dieu sait qui ils étaient, se mirent à s'organiser et criaient :

– Rendons-nous tous là-bas, à l'emplacement de la nouvelle église ! Apportez des pelles, des binettes ! Nous allons commencer, nous allons recommencer ! Peuple, peuple, dispersez-vous en petits groupes, de trois ou de cinq – vous ne pouvez pas y aller tous ensemble ! – et que deux popes viennent lire une prière rapide. Avec un plan, peuple, avec intelligence et raison !

Tout le monde se dispersa dans les quartiers, puis de petites compagnies commencèrent à se diriger vers l'emplacement où la nouvelle église devait être érigée. On se saisit d'une multitude de binettes, de pelles et de toutes sortes d'autres outils de construction – chacun prit ce qu'il avait trouvé, et même des marteaux, des scies et des truelles, quoiqu'il fût encore tôt pour bâtir des murs, pour couper des barrières, pour planter des clous. On creusa un trou profond, on y posa la pierre principale et deux prêtres lurent une prière. Puis tout le monde – hommes, femmes et enfants – se mirent au travail avec impatience et beaucoup d'enthousiasme. Il n'y avait pas d'outils pour tout le monde et certains creusaient la terre à mains nues. Il fallait de nouveau creuser les fondations, les nettoyer pour construire. Des pierres avaient déjà été entassées là auparavant ; des gens se précipitèrent et, telles des fourmis appliquées, les déplacèrent plus près des fondations. Les lapidaires se mirent à marteler avec des burins et des marteaux, des voitures se mirent en route pour transporter du sable de la rivière, des troncs d'arbres depuis la montagne même. Les maîtres maçons attachèrent leurs tabliers en cuir, s'organisaient avec sérieux, mais plus grande encore était l'application de leurs nombreux assistants bénévoles. Là était aussi Stoyan Glaoushev avec ses fils : tous les trois contribuaient au travail collectif ; il regardait souvent autour de lui avec fierté et marmonnait à voix basse :

– Travaillez, travaillez maintenant tous... Si c'était pas mon Lazé, rien n'aurait bougé. Qu'en dis-tu, lança-t-il, à un moment, à quelqu'un de sa connaissance tout près : – Il a fait un beau discours mon fils, hein ?

– Oh que oui, il a fait un beau discours, Dieu le bénisse. Il a une bouche en or.

Stoyan lissa ses moustaches du revers de la main et se baissa pour soulever une pierre de peut-être cent oques.

Le travail se poursuivit ainsi jusqu'à tard dans la nuit et personne ne vint déranger. Les membres du conseil, les prêtres et les autres *tchorbadjis* se rassemblèrent au conseil et convoquèrent les principaux maîtres maçons, ainsi que plusieurs corporations. À cette époque, il n'y avait personne pour mener le peuple : tous rivalisaient d'efforts pour parler, mais le travail était commun et chacun pensait à la façon dont il pourrait se rendre utile. Finalement, un ordre fut établi : on désigna un maçon en chef, on estima combien d'argent serait encore nécessaire et combien de matériaux il faudrait rassembler, quelle corporation prêterait main forte et comment.

– Si le *caïmacan* essaie de feire obstacle, qu'on lui donne encore deux ou trois mille groches. S'il ne permet pas que les murs de l'église dépassent dix archines, que l'édifice soit enfoncé de trois archines dans le sol et que le toit soit levé d'encore deux ou trois archines.

Le *caïmacan* était alors tombé un peu malade et était devenu plus généreux, si bien qu'il accepta avec gratitude les trois mille groches, donna sa permission de construire, mais dit :

– Dix archines, *tchorbadjilar*, pas plus.

On dut creuser de nouveau : l'église devait entrer de trois archines sous terre. C'est alors qu'il eut une rumeur qui se colporta dans toute la ville :

– C'est un signe : qu'on sache que l'église a été construite en des temps obscurs, d'esclavage et de misère commune.

Et ce fut encore Lazar Glaoushev qui prononça ces paroles.

TROISIÈME PARTIE

III

UN PEUPLE SE RÉVEILLE

Le vent souffle, le Vardar ondoie !
Au bout du village, sur la berge du Vardar,
mes petites filles se sont rassemblées :
elles chantent des chansons, dansent le
horo.

À force de chansons – vents légers –
le vent souffle, le Vardar ondoie !

Chanson populaire

L'heure est venue,
que la rose éclore,
la rose, l'œillet
et que le basilic blanc précoce,
imprègne toute la terre,
toute la terre de Roumélie :
de Bitola à Prilep,
de Prilep à Vélès,
de Vélès à Salonique.
Le peuple aussi s'est réveillé
d'un profond et sombre rêve...

Chanson populaire

I

Katérina Glaousheva rassemblait, telle une mère, les jeunes filles du quartier en âge de se marier. Elles venaient chez elle pour travailler un peu ensemble, pour rire, pour chanter, pour partager leurs secrets innocents. Les pénibles corvées domestiques fatiguaient et ennuyaient vite Katérina, quoiqu'elle fût très à cheval sur l'hygiène, mais elle savait tricoter,

avec une grande dextérité, des motifs et utiliser le métier à broder ; elle chantait bien, était intelligente et audacieuse dans ses causeries et plaisanteries. Et elle était belle : menue comme sa mère, mais svelte, souple comme une tige. Katérina était belle, mais Nia, la fille d'Avram Nemptour, était encore plus belle qu'elle. Evguénia Avramova, plus âgée de deux ou trois ans que Katérina, était réputée pour sa beauté. Elle était de sang mêlé : sa mère était valaque ou grecque et, à l'époque, Avram Nemptour l'avait fait venir de Florina. Pendant dix-neuf ans, elle ne lui donna pas d'enfant, puis elle mit au monde Evguénia et mourut deux jours après sa naissance. Avram ne se remaria pas, quoiqu'il fût alors encore jeune. Il n'arrivait pas à oublier sa femme et recueillit sa sœur solitaire, devenue veuve, pour s'occuper de son enfant. Evguénia grandissait comblée de tendres attentions, quoique sans mère, et devint telle qu'un jour Katérina dit aux autres jeunes filles, leurs amies communes, sans aucune envie ni jalousie :

– Nia est tellement belle que quand j'la regarde, des fois j'en ai peur !

Les jeunes filles blottirent leurs têtes en face d'elle, se mirent à crier, à chuchoter les écarquillés :

– Ah, ça... À qui l'as-tu dit. Moi c'est pareil. Quoi qu'elle dise, quand tu la regardes, tu peux rien lui refuser. Son père va la marier à Bitola ou à Salonique ; aucun homme ne fait l'affaire pour elle à Prespa.

– Bah, on sait jamais... rétorqua la petite Katia avec un sourire énigmatique.

Hormis Katérina et Nia, à côté d'elles et parmi toute la poignée de jeunes filles amies du quartier, Bojana, la fille de Kliment Benkov, était tel un souci, une pâquerette ou une violette, alors que Stoïna Nouneva, était tel un chardon fleuri, dur et épineux – corpulente, à la charpente osseuse, avec des cheveux raides et une grosse voix de garçon.

Stoyan Glaoushev avait installé dans sa cour une fontaine qui ruisselait en permanence dans un bassin en marbre, et les jeunes filles s'asseyaient la plupart du temps près de la fontaine durant les longs après-midis d'été, à l'ombre d'un poirier et d'une jeune vigne qui poussait impétueusement sur son treillis. Cet après-midi, Katérina, Nia et Bojana étaient assises seules près de la fontaine, sur une natte étendue sur une couverture colorée.

Il était encore tôt : le mur blanc d'en face brillait de façon aveuglante sous le soleil vif, les arbres dans le jardin somnolaient immobiles, un silence de sommeil avait enveloppé tout le quartier, et là, à l'ombre, près de l'eau, une chaleur humide soufflait, l'eau ruisselait du bec luisant, doucement, telle une berceuse. Les filles avaient étendu leurs pieds nus sur la couverture colorée, et là, sur cette même couverture, se trouvait un plateau en étain, rempli de mirabelles acidulées vert jaune, fraîchement lavées.

– Servez-vous, invita Katérina et elle-même tendit deux doigts vers les mirabelles. – Un brin acides, fronça-t-elle joyeusement les sourcils, la bouche pleine de salive. – On en a de meilleures, vous les avez déjà goûtées ; mais elles sont pas encore mûres et sont aussi amères que du poison. Et les vôtres, Nia, celles qui sont grosses et jaunes comme des citrons ?

Nia tricotait une large dentelle avec un crochet, l'index tendu ; elle sauta et reprit avec le crochet quelques mailles et ce n'est qu'après qu'elle répondit d'une voix de poitrine, comme une tourterelle :

– Elles aussi mûrissent plus tard.

Près de la natte, sur l'herbe qui poussait parmi le pavage, se trouvaient deux paires de socques et une paire de pantoufles bleues en tissu, avec des bouts pointus, brodés avec des fils d'argent en forme de petites fleurs et feuilles. L'attention de Katérina passa vite des mirabelles aux petites pantoufles coquettes.

– Quelles jolies pantoufles tu as, Nia ! Moi, on ne va jamais m'en acheter de pareilles. Maman va dire : il n'y a que les *kadins* qui portent ce genre de pantoufles. Notre Lazé m'en achèterait bien lui, mais il a jamais d'argent. Il demande toujours à papa quand il a besoin.

Nia regarda à peine ses pantoufles :

– C'est papa qui me les a apportées de Bitola.

– Quand j'me marierai, j'obligerai mon mari à m'acheter de telles pantoufles, avec des talons grands comme ça – Katérina roula ses yeux noirs – pour que je l'batte sur la tête avec.

Bojana gloussa, de bon cœur, et sur son doux visage blanc, jusqu'à la racine de ses cheveux blond foncé, se dessina une rougeur transparente, comme un léger voile rouge,

tandis que ses yeux bleus se baignèrent dans une humidité brillante et pure. Ce n'est qu'après que Katérina gloussa à son tour, tout doucement, à mi-voix, gonflant sa gorge dénudée, légèrement potelée. Nia ne sourit que des lèvres – rouges, douces – et entre elles se montrèrent, l'espace d'un instant, de droites dents blanches nacrées. Katérina fixa des yeux son visage, comme pour dévorer du regard le dernier tremblement de son sourire sur ses lèvres rouges charnues, à peine gonflées, puis dit à voix basse :

– Quand j'te regarde, j'ai envie d'une grenade : grosse, mûre, ouverte...

Soudain, elle tendit le cou et baisa Nia sur la tempe – d'une douceur veloutée dans l'ombre imperceptible de ses cheveux noirs ébouriffés.

– Katé, qu'est-ce que tu fais... fronça les sourcils Nia, légèrement agacée.

– Ne m'en veux pas...

Katérina se pencha vers elle et poursuivit d'une voix étranglée :

– Nia, les deux autres là, ils continuent de passer devant votre porte ?

– Qui ça ? Les petits Turcs ? Je sais pas ? Je les ai pas vus ces jours-ci.

– Que Dieu les tue ! Et si un jour ils t'enlevaient, Nia ?... Ce sont des Turcs, ils pourraient entrer chez toi avec des pistolets et des couteaux. Prends garde à toi, Nia !

– J'ai qui me protéger. Mon papa ! Il va leur tirer dessus à coups de pistolet. C'est pour ça que ma tante est venue me laisser ici ; elle passera ensuite me chercher. J'ai pas peur : comment ça ils vont m'enlever !

Ce n'est qu'alors qu'elle leva les yeux de sa dentelle – des yeux un peu clos, presque noirs dans l'ombre bleuâtre de ses longs cils luisants, sous d'assez gros sourcils, légèrement arqués. Katérina et Bojana croyaient qu'elle n'avait pas peur des deux jeunes Turcs qui passaient presque chaque jour devant la porte de sa maison paternelle et la cherchaient avec des yeux avides. Nia n'avait peur de rien – une lueur calme, froide même, se déversait dans la profondeur de ses pupilles. Voilà, pensait Katérina, Nia n'a peur de rien, ne rougit de rien, ne s'inquiète de rien, elle regarde comme ça, parle comme ça, tient sa tête comme ça, bouge ses petites mains avec de longs doigts affutés aux ongles roses, comme ça. Et il n'y avait pas que cela sur son visage basané – presque pâle et sur lui : l'ombre vivante et chaude de ses

cheveux noirs luisants – sur son front, droit et lisse, sur son nez droit aux narines assez larges. Tu as tout le temps envie de la caresser, de toucher sa peau fraîche et veloutée, de te blottir contre elle, mais tu as peur d'elle alors qu'elle, elle n'a pas peur de toi. Katérina l'aurait bien baisée cent fois par jour – Nia l'attirait, mais ne la laissait pas s'approcher tout près d'elle. Katérina aimait plus Bojana que Nia, mais Bojana était toujours une proie facile – sage, modeste, docile, son âme regardait à travers ses yeux bleus, lumineuse comme toute son apparence, authentique et dévouée. Parfois, Katérina l'importunait, mais lorsque, par la suite, elle était en proie aux remords et toujours à cette tendresse que provoquait les yeux bleus de Bojana, elle la caressait de paroles, toujours les mêmes :

– Mon soleil, ma petite étoile ! Tu es comme l'étoile du matin pour moi...

Or Nia était telle une grenade mûre : l'envie te prend de la mâcher toute entière, avec sa peau, afin de goûter encore mieux, dans leur amertume, la douceur de l'abondant jus rose. Mais cette grenade était suspendue très haut dans le ciel, à une branche en or, comme la pomme d'or dans le conte.

– Qu'est-ce que vous faites, les filles ? retentit la grosse voix de Stoïna Nouneva du côté de la porte. Ses socques résonnèrent sur le pavage, elle s'arrêta près de la fontaine, posa sur le bassin l'une de ses jambes, dénudée jusqu'au genou, et se mit à la laver en plongeant les deux mains dans l'eau. – Les grosses chaleurs ont commencé, j'ai fondu aujourd'hui... Maman est allée feire la sieste, alors je m'suis dit, pourquoi pas me rafraîchir un peu chez les Glaoushev. Puis elle posa sur le bassin son autre jambe. – Eh, Katé, pouffat-elle à voix basse, effrayée – j'espère qu'y aucun homme à la maison !

– Aucun, Stoïna, aucun. T'en fais pas, personne verra tes grosses jambes.

Stoïna s'assit sur un bout de couverture et étendit ses jambes mouillées, loin à l'extérieur. À côté d'elle, les trois filles avaient maintenant l'air beaucoup plus menues et fragiles. Elle tendit sa main rouge mouillée vers les mirabelles et le plateau se vida tout à coup de moitié.

– Pourquoi n'as-tu pas apporté que'qu'chose à feire, Stoïna ?

– Aujourd’hui, j’ai fait la lessive toute la journée. Maintenant j’avais me reposer. C’est du travail ce que vous faites, vous... ? Vous tricotez des chaussettes et des motifs à l’ombre. Nous, on est huit à la maison, deux vêtements de rechange par personne... Le temps d’frotter une chemise d’homme, l’eau est déjà devenue trouble. Tu frottes, tu frottes, tu frottes ! Toi, Nia, tu as déjà fait la lessive ?

– Non.

– Et qui va laver le linge de ton mari quand tu te seras mariée ?

– Il n’aura qu’à se le laver lui-même.

– Hihihhi, gloussèrent de bon cœur Katérina et Bojana.

À l’intérieur de la maison, on entendit un pleur d’enfant, puis des voix de femmes.

– Chez toi, Katé – dit Stoïna, puis elle avala deux mirabelles à la fois – vous avez eu deux mariages en un an. Kotcho vient à peine de se marier et voilà qu’un enfant pleure à la maison ! Vous avez aussi marié Nona. Maintenant à qui le tour, toi ou Lazé ? Comme c’est parti...

– Tu veux qu’ce soit Lazé, hein ? Katérina fronça les sourcils d’un air moqueur.

– Non, toi d’abord. Tu vas sortir de cette maison, moi j’avais y entrer, répondit Stoïna d’un air pensif et rien ne laissait croire qu’elle plaisantait.

– Il faudra agrandir les portes, lever la partie supérieure de leur pas.

Stoïna soupira en silence et ce n’est qu’après ce profond soupir que Bojana et Katérina se remirent à glousser ; Nia aussi sourit, comme si la plaisanterie de Katérina n’était devenue drôle qu’après ce soupir.

Soudain, Kotcho, Lazar et l’un des compagnons de la boutique apparurent sur le pas. Lazar avait enroulé ses bras autour du cou des deux autres et son visage était pâle comme une feuille de papier entre leurs visages rouges. Soutenu par son frère et le compagnon, il enjamba d’un pied le haut pas de la porte tandis que son autre pied, le gauche, se balançait étendu en l’air. Les deux autres entrèrent en même temps que lui dans la cour. Que s’était-il passé ?

– Maman, maman ! s’écria Katérina.

Nia se leva aussitôt, la dentelle et le crochet entre les mains, la boule de fil ; son visage basané semblait avoir pris un teint encore plus foncé, ses narines tremblaient, une lumière bleuâtre s'alluma au fin fond de ses yeux et elle regardait Lazar sans cligner. Bojana se détendit, baissa la tête, les yeux clos – elle avait peur de regarder – et aussi blanc qu'était son visage, il blanchit encore davantage à présent, y compris ses lèvres, comme si quelqu'un lui avait versé de la peinture blanche dessus. Stoïna aussi était assise à côté d'elle avec ses jambes nues écartées, ses grandes mains détendues dans son giron, la bouche et les yeux à moitié ouverts, mais ne voyant rien. Katérina se précipita vers ses frères, puis vers la maison avant de revenir vers les trois hommes :

– Maman, viens vite, maman ! Lazé, Kotcho, Lazé...

Lorsqu'il vit les filles, Lazar sourit avec son visage pâle comme la mort et essaya de dégager des bras de Kotcho et du compagnon :

– Ce n'est rien, ce n'est rien... Katé ! Ne crie pas comme ça...

Ratsa, l'épouse de Kotcho, se montra sur la galerie avec son bébé entre les bras, ainsi que Nona – toutes embarrassées, effrayées par les cris de Katérina –, puis Sultana se montra à son tour et se dépêcha de le rejoindre en bas :

– Quoi ? Tu t'es blessé, Lazé... Comment tu t'es blessé ?

Alors tout le monde entendit la voix de Kotcho :

– Il a renversé du cuivre fondu sur son pied.

– T'inquiète pas, maman, parla Lazar d'une voix faible, ce n'est pas beaucoup... J'ai tout de suite retiré la chaussure, mais la chaussette est restée, je n'ai pas pu...

Sultana examina d'un coup d'œil le pied brûlé de son fils et fronça encore davantage les sourcils. Puis elle se retourna et dit d'un ton sévère :

– Katé, va vite chercher la vieille Kerana... Dis-lui que c'est pour une brûlure. Vas-y, vas-y tout de suite !

Le temps que Katérina reprenne ses esprits et comprenne les mots de sa mère, Stoïna Nouneva sauta soudain sur ses longues jambes et se précipita vers la porte, oubliant ses socques.

– Katé, vite, répéta Soutana et se tourna vers les trois hommes : – Entrez, entrez à l'intérieur...

– Maman, c'est rien... dit de nouveau Lazar, alors que son visage exprimait une douleur insupportable.

Tout le monde entra dans la maison ; Katérina banda rapidement sa tête, chaussa les socques laissés au pied de la galerie et sortit en courant dans la rue. Bojana et Nia restèrent seules dans le jardin. Il était temps qu'elles partent à présent, mais toutes les deux attendaient. Bojana exhala un soupir discret, à peine audible. Nia ne détachait pas le regard de la porte entrouverte de la maison en face. Alors elles entendirent toutes deux clairement la voix de Soutana...

– Ce métier n'est pas fait pour toi, fiston, il est pas fait pour toi...

Stoïna entra la première dans le jardin, pressée, haletante – elle avait couru jusqu'à la maison de la vieille Kerana, – puis la petite vieille entra après elle avec un baluchon entre les mains – c'est là qu'elle gardait ses onguents – et enfin Katérina. Stoïna courut jusqu'aux marches, puis elle retourna en arrière – impatiente et émue, comme pour exhorter la petite vieille, qui avançait à peine avec son baluchon et s'éternisait. Elles entrèrent toutes les trois dans la maison. Les deux filles restaient dehors et attendaient. Katérina sortit bientôt :

– Quelle horreur ! Une blessure comme ça ! J'peux même pas la regarder.

– Où est la blessure ? demanda Nia, comme ça, le regard fixe, sans cligner des yeux.

– Là... sur la plante du pied... et sur les orteils... Quand on lui a retiré la chaussette...

Bojanka¹²³, tu te sens mal. Bois un peu d'eau.

– Non, non...

Nia demanda à voix basse, avec hésitation et attendit la réponse avec ce même regard fixe :

– Il a très mal ?

¹²³ Diminutif affectueux de Bojana.

– Et comment qu’il a mal, Nia ! Mais il serre les dents et se tait, alors que son visage transpire à grosses gouttes. La vieille Kerana dit que ça lui passera. Qu’elle avait le meilleur onguent contre les brûlures.

– Je m’en vais, dit Nia.

– Toute seule ? Tu vas pas attendre ta tante ? Toi aussi, Bojanka, tu te lèves ? Pourquoi êtes-vous aussi pressées ?

Nia enfila ses petites pantoufles et se dirigea vite vers la porte. Bojana aussi s’était levée, mais elle prit du temps à ranger son tricot qu’elle enroulait dans une serviette, tout en dissimulant son visage.

– Bojanka, tu pleures !... Moi aussi j’ai envie de pleurer pour grand frère Lazé, mais voilà, j’y arrive pas.

II

Au cours de ces deux ou trois années, Lazar Glaoushev devint plus fort, plus viril, plus beau. Il resta fluet, mais grandit, ses épaules s’élargirent, il se redressa et maniait habilement les marteaux dans l’atelier de son père. Il se laissa pousser de longues et fines moustaches, son front large luisait sous des cheveux noirs, toujours séparés par une raie, deux rides s’étaient creusées entre ses sourcils, à cause des livres qu’il lisait. Il ne détournait de rien ni de personne son regard qui, parfois, semblait perçant, voire lourd, peut-être à cause des deux rides, qui reliaient ses deux sourcils noirs. Il lisait et relisait de nombreux livres : des neufs comme des plus vieux, des livres en slavon et sur la foi chrétienne, ainsi que des grecs et des russes, mais ce qu’il feuilletait le plus souvent, c’était la Bible. Comme il était si cultivé et capable de parler de tout, il devint plus brave, plus loquace. Et c’était peut-être précisément cela la lumière qui brillait dans ses yeux, sur tout son visage – cette force débordante dans son jeune corps, et sa grande érudition au sujet de la foi, de l’ordre au sein de l’Église, de la nature et de la vie, du ciel et de la terre, d’autres contrées et d’autres peuples, de tout le royaume ottoman, des Slaves et des Grecs, du passé récent et lointain, sa grande érudition, sa bravoure en toutes choses et sa vivacité d’esprit. Qui ne voulait pas bavarder avec lui,

l'écouter un peu ? Lui-même avait un groupe de jeunes amis qui le suivaient et l'écoutaient en toutes choses, qui voulaient être savants comme lui, courageux comme lui, et allaient même jusqu'à se laisser pousser les cheveux et se les peigner comme lui ; ils avaient attaché à leurs fez de longues mèches, comme la sienne, et avaient jeté leurs longues *anteri* valaques et leurs vieilles bragues pour s'habiller à la française. Ils formaient un groupe d'amis si jeune et si fort avec Lazar Glaoushev que, depuis quelque temps, on ne savait plus qui le peuple écoutait plus : eux ou le conseil, où se réunissaient les vieux *tchorbadjis* et le vicaire épiscopal.

Ils n'entraient pas en conflit pas avec le conseil, ne se mêlaient pas des affaires de l'église. La nouvelle église fut construite et le conseil était occupé à l'ordonner et à la décorer. Les jeunes n'avaient pas grand-chose à faire là-bas – se disputer pour des icônes, des croix, des martinets et des encensoirs. Ils se tournèrent vers les corporations ; or c'est là qu'était tout le peuple. Lorsque le peuple se ranima un peu autour de la construction de la nouvelle église vint le moment de surmonter des difficultés et obstacles communs, d'élaborer un projet commun, d'éprouver des peines et des joies communes : de nombreuses fautes et faiblesses apparurent au grand jour et l'on vit que le peuple était d'une grande force lorsqu'il était solidaire et uni. Le peuple de Prespa, c'étaient les corporations ; or parmi les corporations prespanaises, telles qu'elles étaient depuis de nombreuses années, il n'y avait pas un bon ordre ni de bonnes lois. Les maîtres artisans et les artisans, les compagnons et les apprentis – tout le monde se démenait au travail, mais le résultat de leurs efforts n'était pas suffisant et n'était pas équitablement réparti entre eux. Les maîtres artisans s'épiaient les uns les autres, rivalisaient entre eux, se tendaient des pièges, et incitaient leurs compagnons et apprentis à travailler plus. Tous le voyaient et en parlaient, mais s'étaient habitués à ce que chacun tire de son côté, à être désunis, à se craindre les uns les autres et à ne pas avoir conscience que ce qui était utile à la collectivité l'était aussi pour chacun individuellement.

En restant une ou deux années dans l'atelier de son père, Lazar Glaoushev put constater que tout le monde était mécontent, que tout le monde se plaignait et ce, bien que le travail bouillonnât d'un bout à l'autre de la *tcharshia*. À un moment, il douta et hésita : était-ce donc lui qui devait penser et réfléchir pour tout le monde ? À deux reprises, il resta éveillé

jusque tard dans la nuit et écrivit sur une grande feuille de papier dix directives aux corporations de Prespa : que chaque corporation s'unisse à une autre corporation, afin que les intérêts de tous et de chacun soient protégés par des forces communes ; que des points de vente autonomes soient mis en place, afin que chaque propriétaire d'atelier obtienne les meilleurs prix pour ses stocks et ne perde pas de temps inutilement ; quel jour férié sera chômé et quel ne le sera pas, afin qu'il y ait plus de jours ouvrables et que chacun sache quels sont ses jours de repos complet ; comment doit se comporter le maître artisan à l'égard de ses compagnons et apprentis et comment ceux-ci doivent se comporter à son égard ; comment ce dernier doit les payer, afin que chacun reçoive la quantité proportionnelle au travail fourni ; comment juger et sanctionner ceux qui n'obéissent pas, se montrent grossiers ou malhonnêtes. Lazar remit ces directives aux plus lettrés parmi ses jeunes amis, afin qu'ils les recopient sur d'autres feuilles, qui firent le tour de la *tcharshia*. Ensuite, tous les maîtres artisans, artisans et compagnons les plus âgés furent invités à se rassembler le premier jour de la semaine, après l'office, pour une réunion collective dans l'école hellène, où il y avait plus d'espace. Tout le monde se rassembla et bien que quelques-uns, plus têtus, ne vinrent pas, ils étaient deux ou trois tout au plus. C'était le commencement et, en quelques jours, toutes les corporations s'organisèrent selon les directives écrites par Lazar Glaoushev. On fit beaucoup d'autres choses et plus grande encore était la joie collective. Lorsque les Prespanais virent l'intérêt collectif de ce nouveau mode de vie solidaire, on se mit à parler des biens communs :

– Le peuple et les corporations doivent entrer au conseil. Pourquoi les *tchorbadjis* seraient-ils les seuls à décider et ordonner les affaires communes du peuple et de l'église ?

– Nous ne sommes pas grecs et pourtant l'école grecque est la première à être aménagée. Qu'on ouvre une nouvelle école publique pour le peuple et que le conseil se charge de l'aménager ; qu'un enseignant d'hellénique soit mis à disposition des enfants plus âgés, pour ceux qui veulent étudier l'hellénique.

– Et qu'est-ce que c'est que ça : à l'église, on chante surtout en hellénique et au conseil, le vicaire épiscopal est grec !

Les vieillards du conseil et les autres tchorbadjis suivaient du coin de l'œil les jeunes autour de Lazar Glaoushev et se mirent à murmurer, certains même à grogner lorsque les corporations s'activèrent, mais comme la plupart d'entre eux étaient issus du milieu corporatif, ils n'étaient pas tant opposés aux nouvelles directives qu'inquiets pour leur condition de tchorbadji. Seul le vicaire épiscopal était aux aguets ; il rassembla autour de lui quelques tchorbadjis et tous les Valaques, et commença à rendre visite plus souvent au voïvode au hükümet, à aller plus souvent chez l'évêque à Bitola. Les tchorbadjis murmuraient, le vicaire pâlisait d'une rage dissimulée, tandis que les jeunes autour de Lazar Glaoushev frappaient de plus en plus souvent à la porte du conseil :

– Mon Révérend et vous, honorables *tchorbadjis* et membres du conseil, nous sommes de jeunes gens ; pendant notre temps libre, nous aimons lire des livres, nous instruire, animer des causeries utiles, mais nous n'avons nulle part où nous rassembler alors que nous devenons de plus en plus nombreux. Ici, en bas, sous votre chancellerie, il y a une salle abandonnée, verrouillée et vide ; seules les souris se courent après là-bas. Donnez-nous votre bénédiction et la clef de cette salle dont personne ne se sert, pour que nous consacrons notre temps libre à des occupations utiles.

Lazar Glaoushev était éloquent et certains des fils et petits-fils des membres du conseil étaient des amis à lui. Les vieux donnèrent la clef et les jeunes ouvrirent la salle, la nettoyèrent, l'aérèrent, chaulèrent les murs, placèrent au milieu une grande table, couverte d'une nappe verte, installèrent des chaises et des bancs tout autour, accrochèrent au mur une espèce de carte géographique, placèrent, enfin, dans l'angle, une étagère avec des livres. La pièce était assez spacieuse et pouvait accueillir jusqu'à trente ou quarante personnes. Puis, un jour, alors que le vicaire montait l'escalier pour se rendre au conseil, il vit un papier blanc dans un cadre accroché à la porte de la pièce d'en bas, sur lequel il était écrit en grandes et belles lettres : *salle de lecture nationale « Lumières »*. Le vicaire avait depuis longtemps appris le prespanais et chantait quelquefois à l'église en slavon ; il lut et relut l'écriteau les dents serrées.

La salle de lecture se remplissait de plus en plus de jeunes gens, puis de certains artisans plus âgés des corporations, et lorsque le dimanche, après l'office, Lazar Glaoushev ou un autre parmi les jeunes les plus lettrés, animait une causerie, les gens s'entassaient les uns contre les autres dans la salle et même dehors, devant la porte, obstruant ainsi la cage d'escalier menant au conseil. Certains vieux *tchorbadjjs* entraient aussi de temps en temps pour écouter et secouaient la tête d'un air sceptique, quoiqu'ils sentissent dans leur cœur l'énergie débordante des jeunes.

– Ils vont nous marcher sur les pieds, disaient les vieillards en haut.

– Oui, mais on est vieux ; on va s'en aller ; c'est eux qui vont nous remplacer, dit quelqu'un sur un ton conciliant.

– Comment peut-on laisser le conseil entre les mains de quelques blancs-becs ! criait Avram Nemtour, qui tenait au vicaire et qui, à mesure qu'il vieillissait, devenait plus obstiné et colérique.

Un jour, on appela Lazar Glaoushev, là-haut, au conseil, pour lui faire lire une lettre en hellénique, car personne n'arrivait à la lire en slavon, pas même le scribe. Tout le monde s'étonna de la rapidité et facilité avec lesquelles Lazar la lut. Comme les vieillards restaient souvent assis des jours entiers au conseil, ils se lançaient dans des débats concernant certains textes des Saintes Écritures ou la loi ecclésiastique, si bien qu'ils appelèrent encore deux ou trois fois Lazar Glaoushev, qui trouvait toujours vite et facilement une solution à leurs débats. Ils l'appelaient à des réunions importantes et considéraient qu'ils faisaient ainsi une concession suffisamment magnanime aux jeunes pour qu'ils ne réclament pas davantage. Mais Lazar Glaoushev dit à ses camarades d'en bas :

– Ils m'ouvrent la porte, mais moi je vais l'ouvrir à d'autres.

C'est alors que Lazar Glaoushev se brûla le pied avec du cuivre fondu.

Il resta alité à la maison près de deux semaines, en proie à la douleur et à la souffrance, malgré les bons onguents de la vieille Kerana. Lorsque la blessure commença à se résorber, Lazar commença à marcher sur la galerie avec une canne. Tous les jours, dans la soirée, et le dimanche, la salle de lecture « Lumières » emménageait dans la maison de Stoyan

Glaoushev. Les jeunes s'y rendaient en groupes, s'asseyaient auprès de Lazar, qui leur lisait, les instruisait et les faisait rire, et, eux, l'écoutaient et ne se lassaient jamais de l'écouter. Andreï Benkov, le fils de Kliment, venait voir son ami blessé deux fois par jour. Katérina montrait ouvertement combien elle était fière de son frère cadet et rassembla à deux reprises les jeunes filles du quartier pour qu'elles lui chantent. Lazar les écoutait depuis sa chambre et se réjouissait de leurs chansons, de leurs rires impétueux. Stoïna Nouneva venait un jour sur deux, ou sur trois, avec ses grands socques, soi-disant pour demander du sel, mais cherchait toujours la manière d'introduire sa tête ébouriffée dans la chambre de Lazar, ne serait-ce qu'un instant. Bojana aussi vint le voir.

Elle entra dans sa chambre, pâle d'embarras, bien qu'ils fussent voisins et qu'ils se connussent depuis l'enfance. Lazar fut content de la voir : blanche, avec des yeux bleus, tout en elle respirait la pureté, comme si elle était descendue de quelque icône sur laquelle des anges avaient été peints. Il la fit s'asseoir et elle lui demanda d'une voix tremblante, pour cacher son embarras et justifier sa visite :

– Tu as très mal, Lazé ?

– Moins maintenant et seulement quand je bouge le pied. Tu sais, Bojanka, quand le corps souffre, l'âme devient plus libre ; je dirais même qu'alors que le corps souffre, l'âme se réjouit.

– Je sais pas, sourit d'un air coupable Bojana. – Quand je me pique ou que je me coupe et que j'ai mal, je me sens triste.

– Pour ma part, je n'ai jamais autant aimé mes proches, mes amis ; jamais je ne m'étais autant réjoui de toutes leurs attentions envers moi ; il suffit qu'ils viennent me voir pour que je me réjouisse du fond du cœur. Et voilà que toi aussi tu es entrée et c'est comme si je ne t'avais pas vue depuis des années, alors que toi et Andreï êtes mes amis les plus proches, comme ma famille.

Le visage pâle de Bojana s'empourpra vite, devint encore plus beau, s'ouvrit telle une fleur sous un rayon de soleil. Katérina fit irruption et cria depuis la porte :

– Bojanka t’a apporté un poulet entier, frit ! Douée comme elle est pour la cuisine, on a envie de le manger rien qu’à le regarder.

Bojana Benkova se leva pour partir et, sur le pas, elle tourna encore une fois les yeux vers Lazar. Katérina sortit derrière elle pour la raccompagner. Lazar resta seul dans sa chambre et sentait comme le regard bleu de Bojana le caressait encore.

Ce même jour – comme si les deux jeunes filles s’étaient mises d’accord –, la tante de Nia apporta un grand plat, plein de fruits mûrs et généreux ; le jardin d’Avram Nemtour était réputé pour ses arbustes. Nia avait choisi, pour Lazar, les plus beaux fruits du jardin de son père. Et quelques jours plus tard, elle vint à son tour : Nia. C’était dimanche, elle avait mis une crinoline en soie rose, avait glissé entre ses cheveux noirs une rose rouge et apparut dans la cour tel un petit nuage rose le matin, avant le lever du soleil, dans le ciel illuminé. Elle ne resta pas longtemps, n’entra pas dans la maison et ne demanda rien au sujet de Lazar, mais parcourut seulement de ses yeux noirs les fenêtres de la maison de Stoyan. Après l’avoir raccompagnée, Katérina entra chez son frère et ses yeux brillèrent avec malice :

– Lequel tu vas choisir : le bleu ou le rouge...

Lazar ne répondit rien. Mais Katérina attendait une réponse et continua avec provocation :

– Nia et la p’tite Bojana peuvent toutes deux feire de bonnes femmes de pope.

Lazar ne répondit pas cette fois non plus et regardait par la fenêtre en direction de la cour, cherchant peut-être du regard le petit nuage rose qui venait de disparaître.

– Sinon, t’as cas prendre Stoïna. Elle va courir toute sa vie comme un cheval : elle portera tes sacoches avec le peïn béni pendant la fête des morts.

– Les sacoches, hein ? fronça les sourcils Lazar puis poursuivit en soupirant : – Je vais pas devenir pope, Katé.

– Pourquoi ? Maman dit qu’tu vas devenir pope. Mais avant ça, tu dois te marier.

– Je vais pas devenir pope. Je manque d’humilité. Ni pope ni moine... Je pense trop à la vie d’ici, alors que le vrai prêtre pense surtout à l’autre monde, au ciel.

Katérina pinça ses lèvres agiles, haussa les épaules. La réponse de son frère n'était pas très claire pour elle. Dès sa prochaine rencontre avec Nia et Bojana, elle leur dit :

– Not' Lazar va pas devenir pope. Qui sait à quoi il pense...

III

La nouvelle église était une merveille sur toutes les lèvres. Elle avait été construite en travertin rose et avec des briques cuites – une rangée de pierres, puis deux rangées de briques rouges – colorée, parée, comme dans les temps anciens, de fenêtres et de voûtes en forme d'arc, et de trois portes. Ce n'est qu'au bout de la troisième année que l'on plaça sur son haut toit la grande croix de fer. Les Prespanais mirent trois ans à construire l'église, avec beaucoup de peines et une foi ardente, interrompant la construction lorsqu'ils y étaient contraints, puis reprenant le travail. Chaque pierre, chaque arbre était transporté et posé à sa place avec les mains, avec amour et la volonté qu'il y reste solidement à tout jamais. Pendant des mois et des mois, les Prespanais vinrent voir la nouvelle église sans se lasser de la regarder ni de se réjouir de son aspect, tant elle était belle et parce que c'étaient eux qui l'avaient construite, au prix de nombreux efforts et à grand-peine. À présent, ils s'efforçaient de la décorer et apportaient toutes sortes de dons : de l'or, de l'argent et de la soie ; même l'homme le plus pauvre apporta une paire de chaussettes ou une chemise, ou de l'huile d'olive et de la cire, et ce qui n'était d'aucune utilité pour l'église était transformé en argent. On y apportait des icônes, des chandeliers, des lampes perpétuelles, des tables pour la vente de bougies, et chaque corporation offrit une icône pour la grande iconostase, le jour de son saint patron ; chaque famille aisée cherchait à faire bonne figure, si bien que Tomé, le peintre d'icônes, et ses fils travaillaient sans répit, de même que les orfèvres du quartier, qui fabriquaient des croix en argent, des mains, des pieds et des couronnes pour les icônes. Quelques familles valaques, venues s'installer en ville – toutes composées de riches marchands – apportèrent de Biecz deux lustres en cristal. L'église rayonna d'une beauté encore plus grande. Pour sa consécration, l'évêque en personne vint de Bitola – depuis qu'il était devenu évêque du Péloponnèse, c'était la première fois qu'il venait à Prespa. Il la

consacra au nom du Grand Martyr Saint-Georges. Il loua l'église et l'application zélée des Prespanais, dit que Prespa était devenue sa nouvelle ville préférée et demanda à son vicaire de traduire ces mots aux Prespanais, qui ne comprenaient pas sa langue. Plus tard, ce grand amour de l'évêque grec apporta beaucoup de maux à Prespa.

On parla longtemps de la nouvelle église et c'est alors que quelqu'un fit remarquer :

– À Skopje, il y a une magnifique iconostase : aucune autre église n'en a de semblable, et c'est d'une iconostase comme ça dont a besoin notre église.

C'était une étincelle qui alluma un feu ardent. On parla longtemps, trop longtemps même, on demandait et interrogeait, on envoya des pétitions et des requêtes, on écrivit et on envoya des lettres à des endroits proches et distants. Finalement, un artisan renommé, répondant au prénom et nom de Rafaïl Klintché, arriva à Prespa et bien avant lui sa réputation : le bois était, racontait-on, comme de la cire entre ses mains. Le conseil, le vicaire et les marguilliers se rassemblèrent, ainsi que certains *tchorbadjis* et quelques corporations, et l'on fit appeler Lazar Glaoushev – pour qu'il y eût au moins un jeune. Le maître artisan vint au conseil et tous ceux qui s'étaient rassemblés le regardaient avec des yeux ébahis. C'était un homme spécial : grand et maigre, avec un visage blanc et sec et des joues vermeilles, et des lèvres plus rouges encore sous de longues moustaches pendantes ; son front était bombé, noduleux et sa tête était aplatie de derrière ; ses yeux étaient très beaux : grands, sombres, avec de gros sourcils noirs qui finissaient en spirale. Il était un peu voûté vers l'avant, avec de très longues et fortes mains, et ne pouvait pas se tenir sans bouger, mais agitait ses longs doigts dans toutes les directions. Il n'était pas vieux, n'avait pas plus de trente ans, mais avait vieilli avant l'heure et ses épaules semblaient accablées en permanence par quelque grande préoccupation. À l'étonnement général, le premier à prendre la parole ne fut ni le vicaire, ni l'un des *tchorbadjis*, mais lui, l'artisan :

– Vous avez écrit une lettre comme quoi vous voulez une iconostase. Mais ne voulez-vous pas que j'vous fabrique aussi une chaise d'évêque et un ambon ? Ces choses vont ensemble.

Tout le monde se taisait, puis le vicaire dit :

– Attends un peu... Attends que l'on se voie d'abord, que l'on fasse connaissance.

L'artisan le dévisagea avec des yeux hostiles, comme s'il avait été surpris par sa langue incorrecte et rétorqua d'un ton revêche :

– À quoi bon commencer par Adam et Ève. Dites-moi ce que vous attendez de moi et j'vous dirai ce que j'peux faire et ce que j'peux pas faire.

Il avait l'air fâché, agité, son regard et ses paroles étaient insolentes, alors le vicaire essaya de l'intimider un peu :

– Mais toi, maître, es-tu déjà allé voir l'église ? Pour ne pas parler en vain.

– J'y suis allé, j'ai vu et j'ai mesuré tout ce dont j'avais besoin.

Quoiqu'avec un peu de mal, c'est lui qui mena la discussion et qui en donna le ton. Sans s'en rendre compte, tout le monde se mit à parler et à répondre comme lui, seul *tchorbadji* Avram Nemtour guettait sans cesse le bon moment pour le piquer avec sa langue acérée.

– Puisque tu en sais autant, maître, lui dit-il et ses yeux jouaient avec malice, dis-nous :

– combien d'iconostases as-tu fabriquées jusqu'à présent ?

– J'en ai fabriqué deux grandes, une dizaine de plus petites et beaucoup d'autres œuvres en bois. Sinon, j'me dirais pas artiste.

– C'est qu'il y a artiste et artiste, baissa les yeux *tchorbadji* Avram Nemtour, avec une fausse humilité.

Alors, impatientement, maître Rafaël se mit à fouiller avec des doigts tremblants (ses doigts tremblaient sans cesse) dans son grand ceinturon rouge foncé et en tira un petit balluchon oblong. Vite et habilement, il dénoua la serviette de soie et leva une croix en bois d'un peu plus de cinq empans, qui brilla au-dessus de toutes les têtes.

– Regarde, dit l'artiste à *tchorbadji* Avram Nemtour. – C'est moi qui l'ai taillée.

De nombreuses mains se tendirent vers la croix, mais l'artiste la leva encore plus haut :

– On touche pas, vous allez la salir. On touche pas, mais on regarde, pour peu qu'on ait des yeux...

La croix était en buis jaune pâle : un entrelacs de toutes sortes de symboles ecclésiastiques, de lettres et de figures, qui semblait ne pas avoir été tressée avec du bois, mais avec de fins fils de soie ou d'or, tant elle avait l'air transparente, légère et brillante dans la main de l'artisan. Puis maître Rafaïl la remit soigneusement dans son ceinturon. Avram Nemptour ne dit plus rien.

On demanda à maître Rafaïl de faire une iconostase, ainsi que les portes du paradis, le trône de l'évêque et l'ambon pour la nouvelle église.

– Dis-nous maintenant ce que tu attends, dit le vicaire.

– Tout va être en bois de noyer, commença maître Rafaïl Klintché. – Vous m'indiquerez un bon menuisier pour le travail brut. Personne ne va me déranger pour quoi qu'il soit, jusqu'à ce que j'aie complètement fini. Combien de temps ça va me prendre pour finir : deux, trois, cinq ans, j'en sais rien. Si vous n'aimez pas mon travail, je vais tout rassembler et j'y mettrai le feu, pour que tout brûle. Mais j'vais rien vous montrer avant que je sois moi-même satisfait. Chacun sait ce qui est présentable et ce qui ne l'est pas.

– Combien veux-tu pour ce travail, maître ? demanda le vicaire.

– Cinquante mille groches.

– Oh, oh ! Ben voyons ! lancèrent des voix.

– Je vends pas un cheval ou un bœuf. Je suis pas un maquignon ! dit maître Rafaïl Klintché d'un ton fâché et se leva.

On voyait qu'il n'allait pas céder. Le vicaire regarda à gauche, regarda à droite et haussa les épaules :

– L'église n'a pas autant d'argent.

Maître Rafé haussa les épaules à son tour et se rassit. On entendit des murmures, des paroles à voix basse, puis on entendit clairement la voix de Koli Greta, le premier et le plus riche des Valaques en ville :

– En mon nom et au nom de tous les Valaques d'ici, je donne dix mille groches.

– Dans ze cas, dit le vicaire, les choses prennent une autre tournure. Remerzions touz Koli Greta et zes zemblalbles pour zette grande aide. Et à présent, maître, puize le travail que l'on commenze porter zes fruits.

– Allez, maître, va baiser sa main, lança quelqu'un.

– Sa main ? maître Rafé Klintché écarquilla encore plus ses grands yeux et poursuivit :
– Je suis l'esclave de personne. Je vais travailler et recevoir ce qui m'est dû. Et autre chose, ajouta-t-il après un bref silence.

– Il y a autre choze ? haussa la voix le vicaire.

– Je suis étranger ici et ne souhaite pas viure dans les *kans*. Trouvez-moi une maison, je n'ai besoin que d'une chambre et qu'on me prépare un peu à manger. Le conseil – le maître leva les yeux au plafond – m'enverra chaque jour, je dis bien chaque jour, deux oques de vin, bon et fort.

Des éclats de rire résonnèrent dans la salle. Maître Rafail Klintché écarquilla de nouveau ses grands yeux et semblait résolu à se disputer.

– Je peux pas me passer de vin ! dit-il, puis soupira. – C'est mon vice...

Lazar Glaoushev, qui s'était tu pendant tout ce temps et avait observé l'artisan, se leva alors et s'adressa au vicaire :

– Si l'honorable assemblée me le permet, j'invite monsieur à viure chez nous pour le moment. Il y a suffisamment d'espace et s'il s'y sent bien, il sera notre invité jusqu'à ce qu'il trouve, quauque part, un meilleur endroit pour se loger.

Lorsque, un peu plus tard, Lazar Glaoushev conduisit l'invité dans la cour paternelle, Katérina fut la première à les recevoir. Maître Klintché fut très embarrassé quand il vit la belle jeune fille.

IV

Lazar boitait encore un peu, mais depuis quelques jours, il allait régulièrement travailler à la boutique de son père. Stoyan l'acceptait à contrecœur – c'était son fils et il devait travailler quelque part, car il était indécent qu'un tel homme restât les bras croisés à errer en ville

comme un désœuvré. Lazar se levait tôt le matin avec son père et Kotcho, faisait des efforts pour être un bon chaudronnier, mais bien qu'il ne fût pas physiquement faible – lui aussi était devenu plus fort, était devenu un homme –, son travail à la boutique ne marchait pas aussi bien que chez les autres. Il oubliait toujours quelque chose, sautait une étape ; c'était toujours lui qui se cognait, qui se blessait, et voilà qu'il renversa du cuivre fondu sur son pied et qu'il faillit rester invalide. Il n'était pas né pour être chaudronnier et malgré toute son application, même l'apprenti le plus novice de l'atelier était plus doué que lui. Maintenant Stoyan ne savait vraiment plus quel travail lui confier et le tenait loin du grand fourneau, comme si Lazar était un petit enfant. Tout comme son père, Kotcho aussi se donnait du mal avec Lazar ; il l'aidait, lui montrait comment faire et redoutait toujours que Lazar ne se sente vain, inutile, qu'il ne devienne ridicule aux yeux des autres personnes de l'atelier. Personne ne se moquait de lui, mais l'on voyait bien que le fils cadet du maître n'était pas fait pour travailler dans son atelier. Avec Kotcho, le fils aîné, en revanche, c'était autre chose. Un jour, il deviendrait un plus grand artisan que son père. Voilà deux frères, de la même mère, du même père, mais... Les doigts de la main non plus ne sont pas identiques. Or qui était plus instruit et plus intelligent que Lazar Glaoushev dans la *tcharshïa* ! C'est ainsi : le cuivre et les marteaux, c'est une chose ; les livres, l'église et l'école, c'en est une autre. Toutes sortes de gens venaient voir Lazar pour qu'il leur écrive des lettres, pour lui poser des questions et lui demander conseil à propos de tout et n'importe quoi, pour qu'il leur explique les Saintes Écritures et même leurs rêves, alors que pour le cuivre et les marteaux, ses mains étaient comme engourdies.

Katérina dit à sa mère que Lazar ne voulait pas devenir prêtre. Sultana ne prêta pas attention aux mots de la jeune fille bavarde – que donc pouvait devenir Lazar : un chaudronnier, un esclave du cuivre comme son père ? Mais elle non plus, depuis quelque temps, n'était plus sûre des projets pour son fils cadet, pour sa plus grande fierté, et attendit le moment propice pour lui en parler :

– N'est-il pas temps, Lazé, que tu te choisisses une fiancée ? Combien de filles, toutes plus belles les unes que les autres, des maîtresses de maison, de bonnes lignées, avec du

patrimoine... Nia, Bojana et n'importe quelle autre fille de Prespa se marierait avec un célibataire comme toi !

– Je ne peux pas encore nourrir une femme et des enfants, mère, sourit Lazar comme à une blague. – Tu vois bien quel travailleur je fais, je mérite à peine le pain de mon père.

– Que dis-tu, Lazé !... Pourquoi n'irais-tu pas parler avec le vicaire ? Va donc voir aussi l'évêque à Bitola. Qu'ils fassent de toi un pape, fiston.

– Je ne suis pas fait pour être prêtre, mère. Comment te le dire plus clairement... On ne peut pas tout dire avec les mots... Je ne peux pas être comme certains prêtres ; ce n'est pas un métier qui permet de gagner son pain, d'avoir des enfants et de les nourrir avec les quignons des autres, tout en se disant au service de Dieu. Je ne peux pas non plus être un prêtre, un serviteur de Dieu, tel que je le conçois. Que'qu'chose d'autre m'anime. Je veux faire du bien au peuple : un grand bien et beaucoup de bonnes actions. Je veux l'emmener au large et lui apprendre à vivre. Moi-même je veux prendre le large et mener une belle vie. Enseigner aux autres et à tout le monde. Regarde maître Rafail... c'est un homme libre et fort.

– Moi, je l'aime pas cet homme, Lazé. Pourquoi l'as-tu fait venir chez nous ? Dis-lui de se trouver un autre logement. Ça fait déjà une semaine qu'il est avec nous. C'est un ivrogne, un cachottier, qui regarde comme un loup. Il se tait et lorsque la nourriture ne lui plaît pas, il la laisse comme ça. Et il regarde beaucoup Katia. Dis-lui de s'en aller.

– Je l'ai invité et maintenant je ne peux plus le chasser. Nous attendrons le temps qu'il se trouve un autre logement. Tu ne l'aimes pas parce qu'il viue pour lui-même et comme il l'entend, il n'a aucune attache. C'est ce qui est bien chez lui : il est libre et ne craint rien. Moi je ne veux pas vivre comme lui, mais je veux être libre comme lui pour enseigner aux autres à être libres. Être prêtre, mais être libre. Et comment pourrais-je être libre si le vicaire est au-dessus de moi, si l'évêque est au-dessus de moi et si je dois tendre la main pour manger ? Comment pourrais-je aller chez le vicaire, chez l'évêque quand je compte lever tout le peuple contre eux ! Chassons-les, ils nous sont étrangers et ne nous veulent pas du bien. La

bénédictio et la mitre qu'ils me donneront seront pour moi une malédiction et une muselière. Je ne peux pas aller chez eux et m'enchaîner tout seul.

– J'te comprends pas, fiston, ton histoire ne m'est pas claire.

– Pour moi non plus, tout n'est pas clair. Il faut apprendre encore et encore, jusqu'à ce que chaque pensée devienne claire et puisse être clairement formulée. Je ne suis pas encore aussi sage. Mais voilà, que'qu'chose vibre ici – il mit sa main sur sa poitrine –, que'qu'chose vibre dans mon âme, s'agite. Et cela vibre et brûle encore plus fort quand je vois comme mes amis m'écoutent, lorsqu'on a ouvert la salle de lecture, lorsque toutes sortes de gens s'assemblent autour de moi pour m'écouter. Si seulement je pouvais rassembler tout le peuple et si je pouvais lui dire ce qui vibre en moi, pour l'emmener quauque part au large ! Je suis sûr d'une chose, mère, et cela m'est parfaitement clair : il faut chasser les Phanariotes de l'école pour que le peuple étudie dans sa propre école et dans sa propre langue. Les Phanariotes nous enseignent ce qui leur convient, ils déforment et estropient notre intelligence et notre langue. Ils ne nous apportent pas des connaissances solides, mais nous apprennent à devenir des Grecs. Ils ne veulent pas ouvrir nos yeux, mais les fermer. Et les enfants ont du mal à l'école parce qu'ils étudient dans une autre langue. Les vieilles écoles sont mieux pour nous, mais l'on y apprend peu. Combien ai-je appris chez maître Bojïn... Nous avons besoin d'une autre école, neuve, comme l'école hellène, voire encore mieux, mais d'une école à nous.

– Eh bien deviens maître d'école, fiston. Puisque tu veux pas devenir pope, deviens maître et enseigne aux enfants notre langue. Qui est plus instruit que toi à Prespa !

– Ce que je veux dire, mère, c'est que je veux devenir le maître de tout le peuple et non pas rassembler autour de moi une vingtaine de gamins pour que leurs peres viennent ensuite me feire des remontrances, où aller chez les *tchorbadjis* du conseil pour qu'ils me traitent comme un valet. Je pense à autre chose, maman : il faut chasser ce Phanariote sournois qu'est le vicaire. Tu te souviens de Kliment Benkov ? Paix à son âme ! Un jour il a dit : « pour les popes et les évêques grecs, nous sommes un troupeau de moutons ; ils nous tondent et nous traient », et c'est la pure vérité. Lorsque nous avons érigé la nouvelle église,

l'impôt épiscopal est devenu encore plus grand. C'est pour ça que l'évêque nous a envoyé son vicaire actuel : pour qu'il nous tonde et nous traie encore mieux, pour qu'il nous tienne dans les ténèbres, pour nous duper et feire de nous des Hellènes. Il nous faut nos propres évêques. Voilà ce dont je suis sûr et ce qui m'est parfaitement clair. C'est un long, très long, chemin et je ne sais pas où il mène, mais lorsque nous aurons atteint le premier sommet, nous le verrons au loin ; lorsque nous aurons grimpé encore plus haut, nous le verrons encore plus au loin. Je sais que c'est notre chemin et j'avancerai sur lui pour entraîner tout le monde avec moi, voilà ce que je veux, mère.

Soultana se tenait face à lui avec un visage préoccupé. Un jour, elle avait fait quelqu'un de Stoyan Glaoushev ; mais Stoyan Glaoushev était un simple paysan et il était facile de le pousser et de le faire avancer. Maintenant, Lazar lui dit tant de choses, comme s'il lisait dans un livre, et que pouvait-elle lui répondre, elle, la femme sans instruction ? C'était un jeune homme instruit, mais lui aussi pouvait se tromper ; lui-même a avoué : « ceci est clair, cela n'est pas clair ».

– Allons, allons, mère, sourit de nouveau Lazar, ne t'inquiète pas comme ça. Pour le moment, je vais marteler chez papa, pour ne pas manger son pain sans le mériter, puis on verra pour après, on réfléchira.

Elle se leva, mais son visage, marqué par les années, resta inquiet ; le sourire de son fils chéri n'eut pas d'effet sur lui.

– D'accord, fiston.

Soultana se remit à sa besogne à la maison. Oui, on verra, on réfléchira... La femme de Kotcho était avec Nona et Katérina dans le jardin : elles ramassaient des mirabelles et les fendaient pour qu'elles sèchent pendant l'hiver. Lazar sortit à son tour. Le petit dormait dans son berceau – toute la maison était calme. Soultana s'agenouilla devant l'âtre, remua un peu le feu, souleva le couvercle de la casserole où mitonnait le dîner, et le remit à sa place. Elle se mit à écouter le léger glouglou du dîner... Peut-être qu'il a raison, Lazé, avec toutes ses histoires... Mais elle aussi, sa mère, sait que qu'chose sûrement et clairement. Il n'a qu'à se marier avec Bojana et il s'assiéra aux côtés d'Andreï dans la boutique de Klimé Benkov. Lui

et Andreï sont d'excellents amis et ils feront aussi de bons compagnons de travail. Il n'a qu'à se marier – ce serait encore mieux – avec Nia et quand le vieux sera mort, Lazé restera le seul maître à bord. Avram Nemtour n'a pas d'autres enfants. Qu'y a-t-il donc ici à penser et ressasser ?... Puis, si c'est ce que Lazé veut, qu'il aille donc chasser le vicaire.

Ce même jour, Soultana trouva l'occasion de dire à Katérina :

– Puisque tes copines, Nia et Bojana, pensent tant à ton grand frère, pourquoi n'envoient-elles pas des marieurs ? C'est dans l'ordre des choses. Elles s'imaginent p't-être que notre Lazé va les attendre ? Combien d'autres filles, toutes meilleures les unes que les autres, n'y a-t-il pas à Prespa ? Il suffit que j'ouvre la bouche pour qu'elles viennent astiquer le pas de la porte !

Katérina fronça ses fins sourcils avec une gravité feinte, roula des yeux, comme si elle était absorbée par une pensée profonde, et demanda d'une voix de fillette sage et naïve :

– Faut-il que les deux envoient des marieurs, maman ? Est-ce que j'dois dire à Stoïna, l'ébouriffée, d'envoyer, elle aussi, des marieurs ? Not' Lazé va donc se feire un harem, chère petite maman ?

– Petite peste ! Soultana chercha des yeux quelque chose pour la frapper. – Aurais-tu perdu la raison, malheureuse ! Tu plaisantes de tout. Comment vont-elles envoyer des marieurs toutes les deux... Commence par Nia.

– Donc, toi tu préfères Nia comme bru. Mais Lazar ne préfère-t-il pas Bojana ? Bon, d'accord, d'accord, maman. Te fâche pas. Je le dirai d'abord à Nia.

Mais Katérina ne dit rien ni à Nia, ni à Bojana. Les vieux n'ont qu'à pas trop se mêler des affaires des jeunes. Les vieux oublient qu'ils ont été jeunes. Sa mère n'aime pas maître Rafaïl ; elle ne le supporte pas, alors que c'est un homme incroyable et quel feu brûle dans ses yeux, nom de Dieu !

V

Les jeunes arrangeaient leurs affaires eux-mêmes et les affaires, d'ailleurs, s'arrangeaient d'elles-mêmes. Lorsqu'on amena Lazar Glaoushev à la maison avec un pied blessé, sa mère lui dit :

– Ce métier n'est pas fait pour toi, fiston.

Nia et Bojana étaient dans la cour et avaient entendu les mots de Soultana. Ils rendirent encore plus triste Bojana – pauvre Lazé, comme il souffrait avec ce métier pénible, et voilà qu'il s'est brûlé le pied avec du cuivre fondu ! C'était tout et cette âme timide et calme ne songea pas même à aider d'une manière ou d'une autre l'homme chéri, et ne faisait que souffrir en silence, avec beaucoup d'amour, et peut-être même plus que Lazar lui-même avec sa blessure. Nia comprit autrement ces paroles maternelles et c'est autrement qu'elle les recueillit dans son cœur.

Avram Nemtour était un homme fruste et austère ; il ne tolérait pas un mot qui ne fût de son gré, mais pour Nia, son cœur était bien trop tendre. Il protégeait avec une jalousie fruste et austère sa qualité de *tchorbadji* et ses droits, d'une fierté méprisante envers les autres, mais pour son unique fille, il était toujours prêt à faire des concessions. Pour lui, il n'y avait pas de jeune fille plus belle et plus intelligente que Nia. Et elle, la chère et unique fille, la seule enfant, connaissait déjà sa force devant son père, bien qu'elle continuât de le redouter.

Ce même jour, lorsque Lazar se brûla, quand son père rentra le soir de la *tcharshïa* et qu'ils se mirent à table, Nia dit :

– Aujourd'hui, je suis allée avec ma tante chez la petite Katia Glaousheva et alors que nous étions assises dans la cour, on amena son frère Lazar avec une blessure comme ça sur le pied. Il s'était brûlé avec du cuivre chaud.

– Je sais, répondit *tchorbadji* Avram. – Le bruit a couru dans la *tcharshïa*.

– Ça alors ! s'étonna Nia, dans toute la *tcharshïa* ? Mais qui est-il donc pour que toute la *tcharshïa* parle de lui ?

– Un gars comme ça, un intello. Un soi-disant homme instruit. Il tient des discours, se rend chez les artisans pour les inciter à la révolte, les jeunes n'ont d'yeux que pour lui.

– Ça alors... Mais puisqu'il est si instruit et intelligent – et comme sa sœur le loue ! – pourquoi ne le prenez-vous pas au conseil ?

– On l'appelle parfois. Il est encore vert.

Nia s'arrêta là – il ne fallait pas exagérer, aussi loin qu'était son vieux père de deviner ses véritables plans et intentions. Quelques jours plus tard, lorsque cette conversation fut oubliée, elle trouva l'occasion de dire :

– Le métier de chaudronnier est sûrement très pénible, papa.

– Il l'est.

– C'est pour ça que, quand on amena son fils, Glaoushevitsa s'est écriée à la maison : « ce métier n'est pas fait pour toi, fiston ! » Alors pourquoi ne se trouve-t-il pas un autre travail ? Puisqu'il est si instruit et ouvert d'esprit, il pourrait p't-être devenir commerçant et tout.

Et Nia s'arrêta encore là. Elle ne perdait pas une occasion de mentionner Lazar Glaoushev dans ses conversations avec le vieux *tchorbadji* et elle-même, sans qu'il s'en rende compte, provoquait ces occasions. Elle creusait un puits profond dans de la terre poreuse, prudemment, obstinément. Il n'était pas très facile d'endormir l'astuce d'Avram Nemtour. Mais Nia arriva inopinément là où elle voulait en venir.

– Si seulement t'étais un garçon, Nia, dit un jour *tchorbadji* Avram.

– Pourquoi, papa ?

– Je commence à fatiguer, et y a personne pour me remplacer ne serait-ce qu'un peu au travail. Il est temps que je te marie, mais je veux pas que ce soit à n'importe qui. Je veux plus prendre la route maintenant, je veux plus vadrouiller. Mais je vais feire le tour de Prilep et du Tikvech cette année encore, donc on verra pour l'année prochaine. Cette année le pavot est bon et je veux pas laisser filer de bons gains. Il faut quelqu'un ici pour recevoir la marchandise, pour l'engranger pour que je n'aie pas à revenir à plusieurs reprises.

– C'est vrai, papa, tu es vieux pour ce genre de travail, tu es fatigué. Trouve donc quelqu'un pour t'aider.

– Qui pourrais-je laisser entrer chez moi, hein ? Vu comme sont les gens d’aujourd’hui... Si c’est un étranger, il va te voler, te dépouiller. Car c’est une marchandise qui vaut de l’or. Il lui suffit de t’escamoter deux moules et il y aura trouvé son compte.

Ils se turent tous deux un moment puis Nia, comme si l’idée lui avait tout à coup traversé l’esprit, dit :

– Tu sais quoi, papa : prends Lazar Glaoushev. Je ne le connais pas, je l’ai vu une ou deux fois, mais comme sa sœur le loue, comme elle le loue ! Et pis toi-même tu dis qu’il est intelligent et instruit.

– Hum... s’apprêta à parler *tchorbadji* Avram, mais il se tut et se mit à penser.

Deux jours plus tard – et le troisième jour était un dimanche – la tante de Nia alla chez Sultana :

– Notre homme, je veux dire Avram, a demandé que votre Lazar vienne chez nous demain, après l’office. Il a que’qu’chose à lui dire.

– Il va venir, bien sûr qu’il va venir, se réjouit énormément Sultana, quoiqu’elle dissimulât sa joie. Et elle songea aussitôt à obliger son fils à se mettre ses plus beaux vêtements pour demain, à lui sortir une nouvelle chemise du coffre, de manière à ce qu’il plaise à *tchorbadji* Avram. Qui sait pourquoi il l’appelle... C’est peut-être pour Nia. Dieu le veuille, Dieu le veuille !

Lazar pensa que le vieux *tchobadji* l’appelait pour des affaires concernant le conseil. Ou pour qu’il lui écrive une lettre. Il n’était jamais entré avant cela dans la cour d’Avram Nemtour et regarda autour de lui avec curiosité : c’était donc ici que vivait Nia. La cour était entièrement envahie d’arbustes et de buissons ; un large sentier, couvert de pavés, la traversait de bout en bout avec, de part et d’autre, d’étroites allées de fleurs. Peu de gens passaient par le sentier – les pavés étaient envahis d’herbes. Au fond, à travers les arbustes, on voyait la maison – sur deux étages, avec des galeries. La vaste cour était silencieuse ; au loin on entendait déjà le ruissellement de la fontaine de marbre ; sur un petit arbre, des moineaux piaillaient de façon assourdissante. La tante sortit par une porte de l’étage inférieur avec les manches retroussées :

– Entre... (elle ne pouvait pas, semblait-il, se souvenir de son prénom). Il est en haut...

Il attend.

Lazar monta l'escalier en bois, tapissé d'un chemin qui était accroché à chaque marche à l'aide d'une longue baguette en fer. Pourquoi Nia ne sortait-elle pas le recevoir ? Après tout, ils se connaissaient bien ! En face, une porte était ouverte et l'on entendit de là la toux de *tchorbadji* Avram. Pourquoi Nia se cache-t-elle ? Lazar s'arrêta devant la porte ouverte, et aussi clair, vert et ensoleillé qu'il faisait dehors, à l'intérieur de la chambre il faisait complètement noir.

– Entre, garçon, entre, Lazar entendit la voix du vieux *tchorbadji* et ce n'est qu'à présent qu'il le vit, assis sur un large divan. – Dans cette chambre, il fait plus frais.

Il ne proposa pas à l'invité de s'asseoir sur le divan, à côté de lui, mais lui signala une petite chaise en face. Il le regarda d'un air inquisiteur :

– Tu fumes du tabac ?

– Je ne fume pas.

Alors Avram Nemtour se mit tout à coup à parler en grec :

– J'ai besoin d'un homme de confiance. Je vais bientôt partir récolter le pavot à Prilep, Vélès et dans le Tikvech. J'enverrai de là la marchandise, tandis qu'il gardera la boutique ; il engrangera ce que je lui enverrai et l'inscrira dans le registre. Il lui arrivera aussi d'avoir à vendre quelque chose de la boutique. Il se peut aussi que quelqu'un de mon entourage vienne de Bitola ou de Salonique. Il doit savoir recevoir et raccompagner. Et surtout, il faut que ce soit un homme de confiance. Je laisserai entre ses mains ma boutique et ma marchandise. Pour trois mois, je lui paierai six cents groches, et après on verra : il se peut que je le garde pour la suite. – Il se tut un peu puis dit : – J'ai pensé à toi. Qu'en dis-tu ?

Lazar attendit patiemment jusqu'à ce qu'Avram Nemtour eût fini de parler, puis demanda en prespanais :

– Pere Avram, pourquoi me parles-tu en grec ?

– Comment pourquoi j'te parle en grec ! pinça les lèvres le *tchorbadji* tandis que ses moustaches se dressèrent jusqu'au nez : – T'es un homme instruit, non ? Les gens comme nous se comprennent mieux en hellénique.

– Nous avons notre propre langue, pourquoi devrions-nous parler dans une autre langue ?

– Notre langue, c'est une langue de rustres... L'hellénique, c'est autre chose, répondit aussi le *tchorbadji* en prespanais.

C'est à peine si Lazar se retint de lui dire que lui, le *tchorbadji*, parlait le grec de façon vraiment rustre et grossière, avec beaucoup de fautes.

– Chacun doit respecter sa langue maternelle, pere Avram, quelle qu'elle soit, et notre langue n'est pas une langue de rustres et elle est belle pour nous.

Le vieux *tchorbadji* regarda son invité de travers : « Mais pour qui il se prend, çui-là ! ». Et Dieu sait ce qu'il s'apprêtait à lui dire, lorsque, tout près, on entendit de légers pas rapides, un bruissement de tissu et que Nia entra dans la chambre avec un large plateau entre les mains, tout habillée en soie jaune, la tête nue, avec une fleur jaune enfoncée dans les cheveux. Dans la vaste chambre obscure jaillit une flamme jaune, qui se mit à danser devant les yeux de Lazar, qui les aveugla, si bien qu'il ne se rendit pas compte ni ne vit qu'il prit de la confiture du plateau et but de l'eau dans un verre coloré. Il se sentit aussi embarrassé par la suie de l'atelier qu'il avait sur les doigts – ce n'était pas facile de la retirer – mais il ne savait pas où cacher ses mains. Une odeur épaisse d'huile de rose l'asphyxiait. Puis il redevint sombre dans la chambre et *tchorbadji* Avram Nemtour était assis en face. Oui, Nia aussi était là, mais elle se cacha de nouveau quelque part. Lazar exhala un soupir – pour reprendre son souffle, pour libérer sa gorge, douloureusement sèche et serrée. Il voulait répondre au vieux *tchorbadji* avec audace, avec provocation. À cause de sa langue, sa mauvaise langue grecque, et à cause de sa grande fierté.

– Je ne deviendrai le serviteur de personne, pere Avram. Je martèle dans la boutique de mon pere aux côtés de son dernier compagnon, mais c'est mon pere. Tu as cru que je pouvais aussi me mettre à ton service, mais tu te trompes.

Avram Nemtour le regardait en silence, avec un regard adouci, un peu étonné. Puis son regard se dirigea vers la porte, par laquelle disparut Nia, et le vieux *tchorbadji* resta ainsi un certain temps, pensif.

– Je me trompe, dis-tu ? dit-il comme à soi-même. – P’t-être bien...

Lazar se leva. Avram Nemtour ne l’arrêta pas.

Le jeune homme passa le long de la fontaine de marbre dans la cour, sur le large sentier couvert d’herbe, et s’approchait de la porte ouverte en face quand, tout à coup, Nia surgit de la broussaille, tendit le bras, l’attrapa de la main et le tira de côté, pour qu’on ne les vît pas depuis la maison au fond.

– Pourquoi tu as refusé !... Tu ne comprends pas ? tu ne comprends donc pas ?...

Ses yeux étaient énormes : de sombres abîmes, qui auraient pu l’engloutir ; la fleur jaune dans ses cheveux brillait d’un éclat aveuglant ; sa main à elle brûlait sur sa main à lui. Il sombrait dans l’obscurité et l’éclat ; il luttait pour garder contenance et répondit sourdement :

– Laisse-moi. Je ne peux rien te dire pour le moment... rien...

Nia lâcha sa main et il se dirigea vers la porte ouverte. En face, au milieu de la rue, s’étaient arrêtés deux Turcs de son âge, en vêtements de dandy, bordés de files d’or et de ganses ; des poignées argentées de pistolets et des couteaux dépassaient de leur ceinturon. Ils semblaient ne pas avoir remarqué Lazar et agitaient les bras, cherchaient des yeux Nia – ils lui disaient de les rejoindre. Alors Lazar se campa sur le haut perron, blême d’une rage aussitôt débordante :

– Et, les *agas*, passez votre chemin !

Nia courut derrière lui et l’attrapa, essoufflée de peur :

– Reviens ! Laisse-les ! Reviens, viens... Ils vont te tuer !

– C’est ton femme ou quoi ? cligna de l’œil sans vergogne l’un des Turcs. – T’as une belle femme, dis donc, mon salaud !

– Passe ton chemin, le Turc ! s’écria Lazar d’une voix éraillée. Entre ses paupières plissées, ses yeux brillaient comme la pointe de deux couteaux.

- Laisse tomber, Ali, marmonna en turc l'autre Turc et tira vers lui son ami de la main.
- Partons. Ça va créer des problèmes.

Lazar descendit du haut perron dehors, dans la rue. Les deux Turcs s'en allèrent. Il se retourna à peine et dit à Nia d'une voix étranglée :

- Ferme ta porte, si tu ne veux pas qu'ils entrent.

Elle ne répondit rien. Il leva les yeux vers elle et les baissa aussitôt, penaud.

– Qu'est-ce qui se passe là-bas ? la voix d'Avram Nemtour retentit à l'autre bout du sentier. Lazar s'éloigna en silence. Nia le suivit d'un regard larmoyant et rapide, se retira et claqua la lourde porte, la verrouilla. – Naaa ! retentit plus près la voix de *tchorbadji* Avram.

Nia s'élança vers lui puis s'arrêta tout à coup, les larmes dans ses yeux séchèrent aussitôt :

– C'étaient encore eux, papa... les petits Turcs. C'est Lazar qui m'a sauvé. Ils voulaient entrer.

VI

Comme une causerie se tenait dans la salle de lecture ce matin-là également, Lazar Glaoushev pressa le pas. Il se hâtait, mais aurait bien voulu aller se cacher quelque part ou errer dans la plaine, quelque part au loin, tout seul. Que lui était-il arrivé ce matin ? Il entra dans la cour d'Avram Nemtour le cœur léger et joyeux, car Nia allait le recevoir, belle, endimanchée et comme toujours lorsqu'il la regardait, son cœur se remplirait de douceur et déborderait, déborderait... ; toute son âme tremblerait, alors qu'elle, tel un beau feu fougueux, elle attire et brûle, consume à la fois. Avant, c'était plus facile – il la croiserait avec Katia et les autres jeunes filles ou la regarderait un moment par la fenêtre ; il la verrait en rêve et se réveillerait, vite, toujours aussi vite. Mais maintenant : maintenant elle était entrée en lui, elle était en lui ; cette rencontre ne finirait jamais, ne passerait pas et jamais il ne se réveillerait de ce rêve. Et pourquoi son cœur ne se réjouit-il pas ? Oui, elle est entrée en lui de concert avec une ombre noire et obscure : non pas seule, telle qu'il la voyait avant et tel qu'il en rêvait. Les Turcs ? Non, non ! Quand il douta d'elle l'espace d'un instant, elle l'avait regardé avec un tel

chagrin, avec un tel reproche ! Non. Son ombre, c'était Avram Nemtour, son père. Jamais il ne s'assiérait avec lui, jamais plus il n'entrerait dans sa cour ! *Tchorbadji* Avram... précisément tel qu'il le connaissait et il l'avait vu encore plus laid, encore plus répugnant.

Lazar se hâtait. Aujourd'hui, l'un de ses plus jeunes camarades allait animer une causerie pour la première fois. Il l'avait encouragé, l'avait aidé, et il ne fallait pas maintenant le laisser seul face à tant de gens. Après la causerie, ils l'embrouilleraient – que ne demandent-ils pas. Des gens plus âgés et même quelques *tchorbadjis* commencèrent aussi à venir à la salle de lecture : ils demandent, interrogent pour mettre à l'épreuve le savoir des jeunes, puisqu'ils s'efforcent tant. Tous les regards se dirigent vers lui, surtout quand la réponse est plus difficile. Qu'ils demandent donc, il devra alors leur raconter l'histoire du moine et du boisseau ; il l'avait récemment lue quelque part dans les journaux de Constantinople, pour que tout le monde l'entende, mais que viennent l'entendre aussi Avram Nemtour et le vicaire...

Beaucoup de monde s'était entassé dans la salle de lecture, dehors, devant la porte, et sur l'escalier menant au dernier étage ; il faisait calme, tout le monde écoutait la causerie. On laissa passer Lazar pour qu'il entre, mais il s'arrêta à côté de la porte, pour ne pas embarrasser toute l'assemblée. Le jeune homme lisait son discours d'une voix sourde et hésitante, avec un visage pâle d'émoi et de peur. Une nouvelle feuille bruissa ; il leva un regard intense et investigateur – certainement à chaque fois qu'il tournait une nouvelle page – et dès qu'il aperçut Lazar, qui lui fit un clin d'œil pour l'encourager, il se réjouit et continua de lire d'une voix raffermie. Lazar suivait davantage la causerie à cause de son jeune camarade – pour voir comment il lirait son discours jusqu'au bout ; il entendait d'ailleurs des paroles à lui, lorsqu'il l'avait aidé – mais sa pensée était comme étrangère : elle se dédoublait dans son attention, se distançait et l'entraînait dans une autre direction.

– ... Le rusé patriarche grec – se faisait de plus en plus dure la voix du jeune orateur – s'est alors proclamé pere de tous les chrétiens et couvrit d'un voile noir notre peuple, pour le cacher des yeux du vainqueur. Il n'y a pas d'autre peuple dans ton nouveau royaume, dit-il au dominateur ottoman, tous les chrétiens sont mes enfants spirituels : tous des Grecs de

croyance et de nationalité. Lorsque le sultan conquiert Constantinople et toutes les terres des environs, il avait d'autres préoccupations, plus importantes, pour ordonner son nouveau grand État et se laissa duper par les imposteurs phanariotes. Il était plus facile pour lui de diriger et tenir en soumission un peuple, plutôt que plusieurs peuples, puisqu'ils étaient de la même croyance. Et il appela, comme le lui suggéra avec ruse et fourberie le patriarche grec, tous les chrétiens « Rum milletti » – peuple grec – et il appela leur terre « Roumélie ». Le nom de notre peuple fut effacé et disparut. Il en fut ainsi pendant des siècles et des siècles. Mais comment peut-on effacer et faire disparaître un peuple entier ? Alors, le patriarche grec de Constantinople, qui avait caché au maître notre peuple, décida de l'anéantir, pour qu'il ne restât ni même un souvenir de lui. Il enfonça des griffes cruelles en lui et se mit à boire sans pitié son sang, à démembrer son corps, prêt à l'avaloir. Les prêtres grecs se ruèrent avec une rage bestiale – des loups sauvages vêtus de peaux de brebis – pour poursuivre et anéantir notre peuple asservi – et son livre, et sa langue, et même tout souvenir de lui. Et de nouveau le Phanariote eut recours à la fourberie et au mensonge, au poison et au feu, et à l'épée du conquérant. Notre peuple sombra dans l'obscurité la plus obscure et dans l'ignorance totale...

Personne, parmi les gens entassés ici, ne remuait ; c'est à peine si quelqu'un levait inconsciemment la main pour essuyer son front, mouillé de sueur ; tous les yeux étaient rivés sur le jeune homme, de peur de manquer un mot ; la pièce était chaude et suffocante, et l'on entendait la respiration pénible d'une centaine de poitrines émues.

– Le pire, le plus terrible, c'était qu'il y avait parmi notre peuple, misérable et infortuné, des gens qui se jetaient d'eux-mêmes dans la gueule de la bête et qui, de plus, faisaient partie des notables. Au lieu d'être les notables de leur peuple, ils renonçaient au leur et prenaient en amour l'étranger, avaient honte du leur et étaient fiers de l'étranger. Puisqu'ils étaient du rang des notables et des citoyens, ils entraînaient aussi le peuple ignorant, si bien qu'il n'y avait pas de plus grand pesché que leur pesché. C'étaient des Judas...

– Comme Avram Nemtour – c'était comme si quelqu'un avait prononcé à haute voix ce nom, mais Lazar Glaoushev était toujours absorbé dans ses pensées, oubliant où il se trouvait :

– « Juda ! Il essaya de m’obliger moi aussi à lui parler en grec ! Il prétend que notre langue est une langue de rustres... Il est prêt à livrer au vicaire tout le peuple ! Tels étaient tous nos Judas. Non, plus maintenant, *tchorbadji* Avram ; non, vous n’y arriverez pas le vicaire, l’évêque et vous... »

– Ils ne sont pas parvenus à perdre tout à fait notre peuple – entendit de nouveau Lazar la voix de son jeune camarade ; bien qu’ils le tiennent encore dans les ténèbres, il commence à se réveiller et exige à haute voix ses droits. Partout le peuple désavoué se soulève et seule notre région est à la traîne, seuls nous, à Prespa, continuons à sommeiller dans le funeste rêve phanariote et nous laissons endormir...

– « Et Nia ! une aiguille fine et rapide traversa le cerveau et la poitrine de Lazar. – Est-elle grecque ? Sa mère était grecque ou valaque... Son pere lui apprendra. Je ne l’ai pas entendue parler grec jusqu’à présent... Bah, qu’elle soit ce qu’elle veut !... »

Il s’agita nerveusement, s’adossa contre le mur derrière lui avec impatience. Le jeune orateur était en train de finir son discours :

– Puisqu’on sait comment étaient les choses par le passé, on verra clairement comment elles sont aujourd’hui et comment elles le seront demain. C’est ce qu’on vous a raconté dans notre causerie, pour que vous ouvriez les yeux et que vous voyiez votre ennemi et pillard, qui veut condamner notre corps et notre âme. Frères, trêve de patience ! Réveillez-vous tous d’un rêve séculaire, engourdis et empoisonnés par les Phanariotes grecs ! Dans l’unité fraternelle et avec des forces communes, reprenons ce qui est à nous et chassons de chez nous l’ennemi et tentateur étranger. Ne nous laissons plus piller, ne nous laissons plus duper, ne nous laissons plus endormir avec du poison mortel ; sortons tous face à lui avec amour fraternel et entente. Le Seigneur Dieu, qui n’a pas permis à l’ennemi de nous perdre, bénira aussi notre cause commune et nationale. Amen !

L’orateur rangea avec des doigts tremblants les feuilles sur lesquelles était écrit son discours. Les gens aux alentours se regardaient les uns les autres en silence, se mirent à acquiescer de la tête, à chuchoter. Lazar poussa légèrement son voisin, celui-ci se retourna et le laissa passer aussitôt, puis il se faufila plus avant en direction de la table, recouverte d’un

drap vert. Dès qu'on le vit là-bas, dressé à côté de la table et non, comme d'habitude, avant de commencer son discours, en train de sourire, mais avec un visage sévère, et comme devenu plus élancé et plus grand, un silence total s'installa dans la pièce et dehors, devant la porte.

– Frères, commença Lazar, mais dès les premiers mots sa voix monta en flèche et sonnait très fort dans cette chambre basse et pleine de monde – notre jeune camarade, Grigor, a prononcé un beau discours et nous le remercions pour ses efforts. Tous ceux qui ont des yeux pour regarder et des oreilles pour écouter savent bien pourquoi nous sommes un peuple misérable et malheureux, un peuple ignorant, inculte et pauvre, bien que, jadis, nous fûmes un peuple glorieux, puissant et éclairé. Nous devons bien connaître notre ennemi, afin de ne plus le laisser nous piller et nous tromper, parce qu'il est très habile pour mentir. J'ai appris un conte et je vais vous le raconter ; il ouvrira encore mieux vos yeux et vous verrez encore plus clairement qui nous sommes et qui est notre ennemi et tyran.

« Dans le marché d'une certaine ville, les gens voient un moine assis sur un boisseau.

Un homme passe et demande au moine :

– Qu'y a-t-il sous le boisseau ?

– Rien, répond le moine et détourne le regard, avec sa barbe de bouc.

Un deuxième homme passe et demande, lui aussi :

– Qu'y a-t-il sous le boisseau ?

– Il n'y a rien, répond le moine.

D'autres gens passent ; ils demandent eux aussi, mais le moine reste assis, ne se lève pas et opprime le boisseau des deux mains. C'est évident : il cache quelque chose. Quelques hommes plus courageux s'arrêtent, se regardent les uns les autres, se mettent d'accord et se jettent sur le moine, le poussent par terre, puis soulèvent le boisseau. Et que voient-ils ? Tout notre peuple couché là, sous le boisseau, ni vivant ni mort et respirant à peine. »

Lazar se tut. Une centaine de paires d'yeux le regardaient, sans ciller.

– Dites-moi à présent – leva de nouveau la voix Lazar Glaoushev –, qui est le moine avec le boisseau ?

– Le vicaire ! cria quelqu'un en face, avant même d'avoir entendu la question jusqu'au bout. On se mit à crier de tous les côtés, à agiter les bras ; certains de ceux qui étaient assis bondirent de leur place. – Le patriarche, le patriarche, le Phanariote, tous les Phanariotes ! Tout le monde se mit à remuer dans le tapage et le vacarme.

– Je ne vous dirai plus rien pour aujourd'hui, s'écria Lazar. – Je le répète, qui est aveugle, ne verra pas, qui est sourd, n'entendra pas.

Tout en s'arrêtant ici et là pour répondre à quelque question, pour écouter quelqu'un, Lazar se dirigea vers la porte. Il se fraya un chemin à travers la foule bruyante et excitée, qui lui barrait la route à chaque pas, et sortit enfin dehors. Il était très fatigué alors qu'il n'avait parlé qu'une dizaine de minutes. Il soupira profondément, comme s'il venait de jeter de ses épaules un fardeau écrasant, et se mit à traîner ses jambes alourdies dans la rue. Il n'avait pas fait dix pas qu'il entendit derrière lui la voix d'Andreï Benkov :

– Lazé, attends un peu. Tu rentres chez toi ?

– Oui.

Ils partirent ensemble. Ils se taisaient tous les deux. Ce n'est que lorsqu'ils s'engagèrent dans une autre rue qu'Andreï demanda :

– Que'qu'chose s'est passé ? – Il ne reçut aucune réponse et poursuivit : – Je ne t'ai jamais vu comme ça... tu as l'air malade ou alors tu es très préoccupé.

Lazar pinça les lèvres avec un vif agacement : tu ne veux pas le savoir. Quand ils tournèrent un peu plus loin dans leur rue, Andreï dit :

– Et si on faisait un détour par chez moi ?

Benkovitsa les reçut dans la cour. Devenue veuve très tôt, elle était encore une femme alerte, robuste et affable. Elle n'avait pas oublié son mari, Kliment Benkov, mais ses deux enfants étaient ici ; elle avait pour qui vivre et seuls la pâleur pure et transparente de son visage flétri et ses cheveux blancs avant l'heure, sous son foulard noir, formaient la cicatrice de son affliction de veuve, désormais apaisée, renfermée dans son cœur. Elle avait des yeux bleus placides qu'elle avait aussi donnés à ses enfants ; ses paupières étaient rougies – visiblement, il lui arrivait de pleurer en cachette.

Midi approchait ; il faisait déjà chaud dans le jardin, entièrement exposé au soleil, de sorte que les deux jeunes gens s'assirent sur la galerie, où il faisait plus frais. Bojana aussi sortit les saluer. Lazar rencontra ses yeux dévoués avec un élan soudain de joie, alors qu'une minute plus tôt, en entrant dans sa maison, il ne pensait pas à elle. Elle se pencha au-dessus de l'oreille de son frère et lui chuchota quelque chose. Lazar arrêta un instant son regard sur son cou blanc et fin, sur ses grosses et lourdes nattes ; son menu visage avait un peu viré au rose dans un sourire joyeux.

– Bien, bien, sourit aussi Andreï.

Tous les deux, le frère et la sœur, se ressemblaient comme des jumeaux : les mêmes yeux, les mêmes cheveux, la même peau pâle et douce sur leur menu visage, mais lui était un homme et elle une femme en qui tout était très tendre, très féminin, tandis que ce même aspect extérieur portait chez Andreï toutes les marques de la virilité. Lui aussi était calme et timide comme elle et plus encore comme sa mère, mais dans son regard et dans sa voix, dans ses mains osseuses, assez robustes, on observait une fermeté masculine.

Bojana apporta de la *rakia* et du café. Lazar ne l'avait jamais vue aussi joyeuse et alerte ; il la regardait un peu étonné et sentait comme sa joie se répandait sur lui tel un souffle rafraîchissant. Et là, à l'intérieur de cette maison toujours silencieuse, la jeune fille apportait une vitalité singulière : sa voix résonnait sans cesse. Quand ils se retrouvèrent seuls, Andreï dit à son ami :

– Maman et Bojana ont décidé que tu restais déjeuner avec nous. Elles ont préparé un bon repas.

Lazar accepta aussitôt – il se sentait bien ici, chez ces gens – mais ajouta :

– On va m'attendre à la maison.

– Je vais sauter de l'autre côté pour les prévenir.

– Attends, ça peut attendre. Il faut que je te raconte ce qui m'est arrivé aujourd'hui, commença tout à coup Lazar avec impatience, pour écarter, pour se libérer au plus vite de l'insupportable colère, qui l'opprimait après sa rencontre avec *tchorbadji* Avram. – Je suis allé ce matin chez Avram Nemtour. Il m'a demandé de venir. Et tu sais quoi : il se met à me parler

en grec. Je l'écoute, je l'écoute, pis j'lui dis : et si on parlait dans notre langue ? Eh, répond-il, les gens comme nous doivent se parler en grec : notre langue, c'est une langue de rustres.

– Il a toujours pris parti pour les Grecs. Le vicaire l'a complètement entraîné avec lui.

– Le perfide le mène par le bout du nez. Ensuite, il a essayé de feire de moi un compagnon.

– Un compagnon ?

– Un compagnon ou, plutôt, son scribe : pour que je reste dans sa boutique à recevoir la marchandise qu'il enverrait du Tikvech, que je la note, et ainsi de suite. Il dit avoir confiance en moi. Je me suis levé et suis parti, évidemment.

Dans les yeux bleus pensifs d'Andreï se reflétait la verdure illuminée par le soleil du jardin d'en face. Peu après, il dit :

– Il a vraiment besoin de quelqu'un dans sa boutique. Mais il avait aussi sûrement une autre idée en tête. J'ignore laquelle : c'est un homme très cachottier, très secret. P't-être pour t'attirer dans leur camp. Lui et le vicaire te redoutent.

– Traître. Les gens de son espèce sont plus dangereux que les Phanariotes eux-mêmes.

– Pas autant, Lazé. C'est le vicaire qui est le plus dangereux pour nous. Il a été envoyé ici pour soutenir la grécomanie, pour tous nous greciser. Je me souviens que mon père, paix à son âme, racontait que, dès son arrivée à Prespa, le vicaire avait prétendu ne pas comprendre notre langue pour obliger les autres à parler en grec ! Et toujours comme ça, petit à petit. Il a alors essayé de t'attraper toi aussi dans ses filets. Et il a tout de même réussi à feire que'qu'chose depuis qu'il est à Prespa. Avant, la vie suivait son cours. Maintenant, c'est différent. Maintenant, à Prespa, on a un parti grec qui fonctionne. Le vicaire, Avram Nemtour, encore deux ou trois parmi les *tchorbadjis* et tous les Valaques. À l'école hellène, on a trois enseignants qui connaissent bien leur métier ; à l'église aussi les choses ont changé. Ce qui est sûr, c'est que cette église a attiré avant tout l'attention du Phanariote de Bitola. Dimanche dernier, des parents à nous ont baptisé leur enfant Zoïa. Où aurait-on trouvé avant des gens

qui baptisent leurs enfants avec de tels noms grecs ! Et quand est-ce que, auparavant, Avram Nemtour lui-même se serait mis à parler grec !

– C'est vrai, c'est vrai.

– L'histoire d'aujourd'hui du moine et du boisseau était bien. Elle va feire mouche.

– N'est-ce pas ? Je le crois moi aussi, Andreï : que le peuple entre tout d'abord au conseil – le peuple et les corporations. Puis nous chasserons les Phanariotes de l'église. Nous renoncerons au patriarche comme dans bien d'autres endroits. Nous les chasserons de l'église. Nous les chasserons de l'école.

Ils s'assirent pour déjeuner sur la galerie.

– Ça fait longtemps que t'es pas venu nous rendre visite, Lazé, dit Benkovitsa. – Même avant que tu te blesses.

– Comme vous voyez, je ne dis pas non, dit-il en riant. – Quand vous m'invitez ou que vous ne m'invitez pas.

– Voyons, Lazé... tu es comme de la famille.

Bojana rayonnait, tremblait tout entière de joie, et c'est à peine si elle prit deux ou trois bouchées. Lazar était assis en face d'elle, si près qu'il lui semblait qu'il n'allait désormais plus s'en aller, plus s'éloigner, tant il la regardait d'un air affectueux. Son regard ne mentait jamais. Son regard ne mentait vraiment pas. Lazar était content, était heureux parmi ces gens bons et paisibles qui l'aimaient ; près de cette superbe, pure et tendre jeune fille, qui languissait pour lui de tout son cœur. Il écoutait son for intérieur avec plus de courage et désormais plus rarement – oui, celui-là, l'autre, était toujours là, dedans, mais endormi et pourvu qu'il ne se réveille jamais. C'est bien comme ça. Autour, tout est beau : et ces chers et beaux visages, et le chaud éclat du jour d'été, et le jardin assoupi – ses yeux ne mentaient pas. Sur la table, on mit de gros fruits murs, tout juste lavés à l'eau froide. Lazar se servit librement – ici, il n'avait pas à cacher ses doigts noircis, comme il avait essayé de les cacher à Nia. Le jus frais et odorant du fruit se déversa avec douceur sur tout son corps.

Lazar et Andreï restèrent de nouveau seuls sur la galerie.

– Écoute, Lazé – commença Andreï et l'on sentait, comme toujours, le poids de chacun de ses mots, réfléchi, sincère – tu es comme un frère pour moi. Depuis le jour où tu t'es blessé, j'y pense ; j'en ai aussi parlé à maman, et maintenant je vais te le dire à toi : le métier de ton pere n'est pas fait pour tes mains ; tu ne vas pas devenir chaudronnier. Et moi je n'ai pas beaucoup de veine, Lazé. Papa, paix à son âme, m'a laissé un bon travail ; il n'y a qu'à se retrousser les manches, mais je n'en ai pas le courage. Il s'agit pas de mentir ni de voler, mais tu sais comme était mon pere – il faisait trois *cazas*¹²⁴, ne dormait pas, ne mangeait pas, et il trouvait une bonne marchandise à bon prix. Moi, je suis différent. J'entreprends n'importe quoi, j'hésite, j'appréhende. On me vole et on me ment ; j'arrive pas à garder ce qui est à moi comme il faut. Ça fait longtemps que j'y pense ; j'ai tout calculé et je vais te dire : viens travailler avec moi. Tous les deux, on fera un meilleur travail. Tu es plus courageux que moi et plus travailleur que moi. On a vécu comme des frères jusqu'à présent et on travaillera comme des frères, ensemble. Ce qu'on aura gagné, on le partagera aussi comme des frères. Attends, attends, tu me répondras ensuite. Tu ne vas rien me prendre : ce qui est à moi reste à moi, mais quel est l'intérêt d'un capital qu'on n'exploite pas ? On travaillera ensemble et Dieu sait qui de nous deux sera d'une plus grande aide à l'autre. Parle maintenant, je t'écoute.

– Il faut que j'en parle à mes parents... dit Lazar sur un ton hésitant. – Pour qu'ils me donnent, s'ils le peuvent, un peu d'argent et que j'entre en tant qu'associé, selon ce que je vais apporter à l'entreprise commune.

– Lazé, pour le moment on n'a pas besoin de plus de capital. J'ai environ quatre-vingt mille groches et jamais je n'exploite tout cet argent. J'y arrive pas. Si, à présent, on exploitait ensemble cet argent, ça nous suffirait. Par la suite, si tout va bien, on verra ce que l'on peut feire. Car notre travail est bon, Lazé. Le pays des Arnaoutes, là-bas, est toujours affamé ; il suffit d'avoir de la marchandise à vendre ; Salonique aussi avale tout.

– Mais comment veux-tu que je vienne comme ça, sans rien.

¹²⁴ (T.) Division administrative.

– Ce n'est pas sans rien, Lazé. On travaillera tous les deux. Tu vois bien de quoi il retourne, je t'ai tout dit. Avec toi, des ailes vont me pousser.

– D'accord, dit tout à coup Lazar. – Il n'y a qu'une condition à laquelle je ne céderai pas : si Dieu nous permet de faire des gains, tu prendras trois parts et moi une seule.

– Hum... Pourquoi ?

– Vous êtes trois, alors que moi je suis seul. On travaillera avec votre argent. Non, non ! Je ne céderai pas à ça. Desja que tu m'accueilles sans rien, par fraternité.

Ils se regardèrent en silence, avec des yeux souriants et un seul et même nom pesait sur leurs lèvres : Bojana.

« Elle se mariera à toi et tu deviendras un véritable frère pour moi », disaient les yeux d'Andreï Benkov.

« Elle deviendra ma femme et nous serons de véritables frères », disaient les yeux de Lazar Glaoushev.

VII

Lazar Glaoushev sortit de la cour des Benkov peu après le déjeuner. Dans la rue silencieuse, il n'y avait pas une âme qui vive. Lazar la traversa vite et entra dans la cour. Là aussi, et au-dessus de toute la ville régnait le silence des premières heures des chauds après-midis d'été. Il n'y avait pas même un oiseau qui gazouillait dans le jardin, au cœur du silence ensommeillé, qui engloutissait aussi le ruissellement monotone de la fontaine dans la cour. À la maison, assurément, tout le monde dormait dans sa chambre, s'adonnant au repos dominical de l'après-midi. Il s'approcha des marches de la galerie et s'arrêta – pour ne pas faire de bruit : laissons-les se reposer. À l'intérieur de la maison, on entendait une douce berceuse – sa belle-sœur, Kotchovitsa, berçait son enfant et soi-même : tantôt elle entonnait la chanson, tantôt elle l'interrompait, la répétait d'un ton somnolent :

Fais dodo, fais dodo...

Viens, sommeil de la montagne,

Viens, sommeil...

Lazar longea la maison – en son extrémité supérieure, du côté du jardin, il y a longtemps de cela, son père avait construit une chambre à part, qui leur servait de cuisine d'été et qu'ils avaient maintenant un peu ordonnée ; c'est là que vivait temporairement maître Rafaïl Klintché. Lazar avançait lentement le long de la maison, hésitant à se rendre chez l'artisan. Un embarras lointain et vague – vague tout à l'heure et maintenant de plus en plus puissant – envahissait son âme. Il s'arrêta de nouveau près de la chambre de l'artisan, mais on ne voyait ni sa porte, tournée vers le jardin, ni son unique fenêtre. Lazar sortit de la maison hospitalière de son ami, égayé, soulagé, rassasié spirituellement et corporellement, mais maintenant l'amère et angoissante souffrance, jusque-là endormie, se réveillait de nouveau. Devant son regard, les chaleureux mots maternels de Benkovitsa, l'image claire et merveilleuse de Bojana, et la voix alerte, imbibée d'affection d'Andreï s'effacèrent vite de sa mémoire. Ils étaient assis tous les quatre autour de la table ; il se sentait léger et content, et tous les quatre étaient contents et heureux – c'était il y a à peine quelques minutes, mais maintenant tout cela semblait si lointain. Tout d'abord, tel un poison bouillant, se raviva l'amertume de l'offense de *tchorbadji* Avram Nemtour, et ensuite l'autre, le plus important, qui grandissait, menaçant de déchirer sa poitrine. Puis, d'un seul coup, toute la blessure se rouvrit dans une douleur aiguë : de bout en bout, sanglante, enflammée et douce avec sa douleur : Nia. Son image remplit son regard, vive, tout près en face de lui – il aurait pu la toucher de la main ; ses yeux, son visage basané, ses cheveux, son cou fin et dénudé tout en flammes jaunes – le vêtement en soie jaune et la fleur dans ses cheveux, telle une étoile scintillante à travers un nuage noir. Lazar essuya machinalement des deux mains la sueur qui coulait sur son front et, comme pour effacer de son regard cette vue aveuglante, il chuchota comme un enfant effrayé :

– Sauve-moi, Seigneur, aie pitié de moi...

Tout près, comme dans son oreille, il entendit une voix familière, sourde, presque un chuchotement, mais profonde, véhémence et poussant avec une grande force pour surmonter quelque chose, pour percer :

– Aie foy... Aie foy ! Je donnerai tout, je ne crains rien...

Lazar tressaillit de peur que quelqu'un ne découvre, ne voit ce qui lui arrivait. C'était la voix de maître Rafail ; il y avait d'autres personnes chez lui, de sorte que Lazar songea à faire demi-tour, mais, au même moment, sa sœur Katérina surgit à l'angle. Surprise, au comble de l'horreur, elle se pétrifia sur place. C'était comme si elle fuyait quelqu'un, confuse, empourprée, les cheveux ébouriffés, et son visage semblait baigné de sang rouge. Elle tenait entre les mains deux coupes et une serviette fine qu'elle risquait de laisser tomber d'un instant à l'autre. Mais elle se ressaisit aussitôt et son regard se concentra. Elle avait pensé que son frère écoutait aux portes, mais elle vit qu'il était distrait et en proie à d'autres soucis. Il n'avait rien entendu, ne soupçonnait rien.

– Je suis venue ramasser les assiettes du déjeuner du maître. J'dois les laver.

Et elle passa son chemin – même cette explication était superflue. Maître Rafail vivait dans cette chambre isolée et c'est également là qu'on lui apportait à manger. Lazar ne savait pas que Soultana ne permettait ni à sa bru, Kotchovitsa, ni à Nona et encore moins à Katérina, d'entrer dans la chambre de l'artisan. Et il ne remarqua rien d'irrégulier dans cette apparition soudaine de sa sœur cadette, qui faisait tous les jours la vaisselle.

L'artiste Rafail le reçut avec un regard mauvais et méfiant, et durant une ou deux secondes, on eût dit qu'il attendait quelque chose de lui, prêt à en découdre s'il venait à être attaqué.

– Entre, entre, dit-il calmement, mais avec le même regard hostile.

Lazar entra chez l'artisan et entama la conversation quelque peu machinalement, avec une attention redoublée. Dans les angles de la chambre et sur une petite table basse, même sur la natte où l'artisan faisait son lit, étaient disposés, pêle-mêle, des outils de sculpture, des planches taillées et polies, ainsi que des bouts de bois de dimensions différentes, plusieurs figures en bois finies et non finies, et des croix : c'était des pièces de l'iconostase, qui un jour serait assemblée. Lazar embrassa la pièce d'un regard distrait, mais maître Rafail s'élança aussitôt et recouvrit d'une couverture les bouts de bois disposés dans l'un des angles – les yeux étrangers ne devaient visiblement pas les effleurer du regard. Puis il revint vers la petite

table basse, s'assit sur une chaise et reprit le travail interrompu. On eût dit qu'il avait oublié Lazar. Parmi les outils de sculpture, les sciures et les divers morceaux de bois posés sur la table trônait une assez grande carafe en terre maltraitée. Le sculpteur laissa dans son giron la petite planche qu'il venait tout juste de commencer à creuser, tendit nerveusement et impatientement ses bras nus, et souleva la carafe, dans laquelle s'agita un liquide, avala avec avidité plusieurs gorgées puis remit la carafe à sa place. Une odeur piquante et aigre de vin se répandit. Lazar sourit à cette odeur, qu'il avait identifiée, comme s'il venait de découvrir quelque diablerie du sculpteur, mais voilà qu'il revenait à la réalité, qu'il s'extirpait de la confusion douloureuse dans son âme. Non, il ne s'en irait pas, bien que l'artiste ne se réjouit guère de sa visite ; il ne s'en irait pas, comme si dehors, dans le silence de la cour muette, l'attendait quelque danger.

– Les membres du conseil ne t'ont pas oublié aujourd'hui non plus. Ils t'ont envoyé du vin.

Rafaïl Klintché rugit, sans se dépêcher et sans lever la tête de son travail :

– Çui-là, c'est moi qui l'ai acheté. Pharisien ! Les jours fériés, ils m'envoient rien.

En d'autres circonstances, Lazar ne se serait pas assis ici pour discuter avec cet homme irascible et renfrogné, mais maintenant il restait là et bavardait, de peur que la conversation ne s'interrompe :

– Tu ne devrais pas travailler un jour férié. Et pis, tu fais un travail d'église.

L'artisan se ranima. Posa sur la table sa main nue, légèrement tremblante, avec des veines bleues saillantes :

– C'est pas tes affaires, garçon ! Tu te lèves le matin, tu martèles. La nuit tombe, tu vas te coucher. Et le matin rebelote. Tu arrêtes et tu recommences là où tu t'es arrêté. Dans votre métier, seules les mains travaillent. C'est toujours la même chose et tu penses pas à ce que tu fais. Ça, c'est autre chose : je travaille quand ça me vient de l'intérieur, alors que ce soit un jour férié ou un jour ouvrable, ça ne m'intéresse pas. Je me lève aussi pendant la nuit, quand ça me vient et que ça emporte le sommeil sur mes paupières.

– Dans notre métier aussi il y a des maîtres. Eux aussi, tout comme toi, creusent, coupent et façonnent habilement le cuivre. Mon pere...

– Il y en a, l'interrompit Rafé Klintché, il y en a dans chaque métier, c'est bien connu. Mais combien sont-ils... les maîtres, ça ne court pas les rues. Et d'un métier à l'autre, il y a des différences.

Lazar se tut un instant puis dit :

– Par contre, le vin, je comprends pas : pourquoi donc t'en faut-il tous les jours... Il fait tourner la tête ; ça ne te gêne pas ?

Le sculpteur bondit – il l'avait touché à un endroit sensible. Prêt à se défendre, la même flamme hostile apparut dans ses yeux sombres.

– Qui es-tu, toi, pour me juger à propos du vin ! Moi aussi je l'sais... Et ni toi ni personne d'autre ne sait ce que moi je sais mieux. Le vin est l'huile de la lampe et avec lui, on y voit plus clair. Le Seigneur l'a créé de même que le pain, qui nourrit le corps, alors que le vin est un feu dans le cœur et donne des ailes à la raison. C'est comme le béguin... Est-ce que t'as le béguin, toi, pour une fille ? Si c'est pas le cas, tu vas pas me comprendre du tout. Grâce au vin, l'homme devient fort, impavide. Sans feu, rien ne se passe et le soleil de Dieu lui-même est de feu.

Le sculpteur attendit une minute une réponse, puis, comme pour embêter quelqu'un, il leva la carafe des deux mains, but avidement, reposa la carafe sur la table et essuya ses moustaches de la main.

– Moi, je me suis jamais enivré, dit Lazar.

– Alors tu viuras jusqu'à cent ans, sourit avec mépris maître Rafail.

– Je viurai le temps que Dieu m'accorde, mais avec le vin et la *rakia*, on se tue. Celui qui boit perd la raison, car le vin entre en l'homme comme le malin. On a deux ou trois ivrognes à Prespa ; p't-être que tu ne les as pas vus, mais ils vivent comme des bêtes. Même le fou fuit l'ivrogne.

– Bah ! le visage de maître Rafé se fronça tout entier d'agacement. – Je croirais entendre ma grand-mère. À l'époque elle me bassinait avec ça. Je bois pour travailler. Mon

regard devient plus limpide, ma main devient plus ferme, et ici – il frappa son torse du poing – ça brûle et ça te tourmente, ça te laisse pas fermer l'œil. Ça tue et alors ? P't-être bien que ça tue ! Je n'ai que feire de la vie, de trembler devant elle. Je vais te dire : reste allongé toute la journée sur le dos et le soir tourne-toi à plat ventre et voilà, tu viuras cent ans.

Le sculpteur se jeta sur son travail, sans doute pour déverser sa rage sur quelque chose. Cela dura un temps, puis il se tranquillisa et ce furent d'abord ses mains qui se tranquillisèrent.

– Tu sais ce que je fais maintenant ? demanda-t-il, sans lever la tête et sans attendre la réponse : – Une petite iconostase pour ta mère. Je vais la feire belle pour l'apaiser parce qu'elle me chasse d'ici.

Il parlait doucement, calmement, mais tendait l'oreille – quel genre de réponse allait-il recevoir ?

– Le travail leur est pénible, dit Lazar. – Et pis elles doivent aussi s'occuper de toi, vu que...

– Mais il y a quatre femmes à la maison, répondit toujours aussi calmement le sculpteur.

– Je te l'avais dit à ce moment-là, quand tu es venu : que tu serais ici temporairement, le temps que tu te trouves un autre logement.

– Eh bien soit ! s'emporta tout à coup le sculpteur et Lazar s'étonna de toute cette colère. – Je m'en irai, je m'en irai bientôt !

– C'est ce dont on a convenu quand tu es venu. Pourquoi tu te fâches ?

Maître Rafé frappa des deux poings sur la table, si bien que même la carafe bondit :

– Je sais bien, je sais bien ! Tu ne veux quand même pas que je te dise pourquoi !

« Il est fou, vraiment fou » – Et Lazar fit demi-tour pour sortir, mais s'arrêta à côté de la porte et dit :

– Tâche de te trouver un autre logement, beaucoup de temps est passé, tu n'as aucune raison de te fâcher. Ma mère ne peut plus s'occuper de toi.

– C’est vrai, oui, c’est vrai – écarquilla les yeux le sculpteur – je ne suis ni son fils ni son... gendre. Je suis un homme fou, moi, n’est-ce pas, un fou et un ivrogne. Sa voix se mit à trembler, s’étrangla, ses yeux se remplirent de larmes et il jeta vers l’avant ses mains nues avec désespoir et fureur : – Fou ! Mais ces mains-là sont d’or, d’or ! Ah...

Lazar le regarda avec étonnement : « Lui aussi il a que’qu’chose qui le tourmente... »
Il essaya de le tranquilliser :

– Voyons, maître Rafé. On te chasse pas, mais maman est gênée et on n’a pas l’habitude de vivre avec un étranger à la maison.

L’artiste renifla, avala ses larmes et l’espace d’un instant, il sembla vouloir dire quelque chose, mais hocha la tête et se pencha en silence sur son travail.

Lazar alla s’asseoir sur la pierre à côté de la fontaine, où les femmes mettaient le linge. Il voulait retenir sa pensée autour de l’artiste de peur que ne viennent ses autres pensées, à propos de lui-même. Or elles se levaient déjà comme des serpents à tête triangulaire et à la langue de feu des tréfonds de sa conscience. Il se défendait dans une inquiétude croissante et criait dans sa mémoire contre elles les paroles audacieuses de maître Rafaïl ; il dressait contre elles sa figure avec ses cheveux transpirants et ébouriffés et ses yeux aliénés, hostiles et tristes. Alors, tout à coup, il lui vint à l’esprit qu’il y avait quelque rapport entre les violentes explosions verbales de l’artisan, son désespoir, ses larmes et, en fin de compte, Katérina. Ce n’est qu’alors qu’il vit plus clairement sa sœur avec les deux plats et la serviette entre les mains, son embarras, sa frayeur. C’était sa mère qui s’occupait de l’artisan et Katérina ne se mettait pas au travail avec beaucoup d’enthousiasme ; or elle était venue, disait-elle, ramasser les plats, pour les laver ; maintenant, alors que tout le monde à la maison s’est mis à l’abri de la chaleur dans les chambres. Et quoi, après tout, s’ils s’aiment, ils n’ont qu’à se marier ! Mais tous ceux qui s’aiment peuvent-ils se marier ? Si Nia n’était pas la fille d’Avram Nemtour, si elle était à la place de Bojana... Non, non ! En quoi Bojana serait-elle moins bien...

– Lazé...

Lazar bondit. Sur la galerie, qui était maintenant entièrement à l’ombre, venait de surgir sa mère. Il traversa vite la cour et ils s’assirent tous les deux sur le divan adossé au mur.

- Je t’attendais, tu...
- J’ai été retenu chez les Benkov, je pouvais pas leur refuser.
- Je sais, rétorqua entre ses dents Soultana, avec un mécontentement caché.
- Raconte à propos de Nemtour.
 - Que veux-tu que je te dise, maman. Il veut feire de moi un compagnon dans sa boutique. J’ai refusé.
 - Rien que ça ? Allons, dis-moi tout, absolument tout. Comment ça, un compagnon !
 - Eh bien comme ça, pour rester dans sa boutique pendant qu’il récolte le pavot. Il enverrait la marchandise, moi je l’engrangerais et voilà tout...
 - C’est pas ça, fiston – se mordit les lèvres et hocha la tête Soultana – c’est pas ça. Il a pas b’soin de quelqu’un comme toi comme compagnon. Tu ne comprends donc pas ? *Tchorbadji Avram* veut te prendre chez lui pour autre chose. Il veut feire de toi son gendre, te donner Nia, si tu lui plais. Pourquoi tu as refusé, fiston ?
 - Ça, c’est une autre histoire, maman. Je ne deviendrai pas son gendre même s’il me voulait. On n’est pas dans le même camp.
 - Intelligent comme tu es, tu laisses passer ta chance... C’est pas sérieux, Lazé. *Tchorbadji Avram* est, on peut le dire, l’homme le plus riche de Prespa et Nia est son unique enfant. Il est vieux et un jour c’est toi qui prendras tout en main. Est-ce si peu ? que peut-on vouloir de plus ? Quant à Nia, c’est la plus belle fille de Prespa et elle t’aime, je le sais.
- Soultana exhortait son fils et il y avait même, dans sa voix, l’accent d’une demande, mais ses yeux le regardaient sévèrement. Si Stoyan était à sa place ou si Lazar était un autre homme, ou s’il était petit, comme autrefois, elle lui aurait parlé différemment ou alors, comme autrefois, elle aurait ajusté sa chemise. Le Seigneur lui envoyait un grand bonheur – la plus belle femme et une fortune de pacha – et, lui, il le rejetait, à en courroucer Dieu lui-même. Oh, mais elle ne le laissera pas feire ; elle ne permettra pas que ses meilleurs plans s’effondrent, justement pour lui, son enfant préféré !
 - Mais qui sait – lança-t-elle en regardant son fils sans cligner des yeux – p’t-être que Nia ne te plaît pas, aussi belle qu’elle soit.

Lazar détourna la tête, pour cacher la rougeur sur son visage. Soultana épiait attentivement chacun de ses mouvements, chaque changement sur son visage, dans son regard. Une étincelle de joie brilla dans ses yeux, tel un chasseur qui voit dans son filet une belle prise. Et elle dit sur un ton magnanime et compatissant, mais seulement pour serrer davantage encore son lacet :

– P't-être bien, oui, p't-être bien que la jeune fille ne te plaît pas... C'est comme avec les fleurs : bien que toutes plus belles les unes que les autres, il y en a une qui te plaît, l'autre moins. Mais tu t'habitueras à elle, fiston.

Lazar se mit à bouger nerveusement, pour se débarrasser de la gêne qui l'opprimait. Soultana était aux aguets ; elle devinait sa réponse et se hâta de la devancer, de l'écarter, parce qu'elle croyait que c'était à cause de son amour-propre masculin qu'il s'obstinait dans son erreur.

– Tu n'as qu'un mot à dire, fiston, et je vais tout arranger, même si tu as refusé à *tchorbadji* Avram. Nia et moi – elle se pencha et lui chuchota avec malice – je sais comme elle t'aime ; quant au vieux, aussi fort que tu l'aies fâché aujourd'hui, il peut rien lui refuser.

Lazar bondit et dans sa fulmination, il trahit toute sa souffrance :

– Tu me retournes sur le gril, maman !

– Ah, fiston, qu'est-ce que tu racontes !...

– Quoi qu'il arrive, je ne deviendrai pas le gendre d'Avram Nemptour. C'est un traître national et un renégat, alors que moi je tiens au peuple cent fois plus qu'à moi. Que diront mes camarades, à qui j'enseigne chaque jour la même chose, quand j'irai me prosterner et baiser la main d'Avram Nemptour ! Je ne vais pas me couvrir de honte devant tout Prespa, quand bien même *tchorbadji* Avram me ferait monter dans un carrosse en or ! Je ne veux pas et ne pense pas du tout à sa fortune. Tu ne comprends pas, maman, tu ne sais pas quelle est la plus grande fortune de l'homme. Mes camarades m'écoutent, tout le peuple, tout le monde m'écoute quand je parle, mais tout le monde regarde aussi ce que je fais. Et pis ce n'est pas tout : quoi qu'on en dise, je veux être un homme bon et honnête.

Soultana était très fière de Lazar, qui se distinguait de plus en plus parmi les hommes de Prespa, et de ce qu'elle entendait et comprenait à sa manière, il était aux prises avec les plus puissants d'entre eux. Elle s'était presque faite à l'idée qu'il ne deviendrait ni prêtre ni enseignant, et qu'importe, puisqu'un jour il sera le premier homme de la ville. Et si jamais il se marie à Nia... Flattée dans son amour-propre maternel, elle décida d'en rester là pour le moment. Mais seulement pour le moment. Lui, le pauvre, ne regarde que d'un seul côté et ne voit pas comme elle, sa mère, l'aidera d'un bond à devancer tous les autres. Aussi intelligent soi-il, c'est encore un enfant, lui, son Lazé. Qu'il pense donc davantage au peuple, elle, elle pense davantage à lui-même et seulement à son bien. La fille de *tchorbadji* Avram l'aime et lui aussi, il l'aime, c'est évident. Le reste est facile. Elle se tut, mais elle ne laissera pas s'éteindre le feu qui, demain ou après-demain, soufflera de nouveau ; elle connaissait aussi la vertu des remèdes amers et pourquoi irait-elle plaindre son enfant, qui devait se remettre complètement de son immaturité de jeunesse ! Tout en se levant du divan, Soultana dit, peut-être surtout à elle-même :

– Pauvre Nia... Elle se perdra à cause de toi, Lazé !

Elle regarda son fils : son coup avait fait mouche. Et comme elle était déjà légèrement voûtée par l'âge et par son travail incessant à la maison, elle s'avança vers lui, tendit la main et lui caressa le visage, tel qu'il était à présent : tourmenté, attristé précisément à cause de son coup.

– Ah, mère... s'écarta Lazar, pour cacher de nouveau son visage ; l'air aussi lui manquait ; or elle pensa qu'il voulait fuir sa caresse.

– Que le feu nous brûle, nous, les mères, fiston... Nous ne savons qu'une chose, nous ne pensons qu'à une chose : les enfants.

Maintenant, tout à coup, elle fut piquée par son autre inquiétude : Katérina.

– T'as dit à l'autre sorcier, le maître, de se trouver un autre endroit ?

– Je lui ai dit. Il a promis de s'en aller.

Lazar passa sous silence le fait qu'il avait vu Katérina sortir de la chambre de maître Rafé. Il aurait déchaîné toute une tempête au-dessus de la tête de sa déraisonnable sœur, et

il ne savait pas quoi penser de ses relations avec l'artiste, de ce qui était mieux pour elle : qu'elle l'épouse ou qu'on l'oblige de ne plus le voir. Il lui semblait qu'il y avait quelque chose de commun dans leur sort maintenant, et il n'avait pas le cœur à provoquer sa mère pour qu'elle déverse sur elle sa dangereuse colère.

– Sultana, Sultana... résonna la voix de Stoyan Glaoushev du côté de la maison.

– J'y vais, j'y vais ! Il va vouloir du café, il a assez dormi. Et il va te demander de lui lire Sofroni, dit Sultana en s'éloignant.

Cela arrivait tous les dimanches après-midi, quand Lazar était à la maison. Lorsqu'il avait dormi assez longuement après le copieux déjeuner dominical, Stoyan Glaoushev voulait qu'on lui fasse du café – il avait pris des habitudes de *tchorbadji* – et appelait Lazar pour qu'il lui lise Sofroni. Cette fois encore, Lazar lui fit la lecture, dehors, sur la galerie. Sultana aussi vint s'asseoir là, pour écouter un peu. La chaleur était brûlante, les ombres s'allongeaient, une légère brise soufflait, la fraîcheur et l'odeur des fruits mûrs exhalèrent à peine du côté du jardin. À chaque pause pendant la lecture, lorsque Lazar s'arrêtait un peu pour reprendre son souffle ou pour tourner une nouvelle page, Stoyan répétait :

– Ô, Seigneur, Ô, Seigneur...

Son entourage avait remarqué que plus il vieillissait, plus il devenait pieux – jamais il ne manquait l'office dominical à l'église, répétait des prières mal mémorisées, se prosternait et se signait à toute heure devant l'iconostase et était parfois tout absorbé, comme s'il s'abandonnait. Depuis quelque temps, il parlait du Saint-Sépulcre, de partir avec Sultana en pèlerinage :

– Vu qu'on est de p'tits-enfants de pèlerins, devenons pèlerins nous aussi, femme...

– Tu crois qu'c'est aussi simple que ça ? rétorquait Sultana tendrement, elle-même piquée d'un tel désir. – Il nous faudra près de dix mille groches pour aller au Saint-Sépulcre. Je l'sais bien...

– Ah, ça fait beaucoup d'argent, ça fait beaucoup. Mais on verra par la suite, une fois qu'on aura placé les enfants. P't-être qu'on arrivera à rassembler ensemble dix mille groches par la suite, disait-il béatement rêveur.

Une fois la lecture finie, Lazar referma aussitôt le livre. Stoyan se signa, tandis que son visage, qui avait pris la couleur du cuivre à cause du feu du grand fourneau à l'atelier, presque intouché par l'âge, était illuminé d'une douce et pieuse extase :

– Douces paroles divines ! Ô, Seigneur...

Ils étaient seuls, tous les trois, sur la galerie, alors Lazar dit tout à coup : papa, peux-tu me donner environ cinq ou six mille groches ?

Stoyan haussa les sourcils :

– Je les ai pas, fiston. Pourquoi il te faut autant d'argent ?

Lazar se tut un moment. Soultana aussi le dévisageait d'un air étonné. Puis il dit :

– Aujourd'hui Andreï Benkov et moi avons convenu de nous associer dans son négoce. Il ne demande pas d'argent de mon côté ; tout ce qu'il veut c'est qu'on travaille ensemble, avec son capital, mais moi je veux pas arriver sans rien...

– Mais c'est bien, très bien, Lazé ! s'écria Stoyan puis, tout à coup, on eut dit qu'il se mit à pleurer : – Seulement voilà, j'ai pas autant d'argent... On s'est ruinés pour le mariage de Manda et maintenant, d'un mois à l'autre, on fera un autre mariage pour Nona. Femme, combien avons-nous là-bas, dans le coffre ? s'adressa-t-il à Soultana, en fronçant les sourcils, dans un effort pour s'en souvenir. – Pas plus de trois mille groches, pas vrai ?

– C'est ça, répondit sourdement Soultana.

– Mais Lazé – se ranima Stoyan – puisqu'Andreï t'appelle même sans rien de ton côté, qu'est-ce qui te retient ? Quoi de mieux, à part la santé ? Tu deviendras pas chaudronnier, fiston. Tous les deux avec Andreï vous êtes jeunes, vous travaillerez et vous aurez assez pour lui et pour toi. Disons un peu moins pour toi.

Soultana se taisait, regardant devant elle, alors qu'ils attendaient tous les deux qu'elle prenne la parole. Sans qu'elle s'y attendît, un nouveau danger venait d'apparaître pour ses projets, mais elle avait déjà pensé à Lazar : si ce n'est pas possible avec Nia, alors avec Bojana. Évidemment, elle préférait Nia et elle essaya d'écarter, de mettre de côté l'autre possibilité, du moins temporairement :

– Benkovitsa sait comment s'y prendre.

– Benkovitsa ne m’a rien dit, maman. Andreï et moi sommes comme des frères, tu l’sais bien.

– Hum. Elle lui a dit quoi feire. Ils te veulent pour Bojana, voilà tout.

– Ha ! s’écria Stoyan. – Très bien ! Bojana : cette fille est comme une goutte. Elle te portera à bout de bras, mon vieux ! C’est une merveille de fille.

– Eh – pinça les lèvres et se balança Soultana – c’est une bonne fille, une belle fille. Mais il pourrait y en avoir une encore meilleure, une encore plus belle.

Tous les trois se turent.

VIII

L’histoire de Lazar Glaoushev sur le moine et le boisseau se répandit dans toute la ville. Les gens comprenaient plus facilement une parole aussi claire. L’histoire entra dans la conscience de la plupart des Prespanais tel un rayon lumineux. Des souvenirs depuis longtemps obscurs se clarifièrent, on rappelait des incidents plus récents, qui s’étaient passés et avaient été vite oubliés, et tout le monde voyait avec des yeux éclairés comment c’était aujourd’hui : d’un côté, eux, le peuple, qui portaient les mêmes noms, parlaient la même langue, pensaient pareil, savaient pareil, vivaient en tout pareil, et face à eux – le vicaire étranger, l’évêque et le lointain patriarche, les immigrés valaques et quelques-uns comme Avram Nemtour ; le peuple, eux tous, était sous le boisseau, et le moine était assis sur lui. Désormais ce ne serait plus comme ça. Le boisseau avait été soulevé.

Mais dans la vie de cette ville, de ces gens rien n’arrivait, ne se passait vite et brusquement. Chaque chose prenait son temps. Durant plus de quatre siècles, ces gens avaient appris à être patients, à avoir une vie calme et simple ; ils nourrissaient leur corps de pain et d’eau et n’avaient qu’un seul support solide : la terre sur laquelle ils besognaient. Ils vivaient avec les éternelles peines du cœur et l’éternel désir humain de bonheur et de joie ne s’était pas non plus éteint en eux, mais voilà : face contre terre, noircis comme elle, anonymes, ils n’étaient que de dociles esclaves. Des siècles avaient passé et rien de grand n’était arrivé dans la vie de ces gens, de tout ce peuple. Ils naissaient puis mouraient, ils enterraient les

morts sous terre et il n'en restait plus aucun souvenir. Des siècles avaient passé sans aucune trace. Et c'est à peine si l'un de ces pauvres et simples gens levait la tête pour regarder, pour se montrer au-dessus des milliers de têtes docilement baissées durant cinquante, durant cent ans ou plus. Ils mesuraient et se souvenaient du temps durant des siècles entiers d'après les catastrophes et les épidémies qui les accablaient et dans lesquelles ils périssaient comme les misérables créatures qui rampent sur la terre. Une autre époque s'annonçait à présent. Les esclaves tendaient l'oreille et entendaient de plus en plus clairement les pas fatidiques qui approchaient. Une ère nouvelle arrivait, mais rares étaient ceux qui se levaient pour l'accueillir, ouvraient les yeux pour la voir, haussaient la voix pour la saluer. Elle arrive, elle arrive, chuchotaient les milliers d'en bas, qui tendaient l'oreille, qui attendaient, et la peur servile était plus forte que la joie des âmes qui pressentaient leur libération. Ils avaient vécu ainsi depuis des siècles, mais à présent ils s'éveillaient, à présent la lutte commençait, quoiqu'encore dans une peur servile.

Une nouvelle ère arrivait pour tout le monde...

Avec l'arrivée de l'été, la salle de lecture de Prespa commença à être délaissée et avec le début de la moisson, le travail champêtre se mit à battre son plein ; personne n'entrait dans la pièce basse et étouffante hormis Lazar Glaoushev, qui avait emmuré son ombre là-bas. Dès que l'on commença à couper les pavots, la *tcharshïa*, les cours et les rues furent désertées, y compris les deux églises, où entraient à présent uniquement les prêtres, des vieillards, ou quelques personnes pour baptiser en vitesse un nouveau-né ou célébrer les funérailles d'un défunt. Toute la ville se tourna vers les champs pendant ce temps de travail. Presque chaque maison avait un lopin de terre : un champ, une vigne, une prairie ; certains avaient davantage, et quelques-uns parmi les *tchorbadjis* avaient même des *tchifliks*¹²⁵ dans les villages environnants. Quant à ceux qui n'avaient rien, ils allaient travailler comme tâcherons chez autrui. On récoltait le pain de toute l'année. La nuit, déjà, des files de gens s'engageaient sur les sentiers sinueux vers les champs ; les cours et les rues sombraient dans

¹²⁵ (T.) Grande exploitation agricole.

le silence, bon nombre des boutiques de la *tcharshïa* restaient fermées. Au conseil non plus les vieillards ne se rassemblaient plus aussi souvent ; quelqu'un va passer, va faire un détour par habitude ou par un zèle excessif, mais ne va pas revenir de sitôt pour écouter les plaintes du vicaire sur sa solitude, sur les grandes chaleurs et son agacement. Le vicaire restait assis là-bas – il n'avait nulle part où aller et rien à faire en cette période de travail ; il restait assis seul dans la salle fraîche du conseil, car même le scribe et le commis étaient partis moissonner, attacher des gerbes. Parfois, il parvenait à entendre des pas en bas, dans la salle de lecture, et il savait que c'était Lazar Glaoushev. Le vicaire craignait le jeune homme, quoique, jusque-là, ils n'eussent jamais échangé des paroles ouvertement hostiles. Attentif parfois à ses pas dans le silence du bâtiment désert du conseil, l'archimandrite envisagea de désarmer de quelque façon, de soumettre ce dangereux jeune homme, de l'attirer vers lui, car, maintenant qu'ils pouvaient se croiser seul à seul, entre quatre yeux, le moment était propice. Un jour, il descendit en bas, soi-disant par curiosité – il n'était jamais entré dans la salle de lecture. Il salua avec un calme et une déférence marquée, et s'étonna lorsque Lazar répondit en grec à ses salutations et l'invita à s'asseoir.

Lazar avait levé la nappe verte de la grande table et avait entassé là tous les livres de la salle de lecture – environ deux cents ou trois cents volumes – pour les nettoyer un peu et les ordonner. Bon nombre étaient écrits en russe. Des gens du peuple, qui vivaient ou étaient allés s'instruire à Odessa, à Moscou et dans d'autres villes russes, les expédiaient depuis la Russie pour les salles de lecture. Une grande pile de journaux, bulgares, grecs et turcs, était aussi posée sur la table. Le vicaire s'étonna aussi de cela, quand il vit des journaux grecs dans ce de repaire ennemi. Il lui sembla que ce qu'il avait envisagé ne serait peut-être pas aussi difficile à accomplir.

– Vous venez souvent ici, *Kyr Lazar*.

– Oui, quand je n'ai rien d'autre à faire. Maintenant nous n'avons pas grand-chose à faire à la *tcharshïa*. Les gens sont dans les champs. Moi-même je suis allé moissonner quelques jours, sourit le jeune homme.

Le vicaire se réjouissait que Lazar Glaoushev parlât assez bien le grec. Et l'on eût pensé que le Grec poursuivit la conversation avec une sincère bienveillance :

– Pourquoi ne montez-vous parfois là-haut, chez moi... je suis seul toute la journée.

– Je ne reste pas longtemps et il y a toujours quelque chose à faire ou à lire. J'envisage de chauler les murs, petit à petit, en quelques jours. Le moment est propice, puisque personne ne vient. La pièce va s'illuminer, après tout c'est une salle de lecture !

– Oh, bravo ! C'est de gens comme vont dont a besoin ce peuple un peu arriéré. Nous avons de quoi bavarder vous et moi, *Kyr Lazar*.

– En effet, Votre Révérence.

– Après tout, nous pensons pareil au bien de ce peuple et nous le servons.

– Ah non, Révérend Père, répondit courtoisement, mais avec fermeté Lazar. – Vous et moi nous ne pensons pas pareil et nous ne servons pas la même chose.

– Comment – haussa les sourcils et les épaules le vicaire – ne sommes-nous pas chrétiens et ce peuple n'est-il pas chrétien ? Qu'est-ce qui peut donc nous séparer ? Nous sommes tous les enfants d'un seul et même père, et ce qui peut nous séparer n'est pas si important. Nous lui accordons plus d'importance qu'il ne le mérite. À cause de cela nous oublions l'essentiel : notre unité, notre fraternité dans la commune foi et Église chrétienne. C'est pourquoi nous commettons un péché impardonnable et nous alourdissons encore plus le fardeau avec lequel notre juste père céleste nous a punis pour nos péchés passés, en nous laissant sous le joug des infidèles.

Lazar essuya avec une serviette ses mains et s'assit en face de lui, de l'autre côté de la table. Il leva vers lui son visage et regarda ouvertement, avec bravoure :

– Oui, Votre Révérence, ce sont là des paroles vraies, des paroles saintes. Mais parfois l'homme s'empare des paroles de la vérité pour recouvrir avec elles un mensonge. Vous vous emparez des paroles d'une vérité pour vous servir d'elles comme d'une arme dans votre intérêt. Vous et nous : Grecs et Bulgares. Je parle de vous : les prêtres grecs dans nos contrées. Vous êtes chrétiens, mais vous êtes aussi grecs. Et vous attendez de nous que nous soyons seulement de bons chrétiens, de fidèles enfants de l'Église, qui est à vous, mais

pas à nous. Vous voulez que nous soyons chrétiens ensemble avec vous, comme vous, dans votre Église, dans votre école, que nous parlions votre langue, parce que tout est entre vos mains. Que nous soyons chrétiens, mais que nous soyons aussi slaves et bulgares, comme vous vous êtes grecs, cela, d'après vous, est sans importance : laissons-le donc, oublions-le. Voilà la vérité, Révérend Père, et voilà le mensonge que vous voulez dissimuler, vous et tous ceux comme vous, pour la dissimuler avec une vérité. La sainte vérité chrétienne et le mensonge, avec lequel vous voulez nous perdre. Je vous parle franchement, je n'ai rien à cacher, mais seriez-vous capable, vous aussi, de dire que vous ne me cachez rien ?

– Je ne vais rien cacher moi non plus, *Kyr Lazar*, dit d'une voix profonde le vicaire et appuya ses coudes sur la table, pour se rapprocher davantage du jeune homme. – Il est vrai que nous, les prêtres grecs, nous voulons vous attirer vers nous, pour que vous deveniez vous aussi, comme nous, des Grecs. Vous êtes un peuple ignorant et rustre de bergers, de laboureurs, d'artisans, alors que de notre côté nous avons tous les atouts. C'est vous qui devez venir vers nous et non nous vers vous. Nous avons conservé tout notre héritage passé. Vous, par contre, vous avez tout perdu et d'ailleurs vous n'aviez pas grand-chose à perdre. Regardez où nous sommes, avec notre passé, avec notre gloire, avec notre langue, et maintenant aussi, avec notre patriarcat, qui est universel, avec nos richesses, avec notre science ; nous avons même de nouveau notre propre État, d'où renaîtra la grandeur de l'ancienne Byzance. Et vous ? Vous n'avez conservé que votre langue grossière. Rien d'autre. C'est pour cela que vous viendrez vers nous et que nous deviendrons un peuple nombreux. C'est pour votre bien et c'est pour cela que nous vous appelons au nom de la foi et de l'Église du Christ. Vous ne perdrez rien, mais vous vous élèverez à la gloire de l'ancienne Hellade. Il ne vous reste qu'un seul pas à faire, puisque nous ne faisons déjà plus qu'un dans la foi et que nous sommes les enfants d'une seule et même Église. Voilà, moi aussi je vous ai tout dit, *Kyr Lazar*, recula le vicaire, avec le sentiment que son interlocuteur n'aurait rien à objecter :

Or Lazar attendit à peine qu'il eût fini :

– C'est trop tard maintenant, mon père, non pas pour nous, mais pour vous ! Cette prédication qui est la vôtre en aurait leurré plus d'un, mais il y a plus de vingt ou trente années.

Notre peuple est désormais éveillé et vous n'arriverez à le séduire d'aucune manière. Vous avez aussi perdu tous vos atouts et avant cela, vous aviez perdu toute votre dignité chrétienne. Vous êtes venus comme des loups chez nous, et je doute que vous soyez meilleurs envers votre propre peuple. Vous avez essayé de jeter un voile noir sur notre passé, vous détruisiez nos livres, vous contestiez le nom de notre peuple. Nous sommes ignorants, rustres et pauvres, parce qu'il nous est arrivé un grand malheur et vous êtes venus pour l'aggraver plus encore. Nous ne vous croyons pas et nous vous haïssons. Vous-mêmes vous voyez que vous avez tout perdu, et maintenant vous venez vers nous au nom du Christ. Nous vous haïrons encore plus à cause de votre hypocrisie. La science n'est pas seulement à vous, nous aussi nous allons l'acquérir pour nous-mêmes. Nous ne viendrons pas chez vous, mais nous retournerons vers nous-mêmes. Nous aussi nous avons été créés par Dieu et avons le droit de vivre. Nous marcherons vers le Christ sur notre propre chemin et notre chemin est plus droit, plus beau que le vôtre. Nous bâtirons notre propre Église nationale pour parler avec Dieu dans notre langue et pour que notre nom national ressuscite avec elle. Regardez ces livres ! Ils deviendront de plus en plus nombreux. Parmi eux, il y en a à nous, des russes, des serbes – nous autres, les Slaves, nous sommes des millions. Vous, vous êtes comme une graine de millet comparé à ce que nous sommes et ce que nous deviendrons demain. Rien de ce qui est à vous ne peut nous séduire, car nous nous rassasierons et nous croîtrons avec notre propre sang. Nous sommes plus justes que vous : nous respectons tout ce qui est grec et ce dont vous pouvez vraiment être fiers ; nous aussi nous apprendrons de cela. J'ai appris votre langue et je vous parle maintenant en grec ; je lis vos livres. Mais je parle votre langue et je lis selon ma propre volonté et jamais je ne l'appellerai mienne, ainsi que vous le voulez. Nous sommes éveillés désormais et le voleur n'arrivera pas à nous voler. Nous nous voyons nus et sans chaussures : nous nous habillerons. Nous nous voyons dans l'obscurité : nous allumerons des chandeliers pour nous éclairer. Avec votre peuple, nous pourrions bien nous entendre, mais vous nous en empêchez. Vous, les prêtres grecs, vous voulez nous engloutir,

nous anéantir. Qui a envoyé dans les ténèbres de Constantinople les deux Miladinov¹²⁶ ? Ils sont morts là-bas tous les deux. Mais – soupira profondément Lazar – nous nous défendrons. Nous affûtons déjà notre arme, Révérend Père.

– Nous vous la retirerons.

– Non. C'est trop tard maintenant.

– Ô que vous vous trompez, *Kyr Lazar* ! Moi aussi je vis parmi ce peuple. Combien sont comme vous parmi ce troupeau muet ? Laissez-le donc à ses bergers et pensez à vous-même, il n'est pas trop tard. Autrefois, quand vous étiez plus petit, j'avais imaginé de belles choses pour vous, mais Kliment Benkov vous a arraché de mes mains, pour votre malheur. Vous auriez pu devenir un grand homme et maintenant vous êtes chaudronnier. Maintenant non plus il n'est pas trop tard, mais ne repoussez pas la main qui peut vous être tendue. C'est pour ça que je suis venu chez vous, *Kyr Lazar*. Le chemin vers Athènes, ce qui veut dire vers le plus bel avenir, est encore ouvert pour vous, alors tâchez de ne pas vous fourvoyer sur de mauvais sentiers, où seuls des épreuves et des maux vous attendent. Ne vous tuez pas tout seul, jeune homme.

– Je vous répondrai avec la sagesse divine, et ce en slavon : « L'homme ne vivra pas de pain seulement. » Vous savez ce que cela veut dire en grec, n'est-ce pas ? Je n'ai pas peur d'être voué à vivre dans la pauvreté et la souffrance. Qui a déjà goûté la nourriture spirituelle et a connu sa douceur, a toujours soif d'elle et la recherche. C'est avec ce que je fais maintenant que je nourris mon âme.

Le vicaire se redressa lentement. Ses yeux bleus s'étaient obscurcis et brillaient sombrement. Lazar aussi se leva. Le vicaire dit :

– J'étais venu pour que l'on devienne amis.

– Les gens comme vous deviennent nos amis non quand ils viennent, mais quand ils s'en vont. Quittez notre demeure, allez dans la vôtre. Alors nous pourrions devenir amis.

¹²⁶ Dimitar et Konstantin, poètes et folkloristes, ayant activement participé aux luttes de libération contre l'Empire ottoman. Les deux frères meurent en prison en 1862.

– Cette terre est à nous et nous ne partirons pas. Avant, ici, c'était Byzance, maintenant c'est la Roumélie, c'est-à-dire une terre grecque. Seuls des gens comme vous, jeune homme, inquiet et incitent le peuple paisible à la révolte, mais nous trouverons la manière de vous maîtriser.

– Tout à l'heure nous avons essayé d'être sincères en tant que chrétiens, maintenant vous êtes encore plus sincère en tant qu'ennemi. Mais vous ne pourrez pas me leurrer, car je connais tous vos péchés, Révérend Père.

– Vous voulez me chasser d'ici ?

– Oui, nous vous chasserons. Vous n'êtes pas venus parmi nous avec de bonnes intentions. Ici vous êtes étranger, retournez là d'où vous venez. C'est ce que nous voulons : que vous partiez. Et vous, et votre évêque, et tous ceux comme vous.

Le vicaire le dévisagea en silence, comme s'il réfléchissait à ce qu'il allait lui dire, puis il dit tout bas, sur un ton bienveillant, tandis que ses yeux le regardaient sévèrement :

– Jeune homme, ne chatouillez pas le diable.

Il se retourna et, sans se dépêcher, sortit. Lazar le suivit du regard et vit comme sa soutane disparut derrière la porte. Maintenant entre eux tout était clair.

Lazar Glaoushev sentit en lui un heureux et allègre émoi, de la clarté, après cette rencontre inattendue. Pendant sa conversation avec l'archimandrite, à plusieurs reprises, les noms de *tchorbadji* Avram et de Nia s'enchevêtrèrent dans ses pensées. Comme si eux aussi étaient là avec le vicaire. Et tout comme l'apparition du Phanariote était surprenante, de même leur présence entre ces murs, où retentissaient des paroles rebelles, près de ces livres, qui cachaient en eux un autre monde, étranger pour eux, semblait surprenante. Ici ils étaient étrangers, tout comme cet étranger. Il sortit en tant qu'ennemi, comme il était venu, et eux aussi sortirent avec lui. Lazar resta : ses camarades allaient bientôt revenir ici, ainsi que tous ceux qui se rassemblaient autour de lui avec des âmes avides. L'ennemi resta de l'autre côté du seuil ; sa perfidie avait été dévoilée et la lutte commençait ouvertement contre lui. L'ennemi : le vicaire, Avram Nemptour.

– Nous sommes contre vous, nous tous !

Mais où donc était la belle fille de *tchorbadji* Avram, où était Nia ?

« Elle ne m'a rien fait... », la défendait Lazar ; il la défendait contre lui-même. Et il dit tout haut dans la salle de lecture vide :

– Je ne veux plus penser à elle, je ne veux plus... C'est la fille d'Avram Nemptour !

Il lui semblait qu'elle était restée là, derrière la porte ; qu'elle restait là et l'attendait.

Dans son exaltation guerrière, il y avait une ombre : une ombre vivante, qui changeait sans cesse de couleur et avec laquelle la lutte était plus dure.

*

Les jours et semaines d'été roulaient lentement, telles les roues d'une lourde voiture : la voiture surchargée de l'été. Le soir, les Prespanais revenaient du champ, brisés de fatigue, accablés par le soleil, plein de poussière, les pieds nus éraflés, et avec eux, le souffle pénible de l'été, déjà avancé, pénétrait dans la ville. Mais tous ces travailleurs assidus étaient satisfaits dans leur fatigue : l'année était bonne, abondante. Pendant qu'ils moissonnaient et battaient le blé, les épis de maïs poussaient de plus en plus haut, formaient de soyeuses barbes brunes ; les melonnières verdissaient délicieusement ; des grappes de raisins d'un vert bleuté pendaient et grossissaient sur les vignes. Pour les pavots aussi cette année était bonne ; il y avait eu des jours arides, quand on les coupait au début de l'été et qu'aucune pluie soudaine ne se déversa pour laver le précieux goudron.

Avram Nemptour ne s'abstint pas cette année non plus, bien qu'il se dît vieux désormais ; quand vint le moment, il revint sur ses paroles :

– Cette fois encore. Le pavot est très bon aussi cette année, bien doré ; je veux pas laisser passer l'occasion. Cette fois j'enverrai la marchandise de là-bas ; je ne reviendrai pas tant que j'aurai pas fini pour ne pas me tuer sur les chemins.

Il alla, comme chaque année, dans les environs de Prilep, Tikvech et Vélès. Des cargaisons commencèrent à arriver avant lui : des caisses pleines de goudron de pavot épais et collant, comprimées dans des moules et dans des galettes, encollées avec des feuilles de pavot. Lui-même ramena toute une caravane de chevaux, d'ânes et de bardots chargés, et

après elle arrivèrent encore de nombreuses cargaisons. Maintenant on ne pouvait pas passer le long de sa boutique à cause de l'odeur, forte, douceâtre et anesthésiante, du pavot amassé. Ce n'est qu'à son retour à Prespa qu'il se mit à acheter du pavot local et disait, pour casser son prix :

– J'en ai desja rassemblé beaucoup et de bien meilleure qualité ; le nôtre est pauvre. Mais allez, je vais prendre aussi le tien, puisque tu l'as apporté. Dis-moi combien tu veux, mais ne monte pas trop haut, car je le fais par pure générosité.

C'est ainsi qu'il parlait chaque année ; les Prespanais le savaient, mais ils lui donnaient leur pavot à un prix plus bas – maudit soit-il, pourvu qu'il s'en empoisonne ! C'était ainsi cette année aussi, rien ne changea.

Soultana Glaousheva demanda à la sœur de *tchorbadji* Avram :

– Est-ce que le *tchorbadji* a trouvé quelqu'un pour sa boutique ?

– Il a des gens à lui, sœur Stoyanitsa. Et qui oserait lui prendre ne serait-ce qu'un gramme de que'qu'chose ! Il mesure et pèse tout, il connaît tout jusqu'au moindre détail.

Soultana avala sa salive amère et ne demanda plus rien. Elle n'avait d'ailleurs pas de raison de le faire : c'était évident, *tchorbadji* Avram n'avait pas appelé son Lazar pour qu'il lui garde sa marchandise.

Lazar resta encore quelque temps à l'atelier de son père, et quand les gens commencèrent à débarrasser et à égaliser les aires pour un nouveau battage de blé, Andreï Benkov vint lui reparler de leur association. Lazar agita la main, comme pour écarter quelque ultime obstacle, et accepta sans rien dire de plus. Il avait eu suffisamment de temps pour bien réfléchir à cette association, qui était une expression un peu surprenante et inhabituelle d'amitié et de fidélité. Andreï Benkov, donc, lui proposait de partager ensemble sa fortune ! Tout le monde soupçonnait qu'il voulait s'attacher Lazar comme son futur beau-frère, d'après les instructions, peut-être, de sa mère et de sa sœur, mais Lazar croyait et savait qu'Andreï l'invitait à devenir son associé seulement par son très grand attachement envers lui. Il accepta ce don, parce qu'il pouvait répondre avec le même amour et attachement. Et il avait décidé de ne pas profiter jusqu'au bout de la bonté de son ami. Il mettrait toutes ses forces dans le

travail commun et, quels qu'en soient les gains, il prendrait la plus petite part. Andreï ne pouvait pas être le marieur et le proxénète de sa sœur. Il connaissait ses sentiments envers Lazar et aurait été très heureux de leur mariage, mais il ne s'immisçait en rien dans leurs rapports. Il avait véritablement besoin d'un compagnon dans son travail et qui d'autre aurait-il pu choisir si ce n'est Lazar Glaoushev ? En qui aurait-il pu avoir confiance et avec qui aurait-il pu partager fraternellement et le bien et le mal ? Mais surtout, son cœur doux et affectueux, qui n'avait pas toujours suffisamment confiance en soi et était plein d'admiration pour Lazar, avait besoin de sa compagnie, comme depuis leur plus tendre enfance. Non, Lazar n'était pas embarrassé par ce grand don et s'en réjouissait sans avidité. Il n'était nullement inquiet pour son avenir : il aurait pu marteler jusqu'à la fin de sa vie dans la boutique de son père comme un simple compagnon. S'il voulait mettre un ordre meilleur et plus sûr dans sa vie, c'était plutôt à cause d'autrui – sa famille et les autres –, surtout à cause de sa mère, qui n'arrivait pas à accepter sa situation actuelle. Elle ne voulait pas qu'il continue à exercer le métier de son père, même s'il n'était pas plus mauvais artisan que son père et que Kotcho qui, quant à lui, était justement fait pour cela – pour suivre le chemin de son père dans son métier et pour le surpasser.

Et malgré tout, Lazar redoutait un peu cette nouvelle liaison avec son ami et sa maisonnée. Il ne pouvait pas entrer de nouveau dans cette maison le cœur léger. Les gens le lui insinuaient ou le lui disaient ouvertement, et il voyait lui-même que son mariage avec Bojana Benkova se préparait de la sorte. Peut-être que viendrait le jour où il se verrait obligé lui-même de parler de ce mariage et de prendre une décision. Il redoutait ce jour. Cependant, ce n'était pas de la peur ou de la réticence, ou un attachement imposé – c'était une autorité étrangère dans son cœur. Au cours de l'un ou deux derniers mois, il n'avait pas vu Nia. Il écartait chaque tentative de sa mère et de Katérina de lui en parler. Elles avaient, semblait-il, monté la tête de sa belle-sœur, Kotchovitsa, qui était habituellement une femme réservée, mais qui cette fois se lâcha et dit précisément à table, lorsque toute la famille était réunie :

– Il paraît que Nia a dit qu'à Prespa, il n'y a qu'un seul célibataire à qui elle se marierait. Que lorsqu'on lui a demandé qui c'était, elle n'a rien répondu. Mais de toute façon, tout le monde le sait...

Sur le visage empourpré de Lazar se dessina une telle souffrance d'embarras et de colère envers sa belle-sœur, envers laquelle il s'était toujours comporté avec amour et respect, que tout le monde à table baissa les yeux, tandis que Ratsa Kotchovitsa, qui avait constaté son erreur, se mit à pleurer.

Ce nouvel incident raviva de nouveau sa blessure après tout ce temps, mais, cette fois encore, Lazar se tranquillisa très vite. Le nom et le souvenir de Nia, tous les souvenirs d'elle, liés à son amitié avec Katérina, n'éveillaient en lui que colère et souffrance, et parfois une affligeante résignation pour quelque chose qui était perdu et qui devait être perdu. Avec cette colère, Lazar la chassait de ses pensées et réussissait à la chasser, se tranquillisait un certain temps, jusqu'à ce qu'il sentît quelquefois, sans s'y attendre, qu'elle restait là, dans son cœur. Le plus souvent, Lazar s'imaginait à tort que la colère était son seul et unique sentiment envers la fille de *tchorbadji* Avram, mais ce n'était qu'une écorce douloureuse sur son jeune cœur ardent et avide.

Il ne se trompait en rien quand il voyait Bojana, qu'il était près d'elle, entendait sa voix et se réjouissait de sa pure et humble beauté. Près d'elle, Lazar se sentait vraiment heureux et libre. Mais de même qu'un corps malade qui, une fois sorti des profondeurs des eaux curatives, se tord de nouveau sous le faix de ses tares, de même, lui aussi, dès qu'il sortait du cercle pur et clair de son regard, se retrouvait de nouveau seul avec ce poids qui lui rongeaient le cœur. Bojana n'avait aucun empire sur lui ou alors la force de son charme était telle que, dès lors qu'elle échappait à son regard, il l'oubliait presque. Lorsqu'il remarqua cela, Lazar se mit lui-même à la chercher plus souvent, autant que la décence le lui permettait et en tant que meilleur ami de son frère. Ainsi donna-t-il son accord pour travailler ensemble avec Andreï et, semblait-il, pas tant dans son propre intérêt qu'à cause du regard apaisant et curatif de Bojana, à cause de la bonté de son frère et surtout pour s'opposer, pour s'extirper du dangereux empire de la fille de *tchorbadji* Avram. Sa famille se réjouissait pour lui – il se

retrouvait ainsi dans un métier plus adapté – et son frère Kotcho, juste comme ça, par amour fraternel et pour l’encourageait, lui dit :

– De toute façon, Lazé, tu pourras revenir dans notre boutique quand tu veux.

Seule Soultana, sa mère, ne se réjouissait pas ; elle ne le gêna d’aucune façon, ni même d’une parole – en fin de compte, Lazé allait vers quelque chose de mieux : il devenait marchand, commerçant de céréales – mais c’était surtout du fait qu’en ces jours, elle avait un peu perdu espoir de prendre pour bru la fille de *tchorbadji* Avram. Nia n’entrait plus dans sa cour, ne cherchait plus, comme avant, Katérina et aucune nouvelle ne venait de la cour d’Avram Nemtour. « C’est comme ça, se dit Soultana, quand on fuit sa bonne étoile. Mais on verra, on verra, laissons les choses se dérouler comme ça pour le moment. Après tout, Bojana Benkova non plus n’est pas n’importe qui et si c’est pas possible avec Nia, Bojana vient tout de suite après elle, tant par la famille que par la fortune et la beauté. La fille du *tchorbadji* n’a qu’à pas trop faire la fière... Maintenant elle pourrait bien prendre un peu peur. On verra, on verra. » – Soultana ne va pas dormir, elle gardera les yeux ouverts. Au même moment se produisit un autre événement, qui la dérida et la libéra de ses colères contre Katérina : maître Rafaïl prit ses affaires et alla vivre dans une autre maison. Toujours dans la même rue, quelques portes plus bas.

– Il est pas allé bien loin le misérable, se dit Soultana, mais ce qui compte, c’est qu’il va plus entrer dans ma cour...

Maître Rafe ne parvint pas à finir l’iconostase qu’il pensait lui offrir. Pendant qu’il rangeait ses affaires, attristé jusqu’aux larmes, il rangea aussi l’iconostase non finie, de sorte qu’il se réconforta avec lui :

– Il est quand même pour elle : pour la vieille sorcière. Je le lui donnerai un jour, et d’ici là, p’t-être qu’elle sera devenue ma belle-mère.

IX

Lazar Glaoushev s’adonna à son nouveau travail avec une grande application. Tout d’abord, Andreï et lui partirent acheter ensemble des denrées, pour que le nouveau marchand

s'habitue et vienne à maîtriser l'art de son nouveau métier. Ils se rendaient aux *tchifliks* des environs, qui étaient presque tous turcs, mais achetaient en secret aux paysans-serfs, ce que ces derniers avaient réussi à cacher à leurs maîtres. Certains paysans avaient aussi quelque lopin de terre à eux, mais ils cachaient aussi aux yeux de leurs maîtres ce que produisaient leurs propres champs. Tous les deux ou trois jours, tantôt Andreï, tantôt Lazar menaient vers la ville des caravanes de voitures chargées, si bien que les granges d'Andreï se remplissaient vite. Puis Lazar, après avoir appris à plonger les mains bien au fond des sacs et à reconnaître, au poids de sa poignée ou de visu, la qualité du blé, du seigle ou de l'orge, à marchander avec les cupides *agalar*¹²⁷ et *kahyas*, à se faufiler en cachette dans les cours des villages, commença se rendre tout seul dans les villages, pour que Andreï et lui fissent plus vite le tour des environs et devançaient les autres marchands de céréales. Il s'aventura même quelque part dans les parages et ramena une caravane de vingt voitures de blé, parce qu'il avait fait baisser le prix de trois paras. Andreï se réjouissait de son application et de ses réussites :

– Je te l'avais dit, Lazé, que ça marcherait bien...

Ils n'avaient pas encore tout à fait fini – que n'y avait-il pas à finir, tant du point de vue des denrées achetées que des comptes – que Lazar hasarda un jour, et l'on voyait qu'il luttait avec lui-même :

– Andreï, tu sais... maintenant aussi je pense qu'à ça... J'ai appris qu'au conseil on prépare encore que qu'chose autour de l'école hellène.

– Va donc, ne laisse pas les affaires nationales. Tu es comme mon pere, Lazé...

Il était temps d'ouvrir l'école pour la nouvelle année scolaire et certains membres du conseil s'étaient vantés en ville : le vicaire apprit que trois nouveaux enseignants allaient venir et qu'ils étaient de Mora, de vrais Grecs, des gens très instruits ; l'évêque en personne avait arrangé les choses. Lazar alla trouver *hadji Zacharie Mirtchev*, car il était de ces *tchorbadjis*, qui, au conseil, étaient favorables aux jeunes. Lazar l'interrogea et sut tout des nouvelles machinations du vicaire. Le vieux *tchorbadji* dit à la fin :

¹²⁷ (T.) Pluriel d'aga.

– On a signé une lettre, on leur paiera six mille groches sur l'année. Mais c'est une bonne chose que des personnes aussi instruites viennent à Prespa.

– Ils ne viennent pas ici pour instruire, grand-pere *hadji*. Ils viennent de Mora et toutes ces attentions du vicaire et de l'évêque... Le pire c'est que des gens aussi intelligents que toi ne se rendent pas compte de ce que nous prépare le vicaire. Il veut feire de nous des Grecs, grand-pere *hadji*, et vous l'aidez : vous dépensez l'argent du peuple et vous donnez le vôtre, de sorte qu'on se lance nous-mêmes des pierres sur la tête.

– D'accord, mais alors qu'est-ce qu'on fait, et vous les jeunes, qu'est-ce que vous faites ?

– Écoute, grand-pere *hadji* : ce dimanche tu demanderas que l'on fasse venir au conseil aussi certains d'entre nous et certaines corporations. Tu diras : on va dépenser beaucoup d'argent ; voyons ce qu'ils en pensent, eux aussi, pour que tout le peuple soit d'accord. Dépêche-toi et envoie-nous toi-même le commis ou le scribe. Et tâche de feire en sorte que nous n'ayons pas à casser la porte pour entrer. N'est-il pas juste, grand-pere *hadji*, puisqu'il s'agit de questions nationales, de demander aussi au peuple ? Tout ce que disent le vicaire et Avram Nemtour, c'est toujours ce qui se fait. Vous êtes de bonnes personnes, vous les écoutez et ils vous mentent si bien que vous ne vous rendez pas compte où ils vous mènent. Fais ça dimanche et tu feras un grand bien au peuple.

Lazar Glaoushev alla seul à la *tcharshia*, presque de boutique en boutique, et organisa pour le dimanche suivant un grand rassemblement. Il proposa de venir à tous les premiers maîtres et à tous ceux qui tiennent au peuple, à l'école et à l'église. Et jamais, auparavant, autant de monde ne s'était rassemblé dans la salle de lecture de Prespa, comme ce dimanche-là. Les gens commencèrent à arriver avant la fin de l'office. De sa propre volonté et malgré lui, ce jour-là Lazar Glaoushev commença ouvertement la lutte des Prespanais contre le parti phanariote de Prespa.

S'il avait commencé plus calmement, tout se serait passé différemment, mais quand il se dressa à côté de la table, quand il vit en face de lui autant de monde – les uns à côté des autres dans la salle ou attroupés dehors, dans le couloir et sur les escaliers, si bien qu'on

entendait des voix venant de la rue – et qu’il vit autant d’yeux braqués sur lui, les mots qui lui vinrent à la bouche tombèrent parmi le peuple comme des tisons ardents et tout le peuple s’embrasa. Visiblement, tout le combustible qui s’était accumulé en lui et chez tous ces gens s’enflamma d’un seul coup.

– Peuple ! s’écria Lazar avec une telle voix qu’on eut dit qu’il voulait être entendu de ceux-là mêmes qui étaient dans la rue et qui, parce qu’ils ne savaient pas qu’il avait commencé, faisaient du vacarme. Un chuchotement traversa toute la pièce, se déversa dehors et un silence total s’installa aussitôt, mais Lazar Glaoushev s’écria encore plus fort : – Peuple ! Nous ne sommes pas rassemblés ici aujourd’hui pour débattre et discuter, pour apprendre et nous instruire. Aujourd’hui, nous voulons notre droit ! Arrêtons de nous laisser traiter de troupeau et de brebis insensées ; on nous traite ainsi et il est vrai que nous-mêmes sommes pareils à un troupeau. La clef de notre église est entre les mains d’un étranger ; nous attendons qu’il ouvre puis nous entrons. La bourse du conseil et aussi entre ses mains ; il la fouille et la vide. Mais d’où est-il venu, qui l’a invité, qui nous l’a envoyé, lui qui reste ici depuis des années, et nous qui le suivons comme un troupeau de brebis insensées ? Eh bien, ça suffit ! Rends-nous, petit homme, la clef de notre église nationale pour qu’elle soit entre nos mains, laisse-nous voir ce qui entre et sort de la bourse du peuple !

Quelqu’un dit tout haut :

– Le moine...

– Le boisseau, le boisseau ! s’écria quelqu’un d’autre, quelque part vers la porte.

Quelques-uns ici et là dans la cohue rirent tout haut, et Lazar, qui s’était arrêté un instant, reprit :

– Ce n’est pas des rires, mais des larmes qu’il faut pour ce grand martyr séculaire sous le boisseau : des larmes et d’amers sanglots, mes frères ! Et nous ici, à Prespa, nous restons assis et nous nous recroquevillons sous un boisseau alors qu’un étranger s’est assis sur notre tête...

– Un moine...

– Le vicaire ! le vicaire ! retentirent de nombreuses voix, des voix moqueuses et des voix encore plus irritées.

Lazar s'arrêta de nouveau, réfléchit un instant, puis se mit à parler plus posément :

– Nous avons un conseil ecclésial où siègent une dizaine d'honnêtes vieillards, qui prennent des décisions pour l'église, pour l'école et pour toutes les questions nationales. Mais il y a aussi là-bas un autre homme, un étranger, qui ordonne tout à sa manière et les autres l'écoutent docilement. C'est ainsi que des erreurs se produisent les unes après les autres, parce que l'étranger ne cherche que son intérêt. Si je me mets maintenant à vous parler en grec, aucun d'entre vous ne va rien comprendre. Et dans notre église, on chante surtout en grec et personne n'y comprend rien. Nous avons une vieille école où l'on enseigne dans notre langue, mais personne ne s'en occupe. Nous avons une autre école en langue hellénique et tous les soins et attentions sont pour elle. C'est une école nationale uniquement parce qu'on dépense pour elle l'argent national. Elle est nationale par l'argent, mais pas par l'éducation qu'on y donne. Comme nous venons de l'apprendre, nous attendons l'arrivée de nouveaux enseignants pour l'école hellène et chacun d'entre eux recevra six mille groches par an. Mais pourquoi donne-t-on autant d'argent national si cette école n'est pas nationale ? On n'y enseigne pas dans notre langue, mais en hellénique et les enfants ne comprennent rien. On n'y enseigne pas notre culture, mais la culture hellène et les enfants ne peuvent rien apprendre. Qu'on chante à l'église dans notre langue, qu'on enseigne dans l'école nationale dans notre langue. On nous envoie des enseignants de Mora, mais nous, nous voulons des enseignants de chez nous. Ils sont tous meilleurs les uns que les autres, nous en inviterons deux ou trois et ils viendront. Ils sont de chez nous, alors que ceux de Mora ne sont pas des nôtres. Nous ne sommes pas des Hellènes. Si là-haut, au conseil – Lazar désigna le plafond – siégeaient d'autres gens, qui chérissent davantage ce qui est à eux et moins ce qui est étranger, les erreurs auraient été moins nombreuses, et les actions, bénéfiques au peuple, auraient été plus nombreuses. Il faut que des gens plus nationaux siègent là-haut.

– Seuls des *tchorbadjis* et des Phanariotes siègent là-haut ! retentit une voix éraillée.

– Des oppresseurs nationaux !

Lazar fit un signe pour demander le silence et poursuivit :

– Nous nous sommes rassemblés pour connaître la volonté nationale. Là-haut ils sont une dizaine, ici il y a tout le peuple. Qui n'est pas venu ici aujourd'hui vous a envoyés vous. Et qui n'est pas venu parce qu'il ne chérit pas les affaires nationales, nous ne lui poserons même pas la question. Peuple, frères ! Ici, à Prespa, il n'y a pas d'autre population chrétienne hormis quelques Valaques. Est-ce vrai ?

– C'est vrai ! éclatèrent sourdement en chœur de nombreuses voix dans la pièce basse. C'est vrai ! retentirent comme un écho d'autres voix dans le couloir et l'escalier.

– Ici, à Prespa... poursuivit à peine Lazar puis se tut. Les gens dans l'escalier s'étaient mis à remuer bruyamment, on entendit des apostrophes rageuses, puis la voix du commis du conseil :

– Cédez le passage ! Allez, laissez-moi passer. Les membres du conseil m'envoient. Ils appellent Lazar Glaoushev là-haut. Écarte-toi donc ! Le commis perdit visiblement espoir de se frayer un chemin à travers la foule, si bien que lorsqu'il atteignit la moitié de l'escalier, il se pencha pour regarder à travers la porte d'en face et Lazar le vit lui faire des signes de la tête et des mains : – Lazar, Lazé... Ils t'appellent là-haut, les membres du conseil t'appellent. Tout de suite...

– J'arrive, répondit Glaoushev. Quand le silence s'installa de nouveau, il dit d'une voix forte et perçante, telle qu'elle devenait lorsqu'il était agité et furieux : – Ils m'appellent là-haut et j'irai. J'irai en votre nom. Et je dirai là-haut : honneur et respect envers vous, vieillards, mais des gens nationaux, des corporations, des gens plus modestes et même quelques jeunes, doivent aussi entrer ici. Le conseil est national et n'est pas l'apanage des vieillards et des *tchorbadjis*. Je dirai plus : le peuple veut que dans les églises on chante uniquement dans sa langue ; le peuple veut que, à l'école, on enseigne dans sa langue, que les enseignants soient des gens d'ici et non des étrangers. Et je dirai encore : si vous n'êtes pas d'accord avec le peuple, le peuple non plus ne sera pas d'accord avec vous et il vous laissera, et il ne vous écoutera pas. Dites-moi maintenant, mes frères, si je dois aller là-haut ou si je ne dois pas y aller. Ce que vous direz, c'est ce que je ferai.

La foule commença à remuer, se mit à faire du bruit, à crier :

– Vas-y... Vas-y ! Dis-leur, Lazé... Vas-y ! Pour qu'ils sachent... Le peuple...

– Eh bien soit – trancha Lazar avec sa voix aiguë, le vacarme qui avait éclaté – j'irai, mais je n'irai pas seul, pour qu'ils sachent, là-haut, que je ne suis pas seul. Qu'une dizaine de personnes des corporations viennent avec moi, des gens plus connus, comme maître Aleksa Kotchov, maître Petré Momev... Qui d'autre, allez, qui d'autre ?

– Andreï Benkov, Andreï...

– Ioné Tchakal !

– Non, non... Laissez-moi... j'suis pas fait pour ce genre de travail.

– Avance, avance ! Voilà maître Boris Moutafchia !

– Dimo Parlev !

– Mirtché Grébénar !

– Maître Marko Tchouktchouk !

Après avoir entendu dix noms, Lazar se dirigea vers la foule, qui se pressait contre les deux murs ; elle se sépara à peine et un étroit passage s'ouvrit en direction de la porte. Il monta l'escalier, suivi de la dizaine de citoyens élus, et de tous les côtés on leur criait :

– Avancez... Dites-leur... On ne veut pas d'eux ! Le peuple...

À l'étage supérieur, la clameur de la multitude en bas résonnait comme un bourdonnement souterrain. Lazar ouvrit la porte de la chancellerie du conseil, entra à l'intérieur et salua respectueusement. Lorsqu'il se retourna pour céder le passage à sa dizaine de compagnons, il vit que, derrière eux, d'autres personnes et tous ceux rassemblés en bas avançaient en une large et longue file dans les escaliers. Lazar ne referma pas la porte et s'immobilisa là, alors que le peuple s'attroupa et se dressa devant la porte ouverte tel un mur. Se tenant là, de sorte à être entendu dans la pièce et dehors, il désigna ses compagnons et sourit :

– Selon une vieille tradition à nous, quand un invité amène d'autres hôtes, on les considère eux aussi comme des invités et de chers hôtes.

L'archimandrite, assis dans l'angle face à la porte, était tellement pâle que son front blanc semblait maintenant verdâtre, et la pâleur de ses joues était visible même à travers les poils de sa barbe. À sa gauche siégeait Avram Nemtour, dont le visage était si terriblement froncé que l'on ne voyait pas ses yeux, mais seulement ses gros sourcils. Les autres membres du conseil restaient assis sans bouger sur les divans aux alentours, disposés comme de petits tas le long des murs avec leur *kiourk* et fez du dimanche, avec leurs chapelets et *chibouks*, tandis que les deux vieux prêtres, également membres du conseil, étaient comme étrangers parmi eux, avec leurs soutanes et hauts chapeaux de popes. Seul Zacharie Mirtchev remuait nerveusement à sa place – visiblement, il avait fait appeler Lazar Glaoushev, mais une situation différente, à laquelle il ne s'était pas non plus attendu, s'était présentée.

– On t'a dit de venir seul, retentit la voix de *tchorbadji* Avram, qui ne bougea même pas, mais regardait Lazar avec ses sourcils.

Lazar se tenait face à lui grand, svelte et beau, il avait ôté, selon le nouvel usage, son fez et son large front luisait dur et opiniâtre, alors qu'au coin de sa bouche, sous ses fines moustaches, se cachait un sourire un peu moqueur. Il dit :

– Si vous m'appellez, comme vous m'avez déjà appelé à d'autres occasions, pour que je vous lise une lettre ou que j'écrive que qu'chose, considérez que je suis venu seul, car ces gens sont venus pour des raisons personnelles. Mais si vous m'appellez pour quelque affaire nationale plus importante, alors je vous dirai que moi seul, je ne suis rien et que le peuple veut entendre ce dont on parle et à quoi on pense ici pour ses affaires. Faites de la place, honorables *tchorbadjis* et vieillards, à ces dix hommes pour qu'ils s'assoient parmi vous. Ce sont tous d'honnêtes gens des corporations, des maîtres et des premiers maîtres, et ce sont des gens élus, parce que le peuple les envoie auprès de vous. Je vous dirai autre chose : vous m'avez fait appeler seul, mais je suis venu avec ces gens. Or, si vous ne m'aviez pas appelé, nous serions venus ici de nous-mêmes. C'est ainsi qu'en a décidé et que nous en a enjoint ce peuple, rassemblé dehors et en bas, jusque dans la rue.

Lazar se retourna vers sa dizaine de compagnons et désigna de la main les divans aux alentours :

– Allez-y, asseyez-vous. Ici nous sommes entre nous, entre Prespanais, hormis Sa Révérence...

La dizaine de citoyens étaient assez embarrassés, mais quelques-uns des plus âgés allèrent s'asseoir sur les divans, puis les autres y allèrent aussi, de sorte que seuls Lazar et Andreï Benkov restèrent debout à côté de la porte. C'est ce que voulait Lazar – être plus près de la porte ouverte et quand il parlait, il s'adressait aux membres du conseil dans la salle et plus encore au peuple attroupé dehors. Or de plus en plus de monde se rassemblait dehors – visiblement, le bruit avait couru en ville que des choses importantes se passaient au conseil.

Il eut un silence. Dehors, seulement et comme en profondeur, on entendait un sourd et continu grognement :

– Hou, hou...

Lazar Glaoushev, que l'on avait fait appeler, attendait. Ceux qui l'avaient fait appeler attendaient aussi ; or l'usage voulait que ce soient eux qui commencent. Alors Avram Nemtour reprit et il regardait toujours ainsi avec ses gros sourcils.

– On t'a appelé pour l'école, dit-il sans mentionner le nom de Lazar, mais c'était évident qu'il s'adressait à lui – Il est temps de l'ouvrir aussi cette année et on a pensé, considéré et décidé que cette année devait être meilleure que la précédente et que toutes les autres années jusqu'à présent. On t'a appelé pour te demander si tu es d'accord de devenir prof dans cette école, celle du conseil. Tu enseigneras aux enfants en slave. On t'a aussi attribué un salaire : cinq mille groches par an. Tu nous as entendus, maintenant écoutons ce que tu vas dire.

Lazar avait fixé son regard sur le mur d'en face et semblait ne pas l'entendre. « Tac tac tac », craquetaient les chapelets des vieillards aux alentours. Dehors, tout le monde retenait son souffle et attendait les yeux écarquillés vers Lazar. « Hou, hou », entraînait par salves et se déversait dans le silence le sourd vacarme de la rue. Tout d'abord, Lazar hocha la tête, sans détacher son regard du mur, mais il se ranima aussitôt et tourna le visage non pas vers *tchorbadji* Avram, mais vers le vicaire.

– Non, dit-il et répéta : – Non. Je ne deviendrai pas enseignant. Je me demande pourquoi vous me proposez maintenant de devenir enseignant, alors que vous ne l’avez pas fait plus tôt. Je me le demande, mais je m’en doute. Excusez-moi, mais je vais vous dire : vous voulez me passer un licol autour du cou.

– Voyons, Lazé, ne dis pas ça ! se dressa en face de lui *hadji* Zacharie Mirtchev.
– Quand je les ai entendus parler de toi ici, j’étais aux anges. Le vicaire t’a loué et tous les autres aussi. Tu es quelqu’un d’instruit et tu es de chez nous, d’ici, tu enseigneras aux enfants dans notre langue. Et ton salaire est bon – cinq mille groches par an. Que peut-on vouloir de plus si ce n’est la santé ? Allons, fais tes baisemains et dis que tu acceptes !

– Grand-pere *hadji*, répondit Lazar, je vous remercie pour les bons mots et les louanges. Mais puisque vous voulez feire de moi un enseignant et que vous m’avez attribué un si grand salaire, dites-moi, est-ce parce que vous vous souciez de l’école ou parce que vous vous souciez de moi ? Ça ne peut être ni l’un ni l’autre. On ne donne pas autant d’argent à un novice. Et puisque vous avez décidé que cette année l’école serait meilleure, vous ne pouvez pas chercher des enseignants comme moi : je n’ai jamais été enseignant. Il y a que’qu’chose d’autre...

– Attends – l’interrompt *tchorbadji* Avram – pas si vite. De meilleurs profs viendront aussi et tu apprendras d’eux ce que tu ne sais pas. Ils sont trois, plus toi ça fait quatre.

– Et qui sont-ils ? Comment sont-ils ? Qui vous les a recommandés ?

– Le vicaire, répondit de nouveau *hadji* Zacharie. Et l’évêque !

– Quel salaire leur avez-vous attribué à eux ?

– Six mille groches. Après tout, ils viennent à un endroit qui leur est étranger... Ils viennent de Mora.

– Tiens donc, de Mora, haussa les sourcils Lazar Glaoushev. – Eh bien soit, j’ai compris pourquoi vous m’aviez appelé et je vous en suis reconnaissant, mais à votre tour maintenant d’entendre pourquoi nous sommes venus vous voir. Chaque fois que vous ferez que’qu’chose pour les affaires nationales, pour l’église, pour l’école ou quoi que ce soit, vous l’écrirez dorénavant noir sur blanc et chaque corporation y apposera son sceau. Tout texte,

même écrit avec une plume en or, sur lequel ne figurent pas les sceaux des corporations n'a aucune valeur. C'est ainsi, honorables vieillards et *tchorbadjis*, ne m'en voulez pas. Un nouveau bâtiment pour l'école hellène et c'est l'argent national que l'on dépense ; pour trois nouveaux enseignants à six mille groches, c'est encore l'argent national qui est dépensé. Le peuple donne et les troncs de l'église se remplissent d'argent tous les dimanches, mais vous, hommes honnêtes et sensés, vous devez savoir s'il est d'accord que vous dépensiez cet argent et avec la façon dont vous allez le dépenser. Ne craignez-vous pas que quelqu'un vous dise que vous dépensez l'argent national pour votre propre intérêt ? Il y a autre chose : pour qu'il n'y ait pas d'erreurs et que tout le monde soit d'accord, de bons et honnêtes gens comme ces maîtres et premiers maîtres doivent entrer ici, et pas seulement des *tchorbadjis*. Le peuple de Prespa veut se choisir un nouveau conseil et vous êtes les mieux placés pour le savoir : la voix du peuple, c'est la voix de Dieu, et qui se sépare du peuple reste seul et personne ne l'écoute.

– Et toi alors, qui t'écoute – commença *tchorbadji Avram*, lentement, profondément, et tout en haussant la voix, il se dressa lentement – qui t'écoute, toi, p'tit morveux ! Qu'est-ce que t'as à rester là-bas, où est-ce que tu t'crois... Dehors ! Sors d'ici ! s'écria tout à coup Nemtour et tout son visage gonfla, avec son cou ; il s'embrasa, vira au rouge et même au bleu.

Il continua à crier, en agitant ses gros bras courts ; la mèche de son fez bondissait vers le haut, mais sa voix s'étrangla, disparut dans une terrible et violente vague de cris multiples et de pas. Dehors, la foule criait, hurlait et se bousculait pour entrer dans la salle :

– On ne veut pas de vous ! Oppresseurs ! *Tchorbadjis* ! Le peuple... Sortez, c'est à vous de sortir !

Lazar se retourna avec les bras ouverts vers la foule pour l'arrêter, pour la tranquilliser. Il criait lui aussi avec un visage effrayé, mais sa voix non plus ne s'entendait pas. Les vieillards aussi bondirent, tout comme leurs nouveaux invités ; certains allèrent tranquilliser, prier *tchorbadji Avram*, deux ou trois autres n'osaient pas même bouger de leur place. Seul le vicaire était toujours assis dans l'angle et si ce n'était la pâleur de son visage, on eût pensé

qu'il n'entendait rien, ne voyait rien. L'effroyable hurlement s'apaisa enfin, se retira, dévala l'escalier jusque dans la rue. Lazar Glaoushev se retourna de nouveau vers les vieillards, le front pâle et le visage ruisselant d'épaisses gouttes de sueur. Les membres du conseil, qui s'étaient mis à bouger dans la salle, s'arrêtèrent pour l'écouter :

– Voilà, vous voyez de vous-mêmes ce qu'il en est. Que faut-il que je vous dise de plus ? Aujourd'hui, c'est dimanche. La nouvelle va se répandre et d'ici dimanche prochain, un nouveau conseil sera élu. C'est la volonté du peuple et personne ne peut l'arrêter. Allez, partons, s'adressa-t-il à sa dizaine de compagnons, qui le suivirent, en faisant craquer le parquet avec leurs galoches cloutées.

Bientôt, dehors, tout s'apaisa. Il faisait calme dans la salle du conseil. Et comme il s'était arrêté là, au milieu de la salle, la tête penchée, plongé dans ses pensées, *hadji Zacharie Mirtchev* dit :

– Puisqu'ils veulent pas de nous...

Personne ne lui répondit.

X

Andreï Benkov et quatre membres des corporations entrèrent au nouveau conseil ; *hadji Zacharie Mirtchev* et l'un des vieux *tchorbadjis*, deux des prêtres et le vicaire restèrent également. On élut trois jeunes pour qu'ils s'occupent de l'école – dont Lazar Glaoushev ; on élut aussi trois marguilliers pour l'église et Dieu sait comment c'est arrivé, mais le Valaque Greta fut aussi élu en tant que marguillier. Prespa se tranquillisa et le peuple était content, mais pas pour longtemps.

Tout d'abord, on commença une fois de plus par la question de l'école hellène. Les nouveaux membres du conseil obligèrent le vicaire à écrire une lettre aux trois enseignants hellènes, que l'on attendait, pour qu'ils ne viennent pas à Prespa, et entre-temps, Lazar Glaoushev, au nom du conseil de l'école, écrivit des lettres et les expédia dans toutes les villes, où il y avait des écoles bulgares en place, à l'attention de quelques enseignants et éducateurs de renommée, qu'il pria humblement d'envoyer deux ou trois enseignants bien

préparés pour l'école à Prespa. Le vicaire tarda à envoyer la lettre et les nouveaux enseignants hellènes arrivèrent. Seul deux d'entre eux étaient venus – le troisième avait, paraît-il, renoncé. Quand ils virent, tous les deux, que le peuple ne voulait pas d'eux, ils hésitèrent, prirent peur, mais le vicaire parvint à en retenir un, alors que l'autre s'en alla. Lazar n'avait pas de réponse à ses lettres et ne savait pas non plus quelle réponse il obtiendrait, de sorte que le conseil décida de retenir temporairement l'enseignant hellène pour que l'école ne reste pas fermée. Lazar Glaoushev dit, et tous les membres du conseil ecclésial et de l'école approuvèrent ses propos :

– Quand il s'agit du vrai savoir, il n'y a pas de différence entre bulgare et hellène. Nous ne voulons pas que notre école soit hellène, comme elle le fut jusqu'à présent, mais on pourra y enseigner un certain temps en hellénique, ce qui compte c'est qu'elle ne reste pas fermée.

Ils embauchèrent aussi comme enseignant Todor Bojinov, qui avait remplacé son père, le vieux prof Bojin, et qui rassemblait comme lui à la maison une trentaine d'enfants, pour devenir enseignant à l'école du conseil : il enseignera aux plus jeunes écoliers en bulgare et en slave, tandis que l'enseignant hellène enseignera aux plus grands en hellénique.

Tout ne se passa pas comme ça, sans disputes ni embarras, mais les choses finirent par s'arranger de telle manière qu'elles n'auraient pas pu s'arranger mieux.

Puis vint le tour des églises et surtout de la nouvelle église. Le vicaire limita un peu les chants en grec et les prêtres eux-mêmes les limitèrent davantage encore, quoique l'évangile et les plus importants cantiques de la cérémonie liturgique continuaient d'être chantés en grec. La haine envers les Phanariotes s'était beaucoup accrue et le peuple ne pouvait plus les tolérer, mais le vicaire menaçait :

– Comment osez-vous ! L'évêque va vous anathématiser, le patriarche va vous maudire !

La peur dans le cœur du peuple n'avait pas encore disparu et les gens ne se résolvaient pas à donner libre cours à leurs sentiments, aussi détestable que leur fût le vicaire épiscopal et sa voix à l'église. Puis, un jour, l'évêque en personne arriva inopinément à Prespa. Il réalisa une liturgie solennelle dans la nouvelle église, alla chez le *caïmacan*, et

rassembla au conseil tous les notables de la ville. Il parlait calmement et humblement, pour endormir le peuple mécontent, mais il menaça les réfractaires, en disant toujours aussi calmement et humblement :

– Notre père, le sultan, ne reconnaît qu'une seule Église chrétienne et quiconque s'en sépare et se rebelle contre elle, se rebelle aussi contre lui, contre notre maître et père.

Les personnes rassemblées commencèrent à s'agiter, surtout à cause des derniers mots de l'évêque. Alors Lazar Glaoushev se leva et répondit :

– Nous ne nous rebellons pas contre le sultan, que Dieu multiplie ses années, mais nous réclamons nos droits. Nous ne sommes pas grecs et il est de notre droit, dans notre église, de chanter et célébrer l'office dans notre langue, et que notre église et toutes nos affaires nationales soient gérées par des gens de chez nous. Si nous ne pouvons pas, Saint Évêque, nous comprendre en tant que chrétiens, de façon chrétienne avec ceux qui nous gênent et se mêlent de nos affaires nationales, alors nous hausserons le ton et adresserons une humble requête à notre miséricordieux père le sultan. Il est juste et il entendra la voix du peuple et sa requête.

L'évêque ne lui répondit que du regard, puis dit qu'il était très fatigué et demanda à ce qu'on le laissât seul, mais alors que les fidèles étaient encore en train de sortir, il retint le vicaire, *tchorbadji* Avram et Greta le Valaque. Ces gens restèrent seuls, enfermés dans la chancellerie du conseil, pendant peut-être deux heures. Ce qu'ils s'étaient dit devint évident dès le lendemain, après le départ de l'évêque. Cette fois, le vicaire en personne rassembla les membres du conseil ecclésial, les marguilliers et les membres du conseil de l'école, et prit la parole en premier :

– Certains ici ont entrepris de diviser l'église – elle est à nous, elle et à vous, prétendent-ils. Mais c'est la demeure de Dieu et la demeure de tous les chrétiens. Nous commettons un péché quand nous nous prêtons à pareilles disputes et le diable se réjouit. Voilà maintenant que les Valaques locaux haussent le ton et j'espère que l'on reviendra à la raison quand on verra que la dispute s'accroît et que personne n'a rien de bon à en tirer. Dis-nous à présent, *Kyr* Greta, ce que tu as à nous dire.

Greta le Valaque se leva et se mit à parler en souriant, comme avec la meilleure volonté du monde :

– Puisqu'il est question de savoir à qui appartient la nouvelle église de Prespa, nous, les Valaques, nous dirons qu'elle est aussi à nous. Jusqu'à présent nous nous sommes tus, parce que nous ne voulions pas aggraver la querelle, mais après avoir bien réfléchi, nous nous sommes dit que, si nous nous en mêlions, peut-être qu'on arriverait à y mettre fin plus vite. Pour cette église à Prespa, nous avons, nous aussi, donné tout un paquet d'altuns ; tout le monde le sait et c'est écrit dans les registres. Nous sommes peu à Prespa, mais nous avons donné plus. Et à présent, puisque certains disent que cette église est à eux, nous aussi nous dirons qu'elle est à nous. Ils disent qu'à l'église il faut chanter en slavon, mais nous, nous disons qu'il faut chanter en grec, car nous comprenons mieux le grec. C'est pourquoi nous, les Valaques, nous disons : l'église est à vous et à nous, car elle est à Dieu. Jusqu'à présent on y chantait en slavon et en grec. Pour que nous ne nous disputions pas, continuons d'y chanter en slavon et en grec. C'est ce qu'il y a de mieux et ainsi il n'y aura aucune querelle entre nous.

Le vicaire, qui était un homme plus taciturne et ne parlait pas beaucoup, se dépêcha cette fois d'intervenir de nouveau en premier et, comme toujours, en grec :

– C'est un ange qui parle avec la bouche de *kyr* Greta ; le Seigneur lui-même nous l'envoie pour nous faire revenir à la raison et nous apaiser. Il est juste que les Valaques disent aussi que la nouvelle église est à eux. Ils ont donné beaucoup d'argent pour cette église. Les plus vieux savent que si les Valaques n'avaient pas été là à l'époque pour aider, aujourd'hui encore l'église ne serait pas bâtie. C'est écrit dans les registres du conseil ; il est aussi écrit combien d'argent ils ont donné. Si on dit qu'elle est à nous, qu'elle est à vous et que l'on se met à la diviser, il faudra la séparer en deux ou trois parties. C'est une honte et un péché que de courroucer Dieu. L'église est d'abord à Dieu et ensuite à tous les chrétiens. Et il n'y a aucune raison de bouleverser l'ordre établi jusqu'à présent. Il n'y a aucune raison non plus de continuer à nous disputer, de réjouir le diable et de courroucer Dieu.

On voyait que Lazar Glaoushev tenait à peine à sa place, pendant qu'il écoutait le vicaire et *Kyr Greta*. Maintenant il bondit d'un seul coup, bien qu'il tînt fermement les brides de sa colère :

– Qu'il y ait un diable dans notre dispute et non un ange divin, on vient de le voir très clairement. Un diable est venu pour nous tenter et nous duper, mais il porte des vêtements d'ange, il a arrangé sa figure, et sa voix est douce et calme, mais ses cornes apparaissent grandes comme ça. Qu'est-ce que tu racontes, *Kyr Greta* ? Qui êtes-vous et combien êtes-vous à Prespa, vous les Valaques ? Vous êtes venus ici ; vous étiez dans une grande détresse et nous vous avons reçus comme des chrétiens et des frères. Nous nous entendions bien jusqu'à présent et vous n'avez pas de quoi vous plaindre de nous. Quand on érigeait la nouvelle église, vous aussi vous avez participé : vous avez donné ce que vous pouviez de vos richesses, que vous avez amassées ici, dans notre ville. Vous avez donné de l'argent pour l'église, dans laquelle vous baptisez et célébrez les funérailles. Mais est-ce pour ça que vous avez alors donné de l'argent, pour la diviser maintenant avec nous ? Nous sommes ici et vivons dans cette ville depuis la nuit des temps, comme nos grands-pères et nos arrière-grands-pères ; nous sommes ici à notre place, alors que vous, vous êtes venus en tant qu'invités, vous êtes restés en invités et d'ailleurs combien êtes-vous, *Kyr Greta* ? Nous vous avons laissés venir jusqu'à l'entrée, mais vous venez vous installer à l'intérieur, et vous voulez diviser avec nous la maison de nos pères et de nos grands-pères. Non, *Kyr Greta*, n'écoutez pas ce que vous chuchote le diable et ce qu'il vous apprend. Ne vous confrontez pas à tout un peuple, qui vous a reçus dans sa maison comme des frères. Et laisse-moi te dire que vous, les quelques Valaques de Prespa, vous ne nous faites certainement pas peur, mais vous pourriez bien vous attirer notre haine. Retire ce que tu as dit, *Kyr Greta* !

Ils parlèrent ainsi encore longtemps, surtout Lazar Glaoushev et Greta ; ils répétaient la même chose, mais la voix de l'un surpassait la voix de l'autre, alors ils se mirent à crier à tue-tête et à ne plus vraiment choisir leurs mots.

– Nous avons laissé entrer un serpent à la maison ! s'écria Lazar avec dégoût.

L'autre se tenait comme s'il était plus fort, mais sa voix montait tellement haut et il s'adonna tant à la dispute que dans son mauvais prespanais il glissait des mots valaques :

– Nous ne sommes pas un serpent, c'est toi le serpent ! Où est-ce que tu nous as laissé entrer, toi ? Pas dans la maison de ton père ! Et ici c'est le royaume des Turcs et nous sommes les sujets du padichah. Vous êtes un *raïa* ! Tais-toi donc, parce qu'ici c'est pas votre royaume. Nous nous plaindrons au *caïmacan effendi*...

Quand les propos du Valaque commencèrent à prendre cette direction, certains prirent peur, mais il s'exalta encore plus et s'écria :

– Nous allons vous feire un procès !

Tous bondirent et criaient en même temps. Le vicaire continuait à se taire avec un visage calme et seuls ses yeux laissaient deviner qu'il était satisfait. Même le vieux *hadji* Zacharie Mirtchev se dressa face au Valaque :

– À qui comptes-tu feire un procès, Greta, à tout le peuple ? Tu es vieux, réfléchis donc à ce que tu dis et pense à l'issue qu'une affaire pareille peut prendre. Moi non plus je ne supporte plus d'écouter tes paroles. Si vous touchez à notre église, nous nous lèverons tous contre vous.

Greta se vit attaquer de tous les côtés et, pour cacher sa peur, se leva et sortit fâché de la salle du conseil.

*

Cet incident au conseil n'indigna pas beaucoup les Prespanais et ils se moquaient même des Valaques quand ils les voyaient se rassembler et chuchoter, excités et soucieux. Ils semblaient ne pas être tous du même avis que Greta, mais l'on savait aussi qu'ils ne se divisaient pas et qu'ils finissaient toujours par se mettre d'accord entre eux. Pendant quelques jours, les choses semblèrent tenir de la farce puis toute la ville tomba des nues quand deux *zaptiés* s'emparèrent de Lazar Glaoushev et l'emmenèrent en prison. L'ébahissement collectif fit place à la peur collective. Lazar resta enfermé deux jours et quand le *caïmacan* ouït dire

que le peuple reprenait ses esprits et se préparait à défendre l'innocent prisonnier, il fit appeler le vicaire et tous les membres du conseil ; on amena aussi auprès de lui le prisonnier.

– Eh bien, *tchorbadjilar* – commença le *caïmacan* – qu'est-ce que c'est que tout ça, qu'est-ce que c'est que ces *kavga*¹²⁸ et ce *gürültü*¹²⁹...

Je vous ai bien dit déjà à l'époque que vous n'aviez pas besoin d'une nouvelle église... On m'a remis une requête du millet¹³⁰ valaque de Prespa, qui se plaint et ouvre un *dava*¹³¹. Pourquoi ne priez-vous pas ensemble à l'église, puisque vous êtes tous chrétiens ? Voyons voir maintenant ce que vous avez à dire. Le millet valaque veut une partie de l'église : qui est d'accord et qui n'est pas d'accord. Parle, *papas effendi* – s'adressa-t-il au vicaire – que l'on t'écoute en premier.

La voix du vicaire épiscopal résonna calmement et même tristement dans la grande salle, pleine de monde. Il parlait lui aussi en turc, mais c'était comme si sa voix parlait à part :

– Je n'approuve pas, *caïmacan effendi*, la démarche de la population valaque de Prespa. Je n'approuve pas non plus l'attitude de l'autre parti. C'est un péché que de diviser une église ; c'est la demeure de Dieu et elle appartient à tous les chrétiens. Puisque nous sommes venus auprès de toi, *caïmacan effendi*, aide-nous avec ta sagesse et ton autorité à mettre fin au plus vite à cette *kavga*. Que tout reste comme jusqu'à présent, que l'ordre établi jusque-là à l'église ne soit pas renversé, qu'elle reste la demeure de Dieu et la demeure de tous les chrétiens. Je n'ai rien d'autre à ajouter.

Dès que le vicaire se tut, Greta prit la parole :

– *Caïmacan effendi*, ce qu'a dit le vicaire, nous le dirons nous aussi, les Valaques. Nous ne voulons pas diviser l'église, mais que l'ordre qui y régnait jusque-là ne soit pas bouleversé. Mais si certains disent que l'église est à eux et qu'ils l'ont bâtie avec leur argent,

¹²⁸ (T.) Dispute, querelle.

¹²⁹ (T.) Vacarme, tapage.

¹³⁰ (T.) Communauté religieuse reconnue par le pouvoir ottoman et légalement protégée.

¹³¹ (T.) Procès.

nous dirons nous aussi qu'elle est à nous et que nous avons nous aussi donné de l'argent pour elle. C'est tout *caïmacan effendi*, et qu'il en soit selon ta volonté.

Lazar Glaoushev se tenait à côté de la porte, là où l'avait laissé le *zaptié* qui l'avait amené depuis la prison, et il était seul à se tenir debout. Tout le monde vit qu'il s'apprêtait à parler – ses yeux et tout son visage parlaient déjà – mais quand Greta se tut et que Lazar était sur le point d'ouvrir la bouche, le *caïmacan* leva la main vers lui et dit sévèrement :

– Toi, tu te tais. Ici il y a des gens plus vieux que toi et c'est eux qui vont parler. Tu ne vas faire qu'aggraver le *yangin*¹³² et non l'éteindre. Il y a une telle plainte contre toi.

– Il n'y a pas de *yangin* dans notre église, *caïmacan effendi*, répondit Lazar. – Il y a des voleurs, qui sont entrés pour la piller. Nous te prions...

– Tais-toi ! Chut !

– ... de nous aider à les chasser.

– Je vais te renvoyer tout de suite en *hapishane*¹³³ ! s'écria le Turc. – Oh, mais je vois bien quel homme tu es !

Lazar haussa les épaules. C'est alors que *hadji Zacharie*, qui parlait lui aussi bien le turc, se dépêcha d'intervenir :

– *Caïmacan effendi*, je ne sais pas ce que ces gens ont écrit dans leur *arzuhal*¹³⁴ – et d'ailleurs combien sont-ils : pas même une centaine dans tout Prespa – mais je vais te raconter une petite histoire et tu verras clairement d'où vient notre *kavga* avec eux.

Le *caïmacan* se tourna vers le vieux *hadji* et son visage s'illumina d'une irrésistible curiosité. *Hadji Zacharie Mirtchev* avait l'air d'un personnage biblique, avec une longue barbe blanche et des sourcils blancs, tels des auvents enneigés au-dessus de ses yeux ; ses longs cheveux blancs descendaient sous son *kalpak* plat et son visage était exsangue et

¹³² (T.) Incendie.

¹³³ (T.) Prison.

¹³⁴ (T.) Requête.

transparent. Il prit sa barbe dans toute sa main et on eût dit que ses doigts étaient immatériels, puis il poursuivit calmement :

– Quelque part en Anatolie, il était une petite ville où les musulmans décidèrent d'ériger une nouvelle mosquée. Ils retroussèrent tous leurs manches et, pierre sur pierre, ils bâtirent une belle mosquée. Pendant qu'ils la bâtissaient, ils furent aussi aidés par quelques tziganes, qui avaient installé leur campement au bord de la ville. Puisqu'ils croyaient eux aussi au Prophète, on les laissa aider. Lorsque le *vali* du *vilayet* entendit parler de la nouvelle mosquée, il alla la voir. Et voilà ce qui se passa : les gens étaient en train de travailler, et lorsque le *vali* ordonna à son cocher de s'arrêter devant la nouvelle mosquée, il n'y avait personne aux alentours, excepté un tzigane qui rôdait dans le coin et louchait dans les cours. Dès qu'il vit le *vali*, le tzigane déguenillé s'approcha et demanda au cocher de manière à ce que le *vali* l'entendît aussi :

– Elle te plaît notre mosquée ?

– C'est votre mosquée ? s'étonna le cocher, tandis que le *vali* écoutait la conversation en silence, pour voir jusqu'où irait la *tsiganerie* du tzigane.

– Mais oui, qu'est-ce que tu crois ! continua le tzigane à se vanter. – Tous les tziganes, les hommes comme les femmes, avons bâti, tandis que les petits tziganes apportaient de la chaux.

Le *vali* était un homme sage et il dit à son *cavas* : – Prends le fouet et corrige comme il faut cet effronté, de sorte que ses chairs tziganes deviennent encore plus bleues...

– Notre affaire, *caïmacan effendi*, c'est plus ou moins ça, conclut son histoire *hadji* Zacharie Mirtchev.

– Nous ne sommes pas des tziganes ! agita les bras Greta. – Mais vous autres, vous êtes tous des rebelles !

– Je vois, dit le Turc en caressant sa barbe, tandis que dans ses yeux noirs brillèrent de joyeuses étincelles. – Je vois que vous n'allez pas vous entendre facilement. Que l'autre parti dépose aussi son *arzuhal* et on verra après.

Il se leva. Tout le monde se leva. Dans le bruit, quand tous ces gens se mirent à bouger, on entendit de nouveau la voix de Lazar Glaoushev :

– *Caïmacan effendi*, nous n'avons rien à partager avec ces gens. Nous leur rendrons ce qu'ils ont donné et qu'ils fassent leur propre église valaque.

– Écoutez tous et souvenez-vousen, dit le Turc, sans le regarder, en le désignant seulement de la main : – J'interdis à cet homme de se mêler de vos affaires d'église. Cette fois je le relâche, mais si je dois l'écrouer encore une fois dans l'*hapishane* – haussa-t-il le ton – il n'en sortira pas facilement, dit-il sèchement.

Le vicaire sortit le premier, en faisant une révérence respectueuse au *caïmacan*, puis tous les autres après lui. Le *caïmacan* s'approcha de la fenêtre pour les regarder et il ne cachait pas son sourire satisfait : les *giaours* se disputaient et leurs *kavga* remplissaient ses poches de groches. Et puis le padichah aussi pouvait dormir ainsi *rahat*¹³⁵.

¹³⁵ (Ar.) Tranquillement, paisiblement.

QUATRIÈME PARTIE
IV
DES RACINES ET DES RAMEAUX

J'ai fait trois années de service,
et je ne t'ai jamais rien dit,
mais cette fois, je vais te dire :
va donc dire à ta belle-sœur
de réserver pour moi deux pommes,
celles-là qu'elle cache dans sa chemise,
que la pluie n'a jamais mouillées,
que le soleil n'a jamais vues,
que le vent n'a jamais soufflées,
que les yeux n'ont jamais vues,
que la main n'a jamais cueillies.

Chanson populaire

– Donnes-tu, donnes-tu, maître Yovo,
la gracieuse Yana à la croyance turque ?
– Eh bien, *voïvode*, je donne volontiers ma
tête,
Yana point ne donne à la croyance turque...

Chanson populaire

I

Pour le mariage de Nona, la maison de Stoyan Glaoushev se remplit de monde. C'était surtout grâce à Lazar, par respect envers lui. Stoyan et Soutana n'avaient pas beaucoup de proches à Prespa. Seules Blagouna et l'une de ses filles vinrent du village : elle seule, Blagouna, n'abandonnait pas son frère, qui, un jour, avait quitté sa maison natale et s'était séparé de tous ses proches. L'un des cousins de Soutana, qui avait lui aussi immigré en ville il y a des années, était également venu au mariage. Le cousin apporta sa *gaïda*, si bien qu'il

anima tout le mariage. Il ne se fatiguait pas de jouer et était un vrai maître, mais les citadins se lassaient d'écouter tout le temps le bourdonnement de la *gaïda* et se mettaient souvent à chanter. Les jeunes chantaient, mais les plus vieux chantaient aussi ; il y avait toutes sortes de chansons pour se divertir et plus encore pour s'attrister et évacuer la vieille souffrance accumulée dans le cœur. D'ailleurs aucun mariage traditionnel ne se passait de chansons – pour chaque chose, pour chaque moment important de la vie de l'homme, il y avait des chansons.

Le mariage de la femme commence dès le début de la semaine et consiste surtout en des soins et des préparatifs, en de tristes coutumes et signes d'adieu ou en explications qui racontent et montrent le fardeau qui attend la jeune fille, lorsqu'elle se séparera de l'aile maternelle et paternelle, qu'elle se détachera du cercle de ses joyeuses amitiés et qu'elle entrera dans une maison étrangère, chez une belle-mère, chez des belles-sœurs et des beaux-frères, chez des maîtres de maison, où elle avalera des larmes amères – étrangère parmi les siens – se soumettra, servira, bercera des berceaux et enterrera des morceaux de son cœur. Pourvu que le maître de maison soit un soleil lumineux pour elle, qu'elle soit elle aussi une maîtresse de maison digne de ce nom et pourvu que le Seigneur la bénisse d'enfants chers et chéris. La fête commence à peine dans la nuit du samedi au dimanche, continue jusqu'à une certaine heure et un peu le lendemain, dimanche, jusqu'à ce que se présentent les beaux-parents du jeune marié pour emmener la mariée, brisée de fatigue et trempée de larmes, à l'église et de là dans sa nouvelle maison. C'est précisément elle qui se réjouit le moins de son mariage. Hélas, la pauvre enfant ! Sait-elle seulement ce qui l'attend lorsqu'elle aura quitté la maison paternelle ?

Stoyan Glaoushev mit une grande table – il ne pouvait pas ne pas témoigner du respect à tous ses amis et surtout à sa corporation, aux proches du jeune marié, aux amis de Lazar, de Kotcho, aux amies de Nona et Katérina, aux proches de sa fille mariée, Manda, et de sa belle-fille, Kotchovitsa, à ses voisins. Il est honteux et insultant de négliger, même involontairement, quelqu'un, de ne pas lui témoigner le respect qu'il mérite par naissance et par renommée, par amitié et par camaraderie. Les nuits d'octobre n'étaient pas encore très

froides et l'on mit la table des hommes dans la cour ; seules les femmes restèrent dîner à l'intérieur et sur la galerie, alors que les jeunes étaient partout. Cinq ou six torches avec des bougies de suif brillaient dans la cour, mais c'étaient sans doute les grandes étoiles brillantes, descendues des profondeurs noires de la nuit pour regarder le mariage, qui éclairaient surtout la table. Enfin, après les trois plats de mariage – seuls les riches ou ceux qui n'avaient pas beaucoup d'enfants en servaient un quatrième – les invités commencèrent à s'animer et seuls les plus vieux, qui continuaient à manger et à boire à n'en plus finir, restèrent à table. Quelqu'un dit qu'il avait froid et quelques jeunes vidèrent de fond en comble le fenil et l'abri à bois de Stoyan Glaoushev, amassèrent au milieu de la cour des troncs d'arbre et des fagots, et allumèrent un feu vif, non pas tant pour cette raison que pour leur propre plaisir et par amour de la fête. Les étoiles se retirèrent loin dans les ténèbres célestes ; la nuit forma une voûte au-dessus de la cour de Stoyan ; la haute flamme se débattait violemment et s'efforçait de s'extirper de la terre et tout autour se mit à palpiter, à jouer dans un chaos fou de lumières et d'ombres. Seules quelques vieilles restèrent dans les chambres pour se raconter des histoires sans fin, sans s'écouter les unes les autres ; à table, dans la cour, il ne restait plus que quelques vieillards, qui levaient avec de plus en plus d'empressement les vases colorés de vin, échauffés et la tête ailleurs, ne sachant plus où ils se trouvaient et quand ils étaient venus, tandis que les autres invités se rassemblèrent autour du feu ou se promenaient dans la cour, repus et allègres.

Le joueur de *gaïda* se dressa au bord du feu et la *gaïda* retentit de nouveau, bourdonna gravement et cette fois le long tuyau ne s'arrêta plus : de petits sons éplorés s'échappèrent, se déversèrent encore et encore puis commencèrent à se balancer et à s'enchevêtrer dans un air de *horo* entraînant. Les jeunes regardaient autour d'eux, se regardaient les uns les autres et retenaient à peine sur leurs lèvres un rire qui venait du cœur. Drôle était la *gaïda* gonflée, énorme sous l'aisselle du musicien, ainsi que son tuyau, allongé Dieu sait jusqu'où derrière son épaule ; drôle aussi était le joueur de *gaïda* : les mains et les pieds tordus, tenant la *gaïda* comme s'il se battait avec elle, tournant et balançant la tête avec des yeux écarquillés et des joues gonflées ; les vives flammes du feu dansaient devant les yeux de tous ceux aux

alentours et leurs visages se tordaient et se déformaient d'une façon si drôle ! Quelques hommes ivres se balançaient et agitaient les bras çà et là ; l'une des femmes aussi s'était enivrée, Dieu sait comment, et que n'entendait-on pas dans cette joyeuse fête commune : tout le monde avait libéré son cœur égayé et avait délié sa langue. Le plus joyeux de tous était le maître de maison, Stoyan Glaoushev, et il encourageait tout le monde à boire encore du vin, à chanter et à crier, à se réjouir et à faire des folies. D'un côté du feu, des hommes se mirent à danser le *horo*, de l'autre, de jeunes filles et des femmes mariées trépignaient, avec des yeux fougueux et des joues embrasées. Même Kotcho, discret et taciturne comme il était, alla apporter tout un faisceau de bûches et les jeta dans le feu, si bien qu'un nuage d'étincelles se leva et s'envola vers le ciel.

Lazar marchait parmi les invités, disait à chacun quelques mots de bienvenue, taquinait les jeunes, versait du vin dans les vases et écuelles vides et interpellait les serveurs bénévoles – tous des camarades à lui de la salle de lecture, ceints de tabliers colorés – pour qu'ils n'oublient aucun invité.

– Et vous, qu'est-ce que vous faites là, seules comme des coucous ! aperçut-il, cachées dans l'ombre, Bojana Benkova et sa sœur Katérina.

– Rien. On reste ici. On regarde le *horo*.

Lazar s'arrêta auprès des deux filles. Il avait remarqué que ce soir Katérina n'était pas dans son état habituel : discrète, pensive, triste. Un tel changement aurait pu passer inaperçu chez quelqu'un d'autre, mais était visible chez Katérina – toujours si joyeuse et taquine, voire sans retenue dans ses folies même maintenant, alors que depuis une ou deux années elle était en âge de se marier. « C'est à cause de maître Rafé, pensa Lazar. À la maison, tout le monde proposa de l'inviter lui aussi au mariage, mais Sultana dit sèchement :

– Non !

– C'est un homme seul, mère, un étranger ; lui aussi il doit sortir avec des gens, se divertir un peu. Il a vécu si longtemps chez nous...

– Non et non, Lazé. Il n'a rien à faire dans ma cour. D'ailleurs, qui est-il pour moi pour que j'l'invite à un mariage !

Soultana soupçonnait Katérina d'avoir une relation interdite avec le sculpteur, qu'il l'amadouait, alors elle veillait sur sa fille avec ses yeux et ses ongles. Depuis que Rafé Klintché avait quitté sa maison, elle ne permettait pas à sa fille de jeter ne serait-ce qu'un coup d'œil à de l'autre côté de la porte. Tous les autres à la maison l'avaient laissée s'occuper de Katérina et acceptaient sa sévérité excessive vis-à-vis de la jeune fille, qui leur causait à eux aussi de l'inquiétude – elle était si turbulente et indocile. Et voilà que cette fois encore l'humeur de Katérina changea : elle s'élança, attrapa le *horo* et l'entraîna derrière elle.

– Allez, Katé, à ton futur mariage ! lança quelqu'un.

– Bientôt, bientôt, se hâta-t-elle de rétorquer dans un bref éclat de rire, avec provocation.

Lazar et Bojana restèrent seuls et regardaient distraitement derrière elle – leurs pensées étaient ailleurs. Lazar dit :

– Joins-toi, toi aussi au *horo*, Bojana...

– J'ai pas envie de danser. Je suis un peu fatiguée...

Et parce qu'ils pensaient l'un à l'autre, ils n'osaient pas se regarder. Il n'était pas convenable qu'ils restent seuls ici, dans l'ombre, car en ville on parlait déjà d'eux, mais ils n'arrivaient pas à se séparer. Lazar sentait la douce jeune fille si près de lui – il lui suffit de lever la main pour l'effleurer – et un discret et délicieux émoi comblait sa poitrine. C'était toujours comme ça quand elle était près de lui. Une source jaillissait et se déversait en lui, tandis que le regard clair et caressant de Bojana pénétrait, tel un rayon de soleil, loin dans le flot limpide ; à ses côtés, il faisait calme et joyeux : elle écartait toutes les inquiétudes et pensées préoccupantes tel un chandelier dans une pièce obscure, apaisait le cœur qui bat la chamade et se torture. Et son amour était comme une lumière, qui réchauffe l'âme sans rien demander en retour, n'importune en rien, n'implore rien ni par le regard ni par la parole, n'attend pas, ne menace pas. Je suis ici et je t'aime, pensait-elle peut-être en ce moment, la tête à peine baissée sous le poids de ses cheveux, qui maintenant, dans l'ombre, avaient l'air sombres et encore plus impétueux au-dessus de son front, qui brillait dans le crépuscule comme un précieux marbre lisse. Lazar voulut effleurer avec sa main ardente ces cheveux

denses et impétueux ô combien doux et frais, mais sa main resta suspendue immobile et il ne sentait qu'un feu brûlant sur ses paumes. Non, voulut-il se défendre, comment pourrait-il lever la main pour caresser la jeune fille, la sœur de son meilleur ami, devant tant de personnes, qui pourraient le remarquer ! Or elle était si près dans l'obscurité que Lazar sentait jusqu'à ses pensées : je suis ici, à côté de toi, et je t'aime.

– Bojana...

– Oui, Lazé.

Si seulement elle pouvait voir son visage – il avait tout à coup pâli, tout comme ses lèvres. Comme il eut peur des mots, qui arrivèrent tous seuls sur sa langue, mais qu'il ne prononça pas ! Il eut peur non pas de ses mots, mais de l'autre qui n'était pas ici. L'autre – Nia...

Katérina revint parmi eux, de nouveau abattue et attristée.

– J'ai pas envie de danser.

– Allez, dansez, dansez, c'est un mariage, marmonna Lazar et il s'éloigna, prit la fuite, penaud vis-à-vis de Bojana et de lui-même.

Il se remit à marcher parmi les invités ; quelques *svats* éméchés l'obligèrent à boire toute une écuelle de vin ; il devait rester parmi ces gens, bavarder avec eux et les inviter, et sourire courtoisement, mais son sourire était comme un masque sur son visage. Soudain – vingt minutes n'étaient sans doute pas passées –, au milieu du vacarme et du bourdonnement de la *gaïda*, on entendit un cri strident et Lazar reconnut la voix de Katérina. Il s'élança dans sa direction, les filles étaient toujours là, mais Bojana était allongée par terre, les genoux fléchis, telle qu'elle avait été tout à coup terrassée. Katérina s'efforçait de l'aider, confuse et effrayée. Du sang avait coulé de la bouche de Bojana – un petit filet noir –, son visage pâlisait tel un bloc de neige dans l'obscurité avec les yeux fermés, comme morte. Lazar posa un genou par terre à côté d'elle ; il ne savait pas comment l'aider et répétait seulement son nom, pour la réveiller de sa torpeur funeste, pour faire revenir son âme, pour la retenir. D'autres personnes s'étaient aussi attroupées aux alentours. Katérina se redressa et dit, pour défendre son amie des méchantes hypothèses, que l'on chuchotait :

– Elle s’est cognée en tombant. Le sang vient de sa bouche, elle s’est cognée.

Andreï accourut aussi, tremblant de tout son corps, et il perdit tous ses moyens quand il vit le sang sur le visage de sa sœur.

– À la maison Lazé, à la maison, à la maison... répétait-il et tendait les bras, comme pour montrer que seul il ne pouvait rien faire.

Lazar glissa l’un de ses bras sous la tête de Bojana et l’autre sous ses genoux fléchis, puis il la leva. Comme elle était légère, tel un enfant ! Sa tête s’appuya impuissante contre son torse. Il se dirigea vite vers la porte et derrière lui volèrent les pleurs discrets et étranglés de Benkovitsa :

– Qu’est-ce qui est arrivé à mon enfant ? Mon Dieu !

Alors qu’il traversait la rue, il regarda le visage blême de Bojana, qui était devenu encore plus petit, et vit ses yeux grands ouverts et sombres dans l’obscurité de la nuit.

– C’est toi, Lazé... chuchota-t-elle.

– N’aie pas peur, Bojanka, tu n’as rien. T’as juste fait un petit malaise.

– J’ai pas peur, Lazé... J’ai pas peur... – Il eut le sentiment qu’elle souriait.

Il la posa sur son lit. Katérina se hâta d’apporter de la lumière. Benkovitsa essuya avec une serviette mouillée le sang sur le visage de Bojana et sous son menton délicat. Lazar et Andreï sortirent dehors sur la galerie. À l’horizon, en face, le croissant de lune avait déployé son éventail argenté, mais cachait toujours son visage derrière la montagne, qui s’était dressée tel un mur noir au loin, de l’autre côté de la ville. Un sourd vacarme s’élevait de la cour des Glaousev, la *gaïda* s’était tue. Les deux hommes se taisaient. Andreï roulait une cigarette, mais ne parvenait pas à la rouler et à l’allumer. Puis il dit :

– Tu sais de quelle maladie est mort mon père ?

– Arrête André, n’y pense pas... Elle va s’en remettre...

La voix de Katérina résonna depuis la porte :

– Elle vous appelle tous les deux.

Une fois que les deux hommes s’approchèrent, Katérina ajouta discrètement :

– Elle a encore vomi du sang.

Ils entrèrent chez la malade. Ses cheveux, sur l'oreiller, avaient pris tout l'éclat du chandelier dans la chambre. La couverture était ramenée sur son visage et celui-ci semblait avoir fondu, avec des lèvres devenues blanches, au milieu de la lourde couronne d'or de ses cheveux, et seul son front avait pris un teint pâle vif, humide et dur. Elle tourna les yeux vers Lazar – des yeux énormes, assombris de terreur et de désir ; leur éclat s'était éteint et deux abysses bleus s'étaient ouverts à la place.

– Je vais mourir... Lazé, dit-elle d'une voix à peine audible, oubliant sa mère et son frère, puis elle répéta encore plus bas son nom, juste avec ses lèvres devenues blanches : – Lazé...

Lazar prit une profonde bouffée d'air, rougit et les veines de ses tempes saillirent en forme de nœuds bleuâtres.

– Tu ne vas pas mourir, trembla sa voix, puis elle devint vigoureuse et sonore : – Quand tu seras guérie... je le dis devant ta mère, devant Andreï... Quand tu seras guérie, je demanderai ta main.

Personne ne répondit à ces mots. Seules dans les yeux de Bojana brillèrent des lumières profondes, mais c'étaient des larmes.

Un peu plus tard, alors que Lazar et Katérina rentraient chez eux, elle tira son frère par la manche :

– Vraiment, Lazé ! Tu vas te marier à Bojana ?

Lazar répondit :

– Oui

Les invités avaient oublié l'incident et seuls quelques-uns s'enquirent de Bojana. La *gaïda* bourdonnait et résonnait, les deux *horos* tournaient autour du feu. Beaucoup de temps s'écoula encore sans que personne ne s'en aille. Stoyan Glaoushev, déjà ivre, les mains autour du cou de deux de ses alliés, se mit à crier au milieu de la cour :

– Allez les gars, où êtes-vous, apportez le vin ! Nos alliés commencent à s'endormir. Du vin, les enfants !

Il se balançait un peu, s'avança, attrapa l'un de ses alliés par la main, agita l'autre main, entraîna le *horo* :

– Daphine, du vin, hé,
du vin rouge, hé !
Ton garçon est endormi

Il se balançait, se tordait tout entier sous le tact de la chanson, sa voix résonnait forte et pure, il chantait toujours aussi bien. D'autres personnes se joignirent à son *horo*. Les jeunes serviteurs se mirent à courir dans tous les sens, le vin tout juste versé commença à bouillonner dans les carafes et écuelles, les invités se ranimèrent, Stoyan Glaoushev haussait la voix :

Ton garçon est endormi
sur la montagne Karakamen,
sur une côte sans eau,
De méchants *haïdouks* sont passés
et son paletot lui ont volé...

– Femme, femme, où es-tu ! interrompit sa chanson Stoyan, tout en continuant à se balancer et à agiter la main, à la tête du *horo*.

– Viens, Soultana, où es-tu, viens te joindre à mon *horo* !

Il ne pouvait rien faire sans Soultana, même quand il était ivre de vin et de joie. Peut-être bien d'ailleurs qu'il se rendait compte qu'il avait exagéré avec le vin, de sorte qu'il appelait sa femme pour la mêler elle aussi à ses folies, pour qu'elle ne puisse pas lui faire des reproches par la suite. Mais Soultana ne répondait pas.

Le veilleur de nuit entra et se dressa au milieu de la cour avec son long gourdin, et aux alentours la joyeuse clameur commença vite à s'éteindre. Le Turc dit sévèrement :

– Ça suffit maintenant, *tchorbadjilar*. Vous allez pas crier toute la nuit ! Ça suffit l'mariage.

On l'invita s'asseoir pour manger quelque chose, mais il refusa et s'en alla. La fête fut coupée court comme d'un coup de couteau et les invités commencèrent à rentrer chez eux. La pleine lune s'était levée au-dessus des toits, au-dessus des sommets des forêts et brillait comme un plat en étain. La voûte noire au-dessus de la cour des Gloushev avait disparu, les étoiles scintillaient pâles et lointaines sous le ciel serein d'octobre, les tissons au milieu de la cour brillaient discrètement, les torches dans la cour miroitaient à peine dans l'éclat de la lune. Tout se transforma, même les gens, qui se rassemblaient en groupes, pour dire adieu à leurs hôtes hospitaliers ; maintenant ils avaient l'air différents, comme s'ils étaient habillés avec d'autres vêtements, reluisant ganses argentées qui étincelaient sous la lune, aux épaules et le long des plis.

La cour devint bientôt déserte. Lazar alla fermer la porte et alors qu'il était sur le point d'introduire la grande clef, quelqu'un poussa l'un des battants et Katérina le bouscula, comme si quelque tourbillon l'avait jetée sur lui, haletante, échevelée.

– Où étais-tu ? demanda Lazar étonné et effrayé, mais sa voix fléchit aussitôt : – Encore chez Bojana ?

Il n'y avait pas même une goutte de sang sur le visage de Katérina, encore moins maintenant, face à la lune. Elle regardait son frère comme une aliénée avec ses yeux noirs, qui brillaient froids et acérés, grands ouverts. Il lui demanda de nouveau avec une inquiétude qui vibra de nouveau dans sa voix :

– Où étais-tu ?

Katérina répondit à voix basse, dans un murmure perçant et comme prête à se défendre bec et ongles :

– J'étais chez le maître. Chez Rafé.

On entendit la voix de Sultana de la maison :

– Katérina ? Où es-tu, bon sang ? Katérina !

– J’ai entendu, maman ! J’suis ici avec grand frère Lazé, répondit la jeune fille sans détacher les yeux de son frère. Puis, vite, elle accommoda machinalement ses cheveux, ses vêtements, et s’élança vers la maison.

II

Les mariages étaient les célébrations et fêtes les plus désirées, lorsque ces gens, qui vivaient depuis des siècles dans la servitude et toutes sortes de brutalités, libéraient, autant qu’ils le pouvaient, leur cœur pour goûter à des joies et à des plaisirs plus vifs. Et malgré tout, la peur ne disparaissait jamais complètement de ces cœurs d’esclaves – la peur même d’une grande joie, aussi pure et innocente fût-elle. Parfois seulement, seules quelques personnes plus fortes ou plus frivoles assouvissaient cette soif éternelle du cœur humain de battre impétueusement et librement dans des désirs audacieux et brûlants comme le feu, dans des passions dénuées de scrupule. La peur enchaînait et les chaînes des lois acceptées volontairement, des us et coutumes réglementés, hérités depuis des siècles, voire des idées préconçues sur l’ordre, sur les bonnes manières, sur la probité et le savoir-vivre pesaient également. Face à elles et leur poids, la puissance du désir et le vin aidaient à tenir le coup. C’est pourquoi, lors des mariages, le vin coulait à flots même dans les maisons les plus pauvres. Les gens se divertissaient aussi pendant les grandes fêtes, surtout pendant l’hiver, mais aux mariages, tout le monde devait être joyeux et chacun pouvait faire des folies, boire plus que de coutume, bavarder de façon un peu plus cavalière. Le mariage était une célébration des désirs les plus ardents du cœur humain et pour ces gens opprimés, asservis...

Le lendemain matin, il faisait calme dans la cour de Stoyan Glaoushev. Soultana donnait des instructions pour nettoyer un peu la maison et la cour du tohu-bohu de la veille. De bonne heure encore, Stoïna Nouneva vint donner un coup de main ; Kotchovitsa, Blagouna et sa fille, Katérina et même la triste jeune mariée s’étaient mises au travail avec zèle. Kotcho et Lazar prêtaient aussi main forte, seul Stoyan alla à l’église, un peu penaud de son ivresse de la veille. Des gens vinrent présenter leurs félicitations seulement une fois l’office fini, alors que tout avait déjà été remis en ordre dans la maison et dans la cour ; les membres de la

famille avaient réussi à mettre leurs habits du dimanche. À midi, ils n'eurent que quelques invités et mangèrent en vitesse, au grand regret de Stoïna, qui avait réussi à s'asseoir à table à côté de Lazar et qui le dévorait du regard, à en oublier de s'alimenter, malgré sa gourmandise. Sultana réprimait sa colère quand elle voyait comme la jeune fille ébouriffée soupirait pour son fils – c'était un mariage et il n'était pas correct de faire des reproches en ce moment précis à la jeune fille, qui ne savait pas se tenir elle-même. Sultana était aussi plus patiente vis-à-vis de Stoyan, quoiqu'elle trouvât tout de même une occasion de lui dire en tête à tête :

– Quand on ira chez la belle-famille ce soir, tâche de pas te couvrir de honte comme la veille. Ne te gorge pas tant de vin, ça te ressemble pas.

Peu après le déjeuner, les gens recommencèrent à venir, surtout des femmes, pour regarder la parure de la jeune mariée. Le cousin de Stoyan s'assit à côté de la fontaine dans la cour et gonfla sa *gaïda*. Cette fois, la maison et la cour se remplirent vite d'invités.

Lazar se laissa entraîner par l'effervescence collective. Cette nuit, il ne dormit pas plus d'une heure ou deux, il était fatigué, mais il ne voulait pas s'attarder à un endroit et il marchait tout le temps parmi les gens – il craignait de se retrouver seul. Durant toute cette nuit éveillée, il lutta contre ses pensées au sujet de Katérina et de lui-même. L'aventure nocturne de sa sœur cadette blessa son sens de la morale, de l'honneur, de l'ordre, son amour-propre et sa jalousie fraternelle ; il avait des craintes pour Katérina, pour sa mère, pour toute la famille, et ne savait pas si cacher de nouveau la démarche frivole de la jeune fille et jusqu'où elle était allée, comment il pouvait la protéger ou désormais la sauver. Il en venait toujours à la même conclusion : Katérina pourrait se marier au sculpteur, si l'affaire était arrivée à ce point. C'est là où il se heurtait à une seule et même question : et maman ? Mais derrière cette préoccupation pour Katérina, il cachait davantage son inquiétude pour lui-même. Il promit de se marier à Bojana, qui était désormais sa fiancée ; il savait qu'il allait être heureux avec elle, avec cette bonne, calme, intelligente et belle fille. Sa décision ne vint pas tout à coup, par hasard ou par caprice ; il avait souvent pensé à Bojana, il l'aimait. Il tenait aussi à Andreï, à toute la famille – leur vieille amitié, leur travail commun – et désormais tout se consolidait, se

formalisait : il devenait un membre de cette famille, au sein de laquelle il trouvait toujours de l'amour et de l'affection. Mais avait-il prononcé sa promesse devant Bojana de tout cœur, librement ? Ne l'avait-il pas prononcée précipitamment, par pitié envers la jeune fille malade, n'était-il pas, quelque part dans sa conscience, discrètement convaincu qu'elle n'allait pas vivre très longtemps, de sorte qu'il voulait l'apaiser, l'égayer dans sa grande affliction et son désespoir ? Il savait combien elle l'aimait, mais son amour pour elle s'arrêtait là : à l'apaiser, à la calmer dans sa souffrance, dans sa peur et à l'aider aussi par le plus grand des sacrifices de son côté. Il croyait qu'elle allait vraiment devenir sa chère épouse, qu'il l'aimait, qu'il la désirait, douce et belle, et pourtant ce n'était pas un amour qui comblait tout à fait son cœur. Il y avait une petite parcelle de son cœur occupée par l'autre et il n'arrivait pas à la chasser de là. Une petite parcelle, mais qui, telle une douleur, captivait tout son être, le dominait. Il ne l'avait pas vue depuis longtemps, mais n'arrivait pas à l'oublier. Il ne pouvait pas sincèrement et honnêtement se lier à Bojana, puisqu'il pensait tant à une autre fille, à Nia, et pourquoi fallait-il justement qu'il la trompât, elle, Bojana, cette pure et crédule jeune fille, qu'il la trompât lui, Lazar ! Non, il ne l'avait pas trompée hier soir : par amour et compassion envers Bojana à ce moment-là, il avait oublié l'autre. Il croyait maintenant encore qu'il allait l'oublier, il le croyait...

Une voiture à deux chevaux s'arrêta devant la porte, des jeunes gens entrèrent bruyamment dans la cour, envoyés par le gendre pour récupérer le trousseau de la jeune mariée. Lazar alla les aider à emporter et à charger. La voiture se remit en route, surchargée, couverte d'une nouvelle couverture en laine, de sorte que ses teintes flamboyaient vivement au soleil. La cour et la maison se remplirent d'encore plus de monde, l'heure approchait avant que les parrains et les alliés ne viennent emmener la mariée. Elle restait enfermée dans l'une des pièces, déjà changée, avec une lourde couronne sur la tête, et elle pleurait tant que la bruyante compagnie de jeunes filles, qui étaient auprès d'elle, poussaient des cris, chantaient des chansons, riaient aux éclats de façon forcée, pour la calmer et la distraire. Enfin on vint l'emmener : le jeune marié avec tous ses alliés. Deux *gaidas* jouaient à présent dans la cour ; elles jouaient un air triste, un air de séparation.

Il y avait une vieille tradition, bruyante et joyeuse, si bien que les gens se rassemblèrent pour voir comment on allait l'honorer. Lazar aussi vint regarder avec d'autres jeunes, qui étaient toujours quelque part à ses côtés. Les beaux-frères et tous les amis du jeune marié s'attroupèrent devant la pièce où se trouvaient la jeune mariée et ses amies, la porte bien verrouillée. Ils commencèrent à faire du charivari, à frapper la porte des poings et des genoux :

– Ouvrez, ouvrez ! On vient chercher la mariée. Ouvrez !

Des cris de jeunes filles résonnèrent ensemble de l'autre côté de la porte :

– On vous ouvrira pas ! On vous donnera pas la mariée !

Et de nouveau le boucan et les coups : la porte commença à craquer :

– Ouvrez !

– On vous ouvrira pas !

Enfin la porte s'entrouvrit à peine. Des mains ouvertes se présentèrent les unes par-dessus les autres :

– Payez la rançon !

On entendit un tintement de pièces, les mains se refermèrent et se retirèrent, mais elles réapparurent encore plus ouvertes et les filles se remirent à crier :

– C'est trop peu, c'est trop peu ! Donnez encore ! On donne pas comme ça une si belle mariée.

On entendit de nouveau un tintement d'argent, puis la porte s'ouvrit largement et les beaux-frères entrèrent pour emmener la mariée.

Parmi la masse colorée de femmes célibataires et mariées, qui entouraient la jeune épouse, Lazar vit soudainement Nia. Il ne bougea pas de sa place parmi la foule en liesse ; on le poussait, on le bousculait, quelqu'un, semblait-il, lui dit même quelque chose, mais il ne voyait qu'elle et entendait comme son cœur battait la chamade ; c'était comme si tout son corps retentissait à chaque coup. Elle aussi elle le regardait et ses yeux parlaient d'une voix inaudible. Son visage était un peu flétri, comme si elle avait été malade récemment. Dans son regard il n'y avait pas même l'ombre de son orgueil, quoique contenu ; ses yeux suppliaient

avec tristesse, mais étaient ouverts, illuminés d'une résolution inébranlable dans sa demande et dans sa tristesse. Durant ces quelques longs instants, tandis que leurs regards s'étaient unis l'un à l'autre, Lazar l'aimait de tout son être, avait oublié tout le reste, ne voyait plus qu'elle. Maintenant elle pouvait arracher, ôter de son cœur toute promesse, tout serment. Il ne l'avait pas vue depuis longtemps, depuis de longs mois, et il lui semblait parfois qu'il l'oubliait, qu'il avait opprimé et surmonté sa faiblesse à son égard, la douce surprise et admiration pour sa beauté ; qu'il avait rompu la force étourdissante qui émanait d'elle et tenait comme une main son cœur, une main chaude et délicate, mais d'une force irrésistible. Il s'était menti. Il avait à peine réussi à recouvrir, à opprimer tout cela sous une espèce de fine nappe fragile, cassante comme une fine couche de glace durant les nuits d'avant-printemps, qui fond dès les premiers rayons de soleil, comme maintenant sous son regard ouvert et lumineux.

Quelqu'un le tira par la main, on entendit des voix et des rires :

– Lazar... Toi, non plus tu veux pas qu'on emmène ta sœur chérie ? Planté là comme tu es...

Leurs regards se séparèrent l'un de l'autre avec peine. Lazar se réveilla brusquement. Le bruit aux alentours arriva à ses oreilles et à quelques pas devant lui, il vit Nona, qui tenait avec des mains rigides les deux serviettes colorées avec lesquels deux des beaux-frères la guidaient. Elle avançait lentement, avec des paupières rougies, les tempes brillantes de larmes, tandis que la grande couronne de fleurs tardives d'automne sur sa tête l'accablait, au point, semblait-il, de la faire fléchir sous son poids. Il éprouva de la tristesse pour Nona, maintenant qu'elle quittait la maison paternelle, et il lui sourit pour l'apaiser, pour l'encourager, mais elle ne leva pas les paupières pour le regarder.

Lorsqu'il sortit dans la cour, et alors que les invités se dirigeaient déjà vers la porte grande ouverte, en direction de l'église, Lazar regarda autour de lui, répondait avec distraction à ceux qui lui adressaient la parole, et cherchait Nia des yeux. Enfin il la vit – elle aussi le cherchait du regard parmi la foule colorée, tournait les yeux, vite, avec agitation. À ses côtés se tenait sa vieille tante ; elle lui racontait quelque chose à voix basse, vivement,

précipitamment, comme si elle lui faisait des reproches, mais Nia ne l'écoutait probablement pas. Puis elle partit avec sa tante et Lazar la perdit de vue...

En sortant de l'église après le mariage, alors que les invités ne s'étaient pas encore ordonnés pour se rendre à la maison du marié – d'abord les hommes puis les femmes, comme toujours –, Katérina, impatiente et brûlant du désir de faciliter et de renforcer les liens entre son frère et Nia, l'épia et le l'entraîna à l'écart :

– T'as vu Nia ? Elle dit qu'elle est venue exprès, même si on l'a pas invitée ; qu'elle s'est enfuie de la maison, parce que son pere ne la laisse pas sortir. Il lui interdit de venir chez nous. Elle dit qu'elle est venue rien que pour te voir. Vu que c'est un mariage, personne le remarquerait. Oh là là, Lazé, si tu savais comme elle t'aime ! Elle qui est comme une reine parmi toutes les filles célibataires. Lazé, il suffit que tu dises que toi aussi tu l'aimes et elle est prête à s'enfuir avec toi si son pere refuse de te la donner.

– Ne me parle pas de ça, essaya de l'arrêter Lazar, mais ensuite, un peu malgré lui, il ajouta : – C'est ce que tu t'imagines.

– Non, Lazé, Katérina haussa le ton sans s'en rendre compte. – À moi elle m'a tout dit comme à un confident, même si elle parle pas beaucoup. Elle...

– Tu sais bien : je suis desja fiancé à Bojana, l'interrompit Lazar. – Maintenant, retourne là-bas, avec les femmes. Tu es toute seule ici...

– Mais Lazé, l'attrapa-t-elle par la main et elle lui chuchota à l'oreille en se dressant sur ses doigts de pied : – Hier soir avec Bojana... c'était par compassion... Bojana est tellement malade.

– J'ai promis de me marier à Bojana. Tu peux le dire à Nia si... Mais allez, allez, il n'y a que toi ici, parmi les hommes. Allez, la poussa-t-il doucement.

La tête inclinée, à l'écoute de soi-même, il pensait : « Voilà ce que je peux et dois répondre : j'ai promis. Qu'importe qu'un chaudron plein de feu et de poix bouillonne en moi. » Et il releva la tête avec un regard dur, tandis que son visage était devenu pâle, comme s'il avait été brûlé par de la glace.

III

Cette année la première neige tomba beaucoup plus tôt, bien avant Noël, et ceux qui s'y connaissaient prédisaient un hiver long et rude. Le peuple prit peur, quoiqu'il n'eût pas de quoi s'inquiéter autant : l'année était bonne du point de vue des naissances et des cultures et l'homme n'a pas besoin de grand-chose pour subsister : un morceau de pain et un peu de feu lui suffisent, il n'a pas besoin du reste, il peut s'en passer. Tout le monde le sait : il est bon d'avoir quelque chose à soulever au moins du bout de la cuillère en bois, pour tromper le morceau de pain sec, mais quand il n'y a rien, il n'y a rien et ce qu'il y a, c'est toujours ça. Sans pain ni eau, l'homme ne peut pas vivre, mais sans le reste il peut vivre. D'ailleurs c'est pécher que de vivre dans l'excès et de ne se priver de rien, aussi vorace et insatiable que soit la tripe de l'homme.

Or les Arnaoutes avaient eu plus peur. Là-bas, la terre est sèche et stérile – une montagne et des pierres – de sorte que, lorsque le temps est mauvais, les gens craignent de se retrouver sans même un morceau de pain, sans une miette de *kachamak*¹³⁶ et donnent de l'or pur en échange de blé prespanais ou du Vardar – chaque grain pétri, cuit et lourd comme la comouille. Quand on commença à raconter qu'un hiver rigoureux se préparait et que la première neige tomba, Andreï Benkov et tous les marchands de céréales de Prespa reçurent un message des commerçants de Bitola pour leur demander d'envoyer là-bas tout ce qu'ils avaient de blé, de maïs et de nourriture, parce que de là, de Bitola, partaient les caravanes pour Koritza, pour Elbasan et pour toute l'Arnaoutie. Les prix étaient bons.

Andreï et Lazar envoyèrent à Bitola les dernières voitures chargées ; l'employé et les portefaix tsiganes, qui avaient chargé la marchandise pendant plusieurs jours d'affilée, balayèrent les granges vidées, pour qu'elles fussent prêtes pour l'année suivante. Alors Andreï lui-même partit pour Bitola, resta quelques jours là-bas, puis rentra tout joyeux :

– Le commerce est chose agréable Lazé, quand la chance sourit. Et quand on travaille avec intelligence et raison, la chance ne fuit pas l'homme.

¹³⁶ Bouillie de farine de maïs cuite. Équivalent de la polenta.

– Chaque travail est agréable, du moment qu’il porte ses fruits et réussites. Demande à mon pere – sourit Lazar –, il entonnera une chanson sur ses marteaux.

– Dans le commerce, il faut avoir du courage. Et un regard perspicace. Tu as du courage, Lazé. Moi je suis plus peureux et je manque d’ambition dans le travail.

Ils étaient assis seuls dans l’angle cloisonné de la vaste boutique, à côté d’un brasero plein de charbons de bois embrasés, duquel montait à peine un peu de chaleur. C’était deux jours après la fête de Saint-Spyridon le Thaumaturge¹³⁷, le temps était pluvieux et l’humidité collait comme une serviette mouillée et froide sur les mains, sur les visages et les cous dénudés. La première neige du matin était tombée depuis longtemps et ne restait plus que sur les montagnes, éparpillée, perforée par les sommets et rochers tel un drap blanc, mais depuis quelques jours le ciel gronda de nouveau au-dessus de Prespa, se suspendit comme une passoire remplie à ras bord, tout entier dans un lourd nuage de neige d’un gris blanchâtre parmi les montages. Ce matin-là, des flocons de neige voltigèrent ; ils semblaient apparaître dans l’air, faisaient quelques culbutes et disparaissaient vite dans la rare boue sur le pavage luisant. Dans les rues, les passants se faisaient rares, tout le monde s’était tassé autour des braseros allumés dans les boutiques ; seul du côté de la *tcharshīa* des chaudronniers et des forgerons on percevait un son commun, un tintement métallique, et à travers lui, telle une abondante pluie d’été, résonnaient les coups précipités des grands marteaux du côté de la *tcharshīa* des cordonniers, qui était plus proche. Dans ces *tcharshīas*, maintenant, avant Noël, le travail battait son plein. Les deux amis chauffèrent leurs mains en silence un moment au-dessus du petit tas de braise couvert de cendres blanches et de la cigarette entre les doigts jaunis d’Andreï s’échappait et se diffusait un filet de fumée bleue. Il fuma à quelques reprises du bout des lèvres, posa la cigarette sur le bord du brasero en terre cuite et tendit la main vers le petit coffre adossé au mur, où se trouvaient les cahiers de comptes et où l’on rassemblait l’argent des ventes du jour. Il sortit du sac en crin le grand et le petit cahier, et l’encrier en cuivre jaune. Tout en s’humectant les doigts, il dit :

¹³⁷ Le 12 décembre.

– Cette année on a fini tôt... Je n'ai pas souvenir que mon pere lui-même, paix à son âme, ait fini aussi tôt. Il nous est arrivé de vendre jusqu'à la prochaine récolte et maintenant il ne reste plus un grain. Tiens, Lazé, pour que tu voies ce qu'on a déboursé et ce qu'on a gagné... Et il porta, comme il le tenait à demi ouvert, le grand cahier vers Lazar. Mais Lazar refusa d'un geste de la main :

– Qu'est-ce que je vais regarder ? Qu'est-ce que je vais regarder dans les cahiers, tu les ordonnes bien, comme un vrai *katip*.

– Non... juste pour que tu saches, pour que tu voies comment ça a marché...

Lazar hocha la tête en fronçant les sourcils – il devinait où il voulait en venir. Andreï poursuivit avec une prudente retenue :

– Tu sais bien ce qu'on a acheté et comment on a vendu, tout est écrit ici : les voitures, les portefaix, tout... Il nous reste quatre-vingt-dix-sept lires et quelques groches de recettes nettes.

Il posa sur le coffret le cahier ouvert et tout son visage prit un teint rouge pâle. Puis il se dépêcha, tira de sa ceinture une petite bourse en toile, la versa sur la couverture élimée du petit divan sur lequel ils étaient tous deux assis, un petit tas de pièces d'or, à peu près derrière le brasero, afin que personne ne puisse voir depuis l'extérieur, depuis la rue.

– Elles sont toutes là. La moitié est à toi, l'autre moitié est à moi. Décompte quarante-huit lires et demie, Lazé. Les quelques groches restants...

Lazar s'écarta un peu et le regarda avec des yeux plissés, qui riaient avec ruse :

– Tu fais vraiment de moi ton associé, hein ?

– On a travaillé comme des frères, Lazé, alors on partage comme des frères.

Lazar resta encore une minute ainsi, comme s'il craignait que quelqu'un l'attrape par le cou, puis ses yeux cessèrent de rire et il se pencha, décompta quinze lires et les ramena vers lui.

– Je prends quinze lires. Range les autres. Celles-ci me sont plus que suffisantes. Si je travaillais chez mon pere, je n'aurais pas gagné autant d'argent même si j'avais martelé toute une année là-bas. Papa va être content maintenant que je vais lui donner dix de ces

lires... Après tout, il me nourrit ! Les cinq lires qui restent, je vais les garder pour moi, après tout je suis marchand, non ? Il faut bien que ma bourse aussi tinte un peu.

– Lazé...

– Pas un mot de plus.

– Prends ce qui te revient. Vraiment...

– Je vais te les rendre aussitôt ! Et sinon, je m'en vais !

– Eh bien soit. Le reste de ta part, je vais l'inscrire comme capital à toi.

– Ce que je prends m'est plus que nécessaire. Mais je vais le prendre, vu comme tu es. Je ne prendrai pas une aspre de plus et tu n'inscriras rien, sinon je vais partir et tu ne me reverras plus dans ta boutique. Tu le sais comme moi. Et je sais mieux que toi ce qui me revient. Est-ce si peu que de m'avoir accueilli dans ta boutique et de partager les gains avec moi ? Range cet argent, moi aussi je vais ranger ces quinze lires et... Pas un mot de plus. L'année prochaine, si Dieu le veut, on travaillera de nouveau.

Le même jour, dans la soirée, alors que les Glaoushevs s'étaient rassemblés dans la grande salle avec le brasero, Lazar dit à son père :

– Ouvre la main, papa.

– Et pourquoi feire ? tendit la main Stoyan et ses yeux brillèrent avec une ruse puérole.

Il s'attendait à quelque farce et était enclin, même à cet âge, à se prendre à tout jeu ou blague amusants.

Lazar versa dans sa main dix lires d'or :

– Frotte-toi la barbe avec, papa. C'est les premiers sous que j'apporte à la maison.

Les yeux de Stoyan se remplirent de larmes de joie, non pas pour l'argent, mais pour Lazar, qui l'avait gagné. Stoyan frotta sa barbe avec les lires et prononça de tout cœur sa bénédiction :

– Que ces sous se multiplient autant que les poils de ma barbe, fiston ! Puissent ces premiers gains te porter bonheur ! Tiens, femme, range-les dans le coffre.

Soultana était agenouillée devant le brasero et touillait de la bouillie dans un plat en cuivre. Ce n'est qu'alors qu'elle se retourna pour regarder par-dessus son épaule, bien qu'elle

eût entendu la conversation des hommes et le tintement des lires. Puis elle dit sur un ton dénigrant, visiblement mécontente des premiers gains de Lazar :

– Range-les quauque part, le temps que je termine le dîner.

Ensuite, lorsqu'ils s'assirent pour dîner et après quelques bouchées, elle demanda à son fils :

– Eh bien, qu'est-ce que c'est que ces dix lires ?

– C'est ce que j'ai réussi à gagner cette année, mère.

– C'est tout... N'êtes-vous pas associés ? Vous avez acheté et vendu beaucoup de marchandise, toi-même tu l'as dit, et c'est tout ce qu'il y a au bout ?

– Le bout est plus grand, mais j'ai pris seulement ce qui me revenait.

Elle avait envie de lui dire : « Donc, toi qui ne voulais pas devenir le compagnon de *tchorbadji* Avram, tu es devenu celui d'Andreï Benkov. » Mais comment aurait-elle pu lui dire une chose pareille, quand bien même c'était la pure vérité ! Soultana posa une nouvelle pierre sur son cœur, comme elle les empilait les unes au-dessus des autres depuis un certain temps. Qu'il en soit ainsi pour le moment. D'un autre côté, elle était satisfaite de sa réponse : Lazar ne s'était pas encore lié aux Benkov, il n'était pas devenu l'associé d'Andreï en tant que futur mari de Bojana ; ce n'était que des paroles ; or ce qui a été dit hier peut sembler tout à fait différent demain, ne pas même être mentionné demain. Tout à coup, elle éprouva de la peur : la parole de Lazar n'était pas comme n'importe quelle parole. Elle ne l'avait jamais entendu mentir, dire des mots creux, qui s'éteignent et disparaissent dans l'air. Il avait donné sa parole aux Benkov et il allait la tenir. Comment s'y opposerait-elle, comment... Si au moins Bojana était en bonne santé. Une jeune fille sage, belle et de bonne souche. C'est pour ça que Soultana s'était adoucie, c'est pour ça qu'elle ne s'y opposa pas. Eh bien soit, mais ce soit s'arrêta là, car la suite ne présage rien de bon. Bojana souffre de la maladie de son père, c'est évident, ils ont beau le cacher, ont beau se mentir. Certes, elle s'était levée du lit et s'était rétablie, mais jusqu'à quand ? Son visage exsangue s'exprime comme un chaton affamé qui miaule. Mais la santé de l'homme se voit du dehors. Peut-être qu'il n'en est pas ainsi, mais quand un homme et une femme s'assemblent, ils s'assemblent pour les siècles des siècles,

pour la maison, pour les enfants. Lazar, Dieu sait pourquoi et comment... Et pourquoi est-elle ici, sa mère, si ce n'est pour observer et mieux anticiper ! Aussi intelligent qu'il soit, il est encore jeune et c'est un homme. Quand il s'agit d'une femme, l'homme est un être fragile, qui se rend et se confond facilement.

– T'as fait une bonne bouillie, femme, mais t'as pas l'air dans ton assiette, dit Stoyan et il lécha goulûment et bruyamment ses doigts.

Soultana, comme si elle revenait subitement de quelque part, mangea rapidement encore une ou deux bouchées et se leva pour se remettre au travail, mais ses pensées la suivaient, et d'ailleurs elle-même s'y abandonnait... Elle ne devait pas laisser que l'affaire avec Bojana Benkova devienne irréversible. Elle savait bien comme était Lazar, dès qu'il prenait position. Elle aime bien la jeune fille et a de la peine pour elle, la pauvre enfant, mais ici il n'est pas question de peine ni d'amour. Aussi bonne, tendre et belle enfant qu'elle soit, elle pourrait très bien entrer dans sa maison comme le feu. Demain elle pourrait très bien endeuiller deux maisons ; or si Klimé Benkov avait endeuillé sa maison, elle ne laisserait pas que sa fille endeuille aussi la sienne. Bon, peut-être qu'il n'en est pas tout à fait ainsi, mais il ne faut pas jouer avec le feu. Ces cas-là sont-ils si rares ? Non, elle protégera son Lazé, elle s'interposera entre lui et Bojana tant qu'il est encore temps. Il est opiniâtre et fort, mais elle l'assujettira, elle fera fléchir sa force là encore avec une force de femme. Ce n'est qu'avec une force de femme que l'on peut faire fléchir la force et opiniâtreté de l'homme ; elle est comme l'eau pour le feu. Soultana marchait dans la maison, s'attelant à une tâche ou à une autre par habitude, mais Lazar et Bojana étaient toujours devant ses yeux, jusqu'à ce que là, sur son autre flanc, se dressa Nia et qu'au même moment Bojana se mit à pâlir et à disparaître, telle l'étoile du matin à l'aube. Et comme les pensées de Soultana avaient pris maintenant cette direction, elle ne voyait pas la beauté des deux filles, elle ne voyait rien d'autre non plus à mesurer et à comparer, mais seulement ça : comme Nia avait l'air vigoureuse et fraîche et comme Bojana avait l'air pâle et fragile, au point de craindre de la toucher et de craindre tout le temps que quelque chose ne lui arrive.

Le lendemain, Soultana dit à Katérina, mais de manière à ce que personne d'autre ne l'entendît :

– Eh quoi, toi et Nia vous ne vous côtoyez plus, vous ne sortez plus.

– Ben elle vient pas... qui sait pourquoi, mentit Katérina, mais sa mère et elle savaient toutes deux pourquoi Nia ne venait plus à la maison comme avant.

– Ça fait longtemps que j'ai pas vu sa tante non plus, dit Soultana soi-disant juste comme ça.

Les yeux noirs de Katérina brillèrent avec ruse : sa mère n'avait jamais été amie avec la tante de Nia... Hum, voyons voir ce qu'il en sortira !

– Eh bien va la voir, maman. Il paraît qu'elle est malade.

La tante de Nia était toujours malade, mais c'était surtout à cause de son surpoids ; elle avait mal aux jambes, qui n'arrivaient pas à supporter sa carcasse ; elle gémissait et se plaignait, mais quelle maladie était-ce que cela !

– J'irai la voir demain. C'est une vieille femme. Avec les vieilles personnes, tout peut arriver.

Katérina avait une préférence pour Bojana maintenant, mais sa mère couvait visiblement quelque chose pour Nia, et alors, par curiosité et par diablerie, elle conçut de faciliter la tâche de la vieille. Elle courut chez Nia et annonça à son amie que sa mère comptait leur rendre visite aujourd'hui ou demain, pour voir sa tante – elle avait su qu'elle était malade. Avec un sourire malicieux sur ses turbulentes lèvres rouges, Katérina ajouta sans quitter des yeux son amie :

– Maman va venir voir ta tante, mais à mon avis, c'est plutôt toi qu'elle veut voir, avec toi qu'elle veut discuter.

Nia hocha la tête en silence. À travers le doux et chaud hâle de son visage transparut de la rougeur et Katérina ne put se retenir : elle pressa avidement ses lèvres contre sa joue, exhalant avec des narines dilatées la senteur suave de ce jeune et joli visage. Nia la regardait, mais semblait ne pas la voir. Son regard sombre était lourd de réflexion et de tristesse, mais elle ne voulait pas exprimer par la parole son émotion maintenant, alors que la mère de Lazar

elle-même la cherchait, et connaissant Soultana Glaousheva, elle n'allait pas venir pour des paroles et discussions creuses.

IV

Soultana regagna sa chambre, se changea avec des vêtements plus neufs et plus présentables, s'attacha un nouveau foulard à franges autour de la tête : ce n'était pas dimanche et elle n'allait pas si loin que cela, mais il n'était pas convenable d'entrer dans la cour de *tchorbadji* Avram n'importe comment. Quand elle venait avant plus souvent, la fille du *tchorbadji* la voyait comme si elle était chez elle, pieds nus et avec des vêtements plus usés, mais maintenant c'était différent, et il était possible que le *tchorbadji* la surprenne chez lui.

Ce jour-là il faisait très froid : un vent âpre et mordant soufflait, la neige gelée craquait et grinçait, la rue plus bas était déserte et Soultana se réjouit que personne ne tombât sur elle, que personne ne la vît franchir la porte de *tchorbadji* Avram. Or, dès le seuil, il était évident qu'on l'attendait. Le chemin à travers la cour, jusqu'à la maison en face, avait été soigneusement déblayé de la nouvelle neige sèche, qui bruinait un peu ce matin. Avant que Soultana n'arrive à la fontaine – entièrement couverte sur les rebords de l'auge en marbre et jusqu'au bec d'airain de glaçons transparents et bleuâtres, aux reflets argentés – Nia apparut sur la galerie. Soultana faisait semblant de regarder la fontaine alors Nia s'élança sur le large escalier de bois et apparut en bas, sur le porche :

– Bienvenue, tante Soultana.

Nia était habillée dans un long *fustan*¹³⁸ plissé, encore neuf, avec des bandes larges de quatre pouces, de couleur marron et cuivre, et en entre elles : une petite ligne verte, grande comme une ganse, dans une *saltamarka* de velours vert foncé, avec des peaux blanches et duveteuses sur les rebords, autour du col. Soultana remarqua que Nia avait un peu maigri, pâli ou peut-être que c'était la neige dans la cour qui illuminait de son froid reflet son visage hâlé, mais ses yeux avaient l'air tout à fait noirs, brillants, mi-clos, comme si elle plissait exprès

¹³⁸ (T.) Robe de tissu fin.

ses paupières aux longs cils. La jeune fille s'approcha, baisa la main de l'invitée et Soutana sentit sa petite main douce et chaude dans sa paume durcie par le froid.

– Je suis venue voir ta tante, on m'a dit qu'elle était souffrante... Eh, c'est que nous sommes vieilles maintenant toutes les deux...

La tante sortit à son tour sur la galerie pour la recevoir, vêtue de deux *kiourks*, plus large que haute, et se mit à geindre comme toujours :

– Je suis plus bonne à rien, Soutana... Ces fichus pieds...

Elles entrèrent dans une pièce bien chauffée, avec un âtre et au milieu un brasero en cuivre lustré, plein de braises qui brillaient vivement à travers un filet de cendre blanche. Un beau tapis « marche un peu et assieds-toi » couvrait la moitié du sol, tandis que sur l'autre moitié, vers l'âtre, se trouvaient de petits divans, couverts d'épaisses couvertures et le long des murs, des coussins tissés de toutes les couleurs. Elles proposèrent à l'invitée de s'asseoir là-bas et Nia rapprocha d'elle le brasero. Tandis que les deux vieilles femmes bavardaient et se plaignaient un peu, Nia apporta une *rakia* chaude, adoucie avec du miel, et du café. Puis la tante se mit à remuer, à grommeler, soi-disant qu'elle devait jeter un œil au repas de midi à la cuisine, sortit et on eut dit que la pièce s'était vidée. Nia s'agenouilla en face de Soutana, sur la soyeuse couverture, une chaussette en laine blanche entre les mains, pour tricoter un peu, car il n'était pas convenable de rester assis à ne rien faire en pleine semaine.

– C'est pour ton papa ? demanda Soutana.

– C'est pour papa. Je les lui tricote pour Noël. Il ne porte que des chaussettes blanches.

Soutana la regardait et réfléchissait à la façon dont elle entamerait la conversation sur ce qui était le plus important, sur ce pour quoi elle était venue. Nia attendait et on voyait qu'elle s'était arrangée pour qu'elles se retrouvent seules. Les yeux de Soutana se réjouissaient de la vue de la jeune fille, belle et bien habillée, et sa pensée prit, sans qu'elle s'en rendît compte, une autre direction. Elle, la petite-fille de *hadji* Séraphime, s'était jadis imaginée, dans ses rêves de fille les plus osés, exactement comme Nia : belle, jeune, fière et libre. Elle était née dans la soie et l'or, pour ne jamais connaître ni l'inquiétude, ni la colère, ni la peur, enfant

heureux, chéri d'une vieille et riche lignée, elle aurait pu vivre comme une tsarine – une fille ne vient-elle pas au monde que pour la joie, pour la beauté et pour l'amour ? Elle est la lumière de la maison, elle éveille la tendresse dans le cœur et les pensées pures, elle arrête sur la bouche le juron. C'est d'un tel bonheur qu'avait rêvé Sultana : d'être une joie vivante parmi les siens, désirée et aimée. Mais qu'advint-il d'elle, quand elle devint orpheline dès son enfance... Quelle vie que celle de l'homme ! Peut-être était-ce parce que sa jeunesse s'était consumée dans la souffrance et la misère ; après la naissance de ses enfants, sa maison se remplit de gens, jeunes et joyeux ; cette maison, laissée à l'abandon, se ranima et la grâce y entra, mais même ainsi, elle ne vécut aucune de ses joies le cœur plein, comblé. Peut-être que si cette jeune fille entrait dans sa demeure, en tant qu'épouse de son enfant préféré, elle se réjouirait elle aussi de sa jeunesse déplorée et jamais oubliée.

– Nia, mon enfant, ça fait longtemps que tu viens plus chez nous, et ça m'attriste.

Les cinq crochets dans le fil blanc brillèrent vite, vite entre les fins doigts agiles de la jeune fille. Une couleur rouge vif se déversa sur son visage, empourpra le doux duvet des peaux blanches de son habit. Elle arriva à peine à retenir sa réponse – comment aurait-elle pu dire ce qu'elle voulait justement dire à cette vieille femme, la mère de Lazar ! Qu'elle devine donc elle-même pourquoi.

– Chez nous tout le monde t'aime, Nia, Sultana tâta le terrain avec précaution avant de parler franchement. – Mais p't-être que ça ne te dit rien de venir chez nous ?

– Bien sûr que j'en ai envie, tante Sultana. J'aime venir, mais j'ai peur.

– Tu as peur ? Mais de qui, ma fille ? avançait vite et courageusement Sultana : elle cherchait la réponse qu'elle voulait obtenir.

– Si je décide de venir, peut-être bien que quelqu'un va me fermer la porte au nez et que je vais rester à la rue, sourit la jeune fille, la tête penchée au-dessus du tricot.

– Qui ça, ma fille ?

Nia leva les yeux vers elle :

– Lazar.

Soultana ne la regarda pas, pour ne pas l'embarrasser et l'effrayer dans son élan de bravoure. Elle dit en réchauffant ses mains ridées sur le brasero :

– Je suis sa mère, je l'ai élevé, Nia, et je suis la mieux placée pour connaître son cœur. C'est pas à toi qu'il va fermer la porte, mais c'est plutôt à cause de ton père. Ils se disputent tous les deux au conseil, parce que les hommes sont comme ça : quand ils partent l'un contre l'autre, ils sont capables de piétiner même ce qui leur est le plus cher. Il ne convient pas à la femme d'être trop orgueilleuse, lorsque son cœur l'attire vers quelqu'un, mais elle doit aussi connaître sa force. Je ne sais pas si tu vas pas te moquer de moi... hésita Soultana pour la dernière fois, mais l'on voyait clairement sur le visage de la jeune fille comme elle acceptait ses mots ; elle se pencha vers elle avec détermination, effleura du bout de ses doigts durs ses genoux fléchis : – Parlons-nous comme une mère et sa fille ; tu m'es aussi chère que mes propres filles, Nia, ouvre ton cœur devant moi : tu l'veux mon Lazé ?

– Oui ! Nia lâcha le tricot dans son giron, sa gorge était sèche et sa voix résonna sourdement, quoiqu'elle vînt du fond de sa poitrine. Mais elle leva la tête et ses yeux brûlaient profondément de l'intérieur... – Oui ! Lui seul et personne d'autre... Puis les deux iris noirs se mirent à flamboyer plus doucement, devinrent, semblait-il, plus grands, se remplirent d'abondantes larmes pures. La jeune fille ajouta avec une affliction innommable : – Et lui, et lui ?... J'ai appris qu'il s'était fiancé à Bojana. Qu'il avait promis de l'épouser.

Soultana posa sa main sur le genou de Nia pour la caresser :

– Nia, mon enfant... Maintenant toi et moi on va s'entendre. Ne t'inquiète pas. Lui aussi il te veut, crois-moi ; il s'est fiancé, dis-tu, mais est-ce que ces choses-là se font comme ça ! Je le connais mieux que personne et lui, le pauvre, tout se voit sur son visage. Je le vois bien et j'ai parlé de toi avec lui. Il souffre, il marche dans la cour, ne dort pas des nuits entières. C'est pas à cause des affaires nationales ou d'une autre affaire. Là-dedans il est fort, là-dedans les hommes sont forts quand ils ont quelqu'un avec qui s'affronter et se mesurer. Et ils ont beau s'y adonner pleinement, la nourriture leur est savoureuse et leur sommeil est paisible. Ils sont comme ça. Mon Lazé souffre. Son âme souffre. C'est vrai, il a promis de se marier à Bojana, mais alors pourquoi il est pas heureux ? Personne l'a forcé. Je reste le soir

devant sa porte et il est toujours devant mes yeux. Il l'a dit à Bojana par pitié envers elle. Mais son cœur le pousse vers toi. Voilà pourquoi il souffre. Toi, quand tu as entendu parler de Bojana, tu as pris peur. Mais avec les Benkov, on n'a échangé ni cadeaux ni rien. Lazé l'a seulement dit. Et toi... tu fuis. Tu ne connais pas ta force. S'il te voyait plus souvent, il ne t'oublierait jamais. S'il sait que tu l'attends, il viendra à toi. Nul homme ne peut résister à ta beauté, Nia. Mon Lazé : c'est à cause de ton père, à cause des affaires nationales, à cause des gens. Mais toi, c'est autre chose. Là il n'y a pas d'obstination, pas de force, tout vient du cœur. Tâche qu'il te voie plus souvent.

– Il le sait, murmura la jeune fille.

– Il le sait, mais tu ne lui as rien montré, tu ne l'as attiré avec rien. Il le sait seulement. Fais aussi en sorte que ton père cède un peu. Tu es son unique enfant. Qu'il arrête de s'opposer sans cesse à mon Lazé. C'est ton père, dis-lui comme tu m'as dit : c'est Lazé et personne d'autre. Il a eu pitié de Bojana – il a donné sa parole et ne veut pas revenir dessus ; il a pris en haine ton père – il ne veut pas courber l'échine. Les affaires nationales... soit, mais alors que ton père et lui ne se mettent pas autant de bâtons dans les roues. Tu sais ce que tu peux faire, essaie. Ne fuis pas, n'aie pas peur. Nia, mon enfant, il n'y a pas de plus grande force que la beauté féminine.

La chaussette blanche et les cinq crochets luisants reposaient depuis longtemps dans le giron de Nia. Ses yeux brillaient d'espoir. Elle dit :

– Je vais t'écouter. Je ferai ce que tu me dis.

– Viens plus souvent chez nous. Nous te connaissons bien et Katérina est ta meilleure amie.

– Je viendrai.

– Dis à ton père que tu veux Lazé.

– Je lui dirai.

– Ensuite, tu verras toi-même ce qui va se passer et toi-même tu sauras quoi faire.

Nia s'inclina, agrippa des deux mains la main de Soutana et l'embrassa, la serra contre son visage brûlant dans une effusion de joie. Avec son autre main, Soutana caressa ses cheveux noirs, luisants, aussi durs que de la soie crue.

Elles n'avaient rien de plus à se dire. Nia raccompagna Soutana jusqu'à la porte.

V

Ce Noël-là, Stoyan Glaoushev revêtit pour la première fois un long *kiourk* en tissu bleu. Il se réjouissait comme un enfant de cet habit que seuls portaient les gens les plus aisés et les *tchorbadjis*. En l'obligeant à revêtir ce *kiourk*, Soutana voulait effacer toute trace de son origine paysanne, bien que Stoyan demeurât sous son *kiourk* tel qu'il était né. Autrement, il ne se serait pas réjoui comme ça, sans retenue, de son nouvel habit de ville.

La veille de Noël, l'office finit, comme à chaque fois, de bonne heure, aux aurores. Stoyan et ses deux fils rentrèrent à la maison et tandis qu'ils attendaient que le repas de Noël soit servi, les femmes leur apportèrent des oiseaux cuits et de la viande tendre – pour rompre le jeûne pour la première fois après ces longues semaines d'abstinence. Bientôt les femmes servirent également le repas : aujourd'hui, on déjeunait tôt d'impatience après le long jeûne de la Nativité et il fallait qu'en ce jour les hommes rendent visite à tous leurs parents et amis proches, même aux plus vieux compagnons de la boutique, comme le voulait une vieille coutume. Joyeux et tapageur, Stoyan s'assit pour déjeuner avec son nouveau *kiourk* et c'est à peine si on arriva à le lui faire enlever.

L'après-midi, Stoyan Glaoushev entraîna de nouveau ses fils et ils entrèrent tout d'abord chez les Benkov, en face. Bojana fut la première à les recevoir sur la galerie.

– Meilleurs vœux ! s'écria Stoyan. – Mais attends, aujourd'hui c'est la fête de ton prénom. Allez, joyeux prénom et qu'il te soit éternel ! Moi, par contre, j'dois attendre encore trois jours. Nous, les Stoyan, on est les derniers. D'ailleurs – plaisanta-t-il avec une voix tonitruante, le visage empourpré d'une joie de fête – c'est bien connu : pour la plupart, on est des paysans !

Les invités se déchaussèrent devant la porte et entrèrent à l'intérieur en chaussettes, tandis que Bojana resta dehors pour ranger paire par paire leurs chaussures. Elle retint une

minute dans sa main les nouvelles *kalevri* de Lazar, dont elle se réjouissait – elles aussi, ses chaussures, lui étaient chères. Puis elle se hâta de rentrer pour s'occuper des invités, car les invités de Noël ne s'attardent pas trop. Elle entra dans le salon et s'arrêta à côté de la porte, pendant que les félicitations et les bénédictions entre les invités et les hôtes continuaient, pendant qu'ils s'interrogeaient et questionnaient sur le temps, sur le déjeuner de bonne heure : s'ils l'avaient trouvé savoureux, gras et généreux comme il l'était après le long jeûne. Bojana n'osait pas regarder Lazar en présence de son père et de son frère, mais elle sentait sa proximité de tout son être. Elle s'était remise de sa maladie et était émue de cette joyeuse rencontre ; elle avait l'air encore plus fraîche, une légère rougeur s'était dessinée sur son visage pâle, ses yeux bleus riaient et elle se tenait là, à côté de la porte, avec sa magnifique et lourde couronne de cheveux dorés sur sa tête, tout enveloppée dans de la soie bleu clair, avec une robe à crinoline, plissée jusqu'au sol, sans cerceaux, colorée de pivoines et de feuilles d'un blanc argenté. Stoyan se mit à la dévisager la bouche à moitié ouverte, comme s'il la voyait pour la première fois : belle vision d'un bleu céleste et de rayons de soleil, encore plus vive, plus brillante devant les gravures et teintes foncées de la porte derrière elle. Tout à coup il s'écria :

– Mais quand est-ce que vous allez nous donner not' bru, pour qu'on l'emmène chez nous ? Combien de temps encore qu'on va devoir attendre ?

Bojana se retourna et sortit discrètement dehors ; derrière elle resta le dos obscur de la vieille porte. Andreï souriait timidement, alors que Benkovitsa, la mère, dit :

– Eh bien, on vous la donnera quand vous voulez, puisque qu'on a déjà votre parole.

– On a donné not' parole – tonitrua de nouveau Stoyan avec impatience –, eux ils ont p't-être donné leur parole, mais nous, les vieux, pere, mères, on n'a pas donné la nôtre pour que tout le monde l'entende et le sache. Eh bien, aujourd'hui alors ; bon aujourd'hui, disons que c'est pas possible : c'est le premier jour, mais demain ou encore mieux, après-demain, le jour de ma fête, qu'on organise des fiançailles, pour que toute la ville l'entende et le sache.

– D'accord, pourquoi pas, répondit Benkovitsa.

– D'accord. C'est pas un accord qu'il faut, mais que ça s'fasse ! Je veux une bru, j'en ai desja une, j'en veux encore une autre. Et qu'on mette un licol autour du cou de cet étalon-là – donna-t-il une tape dans le dos de Lazar – parce qu'il a beau être si intelligent et que toute la ville en a entendu parler et le connaît, c'est encore un blanc-bec : il croit encore que tout ce qui vole se mange, mais c'est aut' chose quand on se marie et qu'on a des enfants. Allez, puisque c'est d'accord, que ça s'fasse ! On ne vous enverra pas de marieurs, les jeunes se sont arrangés eux-mêmes et voilà mon fils, vous le voyez, vous le connaissez ; parle à présent, toi, Benkovitsa, et toi, Andreï, puisque ton pere n'est plus là, paix à son âme ; parlez que j'vous entende moi, son pere, et demain ou après-demain auront lieu les fiançailles.

Stoyan était très solennel et sérieux, mais aussi drôle, maintenant qu'il voulait fiancer son fils, comme si Lazar était un enfant immature et que lui, son père, ordonnait sa vie. Stoyan Glaoushev était si drôle avec son nouveau *kiourk* de *tchorbadji* : joyeux, sans retenue dans sa joie, avec un visage empourpré de jeune, malgré les poils blancs de ses moustaches ; un homme encore rustre et aux manières de paysan, qui avait endossé un habit si lourd et si long, avec d'une étoffe chatoyante et des peaux. Mais personne n'aurait pu se moquer de lui : Benkovitsa et Andreï souriaient joyeusement en face de lui, ses fils aussi souriaient joyeusement à sa voix forte et à son autorité paternelle ; Stoyan, enfin, se souriait à lui-même et plus encore à son nouveau *kiourk*. Que voulait-il entendre maintenant de la part de la mère et du frère de sa future bru ? Tout d'abord leur parole, comme c'était dans l'ordre des choses, ouvertement et clairement, puis il ne savait pas lui-même ce qu'il voulait entendre, mais puisque c'était dans l'ordre des choses : les fiançailles sont un accord, deux parties ordonnent la vie de deux jeunes gens. Benkovitsa et son fils échangèrent un regard rapide et Andreï dit :

– Tu l'as dit, tonton, Stoyan, ton Lazar est un peu blanc-bec. Parlons donc, toi et moi. Kotcho et ma mère aussi sont ici, alors il n'a qu'à se taire et écouter. Tout se fera ainsi que nous l'aurons décidé. Nous vous donnons de bon cœur Bojana pour bru. Comme ça Lazé entre en tant que gendre dans notre maison et maman et moi nous l'acceptons comme notre fils et frère en toutes choses. Ce que notre pere, Klimé Benkov, nous a laissé sera aussi à lui,

et au travail, nous serons comme des frères : tout se partagera de façon équitable et fraternelle. Si Lazé le souhaite, il peut venir vivre chez nous après le mariage.

– Non, leva la main Stoyan. – Mon Lazé sera pas un *domazet*¹³⁹ !

– D'accord, d'accord, tonton Stoyan. À la boutique, il sera mon égal. Il sait ce qui nous appartient. Nous avons encore deux champs et une vigne : une moitié sera à lui, l'autre à moi ; quant à la maison, tant que maman sera en vie, elle sera à elle. Voilà ce que nous avons convenu, maman et moi. Benkovitsa acquiesça de la tête, mais Stoyan leva de nouveau la main :

– Non ! Tout est à ta mère. C'est la maîtresse de maison ici. Ce que Klimé Benkov a laissé est d'abord à elle, ensuite à vous. Vous deux, vous travaillerez, vous gagnerez.

– Je n'ai besoin de rien, *svat*, répondit Benkovitsa. – Tant que mes enfants vont bien...

– Eh bien soit, soit, approuva Stoyan, mais qu'ils ne partagent pas comme ça tant que nous, les vieux, on est encore en vie. Qu'on sache qui vient d'abord et qui vient après. Tout à coup il se mit à bouger, se leva, ajusta son fez sur sa grosse tête : – Nous n'avons qu'une seule parole. Après-demain, le jour de ma fête, on organisera les fiançailles et on échangera des cadeaux. À la bonne heure ! Viens maintenant, *svat*, qu'on s'embrasse, Stoyan ouvrit les bras vers Andreï Benkov.

Tout le monde se leva pour s'embrasser en tant que nouveaux parents.

– Maman, entendit-on de l'extérieur la voix de Bojana.

Benkovitsa sortit. Dehors, l'aspect de sa fille lui fit peur : Bojana était devenue pâle comme de la chaux. Elle fit un geste de la main à sa mère – dans la pénombre de la pièce intérieure, sa main brilla comme une flamme blanche – et la mena loin à l'écart.

– Non, maman, non ! la jeune fille saisit sa mère des deux mains, en tremblant, en vacillant de tout son corps. – J'étais partie chercher le plateau pour m'occuper des invités et j'ai tout entendu derrière la porte, puisque vous parliez de moi... Je ne veux pas de fiançailles, maman !

¹³⁹ Mot dialectal pour désigner un gendre qui vit dans la maison des parents de sa femme.

– Pourquoi donc mon enfant ? Mais tu devrais te réjouir ! Il s’agit de toi et Lazé, puisque tu le veux... Lui-même d’ailleurs t’en a parlé quand tu étais malade. Maintenant on va préparer les fiançailles et après le mariage.

– Maman, maman... Abattue, Bojana enfouit sa tête dans le sein de sa mère. – Je vais pas bien, tu l’sais bien, maman.

– Comment ça tu vas pas bien, rétorqua Benkovitsa, mais son visage devint encore plus pâle, vira au gris dans la pénombre, et néanmoins elle poursuivit : – Tu vas bien, mon enfant. Tu marches, tu travailles. Avec le temps, quand tu te seras mariée, tu vas te raffermir encore plus. C’est comme ça que ça se passe avec nous, les femmes.

Elle n’arrivait pas à reconnaître, face à son son enfant et sa peur terrible de la maladie de Klimé Benkov, sa peur déchirante pour la santé de ses enfants, qui tourmentait depuis des années, de jour comme de nuit, son cœur et son cerveau à la moindre maladie, si chétifs et si fragiles, comme ils lui semblaient tous les deux. Puis Bojana tomba malade, avec tous les signes de la maladie de son père – oh quelle souffrance pour une mère que de voir son enfant condamné à mort et l’autre aussi peut-être. Bojana se rétablit vite, depuis près d’un mois elle avait l’air tout à fait en bonne santé et Benkovitsa retrouva l’espoir de se battre plus facilement contre sa peur éternelle. Et voilà à présent cet heureux événement avec Lazé... La joie raffermir et soigne. Benkovitsa croyait sincèrement que le mariage, qui change du tout au tout la vie de la femme, pouvait changer, renouveler même le sang et toutes les forces dans le corps de sa fille.

– Mère, toi-même tu dis que je suis intelligente... Je ne peux pas me marier comme ça à Lazé. Je tiens beaucoup à lui. Et si je retombe malade, si je meurs... Pourquoi devrais-je l’endeuiller ? Peut-être – sanglota Bojana sans pleurer – peut-être que je lui transmettrais la maladie. Maman, n’aie pas peur, mais je dois tout te dire. Nous n’avons jamais parlé de ça, mais maintenant il le faut. Je sais de quoi est mort papa. Moi aussi j’ai vomi du sang. N’aie pas peur, maman, ne me serre pas comme ça, peut-être que tout va passer, je vais vraiment mieux maintenant. Mais – s’écarta-t-elle de sa mère tout en serrant dans ses petites mains

froides sa main calleuse – ne nous précipitons pas. Je suis heureuse comme ça. Attendons encore un an. Sachons-le, mais sans fiançailles et fêtes, pour ne pas l'ébruiter.

Benkovitsa restait muette. Bojana poursuivit :

– Va, va chercher Lazé. Je vais lui dire.

– Qu'est-ce que tu vas lui dire ? murmura Benkovitsa, avec hésitation.

– Va, maman, va.

Lazar sortit de la pièce et s'approcha, suivi de Benkovitsa. Bojana rassembla toutes ses forces et dit calmement, fermement :

– Lazé, je sais ce que vous racontiez à l'intérieur. Je donne grâce à Dieu pour la joie que cela me procure. Des fiançailles... pas maintenant, pas encore. Dans un an. Évitez de l'ébruiter pour que tu sois libre. Non, ne m'interroge pas Lazé ! Réfléchis et tu devineras tout seul, tu comprendras ce que je crains et tout le reste.

Elle se tut. Elle ne pouvait plus maîtriser sa voix. Lazar leva inconsciemment les bras vers elle, plongé dans un ravissement muet. Il savait à quoi elle renonçait et ce qu'elle craignait : pas pour elle, mais pour lui. « Oui, relâcha-t-il les bras, qu'il en soit ainsi ». Puis il dit à voix haute :

– Qu'il en soit ainsi. Attendons un an, Bojanka. Tu t'inquiètes trop, mais ne nous précipitons pas, puisque tu le souhaites.

Il retourna dans la pièce, parmi les autres hommes, et dit :

– Nous avons discuté dehors avec Bojana. Il n'y aura pas de fiançailles pour le moment. On attendra encore quelque temps !

– Eh, eh, eh ! Mais qu'est-ce que c'est que ça maintenant, alors ! Stoyan Glaoushev fit la moue comme un enfant en colère. – Des enfantillages ! N'a-t-on pas donné notre parole et...

– Oui, papa, on a donné notre parole. On va simplement reporter la fête pour quelque temps.

– Bah, fit un geste d'agacement de la main Stoyan. – Je venais tout juste de m'échauffer la gorge pour plus de vin et de chansons...

*

Aujourd'hui, le premier jour de Noël, même la lourde porte de *tchorbadji* Avram Nemtour était ouverte. Des foules de gens sillonnaient les rues, encore de bon matin ; des pères avec leurs fils et d'autres enfants plus petits, des frères et des gendres : tous se hâtaient, changés et parés, de faire un détour de deux ou trois minutes par la maison de chacun de leurs parents ou amis, chez les parrains et leurs beaux-parents, pour célébrer la grande fête chrétienne, pour s'échanger toujours les mêmes paroles sur le temps et sur le délicieux et abondant déjeuner. Tous se hâtaient parce qu'à midi au plus tard, il fallait faire le tour de vingt ou trente maisons, voire plus encore. Beaucoup de gens sillonnaient les rues, mais personne ne fit un détour par la vaste cour de *tchorbadji* Avram, par ses sérails. Il n'avait pas de parents et n'avait pas d'amis non plus.

Les deux femmes, la vieille tante et Nia, s'étaient affairées avant la pointe du jour. Elles allumèrent les fourneaux, préparèrent toutes sortes de plats de Noël, étendirent de nouveaux tapis et moquettes dans les chambres, comme dans chaque maison chrétienne. *Tchorbadji* Avram alla à l'église, retourna chez lui et rompit le jeûne avec un bout de viande cuite, car lui aussi avait jeuné. Enfin, elles mirent la table de Noël, abondante et surabondante ; ils mangèrent tous les trois seuls, en silence, sans joie. Le *tchorbadji* se retira auprès de l'âtre, se mit à fumer avec un *chibouk* long d'une archine, avec un embout ambré en forme de poire pour la bouche, se réchauffa auprès du feu, s'assoupit, se réveilla et se remit à fumer. Le silence régnait dans la grande maison à deux étages, pleine et bien trop pleine de gros mobilier et de toutes sortes de richesses. Dans la rue, on entendait les bruits de pas des *émeni*¹⁴⁰ et *kalevri* neufs ou rapiécés, un sourd et lointain vacarme, qui semblait s'arrêtait sur le seuil de la porte du *tchorbadji*, le long du haut mur qui entourait la vaste cour du *tchorbadji*, et qui ne laissait au-dedans que le silence et la rancœur, une satiété lourde et fade, et une sombre affliction. L'âme du maître de maison vivait et régnait dans cette maison. Au-delà de ce seuil et de ce haut mur se trouvait les autres, un autre monde, étranger et hostile.

¹⁴⁰ Souliers en marocain (sg. *émeniā*).

Les deux femmes se turent également. La vieille tante rentra dans sa chambre chauffée à l'étage du dessous et se coucha pour dormir, pour finir sa nuit. Nia entra chez son père, s'assit en silence sur une chaise basse à côté des petites fenêtres avec des grilles de fer et des rideaux colorés, quatre à la suite, allant de la porte jusqu'au mur d'en face. De là on voyait la galerie, la cour, la porte ouverte et la rue, les arbres effeuillés dans les cours plus avant, les toits et les cheminées, et la montagne au loin. Nia ouvrit sur ses genoux quelque livre grec, avec une grosse écriture noire sur un papier blanc éclatant. Son autre tante, la sœur aînée de sa défunte mère, le lui avait envoyé de Bitola récemment. Nia le lu deux fois d'un bout à l'autre : une longue histoire sentimentale sur les exploits courageux et l'amour pieux d'un certain chevalier français, qui périt au combat face à de méchants ennemis sournois, et sur une jeune et belle comtesse, qui par amour et chagrin envers le chevalier, enterre sa jeunesse entre les murs d'un lointain monastère. Nia survola d'un regard distrait quelques lignes déjà familières et s'arrêta au premier point. Les grosses lettres éclatantes sur le papier blanc s'entremêlèrent, fusionnèrent en une tache grise, puis disparurent. Elle ne voyait rien.

Elle rassemblait son courage pour adresser la parole à son père et choisissait ses mots, pour tout lui dire à propos de Lazé Glaoushev, pour lui dire de la marier à lui. Avant de s'asseoir ici, face au vieillard, cela lui semblait plus facile, son courage était plus grand. Maintenant ses mâchoires étaient comme enchaînées et seuls quelques mots, toujours les mêmes, les plus courageux, les plus audacieux, tournaient dans sa tête : « Papa, si tu comptes me marier, ce ne peut être qu'à Lazé Glaoushev. » Et encore... « Si tu comptes... » Comment exprimerait-elle, avec quelle bouche prononcerait-elle ces paroles, ce nom devant son père, effrayée et honteuse ? Elle était rarement restée assise comme ça, face à lui, pour entamer la conversation comme une fille avec son père ; elle avait rarement entendu de lui plus de deux ou trois mots – si elle est malade ou en bonne santé, si elle a faim ou est rassasiée, si elle veut une nouvelle robe à crinoline ou de nouvelles pantoufles. Voilà quel genre de père il était. Il l'habillait dans la soie et l'or, il la nourrissait avec du miel et du lait et

lui donnait tout ce qu'elle voulait comme habits ou nourriture. Il ne la grondait jamais, il ne l'avait jamais frappée. C'était un bon père, attentionné, mais cela ne suffisait pas. Voilà quel moment était venu pour elle : il n'était pas question de santé ou de maladie, ni d'un nouvel habit. Elle avait mal à l'âme, mais n'arrivait pas à confier sa souffrance à son père. Lui, son plus proche parent, lui était comme étranger. Elle n'avait pas d'autre proche parent. Sa tante, recueillie par charité dans cette demeure, tremblait devant son frère, *tchorbadji* Avram. Nia ne se souvenait pas de sa mère. Elle savait qu'elle l'aurait aidée maintenant, mais elle n'avait pas même l'ombre d'un souvenir d'elle, si ce n'est une vague tristesse dans son cœur. Lazé... Si seulement il venait demander sa main à son père, venait l'enlever, elle partirait avec lui. Or entre lui et elle se dressait son père – étranger et terrible avec son autorité paternelle sur elle, avec son regard pesant, avec son silence. Quoi qu'elle lui dise de Lazé, de son amour, il ne comprendrait qu'une seule chose : je veux un mari. Le feu se répandit sur ses joues. Ses lèvres restaient pincées. Mais elle devait prendre la parole, elle le devait...

Nia n'osait pas lever le regard vers son père, de peur de trahir ses pensées, et elle ne remarquait pas que lui, assis près de l'âtre, ne la quittait pas des yeux. Il voyait qu'elle ne tourna pas une seule page de son livre et qu'elle était assise là, sur la petite chaise, depuis un bon moment. Son visage et sa posture trahissaient sa lutte intérieure. Que lui arrivait-il, à quoi pensait-elle, le regard fixe, braqué sur le livre ? Il n'était pas utile aux femmes de lire des livres, mais il ne voulait pas que sa fille restât ignorante et sauvageonne comme les autres filles de Prespa. Il ne l'avait jamais vue comme ça, avec un tel visage. Elle avait toujours été retenue, froide et fière, mais maintenant... Non, non, ce n'est pas à cause du livre.

À la lumière de la petite fenêtre se dessinait la fine ligne de son profil, avec un front bas et droit et d'épaisses boucles brillantes, d'un noir opaque, un nez droit, des lèvres légèrement gonflées et un menton délicatement arrondi ; sur ses pommettes à peine saillantes brillait doucement le chaud hâle de sa peau. Le velours rouge foncé du nouvel habit de fête flamboyait comme une flamme discrète autour de son cou fin, sur ses épaules et sur sa poitrine à peine saillante. Nia, mon enfant... chantait ou pleurait son cœur, mais sa bouche n'était pas habituée à prononcer des mots d'amour et de tendresse. Il n'y avait qu'un amour

et qu'une tendresse dans son cœur pétrifié et empoisonné : Nia. C'est là que se trouvait aussi sa passion ardente et impétueuse envers sa mère, devenue à présent une affliction noire et cachée. Avram Nemtour n'avait jamais trouvé les mots pour son amour envers sa femme, pour sa peine inextinguible à son sujet, mais aussi pour son amour envers le seul enfant, qu'elle lui laissa après sa mort précoce. Lui aussi avait un cœur humain. Dans son cœur aussi il y avait quelques gouttes de sang noble, un récipient rugueux, devenu tel par haine envers l'homme, par orgueil, amour du pouvoir et soif de richesses : son amour déchiré à l'égard de la défunte et la tendresse inexprimée à l'égard de leur unique enfant. La sombre lueur dans son regard, sous ses gros sourcils froncés, s'efforçait de traverser le front lisse de la jeune fille. Peut-être qu'elle souhaitait quelque chose et n'osait pas lui dire... Mais qu'elle le dise : il était prêt à exaucer tous ses désirs ! Ne serait-ce pas les deux insolents petits Turcs qui l'importunaient encore ? Il les avait cherchés, les avait amadoués et maintenant ils faisaient parfois un détour par sa boutique, pour boire un café avec lui, le *tchorbadji*, et ne passaient plus devant sa porte. Nia, mon enfant... Dis-moi... or sa bouche ne s'ouvrait pas, pour ne pas montrer de la faiblesse. Pour ne pas trahir sa douleur de la perte de sa femme bien-aimée, qui avait laissé derrière elle une empreinte vive et vivante. Nia ressemblait beaucoup à sa défunte mère et sa voix vibrait parfois exactement comme la voix de la morte, si bien que *tchorbadji* Avram croyait entendre sa femme outre-tombe. Elle l'appelait avec la voix de Nia. Il croyait que la défunte était au paradis et il était dévot à sa manière : il respectait les jeûnes, s'occupait des affaires de l'Église, faisait des dons aux églises et monastères, mais pas tant par crainte de Dieu que de peur que son âme ne trouve la porte dorée du paradis fermée quand il se présenterait un jour là-haut. Mais c'était là des moments plus rares dans sa vie, lorsque l'étau de son affliction, de sa haine et de son orgueil, dans lequel son cœur vaniteux était enchaîné, se desserrait un peu.

Nia tourna la tête et se mit à regarder par la fenêtre, entre les rideaux relevés, rabattus comme un éventail. Son père saisit tout de suite son mouvement, entendit comme elle soupira de façon presque inaudible. Quelques personnes passèrent devant la porte ouverte, puis deux

autres. Comme elle suivait sans relâche toujours la même pensée, à sa propre surprise, en commençant prudemment et de loin, elle dit :

– Personne ne vient chez nous.

– À quoi bon ? Tu crois tout de même pas que l'étranger entre chez toi avec de bonnes intentions ! Il entre pour manger et boire, pour fureter et après il ira jaser sur toi.

La jeune fille se sentit encouragée par sa soudaine faconde.

– Va-t-on toujours vivre seuls, papa... Loin des autres ? Tu n'as ni amis ni parents.

Regarde les autres...

– Je n'ai besoin de personne. Plus ils sont loin, mieux j'me porte.

Nia continuait de regarder par la fenêtre. Son cœur battait de plus en plus vite. Elle s'était lancée et avançait avec une détermination désespérée vers un gouffre qui allait l'avalier, terrible et inéluctable, mais peut-être trouverait-elle là, d'une berge à l'autre, au-dessus du sombre abîme, ne serait-ce qu'un étroit et périlleux petit pont. Et elle poursuivait avec encore plus de courage, d'audace :

– Papa, t'as plus de soixante ans, j'en ai dix-huit. Tu vas me laisser complètement seule sur cette terre. Et que ne peut-il encore arriver à l'homme.

Les gros sourcils noirs de *tchorbadji* Avram bondirent tous deux vers le haut, se tassèrent contre les nombreux plis sur son front. Il n'avait jamais entendu des mots pareils venant de sa fille. Non, Nia n'était plus une enfant ! Il se redressa vite sur son coude :

– Je vais te marier. Je vais te laisser un héritage.

Le cœur de la jeune fille allait s'envoler de sa poitrine... Voilà, encore un pas ! Et sa voix était merveilleusement calme :

– Un héritage... Tu l'sais bien, papa : Dieu donne, mais reprend encore plus souvent et plus vite.

Les gros sourcils du *tchorbadji* retombèrent comme des couvercles sur ses yeux, les rides entassées sur son front s'éparpillèrent : c'était son sourire.

Il se sourit à lui-même, parce qu'il avait deviné : « Elle veut que je la marie. C'est une femme maintenant, une femme, regarde ! » Et voilà encore des souvenirs de Liopa, sa mère...

Il relâcha ses paupières, son visage s'égayait et se tranquillisa, comme si un doux assoupissement l'avait anesthésié. Il prêta l'oreille au loin, très loin. C'était leur dernière rencontre avant qu'elle ne devînt sa femme, la plus courte de toutes les rencontres qu'il avait eues avec elle, toujours aussi vite... Je vais te prendre avec moi, Liopa... Prends-moi, c'est toi que j'ai choisi !... Était-ce la voix de la morte que cette voix lointaine ou Nia avait-elle dit à quelqu'un d'autre ces mêmes mots ?

– Nia, murmura-t-il attentif, n'aurais-tu pas... n'aurais-tu pas quelqu'un en vue ?

Elle se retourna vite, s'agenouilla à côté de lui, enlaça son cou, blottit son visage contre son torse. Il ne bougea même pas, ne savait pas non plus quoi faire, car sa fille ne l'avait jamais embrassé comme ça ; la joie provint soudainement du poids de ses mains autour de son cou et de cette petite tête sur son torse, tête chérie et familière, dont il était le père.

– Eh bien parle... Parle donc.

Nia se blottit encore plus fort contre son torse et dit :

– Lazé Glaoushev.

Tchorbadji Avram tressaillit, tremblota, comme si un poignard l'avait transpercé. Il leva les mains et retira de son cou celles de Nia, qui se retira, à genoux comme elle était devant lui, et se tint ainsi, la tête inclinée et les lèvres tremblantes. Qu'allait-il dire à présent ?

– C'est mon ennemi, dit le vieillard d'une voix enrouée. – Il fallait que ce soit lui que tu choisisses ! Non, non.

– Papa...

Il se mit à bouger, chercha son *chibouk*, sa tabatière, commença à s'emporter :

– À l'époque, quand je l'ai invité dans ma boutique, il a refusé. Souviens-toi. Il ne m'a pas rendu grâce, mais a refusé et ça je ne le pardonne à personne.

Tchorbadji Avram doutait que quelqu'un à Prespa puisse refuser de se marier à sa fille. Ce qu'il voulait, c'était plutôt la dissuader et l'interroger. Il n'était pas très surpris de son choix : Lazar Glaoushev était le plus notoire des jeunes de Prespa et le *tchorbadji* avait aussi eu vent de ses réussites dans son négoce avec Andreï Benkov. Dans son emportement envers le jeune cabochard, il y avait plus d'orgueil et de peur que de haine. Il mit une cigarette

sur le long *chibouk*, l'alluma avec les braises de l'âtre, tout en réfléchissant pendant ce temps-là à ce qu'il allait lui dire. Étonnamment, il ne trouva pas de quoi blâmer le jeune homme.

– Laisse donc les bouseux de Prespanais, dit-il enfin. – Je vais te trouver un mari qui te ressemble en tout. P't-être qu'il sera pas d'ici, mais je vais te l'amener à la maison. Laisse-moi feire.

Nia se redressa et dit :

– Tu m'as demandé si j'avais choisi quelqu'un. Je te l'ai dit, papa, et ce sera personne d'autre.

Dans sa voix ferme, dans l'expression de son visage, le *tchorbadji* reconnut sa propre obstination. Il ne répondit rien. Nia s'assit de nouveau sur la petite chaise à côté de la fenêtre, leva le livre du sol, le remit sur ses genoux, sans l'ouvrir. Maintenant il allait se taire cent ans peut-être. Mais elle lui avait dit, elle lui avait tout dit. Elle le redoutait plus lui, le vieux, mais à présent elle voyait qu'il était plus difficile de triompher de l'autre. Elle n'était pas parvenue à le voir durant cette semaine d'avant-fête, depuis que Soultana était venue chez eux. Elle aussi elle irait chez eux : elle s'y rendrait tous les jours, le chercherait, le verrait – maintenant c'était plus facile pour elle, puisqu'elle s'était débarrassée de sa peur envers le vieux. Quelqu'un apparut dans la cour. Nia jeta un regard.

– On a de la visite, papa. *Hadji Zacharie*.

– Hum... Je ne l'attendais pas. Puis au bout d'une minute *tchorbadji Avram* ajouta : – On croirait que c'est Dieu lui-même qui l'envoie... Sers-lui ce qu'il faut et laisse-nous seuls.

La jeune fille sortit recevoir le vieux *hadji*. *Tchorbadji Avram* se leva lui aussi avec son *chibouk*, secoua sa ceinture en soie et ses *potouri* en drap des cendres tombées de la cigarette, puis toussa bruyamment.

Ils s'assirent tous les deux sur les doux tapis, avec l'âtre entre eux. *Hadji Zacharie Mirtchev* ne fumait pas de tabac, alors *tchorbadji Avram* jeta aussi sa cigarette dans le feu.

– Je ne suis pas venu chez toi, Avram, depuis que ta femme est décédée... Il y a bien longtemps, dit *hadji Zacharie* en caressant sa longue barbe blanche. Sa voix semblait profonde, solennelle.

– C'est vrai, *hadji*, ça fait longtemps.

– J'ai écouté l'office ce matin. Christ est né. Mon cœur s'est empli de tendresse. Je me suis mis à réfléchir. Quel genre d'hommes sommes-nous...

Tchorbadji Avram se taisait. *Hadji Zacharie* était ému, sa barbe blanche tremblait. Il leva les yeux et sa voix devint plus profonde, intense :

– Nous sommes chrétiens, nous croyons en Dieu. Mais ce ne sont que des paroles, fruits d'une peur hypocrite. Dans nos vies, dans nos actes, nous mentons à Dieu... que dis-je : nous nous mentons à nous-mêmes. Nous sommes mauvais, mauvais, pauvres de nous ! Voilà ce à quoi je pensais ce matin à l'église et j'ai eu envie de pleurer. Pour moi-même et pour tous les autres. Nous nous mentons, nous nous disputons, nous nous haïssons, nous nous faisons du mal. Nous nous sommes aussi disputés pour la maison de Dieu. Nous nous disputons avec toi aussi, vieillards que nous sommes, alors que Dieu peut nous rappeler à lui à tout moment, pour répondre de nos actes sur la terre et c'est à partir de ça qu'il va nous juger, lui, le miséricordieux. Tu es plus jeune que moi, que Dieu prolonge tes jours, mais toi aussi tu es vieux maintenant. Je pensais à toi. J'irais lui rendre visite, me dis-je, en cette sainte fête chrétienne avec amour et paix. Je vaincrais le diable, je ne laisserais pas Satan se réjouir de ce jour. Voilà avec quel cœur je te parle et ne m'en veux pas si je te dis que qu'une chose qui va peut-être te fâcher : pourquoi marches-tu contre le peuple, Avram, mon frère ? Tu marches avec l'étranger et contre tes semblables. Je ne veux pas te juger, mais je suis venu pour te prier d'y réfléchir par toi-même. Tu sais très bien que nous ne sommes pas grecs et pourtant tu marches à l'encontre de ce que tu sais. Admets-le, toi seul es favorable au parti grec de Prespa. Tu soutiens le vicaire et les Valaques. Retourne chez les tiens, Avram, je te le demande en tant que chrétien.

Tchorbadji Avram ne faisait pas très attention aux propos bienveillants du vieux *hadji*. Il lui répondit à la va-vite : une autre pensée lui avait traversé l'esprit et il se hâtait d'y venir.

– Je ne marche pas contre le peuple, grand-père *hadji*. Je veux l'attirer vers moi parce que j'ai mieux compris que lui. Notre peuple est ignorant et sauvage et il n'est pas bon de nous séparer et de fuir ceux qui nous surpassent. Voilà ce que je pense. Et maintenant, tu

vas voir quel genre d'homme je suis, à qui je veux du bien et à qui du mal. Écoute et juges-en par toi-même.

Nia entra avec un grand plateau, écouta les bénédictions du vieux *hadji* et sortit.

Tchorbadji Avram était parti de loin, mais à présent il trancha net :

– T'as vu ma fille ?

– Je l'ai vue. Que Dieu la garde et la protège.

– Tu irais jouer les marieurs pour elle ?

– J'irai, se réjouit le *hadji*. – Je ne l'ai jamais fait auparavant, mais pour ta fille je le ferai. Où ça ?

Tchorbadji Avram se tut un peu, puis dit :

– Chez Stoyan Glaoushev. Pour son fils Lazar.

Hadji Zacharie Mirtchev sursauta, ses yeux caves brillèrent à travers les sourcils blancs tombants, une rougeur juvénile se dessina sur son visage cireux :

– J'y vais, j'y vais, j'y vais... Avram, mon frère ! Ce matin, Dieu lui-même m'a ouvert le cœur. C'était sa voix, par sa grâce : va chez Avram ! Tu veux Lazar Glaoushev pour gendre ?

– Oui. Puisque j'te le dis.

Hadji Zacharie se signa une fois, deux fois, trois fois :

– Gloire à toi, mon Dieu, gloire à toi !... J'y vais, Avram, j'y vais, pour accomplir la volonté de Dieu.

Il regarda alentour, tendit la main par-ci par-là autour de lui, cherchant quelque support pour s'appuyer, se souleva pour se mettre debout, ému et impatient. *Tchorbadji* Avram agita les mains face à lui :

– Attends. Je veux pas que toute la ville l'apprenne comme ça, d'un seul coup. Arrange-toi pour voir Lazar tout seul, entre quatre yeux. Et ne te précipite pas si ce n'est pas possible aujourd'hui. Dis-lui que je lui donne ma fille. Il viendra viure ici dès qu'on les aura mariés. C'est mon unique fille. Tant que je suis en vie, je serai le maître de cette maison. Quand je serai mort, tout sera à lui. Le Seigneur m'a suffisamment donné. Il y en aura assez aussi pour ses petits-enfants et s'il est habile, il augmentera sa fortune et la multipliera. Je ne

veux pas, *hadji*, dis-le-lui également, que ça s'ébruite, tant que je n'ai pas sa réponse. S'il refuse, qu'il se taise de même.

– Bien entendu. Mais comment pourrait-il refuser ! Refuse-t-on une personne d'une telle beauté et avec une telle fortune !

– Je sais pas... Mais va, va. C'est tout pour moi.

Hadji Zacharie Mirtchev se redressa enfin, tremblant des jambes, des bras et de la tête, tant de vieillesse que d'émotion. Avant de sortir, il leva la main et dit comme un vénérable prophète :

– Finie la dispute à Prespa, finie ! Lazé Glaoushev devient ton gendre, Avram. Et dès que tous les deux vous... Tout sera fini et commencera bien. J'y vais, j'y vais.

Quand il sortit dans la rue, le vieux *hadji* croisa les mains derrière le dos pour le consolider et avancer plus vite. Le vent froid agitait son long *kiourk* et sa barbe blanche jusqu'à la ceinture. Son visage rayonnait avec ses sourcils, ses moustaches et sa barbe couleur blanc-neige, avec ses cheveux blancs légèrement bouclés autour de ses oreilles sous le *kalpak* de velours noir, avec la rougeur de ses joues, avec l'éclat animé de ses yeux, marchant vite à petits pas, propre et bien mis, rajeuni de joie. Certains passants le regardaient et se mettaient à ricaner. Ils se disaient : le vieux *hadji* a retourné quelques verres de trop pour Noël.

*

Moins d'une heure plus tard, *hadji Zacharie Mirtchev* retourna par la même rue. Ce n'était pas lui qui revenait, mais son ombre obscure, habillée dans sa tenue de fête. Il ne se souvenait pas comme il était entré dans la maison de Stoyan Glaoushev, comme il avait pris à part Lazar dans une autre pièce où ils s'étaient assis seuls, comme il était sorti ensuite de cette maison : ni vivant ni mort. Il raconta tout, implora et pleura : il ne se souvenait déjà plus de ce qu'il avait dit et entendu. Mais il se souvenait bien de ce dont il devait se souvenir : Lazar Glaousev avait refusé. Le vieillard ne désespéra pas. Alors Lazar avoua qu'il était fiancé à une autre fille.

– Ça reste entre nous, grand-pere *hadji*. Nous n'avons pas encore décidé de l'annoncer.

Mais était-ce vraiment ainsi ? Ou l'irraisonnable jeune homme voulait-il seulement justifier son refus ? Alors le vieillard commença à soupirer : comme il serait bon pour les affaires de l'église s'ils se réconciliaient, tous les deux, avec *tchorbadji* Avram, s'ils devenaient parents. Lazar dit :

– Quoi qu'il en soit, je n'entrerai pas dans sa maison, fût-elle couverte d'or et de diamants. Tout le monde dirait : il s'est vendu pour une belle femme et des richesses. Tel est le chemin que j'ai pris et sur lequel j'avancerai, et je ne m'en dévierai pas, quelles que soient mes tentations. Je connais *tchorbadji* Avram. Je ne vais pas l'attirer vers moi et le faire changer de bord, mais lui veut m'amadouer et me perdre. J'entends bien : il me donne sa fille, c'est un grand honneur qu'il me fait et je l'en remercie. Mais c'est autre chose. Je le remercie pour cet honneur. Ce que tu m'as dit, grand-pere *hadji*, sur la fille du *tchorbadji*, je vais l'oublier et je n'en dirai rien. Maintenant tu vois ce qu'il en est et tu sais très bien quelle réponse tu dois donner à *tchorbadji* Avram. Bon, dis-lui aussi, s'il le faut, que je suis fiancé et que je vais me marier à une autre fille.

Hadji Zacharie n'eut pas besoin de parler beaucoup quand il retourna dans la pièce d'Avram Nemtour. Le *tchorbadji* le reçut dès le pas de la porte et devina :

– Il a refusé ?

– Il a refusé.

Ce fut comme si quelqu'un venait de renverser un bol de lait sur le visage d'Avram. Seuls ses sourcils restèrent ainsi, tout noirs, réunis en un terrible nœud, tandis que ses yeux étaient comme deux trous noirs.

Le *hadji* essaya d'apaiser sa colère, il se hâta de dire que Lazar était déjà fiancé à une autre fille, mais qui sait si Avram Nemtour l'entendit ou le comprit. Il était hors de lui et ne proféra plus un mot. *Hadji* Zacharie Mirtchev n'avait plus rien à faire dans sa maison. Il s'en alla déprimé et triste aux larmes. Son cœur lui faisait mal, son bon cœur de vieillard.

Le troisième jour de Noël, une voiture à trois chevaux s'arrêta devant la porte de *tchorbadji* Avram. Nia et Avram Nemtour montèrent dans la voiture. Ils partirent pour Bitola, comme ça, en plein hiver. Au bout de deux jours, *tchorbadji* Avram revint seul de Bitola, sombre et méchant ; il ne levait pas les yeux pour regarder les autres.

VI

L'hiver fut vraiment rude cette année-là. L'épaisse neige, qui était tombée pendant la nuit du dernier jour de Noël, ne disparut pas jusqu'à la fin du mois de janvier. À partir de Noël, les journées s'annoncèrent froides et lumineuses et les nuits glaçantes, et lorsque le temps s'adoucit à deux ou trois reprises : il se remit à neiger et le brouillard s'éleva. Pendant les journées lumineuses, l'air devenait comme de la glace et dans le ciel dur et transparent se dressaient les montagnes, tels des murs chaulés. La plaine était devenue un désert blanc et froid, avec des ombres bleuâtres sur les confins et les basses collines, avec les voies grises tordues et sales des routes. Pendant la nuit, des étincelles jaillissaient des grosses étoiles, la lune tranchait à peine le velours bleuissant du ciel telle une lame brillante, sa lumière froide se répandait à flots sur la terre. Et quelles interminables nuits !

Tout le mois de janvier passa en festivités : de Noël jusqu'à la Saint-Athanase. En hiver, tout le monde se presse autour de l'âtre, tout le monde cherche à se mettre à l'abri de la pluie et du vent, comme les bêtes de la forêt et les créatures dans les terriers et les trous ; les routes sont fermées, le travail s'interrompt. Mais n'est-ce pas pour cela qu'en été il se concentre et s'accumule ! Le cœur de l'homme est toujours avide de joie et de fêtes. Le réveillon et Noël étaient passés, puis la Saint-Basile et le Nouvel An, l'épiphanie et la Saint-Jean, et d'autres fêtes encore plus petites, des jours du prénom, des mariages, des fiançailles, des « temples des corporations » comme les appelaient les Prespanais, des banquets entre amis et parents. Le docile *raïa* se divertissait en cachette, dans les maisons – pour ne pas provoquer les ennemis *agalar*, encore moins le diable, qui envie toute joie humaine et envoie le mal. La nuit on entendait des chansons dans de nombreuses maisons, mais la lumière sur les petites fenêtres était dissimulée à l'aide de couvertures et de contrevents. Aussi bruyante

que fut la fête et abondante en vin, les invités ne restaient pas jusqu'à tard dans la nuit : ils s'en allaient bien avant minuit, se hâtaient dans les sombres ruelles avec des torches allumées dans la main, ainsi que l'avait ordonné le Turc. Ceux qui vivaient plus loin ou à qui le vin était monté à la tête, restaient passer la nuit chez les hôtes. Voilà comme les Prespanais avaient vécu depuis des siècles : à voler, à dissimuler leur joie, voilà comme ils vivaient aussi à présent, dans une peur permanente. Mais si, autrefois, la peur les avait complètement asservis, depuis quelque temps un vague espoir grandissait dans chaque cœur d'esclave : un jour verra la fin du malheur de l'esclavage ! L'esclave baissait toujours la tête devant les pas du Turc, mais avait déclaré la guerre à son autre oppresseur – le Phanariote – et grâce à cela, son âme se raffermissait jour après jour, sa dignité piétinée se ranimait et se relevait, sa soif de lumière s'embrasait, et sa conscience et sa mémoire obscurcie s'éclaircissaient. Jour après jour la chaleur dans les entrailles de la terre faisait craquer et fondre les épaisses glaces d'hiver. Cette année-là, les banquets à Prespa se poursuivaient plus longtemps dans la nuit, le vin coulait encore plus à profusion, on chantait les chansons plus fort et on se mit à chanter quelques nouvelles chansons, dans lesquelles l'éternelle affliction des esclaves résonnait entre des larmes de rage.

Avec l'arrivée de l'hiver dans leurs besognes quotidiennes, les Prespanais avaient un peu oublié les affaires nationales. Beaucoup de temps s'était écoulé et il n'y avait encore aucune réponse à la dispute autour de la nouvelle église, le peuple ayant laissé ce soin aux gens du conseil et de la salle de lecture. Après tout, c'était leur devoir que de s'occuper de l'église et de toutes les affaires nationales. Quant au peuple, il est là, à sa place, dès que le besoin se présente... C'est bien connu, il faut beaucoup de temps pour des affaires comme ça. Le vicaire semblait avoir tout oublié, les vieillards autour de lui égrenaient tranquillement leurs chapelets. Même les jeunes autour de Lazar Glaoushev s'étaient tranquillisés. Constantinople est loin : rien que l'aller-retour demande plus d'un mois, voire plus. Or on attendait la réponse décisive à la dispute depuis Constantinople. Le temps passait : eh oui, le temps passait imperceptiblement. On attendra, puisque c'est comme ça... Et dans la salle de lecture, où se rassemblaient à chaque fête les jeunes et quelques vieillards de la corporation,

pour lire des livres et des journaux, pour écouter des causeries, on évoquait de moins en moins l'église. On y parlait plus souvent de l'école, mais comme l'année avait été engagée ainsi, on laissa les choses telles quelles jusqu'à l'année suivante. Seuls le vicaire et Lazar n'avaient pas tout laissé au temps. Le vicaire alla deux fois à Bitola, chez l'évêque et toujours au sujet de la dispute ecclésiastique, sans dire un mot aux membres du conseil. Lazar écrivait de longues lettres à des gens connus de Constantinople, dont il avait eu connaissance dans les journaux constantinopolitains : des gens du peuple, qu'il priait et enjoignait d'aider Prespa, d'aider le pauvre et inculte peuple bulgare, fidèle au Christ, avide et désireux d'avoir sa propre Église nationale et sa propre science, et qui, à peine réveillé de son profond sommeil, aspirait à se libérer de l'éternel joug phanariote, des bévues et des ténèbres de l'esprit. Il ne reçut aucune réponse à ses lettres, mais l'une d'entre elles fut presque intégralement publiée dans un journal constantinopolitain. Cette édition du journal arriva à la salle de lecture de Prespa quelques jours après Noël.

Lors des rencontres et conversations des Prespanais pendant ces nombreuses fêtes, on commença à mentionner souvent la nouvelle église, quoique pas tant à son sujet qu'à cause de la haine accumulée et croissante envers les Phanariotes. Avant tout, les Prespanais étaient mécontents d'eux-mêmes, parce qu'ils étaient nonchalants et pas assez impliqués dans les affaires nationales, puis ils en vinrent à accuser le vicaire, avant d'être pris d'une impatience hargneuse :

– Qu'est-ce qu'on attend et combien de temps attendra-t-on encore...

– L'église est-elle à nous ? Évidemment ! Eh bien alors, qu'est-ce qu'on fait là à la partager avec le vicaire et ceux-là, les Valaques ? Pourquoi partage-t-on avec eux l'église et l'école ? Qu'on leur rosse le train à coups de bâton et qu'ils retournent là d'où ils sont venus !

– Ils nous ont entraînés dans ce procès et maintenant ils sont contre nous. C'est eux qui auraient dû aller devant le juge, pourquoi s'est-on laissé prendre ! Ils ont acheté le *caïmacan*, le *moutassarif* de Bitola, et les pachas de Stamboul. Notre procès avec eux a été fourré sous le divan ; on attend et on attendra sûrement encore cent ans, tandis qu'eux, ils vont s'installer de nouveau au conseil, à l'église et à l'école. Peuple, nous n'avons rien à

partager avec le vicaire, avec Greta, avec les Grecs et les Valaques ! S'il leur faut une église, ils n'ont pas s'en trouver une, eux et Avram Nemtour.

Des voix, plus fortes et plus nombreuses, grondèrent de nouveau :

– Chassons-les !

Et ce fut encore l'âtre commun qui s'embrasa d'abord – la salle de lecture. Et ce fut encore Lazar Glaoushev qui jeta les premiers brandons.

Il refusa à Avram Nemtour de devenir son gendre et héritier, il refusa le cœur léger et avec une fierté flattée. Et Nia ? Face à elle, son bouclier était trop faible : sa relation avec Bojana Benkova. Il remarqua qu'il avait rêvé de Bojana seulement deux fois : malade, en pleurs. Alors que Nia était dans tous ses rêves : là il était impuissant pour l'arrêter, pour la chasser, pour la fuir. Elle s'introduisait dans ses rêves, elle les bâtissait si merveilleux, beaux et clairs, comme dans une autre vie, et il se réveillait non avec le cœur lourd de pitié, mais las d'un délice qui s'était répandu sur son corps, qui avait imbibé chaque cellule. Elle était la puissante et chère maîtresse de son âme. Il le ressentait, mais sa raison, sa volonté consciente, ordonnaient, hurlaient en lui : tu dois la chasser de ton âme, de ta faible âme pécheresse, si encline aux plaisirs et à une joie vaniteuse ! Nia est la fille d'Avram Nemtour, traître national et son ennemi, plus haïssable même que le vicaire épiscopal venu d'ailleurs. Et Lazar reprit la lutte contre les ennemis de la nation. Il lui était plus facile ainsi, quoiqu'il sentît le faix de sa passion envers Nia. La lutte contre son père était aussi une lutte contre sa domination dangereuse sur ses propres sentiments.

Les Prespanais devaient attendre une réponse à leurs *mahzar*¹⁴¹ et *arzuhal*, mais avaient déjà attendu assez longtemps. La vérité nationale était évidente et quoiqu'ils connussent bien l'indolence turque dans chaque affaire, les dangereux ennemis de cette vérité n'étaient autres que les Phanariotes et les grécisants comme Avram Nemtour. Pourquoi les Prespanais attendraient-ils encore ? L'indignation et l'impatience s'élevèrent et bouillonnèrent plus vite cette fois : les Prespanais se préparaient sérieusement à chasser le

¹⁴¹ (Ar.) Pétition adressée aux autorités ottomanes.

vicaire de l'église. Alors on entendit encore plus fort, plus obstinément la voix unanime de la prudence :

– Attendez ! Ne vous précipitez pas ! Un seul faux pas et tout peut s'effondrer. On va fâcher les Turcs. Attendons encore un peu.

Et cette voix s'éleva du peuple mécontent. Elle était propagée par les plus vieux, par certains *tchorbadjis* qui, néanmoins, soutenaient le peuple, par les plus peureux et quelques pédagogues, plus enclins à réfléchir qu'à agir ; elle était aussi portée par quelques personnes envieuses de la force indomptable des jeunes, à la tête desquels était Lazar Glaoushev, mais qui n'avaient pas la force d'être comme eux. Enfin, c'était aussi la voix du peuple et le premier à l'entendre fut le vicaire, qui faisait tout pour la renforcer. Au début de la lutte, tout le monde s'était laissé entraîner par le mécontentement général : il fallait se débarrasser d'une domination rejetée par tous et d'une tutelle insolente, basse et déguisée, qui s'exerçait sur tout le peuple et qui se présentait sous la forme d'un seul ennemi – les Phanariotes et surtout sous les traits du vicaire, de *tchorbadji* Avram et de quelques autres autour d'eux, de même que l'évêque et le patriarche, mais ils étaient si loin, à Bitola, et encore plus loin, à Constantinople. Qui faut-il craindre ? Face aux Turcs, il y avait aussi la solution de facilité : l'argent. C'était comme ça au début et maintenant c'était justement les Turcs qui étaient entre les deux camps : c'était le tribunal et la loi turcs qui devaient régler la dispute ; or comme ils luttèrent pour leur église, les Prespanais devaient aussi se soulever contre l'autorité turque. De là la force de la voix de la prudence, de la résignation et de la velléité des esclaves à peine réveillés. Aussi deux voix se battaient-elles et se couvraient-elles l'une l'autre :

– Chassons-les !

– Attendez !

Le temps passait.

Bientôt, après que toutes les grandes et petites fêtes autour de Noël et l'épiphanie se succédèrent, durant les premiers jours de février, Bojana Benkova s'alita de nouveau malade. Elle tint courageusement dans la joie collective de la fête et dans sa propre joie, bien qu'elle sentît le nouvel accès de sa maladie, qui s'accroissait. Elle recevait et raccompagnait les

invités, recevait et raccompagnait son fiancé avec des yeux heureux, mais elle sentait comme la vieille douleur sourde ronger de nouveau sa poitrine. Oh, peut-être que ça passera ! Elle se battait non pour la vie, non contre la peur de la mort, mais pour son bonheur – pourvu qu'elle le conserve, pourvu qu'il dure encore au moins un jour ! Sa mère remarqua vite qu'elle maigrissait et pâlisait de nouveau, mais Bojana lui cachait l'apparition des nouvelles glaires sanguinolentes. Il en fut ainsi jusqu'à ses dernières forces, jusqu'à ce qu'elle tombât et s'alitât.

Lazar rendait visite chaque jour à sa fiancée. Il n'était pas convenable qu'il y allât aussi souvent, mais il était toujours entré dans cette maison et puis sa fiancée était malade. Il s'agrippa encore plus à elle tant il avait peur de la perdre. Elle lui était un soutien solide dans sa lutte contre lui-même, dans ses efforts pour rester fidèle à lui-même et tel qu'il voulait être. Or il remarqua qu'aussi grande que fût sa peur de perdre Bojana, tout aussi grande était sa peur que Nia ne retourne à Prespa, qu'il ne la revoie. Il savait qu'Avram Nemtour avait emmené sa fille à Bitola ou à Salonique pour l'éloigner de lui. Lazar ne dit rien à personne de la proposition de Nemtour et de son refus, mais le bruit courait dans toute la ville que ce dernier avait emmené sa fille de force, pour l'empêcher de s'enfuir chez Lazar. Par des voies inconnues, la vérité arriva à des oreilles étrangères et devint le ferment d'une longue histoire avec laquelle certaines gens rassasiaient leur curiosité, donnant libre cours à leur imagination, à leurs propres sentiments. Les suppositions et les conjectures devinrent une vérité indubitable : on imaginait des dialogues, des rencontres et des scénarios, on pointait du doigt des témoins oculaires. La haine collective et l'aversion envers *tchorbadji* Avram trouvèrent un vaste exutoire et son nom circulait dans une cruelle raillerie. Toujours par des voies inconnues, cette histoire arriva à ses propres oreilles, de sorte qu'il finit par n'avoir plus une minute de répit, en proie à une fureur sauvage qu'il ne savait pas sur qui déverser. L'admiration pour Lazar Glaoushev grandit, bien que la jalousie cachée de certains exprima aussi son poison, mais cela rendait d'autant plus piquante l'histoire dont il était le héros principal. Lazar ne pouvait rien faire, aussi las et indigné qu'il fût des légendes urbaines ; il pinçait les lèvres pour ne pas alimenter la rumeur ni même d'un mot et attendait qu'elle meure de sa belle mort. Il ne songea pas non plus qu'il s'était fait un ennemi mortel vraiment

dangereux – *tchorbadji* Avram. Dans la colère du vieux *tchorbadji*, il y avait aussi son mépris envers les Prespanais et son orgueil de *tchorbadji*, mais jour après jour, la fureur surpassait ses autres sentiments, jusqu'à ce qu'elle l'obligeât à piétiner sa fierté. Il se disputa sans beaucoup de tact avec *hadji* Zacharie Mirtchev, qu'il accusa de ne pas avoir gardé son secret de marieur. La rumeur autour de Nia, qui s'était un peu apaisée, se ralluma alors de nouveau. Avram Nemtour ne crut pas les serments du vieux *hadji*, mais malgré cela la colère du *tchorbadji* se retourna complètement envers Lazar Glaoushev. Sultana avait visiblement entendu dire quelque chose à ce sujet et alors elle dit à son fils :

– Va, Lazé, chez *tchorbadji* Avram.

– Je ne peux pas, maman, feire taire les gens. Je n'ai rien dit à personne.

– Je sais. Tu me l'as même caché à moi et j'ai fini par l'apprendre par d'autres personnes. Écris une lettre au *tchorbadji* pour qu'il sache, pour qu'il ne t'accuse pas.

– Lui parler ou lui écrire ne sera d'aucune utilité, tant qu'il ne cherchera pas d'abord la faute en lui-même. Je ne suis coupable de rien, qu'il se fâche tout seul comme il l'entend.

– Qu'il aille pas te feire du mal, fiston... murmura Sultana, mais elle ne croyait pas elle non plus à ses peurs. Sa véritable inquiétude était différente maintenant.

Quand Sultana apprit que Bojana était de nouveau alitée, elle haussa les épaules : c'est justement ce qu'elle prévoyait, mais on ne voulait pas l'écouter. Et ses espoirs pour Nia se ravivèrent, malgré l'apparition de nouveaux obstacles entre Lazar et la fille de *tchorbadji* Avram. Elle n'eut pas peur et commençait à peine à les écarter. Lazar ne voulait pas l'écouter – aller chez Nemtour ou lui écrire, mais elle trouva la manière de rencontrer la tante de Nia et dit :

– Tout ce qui est mauvais pour l'homme vient des personnes méchantes.

– Penses-tu... marmonna la tante, mais elle ne devinait pas où Sultana voulait en venir avec ces propos. Alors Sultana poursuivit :

– Quand un homme se retrouve sur la bouche des gens... Regarde, que ne va-t-on pas raconter à présent sur notre Lazé et sur Nia. Mais dis à Avram pour qu'il sache : Lazé n'a commis aucune faute. C'est pas lui qui ouvrirait la bouche pour salir et nuire à quelqu'un. À

moi non plus il m'a rien dit, alors que je suis sa mère. *Tchorbadji* Avram le sait lui aussi. Dis-lui bien : Lazar n'est coupable de rien. T'as des nouvelles de Nia ? ne put s'empêcher de demander Sultana. Transmets-lui mes bons souvenirs. Je l'aime beaucoup, elle et ma Katérina vivent ensemble depuis toutes petites, elle a grandi devant mes yeux et je l'aime comme ma propre fille. Transmets-lui mes bons souvenirs et ceux de Katérina. Est-ce qu'elle va bientôt rentrer à la maison ?

– Je sais pas, ma sœur.

Sultana sema des grains alléchants dans quelques directions, bien qu'elle ne contât pas sur cette bêtasse de tante, qui n'avait aucune autorité dans la maison de *tchorbadji* Avram. La tante ne dit rien à son frère – peut-être oublia-t-elle les conseils de Glaoushevitsa, mais de toute façon elle n'aurait pas osé : le *tchorbadji* était dans un tel état qu'il ne supportait la présence de personne. Il n'y avait aucune nouvelle de Nia. Avram Nemtour l'avait bien cachée. On savait qu'elle était à Bitola ou à Salonique, mais personne ne l'avait vue, personne n'avait rien entendu à son sujet.

VII

Maître Rafé Klintché ne se fit aucun ami à Prespa. Il vivait comme une bête sauvage dans son antre et quand il lui arrivait de sortir en ville ou quelque part en dehors de la ville, il marchait seul, sans lever les yeux, ne serait-ce que pour regarder quelqu'un. Il ne laissait entrer personne dans son logis, qui faisait aussi office d'atelier. Ses propriétaires étaient deux vieillards, un petit vieux voûté et sa petite vieille, et Klintché était ravi que la petite vieille fût sourde, y compris à tout ce qui l'entourait. Il amena aussi un chat dans son logis. Et Katérina Glaousheva entra dans sa chambre en secret, comme une voleuse, à l'improviste, pour deux-trois minutes ou pour deux-trois heures, toujours de nuit. Nul sinon Klintché n'était au courant de ces visites secrètes dans son logis. Dès que les deux vieillards regagnaient leur chambre, Klintché allait retirer le crochet en fer de la porte : une fois Katérina vint chez lui bien après minuit et s'en alla un peu avant le lever du jour. Puis, durant deux mois entiers, elle ne

remit plus les pieds dans sa chambre, alors que les jours suivants elle vint deux jours d'affilée. C'est ainsi qu'ils gardaient le secret.

Les Prespanais s'habituaient à l'artiste. Ils se moquaient de lui, mais il ne se querellait avec personne. Il alla se disputer au conseil seulement deux fois, quand on oublia de lui envoyer sa ration de vin journalière, comme il en avait été convenu. Alors il fut question de son travail : beaucoup de temps était passé et il n'y avait encore aucun résultat visible.

– Je suis ici et je travaille, dit Klintché. – C'est tout c'que vous devez savoir. Je vous montrerai ce qu'il y a à voir lorsque j'aurai que'qu'chose à montrer. J'veus ai donné ma parole, c'est suffisant.

Il demandait de petites sommes payées d'avance, mais ne les demandait pas souvent, si bien que les membres du conseil ne s'inquiétaient pas trop. C'était un homme singulier, pas comme les autres, et c'était évident. On savait aussi qu'il travaillait. Il ne s'arrêtait pas tant qu'il ne s'était pas procuré de nouvelles planches de noyer et des billes ; il alla même une fois seul à Kitchevo pour choisir du bois de première qualité – bien formé, sec et sans nœuds. Du bois de noyer, car pas n'importe quel arbre se laisse ciseler et percer comme il le veut. Puis il alla chercher le menuisier que le conseil lui avait recommandé parce qu'il était le meilleur de son métier, et le menuisier se mit à fabriquer, d'après les mesures indiquées, la charpente et tous les fondements de l'iconostase.

– J'ai jamais vu pareil homme. Il te laisse même pas bouger un fil, se plaignait le menuisier, qui redoutait Klintché et s'étonnait de lui.

Les Prespanais étaient déjà impatients, mais attendaient patiemment – qui comprenait quelque chose au travail de l'artiste pour lui donner des leçons ? C'est ce que lança Rafaïl Klintché la deuxième année de son arrivée à Prespa. Alors, les Prespanais remarquèrent qu'il avait, semblait-il, délaissé son travail et certains l'avaient croisé ivre dans la rue. On savait que Klintché buvait chaque jour deux oques de vin – c'est le conseil qui le lui donnait – mais on ne l'avait pas vu entrer dans une taverne et se promener soûl dans la rue. C'est ainsi, soûl, qu'il croisa Lazar Glaoushev et se dressa face à lui, dépoitraillé, bien qu'il fît assez froid, et nu-tête comme personne d'autre n'aurait osé sortir en ville :

– Ça fait deux jours que j'te cherche.

Ses yeux brûlaient de détermination, mais ses pupilles dilatées reflétaient aussi la peur, quelque grande inquiétude. Lazar pensa que c'était à cause du vin.

– Je suis là, maître. Tu n'as pas eu l'occasion de me croiser. Qu'y a-t-il ?

Klitché discerna dans ses mots une indulgence insultante et de l'agacement. En un instant, il se hérissa, serra les dents, son regard devint féroce. L'instant suivant son visage se déforma comme pour pleurer. Il dit d'une voix tremblante, mais ses paroles étaient à la fois une plainte et une menace :

– Quand tu l'sauras, tu ne resteras pas indifférent. Tu essaies de te débarrasser de moi, mais c'est une question de vie ou de mort. Je pourrais m'en aller, mais il vaut mieux que tu viennes avec moi.

– Où ça ?

– Allez, viens. Tu sauras tout. Je vais te livrer mon âme sur un plateau, et toi, si tu veux, crache et cogne, ou bien, aide et sauve.

Il mena Lazar à son logis. Ils entrèrent dans une chambre assez spacieuse avec un plafond bas, débordante et encombrée de pièces terminées ou non de l'iconostase de l'église. À l'extérieur, sur l'étroit palier à côté de la porte de sa chambre, se trouvaient des billots de noyer et des poutrelles empilées, tandis qu'à l'intérieur la chambre avait été transformée en menuiserie, avec un petit établi et toutes sortes d'outils de menuiserie – on pouvait à peine se retourner. Le lit de l'artiste se trouvait dans l'unique coin libre, mais sur celui-ci aussi il y avait des planches et des éclats de bois, tandis que sur l'oreiller, froissé et sale, était allongée une chatte au pelage coloré, qui avait posé là son ventre creux, avec des mamelles enflées et tombantes, contre lesquelles trois minuscules chatons avaient collé leur petit museau et leurs pattes. Le sculpteur n'était pas embarrassé par le désordre de son logis ; à l'aide de rapides mouvements anguleux, il ferma la porte, offrit à son invité la seule petite chaise de la chambre, poussa du pied un billot en face de lui, mais resta debout. On respirait difficilement dans cette exigüité, avec cet air vicié, lourd d'une odeur de noyer, de chats, d'un relent de vin

aigre, qui s'exhalait des vêtements et de la bouche de l'hôte. Lazar se tenait assis, résigné, et attendait, tandis que Klintché semblait l'avoir faire venir pour lui montrer ses chats :

– Si tu savais comme elle est intelligente : elle ne fait jamais de bêtises et les p'tits sont comme elle. Elle a souffert toute la nuit pour les mettre au monde. Je n'ai pas dormi non plus pour l'aider, mais comment aurais-je pu l'aider ? Tout c'que j'ai pu feire, c'est plonger son museau dans un bol de lait.

La chatte leva la tête – uniquement les oreilles et ses yeux inquiets, vert vif, avec des pupilles noires dilatées ; puis elle miaula doucement, tourna son cou gracieusement amaigri et frotta câlinement sa tête contre l'oreiller. Klintché poursuivit :

– Elle a compris qu'on parlait d'elle. Sois fière de tes chatons – trois ! elle veut te les montrer, comme si tu les voyais pas. En deux jours, ils l'ont mangée toute crue...

Lazar se taisait. Sur une étagère, en hauteur sur le mur, trônait un verre en terre dont la poignée était cassée et d'où dépassaient deux tiges de fleurs printanières précoces. Son regard s'arrêta là. Il entendit de nouveau la voix de Klintché :

– Ça t'dit un verre de vin ?! J'en ai chez moi. Mais toi tu ne bois pas... non, tu ne bois pas.

– Parle maintenant – je t'écoute, dit Lazar en caressant avec impatience ses moustaches – parce qu'ici, chez toi, c'est pas vraiment un endroit pour s'éterniser. Tu aurais pu ouvrir un peu la porte... Regarde comme tu vis...

– Non, l'interrompit Klintché, comme s'il avait eu peur. – La porte doit rester fermée, je veux pas que quelqu'un entende notre conversation. Comme je viu... s'arrêtant sur chaque mot de Lazar, avec une application exagérée, redoutant d'en venir à l'essentiel.

– Tu t'étonnes p't-être de la façon dont je vis parmi ces tas de bois, mais moi je suis comme un vers de bois, mon âme s'alimente de bois. Je discute avec le bois, il m'écoute. C'est le désordre, tu me diras, tout est sens dessus dessous, sale et ne parlons même pas du lit : la chatte est allongée dessus. C'est vrai, Lazar, parce que je vis une autre vie. Prendre soin des choses les plus menues, les nettoyer, les remettre en ordre : ça demande beaucoup de temps. Ranger ses vêtements, les garder propres, neufs ou bien rapiécés, se laver chaque

jour comme avec les ablutions, choisir et préparer sa nourriture, il faut sans cesse penser à ça. Moi je ne peux pas. Mes pensées sont ailleurs. Tu vois cette fleur ? Je la regarde toute la journée, pis une autre, pis encore une autre, jusqu'à ce qu'elle entre dans mes yeux et qu'avec un morceau de bois et un couteau dans la main, je puisse sculpter une fleur pareille, avec chaque pétale. Qu'est-ce que t'as dit ? demanda tout à coup le sculpteur et prêta l'oreille en direction de Lazar, la bouche à moitié ouverte.

– J'ai rien dit. Je t'écoute. Je comprends ce que tu racontes, mais l'homme à des besoins quotidiens et doit mettre de l'ordre dans sa vie, pour rester décent et viure comme un homme parmi les hommes. Autrement, file dans la forêt et viu comme tu l'entends. Enfin, tu peux continuer à viure de toute manière comme tu l'entends, mais n'en veux pas aux gens s'ils te jugent ou s'ils se moquent de toi. C'est comme ça, maître Rafé Klintché.

– C'est comme ça et je n'en veux à personne, mais je ne permets pas non plus qu'on se mêle de ma vie. Je ne peux pas viure autrement. Viens donc voir ce que je vais te montrer, personne d'autre ne l'a vu, regarde...

Il avança, tendit sa longue main robuste et, avec vitesse et dextérité, saisit une grosse planche, longue d'environ une archine, et la retourna. C'était un entrelacement de branches de chêne en longueur sur la planche et, perchés sur elles, deux oisillons, avec des ailes à moitié déployées, avec des queues larges et rondes, avec de petits cous gonflés et des becs à moitié ouverts. Chaque feuille avait été ciselée avec finesse et laissée lisse, dentelée et avec ses nervures sur les branches et celles-ci aussi, avec leurs boutons et leurs nœuds ; chaque plume sur les deux oisillons, avec leurs petites têtes rondes et leurs petits yeux, et même leurs petites serres crochues sur les doigts serrés et déployés de leurs pattes, accrochés comme ils étaient aux branches. Lazar regardait avec admiration et joie le chef-d'œuvre du maître, qui ne s'arrêtait pas de parler :

– C'est du bois, diras-tu, du bois de noyer pur et noble : il se laisse feire et obéit à la main ; mais tu as beau avoir un couteau en acier affuté, à quoi bon si tu lui donnes pas une âme pour l'animer ! Je sais comme il faut feire et ô que j'ai mal au cœur et ô quelle mèche vrille ici, sous mon front, jusqu'à ce que ce morceau de bois s'arrache de ma main comme un

rejeton vivant. Tu dois aussi savoir te réjouir quand tu vois comme il s'anime dans ta main ; une grande force vient de là et elle te pousse à travailler, à oublier de manger, de dormir. Le vin possède aussi une telle force, c'est pour ça que j'bois deux oques par jour, voire plus et ça commence à ne plus m'suffire tant on finit par s'y habituer. P't-être que je suis un ivrogne, mais pas ce genre d'ivrogne : c'est un autre type d'ivresse, mais ça, personne ne le comprend. P't-être que tu es surpris, car tu n'as jamais vu des oiseaux comme ça : il n'en existe nulle part ailleurs dans l'monde ; tu n'as pas vu non plus des branches de chêne rassemblées comme ça, tressées comme une couronne dans le sens de la longueur, et là encore on dirait des vraies, parce qu'il nous appartient de chercher et de rassembler la beauté comme elle n'existe nulle part ailleurs et comme personne ne l'a jamais vue. J'ai aussi d'autres choses, mais j'te les monterai une autre fois – dit-il en reposant la planche – et quand j'aurai entièrement monté l'iconostase à l'église, alors tout le monde la verra et on ne me demandera plus si je travaille et pourquoi je mets autant de temps – qui irait se disputer avec les uns ou les autres, eux qui n'y comprennent rien. C'est pour ça que je n'ai aucun ami : les gens trouvent toujours des défauts et on perd du temps ; or j'ai besoin de temps. Je suis pas un ivrogne, je mens pas, je suis pas un sauvage, mais quand on décide de feire ce que les autres disent, chacun veut qu'on l'écoute, qu'on fasse comme il dit, et tu n'as plus de temps. C'est comme ça, mais moi aussi j'accumule les crises de colère, j'entends ce que l'on raconte sur moi et ça m'fait de la peine, car je n'ai fait de mal à personne. Il n'y a qu'une personne qui me comprenne...

Le flot de paroles se tarit tout à coup sur ses lèvres. Il couvrit son visage avec la paume de la main et essuya la sueur qui ruisselait dessus. Cette fois non plus il n'osa pas dire d'une traite les mots qui se pressaient sur sa langue. Il poussa du pied le billot sur lequel il s'apprêtait à s'asseoir au début et dit :

– C'est précisément de ça que je voulais te parler...

Soudain, il s'assit, posa ses coudes sur ses genoux, tordit ses longs doigts, la tête inclinée comme s'il attendait quelque coup et sa voix résonna quelque part au fond de sa poitrine :

– Ta sœur Katérina...

On eût dit que toute la chambre encombrée était à l'écoute.

Lazar n'était pas étonné, bien qu'il sentît comme une bouffée de chaleur lui monta au visage. Il se souvint d'avoir surpris sa sœur pratiquement dans la chambre de l'artiste auparavant, quand celui-ci vivait encore chez eux ; il se souvint aussi du retour de sa sœur à la maison pendant la nuit du mariage de Nona et tout était clair pour lui. La relation entre sa sœur Katérina, telle qu'il la connaissait – fougueuse, audacieuse, sûre de sa beauté et de sa jeunesse – et le sculpteur, tel qu'il le voyait maintenant, ne semblait guère étonnante et était naturelle à sa manière. Mais jusqu'où étaient-ils allés, tous les deux, puisqu'ils se voyaient en cachète et peut-être souvent ?... Une nouvelle bouffée de chaleur monta au visage de Lazar : il eut honte pour sa sœur. Elle n'était pas une jeune fille pure et c'était précisément son sens de la pureté qui était douloureusement affecté. Sans le vouloir, il la vit aux côtés de Bojana et pour la première fois maintenant, loin de sa fiancée, il éprouva une admiration émouvante pour sa pureté corporelle et spirituelle, pour l'irrésistible charme de la virginité, dont sa fiancée malade était l'incarnation. Cela écarta et atténua la douleur de la honte qui naissait dans son cœur.

Rafaïl Klintché poursuivit, haletant, avec des pensées confuses, la langue alourdie et son premier mot sauta de sa gorge comme un bouchon :

– Ça fait longtemps qu'on est ensemble elle et moi... Si seulement je pouvais demander sa main comme il se doit, mais ta mère ne me supporte pas. Et moi je suis un type comme ça : je me jette tête baissée, je brûle, j'ai aucun équilibre. Je sais bien : je ne suis pas comme les autres, je viens d'ailleurs et personne ne me donnerait sa fille. Mais toi tu vas me comprendre et toi tu sais ce que c'est qu'un feu qui brûle à l'intérieur de l'âme. Katérina m'a dit que tu ne dormais pas des nuits entières, que tu souffrais. Moi non plus dernièrement je sais pas où me mettre. Alors je m'suis dit : il n'y a que lui, Lazar, qui puisse nous tirer d'affaire ; moi je suis bon à rien et le diable me trompe facilement...

Pas à pas, le sculpteur sentit enfin un sol plus solide sous ses pieds. On voyait qu'il avait desoûlé. Il exhala un soupir et se redressa, les mains dans son giron, les yeux baignés de larmes :

– J'ai grandi orphelin, il n'y avait personne pour m'éduquer, pour me montrer la voie, alors je fonce tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et lorsque je me ressaisis, je me laisse entraîner par autre chose. Un orphelin sans personne et toute ma vie n'est que souffrance : souffrance causée par les autres et plus encore par moi-même. Mais je veux vivre mieux ! J'ai un métier en or comme tu peux le voir. Je travaille bien et je suis pas paresseux. Mais si je reste seul, je vais finir par en mourir. Je suis pas un ivrogne et je suis pas un homme mauvais. Quand j'ai vu Katérina et qu'elle avait un penchant pour moi, je m'suis dit : elle va me tirer d'affaire. Elle va remettre de l'ordre dans ma vie, m'ouvrir sa maison. Voilà ce qu'il me manque : que quelqu'un me soutienne. Il n'y a qu'elle qui le puisse, personne d'autre. Moi aussi j'ai besoin d'avoir quelqu'un, car jusqu'à présent, j'ai toujours été seul. Ce n'était pas convenable, me dira-t-on, tu es un homme dépravé, débauché, mais si tu savais comme j'attendais qu'elle vienne et comme je me sens quand elle ne vient pas. Crois-moi, Lazar... Maintenant, si tu veux, prends ce couteau, là, sur l'établi, et enfonce-le ici, dans ma poitrine. Fais-en sorte que Katérina et moi on se marie ; d'ailleurs je vais te dire – ici sa voix se brisa – je dois te dire que... de toute façon, c'est déjà trop tard : elle et moi, on est comme mari et femme... elle est grosse de moi.

– Vous en êtes donc arrivés là ! Lazar pressa sa main contre sa joue. – Comment avez-vous pu, elle...

– J'te l'ai dit – déploya les doigts le sculpteur – ma vie est entre tes mains. Je t'ai tout dit est maintenant tout est entre tes mains.

Lazar se pétrifia complètement et resta interdit, le regard fixé sur le visage désespéré du sculpteur. Oui, il lui a tout dit, tout a été dévoilé devant ses yeux, telle une ruine affreuse ; quelque chose s'était cassé, effondré, le visage de sa mère, de Katérina, Kotcho, ses sœurs défilèrent tout à coup, puis... toute la ville, alors qu'en bas, devant lui : des morceaux cassés. Il devait se pencher pour les regrouper, pour les assembler. Puisque jusqu'à présent il n'avait

rien fait, qu'il avait insouciamment fermé les yeux et passé son chemin, il ne dit rien à sa mère, ne reprit pas sa sœur insensée, ne la prévint pas, ne la protégea pas... Il est trop tard maintenant. Il est trop tard et inutile de se tourner vers le passé, de creuser, de se lamenter sur les affreux morceaux éparpillés. S'il faut faire quelque chose, ça commence ici. Pour corriger, de quelque manière, la faute de ces deux insensés, cacher la honte aux regards étrangers. Et pas seulement étrangers : « Il ne faut pas que maman, papa ni personne d'autre à la maison le sache », pensait Lazar. Personne ne pourra pardonner le péché de la jeune fille rebelle : son opprobre retomberait sur toute la famille. Lazar devait avant tout sauver Katérina de sa propre mère.

Le sculpteur se tenait assis en face de lui, debout, dépoitraillé, ébouriffé, les mains sur les genoux, et ses yeux noirs, grands ouverts, brillaient profondément mais vides. Il attendait. Puis il eut peur du silence prolongé de Lazar, de son visage renfrogné ; il eut peur aussi pour Katérina :

– C'est moi... c'est moi qui suis coupable avant tout ! Il n'y a pas meilleure fille qu'elle.

Elle...

– Ça suffit ! l'interrompit Lazar. Il n'y a plus rien à ajouter.

– Je veux te dire, s'affola encore plus le sculpteur, te dire... L'homme est comme ça : il pense toujours d'abord à lui... J'ai cru que tu allais me frapper, mais peu importe ce qui m'arrive : j'ai oublié que maintenant, toi, vous tous à la maison, et ta mère, vous allez tous vous jeter sur Katérina. Mais je jure devant Dieu et la Sainte Vierge, je jure sur la mémoire de ma mère et de mon père que moi seul suis coupable ! Elle, c'est un véritable ange, elle est pure...

Lazar fit un geste de la main et dit :

– Il faut qu'on vous marie au plus vite. Ce ne sera pas très facile. Jusque-là vous ne vous verrez plus, compris ? Et que personne d'autre à part moi ne soit au courant de... de votre faute.

Il se leva. Klintché, comme il était assis sur le billot, attrapa sa main et la baisa :

– Tu es un homme, je le savais. Il n'y a que toi qui puisses nous aider...

– Qu'est-ce que tu fais... retira sa main Lazar. C'est ma sœur, ajouta-t-il et poursuivit, plus chagrin que colère : si tu veux tout savoir, moi aussi je suis coupable. On peut dire que je savais ce qu'il se passait entre vous et que je n'ai rien... Maintenant... maintenant j'avais devoir nettoyer la crasse sur vos figures avec ces mains, le diable vous emporte ! Toi, un homme comme ça, et elle... une chienne ! Mais attendez-vous à manger la bouillie que vous avez préparée. On ne sait pas comment ça va finir et personne ne peut cacher son pesché et ses fruits infernaux. Vous non plus vous ne dissimulerez pas votre pesché sans expiation.

– Oh, Seigneur... murmura le sculpteur, mais l'on voyait qu'il se sentait soulagé et, qu'au fond de lui-même, il se réjouissait : des étincelles joyeuses brillèrent dans ses yeux.

Lazar tira furieusement la porte pour sortir et dit sévèrement :

– Ne me cherche pas jusqu'à ce que j't'appelle.

– D'accord, Lazar, avança Klintché pour le raccompagner, mais Lazar claqua derrière lui la porte sous son nez.

VIII

Le feu couvait dans l'âtre et près de là se trouvait le chandelier. Soultana démêlait de la laine – la nuit elle ne pouvait pas entreprendre une autre tâche, plus menue, car sa vue avait décliné. De l'autre côté du chandelier se tenait assis Lazar : il essayait de lire, mais ses pensées étaient ailleurs. C'était justement le moment de discuter avec sa mère et il se demandait comment commencer.

Ils restaient assis souvent ainsi dans la grande pièce, près de l'âtre, surtout au printemps ou en hiver, lorsque les nuits étaient plus longues. Les autres membres de la famille se couchaient plus tôt. Stoyan, le vieux, et Kotcho étaient fatigués et se levaient tôt le matin. Kotchovitsa était de nouveau enceinte, quant à Katérina, elle aussi était malade depuis quelque temps. Il est vrai qu'ils ne discutaient pas beaucoup quand ils étaient souvent assis comme ça, seuls, mère et fils, mais ils se réjouissaient de la présence de l'autre et appréciaient d'être assis comme ça, près de l'âtre. Lazar consultait très souvent sa mère ou lui faisait part de ses plans, de ses réussites et échecs, de ses hésitations et doutes, de ses

déceptions et satisfactions. C'était facile de discuter avec elle des affaires des hommes et de celles de la société : elle comprenait tout et donnait de bons et précieux conseils. Il pensait que si elle avait reçu une instruction, elle aurait pu être la personne la plus intelligente de Prespa. Il ne s'abstenait de parler ouvertement avec elle que des émotions et maux de son cœur : ce n'était pas convenable et puis elle prenait le parti de Nia, elle jugeait en femme. Il était son enfant le plus chéri et sa plus grande fierté. Elle connaissait aussi ses faiblesses – surtout son indulgence – mais pressentait qu'avec son cœur tendre et compatissant, il avait encore plus gagné l'amour et le respect des gens. S'il l'avait écoutée en toutes choses, cela aurait été mieux pour lui, mais c'était toujours comme ça avec lui : il avançait toujours avec son cœur. Et cependant, tout n'était pas encore fini, sa vie restait à se construire. Elle ne lui avait pas appris à vivre d'abord pour lui-même, sinon il ne se serait pas adonné tout entier aux affaires du peuple. C'est à cause d'elles qu'il piétine sa bonne étoile, c'est à cause de *tchorbadji* Avram qu'il fuit Nia. C'est pour ça que tout le monde ne jure que par lui et c'est pour ça qu'il a cette capacité à tout attirer autour de lui. Hum, peut-être qu'il sait mieux qu'elle... eh bien on verra, tout n'est pas encore fini... Son Lazé est comme ça.

– Mère, dit tout à coup Lazar, il faut marier Katérina.

Comme il avait gardé si longtemps ces mots dans sa bouche, ceux-ci s'envolèrent d'eux-mêmes seuls :

– Je pensais d'abord à toi, Lazé. Mais si la chance lui sourit, marions-la. Ce n'est plus une enfant.

Soultana aurait pu dire : Katérina aussi est mon enfant le plus chéri. Peut-être était-ce parce qu'elle était le plus jeune de ses enfants et qu'elle lui était chère, la diablesse, aussi indocile qu'elle fût et, disons-le, folle. Ces deux enfants, Lazé et Katérina, lui causaient le plus de soucis.

Lazar s'efforçait de choisir ses mots, il ne savait pas quoi dire, quoi taire. Et puis c'est une mère, quel mal aurait-elle pu faire à Katérina et comment les affaires enchevêtrées des deux pécheurs pourraient-elles s'arranger sans son aide ? Il poursuivit et, en quelque sorte contre sa volonté, se rapprochait du plus terrible, qu'il voulait cacher :

– La chance lui a déjà souri, mère.

– Ah oui ? ce n'est que maintenant que Sultana leva les yeux vers son fils. – À la bonne heure.

– Bonne ou non, c'est sa chance et il ne peut en être autrement. C'est elle qui l'a choisie.

Le regard de Sultana s'arrêta en un point et brilla froid, sévère. Elle demanda :

– Qui est-ce ?

Lazar remua pour s'asseoir plus confortablement, croisa les jambes et se pencha vers sa mère, les mains sur les genoux.

– Rafé Klintché, mère, et il n'attendit pas la réponse de Sultana : – Je sais que tu l'aimes pas, mais pourquoi donc... C'est un homme qui a du talent, il a le meilleur métier du monde.

– Je veux pas de lui, fiston, Sultana baissa les yeux sur la laine entre ses mains ; dans sa voix on discernait de l'amertume du fait que lui, Lazar, se mettait sur son chemin à cause du sculpteur. Elle poursuivit sans interrompre son travail : – Du talent... Mais quel genre d'homme il est : n'est-il pas resté si longtemps temps ici, chez nous ? Je l'connais bien. Tu peux t'attendre à tout d'un homme comme ça et plus en mal qu'en bien. Il est pas méchant, il a bon cœur, mais il est bête et inconstant. Tu sais pas ce qu'il fera demain, p't-être qu'il va gâcher son talent et laisser son travail. Aujourd'hui le vent l'emporte par-ci, demain ce sera par-là. C'est un homme inconstant et un peu ahuri. Je ne donnerai pas mon enfant à un homme pareil. Et il n'est pas d'ici. Aujourd'hui il est parmi nous, mais demain Dieu sait où il ira. Je le connais ni d'Ève ni d'Adam. Mais pourquoi toi aussi tu t'y mets, Lazé, n'ai-je pas raison ? elle n'arriva pas à cacher son amertume.

– Tu as raison, mère, rétorqua Lazar, content d'avoir quelque chose à répondre. – Il est comme ça, mais tout peut s'arranger. On l'obligera à s'installer ici, on le tiendra par la bride. Ou plutôt c'est elle, Katérina, qui le tiendra par la bride ; la connaissant, c'est elle qui le mènera, lui qui est comme un enfant.

– Non, non, hocha la tête Sultana impatientée.

– Hélas, mère, que te dire... Il n'y a pas de non ni de oui. L'affaire est réglée.

Soultana relâcha ses mains dans son giron :

– Mais comment... Qu'est-ce que ça veut dire ? Ne lui aurais-tu pas donné ta parole pour parler de la sorte ?

Lazar détourna la tête, car il ne pouvait plus le cacher :

– Aujourd'hui j'ai parlé avec lui, il m'a emmené chez lui, là-bas... Ils s'aiment tous les deux. Il m'a tout dit, a pleuré, m'a baisé la main. Ils s'aiment tous les deux. Il dit que Katérina allait chez lui en cachète, alors dépêchons-nous avant que leur honte n'apparaisse au grand jour.

– Que dis-tu, Lazé ! Katérina, notre Katérina !

Le visage de Lazar était en feu, il n'osa pas regarder sa mère, il poursuivit :

– Ils sont comme mari et femme, bien qu'ils ne soient pas mariés. Elle est... il me l'a dit... elle est grosse de lui. Voilà, je t'ai tout dit.

La mèche du chandelier vacilla. Le vent sifflait doucement dans la cheminée.

– Oh Seigneur... soupira Soultana sèchement, stridemment.

Ce n'est qu'alors que Lazar la regarda et tressaillit de peur : son visage avait tout à coup fondu – jaune et foncé, alors que ses yeux s'étaient enfoncés sous les paupières closes ; ce visage ressemblait à un masque mortuaire parmi la fine couronne lisse de cheveux blancs ; son menton tremblait et elle s'efforçait de l'arrêter ; ses vieilles mains ridées aussi tremblaient et se balançaient dans son giron.

Lazar tendit les bras pour caresser ces chères mains, mais il retira vite sa main. Il lui sembla un instant qu'elle allait lever la main pour le frapper.

– Mère ! lança-t-il, mais elle semblait ne pas l'entendre. Il se tut à son tour, le temps que ça lui passe.

Petit à petit elle reprit ses esprits : ses mains et son menton arrêtaient de trembler, elle ne respirait plus aussi péniblement, mais à présent, de ses yeux mi-clos coulèrent, l'une après l'autre, de toutes petites larmes. Après avoir un peu pleuré, elle sortit un mouchoir, essuya ses larmes, se moucha. Elle reprit son sang-froid et sa souffrance morale ne se voyait

plus : seul son visage resta jaune, sombre et ses yeux étaient rouges. Elle essaya même de poursuivre son travail, mais comme ça, inconsciemment.

– Que le Seigneur et la Sainte Vierge la punissent, je les implore du fond du cœur, commença-t-elle d'une voix rauque, mais bientôt sa voix s'éclaircit, se raffermir. Elle parlait calmement, d'une voix égale, comme si elle était seule dans la pièce et ses mots acquirent une force encore plus grande. – Quel tour elle m'a joué : j'aurais préféré mettre au monde une pierre plutôt qu'un serpent pareil. Quant à l'autre cabot enragé, que son âme ne trouve jamais la paix et la sérénité, ni dans ce monde ni dans l'autre. Quel genre d'homme es-tu Lazé, pour ne pas avoir tiré un couteau pour le poignarder et comment as-tu pu l'écouter parler. Elle est malade, dit-elle, mais elle me ment, moi qui me demande comment la soigner et qui lui ai donné des plantes à boire ; elle a vomi, ses yeux ont gonflé, elle a dû manger que'qu'chose de mauvais, me dis-je, ou p't-être qu'elle a pris froid, ou que quelqu'un lui a jeté le mauvais œil, me dis-je, sotté que je suis, et comment aurais-je pu imaginer qu'elle, ma fille, porte un bâtard sous son sein.

– Ne te fends pas le cœur, mère... la pria Lazar, lui-même bouleversé par l'inexprimable souffrance et la terrible amertume, que l'on pouvait ressentir dans sa voix calme en apparence. – C'est desja fait, tâchons de voir comment réparer ça autant que feire se peut.

– C'est fait... Là est le problème, c'est fait. Tu pourras pas le réparer et le cacher aux yeux des gens. C'est fait, ma fille l'a fait. Comment le réparerait-elle à mes yeux et aux tiens, nous qui sommes au courant, comment le réparerait-elle vis-à-vis d'elle-même, s'il lui reste une goutte de honte et d'honneur, et comment le réparerait-elle vis-à-vis de Dieu. Tu caches ton pesché, mais tu l'as desja commis. Autrefois de méchantes personnes m'ont accusé du même pesché, mais j'ai pas eu peur, Dieu était de mon côté, même s'ils étaient tous contre moi. Ils m'accusaient, mais je n'avais pas pesché, pis vint le jour où tout fut dévoilé, tel quel, et les mauvaises langues se sont tus et se sont desséchées. C'est comme ça avec la vérité et l'honneur : quand on les porte dans son cœur, il ne faut avoir peur de rien. Tu ne savais donc pas qu'ils ?... demanda-t-elle tout à coup.

Une sueur froide parcourut son corps. Il dit :

– Je savais... je savais qu'ils se voyaient. Je l'ai vue à deux reprises. Je pensais pas qu'ils étaient allés aussi loin. Moi aussi je suis coupable.

– Pourquoi tu ne m'as rien dit, pourquoi tu ne m'as rien dit ! haussa la voix Sultana.

– Toi et vous tous, comme votre pere et lui aussi, vous ne voyez rien, toujours distraits. Mais et toi, puisque tu es si instruit, pourquoi tu ne m'as rien dit ! Moi je ne voyais rien, elle, perfide serpent, elle ne montrait pas ses pieds. C'est de lui seul dont je me méfiais, de son regard dépravé et c'est pour ça que je voulais pas de lui dans ma maison. C'est toi qui l'as amené chez moi, tu aurais mieux fait d'apporter du feu pour l'incendier, j'aurais préféré qu'elle brûle. C'est toi qui l'as amené chez moi.

– Je n'avais pas de mauvaises intentions, mère. C'est un étranger et c'était pour pas longtemps, mais il est resté plus que prévu.

– Mais pourquoi n'ai-je pas écouté mon bon sens ! Tu l'as amené, mais moi j'aurais dû le renvoyer dès le lendemain. Et je l'ai pensé, mais le diable m'a aveuglée et je l'ai pas fait. Un homme étranger avec deux filles à la maison, et aussi Nona, jeune bru. Maudite soit l'heure où il est entré chez moi !

Elle se tut. Son visage était maintenant telle une pierre grise, ses mains reposaient immobiles dans son giron. Le vent nocturne sifflait doucement et plaintivement dans la cheminée. Les braises ardentes de l'âtre étaient recouvertes d'une grosse couche de cendres blanches et duveteuses. Lazar Glaoushev ressentait profondément la force d'âme de sa mère à présent, dans ce silence, devant son visage de pierre grise dure. Il se mit à parler et c'était comme s'il se justifiait lui-même :

– Quoi qu'on dise maintenant, mère, quoi qu'on fasse, qu'on les égorge, qu'on les pend, les choses ne peuvent qu'empirer. Il ne reste qu'une seule solution : les marier le plus vite possible. D'ici le dimanche du Pardon, il reste deux semaines. Après on ne pourra pas avant Pâques. Voilà, marions-les sans plus tarder dès dimanche.

– Tu crois qu’les gens sont si bêtes, rétorqua Soultana rapidement, sèchement.
– Notre dernière fille quitte la maison, mais pourquoi si vite, comme si elle était veuve d’un deuxième ou troisième mariage.

– C’est vrai, mais on n’a pas le choix, mère. Avec chaque jour qui passe, les choses empirent. Ne perdons pas de temps.

– Et après, quand elle accouchera avant l’heure, peut-être au cinquième ou au sixième mois après le mariage, tu penses pas que tout va sortir au grand jour ! Il t’a pas dit, l’autre salopard, depuis quand elle est...

Lazar hocha la tête, haussa les épaules. Soultana aussi se tut. Qu’est-ce qu’ils en savent, eux, les hommes, de ces choses ! Seule la femme est condamnée à cela – maudite soit-elle –, elle seule porte le lourd fardeau. Soultana ne réalisait pas que, dans son amertume face à la destinée de la femme, parlait son cœur de mère, malgré sa colère envers Katérina : prête à étrangler sa fille pécheresse de ses propres mains, en même temps qu’elle la plaignait inconsciemment.

– Va te coucher, dit-elle à son fils, comme autrefois, quand il était petit.

Il se leva docilement et dit, debout en face d’elle :

– Il n’y a rien d’autre à feire, mère : marions-les le plus vite possible. On réfléchira après à ce qu’on dira aux gens, ne serait-ce que pour sauver la face.

Soultana lui répondit aussitôt :

– Maintenant, c’est moi qui vais réfléchir et ordonner, je suis une mère. Vous autres, vous allez vous tenir en retrait. Toi et tous les autres. Je suis une mère, le feu me consume.

Elle ne dormit pas durant cette longue nuit d’avant-printemps. Elle ne lutta pas longtemps avec ses pensées pour trouver une solution : elle trouva vite la seule solution. Ce n’est qu’après que commencèrent ses tourments, sa lutte. Un jour, elle avait entendu dans ce que Lazar lisait parfois à voix haute devant la famille : le péché engendre le péché ! Elle devait tuer sa fille et l’enterrer avec son péché. Mais quel genre de mère tuerait son enfant ! Ô Katérina... et les larmes coulaient d’elles-mêmes sur son visage. Ensuite elles séchaient vite. S’en suivait ce qu’il y avait de plus facile, mais désormais d’inévitable : elle tuerait le fruit du

péché par un risque mortel pour la pécheresse. Que Dieu la juge, s'il voit de là-haut, que lui, le sévère et miséricordieux, lui montre, il n'a qu'à lui dire quoi faire d'autre, non pas pour laver le visage de sa fille, mais seulement pour se préserver elle-même et toute sa maisonnée de l'opprobre. C'est ce qu'elle sait, c'est ce que lui dicte sa raison et pourvu que Dieu ne la juge pas sévèrement lorsqu'un jour il lui demandera des comptes. Mais l'enfant commence sa vie dès sa conception dans le sein maternel. Elle s'apprête à perdre une âme humaine. Pardonne-moi mon Dieu et toi aussi, Sainte Mère ! Mais que faire sinon ? Dans le maudit cœur maternel, qui ne permet jamais que ses enfants souffrent, il y avait encore un espoir : peut-être que ce n'était pas tout à fait comme ça, comme le disait Lazar : elle interrogerait Katérina. Elle faisait un effort de mémoire pour se souvenir depuis combien de temps Katérina avait commencé à... être malade, à vomir. Cela fait longtemps, peut-être qu'il y avait bien deux mois, aux alentours de Noël, et ça ne commence pas tout de suite : hélas, peut-être que trois mois étaient passés, voire plus. Alors ce ne sera pas possible de le cacher. Mais elle l'interrogerait ; pour le moment, il vaut mieux la laisser dormir, inutile de la réveiller aussi tôt... Puis tout recommençait depuis le début : qu'elle ne se trompe pas, qu'elle ne se précipite pas, que sa raison ne la dupe pas et son cœur luttait. Elle se souvenait de ce que lui avait dit Lazar, mot à mot, et plus loin, pas à pas, elle arrivait toujours à la même unique et inéluctable issue. Ô, Katérina... Comme face à un mort, elle se rappelait toute la vie de sa plus jeune fille, du plus petit de ses enfants, de ces heures de souffrance, entre la vie et la mort, lorsqu'elle s'arracha elle aussi de son sein. De cette époque, jusqu'à ce soir. Puis tout depuis le début : qu'elle ne se trompe pas, que sa raison ne la dupe pas, sa raison humaine. Elle n'avait jamais prié Dieu aussi ardemment, eu autant besoin de son aide, elle qui avait toujours été si forte et si sûre en tout. Mais voilà, c'était plus facile, malgré toutes ses souffrances, de bâtir une maison, de mettre au monde et d'élever des enfants. C'est plus facile de marcher sur le bon chemin, aussi escarpé et raide qu'il soit...

La longue nuit passa. Environ une heure avant le lever du jour, Sultana alla réveiller, comme chaque matin, son mari, pour qu'il aille au travail. Il n'avait pas senti que sa femme ne

s'était pas couchée auprès de lui cette nuit. Ensuite, elle alla crier devant la porte où dormait Kotcho avec sa femme et ses enfants :

– Allez, Kotcho, c'est l'heure.

Sa bru aussi se leva, bien que Soutana lui eût dit de ne pas se lever en même temps que les hommes, depuis que sa grossesse était bien avancée. Cette fois aussi elle la renvoya se coucher.

Ce matin-là, Soutana avait aussi une autre raison, plus importante, de la renvoyer au lit.

Dès que les deux hommes furent sortis, Soutana prit le chandelier et entra dans la pièce, où elle dormait avec Stoyan et aussi avec Katérina, depuis qu'elle était dans cet état, malade. Soutana posa le chandelier par terre et s'agenouilla au pied de son lit. Katérina se réveilla tout à coup, seule : elle ouvrit grand les yeux, profonds, même en ce moment, dans sa terreur, humides et chauds. « Ah, faillit dire à haute voix Soutana, je connais ces yeux, pareils à ceux d'une vache pleine. Ça se voit... » Terrifiée encore dans son rêve, Katérina fut encore plus terrifiée par le regard perçant de sa mère et se souleva un peu pour se lever rapidement :

– Qu'est-ce qu'il y a, maman... Il est temps que j'me lève ?

– Il est encore tôt. Mais assieds-toi là pour qu'on discute un peu toi et moi.

Le visage de Katérina, sur ses tempes, autour des lèvres – gonflées, chaudes après le sommeil et toujours prêtes à sourire – se mit lentement à pâlir, à refroidir. À ce moment-là, elle pensait à son péché et elle ne pouvait pas le cacher. Sa tête s'inclina comme si on l'avait tranchée, le petit chemin blanc brillait parmi ses cheveux ébouriffés, l'une de ses tresses glissa sur son épaule et tomba en avant, pas très longue, mais épaisse, lourde, brillante. Soutana regardait en silence cette chère belle tête, respirait la fragrance naturelle de son jeune corps chaud, qu'elle avait porté dans son sein, puis, tout à coup, un douloureux sentiment de dégoût émergea dans sa poitrine, comme si elle avait subitement touché quelque impureté : ce corps n'était plus pur, les mains d'un homme, grossières et impures, l'avaient touché et pétri, il était resté nu devant le regard d'un étranger – qui ?... Rafé Klintché ! Et elle serra les dents avec

aversion et une colère irréprouvable. Sa main trembla, mais ne se leva pas pour frapper – plus dure que le plomb –, le rapide et fort transport de colère n'ayant pas pu pas la lever. La vague de colère, qui s'éleva et l'engloutit des pieds à la tête, se rassembla tout entière dans son cœur maternel, cruellement meurtri et s'y congela. La voix de Sultana retentit étrangère, hostile, glaçante :

– Je sais tout. Je veux l'entendre aussi de ta bouche.

– Si je l'avais pas fait, vous ne m'auriez pas mariée à lui. Ensuite, j'ai eu peur, j'ai pas osé te l'dire.

Sultana trembla. Elle ne s'attendait pas à une réponse aussi rapide, dévergondée. Cette fois sa main se leva d'elle-même et comme ça, du revers, s'écrasa durement sur le visage de la pécheresse. Au même instant une douleur aiguë traversa la poitrine de Sultana... Pas comme ça, pas comme ça ! Elle aussi, la pécheresse, portait maintenant un enfant dans son sein. Voilà ce qu'elle avait pensé et envisagé cette nuit, ce qu'elle avait décidé :

– Qui est-ce... Rafé Klintché, n'est-ce pas ?

– C'est lui.

– Quand est-ce que tu t'es donnée à lui, p'tite traînée... Depuis quand es-tu grosse ?

– Je suis allée le voir le soir du mariage de Nona. Vous ne l'aviez pas invité au mariage, alors je suis allée chez lui.

– Lui... est-ce qu'il t'a forcée...

– Non.

– Quand as-tu remarqué que tu portais un enfant ?

– Je sais pas... Ça doit feire trois mois...

– Pourquoi tu nous as fait une telle chose... toi... Tu nous as tous salis. N'as-tu donc pas pensé à tes frères, à ton pere, à moi?... Quelle honte !

Katérina redressa tout à coup la tête, recula vers le mur, attrapa la couverture et la tira jusqu'à sa poitrine pour cacher ses jambes nues, sa chemise de nuit. Son visage, entre les

cheveux tombants de part et d'autre, était maintenant rouge sang, humide ; ses yeux noirs étincelaient fébrilement avec un regard sombre et décidé.

– Tuez-moi. Chassez-moi. J'irai chez lui, dit-elle vite, essoufflée, et poursuivit toujours avec la même vitesse : – Moi seule connais son cœur. Quels maux il a endurés, orphelin, et comme il a souffert : tout l'monde le faisait souffrir, c'est pour ça qu'il est aussi sauvage. Mais il n'y a pas meilleur homme que lui. Toi aussi tu le hais et tout l'monde se moque de lui, mais il vaut mieux qu'vous tous. Sauvage, mais quand donc a-t-il fréquenté des gens ? Toi tu ne t'es calmée qu'après l'avoir chassé et pas une fois tu l'as invité à la maison. Alors que lui il t'a fait une iconostase, pour toi, mais il n'ose pas te la donner. Voilà comme il est. J'avais d'la peine pour lui. Après, quand je l'ai entendu parler avec son cœur qui pleure, qui pleure... je m'suis éprise de lui. Il a quatorze ans de plus que moi, mais il m'a dit : « Tu es comme une mère pour moi ; or il n'y a rien de plus cher qu'une mère, mais la mienne est morte. » Il est obéissant comme un enfant, il renoncera à tout, même au vin, si je le lui demande, il fera tout. Il m'a demandé et je lui ai dit que je l'épouserai. Voilà comme il est, je l'connais.

– Pourquoi tu ne me l'as pas dit ? Ne suis-je pas ta mère ?

– Comment est-ce que j'aurais pu te parler de lui ! Tu m'aurais étranglée. Même Lazé n'ose pas tout te dire, à toi.

– Pourquoi t'es-tu donnée à lui, pourquoi t'es-tu précipitée, est-ce comme ça qu'on protège son honneur de femme !

Katérina tourna la tête d'un côté, puis de l'autre, en quête de réponse :

– Je sais pas, bredouilla-t-elle et baissa les yeux. – Que'qu'chose s'est emparé de moi avec une grande force... J'étais comme ivre, je ne pensais à rien. Après je m'suis dit : c'est mieux comme ça. Maintenant maman ne va pas refuser. On va me marier. Mais comment aurais-je pu ouvrir la bouche pour te le dire... J'ai pensé m'enfuir chez lui. Comment aurais-je pu me séparer de vous, je voulais d'un bon...

Elle pressa ses mains contre son visage et se mit à sangloter, ses épaules tressaillaient fort.

Les rideaux des trois petites fenêtres de la pièce brillaient déjà de toutes leurs teintes ; la petite flamme du chandelier pâlisait dans le crépuscule du matin. Sultana la souffla. Elle déplaça le chandelier. Ensuite elle le reprit et se leva. Katérina continuait à pleurer, mais de plus en plus discrètement. Sultana dit :

– On va te marier à lui. Autrement, c'est pas possible. Mais moi, je vais pas t'envoyer grosse à l'autel. Avant que t'entres à l'église avec ta couronne de mariée, p'tite dévergondée, je vais trouver un remède pour te feire avorter.

– Mère...

– Tais-toi ! Tu as d'la peine pour l'enfant... Voilà, chienne, tu vas expier ton pesché avec la vie de ton premier enfant.

Elle se retourna et sortit de la pièce.

Dès qu'elle fut sortie, Katérina joignit les doigts, les serra, les tordit au point d'en avoir mal, puis dans un vague et innocent désespoir, se remit à pleurer :

– Oh, mon Dieu, comme ça devient terrible !...

Mais profondément dans son cœur – quelque part au loin en elle, lui semblait-il – vibrait une joie secrète. Depuis qu'elle avait senti l'enfant en elle, toujours dans la souffrance, dans cette merveilleuse maladie, qui l'attrapait subitement et disparaissait tout aussi subitement, elle pensait sans cesse à lui, à toute heure, sans aucun sentiment particulier. C'est tout ce qu'elle savait à chaque instant : qu'il était en elle, qu'il grandissait, mais à présent qu'elle venait d'entendre sa mère lui dire qu'il devait mourir, elle éprouva de la peine pour lui – pour la première fois comme pour quelque chose de vivant – et une peur inqualifiable pour lui, pour elle-même. Mais après cela, il n'y aurait plus aucun obstacle entre elle et Rafé. Et elle tressaillit d'une émotion grisante d'une suavité insatiable, qui traversa tout son sein, comme toujours lorsqu'il la serrait dans ses bras.

*

Un peu plus tard ce matin-là – alors que Katérina ne s'était pas encore levée du lit et que Lazar dormait encore dans sa chambre –, on vint leur annoncer que Bojana Benkova venait tout juste de mourir. Une hémorragie soudaine l'avait étouffée en quelques minutes.

Lazar pleura longtemps et avec sincérité sa fiancée. Et lorsque Soultana lui annonça sa mort et, plus tard, lorsqu'il entra chez les Benkov, il vit Andreï, il vit sa mère anéantie, enfin il la vit elle, sur son lit mortuaire : menue, devenue encore plus petite à cause de ses tourments, avec un visage pur, voire transparent et avec ses mêmes cheveux blond foncé, impétueux et doux – ils semblaient encore vivants –, toujours aussi belle, paisiblement endormie, à peine souriante dans son sommeil éternel, toute couverte de fleurs printanières précoces, pas encore écloses, vêtue de soie blanche et bleue. C'est ainsi que Lazar la mémorisa à jamais. Or, même à présent, dans sa mort, elle ne parvint pas complètement à posséder son cœur. Le lendemain, après l'enterrement, lorsqu'il se retrouva seul dans sa chambre et qu'il se souvenait avec une affliction discrète de Bojana, il versa de nouveau quelques larmes et sentit qu'avec ces dernières larmes, il venait, en quelque sorte, d'épancher son cœur et celui-ci demeura vide et apaisé dans sa poitrine.

Katérina pleura avec moins de contenance le corps mort de son amie. Elle attrista tout le monde là-bas, autour de la morte, et une voisine remarqua elle-même hoquetante :

- Comme elle pleure, cette jeune fille, c'est à vous en fendre le cœur.
- C'est que c'était sa meilleure amie, ajouta une autre voisine, elle aussi en pleurant.

Au cimetière, Katérina s'évanouit. Mais tout en pleurant et lamentant si fort Bojana, elle pleurait et se lamentait elle-même, terrifiée face à la mort, qui était venue, lui semblait-il, avec un pressentiment douloureux, si près d'elle.

IX

Plusieurs jours passèrent, mais Soultana n'entreprenait toujours rien vis-à-vis de Katérina. Une peur insurmontable s'était emparée d'elle maintenant, après la mort de Bojana

Benkova. Elle savait que, malgré tout, elle accomplirait ce qu'elle avait décidé, mais dans sa peur, elle la repoussait jour après jour. Un soir – ils étaient de nouveau assis seuls dans la grande salle – Lazar lui demanda :

– Maman, qu'est-ce que tu réfléchis encore au sujet de Katérina ? Il ne reste qu'une semaine avant le dimanche du Pardon. Après ce sera trop tard.

– J'ai dit que personne ne se mêlerait de mes affaires, répondit-elle sans le regarder.

Apparemment il se fâcha :

– Je vais feire venir un pope pour qu'il les marie en vitesse. C'est ce qu'il y a de mieux à feire. Tel est notre sort et il nous faut l'accepter.

– Et moi j'vais arranger les choses encore mieux que ça, pinça les lèvres Sultana, puis elle ajouta : – Avec l'aide de Dieu et... celle du diable.

Le matin, alors qu'elle raccompagnait son mari et Kotcho pour aller au travail, elle leur dit :

– Envoyez-moi cet après-midi l'un des apprentis pour qu'il m'accompagne au quartier turc. Une femme turque tricote que'qu'chose pour Katérina et j'veux la voir.

La *kadin* chez qui elle voulait aller était une guérisseuse réputée pour les maux féminins. Il y a des années, après la naissance de Katérina, elle était tombée malade et la Turque l'avait aidée. Maintenant, il était temps de retourner la voir. Elle ne pouvait pas se rendre seule dans le quartier turc, malgré son âge. Et pourvu qu'elle ne trouve personne chez la Turque parce que beaucoup de femmes allaient la voir. Ô quels péchés elle devait commettre !

Le garçon arriva à temps depuis la *tcharshia*. Sultana se coiffa de deux foulards noirs et prit une canne pour avoir l'air encore plus vieille. Elle enveloppa dans son foulard un medjidié. Le garçon prit peur quand il comprit où on l'emmenait – les petits Turcs, et souvent aussi des adultes, injuriaient et battaient chaque chrétien qui passait par leur quartier –, mais se mit docilement en route derrière elle. Ils arrivèrent sans incident à la maison de la Turque. Sultana laissa l'apprenti l'attendre tout tremblant dans l'avant-cour et entra seule dans le harem. On entrait facilement dans cette maison turque.

La Turque avait beaucoup vieilli durant ces années ; seuls ses yeux demeuraient toujours aussi jeunes et vifs. Sultana aussi avait vieilli, mais la guérisseuse la reconnut : elle lui rappela pourquoi elle était venue par le passé. Elle était réservée et même un peu mystérieuse, mais parlait prespanais avec une belle voix calme et Sultana se rassura encore plus quand elle vit qu'il n'y avait pas d'autres femmes chez elle. La guérisseuse lui demanda :

– Et maintenant, qu'est-ce qui t'amène chez moi, *kizim*¹⁴² ?

– Un grand besoin et un grand malheur, soupira Sultana. – Je te supplie de m'aider pour un avortement.

– C'est pour ta bru ou pour ta fille...

– Pour ma fille.

– Puisque c'est pour la bonne cause, je vais t'aider. Mais parle, explique de quoi il s'agit.

– Tu feras un grand bien. Elle est jeune, elle a pesché, mais si son pere venait à l'apprendre, mentit Sultana, il ne la laissera pas en vie. Et c'est une grande honte pour nous.

– Quel âge a-t-elle ?

– Elle a pas encore dix-sept ans. Bientôt.

– C'est son premier enfant ?

– C'est son premier.

– Depuis combien de temps est-elle est grosse ?

– Depuis trois mois, p't-être un peu plus.

– Oh... Mais pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt ?

– Je savais pas. Elle vient de me l'dire.

La *hanim*¹⁴³ se tut un temps, puis elle dit :

¹⁴² (T.) Formule d'adresse. Littéralement : « ma fille ».

¹⁴³ (T.) Dame.

– Ce sera pas facile : elle est jeune, c’est son premier enfant et elle est grosse depuis trois ou quatre mois. Mais puisque c’est pour la bonne cause, je vais vous aider, même s’il faudra surtout compter sur l’aide d’Allah.

Elle se leva et entra dans la pièce d’à côté. Restée seule, Sultana regardait autour d’elle et tendait l’oreille, comme un voleur, de peur que quelqu’un ne la surprenne ici. La *hanim* ne s’absenta pas longtemps. Elle s’accroupit de nouveau en face de Sultana, avec, entre les mains, une poignée de racines sèches, d’herbes, un fruit miraculeux, sec et dur, telle une petite noix, et une petite boîte en fer-blanc.

– Donne-moi ton foulard, *kizim*. Maintenant, ouvre bien les yeux et les oreilles : prends ces racines, ces herbes et cette petite noix et fais-les bouillir dans une demi-oque d’eau, jusqu’à ce qu’il ne reste plus que cinquante drachmes d’eau. Donne-moi maintenant l’un des coins du foulard – elle ouvrit la boîte en fer-blanc, prit avec deux doigts un peu de poudre et poursuivit : – Prends cette poudre. Tu vas la verser pendant que l’eau est encore sur le feu et la retirer tout de suite après. Attache bien la poudre. Tu vas filtrer l’herbe avec un foulard. Dès qu’elle aura refroidi, tu la donneras à ta fille pour qu’elle la boive à jeun. Ta fille va rester au lit trois ou quatre jours et après ces trois ou quatre jours, *Inch’Allah*, tout sera fini. Si elle est encore faible, elle restera au lit encore un jour. Tu ne mettras pas à l’eau ce qui sortira d’elle, tu ne le jetteras pas non plus au feu, mais tu l’enterreras dans un endroit secret, que toi seule connaîtras, trois pieds sous terre. Voilà et pourvu qu’Allah vous fasse *merhamet*¹⁴⁴.

Sultana rangea soigneusement les plantes. Ses mains tremblaient. Elle demanda d’une voix rauque :

– Est-ce que c’est dangereux, *hanim* ? Il ne faudrait pas que que’qu’chose de mal arrive à mon enfant...

– Écoute, tu as desja accouché, tu sais comment c’est. Quand la femme accouche, l’un de ses pieds est dans la tombe et plus encore quand c’est de force. Mais toi laisse feire

¹⁴⁴ NDA. (Ar.) Merhamet – miséricorde.

Allah. Si tu as très peur et que tu ne veux pas le faire, donne-moi la plante. Je ne t'oblige pas à la prendre, c'est toi qui es venue me la demander.

Soultana donna le medjidié blanc à la *hanim* :

– Si tout se passe bien, tu recevras un grand *bakchich* de ma part, *hanim*.

La guérisseuse laissa tomber la pièce dans la poche de son ample pelisse, sans la regarder, et dit avec sa voix agréable :

– Allah avant tout. Mais ne t'inquiète pas, *kizim*. J'ai aidé beaucoup de femmes, des vôtres comme des nôtres.

Encore sur le chemin, Soultana renvoya l'apprenti à la *tcharshia* et une fois de retour à la maison, elle se mit à préparer la plante. Elle jaugea rapidement l'eau, la mit à bouillir sur le feu avec les racines, le fruit inconnu et les herbes, puis ajouta la poudre, tout comme le lui avait expliqué la Turque. Elle filtra l'eau, qui se retrouva au fond d'un petit bol en cuivre, l'équivalent de cinquante drachmes : épaisse, rouge foncé, presque noire. Jusque-là, elle se hâtait pour ne pas perdre une seule minute en vain, mais quand elle vit entre ses mains cet épais liquide, noir comme du sang caillé, elle tressaillit de peur et ne quitta plus des yeux le bol : quelle force inconnue possédait cette eau noire, les racines, l'étrange fruit et la mystérieuse poudre ? Était-ce un remède ou un poison, qui conduit l'homme à sa perte ? N'allait-elle pas conduire son enfant à sa perte de ses propres mains ? Voilà qu'elle ne savait pas ce qu'elle allait lui donner à boire : un remède salvateur ou du poison ! Il n'y avait pas d'autre chemin, d'autre issue. Dans sa déraison, Katérina s'était elle-même conduite ici et avec elle, sa propre mère. Il n'y avait pas d'autre chemin pour éviter, pour cacher l'opprobre. Non, c'est elle qui se préoccupe plus qu'il ne le faut : comment la guérisseuse aurait-elle pu lui donner du poison ! Pourvu que cela aide, car cela pouvait aussi ne pas aider, et dans ce cas ? Maintenant Soultana eut vraiment très peur, comme si elle redoutait davantage la honte de sa fille que sa mort. Elle hocha la tête. C'était sa dernière hésitation. L'heure où les hommes allaient rentrer de la *tcharshia* approchait et elle se hâta de nouveau ; elle ne pensait plus qu'à ce qu'elle faisait et ce qu'elle devait accomplir.

Elle appela Katérina, qui de toute manière tournait autour d'elle et la suivait du coin de l'œil avec des yeux curieux et terrifiés. Elle lui dit, après s'être assurée que Ratsa, sa belle-fille, n'allait pas l'entendre :

– Cette nuit tu vas dormir dans la chambre de Lazar. Lui on va l'installer ici, à côté de l'âtre. Va feire ton lit et tâche de te mettre que'qu'chose de plus usé, mets-toi en bas que'qu'chose de plus usé. Va. Déshabille-toi et couche-toi là, tu ne vas rien manger ce soir. Va. J'arrive tout de suite.

Un peu plus tard, Katérina l'attendait déjà dans son lit, le visage pâle, docile. Et comme si c'était ce qui importait le plus, Sultana la gronda :

– Pourquoi tu m'as prévenue que tu étais prête ! Tiens, bois ça, ajouta-t-elle aussitôt.

Le visage de Karina pâlit encore plus. Elle leva ses mains tremblantes et saisit le bol en cuivre. Puis elle le souleva courageusement et but l'épais liquide. Son visage se déforma complètement, une goutte noire coula du coin de sa bouche :

– Ah, comme c'est amer ! Maman, c'est du poison que tu m'as donné à boire ?...

– Couche-toi là et tais-toi. Tu vas en boire des verres amers avec ce comportement.

Katérina se coucha docilement, tira la couverture jusqu'à son menton. Un jet brûlant traversa sa poitrine et se répandit sur son ventre. Tout à coup elle dit :

– Mère... si tu vois que je meurs... dis à Lazé de le feire venir, pour que je le voie encore une fois.

Des larmes jaillirent de ses yeux. Elle n'osa pas évoquer le nom de Rafé Klintché, mais sa mère comprit qui elle voulait voir pour la dernière fois.

Sultana sortit en silence et tira la porte derrière elle.

Le soir, quand toute la famille se rassembla, Stoyan s'enquit de Katérina.

– Elle est malade, répondit sèchement Sultana.

On s'assit pour dîner, Stoyan regarda la place vide de Katérina autour de la table et demanda de nouveau :

– Qu'est-ce qu'elle a ?... Dernièrement elle est souvent malade. Soigne-la un peu, interroge-la.

Il avait très peur des maladies et n'arrivait pas à cacher son inquiétude lorsque quelqu'un tombait malade à la maison : il demandait, interrogeait, allait voir à plusieurs reprises le malade, essayait de l'égayer, de le faire rire, surtout pour se convaincre lui-même que le malade n'était pas aussi malade que cela. Sultana se fâchait avec lui : il l'obligeait sans cesse à chercher des plantes, à chauffer des briques, à préparer quelque chose de plus appétissant à manger. Et aussi grande que fût son inquiétude, encore plus grande était sa joie lorsque le malade se levait du lit. Ce soir-là, l'enfant le plus âgé de Kotcho était un peu faible, grognon, larmoyant, refusait de manger et ne quittait pas le giron de sa mère. Stoyan était encore plus agaçant et Sultana le gronda, de sorte que tout de suite après dîner, chacun regagna sa chambre. C'était mieux ainsi : comme ça personne ne viendrait l'importuner. Lazar et elle restèrent seuls dans la grande pièce, alors elle lui dit à lui aussi :

– T'aurais mieux fait d'aller te coucher là-bas, chez ton père. Moi j'vais rester ici cette nuit, pour être plus près de Katérina.

– Mère, qu'est-ce qui se passe avec Katérina ? la regarda Lazar pensif.

Sultana soupira avant de répondre :

– Ce qui doit se passer. Maintenant tu ferais mieux d'aller te coucher, ajouta-t-elle au bout d'une minute, puis elle entra chez Katérina.

Lazar savait que sa mère ne supportait pas que quelqu'un se mêle de ses affaires. Et il savait aussi qu'elle menait à bien chaque travail. Il alla se coucher auprès de son père, qui était déjà endormi, fatigué de son lourd labeur, et ce, comme toujours, malgré ses peurs et inquiétudes.

*

Les tourments de Katérina avaient commencé. Elle s'efforçait de ne pas geindre, de ne pas crier, mais dès que sa mère entra et ferma la porte derrière elle, Katérina gémit :

– J'ai brûlé, mère... C'est comme si tout mon corps était en feu, en bas aussi, sur les jambes... Donne-moi un peu d'eau.

Sa voix s'était devenue faible. Elle avait un peu retiré la couverture et ses mains reposaient dessus comme brisées. Sultana apporta de l'autre chambre le grand chandelier et après lui avoir donné la cruche d'eau, elle observa son visage. C'était comme si quelqu'un avait essuyé avec une serviette la jeune roseur de ce beau visage. Le front et les joues luisaient d'humidité, autour de la bouche et sur son menton doucement arrondi brillaient de minuscules gouttes de sueur, les cheveux restaient collés sur ses tempes et semblaient complètement noirs à cause de la moiteur de sa peau devenue blanche. Là, sous sa fine peau et sur sa gorge de jeune fille dénudée, les veines battaient vite, brusquement, fermement – Sultana les voyait. Elle laissa de côté le grand chandelier et souffla le petit, qui éclairait la chambre jusqu'à présent. Elle força sa voix de crainte qu'elle ne tremblât :

– Tiens bon. Ça va passer. Tu as transpiré, dit-elle en caressant son front, froid comme un morceau de glace.

Elle apporta une serviette sèche et douce, essuya son visage, sa gorge blanche, fit de même sous son dos, puis sur le délicat sillon de sa poitrine. Katérina essaya timidement d'arrêter sa main, ferma pudiquement les yeux. Sultana fronça les sourcils devant son regard et en l'espace d'un instant surgit l'image de l'homme haï, qui avait profané la pureté de ce jeune corps. Katérina la regarda, saisit l'étincelle de colère dans les yeux de sa mère. Qu'aurait-elle pu lui répondre, n'est-ce pas justement à l'homme bien-aimé que le cœur donne tout, y compris ce qu'il cache à sa propre mère ? Sultana évita les yeux de sa fille pour cacher ses propres yeux. Puis elle dit d'une voix adoucie :

– Tâche de dormir. Ça te fera du bien de dormir.

Katérina soupira. Sultana déplaça le chandelier dans l'angle et s'agenouilla là, à même le sol, sur une épaisse couverture moelleuse – elle resterait ici, elle attendrait, elle veillerait. Elle passa autour de son cou le fil d'une chaussette non finie, les aiguilles luisantes se mirent à jouer entre ses doigts, la pelote à tricoter tomba de son giron, mais elle ne le remarqua pas. Toute la maison était silencieuse. L'enfant malade de la chambre d'à côté pleura longtemps, gémit puis se calma. Sultana entendait clairement la respiration de Katérina, saccadée, rapide, sèche. Elle semblait s'être endormie – pourvu qu'elle dorme un

peu, pour reprendre des forces. Le plus terrible n'était pas encore arrivé. Aide-nous, Seigneur, aide-nous, Sainte Vierge, toi qui es mère...

Son cœur n'arrivait pas à s'ouvrir, pour prier Dieu de tout son cœur. Elle éprouvait de la honte devant le Tout-Puissant, elle ne lui était pas restée fidèle jusqu'au bout, mais avait eu recours à l'aide du diable. Il lui semblait que, à présent, le diable était plus près d'elle. Dieu n'approuverait pas que l'on tuât un fruit conçu dans le sein maternel – qui a péché doit expier son péché et non le cacher. Dieu était très sévère et elle avait cherché l'aide du malin, mais pouvait-on lui faire confiance ! Très Sainte Vierge, toi qui es mère, aie pitié... Comment pourrait-elle laisser son enfant dans l'opprobre, mais aussi tous ses autres enfants, toute sa lignée. Personne ne pardonnerait à la jeune pécheresse ; une mère voulait sauver son enfant de la cruauté des gens. « Voilà, Seigneur, à toi de juger et de condamner... – la chaussette pendait entre ses doigts immobiles, ses mains se relâchèrent dans son giron – juge-moi, Seigneur... Katérina a pesché par bêtise, jeune comme elle est ; elle ne savait pas ce qu'elle faisait, quelles seraient les conséquences de ses actes. Elle viurait dans la honte jusqu'à la fin de ses jours, elle n'oserait regarder personne dans les yeux, personne ne lui pardonnerait, tout l'monde l'insulterait. Et pourtant, personne ne punira l'homme qui est cent fois plus coupable qu'elle. La honte retomberait sur tous mes enfants – continuait à lutter avec ses pensées Sultana. – Je n'ai pas pu l'accepter et c'est moi qui ai agi, punis-moi, Seigneur, si j'ai pesché, pour sauver mon enfant... »

Dans son cœur s'élevait aussi, contre son gré, de la colère envers Dieu, et dans sa peur devant le Tout-Puissant, elle s'efforçait de contenir cette colère, de la cacher même à elle-même. Face à la justice divine, elle brandissait sa justice et son amour humains et maternels ; enfin elle s'offrait elle-même comme victime expiatoire, s'il fallait que quelqu'un soit puni, mais voilà les faits : elle, la mère, avait demandé que son irraisonnable enfant soit sauvé. Dans une nouvelle vague de peur, elle se signa vite à trois reprises – elle se disputait avec Dieu... Pardonne-moi, Seigneur, aie pitié !

Une plainte sourde s'échappa, comme quelque part au loin, dans le silence de la petite chambre, dans le silence de la nuit :

– Aah !... Aah...

Soultana trembla. Elle lança sur le côté le fil de la chaussette, enroulé autour de son cou, et bondit. Katérina balançait la tête sur l'oreiller ; les yeux fermés, encore dans son rêve, elle pressentait visiblement l'arrivée d'une grande douleur, ou bien elle était inconsciente et n'arrivait pas non plus à surmonter sa douleur :

– Aah !... Aah !

Soudain, elle ouvrit des yeux énormes et insensés, sombres, sans éclat, deux terribles trous noirs et avec une force inattendue se redressa, s'appuya sur ses mains. Un cri inhumain retentit dans toute la maison :

– Mère, je meurs ! Maintenant... maintenant je meurs ! Maintenant je vais mourir !

– Tu vas pas mourir ! se dressa face à elle Soultana, comme pour la défendre avec sa poitrine. – Tu vas pas mourir, ma fille, je ne le permettrai pas ! Ça va passer, ça va bientôt passer, ça va passer...

Katérina inclina la tête, se tut. Soultana l'attrapa et la replaça doucement sur l'oreiller. Une porte claqua ailleurs dans la maison, on entendit des voix. Soultana regarda encore une fois sa fille et s'élança dehors en tirant la porte derrière elle. Les trois hommes et Kotchovitsa avaient bondi et regardaient dans cette direction, stupéfaits, effrayés. Soultana agita la main :

– Quoi, qu'est-ce qu'il y a ! Retournez tous dans vos chambres !

– Qu'est-ce qui se passe avec Katérina... dit Stoyan d'une voix tremblante.

– Rien, il ne se passe rien ! Allez-vous coucher, arrêta-t-elle son regard sur Ratsa : ce qui se passait à la maison n'était pas du tout pour elle.

– Allez, Kotchovitsa, va donc ! Allez, tout l'monde.

Ratsa regagna sa chambre. Aucun des trois hommes ne bougea. Soultana s'écria :

– Mais allez ! Qu'est-ce que vous avez à m'regarder !

Or elle n'avait pas de temps à perdre et quand elle se retourna de nouveau pour rejoindre Katérina, elle lança un regard terrible :

– Que personne ne s'avise d'entrer ici !

Elle entra dans la petite chambre et ferma la porte avec son dos. Une odeur lourde et suave de sang l'assomma. Et il faisait terriblement calme dans la chambre exigüe, la flamme du chandelier brillait immobile. Sultana s'approcha du lit avec des pas rapides et silencieux, se pencha sur la malade en retenant son souffle. Katérina était allongée immobile, respirait doucement, la bouche à moitié ouverte, ses dents blanches brillaient entre les lèvres desséchées et gercées. Son visage était tout pâle, ses yeux étaient clos et se perdaient au milieu de gros cernes, son nez blanc contrastait entre eux, effilé, aminci. Sultana souleva doucement et avec précaution la couverture au niveau des jambes. La malade baignait dans son sang. Sultana rapprocha les récipients et autres ustensiles qu'elle avait préparés avant cela et s'attela à la tâche. Katérina gémissait doucement et n'avait plus de forces pour bouger.

– Tu t'sens mieux, mon enfant ?

– Oui, chuchota Katérina, à peine audible. – Je m'sens mieux... j'ai sommeil.

– Je vais sortir un peu ; toi, dors. C'est fini maintenant, ma fille.

Elle enveloppa dans un linge déchiré une vieille casserole cabossée en terre et la souleva avec précaution sous son aisselle, craignant de la renverser. Elle jeta un œil dans la grande pièce, de peur d'y trouver quelqu'un, leva le chandelier avec son autre main et sortit. Elle laissa le chandelier dans la grande pièce, près de la porte d'entrée, qu'elle laissa ouverte pour qu'il l'éclaire dans l'obscurité.

Elle descendit en bas, dans la cour, et regarda autour d'elle. La nuit d'avant-printemps était obscure et plongée dans un silence inquiétant. Il se dégageait une odeur indiscernable de printemps imminent. Ce n'était pas l'air, mais, semblait-il, l'obscurité qui était perceptible, humide. Les étoiles scintillaient et se balançaient dans le ciel noir sans lune, telles des braises éparpillées. Lorsque ses yeux s'habitèrent à l'obscurité, Sultana regarda les arbres dans le jardin en face : ils se penchaient discrètement avec leurs rameaux nus en direction du large et pâle filet de lumière, qui arrivait invisible depuis la porte d'entrée ouverte. Sultana hésita un instant, mais elle ne redoutait pas les vivants : qui sortirait en pleine nuit pour surveiller ses faits et gestes ? Elle laissa la casserole à côté de l'escalier – pour ne pas entrer avec elle sous les sombres avant-toits, où se tapissent des forces maléfiques –, alla chercher une houe sous

l'auvent et l'appuya contre la clôture, à côté de la porte du jardin. Elle revint sur ses pas, prit de nouveau la casserole, attrapa aussi la houe en cours de route et s'aventura dans le jardin, dans le coin de plus éloigné. Elle creusa longtemps et fouilla des doigts la terre humide ; le carré éclairé de la porte et la petite flamme du chandelier étaient visibles au loin, comme à travers une mer de ténèbres. Elle oublia et la peur, et les vivants, et les forces obscures et hostiles, mais la terre molle ne cédait pas sous la houe, sous ses mains – Dieu sait combien de temps elle creusa et combien d'empans elle mesura, son cœur s'alourdissait de plus en plus de fatigue et d'une douleur sourde, comme si elle creusait une vraie tombe. Enfin, elle mesura trois empans, voire plus, posa la casserole dans le trou invisible, toujours enveloppée dans le linge, et d'une main tremblante fit trois fois le signe de croix au-dessus d'elle. Elle l'enterra vite, piétina bien la terre, autant qu'elle le pouvait dans l'obscurité.

Elle retourna dans la petite chambre le chandelier à la main, se pencha au-dessus de la malade – elle dormait très paisiblement – et ce n'est qu'alors que Sultana sentit qu'elle tenait à peine sur ses jambes, que sa taille était prête à se disloquer de fatigue. Elle se prépara vite un lit près de celui de Katérina et se coucha là. « Comme Katérina dort ! », lui traversa à peine l'esprit, et elle-même plongea aussitôt dans un profond sommeil.

X

Des voix la réveillèrent, des gens inconnus se disputaient et criaient, ensuite elle entendit le cri strident d'un nouveau-né, faible et plaintif. C'était l'enfant de Katérina, affamé et nu, laissé dehors, à côté de l'escalier du jardin, mouillé par la pluie ; une espèce de chien noir s'était approché de lui pour le déchiqeter, pour le dévorer. Sultana leva à peine la tête, souleva les bras et se redressa dans son lit dur. On n'entendait aucune voix, aucun bruit. La flamme du chandelier sautillait uniformément sur l'escarbille de la mèche. Il faisait calme partout, Sultana ne savait pas combien de temps elle avait dormi et quelle heure il était : la longue nuit semblait s'être arrêtée et n'avoir pas de fin. Elle se leva, accommoda la mèche de la lampe, se pencha au-dessus de Katérina. Les yeux de la malade étaient toujours clos et on eût dit qu'elle ne respirait pas. Son visage blanc s'était teint de nouveaux cernes, ses yeux

étaient désorbités, ses joues semblaient collées sous les pommettes protubérantes. Soultana toucha sa main, froide comme la glace. Katérina ouvrit les yeux, mais même ce mouvement des paupières semblait fatigant pour elle, tant son épuisement était manifeste.

– C'est toi, maman... chuchota-t-elle. – Le jour va bientôt se lever ?...

– Bientôt, ma fille ! Tu as pas mal dormi, hein ! C'est bien, c'est bien. Tu n'as pas faim ?

– Je ne veux rien. Je peux pas bouger. Chaque os de mon corps... est comme séparé des autres. J'ai mal nulle part. J'ai pas faim. J'ai pas soif non plus. Je ne sais pas... si je suis encore vivante ou...

– C'est parce que tu es faible. Je vais t'apporter un peu de lait. Demain, je vais te tuer une poule ; je pensais la garder pour le dimanche du Pardon ; mais pour le dimanche du Pardon, on va tuer le vieux coq. Tu veux que j'te fasse de la bouillie avec le lait ou tu vas le boire comme ça ? Tu n'as pas mangé depuis hier midi. Dès que tu auras mangé que'qu'chose, tu vas vite reprendre des forces.

Soultana voulait faire prendre à ses pensées et aux pensées de la malade une autre direction ; elle voulait se ramener elle-même et la malade tout à la fois dans la vie quotidienne, comme si de rien n'était. Or la malade ne savait pas si elle était vivante ou morte et ferma de nouveau les yeux. En la voyant ainsi, Soultana non plus ne savait pas s'il restait encore de la vie dans ce visage et dans ce corps immobile. Elle dit à voix haute :

– J'vais t'apporter un peu de lait à boire.

Et elle attendit sans le vouloir une minute, pour voir si Katérina allait rouvrir les yeux.

Elle apporta un bol de lait. Elle souleva la malade pour lui permettre de boire, mais elle n'avait pas la force d'avaler ne serait-ce que deux gouttes et sa tête était lourde et détendue. Elle ne dit rien, ne gémit pas. Le cœur de Soultana commença à battre vite et fort, sa poitrine résonnait avant même que cette pensée terrible ne traverse son esprit. Comment n'avait-elle pas songé à regarder d'abord là ! Elle posa le bol par terre et souleva la couverture au niveau des jambes de Katérina. Elle baignait de nouveau dans son sang : propre, rouge sur ses cuisses blanches détendues. Soultana pinça les lèvres, elle fit un effort pour que ses mains et tout son corps ne tremblent pas. Elle s'affaira, se hâta : elle nettoya la malade, glissa un

nouveau drap propre. Katérina semblait ne rien sentir. Son sang s'écoulait. Mais peut-être qu'il s'était accumulé pendant la nuit, après l'avortement. Si maintenant aussi...

La lutte recommençait. Avec qui : avec Dieu, avec le diable, avec la mort. Face à eux, il n'y avait que la volonté d'une mère. Maintenant elle ne songea ni à prier, ni à maudire, ni à nourrir des espoirs. Elle devait seulement attendre, tenir fermement sur ses jambes et attendre. Il lui fallait beaucoup de forces. Et plus encore : elle devait encourager son enfant malade, le soutenir et le maintenir en vie. Elle devait aussi s'occuper des autres membres de la famille : Stoyan, ses fils, sa bru, qu'elle devait tenir plus loin que n'importe qui d'autre de Katérina – elle aussi était enceinte et pouvait s'effrayer –, car le malin, qui guette et torture les accouchées, était ici, dans la maison.

Soultana essaya de nouveau d'obliger la malade à boire du lait et versa presque de force dans sa bouche une ou deux gouttes. Le lait lui redonnerait des forces, l'aiderait s'il y avait encore du poison dans son corps. Oui, du lait, plus de lait ! Elle apporta une cuillère, se laissa tomber à genoux à côté du lit, par terre, et s'y prit patiemment, obstinément, goutte après goutte.

– Laisse-moi, mère... geignit tristement Katérina. Sa voix était complètement éteinte.

– Tu dois boire du lait, ma fille – mais d'où vint cette tonalité dans sa voix ? – Il n'y a pas meilleur remède pour toi maintenant et il donne des forces. Voilà ! Encore un peu, encore cette cuillère. Il faut qu'tu reprennes des forces, c'est tout ce qu'il te faut maintenant. Tu es devenue très faible, mais à part ça, il n'y a plus rien, mon enfant. Le pire est passé, tu dois seulement reprendre un peu de forces.

Elle posa le bol vide par terre et poursuivit :

– Ne laisse pas la faiblesse avoir raison de toi. Tu vas voir maintenant comme tu vas retrouver des forces. Tu as pas mal dormi, tu as bu du lait. Si tu veux encore dormir, dors. Ou si tu veux, on peut bavarder un peu. Dis-moi que'qu'chose. Ou alors c'est moi qui peux te raconter que'qu'chose, qui peux te raconter une histoire. Quand tu étais petite, ma fille, tu m'demandais tout le temps de te raconter des histoires. Tu t'souviens ? Tu veux que j'te chante un peu ? Je pense que tu ne m'as jamais entendue chanter.

La lèvre supérieure de Katérina trembla. Était-ce parce qu'elle voulait sourire ou par agacement ?! Sultana caressa son front, mais sa froideur lui transit la main. Katérina ne répondit pas, ne bougea pas, n'émit aucun son et ses yeux étaient de nouveau clos. Son indifférence envers tout ce qui l'entourait était désespérante, elle ne s'intéressait à rien, comme si elle n'était plus de ce monde. Les veines sur ses tempes et sur son cou n'étaient même plus visibles, Sultana les toucha du bout des doigts : elles battaient à peine. Mais peut-être qu'elle s'était rendormie – qu'elle dorme donc, c'est bien aussi. Sultana ramena ses mains dans son giron, se tut. Cette nuit n'avait-elle donc pas de fin ? Si au moins le jour s'était levé... Et voilà, un petit enfant pleure à nouveau quelque part, dehors, dans la cour. À côté de l'escalier ou dans le jardin. Comme ses pleurs sont tristes et comme sa voix est faible ! Pourvu que Katérina ne l'entende pas. Oui, c'est l'enfant de Katérina... l'enfant de Katérina pleure dehors... l'enfant de Katérina... Oh ! tressaillit Sultana, trembla. Elle s'était assoupie.

– Tu dors, Katé ? chuchota Sultana à côté de son oreille.

On entendit des voix discrètes de l'autre côté de la porte, dans la grande salle. Stoyan et Lazar s'étaient levés. Sultana emporta dehors le chandelier et à travers sa lumière, elle croisa le regard des deux hommes. Leurs yeux interrogeaient, mais Sultana ne répondit pas et dit calmement :

– Heureusement que vous vous êtes réveillés tous seuls. Je savais pas quelle heure il est. Mais toi – s'adressa-t-elle à Lazar – pourquoi, tu t'es levé si tôt ? Tu comptes aller marteler avec ton père...

Le visage préoccupé de Stoyan se dérida tout à coup :

– Bah !... Il a perdu l'habitude de marteler. C'est un commerçant maintenant !...

Lazar ne quittait pas sa mère des yeux. Puis il demanda tout haut :

– Comment va Katérina ?

Elle contint son soupir, posa le chandelier à côté de l'âtre, s'accroupit pour rallumer le feu, enfouit profondément sous les cendres. Puis elle dit :

– Toujours pareil.

Une ombre passa sur le visage de Stoyan, toujours aussi vite :

– Eh bien... trouve un remède ! La peste ! On n'a pas de toubib en ville.

Soultana mit des fagots secs sur quelques braises remuées, se pencha, souffla deux ou trois fois et dit :

– C'est pas un toubib qu'il nous faut ici ; il ne nous serait d'aucune aide. Qu'est-ce qu'ils y connaissent...

– Penses-tu... penses-tu... bégaya Stoyan et il ne savait pas quoi dire, il ne savait pas comment comprendre les paroles de sa femme.

– Maintenant va travailler – dit-elle d'un ton bourru – je ne vais pas laisser Katia sans remèdes et sans soins, homme de Dieu !

Stoyan haussa les épaules et sortit dehors. Kotcho entra dans la salle. « Lui au moins, il va pas me poser des questions et m'interroger », pensa Soultana. Après lui apparut aussi sa femme. Soultana lui fit un signe de la main.

– Pourquoi tu t'es levée si tôt, ma fille ? Va t'coucher, mon enfant, je vais raccompagner les hommes.

– Je m'suis dit... On dirait que tu n'as pas dormi de la nuit.

– Comment va le petit ?

– Il a pleuré un moment, mais maintenant il dort et j'ai pas l'impression qu'il ait de la fièvre.

– Je vais venir le voir, mais toi va, va auprès de lui, là-bas.

Égayé par la froideur matinale, le visage lavé à l'eau froide de la fontaine, Stoyan s'écria encore sur le pas de la porte :

– On dirait qu'on est un peu en retard. L'étoile du matin brille depuis longtemps, elle est comme ça, suspendue comme une boucle d'oreille en argent. Femme, donne-moi une serviette pour que j'm'essuie.

Soultana lui passa une serviette.

– Où est-ce que t'es allé chercher ça... Une boucle d'oreille...

Un peu plus tard Soultana et Lazar restèrent seuls dans la grande salle.

– Mère, que se passe-t-il avec Katérina ?

Soultana plissa les yeux, comme si elle était en pleine réflexion ou qu'elle céda à la fatigue l'espace d'un instant.

– Qu'est-ce qu'elle a... Elle a avorté. Le sang n'arrête pas de couler.

– Mais, maman – s'écria Lazar d'une voix étranglée – on doit feire que'qu'chose ! On ne peut pas attendre comme ça. Prenons une voiture et emmenons-la à Bitola. Là-bas il y a de bons toubibs.

– À Bitola... Si elle passe la journée... Une fois que le sang coule, c'est pas facile de l'arrêter. Le sang peut s'arrêter tout seul, mais Bitola est loin d'ici. Si le sang ne s'arrête pas tout seul...

Lazar dit sans regarder sa mère :

– Pourquoi tu as fait ça, mère. Puisque c'était si dangereux, il fallait laisser les choses comme ça. Maintenant Katérina risque d'y laisser la vie.

– Oui, soupira Soultana, c'est possible... Je m'suis dit « tant de femmes avortent ». Je savais aussi que beaucoup de femmes y laissent la vie. Si Katérina meurt, que chacun me dise : « c'est toi qui l'as tuée ! » Je l'ai fait, alors que je suis sa mère. Personne ne souffrira plus que moi. Je sais comme je souffre et comme je crains pour sa vie. Mais s'il fallait que j'agisse maintenant, je ferais de même. Elle leva vers son fils un regard perçant, sombre : – Je veux pas que ma fille mette au monde un bâtard. Que chacun me juge comme il l'entend.

Elle se pencha au-dessus de l'âtre, remua le feu sans que cela fût nécessaire. Lazar se taisait. Il n'approuvait pas la démarche de sa mère, mais qui peut juger une mère pour ce qu'elle fait pour ses enfants, même quand elle commet des erreurs ? Soultana s'adressa de nouveau à lui :

– Je crains toujours que ça s'ébruite et qu'en plus de ne pas être arrivée à la préserver du pesché, je n'arrive pas non plus à cacher son pesché aux gens. Seuls toi et moi le savons, et l'autre... Klintché, je veux dire. C'est lui que je redoute. Ne lui raconte rien de ce qui se passe avec Katérina. Et si jamais, Dieu nous en garde, le pire venait à se produire, ne va rien lui raconter non plus. Qu'il ferme bien, dis-le-lui, sa bouche sur ce qu'il a eu et ce qu'il n'a pas eu avec Katérina. Les gens n'attendent que ça, même s'il n'y a rien eu. Toi-même tu sais

desja ce qu'il faut feire avec lui. Elle a demandé qu'on le lui amène, si... Soultana toussota, pour dominer sa voix. – Pour qu'elle le voie une dernière fois. Mais moi je veux pas qu'il entre dans ma maison. Je veux pas de lui et pis les gens vont le voir et... de fil en aiguille. Et elle, elle ne le saura même pas...

Lazar remarqua des larmes dans les yeux de sa mère. Sa gorge aussi se noua d'une envie de pleurer.

Soultana se leva et alla voir son petit-fils malade. Lazar la suivit du regard et il eut l'impression qu'elle s'était voûtée cette nuit. Kotchovitsa et ses deux enfants dormaient paisiblement. Soultana sortit discrètement de là et entra chez Katérina. Le jour se levait déjà.

À la lumière encore faible du crépuscule, Soultana vit le visage de Katérina : une tache d'un bleu blanchâtre. Elle s'agenouilla en silence par terre, à côté d'elle, se pencha plus près et tendit l'oreille. La malade était allongée, comme elle l'avait quittée, dans une immobilité totale et terrible, mais elle sentit sa respiration, à peine audible. Et elle resta là à attendre, jusqu'à ce que le jour se fût bien levé. Contre son gré – elle n'avait aucune emprise sur eux, pour les arrêter, pour les chasser – des pensées, qui lui glaçaient le cœur, se bousculaient dans sa tête et une force maléfique dévoilait des scènes qui l'horrifiaient. Et malgré tout, elle restait attentive à ces pensées cruelles, étrangères, mauvaises, et néanmoins siennes ; elle observait les terribles tableaux : elle pensait, quoique malgré elle, à la morte, Katérina ; elle la voyait. Et c'est elle qui devait s'occuper de la morte, elle qui lui avait donné la vie, mais pourquoi Satan se hâtait-il de la torturer, avant que l'ange ne vienne prendre l'âme de son enfant ? Ô maudite mère : pourvu qu'il n'arrive jamais aux enfants ce qui traverse l'esprit et le cœur de la mère, et ce, précisément lorsqu'elle les aime le plus, qu'elle les plaint le plus. « Ne te hâte pas, Satan ! S'il le faut, l'ange viendra avant toi. Ou alors tu es venu me torturer moi, infâme ennemi. Torture-moi, brûle-moi avec le feu et la géhenne, mais je ne te laisserai pas arriver à elle... » Soultana tressaillit. Une aube bleue remplissait la chambre et rayonnait, scintillait sur chaque objet. Elle se redressa vite sur ses genoux, tendit ses mains tremblantes, souleva la couverture du côté des jambes de Katérina. Et s'écria sans voix. Le sang continuait

à couler. Elle saisit des deux mains le visage de la malade, colla son oreille à ses lèvres : elle respirait, elle était encore en vie !

Soultana posa ses doigts fermés contre le sol et se releva vite. Oui, pourquoi n'y avait-elle pas songé plus tôt : celle qui lui avait donné le poison pouvait aussi lui donner un remède ! La Turque, la guérisseuse... Elle s'arrangea en vitesse et, depuis la galerie, dit à Lazar, qui n'était pas encore parti pour la *tcharshia* :

– Reste ici jusqu'à ce que je revienne. Veille à ce que la bru n'entre pas chez Katérina.

La porte claqua derrière elle. Les rues étaient encore désertes. Un vieux Turc, levé de bon matin, la croisa dans le quartier turc. Il s'arrêta, tourna la tête derrière elle, sidéré.

– Oh, *zavalli*...

Il l'avait prise pour une folle.

La porte de la guérisseuse était verrouillée. Soultana frappa. Le mari de la guérisseuse vint lui ouvrir. Il ne fut pas étonné : il avait visiblement l'habitude de recevoir les visiteurs de sa femme à toute heure. Il la laissa entrer seule dans le harem. Soultana joignit les mains encore sur le seuil, dès qu'elle vit la guérisseuse :

– *Aman*¹⁴⁵, *hanim* ! Sauve mon enfant, le sang ne s'arrête pas, il continue de couler...

La Turque l'interrogea rapidement, puis elle se mit à rouler des yeux :

– Hélas... Je te l'ai dit... C'est pénible, elle est jeune, c'est son premier. Elle a pas eu de chance ta fille. Je vais te donner une herbe ; parfois elle aide à arrêter le sang. Elle aussi tu vas la feire bouillir dans une demi-oque d'eau, jusqu'à ce qu'il n'en reste que cent drachmes. Elle va la boire en deux fois, à une heure d'intervalle. L'herbe guérit les plaies, elle arrête le sang, p't-être qu'elle va aider.

Soultana enveloppa l'herbe dans son foulard, se hâta de partir. La Turque ferma les paupières et dit avec sa belle voix :

– Ça coûte deux tcheïreks, *kizim*...

¹⁴⁵ (T.) De grâce, pitié !

– Oh mon dieu, oh, comment ai-je pu oublier ! s'exclama Sultana. – Mais c'est que j'ai oublié de prendre de l'argent, *hanim* !

– Bon, allez, ça va – dit magnanimement la Turque –, tu me les apporteras la prochaine fois.

– Je n'oublierai pas, *hanim*, crois-moi... (Elle n'oublia effectivement pas : elle lui envoya l'argent quelques jours plus tard.)

Sultana alla vite chercher de l'aide chez la guérisseuse, mais retourna encore plus vite à la maison et prépara le médicament. En vain : l'herbe médicinale n'aida pas.

Vers midi, Katérina remua ses lèvres blanches et chuchota avec ses dernières forces :

– Amenez-le... je veux le voir...

C'était ses derniers mots. Elle sombra dans un sommeil d'épuisement et ne se réveilla plus. Lorsque la simandre sonna les vêpres, Sultana vit qu'elle s'était éteinte : la bougie de sa vie s'était consumée jusqu'au bout. Sultana posa sa tête à côté de celle de son enfant mort et pleura doucement toutes les larmes qui s'étaient accumulées en elle pendant ces vingt-quatre heures de supplice. Ensuite, elle se redressa sur ses jambes comme un guerrier avant la dernière bataille.

Elle s'empressa de dissimuler toutes les traces, de façon à ce que personne ne devine de quoi était morte Katérina. Puis elle appela Kotchovitsa dans la grande salle et sa voix était très calme ; elle semblait seulement un peu plus profonde :

– N'aie pas peur, mon enfant... Notre Katérina nous a quittés, paix à son âme. Kotchovitsa se tordit les mains en silence, joignit les doigts, sans voix. Sultana enchaîna aussitôt pour détourner son attention : – Tu ne peux pas et ne dois pas voir ça, mais va le dire à Benkovitsa pour qu'elle vienne m'aider. Que personne d'autre ne le sache. Ensuite, tu ramèneras les enfants dans la chambre et tu resteras – là, ce ne sont pas des choses pour toi.

– Mère... dit Kotchovitsa étranglée par les sanglots, mais elle, la pauvre, hier encore elle allait bien... comment...

– Le cœur, mon enfant, c'est à cause du cœur, posa-t-elle un regard pesant sur elle. Depuis qu'elle a commencé à se plaindre hier, que qu' chose s'est déchiré en elle, lui a percé le cœur. Chacun son destin, ma fille. Va, hâte-toi d'y aller.

Benkovitsa accourut tout de suite. Les deux mères lavèrent le corps sans vie et le vêtirent dans ses plus beaux vêtements. Elles le posèrent dans la plus grande chambre, sur une molle couverture avec un drap blanc à liteaux en soie du trousseau de Katérina, sur un oreiller de velours brodé, qu'elle avait elle-même brodé pour son mariage. Peut-être que Benkovitsa remarqua quelque chose autour de cette mort inattendue, mais elle n'ouvrit pas la bouche pour parler, pour demander. Lorsqu'elles posèrent un cierge allumé au-dessus de la tête de la défunte et croisèrent ses mains sur sa poitrine, blanches, transparentes, sous la peau fine et délicate desquelles il ne restait plus que de petits os, Benkovitsa dit :

– Toi et moi, Soutana, on a accompagné deux jeunes mariées jusqu'à la tombe, sans couronnes, sans sifflements et chansons.

– Toi et moi, Benkovitsa, on est comme deux tisons : brûlées et noircies à jamais.

Ce n'est que lorsque tout fut prêt avec la défunte que Soutana fit annoncer la nouvelle aux hommes dans la *tcharshia* et à ses deux filles mariées.

XI

Le printemps s'annonça si beau, une telle verdure poussa et de telles fleurs fleurirent que les gens étaient excités et joyeux comme jamais. Cette année-là, l'hiver fut plus long et plus rigoureux et vers la fin, il devint encore plus rude : des vents froids et secs se mirent à souffler pendant des jours et des jours – il n'y avait pas de fin ! Mais en une seule nuit, le printemps surgit, fit irruption comme un invité en retard. Un vent violent souffla pendant la nuit, se mit à tambouriner sur les portes, sur les fenêtres ; il poussait les murs du dos pour les renverser ; il secouait les hautes cheminées ; les tôles rouillées des toits s'entrechoquaient. Des tuiles se déplaçaient et tombaient, les rameaux nus des peupliers se mirent à gronder. Les gens de réveillaient sidérés, effrayés par la tempête, des enfants pleuraient. Ils serrèrent contre eux les épaisses couvertures et édredons, comme si elles étaient imbibées d'eau

chaude, au point que le corps n'arrivait pas à les supporter ; il faisait chaud, on ne pouvait pas respirer dans les chambres aux plafonds bas, aux portes solidement closes, aux fenêtres à battants fermés ; dehors, les chiens aboyaient à mort, dans les étables des vaches meuglaient, des chevaux hennissaient, des ânes brayaient – n'y en avait-il pas, pour ainsi dire, dans chaque maison ? – et les coqs chantèrent deux ou trois fois avant l'heure.

La tempête printanière chassa la dernière nuit d'hiver, souffla ses ténèbres, et lorsque le jour se leva, un ciel sublime se dévoila : bleu, profond, avec des nuages blancs, derrière lesquels le jeune soleil cachait sa tête blonde et tantôt l'un, tantôt l'autre s'illuminait, scintillait et brillait – eh oui ! comme de l'argent coulé sur le nouvel habit bleu du ciel. Des jours toujours aussi beaux s'enchaînèrent, clairs et chauds ; un jour sur deux ou sur trois, une violente pluie printanière se déversait, puis le soleil rayonnait de nouveau et avec lui tout le ciel, pur et lavé. Après avoir attendu si longtemps, les arbres et l'herbe poussèrent d'un seul coup : les peupliers et les saules défirent leurs cheveux verts, les pommiers, les pruniers et toutes sortes d'autres arbres fruitiers fleurirent, une pousse à côté de l'autre ; une mousse blanche et rose jaillit sous forme de cercles dans les jardins ; des oisillons, des abeilles et toutes sortes d'autres moucherons s'y enfouissaient : ils gazouillaient, bourdonnaient et bruissaient ; dans l'air transparent se balançaient des papillons bigarrés, qui battaient des ailes parmi les alléchantes corolles jaunes et rouges, généreusement déployées, des tulipes, et se posaient assoiffés et grisés sur les jacinthes blanches, roses et bleues. Les cigognes aussi apparurent dans les vieux nids.

Ce qui se passait dans le ciel et sur la terre, avec les arbres et l'herbe et avec toutes les créatures vivantes, cela se passait aussi avec les gens de Prespa. Ils ouvrirent largement les portes et les fenêtres, ouvrirent les yeux et les oreilles en quête de soleil et d'air, de chaleur et de fragrances suaves et grisantes. Ils mangèrent de la soupe aux orties – pour que leur sang se renouvelle –, burent de la vieille *rakia* de raisin mêlée à de la jeune armoise – pour que leurs corps amaigris reprennent des forces. Ils retroussèrent leurs manches pour travailler, comme les abeilles industrieuses, de fleur en fleur, comme les oiseaux qui refont leurs nids, comme les fourmis qui déambulent inlassablement sur la terre, cherchent et

rassemblent leur nourriture. Le travail se mit à bouillir dans les boutiques et les ateliers, de longues files de travailleurs se mirent en route pour les champs. La beauté et la grâce printanière remplissaient les cœurs de joie et de force, le labeur – d'entrain et de bons espoirs.

L'Annonciation, le samedi de Lazare et le dimanche des Rameaux passèrent. Que de belles fêtes, joyeuses et printanières. Le cœur des gens était maintenant plus libre et leur vie plus joyeuse. Puis arriva Pâques – une fête d'une semaine, de dimanche à dimanche. Qui n'a pas tout un agneau sur sa table en aura au moins un quart, et les veuves et les orphelins ne seront pas oubliés non plus. Des invités dans chaque maison pendant tout le dimanche et chacun entre saluer ses parents, ses amis, ses voisins, sa corporation :

- Christ est ressuscité !
- Il est vraiment ressuscité !

Cette année-là, à Pâques, il se passa aussi quelque chose de nouveau à Prespa. Les jeunes de la salle de lecture, divisés en deux groupes, allèrent frapper aux portes des maisons. Lazar Glaoushev menait l'un des groupes, Andreï Benkov l'autre. Tous deux avaient enterré leurs sœurs récemment et il n'était pas convenable de rendre visite aux gens, mais ils n'étaient pas partis manger ou boire de maison en maison. Personne n'ouvrit la bouche pour leur faire des reproches. On comprit pourquoi ils avaient fait venir des groupes d'amis de maison en maison. Ils entraient chez les *tchorbadjis* : « Il faut qu'eux aussi nous voient et nous entendent de plus près, dit Lazar Glaoushev, pour qu'ils ne murmurent pas autant contre nous, pour qu'ils ne nous traitent pas de protestants ou de mécréants, et puisqu'ils ne viennent pas chez nous, c'est nous qui allons aller chez eux ». Ils entraient chez les grands maîtres et maîtres de la corporation, dans chaque maison où il y avait des gens plus éveillés et entraient aussi là où ils n'avaient pas songé à entrer. Plusieurs regrettaient de n'avoir pas eu l'honneur de leur visite et il arrivait que l'hôte d'une maison oubliée accoure derrière les jeunes :

– Eh bien, les enfants, ne suis-je pas moi aussi chrétien ? Venez aussi me rendre visite, le Seigneur m'a donné de quoi avoir l'honneur de vous recevoir ; égayez donc aussi ma maison !

Ils entraient et saluaient, tandis que les hôtes rayonnaient de joie, se demandaient avec quoi il valait mieux les recevoir. Les invités prenaient une sucrerie, du baklava, s'il y en avait, un peu d'agneau, s'il en restait, mais refusaient le vin et la *rakia*, et ne fumaient pas de tabac – c'est ce qu'avait imposé Lazar Glaoushev. Ils chantaient quelques chansons, parmi les nouvelles, parmi les populaires, puis Lazar ou Andreï Benkov se levait et faisait un discours sur la nation et la foi, sur l'Église et l'école, sur l'éducation nationale, sur la fraternité et l'entente. Les yeux des hôtes se remplissaient de larmes d'attendrissement et de fierté. Alors, quelqu'un du groupe se levait et apportait un petit livre à lire au maître de maison :

– La salle de lecture t'offre ce livre ; quant à toi, aide-la comme tu peux. Nous avons décidé de la remplir de livres pour que quiconque, en quête de savoir et de culture, y trouve son compte. Vas-y toi aussi et si tu ne sais pas lire, tu auras de quoi écouter.

L'hôte prenait le petit livre avec des mains tremblantes, comme s'il s'agissait d'un cadeau sacré, le remettait à sa femme et tirait de sa bourse un medjidié blanc ou une demi-lire, voire une lire en or pour la salle de lecture nationale.

Durant toute la semaine de Pâques, on parlait partout de ces nouveaux visiteurs, de leurs petits livres, de leurs chansons et discours, du fait qu'ils n'avaient levé nulle part un verre de vin ou de *rakia*. Pendant le dimanche de Saint-Thomas, quoique ce fût encore Pâques et que, dans bien des maisons, il y avait des personnes qui fêtaient leur prénom, après l'office, la salle de lecture se remplit de monde, comme elle ne s'était pas remplie depuis longtemps. Lazar Glaoushev vint faire un discours. Plus d'un s'étonnait de ses paroles pleines de sagesse, de sa faculté de parler librement devant tant de gens et avec éloquence – on l'écoutait avec plaisir –, mais tout le monde se souvint de ses paroles lorsqu'il dit :

– Peuple ! Les deux églises t'appartiennent. Nos ancêtres nous ont légué la vieille il y a longtemps et nous avons bâti la nouvelle de nos propres mains ; tout le monde s'en souvient. Si quelqu'un entre dans ta cour, dans ta maison et te dit : moi aussi je suis maître ici, que lui répondras-tu ? Et puisque les églises t'appartiennent et, qu'après Dieu, tu es leur maître, toléreras-tu que d'autres personnes, des étrangers, se considèrent comme leur maître ? Nous avons entrepris un procès et un jugement interminables. Il y a quelqu'un qui veut que cela

continue comme ça à jamais. Eh bien, soit : nous ne reconnaissons pas d'autre maître de la nouvelle église que Dieu avant tout et le peuple de Prespa. Nous ne nous soulevons pas contre le *hükümet* : nous attendrons d'entendre la volonté et la parole du Sultan et quiconque est chrétien pourra venir prier, marier et baptiser dans notre église, dans la vieille ou dans la nouvelle, personne ne l'arrêtera, mais nous ne voulons plus que l'on chante et que l'on officie dans ces églises dans une langue qui nous est étrangère. Nous ne voulons plus de grec !

Ces quelques derniers mots entrèrent dans toutes les bouches et se propagèrent partout à Prespa.

– On ne veut plus de grec !

Après avoir attendu aussi longtemps que la dispute autour de la nouvelle église soit résolue, Lazar Glaoushev, Andreï Benkov et quelques autres parmi les visiteurs habituels de la salle de lecture conçurent un plan pour se faufiler à travers le mur que le vicaire et le parti hellène de Prespa dressaient contre eux : personne ne chasse personne de l'église, mais le peuple ne veut pas que l'on y officie dans une langue qu'il ne comprend pas. Et après avoir attiré de nouveau le peuple à la salle de lecture, ils lui lancèrent ces deux mots :

– On ne veut plus de grec !

Le mécontentement populaire s'était accumulé comme de l'eau endiguée, or l'on trouva précisément les mots qu'il fallait et que tout le monde accepta et répétait comme s'ils étaient de lui. Lorsque tout le peuple se mit à les prononcer et que même les enfants commencèrent à chanter les nouvelles chansons populaires, d'autres mots, plus forts, vinrent s'ajouter :

– On ne veut plus du patriarche grec ! On a notre propre évêque et notre propre patriarche à Stamboul !

Les *tchorbadjis* et quelques vieillards conseillaient, suppliaient, se disputaient :

– Arrêtez donc, ils vont fermer l'église. Nous sommes en plein procès, attendons de connaître le verdict. Les jeunes ont perdu la tête, ne faites pas comme eux, ne les écoutez pas !

Le vicaire écrivit une lettre à l'évêque et attendait sa réponse. Avram Nemtour fronçait les sourcils et grognait, quelques Valaques plus audacieux se moquaient des Prespanais. Or le torrent poussait pour se déchaîner. Cela continua ainsi jusqu'à la fête du grand martyr Saint-Georges, qui était aussi la fête de la nouvelle église de Prespa.

Dès la veille, Lazar Glaoushev, Andreï Benkov et quelques autres jeunes, plus libres, de la salle de lecture, partirent chacun de leur côté à travers la *tcharshïa* et entrèrent dans chaque boutique où ils pouvaient être entendus, surtout parmi les corporations. Ils s'étaient mis d'accord pour savoir qui entrerait où, pour éviter de se retrouver tous à l'intérieur d'une seule et même boutique. Ils entraient, saluaient, entamaient la conversation en fonction des gens chez lesquels ils se trouvaient, puis en venaient aux faits ou disaient franchement :

– Oncle Naoum, qu'en penses-tu : on ne doit plus tolérer qu'on chante à l'église dans une langue étrangère.

– C'est vrai, ça suffit.

– On ne va chasser personne, on ne va se disputer avec personne, mais il faut qu'on chante dans nos églises dans notre langue, pour que le peuple comprenne ce qu'on y chante.

– Oui, moi aussi je suis d'accord.

Ailleurs, en revanche, là où le propriétaire de la boutique était plus fougueux ou que l'un des compagnons plus âgés intervenait ou crachait même sur ses mains :

– Attendez voir qu'on prenne un rondin non taillé et vlan l'vicaire ! vlan les *tchorbadjjs*, vlan tous les prêtres et patriarches !

– L'affaire n'en arrivera pas aux rondins : qui oserait s'opposer à la volonté du peuple ? Que le peuple lui-même hausse le ton : ça suffit !

Les jeunes avaient convenu que leur passage à la *tcharshïa* ne devait pas être remarqué, mais comment n'allait-on pas le remarquer, puisqu'ils étaient partis comme des charretiers de boutique en boutique ? Durant toute la journée, on ne parla que de ça dans la *tcharshïa*, en tous lieux, et il arriva même que quelqu'un lance à son voisin, de l'autre côté de la rue :

– Il est temps d’aller tirer les popes par la barbe... Je veux plus entendre *kyrie eleison*, *kyrie eleison* ! Tout à l’heure, Andreï Benkov était à la boutique, tu l’as vu ? Ça suffit qu’il dit. Ça suffit que j’lui réponds, y en a marre !

Les Valaques et quelques partisans plus obstinés du parti hellène, surtout parmi les *tchorbadjis*, commencèrent à échanger des regards, à prêter l’oreille : quelque chose se trame. Ils envoyèrent même un ou deux apprentis pour écouter aux portes des boutiques. Puis ils informèrent le vicaire : quelque chose se trame ! Il se rendit dans la *tcharshïa*, entra ici et là, posa des questions : c’était évident, le peuple était mécontent, mais impossible d’en savoir plus. Lorsque tout le peuple pense pareil et que tu es contre lui, tu te retrouves comme une goutte d’eau sur du beurre : il se sépare de toi, ne t’accepte pas.

La veille de la fête, toute la ville, dans les quartiers chrétiens et la *tcharshïa*, se transforma comme si une lumière différente était venue éclairer les rues et les cours. Les femmes nettoyaient et firent le ménage toute la journée, frottèrent les escaliers et les planchers avec de la poudre de tuiles, sortirent des coffres et des garde-robes, les nouveaux tapis, draps et couvertures, recouvrirent les chambres et les divans, lustrèrent les ustensiles en cuivre pour qu’ils brillent comme le soleil sur les étagères. Le soir, elles sortirent balayer les cours et les rues, chacune devant sa cour ; les apprentis aussi jetèrent de l’eau et balayèrent la *tcharshïa*. Pendant ce temps-là, des bandes d’enfants se rendirent dans les plaines, à l’extérieur de la ville, ramassèrent des mottes, grimpèrent dans les saules et cassèrent des tas de fagots de branches vertes. Avant la tombée de la nuit, toutes les portes du quartier et de la *tcharshïa* étaient ornées de branches de saule vertes et devant chaque porte d’entrée, on déposa des mottes d’herbe pour que chacun marche sur quelque chose de vert au moment d’entrer ou de sortir. Une jeune verdure rayonnait partout et l’air sentait le propre et le saule amer. Tandis qu’elles s’affairaient dans les cours, les filles et les jeunes mariées se mettaient d’accord à travers les clôtures sur les filles et garçons célibataires qu’elles nommeraient dans leurs chansons sur les balançoires et où elles accrocheraient une balançoire, où elles se pèseraient pour savoir combien d’oques telle ou telle fille avait perdues l’année dernière et combien elle perdrait cette année-là. Dans bien des maisons, des agneaux

bêlaient et des gens se bousculaient dans les boucheries pour acheter de la viande d'agneau, comme le voulait une vieille coutume le jour de la Saint-Georges – avec des balançoires et des chansons, avec un agneau bien gras et du vin rouge, avec un cœur allègre. Les vieilles gens ne se rappelaient pas d'avoir vu le peuple aussi allègre, comme cette année-là, peu avant – pour Pâques et maintenant – pour la Saint-Georges et même pour chaque jour que Dieu fait. C'était peut-être dû au beau printemps de cette année-là : le soleil brillait, une pluie bienfaisante se déverserait à flots et laverait le ciel, imbiberait la terre ; tout pousse, tout croît : les champs de blé s'élevèrent à vous en arriver, pour ainsi dire, à la ceinture ; les pavots balançaient la tête comme des boulets ; les arbres comptaient plus de fruits que de feuilles, les vaches rentraient de la pâture avec des pis pleins comme des cruches entre les pattes. Mais ce n'était pas tout, pour que ce peuple asservi, surtout habitué à se tapir dans une ombre obscure, se réjouisse autant : il y avait une autre joie, qui venait directement du cœur et qui le faisait regarder le monde avec d'autres yeux.

La nuit tomba, les hommes rentrèrent de la *tcharshîa*, mais les jeunes gens de la salle de lecture s'activèrent maintenant dans les quartiers : ils entraient tantôt seuls, tantôt à deux dans une maison, puis de là dans une autre, plus loin ou dans la rue suivante. Où ils allèrent et ce qu'ils racontèrent au peuple, on le vit le lendemain, le jour de la fête.

Jamais autant de monde ne s'était rassemblé dans les églises comme ce matin-là, le jour de la Saint-Georges, et moins dans la vieille église, où allaient avant tout des femmes et où officiaient seulement deux vieux prêtres, que dans la nouvelle église. Le narthex se remplit, sur les escaliers menant à la partie réservée aux femmes en haut et dans la cour, de sorte que les gens s'en étonnaient et se regardaient les uns les autres. Quelqu'un d'observateur aurait remarqué qu'autour des deux lutrins et le long de l'escalier menant à l'ambon s'étaient rassemblés, de bonne heure, des jeunes gens ; parmi eux, près de l'un des lutrins, derrière lequel l'un des Valaques lisait et chantait en grec pendant l'office, se tenait Lazar Glaoushev, et à côté de l'autre – Andreï Benkov. Le vicaire promenait ses yeux sur la grande multitude de fidèles et l'on voyait de loin que son visage était devenu encore plus pâle, les Valaques s'étaient regroupés, tous autant qu'ils étaient, à côté de leur lutrin et l'office avait beau avoir

commencé de façon solennelle, les voix des prêtres résonnaient, semblait-il, plus sourdement. Les fidèles, côte à côte, ne se tenaient pas, comme d'habitude, docilement et calmement à leurs places, mais tantôt levaient la tête, tantôt tournaient les yeux d'un côté, puis de l'autre, regardaient autour d'eux, attendaient que quelque chose se passe, se chuchotaient à l'oreille, rarement quelqu'un levait la main pour se signer, comme s'ils avaient oublié qu'ils étaient à l'église.

Depuis quelque temps, l'office était célébré en slavon et en grec, mais tout ce qui était plus important était chanté en grec, même si, dernièrement, le vicaire lui-même tordait sa langue de temps en temps en slavon ; or, aujourd'hui, chaque fois que l'un des prêtres se mettait à chanter en grec, un sourd brouhaha s'élevait. Tout d'abord doucement, d'une seule voix, du fin fond et des coins de l'église, puis plus fort, comme un lointain grondement de foudre. Le vicaire tendait l'oreille pour entendre quelque mot isolé, voyait devant lui non des têtes pieusement baissées, mais des visages renfrognés et des regards effrontés et hostiles ; ne sachant pas quoi faire, il se mit seulement à chanter plus souvent en slavon. Tout à coup, semblait-il, pas comme il avait été ordonné et convenu, quelque part du côté de la porte principale ou peut-être du côté du narthex, à l'extérieur, retentit une grosse voix, tremblante, mais forte, si bien qu'on l'entendit dans toute l'église :

– On ne veut pas... on ne veut pas de grec !

Tout le monde tourna la tête du côté de la porte : les prêtres – chacun resta là où il était – et tous les autres levèrent la tête dans cette direction ; même le discret et incessant tumulte d'en haut, là où étaient les femmes, s'arrêta. Le vicaire s'approcha de l'autel, puis gagna les portes royales et les gens se retournèrent tous de nouveau vers lui. Il se tenait là avec un visage devenu vert et bien qu'il ne dît rien ni ne bougeât, il se tenait là comme un obstacle vivant. Maintenant, du côté du lutrin de gauche, où était Lazar Glaoushev, puis immédiatement aussi du côté du lutrin de droite, les jeunes commencèrent à crier :

– On ne veut pas de grec ! On ne veut pas ! Ça suffit maintenant !

On entendit des voix ici et là dans toute l'église :

– On ne veut pas de grec !

Une minute plus tard, toute l'église criait : le cri résonnait et se heurtait de mur en mur, puis se répandit dehors, dans l'anthrax ; des enfants, restés de l'autre côté des portes ouvertes, criaient aussi ; tous criaient, hochaient la tête, montraient le poing :

– On ne veut pas de grec ! On n'en veut paaas !... À bas ! Dehors !

Le vicaire se cacha dans l'autel, mais personne ne le cherchait des yeux, tous criaient et se bousculaient pour s'encourager. Seul contre tous s'insurgea Avram Nemtour, le visage rouge, bleu, il agitait la main et criait quelque chose, mais sa voix se perdait dans le rugissement de cette mer bouillante et seul son visage assombri montrait comme il était méchant. Les quelques Valaques à côté du lutrin de gauche se tenaient médusés, les yeux écarquillés de peur, serrés les uns contre les autres. Leur chantre se tenait toujours derrière le lutrin et ne songeait pas à se retirer, si bien que quelques jeunes le poussèrent de là. À sa place, sur le bas tréteau, se hissa Laza Glaoushev et leva la main. En cercle, autour de lui, tout le monde se tut ; le silence s'installa dans toute l'église.

– Peuple, cria Lazar, nous ne chassons personne de la demeure de Dieu et nous ne ferons de mal à personne, mais puisque cette église nous appartient, on y officiera dans notre langue ! Tu as dit, ô peuple : « On ne veut pas de grec ». Maudit et trois fois maudit celui qui, à partir d'aujourd'hui, fût-il prêtre, chantre, évêque ou même le patriarche de Constantinople en personne, ouvrira la bouche pour chanter, officier ou prier Dieu en hellénique et non dans notre langue slave à nous ! Maudit soit-il ici, dans cette demeure divine qui nous appartient et devant Dieu lui-même !

– Maudit soit-il ! s'éleva un écho à plusieurs voix, qui se répandit et se répéta : – Maudit soit-il !

Alors Lazar s'adressa aux prêtres et dit d'une voix toujours aussi forte :

– Peres, vous avez entendu la volonté du peuple ; maintenant, reprenez l'office comme il se doit et selon la loi divine.

Et lui-même se mit à chanter avec sa belle voix le tropaire de Saint-Georges, derrière le lutrin depuis lequel on avait toujours chanté jusque-là seulement en grec. Les prêtres étaient fort confus et la multitude aux alentours ne s'apaisa pas vite, mais dès que Lazar eut fini de

chanter le tropaire, l'office reprit. Seul le vicaire ne se montra plus ce jour-là pour officier. Les Valaques aussi se sauvèrent les uns après les autres de l'église. Personne n'essaya ne serait-ce que de les en empêcher. Puis ce fut *tchorbadji* Avram qui quitta sa chaise habituelle, adossée au mur de droite, et se dirigea vers la porte, si cabré dans son long *kiourk* et avec un tel visage que les gens s'écartaient, se serraient les uns contre les autres, lui cédaient le passage, malgré l'exiguïté de l'église, jusqu'à ce qu'il sorte.

L'office se poursuivit, mais ne finit pas, comme il était d'usage pour une aussi grande fête, avec solennité et dans une pieuse allégresse. Peu avant la fin, des chuchotements coururent parmi les fidèles :

– Des *zaptiés* sont là, dehors, des *zaptiés*...

Dehors, à l'entrée du narthex, se tenaient sept ou huit *zaptiés*, avec des fusils et de longs poignards, et devant eux : leur *youzbashi*¹⁴⁶, Youssouf *effendi*. Il resta un temps comme ça, puis il descendit les marches du narthex, s'arrêta devant la porte principale de l'église et regarda longtemps à l'intérieur avec ses yeux turcs exorbités. Il ne remarqua rien d'anormal et c'est pourquoi, visiblement, il haussa à deux reprises les épaules. Puis il appela du doigt en silence l'un des fidèles qui se tenaient près de la porte et deux ou trois hommes s'avancèrent docilement vers lui :

– Vous connaissez Lazar Istoyan Glaoush ?! demanda le Turc.

– On le connaît, *effendi*.

– Allez lui dire de sortir une minute. Dites-lui que *youzbashi* Youssouf *effendi* veut le voir.

Après avoir dit cela, le Turc retourna auprès de ses *zaptiés*.

Lazar Glaoushev sortit de l'église et s'arrêta devant lui :

– Tu veux me voir, *youzbashi effendi* ?

¹⁴⁶ (T.) Capitaine.

D'autres personnes étaient sorties derrière lui ; ceux qui se trouvaient dans le narthex et dans la cour aussi se rassemblèrent aux alentours. Le *youzbashi* examina rapidement le cercle silencieux de personnes autour d'eux et dit poliment :

– Tu dois aller au *konak*, Lazar *effendi*. Le *caïmacan* a des choses à te demander.

Ils partirent ensemble en direction du *hükümet*, suivis par les *zaptiés*...

À peine sortis de l'église, les Valaques, tous autant qu'ils étaient, s'étaient précipités chez le *caïmacan* :

– Une révolte, *caïmacan effendi* ! Les Prespanais se révoltent à l'église...

Peu après, le vicaire rappliqua lui aussi :

– Oui, *caïmacan effendi*, ils voulaient me tuer à l'église. Il y a un jeune homme là-bas, tu le connais, *caïmacan effendi*, qui excite le peuple. Sinon, il n'y a qu'à fermer l'église un certain temps jusqu'à ce que la réponse à notre *arzuhal* arrive de Stamboul, et le peuple va se calmer.

– Qui est ce fauteur de troubles, qui incite le *raïa* à la révolte ?

– Lazar Stoyanov Glaoushev, *caïmacan effendi*. Tu le connais.

Le *caïmacan* appela le *youzbashi*. Lazar fut conduit tout droit en prison. Toujours sur ordre du *caïmacan*, les membres du conseil durent fermer la nouvelle église. Mais les Prespanais ne prirent pas peur, ne s'apaisèrent pas. Les membres du conseil allaient d'eux-mêmes tous les deux ou trois jours chez le *caïmacan* pour lui demander de relâcher Lazar, de leur permettre d'ouvrir l'église. Lorsqu'ils tardaient à y aller, un jour ou deux, des artisans des corporations et tous ceux qui allaient à la salle de lecture les forçaient à aller frapper de nouveau aux portes du *konak*. Le *caïmacan* finit par libérer Lazar, mais ne permit pas d'officier à l'église.

XII

Le jour même où Lazar fut libéré de prison, Avram reçut de sa belle-sœur à Bitola la lettre suivante en grec : « *Kyr Avram*, cher beau-frère, à l'heure actuelle, Nia et nous autres nous portons bien, grâce à Dieu. Nous prions aussi Dieu pour ta santé et prospérité. Je t'écris

de nouveau à propos de ta chère fille, Nia, puisque tu souhaites que je t'écrive plus souvent et que je te donne de ses nouvelles. Elle est toujours aussi pensif, bien qu'elle prétende ne penser à rien, et se tait la plupart du temps, mais les soupirs sortent tous seuls de sa bouche. Lorsque je commence à l'interroger et à entamer la conversation avec elle, Nia ne fait que rire et répond qu'elle n'a rien, qu'elle ne pense à rien, mais elle ne pense qu'à Prespa. Cependant, ne t'inquiète pas ; je te le répète : loin des yeux, loin du cœur. Il suffit qu'elle s'entende de quelque chose d'autre et elle va tout oublier. Voilà, une belle occasion s'est présentée et je t'écris à ce sujet pour connaître ta réponse. Un garçon de Salonique est venu ici à Bitola, car les fortes chaleurs commencent déjà là-bas. Son père est un grand ami de mon Kosti, un homme très riche avec deux boutiques à Salonique et c'est son seul enfant. Si tout se passe bien et si tu es d'accord, il n'y aura pas de femme plus heureuse que Nia. Je vois que le garçon aussi est intéressé et il m'a dit de demander à Nia. Cependant, je ne lui ai pas demandé avant de te le demander à toi. Le garçon est un peu chétif, mais il est encore jeune et il va devenir plus fort. Avec lui, Nia sera comme une reine et son père et sa mère seront aux petits soins avec elle : je sais comme ils souhaitent avoir une belle-fille telle que Nia, d'une beauté remarquable et intelligente. Si tu es d'accord, ou sinon viens ici toi aussi pour que tu le voies de tes propres yeux, et moi je m'occupe du reste, de sorte que quand Nia sera à Salonique, elle verra les choses autrement et oubliera Prespa. J'attends ta prompte réponse et t'envoie mes salutations et celles de mon mari, Kosti. »

Avram Nemtour lut et relut la lettre de sa belle-sœur et dans sa mémoire se gravèrent seulement ces mots : « elle ne pense qu'à Prespa ». Autrement dit, par « elle ne pense qu'à Prespa », il faut comprendre qu'elle ne pense qu'à Lazar Glaoushev ! Nia ne l'a pas encore oublié... *Tchorbadji* Avram avait du mal à s'asseoir pour écrire une lettre : il le remettait toujours à plus tard, se dérobaît – la fine plume pesait comme un bâton de plomb entre ses doigts. Mais cette fois, il se hâta de répondre à sa belle-sœur : c'était dimanche et il avait justement assez de temps pour s'exprimer sur la feuille blanche. Il venait tout juste d'apprendre que Lazar Glaoushev avait été relâché de prison et fut saisi d'une impatience angoissante. Il sortit du placard un encrier argenté, du papier, tira vers la fenêtre une table

basse, s'agenouilla à côté d'elle sur le doux tapis. Alors qu'il était en train d'essayer la plume sur l'ongle de son pouce et dictait dans sa tête les premiers mots de la lettre, dehors, sur la galerie, apparut le vicaire. Avram se leva pour le recevoir, le fit entrer dans la pièce et ils s'assirent l'un en face de l'autre.

Il faisait calme dans la grande maison vide. Le vicaire n'était pas très loquace, mais ce n'était visiblement pas par découragement qu'il était venu chez son ami un dimanche. Ses pupilles bleues étaient devenues blanches et il semblait ne rien remarquer autour de lui : il était entièrement replié sur lui-même. *Tchorbadji* Avram attendait : il tendit la main pour prendre son chapelet et se mit à égrener deux par deux les épais grains d'ambre.

– Ils l'ont relâché, dit le vicaire en grec, le regard fixé quelque part à travers la fenêtre en cette claire journée d'été.

Tchorbadji Avram leva les yeux vers lui : il comprit aussitôt de qui parlait l'archimandrite, mais sa voix basse lui sembla quelque peu étonnante. Le vicaire poursuivit sans même cligner des yeux :

– Maintenant, ils vont recommencer. Tôt ou tard, ils vont ouvrir l'église et nous on regardera de l'extérieur. On s'est laissé marcher sur les pieds. Le professeur hellène s'est enfui – le pauvre homme a peur – et ils vont aussi s'emparer de l'école...

Il se tut de nouveau. *Tchorbadji* Avram avait la tête baissée sur ses chapelets, comme s'il était à l'écoute de son silence. L'archimandrite retira sa *kamilavka*¹⁴⁷, la posa brusquement sur le côté, redressa la tête avec des pupilles assombries et dures. Sa voix se raffermi, s'aiguisa, comme si un autre homme s'était mis à parler dans la vaste pièce silencieuse :

– Ce Lazar Glaoushev ! S'il n'était pas là, tout le monde se calmerait ! Ils sont comme des bœufs et lui il les aiguillonne, il les excite. Il est devenu le berger du troupeau et nous a craché au visage, *tchorbadji*. Comment vais-je pouvoir me présenter au vieillard à Bitola ? ! Nous devons tordre le cou à ce vaurien, pour donner un bon exemple à tout le monde. Même le *caïmacan* n'ose pas le garder en prison. Si ce n'était pas à cause de lui, Glaoush, on

¹⁴⁷ Chapeau cylindrique noir des religieux orthodoxes.

ouvrirait l'église et tout reprendrait comme avant. Si une réponse défavorable arrive de Constantinople, il faudra la cacher quelque part, personne n'en saura rien.

Tchorbadji Avram ne bougeait pas. Une vague et sombre pensée, venue comme l'écho des mots de l'archimandrite, trottait dans son esprit. Sentant sa force, il n'osait pas la capturer, concentrer son attention sur elle. Le vicaire l'observait d'un œil vigilant ; de vives étincelles brillèrent dans ses pupilles assombries et il se remit à parler tout bas, parcourut même la pièce des yeux pour regarder autour de lui :

– Un paysan marche sur son chemin, un Turc le croise, lève son fusil et le tue. Comme ça, pour le plaisir. Qu'est-ce, pour un Turc, que la vie d'un *giaour* ? Il y a des Turcs qui, pour quelques lires, feraient tomber même trois têtes s'il le faut. Misère chrétienne et tourments, mais...

Il se tut de nouveau, se tapit et ne quittait pas des yeux le *tchorbadji* ; une pâle lueur, à peine visible, passa sur son visage. Avram serra entre ses doigts les gros grains des chapelets. Dans la pièce, on entendait la respiration de ces deux personnes. Après une longue minute, l'archimandrite essaya de se rétracter, mais ne quittait pas des yeux le visage baissé du *tchorbadji*, qui avait jauni à travers le mince filet de sa rougeur habituelle.

– Mais qu'est-ce que je raconte, soupira lourdement, douloureusement, l'archimandrite.

Avram appuya fermement ses coudes contre ses genoux et leva la tête ; ses yeux, sous ses gros sourcils, s'orientèrent vers l'archimandrite et il n'y avait aucun artifice en eux.

– Dis-le clairement et tout haut, pour que je sois sûr que tu me l'as dit. Ensuite, c'est toi qui m'écouteras.

L'archimandrite ferma les paupières :

– Dieu m'est témoin, Avram... au nom de la foi et de la sainte Église chrétiennes... Il ouvrit maintenant les yeux, blancs et humides, et comme s'il se livrait corps et âme au *tchorbadji*, ajouta dans un chuchotement guttural : – Tuons-le. Trouvons un Turc pour l'éliminer.

Avram Nemtour ne trembla pas devant ces mots terribles et en réponse, il prononça à voix haute ses pensées, telles qu'elles s'engendraient les unes les autres dans son esprit ; il prononça à voix haute sa décision, telle qu'elle venait de se manifester à présent depuis les ténèbres de sa conscience, où elle avait peut-être déjà germé plus tôt. Maintenant, il passa en prespanais et dit :

– Lazar Glaoushev... Je voulais en feire un membre de ma famille, le feire entrer dans ma maison. Tu l'sais : je voulais lui donner mon seul enfant, le rendre plus proche même qu'un fils. Il s'est moqué de moi, m'a injurié, m'a traîné dans la boue avec ses pieds. Il a dévasté ma maison. Je n'ai pas de pire ennemi que lui. Tuons-le, dis-tu, au nom de la foi et de l'Église chrétiennes... Je vais trouver quelqu'un pour le tuer !

Devant ses yeux se dressèrent les deux jeunes Turcs, qui autrefois rôdaient autour de sa porte à cause de Nia. Lazar Glaoushev s'était disputé avec eux, toujours à cause de Nia, mais il s'était acquitté de lui en la lui proposant pour femme... Lazar Glaoushev s'était disputé avec eux et ils se souvenaient bien de lui. Ils s'étaient enquis à son sujet auprès de lui à deux ou trois reprises : le Turc n'oublie pas facilement le *giaour* qui l'a offensé. Maintenant lui-même allait le leur rappeler. Or ils sont tels qu'ils n'hésiteront pas tellement à tuer même dix *giaours*. Pour les éloigner de sa maison, Avram Nemtour se lia d'une sorte d'amitié avec eux. Chaque fois qu'ils passaient devant sa boutique, il les invitait, leur offrait du café, leur « prêta » de l'argent à deux reprises. Et maintenant ils allaient servir à quelque chose. Pas tous les deux, car il n'allait pas se confier aux deux, mais au plus âgé seulement, Ali. L'autre, Nouri, est très jeune et un fils de riche : il ne l'allécherait pas avec de l'or. Ali est un va-nu-pieds et un vaurien, et c'était pour lui qu'ils avaient demandé à deux reprises un « prêt » d'argent. Il l'achèterait et l'enverrait, et il n'était pas dangereux de se confier à lui entre quatre yeux. Quoi qu'il arrive, quoi que l'on se dise, tout peut être réfuté. Oui, oui...

– Oui – poursuivit à voix haute Avram Nemtour –, je vais trouver quelqu'un pour ce travail. Mais pere archimandrite ! sursauta-t-il. – Foy et serment entre nous !

– Mais puisque j'ai été le premier à t'en parler, à te le dire...

– Et maintenant, plus un mot à ce sujet.

L'archimandrite acquiesça en silence. Et comme s'il avait tout prévu et préparé à l'avance, il tira sa bourse et compta dix lires sur le doux tapis devant *tchorbadji* Avram. En la rangeant, il dit :

– S'il en faut plus, je donnerai.

Avram se leva, ouvrit avec une longue clef en fer forgé un placard contre le mur d'en face, remua quelque chose là-bas puis referma le placard. Il retourna à sa place et compta à son tour sur le petit tas de sous dorés encore dix pièces d'or :

– En voilà autant de ma part. Je crois que vingt devraient suffire.

Le petit tas de pièces d'or brillait doucement, chaudement entre eux, sur la douce couverture en laine. Ils s'étaient tous les deux mis à l'observer : ils n'osaient pas se regarder dans les yeux. Mais l'or aussi se raviva devant leurs regards, se mit à leur brûler les yeux avec son éclat jaune : c'était le prix d'une vie humaine. Le vicaire se leva pour partir. Ils n'avaient rien de plus à se dire et rester seuls ainsi, l'un face à l'autre, commençait à devenir effrayant. Il marmonna quelque chose et se hâta de sortir, tandis que *tchorbadji* Avram ne songea même pas à se lever pour le raccompagner.

Il pensa sortir, lui aussi, pour aller regarder ses vignes par ce beau temps dehors. Mais il y renonça aussitôt, sans admettre que, maintenant, il avait peur de se montrer aux gens dans la rue, aux yeux des autres, comme si quelque chose était écrit sur son front. Il se souvint de la lettre et se précipita pour l'écrire : maintenant il lui était plus facile et il voyait plus clair ce qu'il devait écrire à sa belle-sœur au sujet de Nia. Il commença vite, nerveusement, en grec, mais il y glissait toujours quelque mot en prespanais.

« J'ai reçu ta lettre et j'ai bien tout compris. Mes salutations à Kosti, à toi et à tes enfants. Quant à Nia, je te le demande : qu'elle reste là-bas, chez toi, et s'il faut de l'argent ou autre chose, fais-le-moi savoir et j'enverrai le nécessaire. Veille seulement à ce que Nia ne pense pas du tout à Prespa, à revenir ici. Une de ses amies, Bojana, est morte alors veille à ce que Nia ne l'apprenne pas et qu'elle ne fréquente pas des gens d'ici. Puisque Kosti et toi approuvez ce garçon de Salonique, peut-être que moi aussi je l'approuverai, mais d'abord je dois le voir. Maintenant, dans quelques jours, je vais aller récolter du pavot et dès que je serai

de retour, je viendrai à Bitola où l'on arrangera tout de la meilleure façon. Chaque chose en son temps, mais veille surtout à ce Nia ne pense pas du tout à Prespa ; tu es comme une mère pour elle, après moi c'est toi qui compte le plus. Dès que je viendrai, on arrangera tout de la meilleure façon. Je n'ai rien d'autre à t'écrire, tu connais l'essentiel, c'est tout pour moi. Salutations. Ton beau-frère Avram. »

*

Le lendemain *tchorbadji* Avram se réveilla terrifié, telle une petite plaie enfouie à l'intérieur du corps, à peine douloureuse, mais que l'on n'oublie jamais et que l'on craint d'effleurer. Lui-même donna la lettre à un charretier de sa connaissance, qui le jour même partait pour Bitola ; il lui demanda de la remettre à son beau-frère Kosti. Il retourna dans sa boutique et ordonna à ses deux employés de se mettre à ranger et à nettoyer pour la prochaine récolte de pavot. Lui-même ne s'éternisait pas, comme à son habitude, à sa place dans la boutique, mais se levait souvent pour donner des ordres sur une chose ou l'autre, pour donner un coup de main. La petite plaie enfouie le rongait et il cherchait à l'oublier, mais il n'était pas homme à revenir sur sa parole. D'heure en heure, il regardait du côté de la porte, dans la rue : pourvu que les deux jeunes Turcs sortent de quelque part et mieux encore, qu'Ali soit seul... Une fois l'affaire arrangée, il se sentirait soulagé. La journée lui sembla interminable et le soir, il but pas mal de *rakia* et s'endormit rapidement. Ainsi passèrent deux jours.

Le troisième jour, encore de bonne heure, Ali en personne entra dans sa boutique, comme s'il avait reçu l'ordre de venir. Avram Nemtour dissimulait à peine son émotion, fit commander deux cafés. La petite plaie était là, quelque part au fond de son corps, mais il se disait : « Voilà, c'est son Dieu turc lui-même qui me l'envoie. Le vicaire va demander pardon, si on commet un pesché. C'est pas possible autrement, c'est pas possible. Personne ne le critique quand il incite le peuple à la révolte et moi qui voulais en feire quelqu'un... » La petite plaie était toujours là, ouverte.

Il bavarda avec le Turc de tout et de rien, ils burent les cafés, allumèrent de nouvelles cigarettes. À peine Avram venait-il d'inspirer pour aborder le sujet de loin que le Turc dit soudainement :

– Je t'ai déjà été redevable par le passé, *tchorbadji*, mais j'ai de nouveau grand *zor*¹⁴⁸ d'argent. Il me faudrait une lire, si possible, pour quelque temps.

Il parlait d'une voix posée, mais dans son regard, il n'y avait aucune supplique. Le visage d'Avram s'illumina d'une joie si ostensible que même le regard du Turc s'adoucit : C'est à peine si le *tchorbadji* ne s'écria : « Voilà, Dieu lui-même a tout arrangé ! » Il dit tout haut :

– Aucun *gaile*¹⁴⁹, Ali *aga* ! Toi et moi on est *dost*¹⁵⁰ depuis longtemps.

Après il se pencha un peu vers le Turc et poursuivit à voix basse :

– Je vais te donner plus d'argent, Ali *aga*, mais tu dois me rendre un service. Écoute bien, mais jure sur ta foi que tu ne diras rien.

Le Turc le regardait avec une curiosité inquiétante, avide. Puis il dit :

– Toi et moi on est *dost* depuis longtemps, *tchorbadji*. Je jure sur ma foi turque que je ne dirai rien.

– Je te connais bien, Ali *aga*, tu es un brave et tu tiens ta parole. Avram sentit de petites sueurs froides dans son dos, le froid transit son visage, mais il se ressaisit vite : – Tu vas t'en souvenir ; on en a déjà parlé ; une fois, un jeune homme est sorti de ma maison et toi et Nouri vous vous êtes disputés avec lui devant ma porte.

– Oui, je le connais, répondit le Turc du bout des lèvres. – Je l'ai croisé ces jours-ci dans la *tcharshia*.

Tchorbadji Avram acquiesça :

¹⁴⁸ (T.) Besoin, nécessité.

¹⁴⁹ (T.) Souci, inquiétude.

¹⁵⁰ (T.) Ami, camarade.

– Cet homme, *Ali aga*, excite le *raïa* à Prespa. Tu le sais sans doute, le *caïmacan* a fait fermer la nouvelle église à cause de lui. Et combien d'autres bêtises fait-il encore, je te passe les détails. Tu feras un grand *sevap*¹⁵¹, *Ali aga*.

Le Turc recula lentement : visiblement il avait compris. Il acquiesça seulement des yeux. Avram retira sa main tendue, comme pour trancher quelque chose :

– Il faut que tu le flingues sur place.

Le Turc se lécha les lèvres, déglutit. Avram poursuivit :

– Tu vas recevoir cinq liras dès maintenant. Dès que tu auras fait le travail, tu recevras encore trois fois cinq liras.

Ali demanda, mais surtout pour y réfléchir :

– Il n'est pas de ta famille ? C'est dans ta cour qu'on l'a vu pour la première fois...

– De ma famille... Le diable l'emporte !

– C'est d'accord, *tchorbadji*, dit tout d'un coup le Turc. – Je vais lui régler son compte.

Ha...

– Que personne ne le sache, Nouri non plus.

– Laisse. Je ne suis pas un enfant. Et sache-le : je ne reviens jamais sur ma parole !

Je l'ai dit, je le ferai.

– Tu sais où se trouve notre conseil, là-bas, près de la vieille église ?

– Je sais.

– Là, sous le conseil, à l'étage inférieur, se trouve la salle de lecture. C'est là qu'il se rassemble avec d'autres jeunes comme lui. Il est, pour ainsi dire, chaque soir là-bas. Il sort souvent quand il fait nuit. Sa maison est un peu plus loin que la mienne, dans la même *sokak*¹⁵². Attends-le là deux ou trois soirées et il viendra tout seul entre tes mains.

Avram Nemtour avait beau se contenir, sa main tremblait pendant qu'il comptait au Turc cinq liras.

¹⁵¹ (Ar.) Bien.

¹⁵² (Ar.) Rue.

XIII

Deux semaines plus tard, Ali se montra à la boutique de *tchorbadji* Avram et demanda aux employés :

– Où est le *tchorbadji*, *kiopolar*¹⁵³ ?

– Il est parti, *aga*, il y a de ça dix jours. Il est parti récolter du pavot.

Le Turc sourit avec malice. Il était venu se féliciter. Il avait suivi Lazar et avait décidé de le tuer ce soir. La nuit commençait à tomber : l'heure approchait. Il s'arrêta dans une taverne, resta assis un moment et but cent drachmes de *rakia*. Lorsqu'il sortit de la taverne, la *tcharshīa* était fermée, les derniers propriétaires des boutiques rentraient chez eux. Ali tâta l'arme accrochée à son large ceinturon – deux pistolets et un poignard – et se dirigea à pas lents vers les quartiers chrétiens.

Pendant ce temps-là, Lazar Glaoushev, comme presque tous les soirs, était à la salle de lecture. C'était vers la fin de la semaine et il n'y avait pas beaucoup de gens là-bas, hormis quelques lecteurs habituels. Lazar non plus ne s'attarda pas trop. Dehors, il faisait sombre, les étroites ruelles sinueuses étaient à peine éclairées par la pâle lumière de la jeune lune, qui surplombait le coucher du soleil, arborant des cornes pointues tel un *yatagan* lustré au-dessus de cette contrée asservie. Ici et là brillaient de petites fenêtres ou d'étroits interstices sur les toits en bois branlants. Les passants se faisaient de plus en plus rares. Dès que Lazar sortit de la salle de lecture et qu'il se mit en chemin vers chez lui, Ali sortit de l'ombre opaque sous l'auvent de la vieille porte de l'église et se mit à le suivre. Il voulait le tuer dès qu'il l'aurait rattrapé, mais il y avait toujours quelque passant en retard qui se montrait quelque part. Lorsque Lazar tourna dans la rue étroite, le Turc hâta ses pas : discrets, aux aguets. Il n'y avait personne et le Turc se dépêcha, sortit l'un de ses pistolets et tira à trois ou quatre enjambées dans le dos de Lazar. Le tir détona et s'évanouit de façon assourdissante dans le silence. Lazar s'arrêta, tituba, mais se retint et se retourna vers l'agresseur, qui n'était pas pressé de s'enfuir.

¹⁵³ (Péj.) Chiens, bâtards.

– Qui es-tu, assassin ?! s'écria Lazar d'une voix étouffée, mais Ali déplaça le pistolet vide dans sa main gauche et chercha de la main son deuxième pistolet.

À cet instant, deux mains robustes l'agrippèrent par-derrière tel un ceinturon en fer. Un souffle chaud se répandit sur son cou nu, un cri de femme éraillé le transperça.

– À l'aide ! On l'a tué ! À l'aide !

Le Turc se vit un instant enchaîné ; il ne pouvait plus bouger les bras, mais l'instant d'après, il rassembla ses forces et repoussa loin de lui le poids qui l'enchaînait. Il n'avait plus de temps et se sauva en courant dans la rue, disparut dans l'obscurité. On eût dit que la nuit s'était tapie encore davantage : on n'entendit nulle part ailleurs une autre voix ou un cri. En face, deux petites fenêtres illuminées s'éteignirent en un instant. Une âme humaine périssait dehors, mais qui parmi les esclaves aurait osé se montrer pour lui porter secours dans la nuit obscure ?

Seule Stoïna Nouneva. L'agression s'était produite juste devant sa porte. Depuis que Bojana Benkova était morte, elle se cachait derrière la porte entrouverte et attendait Lazar, pour le voir alors qu'il rentrait chez lui. Elle attendait son bien-aimé, qui ne se doutait même pas que celle-ci, la bouche à moitié ouverte, essoufflée d'émotion, reconnaissait déjà de loin ses pas et le suivait avec des yeux brûlants jusqu'à ce qu'il rentrât chez lui, un peu plus loin dans la rue. Maintenant, elle bondit de sa cachette au moment même où Ali sortit son pistolet et le braqua sur Lazar, mais le coup de feu la devança.

Le temps que dura la brève lutte inégale entre la jeune fille et le Turc, Lazar se traîna jusqu'au mur et s'y adossa pour ne pas tomber. Stoïna s'élança vers lui, se mit à pleurer avec sa grosse voix :

– Lazé... il t'a touché ?

– Il m'a touché... Et maintenant je sens la douleur... Je n'arrive pas à tenir debout.

Elle le saisit par la taille, passa l'un de ses bras autour de son cou, mais elle avait beau être forte, elle tremblait de tout son corps. La jeune fille ne tremblait pas que de peur : son cœur chavirait et se tordait de douces émotions. Mais maintenant elle voulait uniquement aider son bien-aimé, l'éloigner de cet endroit, le sauver.

– Allez, Lazé... Doucement. Appuie-toi contre moi. C'était un Turc, Lazé, je l'ai vu, maudit soit-il ! Doucement, encore un peu.

– Oui, un Turc, Stoïna. Tu m'as sauvé, ma sœur.

Ils remontaient lentement la rue obscure. En d'autres circonstances, Stoïna aurait avancé ainsi jusqu'au bout du monde, toute sa vie. Lazar se relâchait de plus en plus entre ses mains. Dès qu'ils approchèrent la porte des Glaoushev, Soultana s'élança. Elle aussi avait entendu le coup de feu et avait bondi avec un terrible pressentiment maternel.

– Lazé...

Soultana ne dit rien de plus, mais soutint seulement son fils de l'autre côté.

Des loquets métalliques craquèrent, quelques portes s'ouvrirent avec prudence dans la rue, quelques hommes se rapprochèrent, Andreï Benkov aussi accourut de la maison d'en face. Ils emmenèrent le blessé dans la maison et dès qu'ils le posèrent sur le lit, il s'évanouit d'épuisement. Pendant qu'ils le déshabillaient pour regarder la blessure et le panser, il retrouva ses esprits, mais un peu plus tard il perdit de nouveau connaissance. Il respirait difficilement et éprouvait de fortes douleurs à certains mouvements. La balle de plomb lui avait transpercé l'épaule et était ressortie de l'autre côté, par le torse ; elle avait creusé un large trou près de sa mamelle droite.

*

Toute la ville avait entendu le coup de feu en cette heure encore peu avancée de cette calme nuit de juin. Et avant le lever du jour, tout le monde savait déjà que Lazar Glaoushev était blessé. Son nom s'envola à travers les murs et les clôtures, à travers les portes et les fenêtres, de cour en cour, de maison en maison... Tout Prespa était inquiet. Dès l'aube, des gens commencèrent à venir pour s'enquérir du blessé. Soultana demanda à Kotcho de rester dans la cour et d'arrêter les gens là-bas, pour qu'ils n'entrent pas déranger Lazar. Chacun demandait et interrogeait, maudissait l'assassin inconnu et donnait des conseils sur la façon de panser la blessure et avec quoi la panser. Kotcho laissa entrer uniquement Andreï Benkov et quelques-uns des amis les plus proches de Lazar de la salle de lecture. Stoïna Nouneva

vint aussi de bon matin : échevelée, les yeux écarquillés, pleins de peur et de dévouement ; ses longs bras robustes se tenaient prêts à aider, à accomplir quelque tâche. Or il y avait de quoi faire aujourd'hui dans cette maison : Soultana était toujours assise près du blessé, Kotchovitsa était dans l'avant-dernier mois de sa grossesse, si bien que l'on s'inquiétait aussi pour elle, de crainte qu'à cause de sa frayeur de cette nuit, elle ne perde les eaux à tout moment.

Cette nuit-là, Lazar ne dormit que deux ou trois heures : sa blessure lui faisait mal et il brûlait de soif. Le sang avait imbibé ses épais bandages et l'on ne savait pas s'il s'était arrêté de couler. Soultana ne lui donnait à boire qu'une seule gorgée d'eau, mais à la pointe du jour, il lui dit :

– Mère, donne-moi un peu d'eau, que j'meurs pas assoiffé.

Andreï et deux ou trois autres de leurs amis aussi étaient là, mais personne ne songea à s'opposer à cette demande, même s'ils savaient qu'il ne faut pas donner de l'eau à un homme blessé. Peut-être Lazar mourait-il vraiment, mais Soultana cette fois non plus ne céda pas : elle ne lui donna encore qu'une seule goutte. Or il brûlait déjà de fièvre. Ses lèvres s'étaient desséchées, deux taches de feu flamboyaient sur ses joues, sous les yeux ; sa respiration devenait sèche et de plus en plus rapide. Andreï Benkov ne le quittait pas des yeux ; une vague de colère traversait et renforçait sa douleur vis-à-vis de son cher ami.

– Lazé, tu as reconnu le Turc ? demanda-t-il.

– Je l'ai reconnu. Je ne connais pas son nom. Mais lui, peu importe ! On l'a envoyé.

– Qui l'a envoyé, Lazé...

– Ah quoi bon demander. Tu n'sais donc pas ? Qui d'autre est-ce que cela peut être ? Je n'ai pas d'autres ennemis. Mais bon, sait-on jamais ? Je ne veux pas accabler mon âme d'un pesché maintenant...

– Le vicaire, Lazé ?

– Dieu me pardonne... mais c'est à lui que je pense. Peut-être aussi quelques autres, passa-t-il sous silence le nom d'Avram Nemtour. Après tout, c'était devant sa porte qu'il avait

vu pour la première fois son assassin, puis tout ce qui s'en était suivi, ainsi que leur inimitié au sujet des affaires nationales. Mais il passa sous silence son nom.

– C'est lui, Lazé, le vicaire, c'est lui qui a envoyé le Turc, serra les dents Andreï ; le sang de son père, Klimé Benkov, se réveillait en lui. Il se retourna vers ses amis, brandit le poing ; même Lazar, malgré sa fièvre, le regarda d'un air étonné : – Aujourd'hui, on va chasser de Prespa ce Phanariote ! C'est de lui que nous viennent tous ces maux, et voilà, pour finir, ce qu'il nous a fait. Il assassine, il envoie des assassins ! À quoi bon aller se plaindre au *hükümet* et au *konak*, puisqu'un Turc a dégainé une arme contre un *giaour* ? Il a tiré, mais il s'est enfui, il s'est caché. Si on va se plaindre, c'est nous qu'ils accuseront. Est-ce la première fois que des choses pareilles se produisent ? Mais nous, nous allons châtier le véritable assassin : le vicaire ! Si on ne peut rien lui faire d'autre, alors on va le chasser de Prespa !
Levez-vous !

*

Environ une heure ou deux plus tard, une foule de deux cents ou trois cents hommes, la plupart des jeunes gens des corporations, s'attoupa devant le logis du vicaire épiscopal et bloqua la rue. Elle était menée par Andreï Benkov et tous les jeunes de la salle de lecture. Le maître de la maison, bien qu'il fût valaque, ouvrit lui-même les deux battants de sa porte et la foule fit irruption dans la cour, les plus enragés montèrent l'escalier et s'arrêtèrent devant la porte de la chambre où vivait le vicaire et où il s'était maintenant enfermé. Un briska à deux chevaux roula dans la rue et s'arrêta devant la porte ouverte, au milieu des cris et des hurlements. Une nouvelle foule déferla en même temps que la voiture. Le long du mur d'en face, des femmes commencèrent aussi à se rassembler les unes à côté des autres, les manches retroussées et le tablier noué, car elles avaient laissé leur besogne à la maison. Quant aux enfants, ils courraient dans tous les sens.

On se mit à tambouriner sur la porte de la chambre verrouillée. Tout le monde se tut dans l'escalier comme dans la cour : ils attendaient d'entendre la réponse du vicaire. Il ne répondait pas.

– Sors ! On va défoncer la porte ! Où vas-tu t’cacher ! Sors !

– Qu’il sorte ! Où se cache-t-il ! répondirent en écho, les uns derrière les autres, ceux qui étaient dans la cour.

Quelqu’un se mit à frapper du poing sur la porte et dit sur un ton conciliant :

– Mon pere, il faut sortir. On ne va rien te feire. Tu vas monter dans la voiture et tu vas retourner à Bitola. Rassemble tes affaires et va-t’en. La voiture t’attend dehors. Sinon ça va mal finir, mon pere.

– Qu’il retourne d’où il est venu ! rétorqua l’écho des voix nombreuses.

Enfin, une clef finit par grincer, la porte s’entrouvrit, ceux qui étaient dehors l’enfoncèrent, de sorte que l’archimandrite céda contre son gré. Il était tout blanc, y compris ses yeux, décolorés, presque vitreux. Dès qu’il vit devant lui Andreï Benkov, il se tranquillisa un peu ; ses yeux se teignirent d’une humidité bleuâtre : il eut envie de pleurer de peur, de son humiliation, d’une rage impuissante. Mais sa langue ne prononça pas précisément ce qu’il aurait voulu dire en cet instant-là ; sa voix résonna doucement, humblement :

– Qu’est-ze que vous m’voulez ?

– On veut que tu t’en ailles, rétorqua Andreï. – Voilà, regarde : le peuple ne veut plus de toi. Va-t’en, sinon ça va mal finir. La voiture t’attend. Allez, les gars, se retourna-t-il, aidez-le donc à rassembler ses affaires.

Le vicaire jeta des regards autour de lui, impuissant. Quelques hommes firent irruption dans sa chambre, puis d’autres s’engouffrèrent à leur tour, le poussèrent sur le côté, se mirent à rassembler ses effets, vite, avec zèle ; ils les amassèrent en petits tas, en firent des ballots, tirèrent un coffre, puis tout cela passa de main en main par l’escalier, par la cour, en direction de la voiture. En quelques minutes, la chambre s’ouvrit vide et nue. L’archimandrite regarda autour de lui, de crainte que quelque chose fût oublié, hésita encore une minute et se mit docilement en route. Dehors, devant la porte, il s’arrêta de nouveau, comme s’il venait à peine de voir tous ces gens, qui remplissaient la cour et, plus avant, toute la rue.

– Assassin ! retentit un cri lointain.

– Assassin ! Assassin ! Dis-le : qui a tué Glaoushev ! des cris s'élevaient de tous les côtés.

L'archimandrite regarda avec des yeux implorants Andreï, qui sortit devant lui et le guida vers le bas de l'escalier :

– Suis-moi.

L'archimandrite baissa les yeux et se mit en route.

– Houu ! Houuuu ! un terrible grondement se déversa sur lui et l'entraîna ; il s'attendait à ce qu'on le frappe, à ce qu'on le lapide. Il ne sut pas comment il se retrouva dans la voiture, au milieu de ses effets entassés.

– Houu ! vociférait la foule alors que le briska se mit lentement en route, commença à flotter comme un bateau au milieu de cette multitude fulminante, qui partit avec lui. – Houu ! Ne reviens jamais ! Assassin !

La foule se dirigea vers la route de Bitola, entraînant, semblait-il, à la fois la voiture et l'archimandrite, et ses deux chevaux. Les cris ne s'arrêtaient pas et l'on entendait aussi des rires, des injures, des imprécations, des menaces. Recroquevillé dans la voiture, l'archimandrite était cahoté et sautillait de façon cocasse au-dessus des têtes de tous ces gens. Enfin, la procession arriva au bout de la ville et même plus avant. La multitude commença à se séparer, à s'arrêter de temps à autre, jusqu'à ce que tout le monde s'arrête, excepté la voiture qui continua d'avancer, se dégagea toute seule sur la route, pourchassée par une ribambelle d'enfants.

– Houu ! Ne remets plus jamais les pieds ici ! Assassin ! Hou ! poussèrent un dernier cri les Prespanais.

Le cocher grimpa sur son siège et fouetta les chevaux. Quelques pierres roulèrent sur la route, résonnèrent contre la voiture, qui s'éloignait à grande vitesse...

Andreï Benkov retourna tout droit chez les Glaoushev. Il entra dans la chambre de Lazar et lui conta la bonne nouvelle :

– On a chassé le Phanariote dans l'opprobre.

Lazar ne l'entendit pas, abruti par la fièvre. Ses yeux étaient à moitié ouverts et brillaient immobiles sous ses paupières devenues lourdes, à travers la flamme écarlate de ses joues creuses.

XIV

Lazar Glaoushev lutta douze jours contre la mort. La fièvre l'assaillait de vagues tantôt glaciales, tantôt brûlantes ; jour après jour, elle buvait et tarissait ses forces. Les premiers jours après qu'il fut blessé, il perdait souvent connaissance et ce n'était qu'alors qu'il ne souffrait pas, dans ce sommeil funeste sans rêves. Lorsqu'il était conscient, et que respirer était pour lui un supplice, il ne pouvait pas, à cause de sa blessure, reprendre son souffle profondément, à pleins poumons ; c'était une oppression continue, interminable, où sa poitrine s'efforçait avidement d'absorber plus d'air, tandis que la douleur clouait son poumon perforé. Chaque partie de son corps commença à lui faire mal à cause de son alitement prolongé, parfois même le simple fait d'ouvrir les yeux lui causait des douleurs ; ses yeux semblaient se gonfler comme pour sortir de leur orbite, pour éclater. Puis arrivèrent d'autres tourments, encore plus grands : les tourments de l'âme, qui ne voulait pas se défaire de son corps perforé. La peur de la mort arriva, la soif de vie s'attisa et devenait de plus en plus forte au moindre effleurement avec la vie aux alentours et avec tout ce que le regard et l'ouïe pouvaient discerner.

Soultana passa deux jours et deux nuits sans bouger à côté de son lit, à côté de sa tête. Pour la seconde fois, et dans un intervalle très court, elle vivait un seul et même tourment : un enfant qu'elle chérissait plus que tout et qu'elle avait élevé luttait contre la mort devant ses yeux. Sa douleur était toujours aussi vive, au plus profond de son cœur, et était causée par une seule et même blessure, qui ne s'était pas arrêtée de brûler, de s'imbiber de sang. Mais maintenant Soultana était plus alerte, plus courageuse. Après la mort de Katérina, elle fondit, devint, comme disait Stoyan, une poignée d'os. Elle se voûta et sur son visage, il ne resta plus que ses yeux exorbités. Et malgré tout, elle se sentait plus forte, sa main était plus ferme lorsqu'elle devait apaiser de quelque façon les maux de son fils, son esprit était

plus clair. Peut-être était-ce parce qu'elle n'avait pas contribué à ses maux, comme à la mort de Katérina ; peut-être était-ce parce que cette fois son espoir d'une issue heureuse était plus grand ; mais il y avait aussi un autre sentiment dans ce cœur maternel accablé, une certaine satisfaction que l'on pouvait même appeler fierté. Dans son amour envers Lazar, elle avait toujours éprouvé, dès sa plus tendre enfance, ce sentiment chaud et vigoureux, qui comblait son cœur de satisfaction, de joie et de fierté à chacune de ses paroles, à chacune de ses démarches, toujours réfléchie, toujours à propos. Quelques membres plus âgés de la corporation, artisans réputés dans leur métier et hôtes de marque, étaient venus voir le blessé. L'un d'entre eux dit à Lazar :

– Dieu va t'aider. Tu souffres au nom du peuple et de la foy.

Dans la chaleur, qui se déversa sur son corps, Sultana reconnut le même sentiment de satisfaction et une fière joie maternelle. Elle avait mis au monde ce jeune homme digne, que tout le monde respectait. Elle n'avait pas, comme avant avec Katérina, à cacher la maladie de son fils, à avoir honte, à se sentir aussi humiliée et impuissante face à la force et à la proximité du diable, ni même à tendre la main pour implorer son aide impure, maléfique et perfide. Il n'y a pas si longtemps, elle était restée assise à cette même place, à côté de ce même lit, à côté de la tête de son autre enfant mourant, alors que dans son inexprimable souffrance elle brûlait de honte.

Dès la deuxième nuit après que Lazar fut blessé, Kotcho vint la relever au chevet de son frère : il resterait à ses côtés toute la nuit pour qu'elle se repose. Sultana refusa :

– Je suis pas fatiguée. Toi t'as travaillé toute la journée.

Mais elle fut étonnée par son fils aîné. C'était la première fois qu'elle le voyait aussi préoccupé, bouleversé, attendri même. Il avait toujours été un homme renfermé, qui ne disait jamais un mot pour rien, qui ne riait pas tout haut, qui ne se mettait pas à pleurer, qui ne brillait en aucune manière, qui ne se distinguait pas des autres. Il ne lui avait jamais causé de grands soucis et parfois même elle l'oubliait parmi ses autres enfants. Il eut toutes les maladies de l'enfance, mais en douceur, sans se faire remarquer. Il fit ses premiers pas quand il fallait, ses premières dents apparurent quand il fallait, prononça ses premiers quand il fallait. Ses amis

du quartier ne le fuyaient pas, mais ne cherchaient pas non plus à ce qu'il joue avec eux. Il ne fit aucune bêtise ou folie dont on eut pu se souvenir. À l'école, il apprit à peu près à lire avec maître Bojin, mais n'apprit pas à écrire. Il apprit plus tard, lorsqu'il devint nécessaire de tenir un registre dans la boutique. Il commença à travailler avec son père quand il fallait et c'était un bon ouvrier, il devint un bon artisan : travailleur, appliqué, rigoureux, consciencieux dans son travail et vis-à-vis des gens. Il se maria quand il fallait et maintenant ses enfants naissaient les uns après les autres. Son épouse était plus vive que lui, plus gaie ; elle aimait bien s'habiller, voir des gens, mais il la retenait par son silence, par sa raisonnable mesure et modération en toutes choses. Sultana avait dit plusieurs fois à son sujet :

– C'est un homme ordinaire.

Lorsque la troisième nuit Kotcho lui dit de nouveau d'aller se reposer et qu'il resterait aux côtés de Lazar, elle l'écouta. Dans sa voix, dans son regard, il y avait une sincère préoccupation pour elle, une volonté de rester assis, lui aussi, à côté de la tête de son frère blessé. D'ailleurs, Lazar aussi intervint, lui aussi la pria d'aller se reposer.

Sultana trouva son mari dans la grande chambre, une fois encore devant l'iconostase. Il s'était agenouillé, les mains serrées contre sa poitrine, courbé, la tête contre le sol, immobile. C'est à peine s'il ne restait pas ainsi pendant des heures, le matin et surtout en cette heure, avant d'aller se coucher. Puis il levait les yeux vers l'icône, commençait à se signer, par des gestes amples du bras devant sa poitrine, à se prosterner et à murmurer des formules religieuses et quelques autres prières à lui. Après la mort de Katérina, il pleura de façon irrépressible, pleura des jours et des jours, lorsque quelqu'un faisait allusion à la morte ou que lui-même se souvenait de quelque chose à son sujet. Ensuite, il s'apaisa et s'adonna à une grande dévotion. Il continuait à dire des enfantillages, à se mettre à rire ou à jouer allègrement avec l'aîné de ses petits-fils, mais pas longtemps et le plus souvent il regardait d'un air distrait, tel un enfant triste. Il devint un fidèle régulier et ne perdait aucune occasion d'aller à l'église, mais il priait et se signait encore plus ici, devant l'iconostase, tous les jours. Lorsque les femmes oubliaient d'allumer la veilleuse, c'est lui qui l'allumait, s'assurait que tout était en ordre, qu'elle avait suffisamment d'huile d'olive et de la meilleure qualité, que la mèche

ne s'était pas trop consumée. Il restait longtemps courbé, assis sur les genoux, se signait, s'inclinait et parfois, tard dans la nuit, alors que tout le monde s'était couché, il s'embrasait encore plus dans ses prières, frappait du poing sa poitrine, cognait sa tête contre le sol et se lamentait doucement, sourdement, prononçait des mots dévots et pénitents, tel un misérable pécheur. Sultana se levait et le conduisait au lit, en larmes, relâché. Elle le laissait prier dans les limites de la décence et même plus, car elle avait de la peine pour lui – qu'il soulage son âme, puisqu'il y arrive de cette façon, que lui au moins soit plus assidu envers Dieu – mais lorsqu'il s'y adonnait outre mesure, elle se fâchait et le grondait.

Le petit chandelier était posé à côté de l'âtre, mais elle ne chercha pas à le prendre et alla se coucher dans le noir. Qu'il reste éclairer Stoyan, jusqu'à ce qu'il finisse sa prière et aille dormir. Elle ne voulait pas l'interrompre maintenant : qu'il prie, il est plus temps que jamais. Elle n'arrivait pas à prier comme lui : Dieu voyait ses actes, lisait ses pensées, connaissait son cœur ; qu'il la juge donc avec sa justice. Aurait-elle pu transformer sa volonté ? Elle se signerait, elle prierait, elle allumerait la veilleuse et irait même à l'église, lorsqu'il faudra et qu'elle le pourra, car elle ne s'éloignait pas de Dieu dans ses pensées, elle vivait selon ses lois ; qu'il la juge donc et condamne s'il le veut, mais qu'il ne châtie jamais ses enfants à cause de ses péchés. Elle n'arrivait pas à prier comme Stoyan : mieux vaut penser à Dieu et ne jamais l'oublier plutôt que de lui parler et le prier au moindre péché. En se couchant, exténuée de fatigue, elle se disait : « Dieu nous en garde, mais si jamais que qu'une chose arrive à Lazar, Stoyan va complètement perdre la tête... »

– Stoyan, chuchota-t-elle dans l'obscurité puis soupira. – Si un malheur entre chez toi, ouvre grand la porte, car il n'arrive jamais seul, alors prépare-toi à le recevoir... d'abord Katérina et maintenant Lazé... Pourvu que Dieu nous prenne en pitié. Prie, prie donc...

Elle pensait qu'elle allait s'endormir tout de suite, dès qu'elle aurait posé la tête sur l'oreille. Ses yeux se fermaient tout seuls, mais il y avait toujours quelque foret pour creuser son cerveau. Parfois même pour une chose tout à fait futile : ça tournait, ça tournait ! Et maintenant – Lazé. Elle ne savait pas comment les choses allaient évoluer et s'il arriverait à survivre à sa blessure. Celle-ci avait bien été pensée : on leur avait dit de ne pas la découvrir trop tôt ; si

son sang est fort, il s'en sortira. Aujourd'hui, elle tâta le bandage, il lui sembla que le sang s'était arrêté de couler et que sa voix était limpide, sans sifflement, sans râle. Il n'y avait que ce feu, cette fièvre, mais peut-on imaginer pareille blessure sans fièvre ! Ô cher enfant...

Stoyan entra dans la chambre le petit chandelier à la main. Soultana le regarda. Ses joues reluisaient de moiteur : il avait encore pleuré. Sur sa barbe non rasée depuis plusieurs jours brillaient de petits poils argentés. Tu vieillis, Stoyan, tu vieillis ! La souffrance ronge l'homme... Il s'arrêta et le chandelier se balançait dans sa main ; des lumières et des ombres se déplaçaient sur son visage, sur son large front. Ses yeux brillèrent comme s'ils s'étaient embrasés de l'intérieur, fixés dans le coin d'en face, où par le passé, il n'y a pas si longtemps, se trouvait le lit de la petite Katérina. Elle n'était plus là, maintenant, la belle et joyeuse jeune fille, et le lit non plus ; le coin obscur était vide. Deux gouttes se détachèrent de la lumière de ses yeux, roulèrent sur ses joues velues. Il sanglota doucement. Soultana se fâcha :

– Allez ! Combien de temps encore tu vas rester debout...

Stoyan tourna ses yeux brillants vers elle. Se ressaisit.

– Et toi alors ? Toi non plus tu dors pas ? Il posa le chandelier par terre, le long du mur et se mit à se déshabiller pour se coucher, puis soupira :

– T'arrives pas à t'endormir, mère, t'y arrives pas.

Il souffla la petite flamme du chandelier et se coucha sur le dos, à côté de Soultana. Cela faisait plus de trente ans qu'ils partageaient la même couche, qu'ils avaient posé chaque nuit leurs têtes sur un seul et même oreiller. Deux personnes différentes dans une seule et même étable, mais ils avançaient ensemble, honnêtement et comme il était dans l'ordre des choses depuis des temps immémoriaux. Ils avaient parcouru un long chemin et avaient bien avancé tous les deux. Il en serait ainsi jusqu'au bout.

Soultana sentait dans le noir que Stoyan non plus ne dormait pas : lui non plus n'arrivait pas à s'endormir tout de suite maintenant qu'il avait posé la tête sur l'oreiller. Il était couché immobile, retenait même son souffle pour ne pas la déranger, mais il n'arrivait pas à s'endormir, n'arrivait pas à rassembler son âme, qui errait et cherchait Dieu : les larmes et les mots dans son âme étaient toutes ses prières. Stoyan remuait maintenant aussi les lèvres

dans le noir et s'oublia, oubliant aussi, semblait-il, Sultana, de sorte que son chuchotement devenait de plus en plus audible :

– ... si j'vends à la boutique une bassine ou une berthe pour deux groches de plus que c'qu'elle me coûte, n'est-ce pas pesché ? J'suis prêt, je cherche même à vendre aujourd'hui vingt bassines, vingt berthes, des pots, des casseroles, des chaudrons et j'en fabrique sans cesse de nouveaux pour les vendre, pour accumuler chaque fois plus de groches, de medjidiés, de lires, alors que j'ai pas b'soin d'autant d'argent, pour que mes enfants aient de quoi viure. Je veux avoir plus d'argent, devenir riche, j'prends plus que c'qu'il me faut, n'est-ce pas pesché ? On se tue à la tâche, on travaille, avides de richesse. Combien faut-il à l'homme pour se nourrir, pour s'habiller, mais nous, nous voulons plus et toujours plus. Pourquoi est-ce que j'dis à l'acheteur que ceci ou cela me coûte dix groches, alors que je sais qu'il m'en coûte seulement sept ? Par cupidité... n'est-ce pas pesché ? Puisque je commets des peschés, d'autres en commettent aussi, p't-être même plus grands que les miens, alors Dieu nous punit. On ne viu pas honnêtement, alors Dieu nous punit. On ne viu pas en bons chrétiens, on fâche Dieu, alors il nous abandonne... De grâce, Seigneur, aie pitié de nous ! Punis-moi pour tous mes peschés, aie pitié de mes enfants. S'ils font que'qu'chose de malhonnête, c'est moi qui leur ai appris, c'est de moi qu'ils l'ont vu. Punis-moi, Seigneur. Sauve et inculque-le bien à toutes les âmes chrétiennes qui tombent dans le pesché. Nous sommes de faibles pécheurs ; ne nous abandonne pas, mais soutiens-nous. Rassemble tes enfants autour de toi, Seigneur, pour qu'ils ne t'oublient pas...

Son chuchotement s'éteignit progressivement, se fondit dans sa respiration régulière. Stoyan s'endormit. Ce n'est qu'alors que Sultana s'endormit aussi. Le chuchotement de Stoyan avait détourné son attention, arrêté le foret dans son cerveau, tranquilisé son cœur.

Elle dormit jusqu'environ minuit, juste quelques heures, puis se leva vite, comme si elle avait exagéré avec son repos. Elle traversa la grande salle dans l'obscurité et entra de nouveau chez Lazar. Que lui était-il arrivé pendant qu'elle dormait ? Rien ne lui était arrivé : il était toujours couché ainsi immobile, respirait vite, par saccades et sur ses lèvres sèches se détachaient de petits bouts de peaux gercées. Dès qu'elle entra, ses yeux la rencontrèrent :

non, elle ne devait pas s'éloigner de son lit. C'est ici qu'était sa place, à côté de sa tête. Lazar montra son frère des yeux, essaya même de sourire :

– Il ne me donne pas même une goutte d'eau... Ne le permet pas, dis-lui, mère...

Kotcho haussa les épaules avec culpabilité et s'écarta à deux pas du lit. Soultana prit le bol en cuivre étamé et alla chercher de l'eau fraîche. C'est évident, personne ne peut la remplacer ici. Hors de question de dormir et de se reposer alors que son enfant se consume et brûle de fièvre ! C'est dans la tombe que tu dormiras, que tu te reposeras, toi, misérable...

– Allez, fiston, s'adressa-t-elle à Kotcho, va dormir maintenant. Et ne te hâte pas de te lever, ton pere peut très bien ouvrir la boutique tout seul ce matin.

– Non ! secoua la tête Kotcho. – Comment ça tout seul, pourquoi ? Et toi, pourquoi tu viens, ajouta-t-il, j'avais prévu de passer la nuit ici.

– J'ai suffisamment dormi, fiston. Allez, va.

Kotcho sortit surtout par obéissance envers sa mère. Elle s'agenouilla par terre, souleva d'une main la tête de Lazar – comme sa nuque brûlait ! – et porta l'écuelle à ses lèvres assoiffées et impatientes. Il ferma à moitié les yeux au-dessus de l'eau, au fond de l'écuelle, et crut sentir avec sa main la fraîcheur et le plaisir qui se déversèrent sur son corps. Elle le laissa boire deux gorgées et retira l'écuelle.

– Ah... de l'eau ! gémit-il. – Il n'y a rien de plus agréable... Si seulement je pouvais boire à ma soif... Tout un sceau... Et après, que j'meurs s'il le faut.

Elle trempa sa main et caressa son front, tout son visage. Sa main sentit chaque partie de ce visage chéri et les poils aiguisés qui avaient poussé sur ses mâchoires durcies. Il avait fondu, Lazar avait fondu...

La plus atroce des nuits fut la quatrième, pour lui comme pour sa mère. Ses douleurs s'intensifièrent dès avant la tombée de la nuit. D'ailleurs, toute la journée fut sens dessus dessous. Le matin, encore de bonne heure, les sœurs de Lazar vinrent l'une après l'autre. Nona n'était pas venue voir son frère depuis deux jours – elle redoutait sa belle-mère – et cette fois elle était venue avec Manda. Nona était plus compatissante, mais elle redoutait beaucoup sa méchante belle-mère. Manda apporta deux pommes précoces, mûries au début

de l'été, tendres, jaunes et avec des nervures rouges ; elles imprégnèrent la chambre de leur odeur suave. Lazar se réjouit comme un enfant à la vue de ces deux fruits précoces du soleil. Il les tint longtemps entre ses mains, les observait, humait avec plaisir leur parfum. Manda l'encouragea :

- Mange-les, Lazé, elles sont bonnes. Vérifie seulement qu'elles n'aient pas de vers.
- T'en as apporté que deux, fit remarquer Soultana sur un ton de reproche visible.
- Il n'y en avait que quatre mûres. J'ai laissé les deux autres aux enfants, se hâta-t-

elle de s'excuser puis elle rougit. Soultana ne dit rien de plus.

Les pommes étaient entre les mains de Lazar comme deux grosses gouttes de vie, alors il les mangea goulûment l'une après l'autre. Ses sœurs s'assirent un moment, bavardèrent, pleurèrent un peu – elles le plaignaient sincèrement –, mais au bout d'un certain temps, elles commencèrent à regarder autour d'elles : Manda mentionna de nouveau ses enfants, Nona – sa méchante belle-mère. Ensuite, Manda dit qu'elle avait laissé une casserole sur le feu. Cette fois non plus Soultana ne se retint pas :

- Eh bien, allez, rentrez chez vous. Je vois bien que vous avez la tête ailleurs.
- Mère, tu sais bien, une maison... essaya encore de s'excuser Manda, l'aînée des

deux.

Quant à Nona, elle s'était déjà levée pour partir : elle n'arrivait en aucune façon à surmonter sa peur envers sa belle-mère. Lorsque les deux sœurs s'en allèrent, Soultana se fâcha encore plus :

- Ces chiennes ne sont plus des nôtres, elles ne sont plus des nôtres !

Tôt, l'après-midi, vint un jeune garçon du quartier et il entra directement dans la petite chambre, chez le blessé.

– Mère Soultana, dit-il, maître Rafé m'envoie te demander s'il peut venir voir Lazar. Il est là, dans la rue. Il m'a dit de te demander.

– Maître Rafé ? répondit-elle au garçon sur un ton bourru. – C'est pas possible. Va lui dire que c'est pas possible.

L'enfant la regarda d'un air étonné et s'élança dehors.

– Mère, pourquoi... intervint Lazar avec un mécontentement circonspect. – Qu'il vienne. Le passé c'est le passé. Ce n'est pas un homme mauvais. Il demande à me voir.

– Tiens donc, ce n'est pas un homme mauvais ! Mon âme s'est consumée à cause de ce misérable et toi...

Après la mort de Katérina, dès qu'il apprit qu'elle était morte, Rafé Klintché disparut quelque part et pendant près d'un mois, personne ne le vit à Prespa. À son retour, il s'adonna à son travail et se mit bientôt à transporter dans la nouvelle église des pièces finies de l'iconostase, qu'il cachait dans l'autel ; il ne permettait pas même aux prêtres de les examiner. Dès qu'ils apprirent qu'il était revenu en ville, les membres du conseil, tel qu'il avait été convenu, lui envoyèrent deux oques de vin, mais le sculpteur rendit le vin et dit :

– Je ne veux plus de vin. Un autre feu brûle maintenant ici, dans ma poitrine. Je ne veux pas de vin, j'en ai pas b'soin.

La colère de Soultana ne s'était pas encore dissipée à cause de l'audace de Rafé Klintché que, en face d'elle, se dressa de tout son corps Stoïna Nouneva, guignant du côté de la petite chambre avec des yeux écarquillés, avides et tristes. Elle venait chaque jour et plusieurs fois par jour depuis que Lazar avait été touché et dévorait des yeux le blessé, mais Soultana trouvait toujours une façon de la renvoyer. Cette fois, elle la réprimanda ouvertement :

– Stoïna, rentre chez toi, tu n'as rien à feire ici. Ta mère se fâche, tu es une jeune femme et tu te rends chez les gens tous les jours.

– Je suis venue, bredouilla Stoïna, je suis venue, Soultana, pour te donner un coup de main.

– Rentre chez toi, si jamais j'ai b'soin d'aide, j'enverrai quelqu'un te chercher.

Stoïna tourna les yeux vers Lazar, dans l'espoir qu'il allait la retenir, mais il ne dit rien, seul le rouge de ses joues devint plus dense. Stoïna sanglota et s'en alla, piétinant avec ses gros pieds.

– Elle m'a sauvé la vie, mère – cette fois Lazar ne se retint pas.

– C’est vrai, fiston, elle t’a sauvé. C’est pourquoi je vais toujours l’habiller dans du neuf, de la tête aux pieds. Tu ne comprends donc pas qu’elle vient juste pour toi et... qu’elle veut devenir ma bru. Elle a l’air bête, mais c’est à ça qu’elle pense. Elle nous a fait un grand bien, mais à quoi bon lui donner de faux espoirs.

Lazar ne dit plus rien et, un peu plus tard, s’endormit. Une heure était peut-être passée puis, tout à coup, il ouvrit des yeux inquiets et gémit :

– Maman, ouvre les fenêtres... J’étouffe.

– Mais elles sont déjà ouvertes, mon enfant. Les deux.

– Ah... J’ai trop chaud. Il y a encore que qu’une chose qui se passe ici, dedans, désigna-t-il sa poitrine. – Ça brûle...

Soultana comprit que des heures pénibles s’annonçaient, elle sortit dehors, demanda à Kotchovitsa de recevoir les hommes, lorsqu’ils reviendraient du travail, lui dit ce qu’elle devait leur cuisiner pour le dîner, versa de l’eau fraîche et reprit sa place à côté de la tête de Lazar. Elle se maudissait de l’avoir mis en colère à plusieurs reprises aujourd’hui – elle est comme ça, méchante, et ne tolère rien, et quelle journée ! La respiration de Lazar devenait plus rapide, son souffle s’échappait de sa gorge et était chaud comme une flamme. Elle mouillait son front, son visage avec de l’eau froide et il s’apaisait pour une ou deux minutes. Ils n’avaient rien à se dire maintenant tous les deux ; il n’était pas l’heure de parler, car ils se battaient à présent contre la mort : le jeune corps et le cœur de la mère.

Les chaudes vagues de fièvre retournaient Lazar tantôt d’un côté, tantôt de l’autre ; elles le percutaient par devant, le submergeaient ; il se noyait, coulait et il n’avait pas encore repris son souffle qu’elles l’emportaient de nouveau. Le visage de sa mère apparaissait tantôt près de lui – toujours le même visage chéri, inquiet et sévère –, tantôt se dissipait, disparaissait dans un brouillard rougeâtre, étouffant comme de la vapeur humide et chaude...

N’était-ce pas le monde souterrain, comme dans la légende ? Il avait coulé dans le puits et voilà que Bojana descendit devant lui de quelque part en haut. Elle était légère, comme si elle était faite d’air, tel un pissenlit, tel un petit nuage et elle était toujours la même. « Mais tu es en vie, Bojana, tu es en vie », essaya-t-il de lui dire, mais ses mâchoires étaient

comme enchaînées. Elle n'entendit pas sa voix, mais comprit ce qu'il lui avait dit, se remit à voler, se retourna et s'arrêta non loin derrière lui. Il ne la voyait pas, mais elle était là, à côté de son épaule. Et Lazar se mit à marcher dans le lit de sable de la rivière tarie. Les berges des deux côtés avaient été remuées, brillaient d'un jaune éclatant et ses yeux lui faisaient mal lorsqu'il les regardait. Quant au sable entre ses pieds, il était sec, chauffé par le soleil et si profond que ses pieds s'enfonçaient jusqu'aux chevilles. Il fait chaud, tout brille au point d'être douloureux, alors que le soleil n'est pas visible. Il doit marcher longtemps, toute la journée, jusqu'à la source de la rivière, là-bas il découvrirait l'essentiel, mais le temps passe et il avance à peine au milieu du sable profond ; ses jambes sont comme brisées et fléchissent en avant et en arrière au niveau des genoux. Bojana est à côté de son épaule, marche ou vole derrière lui, veut l'aider, mais elle est comme l'air. Il sait que l'autre aussi est là : Nia. Il ne peut pas la voir au milieu de ces éclats aveuglants. Elle est quelque part devant et il ne peut pas la rattraper. Son père, Avram, marche sur la berge et les regarde, mais Lazar ne le voit pas : il sait qu'il marche là-bas, sur la berge, et qu'il les regarde non pas avec ses yeux, mais avec ses sourcils, noirs et pendant comme de lourdes loques. Quelque part là-bas se trouve aussi le vicaire – Lazar entend son chuchotement – qui chuchote, siffle quelque chose en hellénique. Nia marche en avant, se retourne et regarde de ce côté-ci. Lazar ne la voit pas, mais il sait qu'elle est là et se hâte de la rattraper avec ses pieds brisés, qui s'enlisent dans le sable. Tout s'enfonce dans un humide nuage rouge et disparaît : Lazar entend la voix de sa mère, voit son visage tout près.

– Tu veux que j'desserre un peu ton bandage, Lazé ?...

Il ferme de nouveau les yeux, s'enfonce et se retrouve de nouveau là, dans la rivière tarie, au milieu du sable brûlant.

La nuit est déjà tombée, la petite flamme du chandelier vacille à cause du vent nocturne, qui souffle d'heure en heure à travers les fenêtres ouvertes de la petite chambre. Stoyan et Kotcho sont rentrés de la *tcharshia*, se sont lavés, ont dîné seuls. Puis Kotcho vint prier sa mère de la remplacer.

– Non, mon fils. Laissez-moi. J'ai même pas faim, j'ai pas le cœur à ça. Laissez-moi. D'autres mots cruels lui traversèrent l'esprit, mais elle ne les prononça pas : « C'est p't-être sa dernière nuit... »

Les jeunes avaient désormais regagné leur chambre, tandis que Stoyan était agenouillé devant l'iconostase ; elle entendait son chuchotement discret et traînant, ses pleurs étouffés et comme il frappait des poings sa poitrine, sa tête contre le sol. Qu'il prie, que pouvait-il faire de plus pour aider !

– De grâce, Seigneur, aie pitié de nous... Prends-moi, mon Dieu, je m'offre et me remets à toi. Prends-moi et sauve mon enfant ! Punis-moi pour mes peschés et pour tous ceux des miens, de tous les gens ! Sauve mon enfant de ces tourments, donne-lui la vie et la santé ! C'est moi qui l'ai mis au monde, c'est moi qui porte tous ses peschés, punis-moi ! Seigneur, Seigneur...

Voyant comme Lazar souffrait, geignait et étouffait, Sultana essaya de desserrer son bandage. Puis elle eut l'idée de découvrir la blessure, de voir cette terrible blessure, de voir ce qui se passait là, sous le bandage. Elle eut peur, n'osa pas la toucher. Qu'allait-elle voir là, dans les sanglants trous noirs ! On lui avait dit de ne pas découvrir la blessure tant qu'il aurait de la fièvre. Ne faudrait-il pas aller demain chez la Turque – ah, ce serpent, cette vipère noire ! – elle s'y connaît peut-être pour ce genre de blessures. L'homme s'en remet même au serpent. Mais jusqu'à demain... Et encore : qu'elle regarde d'abord elle-même ce qui se passe là, sous le bandage. Deux trous noirs sanglants. Elle ferma les yeux pour chasser le terrible spectacle. De quoi as-tu peur, misérable ! Peut-être que cela le soulagerait, peut-être que quelque chose coulerait de là : ce qui le torture autant. Et elle se redressa. Avant cela, elle avait déjà imaginé comment s'y prendre. Elle sortit dans la grande salle ; au coin du feu, il y avait une berthe avec de l'eau chaude ; elle prit aussi la bassine. Elle tira du coffre quelques morceaux d'une toile douce et lavée. Stoyan était allongé devant l'iconostase, courbé, immobile comme une souche. Elle songea un instant à l'appeler pour l'aider. Hum, comment supporterait-il une chose pareille ! Elle seule : c'est mieux. Elle allongea le bras derrière lui, prit la veilleuse de l'iconostase, comme elle était allumée, versa avec précaution un peu d'huile

d'olive dans une tasse à café : elle a des vertus curatives une fois consommée dans la veilleuse. Stoyan ne bougea même pas : qu'il reste ici, elle l'appellera si jamais elle a besoin de lui. Elle retourna dans la petite chambre et cette fois, elle n'allait pas renoncer à ce qu'elle avait décidé de faire.

Chaque fois qu'elle glissait sa main sous le dos de Lazar, il gémissait discrètement, mais Sultana décollait doucement et obstinément le long bandage sur le sang séché. Le bandage finit par s'entortiller sur sa poitrine nue, sur la blessure elle-même. Sultana essuya avec précaution, à l'aide d'un morceau de toile imbibé d'eau chaude, les taches sanglantes sur la peau chaude et sèche. Puis, avec un autre morceau, plongé dans de l'huile d'olive, elle se mit doucement à mouiller et à retirer le bandage collé. Dehors, on entendit de nouveau les pleurs discrets et étouffés de Stoyan et on eût dit que ses mots trouvèrent un écho dans le cœur de Sultana :

– Aie pitié de nous, mon Dieu...

Lazar se mit à geindre de façon continue : sa blessure lui faisait mal. Alors, vite, très vite, Sultana mouilla avec de l'huile le bandage et le retira d'un seul coup, le regard perçant fixé sur la plaie : fleur sanglante et mortelle. Elle n'entendit pas Lazar pousser un cri de douleur, puis soupirer de soulagement, mais dirigea aussitôt son regard sur le bandage : au milieu d'un anneau de sang noir séché, une tache propre et écarlate brillait à la lumière du chandelier. Son cœur, tout son corps frémit de joie : il n'y avait pas de pus, il n'y avait pas de trou noir béant sur son jeune torse. La blessure était à peine devenue rouge autour. Sultana n'osa pas retourner Lazar pour voir la blessure sur son dos. Elle était plus petite et... pourvu, Seigneur, pourvu que ça passe et qu'il guérisse ! Sultana chuchota avec tendresse, bien que Lazar ne l'entendît pas :

– Je ne vais plus te feire souffrir, fiston, mon cher enfant...

Elle le pansa de nouveau. Elle laissa le bandage plus lâche. Mais Lazar était toujours là : au milieu du sable chaud, dans la rivière tarie. Sa source était toujours aussi loin et Nia était là ; elle tournait la tête vers lui, mais il ne pouvait pas la rattraper.

Au deuxième, peut-être même au troisième chant des coqs – Soultana les entendit et toute la ville vibrait et résonnait de leurs chants – Lazar se tranquillisa un peu. Maintenant, il s'était vraiment endormi. Toute la maisonnée dormait également. Soultana aussi se coucha là, par terre, à côté de lui.

Une heure ou deux avant le lever du jour, Kotchovitsa entra discrètement dans la chambre, avec des yeux énormes et effrayés, et le ventre pendu jusqu'aux genoux. Elle essaya de se pencher au-dessus de sa belle-mère, mais elle ne le pouvait pas, alors elle se laissa tomber à genoux à côté d'elle. Elle la secoua d'une main tremblante, poussa un cri à peine audible :

– Maman... maman !

Soultana se redressa comme si elle n'avait pas dormi. Elle regarda le visage de sa bru et comprit :

– L'heure est venue, ma fille ? Ça fait longtemps que ça a commencé ?

– Aux alentours de minuit... Je m'suis dit « patiente un peu, jusqu'à ce que le jour se lève », mais je n'en peux plus. J'ai peur que quelque chose arrive. Qu'est-ce que je vais faire maintenant, maman...

– Ne t'en fais pas, la caressa Soultana avec sa main calleuse. – Ce n'est pas la première fois pour toi. Tu accouches facilement. Va maintenant, réveille Kotcho pour qu'il emmène les enfants dans notre chambre, chez leur grand-père ; quant à toi, prépare-toi comme il faut. Je vais aller faire chauffer de l'eau. Dis à Kotcho de préparer la lanterne. On va aller chercher la vieille Kerana. Je vais pas le laisser seul au beau milieu d'la nuit.

Les deux femmes chuchotaient doucement. Kotchovitsa dit :

– J'ai peur, il arrive tôt, mère. La semaine prochaine, je vais entrer dans mon neuvième mois, dans trois ou quatre jours.

– On ne sait jamais quand l'heure arrive, ma fille. P't-être qu'il arrive un peu en avance et tu t'inquiètes, mais on ne peut pas savoir exactement. Allez, va maintenant et aie foy en Dieu.

Kotchovitsa sortit et Soultana se mit à regarder le visage de son fils et rajusta sans que cela fût nécessaire sa couverture. Il dormait, lui semblait-il, plus paisiblement. Elle aurait préféré lui dire, si jamais il la cherchait, mais il ne fallait pas le réveiller. Elle sortit dans la grande salle, alluma le feu dans l'âtre, posa là le grand chaudron avec de l'eau.

Kotcho l'attendait déjà avec une lanterne allumée. Elle rentra à la hâte, jeta un regard à Lazar depuis la porte et se mit en route avec Kotcho.

Ils ne s'absentèrent pas beaucoup, mais revinrent sans la vieille femme. Elle était soi-disant malade, alitée. Il y avait une autre vieille femme, dans les quartiers nord, mais Soultana ne la connaissait pas et qui se mettrait à parcourir la ville toute la nuit ! Au besoin, elle appellerait Benkovitsa. La jeune femme commençait déjà à pousser de faibles gémissements. Soultana se retroussa les manches, se lava les mains jusqu'aux coudes avec du savon. Aide-nous, mon Dieu !

Jusqu'au lever du jour, lorsque le soleil commença à rayonner, elle resta toujours debout, tantôt chez sa bru, tantôt chez Lazar. Elle trouva même le temps de raccompagner les deux hommes qui partaient à la *tcharshia* ; ce matin-là non plus elle ne laissa pas Stoyan sans café et cette fois encore, comme toujours, elle lui en versa deux tasses. Lorsque Lazar se réveilla, elle lui dit que sa belle-sœur était en train d'accoucher. Il se réjouit et lui-même entendait ses cris. Puis une ombre passa sur son visage émacié. Soultana comprit à quoi il pensait : tel meurt, tel autre naît. Elle avait pensé la même chose et se maudit pour cette mauvaise pensée. Le visage de Lazar était d'un pâle funeste et encore plus barbu ; les taches rouges sur ses joues avaient disparu. Même son regard s'était en quelque sorte éteint.

– Je n'ai rien maintenant, chuchota-t-il, rien ne me fait mal. La fièvre est passée, mais... Et l'âme... ici... elle est arrivée dans ma gorge.

Cette fois Soultana s'inquiéta davantage : il crut que Lazar se rendait ; il ressemblait à un rameau cassé. Un nouveau cri de la parturiente retentit dans la chambre d'à côté. Soultana accourut, aussi vite qu'elle le pouvait, sur ses jambes engourdis.

Benkovitsa vint voir Lazar de sa propre initiative. Elle lui apporta deux rayons de miel blancs, regorgeant et débordant de miel, comme une larme. Lazar les regarda à peine, sans

envie. Sultana l'envoya chez les enfants de Kotchovitsa – ils s'étaient réveillés dans l'autre chambre et appelaient leur mère en pleurant.

– C'est encore toi, ma sœur, qui arrives au bon moment. Je sais pas par où commencer. Ensuite, lorsqu'elles sortirent toutes les deux dans la grande salle, Sultana dit d'une voix étranglée : – Tu vois bien, ma sœur... Maintenant je crains plus pour lui que quand je l'ai vu couvert de sang.

L'enfant naquit peu après le lever du soleil. C'était encore un garçon : le troisième fils d'affilé de Kotcho Glaoushev. Lorsque tout fut fini, Sultana entra chez Lazar pour lui dire.

– Allez, mon enfant, que j'puisse voir aussi tes fils à toi.

Lazar acquiesça doucement de la tête, alors que son visage était toujours le même.

Puis il tourna les yeux vers sa mère :

– On le baptisera Kiril, mère.

– Mais le parrain, Lazé, c'est à lui de décider...

– Non, mère. Tu lui diras. Qu'il me pardonne. Demande-lui de le baptiser Kiril. C'est aussi en souvenir de moi pour le petit. Qu'il sache que c'est moi qui ai choisi son prénom. Le plus beau prénom.

Le lendemain, le vieux *hadji* Zacharie vint voir Lazar. Autrefois, il avait été chasseur et s'y connaissait en armes et en blessures. Sultana lui conta qu'elle avait retiré le bandage et ce qu'elle avait vu.

– Tu as bien fait. Ça va soulager un peu sa poitrine. P't-être que les bandages étaient trop serrés. C'est bien aussi pour la blessure, puisque tu dis qu'elle est propre comme ça.

Mais il s'en alla quelque peu songeur et Sultana sortit le raccompagner jusque dans la cour. Le vieillard dit :

– Tout est entre les mains de Dieu, ma sœur. C'est bien d'avoir vu la blessure de dehors, mais on ne sait pas encore ce qui se passe dedans. Lazé a perdu beaucoup de forces. N'aie pas peur, Dieu va l'aider. Et s'il demande que qu'chose à manger, comme ça, tout seul, ne crains plus de lui donner.

Lazar resta alité ainsi encore toute une semaine, ni vivant ni mort. Douze jours après qu'il fut blessé, il dit à sa mère d'une voix à peine audible, faible et fine comme une toile d'araignée :

– Mère, Benkovitsa a apporté du miel, pas vrai ? J'en ai envie comme ça, directement du rayon...

XV

Cet été-là, Avram Nemtour s'attarda plus que de coutume à Prilep, à Vélès et dans le Tikvech. Cette année-là aussi le pavot était bien doré par le soleil et huileux. *Tchorbadji* Avram investit tout son argent dans la marchandise – il prévoyait de bons gains. En l'espace d'un mois environ, il envoya plusieurs caravanes d'huile de pavot et de grain, mais ne se hâtait pas de rentrer. Il sut au sujet de Lazar, il sut aussi au sujet du vicaire. Au sujet de Lazar, on lui avait dit qu'on s'attendait chaque jour à ce qu'il meure : Avram temporisait et attendait lui aussi, afin que, lorsqu'il serait de retour, tout soit passé et oublié. Mais beaucoup de temps passa, la marchandise qu'il envoya à Prespa était entre des mains étrangères et il apprit que Lazar commençait à se rétablir, alors il finit aussi par retourner chez lui avec la dernière caravane.

Comme si de rien n'était, il se mit au travail avec sa marchandise, pour l'ordonner et la mettre en ordre, pour faire les comptes, pour bâtir des projets et il ne voulait rien savoir des regards obliques que lui lançaient les Prespanais. Il sut que lorsque les membres du conseil et *hadji Zacharie* étaient allés se plaindre au *caïmacan* au sujet de l'agression de Lazar Glaoushev, *caïmacan effendi* avait demandé :

– Qui est blessé, l'autre fou, Glaoush ? Celui-là qui incite le *raïa* à la révolte ? Eh bien, *tchorbadjilar*, n'en soyez pas étonnés, il doit sûrement avoir beaucoup d'ennemis.

Les membres du conseil auraient essayé de le mettre sur les traces de l'agresseur, auraient laissé entendre que les Prespanais soupçonnaient quelqu'un, mais personne n'osa désigner Ali, l'accuser directement. Il n'était pas facile d'accuser un Turc, qui avait réussi une fois à s'en sortir. Le *caïmacan* aurait dit :

– Indiquez-moi l’assassin ; qui que ce soit, je vais le faire pendre.

Avram Nemtour savait dès le début que personne n’irait poursuivre et punir Ali à cause d’un *giaour* et il se tranquillisa complètement. Or, trois ou quatre jours après son retour, un vieux Turc entra dans sa boutique et Avram reconnut le père d’Ali. Il envoya quelque part ses employés et invita le Turc à s’asseoir. Le vieillard dit :

– *Tchordabdji*, tu as le bonjour de mon fils Ali.

– Où est-il maintenant ?

Le Turc se pencha vers lui :

– *Caïmacan effendi* a demandé à ce qu’il ne se montre pas pour quelque temps. Alors mon Ali, *tchorbadji*, a décidé de partir à Stamboul. Mais il a besoin d’argent.

Tchorbadji Avram réfléchit un temps, puis sortit sa bourse et compta cinq liras au Turc :

– Voici, *aga*, cet argent est pour Ali. Il a fait la moitié du travail, il reçoit la moitié de la somme. D’ailleurs, c’est tout ce que m’a laissé celui qui voulait qu’il dégaine son pistolet. Pour ce genre de besogne, je ne donne pas mon argent.

Le vieux Turc s’en alla.

Pendant la nuit, Avram Nemtour venait à peine de s’endormir qu’il entendit quelques coups de feu. Il bondit dans son lit et n’eut même pas besoin de se demander d’où venaient ces coups de feu : les fenêtres de sa chambre vacillaient dans une lumière lointaine et rougeâtre : il y avait quelque part un grand incendie. Il sortit vite sur la galerie : il était évident que l’incendie se trouvait quelque part dans la *tcharshïa*. Le minaret de la mosquée brillait comme une colonne en feu dans le ciel nocturne. On entendit aussi quelque part dans la rue la voix du veilleur :

– Levez-vous, levez-vous donc, votre *tcharshïa* est en feu !

C’était exact : toute la *tcharshïa* était chrétienne. Des gens couraient déjà dans les rues. Avram enfila vite un *kiourk* par-dessus ses sous-vêtements, attrapa les clefs de sa boutique et se précipita, de toutes ses forces. En approchant, il vit que la partie de la *tcharshïa* qui brûlait était précisément celle où se trouvait sa boutique. Quelqu’un lui cria dans la figure :

– C'est de ta boutique que le feu est parti ! Les veilleurs l'ont vu. La moitié de la *tcharshia* est en feu !

Avram avança un peu plus avant et là il ne put continuer : tous s'arrêtaient impuissants face au mur de feu. Une épaisse fumée étouffante rampait dans les ruelles sinueuses, alors qu'au-dessus de ce sombre nuage d'énormes cercles de feu et des faisceaux d'étincelles explosaient haut dans la dense obscurité de la nuit. La *tcharshia* de Prespa brûlait pour la seconde fois. Presque toutes les boutiques étaient vieilles, en bois. Certains ouvraient leur boutique, traînaient leur marchandise dehors : pour sauver ce qu'ils pouvaient, car l'incendie pouvait se propager dans toute la *tcharshia*. On ne pouvait pas l'arrêter avec quelques sceaux et bassines d'eau, mais il n'y avait pas d'autre moyen. *Tchorbadji* Avram essaya de s'introduire, en quelque sorte, au cœur des flammes elles-mêmes. On l'arrêta. Or là, dans le feu, disparaissait toute sa fortune. Tout à coup il s'écria et tout le monde l'entendit :

– C'est Ali ! Il...

Et il tomba. On le porta chez lui comme un corps sans vie. Cette même nuit, il eut une seconde attaque. Toute la moitié droite de son corps s'engourdit et la moitié droite de son visage se déforma, sa langue grossit.

*

Nia retourna à Bitola trois jours après l'incendie. Elle se réjouit de son retour à Prespa, si bien qu'elle ne fut pas trop affligée, lorsqu'elle vit son père à moitié vivant, muet, avec un visage hideux et déformé. Elle savait ce qui l'attendait à présent : des soins pénibles envers son père malade, Dieu sait pour combien de temps, jusqu'à la fin de sa vie. Et néanmoins, elle n'était pas encore au courant de tout. Quelques jours plus tard, le vieux se ressaisit : il voulait se lever, essayer de parler, l'un de ses yeux brillait d'une colère impuissante. Maintenant Nia devait apprendre sa nouvelle langue, deviner ses pensées. Il mugissait et bégayait, agitait sa main saine et prononçait, à grande peine, quelque mot qui roulait et pétrissait dans sa bouche, jusqu'à ce qu'on l'entende :

– A-a-a... tout ! Tout ! Tout... ûlé ? s'écarquillait hideusement et demandait l'un de ses yeux : l'autre moitié de son visage tressaillait à peine, comme s'il s'agissait d'un autre visage, dans l'indifférence totale. Nia comprit.

– Oui, papa. Tout a brûlé. Plus de la moitié de la *tcharshīa*. Il paraît qu'on ne sait même plus où se trouve ta boutique. On raconte que c'est un Turc qui a incendié la *tcharshīa*, que le lendemain il se serait enfui quauque part, qu'il aurait pris peur.

L'œil de *tchorbadji* Avram s'écarquilla encore davantage, comme pour bondir dehors.

Puis il se remit à demander quelque chose, à chercher les doigts de sa main gauche. Nia lui montrait tantôt une chose, tantôt une autre et ce n'est qu'après qu'elle comprit ce qu'il voulait : la bourse et la clef du placard dans le mur d'en face, où il cachait son argent et quelques papiers. Il la fit compter le contenu de la bourse, examiner le placard. Il se remit, eût-on dit, à mâcher sa langue et l'on entendait seulement :

– ... Pau... pau...

Oui, elle comprit : ils étaient pauvres à présent. Ils avaient environ une vingtaine de lires, un collier de vieilles pièces et deux bagues, que leur avait laissées sa mère. Il leur restait cette maison et le peu de vignes que le *tchorbadji* avait achetées un jour pour le plaisir. Avram Nemtour avait tout misé sur un dé et avait tout perdu en une seule nuit. Il perdit aussi sa santé : il n'allait plus pouvoir se lever pour aller travailler, pour aller gagner de l'argent.

– Ça n'fait rien, papa, ça n'fait rien, caressa Nia sa main agitée, dans laquelle s'était maintenant rassemblé toute sa force et volonté, opiniâtre et impérieuse jusqu'à il y a quelques jours encore.

Nia était vraiment tranquille. Avec ce qu'ils avaient, ils auraient pu vivre pendant deux ou trois années. Mais après ? Après, rien : ils vivraient, ils travailleraient, elle travaillerait aussi pour lui, comme le font tous les pauvres. Deux, trois années... Chaque chose en son temps.

Ce n'est qu'alors, lorsqu'elle retourna à Prespa, que Nia apprit de sa tante que Bojana Benkova était morte et que Lazar avait été blessé.

– Comment va-t-il maintenant, Lazar ? demanda-t-elle en retenant son souffle.

– Il est alité chez lui, mais il va bientôt s'en remettre, répondit la vieille femme.

Nia remarqua qu'un bouton de rose tardif avait éclo dans le jardin. Elle la cueillit pas encore tout à fait épanouie, l'enveloppa dans un fin mouchoir, brodé sur le métier, et la remis à sa tante :

– Apporte, tata, cette fleur à Lazar. Salue-le de ma part. S'il la garde, je saurai qu'il accepte mes salutations. S'il ne la garde pas, je saurai qu'il ne les accepte pas.

La vieille femme alla chez les Galoushev et revint sans la fleur.

Vers la fin de l'été, Avram Nemtour eut une troisième et dernière attaque. S'il y avait vingt ou trente personnes pour l'accompagner jusqu'à sa tombe, la plupart d'entre elles étaient venues à cause de Nia. Elle était seule maintenant et les gens avaient de la peine pour elle.

Maintenant aussi Sultana et Lazar restaient souvent seuls le soir dans la grande salle avec l'âtre, alors que les autres membres de la famille allaient se coucher. Lors de l'une de ces soirées, Sultana dit à son fils :

– Nia est comme moi autrefois. Elle est restée seule dans ce monde. Hélas, quelle vie que celle de l'homme...

Lazar ne répondit pas. Un léger brouillard rose colora son visage.

*

Une année s'écoula depuis la mort d'Avram Nemtour et c'était précisément cela, semblait-il, que Sultana Glaoushevitsa avait attendu. Elle dit à son fils, toujours seule à seul :

– Il est temps maintenant, Lazé, qu'on prenne Nia pour toi, hein ? Lazar répondit aussitôt :

– Oui, mère.

– Et le mieux ce serait, poursuivit-elle, que *hadji Zacharie* soit cette fois aussi le marieur.

– Oui, mère. Mais même comme ça je n'irai pas viure dans le sérail de *tchorbadji Avram*. Elle viendra viure ici, chez nous. Et on ne se mariera pas tant que la nouvelle église ne sera pas ouverte.

Pour la seconde fois, le père *hadji* Zacharie fit le trajet entre la maison d'Avram Nemtour et la maison de Stoyan Glaoushev en tant que marieur. Mais cette fois, il partit de la maison des Glaoushev. Lorsqu'il revint, tout sourire dans sa barbe blanche, il ne dit rien, mais fit mine de déchirer le foulard noir de Soultana, comme le voulait une vieille tradition. Stoyan Glaoushev fondit en larmes et alla se jeter à genoux devant l'iconostase, pour rendre grâce à Dieu de son bonheur. Le vieux *hadji* dit :

– Je suis sincèrement content pour toi, Lazar. Tu prends une très belle fille et on ne peut plus raisonnable. Quand il fut question de sa maison paternelle et de la nouvelle église, Nia a dit : il en sera ainsi que le souhaite Lazar. C'est une sage fille et on prend du plaisir à la regarder.

Peu de temps après arriva une nouvelle de Constantinople au sujet de la nouvelle église : qu'on l'ouvre, mais que les Prespanais paient vingt-cinq mille groches aux Valaques et les aident à construire une autre église. Le conseil paya vingt-cinq mille groches, mais les Prespanais n'allèrent pas aider les Valaques, qui étaient peu nombreux et ne purent pas édifier leur propre église. Ils revinrent les uns après les autres à l'église de nouveau ouverte et rendirent l'argent au conseil. Ils se remirent à vivre en paix avec les Prespanais.

Avant que la nouvelle de l'église arrive, le Grand Carême avait commencé. Les Glaoushev décidèrent d'organiser le mariage après Noël. Rafé Klintché croisa un jour Lazar Glaoushev et lui dit :

– J'veais rester sans mains, mais pour ton mariage, la nouvelle iconostase sera prête !

Il réussit à la finir pour Noël et les Prespanais se réjouirent beaucoup.

XVI

Le mariage de Lazar Glaoushev et de la fille de *tchorbadji* Avram rassembla beaucoup de monde à l'église : hommes et femmes, invités et non-invités. On était curieux de voir les jeunes mariés : toute la ville les connaissait. C'était un honneur et une source de fierté pour certains d'être témoins de ce mariage. Les femmes chuchotaient et murmuraient, bien qu'elles fussent dans une église. Que n'allait-on pas raconter encore et encore au sujet de Lazar, de

Nia, de *tchorbadji* Avram, de la mort inattendue de Katérina, de Bojana, qui mourut en tant que fiancée, de la vieille Glaoushevitsa. De la beauté de la jeune mariée, il n'était pas question – sa beauté était évidente –, mais toutes les femmes poussaient des oh et des ah sur sa tenue de mariée : tout en soie, en fils d'argent et fourrures onéreuses. Celles qui l'avaient vue parlaient des nombreux et rares objets onéreux du trousseau que la fille d'Avram avait envoyé à la maison du jeune marié. Il y avait même, racontait-on, une vraie merveille parmi ces objets : une lampe en verre – la première lampe à gaz de Prespa. Au cœur du vacarme assourdissant des femmes résonnaient solennellement et cérémonieusement les chants religieux du mariage :

– Isaïe, réjouis-toi...

Stoyan Glaoushev se réjouissait, installé au premier rang dans son long *kiourk*. Il n'y avait personne parmi tous ces gens, proches et lointains, qui se réjouissait comme lui de cette belle cérémonie, il n'y avait pas un autre cœur qui vibrerait comme le sien d'une joie si pure, sans fierté, sans désirs et pensées égoïstes, sans admiration forcée, sans envie. Ses yeux gris brillaient doucement, humides de joie, souriants, beaux et purs. Combien de temps avait passé depuis cette nuit obscure, lorsqu'il s'enfuit de sa maison natale au village tel un oiseau effrayé ? C'était comme si c'était hier. Et malgré tout... Il embrassa de son regard clair les siens, tels qu'ils s'étaient rangés les uns à côté des autres autour de lui : Sultana, Kotcho, Kotchovitsa, Manda, Nona, ses deux beaux-fils, ses petits-enfants – toute une flopée. Et maintenant Lazé avec cette belle fille, sa nouvelle bru... Eux aussi lui donneraient des petits-enfants. Seule Katérina n'était pas là – oh, mon enfant ! Il se souvint aussi de ses trois petits enfants, qui étaient morts il y a bien longtemps : il ne les avait jamais oubliés ; il se souvint aussi du plus grand enfant de Kotcho, qui était mort l'avant-dernier été. Il se souvint aussi de Blagouna, sa chère sœur fidèle... Elle aussi était morte il y a quelque temps, là-bas, au village.

– Le beau-père pleure, chuchota quelqu'un.

– De joie.

Stoyan n'entendait rien. Sultana le bouscula doucement :

– Avance. Avance pour qu'on embrasse les couronnes des jeunes !

Lazar Glaoushev emmena sa jeune femme et se balançà ; à travers la porte voûtée de l'église, la multitude bigarrée afflua derrière eux. Deux *gaïdas* retentirent dehors. De jeunes voix masculines s'élevèrent harmonieusement et graduellement et entonnèrent une nouvelle chanson :

Ce que je désirais, ce dont je rêvais
depuis fort longtemps : je l'ai obtenu maintenant !...
Les fleurs ne poussent pas toutes seules dans le pré
ni les oiseaux chantent seuls dans la forêt,
seuls dans la forêt...

La chanson de mariage s'éteignit lentement sous le haut toit, dans les coins obscurs de l'église. Le sacristain s'affairait dans l'église vide pour éteindre les bougies, pour ranger et nettoyer ; ses pas résonnaient sur les dalles blanches du sol, dans le vide béant des alentours. Comme sorti de sous terre, Rafé Klintché apparut. Le sacristain ne fut pas surpris : il avait l'habitude de le voir à toute heure à l'église.

– Tu n'es pas au mariage, maître ?... tre-tre, répétèrent les hauts murs de l'église.

– Non.

En répondant, le sculpteur tendit l'oreille. Puis il se dirigea vite vers l'une des colonnes latérales et apparut de là, menant de la main Stoïna Nouneva. Elle avait jusque-là pleuré et sangloté en silence, cachée derrière la colonne, et maintenant elle fondit en larmes et elle ne cachait pas son visage larmoyant aux lèvres gonflées :

– Ha, hou, ha, hou !

– Viens, Klintché la tira doucement par la main. – Viens voir la nouvelle iconostase.

Elle se calma et partit avec lui. Elle aussi avait revêtu sa tenue de fête et faisait résonner les dalles avec ses nouvelles galoches. Ils s'arrêtèrent tous les deux devant l'iconostase : tout un mur en face d'eux.

– Voilà, regarde, commença Rafé Klintché. – Tu vois là-bas...

Six colonnes à moitié rondes séparaient les portes du paradis de celles de l'autel ; deux autres colonnes similaires étaient appuyées contre les murs des deux côtés de l'iconostase ; huit autres plus petites colonnes séparaient dix icônes à cadre ovale, hautes de deux archines. Chacune de ces colonnes, les plus grandes comme les plus petites, était enroulée en spirale avec des branches de chêne et de laurier entrelacées et sur elles, des feuilles dentelées, des glands, des vrilles de vigne et de raisin sinueuses, finement découpées, gravées – on a le sentiment que, si le vent se met à souffler, les feuilles et les branches vont se mettre à frémir et à bruisser. Ici et là, sur les branches, se trouvent des oiseaux perchés, prêts à bondir sur la branche d'à côté, ou encore, blottis là-bas, des oiseaux merveilleux, avec de longues queues déployées ; on voit même leurs petits yeux. Sur chaque colonne, en forme d'ellipses, deux figures de saints. Dans le coin supérieur de chaque colonne, des couronnes et des bouquets de fleurs et de feuilles ; au-dessus des trois portes et au-dessus de chacune des dix grandes icônes, des gerbes de fleurs et de feuilles en longueur ; deux gerbes similaires s'enlacent le long de la ceinture supérieure de l'iconostase, encadrant une série d'icônes plus petites. En bas, sous chacune des grandes icônes, se trouve aussi une couronne similaire – un cadre ovale pour une icône plus petite. Toutes ces fleurs, feuilles et branches, couronnes et gerbes sur toute l'iconostase reposent sur une fine dentelle d'entrelacs merveilleux minutieusement gravée.

– Tous ces p'tits oiseaux – déclara le sacristain, qui tenait un grand chandelier en cuivre jaune – me chantent tous les matins, et quand le raisin sera mûr...

Stoïna, tout ébahie, se retourna vers lui avec des yeux étonnés et crédules.

– Hé, hé, hé ! rit doucement le sacristain.

– Tu es une âme innocente... Viens que j'te montre autre chose, dit le sculpteur en la tirant par la main, puis il prit une bougie allumée et l'emmena vers l'extrémité gauche de l'iconostase.

Sur la colonne finale à côté du mur, on voyait aussi, parmi les branches et les feuilles, deux ellipses, l'une sous l'autre, dans lesquelles deux figures avaient été gravées. Rafé Klintché approcha lentement la bougie allumée vers la figure la plus en hauteur et ainsi,

lentement, comme si elle était née de la lumière même, apparut la figure de Katérina Glaousheva. Stoïna la reconnut tout de suite et se remit à pleurer :

– Bouh, bouh bouh !

– Chut ! chuchota Klintché et elle se tut. – Je veux que personne ne l’sache. Ce n’est que lorsqu’on approche une bougie allumée comme ça, seulement alors qu’on voit que c’est elle. Chut. La bougie tremblait dans sa main, il l’approcha vite vers l’autre figure, plus bas : – et regarde ici !

Là, en revanche, apparut sa figure ; on voyait comme il avait levé le marteau pour battre la gouge dans son autre main, plantée dans un bout de bois. Et en dessous, il y avait une inscription : « ville de Prespa, mois de décembre, été 1864. » Il n’avait pas gravé son nom. Il approcha de nouveau la bougie, regarda Stoïna avec un visage déformé par un sourire amer et dit tout bas :

– Eh bien... tu ne vas pas pleurer pour moi ! Personne n’a jamais pleuré pour moi jusqu’à présent, pas même ma propre mère, morte avant de me voir. Personne, tremblota sa voix discrète, puis il leva de nouveau la bougie vers la figure de Katérina et soupira : – Sauf elle...

Sans attendre une réponse, Klintché avança plus avant et s’arrêta de nouveau devant l’iconostase. Stoïna le suivit comme une ombre sur la pointe des pieds sur les dalles, car elle craignait de faire du bruit avec ses nouvelles galoches. Le sculpteur continua d’avancer toujours aussi discrètement, les yeux fixés sur l’iconostase.

– Les oiseaux chantent, les grappes de raisin mûrissent... Mon âme est dans ce bois. Avec le temps, lorsque le bois sera devenu plus foncé, ce sera encore plus beau. Il leva sa main aux veines saillantes : – Tu vois, regarde ! C’est grâce à ça que les gens vont nous reconnaître un jour, qu’ils vont savoir qui nous sommes...

Le sacristain s’approcha d’eux par-derrière, frappa légèrement, l’une contre l’autre, les couronnes de mariage brillantes en fer-blanc jaune. Il sourit avec malice :

– Vous en avez b’soin ?... Allez, je vais...

Rafé Klintché recula et lui jeta un regard noir. Il se retourna et se dirigea en silence vers la porte de l'église. Dehors, il fut accueilli par une soirée bleue de janvier et il prit dans ses mains glaciales son visage. Le sculpteur s'arrêta un instant. Attendait-il quelqu'un ? Sur les dalles du narthex résonnèrent des pas.

Glossaire

Aga (pl. agalar) (T.)	Dans l'Empire ottoman, officier de la cour du sultan.
Altun (T.)	Nom générique pour désigner une pièce d'or.
Aman (T.)	De grâce, pitié !
Anteria (pl. anteri) (T.)	Vêtement de dessus, masculin ou féminin, avec des manches, et fait d'un tissu fin, doublé de coton. muni d'une fermeture latérale, et pouvant tomber jusqu'à la taille ou jusqu'aux genoux.
Archine (T.)	Ancienne mesure de longueur utilisée en Russie et dans l'Empire ottoman, équivalant à 75,8 cm pour les tissus ou à 68 cm dans le domaine de la construction.
Arnaoute (T.)	Albanais.
Arzuhal (T.)	Requête.
Aspre (Gr.)	Petite monnaie d'argent ou de compte jadis en usage dans l'Empire ottoman.
Bakchich (T.)	Selon le contexte, pourboire ou pot-de-vin.
Benevretsi (Gr.)	Pantalon de bure blanche.
Bey (T.)	Dans l'Empire ottoman, gouverneur d'une ville, d'une province.
Cadi (T.)	Magistrat musulman remplissant des fonctions civiles, judiciaires et religieuses, dont celle de juger les différends entre particuliers.
Caïmacan (T.)	Dignitaire de l'Empire ottoman régissant un « caïmacanat » (unité administrative).
Cavas (T.)	Serviteur armé attaché à la garde d'un fonctionnaire.
Caza (T.)	Division administrative ottomane.
Chibouk (T.)	Pipe à long tuyau de bois utilisée en Orient.
Dava (T.)	Procès.
Demek (T)	Donc, ainsi.
Devlet (T.)	État.
Djamadan (T.)	Vêtement de dessus court et généralement sans manches, semblable à un gilet, garni de ganses.
Domazet	Mot dialectal pour désigner un gendre qui vit dans la maison des parents de son épouse.
Dost (T.)	Ami, camarade.
Effendi (T.)	Seigneur, maître chez les Ottomans. Ce titre est généralement réservé aux fonctionnaires civils, aux ministres du culte, aux personnes instruites.
Émenia (pl. émenia)	Souliers en marocain.
Fez (T.)	Calotte tronconique en laine, généralement rouge, qui fut la coiffure traditionnelle des Turcs.
Firman (T.)	Ordonnance promulguée par un souverain musulman.
Fustan (T.)	Robe de tissu fin.
Gaïda	Cornemuse, composée d'une poche (en peau de mouton ou de chèvre) et de trois tuyaux.
Gaile (T.)	Souci, inquiétude.
Giaour (T.)	Terme méprisant réservé aux non-musulmans dans l'Empire ottoman.
Groche	Monnaie turque (quelques centimes).

Gürültü (T.)	Vacarme, tapage.
Hadji (Pers.)	Titre que porte un musulman ayant fait le pèlerinage à la Mecque et à Médine. S'utilise aussi, par extension, pour désigner un chrétien qui a fait le pèlerinage En Terre sainte.
Haïdouk (T.)	Rebelle luttant contre l'occupation ottomane.
Hanim (T.)	Dame, madame.
Hapishane (Ar + pers.)	Prison.
Harem (Ar.)	Partie de la maison réservée aux femmes, par opposition au « selamlik ».
Horo (Gr.)	Ronde folklorique caractéristique des Balkans.
Hükümet (T.)	Les autorités publiques ottomanes.
Izin (T.)	Autorisation, permission.
Kachamak (T.)	Bouillie de farine de maïs cuite. Équivalent de la polenta.
Kadin (T.)	Femme turque musulmane.
Kahya (T.)	Intendant, homme de confiance.
Kalevra (pl. kalevri) (T.)	cf. Opinak.
Kalpak (T.)	Bonnet à poil porté dans les Balkans et quelques autres pays d'Orient.
Kamilavka (Gr.)	Chapeau cylindrique noir des religieux orthodoxes.
Kan (T.)	Caravansérail, lieu de repos.
Kandjia (T.)	Tavernier.
Katip (T.)	Greffier, secrétaire.
Kaval (T.)	Pipeau en bois ou en cuivre, ouvert aux deux extrémités, et généralement composé de trois tuyaux insérés les uns dans les autres, dont l'un comporte huit trous pour les doigts.
Kavga (T.)	Dispute, querelle.
Kiopolar (Péj.)	Terme injurieux : chiens, bâtards.
Kiourk (T.)	Long vêtement d'extérieur doublé de fourrure.
Kizim (T.)	Formule d'adresse. Littéralement : « ma fille ».
Konak (T.)	Résidence, hôtel particulier.
Kyr (Gr.)	Monsieur.
Mahzar (T.)	Document officiel écrit, généralement adressé au gouvernement turc, au sultan ou à un haut fonctionnaire, dans lequel un groupe de personnes ou un individu formule sa demande, sa requête, sa plainte, etc.
Mangir (T.)	Petite pièce de cuivre ou de bronze.
Medjidié (T.)	Ancienne pièce de monnaie turque en argent, frappée sous le règne

	du sultan Abdul-Medjid I.
Mehana	Du turc « meyhane », qui signifie taverne.
Millet (T.)	Dans l'Empire ottoman, communauté religieuse reconnue par le pouvoir et légalement protégée, qui s'autoadministre dans les domaines relevant de la théologie et de la morale, mais se conforme aux lois impériales.
Moutassarif (T.)	Gouverneur d'un « sandjak » (unité administrative sous l'Empire ottoman)
Muharebe (T.)	Combat, bataille.
Onbashi (T.)	Sergent de police, à la tête de dix hommes.
Onluk (T.)	Petite pièce d'argent ou monnaie de compte autrefois usitée dans l'Empire ottoman.
Opinak (pl. opıntsi)	Terme dialectal désignant des chaussures en peau de porc, fixées aux pieds par un lacet montant à mi-mollet.
Oque (T.)	Unité de poids ottomane équivalant à environ un kilo un quart.
Papas (Gr.)	Prêtre orthodoxe.
Para (T.)	Petite monnaie de cuivre en usage dans l'Empire ottoman.
Petak	Pièce de cuivre valant cinq centimes.
Phanariote	Les Phanariotes sont des chrétiens d'origine grecque ou hellénisés qui, à partir du début du XVII ^e siècle, s'installent dans le quartier du Phanar, à Constantinople, là où siégeait le Patriarcat de l'Église orthodoxe. Avec le temps, ils constituent une véritable élite sociale et politique, et nombre d'entre eux participent directement ou indirectement au gouvernement ottoman.
Pitoulitsa (pl. pitoulitsi)	Pâtisserie, généralement en pâte levée étirée ou fine, frite dans de la graisse ou, plus rarement, cuite au four.
Potouri (T.)	Pantalon bouffant, généralement fabriqué dans un épais tissu de laine, avec un fond profond et des jambes qui se resserrent progressivement.
Rahat (T.)	Tranquillement, paisiblement.
Raïa (T.)	Dans l'Empire ottoman, sujet non musulman soumis à certaines discriminations.
Rakia	Du turc <i>raki</i> . Eau-de-vie typique des Balkans, obtenue par distillation de jus de fruits fermentés.
Saltamarka (T.)	Vêtement d'extérieur court et bordé de cuir.
Sarouel (Ar.)	Pantalon flottant à large fond.
Selamlik (T.)	Partie de la maison réservée aux hommes, par opposition au « harem ».
Sérail	Palais, demeure de certains dignitaires ottomans.
Sevap (Ar.)	Bien.
Simandre	Disque de bois ou de fer qui appelait autrefois les fidèles à la prière, et faisant encore office de cloche dans certains couvents orthodoxes.
Sokak (Ar.)	Rue.

Svat	Père du mari (de la femme) par rapport aux parents de l'autre conjoint.
Svetché	Livre d'église recueillant des prières, des canons, des tropaires et un ménologe.
Tcharshïa (T.)	Marché ou rue commerçante.
Tcheïrek (T.)	Un quart (d'or).
Tchiflik (T.)	Grande exploitation agricole sous l'Empire ottoman.
Tchorbadji (pl. tchorbadjilar)	Littéralement, « distributeur de soupe » : notable bulgare aisé, qui avait souvent la réputation de collaborer avec les autorités ottomanes et de desservir les intérêts de son peuple.
Tsarvoul (pl. tsarvouli)	cf. Opinak.
Vali (T.)	Gouverneur d'un « vilayet » (unité administrative ottomane).
Voïvode	Chef militaire ; souverain ou éminent personnage de l'administration ottomane.
Yangin (T.)	Incendie.
Yatagan (T.)	Sabre turc à lame recourbée.
Youzbashi (T.)	Capitaine, officier à la tête de cent hommes.
Zaptié (T.)	Corps de troupe organisé comme une unité militaire de police ; militaire appartenant à ce corps.
Zor (T.)	Besoin, nécessité.

ASIMETRÍA Y TRADUCCIÓN:
**PLANTEAMIENTO PRAXEOLÓGICO DEL *CANDELERO DE HIERRO* DE DIMITĂR
TALEV Y SU TRADUCCIÓN AL FRANCÉS**

Resumen

El presente trabajo parte de la base de que la traductología es ante todo una "praxeología", es decir, de la convicción de que no puede haber teoría de la traducción sin práctica, ni práctica sin teoría. En este sentido, tiene una dimensión tanto teórica como práctica. La primera parte, de carácter teórico, lleva a reflexionar, a la luz del hecho literario, de las ciencias del lenguaje y, por supuesto, de la traductología, sobre las dicotomías simetría/asimetría y mayor/menor, nociones cruciales en este campo de estudio y que, sin embargo, adolecen de una falta de precisión terminológica y conceptual. Se formulan tres manifestaciones de la asimetría: la asimetría interlenguas-culturas, la asimetría intertraductiva y la asimetría intratraductiva. La segunda parte retoma las nociones estudiadas en el marco de un análisis más restringido, dedicado al caso del búlgaro y del francés, haciendo hincapié en la historia de la traducción y los modos de traducir en Francia y Bulgaria, y estableciendo a la postre un paralelo entre los flujos de traducción en estos dos países.

La tercera parte es de carácter eminentemente práctico y se enfoca en nuestra traducción al francés de *Železnijat svetilnik* del escritor búlgaro Dimităr Talev (1898-1966). El primer capítulo se centra en el autor y su obra. En el segundo capítulo se exponen los fundamentos de nuestro planteamiento traductivo. El tercer capítulo ofrece un análisis crítico del texto traducido en torno a tres ejes: léxico, sintaxis y ritmo. La disección de la novela, en busca de la oralidad taleviana, se revela favorable al cuestionamiento de ciertos mitos ("lo intraducible") e ideas preconcebidas ("el francés no tolera las repeticiones") bien anclados en el ámbito de la traductología, pero también a mostrar las virtudes de un enfoque atento a la letra del texto, que al mismo tiempo se emancipa de los binarismos tradicionales los cuales, a pesar de su conveniencia, tienden a confinar el pensamiento y a reducir el proceso traductivo a una mera serie de dilemas por resolver.

Palabras clave: traducción, asimetría/simetría, lengua-cultura mayor/menor, Dimităr

Talev

Sumario

Agradecimientos	5
Transliteración de la lengua búlgara utilizada por los eslavistas	10
Résumé	13
Resumen	14
Sumario	16
Introducción general	19
Primera parte: Marco teórico	23
I. Estudio de las nociones clave.....	25
Mayor y menor: en torno a la dicotomía.....	25
Mayor/menor y traducción.....	31
Simetría y asimetría: en torno a la dicotomía	36
Simetría/asimetría y ciencia del lenguaje.....	41
Simetría/asimetría y traducción.....	45
Consideraciones finales.....	58
Segunda parte: Asimetría interlenguas-culturas, asimetría intertraductiva: el caso del búlgaro y del francés	60
II. Asimetría entre las lenguas-culturas búlgara y francesa.....	61
Fuerza numérica.....	61
Distribución geográfica.....	62
Estima y prestigio.....	63
Tradición literaria.....	65
III. Asimetría intertraductiva.....	70
Notas sobre la historia de la traducción para el idioma francés.....	70
Una literatura y una cultura poco conocidas: la traducción de obras literarias búlgaras en Francia	75
Notas sobre la historia de la traducción para el idioma búlgaro.....	85

Una literatura francesa radiante e influyente: la traducción de obras literarias francesas en Bulgaria	90
Las huellas de la lengua y de la literatura francesas en el búlgaro.....	94
Conclusión.....	97
Tercera parte: Asimetría intratraductiva: <i>El Candelero de hierro</i> de Dimităr Talev y su traducción al francés	100
IV. El autor y su obra.....	101
"El auténtico Dimităr Talev": orígenes, formación y trayectoria literaria.....	101
<i>El Candelero de hierro</i> o el primer volumen de una tetralogía épica.....	110
V. Traducir <i>El Candelero de hierro</i> : motivaciones y elaboración del proyecto	132
¿Por qué esta traducción?.....	132
<i>El Candelero de hierro en traducción</i>	134
Puesta a punto traductológica.....	136
¿Qué proyecto de traducción para <i>El Candelero de hierro</i> ?.....	141
¿Qué modo de traducción para <i>El Candelero de hierro</i> ?.....	142
VI. El traductor en acción: traducción razonada del <i>Candelero de hierro</i>	145
Nivel léxico.....	146
Nivel sintáctico.....	191
Nivel rítmico.....	244
La cuestión de los epígrafes: ¿traducir o no traducir?.....	274
Conclusiones y perspectivas	282
Bibliografía	297
<i>Le Chandelier de fer [El Candelero de hierro]</i>	320
Glosario	733

Introducción general

Cuando, en 2016 decidí dedicar mi trabajo de fin de máster al escritor Dimităr Talev y a su novela *Železnijat svetilnik* [*El Candelero de hierro*] mi objetivo era doble: obtener el título final y también afrontar un antiguo desafío personal con la traducción al francés de una de las obras búlgaras que más me había impactado en mi adolescencia. Ya que había llegado el momento de dejar la universidad y cerrar un ciclo de estudios, ¿por qué no rematarlo con esa labor tan apasionante que me atraía? Ahora bien, en aquella época, aún no había experimentado lo intelectualmente estimulante y, al mismo tiempo, lo ingrata que es la traducción literaria. "Ingrata" no en términos económicos, aunque la situación del traductor literario no es la más envidiable en Europa (pienso en particular en *La condition du traducteur* de Pierre Assouline (2011), y en las conclusiones del proyecto PETRA (2012)), sino en el sentido de que el camino del traductor, por muy lleno de buenas intenciones que esté, también está sembrado de dudas, tropiezos y frustraciones ante las dificultades o cuando tiene que contentarse con un "mal menor" en un pasaje determinado.

Por supuesto, junto a estos momentos de soledad y duda, surge a veces la sincera satisfacción de haber encontrado la palabra adecuada o el giro ajustado para transmitir tal o cual matiz para equilibrar las impresiones recibidas del texto fuente. De hecho, cuando releí los cinco primeros capítulos del *Candelero de hierro* que había traducido en el marco de mi TFM, y a pesar del placer que me producía el recuerdo de esta obra fascinante, sentí, en más de una ocasión, que no había cumplido totalmente con Talev en aquel proyecto de traducción que me había planteado en su momento. De ahí que me propusiera retomar el trabajo en un estudio más amplio como una tesis.

Este deseo de mejorar constantemente la traducción al reflexionar sobre su propia práctica es una de las razones de ser de este proyecto de doctorado. A este respecto, comparto la opinión de Jean-René Ladmiral (1979) de que

El único beneficio que se puede esperar de una teoría de la traducción, o de la traductología, es esclarecer y clasificar (...) las *dificultades de traducción*, *conceptualizarlas* para articular una *lógica de decisión*. Sólo se trata de "aclarar"

(*aufklären*) al traductor, de proporcionarle "ayudas a la decisión" que faciliten sus decisiones de traducción haciéndolas conscientes por medio de herramientas conceptuales¹. (p. 211-212)

O (2004a):

Como traductólogo – y a fortiori como traductor – mi problema no es tanto saber lo que han hecho los demás sino saber lo que yo voy a hacer, es decir, encontrar una solución a los problemas de traducción a los que me enfrento. [...] No me interesa que me digan lo que ya sé, sino que me ayuden a prever lo que aún no sé (p. 35-36).

En otras palabras, más allá del mérito de haber traducido una obra literaria y de la realización personal que entraña la traducción, el interés de tal empresa es sin duda, como asegura Henri Meschonnic (1973), tratar de sacar "de cada práctica su teoría (del lenguaje y de la literatura)..." (p. 316), pues "no hay teoría sino en y a través de una *práctica*²" (1985, p. 33).

Esta solidaridad de la práctica y de la teoría ha llevado a teóricos como Meschonnic y Ladmiral a encontrarse, a pesar de disensiones ideológicas muy marcadas, en la propuesta de concebir la traducción como disciplina propia, autónoma tanto de la lingüística como de la literatura comparada, como una "praxeología" (Ladmiral) o como una "práctica teórica" (Meschonnic).

Por más que compartamos estas afirmaciones, lo cierto es que un proyecto de reflexión sobre la propia práctica en relación con un texto determinado, a pesar del interés y la originalidad que pueda tener, no puede constituir en sí mismo un trabajo de investigación propiamente dicho, ya que corre el riesgo de que no supere la fase del estudio meramente descriptivo, con la enumeración de una serie de problemas, soluciones y elecciones más o menos subjetivas.

¹ Traducción libre.

² Traducción libre.

No obstante, lo que una obra de esta índole podría aportar a la investigación es una nueva luz sobre algunos conceptos y nociones clave en el ámbito de los estudios sobre la traducción: los fraseologismos, el dialecto, las pausas, para dar sólo unos cuantos ejemplos.

Puesto que este proyecto es la continuación de un trabajo de máster sobre la traducción entre lenguas-culturas "mayores" y "menores", he querido profundizar en esta cuestión. Sin embargo, dada la amplitud de esta dicotomía, fue necesario, para enmarcarla mejor, buscar la manera de acotarla más.

La lectura de *Traducción y asimetría* (2010) de María del Carmen África Vidal Claramonte resultó decisiva a este respecto. Este ensayo, dividido en cuatro partes, empieza con la pregunta crucial "¿Qué es traducir?" y pone de relieve el carácter problemático de la definición de la traducción como actividad, antes de plantear que "traducir es enfrentarse a situaciones de desigualdad y asimetría" (p. 18), para luego precisar este pensamiento escribiendo que "traducir es interaccionar culturas cuya relación entre sí es, la mayoría de las veces, asimétrica, dado que la actividad traductora se produce en un universo ampliamente jerarquizado y desigual" (p. 37).

A lo largo de los siguientes capítulos, Vidal Claramonte examina varias manifestaciones de la asimetría, en el nivel de la lengua, de las palabras y de los conceptos (capítulo 2: "El traductor, las palabras y las cosas"), como desde un punto de vista histórico y político, con especial hincapié en la época contemporánea, la de la globalización y de la multiplicación de los intercambios, pocas veces pacíficos, a menudo violentos, entre países, lenguas y culturas diferentes (capítulo 3: "Traducción y violencia global: la asimetría en estado puro").

Con este libro, la idea de retomar y proseguir el cuestionamiento de la noción de "asimetría/simetría" y articularlo al par "mayor/menor", a la luz del *Candelero de hierro*, fue germinando y tomando forma poco a poco.

Más concretamente, partiendo del principio de que el traductor, en su actividad y práctica, actúa siempre entre dos lenguas-culturas, "el estado de las interacciones culturales" se revela en "el grado de desconocimiento de la cultura extranjera [y] es directamente

proporcional al grado de resistencia³ al que se enfrentará en su trabajo (Cordonnier, 1995, p. 56). Dicho de otro modo, cuanto más intensas son estas interacciones, más amplias y variadas son las posibilidades y las opciones que se abren al traductor; cuanto menos, más numerosas son las dificultades y más limitadas las soluciones. Ahora bien, si se trata de traducir una obra de una lengua-cultura "menor" a una lengua-cultura "mayor", en este caso el búlgaro y el francés, podemos suponer que las interacciones culturales son limitadas por naturaleza y, por tanto, los "focos de resistencia" (Vrinat-Nikolov, 2003) son significativos.

Es sin duda en un caso así cuando la afirmación de Vidal Claramonte "Traducir es enfrentarse a situaciones de desigualdad y asimetría" cobra su pleno sentido. Pero, ¿cómo hay que entender esta última? ¿Qué se entiende por "mayor" y "menor" y qué nos permite añadir el adjetivo "menor" a la lengua-cultura búlgara y "mayor" a la lengua-cultura francesa? Si existe, por naturaleza, una asimetría en la traducción, ¿de qué medios y recursos dispone el traductor para afrontarla en el proceso traductivo?

Todas estas cuestiones se plantearon a su vez y necesitaban ser examinadas. Por lo tanto, mi objetivo no es sólo revisar las nociones anteriores, sino sobre todo evaluar su utilidad científica y práctica.

La tesis doctoral de Anna Vateva, *Approche monographique de la traduction littéraire : Proust en Bulgare*, defendida en 2008 en la Universidad de París-X, sirvió, en cierta medida, como punto de referencia para mi planteamiento. En su deseo de "iluminar y, por tanto, mejorar su práctica" con la ayuda de la teoría, Vateva examina primero "algunos problemas teóricos fundamentales", antes de exponer "los elementos de su enfoque traductivo"⁴.

Por consiguiente, el presente trabajo tiene una dimensión tanto teórica como práctica.

La primera parte se dedica al marco teórico y al análisis de la literatura científica sobre la dicotomía "mayor/menor" en los ámbitos de la literatura, de la sociología y de la traducción, y sobre las nociones de "simetría" y "asimetría", desde su origen filosófico hasta el campo específico de la traductología, pasando por las ciencias del lenguaje. Al final de este análisis,

³ Traducción libre.

⁴ Traducción libre.

propongo un modelo ternario para pensar conjuntamente estas nociones y explotar su potencial.

La segunda parte trata de dar cuenta de la asimetría entre la lengua-cultura búlgara y la lengua-cultura francesa con la ayuda de la sociolingüística, pero también de los intercambios culturales mediante un repaso a la historia de la traducción en Francia y Bulgaria, para luego analizar el flujo de los textos literarios traducidos.

La tercera parte se centra en la práctica a partir del *Candelero de hierro* de Dimităr Talev. Tras presentar al autor y su obra, se procede a la traducción crítica del texto a la luz de los conceptos estudiados, así como de la aportación teórica de eminentes traductólogos y pensadores de la traducción, tales como Antoine Berman, Maria Tymoczko o Henri Meschonnic.

Por último, la conclusión retoma los principales puntos abordados a lo largo del estudio, propone nuevos elementos de reflexión sobre la traducción de obras de lenguas-culturas menores a lenguas-culturas mayores a pesar de las asimetrías en juego, sin dejar de recordar que "analizar su propia práctica con las herramientas traductológicas tiene virtudes autodidactas inestimables" (Vateva, 2008).

Conclusiones y perspectivas

Una vez terminada la traducción del *Candelero de hierro* de Dimităr Talev, junto con su discusión crítica, llega el momento de cerrar este trabajo sacando las principales conclusiones, y volviendo, paso a paso, a los puntos clave de la tesis.

En un principio, se intentó definir con más precisión las dicotomías "mayor/menor" y "simetría/asimetría". En lo que respecta a la primera, recurrimos a la contribución teórica de otras disciplinas, en particular la sociología del hecho literario, con los trabajos pioneros de Deleuze y Guattari, cuya innovadora definición de "literatura menor" sirvió de punto de partida, pero también los de Bourdieu y Pascale Casanova quienes, gracias al concepto de "campo", ofrecieron un marco y unas herramientas favorables a este análisis. Sin embargo, a lo largo de nuestro recorrido, hemos podido observar el carácter problemático de las nociones estudiadas, perceptible a través de la reciente aparición de una serie de términos-conceptos semánticamente relacionados (literaturas de la intranquilidad, de la exigüidad...), cuya diversidad revela no sólo cierto malestar léxico sino, más fundamentalmente, epistemológico.

En el ámbito de los estudios de traducción, se ha señalado que los primeros trabajos dedicados específicamente a las minorías (Venuti, 1998) también se caracterizaban por cierta ambigüedad, sobre todo debido a la confusión aún frecuente de las nociones de "menor" y "minoría", "mayor" y "mayoría" que, a pesar de estar relacionadas etimológicamente, no son sinónimas. Dado que muchos conceptos de los estudios de traducción proceden de disciplinas afines, no es de extrañar que los estudios de traducción se enfrenten a problemas similares, más aún teniendo en cuenta que las tesis de los autores de *Kafka : Pour une littérature mineure* (1975) han encontrado una considerable resonancia en los estudiosos de la traducción. Por ello existe también una variedad de términos que compiten ("lenguas débiles", "lenguas menos traducidas", etc.) y que no siempre se distinguen claramente entre sí. Sin embargo, es importante recordar que las nociones de "mayor" y "menor" pueden considerarse desde un punto de vista tanto

cualitativo como cuantitativo, que se refieren a relaciones dinámicas y cambiantes y, por último, que pueden movilizarse desde una perspectiva tanto espacial como temporal.

La dicotomía simetría/asimetría no es menos difícil de definir. Esta noción, originalmente filosófica, se remonta a Platón en el *Timeo*, donde tiene un carácter ideal, ligado a la armonía, pero cuyo significado original acabó desapareciendo a finales del Renacimiento, suplantado por una acepción esencialmente matemática: la repetición de elementos idénticos (invariancia) entre partes naturales. Esta definición moderna, como hemos visto, ha sido adoptada en muchas disciplinas: en las llamadas ciencias "duras", por supuesto, pero también en las ciencias sociales, sobre todo en la lingüística y la traducción. En cuanto a esta última, volvemos la mirada hacia el pasado lejano para observar que la traducción estaba íntimamente ligada a la noción de simetría, como demuestran ciertos mitos (Babel) y leyendas (la Biblia Septuaginta) fundamentales para la historia de la traducción. A este respecto, en un enfoque arqueológico, Jean-Louis Cordonnier (1995) afirma que la búsqueda de la similitud y el ensimismamiento, es decir, la *fermetude* (p. 50), fue durante mucho tiempo la episteme dominante. Hubo que esperar al siglo XX para poder observar un verdadero cambio. A partir de entonces, el enfoque se desplazó progresivamente hacia la *ouvertude*, es decir, "un movimiento que pretende ser permanente en el tiempo y que dedica su energía en desplegarse entre las culturas, sean cuales sean"⁵, y que desemboca en una ética (p. 153-154). Uno de los pensadores más eminentes de la traducción en el que se puede observar este cambio de paradigma es Walter Benjamin, para quien la simetría sigue siendo un "ideal de la traducción", pero en el sentido platónico original del término, es decir, la relación armoniosa de las partes de un todo.

A partir de los años 1970, los traductores empezaron a hacer hincapié en el carácter asimétrico de la traducción y de la actividad de traducir. La teoría del polisistema de Even-Zohar llevó a los traductólogos a replantearse la traducción en términos de relaciones de poder y disparidades jerárquicas entre los sistemas literarios. Dado el carácter formalista y

⁵ Traducción libre.

restrictivo de esta teoría, la investigación pronto se orientó hacia nuevas perspectivas, caracterizadas por posturas más políticas, que vinculaban ciertos aspectos de la traducción con la ideología (Carbonell i Cortés, 1999, p. 193). Así, en los años 1990 se produjo el llamado "giro cultural" (*cultural turn*) que posteriormente algunos rebautizaron como "giro del poder" (*power turn*) debido a la centralidad de la noción de poder, con el objetivo de poner de manifiesto que la elección de traducir o no traducir es reveladora de las relaciones desiguales entre culturas, pero también que las decisiones del traductor también dependen en gran medida de dichas relaciones desiguales.

Por último, examinamos los intentos relativamente recientes de algunos investigadores, como los lingüistas Vladimir Gak y Kinga Klaudy, de conceptualizar la dicotomía simetría/asimetría en la traducción, para convertirla en conceptos operativos. Convencidos del parentesco entre la ciencia del lenguaje y la traducción, Gak y Klaudy movilizan las herramientas conceptuales de la lingüística para reflexionar sobre el acto traductor y las estrategias aplicadas por los traductores. Klaudy, en particular, plantea la hipótesis de que las elecciones de los traductores podrían estar influidas por el estatus de las lenguas utilizadas en la traducción, vinculando así las nociones de lenguas "mayores" y "menores" con las de "simetría" y "asimetría".

Al final de este recorrido teórico, se contempló una síntesis de los puntos clave planteados anteriormente bajo tres formas de asimetría denominadas respectivamente "asimetría interlengua-cultura", "asimetría intertraductiva" y "asimetría intratraductiva".

Para aclarar lo que se entiende por estos términos, primero fue necesario, en una segunda parte, hacer un paralelo entre la lengua-cultura francesa y la lengua-cultura búlgara, con el fin de apreciar su estatus respectivo. A este respecto, la sociolingüística ofreció algunas respuestas útiles a este planteamiento y permitió poner de manifiesto el alcance de la asimetría existente mediante la formulación de una serie de criterios objetivos, como el número total de hablantes (fuerza numérica), la distribución geográfica o la tradición literaria. Este último factor llevó a examinar la evolución del modo de traducción en Francia y Bulgaria a lo largo de la historia, pero también los flujos de traducciones literarias

entre estos dos países, que resultaron ser en gran medida asimétricos: una traducción considerable de producciones literarias francesas al búlgaro desde la primera mitad del siglo XIX; número limitado de textos búlgaros traducidos al francés, lo que, además, es un fenómeno relativamente más reciente.

La tercera parte de esta tesis trata de la asimetría intratraductiva y ha tomado como soporte el *Candelero de hierro* de Dimităr Talev. El objetivo aquí es reflexionar sobre los retos y problemas que plantea la traducción de obras literarias búlgaras al francés en general y, más concretamente, analizar nuestra práctica singular como traductor a la luz de la traductología y de la obra de eminentes investigadores (Antoine Berman, Maria Tymoczko, Henri Meschonnic), con la intención de sacar nuestra propia teoría traductiva.

Con fines metodológicos, se presentó en primer lugar el texto estudiado y su autor para situar *El Candelero de hierro* en su contexto de escritura, en una época marcada por importantes cambios políticos e ideológicos en Bulgaria tras el golpe de Estado del 9 de septiembre de 1944, y para aclarar las motivaciones literarias de Talev, en particular su deseo de autenticidad describiendo lo más castizo de su Macedonia natal, pero también para subrayar el interés de la traducción de esta obra al francés, tanto desde un punto de vista histórico y social como por la actualidad de su tema, en un período en el que la Unión Europea prosigue su ampliación hacia los Balcanes occidentales.

Una vez completado este trabajo introductorio, expusimos los elementos de nuestro enfoque traductivo. Para ello, utilizamos los conceptos de "modo de traducción" y "proyecto de traducción" propuestos por Berman (1995b). Dado el fuerte arraigo cultural del *Candelero de hierro* y las cuestiones sociales e identitarias que plantea (que siguen siendo pertinentes hoy), intuimos entonces que había llegado el *kairós* ("momento favorable") para traducir *El Candelero de hierro* y que su intención propia, es decir, exigencias y expectativas específicas de la obra respecto a la traducción, residía en el respeto asiduo de la alteridad del texto: de ahí la voluntad de plasmar toda la "búlgaridad" del texto, lo que implicaba, al mismo tiempo, prestar especial atención a sus peculiaridades regionales, a su "macedonidad". Para facilitar el proceso de redacción y hacerlo más fluido, se consideró

oportuno dividir el análisis en tres subsecciones, cada una relacionada con un área diferente del lenguaje, o "nivel lingüístico": léxico, sintaxis y ritmo.

En la subsección dedicada al nivel léxico, a la luz de los "signature concepts" de Maria Tymoczko (2007), se abordó en primer lugar la cuestión de los *realia*, de los que está impregnada la novela, y se destacó la importancia de mantenerlos en la traducción para preservar la autenticidad y el sabor de época de la historia. Sin darnos el lector como horizonte, procuramos, no obstante, no comprometer la legibilidad del texto traducido explicitando, en muchos casos, las *realias* propias de la sociedad búlgara y otomana del siglo XIX, bien con la ayuda de una nota a pie de página, bien en el glosario colocado al final de la traducción.

El mismo enfoque se siguió en el caso de los préstamos extranjeros, especialmente los turquismos, cuya abundancia en el texto también contribuye a su carácter otomano. Sin embargo, constatamos que había dos categorías principales de turquismos: los "verdaderos turquismos", que existen tal cual en turco con el mismo o casi el mismo significado en búlgaro, y que se mantuvieron en la traducción, a diferencia de los "turquismos bulgarizados", que se tradujeron al francés.

La cuestión del dialecto constituyó un tercer eje de reflexión. Después de haber aclarado la noción de dialectalismo, intentamos mostrar el interés de plasmar estos hechos de lengua en la traducción, ya que es en gran medida a través de ellos que el habla macedonia se manifiesta en la novela. El reto, sin embargo, fue grande, ya que los dialectalismos en búlgaro son de naturaleza más fonética que léxica. También en este caso pueden distinguirse dos tipos de dialectalismos: dialectalismos "incidentales", cuya presencia no parece explicarse por la clara intención de macedonizar del autor, sino que procede de un hábito lingüístico del autor, propio de su idiolecto, y los "verdaderos dialectalismos", a través de los cuales se revela intencionalmente el carácter macedonio de la narración. Al igual que los turquicisms, los primeros no se mantuvieron, mientras que los segundos se reflejaron en la traducción por diversos medios (sintaxis incorrecta, ortografía arcaica, etc.).

Los arcaísmos plantearon cuestiones similares: ¿deben traducirse? ¿Y son arcaísmos deliberados, intencionados por el autor, o arcaísmos que son simplemente la consecuencia de la distancia temporal entre *El Candelero de hierro* y el público contemporáneo? En la medida en que la novela se publicó hace unos 70 años, la cuestión se planteó, pero la distancia no parece ser tan grande como la que existe, por ejemplo, con *Bajo el yugo* de Ivan Vazov, que se publicó a finales del siglo XIX y con la que se ha buscado establecer un paralelo para apoyar nuestro argumento. A continuación, se repasaron algunos ejemplos de arcaísmos o palabras obsoletas, con el fin de subrayar la necesidad de un enfoque caso por caso.

Por último, concluimos esta primera subsección con el estudio de las numerosas unidades fraseológicas que se encuentran en el texto. Una vez señalado el carácter problemático de la propia definición de la unidad fraseológica, para la que existen diversos sinónimos (fraseologismos, frasemas, expresiones fijas, etc.) y ciertas ideas bien asentadas en traducción (traducir una unidad fraseológica por otra unidad fraseológica), se propuso examinar una serie de ejemplos concretos, extraídos de los distintos capítulos de la novela. A este respecto, se consideró crucial tener en cuenta dos factores: el contexto en el que aparece la unidad fraseológica observada, así como la claridad de la imagen y el significado que ésta transmite para el lector, su carácter "hablante". En la mayoría de los casos, vimos que una traducción literal era posible e incluso deseable, ya que es la que mejor expresa la fuerza de la imagen, a la vez que abre una ventana a la cultura del Otro búlgaro.

La segunda subsección, dedicada a la sintaxis, comienza con el repaso de las tendencias deformantes señaladas por Berman (1999), muchas de las cuales operan en el plano sintáctico, invitando al traductor a permanecer siempre atento, pero también a desconfiar de todo.

El primer paso se refiere a la cuestión de la disposición de los constituyentes frasales. Con la ayuda de los trabajos de los investigadores en ciencia del lenguaje que se han interesado por la traducción de textos literarios búlgaros al francés (Kozareva-Levie, 2011), pudimos, en primer lugar, tomar conciencia de las divergencias muy marcadas entre

los sistemas búlgaro y francés en lo que respecta a la disposición de los constituyentes (tendencia a la jerarquización en francés, disposición lineal en búlgaro) y, así, tratar de evitar ciertos escollos recurrentes (incumplimiento de las inversiones, reorganización injustificada del orden de las palabras, etc.).

Estas consideraciones nos llevaron a abordar la cuestión de la puntuación y la división de la frase taleviana. De hecho, un examen escrupuloso del texto original permitió sacar a la luz ciertas particularidades de la escritura de Talev en materia de puntuación, en particular una afinidad por la raya, pero también un uso más moderado del punto y coma. Con el fin de respetar lo más exactamente posible el despliegue de las oraciones y conservar su concisión o, al contrario, su extensión, a menudo ha sido necesario adaptar la puntuación, sin alterarla radicalmente, sustituyendo, por ejemplo, algunas rayas por dos puntos o algunas comas por punto y coma. Esto tiene, además, la ventaja de garantizar que los mismos grupos rítmicos se mantengan en la traducción, ya que la puntuación también tiene una función estilística, que contribuye a la especificidad de una escritura.

En la tercera etapa, analizamos los sistemas verbales francés y búlgaro y los problemas de traducción que pueden surgir de las diferencias entre ambos. Así, nos centramos en el problema de los imperfectivos secundarios, que pueden ser especialmente complicados de traducir, ya que "adquieren valores del prefijo sin perder la noción de imperfectividad debida a la sufijación"⁶ (Kozareva-Levie, 2011, p. 221). Algunos ejemplos ilustran los casos de "intraducibilidad" que, como consecuencia, nos obligaron a renunciar a reproducir todos los valores transmitidos por las formas imperfectivas secundarias.

También se ha mencionado el mediativo, ya que esta categoría no existe en francés y *El Candelero de hierro* contiene pasajes enteros escritos en este modo. Sin embargo, es posible utilizar otros medios, sobre todo léxicos (dicen que, parece que ...) para indicar que el hablante está relatando un discurso o una información sin comprometerse con respecto a su veracidad, y traducir así el valor principal del mediativo. En algunos extractos, se

⁶ Traducción libre.

demostró que no era siempre necesario intentar plasmar este modo en la traducción, ya que el texto ofrece otras pistas para captar este matiz.

Por último, se abordó la cuestión del aoristo y la expresión de la anterioridad. Además de las diferencias evidentes en la expresión del tiempo pasado en búlgaro y en francés, destacamos la obligación, por parte del traductor, de mantener una vigilancia constante, sin olvidar, por un lado, que la concordancia de tiempos, la cual está muy desarrollada en francés, no existe en búlgaro y, por otro lado, que es el aoristo el que, en esta lengua, expresa más frecuentemente la anterioridad, con el fin de evitar engañar al lector introduciendo incoherencias en la traducción.

Nuestro recorrido sintáctico terminó con el estudio de la noción de expresividad. Más concretamente, nos propusimos examinar la cuestión de las partículas expresivas, una categoría gramatical que no existe en francés y de la que hay muchos ejemplos en *El Candelero de hierro*. En efecto, Talev utiliza abundantemente estas palabras, sintácticamente facultativas y autónomas, para vehicular matices muy variados que a veces son difíciles de plasmar íntegramente en francés. A este respecto, nos basamos en los trabajos de Vrinat-Nikolov (1988, 1994, 1999) para distinguir cuatro grandes grupos de partículas expresivas (partículas de dirección, ilocutorias, de reacción y de ruptura) que hemos definido a su vez, antes de examinar varios ejemplos en la novela y comentar las estrategias elegidas para traducirlas. De este análisis se desprende que a menudo es preciso movilizar diferentes recursos, tanto léxicos como sintácticos, para conseguir restituir la carga expresiva que contienen estas partículas en la traducción.

También se estudió el papel de los diminutivos en el texto. Éstos plantean retos similares a los de las partículas, ya que en búlgaro pueden utilizarse para expresar, entre otras cosas, cercanía, familiaridad, afecto y ternura, mientras que en francés generalmente sólo pueden expresar pequeñez. Por lo tanto, era imprescindible encontrar una forma de expresar estos valores, que también son indicativos de las relaciones entre los personajes de la novela. Por lo general, el traductor tiene tres posibilidades principales: la explicitación mediante una nota a pie de página; la utilización de adverbios, adjetivos o incluso palabras

naturalmente expresivas; y la no traducción de diminutivos. Cada decisión se tomó caso por caso, tras haber evaluado la función concreta del diminutivo identificado, según su contexto de aparición.

El léxico y la sintaxis son, por supuesto, importantes para tener en cuenta y estudiar a la hora de traducir una obra. Sin embargo, es menester ir más allá, pues de lo contrario, la actividad traductora se resumiría a una simple operación lingüística y el texto literario quedaría reducido al rango de documento. Por eso hemos considerado esencial examinar un último punto en una sub-sección final: el ritmo y la traducción del ritmo del *Candelero de hierro*.

Tras haber resumido el célebre artículo "La notion de "rythme" dans son expression linguistique" de Émile Benveniste (1966), que no sólo proporcionó una nueva mirada a esta noción, al deconstruir ciertos mitos sobre sus orígenes, sino también despertó el interés de los investigadores, agregamos las propuestas de uno de los más eminentes teóricos del ritmo: Henri Meschonnic, cuya reflexión abarca todo el hecho literario, incluida la traducción.

En primer lugar, tratamos de presentar brevemente la concepción meschonniciana del ritmo, palabra clave de una crítica radical, destinada a romper con la representación tradicional del lenguaje: la del signo y los convenientes dualismos que se derivan de ella (prosa/poesía, oral/escrito...). Para Meschonnic, el ritmo no es sólo un sector del lenguaje entre otros, un nivel lingüístico como la sintaxis o el léxico, sino "la estructuración global de todos los significantes"⁷(Meschonnic, 1982a, p. 363). El ritmo, para resumirlo en una frase, es la "organización del movimiento de la palabra por parte de un sujeto" (Dessons y Meschonnic, 2005, p. 28). Y el sujeto que nos interesa es Dimităr Talev, su singular uso del lenguaje en la escritura del *Candelero de hierro* que hace su propia "oralidad", que no es otra que la "primacía del ritmo en el modo de significar" (Meschonnic, 2012, p. 34). Esto es precisamente lo que era esencial sacar a la luz y traducir.

⁷ Traducción libre.

Para intentar dar cuenta de la oralidad taleviana, nos basamos en la enumeración de las posibles manifestaciones del ritmo propuestas por Meschonnic en *Éthique et politique du traduire* (2007): ritmo de grupo, ritmo de posición, de repetición, prosodia y de organización sintáctica, entre otras. Dado el alcance de la tarea y su complejidad, hemos decidido centrarnos en tres expresiones concretas del ritmo, que parecen especialmente importantes en la novela: el ritmo repetitivo, el prosódico y el pausal. Cada una de estas formas se examinó por separado, seleccionando pasajes significativos y comentando después nuestro enfoque traductivo de cada extracto.

Esto nos llevó primero a reflexionar sobre ciertas palabras recurrentes en la novela, señal de su función clave en el pensamiento del autor, como las palabras "pecado" o "extraño", cuyo significado evoluciona a lo largo del texto, ya que sacudir la semántica léxica de las palabras es una de las propiedades más evidentes del ritmo.

En segundo lugar, nos fijamos en el ritmo prosódico, que se percibe en particular a través de las variadísimas aliteraciones y asonancias que se encuentran en la novela. Analizando una serie de ejemplos, observamos que estos ecos contribuyen a hacer oír la voz del texto, la de Prespa, sus habitantes y la naturaleza circundante, y que complementan las descripciones pictóricas con una representación auditiva, ayudando al lector a sumergirse en el ambiente efervescente de la época. Esta observación llevó a la conclusión de que era necesario restituir estas mismas aliteraciones y asonancias en la traducción mediante un trabajo de identificación y reescritura, para identificar estos ecos, comprender la forma en que interactúan y reproducirlos.

En la tercera y última etapa, se abordó el caso del ritmo pausal. Más específicamente, nos interesamos en el uso que hace Talev de la puntuación no con fines sintácticos, para guiar al lector en la lectura del texto, sino con fines propiamente literarios. En otras palabras, para producir distintos efectos de sentido, para dotar de una intensidad particular a ciertos pasajes decisivos y, en definitiva, para crear una tensión en la escritura. En este sentido, una mirada atenta a los signos pausales del texto ha revelado la afinidad de Talev por los ritmos ternarios, mediante la yuxtaposición de palabras o grupos de palabras, separadas por comas

y sin coordinantes. Este fenómeno es especialmente llamativo en los pasajes de fuerte contenido religioso y espiritual o cuando un personaje se enfrenta a un dilema moral. Se han utilizado tres ejemplos para apoyar nuestro punto de vista y para indicar la necesidad de mantener la parataxis en la traducción, ya que sirve para enfatizar los elementos enunciados y para darles más fuerza que si estuvieran coordinados.

La presencia de frases muy largas, caracterizadas por la abundancia o, por el contrario, la insuficiencia de pausas, constituyó un segundo ángulo de análisis. Para desarrollar nuestro argumento, se utilizó dos extractos con el fin de poner de relieve la diversidad de los efectos producidos: la tensión en la lectura, en el sentido de que el lector ha de leer un determinado pasaje de un tirón sin poder recuperar el aliento, o la impresión de armonía y de sucesión rápida, pero natural, de las cosas... El reto, pero también la dificultad, de estos pasajes es, por tanto, conseguir recrear estos mismos efectos en la traducción, a pesar de las disimilitudes de los sistemas de puntuación y sintaxis francés y búlgaro.

Por último, discutimos la búsqueda del efecto dramático a través de la alternancia de signos de puntuación fuerte y débil en momentos decisivos y de gran carga emocional. Para ello, se comentaron dos fragmentos: el encuentro, tras muchos meses sin verse, de Lazar y Nia, y la escena de la agonía de Katerina a consecuencia de su aborto. Lo que estos pasajes tienen en común es que ambos contienen una frase aislada, muy breve, que rompe la dinámica del enunciado, dándole cierta intensidad dramática, incluso trágica, en el caso del segundo extracto.

En definitiva, este estudio del ritmo del *Candelero de hierro*, acompañado de extractos seleccionados, traducidos y comentados, resultó fructífero, ya que nos permitió tomar conciencia de ciertos fenómenos característicos de la escritura taleviana y que contribuyen a la oralidad del texto. Sin caer en el escollo de un literalismo irreflexivo, olvidando que la unidad que se ha de traducir no es la palabra o la frase, sino el grupo (Vrinat-Nikolov y Maurus, 2018), este planteamiento reforzó también nuestra convicción de que un enfoque literal, es decir, atento no sólo al sentido de las palabras, sino más profundamente a la significancia, a los otros valores del discurso (prosodia, pausas, etc.), era la manera más adecuada de

traducir el ritmo, en la medida en que ofrece la garantía de conservar los conjuntos rítmicos del original en la traducción.

Finalmente, en una última subsección, se consideró fundamental abordar también la cuestión de las canciones populares que figuran como epígrafes de las cuatro partes del *Candelero de hierro*. De hecho, al consultar algunas de las traducciones existentes de la novela, especialmente las versiones inglesa y rusa, se comprobó que los epígrafes no siempre habían sido traducidos. Sin embargo, hemos visto que Talev decidió recurrir a canciones populares porque consideraba que podía condensar el contenido de cada parte en unas cuantas líneas. Los epígrafes tienen, pues, una función de prefiguración, ya que permiten al lector adivinar de qué van a tratar los capítulos siguientes, por lo que nos parece injustificado no traducirlos. A la luz de los cantos populares de la primera y cuarta parte, se explicó a continuación el modo en que se tradujeron, insistiendo en la particularidad de estos epígrafes, que no participan de la oralidad taleviana propiamente dicha.

En suma, lo que se desprende de forma destacada de este camino es que la simetría en la traducción es sin duda una quimera, o incluso una contradicción en los términos. De hecho, tanto en lo que respecta a los flujos de textos traducidos como a la misma actividad traductora, la asimetría es evidente, y más aún cuando se trata de traducir textos de horizontes culturales y literarios menos conocidos, llamados "menores", a lenguas de gran difusión, llamadas "mayores". Aunque estos binarismos pueden ser convenientes y ayudar a explicar ciertos fenómenos, también son algo escleróticos, en el sentido de que dibujan inmediatamente contornos muy rígidos para el pensamiento. Desde este punto de vista, la teoría del lenguaje de Meschonnic, operada a través de la crítica del ritmo, nos invita a ir más allá, aunque no consiga, en nuestra opinión, romper por completo las cadenas del signo, sobre todo en lo que se refiere a los modos de traducción y a la eterna oposición entre "traducción ciblista" y "traducción surcista" (Ladmiral, 2014). Sin embargo, lo que es seguro, es que analizar la propia práctica con la ayuda de herramientas traductológicas tiene inestimables virtudes de autoaprendizaje (Vateva, 2008), de las que corresponde a cada cual sacar sus propias conclusiones.

En el caso de nuestra traducción del *Candelero de hierro* y su estudio desde una perspectiva traductológica, podríamos llevar la investigación un paso más allá, escudriñando más de cerca las traducciones existentes de la novela al ruso y al inglés, dos idiomas que consideramos dominar de forma suficiente, y compararlas con nuestra versión, ya que el examen de traducciones anteriores puede abrir valiosas vías de reflexión y es, conviene recordarlo, una etapa clave de la crítica de la traducción, tal y como la define Berman (1995b), y, por tanto, un campo adecuado para el análisis de la práctica individual. Por lo tanto, este trabajo podría llevarse a cabo en el marco de un futuro proyecto de investigación. Así pues, podría ser interesante retomar la polémica en torno a la versión macedonia de la novela, con el fin de realizar un estudio comparativo de la traducción y el texto búlgaro, procurando detectar las desviaciones evidentes con respecto al original y cuestionar sus motivaciones políticas, sociales o incluso lingüísticas subyacentes, recurriendo a las teorías descriptivas de la traducción y, en particular, a los trabajos de la llamada "escuela de la manipulación" (Hermans, 2014).